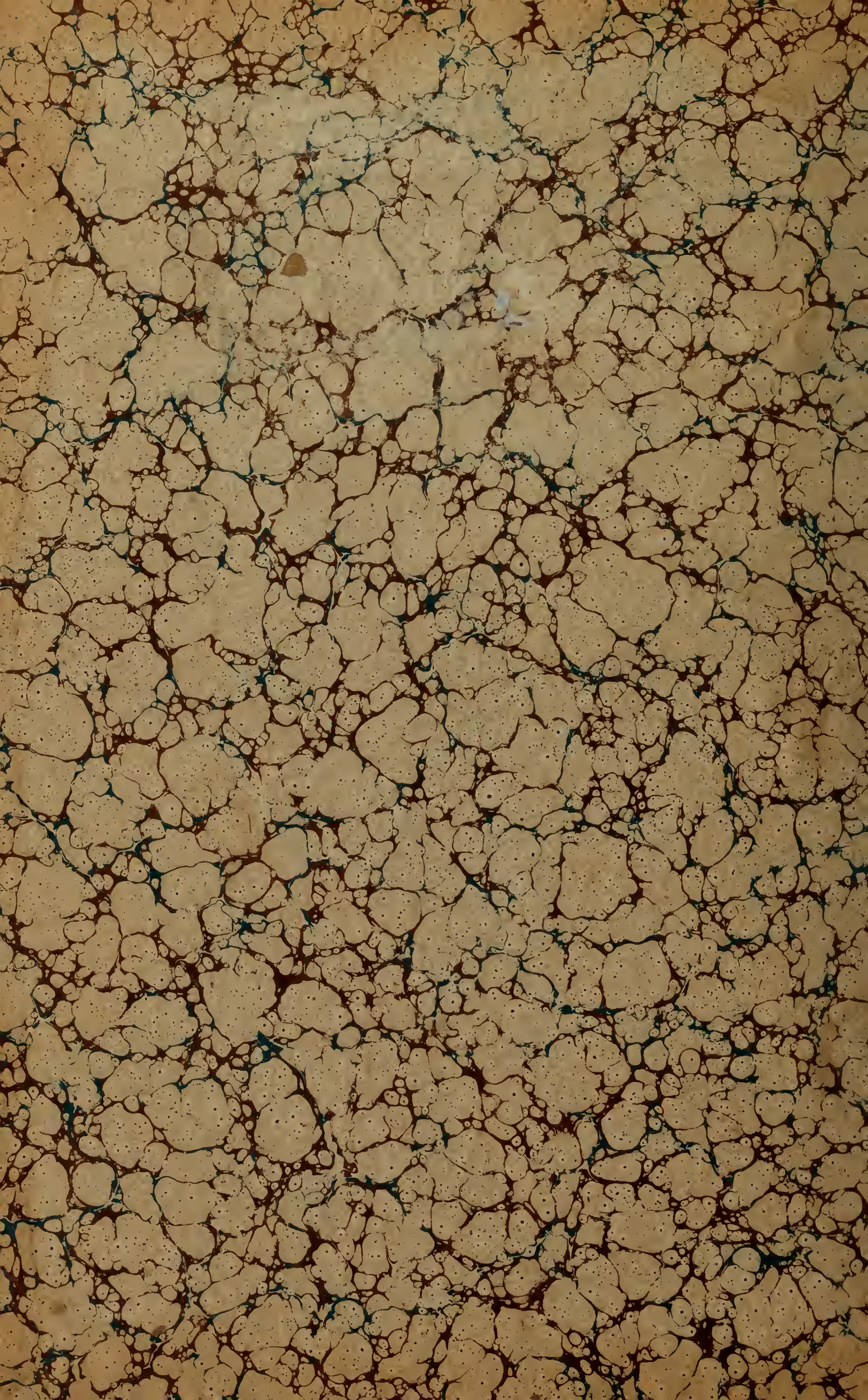
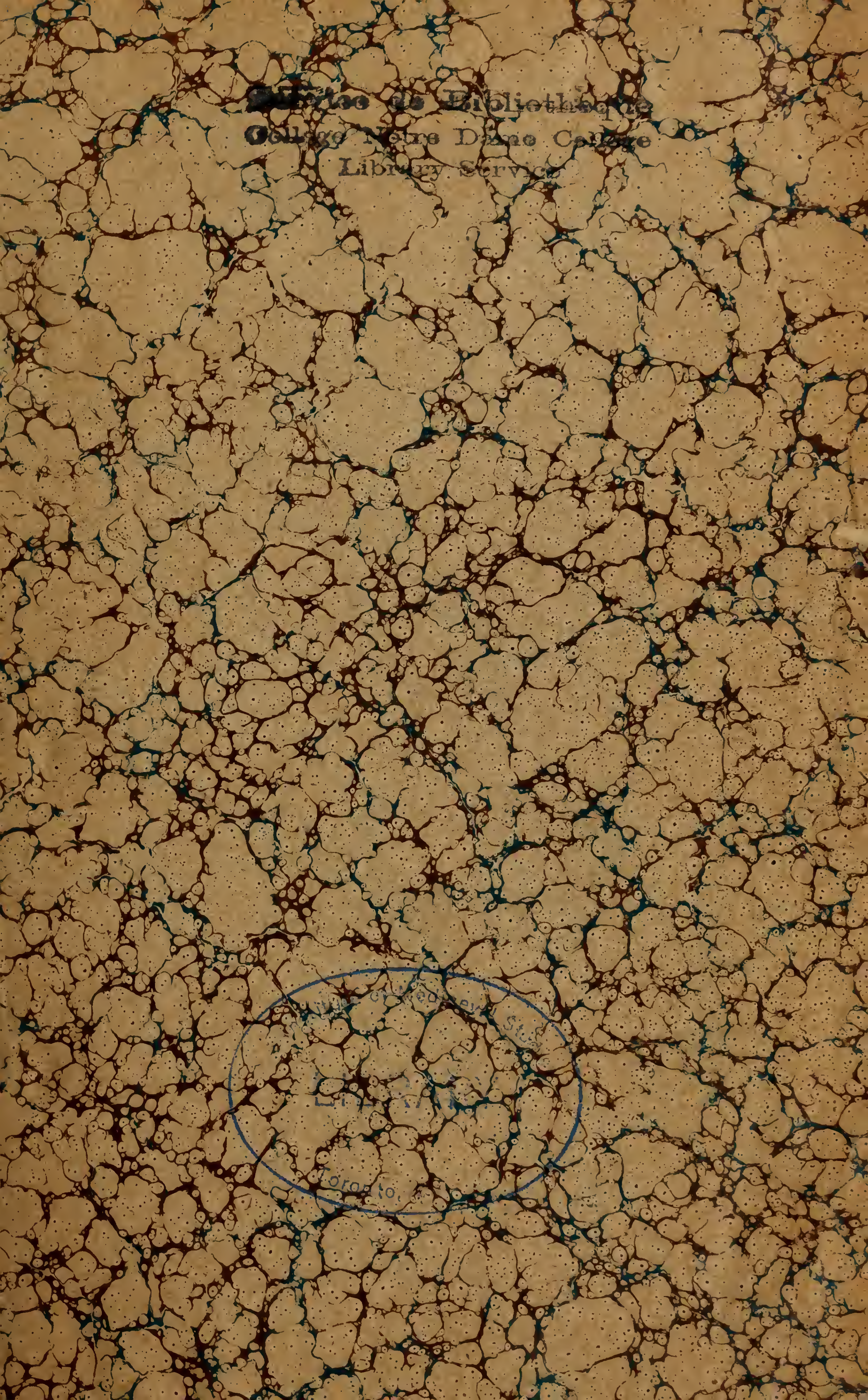





Bibliothèque
Notre Dame College
Library Service
Toronto

V. Clément Prc

VIES DES SAINTS

A L'USAGE DES PRÉDICATEURS



La contrefaçon de cet ouvrage sera poursuivie selon la rigueur des lois, soit en France, soit à l'étranger.

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de la griffe de l'auteur sera réputé contrefait.

C. Martin

Paris. — Imprimerie de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

VIES DES SAINTS

A L'USAGE

DES PRÉDICATEURS

PAR

M. L'ABBÉ C. MARTIN

Chanoine, officier d'Académie, membre de plusieurs Sociétés savantes,
auteur de la **BIBLIOTHÈQUE DES PRÉDICATEURS**.

TOME PREMIER

CONTENANT LES MOIS DE JANVIER, FÉVRIER ET MARS

CET OUVRAGE CONTIENT :

I. — La Vie du saint de chaque jour.
II. — Son Panégyrique.
III. — Des Materiaux sous les titres de : 1° Écriture; 2° SS. Pères; 3° Comparaisons, emblèmes, figures; 4° Vertus et maximes du Saint; 5° Plans pour panégyriques ; 6° Encomia; 7° Auteurs à consulter; 8° Martyrologe.

PARIS

LIBRAIRIE RELIGIEUSE ET ECCLÉSIASTIQUE
De MARTIN neveu et AUDIER
87, RUE DU CHERCHE-MIDI.

M DCCC LXI

PRÉFACE

Publier une *Bibliothèque des Prédicateurs* en harmonie avec les besoins de notre époque est le but que nous nous sommes proposé et que nous avons constamment poursuivi depuis 1851, époque de l'apparition de notre premier ouvrage, le *Panorama des Prédicateurs.* Dieu a daigné bénir notre Œuvre par un *succès* qui a dépassé nos espérances, par un *Bref* de Sa Sainteté Pie IX, par dix *approbations* épiscopales, par des *milliers de lettres* laudatives et sympathiques de MM. nos confrères de tous les rangs de la hiérarchie. Ces nombreux encouragements nous invitent à donner cours à notre entreprise.

Nos travaux ont eu pour objet jusqu'ici les deux premières parties de la prédication. 1° Les *Mystères ;* 2° la *Morale.* L'ouvrage que nous publions aujourd'hui, sous le titre de : *Vies des Saints à l'usage des Prédicateurs*, contient la troisième : les *Panégyriques.*

Nous n'avons pas à nous étendre sur l'utilité de cette partie de la prédication. Elle est dans les préceptes et l'esprit de l'Église comme les deux premières : *In diebus apostolorum vacent fideles,* disent les Constitutions apostoliques, *magistri enim vestri fuerunt ad docendum vos... et sic in diebus sanctorum martyrum.* (L. VIII, c. 33.) *Qua oratione athletas quorum est præsens hæc celebritas ornabo ?* s'écriait saint Grégoire de Nazianze. (*Orat.* 26.) Les Pères des premiers siècles nous ont laissé, dans les nombreux panégyriques qu'ils adressaient aux fidèles en l'honneur des saints, des témoignages frappants de l'importance de cette partie de la prédication et de son usage traditionnel dans l'Église. Ce que nous avons à expliquer, c'est le plan que nous avons suivi.

Plan de cet ouvrage — Ce plan est neuf et en tout différent de ce qui a été fait jusqu'à présent en cette matière. 1° On a jusqu'ici fait deux ouvrages distincts de la *Vie des Saints* et de quelques *Panégyriques;* nous les réduisons en un seul; 2° on n'a donné que les panégyriques d'environ cinquante à soixante saints les plus célèbres; nous donnons les panégyriques de trois cent soixante-cinq, c'est-à-dire le panégyrique du saint de chaque jour; 3° aucun auteur, à part le P. Houdry, qui ne l'a fait que pour cinquante-neuf saints, n'a fait suivre le panégyrique de *Matériaux* propres au sujet; nous accompagnons les trois cent soixante-cinq sujets, chacun de matériaux appropriés et choisis.

Opportunité de ce plan. — Ce plan nous a paru simple en même temps que vaste et complet. Il facilite la prédication sur ces matières en mettant sous la main du panégyriste les trois éléments essentiels à sa composition : 1° la vie du saint; 2° un modèle de panégyrique; 3° des mines oratoires; il économise le temps, la grande richesse des hommes et surtout de ceux de nos jours qui, bon gré, mal gré, participent de l'activité contemporaine, touchant à tout et faisant en un an ce qu'on ne faisait autrefois que dans un siècle; il économise la dépense, en fournissant, dans un seul livre, ce qu'il fallait chercher dans plusieurs à grands frais, à grande peine, et souvent inutilement; car on ne trouve nulle part, ni dans les anciens, ni dans les modernes, les deux cent quarante panégyriques contenus ici en dehors des plus communs.

Nous n'avons pas pour cela surmonté toute la difficulté : « Il n'est pas possible de parler de tous les saints qui sont sans nombre, » dit le P. Houdry; mais il nous a semblé mieux de fournir trois cent soixante-cinq panégyriques que de se borner à soixante.

Nos devanciers ont fait leur choix dans ces trois catégories: 1° les apôtres; 2 les prin cipaux fondateurs d'ordres; 3° les quelques saints les plus célèbres; nous les imitons dans ce choix que nous acceptons en entier, car nous donnons un rang à part pour les développements, aux Vies, aux Panégyriques, aux Matériaux ayant trait à ces saints de premier ordre; mais nous étendons notre choix dans le *Martyrologe* de chaque jour et non dans le calendrier de toute une année. Ce plan plus vaste et incontestablement plus complet que les précédents, ne peut laisser à désirer que sous le rapport de l'exécution dont voici l'exposé.

Exécution de ce plan. — 1. *Vies.* Ayant sous les yeux le *Martyrologe romain*, nous avons eu soin de choisir, parmi les saints qui y sont inscrits pour le même jour, celui dont le culte est le plus répandu et le plus en honneur dans l'Église. Nous en rapportons la vie abrégée, simplement, pieusement, exactement, et de telle manière que le prédicateur en puisse prendre une connaissance claire, précise et suffisante pour l'exposer avec

onction à son auditoire, ou pour en tirer un panégyrique, une instruction, un colloque édifiant et populaire. C'eût été nous écarter de notre but d'écrire des vies savantes, pompeuses de style et riches de critique. Les traditions de la chaire ne sont pas celles de l'École ni de l'Académie : *Non nostris indigent laudibus ornari vitæ sanctorum, sed nos imitationis gratia indigemus,* dit saint Basile. (*Hom.* 19.)

2. *Panégyriques.* Plusieurs de nos panégyriques sont imités des Pères, d'autres de nos célèbres orateurs, d'autres de nos ascétiques, d'autres sont entièrement nouveaux et inédits. Le caractère que nous nous sommes efforcé de conserver à tous, c'est la simplicité, l'onction, la précision quant au style; et un heureux mélange de la moralité aux faits quant au fond. Un point que nous avons eu particulièrement en vue, c'est l'*actualité*, c'est-à-dire les déductions morales applicables aux besoins du temps présent. Il n'est pas de vie de saint qui ne fournisse matière à quelques-unes de ces considérations si utiles au redressement des faux principes de l'époque et à la réforme de nos mœurs si opposées à celles des héros de la religion.

« C'est dans le panégyrique, dit Muratori, que les orateurs sacrés rassemblent tout ce qu'ils peuvent trouver de beau et de brillant, c'est là qu'ils étalent leur éloquence. Le but des panégyriques est de porter, par ces exemples, les auditeurs à la pratique de la vertu; mais la plupart des panégyristes n'y pensent pas. Grand Dieu ! que d'exagérations ridicules, que de réflexions téméraires, que de folies, en un mot ! »

« Il y a bien des prédicateurs, disait le P. Houdry, qui ne prêchent que des panégyriques qu'ils regardent comme des moyens et des occasions de se produire devant un auditoire nombreux et choisi. »

Cette malheureuse tendance aboutit promptement à un écueil inévitable, celui de faire de ces sortes de discours des *morceaux fleuris*, comme dit saint Liguori, entièrement profanes. « En vérité, quel avantage retire-t-on des panégyriques de quelques savants qui les remplissent de morceaux fleuris, de questions abstraites, de pensées ingénieuses, de belles descriptions, de paroles sonores, de mots nouveaux, de périodes bien tournées et si longues que, pour en saisir le sens, le savant même a besoin de toute l'application de son esprit? » Nous avons repoussé ces manières condamnées depuis longtemps; peut-être aurons-nous encouru le reproche contraire, celui d'une trop continuelle simplicité ; mais comme c'est la bonne manière, la manière des prédicateurs vraiment populaires, à l'exception des grands sujets, nous y sommes resté fidèle dans le plus grand nombre, appuyé du reste sur cette règle déjà tracée par saint Basile, pour la composition des panégyriques : *Sacra schola præcepta rhetorum aut instituta non sequitur; nudam rerum expositionem pro encomio habet, quam sanctis et nobis satis esse existimat.*

Au reproche qu'on pourait nous faire, d'avoir tenu ces panégyriques

Plan de cet ouvrage — Ce plan est neuf et en tout différent de ce qui a été fait jusqu'à présent en cette matière. 1° On a jusqu'ici fait deux ouvrages distincts de la *Vie des Saints* et de quelques *Panégyriques;* nous les réduisons en un seul; 2° on n'a donné que les panégyriques d'environ cinquante à soixante saints les plus célèbres; nous donnons les panégyriques de trois cent soixante-cinq, c'est-à-dire le panégyrique du saint de chaque jour; 3° aucun auteur, à part le P. Houdry, qui ne l'a fait que pour cinquante-neuf saints, n'a fait suivre le panégyrique de *Matériaux* propres au sujet; nous accompagnons les trois cent soixante-cinq sujets, chacun de matériaux appropriés et choisis.

Opportunité de ce plan. — Ce plan nous a paru simple en même temps que vaste et complet. Il facilite la prédication sur ces matières en mettant sous la main du panégyriste les trois éléments essentiels à sa composition : 1° la vie du saint; 2° un modèle de panégyrique; 3° des mines oratoires; il économise le temps, la grande richesse des hommes et surtout de ceux de nos jours qui, bon gré, mal gré, participent de l'activité contemporaine, touchant à tout et faisant en un an ce qu'on ne faisait autrefois que dans un siècle; il économise la dépense, en fournissant, dans un seul livre, ce qu'il fallait chercher dans plusieurs à grands frais, à grande peine, et souvent inutilement; car on ne trouve nulle part, ni dans les anciens, ni dans les modernes, les deux cent quarante panégyriques contenus ici en dehors des plus communs.

Nous n'avons pas pour cela surmonté toute la difficulté : « Il n'est pas possible de parler de tous les saints qui sont sans nombre, » dit le P. Houdry; mais il nous a semblé mieux de fournir trois cent soixante-cinq panégyriques que de se borner à soixante.

Nos devanciers ont fait leur choix dans ces trois catégories: 1° les apôtres; 2 les prin cipaux fondateurs d'ordres; 3° les quelques saints les plus célèbres; nous les imitons dans ce choix que nous acceptons en entier, car nous donnons un rang à part pour les développements, aux Vies, aux Panégyriques, aux Matériaux ayant trait à ces saints de premier ordre; mais nous étendons notre choix dans le *Martyrologe* de chaque jour et non dans le calendrier de toute une année. Ce plan plus vaste et incontestablement plus complet que les précédents, ne peut laisser à désirer que sous le rapport de l'exécution dont voici l'exposé.

Exécution de ce plan. — 1. *Vies.* Ayant sous les yeux le *Martyrologe romain*, nous avons eu soin de choisir, parmi les saints qui y sont inscrits pour le même jour, celui dont le culte est le plus répandu et le plus en honneur dans l'Église. Nous en rapportons la vie abrégée, simplement, pieusement, exactement, et de telle manière que le prédicateur en puisse prendre une connaissance claire, précise et suffisante pour l'exposer avec

onction à son auditoire, ou pour en tirer un panégyrique, une instruction, un colloque édifiant et populaire. C'eût été nous écarter de notre but d'écrire des vies savantes, pompeuses de style et riches de critique. Les traditions de la chaire ne sont pas celles de l'École ni de l'Académie : *Non nostris indigent laudibus ornari vitæ sanctorum, sed nos imitationis gratia indigemus,* dit saint Basile. (*Hom.* 19.)

2. *Panégyriques.* Plusieurs de nos panégyriques sont imités des Pères, d'autres de nos célèbres orateurs, d'autres de nos ascétiques, d'autres sont entièrement nouveaux et inédits. Le caractère que nous nous sommes efforcé de conserver à tous, c'est la simplicité, l'onction, la précision quant au style; et un heureux mélange de la moralité aux faits quant au fond. Un point que nous avons eu particulièrement en vue, c'est l'*actualité*, c'est-à-dire les déductions morales applicables aux besoins du temps présent. Il n'est pas de vie de saint qui ne fournisse matière à quelques-unes de ces considérations si utiles au redressement des faux principes de l'époque et à la réforme de nos mœurs si opposées à celles des héros de la religion.

« C'est dans le panégyrique, dit Muratori, que les orateurs sacrés rassemblent tout ce qu'ils peuvent trouver de beau et de brillant, c'est là qu'ils étalent leur éloquence. Le but des panégyriques est de porter, par ces exemples, les auditeurs à la pratique de la vertu; mais la plupart des panégyristes n'y pensent pas. Grand Dieu ! que d'exagérations ridicules, que de réflexions téméraires, que de folies, en un mot! »

« Il y a bien des prédicateurs, disait le P. Houdry, qui ne prêchent que des panégyriques qu'ils regardent comme des moyens et des occasions de se produire devant un auditoire nombreux et choisi. »

Cette malheureuse tendance aboutit promptement à un écueil inévitable, celui de faire de ces sortes de discours des *morceaux fleuris*, comme dit saint Liguori, entièrement profanes. « En vérité, quel avantage retire-t-on des panégyriques de quelques savants qui les remplissent de morceaux fleuris, de questions abstraites, de pensées ingénieuses, de belles descriptions, de paroles sonores, de mots nouveaux, de périodes bien tournées et si longues que, pour en saisir le sens, le savant même a besoin de toute l'application de son esprit? » Nous avons repoussé ces manières condamnées depuis longtemps; peut-être aurons-nous encouru le reproche contraire, celui d'une trop continuelle simplicité; mais comme c'est la bonne manière, la manière des prédicateurs vraiment populaires, à l'exception des grands sujets, nous y sommes resté fidèle dans le plus grand nombre, appuyé du reste sur cette règle déjà tracée par saint Basile, pour la composition des panégyriques : *Sacra schola præcepta rhetorum aut instituta non sequitur; nudam rerum expositionem pro encomio habet, quam sanctis et nobis satis esse existimat.*

Au reproche qu'on pourait nous faire, d'avoir tenu ces panégyriques

trop courts, nous répondons que nous n'avons pu leur donner plus d'étendue, vu leur grand nombre, à moins d'accroître beaucoup trop la quantité des volumes de cet ouvrage, et que, d'un autre côté, nous avons suppléé à cette brièveté par la concision. Chacun de ces petits panégyriques, calqué sur un vaste plan, contient toute la substance d'un long discours qu'il est facile à tout orateur de développer selon les circonstances.

3. *Matériaux.* Chaque vie de saint, chaque panégyrique est suivi de ses *Matériaux* propres. Ce sont des compléments oratoires spéciaux et scientifiques, consistant en : 1° textes de l'Écriture; 2° passages des SS. Pères; 3° figures, emblèmes; 4° comparaisons; 5° maximes, vertus du saint; 6° plans divers pour son panégyrique; 7° encomia; 8° auteurs à consulter; 9° martyrologe.

Cette partie a nécessité de nombreuses recherches et un travail patient, afin de produire, sous un thème identique, une composition variée et analogue à la vie, au caractère, aux œuvres, aux vertus caractéristiques de chaque saint.

Fixé sur son sujet par la lecture de la *vie* du saint, inspiré par celle de son *panégyrique*, qui suit; enrichi par ce trésor de *matériaux* puisés à toutes les sources, l'orateur n'a plus qu'à se recueillir quelques instants pour féconder sa pensée.

Un panégyrique solide, vrai, instructif, en même temps qu'entraînant et populaire, sera le produit naturel et sans effort de sa courte méditation.

Par un tel résultat, notre but, qui est ici, comme dans tous nos livres faisant partie de la *Bibliothèque des Prédicateurs*, de faciliter l'art si difficile de la prédication, tout en restant dans les bonnes règles, se trouve atteint dans une matière où si souvent il avait touché à des écueils.

Nous mettons ce livre sous la protection des saints dont il fait l'éloge; que Dieu daigne bénir une œuvre entreprise pour sa gloire qui ne se sépare pas de celle de ses élus!

VIES DES SAINTS

A L'USAGE DES PRÉDICATEURS

1er janvier. — CIRCONCISION.

EXPOSITION SUR CETTE FÊTE.

La circoncision devait être 1° le sceau de l'alliance que Dieu avait contractée avec Abraham; 2° le signe qui pût distinguer ses descendants des autres peuples de la terre; 3° le gage des bénédictions promises dans la personne de ce patriarche à tous ceux qui suivraient fidèlement les ordonnances du Seigneur.

La circoncision était, dans l'ancienne loi, la première obligation requise pour appartenir au peuple choisi; par elle, on était initié dans le service du vrai Dieu; par elle, on s'obligeait solennellement non-seulement à croire les vérités qu'il avait révélées, mais encore à vivre conformément aux règles de morale qu'il avait tracées. Des théologiens célèbres, fondant leur opinion sur le dix-septième chapitre de la Genèse, ont enseigné d'après saint Augustin, que la circoncision effaçait le péché originel dans les mâles de la postérité d'Abraham. Mais quand ce sentiment serait vrai, on ne devrait pas en conclure que Dieu eût abandonné sans ressource l'un des deux sexes, et tous ceux qui n'appartenaient point à l'alliance.

Le précepte de la circoncision ayant été obligatoire jusqu'à la publication de l'Évangile, il était convenable que l'Homme-Dieu, né sous la loi, et qui venait apprendre aux hommes à garder les commandements du Seigneur, s'y soumît lui-même « pour accomplir toute justice. » Il voulut donc s'assujettir à la loi, c'est-à-dire à la circoncision, afin de racheter ceux qui étaient sous la loi, en les délivrant de la servitude qu'elle leur imposait. Il voulut s'y assujettir pour que les esclaves devenus libres, pussent « recevoir l'adoption des enfants » dans le baptème qu'il a institué pour cet effet. Le jour où il fut circoncis, il reçut le nom de Jésus que l'ange lui avait donné même avant sa conception. (Luc., I, 31.) L'Évangile explique ainsi ce nom qu'il applique à l'Homme-Dieu : « Ce sera lui qui sauvera son peuple » en l'affranchissant du joug du péché. (Matth., I, 21.) « Dieu, dit saint Paul, l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse. » (Philipp., II, 8.)

Jésus-Christ, comme Dieu, pouvait ne pas se soumettre à la circoncision, à cette douloureuse et humiliante cérémonie de la loi mosaïque; mais en s'y assujettissant, il abrogeait d'une manière honorable un rit que Dieu n'avait institué que pour un temps. Il prouvait par là qu'il avait un corps humain; il confondait d'avance les sophismes de l'hérésie, qui, malgré la preuve des souffrances et des autres actions de sa vie mortelle, devait un jour en nier la réalité. Il montrait par là qu'il était le fils de l'homme, et de l'homme en particulier de la race duquel devait sortir le Messie annoncé et promis. Il nous donnait un gage certain de son amour pour nous, de sa compassion pour nos misères, de son horreur du péché : il préludait à sa passion et à sa mort. Par son obéissance volontaire à une loi qui ne pouvait l'obliger, il nous apprenait à garder fidèlement celle de Dieu, et à ne pas chercher des excuses à notre désobéissance dans des prétextes

frivoles. Par cette humiliante cérémonie il expiait notre orgueil et nous enseignait la vertu opposée à ce vice. Quel spectacle sublime et touchant que celui du Fils éternel de Dieu, consubstantiel à son Père, voilant ces titres augustes sous la forme d'un esclave! En commençant le grand ouvrage de notre rédemption, de la manière dont il devait un jour le consommer, c'est-à-dire en souffrant dans sa personne la punition du péché qu'il n'avait point commis, Jésus-Christ confondait l'impénitence de tous ceux qui ne veulent rien souffrir pour l'expiation de leurs crimes. Il nous prêchait enfin la circoncision du cœur, dont, selon l'Apôtre, celle de la chair n'était que la figure. (Rom., II, 29.) Ceux qui vivaient sous la loi ancienne ne pouvaient être agréables à Dieu sans la circoncision du cœur. (Deut., X., 16; — XXX, 6; — Jerem., IV, 4.) Nous faudrait-il moins, à nous autres chrétiens, pour participer aux mérites de Jésus-Christ dont le sang commence à couler en ce jour pour notre salut? Détestons, retranchons les passions déréglées par une exacte vigilance sur nous-mêmes, par une sage modération dans les choses même dont la loi permet l'usage aux sens. Arrachons de nos cœurs l'amour désordonné des choses terrestres. Notre délicatesse ne doit plus faire entendre ses cris depuis que Jésus-Christ nous a donné l'exemple du sacrifice de son sang versé dès les premiers jours de sa vie.

L'usage et les bienséances nous prescrivent des devoirs à remplir à l'occasion du jour qui commence l'année ; mais avant tout pensons à prier Dieu de répandre ses bénédictions sur tous les instants de l'année dans laquelle nous entrons. Remercions-le de tous les bienfaits dont il nous a comblés, gémissons sur nos fautes passées; évitons de nous en tenir à ces résolutions vagues et générales dont nous avons si souvent éprouvé l'insuffisance; c'est un écueil d'autant plus dangereux qu'on s'en défie moins. Chaque année, chaque jour même, la ferveur de notre charité doit s'accroître; notre âme doit acquérir de nouvelles forces et paraître de plus en plus ornée de vertus et de bonnes œuvres.

INSTRUCTION.

Ire CONSIDÉRATION. — CE QUE LA QUALITÉ DE SAUVEUR A COUTÉ A JÉSUS-CHRIST.

Combien la qualité de Sauveur des hommes coûte cher à Jésus-Christ! Une naissance pauvre, une vie laborieuse et humiliée, des larmes d'un prix infini, ne sont pas un titre suffisant pour devenir le Sauveur des hommes: notre salut est à un plus haut prix. Il ne doit être que le fruit de sa mort; aussi ne reçoit-il le nom de Jésus qu'en donnant les prémices de son sang; et cette première effusion de son sang n'est qu'un gage d'une rédemption plus abondante.

Qu'il vous en a coûté, mon doux Jésus, de m'avoir tant aimé ! Mais quel avantage tiriez-vous d'une qualité si onéreuse! Vous aviez le choix de ne point accepter la mort, sans rien perdre de votre béatitude: vous n'ignoriez pas que vous obligiez bien des ingrats; mais votre amour pour nous a prévalu. Ne serai-je jamais sensible à une charité si grande! Que vous achetez cher, mon doux Jésus, le titre de Rédempteur et le droit de me faire du bien! Quel doit être mon amour pour un tel Sauveur! et quelle a été jusqu'ici ma reconnaissance!

Rien n'est plus opposé à la majesté et à la sainteté divines, que l'humiliation qui vient du péché. Le Fils de Dieu passe sur tout quand il s'agit de nous sauver; en prenant aujourd'hui la marque du pécheur, il en prend toute la confusion. Touché de notre malheur, il préfère l'ignominie de la mort sur la croix, à une vie douce et tranquille; voilà à quoi il s'engage par sa circoncision. Toute autre victime d'un moindre prix ne pouvait pas effacer le péché du monde; voilà ce que coûte notre salut : concevez ce que vaut notre âme; certainement il faut bien aimer les hommes pour les vouloir sauver à ce prix.

O mon doux Jésus! que nous avons de confusion et de regret d'avoir si mal

répondu jusqu'ici à une si prodigieuse tendresse; à peine êtes-vous né que vous nous témoignez l'excès de votre amour par l'effusion de votre sang; et nous, grands pécheurs que nous sommes, nous voici peut-être à la fin de nos jours, sans vous avoir donné une larme; daignez du moins, Seigneur, recevoir tout ce qui nous reste de vie; nous vous en faisons le sacrifice dès à présent.

IIe CONSIDÉRATION. — DE NOTRE COOPÉRATION A L'ŒUVRE DU SALUT.

Le Fils de Dieu vient au monde pour le salut de tous les hommes; mais notre vie ne prouve-t-elle pas qu'il doit être le sujet de la condamnation et de la perte de plusieurs?

N'est-il pas étonnant qu'il en coûte tant à Jésus-Christ pour être notre Sauveur, et que nous voulions qu'il nous en coûte si peu pour être sauvés?

Le seul nom du Sauveur lui coûte une effusion de sang; et le nom et la qualité de pécheur nous ont-ils fait verser une seule larme?

L'apparence du péché a suffi pour obliger Dieu à n'épargner pas même le Saint des saints. Nous sommes souillés de mille péchés, et nous vivons comme si nous n'avions rien à craindre.

Quoique Jésus-Christ fût invariablement l'objet des plus tendres complaisances de son Père; cependant dès qu'il a consenti à paraître pécheur, avec quelle rigueur est-il traité, et à quelle vie dure ne nous condamne-t-il pas lui-même? Chose étrange! Nous sommes vraiment pécheurs, et nous voulons vivre dans la mollesse! Quand est-ce que notre pénitence répondra de nos péchés?

Le Sauveur du monde ne nous a voulu sauver que par l'effusion de son sang: désabusons-nous, nous ne serons jamais sauvés que par la pénitence. Faisons-nous tel système de conscience qu'il nous plaira: notre religion n'aura jamais qu'une morale. Les saints n'ont pas eu un autre Évangile que nous; suivons-nous les mêmes maximes qu'eux? On convient que la différence est énorme; quelle raison d'espérer la même récompense? Par des chemins si opposés, arrive-t-on au même terme? Quelle erreur de vouloir être sauvé, en déshonorant, en persécutant son Sauveur!

Ah! doux Jésus, nous vous coûtons trop pour nous laisser perdre; vous nous donnez aujourd'hui les prémices de votre sang, et nous ne pouvons vous offrir qu'un cœur usé par l'amour des créatures; mais vous pouvez en faire un cœur nouveau par votre grâce, et l'embraser du feu de votre amour. Nous commençons aujourd'hui une nouvelle année, bien résolus aussi de commencer une nouvelle vie. Vous êtes notre Sauveur, faites que nous travaillions efficacement dès ce moment à notre salut.

IIIe CONSIDÉRATION. — PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1° Il est bien juste d'employer tout ce premier jour au service de Dieu. Ce sont les prémices de la nouvelle année; elles lui sont dues. Ne manquez pas de vous confesser et de communier avec une nouvelle ferveur. Assistez à l'office divin, visitez Jésus-Christ dans les hôpitaux, et n'oubliez pas de donner des étrennes aux pauvres. Choisissez un saint pour votre protecteur particulier durant l'année: déterminez la prière que vous lui ferez chaque jour.

2° C'est une pratique de dévotion très-utile et fort en usage parmi plusieurs personnes de piété, de consacrer à Dieu la dernière et la première heure de chaque année; elles se livrent à la prière depuis onze heures jusqu'à minuit, et depuis minuit jusqu'à une heure, repassant, selon le conseil du prophète Isaïe, dans l'amertume de leur cœur, toutes les années qu'elles ont déjà passées, et qu'elles ont presque toutes perdues, et conjurant instamment le Seigneur de leur rendre plus fructueuse celle qui commence. Une fin et un commencement d'année si sain-

tement employés, ne sauraient manquer d'être suivis de beaucoup de bénédictions.

Ceux qui ne peuvent pas vaquer à ces pieux exercices de la nuit, doivent du moins se lever aujourd'hui plus matin qu'à l'ordinaire, et se hâter de bénir et de prier le Seigneur avec beaucoup de fervenr, afin qu'il répande sur nos jours les grâces les plus abondantes.

Récitez les litanies du saint Nom de Jésus, et celles de la sainte Vierge, le matin, à la fin de la messe, et le soir dans la visite que vous devez faire à Jésus-Christ dans le saint Sacrement.

Dès que vous vous éveillerez, dites avec le prophète : *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo*. Mon Seigneur et mou Dieu, c'est pour vous aimer et pour vous servir avec une nouvelle ferveur que je m'éveille de si bonne heure.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. Saints Pères. — 3. Emblèmes et comparaisons. — 4. Motifs et moyens. — 5. Plans. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

(Voir pour d'autres instructions et d'autres matériaux analogues les titres *Circoncision* dans nos ouvrages : 1° PANORAMA DES PRÉDICATEURS; 2° SYMBOLE; 3° SERMONS NOUVEAUX SUR LES MYSTÈRES DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.)

I. — ÉCRITURE.

Non veni solvere legem sed adimplere. (Matth., v, 17.)

Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab angelo priusquam in utero conciperetur. (Luc., II, 21.)

Circumcisio cordis in spiritu, non littera, cujus laus non est hominibus, sed ex Deo est. (Rom., II, 29.)

Mortificationem Christi in corpore nostro circumferentes. (II Cor., IV, 10.)

Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. (Gal., v, 24.)

2. — SS. PÈRES.

Circumcidi voluit Christus ut obediendi virtutem suo commendaret exemplo. (S. Epiphan., *Hæres.*, 30.)

Quanti estimavit Deus hominem qui pro unici filii sanguinem fudit. (S. Augustin., *in Ps.* CII.)

Christus sicut suscepit pro nobis mortem ita et circumcisionem non respuit, ut nos spiritu circumcideremur. (Id. *Hom. de Circumc.*)

Quotidie filios suos mater Ecclesia circumcidit circumcisione spirituali, ne fides Christi moriatur in illis. (Rupert., l. I *in Exod.*)

Merito sane dum circumciditur puer qui natus est nobis, Salvator vocatur quod videlicet ex hoc jam cœperit salutem nostram operari, immaculatum illum sanguinem fundens. (S. Bern., *Serm., de Circumcis.*).

Christus vix natus sanguinem suum tibi effudit, tu, jam moriturus, voluntatem tuam non refundis? (Id., *Tr. de Pass. Dom.*)

3. — EMBLÈMES, COMPARAISONS.

1. MYRRHA. Habet amaritudinem myrrha, et sic si referatur ad corpus Christi, signat amaritudines circumcisionis et passionis. (S. Thom., *in Ps.* XLIV.)

2. AGNUS. De immolatione agni præfiguratur circumcisio Christi et ejus passio (S. Hieron., *apud S. Thom. in Marc.*; *in Catena aur.*)

3. AQUA. Lavat aqua quia lavat, sic sanguis Christi in circumcisione et in passione omnes sordes lavat. (Id., *in Ps.* XXI.)

4. CALIX. Calix iste est amaricans, inebrians et sanans. (Id., *de S. Jacobo.*)

5. HOSTIA. Christus in circumcisione est vere unica et perfecta hostia. (Euseb., *apud S. Thom. de Sacr. alt.*)

6. RORATIO CŒLI. *Rorate cœli.* (Is. XLV, 8.) Hodie sanguis Christi est ros ad refrigerandum, pluvia ad fæcundandum. (Id., *in Ps.* XLV.)

7. MARGARITA. Videtur quod Christus in circumcisione sua tenuerit modum magni mercatoris, venientis ad feriam, pro emendo pretiosos merces; quos non solvit sed dat signum, vel arrham. Deinde, tempore statuto, solvit totum pretium, ita fecit D. N. J. C. qui venit de cœlo ad ter-

ram, in quam intravit in die nativitatis ad emendum pretiosas margaritas, id est animas, dicens mundo : *Da mihi animas, cœtera tolle tibi.* (Gen., XIV, 21.) (S. Vinc. Ferr., *in Circumcis. Dom.*)

4. — MOTIFS ET MOYENS.

Motifs de la circoncision de J. C.

1. Soumission a la loi. *Non veni solvere legem, sed adimplere.* (Matth., V, 17.)

2. Exemple d'humilité. Discite a me quia mitis sum et humilis corde. (Matth., XI, 29.)

3. Exemple de souffrance. Ad confortandum cor tuum venit Christus pati. (S. Augustin., *De Catech. rud.*, c, 22.)

Moyens pour trouver N. S. J. C. dans sa circoncision.

1. Circoncision spirituelle. Cette circoncision consiste à retrancher de notre cœur le péché et à y faire germer la vertu.

Invocation du saint nom de Jésus. *Nomen ejus invocetur diebus et noctibus.* (S. Ambr., *in Ps.* CXVIII.)

3. Rénovation. De même qu'en ce jour se renouvelle l'année, de même cette fête doit renouveler notre cœur.

5. — PLANS DIVERS.

ANCIENS.

Ier PLAN.

MOTIVA CIRCUMCISIONIS.

(Dionys. Carthusianus.)

Christus circumcidi voluit : 1. Ut se vere incarnatum monstraret. — 2. Ad vitandum scandalum Judæorum. — 3. Ut legem Moysi approbaret. — 4. Ut exemplum humilitatis et obedientiæ præberet.

—

IIe PLAN.

CIRCUMCISIO SPIRITUALIS.

(S. Bonaventura.)

1a pars. — modus illius circumcisionis.

Subdivisiones : 1. A præputio nequitiæ. — 2. Petra acutissima pœnitentiæ. — 3. Tempore pueritiæ.

2a pars. — motiva illius circumcisionis.

Subdivisiones : 1. Pro mortis æternæ evasione. — 2. Pro Christi et animæ conjunctione. —3. Pro digna Eucharistiæ susceptione.—4. Pro vitæ æternæ adeptione.

—

MODERNES.

Ier PLAN.

FÊTE DE LA CIRCONCISION.

(M. l'abbé C. Martin.)

1re considération. — de la circoncision de n. s. jésus-christ.

Subdivisions : Jésus-Christ nous y donne l'exemple : 1. De l'humilité. — 2. De l'obéissance. — 3. De la souffrance.

2e considération. — de la circoncision spirituelle.

Subdivisions : 1. Sa nature. — 2. Sa nécessité.

3e considération. — du saint nom de jésus.

Subdivisions : 1. Excellence de ce saint nom. — 2. Nos devoirs envers ce saint nom.

—

IIe PLAN.

SUR LE NOUVEL AN.

(Le même.)

1re considération. — retour sur le passé.

Subdivisions : 1. Rapidité de la vie. — 2. Notre pauvreté spirituelle.

2e considération. — résolutions pour l'avenir.

Subdivisions: 1. Mieux employer nos années. — 2. Travailler pour l'éternité.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. Cyprien.	— De Circumcis.
S. Ambroise.	— Hom. in Luc., c. II.
S. Epiphane.	— Hæres., 2.
S. Jérôme.	— Ep. 20.
S. Augustin.	— Serm. 50 et 60 ex novis.
	— De peccat. orig., c. 31, 32.
S. P. Chrysolog.	— Serm. 151.
S. Grégoire.	— Moral., l. IV.
S. Yves de Chart.	— Serm. de Circumc.
S. Bernard.	— 3 serm. de Circumc.
Innocent III.	— 1 serm. id.
S. Thomas.	— Serm. de Fest.

HAGIOLOGUES.

Benoit XIV.	— De festis Dom.
Martène.	— Tract. de Eccl. discipl
Baillet.	— Histoire des fêtes.
Meusy.	— Catéchisme des fêtes.

ASCÉTIQUES.

Alleaume.	— Souffr. de Jésus-Christ.
Bossuet.	— Elévat. sur les Mystères.
Kroust.	— Médit. sur les Mystères.
Asseline.	— Consid. sur les Mystères.
M. l'ab. Coulin.	— Temps de Noël.

PRÉDICATEURS.

ANCIENS.

S. Bonaventure.	— 3 Serm.
Guil. de Paris.	— 1 id.

ALBERT LE GRAND.	— 3 id.	BRETONNEAU.	— 1 Serm.
S. THOMAS D'AQUIN.	— 2 id.	CLÉMENT.	— Id.
S. VINCENT FERRIER.	— 1 id.		PRONISTES.
DENYS LE CHARTR.	— 3 id.	REYRE.	— Grandeurs de Jésus-Christ.
CARTHAGÈNE.	— Hom. de Arcanis Christi.	COLLOT.	— Instruct. sur les fêtes.
MATTHIAS FABER.	— 10 conc. in Circumc.	GIRY.	— Discours sur les fêtes.
EUSÈBE DE NIEREMBERG.	— Hom. de Circumc.	M. L'AB. GOSSELIN.	— Instr. sur les fêtes.
	MODERNES.		RÉPERTOIRES.
BIROAT.	— 1 Serm.	COMBEFIS.	— Bibliotheca Patrum concionatoria.
TEXIER.	— Id.	SPANNER.	— Polyanthea sacra.
DUNEAU.	— Id.	HOUDRY.	— Biblioth. des Prédicat.
MASSON.	— Id.	MONTARGON.	— Diction. apostolique.
HOUDRY.	— Id.	DASSANCE.	— Nouvelle bibliothèque des Prédicateurs.
BOURDALOUE.	— Id.	M. L'AB. C. MARTIN.	— Panorama des Prédicat., t. II, p. 161. — Symbole.
JARRY.	— Id.		— Sermon sur les Mystères de N. S. Jésus-Christ.
RICHARD.	— Id.		
BOSSUET.	— Id.		
MASSILLON.	— Id.		

7. MARTYROLOGE. — S. Almach, mart. — Trente soldats mart. — Sainte Martine, v. — S. Concorde, pr. m. — S. Magnus, m. — S. Fulgence, év. — S. Eugend, ab. — S. Odilon, ab. de Cluny. — S. Paracode, év. — S. Stable, id. — S. Agrapie, id. — S. Frambert, ab. — S. Martin, id. — S. Guillaume, id. — Sainte Euphrosine, v.

2 janvier. — SAINT MACAIRE D'ALEXANDRIE,

ANACHORÈTE (L'AN 394).

VIE DE SAINT MACAIRE.

Saint Macaire naquit à Alexandrie, où il exerça une fonction vile aux yeux des hommes, puisqu'il fut obligé de se faire marchand de dragées pour subsister. Il était encore à la fleur de l'âge lorsqu'il résolut de se consacrer à Dieu sans réserve. Il se retira, vers l'an 335, dans la Thébaïde ou Haute-Égypte, et plusieurs années après dans la Basse-Egypte. Il passa plus de soixante ans dans les déserts, uniquement occupé des exercices de la pénitence et de la contemplation.

Il y avait dans la Basse-Égypte trois déserts célèbres : celui de *Scété*, ainsi nommé d'une ville de ce nom bâtie sur les confins de la Lybie ; celui des *Cellules*, ainsi nommé de la multitude des cellules qu'on y voyait ; et un troisième, à l'occident, auquel la montagne de Nitrie avait donné son nom. Macaire avait une cellule dans chacun de ces déserts. C'était à Nitrie qu'il recevait et instruisait les étrangers ; mais il demeurait ordinairement aux *Cellules*, où il fut élevé à la dignité du sacerdoce. Chaque anachorète vivait séparé de ses frères dont il ne voyait pas même les cellules. Il ne sortait de la sienne que le samedi et le dimanche, jours où l'on s'assemblait à l'église pour célébrer les saints mystères. Si quelqu'un était absent, on jugeait qu'il était malade, et tous les autres allaient le visiter. Lorsqu'un étranger, dégoûté du monde, voulait se fixer parmi eux, chacun lui offrait sa cellule, étant prêt à en bâtir une autre pour lui-même. Tous les anachorètes vivaient du travail de leurs mains, qui consistait principalement à faire des paniers et des nattes. Jamais ils ne perdaient de vue la présence de Dieu, et le profond silence qui régnait dans ces vastes solitudes, contribuait à nourrir la ferveur de leurs prières.

Pallade rapporte un trait singulier et frappant de la mortification de ces pieux anachorètes. On avait envoyé à Macaire une grappe de raisin fraîchement cueillie ; il en fit présent à son voisin qui était malade ; celui-ci la donna à un troisième,

qui la porta à un quatrième. Elle passa ensuite de cellule en cellule, et revint enfin à Macaire qui lui-même refusa de la manger.

Quelque grandes que fussent les austérités pratiquées dans ces déserts, elles ne suffisaient point à la ferveur de Macaire. Pendant sept années, il ne vécut que de légumes et d'herbes crues. Les trois années suivantes, il se contenta de trois ou quatre onces de pain par jour; et Pallade rapporte qu'il ne consommait par an qu'un très-petit vase d'huile. Ce que le même auteur raconte de ses veilles n'est pas moins surprenant.

Frappé de la réputation du monastère de Tabenne, gouverné par saint Pacôme, il demanda à y être admis, et les austérités qu'il y pratiqua furent si extraordinaires, que le saint abbé, à la prière de tous les moines, l'invita à se retirer, en le conjurant de se souvenir devant Dieu de tous ceux qui habitaient le monastère de Tabenne.

La vertu de Macaire fut souvent éprouvée par des tentations. Il lui vint un jour dans l'esprit qu'il ferait bien d'aller à Rome, afin de servir les malades dans les hôpitaux. Il découvrit bientôt que c'était un piége de l'amour-propre, et il n'y tomba pas. Cependant la pensée de quitter le désert revint le tourmenter, sans qu'il lui fût possible de s'en délivrer. Alors il remplit de sable deux grands paniers, les charge sur ses épaules, et traverse ainsi le désert. Un anachorète qui le rencontre, lui demande ce qu'il prétend faire avec ce fardeau qui l'accable; Macaire se contente de lui répondre : « Je tourmente celui qui me tourmente. » Le soir, il retourna à sa cellule, épuisé de fatigue, mais entièrement délivré de la tentation.

Macaire s'enfermait souvent dans sa cellule pour se livrer aux douceurs de la contemplation. Il se disait alors, au rapport de Pallade : « Puisque tu as choisi ta demeure dans le ciel, où tu dois converser avec Dieu et avec ses anges, prends garde d'en descendre, et de te laisser aller à des pensées terrestres. »

La première des vertus qui convient à un solitaire est un entier détachement des biens de ce monde. Un anachorète de Nitrie avait laissé, en mourant, une somme de cent écus qu'il avait gagnée à faire de la toile. Les Pères du désert s'assemblèrent pour délibérer sur l'emploi qu'ils feraient de cet argent; les uns voulaient qu'on le distribuât aux pauvres; les autres étaient d'avis qu'on le donnât à l'Église. Macaire, Pambon et plusieurs autres firent décider que les cent écus seraient enterrés avec le mort, et qu'on prononcerait sur sa fosse ces terribles paroles : « Que ton argent périsse avec toi. » La terreur de cet exemple fut si puissante parmi les solitaires, que, dans la suite, aucun d'eux n'osa rien laisser après sa mort.

Pallade, qui avait vécu trois ans avec Macaire, rapporte qu'il avait le don des miracles, et il en cite plusieurs dont il fut témoin.

Macaire d'Alexandrie était uni par les liens d'une amitié sainte avec Macaire d'Egypte, surnommé l'*Ancien*, qui édifiait par ses vertus le désert de *Scété*. Un jour que ces deux solitaires passaient le Nil dans un bateau, avec des officiers suivis d'un nombreux cortége, la joie et la sérénité qui brillaient au front des anachorètes, frappa les militaires qui se disaient entre eux : « Ils doivent goûter un bonheur parfait dans leur pauvreté. — Vous avez raison, répondit Macaire d'Alexandrie, de nous appeler heureux, car c'est notre nom (en effet, Macaire est un mot grec qui signifie *heureux*) ; mais si nous sommes heureux en méprisant le monde, que doit-on penser de vous qui vous plaisez dans ses chaînes? » Ces paroles touchèrent si vivement l'officier qui avait parlé le premier, qu'il distribua tout son bien aux pauvres, et voulut devenir un des solitaires du désert.

Dans le quatrième siècle, l'hérésie des ariens déchirait le sein de l'Église. Macaire conserva dans son intégrité le dépôt précieux de la foi. Lucius, patriarche arien d'Alexandrie, le fit exiler, en 375, avec saint Macaire d'Egypte.

Enfin, après avoir vécu jusqu'à une extrême vieillesse, Macaire mourut l'an 394 ou 395, suivant l'autorité de Pallade, adoptée par Tillemont. Les Latins célèbrent

sa fête le 2 janvier; les Grecs l'ont placée au 19 du même mois, et l'ont réunie à celle de saint Macaire l'*Ancien*. Il y a encore, de nos jours, dans le désert de Nitrie, un monastère qui porte le nom de *Macaire*.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MACAIRE D'ALEXANDRIE.

Texte : *Sint lumbi vestri præcincti et lucernæ ardentes in manibus vestris.* (Luc., XII, 35.)

Les pensées de Dieu ne sont pas les pensées de l'homme : Dieu, dans sa souveraine sagesse, fait tout dans l'intérêt des âmes et juge tout au point de vue de l'éternité. L'homme, esclave des sens, fait tout dans l'intérêt de la vie présente et ne juge point des hommes et des choses au point de vue de son âme et de l'éternité. La souveraine sagesse cependant consiste à juger toutes choses à la manière de Dieu, et c'est là la sagesse des saints. Leur grande pensée était celle-ci : « Je ne suis sur la terre que pour me préparer à l'éternité : corps, âme, santé, vie, intelligence, grâces du ciel, tout ne m'a été donné que dans le seul but de m'aider à connaître, à aimer, à servir Dieu, à faire le bien, à fuir le mal et à me rendre ainsi digne de la vie éternelle. » Ce profond sentiment du but essentiel de la vie d'ici-bas donnait aux saints le courage de faire et de souffrir tout pour la gloire de Dieu et pour le salut de leur âme.

Ainsi, *pureté des mœurs, bonnes œuvres* et *tendance continuelle de tout leur être vers le ciel*, voilà le caractère des saints. C'est ce que nous trouvons à un haut degré dans la vie de saint Macaire d'Alexandrie : 1° *Innocence de la vie* et, 2° *bonnes œuvres.*

I. — INNOCENCE DE SA VIE.

Saint Macaire a vécu peu de temps dans le monde; il n'a fait que passer dans la grande ville d'Alexandrie, sa patrie; mais dès que la grâce lui eut fait comprendre la vanité des choses d'ici-bas, il fit à tout jamais divorce avec le monde : à la fleur de son âge déjà il avait compris la profonde sagesse de ces paroles du divin Maître : *Sint lumbi vestri præcincti.* Qu'est-ce à dire? « Que vos reins soient ceints. » La ceinture signifie la pureté des mœurs, l'innocence de la vie, la pureté du cœur, et comme l'indique saint Grégoire, pape : *Lumbos præcingimus, cum carnis luxuriam per continentiam coarctamur. (Hom.* 13 *in Evang.)*

Saint Macaire, pour conserver la pureté du cœur, quitte sa ville natale, sa famille, ses amis, se retire dans la Thébaïde ou Haute-Egypte (335) afin d'y apprendre, dans le silence d'une profonde solitude, les maximes et les pratiques de la plus sublime vertu. Plus tard, poussé par le désir d'une perfection plus grande encore, il s'enterre vivant (373) dans les déserts de la Basse-Egypte. Il vécut ainsi plus de soixante ans dans les austères pratiques de la vie solitaire.

Immense sacrifice, quand on le juge avec les idées étroites de la sagesse humaine; mais les saints comprenaient mieux que nous, que pour mener une vie pure, il faut avant tout s'éloigner des occasions du péché. Nous, faibles autant que présomptueux, nous prétendons mettre la main dans le feu sans la brûler; nous voulons vivre au milieu du vice sans en ressentir les funestes atteintes; nous aimons le péril, c'est pourquoi nous y périssons. Ah ! si, dans la crainte de périr, nous faisions à Dieu un premier sacrifice, celui des occasions, celui de nos dangereux attachements, Dieu ne se laisserait pas vaincre en générosité. Il nous dédommagerait bientôt des faux plaisirs sacrifiés, en remplissant nos cœurs de cette joie pure et vraie qui est le privilége des âmes innocentes et pures.

Saint Macaire, dont le nom en grec signifie *heureux*, est un frappant exemple de ce que je dis ici. Il était si heureux dans sa vie solitaire et pure, que la joie répandue sur les traits de son visage, trahissait malgré lui, le bonheur dont il jouissait intérieurement. Un jour même, une troupe de soldats, d'officiers, en furent frappés, et l'un d'eux fit la remarque que ces solitaires devaient se trouver heureux dans leur pauvreté. Il sentait peut-être le fardeau de l'esclavage du monde et de ses passions. Saint Macaire qui l'entendit, lui fit cette réponse :

« Oui, vous avez raison de nous appeler heureux, c'est notre nom. Mais si nous sommes heureux, nous, en méprisant le monde, que doit-on penser de vous qui vous plaisez dans ses chaînes? » L'officier, ému de la vérité de ces paroles, quitta la carrière militaire et partagea avec le saint le bonheur de la solitude.

Je vous le demande, M. F., d'où viennent nos plus cuisants chagrins? N'est-ce pas de ce que nous avons laissé à notre cœur trop de liberté, trop d'attache aux créatures. Ah! si notre cœur était pur, s'il faisait de Dieu le principal objet de son amour, nos peusées, nos paroles, nos actions, notre vie entière ne seraient pas ce qu'elles sont, et nous serions heureux comme l'ont été les saints. Le remède à nos maux les plus terribles le voici : *Sint lumbi vestri præcincti.* La pureté du cœur : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* (Matth., v, 8.)

II. — SES BONNES ŒUVRES.

A la pureté du cœur les saints joignaient une vie active, une vie pleine d'œuvres surnaturelles. La pureté du cœur doit être inséparable des bonnes œuvres, sans quoi impossible de plaire à Dieu; ainsi faire de bonnes œuvres et rester esclave de l'impureté, ou être pur, sans pratiquer les autres vertus, c'est une vie stérile pour le ciel. Mais joindre l'un à l'autre ces deux éléments de la sainteté, c'est avoir compris l'ordre du Sauveur qui dit non-seulement : *Lumbi vestri præcincti,* mais encore : *Et lucernæ ardentes in manibus vestris.* Ces œuvres faites en état de grâce et dans le seul but de plaire à Dieu, sont comparées à ces lampes que tiennent les serviteurs qui attendent que leur maître revienne des noces, afin que lorsqu'il sera venu, et qu'il aura frappé à la porte, ils lui ouvrent aussitôt. Le Seigneur vient des noces éternelles du ciel nous appeler, frapper à notre porte, quand approche la mort : Ah! qu'il fait bon mourir quand on est riche en bonnes œuvres! Les saints étaient toujours prêts quand Dieu les appelait dans l'éternité; ils s'abandonnaient en toute sécurité au Maître qu'ils avaient aimé et attendu toute leur vie : ils savaient où ils allaient!...

C'est ainsi que vécut, c'est ainsi que mourut saint Macaire : pour échapper aux dangers d'une vie solitaire et oisive, il travaillait de ses mains, faisant des paniers et des nattes, construisant des cellules; mais pendant que ses mains étaient ainsi occupées, son cœur était à Dieu, son âme se transportait au ciel et conversait avec Dieu. Le reste de son temps était donné aux œuvres purement spirituelles : comme prêtre, il instruisait les étrangers qui venaient le consulter, il se livrait aux diverse fonctions du saint ministère et ce qu'il ne donnait pas aux autres, il se le réservait pour lui-même; et cette vie intime, cachée aux yeux des hommes, renferme d'immenses richesses spirituelles, d'effrayantes mortifications, de longues et profondes méditations et tout cet ensemble d'œuvres surnaturelles qui formens les saints. Enfin, après une vieillesse très-avancée, saint Macaire s'endormit dans le Seigneur pour lui présenter la double couronne de la pureté et des bonnes œuvres (394 ou 395.)

Ah! M. F., quel aveuglement que le nôtre. Nous prétendons, dans notre aveugle sagesse, rester purs sans les bonnes œuvres, ou nous croyons pouvoir contenter Dieu par les bonnes œuvres sans la pureté des mœurs. Joignons la pureté aux bonnes œuvres, elles se soutiendront, se fortifieront mutuellement et un jour quand sonnera notre dernière heure, nous serons prêts à paraître devant notre souverain juge, nous n'aurons pas à trembler, nous saurons que nous allons recueillir le fruit de notre vie pleine d'œuvres dont l'éternité du ciel est la récompense. *Amen.*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. Saints Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers pour le panégyrique de ce Saint. — 6. Encomia S. Macarii. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Perrexit in desertum viam unius diei; cumque venisset et sederet subter unam juniperum, petivit animæ suæ ut moreretur. (III Reg., XIX, 4.)

Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. (Ps. LIV, 8.)

Ponet desertum ejus quasi delicias et solitudinem ejus quasi hortum Domini. (Is., LI, 3.)

Fugite de medio Babylonis et salvet unusquisque animam suam. (Jerem., LI, 6.)

Nouveau Testament. — Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest esse meus discipulus. (Luc., XIV, 33.)

In solitudinibus errantes et in cavernis terræ. (Hebr., XI, 37.)

Sobrii estote et vigilate, quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit quærens quem devoret, cui resistite fortes in fide. (I Petr., V, 8.)

2. — SS. PÈRES.

Nudos amat eremus. (S. Hieron., *Ep. I, ad Heliodor.*)

Infinita eremi vastitas terret? sed tu paradisum mente deambula; quotiescumque illuc cogitatione conscenderis, toties in eremo non eris. (Id., *ibid.*)

Ama solitudinem, fuge, multitudinem. (S. Augustin., *Serm. 3 ad FF. in eremo.*)

Inimici jaculis invulnerabilis est qui solitudinem diligit. (S. Nilus, *Orat. 2 de Luxuria; apud Bibl. Patr.*)

Solitaria vita, cœlestis doctrinæ schola est ac divinarum artium disciplina. (S. Petr. Dam., *Opusc.*, II, c. 19.)

O eremus, mundi persequentis effugium, laborantium quies, mœrentium consolatio, ab æstu seculi refrigerium, peccati repudium, libertas animarun! (Id., *ibid.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Eremus est paradisus deliciarum. (S. Petr. Dam., *Opusc.*, II, c. 19.)

2. Vita eremitica balneum est animarum, mors criminum, purgatorium sordidorum. (Id., *ibid.*)

3. Eremum petiit David cum mundi mala perferret et cum timidi et tenebrosi cordis tædium sustineret. (Id., *ibid.*)

4. O vita eremitica, viridarium animarum! vita angelica, exedra gemmarum cœlestium, curia spiritualium senatorum. (Id., *ibid.*)

5. Solitarius est victor dæmonum, socius angelorum, exul mundi, hæres paradisi, abnegator sui, sectator Christi. (Id., *ibid.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Mortification. Pendant sept ans il ne vécut que de légumes et d'herbes crues.

Détachement. Jamais il ne voulut rien posséder en propre. Sa maxime favorite était: *Anime mi, ne te in terras e cœlo demitte ibi Deum et cum Deo Dei aulam omnem habes.* (S. Macar., *in vita.*)

Édification. Il fut à la fois l'édification des solitaires des déserts de Scété, des Cellules et de Nitrie.

Constance contre la tentation. Il triompha des tentations du démon par sa persévérance à combattre ses suggestions.

Foi inaltérable. Il conserva dans son intégrité le dépôt précieux de la foi et endura l'exil plutôt que de pactiser avec l'arianisme.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

DE LAUDABILI VITA S. MACARII.

(Dionys. Carthus., *in prop. de Sanctis.*)

S Macarius fuit laudabilis : 1. In tempore pueritiæ atque in seculo. — 2. In quotidiano et magno virtutum profectu in vita monastica. — 3. In victoria tentationum. — 4. In eremitica et solitaria vita. — 5. In sapientia et discretione in exhortando alios et instruendo. — 6. In animi fortitudine pro fide orthodoxa servanda.

IIe PLAN.

MOTIFS ET MANIÈRE.

(M. l'abbé C. Martin.)

Texte : *Ductus est in desertum.* (Matth., IV.)

1er POINT. — MOTIFS DE LA RETRAITE DE SAINT MACAIRE.

Subdivisions : 1. Pour obéir à l'inspiration divine. — 2. Pour servir Dieu avec liberté.

2e POINT. — MANIÈRE DONT IL VÉCUT DANS SA SOLITUDE.

Subdivisions : 1. Dans une courageuse lutte

contre le démon et contre lui-même. — 2. Dans la contemplation. — 3. Dans le progrès vers la perfection.

6. — ENCOMIA S. MACARII.

1. S. MACARIUS AB IMMUNDO SPIRITU TENTATUS, SE CULICUM ACULEIS SEX MENSES IN PALUDE NUDUM OBJECIT.

Lasciviam armatus lethali cuspide dextram
Casto intentabat bella Cupido seni.
Tunc, ait iste, petes seniorem armatus eremum?
Non ita. Marte pari mutua bella geram.
Mox culicum nudos objectat morsibus artus
Atque infixa cuti spicula mille gerit.
His paphium telis hirsutus provocat hostem;
Et parat armata prælium inire manu
Telorum sed densa seges fugat ocius hostem;
Tot telis impar unica cuspis erat.

2. A DÆMONE VEXATUS, GRAVI SE ONERE AFFLIGIT.

Tartareo senior dum vexaretur ab hoste,
Hostem, inquit, qui me sic premit, ipse premam
Dixit, et aggesta sportam cumulavit arena,
Et pernox humeris sustulit usque suis,
Spurcus ab infesta fugit tandem hostis eremo,
Nam sub arenarum pondere pressus erat.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

PALLADE, son disciple.	— Vita S. Macarii.
SOCRATE.	— Hist. eccl.
ROSWEYDE.	— Vies des saints.
D'ANDILLY.	— Id.
COTELLIER.	— Id.
BOLLANDUS.	— Acta Sanctorum.
TILLEMONT.	— Mémoires sur l'histoire de l'Eglise.
BULTEAU.	— Histoire des monastères d'Orient.

8. MARTYROLOGE. — Octave de S. Étienne. — S. Isidore, év. et mart. — Les trois SS. frères et mart. : Argée, Narcisse et Marcellin. — S. Martinien, év. — S. Isidore, év. et conf. — S. Siridon, év. — S. Macaire d'Alexandrie, ab. — S. Defendant, m. — SS. Frontais, Severin et Severien, Silan, m. — S. Théodore, év. — S. Aspaiz, id. — S. Vincent, conf. — S. Adelard, ab. — S. Paschase Rathbert, ab. — S. Waast, ab.

---

3 janvier. — **SAINTE GENEVIÈVE**, vierge.

(L'AN 512.)

VIE DE SAINTE GENEVIÈVE.

Sainte Geneviève, que Paris a pris pour patronne, naquit dans le petit village de Nanterre, à huit kilomètres de cette ville, vers l'année 422. Son père s'appelait Sévère et sa mère Géronce; ils étaient d'une condition assez médiocre, mais gens de bien et distingués par leur vertu. Dieu prévint Geneviève de ses plus douces bénédictions. et dès sa plus tendre enfance elle étonna par sa modestie, sa sagesse et sa piété.

Saint Germain, évêque d'Auxerre, allant en Angleterre pour combattre les erreurs de Pélage, passa à Nanterre. Tout le peuple se pressant autour de lui pour recevoir sa bénédiction, le saint prélat, éclairé d'une lumière surnaturelle, découvrit ce trésor caché, et distingua dans la foule cette jeune fille âgée alors de sept ou huit ans, et voulut lui parler en particulier; charmé de ses sentiments de piété et de ses réponses, il l'exhorta de se consacrer entièrement à Dieu, et de ne prendre jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Elle lui répondit qu'elle n'avait jamais eu d'autre volonté que d'être toute à Dieu et d'embrasser l'institut des vierges chrétiennes, Saint Germain, pour confirmer cette résolution, lui donna une médaille de cuivre, où était gravée la figure de la croix, comme un gage de la fidélité qu'elle avait vouée à Jésus-Christ, son divin époux, et elle la porta pendue à son cou toute sa vie.

La vertu de Geneviève crût avec l'âge, et son amour pour Jésus-Christ devint toujours plus ardent. Un jour de fête, sa mère allant à l'église voulut l'obliger à rester au logis. Quelque parfaite que fût sa soumission, elle crut qu'elle pouvait du moins prier sa mère de lui permettre d'y aller faire aussi sa prière, ajoutant que la qualité d'épouse de Jésus-Christ semblait lui donner un droit particulier, de lui rendre un peu plus souvent hommage. La mère se crut offensée d'une prière

dont elle aurait dû être édifiée; elle lui donna un soufflet, et lui défendit de la suivre. Un emportement si peu chrétien fut presque à l'instant puni, la mère devint aveugle, et ne recouvra la vue qu'après avoir lavé ses yeux avec une eau sur laquelle sa fille avait fait le signe de la croix.

Dès que Geneviève fut en âge, elle se consacra à Dieu par un vœu solennel, et commença, suivant la pratique qui était alors ordinaire aux vierges, à ne se nourrir que de légumes, à ne boire que de l'eau, et à porter continuellement le cilice. Elle couchait sur la dure, passant régulièrement en prière toutes les nuits qui précédaient le dimanche, le jeudi ou les fêtes où elle devait communier.

Son père et sa mère étant morts, elle vint à Paris chez sa marraine, où elle mena une vie humble et obscure, dans l'exercice d'une pénitence très-austère et d'une continuelle oraison. Ce fut là que, éprouvée par une maladie étonnante et par des douleurs très-aiguës, elle passa pour morte, ayant été trois jours sans donner signe de vie. Dieu se servit de cet intervalle pour lui découvrir bien des merveilles, et pour lui faire connaître tout ce qu'elle devait faire et souffrir dans la suite pour sa gloire et pour son amour. La confidence qu'elle en fit à quelques personnes indiscrètes, fut pour elle un nouveau sujel de souffrance. On blâma sa retraite, on censura sa manière de vie, on trouva à redire à tous ses exercices de mortification et de piété. Dieu éprouva durant quelques années la vertu de sa servante par la plus vive persécution, jusqu'à ce que saint Germain, repassant pour se rendre de nouveau en Angleterre, confondît tous ses envieux, et fit ressortir tout l'éclat de sa vertu.

Mais le calme ne fut pas long. Cette sainte fille ayant cherché à rassurer les Parisiens, alarmés par la fausse nouvelle que les Huns approchaient, elle s'attira par cet acte de charité la plus cruelle persécution; on avait résolu de la brûler comme magicienne. Saint Germain était en Italie auprès de l'empereur Valentinien, lorsqu'on l'avertit du danger où était Geneviève. Inutilement s'efforça-t-il de la délivrer; l'archidiacre d'Auxerre, qu'il lui envoya, fut lui-même en danger d'être maltraité par le peuple furieux; mais Dieu changea tout à coup le cœur de ce peuple. La douceur, l'humilité, la patience et la tranquillité inaltérables que la sainte fit toujours paraître au milieu d'un si grand danger, ouvrirent les yeux à ses persécuteurs. Ils reconnurent son innocence, et, se condamnant eux-mêmes, n'eurent plus que de la vénération pour elle.

Geneviève ne se servit du repos dont elle commença de jouir, que pour redoubler ses exercices de piété et ses pénitences. Elle ne mangea plus que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi, et il fallut un commandement exprès de l'évêque pour l'obliger d'user d'un peu de lait dans son grand âge.

Une vertu si éminente ne pouvait manquer de porter au loin son éclat. Saint Siméon Stylite se recommandait à ses prières du fond de la Syrie, et le nom de Geneviève devint célèbre presque dans tout le monde.

Attila, roi des Huns, ayant passé les Alpes et le Rhône, allait fondre sur Paris, lorsque la sainte sortant de sa retraite, exhorta le peuple à apaiser la colère de Dieu par les prières et par le jeûne. On écouta sa voix, et, au milieu des exercices de pénitence qu'on s'était imposé, on apprit que l'armée des barbares se retirait; ce qui fit dire aux Parisiens que c'était aux prières de sainte Geneviève qu'ils devaient ce miracle.

Mérovée assiégeant Paris, avait réduit la ville aux dernières extrémités; Geneviève, touchée de l'extrême misère où la famine réduisait les habitants, sort de sa solitude, s'en va jusqu'à Arcis-sur-Aube et à Troyes, pour amasser du blé; et se mettant à la tête du convoi, l'introduit à Paris; par ce secours elle sauve la vie à tout ce peuple.

Cette charité magnanime, accompagnée de beaucoup de miracles, donna un nouvel éclat à ses vertus; elle devint vénérable aux païens mêmes. Childéric, père de Clovis, eut pour elle tant de considération, qu'il n'osa jamais lui rien refuser. On ne doute point qu'elle n'ait contribué beaucoup à la conversion de Clovis. Ce fut à sa prière que ce prince entreprit de bâtir cette célèbre église, qui fut d'abord

consacrée sous le nom des apôtres saint Pierre et saint Paul, et qui porta ensuite, comme elle l'a porté jusqu'en 1793, (époque à laquelle, les églises furent fermées, les reliques brûlées et dispersées au vent), celui de sainte Geneviève.

Quelque infatigables que fussent son zèle et sa charité pour le prochain, elle ne perdit jamais rien de son recueillement intérieur, et au milieu du tumulte où sa charité l'engageait, elle paraissait être au sein de sa retraite. Elle s'y renfermait tous les ans, depuis l'Épiphanie jusqu'à Pâques; et pendant tout ce temps elle était invisible aux personnes du dehors, et ne parlait qu'aux vierges qui s'étaient assemblées sous sa conduite. Son amour et sa dévotion pour la sainte Vierge semblaient être au-dessus de ses autres vertus ; et elle ne recommandait rien tant à tous ceux qui la venaient voir, et à ses filles, que le soin d'honorer Marie et de suivre ses beaux exemples.

Douée du don des miracles et de celui de prophétie, respectée des princes et des prélats, vénérée du peuple, elle passa toute sa vie dans les sentiments d'une si profonde humilité, que les honneurs qu'on lui rendait la faisaient plus souffrir que les cruelles persécutions ne l'avaient exercée. Enfin, ornée de tous les dons surnaturels, âgée de quatre-vingt-neuf ans, comblée de mérites, elle mourut à Paris, aussi saintement qu'elle avait vécu, le 3 janvier de l'année 512.

Son corps fut porté avec beaucoup de pompe dans l'église des saints apôtres, qu'on regardait comme son ouvrage, et qui porta depuis son nom. On ressentit bientôt combien son intercession était puissante auprès de Dieu. La dévotion du peuple augmentant tous les jours, saint Éloi s'offrit à faire la magnifique châsse où furent enfermées ses reliques. Après l'irruption des Normands, cette châsse fut élevée derrière le grand autel.

L'année 887, les Normands revinrent assiéger la ville ; alors on porta pour la première fois en procession la châsse de Geneviève, et on attribua avec raison à la protection de cette sainte la levée du siége, dans le temps que l'ennemi était prêt à donner l'assaut.

En 1129, la maladie appelée *des Ardents* (c'était une espèce d'érysipèle accompagné d'une fièvre ardente, qui faisait mourir promptement), désolant tout Paris, on descendit la châsse de la sainte; à peine eut-elle paru au pied de la montagne, que le mal cessa, et à l'instant dans la ville quatorze mille personnes furent guéries.

Le pape Innocent II étant venu en France l'année suivante, après s'être exactement informé d'un fait si merveilleux, ordonna qu'on en célébrerait tous les ans la mémoire. Cette fête fut assignée au 26 novembre, sous le titre du *Miracle des Ardents*.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE GENEVIÈVE.

TEXTE : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret.* (I Cor., I, 26.)

Qu'est-ce que cela? Pourquoi tant de bruit autour d'une relique, de quelques ossements arides, d'un peu de poussière froide et inanimée? D'où vient qu'à quinze siècles de distance, le souvenir d'une simple bergère fait tressaillir tout un peuple, l'enflamme et l'électrise, que le nom d'une humble fille sait exciter plus d'enthousiasme que ne sauraient en réveiller les noms des plus grands capitaines, des conquérants les plus fameux? L'apôtre saint Paul nous donne la clef de cet étrange mystère : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.* Dieu, dit cet homme qui se connaissait en vraie grandeur et en vraie puissance, Dieu, dit-il, a choisi ce qu'il y avait de plus faible dans le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort; il a pris ce qu'il y avait de moins noble et de plus méprisable, et jusqu'aux choses qui ne sont point, pour détruire ce qui est : *Et ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret.*

Fidèle à cette pensée, j'essayerai de vous montrer, dans une première partie, pourquoi sainte Geneviève a été choisie par Dieu pour devenir l'instrument de sa providence, et dans une deuxième partie, comment sainte Geneviève a su justifier ce choix

de Dieu. Nous verrons ainsi, 1° *dans ce que Dieu a fait pour préparer sainte Geneviève à sa mission;* 2° *dans ce que sainte Geneviève a fait pour l'accomplir fidèlement,* éclater tout à la fois les mérites de Geneviève et la gloire de Dieu.

1re CONSIDÉRATION. — CE QUE DIEU A FAIT POUR PRÉPARER SAINTE GENEVIÈVE A SA MISSION.

1re *subdivision. — Il la fait naître dans l'obscurité.*

Pour préparer sainte Geneviève à ce que j'appellerai sa mission providentielle, Dieu lui fit une première grâce, et cette première grâce, ce fut l'obscurité de la naissance. Ce que je dis là, chrétiens, vous étonne peut-être; tout en le disant, je m'en étonne moi-même; et pourtant que nous nous étonnions vous et moi, ou que nous ne nous étonnions pas, cela est : dans le gouvernement divin les choses ne se passent pas autrement, Dieu fait ainsi. Dans l'ordre humain, sans doute, on n'y va pas de la sorte. Quand les hommes ont besoin d'un instrument de puissance ou de grandeur, ils cherchent autour d'eux une naissance illustre, ils appellent à leur secours un sang glorieux, et ils ont raison. Mais Dieu, lui, s'en passe, il se plaît même à s'en passer. Ce n'est pas qu'il exclue du plan de sa divinité ce qui est grand, ce qui est honorable selon le monde; non, mais quand il veut faire éclater sa force, il choisit de préférenre ce qu'il y a de moins noble et de plus méprisable selon le monde, et même ce qui n'est pas pour détruire ce qui est : *Et ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret.*

Donc M. F., il entrait dans les desseins de Dieu que la naissance de Geneviève fût dépouillée de tout éclat humain. Dès lors, n'attendez pas de moi que je cherche d'une main incertaine à établir ce que les hommes appellent une généalogie. La généalogie des saints est toute faite : ils sont de l'Eglise, qui est du Christ, qui est de Dieu. Je remercie néanmoins la Providence d'avoir sauvé deux choses de l'obscurité qui environne la naissance de Geneviève. La première de ces deux choses est son lieu de naissance : le village de Nanterre, la seconde le nom de son père qui est Sévère; et de sa mère qui s'appelait Géronce, honnêtes cultivateurs, en honneur dans ces contrées et bénis de Dieu dans leur pieuse enfant.

2e *subdivision. — Il la place dans une humble condition.*

En disant que Dieu fit à Geneviève une première grâce, l'obscurité de la naissance, je vous ai laissé deviner que, pour faire éclater sa force dans la faiblesse de sa servante, il lui réserva une deuxième grâce, et cette deuxième grâce, ce fut l'humilité de la condition. Je m'en veux presque d'avoir séparé ces deux grâces, tant elles se complètent l'une par l'autre et s'appellent réciproquement. Oui, chrétiens, lorsque Dieu choisit un homme pour en faire un instrument de sa puissance, il ne se contente pas, le plus souvent, de le tirer du sein de l'obscurité, de dépouiller sa naissance de tout éclat humain; il fait plus : pour manifester sa puissance d'une manière souveraine et digne de lui, il prend cet homme, il lui enlève tout appui de la terre, toute force humaine; il le met à nu, ou bien, s'il ne le met pas à nu, il le détache de tout ce qu'il possède, et ce n'est qu'après l'avoir fait petit, faible, misérable selon le monde, après l'avoir couché dans la poussière de son néant, qu'il le relève en lui disant : Va, parle, agis, je suis avec toi, ma grâce te suffit. Aussi n'y a-t-il que deux classes d'hommes qui aient fait les choses de Dieu sur la terre, les pauvres réels et les pauvres selon l'esprit. Pour que le monde n'oubliât jamais cette grande loi du gouvernement divin, le Fils de Dieu lui-même se condamna à l'humilité de la condition ; préludant à sa mission par trente années de pauvreté, il se fit artisan, et c'est dans une échoppe, au milieu des jougs et des charrues, que l'Esprit de son Père vint le saisir pour le manifester au monde. Et quand Dieu voulut confondre l'orgueil des Grecs et des Romains, il leur envoya un faiseur de tentes, et du milieu de ses tentes cet homme

fameux leur écrivait : Corinthiens, ne rougissez pas de nous; nous sommes, il est vrai, nous autres, comme les derniers des hommes, le rebut de tous, la balayure du monde. Qu'importe? c'est parce que je vous parais faible que je suis fort : *Cum infirmor, tum potens sum.* Car, sachez-le bien, ce qui est divinement faible est plus fort que tous les hommes : *Quod infirmum est Dei, fortius est hominibus.*

Voilà pourquoi, M. F., Dieu, qui destinait Geneviève à devenir l'instrument de sa puissance, en fit une pauvre bergère. S'il lui avait donne en partage les grandeurs du monde, les richesses de la terre, elle aurait pu s'attribuer à elle-même le mérite de ses œuvres, ou du moins les hommes n'eussent pas manqué d'en faire remonter jusqu'à elle l'honneur et la gloire. Dieu donc lui donna pour toute arme et toute richesse une houlette et un troupeau. Il éleva Geneviève dans la vie des champs, afin qu'en face de la nature et au milieu de son troupeau, le reflet de tant d'innocence et de pureté, s'ajoutant à ce que la grâce avait mis dans son âme de lumière et de beauté, la disposât à recevoir un troisième don également nécessaire à sa vocation, le don de la virginité.

3° *subdivision. — Il lui accorde le don de virginité.*

Et en effet, chrétiens, lorsque Dieu fait le choix d'un homme pour servir d'instrument à sa puissance, il ne lui suffit pas d'ordinaire de dépouiller sa naissance de tout éclat humain, d'enlever à sa condition toute grandeur humaine; il brise le dernier lien qui l'attachait au monde, en se réservant ce que cet homme a de plus noble et de plus grand, en se réservant son cœur. Il n'y a que les cœurs réservés qui aient le privilége de devenir sous la main de Dieu des vases d'élection; et de même que Dieu choisit ce qu'il y a de plus faible selon le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort, il a coutume de choisir ce qu'il y a de moins fécond selon la chair pour opérer les choses les plus fécondes selon l'esprit. C'est une troisième loi dans le gouvernement divin, et Dieu n'y déroge que rarement. C'est quand il a subjugué un homme par un de ces regards victorieux qui enlèvent les âmes, qu'il a jeté autour de son cœur les chaînes de son amour, qu'il le tient, là, isolé au milieu du monde, sans permettre à un amour de la terre d'arriver jusqu'à lui; c'est alors, dis-je, que le dilatant à l'infini, il y met en place d'une famille le genre humain tout entier, et qu'il s'y renferme lui-même avec sa puissance et sa fécondité. Voyez-vous, chrétiens, la phalange immortelle des circoncis du cœur? C'est elle qui, le Christ à sa tête, a enfanté le monde à la vie divine, qui a multiplié les enfants de Dieu comme le sable de la mer et les étoiles du ciel; qui du sein de sa stérilité volontaire tire sans cesse le lait de la doctrine, et de la virginité de son âme ce sang divin qui perpétue la race des saints. C'est d'une âme vierge que le christianisme est sorti. ce sont des âmes vierges qui l'ont propagé, qui le conservent, c'est la virginité qui prolonge les deux grands dévouements qui tiennent le monde suspendu aux lèvres de Jésus-Christ, le prêtre et la sœur de Charité. C'est pourquoi toute âme qui veut avoir part à cet apostolat de la loi et de la charité a besoin de réserver à Dieu un cœur vierge, ou bien de conquérir par les larmes une seconde virginité, sinon Dieu ne la dilate point; il la laisse étroite et stérile, parce qu'il ne trouve pas sur son front le signe de l'Agneau, ni dans ses mains ces palmes fécondes qui, trempées dans le sang de son Fils, reverdissent toujours sans dépérir jamais.

Dieu donc, voulant confier à Geneviève une mission de foi et de charité, se réserva son cœur. Il lui fit don de la virginité; et pour préparer son âme à recevoir ce grand don, il la prévint dès le plus bas-âge par les bénédictions de sa douceur. Il voulut même que la prophétie de saint Germain évêque d'Auxerre, fît connaître à tous l'élection de ce cœur prédestiné.

IIe CONSIDÉRATION. — CE QUE SAINTE GENEVIÈVE A FAIT POUR ACCOMPLIR FIDÈLEMENT SA MISSION.

1re *subdivision. — Elle est un modèle de piété.*

Lorsque Dieu trouve un homme suffisamment préparé pour l'accomplissement de sa mission, ce qu'il fait tout d'abord, c'est de donner un théâtre à son activité, et plus cette activité devra être grande et féconde, plus il le produit au grand jour, plus il associe son nom et sa vie à un grand lieu. Où donc placera-t-il Geneviève au sortir de son hameau ? Sur quel point de la scène du monde sera-t-elle appelée à faire les grandes choses que Dieu veut opérer par elle ?

Dieu prit Geneviéve par la main pour la conduire en un lieu où devaient s'accomplir de grandes choses, dans Paris, la ville aux merveilleuses destinées. Mais que pourra faire une pauvre fille au sein d'une grande ville? Ah ! vous ne savez pas ce que peuvent les saints : rien que de paraître au milieu des hommes, c'est déjà une prédication muette, un Evangile vivant.

La sainteté, comme le vice, a sa force d'entraînement, sa puissance de séduction, et je remercie Dieu de ce qu'il n'a pas permis au vice d'enlever à la vertu cet attrait victorieux qui captive les âmes. Voyez-vous, M. F., cette obscure villageoise au milieu de Paris ? A peine y est-elle, que déjà son nom vole de bouche en bouche ; la bonne odeur de Jésus-Christ qu'elle répand autour d'elle pénètre partout, gagne de proche en proche : on admire son innocence, sa candeur ; les vierges, les veuves se groupent autour d'elle et s'efforcent à l'envi d'imiter ses vertus. Bientôt elles formeront sous sa conduite un monastère qui, sous le nom d'Audriettes, sera le berceau de ces pieuses associations qui tiennent le monde suspendu entre l'étonnement et l'admiration.

2e *subdivision. — Elle est un modèle de courage chrétien.*

C'était le moment où l'empire romain traînait péniblement sa lente agonie. Pour effacer de la terre ce grand scandale, Dieu avait fait signe à des peuples qu'il tenait prêts dans les réservoirs de sa justice; et bientôt s'élançant à sa voix des glaces du pôle, des steppes de l'Orient, des sables brûlants du désert, ils étaient venus se heurter contre le colosse dont ils allaient balayer les débris sur toute la snrface du globe, Or, parmi ces étranges missionnaires de la vengeance divine, il y avait un homme qui avait reçu de Dieu ou de Satan la plus haute puissance de destruction qui ait paru dans le monde, à tel point que si nous voulons dire d'un homme : c'est un grand destructeur, nous disons : c'est un Attila, et nous ne pouvons pas dire plus. Qu'est-ce qui avait poussé cet homme hors des Palus-Méotides? Qu'est-ce qui l'arrêtera dans sa marche? Quelques prétoriens avilis retenant à peine dans leurs mains défaillantes les oripeaux de l'empire? Qu'est-ce que cela pour un homme qui a le monde devant lui et Dieu derrière lui? Bientôt Metz, Trèves, Auxerre, Langres, sont la proie des flammes. Le fléau est aux portes de Paris. S'il y entre, s'il parvient à se fixer dans ce lieu prédestiné, s'il en fait sa capitale, peut-être en sera-ce fait à jamais? L'empire des Gaules lui est acquis. Vous le voyez, chrétiens, nos destinées étaient là. Eh bien, Paris se sauvera-t-il par lui-même? Non, la terreur est si grande que déjà Paris songe à se rendre aux barbares ; ses habitants l'abandonnent, les fuyards sont aux portes de Paris. Soudain Geneviève paraît au milieu d'eux : aussi courageuse que Débora, plus confiante qu'Esther, moins violente que Judith, la pauvre fille ranime leur courage, dissipe leur frayeur, les dissuade de leur projet. Puis rassemblant les femmes, elle prie à leur tête, elle pleure, elle gémit devant Dieu : et Dieu, qui choisit ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y a de plus fort, qui fait choix de ce qui n'est pas pour détruire ce qui est, Dieu a égard aux larmes de Geneviève. Il frappe le conquérant de ce vertige mystérieux qui venge les nations ; et, le dé-

tournant de Paris, il le jette entre les mains de Mérovée et de ses Francs. Comprenez-vous, chrétiens, qu'après un tel bienfait, vos pères aient salué dans Geneviève leur libératrice, et qu'unissant à leur voix la voix de quinze siècles, Paris et la France n'aient cessé de dire à cette angélique héroïne ces paroles que Béthulie reconnaissante adressait à Judith : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi tui :* vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël et l'honneur de votre peuple.

3e *subdivision. — Elle est un modèle de charité fraternelle.*

Ce n'était là toutefois que le prélude de la mission de Geneviève, et si je vous parais un peu long, n'en accusez que les merveilles que je célèbre et qui ne me permettent pas d'être bref, pour ne pas me trouver trop au-dessous de mon sujet. A peine Attila avait-il remis dans son fourreau cette épée formidable qu'il brandissait contre Paris, qu'un autre peuple apparaissait au pied de ses murs. Tout à l'heure j'ai nommé les Francs, et mon cœur a tressailli quand mes lèvres ont prononcé le nom de cette race fameuse qui, plus que toute autre, a fait les choses de Dieu sur la terre : *Gesta Dei per Francos.* Depuis que Dieu a fait les nations, chrétiens, il ne s'est rencontré dans le monde que deux espèces de peuples, les peuples qui renversent et les peuples qui édifient, les peuples destructeurs et les peuples fondateurs. Dieu leur a mis au front un signe spécial. Les peuples destructeurs apparaissent comme la foudre, rapides comme elle, terribles comme elle, mais aussi ils disparaissent comme elle : à peine si l'on découvre après eux quelque trace de leur passage. Ainsi les Huns que Dieu et Geneviève ont placés dans mon discours. Lorsqu'un peuple, au contraire, paraît sur la scène du monde avec la mission de fonder quelque chose de grand, de durable, Dieu lui donne, avec le coup d'œil qui crée, la sagesse qui règle, qui mesure, qui organise ; il unit le calme à la force, le courage au sang-froid. Ainsi fit-il de ces races germaines qui ont fondé les empires les plus durables de la terre ; ainsi fit-il de la race des Francs. C'est pourquoi, lorsque Childéric assiégera Paris à la tête de ses Francs, Geneviève ne fera pas contre lui ce qu'elle a fait contre Attila. Elle sait que l'empire est dévolu à cette race privilégiée. Qu'est-ce donc qu'elle fera ? Ah ! chrétiens, admirez avec moi ce qu'il y a dans l'âme d'un saint de puissance et de fécondité ! La famine est venue s'ajouter aux horreurs du siége. La voyez-vous, cette héroïne de la charité, qui, oubliant son sexe et sa faiblesse, se jette dans un bateau, remonte la Seine, remonte l'Aube, et, arrivée en Champagne, ramasse des vivres, en fait remplir onze barques et revient à Paris aux acclamations d'un peuple ravi et stupéfait de tant d'héroïsme et de devouement ?

Voilà, M. F., ce qui a jeté vos ancêtres aux pieds de cette humble bergère, et ce qui leur a fait glorifier Dieu dans ce merveilleux instrument de sa puissance. Car c'est le dévouement de la charité, plus encore que la parole de la foi, qui convertit les hommes, qui les remue, les entraîne, les subjugue ; et à l'heure où je parle, savez-vous, chrétiens, ce qui est capable de rapprocher le monde moderne du Christ et de l'Evangile ? Ce ne sont pas tant nos discours, nos livres, nos controverses ; ce sont peut-être ces quelques sœurs de Charité que vous avez envoyées à Gallipoli, à Varna, à Constantinople, en Italie, en Afrique, ces pauvres filles de saint Vincent de Paul que vous mettez en face du schisme, de l'hérésie, de l'incrédulité, afin qu'à la vue de tant de force divine dans la faiblesse humaine, ces trois grandes puissances de l'erreur puissent reconnaître la vérité à son signe le plus manifeste et le plus sacré, au signe du dévouement. Car Dieu a choisi ce qu'il y a de plus faible dans le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort, et il a choisi ce qui n'est pas pour détruire ce qui est : *Et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de la Sainte. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Confortatum est cor tuum, eo quod castitatem amaveris. Ideo eris benedicta in æternum. (Judith., xv.)

Sciat Deus simplicitatem meam. (Job., xxxi.)

Fallax gratia, et vana est pulchritudo, mulier timens Deum ipsa laudabitur. (Proverb., xxxi.)

Omnis ponderatio non est digna continentis animæ. (Sap., iv.)

Sponsabo te mihi in sempiternum. (Os., ii.)

Nouveau Testament. — Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit. (Matth., vi.)

Mulier innupta et virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. (I Cor., vii.)

In omnibus tribulationem patimur, sed non angustiamur, aporiamur, sed non destituimur, persecutionem patimur, sed non derelinquimur, dijicimur, sed non perimus. (II Cor., iv.)

Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. (*Ibidem.*)

Per infamiam et bonam famam. (II Cor., vi.)

2. — SS. PÈRES.

Virgines æquales Angelis sunt. (S. Cyprian., *de Hab. virg.*)

Virgines semper cum Domino colloquuntur. (S. Hieronymus, *ad Eustoch.*)

Virgo jejunet, humilis sit, et lateat. (Idem, *ibidem.*)

Nihil opulentius eo, qui paupertatem sponte diligit, et cum alacritate suscipit. (S. Chrysost., *in Epist. ad Heb.*)

Corpus nostrum cum per temperantiam castigamus, sacrificium est. (S. Augustin., l. XX, *de Civit. Dei*, c. 6.)

Nec castitas sine humilitate, nec humilitas sine castitate valet. (S. Gregor., 21 *Moral.*)

De beato Job dicitur, quod erat vir simplex et rectus, simplex videlicet per innocentiam, rectus per cautelam discretionis : simplex, quia nullum lædere imo prodesse desiderabat. Rectus quia se a nullo corrumpi permittebat. (Beda, *de templ. Salom.*, l. I.)

Virginitas laudabilis, sed humilitas necessaria, et ipsarum pulchra permixtio. (S. Bernard., *Homil.* 1, *super* Missus est.)

3. — COMPARAISONS.

1. Cette illustre bergère ne peut-elle pas être comparée à la femme forte de l'Ecriture, qu'il est si difficile de rencontrer au rapport du Sage ? Comme elle, elle a ouvert ses mains libérales aux pauvres : *Manum suam aperuit inopi*, lorsque, semblable à un vaisseau, elle est venue des provinces lointaines, chargée de pain : *Facta est quasi navis institoris, de longe portans panem.* Comme elle, elle a vu les puissants de la terre assis aux portes de sa maison ; elle a pris sa place au milieu d'eux : *Nobilis in portis vir ejus quando sederit cum senatoribus terræ.* (*Eloges historiques.*)

2. Sa bonté l'a fait comparer à la douce Abigaïl qui intercéda auprès de David pour le coupable Nabal. Elle intercède sans cesse auprès de Chilpéric pour des criminels condamnés à mort et elle obtient leur grâce. (*Ibid.*)

3. Judith délivra Bethulie des fureurs d'Holopherne, sainte Geneviève délivre Paris des fureurs d'Attila.

4. Mardochée sollicite Esther de s'intéresser au salut de son peuple ; Geneviève n'a pas besoin qu'on l'invite à la défense de ses frères; sa charité la presse et la porte d'elle-même aux actes du plus grand dévouement.

5. Sa patience égala celle de Job. Comme lui elle fut frappée dans ses membres par la maladie. Une fièvre ardente alluma un feu dévorant dans ses entrailles, la paralysie engourdit ses membres ; mais rien ne put abattre son courage ni lasser sa patience.

6. La condition de notre sainte bergère a été sanctifiée dans l'Ecriture par les plus grands et les plus pieux personnages tels que : Abel, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Saül, David. Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même s'est appelé le bon pasteur : *Ego sum pastor bonus.*

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

1. Simplicité. *Justorum simplicitas diriget eos.* (Prov., xv.) Avant de s'engager au vœu de virginité elle agit avec une prudente simplicité en consultant les évêques d'Auxerre et de Troyes. (Bourdaloue.)

2. MORTIFICATION. Elle ne crut pas pouvoir confier plus sûrement le dépôt de sa virginité que sous la garde de la mortification.

3. AMOUR DE LA PRIÈRE. *Orationi instantes.* (Rom., XII, 12.) La prière est son bouclier contre la calomnie, sa force dans la maladie, son courage dans ses entreprises et le canal par où elle attire sur elle les grâces célestes.

4. VIRGINITÉ. C'est une gloire particulière de cette sainte, d'avoir été la première en France qui ait fait vœu de virginité. (Le P. Damascène.)

5. CHARITÉ. Sa charité se montrait héroïque dans les calamités générales et particulièrement envers les personnes pauvres et affligées. (Le P. Nouet.)

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

SIMPLICITÉ, FAIBLESSE, BASSESSE.

(Bourdaloue.)

TEXTE : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.* (I Cor., I, 27.)

1er POINT. — LA SIMPLICITÉ DE SAINTE GENEVIÈVE FUT PLUS ÉCLAIRÉE QUE LA SAGESSE DU MONDE.

Subdivisions : 1. Son union avec Dieu. — 2. Ses communications avec Dieu.

2e POINT. — LA FAIBLESSE DE SAINTE GENEVIÈVE FUT PLUS PUISSANTE QUE TOUTE LA FORCE DU MONDE.

Subdivisions : 1. Ses guérisons miraculeuses. — 2. Ses conversions nombreuses.

3e POINT. — LA BASSESSE DE SAINTE GENEVIÈVE FUT PLUS HONORÉE QUE TOUTE LA GRANDEUR DU MONDE.

Subdivisions : 1. Honneurs qu'elle reçoit de son vivant. — 2. Culte solennel qu'on lui rend après sa mort.

—

IIe PLAN.

TROIS DONS DE DIEU.

(M. l'abbé C. Martin.)

Dieu a communiqué à sainte Geneviève les trois dons précieux de son propre Fils :

1er POINT. — DON DE SAINTETÉ.

Subdivisions : 1. Ce don est le partage des vierges. — 2. Il fut surtout celui de sainte Geneviève.

2e POINT. — DON DES SOUFFRANCES.

Subdivisions : 1. Ce don fut celui du Sauveur; c'est celui de l'humanité entière. — 2. Il fut surtout celui de sainte Geneviève.

3e POINT. — DON DE LA GLOIRE.

Subdivisions : 1. Ce fut la prérogative souveraine de Jésus-Christ. — 2. Il fut aussi departi à notre sainte.

—

IIIe PLAN.

GRANDEUR ET HÉROÏSME.

TEXTE : *Mulierem fortem quis inveniet?* (Prov., XXXI, 10.)

1er POINT. — GRANDEUR DE SAINTE GENEVIÈVE DANS SA VIE PRIVÉE.

Subdivisions : 1. Elle s'humilie dans l'obscurité de sa conduite. — 2. Elle ne recherche que les grandeurs de la vertu. — 3. Elle supporte avec courage les contradictions et les outrages.

2e POINT. — HÉROÏSME DE SAINTE-GENEVIÈVE DANS SA VIE PUBLIQUE.

Subdivisions : 1. Sa charité remédie aux horreurs de la famine. — 2. Son courage arrête Attila et sauve sa patrie. — 3. Sa piété prépare la conversion de Clovis.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES.

S. GRÉGOIRE DE TOURS.	— Hist. française.
SIGEBERT.	— Menolog.
BARONIUS.	— Annal.
DU VAL.	— Fleurs des Vies des Saints.
BAILLET.	— Vies des Saints.
RIBADENEIRA.	— Id.
GODESCARD.	— Id.
ROHRBACHER.	— Id.

Tous les auteurs de Vies des Saints.

ASCÉTIQUES.

LE P. SUFFREN.	— Année chrétienne.
LE P. NOUET.	— L'Homme d'oraison.
LE P. CROISET.	— Année chrétienne.

PRÉDICATEURS.

BIROAT.	— 1 panégyrique.
SENAULT.	— Id.
HOUDRY.	— Id.
DAMASCÈNE.	— Id.
BOURDALOUE.	— Id.
RICHARD L'AVOCAT	— Id.
DUNEAU.	— Id.
LA ROCHE.	— Id.
GÉRY.	— Id.
LABOISSIÈRE.	— Id.
DOM JÉRÔME.	— Id.
SÉRAPHIN DE PARIS.	— Id.
LATOUR.	— Id.
Mgr DUQUESNAY.	— Id.
M. L'ABBÉ FREPPEL.	— Id.

RÉPERTOIRES.

LE R. P. HOUDRY.	— Biblioth. des Prédicat.
M. L'ABBÉ C. MARTIN.	— Panor. des Prédicat., t II.

7. MARTYROLOGE. — Octave de S. Jean l'év. — S. Anthère, pr. et m. — SS. Cyrin et Théogène, mm. — S. Gordien, centenier. — SS. Zozime et Athanase, mm. — S. Daniel, m. — S. Balsame, id. — S. Florent, év. — S. Blimond, ab. — S. Eustode, id. — Sainte Bertilde, v. — S. Quentin, m. — Sainte Geneviève, v.

4 janvier. — S. TITE, disciple de S. Paul.

(VERS LA FIN DU PREMIER SIÈCLE.)

VIE DE SAINT TITE.

Saint Tite naquit de parents idolâtres. Saint Paul l'appelle son fils, ce qui a fait croire qu'il l'avait converti à la foi ; il l'appelle aussi son frère, et le coopérateur de ses travaux. Il lui était si étroitement attaché, qu'il en fit son interprète ordinaire. Il le représente comme un homme brûlant de zèle pour le salut des âmes. Il se sert des expressions les plus tendres, lorsqu'il parle de la consolation qu'il en reçoit, et il va jusqu'à dire qu'il n'avait point eu *l'esprit en repos* pour ne l'avoir pas trouvé à Troade.

Tite suivit, en l'an 51, saint Paul à Jérusalem, et assista avec lui au concile que tinrent les apôtres pour décider la question qui s'était élevée au sujet des observances légales. Quelques faux frères d'entre les Juifs ayant voulu l'assujettir à la loi de la circoncision, saint Paul réclama pour lui la liberté de l'Evangile. Il est vrai qu'il avait circoncis Timothée ; mais les circonstances étaient changées, et il ne pouvait plus reconnaître la nécessité des rites anciens.

Saint Paul ayant envoyé, vers la fin de l'an 56, son disciple d'Ephèse à Corinthe, pour y terminer les divisions qui troublaient cette Église, il y fut reçu avec respect. Les coupables se repentirent et rentrèrent dans le devoir. Quelque temps après, Tite fut envoyé une seconde fois, par son maître, dans la même ville, afin de faire préparer les aumônes destinées aux pauvres de Jérusalem.

Lorsque saint Paul fut sorti de prison, et qu'il eut obtenu la liberté de quitter Rome, il ne pensa plus qu'à retourner en Orient. En passant dans l'île de Crète, il ordonna Tite évêque de toute l'île, et le chargea du soin d'achever l'ouvrage qu'il avait si heureusement commencé. (Voir : *Creta sacra*, par Flaminio Cornelio, sénateur vénitien ; et la première Homélie de saint Chrysostôme, *in Titum.)*

Ce fut dans l'automne de l'année 64, que saint Paul adressa à Tite l'Epître qui fait partie de nos Livres sacrés. Il lui demandait de venir le trouver à Nicopolis, en Epire, où il se proposait de passer l'hiver. Il le chargeait d'établir des prêtres, c'est-à-dire des évêques dans toutes les villes de la Crète. C'est le sentiment de saint Jérôme, de saint Chrysostôme, de Théodoret, de M. Hammond, du savant évêque de Marca, et de Schelstrate, qui pensent que, d'après les paroles mêmes de saint Paul à Tite son disciple, les archevêques sont d'institution apostolique.

L'an 65, saint Paul envoya son disciple prêcher l'Evangile en Dalmatie. Ce pays honore Tite comme son premier apôtre. *(Illyrici sacri*, t. I.) On croit que Tite ordonna premier évêque de Salone, saint Dominius, qui est honoré le 7 mai. La dignité de métropole dont jouissait ce siége, fut dans la suite transférée à Spalatro.

Saint Tite étant retourné en Crète, y mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, selon les Grecs modernes, après avoir saintement gouverné son Église, et répandu la lumière de la foi dans les îles voisines. On gardait autrefois son corps dans l'église cathédrale de Gortyne, ancienne métropole de Crète, dont on voit encore les ruines à trois lieues du mont Ida. Cette église l'honorait comme son

premier archevêque. Les Sarrasins ayant ruiné Gortyne en 823, on ne retrouva de toutes les reliques de saint Tite que son chef, qui fut depuis porté à Venise, et déposé dans l'église de Saint-Marc.

PANÉGYRIQUE DE SAINT TITE.

TEXTE : *Beatus ille servus, quem cum venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem.* (Matth., XXIV, 46.)

La vie du chrétien sur la terre est une lutte incessante contre les puissances de l'enfer, les séductions du monde et ses propres faiblesses. Le démon rôde sans cesse autour de nous comme un lion qui cherche à dévorer sa victime; le monde ne tend qu'à nous rendre esclaves de ses passions tyranniques et à se substituer ainsi à Dieu qui seul est notre maître légitime; enfin, chacun de nous porte dans son propre cœur, comme un serpent caché qui fait maintes fois à notre âme des plaies profondes, dangereuses, mortelles pour notre salut. Voilà un camp, voilà les ennemis connus, voilà ceux qui portent la bannière de l'enfer et marchent contre nous; de l'autre côté, dans le camp opposé, il y a Dieu et notre conscience de chrétien. Nous sommes là dans la carrière, ayant devant nous la vie et la mort, le bien et le mal : *Ante hominem vita et mors, bonum et malum : quod placuerit ei, dabitur illi.* (Eccli., XV, 18.)

Bienheureux celui qui, fidèle serviteur du Seigneur, est trouvé les armes à la main, combattant pour la vérité jusqu'au dernier jour! *Beatus ille servus*... Tandis que le démon ne donne à ses partisans que les éternels regrets de l'enfer, tandis que le monde et les passions ne laissent à leurs serviteurs que le dégoût, le désespoir et la mort, le Seigneur réserve à ses amis la couronne et la félicité du ciel : voilà pourquoi il dit : *Beatus ille servus*...

Le saint dont nous célébrons en ce jour la fête, eut ce bonheur : il a combattu e combat du Seigneur en se sauvant lui-même et en sauvant les autres. Examinons donc : 1° *Ce qu'il a fait pour son propre salut;* 2° *ce qu'il a fait pour le salut des autres.*

PREMIER POINT. — CE QU'IL A FAIT POUR SON PROPRE SALUT.

Né de parents idolâtres, saint Tite, se rendit docile à la voix de Dieu dès qu'il connut la vérité; et entré ainsi dans la lice où combattent les enfants de Dieu, il ne la quitta qu'après la victoire. Exemple frappant de la docilité à la grâce au milieu même de tous les obstacles que la famille parfois jette dans notre chemin. Entrés dans la milice de Jésus-Christ par le baptême, nous devons tout risquer pour le triomphe de notre chef; si nos parents, si nos maîtres, si nos amis s'opposent à nos saintes résolutions, comptons pour rien leur injuste opposition : ayons pour eux, malgré leur malice, le respect, la soumission, les égards qui leur sont dus; mais gardons-nous de suivre leurs maximes perverses; ne les imitons que dans le bien qu'ils font; ne leur obéissons pas quand ils prétendent nous imposer une conduite contraire à la gloire et aux commandements de notre divin Maître. Ne les suivons pas dans le mal; car, ce n'est pas une excuse aux yeux de Dieu que de dire : je ne veux pas être plus sage ou plus saint que les autres; vous avez la lumière, ne marchez pas dans les ténèbres. Saint Tite n'imita point l'exemple de ses parents : dès que saint Paul lui eut révélé la vérité, il y fut docile, il devint soldat de l'Evangile et il mourut combattant toujours le bon combat.

Aussi Tite fut-il le disciple chéri du grand Apôtre. Il mérita d'être appelé son fils; et quand il parle des consolations qu'il trouvait dans sa fidélité, il emploie les expressions les plus tendres; il va jusqu'à dire qu'il n'avait plus l'esprit en repos pour ne l'avoir pas trouvé en Troade. Ah! nous aussi, pendant que tant d'ingrats remplissent d'amertume l'âme de nos pasteurs, depuis le chef auguste de la chrétienté jusqu'au pasteur du plus modeste village, soyons leur soutien, consolons-les dans leurs peines, encourageons-les dans leur pénible mission. Que notre fidélité, notre soumission et nos progrès dans la vertu leur rendent faciles et

agréables les fatigues qu'ils endurent pour nous. C'est justice et c'est charité de notre part.

Voyez la docilité de notre saint aux leçons de saint Paul. Dans l'immortelle Epître que l'Apôtre lui adressa, il lui détaille tous les devoirs du prêtre et de l'évêque; or, nous pouvons dire que cette lettre de saint Paul est la peinture fidèle des vertus de son bien-aimé disciple : la science, la sainteté, le zèle, la fermeté, la charité, la douceur, enfin tous les caractères du prêtre et de l'évêque parfait, saint Tite les a reproduits dans sa vie. Et nous, sommes-nous aussi fidèles à notre vocation? acceptons et accomplissons-nous aussi à la lettre les leçons du prêtre chargé de nous instruire et de nous conduire au salut éternel?

DEUXIÈME POINT. — CE QU'IL A FAIT POUR LE SALUT DES AUTRES.

Quand une âme est embrasée d'un véritable amour de Dieu, elle ne se contente pas d'aimer et de servir Dieu pour son propre compte; cet amour qu'elle a pour son divin Maître ressemble à un feu dévorant qui tend sans cesse à embraser tout ce qui l'entoure. Cela se voit dans la vie de tous les saints. Ainsi saint Tite ne se contenta pas d'avoir trouvé la vérité pour lui-même, il ne crut pas faire assez en aimant et servant Dieu, il voulut encore se vouer tout entier au salut de ses frères. Tout brûlant de zèle pour l'Evangile, il se joignit à saint Paul pour cette grande œuvre : il fut son interprète ordinaire, son compagnon, son frère et le coopérateur de ses travaux apostoliques. Devenu prêtre il va avec son maître au concile de Jérusalem (51) pour y soutenir la liberté de l'Evangile contre les observances judaïques. Vers la fin de l'année 56 saint Paul l'envoie d'Ephèse à Corinthe pour remédier à quelques désordres qui existaient dans cette ville; il y retourne une seconde fois pour porter à ces nouveaux chrétiens les instructions contenues dans la seconde lettre de saint Paul et y prendre soin d'une collecte qui s'y faisait pour les pauvres de la Judée. Quand saint Paul fut sorti de prison en 63 il retourna en Orient, il prêcha dans l'île de Candie, autrefois l'île de Crète, y jeta les fondements de la foi, et, obligé de se porter ailleurs, il y laissa saint Tite pour achever son œuvre; il l'ordonna évêque de Crète et lui confia le gouvernement de ce peuple nouvellement conquis à l'Evangile. Le disciple du grand Apôtre prêcha encore en Dalmatie, établit, par ordre de saint Paul, des évêques dans toutes les villes de l'île de Crète, répandit l'Evangile dans les îles voisines, gouverna saintement son troupeau et mourut dans un âge avancé, fidèle à Dieu jusqu'au dernier jour de sa vie.

Chacun de nous, M. F., a une mission à remplir. Il n'y a presque personne qui soit assez isolé dans le monde pour pouvoir se dire : Je n'ai à m'occuper que de mon salut; personne ne doit tenir ce langage : Je ne m'inquiète pas du salut des autres. Une foi qui n'agit point est-ce une foi sincère? Et si vous comprenez la grandeur de Dieu, le prix d'une âme, la nécessité de servir Dieu, ah! certes, vous ne serez jamais indifférents au salut de votre prochain. Occupés sans cesse de votre propre sanctification, vous gémirez de l'ingratitude de tant de pécheurs qui se perdent et votre zèle allumé au feu de la charité divine, vous inspirera des moyens pour travailler de quelque manière au salut des autres. Gardons-nous de croire qu'ils n'y ait que les prêtres qui soient obligés d'instruire, de corriger, de convertir les autres. Il est vrai, c'est là leur mission spéciale; la justice et la charité exigent qu'ils la remplissent avec une sage et courageuse fermeté ; mais la justice et la charité demandent aussi que les parents et les maîtres prennent un égal soin des âmes qui leur sont confiées aussi bien qu'aux ministres de la religion. Les autres sont obligés au moins par charité à travailler au salut de leurs frères selon la position où ils se trouvent, selon les moyens qu'ils ont entre les mains. Sans cela, que signifierait ce mot de Jésus-Christ? *Diliges proximum tuum sicut teipsum* (Math., XIX, 19.) Que voulait nous ordonner l'Apôtre quand il dit de Jésus-Christ notre modèle? *Quoniam ille animam suam pro nobis posuit, debemus pro fratribus animas ponere.* (I Joan., III, 16.) Travaillons chaque jour à notre

propre salut ; mais aussi ne restons pas indifférents à celui de nos frères ; comme saint Tite donnons à Dieu tout notre cœur, aimons-le de toutes nos forces, mais sachons aussi comme ce grand saint, que sauver les âmes, c'est une des œuvres qui plaisent le plus à Dieu. Oh ! que je puisse vous appliquer à tous ces paroles encourageantes : *Beatus ille servus, quem cum venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem. Amen.*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et emblèmes. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Tito dilecto filio secundum communem fidem, gratia et pax a Deo Patre et Christo salvatore nostro. (Tit., I, 4.)

Reliqui te Cretæ ut ea quæ desunt corrigas, et constituas per civitates presbyteros, sicut et ego disposui tibi. (Id., *ibid.*, 5.)

Increpa illos dure, ut sani sint in fide. (Id., *ibid.*, 13.)

Omnia munda mundis. (Id., *ibid.*, 15.)

Tu autem loquere quæ decent sanam doctrinam. (Id., II, 1.)

In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum, in doctrina, in integritate, in gravitate, verbum sanum irreprehensibile. (Id., *ibid.*, 7.)

Eramus aliquando et nos insipientes, increduli, errantes, servientes desideriis et voluptatibus variis. (Id., III, 3.)

Contentiones devita. (Id., *ibid.*, 9.)

Hæreticum hominem, post unam et secundam correptionem devita. (Id., *ibid.*, 10.)

2. — SS. PÈRES.

Christianis apostolicorum dictorum cara esse debet auctoritas. (Origen., *Hom.* 7, *in Levit.*)

Illiterati, idiotæ et piscatores, qui neque os aperire audebant, philosophorum obturaverunt ora et transcurrerunt orbem quasi alati, seminantes veritatis sermonem, et Christi leges ubique plantantes. (S. Chrysost., *Hom.* 28 *in Gen.*)

Apostoli prius vitæ exemplis docebant, deinde verbis. (Id., *Hom.* 1 *in Act.*)

Contumeliis affecti benedicebant, vexati calumniis obsecrabant, et cum existimarentur quasi excrementa mundi, se omnium adhuc illuviem et sordes fatebantur. (Theodoret., l. IV, *in Cant.*)

Erant viri apostolici viles arte sed simplicitate pretiosi ; obscuri vita, sed vitæ merito perlucentes. Erant labore communes sed proposito singulares ; addicti vigiliis, sed ditati magis honoribus ; injuriis dati, sed injuriis non relicti. (S. Petr. Chrysol., *Serm.* 28.)

3. — EMBLÊMES, COMPARAISONS.

CRURA. *Crura illius columnæ marmoreæ.* (Cant., V, 15.)

Crura symbolum sunt ingressus et progressus. Significant itinera Christi et apostolorum et virorum apostolicorum. (S. Greg. Nyss. ; — Philo, Carpath. ; — Cornel. a Lap., *hic.*)

SERAPHIM. Seraphim sunt apostoli evangelium prædicaturi. (Corn. a Lap., *in* Is. VI.)

NUBES. Ut nubes volant. (Is., LX, 8.)

Viri apostolici volant nullo quieti otio, sed impellente Spiritu sancto, cunctis gentibus pluviam salutaris doctrinæ portantes. (S. Rupertus, *in Isaiam*, hic.)

Sicut nubes bajulant pluviam, et effundunt eam super terram, sic apostoli, qui nubes dicuntur, accipiunt verba a Deo et effundunt super rationabilem terram. (S. Chrysost., *Hom.* 20.)

VINITOR. *Dabo ei vinitores.* (Os., II, 15.)

Vinitores ejus apostoli sunt, prædicatores veritatis. (Id., *hic.*)

GIGAS. Chorus apostolicus lorica sese induunt sicut gigas ad *faciendam vindictam in nationibus.* (S. Bernard., *Serm.* 3 *in Pentec.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

PRUDENCE. *Reliqui te Cretæ ut ea quæ desunt corrigas et constituas per civitates præsbyteros.* (Tit., I, 5.)

FERMETÉ. Increpa illos dure. (Id., *ibid.*, 15.)

CONNAISSANCE de la saine doctrine : *Tu autem loquere quæ decent sanam doctrinam.* (Id., II, 1.)

BON EXEMPLE. In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum. (Id., *ibid.*, 1.)

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

DES HOMMES APOSTOLIQUES.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — DANS LEUR DOCTRINE.

Subdivisions : 1. Doctrine pure, recueillie de la bouche des apôtres. — 2. Doctrine forte, opérant partout des conversions.

2e POINT. — DANS LEURS ACTES.

Subdivisions : 1. Actes empreints du zèle des apôtres. — 2. Actes marqués de leur sainteté.

IIe PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT TITE.

(Le même.)

1er POINT. — SAINT TITE, DISCIPLE DE SAINT PAUL.

Subdivisions : 1. Disciple digne et chéri à l'égal d'un fils : *Dilecto filio.* — 2. Disciple fidèle exécuteur de ses prescriptions.

2e POINT. — SAINT TITE, APÔTRE DE CRÈTE ET DE LA DALMATIE.

Subdivisions : 1. Exercice de son apostolat en Crète. — 2. Exercice de son apostolat en Dalmatie. — 3. Son retour à Crète et sa sainte mort.

6. MARTYROLOGE. — Octave des SS. Innocents. — S. Tite, év. — SS. Prisque, Priscillien et sainte Benoite. — Sainte Dafrose, m. — SS. Hermète, Aggée et Caius, mm. — S. Manile, m. — SS. Aquilin, Gensinus, Eugène, Marcien, Quintus, Théodore et Tryphon, mm. — S. Grégoire, év. — Sainte Fauste, v. — S. Rigobert, év. — Sainte Farailde, v.

5 janvier. — S. SIMÉON STYLITE.

(L'AN 392.)

VIE DE SAINT SIMÉON STYLITE.

La vie de saint Siméon Stylite est remplie de faits si extraordinaires et si merveilleux, qu'elle doit être regardée comme un sujet d'admiration, plutôt qu'un modèle à imiter. Le Seigneur a voulu faire voir ce qu'on peut quand on est animé de son esprit et soutenu par sa grâce, et confondre par un exemple de pénitence si rigoureuse, notre délicatesse, notre amour-propre et nos lâches ménagements.

Saint Siméon, surnommé Stylite, du nom de la colonne sur laquelle il a passé la plus grande partie de sa vie, naquit dans le bourg de Sysan, sur les confins de la Cilicie et de la Syrie, environ l'an 392. Son père était berger, et lui-même passa ses premières années à garder des brebis.

Un dimanche à l'église, âgé seulement de treize ans, il entendit lire ces paroles de l'Evangile : « Bienheureux sont ceux qui pleurent. » Il demanda à un bon vieillard ce qu'elles signifiaient; celui-ci l'instruisit du bonheur de ceux qui mènent une vie retirée et pénitente, ayant sans cesse devant les yeux Jésus-Christ sur la croix. Pénétré de ce qu'il venait d'entendre et embrasé du désir de suivre ce divin modèle, Siméon partit à l'instant et se retira dans un désert, où il passa sept jours entiers sans boire ni manger, pleurant et priant jour et nuit, prosterné la face contre terre. Il alla ensuite se jeter aux pieds d'un grand serviteur de Dieu, appelé Héliodore, abbé d'un monastère voisin, qui, touché de sa résolution et de ses larmes, le reçut au nombre de ses disciples.

A peine le jeune Siméon se vit-il parmi ces fervents religieux, qu'il les surpassa tous en jeûnes, en veilles et en toutes sortes d'austérités, donnant aux pauvres le peu de pain et de légumes qu'on lui accordait pour sa nourriture, et passant souvent des semaines entières dans la plus rigoureuse abstinence.

Ingénieux à macérer son corps, il se serra si étroitement les reins avec une corde de palmier, qu'au bout de dix jours la corde entra dans sa chair; la puanteur que causait la formation de la plaie, découvrit ce nouveau genre de pénitence qui étonna tous ceux qui en furent témoins. La corde ne put être arrachée

qu'avec d'horribles douleurs; la plaie ne fut guérie qu'au bout de deux mois, et tous les frères en furent si effrayés, qu'il prièrent l'abbé de renvoyer ce nouveau religieux qui les désespérait par ses exemples. Siméon se retira dans le désert voisin, où ayant trouvé un puits dësséché, il en fit sa cellule. La nuit suivante l'abbé vit en songe des gens habillés de blanc, qui entouraient le monastère, et redemandaient avec menaces le saint homme Siméon, si indignement chassé. Héliodore s'étant éveillé, envoya les frères dans tous les déserts, avec ordre de lui ramener le serviteur de Dieu. On ne put le faire sortir de sa retraite qu'avec regret, tant il craignait de ne pas mener une vie assez austère.

Saint Siméon passa trois ans dans le monastère; mais ne pouvant souffrir les égards qu'on avait pour lui, il obtint enfin la permission de se retirer dans une plus grande solitude. Il fut trois ans comme enseveli dans une cabane ruinée, près de Telanise, exposé à toutes les rigueurs des saisons.

Ce fut là, qu'animé du désir d'imiter plus parfaitement le jeûne du Sauveur du monde, il passa le carême entier sans rien manger. Un prêtre l'étant venu voir le jour de Pâques, le trouva à l'extrémité; il lui donna la communion, et cette divine nourriture lui rendit toutes ses forces. Alors plein de confiance en Celui qui avait fait ce miracle en sa faveur, il résolut désormais de passer ainsi tous les carêmes, et Théodoret assure qu'il en avait déjà passé vingt-huit de la sorte lorsqu'il écrivait lui-même ce fait.

Quelque étonnantes que fussent ces austérités, elles lui paraissaient toujours trop légères, dès qu'il considérait Jésus sur la croix. Il se retira sur le sommet d'une haute montagne qu'il entoura d'un petit mur de pierre sèche, et y demeura sans toit, exposé à toutes les incommodités de l'air, et pour s'ôter toute liberté de franchir ces bornes étroites, il s'attacha au pied une chaîne de fer longue de vingt coudées. Cette singularité fut désapprouvée du saint homme Mélèce qui, l'étant venu voir, lui fit entendre que c'était le lien intérieur de la charité de Jésus-Christ qui devait le retenir dans la solitude. Siméon se rendit aussitôt à ce sage conseil, et il fit scier sa chaîne,

Il eut beau s'ensevelir dans des creux de rochers, ou s'enfuir sur le sommet des plus hautes montagnes pour vivre ignoré, sa réputation le fit connaître par tout l'univers, et en peu de temps on vit autour de lui un concours prodigieux de toutes sortes de personnes attirées par l'odeur de sa sainteté et par l'éclat de ses miracles. Ce fut pour se délivrer de la foule qui interrompait son oraison, qu'il résolut de se mettre sur une colonne.

La première, sur laquelle il passa quelques années, n'avait que quatre coudées de haut; se trouvant encore distrait par le bruit du peuple, il en éleva une de douze, sur laquelle il vécut dix à douze ans. Plus tard, pour être plus recueilli, il en fit une troisième de vingt-deux coudées, où il demeura environ quatorze ans. Enfin, comme pour perdre de vue la terre à laquelle il tenait si peu, il en fit élever une quatrième d'environ quarante coudées, sur laquelle il finit ses jours. Le sommet de ces colonnes n'avait que trois ou quatre pieds de diamètre, avec un bord d'appui qui allait presque jusqu'à la ceinture. Il ne pouvait pas s'y tenir couché: son corps n'y trouvait qu'une position incommode; aussi passait-il à genoux ou debout la plus grande partie du jour et de la nuit. Après un exemple si extraordinaire, que doivent penser de leur sensualité ces chrétiens qui passent leurs jours dans l'oisiveté et dans la mollesse?

Ce nouveau genre de vie était trop extraordinaire, pour ne pas attirer à notre saint de nombreuses persécutions. Nulle grande vertu qui n'ait ses épreuves. Les uns n'eurent que du mépris pour une manière de vivre si austère; les autres en furent indignés, et le traitèrent d'imposteur; plusieurs l'accusèrent de vanité. Les solitaires d'Egypte eux-mêmes se laissèrent prévenir contre lui, et le regardant comme un homme qui voulait se faire une sorte de réputation par ce nouveau genre de vie, ils furent sur le point de le séparer de leur communion.

Avant que d'en venir à cette extrémité, on jugea à propos de lui ordonner de

la part des supérieurs de descendre incessamment de sa colonne, et de se ranger avec les autres. S'il refusait d'obéir, ce serait une marque certaine qu'il n'agissait pas par l'esprit de Dieu, et on l'en tirerait même par force. Si au contraire il obéissait, on ne pouvait plus douter que sa vocation ne fût divine, et alors on le laisserait vivre en paix. L'envoyé eut à peine signifié à Siméon l'ordre des supérieurs, qu'il se mit en état de descendre sans témoigner la moindre répugnance. Une si prompte obéissance fit revenir tous les esprits ; on fut alors convaincu de son éminente vertu, les supérieurs en furent charmés et lui laissèrent la liberté de rester sur sa colonne.

C'est là que comme sur un autel il s'immolait à Dieu par des prières, des génuflexions et des austérités sans nombre; c'est de là qu'il prêchait deux ou trois fois par jour la pénitence et le mépris du monde à la foule qui se pressait autour de sa colonne pour l'entendre : et nul de ses discours qui ne fût suivi de plusieurs conversions. Son disciple Antoine raconte, qu'un célèbre pécheur, nommé Antiochus, mourut de contrition au pied de sa colonne; un grand nombre de Sarrasins, de Persans, d'Ethiopiens demandèrent le baptême après l'avoir vu et avoir entendu ses touchantes et sublimes instructions.

Verane, roi de Perse et la reine sa femme, donnèrent des marques publiques de la vénération qu'ils avaient pour lui. Les princes arabes le respectèrent, les empereurs chrétiens eurent recours à lui dans les besoins publics de l'Etat et de l'Eglise. Tous ces honneurs n'altérèrent jamais son humilité. Il est vrai que le Seigneur eut soin de le nourrir par de fortes épreuves, permettant qu'il fût presque toujours exercé par des tentations violentes; et pour le rendre toujours plus humble et plus vigilant sur lui-même, Dieu permit qu'il fût une fois sur le point de donner dans un piége que le démon lui tendit.

Cet ennemi du salut des hommes se transformant en ange de lumière, voulut lui persuader que Dieu l'appelait ailleurs. Au seul signe de la croix qu'il fit sur lui-même, le fantôme disparut, et saint Siméon reconnut alors le piége; il crut avoir donné dans l'illusion, et pour se punir de sa trop grande crédulité, il se condamna à tenir un pied suspendu le reste de ses jours. Une posture si pénible, jointe à la rigueur de l'hiver, lui fit venir un ulcère à la jambe, qui lui causait des douleurs très-vives; il ne voulut point qu'on le pansât, quoiqu'il en sortît des vers.

Théodoret rapporte que la divine Eucharistie, qu'il recevait tous les huit jours, était presque sa seule nourriture. Dans une vie si dure, qu'on peut appeler un martyre continuel et un miracle de pénitence, on admira toujours son affabilité, son égalité d'humeur, sa douceur inaltérable, vertus inséparables de la véritable piété, et qui ne servirent pas peu à la conversion de tant de peuples.

Il ne souffrit jamais qu'aucune femme entrât dans la clôture de son ermitage, c'est-à-dire dans l'enceinte du mur qui environnait sa colonne, et il en coûta la vie à une dame qui, s'étant déguisée, eut à peine mis le pied sur le seuil de la porte, qu'elle expira.

Enfin ce grand saint, doué du don de prophétie, célèbre par un grand nombre de miracles, comblé de mérites et consumé par un si long martyre, sentit approcher sa fin. Redoublant alors sa ferveur, il s'inclina pour prier selon sa coutume, et pendant son oraison il rendit le dernier soupir. Il était âgé de soixante-neuf ans, et il en avait passé quarante-sept sur les colonnes. Sa mort arriva environ l'an 460.

Antoine, son disciple, fut trois jours sans s'apercevoir de sa mort, le croyant toujours en oraison. La nouvelle s'en étant répandue, le patriarche d'Antioche, accompagné de six évêques, des officiers de l'empereur et d'un peuple infini, se rendit à sa colonne. Les évêques voulurent descendre le corps, qu'ils mirent au pied de l'autel où l'on avait coutume de lui dire la messe. Six mille hommes des troupes de l'empereur escortèrent ce précieux dépôt, qu'on porta en pompe et en triomphe à Antioche. Il se fit un grand nombre de miracles pendant le chemin.

L'empereur Léon voulait qu'on déposât ses reliques à Constantinople; mais il se rendit aux instantes prières des habitants d'Antioche, qui firent bâtir une magnifique église en son honneur. Le *Martyrologe* ne fait la mémoire de ce saint que le 5 janvier; on donne l'abrégé de sa vie aujourd'hui, parce qu'on doit parler demain de la solennité de la veille de l'Epiphanie.

PANÉGYRIQUE DE SAINT SIMÉON STYLITE.

TEXTE : *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit patri vestro dare vobis regnum.* (Luc., XII, 32.)

Après avoir dit à ses disciples : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus : et hæc omnia adjicientur vobis* (Luc., XIII, 31), le divin Sauveur s'adressant au petit nombre de ses élus, leur dit : *Nolite timere*... Il appelle ses saints « petit troupeau. » autant à cause de leur petit nombre qu'à cause de leur humilité qui les rend petits à leurs propres yeux. Ne craignez pas, dit-il, parce que votre père céleste vous donnera un jour le royaume éternel qu'il vous a destiné dès l'origine du monde. Saint Siméon Stylite a été du nombre de ces justes qui veulent rester humbles et ignorés du monde, qui ont placé dans le ciel tous les trésors de leur cœur, qui ont compris la vanité de toutes les choses d'ici-bas. qui n'ont cherché en ce monde que le royaume de Dieu et sa justice, et qui, pleins de confiance en Dieu seul, se sont reposés sur sa Providence du soin de tout le reste. La vie de notre saint est si extraordinaire, si admirable, si élévée au-dessus des sentiments humains, que j'ose à peine l'aborder dans ce siècle où ces choses risquent de n'être pas comprises. Cependant il y a là des merveilles d'amour et d'humilité qui, tout en prouvant ce que peut une âme fidèle à l'inspiration d'en haut, serviront à nous humilier, à nous confondre, à nous toucher, à nous soulever de terre, à nous rendre meilleurs.

Méditons donc dans la vie de saint Siméon Stylite : 1° *Son amour;* 2° *ses austérités.* O Dieu, attirez nos âmes à vous; M. F., *sursum corda!* Elevez vos esprits à la hauteur de mon sujet.

PREMIER POINT. — SON AMOUR DE LA SOLITUDE.

Une âme docile à la grâce est capable de tout. L'amour étant plus fort que la mort, dévore sa victime et l'immole à Dieu objet souverain de ce souverain amour. Tel fut saint Siméon.

Fils d'un pauvre berger, sur les confins de la Syrie, il garda d'abord les troupeaux. Il n'avait donc rien reçu du côté de sa famille, rien qui pût élever son âme à la hauteur où il est parvenu. Mais laissez faire Dieu qui donne sa grâce aux humbles et aux petits; il saura bien élever jusqu'à lui cette âme si dénuée de ressources du côté de la nature!

Ayant entendu, à l'âge de treize ans, expliquer les huit Béatitudes, il fut frappé surtout de ces paroles : *Beati qui lugent... Beati mundo corde*... (Matth., V, 5-8.) Comprenant alors que le sens de ces paroles était que la prière, les veilles, le jeûne, les larmes, les opprobres, la patience dans les persécutions, la pureté du cœur, étaient la voie qui conduit au bonheur du ciel, il en tira cette conséquence : la solitude rend plus facile et plus parfaite la pratique de ces vertus. Alors il se voue à la solitude, afin d'échapper ainsi au bruit et aux distractions du monde, et ne s'occuper plus que de Dieu seul et des intérêts de l'éternité. Il entre d'abord dans un monastère, y vit tout en Dieu pendant deux ans; bientôt son âme aspire à plus de sacrifices encore, il quitte cette première solitude pour une autre plus austère et plus silencieuse encore; plus tard, pour goûter Dieu d'une manière plus isolée, il se retire dans une chaumière au pied du mont Télénisse où il demeure pendant trois ans; après quoi il va sur le sommet de la montagne habiter un enclos où il s'attache au rocher avec une grosse chaîne de fer. Enfin, pour se séparer totalement du monde et, en quelque sorte, ne plus toucher à la terre, par une sorte d'inspiration que les saints comprennent mieux que nous, il se place sur une colonne

élevée, d'où son nom de Stylite ; il vécut ainsi isolé du monde, pendant trente-sept années (423-459), occupé de Dieu seul. Il mourut sur sa colonne, âgé de soixante-neuf ans.

Quel amour de la solitude ! M. F., certes vous direz : ce sont des choses plus admirables qu'imitables, soit ; mais à quelles réflexions ne nous conduisent-elles pas ! Pourquoi sommes-nous si légers, si tentés, si passionnés, si pleins de vices, si pauvres de vertus, si attachés au monde, si esclaves de nos sens, si insensibles ponr Dieu? Pourquoi? N'est-ce pas parce que nous vivons trop dans le monde? Cernés de toutes parts par la force de l'exemple, est-il étonnant que nous soyons entraînés par le torrent des passions les plus viles, les plus funestes? La solitude est amie de Dieu et nous ne la supportons pas! La solitude forme les grandes âmes, et elle nous fait peur !

C'est que nous aimons le monde aux dépens de l'amour que Dieu seul mérite, c'est pourquoi nous vivons plus volontiers dans le bruit du monde que dans le silence de la solitude. Nous aimons le péril, nous y périrons. Ah ! je ne demande pas indistinctement à tous qu'ils vivent en anachorètes, non, ce n'est pas la vocation de chacun, mais que du moins nous sachions nous arracher parfois aux distractions dangereuses du monde, donner une heure à Dieu dans la solitude où Dieu parlerait à notre âme ; où occupée des saintes et sérieuses pensées de l'éternité, elle se détacherait assez des vanités du siècle pour ne plus en devenir la victime. Oh ! alors nous comprendrions ce mot de saint Bernard : *Beata solitudo, sola beatitudo !* La solitude mène à Dieu par les œuvres de la pénitence qu'inspire l'amour de Dieu.

IIe POINT. — SES AUSTÉRITÉS.

Ce n'était pas par orgueil de philosophe, ni par mépris des hommes, ni par paresse que saint Siméon Stylite se retira dans la solitude, c'était pour se livrer plus facilement, plus complétement aux œuvres de la plus rude pénitence. Quelles continuelles mortifications pour l'esprit et pour le corps ! Pour se mortifier *spirituellement*, 1° il *s'humilie* profondément, il s'anéantit en quelque sorte devant Dieu et devant les hommes. Les rois de Perse, les princes de l'Arabie, les empereurs romains, les évêques le visitent, le consultent, et s'estiment heureux de recevoir ses conseils et ses bénédictions. C'est leur affaire ; la sienne c'est de s'humilier et de se punir sans cesse pour que le souffle de la vanité humaine ne l'emporte pas loin de Dieu. Les malades viennent à lui en foule, Dieu lui accorde le don de les guérir, il y ajoute celui de prédire l'avenir, et pendant que la nature et les événements semblent lui obéir, lui-même se regarde comme le rebut des hommes, comme le dernier des pécheurs : il obéit à tous ; on lui défend certaines austérités, il les laisse ; on lui dit de couper la chaîne qui l'attachait au rocher de la montagne, il la coupe ; plus tard, on lui ordonne de descendre de sa colonne, il y consent sans mot dire ; Dieu même semble parfois l'abandonner en l'éprouvant par des tentations, des persécutions, des outrages, l'humble serviteur de Dieu accepte, souffre tout avec un amour humble et soumis à celui qui le frappe, Que dire de ses austérités *corporelles ?* Son amour de la pénitence était insatiable. Au monastère il ne mangeait qu'une seule fois par semaine ; dans son ermitage il passait tout le temps du carême sans prendre d'autre nourriture que la sainte Eucharistie, ne se donnant à la fin du carême que quelques feuilles de laitue sauvage. Puis ces longues années qu'il passe debout sur ces quatre colonnes qu'il occupe successivement, l'une pendant quatre ans, l'autre pendant treize ans, la dernière pendant vingt-deux ans, sans pouvoir ni se coucher, ni s'asseoir, quelle effrayante pénitence ! Quelle leçon pour notre délicatesse qui ne supporte pas une heure de prière dans une position quelque peu gênante ! Un jour la corde que Siméon porte sur ses reins, entre profondément dans les chairs et y creuse un ulcère affreux ; une blessure ronge son pied, la corruption s'y met, le saint ne permet pas qu'on panse ses plaies ; il veut souffrir, il veut mourir consumé par le feu de la douleur, si

Dieu le veut ainsi. Mais il ne mourra que quand l'heure du maître aura sonné et quand les prédications de chaque jour et les exemples de son serviteur auront touché et converti les âmes de bonne volonté. Quelle vie prodigieuse à tous égards! Quelle pénitence!

Et nous, M. F., que faisons-nous? Ah! les saints s'humilient, sortent du monde, s'affligent, se torturent, martyrisent leur chair... et tremblent devant l'éternité; mais les pécheurs, ils jouent avec le péché, ils prennent leurs aises en tout, ils satisfont toutes leurs passions, ils se moquent de Dieu et de leur âme, et ils vivent, et ils meurent tranquilles! Oh! l'affreuse, l'effrayante tranquillité qui mène à la mort éternelle! Ne nous faisons pas illusion : si Dieu dit au petit nombre de ses fidèles serviteurs : *Nolite timere...* rappelons-nous qu'il a dit aux pécheurs orgueilleux, intempérants et impénitents: *Quæretis me et non invenietis... Amen.*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia S. Simeonis Stylitæ. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Dominus petra mea et robur meum, et salvator meus. (II Reg., XXII, 2.)

In petris manet, et in præruptis silicibus commoratur, atque inaccessis rupibus. (Job, XXXIX, 28.)

Statuit super petram pedes meos. (Ps., LXXIX, 3.)

Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine. (Id., LII, 8.)

Emitte Agnum, Domine, dominatorem terræ, de petra deserti ad montem filiæ Sion. (Is., XVI, 1.)

Sedebit solitarius et tacebit. (Thren., III, 28.)

Post eum solitudo deserti. (Joel, II, 3.)

Quibus dignus non erat mundus; in solitudinibus errantes, in montibus et speluncis et in cavernis terræ. (Hæbr., XI, 38.)

2. — SS. PÈRES.

Solitarii veri signa ista sunt : mens tranquilla, nullisque agitata perturbationum fluctibus; castissima intentio; raptus ad Deum; præsens semper cruciatuum memoria, mortis præparatio : infatigabilis, insatiabilis oratio ; custodia inviolabilis, nullis prædonibus patens, fornicationis mortificatio; totius affectionis mortalis ignoratio; mundi mors; gastrimargiæ fastidium; theologiæ materia; discretionis fons; promptæ lacrymæ; loquacitatis exterminatio, multitudinis declinatio. (S. J. Climach., *Grad.*, 27.)

Nunquam minus solus sum, quam cum solus esse videor; nec minus otiosus quam cum otiosus. (S. Ambr., l. VI, *Epist*, 41, *ad Sabinum*.)

Eremitæ perfectio est exutam mentem a cunctis habere terrenis, eamque quantum humana inbecillitas sinit, unire cum Christo. (S. J. Cassian., *Collat.* 10, *abbat. Joan.*, c. 13.)

3. — COMPARAISONS.

1. Pellicanus. Similis factus sum pellicano solitudinis. (Ps. CI, 7.)

2. Nycticorax. Factus sum sicut nycticorax in domicilio. (Id., *ibid.*)

3. Passer. Vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto. (Id., *ibid.*, 8.)

4. Alites. Aquilæ venatrices, et supra omnes alites acutius videntes, volatus solitarios concupiscunt. (Cassiodor., *Var.* 31.)

5. Piscis. Sicut piscis extra aquam moritur, ita solitarius extra cellam inquinatur; sic sanctus Simeon extra columnam. (Thom. a Kemp., *in Valle lilior.*, c. 18.)

6. Apis. Prudens apis, mel ex floribus colligens, inde evolat, et secretum gaudens repetit, et hoc in alveario caute abscondit (Id., *ibid.*), sic beatus Stylites collectis fructibus spiritualibus solus in columna repetit.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Pénitence. Son amour pour la pénitence était insatiable, il ne mangeait qu'une fois la semaine.

Amour de la solitude. Il passa les vingt-deux dernières années de sa vie sur une colonne de quarante coudées de hauteur.

Obéissance. A la notification des évêques voisins de rentrer dans la vie ordi-

naire, il se mit aussitôt en devoir de descendre de sa colonne.

Détachement. Il porta jusqu'au plus sublime degré de la perfection le détachement des choses terrestres.

Zèle. Deux fois le jour, il faisait du haut de sa colonne des exhortations aux hommes qui le visitaient : il en convertit un grand nombre.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

VOIES DE SANCTIFICATION.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — DEUX VOIES DE SANCTIFICATION.

Subdivisions : 1. Voie ordinaire. — 2. Voie singulière et extraordinaire.

2e POINT. — MOTIFS DE LA VIE EXTRAORDINAIRE.

Dieu autorise quelquefois les singularités de cette vie :

Subdivisions : 1. Pour montrer la puissance de sa grâce. — 2. Pour étonner le monde et le confondre. — 3. Pour faire éclater la grandeur et l'héroïsme de la sainteté.

—

IIe PLAN.

VIES EXTRAORDINAIRES.

(Le même.)

1er POINT. — DIFFÉRENTES SORTES DE VIES EXTRAORDINAIRES.

Subdivisions : 1. Stylites, ermites, anachorètes. — 2. Vies singulières des Pères du désert. — 3. Vies singulières de certains religieux.

2e POINT. — CARACTÈRES DE SAINTETÉ DE CES VIES.

Subdivisions : 1. Humilité. — 2. Obéissance. — 3. Pratiques de toutes les vertus chrétiennes. — 4. Tels furent les caractères de la vie de notre saint.

—

IIIe PLAN.

VIE DE SAINT SIMÉON STYLITE.

(Le même.)

1re CONSIDÉRATION. — VIE DE PÉNITENCE.

Subdivisions : 1. Ses jeûnes. — 2. Ses macérations.

2e CONSIDÉRATION. — VIE DE CHARITÉ.

Subdivisions : 1. Son esprit et son cœur sont tout entiers à la vie contemplative. — 2. Ses paroles n'ont pour objet que la conversion et l'édification des hommes.

3e CONSIDÉRATION. — VIE DÉTACHÉE.

Subdivisions : 1. Il a tout quitté. — 2. Il s'éloigne de plus en plus du monde en élevant de plus en plus sa colonne.

6. — ENCOMIA S. SIMEONIS STYLITÆ.

1. STAT IN COLUMNA.

Divus in excelsa cur nam vult stare columna,
Ut propius cœlum quo cupit ire, petat.

2. EX COLUMNA LITES DIRIMIT.

Jus merito ex alta dicebas, Dive, columna,
Namque tibi cippus, grande tribunal erat.

3. POST MORTEM STETIT.

Stans in sublimi qui vixerat usque columna,
Cur etiam erectus post sua fata manet?
Quam vivens cippo terram despexit ab alto,
Fata triumphator post sua calcat adhuc.

4. AD S. SIMEONEM.

Improba mors alios ferali cuspide sternit,
Stratam a te mortem comprobat ipse situs.
(Fasti sacri.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES.

Théodoret, contemporain de saint Siméon.	— Vita S. Simeonis.
Antoine, son disciple.	— Id.
Cosmas, prêtre.	— Vie de saint Siméon écrite en chaldaïque.
Bollandistes.	— Acta Sanctorum.
Evagre.	— Acta Martyrum.
Théodore.	— Id.
Tillemont.	— Id.

Tous les hagiologues postérieurs ont reproduit cette Vie.

8. MARTYROLOGE. — Veille de l'Épiphanie. — S. Télesphore, pr. et m. — S. Domnon, m. — S. Siméon Stylite. — S. Edouard, roi d'Angl. — Sainte Synclétique, v. — Sainte Emilienne, id. — Sainte Apollinaire, id. — S. Flaminien, m. — S. Hunnebert, év. — S. Honulphe, id. — S. Sauveur. — S. Convoyen, ab. — S. Gerlac, erm.

6 janvier. — EPIPHANIE.

EXPOSITION.

Épiphanie est un mot grec qui signifie *apparition* ou *manifestation*. Le principal objet de cette fête est d'honorer la manifestation de Jésus-Christ aux mages qui, conduits par une inspiration surnaturelle, vinrent en Judée, après la naissance du Christ, pour l'adorer et lui offrir des présents. L'Eglise célèbre encore, dans ce jour, deux autres manifestations du Sauveur, celle qui se fit à son baptême, lorsque le Saint-Esprit descendit visiblement sur lui sous la forme d'une colombe, et que l'on entendit une voix du ciel qui disait : « Celui-ci est mon fils bien-aimé ; » et celle qui eut lieu aux noces de Cana, où Jésus opéra son premier miracle en changeant l'eau en vin.

L'usage où est l'Eglise d'Occident d'honorer par deux fêtes différentes la naissance de Jésus-Christ et sa manifestation aux mages, remonte, selon le P. Papebroch, au quatrième siècle, et a eu pour auteur le pape Jules Ier. Les Grecs ont toujours honoré ces deux mystères le même jour (le 25 décembre), et ils appellent cette fête *Théophanie*, c'est-à-dire, manifestation de Dieu. C'est sous cet ancien nom que l'Épiphanie est désignée par saint Isidore de Péluse, par Eusèbe et par saint Grégoire de Nazianze. (Voyez le *Traité des Fêtes*, par le P. Thomassin, les *Anecdotes* du P. Martène, etc.)

La fête de l'Epiphanie rappelle l'époque de notre vocation à la foi et à la connaissance du vrai Dieu. Il suffit, pour sentir toute l'étendue de la miséricorde divine, de considérer l'effroyable corruption où les gentils étaient alors plongés. « Ils étaient, dit le grand Apôtre, remplis de toute sorte d'injustice, de fornication, d'avarice, de malignité ; ils étaient envieux, meurtriers, querelleurs, trompeurs, semeurs de faux rapports, calomniateurs, superbes, altiers, désobéissants, sans affection, sans foi, sans miséricorde, etc. (Rom, I, 29-30, 31.) Tels étaient nos pères, tels nous serions nous-mêmes, si Dieu ne nous eût appelés à la vraie foi.

David, Isaïe et les autres prophètes avaient prédit clairement la vocation des gentils plusieurs siècles avant la venue du Messie. Le Messie devait être le sauveur *de tous les hommes ;* il devait assujettir à l'empire de sa grâce toutes les nations que son Père lui avait données en héritage ; et voilà pourquoi il se manifesta, en paraissant sur la terre, « à ceux qui étaient proches et à ceux qui étaient éloignés, » c'est-à-dire, aux Juifs et aux gentils ; et en même temps que des anges annonçaient sa naissance aux premiers, une étoile miraculeuse la faisait connaître aux seconds dans l'Orient. Que faut-il entendre ici par l'Orient ? Où était situé ce pays ? Les interprètes, qui ne sont point d'accord entre eux, tiennent, les uns pour la Perse, les autres pour la Chaldée, ceux-ci pour la Mésopotamie, ceux-là pour l'Arabie heureuse ; ces diverses contrées pouvaient être considérées comme étant plus ou moins à l'orient de la Palestine. L'opinion de ceux qui font venir les mages de l'Arabie, fondée sur l'autorité de saint Justin, de Tertullien, et sur la nature des présents qui furent offerts dans la crèche de Bethléem, paraît la plus probable à Grotius, à de Marca et au P. Lami. Quant à l'étoile qui conduisit les mages, on ne peut croire que ce fût une des étoiles fixes. La plus voisine de la terre en est encore trop éloignée, elle est surtout d'un volume trop grand pour indiquer une maison ou une ville. Saint Chrysostôme, qui fait cette remarque, pense que c'était un ange revêtu de la forme d'une étoile. Si l'on veut que cette étoile ait été un corps réel, on peut dire que c'était un météore semblable à une étoile, et miraculeusement enflammé dans la moyenne région de l'air. En effet, son mouvement était contraire au cours naturel des astres, puisqu'elle conduisait les mages avec une sorte d'intelligence, s'accommodant à leurs besoins, parais-

sant et disparaissant à leurs yeux selon qu'il leur était plus utilo. (Voyez saint Thomas, et la *Dissertation* latine de Frédéric Miegius, sur l'étoile aperçue par les mages.)

Les Orientaux, et particulièrement les Perses, donnaient le titre de *mages* aux sages et aux philosophes. Ils leur confiaient les plus importantes affaires de la religion et de l'Etat. Ceux qui vinrent adorer Jésus-Christ à Bethléem, sont ordinairement appelés rois. S'ils ne l'étaient pas, il est présumable qu'ils occupaient du moins un rang distingué. Tertullien les appelle princes, et tous les auteurs s'accordent à les regarder comme des chefs ou des gouverneurs auxquels l'antiquité donnait souvent le nom de rois. L'Ecriture, qui les désigne sous le titre de mages, ne détermine pas précisément leur nombre; l'opinion commune, appuyée de l'autorité de saint Léon, de saint Césaire, de Bède et de plusieurs autres Pères ou auteurs ecclésiastiques, est qu'il n'y en eut que trois. Benoît XIV cite un tableau antérieur à saint Léon, lequel représente trois mages. Ce tableau fut trouvé dans un ancien cimetière de Rome; on en voit la copie dans un recueil de tableaux antiques publié en 1757. Quoi qu'il en soit, le nombre des mages qui vinrent adorer le Sauveur fut très-petit relativement à tous ceux qui avaient vu l'étoile, et qui, contents d'une admiration stérile, refusèrent ou de reconnaître la vocation du Ciel, ou d'ouvrir leurs cœurs aux impulsions salutaires de la grâce.

Lorsque les mages furent arrivés à Jérusalem, ou du moins auprès de cette ville, l'étoile miraculeuse qui avait dirigé leur marche, disparut. Ils conclurent qu'ils touchaient à la fin de leur course. Pleins d'une sainte confiance en la bonté de Celui qui les appelait, ils demandèrent dans la ville, et même à la cour d'Hérode, « où était le roi des Juifs nouvellement né? » Les Juifs, dépositaires des prophéties de Jacob et de Daniel, ne doutèrent point alors que les temps où le Messie devait paraître, ne fussent arrivés. Ils savaient aussi que le lieu de sa naissance avait été clairement désigné par le prophète Michée. Hérode renvoya les mages devant le sanhédrin. C'était une grande assemblée de Juifs, principalement composée des princes des prêtres et des scribes ou docteurs de la loi. Le sanhédrin déclara, d'une voix unanime, que la ville de Béthléem serait honorée de la naissance du Messie.

Hérode, qui régnait en Judée depuis plus de trente ans, était un prince ambitieux, cruel, jaloux, artificieux et dissimulé. Il craignait la venue du Messie; il ne voyait en lui qu'un rival de sa couronne, parce que le peuple juif ne se le représentait que sous l'idée grossière d'un prince temporel. Cependant le vieux monarque feint d'approuver l'empressement des mages; il s'informe du temps où l'étoile a commencé de briller à leurs yeux; il leur fait promettre de repasser par Jérusalem, afin qu'après avoir été instruit du lieu où ils auront trouvé le divin enfant, il aille aussi lui-même l'adorer. Mais il ne voulait le connaître que pour lui ôter la vie, s'imaginant se défaire par là d'un concurrent destiné à lui ravir le trône.

Après la réponse du sanhédrin, les mages continuèrent leur route; mais personne ne se joignit à eux. Les prêtres et les scribes ne se montrèrent pas plus zélés que le peuple. A peine furent-ils sortis de Jérusalem, que Dieu, pour animer leur foi, fit reparaître l'étoile qu'ils avaient vue en Orient. Lorsqu'ils furent arrivés à Bethléem, elle s'arrêta, et ils crurent entendre ces mots: « C'est là que vous trouverez le roi nouvellement né. » Mais quel spectacle étonnant vient s'offrir à leurs yeux? « Ce roi, comme dit saint Léon, ne se manifeste à eux par aucune action divine. Ils ne le voient point donner la loi aux démons, rendre la vie aux morts, la santé aux malades, la vue aux aveugles, l'usage de la parole aux muets; ils ne trouvent qu'un enfant faible et dépendant des tendres soins d'une mère, sans aucun signe de puissance, et devenu, par l'état où il est réduit, un prodige d'humiliation. » (*Serm.* 36.) Une foi ordinaire eût été ébranlée: mais celle des mages se fortifie par ce qui paraissait devoir l'éteindre. Ils découvrent le Dieu d'Abraham et de Jacob à travers les lambeaux de la pauvreté et les faiblesses de l'enfance. L'humble cabane dans laquelle il est couché, leur paraît préférable au

plus magnifique palais. Ils tombent à ses pieds, et le front prosterné contre terre, ils l'adorent, ils se consacrent à lui sans réserve. Suivant la coutume des Orientaux, qui n'approchaient jamais des rois sans leur faire des présents, ils offrent à l'enfant nouveau-né les plus riches productions de leur pays : de l'or, pour reconnaître sa royauté ; de l'encens, pour faire hommage à sa divinité : de la myrrhe, pour rendre témoignage à son humanité. L'or figurait aussi une ardente charité ; l'encens, une tendre dévotion ; et la myrrhe, qui servait anciennement à embaumer les corps morts, le sacrifice d'un cœur mortifié.

Après avoir satisfait à leur piété, les mages se disposaient à reprendre la route de Jérusalem, afin d'indiquer à Hérode le lieu où l'enfant-roi était né ; mais Dieu qui connaissait la dissimulation et le détestable projet de ce prince, inspira aux mages une résolution contraire, et ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin. On n'a jamais douté qu'ils n'aient passé saintement le reste de leur vie. L'ancien auteur du Commentaire imparfait sur saint Matthieu, qu'on trouve dans les œuvres de saint Chrysostôme, dit que l'apôtre saint Thomas les baptisa dans la Perse, et qu'ils prêchèrent eux-mêmes l'Evangile.

On dit que les corps des mages furent transportés à Constantinople sous les premiers empereurs chrétiens ; qu'une seconde translation eut lieu de Constantinople à Milan. On montre encore dans l'église des dominicains de cette ville, le lieu où l'on prétend qu'ils furent déposés. Enfin, une troisième translation eut lieu de Milan à Cologne dans le douzième siècle, par les ordres de Frédéric Barberousse, lorsque cet empereur se fut emparé du Milanais.

INSTRUCTION.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION. — SENTIMENTS DES MAGES.

Considérons quels furent les sentiments de joie, d'admiration, d'amour et de respect de ces saints rois, lorsque arrivés à Bethléem ils virent qu'ils ne s'étaient pas trompés, et que leurs conjectures n'avaient pas été fausses. On trouve toujours Dieu quand on le cherche ; mais combien on est heureux de l'avoir cherché, quand on l'a trouvé !

Combien de gens virent la même étoile, et eurent la même pensée que les mages ! mais ils n'eurent pas le même courage, ni la même docilité. Leur sort aussi fut bien différent. Les grâces que nous méprisons, les inspirations salutaires que nous refusons de suivre, mènent à Dieu bien des âmes fidèles. Quel malheur d'être indocile ! et un jour, quel regret !

Que de gens regardèrent en pitié la crédulité de ces saints rois, et que ne dirent-ils pas au sujet de leur voyage ! Mais quand les mages eurent trouvé ce qu'ils étaient venus chercher, se surent-ils mauvais gré d'avoir été si prompts à suivre la voix de Dieu ? Rougirent-ils de leur simplicité ? se plaignirent-ils des fatigues de leur voyage ? Jugez par là des sentiments qu'on éprouve quand on est arrivé au terme de la vie. Qu'il est doux alors d'avoir suivi l'étoile ! Hélas ! quelle différence de sort entre Hérode et les mages !

Mais quelle fut leur joie lorsqu'ils aperçurent ce divin Sauveur, dans lequel, éclairés d'une lumière surnaturelle, ils reconnurent que résidait corporellement toute la plénitude de la divinité. Pénétrés des plus vifs sentiments de religion, avec quel profond respect, avec quelle ferveur se prosternèrent-ils en sa présence ? Notre piété ressemble-t-elle à celle des rois mages ? Cependant c'est le même Jésus-Christ qui est réellement présent sur nos autels.

Ah ! mon doux Jésus, que j'ai peu profité jusqu'ici de votre divine présence ! Mon peu de respect faisait douter de ma foi. J'en gémis, Seigneurs, et, par mes hommages, je veux réparer désormais mes irrévérences.

IIe CONSIDÉRATION. — FAVEURS DE DIEU.

Combien cette adoration des mages fut agréable au Sauveur du monde! Avec quelle vive foi ils répandirent leur cœur en sa présence! Mon Dieu, qu'une foi sincère est éloquente, et que le langage du cœur vous plaît!

Quelque précieux que fussent leurs présents, leur piété et leur charité furent encore plus agréables au Seigneur; c'est le cœur qui donne le prix à nos libéralités; sans lui le Ciel ne saurait agréer nos offrandes. Ne nous présentons-nous jamais devant Dieu les mains vides, et lors même que nous lui donnons, lui offrons-nous ce qu'il demande? Que de gens rendent à Dieu un vain culte, parce que leur cœur est éloigné de lui, et qu'ils ne suivent pas sa volonté.

Combien grandes furent les faveurs et les grâces surnaturelles dont Jésus-Christ enrichit l'âme de ces premiers fidèles? Dieu récompense ses propres dons, et l'homme insensé refusera de lui en faire hommage : quelle injustice!

La sainte Vierge et saint Joseph furent encore l'objet de leur vénération. Souvenez-vous qu'on n'honore jamais le fils, qu'on n'ait de l'amour et de la dévotion pour la mère. Mon Dieu, que de bonheur tout à la fois, quand on vous trouve! Il ne faut pas s'étonner si les mages ne sont rebutés ni par l'obscurité du lieu, ni par la pauvreté des personnes: leur foi supplée à tout. N'est-ce pas par notre peu de foi que nous sommes si peu touchés de nos grands mystères?

Ah! mon doux Sauveur, que de belles leçons et que de grands exemples m'offrent ces saints rois! Faut-il que parce que je puis vous trouver avec moins de difficultés, je vous cherche avec moins d'empressement, et je vous adore avec moins de respect? Voilà ce que j'ai fait et voilà aussi ce que je déteste, résolu de vous faire assidûment ma cour et de vous adorer en esprit et en vérité le reste de ma vie.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Figures. — 4. Comparaisons. — 5. Motifs et moyens. — 6. Plans divers. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

Voir pour d'autres instructions et matériaux analogues nos autres ouvrages : 1° *Panorama des Prédicateurs*, t. II; 2° *Symbole;* 3° *Sermons sur les Mystères de N. S. Jésus-Christ.*)

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Reges Tharsis et insulæ munera offerent, reges Arabum et Saba dona adducent. (Ps., LXXI, 10.)

Venite adoremus eum, quoniam ipse est Deus noster. (Id., XCIV, 3.)

Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est. (Is., LX, 1.)

Nouveau Testament. — Ecce Magi ab oriente venerunt Hierosolymam, dicentes: Ubi est qui natus est rex Judæorum. (Matth., II, 1.)

Vidimus stellam ejus et venimus adorare eum. (Id., *Ibid.*, 3.)

Intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus, et procidentes adoraverunt eum, et apertis thesauris suis obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham. (Id., *ibid.*, 10-11.) (Vide *totum istud caput.*)

2. — SS. PÈRES.

In loco humili et suppellectile vili, rex regum et Dominus dominantium invenitur, cognoscitur et adoratur. (S. Gregor. Nyss., *Orat. de Christi Nativ.*)

Thus, aurum, myrrham, regique, hominique, Deoque dona ferunt. (S. Hieron., *Comment. in* c. II, *Matth.*)

Magnum sacramentum! in præsepi jacebat et Magos ab Oriente ducebat; abscondebatur in stabulo et agnoscebatur in cœlo. (S. Augustin., *Serm.* 2 *de Epiphan.*)

Quem Magi infantem venerati sunt in cunabulis, nos omnipotentem adoramus in cœlis. (S. Leo, *Serm.* 2 *de Epiphan.*)

Pastores fuerunt primitiæ Judæorum,

Magi facti sunt primitiæ gentium. Illi de proximo adducti, isti de longinquo reducti. (S. Fulgent., *Serm.* 5 *de Epiphan.*)

Videte quam certa sit fides et nihil hæsitans Magorum ; non quærunt utrum natus sit, sed interrogant sine hæsitatione ubi natus sit. (S. Bernard., *Serm.* 1 *de Epiphan.*)

3. — FIGURES.

L'ÉTOILE DE JACOB. Orietur stella ex Jacob. (Num., XXIV, 17.)

LA VOCATION D'ABRAHAM. Elle est la figure de celle des mages et des peuples chrétiens.

LA REINE DE SABA. Elle est la figure de la visite des mages.

VISION DE SAINT PIERRE. Sa signification est la vocation des gentils à la foi.

4. — COMPARAISONS.

1. OR. De même que l'or est le plus précieux des métaux, de même la charité est la plus parfaite des vertus.

2. MYRRHE. On employait autrefois la myrrhe pour la conservation des corps, nous devons de même employer les austérités pour préserver nos âmes de la corruption du péché.

3. ENCENS. L'encens s'élève quand il touche les charbons ardents; nos prières s'élèveront de même jusqu'à Dieu si elles partent du cœur, foyer d'amour, brasier ardent de la charité.

4. SYMBOLES. Les présents des mages ne furent que des symboles ; nos vrais présents doivent être nos vertus.

5. — MOTIFS ET MOYENS.

Motifs pour célébrer saintement cette fête.

1. VOCATION A LA FOI. C'est en ce jour que Dieu nous appelle à la foi dans la personne des mages : *De tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum.* (I Petr., XI, 3.)

2. MANIFESTATION DE N. S. JÉSUS-CHRIST. Mox ab omnibus vult agnosci qui dignatus est omnibus nasci. (S. Leo, *Serm.* 2 *de Epiphan.*)

3. JOIE DE L'ÉGLISE. L'Église est aujourd'hui dans la plus grande joie, parce que les promesses de son établissement et de son étendue universelle commencent à s'accomplir : *Dominabitur a mari usque ad mare.* (Ps. LXXI, 8.)

Moyens ad eumdem finem.

1. RECONNAISSANCE ENVERS JÉSUS-CHRIST qui nous appelle à lui dans sa première *manifestation.*

2. IMITATION DES MAGES dans leur *foi,* leur *courage,* leur *obéissance,* leur *piété.*

3. DOCILITÉ aux inspirations de la grâce.

6. — PLANS DIVERS.

ANCIENS.

Ier PLAN.

TROIS OFFRANDES.

(S. Thomas d'Aquin, 2, 2, q. 18, art. 2.)

1. Datur munus a manu. — 2. Datur munus a lingua. — 3. Datur munus ab obsequio.

—

IIe PLAN.

MANIÈRE DE CHERCHER LE SAUVEUR.

(S. Bonaventure, *Serm.* 6 *inf. Oct. Epiph.*)

Nous devons le chercher avec les mages :

1. Par l'or de la charité. — 2. Par l'encens de l'oraison. — 3. Par la myrrhe de la contrition.

—

MODERNES.

Ier PLAN.

CONDUITE ET IMITATION DES MAGES.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — CONDUITE DES MAGES.

Subdivisions : 1. A l'apparition de l'étoile. — 2. A sa disparition. — 3. Aux pieds de la crèche. — 4. A leur retour.

2e POINT. — IMITATION DES MAGES.

Subdivisions : 1. Docilité à la voix de la grâce. — 2. Affection aux choses du salut. — 3. Offrande. — Renoncement au péché.

—

IIe PLAN.

VOCATION A LA FOI.

(Le même.)

1er POINT. — DE NOTRE ÉTAT SANS LE CHRISTIANISME.

Subdivisions : 1. Par rapport aux croyances. — 2. Par rapport aux mœurs et à l'état social.

2e POINT. — BIENFAIT DE NOTRE VOCATION A LA FOI.

Subdivisions : 1. Par rapport à Dieu. — 2. Par rapport à nous-mêmes.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. BASILE. — Hom. 25.
S. EPIPHANE. — Orat.
S. J. CHRYSOSTÔME. — Hom. 6 in c. II Matth.

S. AMBROISE.	— Serm. 18, 19, 20, 21 et 23.
S. JÉRÔME.	— Comment. in c. II Matth.
S. AUGUSTIN.	— Serm. 2, 11, 12, de Epiphania.
S. LÉON.	— 8 serm. de Epiphan.
S. FULGENCE.	— Serm. 5 id.
S. MAXIME.	— 8 id.
S. P. CHRYSOLOGUE.	— 5 id.
S. BERNARD.	— 3 id.
S. THOMAS.	— In Festiv.
S. BONAVENTURE.	— 4 serm. de Epiph.

HAGIOLOGUES.

BENOIT XIV.	— Tr. des Festis Dom.
THOMASSIN.	— Traité des fêtes.
MARTÈNE.	— De antiqua Ecclesiæ Disciplina.
BAILLET.	— Vies des Saints.
GOUGET.	— Histoire des Mystères de N. S.
MEUSY.	— Catéchisme des Fêtes.
GODESCARD.	— Fêtes mobiles.

ASCÉTIQUES.

NOUET.	— L'Homme d'oraison.
D'ARGENTON.	— Grandeurs de J. C.
BOSSUET.	— Elévat. sur les Mystères.
KROUST.	— Médit. sur les Mystères.
DOM GUERANGER.	— Année liturgique.

PRÉDICATEURS.

ANCIENS.

ALBERT LE GRAND	— 2 serm. in Epiphan.
DENIS LE CHARTR.	— 3 id.
GUILL. DE PARIS.	— 5 id.
S. BERNARDIN DE SIENNE.	— 1 id.
BELLARMIN.	— 1 Serm. in Epiphan.
NICOLAS DE CUZE.	— 6 id.
S. THOMAS DE VILLENEUVE.	— 2 id.
OSORIUS.	— 1 id.
GRENADE.	— 1 id.
MATTHIAS FABER.	— Concion.

MODERNES.

LA COLOMBIÈRE.	— 1 serm.
TEXIER.	— 1 id.
FROMENTIÈRES.	— 1 id.
BOURDALOUE.	— 1 id.
BOSSUET.	— 1 id.
FÉNELON.	— Vocation à la foi.
MASSILLON.	— 1 serm.
LENFANT.	— 1 id.
DE BOULOGNE.	— 1 id.

PRONISTES.

CARTHAGÈNE.	— Homiliæ multæ.
LAMBERT.	— 1 hom. sur l'Epiphanie.
MONMOREL.	— Id.
JOLY.	— 1 prône.
REYRE.	— Grandeurs de J. C.
GIRY.	— Disc. sur les fêtes de N. S.
M. L'AB. GOSSELIN.	— Instruct. sur les fêtes.

RÉPERTOIRES.

COMBEFIS.	— Bibliotheca Patrum concionatoria.
HOUDRY.	— Bibl. des Prédicateurs.
MONTARGON.	— Dict. apostolique.
DASSANCE.	— Nouvelle bibl. des Prédic.
M. L'ABBÉ C. MARTIN.	— Panorama des Prédicat., t. II, p. 167. — Sermons sur les Mystères de N. S. J.-C.

8. MARTYROLOGE. — Épiphanie. — Sainte Macre, v. et m. — S. Mélaine, év. — S. André Corsin, év. — S. Nilamon, solit. — S. Pierre Thomas, év. et m. — S. Gurval, év. — S. Guérin, id. — S. Pierre, ab.

7 janvier. — SAINT RAYMOND DE PEGNAFORT.

(L'AN 1175.)

VIE DE SAINT RAYMOND.

Saint Raymond, surnommé de Pegnafort, vint au monde l'an 1175, au château de Pegnafort en Catalogne ; ses parents étaient seigneurs de ce lieu et alliés des rois d'Aragon. Il fut élevé avec soin dans l'étude des sciences humaines, et il y fit en peu de temps de si grands progrès, qu'il enseigna publiquement la philosophie à Barcelone avec beaucoup de succès. Il s'adonna ensuite à l'étude des lois, et pour s'y perfectionner il alla étudier en Italie dans l'Université de Bologne. Il s'y fit bientôt admirer, et, reçu docteur en l'un et l'autre droit, il fut pourvu d'une chaire de professeur aux applaudissements du public.

On vantait son esprit, mais encore plus son désintéressement et sa vie exemplaire ; car il n'accepta les appointements que la ville lui assigna sur les deniers

publics que pour les distribuer aux pauvres : ses études n'avaient d'autre motif que la charité.

Beranger, évêque de Barcelone, revenant de Rome, passa par Bologne pour voir le docteur Raymond son diocésain, dont on parlait partout avec tant d'éloge. Il comprit aisément de quel avantage un tel sujet serait pour son diocèse. Il le pourvut d'un canonicat, et bientôt après d'une des premières dignités. L'Eglise de Barcelone profita de la perte que venait de faire l'Université de Bologne. Le mérite et la haute piété de Raymond jetèrent bientôt un grand éclat. Sa charité envers les pauvres, son amour de la retraite, son assiduité à l'office divin, son recueillement intérieur, sa modestie, firent impression sur les esprits et sur les cœurs, et réformèrent en peu de temps tout le clergé.

Saint Raymond ne songeait qu'à se sanctifier dans les exercices de la mortifica-' et de la pénitence, lorsque Dieu l'appela à un état plus parfait. Le scrupule qu'il eut d'avoir détourné un de ses parents d'embrasser le nouvel Institut de saint Dominique, sous prétexte que les nouveautés sont suspectes, fut le moyen dont Dieu se servit pour l'y faire entrer lui-même. Il en prit l'habit à Barcelone, le jour du vendredi saint de l'an 1222, environ huit mois après la mort du saint fondateur.

Ce nouvel état de vie fut pour lui une occasion de ranimer sa ferveur. Jamais novice n'alla plus vite dans les voies de la perfection et ne pratiqua une plus profonde humilité et une régularité plus exacte.

Il supplia les supérieurs de lui imposer une sévère pénitence, afin qu'il pût expier les vaines complaisances qu'il avait eues en enseignant dans le monde avec tant d'applaudissements et de succès. Le provincial y consentit; mais elle ne fut point comme il l'entendait. Il lui ordonna de composer, dans cet esprit, une *Somme de cas de conscience,* et c'est celle qu'on appelle encore aujourd'hui la *Somme de Raymond;* c'est la première qui ait paru sur cette matière.

La générosité avec laquelle un homme si distingué par sa naissance, par ses talents et par sa dignité, avait quitté le monde pour vivre humble et obscur dans l'état religieux, le rendit encore plus célèbre par tout l'univers; on venait à lui de toutes parts comme à un oracle.

Ce fut lui que le Ciel choisit pour contribuer plus que personne à la fondation d'un ordre célèbre dans l'Eglise pour la rédemption des captifs, sous le titre de Notre-Dame de la Merci. La vision que Jacques, roi d'Aragon, saint Pierre Nolasque, et notre saint, son confesseur, eurent tous trois la même nuit, les réunit pour établir ce nouvel Institut. Saint Pierre Nolasque fut le chef, le roi d'Aragon l'appui, et saint Raymond l'âme de cette sainte entreprise, qui a eu de si grands succès.

Cependant Jean d'Abbeville, cardinal, évêque de Sabine, et légat du saint-siége, arriva en Espagne pour faire prêcher la croisade contre les Maures. Il ne crut pas pouvoir réussir dans son importante légation, si saint Raymond, puissant en paroles et en œuvres, ne le secondait par ses conseils et par son zèle. Le saint prêcha avec tant de talent et tant d'ardeur que le légat ne craignit pas de lui attribuer les grands avantages qu'on remporta sur les infidèles. Le cardinal, de retour à Rome, dit tant de bien de saint Raymond, que le pape Grégoire IX l'appela auprès de lui, le fit son chapelain, son confesseur, et l'établit grand pénitencier de l'Eglise de Rome. Connaissant sa haute capacité, il lui ordonna de compiler toutes les *Décrétales,* ou constitutions pontificales de ses prédécesseurs, ainsi que les décrets des conciles. Cette collection est la plus autorisée, et la plus universellement reçue dans toutes les Universités.

Ses nombreuses occupations et ses études n'altérèrent jamais sa piété, et ne le dispensèrent en aucune manière des moindres devoirs de la vie religieuse. Le pape le pressa inutilement d'accepter l'archevêché de Tarragone, et plusieurs autres dignités. Son humilité fut toujours invincible. Les médecins ayant jugé à propos qu'il retournât en Catalogne pour remettre sa santé, il revint dans son premier

couvent de Barcelone, simple religieux, sans bénéfice, sans titre, sans pension, se regardant en tout comme le dernier de ses frères.

Ses pénitences excessives avaient causé sa maladie, et à peine fut-il rétabli, qu'il reprit avec encore plus de ferveur ses premières austérités. Il ne mangeait qu'une seule fois le jour; il prenait une rude discipline toutes les nuits; ses veilles étaient extraordinaires, son oraison continuelle. Il n'était sévère qu'à lui-même; la douceur de Jésue-Christ fut le modèle de la sienne; et sans avoir jamais de lâches complaisances, il sut gagner le pécheur, sans flatter le péché.

Il goûtait tranquillement les douceurs spirituelles de la vie privée, dans son couvent de Barcelone, lorsqu'en 1238, il fut élu malgré lui général de son ordre, à la place de Louis Jourdain, qui avait succédé à saint Dominique. Une si haute dignite aurait pu flatter un cœur moins humble que celui de Raymond; l'amour-propre n'aurait pas manqué de trouver dans ce poste éclatant des raisons d'y rester pour la plus grande gloire de Dieu et pour le bien de l'ordre; mais saint Raymond avait des sentiments bien différents. Après avoir fait à pied la visite de toutes les provinces et ranimé la ferveur dans le cœur de tous ses freres, il renonça au généralat.

Mais sa vie privée et sa retraite ne furent pas sans de nouveaux travaux. Les papes Célestin IV, Innocent IV, Alexandre, Urbain et Clément le chargèrent souvent d'affaires importantes et difficiles. Dieu bénit son zèle et voulut qu'il rendît à l'Eglise de nombreux services.

Le roi, qui avait une entière confiance en lui, l'avait fait venir à Majorque, où était alors la cour. Il y convertit beaucoup de juifs et de Maures; mais s'étant aperçu que ce prince avait dans son palais une personne, avec laquelle on le soupçonnait d'avoir quelque intrigue, le saint prit la liberté de l'en avertir, et de le prier de l'éloigner. Voyant que le scandale continuait, et que ce prince ne lui faisait que de vaines promesses, il se crut obligé de demander la permission de se retirer; le roi la lui refusa.

Il se présente pour s'embarquer; mais on lui dit que le prince avait fait défense de le recevoir sous peine de la vie. Plein de confiance en Dieu, il dit à son compagnon : « Un roi de la terre nous ferme le passage, mais le Roi du ciel y suppléera. » Son espérance ne fut point confondue, car Dieu fit un miracle pour lui procurer le moyen de retourner à Barcelone; son manteau lui servit de navire et de voile pour traverser la mer.

Un miracle si éclatant avait eu trop de témoins, pour n'être pas bientôt connu de tous. L'estime et la vénération pour le saint augmentèrent; le roi en fut touché; il éloigna la personne qui le compromettait, et se remit avec encore plus de confiance sous la conduite de son saint directeur.

Raymond vécut encore quelques années dans de continuels et fatigants exercices de charité. Ni ses voyages, ni les travaux de ses missions, ni ses maladies mêmes ne l'empêchaient d'offrir chaque jour le divin sacrifice, et il le faisait avec tant de piété qu'on disait communément qu'il convertissait autant par sa modestie en disant la messe, que par la force de ses raisons en prêchant. Il pria saint Thomas d'Aquin d'écrire contre les superstitions des infidèles, et c'est à sa sollicitation que nous devons ce que cet angélique docteur a écrit dans sa *Somme contre les Gentils*. Enfin saint Raymond, usé de travaux, comblé de mérites, mourut à Barcelone, aussi saintement qu'il avait vécu, le 6 janvier 1275, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans et quatre mois. Les rois de Castille et d'Aragon, qui l'avaient visité durant sa maladie, honorèrent ses funérailles de leur présence, ainsi que les princes et les princesses de leurs maisons, les prélats et les principaux seigneurs de leurs cours et tout le peuple de la ville. Trois cent vingt-six ans après sa mort, Clément VIII, excite par la dévotion des rois et des peuples, et par un grand nombre de miracles, le canonisa solennellement le 24 avril de l'an 1601.

PANÉGYRIQUE DE SAINT RAYMOND DE PEGNAFORT.

TEXTE : *Quis, putas, est fidelis dispensator, et prudens quem constituit Dominus super familiam suam?* (Luc., XII, 42.)

Cette grande question : Quel est l'économe fidèle et prudent que le maître établit sur sa famille pour distribuer à chacun sa mesure de blé en son temps? le divin Sauveur la résolut lui-même en disant que c'est la vigilance qui en fait le caractère distinctif : *Beati servi illi, quos cum venerit Dominus, invenerit vigilantes.* (Luc., XII, 37.) Puis il enseigne ce qu'ils doivent être à l'heure où le maître viendra frapper à leur porte : *Sint lumbi vestri præcincti.* C'est la pureté du cœur; puis il ajoute : *Et lucernæ ardentes in manibus vestris.* Ce sont les bonnes œuvres qui doivent orner leur vie. Saint Grégoire commente ainsi ces paroles : *Lumbos enim præcingimus, cum carnis luxuriam per continentiam coarctamur. Lucernas quippe ardentes in manibus tenemus, cum per bona opera proximis nostris lucis exempla monstramus.* (*Hom.* 13 *in Evang.*) C'est bien là le résumé de la vie de saint Raymond de Pegnafort. Ce sont là les plus beaux titres de sa gloire. Méditons-les. Nous admirerons la *pureté* et les *œuvres* de sa vie.

Ier POINT. — PURETÉ DE SA VIE.

Les hommes auxquels Dieu confie d'autres âmes, sont obligés d'exercer sur eux-mêmes une double vigilance : veiller d'abord à ce que leur vie intime soit sainte devant Dieu, que le sanctuaire de leur âme sacerdotale soit pur : puis veiller encore pour entraîner au bien les âmes par le spectacle édifiant de leurs travaux et de leurs bons exemples. Celui qui joint à cette fidélité à Dieu cette divine prudence est vraiment le serviteur digne d'être placé à la tête de la famille chrétienne. Tel fut saint Raymond; sa vie fut pure et sans tache.

Né au château de Pegnafort, (1175) en Catalogne (Espagne), il eut pu se laisser facilement entraîner aux plaisirs de la vie qui s'offraient à sa jeunesse forte et pure, et, pour échapper au monde et à ses dangereuses illusions, pour apaiser les orages du cœur, il eut recours à deux remèdes : la prière et l'étude; l'un pour élever chaque jour son cœur à Dieu par un amour tendre et profond; l'autre pour occuper et orner son esprit par la science divine et humaine. Ainsi, utiles à lui-même ses connaissances si étendues et si solides devaient encore servir au bien général de l'Eglise et de la société. Aussi fut-il un véritable prodige dans son siècle. A l'âge de vingt ans, il enseignait la philosophie à Barcelone, chaire illustre alors, qu'il occupa pendant dix ans, aussi respecté pour la science que vénéré pour sa haute piété et l'innocence de sa vie. Il ne cessa d'étudier qu'en cessant de vivre. A trente ans il se livra, à Bologne, à l'étude du droit canonique et civil; devenu docteur dans ces matières, il les professa dans cette ville avec grand éclat : l'Italie le vit comme l'avait vu l'Espagne, toujours pur dans ses mœurs, toujours incorruptible au milieu d'un monde corrompu et corrupteur. Le torrent du vice ne l'entraîna pas dans son lit impur et il donna là, comme partout, au clergé et aux fidèles le spectacle d'une vertu à toute épreuve. Il se tenait prêt à servir les desseins de Dieu sur lui et quand vinrent les situations difficiles, Dieu le trouva orné d'assez de vertus et de science pour être toujours à la hauteur de sa mission. On le trouvera sur son lit de mort comme on l'avait vu toute sa vie : *Sint lumbi vestri præcincti.* Sa longue vie ne fut qu'une préparation continuelle à l'arrivée de son divin Maître : il ne se servit des dons de Dieu que pour en devenir plus humble, plus pur, plus mortifié à mesure que le monde applaudissait à sa gloire.

IIe POINT. — SES BONNES ŒUVRES.

Bientôt il est nommé chanoine, archidiacre, grand vicaire et official de Barcelone (1219). Alors commença sa carrière publique. Quelle charité! il appelait les pauvres ses *créanciers.* Quel zèle pour la gloire de l'Eglise et la conquête des

âmes par le bon exemple : que de fois le peuple était touché en voyant les larmes qui accompagnaient ses ferventes prières et la célébration de l'auguste sacrifice! Il aspirait à une vie plus austère et plus occupée encore, et à l'âge de quarante-sept ans, il entra chez les dominicains (1222). Là il demanda une forte pénitence pour la complaisance, pourtant si noble, qu'il avait eue jadis pour l'enseignement : on lui imposa celle d'écrire la *Somme* dite de saint Raymond, la première en ce genre. Il travailla encore, pendant trois ans, aux *Décrétales*, reueil des décrets des papes et des conciles depuis 1150 où finissait la compilation de Gratien. Immenses services rendus à l'Eglise! Nommé confesseur de Jacques, roi d'Aragon, il eut le courage de combattre fermement la validité de son mariage qui fut déclaré nul. Ami et confesseur de saint Pierre Nolasque, il le seconda dans l'institution de l'ordre de la Merci pour la rédemption des captifs. Enfin une si haute capacité jointe à tant de vertus, lui mérita la confiance du pape Grégoire IX (1230) qui le nomma son chapelain, son pénitencier et son confesseur. Bientôt on veut l'élever sur le siége de l'archevêché de Tarragone, capitale du royaume d'Aragon, il refuse avec larmes ce poste élevé; on persiste, il obéit, mais à regret et il tombe malade de douleur. Il retourne dans sa patrie. Puis nommé général des dominicains (1238) à Bologne, il revient en Italie où sa vertu et sa science éclatent plus que jamais.

Mais les honneurs pèsent aux âmes humbles et profondément attachées aux biens impérissables de l'éternité : c'est pourquoi Raymond demanda, comme une grâce, d'être déchargé du fardeau et des honneurs de sa nouvelle dignité, et le reste de sa vie, il ne songe plus qu'à se préparer à l'arrivée du divin Maître qu'il avait pourtant servi avec tant d'amour et de fidélité. Qui dira les bonnes œuvres dont ses dernières années furent remplies? Celles que le monde connaît n'en sont qu'une faible partie : Dieu a seul le secret des autres. Enfin cette longue série d'actions vertueuses fut une lumière et un enseignement pour le monde; il tenait dans ses mains ces lampes mystiques qui éclairèrent bien des âmes sur la route du ciel; et quand vint son heure, le Seigneur le trouva prêt. Il fut de ceux dont il est écrit : *Beati illi servi*, *quos cum venerit dominus*, *invenerit vigilantes*. Il mourut visité par les rois et les grands dans sa dernière maladie. Il avait vécu près de cent ans. (1275.)

M. F., n'admirez-vous pas la fermeté de ce caractère toujours semblable à lui-même parce qu'il était joint à une foi, à un amour de Dieu, à des convictions religieuses qui ne se démentirent jamais. Ah! il en est toujours ainsi quand de grands talents sont unis à une profonde piété. Celle-ci est l'arome de la science qui, sans elle, n'engendre que l'orgueil et la corruption. Pourquoi sommes-nous aujourd'hui si faibles, pourquoi les caractères ont-ils tant baissé, pourquoi les âmes fortes sont-elles si rares parmi nous? Il y a deux causes à ce mal : la foi s'est refroidie en nous et l'ignorance en religion est presque générale. Et voilà pourquoi aussi notre vie est mauvaise; voilà pourquoi nos mœurs sont si faciles et notre vie si vide de bonnes œuvres : la lumière de la foi s'est éteinte dans nos cœurs; étonnez-vous si nous marchons dans les ténèbres du vice. Oh! Imitons la foi forte qui a rendu saint Raymond si pur et si riche en bonnes œuvres afin que Dieu puisse un jour nous trouver dignes de lui. *Amen.*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

(Voir d'autres matériaux se rapportant à la même fin au titre : S. Pierre Nolasque, 31 janvier.)

1. — ÉCRITURE.

Cum averterit Deus captivitatem plebis suæ, exultabit Jacob, et lætabitur Israel. (Ps., XIII, 7.)

Spiritus Domini super me, eo quod unxerit Dominus me, ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde et prædicarem captivis indulgentiam, et clausis apertionem, ut consolarer omnes lugentes, ut darem eis coronam pro cinere, oleum gaudii pro luctu, pallium laudis pro spiritu mœroris. (Is., LXI.)

Mitto vos sicut oves in medio luporum. (Matth. 10.)

Ego vinctus Christi Jesu. (*Ad Philem.*, 1.)

Optabam ego ipse anathema esse a Christo, pro fratribus meis, qui sunt cognati mei secundum carnem. (*Ad Roman.*, IX.)

Volebamus tradere vobis, non solum Evangelium Dei, sed etiam animas nostras, quoniam carrissimi nobis facti estis. (I Thessalon., II.)

2. — SS. PÈRES.

In captivis fratribus nobis contemplandus est Christus, et redimendus de captivitate, qui nos redemit de morte. (S. Cyprian.)

Omnis summa christianæ disciplinæ in misericordia et pietate. (S. Ambrosius, *de Officiis.*)

Beati illi qui subveniunt miseris, quoniam illis rependitur, ut per misericordem Dominum miseria liberentur. (S. Augustin., *de Sermone dominico.*)

Misericordem esse, est habere miserum corde, miseria aliorum, quando illam reputamus quasi nostram. (S. Thom., *in Matth.*, v.)

3. — COMPARAISONS.

1. Comme les trois apôtres du Thabor qui furent favorisés de la vision céleste, les trois fondateurs de l'ordre de la Merci, Jacques le Conquérant, saint Pierre Nolasque et saint Raymond de Pegnafort furent favorisés de la vision de la Reine des cieux, et apprirent de sa bouche même combien l'œuvre qu'ils allaient entreprendre était sublime et sainte.

2. Pierre Nolasque était le bras de l'œuvre, Raymond en était comme l'âme. Tandis que le premier en formait les éléments en Espagne, celui-ci devenu grand pénitencier à Rome, en obtenait la confirmation par Grégoire IX.

3. De même que le Samaritain de l'Évangile, il est touché de voir son prochain maltraité et il met tout en œuvre pour le secourir.

4. — VERTUS DU SAINT.

1. Abnégation. Loin de rechercher les honneurs, il refusa obstinément l'archevêché de Tarragone que le pape lui ordonnait d'accepter.

2. Mortification. Il ne mangeait qu'une fois le jour ; il prenait la discipline après complies et après matines.

3. Piété. Il faisait chaque jour les stations à tous les autels de son église. Son oraison était toujours accompagnée de soupirs et de larmes.

4. Charité. Il est regardé comme le second fondateur de l'ordre de la Merci, l'ordre de la charité par excellence.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DU SAINT.

Ier PLAN.

DOUBLE ŒUVRE DE MISÉRICORDE.

(M. l'abbé C. Martin.)

Texte : *Caritas Christi urget nos.* (I Cor., III.)

Saint Raymond, ayant puissamment contribué à la fondation de l'ordre de la Merci, s'est sanctifié par la pratique des œuvres :

1er point. — De miséricorde corporelle.

Subdivisions : 1. En rachetant les esclaves. — 2. En les rendant à la santé et à leur patrie.

2e point. — De miséricorde spirituelle.

Subdivisions : 1. En les fortifiant dans la foi. — 2. En les consolant par l'espérance.

—

IIe PLAN.

PÈRE ET RÉDEMPTEUR.

(Le même.)

Texte : *Redemptionem misit populo suo.* (Ps. CX.)

1er point. — Notre saint fut le père des captifs.

Subdivisions : 1. Il soulageait leur misère et

leur faim dans l'esclavage. — 2. Il payait leur rançon.

2e POINT. — IL FUT LEUR RÉDEMPTEUR.

Subdivisions : 1. Il empêchait l'apostasie des faibles. — 2. Il affermissait dans la foi ceux qui se décourageaient. — 3. Il les consolait tous par l'espérance des biens futurs.

—

IIIe PLAN.

CAPTIVITÉ VOLONTAIRE.

(Le même.)

TEXTE : *Ego vinctus Domino.*

1er POINT. — IL FUT LE CAPTIF DE L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST.

Subdivisions : En se dépouillant 1° de ses biens, 2° de sa liberté, 3° de sa vie qu'il sacrifiait.

2e POINT. — IL FUT LE CAPTIF DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

Subdivisions : 1. Par le désir qu'il eut de délivrer les captifs. — 2. Par les actes de cette délivrance même.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES.

LÉANDRE ALBERT.	—	Vie de saint Raymond.
OZORIUS.	—	Supplément aux Annales de Baronius.
SURIUS.	—	Vies des Saints.
BOLANDUS.	—	Acta Sanct.
FERDINAND DE CHATELET.	—	Vie de saint Raymond.
MIROEUS.	—	Origine des monastères.
ALBAN BUTLER.	—	Vies des Saints.
PROUST.	—	Id.
RIBADENEIRA.	—	Id.
ROHRBACHER.	—	Id.

PRÉDICATEURS.

Les panégyriques de saint Jean de Matha, de saint Félix de Valois, de saint Pierre Nolasque, de saint Raymond Nonat et de saint Raymond de Pegnafort, ayant tous trait à la rédemption des captifs, ont pour base les mêmes matières. On consultera donc avec fruit les suivants :

BIROAT.	—	Panégyr. de saint Raymont Nonat.
SENAULT.	—	Id.
BOSSUET.	—	Panégyr. de saint Pierre Nolasque.
LATOUR DU PIN.	—	Id.

7. MARTYROLOGE. — Retour de l'Enfant Jésus d'Égypte. — S. Lucien, pr. et m. — S. Cler, diacre et m. — SS. Félix et Janvier, mm. — S. Julien, id. — S. Canut, roi d'Angl. — S. Crispin, év. — S. Nicète, id. — S. Théodore, moine. — S. Raymond de Pegnafort. — S. Anastase, év. — S. Aldric, id. — S. Thean, ab. — S. Vital, id.

8 janvier. — BAPTÊME DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

EXPOSITION.

La quinzième année de l'empire de Tibère, au temps où Ponce-Pilate était gouverneur de la Judée pour les Romains, qu'Hérode Antipus, fils de celui qui avait fait mourir les Innocents était tétrarque, c'est-à-dire prince de la Galilée, dépendant des Romains, saint Jean-Baptiste poussé de l'esprit de Dieu, sortit du désert pour prêcher la pénitence, et préparer les voies du Seigneur. Il vint le long du Jourdain, où il baptisait ceux qui accouraient pour l'entendre, les exhortant de pleurer leurs péchés et de se convertir à Dieu.

Ce fut en ce temps-là que le Sauveur du monde qui, depuis son retour d'Egypte, était demeuré inconnu dans Nazareth, petite ville de la Galilée, vint en Judée. C'était la trentième année de son âge; il voulut être baptisé par saint Jean, afin de sanctifier les eaux qu'il établissait matière du baptême des chrétiens, dont celui de saint Jean n'était que la figure, et de commencer sa vie publique par un grand acte d'humilité.

Au moment où Jésus-Christ s'avançait vers le Jourdain, saint Jean, éclairé par une lumière surnaturelle, connut distinctement que celui qui venait lui demander le baptême était le Messie.

Il est aisé de comprendre quels furent alors les sentiments de joie, d'admiration,

de respect et de tendresse de ce grand saint : « Eh quoi ! s'écria-t-il, le voyant descendre dans l'eau du Jourdain, vous venez à moi pour être baptisé ; c'est moi qui dois recevoir de vous le baptême. (Matth., III.) Mais le Sauveur lui répondit, que c'était ici un mystère qui devait s'accomplir ; qu'il avait résolu de commencer sa vie publique par cet acte d'humilité, afin de confondre l'orgueil du monde ; qu'il fallait se soumettre aux ordres de la divine sagesse, et remplir toute justice. Après cette réponse saint Jean ne résista plus.

A peine le Sauveur eut-il reçu le baptême, à peine fut-il sorti de l'eau, que s'étant mis en prière sur le bord du fleuve, le Père éternel voulut témoigner par un prodige inouï combien son humilité lui était agréable ; le ciel s'ouvrit tout à coup, et saint Jean vit le Saint-Esprit qui descendit visiblement sur lui en forme de colombe, et il entendit en même temps une voix qui venait d'en haut et qui disait : « C'est là mon Fils bien-aimé, en qui je trouve mes délices. » (Matth., III.)

L'humilité de cœur n'est pas longtemps sans récompense ; un affectueux anéantissement de nous-mêmes, une connaissance pratique de notre néant gagnent toujours le cœur de Dieu.

Admirable exemple que le Sauveur nous donne ici ! il nous apprend quelle estime nous devons faire de toutes les pratiques de piété.

Combien de gens regardaient le baptême de saint Jean comme une dévotion populaire. Jésus cependant ne croit pas qu'il soit indigne de lui de se mêler avec ce peuple, quand il s'agit d'une pratique de piété et d'un acte de religion.

Belle leçon pour ces chrétiens qui croiraient rabaisser leur noblesse et leur dignité, s'ils paraissaient aussi religieux et aussi dévots que le peuple. Tout ce que Dieu commande, tout ce qu'il agrée, fait honneur à ceux qui le pratiquent : nulle qualité plus honorable que celle de serviteur de Dieu.

Il ne faut pas s'étonner si le Saint-Esprit descendit sur le Sauveur du monde sous la figure d'une colombe. Rien n'exprime mieux la pureté de l'âme que confère le baptême. L'Esprit saint ne se repose que sur un cœur pur, et il ne trouve ses délices que dans une âme humble.

Un témoignage authentique de la divinité de Jésus-Christ, nous était trop avantageux pour ne pas devenir le sujet d'une fête particulière. Elle fut établie dans l'Eglise dès les premiers siècles, et on la célébra dès lors avec une magnificence extraordinaire. On la nomma pendant quelque temps *Théophanie*, c'est-à-dire, la fête de la manifestation de la divinité de Jésus-Christ. Selon la plus ancienne tradition, c'est au 6 janvier qu'arriva ce baptême ; voilà pourquoi l'Eglise a uni cette fête avec celle de l'Adoration des rois.

Saint Jean et Jésus-Christ ne s'étaient jamais vus ; mais ils ne laissaient pas de se connaître parfaitement. Saint Jean, avant même de naître, avait tressailli dans le sein de sa mère Elisabeth, en présence de la sainte Vierge qui portait le Sauveur.

Les saints Pères, entre autres saint Augustin, saint Chrysostôme et saint Jérôme, apportent plusieurs raisons de convenance, pour lesquelles le Sauveur, l'innocence même, et qui ôte les péchés du monde, a daigné recevoir de saint Jean un baptême qui n'était que pour les pécheurs. C'était, disent-ils, 1° pour engager les hommes par son exemple à recourir à son propre baptême dont ils avaient tous un si pressant besoin ; 2° pour faire paraître son humilité, en pratiqnant, comme il le dit lui-même, toute justice et toute vertu ; 3° pour autoriser la prédication de saint Jean son précurseur, qui appelait les Juifs à la pénitence ; 4° pour manifester le témoignage que le Saint-Esprit, son Père éternel et saint Jean lui-même lui devaient rendre, et disposer ainsi les peuples à l'écouter et à le suivre ; 5° pour sanctifier les eaux et les préparer par sa présence et par la vertu secrète qu'il y répandait, à devenir un jour salutaires aux autres, et capables, disent saint Hilaire et saint Ambroise, de donner la rémission des péchés par le sacrement qu'il devait instituer avant sa mort ; 6° pour abolir enfin, ajoutent saint Augustin et saint Chrysostôme, par cette cérémonie, le baptême judaïque, et établir son propre baptême, dont il ne publia le précepte que quelque temps après.

L'Evangile raconte que le Sauveur étant sorti de l'eau, le ciel s'ouvrit à ses yeux, et qu'il vit descendre l'esprit de Dieu, sous la figure d'une colombe qui se reposa sur lui. Les cieux ne sont point de nature à pouvoir se rompre. Saint Matthieu et saint Marc s'expriment ici selon le langage ordinaire. Il est probable que ce ne fut pas une séparation réelle, mais simplement une lumière subite, qui parut sortir du fond du ciel; comme quand on voit les éclairs ou la foudre fendre l'air, et se faire jour à travers la nue. Tous les saints Pères et toute l'antiquité chrétienne n'ont trouvé nulle indécence à ce que le Saint-Esprit parût en forme de colombe, puisque dans toute l'Ecriture, le Fils de Dieu est figuré sous le nom de lion de Juda, d'agneau de Dieu, de pierre angulaire, d'aigle, etc. Les Pères ont reconnu dans la colombe que Noé lâcha de l'arche, pour savoir si les eaux s'étaient retirées, un symbole de celle qui parut au baptême de notre Sauveur. La colombe est un animal doux, innocent, bénin, chaste, fécond, aimable; rien n'est plus propre à désigner les dons du Saint-Esprit : sa bonté, sa douceur, sa libéralité, sa fécondité, etc. Saint Justin, martyr, instruit par une ancienne tradition, dit qu'au moment où Jésus-Christ descendit dans le Jourdain, on vit un feu s'allumer sur les eaux; c'était sans doute l'effet de la lumière éclatante dont Jésus-Christ parut en ce moment tout resplendissant de clarté.

Plusieurs saint Pères appellent la solennité du baptême de Jésus-Christ la fête de l'illumination ou des lumières, c'est-à-dire le jour où la divinité de Jésus-Christ fut plus sensiblement manifestée. C'est aussi dans le même sens qu'ils ont appelé avec saint Paul le baptême des chrétiens, une illumination, soit que par ce sacrement nous sortons des ténèbres du péché, et que nous entrons dans le jour de la grâce, soit que nous y recevons la lumière de la foi, et que nous devenons enfants de Dieu. C'est sans doute sur cela qu'est fondée la pieuse coutume, qu'on voit encore dans plusieurs diocèses, de porter un flambeau éteint devant l'enfant qu'on va baptiser, et de le rapporter allumé après la cérémonie. L'Eglise grecque a toujours célébré et célèbre encore aujourd'hui la fête de l'Epiphanie avec une profusion de lumières; longtemps le même usage a subsisté dans l'Eglise latine.

INSTRUCTION.

Ire CONSIDÉRATION. — JÉSUS-CHRIST NE PARAIT JAMAIS PLUS GRAND QUE DANS SES PLUS PROFONDES HUMILIATIONS.

Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a jamais paru plus grand que dans ses plus profondes humiliations.

Quoi de plus humiliant pour un Dieu que la faiblesse d'un enfant ! C'est pourtant de cet Enfant si faible et si obscur que les anges publient la naissance ; c'est cet Enfant qu'un nouvel astre annonce aux peuples étrangers; c'est cet Enfant si pauvre et si délaissé, que des rois viennent adorer, et reconnaître sa souveraine puissance par leurs présents, par leurs profonds respects et par leurs religieux hommages. Quel roi de la terre a reçu plus d'honneur dans ses magnifiques palais? Quelle qualité naturelle, quelle raison humaine a pu être la cause de ce merveilleux événement? La toute-puissance du Maître de l'univers, ne s'y fait-elle pas sentir? Où trouve-t-on un caractère de majesté suprême mieux marqué? La divinité de ce tout petit enfant se fait jour à travers l'obscurité de sa naissance ; mais pénètre-t-elle jusqu'à nous? où sont nos empressements, notre dévotion, nos hommages?

La mort de Jésus-Christ fut bien humiliante; mais dans quelle circonstance la divinité de Jésus-Christ se montra-t-elle avec plus d'éclat? Le Sauveur expire, et toute la nature frémit; il rend le dernier soupir sur la croix, et à cette mort ses ennemis mêmes le reconnaissent pour le Dieu, pour le Messie; enfin il meurt, et dès qu'on ne peut plus douter qu'il ne soit mort, il se ressuscite.

Sagesse de mon Dieu, que vous êtes admirable ! Qu'y aurait-il eu de surprenant si, né au sein de l'abondance et de la gloire, le Sauveur avait reçu le respect des grands du monde; mais qu'à travers l'obscurité et l'indigence, il soit reconnu pour le Maître du monde, et qu'il soit adoré par les princes les plus religieux et les plus sages de l'univers, quelle preuve de sa divinité plus sensible, plus éclatante !

Mon Dieu, une foi vive consulte peu les sens, et elle découvre des merveilles dans nos mystères! il faut bien que la nôtre soit faible, puisque rien ne nous frappe que ce qui est sensible : souvenons-nous que rien n'affaiblit tant la foi que le dérèglement des mœurs.

IIe CONSIDÉRATION. — DE L'HUMILIATION DE JÉSUS-CHRIST DANS SON BAPTÊME.

Remarquons que le baptême du Sauveur du monde ne fut pas la moindre de ses humiliations.

Il est évident que les pécheurs seuls avaient besoin de cette purification : tous ceux qni se présentaient pour y participer, se reconnaissaient coupables, et passaient pour tels aux yeux de tous; d'autre part, convenait-il au Fils de Dieu, au Messie, de se faire comme le disciple de saint Jean? Le Sauveur du monde ne dédaigne pas cependant de se mêler avec les pécheurs, et avec eux d'écouter les exhortations de son précurseur, et de recevoir comme eux le baptême : pour lui quelle action plus humiliante!

C'est cependant dans cet acte d'abaissement que Jésus-Christ commence à être glorifié. Saint Jean, sans l'avoir jamais vu, le reconnaît pour son Sauveur, le Père éternel pour son Fils bien-aimé, le Saint-Esprit descend sur lui visiblement sous la figure d'une colombe : nulle part, ce semble, un témoignage plus authentique et plus frappant de sa divinité.

Adorons les humiliations de ce divin Sauveur; mais ayons honte et gémissons d'avoir eu jusqu'ici nous-mêmes tant d'horreur pour tout ce qui humilie. Il n'y a que les réprouvés que les abaissements de Jésus-Christ scandalisent. Un cœur pur, une âme fidèle ne découvrent jamais mieux la vertu de Dieu même, comme dit l'Apôtre, que dans ses humiliations.

C'est dans cet état d'anéantissement que Jésus-Christ est reconnu vrai Fils de Dieu; ce n'est qu'en marchant sur ses traces que nous serons reconnus ses vrais disciples : « Apprenez de moi, nous dit-il, que je suis humble de cœur. « Ai-je beaucoup profité de cette leçon? L'humilité est la marque de distinction des vrais fidèles ; sans elle on n'a nulle vertu. Mon Dieu, que de dépenses et de peines inutiles pour n'avoir pas bâti sur ce fondement !

Seigneur! quelle sotte vanité que la mienne ! j'ai péché, et je ne veux pas paraître pécheur : vous voyez, mon Dieu, quel est mon repentir. Faites que par votre grâce, je vous prouve combien il est sincère. J'ai été humilié sans être humble ; faites que je sois humble, et que j'accepte de bon cœur, pour l'amour de vous, toutes les humiliations qn'il vous plaira de m'envoyer.

IIIe CONSIDÉRATION. — PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1° Faites-vous une loi d'honorer les humiliations et la pauvreté de Jésus-Christ dans la personne des pauvres ; parlez-leur non-seulement d'une manière gracieuse et honnête, mais même avec respect. C'est un acte de civilité chrétienne et agréable à Dieu de les saluer. Jésus-Christ nous a positivement déclaré que c'est lui-même qu'on honore en la personne des malheureux ; c'est donc aussi lui-même qu'on méprise et qu'on outrage quand on les traite mal. Voyez si vous avez quelque parent dans l'affliction. Visitez-le, soulagez-le, consolez-le. Il n'est point de plus sotte vanité. et il n'est rien qui fasse voir un plus petit esprit et un plus mauvais cœur que de méconnaître un ami, ou un parent, parce qu'il est devenu

pauvre. Souvenons-nous que les humiliations de Jésus-Christ ont anobli la pauvreté.

2° C'est une pratique de piété commune à bien des saints, de remercier Dieu par une prière particulière toutes les fois que quelque humiliation nous arrive, ne fût-ce qu'un *Ave, Maria!* un *Laudate Dominum, omnes gentes*, un *Gloria Patri*, etc. Cet acte de soumission chrétienne, est une source de grandes grâces, et l'on peut dire que rien ne contribue tant à rendre le cœur heureux que ce parfait acquiescement à la volonté du Seigneur.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Plans divers. — 4. Auteurs à consulter. — 5. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Tunc venit Jesus a Galilæa in Jordanem ad Joannem ut baptizaretur ab eo. (Matth., III, 13.)

Joannes autem prohibebat eum, dicens: Ego a te debeo baptizari, et tu venis ad me?

Respondens autem Jesus, dixit ei: Sine modo; sic enim decet nos implere omnem justitiam. Tunc dimisit eum.

Baptizatus autem Jesus, confestim ascendit de aqua, et ecce aperti sunt ei cœli; et vidit Spiritum Dei descendentem sicut columbam et venientem super se.

Et ecce vox de cœlis dicens : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui. (Id., *ibid.*, 17.)

2. — SS. PÈRES.

Baptizato eo, reseratis cœlorum aditibus, Spiritus sanctus emittitur, et specie columbæ visibilis agnoscitur, et istiùs modi paternæ pietatis unctione perfunditur. Vox deinde de cœlis ita loquitur : *Filius meus es tu ; ego autem genui te.* Filius Dei auditu conspectuque monstratur. (S. Hilar., *in Matth.*, c. III.)

Joannes baptizat, accedit Jesus; non admittit Baptista, Jesus certat. Ego a te debeo baptizari, dicit lucerna soli, vox verbo, amicus sponso, inter natos mulierum major, primogenito omnis creaturæ, is qui in ventre adoratus fuerat; præcursor et præcursurus, ei qui apparuerat et appariturus erat. Quid autem Jésus? Sine modo; hoc enim certo consilio et dispensatione fit. Ascendit Jesus ex aqua, mundum enim secum in altum fert. (S. Gregor. Naz., *Orat.* 39.)

Nos hodie Christi baptismum veneremur, ac festum honeste celebremus; non ventri deliciis operam dantes, sed spiritualiter nos oblectantes. Lavamini, mundi estote. (Id., *ibid.*)

Opus erat Domino baptizari? Et ego interrogans, cito respondebo : opus erat Domino nasci? Opus erat Domino crucifigi? Opus erat Domino mori?... Si ergo tantam suscepit pro nobis humilitatem baptismum non erat suscepturus? Et quid profuit quia suscepit baptismum servi? Ut tu non dedignareris suscipere baptismum Domini. (S. August., Tr. 4 *in Joan.*, XII.)

3. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

HOMÉLIE POUR CETTE FÊTE.

(M. l'abbé C. Martin.)

1. Refus de S. Jean. — Joannes autem prohibebat. — 2. Baptême de Jésus. — Baptizatur autem Jesus. — 3. La colombe. — Columbam venientem. — 4. Voix du Père. — Vox de cœlis dicens.

IIe PLAN.

MOTIFS DU BAPTÊME DE JÉSUS-CHRIST.

(Le même.)

PREMIER MOTIF.

Pour autoriser la prédication de saint Jean-Baptiste.

DEUXIÈME MOTIF.

Pour sanctifier les eaux et les féconder pour le vrai baptême chrétien.

TROISIÈME MOTIF.

Pour préparer les peuples au vrai baptême du salut.

QUATRIÈME MOTIF.

Pour les manifestations des témoignages de son Père céleste, du Saint-Esprit et de saint Jean-Baptiste.

IIIe PLAN.

MANIFESTATION DE LA TRINITÉ.

(S. Augustin.)

IN BAPTISMATE CHRISTI :

1. Pater loquitur. — 2. Filius baptizatur. — 3. Spiritus descendit.

Ibi tota Trinitas. (S. Augustin., *L. de Trinit.*, c. 5.)

—

IVe PLAN.

MANIFESTATION DE LA DIVINITÉ ET DE LA MISSION DE JÉSUS-CHRIST.

(M. l'abbé C. Martin.)

1re CONSIDÉRATION. — MANIFESTATION DE LA DIVINITÉ DE J. C. DANS CE MYSTÈRE.

Subdivisions : Il est le Fils de Dieu : *Hic est filius meus.* — 2. Il procède de son amour : *Dilectus.*

2e CONSIDÉRATION. — MANIFESTATION DE SA MISSION.

Subdivisions : 1. Jean-Baptiste la proclame : *Ego a te debeo baptizari.* — 2. Le Saint-Esprit la consacre : *Et vidit Spiritum Dei descendentem sicut columbam et venientem super se.*

—

Ve PLAN.

ENSEIGNEMENTS MORAUX DE CE MYSTÈRE.

(Le même.)

1re CONSIDÉRATION. — PRATIQUER L'HUMILITÉ.

Subdivisions : 1. Comme saint Jean-Baptiste. — 2. Comme N. S. Jésus-Christ en cette circonstance.

2e CONSIDÉRATION. — REMERCIER N. S. J. C. DU BIENFAIT DE NOTRE BAPTÊME.

Subdivisions : 1. Par une foi vive en sa divinité. — 2. Par le renouvellement des promesses de notre baptême.

4. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

TERTULLIEN.	— De Baptismo.
S. HILAIRE.	— De Trinit.
	— In Matth.
S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE.	— Orat. 39.
S. J. CHRYSOSTÔME.	— De Baptismo Christi.
S. AUGUSTIN.	— Tr. 4 in Joan.
S. MAXIME.	— Hom. 1 in Epiphan.

COMMENTATEURS.

CORNELIUS A LAPIDE.	— In Matth., c. III.
MALDONAT.	— Id.
CORN. JANSENIUS.	— Id.

ANNOTATEURS.

MENOCHIUS.	— In Evang. Matth., c. III.
EMMANUEL SA.	— Id.
MARIANA.	— Id.

GLOSSATEURS.

ANSELME DE LAON.	— Glossa interlinearia.
WALAFRID STRABON.	— Glossa ordinaria.

ASCÉTIQUES.

SUFFREN.	— Année chrét.
NOUET.	— L'Homme d'oraison.
CROISET.	— Exercices de piété.
GRIFFET.	— Année chrét.
DOM GUÉRANGER.	— Année liturgique.
M. L'ABBÉ COULIN.	— Année du pieux fidèle.

PRÉDICATEURS.

Il est à regretter que les grands prédicateurs n'aient pas traité un sujet si fécond et si instructif. On le trouvera toutefois dans tous les homélistes.

5. MARTYROLOGE. — SS. Lucien, Maximien, Julien, mm. — S. Eugène, m. — S. Théophile, diacre, et S. Heliade, mm. — S. Apollinaire, év. — S. Séverin, év. — S. Maximin, év. — S. Patient, id. — S. Severin, ab. — S. Laurent Justinien, év. — S. Baudouin, m. — S. Hermenered, év. — S. Egemone, id. — S. Mauront, ab. — Sainte Gudule, v.

9 janvier. — MIRACLE DES NOCES DE CANA.

EXPOSITION.

Le Fils de Dieu n'avait besoin, pour se manifester au monde, que de paraître. Mais comme la plupart des hommes demandent à voir des choses extraordinaires pour croire, il voulut bien s'accommoder à leur faiblesse, et, pour les convaincre de la vérité de sa doctrine, faire des œuvres d'éclat, et manifester sa divinité par des miracles.

Le Sauveur revenait du désert, où il avait passé quarante jours, et commençait à peine à se produire dans le monde, lorsqu'il fut invité à une noce qui se faisait à Cana, petite ville de Galilée. Il s'y trouva avec sa mère et les quatre ou

cinq disciples qu'il s'était déjà choisis. Sans doute il voulut nous faire voir en cette occasion qu'on peut le trouver non-seulement dans la retraite, mais même dans le monde, quand c'est la charité, la nécessité, ou même la bienséance qui nous y appellent.

Marie, Mère de Jésus, était placée auprès de son Fils; elle remarqua sur la fin du repas qu'on manquait de vin. Elle résolut d'y pourvoir sans bruit. Elle s'adressa à son Fils, et persuadée qu'il suffirait de lui exposer le besoin des époux, pour l'engager à faire un miracle en leur faveur, elle se contente de lui dire tout simplement : « Ils manquent de vin. » (Joan., II.)

La réponse que lui fit le Fils de Dieu lui aurait paru un peu sèche, si elle en avait moins pénétré le mystère et le véritable sens : « Vous n'avez que faire de vous en mettre en peine, lui dit Jésus; je ferai en son temps tout ce qu'il faudra faire. » Marie ne répliqua pas, mais elle appela ceux qui servaient, et leur commanda tout bas, de faire ce qu'il leur ordonnerait.

Il y avait là six urnes de pierre qu'on avait mises pour servir aux purifications fort en usage parmi les Juifs durant les grands repas. Chaque urne tenait deux ou trois mesures d'eau, c'est-à-dire environ soixante litres.

A peine la sainte Vierge avait achevé de parler, que Jésus dit à ceux qui servaient : « Emplissez d'eau les urnes, » et ils les remplirent jusqu'au bord. Alors il ajouta : « Puisez maintenant, et portez-en au maître du festin. » Ce maître du festin était toujours un prêtre, lequel avait soin de régler tout et d'empêcher qu'on ne fît rien contre l'honnêteté et la bienséance. Celui-ci en ayant goûté, et ne sachant rien de ce qui s'était passé, appelle aussitôt l'époux, qui, selon la coutume, allait par les tables, donnait ordre que tout fût servi à temps, et qu'on ne manquât de rien : « Quoi, lui dit-il en souriant, est-ce ainsi que vous nous trompez ; les autres servent le bon vin au commencement du repas, et après qu'on a assez bu ils donnent le moindre ; mais vous, au contraire, vous avez gardé le bon pour la fin. » Chacun des conviés trouva ce nouveau vin excellent : on interroge les valets, qui assurent tous qu'ils avaient puisé de l'eau, et qu'ils en avaient rempli les urnes; tout le monde fut étonné de ce prodige. Le Sauveur commença à manifester sa gloire et sa puissance par cette action merveilleuse, qui fut le premier de ses miracles, et qui ne servit pas peu à affermir ses disciples dans la foi.

Que les mariages seraient heureux, si Jésus se trouvait à toutes les noces; les assemblées, les repas, les fêtes, seraient toutes chrétiennes s'il y était invité. On ne manquerait de rien dans les divers besoins de la vie, si, plein de confiance, on avait soin d'avoir Dieu toujours présent. C'est à la prière de Marie que le Sauveur opère le premier de ses miracles. Heureux qui sait se ménager la protection d'une si puissante Mère. Les grâces viennent toutes de Jésus-Christ comme de leur source; mais la sainte Vierge a grande part à la distribution. Quelle consolation pour ceux qui lui sont véritablement dévoués! Ce miracle est attaché à la prière de la très-sainte Vierge, et à l'obéissance des serviteurs. Voulons-nous que la Mère emploie son crédit auprès de son Fils, soyons des serviteurs obéissants et fidèles. En vain implore-t-on le secours de la Mère, si l'on fait profession de déplaire et de désobéir au Fils.

On a besoin de vin, et Jésus fait apporter de l'eau. L'obéissance, pour être parfaite, doit être aveugle. Les raisonnements charnels et la prudence humaine ne servent qu'à dessécher la dévotion, et à détruire cette docilité surnaturelle dont parle le Sauveur, laquelle fait les vrais disciples du Seigneur même. Obéissons à Dieu avec une grande fidélité, et ne nous mettons point en peine de ce qui en résultera. Dieu sait toujours arriver à ses fins, et ses fins seront toujours pour notre bonheur. Faites ce qu'il vous dira, et vous ferez toujours ce que vous devez et ce qui vous convient.

Si les serviteurs avaient été moins dociles, peut-être le Sauveur aurait-il été moins complaisant. Contentons-nous de représenter à Dieu nos besoins spirituels et corporels, avec beaucoup de résignation, d'humilité et de confiance. Mettons

la sainte Vierge dans nos intérêts, par une dévotion tendre et solide, et soyons sûrs que le Seigneur pourvoira à tout, quand il le jugera à propos, pour notre salut et pour sa gloire. Il ne diffère souvent de nous exaucer que pour avoir lieu de nous faire plus de bien.

On n'a puisé que de l'eau, et les urnes se trouvent pleines de vin. Laissons agir la Providence, nous y trouverons toujours notre compte; nous en dérangeons souvent l'ordre et l'économie, par rapport à nous, pour vouloir avoir trop de part aux succès. Nous désirons être les seuls ouvriers de notre fortune. Helas! notre prévoyance est trop bornée pour tourner à notre avantage; soumettons-nous aux ordres de la Providence; ne mettons point d'obstacle aux desseins de Dieu; ayons une inébranlable confiance en sa bonté, en sa miséricorde, et tout contribuera à consolider notre bonheur.

Le témoignage de saint Epiphane est une preuve incontestable que la fête de ce premier miracle se célébrait dès le quatrième siècle, le sixième jour de janvier; ce n'est pas à dire, comme remarque saint Augustin, que ce fût le jour que se fit ce miracle; mais l'Eglise en rappelle la mémoire en ce jour où elle réunit les trois principales manifestations de la gloire et de la divinité de Jésus-Christ sous le seul nom d'Epiphanie. Car, ajoute ce Père, quoique les opinions soient différentes touchant le propre jour de ces trois manifestations : *Una tamen sanctæ devotionis est fides :* Notre foi et notre dévotion, à l'occasion de cette triple solennité, est la même : *In omnibus Dei Filius creditur, in omnibus festivitas est vera.* (S. August., *Sermo de temp.)* C'est le même Jésus-Christ dont on reconnaît la divinité et qu'on adore : *In omnibus festivitas est vera.*

INSTRUCTION.

TEXTE : *Et die tertia, nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ; et erat Mater Jesu ibi. Vocatus est autem et Jesus, et discipuli ejus ad nuptias.* (Joan., II, 2.)

Voici le premier miracle extérieur du Fils de Dieu, et la fin de la première année de sa vie publique. Jusqu'ici il avait commencé à se manifester au monde, et à choisir des disciples; mais il n'avait point encore prêché en public, ni fait paraître sa puissance miraculeuse. Il s'était présenté au baptême le sixième jour de janvier, étant pour lors âgé de vingt-neuf ans et treize jours; le même jour il se retira dans le désert : quarante jours après, il retourna vers sa bienheureuse mère en Galilée; il demeura avec elle à Nazareth jusqu'à Pâques, où il alla à Jérusalem pour célébrer la fête : il passa le reste de l'année dans la Judée, jusqu'au quatrième jour de janvier : le cinquième il retourna en Galilée, et le sixième il vint à Cana, une année après son baptême, étant pour lors âgé de trente ans et treize jours de plus. Si bien que c'est ici la fin de la première année de sa vie publique, et le commencement de la seconde.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Remarquons la qualité des conviés, savoir, Jésus et Marie, qui furent invités aux noces comme voisins, comme amis, et comme parents ou alliés, ainsi que quelques auteurs l'assurent. C'est en ces trois qualités que nous sommes invités aux noces de l'Agneau. La grâce, la charité, l'obéissance aux commandements de Dieu nous font amis : « Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous demeurerons avec lui. »

L'union du Verbe avec notre nature nous fait entrer en alliance avec Dieu même, comme la famille d'une petite bergère, qu'un grand monarque aura épousée, entre par cette faveur dans son alliance royale. La présence réelle et intime

du Fils de Dieu dans l'Eucharistie, nous rend si proches voisins, que nous pouvons dire à juste titre : « Il n'y a point de nation si puissante qui se puisse glorifier d'avoir des dieux qui soient aussi près d'elle que notre Dieu l'est à notre égard. »

Cette considération nous doit exciter, d'une part, à nous approcher avec joie de la table du Seigneur : « Accourez en diligence à ce singulier banquet, où Dieu est assis avec les hommes ; le Verbe éternel avec les pécheurs, et la sagesse incarnée avec des personnes simples et sans science. »

De l'autre, la présence intime de ce Seigneur nous doit tenir dans le respect et le devoir, de peur de lui déplaire. Car, comme dit Salomon : « Le roi qui est assis dans son lit de justice, dissipe tous les désordres par ses regards. Lors donc que vous communiez, mettez Jésus-Christ dans votre cœur, comme sur son trône, regardez-le comme votre roi qui prescrit des lois à toutes les puissances de votre corps et de votre âme, châtiant les vices, réprimant les mouvements déréglés de la concupiscence, et récompensant les vertus. »

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Après avoir examiné la qualité des conviés qui se trouvent aux noces de Cana, considérons la qualité de ceux qui les invitent. L'Evangile ne dit rien de leur nom, ni de leur emploi, ni de leur maison ; il ne marque que leur pauvreté et leur indigence, qui était si grande, que le vin leur manqua sur la fin du banquet.

Telle est la misère de notre âme durant le cours de cette vie. Elle y éprouve toutes sortes d'indigences qui doivent l'humilier et lui donner de la confusion. Souvent le vin des consolations humaines lui manque, souvent celui de la dévotion sensible ; et même, ce qui est le plus déplorable, celui de la vertu solide. Dieu contribue à la première par la voie de permission, dont sa providence se sert pour nous détacher des créatures : il procure la seconde par la voie de soustraction, pour nous attacher à lui ; mais il condamne la troisième, la punissant par voie de justice, pour nous obliger à recourir promptement à sa bonté.

La première indigence vient de la défectuosité des biens créés, qui, étant finis dans leur durée, sont nécessairement bornés dans leur jouissance, d'où vient que l'on trouve toujours de la diminution et du déchet dans leur usage. Car, enfin, il y a toujours plus de défauts dans la créature que de perfection, plus de disette que d'abondance, plus de privation qne de bien-être, de quelque côté qu'on l'envisage hors de Dieu ; sa beauté se flétrit comme la fleur du champ, sa force s'affaiblit, sa fortune se change, son crédit se perd ; son amitié devient inconstante et infidèle, ses promesses trompeuses, son appui fragile, son secours faible et inutile dans le besoin. Heureux celui qui n'y est point attaché, ou qui rompt ses liens de bonne heure, pour mettre toute sa confiance en Dieu, et n'avoir point d'autre appui que la force du Tout-Puissant !

La soustraction de la dévotion sensible, qui est la seconde sorte d'indigence, nous doit encore plus humilier que la première, vu que les biens de l'esprit sont beaucoup plus précieux et plus nécessaires que ceux du corps ; mais pourtant elle ne nous doit point inquiéter, parce que souvent elle nous est plus utile que l'abondance. Car, pour l'ordinaire, Dieu ne nous ôte les consolations sensibles, que pour nous donner la dévotion solide ; il nous ôte la fleur pour nous donner le fruit ; il nous prive de sa douceur pour nous remplir de sa force ; de sa tendresse, pour nous communiquer sa pureté ; de l'accessoire, pour nous établir dans son fonds, qui n'est autre qu'une volonté prompte à suivre le mouvement du Saint-Esprit, et toute dévouée et consacrée au service de Dieu.

Mais, pour la troisième sorte d'indigence, qui regarde la solide vertu et qui fait qne nous manquons d'humilité, de patience, de charité, de mortification, et de fidélité à la grâce et aux pratiques essentielles de la perfection, nous devons la pleurer amèrement, la punir avec rigueur, et en réparer le dommage avec tout le soin et toute la diligence possibles, de peur que nous trouvant dénués de la grâce

à l'heure de notre mort, nous ne perdions encore la gloire, qui n'est donnée pour récompense qu'aux bonnes œuvres et aux vertus.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Considérons les raisons pour lesquelles Notre-Seigneur voulut assister à ce banquet avec sa bienheureuse mère et ses disciples. La première est pour approuver, bénir et sanctifier par sa présence le mariage, dont il voulait faire un sacrement dans son Eglise. La seconde, pour nous apprendre de quelle manière nous devons nous comporter dans les assemblées, dans les festins, dans les divertissements innocents, dans les réjouissances publiques, et dans nos récréations ordinaires. O le ravissant spectacle, de voir un Dieu conversant avec les hommes, buvant, mangeant, traitant familièrement avec eux, et leur enseignant à régler leurs actions sur le modèle des siennes, pour les rendre toutes divines! La troisième, pour gratifier sa sainte mère du premier de ses miracles extérieurs, en changeant l'eau en vin, comme il avait fait par son entremise le premier de ses miracles intérieurs et secrets, en sanctifiant son précurseur, et faisant d'un petit criminel le plus grand de tous les saints. La quatrième, pour affermir la foi de ses disciples par l'opération de ce miracle. Car les miracles que le Fils de Dieu faisait durant sa vie, étaient des preuves visibles de sa divinité, et les sceaux dont le Père éternel avait muni sa mission. « Les œuvres que mon Père m'a donné pouvoir de faire; les œuvres, dis-je, que je fais, rendent témoignage pour moi que c'est mon Père qui m'a envoyé. » La dernière est pour assister ces nouveaux mariés dans leurs nécessités; prévoyant dans les lumières de sa sagesse infinie le besoin qu'ils auraient de son pouvoir et de sa bonté, pour suppléer à leur indigence.

Grande consolation pour les bonnes âmes qui se trouvent à la communion et au banquet céleste de l'Eucharistie, qui est le banquet des noces de l'Agneau, dans une certaine insensibilité, qui serait capable de les troubler, si le Fils de Dieu ne les soutenait par un effet particulier de sa grâce. Car elles doivent remarquer que, comme le vin manque aux noces de Cana, de même la consolation sensible manque souvent à la table eucharistique, parce que Jésus-Christ, qui est l'Epoux des noces, permet qu'elle tarisse; afin de nous unir immédiatement à lui sans le concours de ces douceurs étrangères, qu'il retire pour nous laisser son pur amour.

Il ne faut donc pas qu'elles se plaignent de la stérilité de leur esprit, ni de l'insensibilité de leur cœur, mais que, soumises à la Providence, elles s'humilient sous la main de Dieu, et se laissent conduire par sa sagesse. Car, lorsqu'elles s'arrêtent aux goûts sensibles ou qu'elles les cherchent avec empressement, elles contrarient la conduite que le Fils de Dieu tient dans ce sacrement, parce qu'elles s'efforcent inutilement d'en approcher ce qu'il en a éloigné, et d'en séparer ce qu'il y a uni. Qu'y a-t-il uni? La simple foi de ce mystère avec le cœur de l'homme. Qu'en a-t-il éloigné? Tout le sensible. Car tout ce qui tombe sous les sens n'y est pas; et tout ce qui s'y retrouve leur est caché. Nos yeux n'y voient que du pain, nos mains n'y touchent que du pain, notre goût n'y trouve que du pain, et néanmoins la substance du pain n'y est plus, il n'y reste que les accidents et les espèces du pain. Tout au contraire, Jésus-Christ y est réellement présent avec son corps, son sang, son âme et sa divinité, et néanmoins on ne l'y touche point, parce qu'il ne veut point avoir de commerce avec les sens, mais seulement avec le cœur et l'esprit. N'est-ce donc pas s'opposer à ses desseins, que de vouloir toujours traiter avec lui par l'entremise des sens et d'être d'intelligence avec eux pour voir, goûter et sentir ce qui est au-dessus du sensible? Ne devons-nous pas plutôt sacrifier nos sentiments à la grandeur du Verbe anéanti dans ce mystère, nous souvenant que c'est un mystère de foi, par conséquent, qu'il faut que la foi soit le supplément des sens qui n'entrent point dans le sanctuaire; mais qu'il ne faut pas que les sens s'ingèrent de suppléer à la foi, qui suffit seule à un cœur fidèle, et qui doit seule régner.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Ascétiques. — 4. Exemples. — 5. Comparaisons. — 6. Plans divers. — 7. Martyrologe.

(Voir pour d'autres matériaux analogues le sujet *Mariage*, dans le tome des Sacrements de notre Répertoire de la Doctrine chrétienne.

I. — ÉCRITURE.

Et die tertia nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ, et erat mater Jesu ibi. (Joan., II, 1.)

Vocatus est autem et Jesus et discipuli ejus ad nuptias. — Et deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent. (Id., *ibid.*, 3.)

Erant autem ibi lapideæ hydriæ sex...

Dicit eis Jesus : implete hydrias aqua. Et impleverunt eas usque ad summum.

Et dicit eis Jesus : Haurite nunc, et ferte architiclino. Et tulerunt.

Ut autem gustavit architriclinus aquam vinum factum... Vocat sponsum. — Et dicit ei : Omnis homo primum bonum vinum ponit ; et cum inebriati fuerint, tunc id quod deterius est : tu autem servasti bonum vinum usque adhuc.

Hoc autem fecit initium signorum Jesus in Cana Galilææ ; manifestavit gloriam suam et crediderunt in eum discipuli ejus. (Id., *ibid.*, 11.)

2. — SS. PÈRES.

Christus nuptiis intersit ; porro ubi Christus est, modestia quoque est. Sic etiam christianorum matrimonia modesta sint et composita. (S. Ambr., *Epist.* 193.)

Felices nuptiæ, felices illæ quibus Christus est præsens, non luxu sed virtutibus consecrantur. (S. Chrysolog., *Serm.* 157.)

Honora tu quoque matrem ex qua natus es ; honora etiam eam quæ ex matre est, et mater. Non quidem mater est, sed Christi sponsa. (S. Gregor. Naz., *Orat.* 37.)

3. — ASCÉTIQUES.

Vocent omnes Christum ad nuptias ut aut eas ex toto castificent, aut nihil in iis agant quam christiferam deceat sanctitatem. (Sim. Cass., l. V, c. 1.)

Sine Jesu periculosæ sunt nuptiæ, omni ope destitutæ. (Fernandius, *in Gen.* II, *sect.*, 14.)

Quod ut plurimum nonnisî in principio nuptiarum modicum vinum consolationum et benedictionum habeatur ; ideo est quod Christi loco invitetur Adonis et Beatæ Virginis loco Venus. (S. Francisc. Sales., c. 38.)

4. — EXEMPLES.

Noces pieuses dans l'ancienne loi :

1° D'Adam et d'Eve ; 2° d'Abraham et de Sara ; 3° d'Isaac et de Rebecca ; 4° de Jacob et de Rachel ; 5° de Tobie et d'Anne ; 6° du jeune Tobie et de Sara ; 7° de Booz et de Ruth ; 8° de Zacharie et d'Elisabeth ; 9° de saint Joachim et de sainte Anne ; 10° de saint Joseph et de la sainte Vierge.

Noces pieuses dans la nouvelle loi.

Des saintes : Paule, Françoise, Clotilde, Gorgone, Bathilde, Pulchérie, Monique, Félicité, Hélène, Brigitte, Marguerite de Provence, Elisabeth de Hongrie, Jeanne de Chantal, etc.

5. — COMPARAISONS.

1. Saint Jérôme compare les vierges aux lis, à cause de l'éclat de leur pureté ; et les personnes mariées aux épines, à cause des peines de tout genre où elles s'engagent. (S. Hieron., *in Laud. B. M. V.*)

2. L'amour des nouveaux époux se consume aussi promptement qu'une paille sèche jetée au feu, s'il est le produit d'une beauté extérieure qui passe et non point de la vertu, des qualités, et des bonnes mœurs.

3. Le mariage est bon, mais la virginité est meilleure ; la lune est belle, mais le soleil est plus beau. (S. Isidor. Pelus., Ep. 133.)

4. Trois choses plaisent à mon esprit et sont approuvées de Dieu et des hommes : l'union des frères, l'amour des proches, un mari et une femme qui s'accordent. (Eccli., XXIV, 1.)

6. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

HOMÉLIE SUR L'ÉVANGILE DES NOCES DE CANA.

(M. l'abbé C. Martin.)

1. *Nuptiæ factæ sunt.* — Signification littérale et symbolique du mot *nuptiæ*.

Sens littéral. — Nuptiæ dictæ quod vultus suos velent ; translatum nomen a nubibus quibus tegitur cœlum. Unde et nuptiæ dicuntur

quod ibi primum nubentium capita velantur. Obnubere enim cooperire est. (S. Isid., l. IX *Etymol.*, c. 8.)

Sens mystique. — Conjuges in nuptiis se obnubere debent ut velantur oculis eorum *concupiscentia oculorum, carnis, et superbia vitæ.* (I Joan., II, 16.)

2. *Vocatus est Jesus.* — Sanctification des noces par la présence de N. S. Jésus-Christ.

3. *Dicit mater ejus ministris.* — Puissance de la sainte Vierge sur son Fils.

4. *Haurite.* — Miracle, manifestation de la divinité de Jésus-Christ : *Et manifestavit gloriam suam, et crediderunt in eum discipuli ejus.*

—

IIe PLAN.

CONDUITE AUX NOCES.

(Le même.)

1re CONSIDÉRATION. — MANIÈRE D'ASSISTER A LA CÉRÉMONIE RELIGIEUSE.

Subdivisions : 1. Foi et piété de la part des époux. — 2. Respect et communion de prières de la part des parents.

2e CONSIDÉRATION. — MANIÈRE D'ASSISTER AU REPAS DES NOCES.

Subdivisions : 1. Dignité, modestie, bon exemple de la part des époux. — 2. Convenance, sobriété et sentiment chrétien de la part des invités.

—

IIIe PLAN.

FAMILLE.

(Le même.)

1re CONSIDÉRATION. — DE L'ORIGINE SACRÉE DE LA FAMILLE.

2e CONSIDÉRATION. — COMMENT ELLE SE CONSTITUE ET SE CONSOLIDE.

Subdivisions : 1. Par la bonne éducation. — 2. Par le travail. — 3. Par l'union.

3e CONSIDÉRATION. — COMMENT ELLE ARRIVE A LA PROSPÉRITÉ.

Subdivisions : 1. Par une autorité ferme. — 2. Par un dévouement soutenu. — 3. Par une soumission sans contrainte.

7. MARTYROLOGE. — S. Julien et sainte Basilisse, mm. — Sainte Marcienne, v. — SS. Vital, Revocat, Fortunat, mm. — SS. Epictète, Jocond, Second, Vital, Félix, mm. — S. Pierre, év. — S. Marcellin, év. — S. Honoré, m. — Sainte Pasquière, v. et m. — S. Waning, ab. — Le B. Philippe Berruyer, év.

10 janvier. — SAINT GUILLAUME.

ARCHEVÊQUE DE BOURGES (L'AN 1209).

VIE DE SAINT GUILLAUME.

Guillaume Berruyer, de l'illustre famille des anciens comtes de Nevers, fut élevé par Pierre l'Ermite, son oncle maternel. Il fut successivement chanoine de Soissons et de Paris. Il se retira dans le monastère de Grandmont, pour vivre dans la solitude et dans la pratique des plus grandes austérités de la pénitence. Il passa ensuite dans l'ordre de Cîteaux, fit profession dans l'abbaye de Pontigny, fut élu prieur de cette maison, ensuite abbé de Fontaine-Jean, puis abbé de Châlis. Ces deux dernières abbayes avaient été fondées, la première dans le diocèse de Sens, l'an 1124, par Pierre de Courtenay, fils de Louis le Gros; la seconde, près de Senlis, par Louis le Gros, l'an 1136, peu de temps avant sa mort. Malgré toutes ses austérités, saint Guillaume ne perdit jamais cette douce sérénité, ce calme intérieur, et cette gaieté qui prête tant de charmes à la vertu. Tandis qu'il goûtait les douceurs de la retraite, la mort enleva Henri de Sully, archevêque de Bourges. Le clergé ne pouvait s'accorder sur le choix de son successeur; Eudes, évêque de Paris et frère de Sully, se rend à l'invitation qui lui avait été faite; il arrive à Bourges et trouve que l'on proposait trois abbés de l'ordre de Cîteaux, du nombre desquels était Guillaume. Il fait écrire leurs noms sur trois billets séparés, les met sur l'autel où il doit célébrer les saints mystères. Il prie Dieu de manifester sa volonté, puis tire le premier billet qui s'offre sous

sa main. Il contenait le nom de Guillaume, qui auparavant avait eu le plus grand nombre de suffrages. Cette élection, qui rappelle celle de saint Matthias, apôtre, eut lieu le 23 novembre 1200.

Il fallut l'autorité réunie du pape et du supérieur général de l'ordre de Cîteaux pour décider Guillaume à se charger du fardeau de l'épiscopat. Il quitta sa solitude en versant un torrent de larmes, et fut reçu à Bourges comme un ange envoyé du ciel. Il redoubla ses austérités, parce qu'il avait, disait-il, à expier ses propres péchés et ceux de son peuple. Il garda son habit claustral sous lequel il portait un cilice. Il s'interdit pour toujours l'usage de la viande; mais il en faisait servir aux étrangers qui mangeaient à sa table. Sa sollicitude embrassait indifféremment tout son troupeau. Les pécheurs pénitents trouvaient en lui un père tendre et compatissant, tandis qu'il opposait aux pécheurs endurcis une fermeté inflexible, mais toutefois sans employer contre eux la puissance du bras séculier, comme c'était l'usage en ce temps-là. Il défendit courageusement les droits de l'Eglise de Bourges contre des personnes puissantes qui ne s'attendaient point à cette résistance. Il eut aussi des démêlés avec son chapitre et avec quelques membres de son clergé; mais il triompha dans cette lutte par sa fermeté et plus encore par sa profonde humilité.

Il convertit plusieurs Albigeois, et si la mort ne l'eût enlevé, il aurait accompli son projet de faire une mission parmi eux. Il était monté en chaire pour prendre congé de son peuple et lui annoncer la sainte entreprise qu'il allait tenter; mais déjà la fièvre s'était déclarée; il sentit bientôt approcher sa fin; il demanda l'extrême-onction, puis le saint viatique. C'était l'ordre que l'on suivait alors pour l'administration de ces deux sacrements. Il reçut le dernier à genoux et fondant en larmes. Sa faiblesse paraissait l'avoir quitté; il pria longtemps les bras étendus en forme de croix, et mourut étendu snr la cendre et le cilice, le 10 janvier 1209. On l'enterra dans la cathédrale de Bourges. Des miracles ayant illustré son tombean, le pape Honorius III le mit au nombre des saints l'an 1218. En 1399, les chanoines de Bourges donnèrent une de ses côtes à l'église du collége de Navarre à Paris. L'université de cette ville lui rendait un culte particulier, comme au patron de la nation de France. En 1562, les protestants brûlèrent son corps, que l'on gardait dans la cathédrale de Bourges, et jetèrent ses cendres au vent. La comtesse Mathilde, sa nièce, donna, par respect pour sa mémoire, à l'église de Bourges, plusieurs terres situées dans le Nivernais.

Saint Guillaume est honoré dans plusieurs églises de France, quoique son nom ne se trouve point dans le *Martyrologe* romain. On vit renaître ce saint dans la personne du bienheureux Philippe Berruyer, son neveu, qui fut archevêque de Bourges depuis l'an 1236 jusqu'à sa mort arrivée en 1260. Guillaume de Nangis lui attribue plusieurs miracles. D. Martène a publié sa vie écrite par un auteur contemporain. (Voyez aussi *Gallia Christiana nova*, t. II.)

PANÉGYRIQUE DE SAINT GUILLAUME.

TEXTE : *Ecce sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus.* (Eccli., XLIV, 17.)

Si le monde avait à vous parler à ma place, il se plairait sans doute à vous parler de l'illustre famille des comtes de Nevers dont est sorti saint Guillaume Berruyer. Mais comme les saints ont profondément méprisé les grandeurs, les honneurs et la gloire de ce monde; comme le saint que nous célébrons en ce jour n'a compté pour rien la noblesse de son origine terrestre, ce n'est pas non plus sous ce rapport que j'entends en faire l'éloge. Il y a une autre grandeur que celle que les hommes donnent; il y a une autre noblesse que celle des familles; il y a une autre gloire que celle qui excite l'admiration du monde : c'est la grandeur, la noblesse, la gloire du chrétien, du prêtre, du pontife, des saints enfin. La gloire des saints a une autre

origine que celle des héros du monde : elle vient de Dieu d'une part et des conquêtes spirituelles de l'homme. La grandeur de notre saint vient de ce qu'il a su plaire à Dieu par ses humbles et austères vertus : *Ecce sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus.*

Cette grandeur de la sainteté, Guillaume la montra dans *sa vie solitaire* et *dans sa vie publique.* Je m'explique.

Ier POINT. — IL FUT GRAND DANS LA SOLITUDE.

Si l'on compare ce qui se passe de nos jours dans le monde, n'y a-t-il pas de la grandeur d'âme à mépriser la gloire humaine, les honneurs et les plaisirs qui viennent à vous comme par droit de naissance? Guillaume, né d'une famille illustre, trouva à son berceau toutes les aises de la vie; mais il les méprisa toutes. Il s'attacha de cœur aux leçons de Pierre l'Ermite, son oncle maternel et son précepteur. Les saints se devinent. Le célèbre archidiacre de Soissons apprit de bonne heure à son docile élève à fuir les périssables grandeurs du monde, à craindre comme des poisons les plaisirs des sens. C'est pourquoi Guillaume s'arracha au monde, d'abord en se consacrant à l'état ecclésiastique; mais comme on le nomma bientôt chanoine de Soissons et de Paris, il trembla devant la pensée que les dignités ne vinssent même le chercher dans le sanctuaire, et, se sentant encore trop mêlé aux affaires du siècle, il s'en éloigna davantage et entra dans la solitude de Grandmont, y servit Dieu quelque temps avec une ferveur extraordinaire. Bientôt il chercha une plus grande perfection encore dans l'ordre de Cîteaux, et fit profession dans l'abbaye de Pontigny. Il y fut un modèle d'austérité et de perfection monastique. Il devint prieur de cette maison, puis abbé de Fontaine-Jean et plus tard de Châlis; mais ces distinctions n'abaissèrent jamais sa grande âme aux vaines complaisances de l'amour-propre. A mesure que les hommes l'élevaient malgré lui, il s'humiliait devant Dieu et devant les hommes avec une sorte d'acharnement contre lui-même. Il se regardait et se traitait comme le dernier de ses frères. Alors on vit cet homme, qui eût pu si facilement briller dans les cercles du monde, s'estimer heureux dans cette obscurité volontaire où il avait trouvé Dieu, où il goûtait loin des bruits terrestres les saintes et ineffables joies d'une conscience pure et sans reproche. Là, entre les murs du cloître, Dieu se communiquait à son humble et généreux serviteur; là il lui accorda le don de la prière à un degré éminent; là il lui donnait, dans les sublimes extases de sa piété, des lumières extraordinaires. On pouvait dire même alors de lui : *Ecce sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo.* Mais surtout il avait, malgré ce fond de sévérité de sa vie, cette sainte gaieté qui prête tant de charmes à la vertu. Jamais son visage ne perdit cette douce sévérité qui fait ici-bas rêver aux anges et penser au ciel. Tant de vertus sociales devaient-elles rester sous le boisseau? Dieu ne le permit pas.

IIe POINT. — IL FUT GRAND DANS SA VIE PUBLIQUE.

L'archevêque de Bourges venait de mourir. Le clergé de cette ville fort embarrassé pour lui trouver un successeur, députa vers Eudes, évêque de Paris et frère du prélat défunt, pour lui demander son avis. Eudes, se rappelant l'élection de saint Matthias faite par la voie du sort, plaça sur l'autel trois noms écrits sur trois billets. Puis, après avoir célébré le saint sacrifice pour que Dieu fît connaître sa volonté, il tira le billet portant le nom de saint Guillaume (1200).

A cette nouvelle le serviteur de Dieu fut atterré; il répandit des larmes et, protestant de son indignité, il demanda en grâce qu'on le laissât dans sa chère solitude. Sa grande âme se montrait de nouveau exempte d'ambition et élevée au-dessus de toute dignité ecclésiastique. Il fallut lui rappeler sévèrement son vœu d'obéissance au pape et au supérieur général de l'ordre pour lui imposer cet hono-

rable fardeau. En quittant sa solitude bien-aimée, il pleura, comme un enfant la maison paternelle, sans espoir de retour.

La suite montra combien ce choix était selon le cœur de Dieu. Guillaume, devenu archevêque ne fit que grandir devant Dieu comme devant les hommes. Il conserva ses simples et sévères habitudes et même l'habit monastique. Il redoubla ses austérités disant que, dans sa nouvelle position il devait faire pénitence pour ses propres péchés et pour ceux de son peuple. Il accomplissait bien à la lettre cette règle posée par saint Grégoire, pape : *Tanto ergo esse humilior, atque ad serviendum Deo promptior quisque debet ex munere.* (9 *in Evang.*)

D'une douceur extraordinaire envers les pécheurs endurcis, aucune considération humaine ne pouvait le faire fléchir quand la conscience avait parlé. C'est ainsi qu'il sut élever sa voix jusqu'au trône pour lutter contre le roi afin de sauvegarder les droits de son Eglise : il y risquait ses revenus; mais qu'est-ce que sont des revenus pour une âme fortement trempée comme l'était celle du saint archevêque. Il triompha de toute opposition par sa fermeté jointe à une profonde humilité.

Son zèle pour la conversion des pécheurs lui faisait dire : « C'est pour eux que j'ai été envoyé à Bourges ; » mais cette moisson si importante qu'elle fût, ne suffit pas à son courage : il avait entendu les blasphèmes des Albigeois qui ravageaient et déchiraient le troupeau de Jésus-Christ. Cela suffit à Guillaume. Il veut courir où l'appelle le péril, ou plutôt les besoins des âmes : il organise une mission contre les hérétiques; il monte en chaire pour prendre congé de son peuple avant de partir. Mais Dieu sembla se contenter de sa bonne volonté. Sa carrière était assez belle : elle allait finir. Une fièvre l'emporta en quelques jours au moment où il disait en action, comme saint Martin le disait en paroles : *Non recuso laborem.* Il avait demandé de mourir sur la cendre et revêtu du cilice qu'il avair porté toute sa vie, et c'est ainsi que mourut durement celui qui avait si durement vécu. (1209.)

M. F., quelles réflexions ne fournit pas une telle vie. Quel grand et noble caractère que celui des saints? Ah! comme nous sommes petits et misérables à côté d'eux! nous que le moindre sacrifice effraye et afflige, nous si attachés aux honneurs, aux plaisirs, à la vaine gloire, nous si tourmentés par les rêves de l'ambition et par les calculs de l'égoïsme! D'autre part, voyez cet homme dont la vie change plusieurs fois, dont la position semble devoir exiger aussi des changements dans sa personne; lui seul ne change pas : il est si plein de l'amour de Dieu et de ses devoirs qu'il laisse tout changer autour de lui sans pour cela changer lui-même. C'est le cachet des saints. Instruisons-nous du moins par leur exemple.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Encomia. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. Quemcumque elegerit Dominus, ipse erit sanctus. (Num., xvi, 7.)

Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciet. (I Reg., ii, 35.)

Inveni David servum meum, oleo sancto meo unxi eum. (Ps., lxxxviii, 21.)

Effundit in fundamento altaris odorem divinum excelso principi. (Id., xx, 17.)

Nouveau Testament. Qui intrat per ostium, pastor est ovium; huic ostiarius aperit; et oves vocem ejus audiunt. (Joan., x, 2.)

Nocte et die non cessavi cum lacrymis monens unumquemque vestrum; et nunc commendo vos Deo. (Act., xx, 31.)

2. — SS. PÈRES.

Scire debes Episcopum in Ecclesia esse et Ecclesiam in Episcopo ; et si quis cum Episcopo non sit in Ecclesia non esse. (S. Cyprian., *Epist.* 4.)

Quanto taciturniorem videritis Epis-

copum, tanto magis eum reveremini. (S. Ignat., mart., *Epist. ad Eph.*)

In Episcopo vita formatur omnium, ut placido et pacifico judicio præferatur vir omnibus, qui eligatur ex omnibus et qui medeatur omnibus. (S. Ambr. *Ep.* 82 *ad Vercel., eccles.*)

Dum timeo de me, et dum formido de animabus mihi commissis, duplici timore ac decore consumor. (S. Eligius, *Hom.* 12.)

Non magnum est te Episcopum fieri; sed Episcopum pauperem vivere, id plane magnificum. (S. Bernard., *Ep.* 24, *ad Magistrum Gilbert, Episc., Loudoniens.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Abel. Fuit autem Abel pastor ovium (Gen., IV, 2); ne contemnas virum ubi pastorem audis; qui Deo primus placuit Abel, pastor fuit. (S. Basil., *Hom. de S. Mamante.*)

2. Moyses. Moyses magnus ille legislator pecudes pavit in monte Horeb. (Ex., III, 1-2.)

3. Basis templi. In basibus templi Cherubim exprimuntur quia decet ut sacerdotum pectora plenitudine scientiæ sint referta. (S. Gregor., *Hom.* 17 *in Evang.*) Sic fuit sanctus Guillelmus.

4. Sal. Sunt sales terræ pontifices. (S. Chrysost., l. VI *de Sacerdot.*) Vera petra salis fuit sanctus Guillelmus terræ quæ illi data est a Domino.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Austérité. Chargé du fardeau de l'épiscopat, il redoubla ses austérités et garda son habit claustral sous lequel il portait un cilice.

Sollicitude. Elle s'étendait à tout son troupeau.

Bonté. Les pécheurs trouvaient en lui un père tendre et compatissant.

Fermeté. Il défendit courageusement les droits de l'église de Bourges.

Piété. Il mourut étendu sur la cendre et le cilice.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

AVANT ET PENDANT SON ÉPISCOPAT.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — SAINT GUILLAUME AVANT SON ÉPISCOPAT.

Subdivisions : Il est un modèle de la perfection religieuse : 1. Par son goût pour la solitude. — 2. Son assiduité à l'oraison. — 3. Ses austérités.

2e POINT. — SAINT GUILLAUME, A SON ÉLECTION A L'ÉPISCOPAT.

Subdivisions : 1. Sa fuite. — 2. Son obéissance.

3e POINT. — SAINT GUILLAUME, ÉVÊQUE.

Subdivisions : 1. Tenue édifiante de sa maison. — 2. Ses libéralités. — 3. Douceur et humilité dans ses épreuves. — 4. Sa sainte mort.

IIe PLAN.

VIE ET MORT.

(Le même.)

1re CONSIDÉRATION. — VIE D'AUSTÉRITÉ DU SAINT.

Subdivisions : 1. Comme religieux. — 2. Comme évêque.

2e CONSIDÉRATION. — SA MORT ÉDIFIANTE

A CETTE HEURE SUPRÊME. *Subdivisions :* 1. Il prie longtemps les bras étendus en forme de croix. — 2. Il est couché sur la cendre et couvert d'un cilice.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES.

Surius.	— Vie de saint Guillaume.
Pierre, moine de Châlis.	— Id.
D. Martène.	— Id.
Bénédictins.	— Gallia christiana, t. II.
Bollandistes.	— Acta Sanctorum.
Don le Nain.	— Histoire de Cîteaux.

7. — ENCOMIA S. GUILLELMI.

IN MISSÆ SACRIFICIO.

Augustas quoties accedit Præsul ad aras
Offerat ut summo mystica sacra Deo;
Æthereus toties illius viscera torret
Ignis, et ex oculis flumina bina ruunt.
Prodigium! quas tu, natura, haud jungere nosti,
Guillelmus flammis jungere novit aquas.

IN CINERE MORITUR.

Cur strato immoritur cinerum Guillelmus acervo?
Hunc ignis moriens pascit habere torum.

8. MARTYROLOGE. — S. Nicanor, diacre. — S. Agathon, pr. — S. Jean Bon, év. — S. Paul, ermite. — S. Marcien, pr. — S. Guillaume, év. — S. Vaubry, ermite. — Sainte Floride, v. — Sainte Setride, v. — S. Olivier, moine.

11 janvier. — SAINT THÉODOSE le Cénobiarque.

(L'AN 529.)

VIE DE SAINT THÉODOSE.

Théodose naquit de parents vertueux, l'an 423, dans une petite ville de la Cappadoce, appelée Mogariasse et depuis Marisse. Dès son enfance, il montra beaucoup de piété. Il fut ordonné lecteur, et acquit une grande connaissance des saintes Ecritures, dont il développait le sens avec une facilité merveilleuse. Se dégageant chaque jour des choses visibles, il résolut de tout quitter pour tendre à la perfection évangélique. Rien ne put l'arrêter. Docile à la vocation du Ciel, il partit pour Jérusalem, et se détourna de sa route pour faire une visite à saint Siméon Stylite. Ce saint, debout sur sa colonne, le voyant approcher, lui cria, en l'appelant par son nom : « Théodose, serviteur de Dieu, soyez le bienvenu. » Théodose, surpris de s'entendre nommer par le saint qu'il n'avait jamais vu, se prosterna contre terre. Siméon le fit monter sur sa colonne, l'embrassa, lui prédit plusieurs choses qui devaient lui arriver, et lui donna des instructions salutaires. Théodose reprit la route de Jérusalem. Son premier soin fut de visiter les lieux saints. Il ne s'occupa plus ensuite que de se consacrer au Seigneur sans aucune réserve. Il se décida pour la vie cénobitique, et se mit sous la conduite d'un saint religieux, nommé Longin, qui vivait solitaire dans un coin de la tour de David.

Une dame pieuse, nommée Icélie, venait de bâtir une église en l'honneur de la sainte Vierge, sur le chemin de Bethléem. Persuadée que personne n'était plus digne que Théodose d'en avoir la direction, elle alla le demander à Longin. Après avoir longtemps refusé, Théodose se chargea enfin, par obéissance, de la conduite de cette église; mais il l'abandonna bientôt, craignant que le poison des louanges données à ses vertus ne corrompît son cœur. Il se retira dans une caverne située sur une montagne déserte qui n'était pas éloignée. Là, il s'entretenait sans cesse avec Dieu par la prière, et mortifiait sa chair par de longues veilles et par des jeûnes rigoureux. Quelques légumes, quelques herbes sauvages faisaient toute sa nourriture. Il s'était interdit l'usage du pain, et il fut trente ans sans en goûter.

La renommée de ses vertus attira auprès de lui plusieurs disciples. Voulant graver dans leur esprit la nécessité de penser continuellement à la mort, il fit creuser un tombeau destiné à la sépulture de toute la communauté : « Voilà, leur dit-il, le tombeau tout prêt; mais qui d'entre vous en fera la dédicace? — Ce sera moi, répondit le prêtre Basile. » Aussitôt il se jette aux pieds de Théodose et demande sa bénédiction. Théodose ordonne qu'on dise pour lui les prières des morts, et quarante jours après Basile meurt sans aucune apparence de maladie.

Théodose n'avait encore que douze disciples, lors qu'il arriva que la communauté n'avait rien à manger le jour de Pâques. Quelques frères murmuraient, mais le saint les reprenant de leur peu de foi : « Mettez, dit-il, votre confiance en Dieu; il saura pourvoir à vos besoins. » Cette promesse ne fut pas vaine, car on vit bientôt arriver des mulets chargés de provisions. Le nombre de ses disciples grossissant tous les jours, Théodose bâtit à Cathisme, non loin de sa grotte, près de Bethléem, un vaste monastère qui fut bientôt rempli de cénobites attirés par le bruit des miracles du saint. Trois infirmeries étaient jointes au monastère : l'une destinée aux malades, l'autre aux vieillards et aux infirmes, la troisième aux solitaires du désert qui étaient affligés de la perte de la vue ou d'autres infirmités. Théodose n'oublia point les étrangers. Plusieurs bâtiments furent construits pour les loger. On y recevait indistinctement tous ceux qui se présentaient. Un jour le

nombre de ses hôtes se trouva si grand, qu'il y avait près de cent tables servies pour eux. Tous les cénobites qui étaient sous la direction de Théodose, vivaient unis ensemble par les liens de la charité et de la paix. On les eût pris pour des anges revêtus d'un corps mortel. Ils s'appliquaient tous à quelque métier utile, qui, sans être incompatible avec l'esprit de recueillement, fournissait les choses nécessaires à la communauté. Il y avait quatre églises dans l'enclos du monastére. La première était pour les cénobites grecs; la seconde pour les Arméniens, les Arabes et les Perses; la troisième pour les Besses, c'est-à-dire pour ceux qui, venus de la Thrace et des pays septentrionaux, parlaient la langue esclavone ou rhunique; la quatrième, pour ceux qui expiaient leurs fautes par les travaux et les humiliations de la pénitence. Dans les trois premières églises, chaque nation chantait la messe des catéchumênes, c'est-à-dire, cette partie de la messe qui précède l'offertoire. Après la lecture de l'Evangile, ils se réunissaient dans l'église des Grecs qui était la plus nombreuse. C'était là qu'on offrait le saint sacrifice, et que tous les religieux participaient au corps et au sang de Jésus Christ.

Salluste, évêque de Jérusalem, voulant donner plus d'exercice au zèle et à la charité de Théodose et de saint Sabas, son ami, qui dirigeait un grand nombre de solitaires dans les voies de la perfection, nomma le premier supérieur de tous les cénobites, et le second supérieur de tous les ermites de la Palestine. Les cénobites étaient réunis en communautés; les ermites ou anachorètes, vivaient isolés et séparés les uns des autres dans le désert. Saint Sabas et saint Théodose, qui fut alors surnommé le *Cénobiarque*, se faisaient de fréquentes visites. Animés d'un même zèle, unis par un sincère attachement à la doctrine de l'Eglise, ils eurent tous deux la gloire d'être persécutés pour sa défense. L'empereur Anastase, protecteur des eutychéens, avait chassé, l'an 513, Elie, patriarche de Jérusalem, et l'avait remplacé par un moine nommé Sévère, qui professait l'eutychianisme. Il avait en même temps publié un édit qui ordonnait aux Syriens d'obéir à Sévère, et d'embrasser sa communion; mais Théodose et Sabas persistèrent dans leur attachement à Elie, puis à Jean son successeur légitime. et prirent la défense de ces deux patriarches, au risque d'encourir l'indignation du prince. Les ministres d'Anastase, jugeant qu'il serait dangereux d'employer contre eux les mesures de rigueur, choisirent un autre moyen qu'ils jugèrent propre à vaincre leur résistance. Une grosse somme d'argent fut envoyée à Théodose, sous prétexte de lui fournir plus abondamment les moyens de secourir les pauvres, dans le dessein de le corrompre. Le saint vit le piége, reçut la somme et la distribua en aumônes. Mais lorsque, peu de temps après, l'empereur le fit inviter à souscrire une confession de foi, où les deux natures de Jésus-Christ étaient confondues, Théodose lui écrivit une lettre dans laquelle il réfutait solidement toutes les subtilités de l'eutychianisme, déjà condamné au concile de Calcédoine, l'an 451. Le saint terminait cette lettre par la protestation de souffrir la mort plutôt que de trahir la vérité. Anastase ne put s'empêcher d'admirer le zèle apostolique de Théodose et sa généreuse liberté. Il lui répondit par une lettre, où, après avoir fait l'aveu de sa faute, il lui déclarait que son plus grand désir était de voir renaître la paix dans l'Eglise. Mais ces dispositions favorables ne furent pas de longue durée. Anastase revint à ses premières idées. Il publia de nouveaux édits en faveur de l'eutychianisme, et en fit appuyer l'exécution par ses soldats. Théodose se hâta d'exhorter tous les fidèles de la Palestine à persister dans la doctrine définie par les quatre premiers conciles généraux. Il fit assembler le peuple de Jérusalem, et montant en chaire, il cria à haute voix : « Si quelqu'un ne reçoit pas les quatre conciles œcuméniques, comme les quatre Evangiles, qu'il soit anathème! » Ce discours d'un vieillard plus que nonagénaire, et dont Dieu lui-même justifiait la conduite par des miracles, ranima la foi de tous ceux qui commençaient à chanceler depuis la publication des édits. Anastase irrité de voir ainsi traverser ses desseins, signa un ordre d'exil contre le saint. Il s'éloigna de ses frères; mais l'empereur étant mort peu de temps après, Justin qui lui succéda, favorisant les catholiques, rappela Théodose au sein de sa communauté.

Le saint vécut encore onze ans après son retour; et malgré son grand âge, il ne voulut rien diminuer de ses austérités. Deux traits feront connaître jusqu'où il portait l'humilité. Ayant vu un jour deux cénobites de son monastère qui disputaient ensemble, il se jetta à leurs pieds, les conjurant de ne point rompre les liens de la charité, et refusa de se relever avant de les avoir vu parfaitement réconciliés. Une autre fois, ayant été contraint de séparer de la communion un frère qui s'était rendu coupable d'une faute très-grave, celui-ci osa à son tour excommunier son supérieur. Le saint se conduisit comme si cette excommunication eut été valide, espérant que son disciple égaré se laisserait toucher par l'exemple de sa soumission, et l'événement répondit à son attente.

Il fut affligé d'une maladie cruelle dans la dernière année de sa vie. Il souffrit avec une patience héroïque et une entière soumission à la volonté divine. Comme on lui conseillait de s'adresser à Dieu pour en obtenir quelque adoucissement à ses maux : « Non, non, répondit-il, une telle prière marquerait de l'impatience, et me ravirait ma couronne. » Sentant sa dernière heure approcher, il ranima ses forces pour donner encore quelques avis à ses frères, et il s'endormit dans le Seigneur, l'an 529 de Jésus-Christ, et le cent cinquième de son âge. Pierre, patriarche de Jérusalem, et tous les habitants de la contrée, assistèrent à ses funérailles qui furent signalées par plusieurs miracles. Le corps du saint fut enterré dans sa première cellule, appelée *Caverne des mages*, parce qu'on croyait que les mages y avaient logé lorsqu'il vinrent adorer Jésus-Christ. Un comte du palais qui, à la tête de l'armée de l'empire, marchait contre les Perses, ayant demandé comme une faveur le cilice que Théodose portait pendant sa vie, attribuait à cette relique la victoire qu'il remporta sur les ennemis. — Tous les calendriers, grecs et latins, font mémoire de saint Théodose le 11 janvier.

PANÉGYRIQUE DE SAINT THÉODOSE.

Texte : *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis?* (Matth., XIX, 27.)

Détacher son cœur des choses d'ici-bas, c'est la première condition de la perfection chrétienne. Se renoncer soi-même est le trait caractéristique des véritables disciples de Jésus-Christ. C'est ce que saint Pierre avait bien compris, quand, mesurant la grandeur de son sacrifice, il osa demander au Sauveur quelle serait la récompense de ceux qui quittent tout pour le suivre. Remarquez bien comme l'Apôtre a soin de joindre ces deux choses : nous avons tout quitté et nous vous avons suivi ; conditions inséparables pour mériter récompense; car on a vu Cratès et d'autres philosophes mépriser les biens de ce monde; mais l'acte essentiel qui complète et surnaturalise le premier, c'est de suivre Jésus-Christ. Aussi voyez la réponse faite par le Sauveur à saint Pierre : *Amen dico vobis, quod vos qui secuti estis me, in regeneratione, cum sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel.* (Matth., XIX, 28.) Il ne dit même pas : vous qui avez tout quitté; mais seulement : *Qui secuti estis me...* ce qui est proprement le caractère des vrais croyants et des âmes parfaites. (S. Hieron., l. III, *in* XIX *Matth.*) Saint Théodose a ainsi tout quitté par pur amour pour Jésus-Christ. Méditons : 1° sur *son esprit de détachement*; et, 2° sur *son amour pour Jésus-Christ.*

PREMIER POINT. — SON DÉTACHEMENT DE TOUT.

Chacun n'est pas appelé à la vie solitaire; mais chacun est tenu de détacher son cœur des vanités de ce monde pour s'attacher à Dieu par un amour de prédilection. C'est la grande condition du salut. Du moins est-il utile à tous de méditer sur le parfait détachement de ceux que Dieu a appelés à lui par une vocation spéciale.

Théodose, né en Cappadoce (en 423), de parents vertueux, n'eut que de bons exemples sous les yeux dès son enfance.

Jeune encore, il fut ordonné lecteur et il en exerça les fonctions dans l'Eglise avec beaucoup d'édification. En lisant et en expliquant ainsi aux fidèles les saintes Écritures et en s'en pénétrant lui-même, il comprit que le fond de l'Evangile consiste dans la doctrine du renoncement au monde et d'un attachement sincère à Jésus-Christ. Dieu lui inspira de bonne heure la pensée de tout quitter pour le mieux servir. Les âmes simples et fidèles ne discutent pas longtemps contre les inspirations d'en-haut : Théodose quitta, de gaieté de cœur, patrie, famille, amis, pour aller chercher, où Dieu le voudrait, une solitude où il pût ne plus s'occuper que de lui seul. Il va visiter d'abord Jérusalem et les lieux sanctifiés par la vie et la mort de l'Homme-Dieu. Là il rencontre un nouvel Ananie dans la personne d'un pieux moine, nommé Longin, qui vivait en reclus dans la tour de David. On voulut l'attacher à une église bâtie près de Bethléem; il y resta peu de temps : il s'effraya des louanges que l'on faisait de ses vertus et il alla se cacher dans une caverne sur le chemin de Jérusalem à Bethléem. Là il se trouva enfin à son aise; il pouvait, loin des regards des hommes, se livrer à ses veilles saintes, à ses rudes austérités, aux jeûnes, à la méditation des vérités éternelles, et répandre les abondantes et douces larmes de cette componction qui est un don de Dieu. Pendant trente années de sa vie, il se priva de pain, ne mangeant que des herbes sauvages. Voilà ce qui reste à cet homme pour tout ce qu'il a abandonné dans le monde ! Comme pareille vie serait dure et insupportable à ceux qui n'en comprendraient pas les ineffables mystères et les saintes jouissances. Pierre n'était pas triste quand il disait à son maître : *Ecce nos reliquimus omnia*. Et cependant il avait quitté sa famille, sa profession, ses filets, ses habitudes; il avait sacrifié sa liberté et son indépendance, choses si chères au cœur de l'homme ! Pierre n'en était pas triste, il prévoyait qu'il serait dédommagé un jour de toutes ses pertes, et la réponse, les riches promesses du Sauveur l'ont rassuré, fortifié. Voilà ce qui faisait le bonheur de Théodose dans sa caverne : il avait trouvé Jésus-Christ et les promesses éternelles. Heureux de pouvoir aussi librement servir Dieu; il aimait de partager ce bonheur avec d'autres, et bientôt il ne fut plus seul dans sa retraite. Ici s'ouvre une nouvelle phase de sa vie.

IIe POINT. — SON AMOUR POUR DIEU.

Comprenant que pour élever son cœur à Dieu et s'attacher fortement à lui, il faut, avant tout, se détacher de la vie et des fragiles biens de la terre, il méditait souvent sur la mort et en rendait la pensée familière aux pieux cénobites qui vivaient sous sa conduite. Un jour, il fit ouvrir une large fosse destinée à devenir le tombeau de toute la communauté; il appela alors les frères et leur dit : « Voilà le tombeau tout prêt; mais qui d'entre vous en fera la dédicace? — Ce sera moi, répondit le prêtre Basile. Il demanda alors la bénédiction de l'abbé qui fit faire pour lui les prières des morts... Chose frappante, Basile, sans signe de maladie, mourut en effet quarante jour après !

L'amour de Dieu donne en lui une confiance entière dans les peines de la vie : un jour la communauté manqua de tout, il n'y avait pas même un morceau de pain et c'était la grande fête de Pâques. Quelques frères en murmurèrent. Théodose sans s'émouvoir leur dit : « Mettez votre confiance en Dieu; il saura pourvoir à vos besoins. » On pria, on attendit tout du Ciel et bientôt les provisions arrivèrent.

La vertu est contagieuse comme le vice, et l'amour qui brûlait au cœur de Théodose semblait s'étendre chaque jour comme une flamme autour de lui. Vint un jour où le nombre de ses imitateurs s'accrut tellement qu'il dût songer à bâtir un monastère. En effet, il fit construire de vastes bâtiments près de Bethléem. Bientôt ce fut tout un peuple de pieux cénobites. L'évêque de Jérusalem, Salluste, nomma alors Théodose supérieur de tous les cénobites de la Palestine, d'où son nom de *Cénobiarque*.

L'amour est plus fort que la mort; aussi Théodose était-il prêt à mourir plutôt

que de trahir son divin Maître. L'empereur Anastase, ami des eutychéens employa les menaces, les promesses, l'argent même pour l'entraîner dans l'hérésie : menaces, promesses, argent, tout fut inutile. Saint Théodose lutta courageusement contre l'empereur, et il finit par être envoyé en exil. Il s'y rendit heureux de souffrir pour la vérité. Rappelé par Justin, son successeur, il continua sa vie toute céleste.

L'amour de Dieu renferme celui du prochain. Théodose imposait à son humilité de rudes sacrifices pour maintenir la paix et la concorde parmi ses frères. Un jour une querelle éclate entre deux d'entre eux : notre saint se jette à genoux devant et ne se relève qu'après avoir reçu la promesse d'une réconciliation sincère. Excommunié d'une manière injuste et invalide par un subordonné coupable, il fait semblant de subir la sentence qu'il exécute, espérant le ramener à de meilleurs sentiments. En effet, il le gagna ainsi.

Dieu récompensa tant d'amour par le don des miracles. Que de fois son humble serviteur multiplia les provisions du monastère encombré d'étrangers inattendus! Un jour une pauvre femme dévorée par un horrible cancer, s'approcha de lui, comme fit la malade de l'Evangile à l'égard du Sauveur, elle toucha ses habits et à l'instant elle se trouva guérie.

Théodose avait vécu dans ce complet détachement et dans tous les exercices d'un amour sans bornes pour Dieu pendant de longues années : il allait atteindre sa cent cinquième année, lorsque le Seigneur l'appela à lui. Une si dure vie se termina par une maladie cruelle ; et comme on l'exhortait à demander à Dieu quelque soulagement à ses douleurs, il donna cette sublime réponse : « Non, non ; une telle prière marquerait de l'impatience et me ravirait ma couronne. » Il mourut en 529.

M. F. qu'ajouter aux merveilleux détails d'une telle vie. Hélas ! je ne puis, à ce spectacle édifiant, me défendre d'une réflexion amère : ce sont les saints qui souffrent, qui abandonnent tout, qui sacrifient tout à Dieu, et ce sont les pécheurs qui ne font rien pour lui. Ce sont les innocents qui font pénitence et les coupables vivent comme s'ils étaient innocents. Quand comprendrons-nous ces paroles : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te. Amen.*

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Egredere de terra tua et de cognatione tua, et de domo Patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi. (Gen., XII, 1.)

Perrexit in desertum viam unius diei ; cumque venisset et sedisset subter unam juniperum, petivit animæ suæ ut moreretur. (III Reg., XIX, 4.)

Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. (Ps. LIV, 8.)

Deserta tua et solitudines tuæ, et terra ruinæ tuæ angusta erunt præ habitatoribus. (Is., XLIX, 19,)

Pasce populum tuum in virga tua, gregem hæreditatis tuæ, habitantes solos in saltu. (Mich., VII, 14.)

Omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet et vitam æternam possidebit. (Matth., XIX, 30.)

2. — SS. PÈRES.

In congregationibus initium salutis acquiritur, et sani in solitudine esse non possunt, nisi quos prius cœnobiorum medicina sanaverit. (S. Joan. Cassian., *Collat.* 18.)

Tranquillitatis mater eremus est, quietus portus, omnis tribulationis expultrix. (S. J. Chrysost., *Hom.* 40.)

Felix ista conversatio, despicere homines, angelos quærere, urbes deserere, et in solitudine invenire Christum. (Id., *Hom.* 1 *in Marc.*)

Qui in solitudine versatur, a triplici

liberatur bello : visus scilicet, auditus et loquelæ. (S. Ephrem., *de Vita spirit.*)

Cum quo Deus est, nunquam unicus solus est quam cum solus est; tunc enim libere fruitur gaudio suo, tunc ipse suus est sibi ad fruendum Deo in se et se in Deo. (S. Bernard., *de Vita solitaria.*)

Fuge hominem et seculi rumores, quia non potes satis esse Deo. (S. Bonavent., *in Alphabet. religios., lect.* 5,)

3. — COMPARAISONS.

1. Angelus. Solitarius est forma terrestris angeli, qui orationem suam desidia et torpore liberavit. (S. J. Climach., *Grad.* 27.)

2. Is qui animi morbo laborans, quietem solitudinis arripere nititur, ei similis est qui ex navi in pelagus exiliens, per tabulam ad terram pervenire quærit. (Id., *ibid.*)

3. Anachorètes et Cénobites. Ce que les anachorètes ont de commun avec les cénobites c'est qu'ils se proposent une même fin, qui est de servir Dieu, de s'unir intimement à lui par le plus parfait détachement des choses terrestres. Les cénobites vont à Dieu par le crucifiement de leur volonté, par les exercices de la vie commune, par l'exacte soumission à la règle, par l'obéissance aveugle à leur supérieur. Les anachorètes vivent seuls, renoncent à toute société, s'abandonnent entièrement à la Providence pour les soins du corps et de l'âme.

Fondateur. Comme les Antoine, les Pacôme, les Hilarion, notre saint fut un des fondateurs de la vie cénobitique.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Humilité. Il ne pensait qu'à vivre dans l'obscurité.

Piété. Il s'entretenait sans cesse avec Dieu par la prière.

Mortification. Il mortifiait sa chair par de longues veilles et par des jeûnes rigoureux. Quelques herbes sauvages faisaient toute sa nourriture.

Charité. Sa charité envers les malades, les pauvres et les étrangers égalait celle qu'il avait pour ses disciples.

Confiance en la providence. Comme la veille de Pâques il ne se trouva pas un seul pain dans le monastère, il rassura tout le monde en disant que la Providence y pourvoirait, ce qui arriva.

Fermeté dans sa foi. Sa courageuse résistance à l'empereur Anastase qui soutenait les eutychéens.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

VIE ÉRÉMITIQUE ET CÉNOBITIQUE.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — DE LA VIE ÉRÉMITIQUE.

Subdivisions : 1. Son origine. — 2. Sa nature. — 3. Ses illustrations.

2e POINT. — DE LA VIE CÉNOBITIQUE.

Subdivisions : 1. Ses règles. — 2. Sa constante durée à travers les siècles. — 3. Saint Théodose a été un de ses fondateurs.

—

IIe PLAN.

SAINT THÉODOSE, CÉNOBIARQUE.

(Le même.)

1er POINT. — SAINT THÉODOSE, CÉNOBIARQUE.

Subdivisions : 1. Son humilité. — 2. Sa mortification. — 3. Sa confiance en Dieu. — 4. Sa charité. — 5. Sa bonne administration.

2e POINT. — SAINT THÉODOSE, CONFESSEUR.

Subdivisions : 1. Son respect pour les conciles œcuméniques. — 2. Sa fermeté devant l'empereur Anastase. — 3. Son zèle contre l'hérésie des eutychéens. — 4. Sa sainte mort.

6. — ENCOMIA S. THEODOSII.

1. SPELUNCAM INCOLIT AD QUAM MAGI, ADORATO CHRISTO, IN REGIONEM SUAM VENIENTES DIVERTERUNT.

Sæva magis rabidi fugientibus arma tyranni
Præbuit angustos hospita crypta lares.
Post multas hyemes, autrum hoc, Dive, incolis; au-
Imo tenes, regum nam fuit aula trium. [lam

2. HERBIS VIXIT.

Theudosius numerat ter denas ordine brumas
Dum tua non gustat munera, flava Ceres.
Divinæ interea veneranda volumina legis
Assidua versat nocte dieque, manu
Vivere num poterat Cereris sine munere Divus,
Cui sacra perpetuus lectio panis erat?

3. ETIAM DORMIENS ORABAT.

Theudosii fessos somnus qui claudit ocellos,
Sancta soporati claudere labra nequit.
Ne divum mirere preces sociasse sopori;
Corpore sopito, mens erat usque vigil.

4. ANASTASIUM IMPERATOREM AD ACEPHALORUM HÆRESIM AMPLECTANDAM INVITANTEM IRRIDET.

Me fulvo incassum tentas vincere metallo,
Confringit victrix aurea vincla fides,
Siccine me censes, Cæsar, rationis egentem,
Ut tecum stolidi suis comes usque gregis?
Perfide; quos sequeris, stultos vox ipsa refellit.
Nam quibus haud caput est, hi quoque mente carent.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES.

THÉODORE, disciple du Saint et évêque de Petra. — Vie de saint Théodose.

Cette Vie, estimée de Fleury, de Baillet et des plus habiles critiques, a été reproduite par :

LES BOLLANDISTES. — Acta Sanctorum.
SURIUS. — Vies des Saints.
BAILLET. — Id.

8. MARTYROLOGE. — S. Hygin, pr. et m. — S. Salvius, m. — SS. Pierre, Sévère, Lencius, mm. S. Théodose, cénob. — S. Palémon, ab. — S. Anastase, moine. — Ste. Honorée, v. — S. Beaudan, ab.

12 janvier. — SAINT ARCADIUS, martyr.

(TROISIÈME SIÈCLE.)

VIE DE SAINT ARCADIUS.

La persécution déployait toute sa rage contre les chrétiens. Sur le plus léger soupçon les maisons étaient fouillées, on en arrachait les disciples de Jésus-Christ, on les traînait devant le juge, en les accablant de toutes sortes d'outrages. On les contraignait d'assiter à des cérémonies superstitieuses, de brûler de l'encens en l'honneur des idoles, de chanter à la manière des bacchantes, et de promener par les rues les victimes couronnées de fleurs. Arcadius, qui vivait à Césarée en Mauritanie, abandonna sa maison pour se retirer dans une solitude écartée, où il servait Dieu dans les veilles, le jeûne et la prière. Le gouverneur étant informé qu'il ne paraissait plus aux sacrifices, envoya pour l'arrêter des soldats, qui n'ayant trouvé dans sa maison qu'un de ses parents, l'arrêtèreut, et le gouverneur ordonna qu'il serait gardé dans une étroite prison jusqu'à ce qu'il eût fait connaître le lieu où Arcadius s'était caché. Le saint, instruit du danger que courait son parent, abandonne aussitôt sa retraite, et se présente au gouverneur : « Si c'est à cause de moi que vous retenez, dit-il, mon parent dans les fers, je viens me mettre moi-même entre vos mains, pour vous déclarer ce que vous voulez savoir, et ce qu'il ne pouvait vous apprendre. Relâchez-le donc maintenant, car je vous rendrai compte de tout. — Je veux bien vous pardonner l'un et l'autre, dit le gouverneur, mais à condition que vous sacrifierez aux dieux. — Qu'osez-vous proposer, répond Arcadius? Connaissez-vous les chrétiens, et croyez-vous que la crainte de la mort puisse leur faire trahir leur devoir? Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. Imaginez donc tel supplice qu'il vous plaira, je ne serai jamais infidèle à mon Dieu. — Saisissez cet impie, s'écrie le gouverneur, en s'adressant aux bourreaux; faites-lui voir, faites-lui désirer la mort, sans qu'il puisse l'obtenir de longtemps. Coupez lentement les jointures de ses membres, et l'une après l'autre, afin qu'il apprenne ce que c'est que d'abandonner les dieux de ses ancêtres pour adorer une divinité inconnue. »

Aussitôt Arcadius est saisi, conduit au lieu où plusieurs autres martyrs ont consommé leur sacrifice. Son sang coule pour Jésus-Christ; ses membres sont coupés les uns après les autres, et sa langue qui lui reste profère souvent ces paroles : « Seigneur, enseignez-moi votre sagesse. » Voyant ses membres épars sur l'arène : « C'est à présent, disait-il, que vous m'êtes chers, puisque vous avez été offerts en sacrifice à mon Dieu, Et vous, ajouta-t-il, en s'adressant au peuple qui fondait en larmes, vous qui êtes témoins de cette sanglante tragédie, apprenez que tous les tourments ne sont rien pour celui qui attend une couronne éternelle. Vos dieux ne sont pas des dieux. Renoncez à leur culte sacrilége. Il n'y a point d'autre Dieu que celui pour lequel je souffre et je meurs. Lui seul me soutient et me console en ce terrible moment. Mourir pour lui, c'est vivre. Souffrir pour lui, c'est la joie d'un chrétien. »

Enfin n'étant plus qu'un tronc sans membres, et baigné dans son sang. il rendit son esprit à Dieu, le 12 janvier, et fut ensemble martyr de la foi chrétienne et de la charité fraternelle. Les idolâtres témoins de son supplice et les bourreaux eux-mêmes avaient admiré et frémi. Les chrétiens glorifiaient le Dieu qui fortifie ceux qui l'adorent et qui l'aiment. Ils ramassèrent toutes les parties du corps d'Arcadius et les renfermèrent dans un même tombeau. Les actes du saint ne désignent ni le lieu, ni le temps où il souffrit; mais on lit dans le titre du sermon de saint Zénon, et dans plusieurs *Martyrologes* d'Occident, qu'il reçut la palme des martyrs à Césarée, en Mauritanie, sous Valérien ou sous Dioclétien.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ARCADE.

TEXTE : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam, et sequatur me.* (Matth., XVI, 24.)

D'où est venu aux saints ce complet oubli d'eux-mêmes qui les élevait au-dessus de toutes les considérations humaines, au-dessus des sentiments les plus naturels à l'homme, au-dessus de la fortune, des hommes et des plaisirs de ce monde? Où ont-ils puisé cette force surhumaine qui les portait à sacrifier père, mère, frères, sœurs, amis, famille, patrie et la vie même plutôt que de souscrire aux volontés des persécuteurs? Les plus affreuses douleurs trouvaient leur adoucissement dans la promesse que renferment ces paroles : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.* Le courage héroïque des martyrs est le fruit naturel de la foi. de l'espérance et de la charité qui remplissaient leurs cœurs. La foi leur avait appris qu'appartenant de corps et d'âme à Dieu, ils ne faisaient, en mourant, que lui rendre son bien ; l'espérance de l'immortalité leur donnait l'assurance qu'au grand jour de la résurrection, corps et âme se retrouveraient pour être glorifiés ensemble au ciel ; enfin, pendant que le corps se mourait, leur amour pour Dieu les rendait comme invincibles à tous leurs tourments.

Saint Arcade est un illustre exemple de cette force divine en face de la mort la plus cruelle. Considérons : 1° les affreux *détails de son martyre;* et, 2° l'admirable *courage du patient.* Quelle insensibilité, si notre cœur n'en était ému!

Ire PARTIE. — AFFREUX DÉTAILS DE SON MARTYRE.

Arcade, chrétien riche et fort estimé, était natif de Césarée (Mauritanie). Il vivait à une époque où la plus terrible persécution faisait des milliers de martyrs (249-252). Le préfet qui commandait en Asie au nom de l'empereur Dèce, sévissait avec une cruauté inouïe contre les fidèles qui refusaient de sacrifier aux idoles. Arcade quitta d'abord sa ville natale, abandonnant ses richesses et sa maison, et se retira dans un lieu inconnu pour servir Dieu et se préparer à tout événement. Cependant un de ses parents arrivé par hasard dans la maison du fugitif, fut bientôt suivi par les soldats du persécuteur et emmené en prison jusqu'à ce qu'il révélât la retraite d'Arcade. Celui-ci l'ayant appris et brûlant du désir de mourir pour sa foi, courut se présenter devant le tribunal du juge, le pria de rendre la liberté au prisonnier innocent et se montra prêt à répondre lui-même à ses questions. Le préfet lui demande de sacrifier aux dieux. Arcade lui dit : « Juge orgueilleux, tu crois donc effrayer les serviteurs de Dieu par des menaces ou par la crainte de perdre cette vie si fugitive. Nous savons qu'il est écrit : *Mihi enim vivere Christus est, et mori lucrum.* (Phil. I, 21.) Invente les plus affreux tourments, redouble de cruauté, tu ne nous feras pas apostasier. » Le juge ordonne qu'on le fasse souffrir lentement en lui coupant successivement tous les membres commençant par les doigts des mains, puis continuant par les pieds, de manière à ne laisser plus qu'un tronc mutilé et sanglant.

Arrivé sur le lieu du supplice, Arcade, croyant qu'il devait mourir par le

glaive, présenta paisiblement le cou au fer des soldats: mais voyant l'horrible genre de mort qu'on lui réservait, il s'arma d'un nouveau courage. Il faut entendre les paroles du saint martyr dans cette lutte suprême.

IIe PARTIE. — ADMIRABLE COURAGE DU PATIENT.

Les exécuteurs coupaient les doigts, les mains, les bras et les membres inférieurs au courageux athlète du Seigneur, mettant, par un raffinement de cruauté, un certain intervalle entre ces diverses mutilations, Saint Arcade, sublime de résignation, les regardait faire, et son regard, élevé vers le ciel, brillait d'une joie extraordinaire. Tout à coup il s'écria : « Seigneur, vos mains m'ont fait et m'ont formé, donnez-moi l'intelligence. » (Ps. CXVIII, 73.)

Puis, quand l'horrible travail était presque terminé, il dit : « O membres bienheureux qui avez été jugés dignes de servir votre Dieu, jamais quand vous étiez unis à mon corps, je ne vous ai aimés comme maintenant que vous en êtes séparés! C'est à cette heure que vous êtes les membres de Jésus-Christ. Je sens plus que jamais que je lui appartiens, ce qui était toujours le plus cher de mes désirs. »

S'adressant ensuite aux nombreux témoins de cette scène déchirante, il leur dit : « O hommes, venus pour assister à ce spectacle inouï, croyez-le, c'est peu de chose. Il est facile à celui qui attend l'immortalité, de souffrir ces choses. Abandonnez donc vos idoles impuissantes. Reconnaissez le Dieu qui me fortifie ; car souffrir pour lui, c'est jouir; mourir pour lui, c'est vivre, puisque son amour ne se refroidit pas, que sa gloire n'a point de fin : pour une vie qui passe, il vous donnera, dans l'union avec lui, une vie qui ne passe pas. »

Ayant prononcé ces paroles, le saint martyr tomba comme dans un paisible sommeil : il était mort. Les témoins de cette scène émouvante restèrent dans la stupéfaction. Les païens en étaient profondément troublés, et les chrétiens, édifiés de tant d'héroïsme, se sentaient fortifiés dans la foi. Ils avaient vu là la pratique de cette parole du Sauveur, modèle et précurseur de tous les martyrs : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.*

Et nous, M. F., héritiers de la même doctrine, enfants du même Père, disciples du même Maître, serons-nous insensibles au témoignage que lui rendit le sang du noble martyr. Ah! notre mollesse est effrayée à la vue de tant de courage et d'abnégation ; notre tiédeur à l'égard de Dieu comprend à peine cet amour qui va jusqu'à tout sacrifier, jusqu'à mourir ainsi pour lui.

Et cependant, M. F., les martyrs étaient dans le vrai, et c'est nous qui avons tort. Eux, ils sacrifiaient le corps à l'âme, le temps à l'éternité, l'homme à Dieu ; nous, au contraire, nous sacrifions l'âme au corps, l'éternité au temps, Dieu à l'homme. Nous perdons ainsi le ciel pour jouir de la terre!

Et cependant nous avons à l'égard de Dieu les mêmes obligations : la foi des martyrs doit être notre foi, leur espérance notre espérance ; leur amour notre amour. Sans doute, Dieu ne nous demande pas les mêmes preuves de ces vertus : il n'exige pas que nous versions notre sang pour sa gloire ; mais elles doivent nous animer, nous guider, nous inspirer dans les mille détails de notre vie, de notre position spéciale. Nous devons souffrir, sinon la mort, du moins ces incessantes épreuves qui nous arrivent ; nous devons tout faire et tout souffrir de la part des hommes plutôt que d'offenser Dieu : c'est lui qui doit être le centre de nos paroles, de nos pensées, de nos actions ; c'est lui qui doit être le pivot sur lequel roule notre vie entière : ce qui implique de continuels renoncements à nous-mêmes : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam, et sequatur me. Amen.*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia S. martyris Arcadii. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Circumdedit me lanceis suis, convulneravit lumbos meos, non pepercit et effudit in terra viscera mea. (Job, XVI, 14.)

Sic ait : Quid quæris, et quid vis discere a nobis ? parati sumus mori, magis quam patrias Dei leges prævaricari. (II Mach., VII, 2.)

Jussit summas manus et pedes ei præscindi. (Id., *ibid.*, 4.)

Dixit : Potestatem inter homines habens cum sis corruptibilis, facis quod vis : noli autem putare genus nostrum a Deo esse derelictum. (Id., *ibid.*, 16.)

In angustiis, in plagis, in carceribus. (II Cor., VI, 5.)

Mihi vivere Christus est et mori lucrum. (Philip., I, 21.)

Secti sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt. (Hebr., XI, 37.)

2. — SS. PÈRES.

Sectiones, laniera, ossium direptiones, membrorum concisiones, totius corporis solutio, diaboli tormenta in me veniant, tantummodo Christo fruar. (S. Ignat., mart., *Ep.* 15 *ad Rom.*)

Non martyr est omnis qui occiditur; occiduntur enim et sicarii et pyratæ, quia non supplicium facit martyrem sed causa. (S. Cyprian., *de duplici Martyrio.*)

Fides est quæ pugnat et superat in martyribus; nec quisquam defecit in tormentis, nisi fidei defectu. (Id., *ibid.*, c. 17.)

Illi palam martyres fuerunt, at tu in secreto saltem martyrem perfectum te præbe ; illi in aperto certamen consummarunt, perfice tu quoque certamen in occulto. (S. Ephrem, *de Laudibus Martyr.*)

Sœvisti persecutor in martyrem, sœvisti et auxisti palmam dum aggeras pœnam. (S. Leo, *Serm. in Natali S. Laurenti.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Arcade montre devant son juge la même fermeté que les Machabées. Ses interrogations et ses réponses sont empreintes du même sentiment : *Quid quæris?... parati sumus mori magis quam patrias Dei leges prævaricari.* (II Mach., VII, 2.)

2. Saint Laurent sur son gril s'offrait en holocauste au Seigneur ; Arcade voyant ses membres épars sur l'arène, s'écrie : « C'est à présent que vous m'êtes chers, puisque vous avez été offerts en sacrifice à mon Dieu. »

3. Saint Paul disait : *Mihi vivere Christus est et mori lucrum.* (Philip., I, 21.) Saint Arcade rend son âme à Dieu en poussant le même soupir : « Mourir pour Jésus, c'est vivre ; souffrir pour lui c'est la joie du chrétien. »

4. L'histoire nous présente des traits admirables de courage et d'héroïsme, mais qui pourra-t-elle comparer au martyr Arcadius qui de son plein gré s'empresse de quitter sa retraite sûre pour se livrer au gouverneur qui le recherche afin de mettre à l'abri un de ses parents que l'on détient à sa place ; qui, sollicité à l'apostasie, répond au tyran avec une inébranlable fermeté, qui voit couper ses membres les uns après les autres en bénissant Dieu et en disant : « Souffrir ainsi, c'est la joie du chrétien. »

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Charité généreuse. Ayant appris qu'un de ses parents était emprisonné à sa place, il quitta promptement sa retraite et alla se livrer au gouverneur.

Foi courageuse. « Connaissez-vous les chrétiens, répond-il au gouverneur qui l'exhorte à sacrifier aux dieux, et croyez-vous que la crainte de la mort puisse leur faire trahir leur devoir?»

Sainte joie du martyre. « Mourir pour mon Dieu, c'est vivre ; souffrir pour lui c'est la joie du chrétien. » Telles furent ses dernières paroles.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

DES MARTYRS.

(Vivien, *Tertullianus prædicans.*)

Sancti martyres reddiderunt Christo : 1. Dilectionem pro dilectione. — 2. Sanguinem pro sanguine. — 3. Vulnus pro vulnere.

IIe PLAN.

DE S. ARCADE.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — IL COMMENCE SON MARTYRE PAR L'EXERCICE DE LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

2e POINT. — IL LE CONTINUE PAR L'EXPRESSION DE LA FOI LA PLUS INÉBRANLABLE.

Subdivisions : 1. Son interrogatoire. — 2. Son mépris des supplices. — 3. Le témoignage de sa croyance.

3e POINT. — IL LE TERMINE PAR L'EXPRESSION DE SES SENTIMENTS D'ESPÉRANCE ET DE CHARITÉ ENVERS DIEU.

Subdivisions : 1. Mourir pour lui, c'est vivre. – Espérance future. — 2. Souffrir pour lui, c'est sa joie. — Amour de Dieu.

6. — ENCOMIA S. MARTYRIS ARCADII.

S. ARCADIUS SÆVIENTE PERSECUTIONE PRIMO LATITAT.

Impius horrenda desævit cæde tyrannus
Et sacrum rubido devorat ore gregem ;
Illicet abjectis opibus, laribusque relictis,
Arcadius patria promptus ab urbe fugit.
Ne pavidum hunc credas. Simulavit callidus hostem,
Parthorum ut ritu vinceret, ille fugam.

MANIBUS AC PEDIBUS MUTILATUR.

Arcadii duplices lictoris dextera palmas,
Sanguineoque furens amputat ense pedes.
Verus at hic Hermes, plantis licet orbus utrisque
Et gemmis manibus signat ad astra viam.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

ZÉNON DE VÉRONE.— Sermo in S. Arcadium.
D. RUINART. — Acta Martyrum.
TILLEMONT. — Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique des six premiers siècles.

8. MARTYROLOGE. — Sainte Tatienne, m. — S. Satyre, m. — S. Arcade, m. — SS. Zotice, Rogut, Modeste et Castulle et deux cent quarante autres martyrs. — SS. Tigrie et Eutrope mm. — St. Jean, év. — S. Probe, év. — S. Fergeol, év. et m. — Sainte Cesarie, v. — Les quarante martyrs d'Ephèse. — S. Benoît, ab.

13 janvier. — SAINT NOM DE JÉSUS.

EXPOSITION

SUR LA FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS.

Quoique la fête de la Circoncision de Notre-Seigneur renferme celle du très-saint Nom de Jésus, l'Eglise a accordé à plusieurs ordres religieux, et à plusieurs églises particulières, d'en célébrer une spéciale le lendemain de l'octave de la fête de l'Epiphanie, c'est-à-dire, le quatorzième jour du mois de janvier.

La vénération que doivent avoir tous les fidèles pour ce saint nom, que nous ne saurions même prononcer avec le respect qui lui est dû, selon l'Apôtre, que par le mouvement du Saint-Esprit, demande bien ce culte et cet honneur. Les Anglais même, qui depuis leur schisme ont aboli la plupart des fêtes de l'Eglise, conservent encore aujourd'hui dans le calendrier de leur nouvelle liturgie la mémoire de celle du très-saint nom de Jésus.

Nom divin, que Dieu seul pouvait donner au Sauveur du monde; nom vénérable, qui fait fléchir tout genou; nom sacré, que l'enfer redoute, et qui suffit pour mettre en fuite tous les démons; nom plein de force, en vertu duquel se sont faits les plus authentiques et les plus éclatants miracles; nom salutaire, de qui, pour ainsi dire, les sacrements de la nouvelle loi tirent leur efficace ; nom tout-puissant auprès de Dieu, puisque ce n'est qu'en considération de ce nom que nos prières sont exaucées; nom glorieux, que le zèle a porté aux gentils et aux rois de la terre ; nom auguste, pour la confession duquel les saints se font une gloire et un bonheur de souffrir les plus sanglants affronts et les plus affreux supplices ; enfin, nom incomparable, puisqu'il n'y en a point d'autre sous le ciel par qui nous puissions être sauvés : *Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus in quo nos oporteat salvos fieri.*

« Le très-saint nom de Jésus, dit saint Bernard (*Serm.* 15. *sup. Cant.*), est, avec raison, appelé une huile salutaire qui éclaire dès que la charité l'allume, qui nourrit dès que le cœur le goûte, qui guérit lorsque la dévotion le répand. Toute nourriture de l'âme est sèche, continue ce Père, si elle n'est trempée dans cette huile; elle est insipide, si elle n'est assaisonnée de ce sel.

« Les livres n'ont point de goût pour moi, si je n'y trouve le nom de Jésus; tous les entretiens me déplaisent, si le saint nom de Jésus n'y revient souvent. Le nom de Jésus est un miel à la bouche. Quoi de plus agréable aux oreilles, et quoi de plus doux au cœur?

« Etes-vous triste? que le nom de Jésus passe du cœur à la bouche; il dissipe bientôt tous les nuages, ramène le calme et les beaux jours. Les remords de votre conscience vous jettent-ils dans le désespoir, êtes-vous alarmé à la vue effrayante de vos crimes? on n'a pas plutôt prononcé le nom sacré de Jésus, qu'on sent revivre la confiance, et le tentateur est mis en fuite. Tout l'enfer est désarmé au seul nom de Jésus; c'est lui qui fait couler tant de douces larmes pendant la prière; c'est lui qui donne un nouveau courage dans les plus grands périls.

« Qui est-ce qui, ayant invoqué ce nom adorable; n'en a pas aussitôt reçu du secours? Qui est-ce qui, agité par les plus violentes passions, et attaqué par les plus dangereux ennemis du salut, a eu recours à ce saint non, sans avoir remporté la victoire? Nom de force dans les combats; nom de lumière dans les dangers; nom de consolation dans les adversités de la vie; nom de salut à l'heure de la mort, pour tous ceux qui l'ont gravé dans le cœur. »

Quelle vénération n'ont pas eue tous les saints pour cet auguste nom! Saint Ignace, martyr, disait lui-même qu'il le portait écrit dans son cœur. Saint Bernardin en faisait le sujet de tous ses discours, de tous ses éloges; et saint Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus, n'a pas cru pouvoir donner à ses enfants un nom qui leur donnât une plus haute idée de la perfection de leur état, et des obligatious de leur ministère. C'est en ce jour que les Pères de la compagnie de Jésus, conformément à l'usage de plusieurs églises de France, célèbrent la fête particulière de ce nom adorable.

Quel nom plus respectable aux anges, plus formidable à tout l'enfer, plus vénérable aux hommes, que le nom sacré de Jésus! C'est un nom auguste, disent les Pères, puisqu'il n'y a rien qui soit plus glorieux à Dien que de sauver les hommes; aussi Jésus-Christ montre-t-il l'estime qu'il en fait, en l'achetant au prix de tout son sang. C'est un nom qui inspire la joie et la confiance, puisqu'il est un souverain remède à tous les maux de cette vie, et un gage du bonheur éternel.

Que signifie le nom de Jésus, dit saint Augustin, si ce n'est Sauveur? Sauvez-moi donc, ô Jésus! par l'intérêt que vous avez de vérifier votre saint nom. Le nom sacré de Jésus, ajoute-t-il, est un nom délicieux, un nom plein de douceur, un nom qui inspire la plus vive confiance, un nom qui rassure et qui encourage le pécheur. Dieu de bonté, s'écrie le même Père, si je vous ai donné par mes crimes le droit de me perdre éternellement, vous n'avez pas perdu le titre par lequel vous avez coutume de nous faire miséricorde. Jésus-Christ porte dans son nom le gage de sa miséricorde, dit saint Grégoire de Nysse. Le nom de Jésus, dit saint Chrysostôme, est un nom qui contient toutes sortes de biens. C'est un nom, dit Origène, qui marque la toute-puissance de celui qui le porte. Béni soit à jamais ce nom sacré, continue-t-il, qui a calmé la colère de Dieu, qui nous a soustraits à sa malédiction, et qui a effrayé même les démons. Hommes mortels, vous trouverez dans ce saint nom, dit saint Ambroise, de quoi calmer vos frayeurs, remédier à tous vos maux, fournir à vos besoins, ranimer votre foi, embraser votre charité, et nourrir votre espérance. Saint Chrysologue ajoute : Si vous craignez la mort, il est la vie. Si vos vœux tendent au ciel, il est la voie. Etes-vous dans l'ardeur de la fièvre? il est la santé. Avez-vous besoin de nourriture? il est l'aliment. Etes-vous accablé de travail? vous trouverez en lui votre repos. Combattez-vous? il est la couronne. Mon Jésus, s'écrie saint Bernard, ne porte pas comme ceux qui l'ont précédé, un nom vide, un nom vain; ce n'est point l'ombre d'un grand nom.

mais il opère ce qu'il signifie. Ce nom sacré, dit-il ailleurs, fut apporté par l'ange; il fut apporté, et non pas donné à Jésus : car comme il est Sauveur de sa nature, il a ce nom de toute l'éternité : c'est un nom qui est inné avec lui, et qu'il n'a point reçu des hommes ni des anges. Enfin, rien n'est plus efficace, ajoute-t-il, pour arrêter la fougue de la colère, pour abattre l'enflure de l'orgueil, pour éteindre le feu de la cupidité, pour apaiser la soif de l'avarice, que d'invoquer le nom de Jésus, que de l'avoir sans cesse à la bouche et gravé dans le cœur.

Parce que vous vous humiliez, mon divin Sauveur, parce que vous souffrez, s'écrie un grand serviteur de Dieu, votre Père vous donne un nom au-dessus de tous les noms. Il vous fait appeler Jésus; et à ce nom adorable, il veut que tout fléchisse le genou, et dans le ciel, et sur la terre, et dans les enfers. Divin Esprit, sans qui personne ne peut dire, Seigneur Jésus, élevez mes sens, ranimez toutes les puissances de mon âme; faites-moi pénétrer le mystère de ce grand nom, faites m'en goûter la douceur. Que je le prononce souvent; que je ne le prononce jamais qu'avec amour, avec respect et avec confiance ; que toujours en le prononçant je reçoive tous les effets de grâce et de sainteté qu'il peut et qu'il doit produire en moi. Vous le voulez porter ce saint nom, aimable Jésus, toute votre vie; vous voulez qu'à votre mort il soit écrit et attaché sur votre tête; et dans le ciel, assis à la droite de votre Père, vous ferez gloire encore de vous appeler de ce saint nom, et de dire comme vous le disiez à votre Apôtre : Je suis JÉSUS : *Ego sum Jesus* (Act., IX.) Si c'est une gloire pour vous d'être mon Sauveur, quelle gloire pour moi, que vous vous fassiez gloire de l'être ! Faites, Seigneur, que je désire aussi ardemment de me sauver, que vous désirez d'être mon Sauveur. Faites que je souhaite autant de vous voir dans le ciel et de vous y aimer, que vous souhaitez de m'y voir et de m'y couronner. Jusqu'à présent j'ai souhaité que vous fussiez mon Sauveur, afin de parvenir au salut éternel, que vous m'avez mérité; maintenant je le souhaite ce salut éternel, afin que vous ayez la gloire de m'avoir sauvé; ou plutôt, mon Dieu, je le souhaite, et je vous le demande, et pour vous et pour moi : *A solis ortu usque ad occasum, laudabile nomen Domini.* Oui, Seigneur, votre nom mérite d'être loué par tout ce qu'il y a de créatures depuis l'orient jusqu'à l'occident. Que ce nom adorable ne cesse jamais d'être béni depuis le moment présent jusque dans l'éternité : *Sit nomen Domini benedictum, ex hoc, nunc, et usque in séculum.*

INSTRUCTION

SUR LA DÉVOTION AU SAINT NOM DE JÉSUS.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION. — DE LA DÉVOTION ENVERS LE SAINT NOM DE JÉSUS.

Considérez en premier lieu que la vraie dévotion envers le saint nom de Jésus, c'est d'aimer et de respecter notre Sauveur à cause de ses souveraines perfections qui sont comprises dans la vertu et signification de ce beau nom. Car il renferme: 1° toute la sagesse, la bonté, la sainteté, la force, la miséricorde et l'amour de Dieu, sans quoi il n'eût pu nous sauver; 2° il comprend toutes les grâces, les vertus et les dons du Saint-Esprit, qui servent à la sanctification de nos âmes, vu que c'est de la plénitude de Jésus-Christ, comme d'une source inépuisable, que nous les devons recevoir; 3° il signifie tous les offices divers de maître, de médecin, de père, de juge, d'avocat, de pasteur, de protecteur, qui conviennent au Fils de Dieu en qualité de Sauveur; 4° il exprime et contient dans son étendue tous les bénéfices que cet aimable Sauveur a conférés à tous les hommes, comme la rémission des péchés, la victoire des tentations, et l'éloignement des occasions dangereuses, l'acquisition des vertus, le don de la persévérance, la communication de la gloire, et la possession du souverain bien. Enfin, il marque et représente toutes les souf-

frances, les ignominies, les douleurs, les peines et les tourments que son zèle et le désir ardent qu'il avait de nous sauver, lui ont fait souffrir. Pesez que le Père éternel a renfermé tant de richesses et de trésors dans cet adorable nom qu'il a donné à son Fils, afin qu'en l'honorant et invoquant souvent, le souvenir de ses bontés à notre égard et de ses excellences infinies nous portât à l'aimer, adorer et imiter avec toute la perfection possible. Faites donc état d'avoir désormais une haute estime et un profond respect pour le nom de Jésus, à cause du mérite, de la dignité et de l'excellence infinie de celui qui le porte.

Ayez une tendresse d'amour en prononçant ce doux nom, ou l'entendant prononcer. Représentez-vous en même temps un Dieu-homme qui n'a rien de plus grand ni de plus admirable en soi, que sa bonté, sa miséricorde et son amour. Comme Dieu, il est tout feu et tout amour, et « ses miséricordes sont par-dessus toutes ses œuvres. « Comme Fils de Dieu, sa propriété personnelle est d'être l'image de la substance du Père, qui représente tous les traits de son original, et qui est ce qu'elle exprime : et parce que de toutes les perfections qu'il représente, celle qui éclate le plus, c'est la bonté, de là vient qu'on l'appelle par excellence « l'image de la bonté du Père. » Comme Fils de l'homme, il ne respire qu'amour, et la douceur lui est aussi naturelle que l'humanité. Il n'est point venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver; aussi a-t-il été formé par le Saint-Esprit qui n'est qu'amour. Enfin, prenez la résolution d'imiter les perfections et les vertus que ce beau nom signifie, et qui sont dans un éminent degré dans l'âme de Jésus-Christ; mais surtout imitez la douceur de son amour, et tâchez de faire du bien à tout le monde, et de n'offenser jamais personne.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Considérez en second lieu que la vraie dévotion envers le nom sacré de Jésus, est d'aimer et de procurer votre propre salut. Car en vous sauvant, vous accomplissez le plus grand désir de votre Sauveur, et vous contribuez de votre part à ce qui lui est le plus glorieux, qui est de vous sauver. Votre salut dépend de lui et de vous. Il y a du sien, il y a du vôtre aussi. De sa part il a fait abondamment ce qui était nécessaire pour vous donner les moyens d'achever heureusement cette grande, cette importante, cette unique affaire de l'éternité. Il a guéri toutes les maladies, il vous a donné des préparatifs et des remèdes salutaires contre tous les vices. Il vous a délivrés de la puissance du démon, il vous a réconciliés avec son Père, il a payé toutes vos dettes, il a levé tous les obstacles de votre salut, et par un excès d'amour il s'est fait lui-même une plaie, et s'est tiré du sang pour satisfaire pleinement à la divine justice. Mais après tout, si vous ne faites un bon usage de ses grâces, c'est en vain qu'il a fait de si grandes dépenses pour vous ; et, en vous perdant vous-mêmes, vous lui ôtez, autant qu'il est en vous, la gloire de son nom. Eh donc! quelle obligation n'avez-vous pas à sa bonté, qui n'a rien omis pour nous sauver!

Quelle confusion devrez-vous avoir de répondre si mal à ses bonnes volontés, de reconnaître si peu le bien qu'il vous a fait, d'empêcher celui qn'il voudrait vous faire; de l'honorer si peu, de le servir si lâchement, et de vous souvenir si rarement de lui!

Quel regret d'avoir par le passé mis votre salut en danger! Quelle résolution de faire pénitence, et de commencer dès maintenant une vie toute nouvelle!

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Considérez, en troisième lieu, que la dévotion solide envers le saint nom de Jésus, est d'aimer et de procurer de toutes vos forces le salut de votre prochain. Rien n'est plus cher au Fils de Dieu que le salut d'une âme. Sa vie pleine de travaux, et sa mort pleine de douleur, en sont des preuves éclatantes. Quel état devez-vous donc faire de la grâce de votre vocation, en vertu de laquelle, en vous

faisant porter son nom, il vous associe à son emploi, il vous fait part de ses souffrances, et vous met entre les mains le diadème de sa gloire et le sceptre de sa puissance, pour lui regagner l'empire des cœurs, et détruire la tyrannie du démon ?

Jugez de là le tort que vous lui feriez, si votre frère venait à périr par votre négligence. Que serait-ce, si au lieu de sauver les âmes, vous leur serviez de scandale par vos imperfections et vos défauts ? Comparez ce que vous êtes avec ce que vous devriez être. Vous devriez être un autre Jésus conversant avec les hommes, les édifiant par vos bons exemples, les instruisant par vos saints entretiens, les secourant par vos soins, les soutenant par vos prières continuelles, et vous consommant à leur service par le feu de votre zèle. Le faites-vous ainsi? Si vous y avez manqué jusqu'ici, prenez la résolution de travailler plus fidèlement à l'avenir. Ecoutez la voix du sang de Jésus-Christ qui crie miséricorde, et vous conjure, par la douceur de son nom et par l'excès de sa charité, de l'aider à sauver les âmes. Si vous le faites, vous serez grand dans le royaume des cieux : votre frère, que vous aurez sauvé, sera votre couronne, et Jésus votre grande récompense.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. Saints Pères. — 3. Figures. — 4. Emblèmes et comparaisons. — 5. Motifs et moyens. — 6. Plans. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

(Voir pour des instructions et des matériaux différents et plus développés le sujet *Saint Nom de Jésus* dans nos ouvrages : 1° SERMONS NOUVEAUX SUR LES MYSTÈRES DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST; 2° dans le tome II du PANORAMA DES PRÉDICATEURS; 3° dans le volume du SYMBOLE.

I. — ÉCRITURE.

In nomine meo dæmonia ejicient, linguis loquentur novis... (Marc., XVI, 17.)

Vocabis nomen ejus Jesum. (Luc., I, 31.)

Vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab angelo priusquam in utero conciperetur. (Id., II, 21.)

Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam. (Joan., XIV, 13.)

In nomine Jesu Christi Nazareni, surge et ambula. (Act., III, 6.)

Non enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri. (Id., IV, 12.)

In nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum. (Philip., II, 9.)

2. — SS. PÈRES.

Tanta certe vis nomini Jesu inest contra dæmones, ut nonunquam, etiam a malis nominatum, sit efficax. (Origen., l. I *Contr. Celsium.*)

Domini Jesu Christi nomen, si bene expendatur, totam illius erga nos beneficentiam declarat. Jesus enim, inquit, ob hoc vocatur, quoniam ipse salvum faciet populum suum a peccatis eorum. (S. Chrys., *Enarrat. in* c. I *ad Galat.*)

O bone Jesu, accipe me et trahe me ad te, ut tuus sim imitatione et dilectione, sicut tuus sum conditione et creatione. (S. Augustin., *in Medit.*, c. 35.)

Nomen Jesu refocillatio est et memoria ejus consolatio. (S. Anselm., *in Medit.*)

Habes in nomine Jesu unde actus tuos vel pravos córrigas, vel minus perfectos adimpleas, et unde tuos sensus aut serves ne corrumpantur, aut si corrrumpuntur, sanes. (S. Bernard., *Serm.* 15 *in Cant.*)

Jesus est jucunditas mœrentium, æternitas viventium, sanitas languentium, ubertas egentium, satietas esurientium. (S. Bonav., *Compend. theol. verit.*, c. 12.)

3. — FIGURES.

NOÉ. Ce patriarche sauva sa famille des eaux; Jésus-Christ a sauvé la sienne qui est le genre humain du feu de l'enfer. (Hug. card., *in Gen.* v.)

MOÏSE. Il représente Jésus-Christ par sa mission qui a été de délivrer le peuple de la captivité d'Egypte.

LES TROIS JÉSUS DE L'ANCIENNE LOI. *Joseph* fut appelé le Sauveur de l'Egypte; *Josué*

fut appelé le Sauveur du peuple; le fils de Josedech fut appelé *Jésus* ou Sauveur parce qu'étant savant dans l'art de guérir, il assista le peuple dans de cruelles pestes. (S. Bern., *Serm.* 15 *in Cant.* — S. Thom., *tertia pars, quæst.* 37, *art.* 2.)

4. — EMBLÈMES, COMPARAISONS.

Oleum. *Oleum effusum nomen tuum.* (Cant. I, 2.)

Margarita. *Inventa una pretiosa margarita.* (Matth., XIII, 45.) Optabilissimum nomen Jesu pretiosa margarita. (S. Diadoch., *Ep. de perfect. spir.* c. 59.)

Oriens. Oriens nomen ejus (Zach., VI, 12), id est velut sol irradians humanam mentem. (S. Bernardin., *Serm.* 49, *art.* 2.)

Aqua quæcumque medicinalis, cujus lemma : *Vis in minore major.* (Id., *ibid.*) Omnia quæcumque Deus pro salute humana ordinavit, in Jesu nomine comprehenditur. (Picinelli.)

Manna absconditum. Nam pœnitentes et agonizantes in solitudine mundi, in certamine carnis, prælibatione quadam, et dispositoria suavitate reficit et delectat. (S. Bernardin., *Serm.* 49, *art.* 3.)

Mel. Jesus mel in ore, in aure melos, in corde jubilus. (S. Bernard., *Serm.* 15 *in Cant.*)

Finis. O anima! sive scribas, sive legas, sive doceas, sive aliud quidcumque operis facias; nihil tibi sapiat, nihil tibi placeat, nisi Jesu. (S. Bonav., *Solemn. de impositione nominis.*)

Fons. Sicut graviter æstuat et longo situ ardore succenso, fons frigidus, salubris et gratus efficitur; sic mentibus iniquitate depressis, nomen Jesu culpæ gravedinem et peccati mœrorem, expellit. (S. Bernardin., *Serm.* 49.)

5. — MOTIFS ET MOYENS.

Motifs pour nous porter à glorifier le saint nom de Jésus.

1. Nom de puissance. Nomen virtuosum, quia superat hostes, congregat cives, reparat vires, revocat mentes. (S. Bonav., *de Quinque festiv. pueri Jesu.*)

2. Nom de gloire. Nomen gloriosum, quia dedit cæcis visum, surdis auditum, sermonem mutis, vitam mortuis et gressum claudis. (Id., *ibid.*)

3. Nom de joie. Nomen gaudiosum, quia jubilus in corde, melos in aure, splendor in mente. (Id., *ibid.*)

4. Nom de consolation. Nomen deliciosum, quia pascit cogitatum, lenit prolatum, ungit invocatum, reficit scriptum, instruit factum. (Id., *ibid.*)

5. Nom d'espérance. Nomen confortans peccatorem et beatæ spei. (S. Anselm., *L. de nom. Jesu.*)

Moyens ad eumdem finem.

1. Respect. *In nomine Jesu omne genu flectatur.* (Philip., II, 3.)

2. Confiance. Tristatur aliquis? Veniat in cor ejus Jesus, et inde satiat in os, et ecce ad exortum nominis lumen, nubilum omne diffugit, redit serenum. (S. Bern., *Serm.* 15 *in Cant.*)

3. Invocation. Nomen Jesu invocetur diebus ac noctibus. (S. Ambr., *in Ps.* CXVIII.)

6. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

EXCELLENTIÆ DULCISSIMI NOMINIS JESU.

(A J. Gersonio.)

Hoc nomen nobis est : 1. Remedium contra malum culpæ. — 2. Refrigerium contra malum concupiscentiæ. — 3. Præsidium contra malum pugnæ. — 4. Solatium contra malum pœnæ.

—

IIe PLAN.

VERTUS DU SAINT NOM DE JÉSUS.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er point. — vertus du saint nom de jésus au ciel.

Subdivisions : 1. Ce nom apaise le courroux céleste. — 2. Ce nom nous ouvre les portes du paradis.

2e point. — vertus du saint nom de jésus sur la terre.

Subdivisions : Ce nom est : 1. Notre force. — 2. Notre consolation. — 3. Notre espérance.

3e point. — vertus du saint nom de jésus dans les enfers.

Subdivisions : Ce nom est : 1. La terreur des démons. — 2. La puissance qui les écrase.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. Ignace.	— Ep. ad Eph.
Lactance.	— De Divin. Inst., l. IV, c. .
S. Ambroise.	— Ep. 17, ad Cleric.
S. Chrysostôme.	— Hom. 78, in Joan.
S. Jérôme.	— In Ps. LXVI.
S. Augustin.	— In Meditat., c. 35. De Peccat. merit., c. 29.

S. ISIDORE DE SÉVILLE. — Etym., l. VII, c. 2.
S. ANSELME. — In Meditat.
S. BERNARD. — Serm. 15, in Cant. Hom. 2, super MISSUS EST.

HAGIOLOGUES.

BENOIT XIV. — De Festis D. N. J. C.
THOMASSIN. — Traité des fêtes de l'Eglise.
MARTÈNE. — Tract. de antiqua Eccl. disciplina.
BAILLET. — Vie des Saints et histoire des fêtes mobiles.
MEUSY. — Catéchisme des fêtes.
LIGNY. — Vie de Jésus-Christ.
GODESCARD. — Traité des fêtes mobiles.
M. l'abbé BRISPOT. — Vie de Jésus-Christ d'après les évangélistes.

ASCÉTIQUES.

GRENADE. — Mémorial.
NOUET. — L'homme d'oraison.
CROISET. — Année chrétienne.
D'ARGENTAN. — Grandeurs de Jésus-Christ.
BOSSUET. — Elévations sur les mystères.
LE TOURNEUR. — Temps de Noël.
M. l'abbé COULIN. — Année du pieux fidèle.
DOM GUÉRANGER. — Année liturgique.

PRÉDICATEURS.

ANCIENS.

S. BONAVENTURE. — Serm. de quinque Festis pueri Jesu.
S. THOMAS. — In Serm. festivis, serm. 2.
GERSON. — Serm. in Circumcis.
S. BERNARDIN DE SIENNE. — Serm. 49.
OSORIUS. — Serm. de Fest. nom. Jesu.
MATTH. FABER. — Conc. 6.

MODERNES.

BIROAT. — 3 serm. sur la Circoncis.
TEXIER. — 1 sur le saint nom de Jésus.
LA COLOMBIÈRE. — 1 id.
BOURDALOUE. — 1 id.
CASTILLON. — 1 id.
MASSON. — 1 id.
SARRASIN. — 1 id.
HOUDRY. — 1 id.
LAMBERT. — 1 id.
DUNEAU. — 1 id.

PRONISTES.

REYRE. — Grandeurs de Jésus-Christ.
COLLOT. — Instr. sur les fêtes chrét.
COCHIN. — Entretiens sur les fêtes.
GIRY. — Discours sur les fêtes de Notre-Seigneur.
M. l'abbé GOSSELIN. — Instruct. sur les principales fêtes.

RÉPERTOIRES.

LABATHA. — De Nomine Jesu.
HOUDRY. — Bibliothèque des Prédicateurs.
MONTARGON. — Dict. apostol.
M. l'abbé MARTIN. — Panorama des Prédicat., t. II, p. 173.
— Répert. de la doctrine chrétienne. — Symbole. — Sermons sur les Mystères de N. S. J. C.

8. MARTYROLOGE. — Les Quarante martyrs de Rome. — S. Potila, m. — SS. Hermile et Stratonique, mm. — SS. Gusmès, pr., et Serrien, moine. — S. Hilaire, év. — S. Léonce, id. — S. Agrice, id. — S. Vincent, conf. — Sainte Glaphyre, v. — Sainte Véronique de Binasco. — S. Vère. — S. Théodore, év. — S. Etienne, id. — S. Bernon, ab. — S. Heldemar, conf. — Sainte Tartice, v. — S. Evogat, év. — Sainte Néomae, bergère en Anjou.

14 janvier. — SAINT HILAIRE, évêque de Poitiers.

(FIN DU TROISIÈME SIÈCLE.)

VIE DE SAINT HILAIRE.

Saint Hilaire, l'un des plus grands ornements de l'épiscopat, une des plus brillantes lumières de l'Église des Gaules, que saint Jérôme et saint Augustin appellent le très-glorieux défenseur de la foi et l'insigne docteur de l'Eglise, naquit à Poitiers vers la fin du troisième siècle, ou au commencement du quatrième. Sa famille, l'une des plus considérables de la province, avait le malheur d'être engagée dans les ténèbres du paganisme. Son éducation, quoique païenne, fut celle d'un enfant de qualité : on l'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences profanes : il y fit de si grands progrès, soit dans les belles lettres, soit dans l'étude

de la philosophie, qu'on ne douta point qu'il ne dût être un jour un des plus grands hommes de son temps : il le devint, mais ce ne fut pas par les vaines connaissances du siècle.

Hilaire avait un esprit trop solide et trop pénétrant pour se repaître des superstitions païennes. Les lumières seules de la raison, avec le secours de la philosophie, auraient suffi pour lui faire connaître les erreurs grossières et les absurdités du paganisme, et pour l'en désabuser; mais la conversion du cœur est toujours l'ouvrage de la grâce. Elle commença insensiblement à lui éclairer l'esprit, et à lui faire sentir le ridicule et l'impiété de toutes ces idoles chimériques qui amusaient le peuple. Il aperçut bientôt, à la faveur de cette divine lumière, qu'il y avait un Être souverain et éternel, principe et fin de tous les êtres créés, et qui seul pouvait faire le souverain bonheur de l'homme : il n'était occupé que de ces réflexions, lorsque par un effet particulier de la Providence, les livres de Moïse et des prophètes lui tombèrent entre les mains. Il les lut avec avidité et avec plaisir. La lecture de l'Evangile acheva de lui découvrir la vérité et la sainteté de notre religion ; et le Père des miséricordes, qui en voulait faire un vase d'élection, lui inspira le désir efficace de l'embrasser et de la suivre.

Eclairé de ces vives lumières, il renonça sans peine au paganisme. Il reçut le baptême avec une joie qui est au-dessus de toute expression, comme il nous l'assure lui-même. La grâce de cette régénération fut si abondante, qu'il parut dès ce moment aussi plein de l'esprit de Dieu, que les chrétiens les plus parfaits. Dès lors il n'eut plus que du dégoût pour toutes les connaissances profanes qu'il avait acquises dans les livres des païens, et une grande affection pour les livres sacrés ; toute autre lecture lui devint fade et insipide. Comme le Seigneur le destinait à être une des lumières de l'Eglise, il lui donna une si claire intelligence des divines Ecritures et des plus sublimes vérités de notre religion, que presque au sortir des eaux salutaires du baptême, on le vit agir, non pas en simple néophyte, mais déjà comme l'un des maîtres et des Pères de l'Eglise de Jésus-Christ. Il était si plein de Dieu, dit Fortunat, et il avait tant de soin de former ses mœurs sur les règles de l'Eglise, qu'il semblait, étant laïque et marié, posséder déjà la grâce du sacerdoce.

Chez lui la science pratique de la morale chrétienne suivit de près la science spéculative du dogme. On ne vit jamais une plus tendre dévotion, une conduite plus exemplaire. Il épousa une demoiselle d'un mérite distingué, qui, imitant en tout les pieuses inclinations de son époux, servait de modèle aux personnes de son sexe. Il en eut une fille nommée Abra, qui sut si bien profiter des grands exemples qu'elle avait devant les yeux, et de l'éducation chrétienne que lui donnèrent ses parents, qu'elle a mérité d'être honorée dans l'Eglise de Poitiers.

La vertu de notre saint devenant tous les jours plus parfaite, il convint avec sa femme de vivre désormais comme frère et sœur. On ne parlait dans toute la province que de la pureté de ses mœurs; on admirait partout sa modestie, sa charité et son zèle. Enfin sa réputation, fondée sur son mérite et sur sa rare piété, lui acquit une estime si universelle, que l'évêque de Poitiers étant mort, tous les fidèles de cette Eglise jetèrent les yeux sur lui, et, sans écouter sa répugnance et son humilité, ils le choisirent d'un consentement unanime pour être leur pasteur et leur maître. Il fut contraint de consentir au choix qu'on avait fait de lui, et il fut sacré évêque.

Hilaire n'ignorait pas les devoirs formidables de l'épiscopat; mais plein de confiance en Celui qui le chargeait d'un tel fardeau, et de qui il attendait les secours dont il avait besoin pour le porter avec fidélité, il ne s'appliqua plus qu'à conserver et à défendre le dépôt sacré de la foi qui lui était confié, contre la corruption des hérésies. Celle des ariens, après avoir désolé l'Eglise d'Orient, avait pénétré jusque dans les Gaules. L'empereur Constance, fils du grand Constantin, séduit par les flatteries de son épouse, princesse arienne, était devenu le plus grand fauteur des ariens, et pour défendre cette croyance impie, il persécutait cruelle-

ment l'Eglise, et exilait les plus saints prélats. Saint Hilaire, animé d'un zèle ardent pour la foi, non content de nourrir son peuple de la divine parole, ne cessait de combattre l'erreur, et passait pour un des plus redoutables ennemis de l'arianisme. Il fut applaudi et secondé par la plupart des prélats des Gaules. Ces fidèles ministres, le regardant moins comme leur confrère que comme leur chef, parlèrent et agirent toujours de concert avec lui pour défendre la foi, et garantir leurs peuples du venin de l'hérésie. Mais Saturnin, évêque d'Arles, qui favorisait ouvertement l'arianisme, troubla cette admirable union. Fier du crédit qu'il avait auprès de l'empereur, il se mit à exercer une espèce de tyrannie sur ses confrères : il usa de menaces et de violence pour les engager dans son parti, et il arma contre ceux qu'il ne put gagner toute la puissance des magistrats et des officiers, la plupart infectés de l'arianisme, comme leur prince. Saint Hilaire se mit peu en peine du crédit de Saturnin, il le sépara de sa communion et de celle des autres prélats catholiques des Gaules. Saturnin voulut s'en venger comme d'un outrage fait à sa dignité et à son caractère. Il se ligua avec quelques évêques hérétiques, et, appuyé de l'autorité de l'empereur, il assembla un concile à Béziers, auquel on croit qu'il présida, et y appela saint Hilaire et plusieurs autres évêques catholiques de la province.

Notre saint s'y trouva, et, animé de ce zèle ardent qui a toujours fait le caractère des saints prélats, il se déclara contre les évêques ariens. Il s'engagea à prouver leur impiété, à démontrer leurs erreurs. Il fit voir que l'on corrompait l'Evangile, que l'on ruinait la foi, et que par une fausse et séduisante confession du nom de Jésus-Christ, on introduisait le plus horrible blasphème dans l'Eglise. Mais la violence qui régnait dans une assemblée où les hérétiques étaient les maîtres, ne lui laissa point la liberté de représenter toutes ces choses avec l'étendue, l'ordre et la netteté qu'elles demandaient. Plus il pressait qu'on lui donnât audience, plus les ennemis de la vérité s'obstinaient à la lui refuser. Craignant de se voir confondus, ils ne voulaient point l'entendre. Saturnin et les autres évêques ariens, tout-puissants dans ce conciliabule, déposèrent notre saint ; et profitant de leur crédit auprès de l'empereur Constance qui se trouvait alors à Milan, ils le firent envoyer en exil en Phrygie, avec Rhodane, évêque de Toulouse.

Saint Hilaire reçut l'ordre de son exil avec une joie égale à celle qu'éprouvaient les apôtres et les martyrs, quand ils avaient à souffrir pour la cause de Jésus-Christ. Saturnin triomphant crut que les autres évêques catholiques des Gaules, intimidés par cet exil, n'oseraient plus le traiter d'hérétique ; mais il se trompa : nul de ces généreux prélats ne voulut le recevoir dans sa communion. Quant à notre saint, il se rendit sans délai en Phrygie où la Providence lui préparait de nouveaux triomphes.

La confiance que lui inspirait la justice de la cause qu'il défendait, le porta à écrire une lettre respectueuse à l'empereur, pour se justifier des noires calomnies de ses ennemis. Il écrivit aussi aux évêques des Gaules, avec lesquels il demeura toujours en relation. Ses lettres, en rendant inutiles tous les artifices de la faction arienne, furent d'un grand secours aux évêques catholiques.

Saint Hilaire ne fut pas plutôt arrivé au lieu de son exil, qu'il vit avec une vive douleur le triste état où se trouvaient alors les Eglises de l'Asie. Celles de Phrygie où il était relégué, et celles des provinces voisines, n'avaient presque plus que le nom d'Eglises de Jésus-Christ. A peine y conservait-on quelques faibles restes de la religion orthodoxe. Il ne découvrait de toutes parts que scandales, que schismes, que perfidies, que nouvelles erreurs, et ces erreurs se multipliaient tous les jours. L'arianisme, soutenu par la puissance de l'empereur, avait tellement désolé la vigne du Seigneur, que notre saint assure qu'il n'avait trouvé que trois évêques qui ne fussent pas ariens; tous les autres étaient dans un pitoyable égarement.

Ce fut durant le temps de son exil que la science, la prudence, le zèle de ce grand saint parurent avec plus d'éclat. Toujours animé de l'esprit de Jésus-Christ,

il combattit les ennemis de la foi avec une vigueur si grande et si sage, qu'en confondant leurs erreurs, il ne leur donna jamais aucune prise. Il composa divers excellents ouvrages, entre autres son *Traité admirable des Synodes;* et il travailla si utilement pour le service de l'Eglise, qu'il sembla n'avoir été banni dans un pays étranger, que pour y rétablir le royaume de Jésus-Christ, en y ressuscitant la foi orthodoxe.

Deux conciles fameux se tenaient alors par l'autorité de l'empereur, lesquels par la multiplicité des confessions de foi en faveur des ariens, détruisaient, selon la remarque judicieuse d'un païen, l'auguste simplicité et l'unité de la religion chrétienne. Le premier de ces conciles était celui de Rimini en Italie, pour les évêques d'Occident; le second était celui de Séleucie, en Isaurie, pour les évêques d'Orient, et tous les deux ennemis de la vérité catholique. Saint Hilaire était dans la quatrième année de son exil. Comme l'empereur exigeait que tous les prélats se trouvassent à ces assemblées, le gouverneur obligea saint Hilaire de se rendre à celle qui se tenait en Orient. Ce fut en ce voyage qu'une fille païenne nommée Florence, pressée du désir de voir ce grand serviteur de Dieu, vint se jeter à ses pieds, lui demandant sa bénédiction. Le saint l'instruisit, la baptisa avec son père et toute sa famille.

Arrivant à Séleucie, il y fut reçu avec des témoignages de vénération. Il y justifia hautement les évêques catholiques des Gaules, que les ariens, toujours féconds en calomnies, avaient décriés comme suspects de sabélianisme. S'élevant ensuite contre les impiétés des ennemis de la divinité de Jésus-Christ, il confondit tous les partisans de l'erreur, et y fit triompher la foi orthodoxe. L'hérésie, effrayée à la vue de ce héros de la vérité, fit prendre le change à l'assemblée. Ce ne fut plus qu'une horrible confusion; les ariens et les demi-ariens, acharnés à se déchirer les uns les autres, rompirent le concile, et plusieurs, afin de capter la protection de l'empereur, coururent à Constantinople. Saint Hilaire les suivit, se présenta au prince; et après lui avoir exposé en peu de mots les motifs qui lui faisaient prendre cette liberté, il lui demanda une conférence publique, où il lui fût permis de discuter contre les ariens en sa présence. L'empereur paraissait y consentir; mais les ariens connaissaient trop la capacité du saint pour oser se commettre avec lui devant des témoins et des arbitres; et par une défaite adroite, ils persuadèrent à l'empereur de le renvoyer dans son Eglise, comme un brouillon qui troublait l'Orient par sa présence.

Cette nouvelle espèce de bannissement devait être aussi agréable à notre saint, qu'elle lui était glorieuse. Hilaire qui n'avait à cœur que les intérêts de Jésus-Christ, et qui connaissait parfaitement les artifices des hérétiques, donna toute liberté à son zèle. Il s'éleva avec courage contre un prince qui, sous prétexte de la gloire de Dieu, détruisait le fondement du christianisme, en combattant ouvertement la divinité de Jésus-Christ. Ce généreux défenseur de la foi, revenant à Poitiers, fut reçu dans toutes les villes où il entrait comme un glorieux confesseur de Jésus-Christ, chargé de lauriers, et triomphant de l'hérésie. Saint Martin, son ancien disciple, qui vivait depuis deux ans dans une petite île sur les côtes de la Ligurie, quitta sa solitude pour aller au devant de lui jusqu'à Rome; il le suivit jusqu'à Poitiers, et ne s'en sépara plus.

Il est aisé de comprendre avec quelle joie, avec quelle vénération il fut reçu de son peuple. Dieu même voulut honorer son retour par des miracles qui augmentèrent encore sa réputation de sainteté. Rétabli dans son siége, il ne se contenta pas de visiter son diocèse, et d'y faire refleurir la discipline ecclésiastique, la pureté des mœurs et la piété; son zèle se répandit encore dans toutes les provinces voisines infectées de l'arianisme, et il poursuivit l'hérésie jusque dans ses derniers retranchements. Il gouverna en paix son troupeau le reste de sa vie, qui ne fut plus que de cinq ou six ans. Il avait eu la consolation de voir mourir en odeur de sainteté la fille que son épouse lui avait donnée pendant qu'il était encore dans le monde. Enfin, après avoir parcouru avec gloire sa pénible carrière, il la termina par une mort précieuse aux yeux de Dieu; elle arriva le

13 janvier de l'an 368, la quatorzième année de son épiscopat, et la soixante-septième de sa vie.

Nous avons plusieurs excellents ouvrages de ce grand saint, estimés et loués de tous les Pères : *Douze livres de la Trinité*, qu'il commença l'an 356, et qu'il acheva dans son exil; le *Traité des Synodes*, l'an 359; trois écrits à l'empereur Constance contre les ariens. Il avait composé après son retour, contre Ursace et Valens, évêques ariens, un traité dont on n'a que quelques fragments, et un écrit contre Auxence, aussi arien, évêque de Milan. Nous avons ses *Commentaires sur saint Matthieu*, et une partie de ceux qu'il avait faits sur les psaumes. Il est encore auteur de plusieurs hymnes. Quelques-uns lui attribuent l'hymne qui commence par *Pange, lingua, gloriosi prælium certaminis.*

Sa fête dans l'Eglise gallicane suivit de près l'année de sa mort; elle a été renvoyée au 14 janvier, à cause de l'octave de l'Epiphanie, qui est le 13. Ses saintes reliques restèrent toujours à Poitiers; elles y étaient révérées des fidèles jusqu'à l'an 1562, qu'elles furent brûlées par les huguenots.

PANÉGYRIQUE DE SAINT HILAIRE.

TEXTE : *Super aspidem et basiliscum ambulabis et conculcabis leonem et draconem.* (Ps. XC, 13.)

Le démon de l'hérésie est un lion et un serpent; tantôt il attaque avec violence, tantôt il surprend avec artifice. On ne doit pas moins se défier de ses piéges que parer ses coups. *Courage* et *sagesse*, tel doit être le caractère de celui qui tente le combat. C'est avec ces deux vertus héroïques que nous apparaît le vaillant défenseur de l'Eglise, le glorieux saint Hilaire. Nous considérerons : 1° *Son courage;* 2° *sa prudence.*

Ier POINT. — COURAGE DE SAINT HILAIRE : 1° COMME ÉVÊQUE.

Les travaux de son épiscopat furent immenses! Les peuples instruits, les pauvres soulagés, le clergé réformé, la vertu honorée, l'hérésie aux abois, le foi triomphante, tous les États goûtant dans une paix profonde les fruits de sa vigilance. Les fonctions épiscopales ont bien de l'étendue, et ce n'est pas un petit ouvrage de les remplir parfaitement. Des âmes qui valent le sang d'un Dieu, quel objet! Un juge qui pèse tout à la balance du sanctuaire, quel compte! Un Dieu infiniment grand, dont il faut ménager les intérêts, quel motif! Un ennemi furieux et rusé, qui ne cesse de tendre des piéges, quelle vigilance! Des passions violentes qui ne donnent ni paix ni trêve, quel combat! Des peuples stupides et grossiers à instruire, quel travail! Un fonds de corruption toujours renaissante, quel risque! Est-on à soi quand, devenu le ministre de Dieu, on est consacré à sa gloire? Est-on à soi quand, devenu le pasteur des âmes, on est dévoué à leur salut. Quelle devait être l'école où, parmi nombre de grands hommes, se forma un saint Martin?.

2° COMME DÉFENSEUR DE LA FOI.

Jusqu'ici nous ne voyons que le grand évêque et le grand saint; voyons maintenant le grand docteur, le Père de l'Église, le défenseur de la foi, le prédicateur de la vérité, le torrent de l'éloquence latine; voyons les trésors de grâce dont il enrichit l'Église, et les couronnes brillantes dont elle couvre son tombeau; comment cette lumière élevée sur le chandelier éclaira, non-seulement la portion du troupeau qui lui était échue, mais toutes les Gaules qu'il sauva de la contagion, le monde entier dont il fut l'oracle. Hilaire méritait plus qu'un autre la fureur de l'hérésie. L'arianisme était entré dans les Ganles par la protection de l'évêque d'Arles. Hilaire l'attaque, se sépare de sa communion, le dénonce au concile de

la province, publie la condamnation d'Arius et la profession de Nicée; se déclare pour Athanase et pour le *consubstantiel*, et présente requête à l'empereur, où il lui expose le besoin de l'Église avec une liberté apostolique. Ces premiers actes d'hostilité furent le signal de la persécution. La faction arienne ne put souffrir de se voir flétrie et craignit tout d'une attaque si vive et si brusque. Le concile, par ses intrigues, refusa de donner audience à Hilaire. On composa une fausse relation, on attaqua le saint; on le peignit à l'empereur comme un esprit dangereux, qui n'était propre qu'à troubler tout. Constance trop crédule, et déjà prévenu contre les catholiques, le condamne sans l'entendre et l'envoya en exil dans la Phrygie.

Admirons dès les premiers pas le courage de saint Hilaire. « La dissimulation sur la foi, dit-il, m'était aisée: j'étais en place, et je pouvais jouir en repos des charmes de la domination, des douceurs de la flatterie, des faveurs de la fortune. L'impossibilité apparente du remède, la nécessité de céder au temps, la difficulté de faire entendre au peuple des matières si fort au-dessus de sa portée; le peu d'importance prétendue d'une question où il ne s'agissait que d'un mot et d'un homme, ce mot nouveau, le *consubstantiel*, l'homme éloigné, étranger, indifférent, Athanase, tout m'offrait la plus commode retraite et le plus spécieux prétexte. »

Il quitte le lieu de son exil pour aller défendre la foi au concile de Séleucie: il fait plus: confondu dans la foule, il eût pu échapper à l'attention du prince; il la réveille en allant à la cour avec les députés du concile. Ce n'est pas tout, il parle à l'empereur lui-même; il lui présente successivement trois requêtes pour lui demander audience; il va plus loin: il donne le défi au parti hérétique, offre une conférence réglée sur les matières contentieuses, en présence de l'empereur et de toute sa cour; ainsi fit le prophète Elie, parlant aux prêtres de Baal: « Qu'on nous donne deux bœufs, que chacun offre son sacrifice au Dieu qu'il adore; nous verrons de qui l'Etre suprême avouera les vœux. »

Après des traits si hardis et si éclatants, vous vous attendez à voir couler son sang sur un échafaud. Combien de martyrs ont trouvé la couronne sans porter si loin la liberté. Ah! il eût été trop heureux de cimenter la vérité par son sang. Non, non, le Maître des cœurs avait sur lui d'autres vues; ce grand orage vint se briser contre un grain de sable. Pour lui, il trouve que l'on ne l'épargne que trop. L'empereur le renvoie avec honneur dans son siége, tant il est vrai que notre faiblesse fait la force de l'hérésie, et que notre fermeté la déconcerte.

Il triomphe en s'éloignant, comme il avait fait en se montrant. L'Eglise de France le reçoit de la même main qui le lui avait enlevé; elle embrasse son époux couvert de gloire, qui vient entre ses bras, dit saint Jérôme, se délasser de ses travaux: *Galliarum Ecclesia complexa est.*

IIe POINT. — SAGESSE DE SAINT HILAIRE.

Deux sortes de personnages engagés dans l'hérésie sont l'objet de la sagesse d'un pasteur destiné par la Providence à protéger la vérité: des gens de bonne foi dont la simplicité a été séduite, et des gens de mauvaise foi qui tâchent de répandre et de couvrir artificieusement le poison. Il faut détromper les uns et démasquer les autres, supporter les premiers et les instruire, mais dévoiler le tour captieux, suivre l'artificieux labyrinthe et dissiper les dangereuses ténèbres de ceux qui ne veulent qu'en imposer.

Me trompé-je? ce léger crayon ne met-il pas sous les yeux les ouvrages et la conduite de saint Hilaire? précieux monuments de sa religion, chef-d'œuvre de son esprit, dont saint Jérôme fut charmé, jusqu'à les copier de sa main et les regarder comme le plus bel ornement de sa bibliothèque, et en conseiller la lecture à tout le monde, assurant qu'on n'y courait aucun risque. Saint Hilaire, profitant dans son exil d'un loisir que ses fonctions pastorales ne lui eussent pas

laissé à Poitiers, se rendit infiniment utile à l'Eglise par ses écrits. Il composa le *Traité des Synodes*. C'est une espèce d'histoire des divers conciles qui furent tenus sur les affaires de l'arianisme, et une dissertation sur les différentes professions de foi des ariens; *Douze Livres sur les mystères de la sainte Trinité*, et plusieurs *Commentaires sur l'Evangile*. Il y mit à profit les dons de la parole, les règles de la morale, les principes de la société: en un mot les dépouilles de l'Egypte, ramassées dans le siècle avant son épiscopat, y ont servi à la construction du tabernacle.

C'est ainsi que la sagesse et le courage dans la religion, loin de se combattre, se donnent un secours mutuel, s'élèvent réciproquement à l'héroïsme. Sans cette union, ce n'est plus qu'une vertu incertaine, qui se précipite sans mérite et sans nécessité, et que les revers font démentir; une vertu superficielle, dont la moindre épreuve montre la fausseté; une vertu inutile, dont le moindre obstacle arrête les fruits; une vertu aveugle que le moindre piége déconcerte; une vertu lâche que le moindre ennemi renverse; une vertu indigne de Dieu dont on trahit les intérêts. La faiblesse en ternit l'éclat, la précipitation la rend téméraire, la crainte la ralentit, les délices l'énervent, les travaux la rebutent. Incertain dans ses projets, inquiet dans ses mesures, borné dans ses vues, inconstant dans ses résolutions, perfide dans ses artifices, barbare dans la punition, brutal dans ses saillies, féroce dans les approches, insolent dans la victoire, lassé par les succès mêmes, l'homme sans zèle rampe tristement; tout en lui est imparfait, tout y est faux, tout y est criminel.

La sagesse au contraire et le courage l'épurent, le fortifient, le sanctifient, l'élèvent aux plus grandes choses, mettent à profit les défauts mêmes de ses fautes. Alors plein de zèle et de lumière, de prudence et de fermeté, il soutient les attaques et attaque lui-même: démêle les ruses et déjoue les feintes; la violence et l'artifice sont également inutiles; intrépide dans l'amitié, rien ne peut l'ébranler ni le surprendre; patient dans la longueur du combat, il ne pose les armes que quand l'ennemi est entièrement retiré; humble et humain dans la victoire, il ne compte pas follement snr le succès et se tient toujours en garde contre de nouvelles attaques. Toujours égal dans les douleurs, constant dans les travaux, inébranlable dans les épreuves, il souffre jusqu'à la mort, et parvient ainsi à se rendre digne de la félicité éternelle.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Implevi eum spiritu Dei, sapientia et intelligentia. (Exod., XXXI, 2.)

Mirabilis facta est scientia tua ex me. (Ps., CXXXVIII, 6.)

Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua inimici mei. (*Ibid.*)

Quæsivit verba utilia, et scripsit sermones rectissimos, et veritate plenos. (Eccli., XII, 10.)

Ego dedi te hodie in civitatem munitam, et in columnam ferream, et in murum æreum super omnem terram. (Jerem., I, 18.)

Nouveau Testament. — Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum. (Matth., V, 19.)

Fuit vir potens opere et sermone coram Deo et omni populo. (Luc., XXIV, 19.)

Hæreticum hominem post unam et secundam admonitionem devita, sciens quia subversus est qui ejusmodi est. (Tit., III, 16.)

Prædica verbum, insta opportune, importune, argue, obsecra, increpa, in omni patientia et doctrina. (II Tim., IV, 2.)

Scio opera tua, et laborem et patientiam, et quia non potes sustinere mala, et tentasti eos qui se dicunt apostolos, et invenisti eos mendaces, et sustinuisti prop-

ter nomen meum, et non defecisti. (Apoc., II, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Beatus antistes inter procellas mundi magnus sustentator Ecclesiæ. (S. Hieron., *in Ps.* LVIII.)

Non mediocris auctoritatis in tractatione scripturarum et assertione fidei, vir extitit Hilarius. (S. Augustin., *L. de Trinitate,* c. 10.)

Ecclesiæ catholicæ contra hæreticos acerrimum defensorem, venerandum quis ignorat Espiscopum Galliarum Hilarium. (Id., l. I *contra Julianum,* c. 3.)

Insignis Ecclesiæ doctor Hilarius. (Id., *alio in loco.*)

Hilarius virtutum omnium atque ornamentorum et sicut vita, ita et eloquentia insignis. (Cassianus, *L. de Incarnat.*, c. 24.)

Hilarius tanquam firmissimum murum se Arianis opponens, illorum furorem in se conciliavit. (Ecclesia, *in ejus officio.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Saint Hilaire peut être comparé au chérubin du jardin terrestre, qui tenait en ses mains un glaive de feu : *Collocavit ante paradisum voluptatis Cherubim et flammeum gladium, atque versatilem ad custodiendam viam ligni vitæ.* (Gen., III, 24.)

2. Les écrits de saint Hilaire renferment toutes sortes d'armes pour la défense de l'Eglise, semblables à la tour de David d'où pendait mille boucliers pour la défense de Sion : *Sicut turris David... mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium.* (Cant., IV, 4.)

3. La mission de saint Hilaire fut semblable à celle de Jérémie : *Ecce constitui te hodie super gentes et super regna, ut evellas et destruas et disperdas, et dissipes, et ædifices, et plantes.* (Jerem., I, 10.)

4. Saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, et saint Hilaire, évêque de Poitiers, furent les deux docteurs que Dieu opposa aux ariens après le concile de Nicée. C'est avec raison qu'on peut les mettre en parallèle, car leur savoir, leur orthodoxie, leurs combats, leurs persécutions et enfin leurs triomphes furent les mêmes.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

1. Incorruptibilité. Les sectateurs d'Arius s'efforcèrent d'attirer à leur parti les évêques catholiques, mais leurs tentatives furent vaines auprès de l'inébranlable docteur.

2. Science. Il entra dans le sacerdoce, dit saint Augustin, chargé des riches dépouilles de l'Egypte : *Nonne aspicimus quanto auro et argento exivit suffarcinatus de Egypto Hilarius.* Saint Jérôme, parlant de son éloquence, dit qu'il était parmi les orateurs qu'avaient produit les Gaules ce qu'est le Rhône parmi les fleuves qui les arrosent. Son *Livre sur la Trinité* atteste sa science théologique.

3. Humilité. Il ne se laisse pas éblouir par le vain éclat d'une fausse gloire. Je sais, dit-il aux Ariens, que selon vous on n'a point d'esprit si l'on n'est pas dans vos intérêts, mais je n'ai que ceci à répondre : *Vestra scribitis et non quæ Dei sunt prædicatis.* (L. III *adv. Const.*)

4. Constance dans la foi. *Inter procellas persecutionum ita immobilis institit, ut per invictam fidei fortitudinem etiam confessoris cœperit dignitatem.* (Cassian., *L. de Incarn.*, c. 24.)

5. Désir du martyre. *Utinam hoc confessionis meæ in te atque Unigenitum tuum ministerium Neronianis, Decianisque temporibus explessem!* (S. Hilar., *adv. Const.*)

5. — PLANS DIVERS

ANCIENS.

Ier PLAN.

SERMON POUR LA TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT HILAIRE.

(Par saint Pierre Damien.)

1. Historia hujus translationis. — 2. Murus fuit Ecclesiæ impenetrabilis sanctus Hilarius. — 3. Quædam miracula ab ipso patrata.

—

IIe PLAN.

PANÉGYRIQUE.

(Par Denis le Chartreux.)

1. Virtuose et honestissime in seculari habitu et conjugali statu conversatus est. — 2. In episcopatu conversationem sanctam duxit. — 3. Patiens in adversis maxime fuit. — 4. Eminens miraculis extitit.

—

MODERNES.

Ier PLAN.

DOCTRINE ET SAINTETÉ.

(Le P. Duneau.)

1er POINT. — PURETÉ ET SOLIDITÉ DE SA DOCTRINE.

Subdivisions : 1. Il confond les ariens. — 2. conserve la vraie foi : *Magnus sustentator Ecclesiæ,* l'appelle saint Jérôme.

2e POINT. — SES ADMIRABLES VERTUS.

Subdivisions : 1. Avant son épiscopat. — 2. Pendant son épiscopat : *Conditi sal ingenii*, dit Venantius Fortunatus.

3e POINT. — SA FERMETÉ DANS LES PERSÉCUTIONS.

Subdivisions : 1. Son courage dans la lutte. — 2. Sa patience dans son exil et ses persécutions.

—

IIe PLAN.

SCIENCE ET COURAGE.

(Le P. Martineau.)

1er POINT. — SCIENCE DU DOCTEUR.

Subdivisions : 1. Il confond les hérétiques par ses paroles. — 2. Il les terrasse par ses écrits.

2e POINT. — COURAGE DU CONFESSEUR.

Subdivisions : 1. Il est persécuté dans sa réputation et dans ses écrits. — 2. Il est persécuté dans sa personne.

—

IIIe PLAN.

DOCTEUR ÉMINENT.

(Anonyme.)

1er POINT. — IL A ENSEIGNÉ LES PLUS SUBLIMES VÉRITÉS DE LA RELIGION.

2e POINT. — IL LES A ENSEIGNÉES DE LA MANIÈRE LA PLUS ORTHODOXE.

3e POINT. — IL LES A ENSEIGNÉES AVEC PUISSANCE ET AVEC FRUIT.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

APOLOGISTES DE CE SAINT, OU AUTEURS QUI EN ONT PARLÉ AVEC ÉLOGE.

S. JÉRÔME. — L. I. de Scriptoribus ecclesiasticis.
— Ep. ad Lætam.
S. AUGUSTIN. — L. VI de Trinitate.
— L. I Contra Julianum.
CASSIEN. — L. de Incarnatione, c. 24.
RAFFIN. — Histor. Eccles., c. 30 et 31.
BELLARMIN. — De Scriptor. ecclesiast.

HAGIOLOGUES.

FORTUNAT. — Vita sancti Hilarii.
SÉVÈRE SULPICE. — Id.
HILDEBERT. — Id.
S. GRÉG. DE TOURS. — L. de Gloria confess.
— Historia Francor., l. II, c. 43.
BARONIUS. — Annal.
BOUCHET. — De Miraculis sancti Hilarii.
SURIUS. — Vit. Sanct.
BOLLANDUS. — Act. Sanct.
GODESCARD. — Vies des Saints.
RORBACHER. — Id.

Tous les auteurs qui ont écrit les vies des Saints ont parlé longuement de saint Hilaire.

PRÉDICATEURS.

ANCIENS.

S. P. DAMIEN. — Sermo de translatione sancti Hilarii Pictaviensis Episcopi.
DENIS LE CHARTREUX. — Sermo de sancto Hilario.

MODERNES.

LE P. DUNEAU. — 1 Panégyrique.
LE P. MARTINEAU. — Id.
GODEAU. — Eloges des évêques.
SÉRAPHIN DE PARIS. — 1 Panégyrique.
BALLET. — Id.
LATOUR. — Id.

7. MARTYROLOGE. — S. Félix de Nole, pr. — S. Malachie, proph. — Trente-huit moines du Sinaï, mm. — S. Dace, év. — Quarante-trois moines d'Egypte, mm. — S. Euphraise, év. — S. Julien Saba, l'ancien, moine. — Sainte Macrine, aïeule de saint Basile. — S. Firmin, év. — S. Gadéole, év.

15 janvier. — SAINT MAUR, abbé,

DISCIPLE DE SAINT BENOIT (L'AN 522).

VIE DE SAINT MAUR.

Saint Maur fut mis par son père, l'an 522, et n'étant âgé que de douze ans, sous la conduite de saint Benoît, à qui plusieurs personnes de qualité confiaient leurs enfants, afin qu'il les instruisît dans les maximes du christianisme. Saint Maur reçut de bonne heure le don des miracles. Saint Grégoire nous apprend que Benoît ayant un jour ordonné à saint Maur de courir au secours du jeune Placide qui se noyait dans un lac, le jeune disciple partit sur-le-champ, marcha sur les

eaux et sauva la vie à son frère. Saint Benoît, qui gouvernait alors le monastère de Sublac, prit saint Maur pour son coadjuteur, et il le fit venir auprès de lui lorsqu'il se fut retiré au mont Cassin. Saint Maur revint en France l'an 543, et fonda, avec les pieuses libéralités du roi Théodebert, la célèbre abbaye de Glanfeuil en Anjou. Il en céda le gouvernement, dans sa vieillesse, en 581, à son disciple Bertulfe, et se retira dans une étroite solitude, où il ne s'occupa plus que de son passage du temps à l'éternité. Deux ans s'étaient écoulés depuis sa démission, lorsque sentant approcher sa dernière heure, il se fit porter à l'église, où il reçut le viatique et mourut couché sur un cilice, le 15 janvier 584. Il fut enterré auprès de l'autel de l'église de Saint-Martin. On mit dans son tombeau une feuille de parchemin qui y fut trouvée en 845, et sur laquelle on lisait que ce tombeau renfermait le corps de saint Maur, moine et diacre, qui était venu en France sous le règne de Théodebert. On lit le nom de saint Maur dans les anciennes litanies françaises composées par Alcuin, et dans les *Martyrologes* de Florus et d'Usuard. Saint Maur était particulièrement honoré en Angleterre sous les rois normands. Cambden observe à ce sujet que l'illustre famille de Seymour a tiré son nom de celui de Saint-Maur. Les reliques de ce saint furent transférées, dans le neuvième siècle, à l'abbaye de Saint-Pierre des Fossés, par les soins d'Enée, évêque de Paris. L'histoire de cette translation, qui fut faite avec beaucoup de solennité, a été écrite par Eudes, abbé de Saint-Pierre des Fossés. Cette abbaye, qui était à huit kilomètres de Paris, avait eu pour fondateur Blidegilde, diacre, sous le règne de Clovis II. Clément VII l'ayant sécularisée en 1533, à la requête de François Ier, et les chanoines qui avaient pris la place des bénédictins ayant été transférés à Saint-Louis du Louvre en 1750, les reliques de saint Maur furent portées à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Dans le onzième siècle, on donna un bras du même saint à l'abbaye du mont Cassin. Tous les écrivains, depuis le neuvième siècle, ont cru que saint Maur, abbé en Anjou, était le même que saint Maur, disciple de saint Benoît. D. Ruinart a réfuté l'opinion contraire.

La réforme de la congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hydulphe, établie en Lorraine, donna lieu à celle qu'embrassèrent les bénédictins français en 1621, sous le titre de *Congrégation de Saint-Maur*. Cette congrégation, qui fut approuvée par Grégoire XV et par Urbain VIII, était divisée en six provinces, dont le général résidait à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Ses principales maisons étaient Saint-Germain des Prés, Saint-Denis, Fleury ou Saint-Benoît sur Loire, Marmoutiers, Vendôme, Saint-Remi de Reims, Saint-Pierre de Corbie, Fécamp, etc. On connaît tous les services que la Congrégation de Saint-Maur a rendus à la religion et aux lettres. (On peut consulter, pour l'histoire de saint Maur, les *Annales bénédictines*, de Mabillon ; l'*Histoire de saint Maur*, par D. Ansart ; l'*Histoire du Diocèse de Paris*, par l'abbé Lebeuf, etc.)

PANÉGYRIQUE DE SAINT MAUR.

TEXTE : *Vir obediens loquetur victorias*. (Prov. XXI, 23.)

Saint Maur a été une victime consacrée à l'obéissance dès sa plus tendre jeunesse, et c'est là la source de son bonheur, le plus haut point de sa gloire. C'est à cette excellente vertu qu'il doit trois conquêtes signalées : 1° la *conquête des vertus*; 2° la *conquête des cœurs*; et 3° la *conquête du ciel*.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

La *conquête des vertus* est le premier fruit de son obéissance ; car ses parents l'ayant mis sous la conduite de saint Benoît à l'âge de douze ans, il s'y assujettit si parfaitement et s'appliqua avec tant de ferveur à la pratique de la perfection

religieuse et à l'observation des règles, que saint Benoît le proposait à ses disciples comme un modèle achevé des plus héroïques vertus : et ses disciples le regardaient comme une image vivante de leur maître, tant il approchait de cet admirable original. Son obéissance était si prompte, si simple et si soumise, qu'il marchait sur les eaux sans s'apercevoir du danger. Elle était si fervente, qu'encore qu'il fût d'une complexion faible et délicate, il gardait néanmoins toutes les austérités de la règle, et il eût plus volontiers enduré la mort, que d'en violer la plus petite observance. Elle était si élevée au-dessus des sens et de la raison humaine, qu'il n'agissait que par l'esprit de Dieu, ne respirait que Dieu, ne regardait que Dieu : en toutes choses, vérifiant en sa personne ce que dit saint Grégoire, « que l'obéissance est la vertu seule qui plante toutes les autres vertus dans nos âmes, et qui les conserve après les y avoir plantées. » (L. XXXV, *Moral.*) Faites-en donc l'estime qu'elle mérite, et soyez persuadé que tandis qu'elle fleurira en vous, les autres ne se flétriront point, mais qu'elles produiront les fruits que désire celui qui a réparé le genre humain perdu par le mépris de cette vertu, en se rendant lui-même obéissant jusqu'à la mort de la croix.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Le second fruit de son obéissance fut *la conquête des cœurs* qu'il gagnait à Jésus-Christ.

Saint Benoît l'envoyant en France à la prière de l'évêque d'Angers, lui donna le livre de sa règle écrit de sa propre main, et lui recommanda de travailler courageusement à la conversion des âmes et à l'avancement de la gloire de Dieu. Ce qu'il exécuta si heureusement, que le roi Théodebert ayant appris les merveilles qu'il opérait dans l'Anjou, le vint visiter par honneur, et se prosterna à ses pieds, le conjurant de lui donner sa bénédiction, qu'il reçut avec un profond respect. Toute la cour suivant l'exemple du prince rendit honneur à sa vertu, et Flore, l'un des plus considérables de sa cour, quitta le monde, et prit l'habit religieux de la main de ce grand saint. Le zèle qu'il avait pour le salut des âmes était si ardent, qu'il aurait volontiers donné son sang et sa vie pour elles à l'imitation de Jésus-Christ : mais sa charité éclatait principalement dans les occasions qu'il avait de rendre le bien pour le mal. Trois hommes médisants ayant attaqué sa réputation, éprouvèrent bientôt la justice de Dieu : l'un d'entre eux mourut, et les deux autres furent possédés du malin esprit. Mais le saint touché de compassion ressuscita le mort par ses prières, et délivra les autres de la tyrannie du démon.

Apprenez par ce miracle le grand pouvoir que Dieu donne à ceux qui sont obéissants et soumis à ses volontés. « Toutes leurs soumissions, dit saint Grégoire, sont des victoires ; parce qu'en s'assujettissant aux hommes pour l'amour de Dieu, ils prennent l'empire sur les anges rebelles, et en deviennent victorieux. Les autres vertus combattent ces esprits superbes ; mais l'obéissance les dompte et les surmonte. » (*In l.* IV *Reg., c.* IV.)

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Le troisième fruit de son obéissance fut *la conquête du ciel*, Dieu lui fit la faveur de lui montrer lui-même le chemin par où il devait aller ; car ce grand saint venant en France par obéissance eut révélation le vendredi saint (jour auquel Jésus-Christ se rendit obéissant jusqu'à la mort) que saint Benoît était proche de sa fin : et le lendemain, étant ravi en extase, il vit une éclatante lumière qui s'élevait de la terre au ciel, et il entendit une voix qui lui dit : « C'est par ce chemin que le bien-aimé de Dieu saint Benoît est monté, pour prendre possession de la gloire. » C'était lui dire : « Si vous aspirez à la couronne, marchez sur les pas de votre père, suivez l'exemple de votre maître, vous arriverez au ciel par la

pratique de vos règles, par la mortification intérieure et extérieure, par l'anéantissement de vous-même, et par un parfait abandon à la conduite de Dieu sur vous. » C'est ce que saint Maur accomplit exactement, mourant, comme il avait vécu, dans l'esprit de pénitence, couché sur un cilice, et muni de tous les sacrements.

O que l'obéissance est puissante pour la perfection et le salut éternel ! Adam est sorti du paradis par sa désobéissance; Jésus-Christ y est entré par son obéissance. Suivons-le par ce chemin, regardons-le dans nos supérieurs, écoutons-le, ne l'abandonnons point. Pouvons-nous être mieux qu'avec Jésus-Christ, soit en cette vie, soit en l'autre? Y a-t-il rien de plus agréable que sa présence? n'a-t-il pas les paroles de la vie éternelle? Or c'est lui qui nous parle par ses ministres; nous serons plus certains d'être bien avec lui, si nous sommes bien avec eux.

MATERIAUX

1. Écriture. — 2. Saints Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers pour le panégyrique de ce Saint. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament.—Facies quodcumque dixerint qui præsunt loco quem elegeris, et docuerint te, juxta legem ejus, sequerisque sententiam eorum. (Deuter., XVII, 10.)

Melior est obedientia quam victimæ, et auscultare magis quam offerre adipem arietum. (I Reg., XV, 22.)

Custodi legem meam atque consilium meum, et erit vita animæ tuæ. (Proverb., IV, 21.)

Vir obediens loquetur victorias. (Proverb., XXI, 28.)

Nouveau Testament. — Omnis qui audit verba mea hæc, et facit ea, assimilabitur viro sapienti, qui ædificavit domum supra petram. (Matth., V, 26.)

Ego homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites. Et dico huic vade et vadit, et alii veni et venit, et servo meo, fac hoc, et facit. (Matth., VIII, 9.)

Domine, si tu es, jube me venire ad te super aquas. (Matth., XIV, 28.)

Mortui estis et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. (Colossens., III, 3.)

Omnis qui in agone contendit, ab omnibus se abstinet, et illi quidem ut corruptibilem coronam acapiunt, nos autem incorruptam. (I Cor., IX, 25.)

Subjecti estote omni creaturæ propter Deum. (I Petri, II, 13.)

2. — SS. PÈRES.

Prima voti gratia est celeritas solutionis, hinc Abraham justus filium suum offerre ad holocaustum, non post dies ut Caïn, obtulit, sed exurgens mane stravit asinum. (S. Ambr., l. II *de Caïn.*)

O felix et abundans gratia! in obedientia summa virtus clausa est, nam simplici ingressu hominem ducit ad Christum. (S. Hieron.)

Pro omnibus mihi rationibus sufficit quod ille Dominus est, et ego servus, ille firmus corde et fortis robore, ego rudis et imbecilis ignoro ingressum et egressum meum. (S. August., *super Genesim.*)

Nihil arduum humilibus, nihil asperum mitibus, et facile omnia præcepta veniunt in affectum, quando gratiæ præcedit auxilium, et obedientia mollit imperium. (S. Leo.)

Per alias virtutes nostras Domino impendimus, per obedientiam nosmetipsos exhibemus. (Greg., 1, 35 *Moral.*)

Victimæ sunt obsequia obedientium, quia cum hominibus pro Deo subjicimur, superbos spiritus superamus. (Idem., *in* l. IV, *Regnum.*)

Discretionis locum in vobis suppleat virtus obedientiæ. (S. Bernard,, *de Vita solitar.*)

3. — COMPARAISONS.

1. De même qu'Anne alla confier son fils Samuel au grand prêtre Héli, pour le consacrer au Seigneur, de même le père de saint Maur ayant entendu parler de la vertu de saint Benoît alla mettre sous sa direction son jeune enfant, pour lui apprendre à connaître les voies de Dieu.

2. Saint Maur a été un des grands imi-

tateurs de la vie cachée de Notre Seigneur.

3. C'est du fond de sa solitude que Dieu l'appelle comme un autre Moïse, pour aller se mettre à la tête d'un nouveau corps de solitaires qui seront un jour la gloire de l'Eglise.

4. Saint Pierre obéissant à la voix du Fils de Dieu, marcha sur les eaux; de même saint Maur obéissant à l'ordre de saint Benoît, marcha sur les eaux pour sauver saint Placide.

5. Saint Maur entrant en France, nous apparaît comme un autre Moïse sortant de l'Egypte ; le bras de Dieu est avec lui et partout il opère des prodiges.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Vie cachée : *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* (Col., III, 3.)

Obéissance : 1° Il quitte le monde; 2° il quitte saint Benoît : *Egredere de terra tua, et de cognatione tua et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi.* (Gen. XII); il quitte même sa dignité de supérieur pour mourir en obéissant : *Factus est obediens usque ad mortem.* (Philip., II, 8.)

Docilité. Il écoutait avec la plus grande docilité les leçons de saint Benoît.

Mortification. Il ne mangeait que deux fois la semaine; il portait un rude cilice; il couchait sur le sable; il veillait plus qu'aucun des religieux de son ordre.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

SAINT MAUR, DIGNE DISCIPLE DE SAINT BENOIT.

(Le P. Martineau.)

Texte : *Nam et ego filius fui patris mei.* (Prov. IV.)

1er point. — Saint Maur a été un digne disciple de saint Benoit.

2e point. — Il a été le coopérateur de cet illustre patriarche.

3e point. — Il a été une parfaite copie de ce modèle.

—

IIe PLAN.

MÊME PARALLÈLE.

(M. l'abbé C. Martin.)

Texte : *Mortuus est pater, et quasi non ut mortuus; similem enim reliquit sibi post se.* (Eccli., XXX, 4.)

Saint Benoît et saint Maur ont été semblables.

1er point. — Par la même humilité.

Subdivisions : 1. Mêmes sentiments. — 2. Mêmes pratiques.

2e point. — Par la même mortification.

Subdivisions : 1. Même mortification spirituelle. — 2. Même mortification corporelle.

3e point. — Par le même zèle.

Subdivisions : 1. Mêmes desseins. — 2. Mêmes entreprises.

—

IIIe PLAN.

TROIS SITUATIONS.

(Par M. l'abbé C. Martin.)

1er point. — Saint Maur quitte le monde; en cela il est le modèle.

Subdivisions : 1. De la jeunesse chrétienne. — 2. Des parents chrétiens qui doivent offrir à Dieu leurs enfants.

2e point. — Saint Maur est le modèle des religieux.

Subdivisions : 1. Par son humilité. — 2. Par sa soumission à la règle. — 3. Par la pratique des austérités.

3e point. — Saint Maur, fondateur de congrégation.

Il est en cela :

Subdivisions : 1. Un père qui donne de nouveaux enfants à l'Eglise. — 2. Un pasteur qui les nourrit par la parole de vie, par ses prières et ses exemples.

—

IVe PLAN.

DEUX SORTES DE SAINTETÉ.

(Biroat.)

Texte : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus.* (Ps. CXXXVIII.)

1er point. — Sainteté cachée de saint Maur.

Subdivisions : 1. Il s'éloigne du monde. — 2. Il se cache dans un monastère.

2e point. — Sainteté éclatante.

Subdivisions : 1. Il est fondateur d'une nouvelle congrégation. — 2. Il fait des miracles.

—

Ve PLAN.

OBÉISSANCE.

(Anonyme.)

Texte : *Factus est obediens usque ad mortem.* (Philip., II, 8.)

1er point. — Saint Maur n'a rien fait que par obéissance.

2e POINT. — SAINT MAUR N'A COMMANDÉ QU'EN OBÉISSANT LUI-MÊME A LA RÈGLE.

3e POINT. — CE SAINT EST MORT DANS LA PRATIQUE DE L'OBÉISSANCE EN REDEVENANT SIMPLE RELIGIEUX.

—

VIe PLAN.

MÊME SUJET.

(Le P. Nouet.)

1er POINT. — SAINT MAUR A ACQUIS TOUTES LES VERTUS PAR SON OBÉISSANCE.

Subdivisions : 1. Il s'exerça à l'obéissance dès l'âge de douze ans. — 2. Saint Benoît le proposait comme modèle à ses disciples.

2e POINT. — IL GAGNE TOUS LES CŒURS PAR SON OBÉISSANCE.

Subdivisions : 1. Il gagna le cœur de tous ses religieux. — 2. Il gagna le cœur des grands et du peuple. — 3. Enfin il gagna le ciel.

—

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES.

Faustus.	— Vita sancti Mauri.
Petrus de Natalibus.	— L. II, c. 79.
Vincentius Bellovacensis.	— L. II, c. 67, 71, 72.
S. Antonius.	— Part. 2, tit. 15.
Lipsonis.	— In Vit. Sanctorum.
Hœrus.	— Ibid.
Dourletus.	— Ibid.
Trithemius.	— Ibid.
Ribadeneira.	— Ibid.
Baronius.	— Annal.
Surius.	— Vit. Sanctorum.
Lipomanus.	— Ibid.
Bolandus.	— Act. Sanct.
Baillet.	— Vie de saint Maur.
Godescard.	— Vies des Saints.
Rorbacher.	— Ibid.
Martyrologes.	— Tous font mention de saint Maur.
Hermant.	— Histoire de l'établissement des Ordres religieux, c. 77.
Helyot.	— Id.

PRÉDICATEURS.

Biroat.	— 1 Panegyr.
Senault.	— Id.
Dom Jérôme.	— Id.
Séraphin de Paris	— Id.
Barutel.	— Id.
Nouet.	— 1 Méditation, dans l'ouvrage : *Vie de Jésus-Christ en ses Saints.*

7. MARTYROLOGE. — S. Maur, ab. — S. Paul, er. — SS. Habacuc et Michée, proph. — S. Bonnet, év. — Sainte Secondine, v. — S. Éphyse, m. — S. Maxime, év. — S. Isidore, moine. — S. Macaire d'Égypte. — S. Jean Calybite, conf. — S. Ennebert, év. — S. Eloy, conf. — Sainte Tarsicie, v. — Saintes Maure et Britte, vv.

---

16 janvier. — SAINT MARCEL, pape et martyr.

(L'AN 307.)

—

VIE DE SAINT MARCEL.

Saint Marcel, pape et martyr, dont l'Eglise célèbre en ce jour la mémoire, naquit à Rome vers le milieu du troisième siècle. Il eut le bonheur d'être nourri et élevé dans le sein de l'Eglise. Il embrassa l'état ecclésiastique, et saint Marcellin, qui occupait alors le saint-siége, connaissant son mérite et sa haute vertu, l'éleva à la dignité du sacerdoce. Environ vers ce temps-là, Dioclétien et Maximien, devenus empereurs, excitèrent cette horrible persécution contre les chrétiens, qui fit couler le sang de tant de martyrs, et mit en deuil l'Eglise tout entière. Saint Marcellin ayant donné sa vie pour Jésus-Christ, l'an 304, le saint-siége vaqua pendant trois ans, parce que la fureur de la persécution ne laissait pas aux chrétiens la liberté de s'assembler pour élire un pasteur. Mais la tempête s'étant un peu apaisée, ils en profitèrent, et saint Marcel fut élu pape l'an 307. A peine se vit-il élevé à cette suprême dignité, qu'il s'appliqua à rétablir la discipline que les

troubles précédents avaient altérée, et à réparer les pertes que l'Eglise pouvait avoir faites pendant une si longue et si cruelle persécution. Dioclétien et Maximien s'étant démis de l'empire en faveur de Galérius et de Constance, père du grand Constantin, et ce dernier étant mort à Yorck, Maxence, fils du vieux Maximien, crut pouvoir profiter de cette conjoncture pour se faire empereur. Comme les chrétiens étaient déjà puissants dans Rome, il fit semblant d'embrasser la religion chrétienne, afin de les flatter et de les attirer à son parti. Alors la persécution cessa, et les fidèles jouirent de la paix pendant quelques mois.

Saint Marcel tâcha d'employer cet intervalle de tranquillité pour faire des règlements salutaires, et pour remédier à quelques abus qui s'étaient glissés dans l'Eglise de Rome. Il établit dans cette ville vingt-cinq titres ou paroisses pour baptiser ceux qui se convertissaient à la foi, pour y recevoir à pénitence les pécheurs et pour y ensevelir avec plus de décence les corps des saints martyrs qui avaient été négligés, et dont il eut grand soin de recueillir les reliques.

Saint Evariste, sixième successeur de saint Pierre, avait déjà divisé aux prêtres les quartiers de la ville dont il les avait chargés. Saint Hygin, cinquante-cinq ans après, avait augmenté le nombre de ces paroisses, et saint Marcel en fixa le nombre à vingt-cinq. On y administrait les sacrements, on y distribuait aux fidèles la parole de Dieu, on y célébrait les divins mystères. Le prêtre principal de ces églises fut dès lors appelé prêtre-cardinal. Telle est l'origine des cardinaux et des titres que porte chaque cardinal-prêtre de la sainte Eglise romaine.

Le zèle de la discipline ecclésiastique irrita les esprits, et suscita au saint pontife bien des chagrins. La plupart de ceux qui étaient tombés pendant la dernière persécution, voulaient être réconciliés presque sans pénitence. Plusieurs même de ceux qui par leur ministère étaient chargés de les recevoir à la pénitence, leur accordaient trop facilement l'absolution, et accusaient le pape d'une rigidité outrée. Cette diversité de sentiments causa du trouble et de la division. Maxence qui, depuis sa victoire sur Sèvère, ne ménageait plus les chrétiens, prit occasion de ces troubles pour renouveler la persécution contre l'Eglise. Il fit amener saint Marcel et voulut l'obliger de renoncer à la foi et de sacrifier aux idoles. La résolution et la constance du saint pontife l'étonnèrent. En vain employa-t-il tous les artifices pour l'ébranler ; douceur, sévérité, promesses, menaces, supplices, tout fut inutile ; il le fit enfin cruellement déchirer à coups de fouets, et par un raffinement de cruauté, le condamna à servir dans les écuries publiques ; jugeant que la mort n'était pas, pour un souverain pontife des chrétiens, un supplice aussi dur que d'être obligé de passer ses jours dans un exercice pénible et méprisable.

Le saint pape devenu, pour l'amour de Jésus-Christ, valet d'écurie, ne parut jamais plus grand. Privé de tout secours dans un lieu infect, plus mal nourri que les bêtes de somme dont il prenait soin, couvert de haillons, réduit à coucher sur la terre, il bénissait cent fois le jour Celui dont il s'estimait trop heureux d'imiter les souffrances et les humiliations. Les fidèles venaient de toutes parts pour admirer leur saint pasteur ; il les encourageait par ses discours, les charmait par sa douceur, les instruisait par ses paroles et ses exemples.

Il y avait neuf mois que saint Marcel souffrait dans ce triste réduit, lorsque les principaux du clergé de Rome trouvèrent le moyen de l'en délivrer. Ils l'enlevèrent pendant la nuit, et le portèrent dans la maison d'une sainte veuve appelée Lucine qui, après avoir été l'exemple des dames chrétiennes durant quinze ans qu'elle avait vécu avec son mari, était, depuis dix-neuf ans, un modèle de toutes les vertus dans le veuvage.

Lucine reçut chez elle le saint pontife avec une extrême joie ; et comme les fidèles y venaient secrètement de tous côtés, elle supplia saint Marcel de changer sa maison en une église. Le saint y consentit, et depuis elle porta le nom de saint Marcel. A peine cette nouvelle église fut-elle consacrée, que les chrétiens y vinrent en foule tous les jours. Le saint pape y célébrait les divins mystères, et y distribuait aux fidèles la parole de Dieu ; on y passait la nuit en prières. Mais le

calme n'y fut pas long : une nouvelle tempête mit tout en confusion, et causa d'étranges ravages.

Maxence étant averti de ce qui se passait, entra dans une furieuse colère contre les chrétiens. Il délibéra quelques moments s'il ferait mourir saint Marcel : mais il jugea que ce serait punir plus rigoureusement les chrétiens, s'il convertissait cette nouvelle église en écurie publique, condamnant le saint pontife à y finir ses jours dans la dernière misère, au service de vils animaux ; il mit bientôt ce cruel projet à exécution.

Autant l'honneur de souffrir pour Jésus-Christ comblait de joie saint Marcel, autant la profanation du saint lieu lui était un horrible supplice. Il lui fallut cependant souffrir cet outrage ; toute sa consolation était de laver de ses larmes un lieu qu'il aurait voulu pouvoir purifier par l'effusion de son sang. Quelque maltraité que fût le pasteur, il n'oubliait pas le troupeau. On croit que ce fut en ce temps-là qu'il écrivit deux lettres, l'une adressée aux évêques de la province d'Antioche, qu'il exhortait de conserver avec soin et fidélité le dépôt de la foi, tels qu'ils l'avaient reçu de saint Pierre et des autres apôtres ; l'autre au tyran Maxence, à qui il représentait le tort qu'il faisait à son âme en persécutant la religion chrétienne qu'il avait fait semblant d'embrasser, et il l'exhortait d'ouvrir les yeux à la vérité et de renoncer au culte des idoles.

Peu de temps après, notre saint, consumé de travaux et de misère pour Jésus-Christ, acheva son martyre sur la fin de l'année 309. Son corps, qu'on trouva couvert d'un cilice, fut retiré de ce lieu infect, et enterré au cimetière de Priscille, où il est resté jusqu'au temps du pape saint Martin. Une partie de ses reliques fut portée en Flandre, et déposée dans le monastère de Hautmont, près Maubeuge ; une autre partie à Cluny ; le reste de son corps se conserve encore aujourd'hui à Rome dans l'église qui porte son nom.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARCEL.

Texte : *Dixit Jesus discipulis suis : cum andieritis prælia et seditiones, nolite terreri.* (Luc., xxi, 9.)

Jésus-Christ fonda son Eglise pour être, dans le monde, la colonne de la vérité. Il savait bien d'avance qu'en la plaçant ainsi au milieu des passions humaines qu'elle devait condamner en son nom, il s'élèverait contre elle toute sorte de contradictions. Il prédit ces épreuves à ses apôtres ; il annonça à Pierre et à ses successeurs de rudes épreuves : les grossières *cruautés* du paganisme, les perfides attaques du schisme et de l'hérésie, les chocs soulevés par l'ambition des princes ; les guerres et les révoltes des peuples ; mais tout en leur disant : *Cum audieritis prælia et seditiones*, il ajoute : *Nolite terreri*. N'ayez pas peur ! ce sont des épreuves que les passions des hommes rendent nécessaires et qui ont pour résultats ordinaires le triomphe de l'Eglise et la punition des méchants : *Oportet primum hæc fieri, sed nondum statim finis*. En lançant sur l'océan du monde la barque de Pierre, si frêle en apparence, il a laissé au premier chef de son Eglise et à tous ses successeurs, cette solennelle promesse : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem seculi* (Matth., xxviii, 20), et encore celle-ci : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* (Matth., xvi, 18.) Saint Marcel a compris ces promesses et les devoirs qu'elles lui imposaient. Considérons le comme *pape* et comme *martyr* ; c'est la division de mon sujet. Ainsi :

Ire PARTIE. — PAPE, IL N'A PAS CRAINT LES CONTRADICTIONS DU MONDE.

C'était en 308. Une violente persécution avait sévi depuis quatre années contre l'Eglise ; pour comble de malheur, elle n'avait plus de chef depuis trois ans et demi, et un cruel tyran, Maxence, travaillait à la destruction de la papauté. Il lui fallait un saint et ferme défenseur à cette époque orageuse : saint Marcel, prêtre de

l'Eglise romaine, fut cet homme selon le cœur de Dieu. A peine élevé à cette haute dignité, il en comprit les graves obligations; il montra dès le début une vigueur toute apostolique à maintenir la discipline ecclésiastique, à faire observer les canons et les lois de l'Eglise, à défendre les chrétiens contre leurs persécuteurs. Ferme et inébranlable au milieu des lâches défaillances du monde, il n'hésita pas à sacrifier au triomphe de la vérité son repos et sa tranquillité personnelle; il résista aux prétentions injustes du peuple aussi bien qu'à celles de l'empereur; il ne trembla pas devant des chrétiens rebelles qui se réunirent contre lui pour le persécuter. Il vit ces orages, mais sa conscience de pape parla plus haut que les cris de la sédition; il osa rappeler à l'empereur le respect dû aux lois de l'Eglise et en face de tous ses ennemis prononcer ce terrible et majestueux : *Non possumus*, qui fait la gloire de nos pontifes persécutés. Il avait compris que la justice et la vérité ne changeant pas avec les hommes et les choses, le plus grand représentant de la justice et de la vérité sur la terre, ne devait pas plier et se laisser vaincre par les passions capricieuses du monde. C'est pourquoi il lutta avec une douce fermeté contre toutes les entreprises de la force brutale; prêt à mourir pour la gloire de l'Église, il ne trembla pas devant le bruit de la révolte armée : il comptait sur Celui qui avait dit : *Nolite terreri.*

Qu'en advint-il? Le tyran Maxence, le dernier empereur qui persécuta l'Eglise, fit jeter saint Marcel dans une prison infecte; il lui proposa de renoncer à son titre d'évêque de Rome et de sacrifier aux idoles, s'il voulait échapper aux plus cruels supplices. Vaines menaces! Nous allons voir comment l'illustre pontife résista à ces injustes prétentions.

IIe PARTIE. — MARTYR, IL N'A PAS CRAINT LA MORT.

Le perfide empereur essaya de dompter la conscience du pape en l'humiliant pour le diffamer aux yeux de l'univers : il le fit servir parmi les esclaves qui prenaient soin des écuries impériales! Ce supplice odieux dura neuf mois : Marcel, libre et indépendant dans sa pensée, au milieu de ces humiliantes fonctions, était encore plus grand que son indigne persécuteur; se sentant toujours le chef de l'Eglise, comme Pierre dans la prison de Jérusalem, il priait, il jeûnait, il soutenait l'Eglise et la primauté du siége de Rome dans ses vigoureuses lettres adressées aux paroisses fidèles. Délivré enfin par son clergé, il trouve un asile hospitalier daus la maison de Lucine, noble dame romaine, où bientôt les chrétiens viennent prier et recueillir les instructions du pontife martyr. Cette maison, convertie ainsi en église, est bientôt envahie par la police tracassière et complaisante du tyran; Maxence y transporte ses écuries, Marcel est condamné à mort. Accablé par diverses tortures physiques et morales, le courageux pontife meurt, calme et résigné, pour la cause de la liberté et de l'indépendance de l'Eglise.

Quant au tyran Maxence, Dieu lui préparait un châtiment exemplaire : il l'avait laissé triompher un moment par la violence qui sanctifia son serviteur : *Oportet primum hœc fieri*, mais la victime immolée, tout n'est pas fini : *Sed nondum statim finis.* Il reste la punition du coupable : déjà un nom cher à l'Église faisait du bruit dans le monde : c'était Constantin le Grand; il devait venger le sang innocemment répandu. Marcel fut, en effet, le dernier pape martyr du troisième siècle. Son nom termine cette longue liste de papes qui ont su résister jusqu'au sang à la violence des empereurs païens contre l'Eglise. M. F., ce sont là de grandes et terribles leçons pour les princes qui osent mettre la main sur la sainte et inviolable épouse de Jésus-Christ; ce sont aussi des exemples encourageants pour tous les enfants de l'Eglise. Ici c'est le plus fort qui est vaincu après avoir triomphé un instant, et c'est le plus faible qui triomphe après avoir succombé un moment; la victime tombe, mais l'autel du sacrifice reste; la vérité se fortifie par le témoignage du sang des martyrs et forme cette longue chaîne de témoins morts pour la justice; ce sang, le plus pur qui coule dans les veines de l'Eglise, crie vengeance contre

ceux qui l'ont répandu, et Dieu se charge des derniers événements de la lutte. Elle se terminera définitivement dans l'éternité, et c'est pourquoi le Sauveur, en encourageant ses serviteurs par cette énergique parole : *Nolite terreri,* ajoute le motif de cette force invincible que doit montrer le défenseur de la vérité : *Nondum statim finis.*

M. F., notre époque est également dans les desseins de la Providence une époque de luttes et de combats. De nos jours, l'Église n'est plus attaquée ouvertement par la force brutale et impie du paganisme, mais les attaques dirigées contre elle n'en sont que plus dangereuses, parce qu'elles sont plus perfides. Un ennemi connu, qui vient s'attaquer à vous à face découverte, effraye moins que le Judas qui vient à vous sous les dehors de l'amitié pour vous trahir plus sûrement. Ainsi de nos jours, on ne s'attaque point aux dogmes, à la morale de l'Evanglie; on proteste même qu'on n'en veut point à la personne du chef de l'Eglise; mais de fait, quel est tout ce bruit qui se fait autour de la chaire de Pierre? Que veulent au fond toutes ces démonstrations hypocrites, sinon abattre la tête de la famille catholique afin d'atteindre et de réduire au néant le corps lui-même, abattre le pasteur pour disperser le troupeau?

M. F., quel est le devoir des catholiques dans ces circonstances critiques. Nous trouvons notre conduite toute tracée dans l'exemple des premiers chrétiens; il est dit que pendant que Pierre était enchaîné dans la prison de Jérusalem, tous les fidèles priaient pour lui (Act., III, 1), et un ange envoyé du ciel vint briser ses chaînes. De même aujourd'hui nous devons prier pour le successeur de Pierre, pour sa liberté d'action, pour son indépendance comme chef de l'immense famille catholique. Voyez cette longue série de pontifes romains; quel spectacle, depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX; ils pensent, ils parlent, ils agissent tous avec la même foi, la même confiance, le même amour pour l'Eglise; ils savent que Jésus-Christ a dit : *Simon, ego rogavi pro te, ut non deficiat fides tua, et tu, aliquando conversus confirma fratres tuos* (Luc., XXII, 32); tous aussi disent à Dieu comme Pierre : *Domine, tecum paratus sum et in carcerem et in mortem ire* (Luc., XXII, 33.) Notre devoir est de les soutenir par nos prières, par nos paroles et notre influence, chacun dans sa position, et cette voix unanime des peuples sera pour notre bien-aimé pontife comme la voix de Dieu qui lui dit : *Cum audieritis prœlia et seditiones, nolite terreri.*

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia sancti Marcelli. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Deus tentavit eos et invenit illos dignos se. (Sap., III, 5.)

Qui nutriebantur in croceis, amplexati sunt stercora. (Thren., IV, 5.)

Nouveau Testament. — Misit illum in villam suam ut pasceret porcos. (Luc., XV, 15.)

Injicient vobis manus suas et persequentur trahentes ad reges et præsides propter nomen meum. (Id., XXI, 12.)

Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis. (Joan., X, 11.)

Alii vero ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres, lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt in occisione gladii mortui sunt. (Hæbr., XI, 36-37.)

2. — SS. PÈRES.

Vinctus sum propter Christum; sed necdum Christo dignus sum. Si fore consumer, fortassis dignus ero. (S. Ignat., *Ep. ad Trallianos.*)

Martyr vitam condemnat ut vitam morte custodiat. (S. Cyprian., *de Laude Mart.*, c. 2.)

Martyrum certamen, cœleste certamen est, certamen Dei, certamen spiritale, prælium Christi. (Id., *Ep.* 6 *ad Mart.*)

Martyres imitare : vicerunt illi tyrannos sua modestia atque longanimitate; vince

et tu tyrannidem passionum tuarum, iisdem instructus armis. (S. Ephr., *de Laude Mart.*)

Fac martyr sis pro eo qui pro te martyr fuit; morere pro eo, qui pro te mortuus est. (S. Chrysost., *Serm.* 1 *de Jejun.*)

Martyr Christi occidi potest superari non potest. (S. Greg., l. XVIII, *Moral.*, c. 13.)

3. — COMPARAISONS.

1. Aurum. Tanquam aurum in fornace probavit illos, et quasi holocausti hostiam accepit illos. (Sap., III, 6.)

2. Corona. Successit hyemi verna temperies rosis læta et floribus coronata; sic vobis martyribus — sic tibi Marcello — rosæ et flores de paradisi deliciis aderunt, et caput vestrum serta cœlestia coronabunt. (S. Cyprian., l. II, *Ep.* 4.)

3. Messis. Æstas ecce messis in fertilitate fecunda est, et area frugibus plena est; sed vos martyres qui gloriam seminastis, frugem gloriæ colligetis. (Id., *ibid.*)

4. Vindemia. Vindemia foris premitur et profutura poculis in torcularibus uva calcatur; vos, martyres, de Domini vinea pingues racemi, et jam maturis fructibus botri pressuræ secularis infestatione calcati, torcular nostrum sentitis. (Id., *ibid.*)

5. Vinum. Vini vice sanguinem funditis, ad passionis tolerantiam fortes martyrii poculum libenter hauritis. (Id., *ibid.*)

4. — VERTUS DU SAINT.

Zèle. Il s'appliqua au maintien de la discipline de l'Eglise avec le plus grand zèle et la plus grande fermeté.

Constance. Il étonna le tyran Maxence par sa constance dans la foi.

Humilité. Devenu par l'amour de Jésus-Christ valet d'écurie, il bénit Dieu dans l'humilité et la prière.

Résignation. Ce bon pasteur se résigna avec joie à son long martyre, sans omettre aucun de ses devoirs envers son troupeau.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

SAINT MARCEL, PAPE.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — ZÈLE DU SAINT PONTIFE SUR SON SIÉGE.

Subdivisions : 1. Actes de son pontificat. — 2. Exemple du bon pasteur.

2e POINT. — ZÈLE DU SAINT PONTIFE DANS SA PRISON.

Subdivisions : 1. Il encourage les fidèles par ses paroles et ses exemples. — Il écrit aux évêques de la province d'Antioche concernant le dépôt de la foi. — 3. Il écrit au tyran Maxence pour lui faire renoncer aux idoles.

—

IIe PLAN.

SAINT MARCEL, MARTYR.

(Le même.)

1er POINT. — SON COURAGE A SON INTERROGATOIRE DEVANT MAXENCE.

2e POINT. — SA RÉSIGNATION DANS SON LONG MARTYRE.

—

IIIe PLAN.

SAINT MARCEL, PAPE ET MARTYR.

(Le même.)

1er POINT. — MODÈLE DU PONTIFE.

Subdivisions : 1. Dans sa vie publique. — 2. Dans sa vie privée.

2e POINT. — MODÈLE DU PERSÉCUTÉ.

Subdivisions : 1. Par son humilité. — 2. Par sa longue résignation.

6. — ENCOMIA S. MARCELLI.

1. MARCELLUS AD CATABULUM DAMNATUS.

Marcellum fædo in stabulo dum vivere cogis
Huic das optatos, stulte tyranne, lares.
Vilia Cæsareis præfert præsepia tectis
Nam Dominum his cunis scit jacuisse suum.

2. AD S. MARCELLUM.

Te, Marcelle, ferox curare armenta tyrannus,
Fætida teque inter degere bruta jubet
Exigis hic vitam turpi squalore, situque
Obsitus, et tetro pressus odore loci.
Nunc vere es Christi, Marcelle, vicarius; ille
In stabulo est natus, transigis ipse dies.

7. MARTYROLOGE. — S. Marcel, pap. et m. — S. Furce, év. — S. Honorat, id. — S. Titien, id. — S. Mèle, id. — S. Honorat, ab. — Sainte Priscille. — S. Jacques, év. en Tarentaise. — S. Fauste, év. de Riez. — S. Spur, ab. à Cavaillon. — S. Genou, conf. — S. Trivier, moine. — Sainte Méroflette, v.

17 janvier. — SAINT ANTOINE, abbé.

(L'AN 270.)

VIE DE SAINT ANTOINE.

Saint Antoine naquit l'an 251 de Jésus-Christ, au village de Come, près Héraclée, dans la Haute-Egypte. Ses parents était chrétiens, et encore plus distingués par leur piété que par leurs richesses. Ils prirent eux-mêmes soin de l'éducation de leur fils, qui, retenu dans la maison paternelle, ne s'appliqua point à l'étude des belles-lettres, et ne sut jamais lire que l'égyptien, qui était la langue de son pays. Evagre et d'autres auteurs rapportent qu'un philosophe ayant marqué sa surprise de ce que Antoine pouvait vivre sans le plaisir que l'on goûte dans la lecture, il répondit que la nature lui servait de livre. On pourrait conclure de cette réponse et de ce que rapportent saint Athanase et saint Augustin, que le patriarche des cénobites ne savait pas lire; mais il est probable que saint Athanase a voulu dire seulement qu'Antoine avait négligé l'étude des sciences et des belles-lettres, puisque le même saint rapporte que Antoine aimait beaucoup la lecture, soit lorsqu'il était chez son père, soit lorsqu'il vivait dans la solitude. Or, quand il était seul dans sa cellule, il ne pouvait avoir la ressource des lectures que d'autres avaient pu lui faire dans la maison paternelle.

La mort lui ayant enlevé ses parents, il se trouva possesseur d'une fortune considérable. Il n'était point encore entré dans sa vingtième année. Un jour qu'il était à l'église, il entendit lire ces paroles de l'Evangile : Allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel. De retour à sa maison, il abandonna sur-le-champ à ses voisins cent-quarante arpents de terre, à condition qu'ils payeraient pour lui et pour une sœur qu'il avait, tous les impôts publics. Il vendit le reste de son bien; il en distribua le prix aux pauvres, ne se réservant que ce qui était nécessaire à sa subsistance et à celle de sa sœur. Quelque temps après, ayant encore entendu lire ces autres paroles de l'Evangile : Ne soyez point en peine du lendemain, il vendit ses meubles au profit des pauvres, et mit sa sœur dans une maison de vierges ; elle y devint conductrice du premier monastère de filles dont, selon la plupart des modernes, il soit fait mention dans l'histoire ecclésiastique. Antoine se retira dans un désert du voisinage, où il partageait son temps entre le travail et la prière. Il fut bientôt un modèle accompli de toutes les vertus. Il ne prenait pour toute nourriture qu'un peu de pain et de sel, ne buvant jamais que de l'eau, ne faisant chaque jour qu'un seul repas après le coucher du soleil. C'est ainsi qu'il triomphait des tentations et des passions humaines. Quelquefois il gardait une abstinence entière pendant deux et même pendant quatre jours. Souvent il passait les nuits sans dormir, et quand il se livrait au sommeil, c'était sur une simple natte de jonc, ou sur un cilice, ou sur la terre nue.

Ne trouvant pas sa solitude assez profonde, Antoine se retira dans un vieux sépulcre, où un de ses amis lui apportait du pain de temps et temps. Les historiens qui ont écrit sa vie, rapportent les combats qu'il eut à soutenir contre les démons. Après les avoir mis en fuite, il s'écria : « Où étiez-vous donc, mon Seigneur et mon Dieu? Que n'étiez-vous ici dès le commencement du combat? Hélas! vous auriez essuyé mes larmes et calmé mes peines. » Il entendit alors une voix qui lui répondit : « Antoine, j'étais auprès de toi; j'ai été spectateur de tes combats, et parce que tu as résisté courageusement à tes ennemis, je te protégerai pendant le reste de ta vie, et je rendrai ton nom célèbre sur la terre. »

Jusque-là saint Antoine avait habité des lieux solitaires peu éloignés de sa

patrie. Il avait mené la vie des *Ascètes*, ainsi appelés d'un mot grec que les Latins traduisent par *exercere*, parce qu'ils s'appliquaient spécialement aux exercices de la prière et de la mortification. Ils renonçaient au monde pour vivre dans la retraite, soit aux environs des villes, soit dans les villes mêmes. Saint Athanase fait remonter leur origine au delà du temps de saint Antoine. On peut même dire qu'il y avait des *Ascètes* parmi les anciens Juifs. Tels furent les nazaréens perpétuels, les fils des prophètes, les thérapeutes dont parle Philon ; tels furent parmi les premiers chrétiens, saint Jean-Baptiste, et les disciples de saint Marc à Alexandrie. Il est souvent parlé des ascètes dans Origène et dans les auteurs ecclésiastiques. Les plus célèbres dont ils fassent mention, sont saint Sérapion, évêque d'Antioche ; Pierius, prêtre d'Alexandrie; saint Lucien, saint Pierre, saint Pamphile, saint Séleucius et saint Justin, martyrs; saint Cyrille, de Jérusalem ; saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, avant qu'ils eussent embrassé l'état monastique ; saint Chrysostôme, saint Amphiloque, saint Athanase, saint Martin, saint Jean d'Egypte, saint Sulpice-Sévère, saints Paulin, Héliodore, Népotien, Pinien, etc. On donnait quelquefois aux *Ascètes* les noms d'*Abstinents*, *Solitaires*, *Dévots*, *Nazaréens*, *Confesseurs*, parce que leur vie était une confession perpétuelle de la foi ; et c'est de là qu'est venu le nom de confesseur à saint Martin, le premier qui l'ait porté dans les calendriers, et ensuite aux autres saints qui n'étaient pas martyrs. Parmi les *Ascètes*, les uns étaient solitaires et menaient une vie contemplative ; les autres, tels que saint Sérapion, saint Justin, Athénagore, Clément, Origène, etc., s'appliquaient aux travaux du ministère ecclésiastique et à l'instruction du peuple. Les ascètes avaient, selon saint Ambroise, des habits différents de ceux des personnes du monde ; ces habits étaient de couleur noire ou brune. Saint Jacques de Nisibbe distingue deux sortes d'*Ascètes :* ceux qui se consacraient à Dieu par des vœux, et ceux qui ne faisaient point de vœux. Mais les uns et les autres vivaient, disent Origène, saint Cyrille, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Chrysostôme, dans une grande pauvreté, dans une continence perpétuelle. Ils ne mangeaient point de viande et pratiquaient des jeûnes rigoureux Leurs veilles étaient longues ; leurs autres mortifications austères ; la lecture, la prière et le travail faisaient toute leur occupation. Ils avaient un rang distingué dans l'église, où ils étaient placés entre le peuple et le clergé. Leur nombre était très-considésable à Nazianze, à Césarée en Cappadoce, en Arménie, et surtout en Egypte.

A l'âge de trente-cinq ans, Antoine quitta sa première solitude et s'enfonça davantage dans le désert. Il passa le bras oriental du Nil, se retira sur le sommet d'une montagne, et vécut, pendant près de vingt ans, renfermé dans un vieux château, ne voyant guère que celui qui lui apportait du pain de temps en temps. Cependant le bruit de sa sainteté ayant attiré auprès de lui un grand nombre de disciples, il se rendit enfin au désir qu'ils manifestaient de vivre sous sa conduite. Il descendit donc de sa montagne, et fonda le monastère du *Phaium*, qui ne fut d'abord composé que de quelques cellules éparses, à peu de distance de la ville d'Aphrodite, dans l'Heptanome, ou l'Egypte du milieu. Sa nourriture, dans ce premier monastère, consistait en six onces de pain trempé dans l'eau, avec un peu de sel ; il y ajoutait de temps en temps quelques dattes. Ce ne fut que dans sa vieillesse qu'il usa d'un peu d'huile. Il passait souvent trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture. Sa tunique était un cilice ; il portait pas-dessus un manteau fait de peaux de brebis qu'il attachait avec une ceinture.

Voici quelques-unes des maximes qu'il répétait souvent à ses disciples : « Que le souvenir de l'éternité ne sorte jamais de votre esprit. Pensez, tous les matins, que peut-être vous ne verrez pas la fin du jour ; pensez, tous les soirs, que peut-être le soleil du lendemain ne se lèvera pas pour vous. Faites donc chacune de vos actions comme si elle devait être la dernière de votre vie. Veillez sans cesse contre les tentations. L'ennemi de notre salut est bien faible quand on sait le désarmer ; il redoute le jeûne, la prière, l'humilité et les bonnes œuvres. C'est par la prière que j'ai triomphé de tous ses piéges. »

Tandis que Antoine travaillait ainsi dans la solitude à sa propre sanctification

et à celle de ses disciples, Maximin rallumait, en l'an 311, le feu de la persécution contre les chrétiens. Le saint conçut l'espérance de verser son sang pour Jésus-Christ. Il quitta son monastère; il se rendit à Alexandrie pour servir les chrétiens renfermés dans les prisons et condamnés aux mines. Il les exhortait à rester inébranlables dans la confession de la foi; il les encourageait jusque devant les tribunaux et dans les lieux où se faisaient les exécutions. Il portait publiquement son habit monastique. Cependant il ne voulut point suivre l'exemple de ceux qui se livraient eux-mêmes aux tyrans, ne croyant pouvoir agir sans une inspiration particulière de Dieu.

La persécution cessa l'année suivante, et il retourna dans son monastère. Le nombre de ses disciples s'étant accru prodigieusement, il établit plusieurs autres monastères que saint Athanase appelle *les monastères de dehors*. Ils étaient situés aux environs de Memphis, d'Arsinoé, de Babylone et d'Aphrodite. Rufin dit qu'il y avait plus de dix mille moines dans le désert d'Arsinoé; il ajoute qu'on ne pouvait presque compter ceux qui habitaient les solitudes de Babylone et de Memphis. Parmi ces solitaires, les uns vivaient ensemble et formaient des corps de communautés; les autres étaient des anachorètes qui habitaient des cellules ou des cavernes séparées. Saint Athanase, qui visita souvent les cénobites et les solitaires de ces déserts, n'en parle qu'avec admiration. « Il y a, dit-il, des monastères qui sont comme autant de temples remplis de chrétiens qui passent la vie à chanter des psaumes, à lire, à prier, à jeûner, à veiller; qui mettent toutes leurs espérances dans les biens à venir; qui sont unis par les liens d'une charité admirable, et qui travaillent moins pour leurs propres besoins que pour ceux des pauvres : c'est une vaste région entièrement séparée du monde, et dont les heureux habitants n'ont d'autre soin que celui de s'exercer dans la justice et dans la piété. » Tous ces solitaires, qui avaient des supérieurs particuliers, étaient sous la direction générale de saint Antoine. Le cardinal Bona fait un grand éloge, dans son livre du *Discernement des esprits*, des principes de conduite que le patriarche des cénobites leur avait donnés.

Cependant, résolu de vivre encore plus éloigné du commerce des hommes, Antoine voulut pénétrer plus avant dans le désert. Etant arrivé sur les bords du Nil, il se joignit à quelques marchands arabes qui allaient vers la mer Rouge. Après trois jours et trois nuits de marche, il arriva sur le mont Colzin, nommé depuis le mont Saint-Antoine, et qui n'est qu'à une journée de la mer Rouge. Cette montagne était si élevée, si escarpée, qu'on ne pouvait la regarder sans frayeur. Il est dit dans la vie de saint Hilarion qu'un diacre d'Aphrodite, nommé Baisan, louait des chameaux à ceux qui avaient envie de visiter saint Antoine, et qu'il y avait trois journées de chemin pour gagner le haut de la montagne, encore fallait-il hâter le pas des chameaux. On n'y montait que par un petit sentier qui tournait sur ses flancs. Antoine construisit une étroite cellule au pied du Colzin; il en avait deux autres sur son sommet. Il fit apporter une bêche, une cognée; un peu de blé qu'il sema, suffit pour le nourrir. Il avait un petit jardin qu'il cultivait de ses mains, et qui lui fournissait les moyens de donner quelques rafraîchissements aux fidèles qui, pour arriver jusqu'à lui, étaient obligés de traverser un vaste désert. Il faisait aussi des nattes. Il se levait à minuit, priait à genoux, les mains levées au ciel, jusqu'au lever du soleil, et souvent, dit Pallade, jusqu'à trois heures après midi. Quelquefois il se plaignait de ce que le retour de l'aurore le rappelait à ses travaux journaliers : « Qu'ai-je besoin de ta lumière? disait-il au soleil lorsqu'il commençait à paraître sur l'horison. Pourquoi viens-tu me distraire? pourquoi ne te lèves-tu que pour m'arracher aux clartés de la véritable lumière? » Cassien, qui rapporte ce trait, ajoute qu'il disait, parlant de l'oraison, qu'elle n'était point parfaite, lorsqu'en priant on s'apercevait soi-même que l'on priait. Antoine avait reçu le don de prophétie et celui des miracles; saint Athanase et ceux qui ont écrit l'histoire de sa vie, en font connaître plusieurs. Si quelquefois Dieu n'accordait point à ses prières la guérison des malades, il les envoyait à d'autres solitaires : « Je leur suis bien inférieur en mérite, disait-il, et je

m'étonne qu'on vienne me trouver, tandis qu'on pourrait s'adresser à eux. »

Il ne put résister aux instances qu'on lui fit d'aller visiter ses premiers monastères. Il y fut reçu avec les démonstrations de la plus vive joie. Ses exhortations inspirèrent à ses nombreux disciples une nouvelle ardeur de croître en vertu et en sainteté. Dans ce même voyage il visita sa sœur qui dirigeait une communauté de vierges. Il revint ensuite sur sa montagne; saint Macaire et plusieurs autres disciples demandèrent et ne purent obtenir la permission de l'habiter avec lui. Ils fondèrent alors, avec son consentement, le monastère de Pispir, sur les bords du Nil, dans la Thébaïde; il était à douze lieues de la montagne et contenait cinq mille religieux. Il y avait dans cette montagne beaucoup de cavernes, résultat de l'immense quantité de pierres que les Pharaons en firent extraire pour la construction des pyramides. Ces cavernes devinrent, après la mort d'Antoine, la retraite d'un grand nombre de solitaires.

Le saint patriarche, trop éloigné de ses premiers disciples, ne pouvait que rarement les visiter; mais il allait souvent au monastère de Pispir. C'est là qu'il confondit des sophistes qui voulurent disputer avec lui. C'est là qu'il instruisit les étrangers, Macaire, chargé de les recevoir, leur préparait les lentilles, et les annonçait au saint qui s'asseyait avec eux et les entretenait sur l'objet pour lequel ils étaient venus le consulter. Saint Athanase, saint Chrysostôme et saint Jérôme rapportent que saint Antoine avait prédit clairement les excès auxquels devait se porter la fureur des ariens. Il détestait les ennemis de l'Eglise; il les chassait de sa montagne, en les traitant de *serpents venimeux*, et jamais il ne leur parlait, si ce n'est pour les exhorter à rentrer dans l'unité. Plusieurs philosophes païens le visitaient souvent dans le dessein de disputer avec lui. L'un d'eux voulant tourner en ridicule son ignorance dans les sciences profanes : « Qui de la raison ou de la science est la première? lui demanda le solitaire. — C'est sans doute la raison, dit le philosophe. — La raison suffit donc, » reprit le saint.

Plusieurs évêques l'engagèrent vers l'an 355, à faire un voyage à Alexandrie, pour y confondre les ariens. Les chrétiens et les idolâtres même s'empressèrent de l'entendre. *Allons voir l'homme de Dieu*, disaient les païens; et plusieurs d'entre eux, frappés de ses discours et de ses miracles, demandèrent le baptême. Le saint vit à Alexandrie le célèbre Didyme qui, quoique aveugle depuis l'âge de quarante ans, s'était rendu habile dans les sciences divines, et qui, pour son zèle à défendre la foi de Nicée, était singulièrement estimé de saint Athanase et de tous les évêques catholiques : « Pourriez-vous, lui disait Antoine, regretter la perte de la vue? Les yeux vous étaient communs avec les animaux les plus méprisables. Vous devez plutôt vous réjouir de posséder une lumière qui ne se trouve que dans les apôtres, les saints et les anges; lumière par laquelle nous voyons Dieu même, et qui allume dans nous le feu d'une science céleste. »

Après avoir passé quelques jours à Alexandrie, Antoine ne pensa plus qu'à retourner dans sa solitude. Il répondit aux instances que le gouverneur d'Egypte faisait pour le retenir : « Il en est d'un moine comme d'un poisson; l'un meurt s'il quitte l'eau, l'autre s'il quitte la solitude. » Saint Athanase le reconduisit par respect jusqu'aux portes de la ville.

La vénération qu'on avait pour saint Antoine était si universelle, que le grand Constantin et ses deux fils Constance et Constant lui écrivirent, vers l'an 337, une lettre commune pour solliciter le secours de ses prières. Les disciples du saint étant surpris de l'honneur que lui faisait le maître du monde : « Vous ne devez pas, leur dit-il, vous étonner de ce que je reçois une lettre de l'empereur; c'est un homme qui écrit à un autre homme : mais étonnez-vous de ce que Dieu nous a fait connaître ses volontés par écrit, et de ce qu'il nous a parlé par son propre Fils. » La réponse d'Antoine au grand Constantin nous a été conservée par saint Athanase. Antoine exhortait l'empereur et ses enfants à mépriser le monde, à ne jamais perdre de vue la pensée de l'éternité. Il écrivit plusieurs autres lettres à divers monastères d'Egypte; saint Jérôme en cite sept. On y trouve le style des apôtres et la solidité de leurs maximes. Les originaux écrits en langue égyptienne

sont conservés encore, dit-on, dans plusieurs monastères d'Egypte. Nous n'en avons qu'une assez mauvaise traduction latine faite sur le grec, et imprimée à Paris en 1641. Ce recueil contient vingt lettres attribuées à saint Antoine; mais il n'y en a que sept qui soient véritablement de lui. Les Bollandistes en ont publié une autre, adressée à saint Théodose, évêque de Tabenne, dans laquelle Antoine dit que Dieu lui avait assuré, dans une révélation, que tous les pécheurs sincèrement repentants de leurs fautes, en obtiendraient le pardon. Saint Athanase rapporte que saint Antoine avait écrit au faux patriarche Grégoire, qui, soutenu de l'autorité du duc Balac, persécutait les orthodoxes avec fureur, pour l'exhorter dans les termes les plus pressants à ne pas déchirer le sein de l'Eglise. On trouve plusieurs discours de saint Antoine dans sa vie écrite par saint Athanase.

Il ne paraît pas qu'il ait écrit de règle pour ses disciples; du moins les anciens auteurs n'en ont rien dit. Ses exemples et ses instructions étaient une règle vivante à laquelle, dans tous les siècles, les pieux cénobites se sont attachés à conformer leur vie.

Sentant que sa fin approchait, Antoine visita ses monastères; il annonça sa mort à ses disciples qui le conjurèrent tous, les larmes aux yeux, de passer au milieu d'eux les derniers jours de sa vie; mais il refusa d'y consentir. Il craignait que son corps ne fût embaumé, suivant la coutume des Egyptiens, et il avait recommandé à ses disciples, Macaire et Amathase, qui passèrent avec lui les quinze dernières années de sa vie, de l'enterrer comme les patriarches l'avaient été, et de garder le secret sur le lieu de son tombeau. Peu de temps après il tomba malade sur sa montagne: « Lorsque le jour de la résurrection sera venu, dit-il à ses disciples, je recevrai ce corps incorruptible de la main de Jésus-Christ. Partagez mes vêtements; donnez à l'évêque Athanase une de mes peaux de brebis, avec le manteau sur lequel je couche; donnez à l'évêque Sérapion l'autre peau de brebis, et gardez pour vous mon cilice. Adieu mes enfants; Antoine s'en va, et n'est plus avec vous. » Macaire et Amathase l'ayant embrassé, il étendit ses pieds, et mourut l'an 366, probablement le 17 janvier, jour auquel il est nommé dans les plus anciens *Martyrologes*, jour auquel les Grecs célébrèrent sa fête peu de temps après sa mort. Il était âgé de cent cinq ans, et malgré ses longues austérités, il n'avait éprouvé aucune des infirmités qui accompagnent ordinairement la vieillesse. Il fut enterré par ses disciples comme il l'avait ordonné.

Victor de Tunes, qui, vers le milieu du sixième siècle, a été rélégué à Canope, bourg très-peu éloigné d'Alexandrie, et saint Isidore de Séville, qui vivait dans le même siècle, rapportent que le corps de saint Antoine ayant été découvert en 561, fut transféré avec beaucoup de solennité à Alexandrie. On le transporta à Constantinople, vers l'an 635, lorsque les Sarrasins se furent emparés de l'Egypte; il fut apporté ensuite de Constantinople à Vienne en Dauphiné, vers la fin du dixième siècle ou au commencement du onzième, par un seigneur nommé Josselin, à qui l'empereur de Constantinople en avait fait présent, et qui le déposa dans l'église de la Motte-Saint-Didier. C'était un prieuré relevant alors des bénédictins de l'abbaye de Montmajour, près d'Arles, et qui devint, dans la suite, le chef-lieu de l'ordre de Saint-Antoine. Ces saintes reliques furent transférées, à la fin du quatorzième siècle, à l'abbaye de Montmajour; et le 9 janvier 1491, elles furent enfin déposées dans l'église paroissiale de Saint-Julien de la ville d'Arles. Les historiens rapportent qu'un érysipèle contagieux, connu sous le nom de *feu sacré*, et depuis appelé le *feu de saint Antoine*, causait, l'an 1089, de grands ravages dans plusieurs provinces de France, et que l'intercession du saint arrêta ses progrès. Un hôpital fut fondé auprès du prieuré de la Motte-Saint-Didier, par un seigneur des environs de Vienne, nommé Gaston. Il se réunit avec son fils et sept autres personnes laïques pour soigner tous les pauvres qui seraient attaqués de la maladie du feu sacré. Boniface VIII fit du prieuré une abbaye qu'il donna à ces frères hospitaliers. Il les érigea en congrégation de *chanoines réguliers de saint Antoine*, et leur prescrivit la règle de saint Augustin. Cet ordre a été supprimé et incorporé à celui de Malte par deux bulles de 1776 et 1777. Il y avait en

France plusieurs maisons d'*Antonins*. L'abbaye chef-lieu de l'ordre était à seize kilomètres de Romans et à deux de l'Isère.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANTOINE.

TEXTE : *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in Cœlo; et veni, sequere me.* (Matth., XIX, 21.)

Ire CONSIDÉRATION. — LA PAROLE DE DIEU A ÉCLAIRÉ SAINT ANTOINE.

Saint Antoine ne pouvait choisir une voie plus sûre que celle qu'il prit dès l'âge de dix-huit ans, pour atteindre à la perfection, car il eut Jésus-Christ pour guide vers l'éternité, et la parole de ce divin Maître fut le flambeau qui éclaira ses pas, et lui découvrit les véritables richesses du Ciel. Il n'eut pas plutôt entendu ce conseil de l'Evangile qu'on lisait à l'autel. « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le Ciel; puis venez, et me suivez, » qu'il le prit pour soi, comme s'il fût sorti de la bouche de Jésus-Christ et par une admirable fidélité à la grâce de sa vocation, il vendit tous ses biens, et les distribua aux pauvres pour acheter ce riche trésor qui lui avait été montré.

Apprenons de là que la parole de Dieu est un clair flambeau, qui conduit ceux qui lui obéissent à la plus haute sainteté. Car, premièrement, elle leur fait connaître leurs défauts, et leur en donne une extrême aversion. Il nous semble que l'air de la chambre où nous sommes est pur et net, quand le soleil n'y donne pas; mais sitôt qu'il y fait paraître un de ses rayons, nous y voyons une infinité d'atomes qui s'entrechoquent. Approchez-vous de la lumière de l'Evangile, examinez vos actions à la clarté de ce flambeau, vous y remarquerez beaucoup d'imperfections, qui vous humilieront, et réveilleront le soin que vous devez avoir d'effacer les taches de votre âme.

Secondement, elle leur découvre la beauté des vertus, et leur en fait naître l'amour. Lorsque les apôtres se dispersèrent par l'univers, pour y porter la parole de Dieu à tous les peuples, on vit aussitôt la piété, l'humilité, la modestie, la pureté, la charité, et toutes les vertus éclore comme les fleurs du paradis dans tous les lieux qu'ils éclairaient des rayons de la doctrine évangélique.

Troisièmement, elle n'a pas seulement de la splendeur pour les conduire dans le chemin de la perfection, mais encore de la douceur et de la force pour les y faire marcher avec allégresse. C'est pourquoi Origène la compare à la manne du désert, qui avait toutes sortes de goûts, selon le désir des vrais enfans d'Israël. Aimez la parole de Dieu, elle vous donnera tout ce que vous pouvez souhaiter. Si vous êtes triste, elle vous consolera. Si vous êtes dans la joie, elle augmentera le contentement de votre esprit. Si vous êtes en colère, elle calmera le trouble de votre cœur. Si vous êtes blessé, elle guérira toutes vos plaies. Enfin, pour dire tout en peu de paroles, elle vous fortifiera contre toutes les tentations, et elle accomplira tous vos désirs. Le feu du Saint-Esprit, qui tombera dans votre cœur, l'embrasera de plus en plus, et en fera un holocauste digne d'être présenté à la divine Majesté.

IIe CONSIDÉRATION. — LA PAROLE DE DIEU A CONDUIT S. ANTOINE A LA PERFECTION.

La parole du Fils de Dieu a conduit saint Antoine à la perfection par le chemin le plus droit, et c'est avec raison que l'Eglise dit en sa louange: « Le Seigneur a conduit le juste par des voies droites, et lui a fait voir le royaume de Dieu (Sap., X, 10.) La pensée de l'évêque de Paris (Guill Arv., *Serm. de Sancto Antonio*) sur ce sujet est remarquable. « On dit qu'une ligne est droite, lorsque le

milieu ne s'écarte point de ses deux extrémités. Notre vie n'est qu'une ligne entre deux points, dont le premier est celui de notre naissance, et le dernier est celui de notre mort. Or nous naissons tous sans richesses, sans honneurs et sans plaisirs, et nous mourons de même. Nous sortons tout nus de ce monde, comme nous y sommes entrés. Alors toute la gloire du monde s'évanonit comme la fumée, et tous les plaisirs nous abandonnent. Notre vie, qui est au milieu de ces deux extrémités, ne s'en doit point écarter, si elle est droite. » Nous devons faire un généreux mépris de l'honneur, des plaisirs et des richesses de la terre, si nous voulons être parfaits. C'est ce que saint Antoine a parfaitement accompli. A la première invitation de Jésus-Christ, il quitta tout jusqu'à soi-même, pour le suivre dans le désert, d'où il ne sortit qu'une fois en toute sa vie, durant la persécution de Maximin, pour encourager les martyrs, et pour chercher lui-même le martyre : mais ne l'ayant point trouvé, il retourna dans la solitude, comme dans le lieu le plus avantageux pour combattre le monde, la chair et le démon, et pour mourir à lui-même par un martyre volontaire, qui attira l'admiration de tous les peuples, et changea le désert en un paradis. Il jeûnait tous les jours au pain et à l'eau. Il ne dormait point qu'il ne fût couvert d'un cilice : il n'avait pour lit que la terre, et pour toit que le ciel, dont la vue le charmait tellement, qu'il se plaignait souvent du soleil qui lui venait ravir le matin ce grand spectacle qu'il avait contemplé toute la nuit. Un jour il vit le monde tout couvert de piéges et de lacets; et comme il demandait qui pourrait éviter tant de dangers, il apprit que c'était l'humilité. C'est cette excellente vertu, jointe à la prière et au jeûne, qui le rendit victorieux des démons qui lui faisaient une cruelle guerre, dont se plaignant amoureusement à Notre-Seigneur, qui lui apparut à la fin d'un rude combat, il lui disait : « Où étiez-vous, ô bon Jésus! où étiez-vous? » Mais Jésus lui répondit : « J'étais ici, Antoine, et je vous voyais combattre; et parce que vous avez bien combattu, je rendrai votre nom célèbre par toute la terre. »

O que ces paroles d'Isaïe sont véritables : « Le sentier du juste est droit, le chemin du juste le conduira droit à la perfection! (Is., XXVI.) Malheur à ceux qui quittent le droit chemin, et qui s'égarent dans les voies de l'injustice. (Eccli., II.) Conduisez-moi, Seigneur, dans votre voie, enseignez-moi vos vérités, afin que je vous suive partout. (Ps. LXXXV.) Nous avons attendu dans les voies de votre justice : votre nom et votre souvenir sont le désir et les délices de l'âme. Mon âme vous a désiré pendant la nuit, et je m'éveillerai dès le point du jour, pour vous chercher de toutes les forces de mon esprit et de toutes les affections de mon cœur (Is., XXVI.)

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Maximes ou apophtègmes de saint Antoine.— 6. Plans divers.— 7. Auteurs à consulter.— 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Scitote quia mirificavit Deus sanctum suum. (Psalm., IV, 4.)

Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine. (Id., XLIV, 8.)

Certamen forte dedit illi ut vinceret. (Sapient., X, 12.)

Lætabitur deserta et invia et exultabit solitudo, et florebit; quasi lilium germinans germinabit, et exultabit lætabunda et laudans. (Is., XXXV, 1.)

Et erit ibi semita et via; et via sancta vocabitur, non transibit per eam pollutus et hoc erit vobis directa via, ita ut stulti non errent per eam. (*Ibid.*, 8.)

Leva in circuitu oculos tuos, et vide, omnes isti congregati sunt, venerunt tibi. (Id., LX, 4.)

In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne. (Eccli., XLV, 4.)

Nouveau Testament. — Ductus est a spiritu in desertum ut tentaretur a diabolo. (Matth., IV, 1.)

Quid existis in desertum videre? arundinem vento agitatam? sed quid existis videre? hominem mollibus vestitum? ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt. Sed quid existis videre? prophetam? etiam dico vobis, plusquam prophetam. (Matth., XI, 7-10.)

Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlo. (Matth., XIX, 21.)

Fratres, sobrii estote et vigilate, quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit quærens quem devoret, cui resistite fortes in fide. (I Petr., V, 8.)

2. — SS. PÈRES.

Magnus ille Antonius Apostolis proximus, per omnium ora usque hodie volitat. (S. Chrysost., *Homil. in Matth.*)

Antonius relicta solitudine totam circuibat civitatem quo omnes doceret, Arianos veritatis hostes esse. (Theodoret., l. IV, c. 24.)

Antonius non tam ante omnes monachos fuit, quam ab eo omnium incitata sunt studia. (S. Hieronymus, *in vita S. Pauli Eremitæ.*)

Eorum qui in viam penetrarunt solitudinem, autor Paulus Eremita, illustrator Antonius, princeps Joannes Baptista. (Id. *Epist. ad Eustochium.*)

Antonius non rhetorizatur, sed toto conspicuus orbe, litteris ut ita dicam, vitalibus legitur. (Petr. Damian., l. VI, *Epist.* 7.)

Tanto virtutis studio incensus fuit, ut quemcunque videret aliqua virtutis laude excellentem, illum imitari studeret. (*In lect. officii de hoc sancto.*)

Frequens de Satana triumphus securum non reddebat Antonium, qui diaboli innumeras artes nocendi noverat. (*Ibid.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Comme les noms des grands personnages le nom d'Antoine forme époque dans l'histoire de l'Eglise, c'est le temps de la sainteté au désert.

2. Si saint Antoine fut avec saint Paul le Thébain, le prince des anachorètes, il fut aussi le fondateur de la vie cénobitique. (Cassian., *in Colloq. Piamon.*)

3. Elie et les Rechabites ont été les premiers solitaires, mais on ne doit voir en eux que les figures de religieux qui, à la suite des Antoine, des Pacôme, des Hilarion, devaient un jour être la gloire de l'Eglise.

4. C'est dans la vie de saint Jean-Baptiste, dans la conduite et la conversation des apôtres que saint Antoine puisa l'amour du détachement, de la pauvreté, de la retraite, de la mortification, la perfection et toutes les vertus qui font l'ornement de la vie solitaire. (Cassian., *in Coll.*)

5. Job ne fut attaqué que par un démon, saint Antoine fut attaqué par une légion entière. Le démon se présenta à Job sous sa forme ordinaire; les mille démons qui assaillaient saint Antoine prenaient les figures les plus horribles et les plus monstrueuses; mais l'homme de Dieu n'en était que plus invincible. L'enfer tout entier fut confondu par l'esprit de force qui était en lui.

6. Ainsi que le Sauveur dans le désert, c'est par la prière et par le jeûne que saint Antoine triompha de l'esprit tentateur.

7. Il est dit de saint Jean-Baptiste : *Venit Joannes neque manducans neque bibens* (Matth., XI, 18); c'est ce que l'on peut dire de saint Antoine.

8. Saint Antoine fut le premier à quitter la solitude pour courir à la défense de l'Eglise, bel exemple de zèle imité plus tard par les Siméon et les Daniel Stylites, par les Aphraates et tant de fervents solitaires.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

1. Détachement. Saint Antoine prit à la lettre ces paroles de l'Ecriture : *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, et da pauperibus.* (Matth., XIX, 21.)

2. Mortification. Saint Ephrem dit des austérités des anachorètes qu'il ne pouvait en entendre le récit sans être frappé d'une sainte horreur : *Horum vita horrorem mihi incutit.* Telle était celle du fondateur de la vie monastique.

3. Humilité. Les peuples et les empereurs recourent à ses prières, les éléments obéissent à son commandement, les maladies disparaissent à son invocation et le saint n'en est que plus humble devant le Dieu fort qui se sert de lui pour opérer toutes ses merveilles.

4. Courage chrétien. Sa fermeté et son courage à résister aux tentations est admirable. Si c'est un spectacle digne de Dieu même de voir un homme lutter avec énergie contre le sort, selon la parole d'un ancien : *Spectaculum Deo dignum, homo compositus cum fortuna* (Seneca), quel spec-

tacle plus grand que celui d'un homme vertueux aux prises avec les puissances du mal : *Non est vobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus spiritualia nequtiiœ.* (Eph., VI, 12.)

5. — MAXIMES OU APOPHTÈGMES DE SAINT ANTOINE.

1. Pour vous exciter à la perfection pensez que vous ne faites que commencer de servir Dieu, et que peut-être êtes-vous au dernier jour de votre vie.

2. Le démon craint surtout l'oraison, le jeûne et l'aumône.

3. La discrétion est une précieuse vertu.

4. L'humilité est le plus grand des miracles. Celui qui n'estime que Dieu ne perd jamais la paix ni la joie de l'esprit.

5, La confiance en Dieu rend l'homme puissant.

6. Les Grecs traversent les mers et vont dans des contrées lointaines pour apprendre les sciences; mais nous n'avons pas besoin de faire de grands voyages pour acquérir le royaume du ciel, ni de traverser les mers pour nous instruire de la vertu, puisque Notre-Seigneur a dit : « Le royaume de Dieu est en vous-mêmes. » (Luc., III.)

7. Observez trois choses : 1° l'exercice de la présence de Dieu; 2° la lecture de l'Ecriture; 3° la persévérance dans vos résolutions.

8. Modération en toutes choses.

9. Notre vie et notre mort spirituelle dépendent en quelque sorte du prochain. (*Apopht., — Lettres — Maximes — Discours de saint Antoine.*)

6. — PLANS DIVERS

ANCIENS.

Ier PLAN.

SERMO CATECHETICUS IN S. ANTONIUM.

(A Theodoro Studito, anno salutis 800, *in Bibl. Patr.*, t. II, *auct. Catech.* 43.)

1a PARS. — DE DIVINA LIBERALITATE IN SANCTUM ANTONIUM.

2a PARS.—DE SANCTO ANTONIO ILLITERATO, DOCTIS DOCTIORE.

—

IIe PLAN.

SERMO I IN HONOREM SANCTI ANTONII.

(A Guillelmo parisiensi, *Seculo duodecimo.*)

TEXTE : *Justum deduxit Dominus per vias rectas et ostendit illi regnum Dei.* (Sap., X, 10.)

1a PARS. — QUOMODO NIHIL DE RE ALIENA RETINERE NOLUIT.

2a PARS. — QUOMODO IN SOLITUDINE VITAM PERFECTIONIS TENUIT.

—

IIIe PLAN.

SERMO I IN DIE SANCTI ANTONII.

(A Gersone, *coram Concilio Constantiens.*)

1a PARS. — DE VIRTUTIBUS ET MERITIS SANCTISSIMI ABBATIS.

2a PARS. — PRÆCLARA ENCOMIA CIRCA EJUS ACTIONES.

—

IVe PLAN.

TRIUMPHUS S. ANTONII.

(Vivien, *Tertullianus prœdicans.*)

THEMA : *Antonius vicit :* 1. *Mundum;* — 2. *semetipsum ;* — 3. *Diabolum.*

1a PARS. — ANTONIUS TRIUMPHAT DE MUNDI CUPIDITATE.

Subdivisions : 1. Divitiis renuntians. — 2. Voluptatem carnis macerans. — 3. Inquiete virtutes congregans.

2a PARS. — ANTONIUS TRIUMPHAT DE AMORE VITÆ POLITICÆ, SENSITIVÆ ET HUMANÆ.

Subdivisions : 1. Solitudinem captans; — 2. Passiones et sensus mortificans. — 3. Mortem desiderans.

3a PARS. — ANTONIUS DIABOLUM VICIT.

Subdivisions : 1. Cum illo fortiter dimicans. — 2. Illum feliciter expugnans. — 3. De illo gloriose triumphans.

—

MODERNES.

Ier PLAN.

MORT ET VIE.

(Fléchier.)

TEXTE : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* (Coloss. III, 3.)

1er POINT. — ANTOINE MORT AU MONDE AVEC JÉSUS-CHRIST DANS LE DÉSERT.

2e POINT. — ANTOINE VIVANT EN DIEU, DANS LE DÉSERT COMME JÉSUS-CHRIST.

—

2e PLAN.

CONFESSION.

(Essais de panégyriques.)

1er POINT. — SAINT ANTOINE A CONFESSÉ JÉSUS-CHRIST DEVANT LES HOMMES.

Subdivisions : 1. Par le mépris des biens du monde. — 2. Par la fuite du monde. — 3. Par

la pratique de toutes les vertus de la vie solitaire.

2e POINT. — SAINT ANTOINE A CONFESSÉ JÉSUS-CHRIST DEVANT LES DÉMONS.

Subdivisions : 1. Par les tentations qu'il a éprouvées. — 2. Par les triomphes qu'il a remportés.

3e POINT. — SAINT ANTOINE A CONFESSÉ JÉSUS-CHRIST DEVANT LES HÉRÉTIQUES.

Subdivisions : 1. Il les a combattus. — 2. Il les a convertis.

—

IIIe PLAN.

TROIS VICTOIRES.

(Texier.)

TEXTE : *Tanquam prodigium factus sum multis.* (Ps. LXX.)

1er POINT. — VICTOIRE DE SAINT ANTOINE SUR LE DÉMON.

2e POINT. — VICTOIRE DE SAINT ANTOINE SUR LES PERSÉCUTEURS.

3e POINT. — VICTOIRE DE SAINT ANTOINE SUR LES HÉRÉTIQUES ET LES PAÏENS.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. ATHANASE. — Vita S. Antonii.
S. J. CHRYSOSTÔME. — Hom. 8, in Matth. c. II.
S. JÉRÔME. — Ep. 22 ad Eustoch.
S. G. DE NAZIANZE, S. EPHREM, PALLADIUS, RUFFIN, S. J. DAMASCÈNE. — Ils citent tous la vie de saint Antoine par saint Athanase, en rendant témoignage à la sainteté d'Antoine.

HAGIOLOGUES.

S. ATHANASE. — Vita sancti Antonii.
EVAGRIUS. — Id.
BARONIUS. — Annal. ad annum Christi, 256.
SURUIS. — Vies des Saints.
BOLANDUS. — Acta Sanctorum.
PROUST. — Vie des Saints.
RIBADENEIRA. — Id.
GODESCARD. — Id.
BOHRBACHER. — Id.

Tous les hagiographes ont recueilli la vie de ce saint.

ASCÉTIQUES.

LE P. SUFFREN. — Année chrétienne.
L'abbé DE LA TRAPE — Vie monastique, t. I.
LE P. CROISET. — Exercice de piété.
LE P. GRIFFET. — Année chrét.
LE P. NOUET. — Vie de Jésus dans ses Saints.

PRÉDICATEURS.

THÉODORE STUDITE — 1 serm.
GUILL. DE PARIS. — 2 id.
GERSON. — 4 id.
DENIS LE CHARTREUX. — 1 id.
MOLINIER. — 1 panégyrique.
SENAULT. — Id.
TEXIER. — Id.
BIROAT. — Id.
FLÉCHIER. — Id.
RICHARD L'AVOCAT. — Id.
FROMENTIÈRE. — Id.
DUNEAU. — Id.
HOUDRY. — Id.
BRETTEVILLE. — Id.
SÉRAPHIN de Paris. — Id.
LA BOISSIÈRE. — Id.
BRETONNEAU. — Id.
GEOFFROY. — Id.
LATOUR DU PIN. — Id.
CLÉMENT. — Id.

RÉPERTOIRES.

HOUDRY. — Biblioth. des Prédicateurs.
VIVIEN. — Tertulianus prædicans.
M. l'abbé MARTIN. — Panorama des Prédicateurs, t. III.

8. MARTYROLOGE. — S. Antoine, ab. — S. Sulpice, év. de Bourges. — SS. Speusippe, Eleusippe, Meleusippe et Léonille, mm.; invention des corps de SS. Diodore, pr., Marien, diacre, et leurs compagnons. — SS. Antoine, Merulle et Jean, moines. — Sainte Junille, m. — S. Genou, conf. — S. Richemire, ab.

18 janvier. — CHAIRE DE SAINT PIERRE, A ROME.

EXPOSITION.

Dieu a voulu que Rome, depuis tant de siècles la reine de l'erreur, le réduit de toutes les superstitions et le centre du paganisme, devînt la maîtresse de la vérité, le siége de la foi, la capitale de la religion et la mère commune de toutes les Eglises du monde. Il était donc à propos que parmi les fidèles, chaque année on célébrât l'anniversaire de la naissance de cette première Eglise du monde. Ainsi la fête de la chaire de saint Pierre à Rome, est l'anniversaire ou la mémoire du jour fortuné où ce prince des apôtres, après avoir fondé l'église d'Antioche, vint établir son siége dans la capitale de l'univers, et en fit la capitale du monde chrétien. Ce fut environ l'an 48 de Jésus-Christ, sur la fin de la seconde année de l'empereur Claude, ou au commencement du règne de Néron. Saint Pierre tint ce siége vingt-cinq ans, et y couronna ses travaux apostoliques par un glorieux martyre.

L'Eglise semble comprendre dans cette fête, celle de la confession solennelle que fit saint Pierre de la divinité de Jésus-Christ et le choix que Jésus-Christ fit de saint Pierre, en suite de cette confession, pour être son vicaire sur la terre, le chef visible et la pierre fondamentale de son Eglise. C'est pour cela que lorsqu'on célébrait le même jour la chaire de saint Pierre à Antioche et à Rome, comme on a fait pendant quelque temps, on paraissait fêter l'épiscopat de saint Pierre en général. C'est dans ce sens que l'auteur du sermon qu'on attribue à saint Augustin, affirme qu'en ce jour on célèbre la chaire de saint Pierre, c'est-à-dire l'anniversaire du jour où le prince des apôtres est monté sur le trône épiscopal : « L'institution de la solennité de ce jour, dit-il, a été appelée par nos pères la chaire de saint Pierre, parce que c'est en ce jour que ce chef des apôtres prit possession de la chaire épiscopale : » *Ideo quod primus apostolorum Petrus hodie episcopatus cathedram suscepisse referatur.*

Saint Léon, dans le sermon qu'il a fait en l'honneur du prince des apôtres, dit qu'il fallait que la même ville qui était la capitale de l'univers, devînt comme le centre de la religion; afin que la lumière de la vérité, qui était pour le salut de toutes les nations du monde, pût se répandre plus efficacement de ce lieu sur toutes les parties de l'univers; et qu'après avoir porté le flambeau de la foi dans toute la Judée, fondé l'Eglise dans Antioche, prêché l'Evangile dans la Galatie et dans la Cappadoce, dans l'Asie et la Bithynie, le prince des apôtres vînt mettre son siége dans Rome même, et élevât sur le Capitole le trophée de la croix de Jésus-Christ.

En 567, le second concile de Tours parle de cette fête comme déjà si ancienne, qu'il s'y était glissé des abus auxquels le concile tâche de remédier. « Quelle profanation, quel scandale! s'écrient les Pères de ce concile. Est-il possible qu'il se trouve des gens parmi les fidèles, qui, au jour de la chaire de saint Pierre, par une ridicule superstition, offrent des viandes aux morts, et qui, après avoir ouï la messe, ne sont pas plutôt de retour chez eux, qu'ils donnent dans les erreurs et les superstitions des gentils; et ce qui fait encore plus d'horreur, c'est qu'après avoir mangé le précieux corps de Jésus-Christ, ils se souillent en mangeant des viandes qui ont été offertes au démon. » Les propres paroles du concile sont trop remarquables pour être omises : *Sunt etiam qui in festivitate Cathedræ domini Petri apostoli, cibos mortuis offerunt, et post missas redeuntes ad domos proprias, ad gentilium revertuntur errores : et post corpus Domini, sacratas dæmoni escas accipiunt* (Can. 12).

On célébrait donc alors cette fête; on assistait à la messe, on y communiait, et quelques mauvais chrétiens se laissaient aller ensuite à des cérémonies superstitieuses et païennes. Quel fonds de réflexions salutaires pour les hérétiques, qui ne veulent point de messes, et qui nient que le corps de Jésus-Christ soit réellement présent dans l'Eucharistie! Quel fonds de réflexions même pour plusieurs fidèles, qui passent quelquefois de la célébration de nos plus saints mystères, à des œuvres profanes; de l'église, aux spectacles; de la table de la communion, à des repas licencieux, à des conversations toutes mondaines, à des parties de jeu défendu, et à d'autres divertissements indignes d'un chrétien.

Comme plusieurs Eglises particulières faisaient cette fête en différents temps; que quelques-unes même la confondaient avec celle d'Antioche, le pape Paul IV, en 1558, fixa la fête de la Chaire de saint Pierre à Rome au 18 janvier, par une bulle du 13 du même mois, où il dit que ce n'est pas une nouveauté qu'il a voulu introduire, mais qu'il ne fait que rétablir, ou, pour mieux dire, confirmer une solennité qu'on célébrait déjà en ce jour dès les premiers siècles de l'Eglise. On conserve encore aujourd'hui à Rome la chaire épiscopale de saint Pierre, c'est-à-dire la chaire matérielle, qui bien que fort grossière par l'art, et très-pauvre par rapport à la matière, est devenue très-précieuse par la vénération des peuples.

PANÉGYRIQUE.

Texte : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* (Matth., XVI, 18.)

L'un des traits les plus magnifiques de l'Eglise, entre autres qui la distinguent, c'est sa merveilleuse organisation, son admirable gouvernement. Bien des empires se sont élevés, remarquables par l'esprit, par la puissance qui les avait formés. Mais de tant d'institutions humaines qui se sont succédé, qui subsistent encore, en est-il une seule comparable à celle qui régit l'Eglise de Jésus-Christ? En est-il une aussi sainte, aussi sublime, aussi admirable et forte que le souverain pontificat? La papauté suffit pour nous prouver la divinité de l'Eglise. Elle porte l'empreinte d'un génie surhumain.

Etudions la, M. F. Dans un siècle de dissolution tel que le nôtre, quand les trônes chancellent, quand les empires s'inclinent, il est bon pour le chrétien, du sein des ruines qui l'entourent, de contempler la colonne immobile qui soutient l'édifice de la cité que Dieu a bâtie. La papauté est la base et le chef de la société fondée par le Sauveur; c'est l'âme et le cœur de cette famille innombrable qui doit couvrir la terre entière. Sans papauté, point d'Eglise, point d'Eglise sans unité, point d'unité sans un centre commun. Quels sont donc son *origine,* son *caractère* et ses *prérogatives?*

Ire PARTIE. — ORIGINE.

Elle n'est point l'ouvrage d'une ambition humaine, le fruit d'un orgueil habile et ingénieux, cette chaire si vénérée, si auguste, qui s'élève au sein du monde catholique. Les souverainetés humaines, c'est ordinairement un concours de circonstances favorables, des intrigues adroitement ménagées, conduites avec art; ce sont d'heureux combats qui les donnent; restreintes dans leur principe, leur puissance grandit peu à peu, ne s'affermit et ne se développe qu'avec les temps. Tel n'est point le trône des pontifes. Il ne doit rien au génie, au secours de l'homme. Il s'éleva avec l'Eglise naissante. Sa juridiction s'est étendue à mesure que se multipliaient les enfants de la foi; mais quant à son essence, son pouvoir toujours fut le même : c'est Jésus-Christ qui le fonda. C'est lui qui donna à Pierre les clefs du royaume spirituel. « Tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre, lui dit-il, sera lié ou délié dans le ciel. » Ces paroles furent plus tard adressées aux autres disciples; mais cette puissance, Pierre la reçoit avant eux : ici elle lui est

donnée immédiatement et à lui seul. « La suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place, » dit Bossuet. Le pouvoir donné à plusieurs porte sa restriction dans son partage, tandis que le pouvoir, donné à un seul et sur tous, emporte la plénitude. Aussi, énumérant les disciples, l'Evangéliste nomme d'abord Pierre : « Le premier de tous, dit-il, est Pierre. » (Matth., x, 2.) La même mission est donnée à tous. « Allez, prêchez l'Evangile, » leur dit Jésus (Marc., xvi, 18) ; mais c'est sur la tête seule de saint Pierre qu'il place le fondement de son Eglise; lui seul reçoit la prérogative de confirmer ses frères et de paître les agneaux et les brebis. Le voilà donc revêtu d'un privilége particulier qui n'appartient point aux autres, des fonctions mêmes de Jésus-Christ. Aussi, à peine le Sauveur est-il remonté dans les cieux, Pierre paraît partout en tête de l'apostolat. C'est lui qui, dans le cénacle, fait élire l'apôtre qui doit succéder au traître Judas. Il eut le premier à confondre les synagogues, à prêcher l'Evangile aux Juifs. C'est lui qui rend raison au conseil des Juifs de la conduite de ses collègues. C'est lui qui punit Ananie et Saphire de leurs mensonges, qui confond Simon le Magicien, qui parcourt les Eglises naissantes. Jésus a d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail ; il commence à les rassembler par la main de Pierre, et il consacre dans Corneille les prémices de la gentilité. C'est lui qui préside le premier concile; c'est lui qui partout ouvre la voie aux autres apôtres. Le premier miracle, c'est lui qui l'opère; le premier baptême, c'est lui qui le donne. Le premier peuple qui se nomme chrétien, ce sont les disciples de Pierre. C'est sous ses auspices que se bâtit le premier temple consacré à Jésus-Christ. Roi de la chrétienté, il n'est rien qui ne porte le sceau de sa main, de son commandement ; et cette suprématie, tous les disciples la reconnaissent. Ainsi déjà partout s'exerce cette puissance que le Sauveur lui a confiée, et déjà le voilà dans Rome, y fixant le siége de son empire. Rome, prédestinée à devenir le chef de la religion et de l'Eglise, devient la propre église de saint Pierre. C'est là que dans la personne de ses successeurs, il doit régner jusqu'à la consommation des siècles.

IIe PARTIE. — CARACTÈRES.

Tout pouvoir, par cela seul qu'il existe, a un siége où il réside ; il est au point où ses opérations s'exercent, d'où elles découlent dans les régions diverses qui en dépendent. C'est ainsi qu'il les unit en les vivifiant. Il est le centre duquel partent, auquel reviennent et se rattachent tous les rayons de la circonférence. L'idée de pouvoir emporte avec elle l'idée d'union. La supposition d'une puissance seule, isolée, est chimérique. *Régner*, dans sa véritable acception, signifie *unir*. Un chef, quel que soit son caractère, son nom, c'est un drapeau, c'est un symbole, c'est la grande pensée des masses, le pivot sur lequel tout se meut, s'agite et roule ; c'est l'âme et le cœur de la société, au sein de laquelle il s'est constitué, quels que soient sa forme et son nom. Tel est aussi le caractère de la papauté : si elle est la tête, elle est aussi le cœur de la chrétienté; sa mission est toute de paix et d'amour. C'est le phare sublime dominant, pour l'éclairer, la vaste étendue des mers, et vers lequel aspirent toutes les voiles ; c'est le grand axe sur lequel s'élèvent, paisibles et harmonieuses, les diverses églises semées sur la surface du globe, comme ces constellations qui, dans l'espace, gravitent d'un pas cadencé autour du soleil. La papauté, c'est le drapeau qui conduit et résume l'Eglise, c'est la grande unité sociale et humanitaire. Sans papauté, point d'Eglise, point d'Eglise sans unité, point d'unité sans un centre commun.

IIIe PARTIE. — PRÉROGATIVES.

Ce n'est point une cité passagère que Jésus a fondée. L'un des principaux caractères de l'Eglise, c'est sa perpétuelle durée. Il faut que les royaumes, selon la parole de Daniel (ii, 44), tombent devant elle. Il faut qu'elle subsiste glorieuse

et immortelle, et cette immortalité, elle repose sur la tête de Pierre, devenu la colonne de l'édifice spirituel. « Tu es bienheureux, Simon, » lui dit Jésus, louant sa profession de foi; mais changeant de langage, comme pour marquer ses glorieuses prérogatives, il ajoute : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. » (Matth., XVI, 17-18.)

Ainsi, le Sauveur établit une Eglise; Pierre en est le fondement, et cette Eglise est immortelle. Il faut donc que Pierre le soit aussi; cette promesse a-t-elle failli? L'Eglise jamais fut-elle veuve et délaissée? A-t-elle eu d'autre fondement que cette pierre angulaire posée par Jésus? Quand on réfléchit sur la vie des empires humains, un sentiment de tristesse profonde s'empare de l'âme. Que de trônes ont disparu dans le torrent des âges! Que de noms effacés par les flots des révolutions! Que de dynasties éteintes! Mais la barque de Pierre a toujours surnagé audessus des déluges, des torrents. Venue sans alliance humaine, elle s'élève rivale du trône des Césars. Bientôt elle les domine; et, tandis que la couronne impériale roule dans la poudre des camps; tandis que les aigles romaines trahies par la victoire, gisent ensevelies sous les ruines du Capitole, le trône de Pierre ne cesse de s'affermir. Comptez les schismes, les hérésies, les complots, les attaques de tous les siècles, pour renverser ce fondement divin. Plus elle a souffert, plus elle a paru digne d'hommages. Au milieu de tous les bouleversements, Dieu a constamment étendu sur toi son bras protecteur, ô chaire éternelle! Tout ce qui pouvait t'anéantir s'est réuni contre toi, et tu es debout!

Je te salue, chaire immortelle, pouvons-nous dire avec un auteur du dernier siècle; mère de la science, c'est toi qui répands la lumière jusqu'aux extrémités du monde; mère des saints, par toi s'épanchent sur les hommes les trésors du Sauveur! Courbez vos fronts avec bonheur, courbez vos têtes sous la main du pasteur suprême : c'est le vicaire de Jésus-Christ; pressez-vous autour de lui comme des enfants près de leur père : la chaire de Pierre, c'est notre règle et notre guide. Et vous, dont nous pleurons le funeste aveuglement, qui vous éloigne de nous, ah! votre égarement excite notre charité pour vous! Heureux le jour qui nous réunira au pied de cette chaire, centre nécessaire de toutes les Eglises, qui nous appelle, qui nous convie tous à ne former qu'une seule et même famille; heureux les peuples qui lui furent, qui lui seront fidèles!

Entendez Charlemagne mourant la recommander à ses fils; écoutez les chevaliers français, dans leur expédition contre Constantinople, poser pour base de la paix, la réconciliation des Grecs avec le saint-siége. Philippe-Auguste, réconcilié avec Rome, triomphe à Bouvines. Le conquérant des temps modernes ose s'armer contre elle, et n'éprouve que des revers. Séparés d'elle, vous ne seriez que des branches stériles et sans fruit. L'autorité remise entre les mains du souverain pontife est donc autant votre prérogative que la sienne. Oui, c'est ici qu'il n'est pas moins doux, qu'il est glorieux d'obéir. C'est au pied de la chaire de Pierre, là seulement, qu'il est donné de puiser cette vérité dont Dieu l'a constituée, la dépositaire et la dispensatrice, et cet amour qui, après nous avoir unis sur la terre, nous réunira dans les cieux. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

MATERIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Théologie. — 4. Faits historiques. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

(Voir pour des matériaux analogues la *Fête de saint Pierre* au 29 juin, et la *Fête de la chaire de saint Pierre à Antioche*, le 22 février.)

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Tu eris super domum meam. (Gen., XLI, 40.)

Sedens in cathedra sapientissimus. (II Reg., XXIII, 8.)

Erit quasi Pater habitantibus Jerusalem et domui Juda. (Is., XXII, 21.)

Nouveau Testament. — Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. Et tibi dabo claves regni cœlorum. (Matth., XIV, 17-18.)

Simon, ego rogavi prote, ut non deficiat fides tua, et tu aliquando conversus confirma fratres tuos. (Luc, XXII, 32.)

Pasce agnos meos. Pasce oves meas. (Joan., XXI, 17-18.)

2. — SS. PÈRES.

Ad hanc Ecclesiam (romanam) propter potentiorem principalitatem necesse est omnem convenire Ecclesiam. (S. Iræn., *adv. Hæres.*)

Petri cathedra atque Ecclesia principalis, unde unitas sacerdotalis exorta est. (S. Cypr., *Ep.* 55.)

Una est Ecclesia a Christo Domino super Petrum origine unitatis et ratione fundata. (Id., *Ep.* 70.)

Magnum Ecclesiæ fundamentum Petrus. (Orig., *in Num.*)

Ubi Petrus, ibi Ecclesia. (S. Ambr., *in Ps.* L.)

O felix Ecclesiæ fundamentum! dignaque ædificatione illius petra, quæ infernas leges et tartari portas et omnia mortis claustra disolvet. (S. Hilar., *Comment. in* CXVI *Matth.*)

Toti orbi terrarum cum præfecit Petrum cui claves cœlorum dedit, cujus arbitrio et potestati cuncta permisit. (S. Chysost., *Hom.* 39.)

Petrus orbis terrarum magister. (Id., *Hom.* 69.)

Roma locuta est, causa finita est. (S. Augustin., *in Concil. de error. Pelag.*)

Soliditas enim illa quam de petra Christo etiam ipse Petrus petra factus accepit, in suos quoque se transfudit hæredes. (S. Leo, *Serm.* 5.)

Tu es lapis ad fundamentum; columna ad sustentationem, clavis ad regnum. (S. Bern., *Ep. ad Eug. Pap.*)

3. — COMPARAISONS.

PRÉROGATIVES DE LA CHAIRE DE SAINT PIERRE.

Première prérogative. Elle est le centre de l'unité chrétienne : *Tu es Petrus...* (Matth., XVI, 17); — *Unum ovile et unus pastor* (Joan., X, 16); — *Ubi Petrus ibi Ecclesia.* (S. Ambr., *in Ps.* XL.)

Deuxième prérogative. Elle possède l'infaillibilité de doctrine : *Confirma fratres tuos* (Luc., XXIII, 32); — *Ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua.* (Id., *ibid.*)

Troisième prérogative. Elle possède la plénitude de juridiction : *Tibi dabo claves regni cœlorum. Quodcumque ligaveris super terram erit ligatum et in cœlis...* (Matth., XVI, 19); — *Prima sedes a nomine judicatur* (*Concil. gallic., ann.* 800); — *Dicendum est potestatem canonicas ferendi leges, immediate datam esse Petro a Christo Domino* (Suarès); *Hæc assertio est de fide* (*de Legib.*, l. IV, c. 3); — *Concedimus in jure quidem ecclesiastico, papam nihil non posse, cum necessitas id postularit.* (Bossuet, *Def. Declar. gall.*, p. 2, l. XI, c. XX.)

Quatrième prérogative. Ella possède la perpétuité de durée : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (Matth., XVI, 18); — *Ad consummationem sanctorum in opus ministerii.* (Eph., IV, 12.)

4. — FAITS HISTORIQUES.

BIENFAITS DE LA CHAIRE DE SAINT PIERRE.

Les papes ont répandu sur le monde les plus grands bienfaits : 1° de l'ordre spirituel et 2° de l'ordre temporel.

I. *Bienfaits de l'ordre spirituel.*

1° Ils ont envoyé et envoient continuellement des missionnaires aux peuples sauvages et barbares pour leur porter la lumière évangélique: 2° ils conservent l'E-

glise; 3° ils veillent partout au dépôt sacré des âmes.

II. *Bienfaits de l'ordre temporel.*

1. *Civilisation.* La papauté a été tout l'élément de la civilisation moderne (M. Laurentie, *Introduction à l'Histoire des Papes, par M. de Beaufort.*)

2. *Etats.* La papauté a constitué les Etats chrétiens: république et monarchie, elle a tout fait en Europe, selon les convenances et l'utilité de chaque région et de chaque siècle. (Id., *ibid.*)

3. *Législation, arts et sciences.* Les papes parmi nos ancêtres furent des missionnaires des arts envoyés à des barbares, des législateurs chez les sauvages... C'est une chose assez généralement reconnue que l'Europe doit au saint-siége sa civilisation, une partie de ses meilleures lois et presque toutes ses sciences et ses arts. (De Châteaubriand, *Génie du christianisme,* quatr. part., l. VI, c. 6.)

5. — PLANS DIVERS

ANCIENS.

Ier PLAN.

SERMO IN CATHEDRA S. PETRI.

(*A. S. Ambrosio; Serm. de Sanctis.*)

1. De nomine petræ; qualiter conveniat. Christo et qualiter Petro. — 2. De fide sancti apostoli Petri. — 3. De ejus amore erga Jesum.

—

IIe PLAN.

SERMO IN CATHEDRA S. PETRI.

(*A S. Odone, Abbate Cluniac.*)

1. De summo B. Petri sacerdotio. — De ejus confessione. — 3. De ejus dignitate et meritis.

—

IIIe PLAN.

DE POTESTATE S. PETRI.

(*Durandus, in Charact. Sanct.*)

TRIPLICEM THRONUM HABET S. PETRUS.

1. Thronum potentis quo veluti rex sedet. — 2. Thronum majestatis quem tanquam judex occupat. — 3. Thronum gratiæ in quo homines salvat.

—

MODERNES.

Ier PLAN.

PRÉROGATIVES DE LA CHAIRE DE S. PIERRE.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — PRIMAUTÉ DE CETTE CHAIRE.

Subdivisions : 1. D'après l'Ecriture. — 2. D'après les saints Pères. — 3. D'après la pratique des siècles.

2e POINT. — ELLE EST LE CENTRE DE L'ÉGLISE.

Subdivisions : 1. Nécessité et fait de l'unité. — 2. Chaire de Rome, centre de cette unité.

3e POINT. — ELLE EST LE FONDEMENT DE L'ÉGLISE.

Subdivisions : 1. Fondement établi par Jésus-Christ. — 2. Fondement durable et perpétuel.

—

IIe PLAN.

GRANDEURS DE LA PAPAUTÉ.

(Mgr Plantier, évêque de Nîmes.)

1er POINT. — GRANDEURS DANS SON ORIGINE ET SON OBJET.

Subdivisons : 1. Origine. — 2. Objet.

2e POINT. — GRANDEURS DANS SA MISSION.

Subdivisions : 1. Propagation de la vérité. — 2. Conservation de la vérité. — 3. Défense de son indépendance.

3e POINT. — GRANDEURS DANS SES EFFETS SUR LES PEUPLES.

Subdivisions : 1. Abaissement moral des schismatiques et des hérétiques. — 2. Dignité et élévation morale des peuples unis à Rome.

—

IIIe PLAN.

RAPPORTS DU PAPE AVEC LE MONDE.

(M. l'abbé David, missionnaire.)

1er POINT. — SES RAPPORTS AVEC L'ÉGLISE.

Subdivisions : Il est le principe et le centre de son unité d'après les preuves tirées : 1. De la constitution de l'Eglise. — 2. Des faits eux-mêmes.

2e POINT. — SES RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ.

Subdivisions : Il a été le principe le plus fécond de civilisation : 1. En répandant la vérité. — 2. En appliquant la morale chrétienne. — 3. En favorisant tous les arts.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. IRÉNÉE.	— L. adv. Hæres.
TERTULLIEN.	— L. de Præscript., c. 21.
S. CYPRIEN.	— Ep. 55 et 70.
	— De Unitate Eccles.
S. OPTAT.	— L. II in Parmen., c. 2.
S. AMBROISE.	— In Ps. XL. Serm. in Cathedr. sancti Petri.
S. CHRYSOSTÔME.	— Hom. 39.
S. JÉRÔME.	— L. I in Jovin.
S. AUGUSTIN.	— Ep. 43. De Err. Pelag.
S. LÉON.	— Serm. 80. Serm. 3 in Annivers. suæ electionis.

S. OPTAT DE MILÈVE	— Contr. Parmen.
S. P. DAMIEN.	— Orat. in S. Petr.
S. BERNARD.	— Serm. in vig. Apost.

THÉOLOGIENS.

SUAREZ.	— Tr. de Legib.
THOMASSIN.	— De l'unité de l'Eglise.
BOSSUET.	— Exposit. de la Doctr. de l'Eglise.
REGNIER.	— De Ecclesia et sanctis Pontif.
GAUTIER.	— De sanctis Pontif.
LE Cl WISEMANN.	— Confér. sur l'Eglise.
LE Cl GOUSSET.	— Théol. dogm.

HAGIOLOGUES.

Tous les hagiologues mentionnent cette fête.

PRÉDICATEURS.

BOURDALOUE.	— Serm. sur saint Pierre.
BOSSUET.	— Serm. sur l'Eglise.
GÉRARD.	— Id.
FRAYSSINOUS.	— Confér. sur l'autorité de l'Eglise.
Mgr PLANTIER.	— 14 confér. sur l'Eglise.
	— Serm. sur la Papauté.
LE R. P. DE RAVIGNAN.	— Id.
M. l'abbé MICHON.	— 1 conférence sur le gouvernement de l'Eglise.
M. l'abbé DAVID.	— Serm. sur la Papauté.
M. l'abbé CACHEUX.	— Id. Puissance du Pape.

—

7. MARTYROLOGE. — Chaire de saint Pierre à Rome. — Sainte Prisque, v. et m. — SS. Mosée et Ammonie, soldats, mm. — S. Atenogène, m. — S. Volusien, év. — Sainte Liberate, v. — S. Véneran, év. — S. Sulpice, évêque de Tongrie.

19 janvier. — SAINT SULPICE,

ARCHEVÊQUE DE BOURGES (L'AN 624).

VIE DE SAINT SULPICE.

Saint Sulpice, né d'une famille distinguée dans le Berry, fut élevé avec soin dans les sciences et dans la piété. Placé de bonne heure à la cour de Thierry II, il y conserva ses mœurs et y donna l'exemple utile de toutes les vertus. Devenu maître de son bien, il le distribua aux pauvres et à l'Eglise pour se livrer tout entier aux exercices de la vie spirituelle. En 613, il fut ordonné prêtre, nommé aumônier de Clotaire II, et supérieur des clercs qui composaient sa chapelle. En 624, il succéda sur le siége de Bourges à Saint-Austregilde, partagea tout son temps entre la prière et les pénibles fonctions de l'épiscopat, convertit à la foi chrétienne tous les Juifs de son diocèse, réforma les abus qui s'étaient introduits dans la discipline ecclésiastique, et s'occupa particulièrement de pourvoir aux besoins des pauvres et à leur instruction. La sainteté de sa vie et son immense charité le firent surnommer le *Pieux* ou le *Débonnaire*. Son lit était composé d'une paillasse et d'un cilice. Le reste de son ameublement était conforme à ce modeste grabat. On lui attribue plusieurs miracles, comme d'avoir obtenu, par le jeûne et par la prière, la guérison de Clotaire II, attaqué d'une maladie mortelle ; d'avoir rendu la parole à un muet et la vie à un mort. Il mourut en 644. On croit que saint Sulpice fonda sous l'invocation de la Vierge, le monastère de Bourges, qui porta depuis, son nom, et qui appartenait à la congrégation de Saint-Maur. On y gardait une partie de ses reliques. L'Eglise de Saint-Sulpice, à Paris, possède un os du bras du saint évêque. On trouve dans le t. VIII, de la *Bibliothèque des Pères*, plusieurs lettres de saint Sulpice à saint Didier de Cahors, et une lettre de saint Didier, qui a pour suscription : *Au patriarche Sulpice.*

PANEGYRIQUE DE SAINT SULPICE.

TEXTE : *Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est; ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis.* (I Cor., II, 12.)

Si le saint que nous honorons, et dont je dois prononcer l'éloge, avait eu l'esprit de ce monde, il aurait été rempli des idées du monde, et il aurait marché comme les autres dans la grande voie, courant après les délices et les vanités; mais, étant plein au contraire de l'esprit de Dieu, il a connu parfaitement les biens qu'il nous donne : un trésor qui ne se perd pas; une vie qui ne finit pas; l'héritage de Jésus-Christ, la communication de sa gloire, la société de son trône. Ces nobles idées ayant effacé de son cœur les idées du monde, la cour ne l'a point corrompu par ses faveurs, ni engagé par ses attraits, ni trompé par ses espérances; et il nous enseigne, par ses saints exemples, à nous défaire entièrement de l'esprit du monde, pour recevoir l'esprit du christianisme. Venez donc apprendre aujourd'hui de ce grand serviteur de Dieu le mépris que vous devez faire du monde, de ses plaisirs et de toutes ses vanités.

Ire CONSIDÉRATION. — SON INNOCENCE A LA COUR.

Saint Sulpice, nourri à la cour dès sa jeunesse, triompha, par un miracle singulier de la grâce, de ses artifices et de sa séduction. Il sut vivre sans ambition au milieu des honneurs qui l'environnaient; sans partialité, malgré tous les intérêts qui divisent d'ordinaire les courtisans; sans avarice, quoiqu'il ne vît que des hommes occupés à tout attirer à eux, soigneux de tout ménager, pour parvenir au terme de leurs espérances. Tant de périls ne servirent qu'à faire mieux éclater l'innocence de Sulpice. La candeur de ses mœurs, sa simplicité, sa modestie, sa douceur, forcèrent de le respecter dans un lieu où ces vertus trouvent si peu d'accès et où tous les vices opposés règnent souverainement. Un si bel exemple fit impression; et l'on vit, par les conversions extraordinaires qu'il produisit, combien la vertu pure et sincère a d'empire sur les cœurs les moins disposés à l'embrasser.

Sulpice, chaste dans un âge où la pureté fait les plus tristes naufrages, après avoir résisté à toutes les caresses du monde, voulut, pour affermir davantage sa vertu contre les écueils qu'elle avait à craindre, sceller ses résolutions par des engagements qui ne pussent lui permettre d'écouter aucune espèce de proposition. Il fit donc vœu de virginité; et déjà irréprochable dans toute sa conduite, il se montra encore plus sévère, et porta les précautions jusqu'a la dernière délicatesse.

IIe CONSIDÉRATION. — SON ÉPISCOPAT.

Sa vie, tout ecclésiastique, annonçait un pasteur entièrement mort aux choses du siècle, uniquement dévoué aux intérêts de Jésus-Christ et au salut des âmes. Loin de profiter des moyens que lui fournissait sa place pour se procurer plus d'aisance, de commodités et d'éclat extérieur, il jugea au contraire, que sa charge lui imposait une nouvelle obligation de faire chaque jour, dans sa vie, de plus grands retranchements. Déjà, n'étant qu'abbé de la chapelle du roi Clotaire II, il n'avait voulu retenir, pour sa subsistance et celle de ses clercs qu'il gouvernait, que le tiers des appointements que le roi lui donnait, et il distribuait le reste aux pauvres. Mais, lorsqu'il fut élevé sur le siége de Bourges, il crut devoir encore augmenter sa pénitence, redoubler ses austérités et pratiquer un détachement universel. Rien de plus frugal que sa table; on n'y donnait rien à la sensualité et au plaisir; rien de plus modeste que ses habits ou ses meubles; tout y ressentait la pauvreté de Jésus-Christ; rien enfin de plus simple que toute sa conduite, de plus affable que sa personne. Sa bonté, pleine de tendresse, le fit regarder comme le père de son peuple; et sa douceur, toujours égale, lui mérita le surnom de Dé-

bonnaire. Qu'il était éloigné de vouloir en imposer à ses peuples par la magnificence de ses équipages et la pompe de son cortége! Ministre de la loi de charité, il voulait inspirer l'amour et non la terreur; et pour y réussir, il lui suffisait de se montrer avec l'appareil de ses vertus. Aussi les pauvres formaient-ils tout son train; et, à l'exemple d'un grand évêque, il mettait toute sa sûreté dans le secours de leurs prières : *Habeo defensionem, sed in orationibus pauperum.* (S. Ambr., *Serm. cont. Aux.*) Ces aveugles, pouvait-il dire avec saint Ambroise, ces boiteux, ces infirmes, ces vieillards, qui me suivent et m'accompagnent, sont plus capables de me défendre que les soldats les plus braves et les plus aguerris : *Cæci illi et claudi, debiles et senes robustis bellatoribus fortiores sunt.* (*Ibid.*)

C'est ainsi, chrétiens, que Sulpice travaillait à retracer dans toute sa vie les mœurs apostoliques, et à fournir, à tous les siècles suivants, un modèle accompli de toutes les vertus qui doivent orner un ministre de Jésus-Christ.

IIIe CONSIDÉRATION. — SA RETRAITE.

Saint Sulpice se retira pour régler ses comptes avec la justice divine. Il connaît la charge d'un évêque ; il sait que tous doivent comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes ou mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps : *Ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit.* (II Cor., v, 10.) Si le compte est si exact de ce qu'on fait en son propre corps, oh! combien est-il redoutable de ce qu'on fait dans le corps de Jésus-Christ, qui est son Eglise! *Si reddenda est ratio de his quæ quisque gessit in corpore suo, quid fiet de his quæ quisque gessit in corpore Christi.* (*Serm. ad Cleric.*, in conc. Rem., *in Ap. op. S. Bern.*, t. 11, p. 735). Il ne se repose pas sur sa vocation si sainte, si canonique; il sait que Judas a été élu par Jésus-Christ même, et que, cependant, par son avarice, il a perdu la grâce de l'apostolat.

A quoi pensons-nous, chrétiens? que ne nous retirons-nous pour nous préparer à ce dernier jour? N'avons-nous pas appris de l'Apôtre, que nous sommes tous ajournés pour comparaître personnellement devant le tribunal de Jésus-Christ? Quelle sera cette surprise, combien étrange et combien terrible, lorsque ces saintes vérités, auxquelles les pécheurs ne pensaient jamais, ou qu'ils laissaient inutiles et négligées dans un coin de leur mémoire, leur paraîtront tout d'un coup pour les condamner! Aigre, inexorable, inflexible, armée de reproches amers, te trouverons-nous toujours, ô vérité persécutante? Oui, M. F., ils la trouveront : spectacle horrible à leurs yeux, poids intolérable sur leurs consciences, flamme dévorante dans leurs entrailles. Pour qu'elle nous soit favorable, il faut se retirer quelque temps, afin d'écouter ses conseils, avant que d'être convaincus par son témoignage, jugés par ses règles, condamnés par ses arrêts et par ses sentences suprêmes.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Cum esset junior in tribu Nephtali, nihil tamen puerile gessit in opere. (Tob., I, 4.)

Quoniam memor fuit Domini in toto corde suo, dedit illi Deus gratiam in conspectu regis, et dedit illi potestatem. (Id., *ibid.*, 13.)

Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum, et animam meam faciet, et ædificabo ei domum fidelem, et ambulabit coram Christo meo, cunctis diebus. (I Reg., c. II, 35.)

Qui cum sapientibus graditur sapiens erit. (Proverb., XIII, 20.)

Nouveau Testament. — Oportet episco-

pum irreprehensibilem esse, sobrium, prudentem, ornatum, pudicum, hospitalem, doctorem. (I ad Timoth., III, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Examina innumerabilium vitiorum se agglomerant, et accingunt juventuti. (S. Basilius, *in* XIII *Isaiæ.*)

Cunctis officiis præscribitur forma vivendi; omnis ad bene agendum provocatur sexus, ætas, dignitas, nemo igitur se excuset publicis actibus. (S. Ambrosius, *de dig. Sacerdot.*)

Scitis in intricum adolescentiæ iter, in quo ego lapsus sum, et vos non sine timore transiistis. (S. Hyeronimus, *Ep. ad Salviam.*)

Semper dives est christiana paupertas, nec favet in isto mundo indigentia laborare cui donatum est in omnium rerum Domino omnia possidere. (S. Leo, *Serm.* 3 *de Quadrag.*)

Majus miraculum est prædicationis verbo peccatorem convertere, quam carne mortuum suscitare. (S. Gregor., *Dialog.* 13.)

3. — COMPARAISONS.

1. La vertu de Mardochée, au lieu de s'affaiblir, ne fit que s'accroître à la cour d'Assuérus. Tel fut la vertu de saint Sulpice à la cour du roi de France.

2. Mardochée n'employa son crédit que dans l'intérêt des Juifs ses frères; aussi acquit-il leur estime et leur amour : *Et acceptabilis plebi fratrum suorum, et loquens ea quæ ad pacem seminis sui pertingerent* (Esth., X, 3); il en fut de même de saint Sulpice.

3. Saint Sulpice, encore enfant, avait déjà fait plus de progrès dans la vertu, que le jeune homme de l'Evangile, loué par Notre-Seigneur pour avoir observé religieusement la loi : *Jesus autem intuitus eum, dilexit illum* (Marc., X, 21); car ce jeune homme n'eut pas le courage de quitter ses biens, tandis que notre saint s'en dépouilla pour embrasser la pauvreté.

4. Saint Sulpice habita la cour sans que sa vertu en reçût aucune atteinte. Semblable aux enfants de la fournaise, il était au milieu du feu sans se brûler; comme Loth parmi les enfants de Sodome, sa pureté n'en brillait qu'avec plus d'éclat.

5. La reine Esther ne prenait aucun plaisir aux festins d'Assuérus : *Ah! Domine, tu scis quod ista abominer* (Esth., XIV, 16); belle figure de l'esprit humble et mortifié de Sulpice

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

MORTIFICATION. Il fit pénitence dès sa jeunesse.

PIÉTÉ. Sa piété était vive et profonde.

PRUDENCE. Il mérita d'être admis dans les conseils des rois Gontran et Clotaire II.

CHARITÉ. On lui donna le surnom de *Débonnaire*, à cause de sa bienfaisance et de sa douceur.

6. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN,

(Fléchier.)

TEXTE : *Lex Dei in corde ipsius.* (Ps. XXXVI, 31.)

1er POINT. — SAINT SULPICE FIT PÉNITENCE DÈS SA JEUNESSE.

2e POINT. — IL CONSERVA SON INNOCENCE A LA COUR.

3e POINT. — IL REMPLIT TOUS SES DEVOIRS DANS L'ÉPISCOPAT.

—

IIe PLAN.

(Le P. Texier.)

TEXTE : *Glorificavit illum in conspectu regum.* (Eccli., XLV, 3.)

Ce saint fut trois fois grand :

1er POINT. — GRAND SEIGNEUR A LA COUR.

2e POINT. — GRAND PRÉLAT DANS L'ÉGLISE.

3e POINT. — GRAND RELIGIEUX DANS LA RETRAITE.

—

IIIe PLAN.

(Le P. Houdry.)

TEXTE : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem.* (I Reg., II, 35.)

1er POINT. — CE SAINT A RÉGLÉ LA CONDUITE D'UN GRAND ROI PAR SES CONSEILS.

2e POINT. — IL A RÉTABLI LE SACERDOCE EN HONNEUR ET EN DIGNITÉ.

3e POINT. — IL A GOUVERNÉ EN PÈRE LE PEUPLE DE DIEU.

—

IVe PLAN.

(Anonyme.)

TEXTE : *Fecit mirabilia in vita sua.* (Eccli., XXXI, 9.)

Trois sortes de miracles de sa vie :

1er POINT. — MIRACLE D'INNOCENCE DANS SA JEUNESSE.

2e POINT. — MIRACLE DE SAINTETÉ A LA COUR.

3e POINT. — MIRACLE D'ABNÉGATION EN DESCENDANT DE SON SIÉGE POUR ALLER VIVRE DANS LA RETRAITE.

Ve PLAN.

PÉNITENCE ET ZÈLE.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — PÉNITENCE DE CE SAINT.

Subdivisions : 1. Dans sa jeunesse. — 2. A la cour. — 3. Sur son siége.

2e POINT. — ZÈLE DE CE SAINT.

Subdivisions : 1. Il sanctifie la cour par ses bons conseils. — 2. Il sanctifie le prochain par ses instructions et ses exemples.

5. — AUTEURS A CONSULTER.

APOLOGISTES DE CE SAINT OU AUTEURS QUI EN ONT PARLÉ AVEC ÉLOGE.

S. Gr. de Tours.	— Histor. Franc., l. VI, c. 39.
S. Antonin.	— Oper.
Petrus de Natalibus.	— L. II, c. 94.
Vincent de Beauvais.	— L. XXIII, c. 27, 28 et 29.
Franciscus Aria.	— De Quæst. circa Sulpit.
	— Duo Sulpit. Bitur. Ep.
Aimnius.	— L. IV, c. 16.
Surius.	— In Vit. Sanct., xv januar.
Usuart.	— In Martyrol., xvii januar.
Rabanus.	— Ibid.
Ado.	— Ibid.
Félicius.	— Ibid.

PRÉDICATEURS.

Senault.	— 1 panégyrique.
Texier.	— 1 id.
Fléchier.	— 1 id.
Houdry.	— 1 id.
Bossuet.	— 1 id.
Fromentières.	— 1 id.
Griffet.	— 1 id.
De la Roche.	— 1 id.
Seguy.	— 1 id.
Clément.	— 1 id.
Couturier.	— 1 id.
Latour du Pin.	— 1 id.

MARTYROLOGE. — SS. Marius et Marthe, Audiface et Abac, mm. — S. Germanique, id. — SS. Paul, Géronce, Janvier, Saturnin, Successe, Jules, Catus, Pie, Germaine, id. — S. Pontien, id. — S. Bassien, conf. — Sainte Antoinette, v. — S. Remède, év. — S. Conseste, id. — S. Malard, id. — S. Contest, id. — S. Dabert, id. — S. Laumer, ab.

20 janvier. — SAINT SÉBASTIEN, martyr.

(L'AN 286.)

VIE DE SAINT SÉBASTIEN.

Saint Sébastien naquit à Narbonne, et fut élevé à Milan, dont sa famille était originaire. Il alla à Rome vers l'an 283, et prit parti dans les armées de l'empereur Carin. Son dessein était de se trouver plus à portée d'assister les martyrs dans leurs souffrances. L'occasion d'exercer son zèle ne tarda pas à se présenter. Marc et Marcellien, condamnés à mort pour la foi, se laissaient attendrir par les larmes de leurs parents et de leurs amis; ils paraissaient irrésolus : Sébastien ranime leur courage par un discours plein de feu. A peine a-t-il cessé de parler, que Zoé, femme de Nicostrate, premier greffier de la préfecture, se jette à ses pieds et recouvre l'usage de la parole qu'elle avait perdu depuis six ans. Elle se convertit avec son mari, avec les parents de Marc et de Marcellien, avec le geôlier nommé Claude, et seize autres païens. Nicotraste, chargé par sa place de la garde des prisonniers, les conduisit tous dans sa maison, où ils furent instruits et baptisés par le saint prêtre Polycarpe.

Le préfet de Rome, nommé Chromace, tourmenté de la goutte, ayant appris que Tranquillin, père de Marc et de Marcellien, avait été guéri de cette maladie en recevant le baptême, se fit instruire par saint Sébastien, qui le guérit lui-même et le baptisa avec son fils Tiburce. Frappé du miracle qui venait de s'opérer en sa faveur, le préfet ordonna qu'on élargit tous les prisonniers nouvellement convertis; il affranchit ses esclaves et se démit de sa place.

Carin ayant été tué dans l'Illyrie, l'an 283 de Jésus-Christ, eut pour successeur Dioclétien, qui, l'année suivante, associa Maximien-Hercule à l'empire. Lorsqu'il

fut arrivé à Rome, connaissant moins la religion de Sébastien que son courage et ses vertus, Dioclétien le fit capitaine d'une compagnie de la garde prétorienne. Bientôt après étant allé en Orient, Maximien, son collègue, qui resta dans l'Occident, eut pour Sébastien une estime toute particulière. Cependant le feu de la persécution se ralluma avec violence l'an 286 de Jésus-Christ. Chromace avait quitté Rome et s'était retiré à la campagne où il avait emmené plusieurs nouveaux convertis. Le pape Caius et d'autres fidèles se cachèrent dans le palais même de l'empereur, chez un officier de sa maison, plein de zèle pour la religion chrétienne qu'il avait embrassée. Zoé fut arrêtée le jour de la fête de saint Pierre, pendant qu'elle priait sur son tombeau. Suspendue par les pieds sur un bûcher, elle fut suffoquée par la fumée. Tranquillin fut lapidé sur le tombeau de saint Paul. Nicostrate, Victorin, Claude et Castor furent appliqués à la torture et jetés dans la mer. Tiburce eut la tête tranchée. Castule fut enterré vivant, après avoir été trois fois étendu sur le chevalet. Marc et Marcellien, cloués par les pieds à un poteau, furent, après vingt-quatre heures de supplice, tués à coups de lance.

Sébastien soupirait après le moment qui devait le rejoindre à ces généreux martyrs. L'empereur le mande et lui reproche la prétendue ingratitude dont il a payé ses bienfaits. Il le livre ensuite à quelques archers de Mauritanie qui le percent de flèches, et le laissent pour mort étendu sur l'arène. Mais la veuve du saint martyr Castule, Irène, étant venue pour l'ensevelir, le trouve encore vivant, le fait emporter secrètement dans sa maison, où en peu de temps il recouvre une santé parfaite. Alors, loin de se cacher comme les chrétiens l'y exhortaient, il va se placer sur le passage de l'empereur, un jour qu'il allait au temple ; il lui adresse la parole et lui représente avec force l'injustice de sa haine contre les chrétiens qui se faisaient un devoir de prier pour la prospérité de son règne, et de lui garder une fidélité inviolable. Dioclétien, surpris de tant d'audace, reconnaît Sébastien qu'il a cru mort, il le fait prendre de nouveau, ordonne qu'il soit assommé dans l'hippodrome, et jeté ensuite dans le grand cloaque qui touchait à ce cirque ensanglanté. Mais pour empêcher les soldats de la garde prétorienne qui aimaient et respectaient leur ancien officier, de causer quelque tumulte, l'empereur fait publier que Sébastien n'est mis à mort que pour son attachement invincible à la religion chrétienne.

Ce fut le 19 ou le 20 janvier 288, que le saint reçut la palme du martyre. Une dame chrétienne, nommée Lucine, fit secrètement retirer son corps du cloaque où les idolâtres l'avaient jeté, et l'enterra dans un cimetière souterrain, aux pieds des apôtres saint Pierre et saint Paul. Ce cimetière, qui était anciennement celui de Calixte, porte depuis longtemps le nom de *Catacombes de saint Sébastien*. Ce saint a toujours été honoré comme un des plus illustres martyrs de l'Eglise occidentale. Le pape saint Damase fit bâtir, sous son invocation, une église à l'entrée des catacombes. Les peintres ont coutume de représenter saint Sébastien à la fleur de l'âge; mais une ancienne statue, ou plutôt une image en mosaïque, qu'on voyait autrefois à Rome dans l'église de Saint-Pierre aux Liens, le montrait sous la forme d'un vénérable vieillard. Il est principalement invoqué contre la peste. Plusieurs villes affligées de cette calamité, Rome, en 680, Milan en 1575, et Lisbonne en 1599, ont cru être redevables à son intercession auprès de Dieu, de la délivrance de ce fléau. La Toscane avait déjà reçu des reliques de saint Sébastien avant le pontificat de Grégoire le Grand. En 826, le pape Eugène II permit à Louis le Débonnaire de faire transporter à Saint-Médard, de Soissons, celles qui étaient restées dans l'église du saint aux catacombes. Les calvinistes les jetèrent, en 1564, dans les fossés de l'abbaye, avec celles de saint Grégoire, pape, et de saint Médard. On en a recouvré une partie qui était exposée à la vénération des fidèles dans l'église de Notre-Dame de Soissons.

On a conservé les actes de saint Sébastien; ils sont fort anciens et furent écrits avant la fin du quatrième siècle. Bollandus croit que saint Ambroise en est l'auteur. (Voyez *Bollandus* et *Tillemont*).

PANEGYRIQUE DE SAINT SÉBASTIEN.

TEXTE : *In verbo veritatis, id virtute Dei, per arma justitiæ, a dextris et a sinistris.* (II Cor., VI, 7.)

Quand, pour louer saint Sébastien, je n'emploierais que ces beaux traits que l'Église emploie pour louer sans distinction ses martyrs, je ne vous dirais rien, M. F., qui ne fût digne de lui, rien qui ne vous fît connaître la grandeur de son courage, de ses combats, l'excès de sa patience dans ses maux, la persévérance de sa douceur dans ses persécutions, la surabondance de sa joie dans ses souffrances, la vérité de sa doctrine dans ses paroles, son pouvoir, ses biens, sa gloire dans sa pauvreté, dans ses faiblesses, et ses humiliations apparentes.

Mais quand je me représente que la Providence divine l'a voulu conduire à la gloire par la gloire même, le laisser au milieu d'une cour païenne et d'une armée idolâtre, afin que sous un habit militaire il annonçât la gloire du Dieu des armées, et qu'il répandît pour lui son sang, je commence, M. F., à reconnaître dans la vie et dans la mort de ce grand saint, certaines circonstances particulières, qui semblent le distinguer de la plupart des martyrs.

Vous allez donc voir en sa personne *un soldat apôtre*, que Dieu ne laisse au milieu d'un monde païen, qu'afin qu'il fasse plus de conversions et de bien que ceux qui le quittent. Ce sera mon premier point. Vous allez voir en sa personne *un soldat martyr*, que Dieu ne fait survivre à son premier supplice, qu'afin qu'il remporte dans un second combat, de nouvelles et plus éclatantes victoires. Ce sera mon second point.

Ier POINT. — SOLDAT APÔTRE.

Ce que font les soldats pour leurs princes, saint Sébastien le faisait pour Jésus-Christ, sans abandonner les siens : soldat au dehors, chrétien au dedans, soldat et confesseur, capitaine des gardes et apôtre, tout ensemble. Nouveau genre d'apostolat dont, sans avoir reçu la mission et le caractère, il remplit les devoirs! *Nunquid omnes apostoli.* Car, que faisaient les apôtres que Sébastien, quelque inférieur qu'il leur fût, n'aient pas fait ?

Ils instruisaient les peuples encore plus par leurs exemples que par leurs discours : et la vie de Sébastien n'était-elle pas si sainte et si exemplaire, que non-seulement l'Eglise, mais l'idolâtrie même, nonobstant son aveuglement et sa corruption en étaient édifiées?

Ils se revêtaient comme de braves soldats des armes de Dieu ; la vérité leur servait de ceinture, la justice de cuirasse, la foi de bouclier, l'espérance de casque et la parole de Dieu d'épée ; n'étaient-ce pas là les armes de Sébastien, qui, fortifié de la toute-puissante vertu du Seigneur, ne cherchait qu'à lui faire de nouvelles conquêtes, et à lui assurer les anciennes ?

Toujours prêt à annoncer l'Evangile, comme des gens qui, ceints et légèrement chaussés, attendent le moment auquel il faut qu'ils portent les ordres de leurs maîtres, il allait de maison en maison, de cachots en cachots, de lits en lits, consoler les affligés, visiter les prisonniers, soulager les malades, rassurer les chancelants, encourager les timides, éclairer et conduire dans les voies de paix ceux qui étaient assis dans les ténèbres à l'ombre de la mort.

Quelle est, dans Rome, la famille affligée dont Sébastien, animé du même zèle que ces grands hommes, n'ait adouci les chagrins par des paroles de consolation et de tendresse, prévenu ou réparé la ruine par la promptitude et l'abondance de ses aumônes? Quel est le prisonnier qu'il n'ait honoré de ses visites, le malade avec lequel il ne se soit rendu comme malade, par une infinité de sympathies.

Des chrétiens attendris par les larmes de leurs proches, effrayés du triste spectacle des supplices qu'on leur préparait, ou abattus par la violence de ceux qu'ils avaient déjà soufferts, chancelaient-ils dans leur foi, et allaient-ils perdre par une lâche apostasie, le mérite de leurs vertus et de leur fidélité passé? Sébastien qui tremblait autant pour la persévérance de ses frères que pour la

sienne, et qui eût volontiers fait de son corps un bouclier pour les couvrir tous contre les traits de leurs ennemis, ne gardait pour lors aucune mesure ; au contraire, devenant plus hardi par la proximité même du danger, il se hâtait de les rassurer dans leur crainte, de les soutenir dans leur faiblesse de les encourager dans leurs combats et de leur donner dans leur prison de salutaires avis pour tenir ferme contre l'orage dont ils étaient menacés.

Admirons l'infinie puissance de Dieu, qui pour opérer les plus grands prodiges de sa grâce, se sert des professions mêmes qui paraissent les plus opposées à ses desseins; qui, au milieu des cours et des armées païennes, suscite des hommes fidèles et intrépides, qui attaquent et combattent l'idolâtrie, pour vous apprendre, M. F., qu'il n'y a point de condition dans le monde où vous ne puissiez travailler non-seulement à votre salut, mais encore à la conversion et à la sanctification de vos frères.

IIe POINT. — SOLDAT MARTYR.

Représentez-vous, M. F., ce généreux capitaine, exposé à la tête de l'armée, au milieu d'un camp où il sert de but aux flèches des soldats, sans qu'il lui échappe une plainte. Pourquoi tant de cruauté et tant d'ignominie envers un héros de bravoure et de fidélité dont tout le crime est d'être chrétien? Princes idolâtres, Sébastien a-t-il déserté votre cause, s'est-il ligué avec vos ennemis, a-t-il tramé des conspirations ? Jamais soldat plus dévoué, jamais conduite plus exemplaire. Insensés! ces flèches aiguës que vous dirigez sur le martyr, reviendront sur vous pour vous percer au cœur : *Sagittæ tuæ acutæ... in corda inimicorum.* (Ps., LIV, 6.)

Dieu permit que le saint survécût à un si cruel supplice. Porté dans la maison d'une sainte veuve, non-seulement les chrétiens, mais les idolâtres mêmes viennent en foule se jeter à ses pieds, baiser ses plaies et bénir le Dieu puissant qui l'avait tiré du sein de la mort par une si merveilleuse protection. En voyant dans cet état ce digne confesseur de la foi, on peut bien lui appliquer ces paroles de saint Paul : *In laboribus plurimis, in carceribus, abundantius in plagis supra modum, in mortibus frequenter* (II Cor., XI, 23); car il s'est trouvé dans toutes ces situations.

Sensible à cette nouvelle grâce, Sébastien n'en prêcha que plus hardiment la foi chrétienne. Montrant ses plaies cicatrisées, il demandait aux aveugles adorateurs des fausses divinités, si jamais ils avaient reçu de tels secours de leurs impuissantes idoles ; ces paroles jointes à un spectacle inouï, celui de son corps pour ainsi dire ressuscité, opérèrent de nombreuses conversions. Que dire contre un pareil événement ? Il y a quelques jours qu'on avait vu cet homme attaché à un poteau, percé de flèches, couvert de sang, laissé ponr mort; et voilà qu'il était devant eux aussi sain que s'il n'eût point été touché.

Le héros, plein d'un nouveau courage, voulut se présenter lui-même à Dioclétien pour lui rappeler son aveuglement et sa cruauté. Celui-ci, aussi effrayé que confus de revoir un homme qu'il croyait mort, loin d'être frappé du prodige et d'ouvrir les yeux à la lumière, n'en devient qne plus féroce, et ordonne qu'à l'instant Sébastien soit assomé dans l'hippodrome.

Approchez, bourreaux ; voici une victime déjà éprouvée. Elle ne fera aucune résistance, elle ne poussera aucune plainte. Ses chairs ont déjà été sillonnées par les flèches des soldats; frappez avec vos bâtons, achevez les meurtrissures des membres, le saint vous attend au milieu de l'arène, les yeux au ciel, rendant grâces à Dieu de ce qu'enfin il a mérité complétement d'obtenir la palme du martyre.

Oh! M. F., quels modèles Dieu nous a donnés dans les combats de la foi! Quels exemples de grandeur d'âme, de fermeté, d'héroïsme ! Ils donnent ce qu'ils ont de plus cher : leur propre vie; ils abandonnent ce qu'ils ont de plus doux : leur famille, leurs affections; ils méprisent ce que nous estimons tant : leurs titres, leurs honnenrs, leurs biens. Leur ressemblons-nous en quelque chose ? Ce-

pendant nous devons marcher sur leurs traces si nous voulons arriver au but qu'ils ont atteint.

Voulez-vous imiter saint Sébastien, prenez les flèches qui l'ont percé, afin de vous en frapper par la mortification et par la pénitence. Maîtrisez cette chair délicate et sensuelle qui ne recherche que le repos, le bien-être, la satisfaction. Dites dans cet esprit ce que disait le saint homme Job : *Sagittæ Domini in me sunt.* (Job, VI, 4.) J'en ressens les pointes aiguës, je les endure avec courage, je les désire même avec une sainte ardeur, car celui avec qui et par qui je souffre, me fera un jour régner avec lui. *Amen.*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Circumdedit me lanceis suis, convulneravit lumbos meos, non pepercit, et effudit in terra viscera mea. (Job, XVI, 14.)

Intenderunt arcum rem amaram, ut sagittent occultis immaculatum. (Ps. LXIII, 4.)

Subito sagittabunt eum et non timebunt. (Id., *ibid.*)

Ipse sapientiæ dux est. (Sap., VII, 15.)

Nouveau Testament. — Interrogabant autem eum et milites, dicentes : Quid faciemus et nos? Et ait illis : Neminem concutiatis, neque calumniam faciatis, et contenti estote stipendiis vestris. (Luc., III, 13-14.)

Sancti per fidem vicerunt. (Hebr., XI, 33.)

Extinxerunt impetum ignis, effugerunt aciem gladii, convaluerunt de infirmitate, fortes facti sunt in bello. (*Ibid.*, 34.)

2. — SS. PÈRES.

Utamur exemplo Sebastiani martyris, cujus hodie natalis est. Hic mediolanensis oriundus est. Fortasse aut jam dicesserat persecutor, aut adhuc non venerat in hæc partes, aut melior erat. Advertit hic aut nullum esse, aut tepere certamen. Romam profectus est, ubi propter fidei studium persecutionis acerba fervebant; ibi passus est, hoc est, ibi coronatus, itaque illic quo hospes advenit, domicilium immortalitatis perpetuæ collocavit.

Si persecutor non fuisset, coronatus hic martyr utique non fuisset. Sed quid pejus, non hi solum persecutores sunt qui videntur, sed etiam qui non videntur et multo plures persecutores. (S. Ambros., *in Ps.*. CXVIII.)

Quanta mala passi sunt martyres, quanta exitia, quanta tormenta : squalores carcerum, stricturas catenarum, sævitias ferarum, ardorem flammarum, aculeos contumeliarum. (S. Augustin., *in Ps.* CXXVII.)

Martyr cum patitur, non sibi tanta patitur sed et civibus; sibi enim patitur ad præmium, civibus ad exemplum; sibi patitur ad requiem, civibus ad salutem. (S. Maxim. Taurin., *Homilia in natali* SS. *Mart. Taurinor.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Si on loue des saints d'avoir quitté de hauts emplois pour mener une vie cachée, on louera saint Sébastien d'avoir conservé ses charges dans une cour païenne afin de mieux en devenir l'apôtre.

2. Si on loue des braves soldats d'avoir combattu les ennemis de notre religion, on louera saint Sébastien d'avoir vaincu les bourreaux par sa patience.

3. Saint Sébastien est non-seulement un courageux soldat qui verse avec joie son sang pour sa patrie, mais un soldat chrétien qui conserve sa foi dans l'espérance et meurt héroïquement pour elle au jour de la persécution.

4. La plupart ne font tourner qu'au mal le rang et l'influence qu'ils occupent auprès des princes, Sébastien ne l'emploie qu'à l'extension du règne de Jésus-Christ.

5. Éloquent comme un docteur, zélé comme un apôtre, il soutient la foi chancelante de Marc et de Marcellien; il convertit Nicostrate, le geôlier Claude, soixante-quatre prisonniers : Chromace, vicaire du préfet de Rome, toute sa famille, et quatorze cents de ses esclaves.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Zèle. Il travailla fructueusement à la conversion d'un grand nombre de païens.

Respect a l'autorité. Il répond avec respect et douceur aux reproches injustes de l'empereur Dioclétien.

Fidélité. En vrai soldat il était fidèle à sa patrie et à son prince, mais avant tout fidèle à Jésus-Christ.

Courage. Sa mort héroïque est celle du soldat de Jésus-Christ.

—

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

PRO FESTO SANCTI SEBASTIANI.

(Dyonis. Carthusian., *Serm. ex Sanctis*).

LAUDATUR SANCTUS SEBASTIANUS PROPTER :

1. Fidei suæ firmitatem, sapientiæ eminentiam, caritatis fervorem. — 2. Miraculorum excellentiam. — 3. Gloriosum martyrium in fortitudine animi.

—

IIe PLAN.

PRÆROGATIVÆ SANCTI SEBASTIANI.

(Durandus, *in Charactere Sanctorum.*)

Texte : *Reliquit defensorem domus contra inimicos.* (Eccli., xxx, 6.)

TRES PRÆROGATIVÆ SANCTI SEBASTIANI IN ECCLESIA :

1. Fuit *miles apostolus*, fidem prædicans et confirmans titubantes. — 2. Fuit *defensor fidei*, sic nominatur a Caio papa. — 3. Fuit bis martyr : 1° sagittis confossus ; 2° verberibus confectus.

—

IIIe PLAN.

SAGITTÆ VARIÆ.

(La Selve, *de Sanctis.*)

Texte : *Sagittæ tuæ infixæ sunt mihi.* (Ps. xxxvii, 3.)

SANCTO SEBASTIANO INFIXÆ FUERUNT :

1. Sagittæ doloris. — 2. Sagittæ timoris. — 3. Sagittæ amoris.

IVe PLAN.

SOLDAT, APÔTRE ET MARTYR.

(Richard l'Avocat, *Eloges historiques.*)

1er point. — saint sébastien est un soldat apôtre.

Subdivisions : Il convertit les païens : 1. Par ses paroles. — 2. Par ses exemples.

2e point. — saint sébastien est un soldat martyr.

Subdivisions : 1. Il confesse hardiment le nom de Jésus-Christ. — 2. Il a enduré avec courage le martyre.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. Ambroise. — In Ps. cxviii.
S. Grégoire le Grand. — Hom. 35 in Evang.

HAGIOLOGUES.

Bollandus. — Acta Sanct.
Surius. — Vit. Sanct.
Proust. — Vies des Saints.
Ribadeneira. — Id.

Tous les hagiologues ont rapporté cette vie.

PRÉDICATEURS.

ANCIENS.

Guillaume de Paris. — 1 serm.
S. Thomas d'Aquin. — 2 id.
Denis le Chartreux. — 1 id.

MODERNES.

Molinier. — 1 panégyrique.
Richard l'Avocat. — 1 id.
Séraphin de Paris. — 1 id.

7. MARTYROLOGE. — S. Fabien, pr. et m. — S. Sébastien, m. — S. Néophyte, id. — S. Maur, év. — S. Euthyme, ab. — S. Clément, pr. — S. Haudouin, év. du Mans.

21 janvier. — SAINTE AGNÈS, vierge et martyre.

(L'AN 290.)

VIE DE SAINTE AGNÈS.

Sainte Agnès, admirée de tout l'univers, comme dit saint Jérôme, et célèbre dans toute l'Eglise, naquit à Rome sur la fin du troisième siècle, de parents nobles, riches et vertueux. Les belles qualités qu'ils reconnurent dans leur fille ne servirent pas peu à augmenter leur application à l'élever chrétiennement. Ils lui inspirèrent d'abord un grand amour de la religion, et elle conçut dès-lors une juste idée du bonheur des vierges. Agnès n'avait encore que treize ans, que sa beauté et son rare mérite faisaient déjà grand bruit à la cour.

Procope, fils de Symphrone, gouverneur de Rome, l'ayant vue par hasard, en fut si fortement épris, qu'il résolut de l'épouser. Le père, informé de la qualité et des grandes vertus d'Agnès, approuva cette alliance; mais il fallait le consentement de notre sainte. La première démarche que fit Procope, fut de lui envoyer un riche présent, en lui déclarant son dessein. Le refus qu'elle en fit augmenta la passion de Procope. Il se sert de tous les artifices, et met tout en usage: prières, promesses, menaces; mais tout fut inutile. Pour dernière ressource il chercha le moyen de lui parler lui-même, ne doutant pas qu'elle ne dût se rendre à ses pressantes sollicitations. Tout ce que la passion la plus tendre et la plus persuasive put lui suggérer, ne servit qu'à le convaincre que toutes ses poursuites seraient vaines. Agnès, animée d'une sainte hardiesse et d'une fermeté au-dessus de son âge, lui dit: « Retirez-vous, aiguillon du péché, tentateur importun, émissaire du prince des ténèbres. Cessez d'aspirer aux noces d'une fille déjà promise à un époux immortel, seul maître de tout l'univers, qui ne répand ses plus grands bienfaits que sur les vierges. » Une réponse si précise et si peu attendue jeta Procope dans le désespoir; sa passion et sa mélancolie faisaient tout craindre, lorsque son père, qui l'aimait tendrement, résolut d'employer toute son autorité pour obtenir l'agrément des parents et le consentement d'Agnès. Il la fait venir, et après lui avoir rendu tous les honneurs dus à sa qualité et à son mérite: « Vous n'ignorez pas, lui dit-il, ce qui m'oblige de vous appeler: mon fils souhaite passionnément de vous épouser; votre noblesse et vos belles qualités m'ont fait approuver ce choix; je ne pense pas que vous puissiez aspirer à un meilleur parti, et je crois encore moins que vous soyez assez ennemie de vous-même pour ne pas vous rendre à une telle demande. » Agnès, qui était douée d'une sagesse au-dessus de son âge, répondit d'un air modeste, mais déterminé, qu'elle connaissait parfaitement l'honneur qu'on lui faisait de penser à elle; mais qu'elle avait un époux bien plus noble et bien plus puissant; qu'à la vérité ses richesses n'étaient pas de ce monde, mais qu'elles n'en étaient que plus précieuses, et que la virginité, qu'elle estimait plus que toutes les couronnes de la terre, était comme la dot que son divin époux exigeait. Comme le gouverneur paraissait ne pas comprendre quel était ce divin époux dont Agnès lui parlait: « Seigneur, lui dit un gentilhomme de sa suite, cette fille est chrétienne; elle a été nourrie dès le berceau, des extravagantes superstitions de sa secte, et ne doutez point que ce époux divin dont elle vous parle ne soit le Dieu des chrétiens. »

Alors le gouverneur changeant de ton et de manières: « Je vois bien, ma fille, lui dit-il, ce qui fascine votre esprit. Quittez ces habits frivoles de virginité; laissez tomber ces prestiges que votre secte répand sur tous ceux qui la suivent. Il faut que nos dieux soient désormais le seul objet de votre culte, et leurs maximes la règle de votre conduite et de vos sentiments. Ne vous aveuglez pas plus long-

temps; la fortune vous offre un établissement honorable; le rang que vous tiendrez dans la capitale de l'univers, les grands biens que vous y posséderez, vous rendront une des plus grandes dames du monde, et toute votre famille se ressentira de votre bonheur. Au reste, ajouta-t-il d'un ton impérieux, je ne vous donne que vingt-quatre heures pour vous déterminer : il faut ou devenir la première dame de Rome, ou expirer dans l'infamie et dans les plus cruels tourments. — Je n'ai pas besoin, seigneur, répliqua Agnès, d'un si long intervalle pour me déterminer : mon parti est déjà pris; je vous déclare que je n'aurai jamais d'autre époux que Jésus-Christ, comme je n'aurai jamais d'autre Dieu que le souverain Créateur du ciel et de la terre. Comment osez-vous proposer à une personne raisonnable d'adorer des dieux de bois ou de pierre? et ne croyez pas m'effrayer par la menace des plus cruels supplices. S'il me reste quelque ambition, c'est d'ajouter à ma virginité la couronne du martyre; et quelque jeune, quelque faible que je puisse être, j'aurai toujours assez de force, avec la grâce de mon Sauveur, afin de souffrir et de mourir pour son amour. »

Une réponse si hardie confondit le gouverneur. Revenu de son étonnement, il essaya une dernière tentative. L'amour que la sainte témoignait pour la chasteté, lui fit juger qu'une menace de prostitution l'effrayerait plus que tous les supplices : « Optez, ma fille, lui dit-il, ou d'épouser Procope, ou d'être déshonorée dans un lieu infâme, avant que d'expirer dans les tourments. — Toute ma confiance est en Jésus-Christ mon divin époux, répond la sainte; il est assez puissant pour me défendre de toutes vos violences, et il est trop jaloux de la pureté de ses épouses, pour souffrir qu'on leur enlève jamais un trésor qui vient de lui et dont il est lui-même le gardien. Ce sont vos dieux vils et débauchés qui vous inspirent de pareilles infamies; mais sachez que le Dieu de pureté que je sers, saura bien me délivrer de vos impies desseins. »

Il n'en fallut pas davantage pour faire entrer Symphrone en fureur. Il ordonne qu'on charge de chaînes cette jeune fille. On s'empresse d'obéir. Agnès ne change ni de couleur, ni de contenance, ni de langage en présence des bourreaux; elle demeure calme au milieu de ce funeste appareil. Tout le monde était attendri ; les païens mêmes ne pouvaient retenir leurs larmes; Agnès seule tressaillait de joie, accablée sous le poids de ses chaînes. On la traîne aux autels pour offrir de l'encens aux idoles; mais cela ne servit qu'à lui donner occasion de confesser Jésus-Christ en présence de plus de peuple ; et on ne put lui faire remuer la main que pour former le signe de la croix, et élever pour ainsi dire ce trophée sacré sur les autels des démons même.

Le gouverneur, ainsi confondu par la fermeté d'une si jeune fille, en devint plus furieux, et ne doutant point qu'un lieu de prostitution ne lui causât plus d'horreur que la mort même, il l'y fait traîner; mais un ange la garde, et une lumière céleste fait de ce lieu infâme un oratoire qu'Agnès sanctifie par ses prières et par ses vœux.

Cependant les prêtres et le peuple attribuaient ces prodiges à des opérations magiques, et le gouverneur, craignant une révolte, ordonna à un des bourreaux de lui donner la mort. Alors Agnès, dans une sainte impatience de se voir unie à jamais dans le ciel avec son divin époux, prie le Seigneur de permettre qu'elle consomme enfin son sacrifice; et s'adressant ensuite au bourreau qui ne s'approchait qu'en tremblant, elle l'encourage à exécuter l'ordre qu'il a reçu. « Hâtez-vous, lui dit-elle, de détruire ce corps qui a eu le malheur de plaire à d'autres yeux qu'à ceux de mon divin époux, qui seul a toujours possédé mon cœur. Ne craignez pas de me donner une mort qui sera pour moi le commencement d'une éternelle vie » ; puis, levant amoureusement les yeux vers le ciel : « Recevez, Seigneur, s'écria-t-elle, une âme qui vous a tant coûté et qui vous est si chère. » A ces paroles, le bourreau, d'une main tremblante, lui enfonce son épée dans le sein et à l'instant elle expire. « C'est ainsi, dit saint Jérôme, qu'Agnès s'étant élevée au-dessus de la faiblesse naturelle de son âge et de son

sexe, remporta une double victoire sur l'ennemi de Jésus-Christ, consacra sa virginité par le martyre, et mérita dans le ciel une couronne immortelle. »

La fureur des païens ne put empêcher qu'on n'ensevelît comme en triomphe le corps de sainte Agnès. Les miracles qui se firent d'abord à son tombeau augmentèrent la dévotion des fidèles. Saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme ont prononcé plusieurs fois son éloge. L'Eglise ne s'est pas contentée d'une seule solennité en son honneur, elle en fait une double fête : le 21 janvier, elle célèbre sa passion et sa mort sur la terre, et, le 28, sa naissance dans le ciel. Le concours des chrétiens à son tombeau fut toujours très-grand; les païens mêmes se mêlaient avec eux pour avoir part à ses miracles. Du temps même de Constantin, on bâtit sur le lieu de sa sépulture une église magnifique, sous son nom, et c'est dans cette église qu'au jour même de sa fête, on bénit tous les ans deux agneaux vivants, de la laine desquels on fait le pallium que le pape a coutume d'envoyer aux archevêques.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE AGNÈS.

Texte : *Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo.* (Prov., xxi, 25.)

Ier POINT. — COURAGE DE SAINTE AGNÈS.

Jésus-Christ a choisi une fille de treize ans, faible d'âge, faible de sexe, mais non pas de courage, pour faire paraître la puissance de sa grâce et de son amour. Il n'y a point d'artifice et de violence que l'enfer n'ait employés pour ébranler sa constance : mais elle a rendu tous ses efforts inutiles, et elle est demeurée toujours fidèle à son époux. Le feu divin qu'il avait allumé dans son cœur la rendait également incapable de recevoir de la crainte et de l'amour d'aucun objet étranger. Il semble qu'il était plus aisé de la faire mourir dans la tendresse de son âge, que de faire tomber une fleur : il ne fallait que la vue d'une épée nue, sans y ajouter le coup. La seule vue lui devait ôter la vie. Et néanmoins elle se moque de la fureur des tyrans; et, comme dit saint Ambroise « ayant à peine assez de place où recevoir le fer des bourreaux sur son petit corps, elle a assez de force dans son cœur pour les vaincre et pour les faire trembler. » *Quæ non habuit quo ferrum reciperet, habuit quo ferrum vinceret.*

Si elle est inaccessible à la crainte des tourments, elle est encore plus insensible aux attraits des créatures. Retirez-vous, dit-elle à ce jeune seigneur qui la recherchait avec une passion extrême; retirez-vous, funeste proie de la mort : j'ai pour époux le roi du ciel, que les anges servent, et dont le soleil et la lune admirent la beauté. Je lui ai promis la foi, je la lui garderai infailliblement. Il a mis sa croix sur mon visage comme le signe de la conquête qu'il a faite de mon cœur, d'où il bannit tout autre amour : *Ipsi sum desponsata, cui angeli serviunt. Ipsi soli servo fidem. Posuit signum in facie mea, ut nullum amatorem præter eum admittam.* O divin époux, quand est-ce que vous gagnerez le mien? Quand est-ce que je n'aimerai que vous? Quand est-ce que le souvenir de votre croix éloignera de moi tous les vains respects du monde, et changera tous les plaisirs des sens en fiel et en absinthe à mon égard?

IIe POINT. — SA BEAUTÉ SPIRITUELLE.

Jésus-Christ a revêtu son épouse de beauté aussi bien que de force. Je ne parle pas de cette fragile beauté du corps, dont elle faisait mépris, et même qui lui donnait de la honte, dit saint Maxime : *Erubescebat se esse formosam.* (*Serm. de sancta Agnete.*) Je parle de la beauté des vertus dont le ciel avait paré son âme. Ecoutez ce qu'elle en dit; nul ne les peut mieux exprimer qu'elle-même : « Le

Seigneur m'a revêtue d'une robe en broderie d'or de la plus pure charité, semée des fleurs des plus éclatantes vertus. Il m'a donné des bracelets et des colliers de perles, et des pendants d'oreilles d'un prix inestimahle. » Paroles qui marquent la ferveur avec laquelle cette sainte pratiquait les bonnes œuvres, le zèle qu'elle témoignait à publier les louanges de son époux, et la fidélité qu'elle apportait à obéir à ses inspirations. Ce qui a donné sujet à saint Ambroise de dire « qu'elle était belle à la vérité par les avantages de sa naissance, mais qu'elle était encore plus belle par sa fidélité : « *Pulchra specie, sed pulchrior fide.* Que si vous voulez savoir d'où lui venait cet éclat de beauté, elle vous dira que c'est le sang que son époux a versé pour elle, qui lui a imprimé cette pudeur virginale, et qui l'a embellie d'un monde de vertus. « Son sang a relevé l'éclat de mon visage. » *Sanguis ejus ornavit genas meas.* Mon bien-aimé est blanc et vermeil : il est vermeil par ses souffrances, il est blanc par sa pureté. Ce sont les deux couleurs qu'il m'a données pour embellir mon âme, et la rendre pure et fidèle. Quand je l'aime, je suis chaste : quand je suis près de lui, je suis pure ; quand je l'embrasse, je suis vierge. Aimez-le comme moi, soyez-lui fidèle jusqu'à la mort, et ne préférez pas aux ornements de votre âme une trompeuse beauté que le temps effacera bientôt.

IIIe POINT. — MERVEILLES OPÉRÉES A SON MARTYRE.

Jésus-Christ a comblé son épouse de gloire et de joie dans l'ignominie de son supplice. Entrant dans la prison elle changea par sa présence ce lieu infâme en un sanctuaire ; et répandant partout l'odeur de sa pureté, elle fit d'un grand nombre d'infidèles de généreux martyrs et de saints confesseurs de Jésus-Christ. Se voyant dénuée de tout secours, elle eut recours au Tout-Puissant, lui disant avec une confiance respectueuse : O Dieu tout-puissant, à qui toute créature doit hommage et obéissance, préservez de toute impureté votre servante, et l'épouse de votre fils. A ces paroles le Père éternel lui envoya un ange, qui la couvrit d'une robe plus blanche que la neige, et l'environna d'une lumière si brillante, que les plus insolents, saisis d'une sainte frayeur, se retiraient promptement, et n'osaient s'en approcher. Le Fils de Dieu lui servit d'un mur impénétrable, d'un gardien vigilant, et d'un défenseur fidèle qui ne l'abandonna jamais. Le Saint-Esprit, versant sur le bûcher où on la mit une céleste rosée, la préserva du feu, dont la flamme se divisa sous ses pieds sans la blesser, et s'élança sur les infidèles. La terre trembla à sa mort ; mais le ciel parut si beau et si serein, que les fidèles qui admiraient cette émotion générale de la nature, ne savaient s'ils devaient se plaindre avec la terre de la perte qu'elle faisait, ou se réjouir avec le ciel qui recevait une si belle âme. Qui peut donc dire la joie avec laquelle cette incomparable sainte disait en tendant le cou au bourreau qui lui allait ôter la vie : O Tout-Puissant, tout adorable et redoutable Père de mon Seigneur et mon époux Jésus-Christ, je vous rends grâce de ce que par la faveur de votre Fils unique, j'ai échappé aux embûches que le démon tendait à mon honneur. Ma foi n'a point été vaine, mon espérance n'a point été trompée. Je vois maintenant ce que j'ai cru, je tiens ce que j'ai espéré, j'embrasse ce que j'ai souhaité. Ma bouche chante vos louanges, et mon cœur aspire à vous de toute l'étendue de ses forces. Recevez, ô Dieu tout-puissant, votre créature qui va vous glorifier avec votre Fils et votre Saint-Esprit dans l'éternité.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de la Sainte. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament.— Confortatum est cor tuum, eo quod castitatem amaveris. (Judith, xv, 11.)

Fortitudo, et decor indumentum ejus, et ridebit in tempore novissimo. (Proverb., xxxi, 25.)

Confitebor tibi, Domine, Rex et collaudabo te, Deum salvatorem meum, confitebor nomini tuo; quoniam adjutor et protector factus es mihi et liberasti cor meum a perditione, a laqueo linguæ iniquæ, et a labiis operantium mendacium. (Eccl., li, 1.)

Nouveau Testament.—Quis nos separabit a caritate Christi? Tribulatio? an angustia? an fames? an periculum? an persecutio? an gladius? (Rom., viii, 35.)

Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia. (I Cor., i, 27.)

2. — SS. PÈRES.

Natalis est sanctæ Agnetis, mirentur viri, non desperent parvuli, stupeant nuptæ, imitentur innuptæ. (S. Ambrosius, l. I *De Virginibus.*)

Quid dignum ea loqui possumus, cujus ne nomen quidem vacuum laudis est. (Id., *ibid.*)

Devotio supra ætatem; virtus supra naturam. (Id., *ibid.*)

Nomen virginis, titulus est pudoris. (Id., *ibid.*)

Appelabo martyrem; prædicavi satis, prolixa laudatio est, quæ non quæritur sed tenetur. (*Ibid.*)

Magna vis fidei, quæ etiam ab illa testimonium invenit ætate. (*Ibid.*)

Fuit ne in illo corpusculo vulneri locus? Et quæ non habuit quo ferrum reciperet, habuit quo ferrum vinceret? (*Ibid.*)

Nondum idonea pœnæ, et jam matura victoriæ. (*Ibid.*)

Stupuere universi, quod jam divinitatis testis existeret quæ adhuc arbitra sui, per ætatem esse non possit. (Idem.)

Pereat corpus quod amari potest oculis, quibus nolo. (Idem.)

Habetis in una hostia duplex martyrium, pudoris et religionis; et virgo permansit, et martyrium obtinuit. (Idem, *ibid.*)

Stetit, oravit, cervicem inflexit; cerneres trepidare carnificem, quasi ipse addictus fuisset, tremere persecutoris dexteram, pallere ora, aliena timentis pericula, cum puella non timeret sua. (*Ibid.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Assimilatur beata martyr Agnes civitati materiali ob quatuor, nimirum : 1° Ob ejus altitudinem; 2° clausuram; 3° firmitatem; 4° et gubernationem. Beata quippe Agnes : 1° Alta extitit per contemptum mundi, omnisque temporalis substantiæ; 2° clausa, muro valleque virginalis continentiæ præcincta; 3° fortis et firma per donum insuperabilis constantiæ; 4° gubernata non humano consilio, sed divina sapientia. (S. Bonavent., *Serm. de Sanctis; serm. 1, B. Agnetis.*)

2. Sainte Agnès au milieu des flammes chante les louanges de Dieu, comme les trois enfants dans la fournaise.

3. S'il y a comme une alliance entre les anges et les vierges, selon l'expression de saint Pierre Chrysologue : *Semper est Angelis cognata virginitas,* elle fut spéciale pour sainte Agnès, puisque un ange apparut visiblement pour la défendre contre les moindres atteintes. (Biroat, *Panégyr. de sainte Agnès.*)

4. Dieu en usa avec sainte Agnès comme avec sainte Lucie, comme avec sainte Théodora; il la conserva pure dans le lieu le plus impur.

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

Confiance. Mecum enim habeo, s'écrie-t-elle, custodem corporis mei, angelum Domini.

Amour de Dieu. *Sponsum offers,* dit-elle au tyran, *meliorem reperi.*

Courage héroïque. Prenez ma vie, dit-elle : *Ferrum turges meo sanguine,* car je n'appartiendrai jamais qu'à l'époux céleste qui m'a choisie : *Qui me sibi prior elegit, accipiet.*

5. — PLANS DIVERS

ANCIENS.

Ier PLAN.

SERMO IN NATALI DIVÆ AGNETIS V. ET M.

(A S. Maximo, episc. Tanrinensi.)

1. De fide sponsa suo servata. — 2. De objectione et contemptu mundi. — 3. De virginitate optimis rebus præferenda, et de Mariæ Virginis Matris imitatione. — 4. De victoria in diabolum reportata. — 5. De ejus miraculis. — 6. De ejus imitatione.

—

IIe PLAN.

DE SPIRITUALIBUS NUPTIIS.

(A Sancto Bonaventura.)

Texte : *Venerunt nuptiæ Agni et uxor ejus præparavit se.* (Apoc., xix, 7.)

Thema : Unusquisque debet se præparare nuptiis spiritualibus, exemplo sanctæ Agnetis sponsæ Agni : 1. Per veram cordis munditiam et orationem devotam. — 2. Per exteriorem pœnitentiam. — 3. Per veram patientiam, tormentis corporalibus non cedendo.

—

IIIe PLAN.

HOMILIA ALBERTI MAGNI.

Texte : *Surge, propera, amica mea, columba mea, formosa mea, veni.* (Cant., ii, 10.)

I. surge.

1. *Surgat Agnes* ad fidei defensionem. — 2. *Properet* ad martyrii passionem ab ipsis teneris annis.

II. amica mea.

AMICA DEI APPELLATUR PROPTER TRIA :

1. Fidei firmitatem. — 2. Fervidam caritatem. — 3. Humilitatem.

III. columba mea.

Columba vocatur propter mansuetudinis tranquillitatem.

IV. formosa mea.

Dicitur formosa ex candida virginitate.

V. veni.

Invitatur a sponso ut veniat : 1. Ut ejus humanitatem pulcherrimam contempletur. — 2. Ut vestem regalem induat. — 3. Ut osculetur eam Filius Dei. — 4. Ut in convivio divinitatis epuletur.

—

MODERNES.

Ier PLAN.

FORCE, BEAUTÉ, JOIE.

(Le P. Nouet.)

Texte : *Fortitudo et decor indumentum ejus et ridebit in die novissimo* (Prov., xxxi, 25.)

1er point. — fortitudo. — son courage.

Subdivisions : 1. Courage au-dessus de son âge. — 2. Courage au-dessus des flammes de l'amour profane. — 3. Courage au-dessus du bûcher.

2e point. — decor. — sa beauté.

Subdivisions : 1. Beauté de sa pureté. — 2. Beauté de son amour céleste. — 3. Beauté de sa confiance en Jésus-Christ.

IIIe point. — ridebit in die novissimo. — sa joie.

Subdivisions : 1. Joie d'échapper aux dangers. — 2. Joie d'aller au ciel.

—

IIe PLAN.

DOUBLE TRIOMPHE.

(Biroat.)

1er point. — triomphe des sollicitations du tyran.

2e point. — triomphe des supplices des bourreaux.

—

IIIe PLAN.

MERVEILLES DE SA VIE ET DE SA MORT.

(M. l'abbé C. Martin.)

Texte : *In vita sua fecit monstra, et in morte mirabilia operata est.* (Eccli., xlviii, 15.)

1er point. — merveilles de la vie de sainte agnès.

Subdivisions : 1. Elle a dédaigné les honneurs. — 2. Elle a foulé aux pieds les plaisirs.

2e point. — merveilles de sa mort.

Subdivisions : 1. Fermeté au-dessus de son âge au milieu des menaces des bourreaux. — 2. Grandeur et constance au-dessus de son sexe dans les supplices.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. Ambroise.	— L. I de Virgin. — In Serm. 91. — In Ps. civ. — L. I. c. 4 de Officiis.
S. Jérôme.	— Ep. 8 od Demetriadem.
S. Augustin.	— Serm. 101 ex diversis.
S. Maxime de Turin.	— Hom. in sanctam Agnet.

PRUDENCE.	— Hymn. in sanctam Agnet.
S. GRÉGOIRE LE GRAND.	— 2 hom. in festo sanctæ Agnetis.

Tous les hagiologues ont rapporté la vie de cette illustre sainte.

ASCÉTIQUES.

LE P. SUFFREN.	— Année chrét.
LE P. NOUET.	— Vie de Jésus dans ses Saints.
LE TOURNEUR.	— Année chrét.
LE P. CROISET.	— Exercices de piété.
LE P. GRIFFET.	— Année chrét.

PRÉDICATEURS.

ANCIENS.

GUILLAUME DE PARIS.	— Serm. de B. Agnete.
S. THOMAS D'AQUIN.	— 2 serm.
S. BONAVENTURE.	— 2 id.
ALBERT LE GRAND.	— 2 id.
DENIS LE CHARTREUX.	— 2 id.
JEAN THAULÈRE.	— 1 id.

MODERNES.

BIROAT.	— 1 panégyrique.
SENAULT.	— 1 id.
RICHARD L'AVOCAT.	— 1 id.
HOUDRY.	— 1 id.
SÉRAPHIN DE PARIS.	— 1 id.
MASSILLON.	— 1 id.
PALLU.	— 1 id.
SENSARIC.	— 1 id.
LATOUR DU PIN.	— 1 id.
TRUBLET.	— 1 id.
DESSAURET.	— 1 id.
DE VILLECOURT.	— 1 id.

7. MARTYROLOGE. — Sainte Agnès, v. et m. — S. Publius, év. et m. — SS. Fruituose, év., Augure et Euloge, diacres. — S. Parre, m. — S. Meinard, erm. — S. Epiphane, év. — S. Clermont. — S. Avé, id. — S. Synalde, conf. — S. Maccalin, ab. — S. Aplut, év.

22 janvier. — SAINT VINCENT, martyr.

VIE DE SAINT VINCENT.

Saint Vincent, un des plus illustres martyrs de l'Eglise d'Espagne, était d'une des meilleures familles de Saragosse. Il fut mis dès son enfance sous la conduite de Valère, évêque de cette ville, qui le forma dans la piété, et l'instruisit avec soin dans la science de la religion, sans négliger les lettres humaines. Vincent se rendit habile en peu de temps; et le saint prélat voyant les grands progrès de son élève, le fit diacre de son Eglise, et lui confia le ministère de la parole, son grand âge ne lui permettant plus de vaquer à cet emploi. Vincent s'en acquitta avec dignité et avec succès; et comme il était aussi puissant en œuvres qu'en paroles, il n'instruisit pas seulement les fidèles, il convertit encore un grand nombre de païens à la foi.

Sur la fin de l'an 303, commencement de la persécution de Dioclétien et de Maximien, Dacien, gouverneur de la province de Tarragone, voulant signaler son zèle pour les édits des empereurs contre les chrétiens, fit arrêter Valère et Vincent, et les fit conduire à Valence chargés de chaînes. Il espérait que la fatigue du chemin et les mauvais traitements les décourageraient, et lui procureraient la gloire d'avoir vaincu les deux plus grands héros chrétiens d'Espagne. Mais il fut bien surpris, lorsque les ayant fait venir devant lui, il les trouva frais et robustes, quoiqu'on n'eût rien oublié pour les faire mourir de faim.

Dacien pensa que la voie de la douceur serait plus propre à ébranler leur foi que les menaces. Il représente d'abord à Valère que son grand âge demandait du repos, et ses infirmités une vieillesse douce et tranquille, et qu'il trouverait l'un et l'autre en obéissant aux ordres des empereurs. « Pour vous, mon fils, dit-il, s'adressant à saint Vincent, je suis bien sûr que vous ne dégénérerez pas de la noblesse de votre naissance. Vous avez trop d'esprit, vous êtes trop bien né, pour ne pas vous rendre digne des honneurs dont les empereurs veulent vous combler. Vous êtes

jeune, bien fait, généreux, éloquent, attendez-vous à toutes les faveurs de la fortune; elle se présente à vous chargée d'honneurs et de bienfaits; vous n'avez, pour les mériter, qu'à ne pas abandonner la religion de vos pères. Venez, mon fils, obéissez aux empereurs, et ne vous exposez pas, par un insensé refus, à une mort prématurée et honteuse. »

Le saint vieillard qui avait de la peine à s'expliquer, ordonna à Vincent de répondre. Celui-ci prenant la parole, déclara hardiment à Dacien ce qu'ils pensaient des démons métamorphosés en dieux de l'empire : « Au reste, ne croyez pas, ajouta-t-il, nous ébranler ni par les menaces de la mort, ni par les frivoles promesses des honneurs de la vie; car sachez qu'il n'est rien dans le monde qui approche du bonheur et de la gloire qu'il y a de mourir pour Jésus-Christ. »

Dacien offensé de la généreuse liberté du saint diacre : « Ou vous offrirez de l'encens aux dieux, dont vous rejetez le culte avec tant de fierté, leur dit-il tout en colère, ou vous expierez le mépris que vous en faites, par votre mort. Vincent répondit : « Je vous ai déjà dit que c'est le plus doux plaisir que vous puissiez nous procurer, et c'est le plus grand honneur que vous puissiez nous faire; j'ose vous assurer que vous vous lasserez plus tôt de nous tourmenter, que nous de souffrir pour Jésus-Christ. »

Le gouverneur, irrité de la hardiesse du saint jeune homme, se contenta d'envoyer Valère en exil, et déchargea toute sa colère sur Vincent. Il ordonna aux bourreaux d'employer les tourments les plus cruels, et d'en inventer même de plus terribles, pour venger les dieux du mépris qu'il en avait fait. Ses ordres furent ponctuellement exécutés.

On lie le saint sur le chevalet, et on lui tire les pieds et les mains avec tant de violence qu'on entendit d'abord les os se disloquer; en sorte que ses membres ne tenaient presque plus que par les nerfs. Le tyran voyant que le saint se riait de ce tourment, lui fit déchirer le dos et les côtes avec des ongles de fer, d'une manière si cruelle, que les côtes parurent bientôt à découvert. Dacien s'attendait que le saint martyr jetterait du moins quelques soupirs, ou laisserait couler quelques larmes; mais le Seigneur, voulant faire comprendre aux hommes qu'il sait bien, quand il luit plaît, adoucir les peines et les tourments qu'on souffre à son service, fit que le saint endura ce second supplice avec autant de constance et de joie que le premier.

Cette impassibilité du saint martyr au milieu des plus vives douleurs, confondit le tyran. Plein de rage de ce qu'il semblait se divertir de la cruauté même de ses bourreaux, et les défier de le faire jamais souffrir autant qu'il le souhaitait, il regarda ce défi comme une insulte, et, sachant combien les plaies refroidies sont plus douloureuses quand elles sont rouvertes, il ordonna qu'on le déchirât de nouveau. On le fit avec tant de cruauté, que les morceaux de chair qu'on enlevait découvrirent bientôt les entrailles. Des ruisseaux de sang coulaient de toutes parts: ce n'était plus qu'un squelette qui ne vivait que par miracle. Le tyran comprit enfin qu'il y avait dans cette constance quelque chose de surnaturel et qu'il ne pourrait jamais vaincre un courage si supérieur : il fit donc surseoir aux tourments; mais ne voulant pas paraitre vaincu, il lui demanda avec douceur de lui livrer du moins les livres sacrés pour les jeter au feu, après quoi il le laisserait vivre,

Saint Vincent répondit au juge que le feu dont il menaçait les livres saints serait bien mieux employé pour lui faire achever son sacrifice; qu'au reste il était obligé de lui dire à lui-même, que s'il ne renonçait au culte impie des idoles, il devait s'attendre à être condamné au feu éternel.

Dacien se crut poussé à bout par une réponse si peu attendue, et, ne pouvant contenir sa colère, il le condamna à la question du feu, la plus cruelle de toutes.

La vue de ce nouveau supplice renouvela la joie du saint. Son bonheur était de passer d'une croix sur une autre; du chevalet sur un lit de fer; ce n'était autre chose qu'un gril dont les barres, travaillées en forme de scie, étaient toutes hérissées de pointes aiguës; on le posait sur un brasier de charbons ardents. Tout le

monde frémit d'horreur quand on vit ce corps tout sanglant, lié avec des chaînes sur ce gril; on y appliquait des lames de fer rougies, tandis que le brasier le rôtissait par dessous. La violence du feu augmentait encore à mesure que la graisse du corps lui donnait une nouvelle énergie, et comme si ce n'était pas assez de douleur, les bourreaux avaient soin d'arroser avec du sel les plaies du généreux martyr.

Vincent demeurait immobile, les yeux élevés au ciel, le visage riant, adorant et bénissant le Seigneur dans cet état d'immolation et de victime. Cependant la main du Tout-Puissant paraissait trop visiblement dans la constance et dans la joie du saint martyr, pour laisser plus longtemps exposé aux yeux du public un spectacle qui décriait le culte des idoles. Tout le monde admirait la force miraculeuse du saint; les païens mêmes criaient au prodige : tout cela obligea Dacien de faire enlever saint Vincent; on le mit dans un sombre cachot, on l'étendit sur des pointes de pots cassés : on défendit de lui donner la moindre nourriture ni le moindre rafraîchissement; mais le Seigneur y pourvut. Une lumière céleste dissipa les ténèbres de la prison. Dieu répandit dans l'âme de son héros une douceur et une consolation pleines de charmes. En même temps saint Vincent se trouva guéri; sa santé, sa beauté devinrent plus parfaites qu'auparavant; une odeur agréable se répandit dans ce lieu, les anges parurent même lui tenir compagnie, et chanter avec lui des cantiques d'actions de grâces; de sorte que cette affreuse prison se trouva convertie en un paradis de délices.

L'odeur céleste, le chant, l'éclat de la lumière, étonnèrent les gardes; mais ils furent bien plus surpris quand ils virent saint Vincent parfaitement guéri. Il était difficile de résister à tant de prodiges : le geôlier et les gardes se convertirent à Jésus-Christ; et Dacien, informé de ce qui se passait, de dépit ou par désespoir, ordonne qu'on tire incessamment le saint du cachot, qu'on le mette sur un lit mollet, et qu'on lui donne tous les soulagements possibles. A cette nouvelle, les fidèles accourent de toutes parts, portent Vincent en triomphe; mais il ne fut pas plutôt sur ce lit, comme si c'eût été là pour lui le plus grand de tous les supplices, qu'il expira, et alla recevoir dans le ciel la couronne et le prix dus à ses victoires. Ce fut le 22 janvier de l'an 304 ou 305.

Dacien irrité d'avoir été vaincu par ce héros chrétien, commanda de jeter son corps dans des lieux marécageux, afin qu'il fût plus tôt dévoré; mais Dieu envoya un corbeau pour le garantir de l'approche des animaux; enfin, le tyran le fit précipiter dans la mer; mais le Seigneur, qui se joue de la prudence humaine, ramena ce saint corps sur le rivage où les fidèles vinrent le prendre secrètement, et l'enterrèrent hors des murs de Valence, dans le lieu où l'on voit aujourd'hui une magnifique église où il est particulièrement honoré.

PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT.

TEXTE : *Fortis ut mors dilectio.* (Cant., VIII, 6.)

Admirons, M. F., le courage héroïque de saint Vincent, qui demeure ferme et vigoureux tandis qu'il est sur un lit de fer rougi par les flammes, et qui expire sitôt qu'on le met sur un lit de roses; qui trouve toujours de nouvelles forces pour souffrir de nouvelles peines, et ne trouve pas un moment de vie pour jouir du repos qu'on lui présente. Je doute si la victoire qu'il a remportée sur les plaisirs, n'est point la plus belle partie de son martyre; et si ce n'est point un moindre miracle de ne pouvoir mourir dans les tourments, que de ne pouvoir vivre dans les délices. Vous en jugerez par la suite de ce discours, que je divise en deux parties. Dans la première, je représente un homme miraculeux que *la souffrance des peines a fait vivre :* dans la seconde, un ange que *la fuite des délices a fait mourir.*

Ire PARTIE. — LA SOUFFRANCE PROLONGE LA VIE DE SAINT VINCENT.

L'amour, dit saint Chrysologue, est le principe de notre force. Rien n'est dur à qui aime tendrement; rien ne lui paraît fâcheux, ni difficile, ni mortel. Il défie les dangers, il méprise la mort, il surmonte toutes choses.

Tel était celui de saint Vincent, que le ciel semble avoir choisi, par un dessein particulier, afin de faire voir jusqu'où pouvait aller la force d'un courage chrétien, qui ne respire que la gloire de Jésus-Christ.

1° La première preuve de l'invincible force qui animait son courage, est l'extrême désir de souffrir que l'amour de Jésus-Christ lui avait inspiré dès sa plus tendre jeunesse, et qui s'était accru par des progrès continuels durant tout le cours de sa vie.

Les mouvements les plus amoureux de son cœur tendaient au martyre, comme les eaux douces vont à la mer, quelque amertume qu'elles trouvent dans son sein. Les torrents de larmes qui coulaient de ses yeux, ne sortaient que de son cœur blessé du regret de ne pouvoir sitôt répandre son sang. Rien ne lui semblait agréable, s'il ne portait les marques de la croix; et la vie même ne lui était chère, que parce qu'il espérait en faire un sacrifice d'amour, pour honorer celui que le Fils de Dieu avait fait pour lui sur le Calvaire. C'est ce qu'il dit au tyran qui pensait l'intimider par ses menaces, et dompter son courage par la grandeur des tourments qu'il devait endurer : « Vous ne savez pas, lui dit-il, par où il me faut attaquer pour me donner de la peur. Vous me menacez de la mort, et vous croyez par là m'effrayer, comme si la foi d'un chrétien était capable de ces faiblesses. Je ne crains point la mort, je la désire : ç'a été jusqu'ici le plus haut point de mon ambition, et c'est encore aujourd'hui le comble de mes vœux. Je ne crains qu'une seule chose, qui est que vous me soyez trop indulgent, et que, envieux de la gloire de mon martyre, vous n'ayez point autant d'ardeur pour me tourmenter que j'en ai pour souffrir. Je ne veux point qu'on m'épargne. Déchirez, brisez, démembrez, ne relâchez rien de la rigueur des supplices, éprouvez ma constance par tout ce que la cruauté peut inventer, afin que je ne perde rien du fruit de la victoire qui doit terminer un si glorieux combat. » O le généreux défi! ô le grand cœur, qui cherche la croix avec autant d'ardeur que les plus avares un trésor, et qui la reçoit avec autant de joie que s'il avait acquis une couronne!

Cette assurance qu'il témoigne en la présence de la mort, est la seconde marque de sa force, qui regarde avec des complaisances merveilleuses un objet qui n'a rien en soi qui ne soit effroyable, et qui ne puisse faire pâlir les plus assurés. On lui fait voir des tenailles, des chevalets, des roues; on étale devant lui les plus horribles tourments de son supplice; et son tyran, qui veut ébranler sa constance, n'oublie rien de ce qui peut rendre la mort plus effroyable, pour essayer de lui en donner de la peur. Le surprend-il par ce cruel artifice? l'étonne-t-il? le met-il en désordre? Rien moins. Il regarde froidement la mort sans changer de couleur, il l'attend sans se troubler; je dis trop peu, il la regarde avec joie, il l'attend avec impatience, il l'appelle avec des tendresses amoureuses, il lui ouvre les bras et le sein pour la caresser et lui faire un favorable accueil. Pourquoi? parce qu'il aime : et qui a beaucoup d'amour n'a point de crainte. La troisième marque de sa force est dans sa patience. Le martyre de saint Vincent est un miracle sans exemple. Au lieu que tous les autres martyrs meurent dans les tourments, les tourments le font vivre; et, par un prodige inouï, on ne le peut faire mourir que lorsqu'on cesse de le faire souffrir. Dacien le fait conduire à pied et chargé de fers, de Saragosse à Valence; et après l'avoir inhumainement traité dans tout le cours de son voyage, il commande qu'on le jette dans une obscure prison, et qu'il y souffre une faim cruelle l'espace de plusieurs jours, afin d'affaiblir son cerveau, et d'abattre l'esprit en matant le corps. Mais la faim, au lieu de l'épuiser, le nourrit; et cette longue soif, qui devait naturellement sécher ses os, brûler son sang, tarir ses veines, flétrir son visage, en rehausse la couleur, en

conservant la fraîcheur de son teint. Le tyran, qui pâlit à la vue de ce prodige, ne pouvant vaincre saint Vincent par la faim, l'attaque par la force. On le dépouille, on l'étend devant lui sur le chevalet, on le tire par les pieds avec des cordes, on donne la gêne à toutes les parties de son corps, puis on déchire ses membres disloqués à coups de fouets. Mais, par une merveille, la violence des coups lasse ceux qui les donnent, et fortifie celui qui les souffre; les bourreaux sont hors d'haleine, et le martyr les encourage : Vincent triomphe, Dacien se désespère. Les fouets, la gêne, la torture sont donc de trop faibles instruments pour renverser cette colonne, il en faut venir au fer; et le fer n'y suffisant pas, il faut employer le feu. On enfonce dans son corps déjà tout décharné des ongles tranchants, on lui découvre les os, on lui ouvre les entrailles, on va presque jusqu'à la source de la vie. Mais quelque effort qu'on fasse sur cette belle âme, on ne la peut arracher de son fort. Elle se fait un rempart de ses tourments, elle se couvre de ses plaies; et quoique ce soient autant de portes ouvertes à la mort, la mort, tout intrépide qu'elle est, n'y oserait pas entrer. Il ne reste que le feu, qui étant le plus violent de tous les supplices, ne devait pas manquer au plus grand cœur de l'univers. On le met sur un gril ardent, on le couche sur ce lit de flammes; et comme si la peine du feu n'était pas assez sensible, on y mêle le sel par un cruel artifice, pour lui donner des élans plus vifs, des battements plus douloureux, et des pointes plus pénétrantes. Qui ne croirait que cette victime sacrée se va consumer dans ces brasiers, et que son esprit peut bien s'élever au-dessus des flammes, et prendre son vol vers le ciel, mais qu'il ne peut longtemps soutenir un corps qui n'est plus qu'un squelette douloureux, et qui ne sera bientôt que de la cendre? Cependant il demeure ferme; et tant s'en faut qu'il quitte le combat, il le recommence avec une nouvelle vigueur. Vous diriez que l'ardeur du feu ne fait fondre sa chair que pour lui ôter ce qui lui restait de faiblesse. Il est, dit saint Augustin, dans cette machine ardente, comme un vase d'argile dans le fourneau; il s'y endurcit, mais il n'y brûle pas; et quoiqu'il perde tout son sang, il ne peut toutefois perdre la vie. Chose admirable! le feu devient le supplice du tyran et le triomphe du martyr. Le tyran vaincu renvoie Vincent dans la prison, qu'il fait parsemer de têts de pots cassés, sur lesquels on étend ce corps couvert de blessures; et, ne pouvant plus lui faire souffrir de nouvelles plaies, il trouve le moyen de lui faire ressentir de nouvelles douleurs, non en l'attaquant à force ouverte, mais en lui donnant une trêve plus cruelle que tous les assauts qu'il lui avait jusqu'alors livrés.

Mais en vain il emploie l'horreur des ténèbres et du silence pour obscurcir la gloire de son vainqueur. Le ciel est le théâtre de la vertu : les anges contemplent avec admiration ce rare spectacle, qu'il tâche de dérober aux yeux des hommes. Le Fils de Dieu descend du ciel pour dissiper par sa présence l'obscurité de sa prison : il porte le jour où le soleil ne peut porter sa lumière, et tire Vincent de ce lieu ténébreux comme un homme ressuscité, qui renaît du tombeau sans être mort, qui recouvre la vie sans l'avoir perdue, et qui reprend dans un corps nouveau son ancienne vigueur, non plus pour souffrir, mais pour faire peur aux tourments; non pour combattre, mais pour triompher de la fureur du tyran.

IIe PARTIE. — LA CRAINTE DES PLAISIRS FAIT MOURIR SAINT VINCENT.

Les douleurs n'ont fait que prolonger la vie du glorieux martyr. Voici le second combat où il va s'engager et le second miracle de sa force. Dacien surpris, comme l'on sait, de voir un homme qu'il tenait pour mort plein de force et de vigueur, pensa mourir lui-même de dépit : mais, dissimulant sa douleur pour essuyer la honte de sa faiblesse, il s'avise de tenter par la douceur celui qu'il n'avait pu gagner par la violence; et croyant que ce cœur de diamant, que le fer et le feu n'avaient pu dompter, s'amollirait dans les délices de la chair et du sang, il ne lui parle plus que d'emplois, que de charges honorables, et que de toutes sortes de contentements dont il lui promet la jouissance. Il change les chevalets en des trônes de gloire, les prisons en de superbes palais, les fouets et les chaînes en des cou-

ronnes, les lits de fer et de flammes en des lits de roses, où il le fait coucher, pour y prendre un repos délicieux parmi les fleurs et les parfums ; en un mot, il n'omet rien de ce qui a coutume de vaincre les plus grands courages, de corrompre les plus sages esprits, d'affaiblir les plus forts, et des vainqueurs en faire des captifs et des esclaves. Que fait Vincent au milieu de ces charmes et de ces appas? Il tremble, ce grand cœur, et je ne m'en étonne pas; parce que c'est le propre de la force de craindre le plaisir, autant qu'elle est amoureuse des souffrances. Il fuit, mais il ne quitte pas pourtant le combat; parce que la volupté est un ennemi qu'on ne combat qu'en fuyant. Il meurt dans cet effort; et son corps ne pouvant suivre le mouvement de son esprit, il le quitte sur la place, de peur qu'il ne retarde la vitesse de sa course. Perd-il la victoire en mourant? Bien loin de la perdre par sa mort, il la consomme, et ferme le cercle de sa couronne. S'il meurt sans douleur, son martyre en est plus rare, et n'en est pas moins méritoire. Comme sa vie n'a été qu'un sacrifice de douleurs, sa mort ne doit être qu'un triomphe de joie. Tirons de son exemple cette importante maxime, que pour être vraiment fort et généreux comme lui, il faut changer nos craintes et nos désirs ; craindre ce que tous les hommes désirent, et désirer ce qu'ils craignent.

Vous croyez, M. F., dit saint Augustin, que les disgrâces du siècle sont à craindre, et que ses faveurs ne le sont pas; c'est un abus. Je crains plus la prospérité du monde que ses malheurs. L'adversité ne peut nuire à celui que la prospérité ne peut corrompre. Que nous sommes éloignes du sentiment des martyrs, et que nous faisons un mauvais usage des passions et des mouvements de notre âme ! Saint Vincent a cherché avec ardeur les souffrances et la croix, et nous la fuyons avec horreur ; il a fui les plaisirs et les a plus redoutés que la mort, et nous les cherchons avec une soif insatiable; hardis et téméraires où nous devrions être timides, lâches et timides où nous devrions être invincibles, nous craignons la pauvreté qu'il a choisie pour son trésor, la faim dont il a fait ses délices, les douleurs qu'il a préférées aux plaisirs, les opprobres qu'il a plus estimés que les couronnes, la mort qu'il a embrassée comme son asile. Nous craignons la colère des grands qu'il a méprisée, leurs menaces dont il s'est moqué, leur puissance qu'il a vaincue par la grandeur de son courage, leur cruauté qn'il a lassée par sa patience, et nous ne craignons point de perdre la sainteté et l'innocence en les exposant témérairement à tant de dangers et d'occasions, dont la seule peur a été capable de lui arracher la vie. Mondains, ne rougissez-vous point de vos déréglements? Pendant que les enfants de Dieu cherchent de nouveaux martyres au milieu de la paix, et qu'ils pratiquent avec une admirable ferveur la prière, le jeûne, la retraite, les veilles, les mortifications de l'esprit et les austérités du corps, n'êtes-vous point honteux de vivre dans une vie si lâche, si voluptueuse, si sensuelle, et si contraire à celle de Jésus-Christ? Tous vos soins et toute votre industrie ne tendent qu'à inventer tous les jours de nouveaux plaisirs, c'est-à-dire de nouveaux piéges à la vertu. Vous voulez être mollement couchés, mollement vêtus, mollement traités ; vous fuyez avec étude toutes les incommodités du corps, vous craignez le soleil, la poussière, le vent : et vous ne craignez point ce feu qui vous dévorera dans les enfers, ce ver immortel qui vous rongera sans cesse, ces tristes et funestes désespoirs qui s'empareront de votre âme, ces ténèbres, ces pleurs, ces grincements de dents et tous ces effroyables tourments que la justice de Dieu prépare à vos sensualités?

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Quid quæris, et quid vis discere a nobis? Parati sumus mori magis, quam patrias Dei leges prævaricari. (II Machab., VII, 2.)

Nouveau Testament. — Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere. (Matth., x, 28.)

Qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. (Id., *ibid.*, 39.)

Æstimati sumus sicut oves occisionis, sed in his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos. (Roman., VIII, 36.)

Quod in præsenti momentaneum est, et leve tribulationis nostræ, supramodum in sublimitate, æternum gloriæ pondus operatur in nobis. (II Cor., IV, 17.)

2. — SS. PÈRES.

Magnum spectaculum spectavimus, oculis fidei, martyrem sanctum Vincentium, ubique vicentem, vicit in verbis, vicit in pœnis, vicit in confessione, vicit in tribulatione, vicit exustus ignibus, vicit submersis fluctibus postremo, vicit tortus, vicit mortuus. (S. Augustin., *Serm.* 274.)

Quis istam patientiam militi suo donavit? Nisi qui pro illo sanguinem fudit; cui pro illo dicitur in psalmo, quoniam tu es patientia mea, Domine, Domine, spes mea a juventute mea. (*Ibid.*)

Hodie evidenter ostenditur nobis judex ferax, tortor cruentus, martyr invictus, in cujus corpore pœnis variis exarato, jam tormenta defecerant, et adhuc membra durabant. (*Ibid.*)

Quidquid pœnarum ferientis ira excogitabat, insuperabilis martyr fortiter patiendo vincebat. (Id., *Serm.* 1 *de sancto Vincentio.*)

Fovebat laceratos artus medica Dei manus. (Id., *Serm.* 2.)

Tremor judicem occupat, dolor lacerat, furor inflammat. (*Ibid.*)

Duplicem aciem producit mundus contra milites Christi; terret ut frangat, blanditur ut decipiat. (Id., *Serm.* 5 *de eodem sancto.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Si nous considérons le trouble d'esprit du bourreau et le calme du martyr, nous verrons aisément de quel côté est le supplice. (S. Augustin., *Serm.* 274 *de sancto Vincentio.*)

2. Job se plaignant de l'excès de ses souffrances, disait que sa chair n'était pas de marbre ni d'airain pour résister à de si longues et de si violentes douleurs. *Nec fortitudo lapidum, fortitudo mea, neque caro mea, ænea est.* On peut dire que saint Vincent avait la dureté de l'un et la force de l'autre. (Id., *ibid.*)

3. Les philosophes païens traitant de la vertu de patience, sont héroïques en paroles et lâches en effets; les chrétiens, au contraire, dit saint Ambroise, conforment leurs œuvres à leurs discours. *Nobis res sociæ verbis, et verba rebus.* (*Serm.* 7.) Cette vérite applicable à tous les martyrs, l'est particulièrement à notre saint.

4. Un corbeau porta autrefois à manger à Elie, caché dans une caverne; un corbeau fut envoyé près du corps de saint Vincent pour le protéger. *Obtinuit Elias, a corvo ut aleretur; obtinuit Vincentius a corvo ne comederetur.* (S. Augustin., *Serm.*, *de sancto Vincentio.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Foi. Il répondit au tyran : *Unum Deum colo; illi soli servio.*

Joie de souffrir pour Jésus-Christ. On peut dire de lui comme de tous les martyrs : *Non terrent crucifixi hæredes supplicia mortis, sed poscunt, et reficiunt maturatæ resurrectionis lætabunda solemnia.* (S. Augustin., *Serm.* 1 *de sancto Vincentio.*)

Amour de Jésus-Christ. Cet amour faisait sa force : *Amore Christi resistebat.*

Constance. En voyant l'appareil de son affreux supplice, il s'écrie : *Hoc est quod semper optavi, et votis omnibus concupivi.* (S. August., *ibid.*)

3. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

SERMO I DE SANCTO VINCENTIO MARTYRE.

(A sancto Augustino, *Serm. de Sanct.*)

1. Vincentius mundum vincens. — 2. Infirmitas carnis confirmata a spritu in martyrio

Vincentii. — De furore persecutoris et de patientia martyris.

—

IIe PLAN.

SERMO IN NATALI SANCTI VINCENTII MARTYRIS.

(A sancto Leone Magno.)

1. De virtutibus sancti Vincentii. — 2. De singulis ultimæ passionis Vincentii; de ejus victoriis et laudibus.

—

IIIe PLAN.

SERMO I DE PRÆCONIIS SANCTI VINCENTII.

(A Guillelmo Parisiensi.)

TEXTE : *Vincenti dabo edere de ligno vitæ.* (Apoc., II, 7.)

TRIA PUGNANTI NECESSARIA :

1. Fortitudo in humilitate, spe et pietate. — 2. Discretio. — 3. Audacia qua sanctus Vincentius vicit, in pœnis, in ignibus, in fluctibus.

—

IVe PLAN.

SERMO DE LAUDIBUS SANCTI VINCENTII.

(A Dionysio Carthusiano.)

1. De ejus magnanimitate. — 2. De ejus fortitudine et patientia. — 3. De ejus eminentia propter miracula.

—

MODERNES.

Ier PLAN.

AMOUR DE DIEU.

(Le P. Martineau.)

TEXTE : *Certamen forte dedit illi ut vinceret.* (Sap., X, 12.)

1er POINT. — L'AMOUR DE DIEU RENDIT VINCENT TRIOMPHATEUR DU MONDE EN LUI FAISANT MÉPRISER :

Subdivisions : 1. Les honneurs profanes. — 2. Les biens terrestres.

2e POINT. — L'AMOUR DE DIEU LE FIT TRIOMPHER DES SUPPLICES.

Subdivisions : 1. Sa constance devant les juges. — Son héroïsme devant ses bourreaux.

—

IIe PLAN.

ÉPREUVES ET TRIOMPHE.

(Par M. l'abbé C. Martin.)

TEXTE : *Proba me, Deus, et scito cor meum.* (Ps. CXXXVIII.)

LES TROIS ÉPREUVES DE SAINT VINCENT :

1er POINT. — DANS SA FOI.

Subdivisions : 1. Il est cité devant le tribunal du juge païen. — Il confesse publiquement sa croyance.

2e POINT. — DANS SON COURAGE.

Subdivisions : Il est menacé des plus cruels supplices. — 2. Il les endure avec héroïsme.

3e POINT. — DANS SA CHARITÉ.

Subdivisions : 1. Il meurt par amour pour son Dieu. — Il meurt pour édifier et convertir les païens.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. AUGUSTIN.	— Serm. 11, 12 de Sanctis.
	— Serm. 8 et 9 ex additis.
	— Serm. 112 ex diversis.
S. PAULIN.	— Carm. 26.
PRUDENCE.	— Hymn. de sanct. Vincentio.
S. LÉON.	— Serm. in natali sancti Vincentii.

ASCÉTIQUES.

LE P. NOUET.	— Vie de Jésus dans ses Saints.
LE P. CROISET.	— Exercices spirituels.

HAGIOLOGUES.

BOLLANDUS.	— Acta Sanctorum.
SURIUS.	— Vita Sanctorum.
RIBADENEIRA.	— Id.
BAILLET.	— Vies des Saints.
GODESCARD.	— Id.
RHORBACHER.	— Id.

Tous ceux qui ont fait les Vies des Saints.

PRÉDICATEURS.

ANCIENS.

GUILLAUME DE PARIS.	— 2 serm.
S. THOMAS.	— 1 id.
DENIS LE CHARTREUX.	— 1 id.

MODERNES.

BIROAT.	— 1 panégyrique.
SENAULT.	— 1 id.
MARTINEAU.	— 1 id.
NOUET.	— 1 entretien.
HOUDRY.	— 1 panégyrique.
ANSELME.	— 1 id.
BOILEAU.	— 1 id.
DE LA ROCHE.	— 1 id.
ANDRÉ TERRASSON.	— 1 id.
SÉRAPHIN DE PARIS.	— 1 id.
BOURRÉE.	— 1 id.
SENSARIC.	— 1 id.

7. MARTYROLOGE. — S. Vincent, m. — S. Anastase, id. — SS. Vincent, Oronce et Victor, mm. à Embrun. — S. Gaudence, év. — S. Sere, conf. — S. Dominique, ab. — S. Vulphe, m. — S. Blidieu, év. — S. Gauthier, id. — Sainte Lusthilde, v. — S. Blindrun, év.

23 janvier. — MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE.

(Voir pour le même sujet notre *Mois de Marie des Prédicateurs*, t. II, p. 299.)

EXPOSITION.

La bienheureuse Vierge Marie, ayant atteint sa quatorzième année, les prêtres du Seigneur auxquels elle avait été confiée après la mort de ses parents, résolurent de la marier conformément au précepte de la loi, à un homme de sa tribu. Cette loi, dit saint Jean Damascène, interdissait aux jeunes filles du temple, un séjour dans le lieu saint, prolongé au delà de cet âge.

A cette nouvelle, la chaste Vierge se troubla. Un auteur très-ancien, cité par saint Grégoire de Nysse, dit qu'elle se défendit longtemps avec beaucoup de modestie, rappelant à ceux qui étaient chargés de sa conduite, que, non-seulement avant sa naissance, ses parents l'avaient vouée et depuis engagée au service du temple, mais qu'elle-même avait aussi voué au Seigneur sa virginité. Ses désirs ne purent être exaucés, parce qu'ils étaient contraires aux usages de la nation, aux prescriptions légales et aux traditions de la synagogue.

Devant être mariée à un homme de sa tribu, les prêtres convoquèrent les jeunes hommes de la tribu de Juda et de la famille de David, pour faire un choix, d'après une ancienne tradition, rapportée par saint Jérôme, saint Eusthathe, saint Epiphane et saint Grégoire de Nysse. Le grand-prêtre, fit dans cette circonstance, ce qu'avait fait autrefois Moïse à l'élection d'Aaron; il se fit remettre par chacun des jeunes gens une branche morte d'amandier, portant leur nom. Il les déposa toutes sur l'autel, et demanda au Seigneur de faire fleurir la tige de celui qu'il aurait choisi lui-même pour être l'époux de la vierge. Le miracle eut lieu. La tige fleurie était celle du nommé Joseph, fils de Mathan.

Ce prodige était déjà un premier accomplissement de ces paroles du prophète : « Un rejeton sortira de la tige de Jessé; une fleur s'élèvera de ses racines et l'esprit du Seigneur reposera sur lui. » (Is., XI, 1.) C'est ainsi, ajoutent les saints Pères précités, que la Vierge Marie devint l'épouse de Joseph, l'homme saint et juste par excellence, choisi de Dieu pour veiller sur la Mère de Dieu et sur l'enfant divin.

INSTRUCTION

SUR LE MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE.

TEXTE : *Desponsata... Maria Joseph.* (Matth., I, 18.)

Le mariage de Marie et de Joseph est un des grands faits de l'histoire sacrée. Il attire naturellement, et il doit attirer l'attention pieuse des chrétiens. On peut y remarquer et y faire remarquer, dit le P. Ventura, 1° les *Mystères* qui en furent le but; 2° les *Vertus* qui en furent la base.

1re CONSIDÉRATION. — BUT DU MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE.

La chute de l'homme par le péché originel; le plan que Dieu avait formé de réparer cette chute par l'Incarnation de son Verbe : voilà les grandes vérités qu'il faut savoir avant toutes choses; voilà les grands principes desquels il faut toujours partir pour comprendre et pour expliquer le mystère même de l'Incarnation, et les autres mystères qui se rattachent à celui-là.

Or, en même temps que Dieu avait arrêté de réparer l'humanité déchue par l'Incarnation de son Fils, il avait arrêté aussi que son Fils naîtrait d'une vierge. Rien n'est plus certain et plus reconnu dans toute l'Ecriture. Ce dessein de Dieu, les patriarches l'avaient exprimé dans leurs actions, la loi l'avait figuré dans ses rites, les prophètes l'avaient annoncé dans leurs prophéties, tous les peuples l'avaient su par la tradition; c'était là une croyance universelle du monde.

Et cette vierge qui enfantait le Sauveur promis devait être une fille d'Israël. C'était Marie qui était prédestinée à une si haute prérogative.

Mais il se présentait plusieurs difficultés. La loi de Moïse et l'opinion publique se tenaient prêtes à punir ou tout au moins à humilier profondément cette jeune fille, si elle enfantait le Messie divin sans avoir autour d'elle une protection contre la loi et l'opinion publique. Et cette punition et cette humiliation, non-seulement devant les Hébreux, mais devant tout l'univers et devant tous les siècles, auraient nécessairement rejailli jusque sur Dieu lui-même et sur son Christ. Le Seigneur ne pouvait pas permettre qu'il en fût ainsi. On comprend cela et on le comprend mieux qu'on ne s'aurait l'exprimer.

Il fallait donc que Marie eût un protecteur, un époux terrestre et légal pour garantir l'honneur du mystère qui devait s'accomplir en elle. En même temps, il fallait que cet époux dût respecter sa virginité d'une manière absolue, pour qu'elle restât celle de qui il est écrit : *Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils.* Mais où trouver un tel époux? je ne dis pas seulement dans le monde idolâtre, mais même dans la nation juive tout entière, seule adoratrice du vrai Dieu, chez laquelle celui qui n'avait pas de postérité était réputé maudit de Dieu, et déshonoré devant les hommes, par suite de l'espérance dont tout Hébreu se berçait de coopérer à la naissance temporelle du Messie. Or, cet époux rare, unique, particulier, cet homme si au-dessus de l'humanité, d'une vertu toute nouvelle et absolument inconnue jusqu'alors au monde, d'une vertu prodigieuse et prodige de toutes les vertus, Dieu l'a trouvé dans saint Joseph que l'Evangile appelle, pour cette raison, *le juste* par excellence.

Et maintenant que Marie est unie à cet époux qui a entendu la grande parole de la virginité, le Saint-Esprit peut venir et accomplir son œuvre. Par le moyen de ce vrai, mais tout virginal mariage de Marie et de Joseph, l'Incarnation est possible parmi les hommes sans que ni le Christ, ni sa mère aient rien à craindre de leur malignité. « Comme ce prodige d'une vierge qui conçoit sans perdre sa virginité, dit le P. Ventura, était supérieur aux lois de la nature, il fallait un Dieu pour l'opérer; mais comme ce même prodige surpassait également toute créance, il fallait un homme pour le cacher. De même que l'Esprit saint est l'auteur qui opère le mystère, de même Joseph est le voile qui le recouvre, l'ange nouveau que Dieu a posé à la porte du vrai paradis terrestre pour en garder rigoureusement l'entrée, le nuage sacré, le voile du temple qui dérobe à tout regard profane la vue de l'arche véritable, du vrai tabernacle de Dieu parmi les hommes, en sorte que la pureté sans tache par laquelle Joseph est réellement époux sans en exercer les droits, est précisément ce qui fait de lui le coopérateur visible, le ministre fidèle sur la terre du plus profond conseil du Très-Haut, du plus grand des mystères du ciel. »

L'Incarnation, tel fut donc le but évident, le but unique de ce mariage exceptionnel, de ce sposalice virginal de Marie avec saint Joseph.

IIe CONSIDÉRATION. — VERTUS QUI FURENT LA BASE DE CE MARIAGE.

Et les vertus qui furent la base de cette angélique union, il n'est pas facile de les énumérer; il n'est pas facile surtout de se faire une idée de leur excellence et de leur perfection. Quand on formerait, pour ainsi dire, un faisceau de toutes celles qui ont sanctifié tous les justes ensemble, ce ne serait pas encore là le capital spirituel que Joseph et Marie apportèrent à leur mariage. De sorte qu'il faut

dire avec le P. Ventura : « De ce que Marie, et non une autre, a été choisie pour être la mère de Dieu, concluons d'abord avec l'Ecriture qu'elle a été la plus sainte de toutes les femmes ; et de ce que Joseph a été choisi pour être l'époux de la mère de Dieu, il s'ensuit qu'il a été le plus saint, le plus parfait de tous les hommes, et que toutes les vertus qui, séparées, font la gloire des anciens patriarches, se trouvèrent réunies en lui, et qu'il les possédait dans leur plus grande perfection. »

Après avoir posé ce principe et tiré d'avance cette conclusion générale, il faut indiquer les vertus particulières qui servent de fondement à l'union de Marie et de Joseph. D'abord c'est la virginité, la vertu par excellence, celle que le Fils de Dieu appelle de son nom, à lui ; ce Verbe, cette parole, cette chose que tout le monde ne comprend pas, que personne avant son avénement ne comprenait. Mais Marie et Joseph l'avaient comprise. Voici en Marie et Joseph, deux âmes qui ont entendu la grande parole de la virginité, avant que Jésus-Christ l'eût prononcée ; qui s'y consacrent avant que sa valeur en soit connue ; qui en arborent le glorieux étendard et en ouvrent les voies pour y attirer en foule les deux sexes, avant que la récompense en soit prononcée, et qui contribuent à la naissance de l'auteur de l'Evangile par la pratique de la vertu la plus sublime et la plus parfaite que l'Evangile dût prêcher dans la suite... Ce fut la virginité qui fut le plus bel ornement de leur union conjugale ; elle en fut aussi le fondement et la base.

Par cela même, ô quelle union ! ô quel sposalice ! s'écrie le P. Ventura. Peut-on rien imaginer de plus pur, de plus saint, de plus sublime ! Dans les autres mariages, la virginité est formellement exclue ; dans celle-ci elle est formellement requise. Si Marie ne s'était résolue à demeurer vierge, elle n'eût jamais été annoncée comme mère du Dieu qui ne devait avoir qu'une vierge pour mère. Et de même, si Joseph n'avait pas pris la même résolution, il n'eût jamais été l'époux de Marie qui ne devait avoir qu'un homme vierge pour époux. Aussi est-ce pour cela, selon la gracieuse idée de Gerson, que ce mariage est non-seulement fondé sur la virginité des époux; que non-seulement la virginité en fut la condition nécessaire, le lien mystérieux, mais qu'on vit encore en lui, pour la première fois sur la terre, la virginité se marier avec la virginité : *In eo connubio virginitas nupsit.*

Chacun des deux conféra indubitablement à l'autre la possession de son propre corps, sans quoi il n'y aurait eu qu'un simulacre de mariage ; mais avec une entière confiance que l'Esprit saint leur avait inspirée, que tous deux, loin de violer réciproquement ce sacré dépôt, l'auraient réciproquement conservé intact. Aussi est-ce pour cela que ce furent deux pierres précieuses qui s'unirent ensemble sans rien perdre de leur prix ; deux rayons qui se rencontrèrent ensemble sans rien perdre de leur clarté, deux lis qui s'entrelacèrent sans rien perdre de leur candeur : *Virginitas nupsit.*

La seconde vertu qui complète la première et sert avec elle de fondement à l'union de Marie et de Joseph, c'est l'humilité. L'humilité de Marie, il n'y a pas à en parler ici. Nous savons bien par toute l'Ecriture que la sainte Vierge est la plus humble des femmes. Mais il faut remarquer celle de Joseph dans un fait de l'Evangile dont le P. Ventura donne, avec quelques docteurs, une explication qui, si elle n'est pas l'explication commune, est certainement fort ingénieuse et il faut ajouter fort édifiante. Il s'agit du fait rapporté au verset 19 du premier chapitre de l'Evangile selon saint Matthieu. Lorsque Marie revint d'auprès de sa cousine Elisabeth, Joseph s'aperçut de son état de grossesse, mais il ne s'abandonna pas aux jugements téméraires, aux soupçons injurieux, aux inquiétudes irritantes. Bien loin de là ; car de suite il avait pénétré le mystère, et voici ce qui se passait dans son esprit. Il connaissait l'admirable sainteté de Marie ; il savait qu'elle était un miracle de grâce. Il l'avait prise dans le temple aux mains d'Anne la prophétesse. Depuis qu'elle habitait dans sa maison, il avait été le témoin continuel de son innocence, de la pureté de sa vie, de la droiture de ses affections, de son amour de la retraite, de son esprit de prière ; il la voyait, dit saint Pierre Chryso-

logue, tranquille, sereine, le visage tout illuminé du rayon de la sainte virginité. Non, non ; il ne soupçonna point en elle une faiblesse de la nature.

Bien autres furent ses pensées. Il était versé dans les Ecritures. Sachant que le Messie devait naître d'une vierge et que l'époque en était arrivée, il ne douta pas que Marie, sa sainte épouse, ne fût cette vierge privilégiée. Et voilà pourquoi il prit la résolution de la quitter, car il se disait à lui-même (nous citons le R. P. Ventura) : « Qui suis-je pour oser retenir auprès de moi en qualité d'épouse, pour oser traiter comme mon égale la Mère de mon Dieu? Oh! je ne suis pas assez pur, je ne suis pas assez saint pour habiter sous le même toit en société d'une si grande et si noble créature. Malheureux que je suis! Un Oza tombe frappé de mort pour avoir approché avec trop de légèreté une main coupable de l'arche matérielle du Testament ; qu'adviendrait-il de moi s'il m'arrivait une seule fois de manquer de la vénération qui est due à cette arche vivante de la nouvelle alliance où se cache la vraie manne du ciel, et, non la loi, mais le législateur de la terre. Et puisque Dieu m'a rigoureusement célé un si grand mystère, et qu'il n'a pas voulu que je le connusse tout d'abord, par cette conduite à mon égard, ne me montre-t-il pas clairement qu'il ne me réserve pas, indigne que j'en suis, l'insigne honneur d'en voir de près l'accomplissement? » Tels furent les réflexions, les sentiments de Joseph en présence du nouvel état de Marie. Ainsi donc, quand l'évangéliste fait observer que ce fut à cause de sa justice que Joseph hésita à retenir auprès de lui Marie, par cette *justice* de Joseph, l'évangéliste n'a voulu faire allusion qu'à sa profonde humilité.

Joseph ne se propose donc pas de répudier Marie pour un crime, mais de s'en séparer par respect. Sa résolution n'était pas un acte de jalousie vengeresse, en présence d'une présomption d'infidélité, mais un acte d'humilité profonde en présence d'un grand et ineffable mystère. Nous avons tenu à citer tout ce long passage pour ne pas nous exposer à affaiblir l'opinion du P. Ventura et des docteurs qu'il suit, qu'il cite et qu'il paraphrase. Et il trouve dans le texte de saint Matthieu une preuve à l'appui de cette opinion dont nous copions également ici le développement. Nous ne répondons pas de sa valeur, bien entendu. Nous n'avons pas cette prétention. Le P. Ventura est assez riche par le savoir et le génie, il a de quoi répondre.

Ce n'est pas tout, dit-il. Le discours de l'ange ne permet aucunement de douter que l'humilité, la défiance de soi-même, la crainte respectueuse qui est comme la pudeur de l'âme, ne fussent l'unique motif de la résolution de Joseph, attendu que Gabriel ne l'accuse pas, mais l'encourage ; ne le réprimande pas, mais le rassure en lui disant : Veuillez ne pas craindre, ô Joseph : *Noli timere* (Matth., I, 20) ; douce parole qui n'implique pas de reproche pour un jugement injuste, mais un encouragement pour une vertu timorée. Et remarquez que cette parole n'est autre que celle que le même archange avait peu auparavant adressée à Marie, troublée de s'entendre dire qu'elle deviendrait mère de Dieu, elle qui avait juré de demeurer vierge : *Ne timeas, Maria.* Ainsi donc, la même parole qui servit à calmer la timide pudeur de Marie, est employée à rassurer l'humilité craintive de Joseph. L'ange parle à Joseph avec la même familiarité, avec la même bienveillance, avec la même douceur avec lesquelles il avait parlé à Marie ; parce que tous deux tremblent, pâlissent, hésitent pour des motifs vertueux, surnaturels, divins ; parce que, pour le même motif de sainteté, de justice, de foi pour lequel Marie refuse d'être la mère de Dieu, Joseph redoute d'être l'époux de la mère de Dieu : *Ne timeas, Maria. Noli timere.*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Plans divers. — 5. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Cum esset desponsata Mater ejus Maria Joseph, antequam convenirent, inventa est in utere habens de Spiritu sancto. (Matth., I, 18.)

Joseph, noli timere accipere Mariam conjugem tuam. (Id,, *ibid.*, 20.)

Joseph accepit Mariam conjugem suam. (Id., *ibid.*, 24.)

Missus est angelus Gabriel a Deo in civitatem Galilææ cui nomen Nazareth, ad virginem desponsatam viro cui nomen erat Joseph, de domo David, et nomen virginis Maria. (Luc., I, 26-27.)

2. — SS. PÈRES.

Verbum est sponsus et sponsa caro humana, et utrumque Filius Dei et idem filius hominis. Illi uterus virginis Mariæ, thalamus ejus est. (S. Augustin., *Tr.* 8 *in Joan.*)

Hic thalamus in quo Verbum humanam animam sibi desponsavit. (Proclus., *Hom. de Nativ. Dom.*)

Providetur sponsus, providetur maritalis species, ut celet miraculum, ut tegat signum, ut velet Virginis partum, ut crimini non det locum, ut furentis insidias sic eludat. (S. Chrysol., *Serm.* 146.)

Hæc sola terra fide aperta, non corruptione, germinare potuit Salvatorem. (S. Ildephons., *de Virginit. Beat. Virg.*, c. 2.)

Necessario desponsata est Maria Joseph, quando per hoc et a canibus sanctum absconditur, et Virginis tam verecundiæ parcitur quam famæ providetur. Quid sapientius? Quid dignius divina providentia? Uno tali consilio secretis cœlestibus et admittitur testis et excluditur hostis, et integra servatur fama Virginis matris. (S. Bernard., *Hom.* 2 *super* MISSUS EST.)

3. — COMPARAISONS.

AGER. Virgo est ager incultus, et tamen proferens spicam. (S. Hesychius, *Serm. de Laud. B. V.*)

CLIBANUS. Sicut in clibano duo sunt, scilicet ignis et panis, sic in utero Virginis, ignis et panis. Ignis, Spiritus sanctus; panis Christus. (S. Bonavent., *in Ps.* LIII.)

TERRA INVIA. B. Virgo dicitur invia, quia nullus homo transivit per eam. (S. Vinc. Ferr., *Serm.* 3 *de Nat. B. V.*)

FONS. Fons universo orbi medicinam afferens. (S. J. Damasc., *Orat.* 1 *de Nat. V. M.*)

HORTUS. Vocavit te hortum conclusum is qui ex te ortus est sponsus. (S. Hesych., *Serm.* 2 *de Laud. B. V.*)

NUBES. Nubes erat secundum hæreditatem Evæ; levis erat secundum virginitatis integritatem. Levis erat, quæ non homini quærebat placere, sed Deo. (S. Ambros., *Serm.* 5 *in Ps.* CXVIII.)

OLIVA. Instar olivæ fructiferæ virtutum omnium domicilium efficitur. (S. J. Damasc., *de Fide orthod.*, l. IV, c. 15.)

PARADISUS. Ad hunc paradisum serpens aditum uon habuit. (Id., *Orat.* 2 *de Dormitione B. V.*)

PORTA. Porta in domo Domini clausa virgo est Maria, semper intacta. (S. Ildeph., *Serm.* 6 *de Assumpt. B. V.*)

TERRA. B. Virgo est terra quæ germinavit uvam non plantatam, vinum sine vite, et fluvium sine fonte. (S. Hesych., *Serm. de Laud. B. V.*)

THALAMUS. O admirabilem thalamum de quo speciosus forma prodiit sponsus. (S. Ildeph., *Serm.* 7 *de Assumpt. B. V.*)

VAS. Vas innocentiæ purissimæ sine macula et labe. (Idiota, *de Contempl.*, c. 6.)

4. — PLANS DIVERS.

PLAN.

EXPOSITION.

(M. l'abbé Combalot.)

1er POINT. — HISTOIRE DU MARIAGE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE D'APRÈS LES SAINTES ÉCRITURES.

2e POINT. — HISTOIRE DE LA SAINTE UNION DE SAINT JOSEPH ET DE LA SAINTE VIERGE.

—

PLAN

RÉSUMÉ DE TOUT LE MYSTÈRE.

(M. l'abbé C. Martin, *Mois de Marie des Prédicateurs.*)

1re CONSIDÉRATION. — ALARMES DE MARIE.

2e CONSIDÉRATION. — RAISONS DU MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE.

Subdivisions : 1. Obéissance à l'ancienne loi. — 2. Protection d'un époux. — 3. Défense de son honneur et de sa vie.

—

3e CONSIDÉRATION. — CARACTÈRE DES FIANÇAILLES ET DU MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE.

Subdivisions : 1. Pureté angélique. — 2. Union des âmes, essence du mariage. — 3. Ce mystère est le principe de la réhabilitation de la société conjugale.

(Voir Carthagène, qui a treize homélies sur ce sujet.)

5. MARTYROLOGE. — Les fiançailles de la sainte Vierge. — Sainte Émérentiane, v. et m. — S. Parmenas, diacre. — SS. Sévérien et Aquila, mm. — S. Aclos, id. — S. Ildefonse, év. — S. Martirius, moine. — S. Clément, év. — S. Agathange, m. — S. Jean l'Aumônier. — S. Mainbode, m. — S. Urbain, év. — S. Bernard, id. — S. Maibeu, id.

24 janvier. — SAINT TIMOTHÉE, évêque et martyr.

VIE DE SAINT TIMOTHEE.

Saint Timothée, premier évêque d'Éphèse. que saint Paul appelle en plusieurs endroits de ses lettres son disciple bien-aimé, son cher fils, son frère, était de Lystres, en Lycaonie, province de l'Asie Mineure. Son père était gentil, et sa mère, nommée Eunice, était juive. Eunice avait embrassé la religion chrétienne, aussi bien que Loïs, grand'mère de Timothée, au premier voyage que firent à Lystres saint Paul et saint Barnabé. Elles se distinguèrent toujours parmi les fidèles par leur zèle et par leur piété. Saint Paul rend témoignage de leur foi, quand il dit dans sa seconde lettre à Timothée : « Me remettant dans son esprit cette foi, qui dans vous n'a rien de faux, et qui a été auparavant si constante dans Loïs votre aïeule et dans Eumice votre mère. » Ce fut par les soins de ces deux saintes femmes que Timothée fut élevé dans la piété aussi bien que dans la science des saintes lettres, et il fit de si grands progrès dans la vertu, que saint Paul revenant à Lystres avec Silas, le trouva déjà tout formé pour le saint ministère; il le choisit donc pour être le compagnon de ses voyages et de ses travaux dans la prédication de l'Evangile. Il le circoncit, non qu'il crût que la circoncision charnelle fût d'aucune utilité, mais afin qu'il pût annoncer les vérités de la foi aux Juifs qui étaient en grand nombre dans cette province et qui n'auraient jamais voulu l'écouter, et l'auraient regardé comme infidèle, s'il ne s'était soumis à cette cérémonie légale. Depuis ce temps-là, saint Paul le regarda, tout jeune qu'il était, comme son coadjuteur et son frère.

Les éloges que lui donne saint Paul dans ses lettres, font voir l'estime qu'il en faisait, et avec quelle tendresse il l'aimait. « Je vous ai envoyé, écrit-il aux Corinthiens, Timothée, mon fils bien-aimé, et fidèle dans l'œuvre du Seigneur. » Il le met sur le même rang que lui, dans le titre de la lettre qu'il écrit aux fidèles de la ville de Philippes : « Paul et Timothée, dit-il, serviteurs de Jésus-Christ : à tous les saints en Jésus-Christ, qui sont à Philippes. » Il fait la même chose écrivant à ceux de Thessalonique, et il ajoute : « Nous vous avons envoyé Timothée notre frère, et ministre de Dieu dans l'Evangile de Jésus-Christ. » Et dans sa lettre à ceux de Philippes : « J'espère, dit-il, que je vous enverrai bientôt Timothée, parce que je n'ai personne qui s'accorde si bien avec moi, ni qui s'intéresse si cordialement à vous ; car tous cherchent leurs intérêts, et non les intérêts de Jésus-Christ. Mais jugez de lui par votre propre expérience ; car il m'a aidé dans le ministère de l'Evangile, comme un fils ferait à son père. » Enfin, écrivant aux Colossiens : « Paul, apôtre de Jésus-Christ par l'ordre de Dieu, dit-il, et Timothée son frère. » La grande affection que lui portait un apôtre aussi éclairé

et aussi rempli de l'amour de Jésus-Christ qu'était saint Paul, fait juger combien celui qu'il aimait avec tant d'estime et de tendresse était digne de tous ces éloges.

Le premier voyage que saint Timothée fit avec saint Paul, fut celui d'Asie en Macédoine. Là il eut beaucoup de part aux nombreuses conversions que l'apôtre y opéra. Il le suivit dans toutes les villes de la province, jusqu'à Berée, où il le laissa avec Silas pour travailler à cette nouvelle vigne du Seigneur et y affermir les fidèles dans la foi. Saint Paul étant à Athènes, fit venir Timothée, afin qu'il l'aidât dans cette moisson ; mais ayant appris que les chrétiens de Thessalonique étaient maltraités, il changea d'avis et il leur envoya son cher disciple pour les rassurer, les fortifier dans la pratique de la vertu, et les préparer à la persécution qui menaçait cette Eglise.

Saint Timothée revint ensuite trouver saint Paul à Corinthe, et accompagna cet apôtre dans tous les voyages qu'il fit à Jérusalem, en Grèce, en Asie, en Macédoine, en Achaïe, en Palestine et jusqu'à Rome, partageant avec lui les peines qu'il souffrait pour Jésus-Christ et les fatigues de l'apostolat.

Si saint Timothée eut tant de part aux travaux de saint Paul, il n'en eut pas moins à ses conquêtes. L'Apôtre étant à Rome, l'envoya visiter diverses Eglises particulières; il opéra dans ces courses un bien infini. A Philippes, il fut fait prisonnier pour la foi. La joie qu'il eut de souffrir pour la vérité, lui fit regarder les mauvais traitements qu'on lui infligea comme des faveurs du ciel. Mis en liberté, il revint à Rome trouver saint Paul, avec lequel il se rendit en Orient; ils séjournèrent quelque temps à Ephèse, Saint Paul voyant le besoin qu'avait cette florissante Eglise d'un pasteur plein de zèle, personne ne convenait mieux que Timothée. Aussi, quelque attachement qu'il eût pour son cher fils, il s'en sépara dès qu'il vit que la gloire de Dieu le demandait. Il le laissa donc à Ephèse afin qu'il prît soin de cette Eglise, dont il l'établit premier évêque. Pour lui, il se rendit en Macédoine.

Avant de le quitter, saint Paul l'exhorta à s'opposer avec vigueur à la mauvaise doctrine que quelques personnes répandaient, à régler les prières publiques, et à veiller sur la conduite de tous les fidèles.

Cette séparation fut très-sensible à l'un et à l'autre, et il n'y eut que l'obligation de travailler aux intérêts de l'Eglise de Jésus-Christ qui put les y résoudre. Saint Paul ne fut pas longtemps sans lui écrire. On voit dans ses expressions combien grande était la tendresse paternelle qu'il conservait pour un fils si cher. Il lui marque les principaux devoirs d'un évêque, et les qualités de ceux qu'il doit choisir pour l'aider dans son ministère sacré. Il l'exhorte à combattre les faux docteurs qui, sous un air hypocrite et avec des termes étudiés et des mots nouveaux, débitent une fausse doctrine et corrompent les mœurs. Il rappelle ensuite les devoirs de tous les chrétiens dans tous les états.

Saint Timothée ne fut pas seulement disciple de saint Paul; on peut dire qu'il eut encore saint Jean pour maître. Ce saint apôtre, le bien-aimé de Jésus-Christ, s'était retiré à Ephèse, d'où il gouvernait toutes les églises d'Asie ; il n'aima guère moins que saint Paul le saint évêque qu'il regardait aussi comme son fils. On croit que Timothée est cet ange d'Ephèse à qui s'adresse l'évangéliste dans son Apocalypse, et qu'il loue si fort d'avoir en horreur les hérétiques, de travailler avec application à l'ouvrage du Seigneur, et d'endurer beaucoup de choses pour sa gloire. Il l'exhorte aussi à renouveler sa ferveur, comme saint Paul l'avait excité dans ses lettres à réveiller la grâce qu'il avait reçue en son ordination par l'imposition de ses mains.

Saint Timothée n'occupa pas longtemps le siége d'Ephèse après l'exil de saint Jean. Il se présenta bientôt une occasion de faire éclater son zèle, en reprenant les dissolutions des païens dans une de leurs fêtes appelée Catagogie; il fut pris, traîné par la ville, et assommé à coups de pierres et de massues. Ses disciples le relevèrent à demi-mort, et le portèrent sur une montagne voisine où il consomma son martyre peu de jours après. La mort de saint Timothée arriva l'an de Notre-Seigneur Jésus-Christ 97.

PANEGYRIQUE DE SAINT TIMOTHÉE.

TEXTE : *Beatus vir qui suffert tentationem; quoniam cum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ.* (Jac., I, 12.)

En tous temps, en tout lieu, en toute circonstance, Dieu doit être le plus cher objet de notre amour. Dans les conditions ordinaires de la vie, il se contente des preuves ordinaires de cet amour qui se manifeste alors, sans bruit et sans éclat, par les modestes vertus du foyer domestique. Mais aussi, il est des temps et des situations où le Seigneur demande de ses serviteurs les plus grands sacrifices. C'est alors qu'il nous dit : *Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus.* (Luc., XIV, 26.) Ainsi, Dieu exige parfois que par amour pour lui on quitte ce qu'on a de plus cher au monde ; puis quand on a tout sacrifié à son amour, il demande encore le sacrifice de la vie même. Ce sont des vocations particulières et privilégiées qu'il se réserve aussi de récompenser en conséquence ce qu'on a fait pour lui.

Saint Timothée a eu cette vocation. La grande victime était offerte sur le Calvaire, tout y était consommé, l'Evangile était donné au monde; mais il fallait des propagateurs de la vérité, il fallait des martyrs pour sceller de leur sang la foi à l'Evangile. Timothée a rempli dignement cette double mission. Considérons le donc : 1° comme *évêque* et, 2° comme *martyr.* C'est la division de mon discours.

Ire PARTIE. — SA VIE D'ÉVÊQUE.

Au premier signe du ciel, Timothée abandonna son pays, sa maison, son père et sa mère, pour s'associer à la pauvreté et aux souffrances de saint Paul, qui l'avait appelé au ministère sacré. Voilà son premier titre de gloire. Ce zèle pour le salut des âmes, cette promptitude à suivre le grand Apôtre, il les avait puisés dans l'étude des saintes Ecritures, et bientôt nous allons le voir à l'œuvre. Il prêche avec saint Paul en Asie, en Macédoine (52), à Bérée, où la persécution gronde déjà autour d'eux. Bien peu de temps après, il est envoyé chez les Thessaloniciens pour les consoler et les fortifier au milieu des contradictions qu'ils subissaient de la part des Juifs et des gentils. De là il va à Corinthe, sur l'ordre de saint Paul, pour y corriger quelques abus. Son zèle pour l'Evangile lui mérita la gloire d'être mis en prison avec son cher maître : *Beatus vir qui suffert tentationem !*

Dieu lui réservait encore d'autres épreuves; aussi fut-il relâché, et, par suite d'une révélation particulière, saint Paul lui imposa les mains et l'envoya (64) à Ephèse pour en être le premier évêque. De plus, il lui confia le soin de toutes les Eglises d'Asie. Ce qui fait croire avec quelle fidélité Timothée répondit à sa sublime vocation, ce sont les éloges que saint Paul lui donne dans ses lettres. Dans les deux épîtres qu'il lui adressa de Macédoine et de Rome (64 et 65), il l'appelle son cher fils, son frère, le compagnon de ses travaux, le plus cher de ses disciples. Mais pour faire comprendre les raisons de la tendre affection qu'il lui portait, il lui donne un nom qui résume tous les éloges : il l'appelle *homme de Dieu.* Les travaux apostoliques et les austérités de l'évêque d'Ephèse avaient même altéré sa santé, au point que l'Apôtre des nations s'en inquiète et lui ordonne de boire un peu de vin pour se fortifier. Digne prédécesseur de saint Jean, il consacra toute sa vie à la conversion des païens et des Juifs. Il est facile de comprendre combien sa fidélité à Dieu a dû lui susciter d'épreuves à une époque où toutes les passions étaient déchaînées contre l'Evangile qui les condamnait toutes. Mais Timothée fut invincible, parce qu'il avait compris la grandeur des promesses faites à celui qui souffre pour la justice : *Beatus vir qui suffert tentationem : quoniam cum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ.*

IIe PARTIE. — SA MORT DE MARTYR.

Soldat de Jésus-Christ, Timothée regardait comme un de ses devoirs les plus sacrés d'être la sentinelle avancée de l'armée chrétienne. Il veillait sans cesse sur son troupeau; il luttait, avec une rare énergie, contre l'ignorance et les superstitions du paganisme. C'est ce qui lui valut la palme du martyre. C'était le 22 janvier 97. Les païens célébraient une fête et portaient en procession leurs idoles. Le zèle de Timothée s'enflamma contre ces absurdes pratiques; il parla contre elles et fit tout ce qu'il put pour empêcher le retour de ces scandaleuses manifestations. Le démon souleva contre lui une émeute furieuse, et les païens assommèrent le saint évêque à coups de pierres et de massues. C'était son désir et sa récompense.

Son bonheur comme sa gloire fut de supporter, en vue de Dieu d'abord, les soucis et les fatigues de l'épiscopat : ce fut la première épreuve qui l'enrichit de mérites aux yeux de Dieu; la seconde, plus méritoire encore, ce fut de pouvoir mourir pour celui qu'il n'avait cessé d'aimer pendant sa vie. Sa grande âme fut ainsi éprouvée, comme l'or dans le feu, par le creuset des tribulations et par celui du martyre. Et voilà dix-huit siècles qu'il jouit de la récompense promise aux saints évêques et aux courageux martyrs : *Cum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ.*

M. F., vous l'avez vu, toute la vie de saint Timothée se résume en ces deux mots : vivre pour gagner des âmes à la vérité; mourir pour Dieu. Quelle leçon pous nous tous!

Il n'y a personne parmi nous d'assez étranger dans le monde, pour n'avoir pas aussi à exercer cette même charité à l'égard de quelques âmes qui végètent dans l'ignorance ou dans le mépris de leurs devoirs envers Dieu. Nous pouvons et nous devons être tous apôtres, chacun dans sa sphère. L'humanité entière n'est aux yeux de Dieu, qu'une immense famille dont lui-même est le chef. Il n'y a qu'une seule et vraie religion qu'il a donnée au monde. Mais dans cette famille des enfants de Dieu, il y en a beaucoup qui la connaissent, qui l'aiment, qui la pratiquent; mais il y en a aussi beaucoup d'autres qui ne la connaissent pas, ou qui, la connaissant, ne l'aiment pas; ou qui, l'aimant, ne se donnent pas la peine de la pratiquer. Or quels sont les apôtres dans cette multitude d'hommes qui couvrent la terre? Ce sont ceux qui savent et qui doivent instruire les ignorants; ce sont ceux qui aiment Dieu et qui doivent échauffer les cœurs réfroidis et glacés; ce sont les bons chrétiens qui doivent s'efforcer de ramener à Dieu les mauvais. En un mot, ce sont les riches qui doivent donner aux pauvres; ce sont les forts qui doivent soutenir les faibles; ce sont ceux qui voient qui doivent conduire les aveugles. Or, M. F., que d'occasions n'avons-nous pas pour exercer ce noble apostolat. Dans la famille, il est confié au père, à la mère; dans les relations journalières avec nos amis, nos subalternes, nous pouvons faire du bien à quelque âme malade. On fait tout aujourd'hui pour le corps et pour la vie présente, et rien pour l'âme et ses intérêts éternels. Tant de milliers d'hommes travaillent nuit et jour pour perdre les âmes par l'impiété et le scandale, nous assistons aux entreprises de l'ennemi; ne trouverons-nous pas assez de foi et d'amour dans notre cœur pour lutter contre le torrent qui entraînent les âmes aux enfers?

Ah! si les saints vivaient et mouraient pour les âmes, ne ferons-nous rien pour elles? Hélas! oserai-je le dire? peut-être en est-il parmi mes auditeurs qui ne savent pas même sauver leur âme; qui ne vivent que pour l'asservir au vice et la perdre à jamais! La vie des saints est la plus terrible condamnation de la leur! Qu'ils reviennent à Dieu! *Amen.*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Emblèmes et comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. 5. Plans divers. — 6. Encomia sancti Timothei. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Salutat vos Timotheus, adjutor meus. (Rom., XVI, 12.)

Misi ad vos Timotheum qui est filius carissimus et fidelis in Domino. (I Cor., IV, 17.)

Si autem venerit Timotheus, videte ut sine timore sit apud vos; opus enim Domini operatur sicut ut ego. (Id., XVI, 10.)

Timotheo dilecto filio in fide. (I Tim., I, 1.)

Teipsum castum custodi. Noli adhuc aquam bibere, sed modico vino utere, propter stomachum tuum et frequentes infirmitates. (Id., V, 23.)

Certa bonum certanem fidei. (Id., VI, 12.)

O Timothee! depositum custodi, devitans profanas vocum novitates. (Id., *ibid.*, 20.)

Tu ergo, fili mi, confortare in gratia quæ est in Christo Jesu. (II Tim., II, 1.)

Labora sicut bonus miles Christi Jesu. (Id., *ibid.*, 3.)

Sectare justitiam, fidem, caritatem et pacem cum iis qui invocant Dominum de corde puro. (Id. *ibid.*, 22.)

Prædica verbum, insta opportune, importune; argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina. (Id., IV, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Ex imperitissimis, ex abjectissimis, ex paucissimis illuminantur, nobilitantur, multiplicantur præclarissima ingenia, cultissima eloquia, mirabilesque peritias auctorum, facundorum, atque doctorum subjugant Christo. (S. August., *Ep.* 3 *ad Volusian.*)

Spreta servili domo viri apostolici, calcatisque divitiis, Domini sui imperio potiti sunt. (S. J. Chrysost., *Hom.* 10 *in* II *Tim.*)

Sancti apostoli virtutibus emicant, miraculis coruscant. (S. Gregor. Magn., *Hom.* 30.)

Homo qui vineam plantavit, Deus est, qui condidit Jerusalem; coloni autem quibus vineam locat, populus est Israel. Servi missi, et interfecti sunt prophetæ. Filius novissime missus est Christus. Illi autem agricolæ, ad quos vinea transferri præcipitur, significant apostolos, vel successores apostolorum. (S. Isidor., *Allegor.*)

3. — EMBLÈMES, COMPARAISONS.

1. Ramus. Quidam apostolorum et illorum discipulorum in Romam, et quidam in Indiam, quidam in alias terræ partes sunt divisi, sicut rami. (Theophilact., *apud S. Thom. in Catena.*)

2. Tabula. Columnæ doctores sunt sancti; tabulæ Apostoli; tentoria præpositi et prædicatores. (S. Isidor., *in Exod.*, c. XLVIII.)

3. Catechisator. Ipse mirabilis catechisator a sancto Paulo missus. (Rupert., Tuit., abb., *de Div. Offic.*)

4. Dispensator. Mysteriorum Dei dispensator missus a sancto Paulo. (S. Cyrill. Alex., *Dialog.*)

5. Interpres. Doctrinæ sancti Pauli fidelis interpres.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Mortification. Quoique infirme, il ne buvait point de vin. Saint Paul fut obligé de lui en prescrire l'usage : *Noli adhuc aquam bibere, sed modico vino utere, propter stomachum tuum et frequentes infirmitates.* (I Tim., V, 23.)

Chasteté. Saint Ignace martyr dit que saint Timothée a conservé sa virginité.

Zèle apostolique. *Opus enim Domini operatur sicut et ego.* (I Cor., XVI, 10.)

Dévouement. *Neminem habeo tam unanimem qui sincera affectione pro vobis sollicitus sit.* (Philip., II, 20.)

5. — PLANS DIVERS.

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

LES HOMMES APOSTOLIQUES.

(M. l'abbé C. Martin.)

(Voir ci-dessus au 4 janvier, saint Tite.)

—

IIe PLAN.

TIMOTHÉE, DISCIPLE FIDÈLE DE SAINT PAUL.

(Le même.)

1re CONSIDÉRATION. — DE SON ÉDUCATION PIEUSE PAR SON AÏEULE LOÏS ET SA MÈRE EUNICE.

2e CONSIDÉRATION. — IL FUT LE COADJUTEUR ET LE DISCIPLE FIDÈLE DU GRAND APÔTRE.

Subdivisions : 1. Eloges que saint Paul fait de ce cher disciple. — 2. Courses apostoliques de saint Timothée. — 3. Il s'acquitte saintement des missions que saint Paul lui confie.

—

IIIe PLAN.

DISCIPLE, ÉVÊQUE, MARTYR.

(Le même.)

1er POINT. — TIMOTHÉE DISCIPLE DE SAINT PAUL.

Subdivisions : 1. Disciple dévoué. — 2. Disciple zélé. — 3. Disciple en tout digne de l'estime de son maître.

2e POINT. — SAINT TIMOTHÉE, ÉVÊQUE D'ÉPHÈSE.

Subdivisions : 1. Il fut docile aux leçons de saint Jean, qui demeurait à Ephèse. — 2. Il régla la discipline de cette Eglise. — 3. Il fut le gardien vigilant du dépôt de la foi.

3e POINT. — SAINT TIMOTHÉE, MARTYR.

Subdivisions : 1. Causes et circonstances de son martyre. — 2. Sacrifice volontaire de sa vie.

6. — ENCOMIA S. TIMOTHEI.

I. SOCIUS PEREGRINATIONIS SANCTI PAULI.

Magnus in Eoas dum spargit apostolus oras,
Lumina, Timotheus, fit comes usque viæ.
Timotheum tenuisse stupes vestigia Pauli?
Subsequitur solem vesper in axe suum.

II. AB APOSTOLIS ERUDITUS.

Jactat Alexander stagiritem jure Magistrum;
Doctorem titulo tu potiore tuum,
Dogmata discipulo vani dedit ille Lycei,
Hic tibi divinæ dogmata sanctæ scholæ.

(IN FASTIS SACRIS.)

7. MARTYROLOGE. — S. Timothée, év. et m. — SS. Mardonius, Musonius, Eugène et Metellus, mm. — S. Babylas, év. et m. — SS. Urbain, Prilidien, Epolon, id. — S. Félicien, év. et m. — SS. Thyrse et Prix, mm. — S. Zame, év. — S. Suran, ab. — S. Savinien, m. — S. Artème, év. — S. Bertrand, ab. — S. Antilde, conf.

25 janvier. — CONVERSION DE SAINT PAUL.

EXPOSITION.

Saint Paul, juif de la tribu de Benjamin, naquit à Tarse, en Cilicie, fut circoncis le huitième jour aprés sa naissance, et reçut le nom de Saul. Son père, qui était pharisien et citoyen romain, l'envoya de bonne heure à Jérusalem, où Gamaliel, fameux docteur, l'éleva dans la loi de Moïse. Ses progrès furent rapides ; il s'attacha à la secte des pharisiens, la plus sévère de toutes, mais aussi la plus orgueilleuse, la plus opposée à cet esprit d'humilité que recommande l'Evangile. Ce fut sans doute dans ces premiers temps de sa jeunesse qu'il apprit à faire des tentes, métier qu'il exerça depuis dans le cours de ses prédications. Ces tentes étaient faites de peaux cousues ensemble, et servaient aux soldats et aux mariniers. Il était d'usage, chez les Juifs, de faire apprendre un métier aux enfants, tandis qu'ils étudiaient les saintes Écritures, afin qu'ils se préservassent des dangers de l'oisiveté, et que leur corps fût, ainsi que leur esprit, occupé à quelque chose de sérieux. Le rabbin Juda dit qu'un père qui ne faisait point apprendre un métier à son fils, était aussi coupable que s'il lui apprenait à voler. (*Voyez* Grotius et Sanctius *in Act. Apost.*)

Saint Paul se montrait très-zélé pour toutes les observations de la loi mosaïque ; mais ce zèle peu éclairé le rendit persécuteur ; il devint un des plus ardents ennemis de Jésus-Christ et des premiers chrétiens. Non-seulement il consentit, l'an 33 de l'ère commune, à la mort de saint Etienne, mais il était présent à son supplice et gardait les habits de ceux qui le lapidaient, le lapidant ainsi lui-même par les mains de tous les autres, comme le remarque saint Augustin. Le même Père attribue la conversion de saint Paul, qui suivit bientôt après, aux prières que le saint diacre fit pour ses ennemis : « L'Église, dit-il, n'aurait jamais eu de Paul si Etienne n'avait prié. »

Après la mort de saint Etienne, les prêtres et les magistrats des Juifs excitèrent une violente persécution contre l'Eglise naissante, et Saul était celui qui montrait le plus d'acharnement à perdre les chrétiens. Il entrait dans leurs maisons, il les en arrachait avec violence, les chargeait de chaînes, les traînait en prison, les faisait battre de verges, et les contraignait à blasphémer le nom de Jésus-Christ. Le nom de Saul répandait la terreur parmi les fidèles de Jérusalem; il les faisait dépouiller de leurs biens; réduits à l'indigence, ils n'avaient pour subsister que les pieuses libéralités des Eglises éloignées. La fureur de Saul n'était pas encore satisfaite. Il ne respirait, est-il dit dans les Actes des apôtres, « que menaces et que carnage contre les disciples du Seigneur. » Il obtint du grand prêtre Caïphe et du sanhédrin, des lettres adressées aux Juifs de Damas, avec pouvoir d'amener à Jérusalem tous les chrétiens qu'il trouverait dans cette ville.

Il partit violent, altéré de sang, méditant d'horribles vengeances. Mais, vains projets des hommes! Dieu allait manifester en lui sa puissance et sa miséricorde. Il approchait de Damas, vers l'heure de midi, lorsqu'une grande lumière, venue du ciel, l'environne lui et les satellites qui l'accompagnent. Son éclat les renverse, ils sont saisis de frayeur, et Saul entend seul une voix qui lui crie: « Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? » Il répond: « Qui êtes-vous, Seigneur? » et le Seigneur luit dit: « Je suis Jésus de Nazareth que vous persécutez. Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon, » c'est-à-dire de résister à quelqu'un plus puissant que vous. En persécutant mon Eglise, vous la rendez plus florissante et vous ne faites de mal qu'à vous-même. Saul, effrayé, s'écrie: « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? »

Il se lève de terre; il avait les yeux ouverts, mais il ne voyait point. Ses compagnons le mènent par la main et le conduisent à Damas, où il fut trois jours entiers sans voir et sans prendre de nourriture. Cet aveuglement corporel était une figure de l'aveuglement spirituel où il avait vécu. Il logea chez un Juif nommé Juda. Il y avait alors à Damas un disciple nommé Ananie, dont les Juifs eux-mêmes respectaient la sainteté et la vertu. Saint Augustin pense qu'il était évêque ou au moins prêtre. Il est nommé dans le calendrier des Grecs, au 1er octobre, avec le titre d'évêque de Damas et de martyr. Ananie eut une vision dans laquelle le Seigneur lui apparut et lui ordonna d'aller trouver Saul dans la maison de Juda où il était en prières. A ce nom de Saul, Ananie frémit, car il savait qu'il était un des plus grands persécuteurs de l'Eglise; mais le Seigneur lui dit: « Allez le trouver, parce que cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël; car je lui montrerai combien il devra souffrir pour mon nom. » En même temps Saul avait une autre vision; il voyait un homme qui entrait et lui imposait les mains, afin qu'il recouvrât la vue. Ananie obéit; il va trouver Saul, lui impose les mains et lui dit: « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus qui vous est apparu sur le chemin de Damas, m'a envoyé afin que vos yeux revoient le jour, et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. » Soudain Saul recouvre la vue. Ananie ajoute: « Le Dieu de nos pères vous a prédestiné pour connaître sa volonté, pour voir le juste, et pour entendre les paroles de sa bouche; car vous lui rendrez témoignage devant tous les hommes de ce que vous avez vu et entendu. Qu'attendez-vous donc? Levez-vous, recevez le baptême, et lavez vos péchés en invoquant le nom du Seigneur. » Saul se lève aussitôt et reçoit le baptême; il mange et recouvre ses forces. Il resta quelques jours avec les disciples de Damas; il prêcha dans les synagogues, assurant et montrant que Jésus était le Messie. Tous ceux qui l'entendaient étaient dans l'étonnement et disaient: « N'est-ce pas celui qui est venu ici pour les emmener prisonniers? » Ce fut ainsi que le plus ardent persécuteur de l'Eglise naissante en devint l'apôtre le plus éloquent, et qu'il fut un des principaux instruments employés à la conversion du monde.

La fête de la Conversion de saint Paul est marquée dans plusieurs calendriers et dans plusieurs missels du huitième et du neuvième siècle. Innocent III or-

donna de la célébrer solennellement. Elle était autrefois d'obligation dans la plupart des Eglises d'Occident.

PANÉGYRIQUE.

TEXTE : *Domine, quid vis me facere?*
(Act., III, 6.)

Les paroles que vous venez d'entendre manifestent une belle soumission dans la volonté, une grande énergie de caractère. Elles furent prononcées par saint Paul dans une mémorable circonstance. Alors, le visage prosterné contre terre, il sentait s'opérer en lui une étonnante révolution. Sous l'action divine, il se transformait en homme tout nouveau... il était converti. Or, cette conversion de l'Apôtre est aujourd'hui l'objet de vos hommages, de vos sentiments d'admiration, d'amour et de confiance. Ce sera aussi le sujet de notre entretien. J'aurais pu, je le sens, vous exposer les grandeurs et les abaissements de votre glorieux patron ; vous dire l'excellence de la conquête de la grâce sur lui, et l'excellence de ses conquêtes sur le monde païen. Certes, des tableaux saisissants auraient sans doute passé sous vos yeux ; des pensées larges, profondes auraient sans doute frappé vos esprits ; mais peut-être ces plans n'auraient pas été conformes à la pensée de l'Eglise qui veut en pareils jours toucher nos cœurs, et porter nos volontés à l'imitation des saints. Mieux valait donc m'en tenir à cette conversion de saint Paul que vous honorez en ce beau jour de fête. Elle est du reste trop riche en enseignements tout pratiques. Toutefois, afin de nous borner dans cette matière vraiment trop vaste, nous nous contenterons d'examiner saint Paul soit dans les circonstances, soit dans les suites de sa conversion : dans les circonstances de sa conversion, modèle consolant pour les uns; dans les suites de sa conversion, modèle effrayant pour les autres : modèle *consolant pour les pécheurs*, modèle *effrayant pour les justes*. Puissé-je vous démontrer ces choses aussi clairement, qu'elles me font impression! puissent-elles surtout pousser les uns à un heureux retour, et les autres à une héroïque perfection! Je veux l'espérer, M. F., de votre bienveillante attention, et principalement de votre bonne volonté. Mais pour assurer un pareil fruit, demandons-le instamment à Dieu, par l'intercession de Marie, le refuge des pécheurs et la reine de tous les saints. *Ave, Maria!*

Ier POINT. — SAINT PAUL, MODÈLE CONSOLANT POUR LES PÉCHEURS.

La mort du premier martyr de la foi, M. F., la mort de saint Etienne, avait plongé tous les fidèles dans la plus profonde douleur. Une horrible persécution ajoutait encore à leurs angoisses, et rendait plus déchirant le deuil général. Mais le bon Maître veille sur son Eglise naissante. Elle peut donc essuyer ses larmes et reprendre courage. Oh! ce n'est pas assez qu'elle se livre aux transports de la plus vive joie! qu'elle s'abandonne aux plus douces espérances! Oui, car son divin époux va lui susciter un illustre défenseur, un grand apôtre qui brisera les idoles du paganisme, qui confondra la prétendue sagesse des philosophes, qui amènera à son bercail la gentilité tout entière.

Mais quel sera donc l'homme qui accomplira tant de merveilles? Quel sera l'heureux mortel que le doigt de Dieu marquera pour cette sublime mission. Vous allez le connaître. Ecoutez.

Il y avait à Jérusalem un jeune homme de Tarse, à l'âme de feu, à l'intelligence peu ordinaire. Elevé par ses parents et Gamaliel, son maître, dans les principes des pharisiens, il était un des plus fougueux zélateurs du judaïsme, et, par suite, un ennemi acharné de Jésus-Christ et de ses disciples... C'est lui qui gardait les vêtements des bourreaux de saint Etienne, ne pouvant autrement, à cause de son jeune âge, coopérer au martyre de ce diacre, tout rempli de l'Esprit saint. C'est lui, Saul, car tel était le nom de ce jeune homme, qui, à la tête des persécuteurs, vola à la poursuite des chrétiens. Il entre dans leurs maisons; il les charge de chaînes, les traîne inhumainement dans les cachots. On le vit même les

faisant battre de verges dans les synagogues. Promesses, menaces, prières, tourments, rien qui lui coûte pour les forcer à l'apostasie et à blasphémer, croyant ainsi, suivant la prédiction du Sauveur, s'intéresser à la gloire de Dieu. Mais voici qu'il ne lui suffit plus d'un théâtre où il s'est fait cependant un nom si redoutable. Il a su que les fidèles se multipliaient rapidement à Damas, et aussitôt de solliciter contre eux de dangereux pouvoirs qui lui sont confiés. Mais, tu peux partir, ô Saul! va où te pousse ta haine aveugle. Va comme un loup qui brûle de disperser, de dévorer le troupeau, arrêter, entraîner, et punir terriblement les confesseurs de Jésus-Christ. Cours lui arracher le dernier de ses adorateurs. Insensé! tu ne prévaudras pas contre lui. Ah! il t'aime d'un amour plus fort que ta rage! Bientôt tu seras un monument éternel de ses miséricordes!

En effet, il n'était plus qu'à quelques heures de Damas, lorsque tout à coup, et en plein jour, il voit descendre du ciel une lumière éclatante, qui l'enveloppe, lui et ses compagnons. Saisi de terreur, il tombe la face contre terre, en présence de ses satellites debout et consternés. Une voix extraordinaire que lui seul comprend, frappe soudain leurs oreilles. Après un mystérieux colloque que vous connaissez tous, il se lève humble et repentant pour aller se jeter aux pieds du ministre que Dieu lui désignera. Or dès ce jour, de pécheur, c'est un vase d'élection; de furieux ennemi, c'est un ami dévoué jusqu'à la mort; jusqu'à se faire anathème pour ses frères; de persécuteur avide de carnage, suivant le texte sacré, c'est un apôtre qui étonne, remue et convertit les peuples.

Admirable opération d'une grâce puissante! magnifique effet d'une bonne volonté sincère! Bénissons-en tous, M. F., la divine Providence; car nous lui devons l'homme qui nous a ouvert les yeux à la sainte lumière de l'Evangile. Bénissez-la surtout, vous, ô chrétiens, M. F., qui gémissez peut-être sous le plus lugubre des deuils, celui de la vertu, ou qui dormez insensibles dans les ombres de la mort du péché. Oh! oui, car devant pareille bonté de notre Dieu, qui pourrait craindre d'être repoussé! Quelle âme oserait céder au découragement, j'allais dire au désespoir?

Peut-être, M. F., cette pauvre âme, elle a de grandes faiblesses, des fautes difficiles à compter, et dont elle ne peut s'empêcher de rougir en secret: mais a-t-elle été si loin que Saul? Est-ce que jamais, comme lui, elle a levé la main contre les disciples du Sauveur? Aurait-elle voulu jamais, comme lui, l'anéantissement du nom si doux de notre divin Jésus? Peut-être elle nourrit contre ses frères, je ne sais quelles dispositions peu charitables. Je dirai tout: elle ne peut plus ni voir cet ami d'autrefois, ni lui parler; ses joies sont pour elle un tourment et ses larmes un triomphe. Mais ici y a-t-il une haine à mort, implacable, immense? Y a-t-il une persécution sanglante, furieuse, à toute outrance? Voilà cependant où en était saint Paul avant sa conversion. C'est lui-même qui nous le dit dans des lignes de la plus ineffable douceur. Or, si Dieu a eu pitié de nous d'une manière si particulière, pourra-t-il rejeter ce pécheur? Ne fera-t-il pas, comme pour lui, surabonder la grâce où le mal a par trop abondé? Sans doute il ne le terrassera pas à l'instar de l'immortelle conquête de son infinie bonté. Mais que de secours il sème en quelque sorte à pleines mains, et autour et au-dedans de lui-même! Essayer de compter tous ces appels du Seigneur, soit dans le jour ou la nuit, soit dans le travail ou le repos, soit dans la tristesse ou la joie, soit dans les succès ou les revers, serait tenter une œuvre ravissante, mais surhumaine. Non, non, impossible de sonder ce nouvel océan de miséricorde, duquel un nouveau Saul sortirait changé.

Toutefois, chrétiens, prenez-garde. N'allez pas dans mes paroles puiser une confiance illimitée, un espoir téméraire. Voyez en effet : saint Paul se lève immédiatement à la voix du ciel. Il n'attend pas à un autre jour. D'énormes sacrifices lui sont imposés. Il éprouve qu'il est dur de regimber contre l'aiguillon, mais peu importe. Il méprise tout, parents amis, avenir, habitudes, respect humain, tout pour obéir à sa conscience; puis désormais, jamais un seul regard en arrière. Il ira toujours de perfection en perfection. A son exemple, marchez

donc. Plus d'hésitation, de lendemain, ni de plus tard. C'est aujourd'hui, et quoi qu'il en coûte, et pour toujours. Comme lui et dans les mêmes dispositions, dites, dites enfin : *Domine quid vis me facere?* Hélas! M. F., que serait-il arrivé à saint Paul, s'il eût été sourd à la voix d'en haut, cette fois seulement? Ne frémissez-vous pas à cette pensée? Craignez donc que le divin Pasteur ne revienne pas, si vous ne profitez pas de son passage. Craignez d'étouffer pour la dernière fois sa voix, à certains moments, si faible, si faible, que le moindre souffle la tue.

Mais après cette conversion prompte, généreuse, constante, travaillez ardemment à vous améliorer. Avancez de jour en jour dans le sentier de la vertu; car si les circonstances de la conversion de saint Paul sont pour le pécheur un sujet de consolation et d'espoir, les suites de cette conversion ne peuvent, une fois convertis, que vous remplir d'une sainte énergie et d'une crainte salutaire. C'est ma deuxième pensée que nous développerons le plus rapidement possible. En attendant, veuillez renouveler votre attention si favorable et si soutenue.

IIe POINT. — SAINT PAUL, MODÈLE POUR LES JUSTES.

Nous venons d'assister, M. F., à un touchant spectacle, celui de la conversion de Paul, que, avec l'Eglise, nous appellerons désormais, saint Paul. Nous allons en contempler un autre non moins beau, et non moins capable d'agir sur les cœurs : celui de ses mérites, de ses priviléges, et surtout de ses sentiments et de sa conduite.

1° J'ai dit ses mérites. Et d'abord ses prédications. Voyez en effet : Quel zèle infatigable ne montre-t-il pas? quelle dévorante ardeur dans ses courses apostoliques! Ne dirait-on pas qu'il se fait en quelque sorte porter sur l'aile des vents, tant il passe vite d'un pays à un autre? Mais aussi de quelle fécondité jouit son apostolat! Chacune de ses paroles est comme une semence merveilleuse qui enfante des milliers de fidèles. Déjà, grâce à lui, la Cilicie a salué l'Evangile, Chypre reçu la vérité, et l'Asie Mineure reconnu Jésus-Christ. Déjà, grâce à lui, Ephèse porte les fruits de la foi. Philippe, Bézée, Thessalonique exhalent au loin la bonne odeur du christianisme. Déjà, grâce à lui, Athènes, la cité des sages, a entendu prêcher le Dieu inconnu, et Corinthe, fière de sa fécondité et de l'amour de Paul pour elle, a donné à Jésus-Christ son peuple nombreux et fidèle. Enfin, car comment suivre tous les pas de cet incomparable héros, déjà, grâce à lui, sans oublier cependant son auguste chef saint Pierre. Déjà, Rome même, l'invincible Rome, la dominatrice des nations, et en quelque sorte la citadelle de Dieu, a courbé la tête devant ce pacifique vainqueur.

Et maintenant, après ces brillantes conquêtes de la prédication, raconterai-je ses immenses travaux? Décrirai-je la multitude incroyable de ses peines, de ses inquiétudes, des persécutions incessantes des ennemis de la foi contre lui. Mais comment pourrais-je l'entreprendre, faible avorton que je suis? Non, il ne m'appartient pas de les célébrer, moi qui n'ai rien fait, rien souffert pour vous, ô mon Dieu! Et puis quelle langue humaine assez éloquente pour le faire dignement? Mais, voulez-vous en avoir une idée? Eh bien! prenez, lisez, méditez les immortelles Epîtres de ce grand apôtre. J'ose croire qu'elles vous aideront puissamment à deviner son long et douloureux martyre qu'il a consommé à Rome par les ordres d'un odieux tyran. Or, dans tout cela, dans ce fructueux apostolat, ces fatigues, ces souffrances de tout genre, quelle source abondante de mérites! Quel trésor extraordinaire de célestes richesses! Et vous, M. F., vous qui vous croyez bons chrétiens, vous qui avez le bonheur de suivre le chemin de la vertu, où en êtes-vous à cet égard? Dieu! quelle misère! quelle pauvreté! A peine quelques bons conseils, de rares actions de courage pour exciter les autres au bien. Oh! que nous devrions rougir de nous trouver si différents de notre modèle et de notre patron! Aussi Dieu ne cherche-t-il pas à nous distinguer par de grandes faveurs,

à nous favoriser de ses grâces insignes. Mais voyez saint Paul. Dans lui, quels priviléges ! Il a le don de la science divine; et par l'ampleur, par la profondeur de sa doctrine, il est justement appelé le docteur des nations. Il a le don des miracles, et, avec cette puissance, il met les démons en fuite, il ressuscite les morts, il sème sur ses pas des milliers de bienfaits, et produit de la sorte des fruits abondants de salut. Il a le don de prodigieux ravissements, et il nous révèle des choses qu'il a dû prendre au ciel, au sein même de la vérité, ou puiser dans de mystérieux entretiens avec Dieu.

Et cependant avec ces rares mérites, au milieu de ces étonnants priviléges, que pense-t-il? que fait-il?

2° Ah! des sentiments sur lui! Il se regarde comme un avorton, comme la balayure du monde. Il ne cesse de s'humilier à la vue de ses fautes passées, et des combats que lui livre l'esprit infernal. S'il se glorifie, c'est dans ses infirmités et pour attribuer à la grâce tout ce qu'il est et tout ce qu'il peut.

3° Ce qu'il fait! Ah ! il opère son salut avec crainte et tremblement. Quoique sa conscience ne lui reproche rien, qu'il sente que la grâce ne lui a pas été vainement accordée, il s'abandonne à la plus rigoureuse pénitence. Pour cela, il gagne son pain de chaque jour à la sueur de son front, et de la force de son bras. Je le vois cruellement se mortifier; je l'entends nous crier : Je châtie mon corps, *castigo corpus meum*, je le réduis en servitude, *in servitutem redigo*. Et pourquoi cela, vous qui avez mérité d'être ravi jusqu'au troisième ciel? Pourquoi, M. F.? Ah! il craint d'être réprouvé après avoir sauvé les autres : *Ne cum aliis prædicaverim ipse reprobus efficiar*.Quel langage! L'avez-vous bien compris, chrétiens, pouvez-vous l'entendre sans éprouver un frisson presque mortel?

Ah! oui, tremblez, tremblez, vous que j'aperçois bien loin déjà dans le chemin du ciel. Hélas! vos vertus sont-elles sans aucun alliage? N'y a-t-il pas une certaine imperfection dans votre humilité, votre douceur, votre patience, dans votre foi, votre amour pour Dieu et le prochain? Est-ce que toute votre âme n'éprouve pas le besoin de passer par le creuset purificateur de l'épreuve et de la mortification corporelle et spirituelle?

Tremblez, vous surtout qui n'êtes que d'hier, dans cette heureuse voie. Hélas! êtes-vous complétement débarrassés du souvenir du monde, de ses maximes et de ses vanités. Nos anciennes habitudes ont-elles réellement fait place à de nouvelles? Un dernier feu de vos passions éteintes, je ne sais quelle frayeur de la sainteté, ne retardent-ils pas votre marche?

Oui, M. F., tremblons, tremblons tous devant ces sentiments et ces mérites de l'Apôtre, car nous sommes trop languissants dans le service de Dieu; nous voulons trop nos aises et ce qui nous fait plaisir, et nous évitons avec trop de soins, quand nous le pouvons, ce qui nous fatigue, nous répugne et nous impose des privations. Acceptons celle qui, selon le langage inspiré de David, est le commencement de la sagesse, qui, comme l'aiguillon stimule les courages, ou, comme le tonnerre, tient le voyageur sur le qui-vive, lui fait éviter les abîmes qui longent sa route, et le ramène et plus vite et plus sûrement au sein de la famille. Craignons, comme saint Paul, pour travailler plus ardemment à notre salut, pour nous étendre, selon un de ses mots énergiques, jusqu'à ce que nous ayons atteint le but désiré; pour suivre fidèlement le conseil qu'il nous donne quelque part, quand il s'écrie : Soyez comme ceux qui entrent dans la lice. Comme ils volent! quelle ardeur! car un seul peut obtenir le prix. Courez donc, afin de le saisir : *Sic currite ut comprehendatis*. Ah! sans doute, M. F., il faudra de généreux, de constants efforts. Mais, je vous en prie, n'oublions pas que la grâce qui a suffi à saint Paul ne nous fera pas défaut. Songeons qu'il n'y aura pas de proportion entre nos douleurs et l'éternelle récompense. Enfin, rappelons-nous à tout instant que notre combat qui ne sera jamais au-dessus de nos forces, ne durera pas bien longtemps, et que les seuls bons soldats auront la couronne, et raviront le ciel pour lequel nous sommes tous créés; et que notre divin Sauveur nous a achetés par mille souffran-

ces et les plus profondes humiliations. Donc, M. F., donc, *currite ut comprehendatis.*

Voilà donc, M. F., saint Paul, modèle consolant pour les pécheurs dans les circonstances de sa conversion. Maintenant, que vous dirai-je? J'ai tâché de remplir le moins indignement possible la mission qui m'a été confiée. Je n'ai qu'à souhaiter que mon obéissance et mes efforts produisent pour les uns et les autres des fruits abondants de salut. Oh! veuillez donner cet encouragement au zèle, au dévouement de votre pasteur. Laissez-moi de la sorte emporter la douce consolation, la précieuse récompense de n'avoir pas été pour vous aujourd'hui un vain son et une cymbale retentissante. O mon Dieu! ne nous refusez pas, ni aux uns ni aux autres, cette ineffable faveur. Daignez l'accorder à une prière qui part du fond d'un cœur qui voudrait vous aimer, et vous voir aimé aussi ardemment que vous le méritez, et que le faisait le saint apôtre, que nous sommes heureux de fêter dans cette paroisse. Et vous, ô glorieux patron de cette importante chrétienté, grand saint Paul, priez afin que nous soyons exaucés. Priez, priez, afin de nous obtenir de marcher sur vos traces ici-bas, afin que, là-haut, nous ayons, au grand jour, le bonheur de faire partie de l'innombrable troupeau que vous présentez au divin Maître, et de partager ensuite vos joies et votre immortalité. *Amen!*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

(Voir pour d'autres matériaux analogues la fête de la *Commémoraison de saint Paul* au 30 juin.)

1. — ÉCRITURE.

Supra modum persequebar Ecclesiam Dei, et expugnabam illam. (Galat., I, 13.)

Lapidabant Stephanum; et testes deposuerunt vestimenta sua secus pedes adolescentis qui vocabatur Saulus. (Act., VII, 8.)

Saulus autem devastabat Ecclesiam. (Id., VIII.)

Saulus autem adhuc spirans minarum, et cædis in discipulos Domini accedit ad principem sacerdotum et petiit ab eo epistolas in Damascum ad synagogas.

Cum iter faceret, contigit ut appropinquaret Damasco et subito circumfulsit eum lux de cœlo. Et cadens in terram, audivit vocem dicentem sibi: Saule, Saule, quid me persequeris? Qui dixit : Quis es, Domine? Et ille : Ego sum Jesus quem tu persequeris; durum est tibi contra stimulum calcitrare. Et tremens ac stupens, dixit : Domine, quid me vis facere? (Act., IX, 1-7; — *Vide totum caput et caput* XXII.)

2. — SS. PÈRES.

Saulus reversus a cæde Stephani, apostolos persequebatur... Dignus autem erat Stephanus qui audiretur, cum propter futuram Pauli virtutem, tum propter propriam confessionem; *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* (S. Chrysost., *Hom.* 3 *in Act.*, c. IX.)

Vide quid factum est. Obstruebatur fons unicus Stephanus, et aperiebatur alius, ex quo innumera manabant flumina. (Id., *ibid.*)

Postquam enim siluit os Stephani, mox sonuit tuba Pauli. (Id., *ibid.*)

Illum adhuc furentem, adhuc ferocientem, adhuc vi furoris commotum, adhuc cæde ferventem attraxit Christus. Non enim expectavit donec cessaret ægritudo, extingueretur morbus, mansuetiorque fieret, ille sic efferatus, et sic illum attraheret. Verum in ipso furoris vi ipsum cepit, ut ostenderet potentiam suam, quod in medio furore, æstuante animo, persecutorem vicerit et subegerit. Hæc electio gratiæ est; dicit enim apostolus : *Misericordiam consecutus sum;* et alibi : *non sum dignus vocari apostolus, quia persecutus sum Ecclesiam Dei; sed gratia Dei sum id quod sum.* (S. Augustin., *in Joan., Tr.*, 86.)

Prostravit Christus persecutorem ut faceret Ecclesiæ doctorem, percutiens eum et *sanans*, occidens et vivificans, occisus

agnus a lupis et faciens agnos de lupis. (Id., *Serm.* 24 *de Sanctis.*)

Paulus vas electionis, revera vas aromaticum, vas odoriferum, et refertum omni pulvere pigmentarii (S. Bernard., *Serm.* 12 *in Cant.*)

3. — COMPARAISONS.

Benjamin. Per Benjamin designatur Paulus, qui ad litteram de tribu Benjamin fuit, qui etiam novissimus fuit apostolorum. (S. Thomas, Aqu., *in Gen.* xlv.)

Lupus. La prophetie de Jacob touchant Benjamin, doit aussi s'appliquer à saint Paul, dit saint Augustin ; car il était de la tribu de Benjamin. Elle s'est littéralement accomplie en lui, qui le *matin* est un loup ravisseur et le *soir* un triomphateur : *Benjamin lupus rapax, mane rapuit prædam, et vespere dividit escas.* (Gen. xlix, 27.)—Voir : S. Chrysost. *Hom. de Convers. S. Pauli.* — S. Ambros., *Serm.* 6, *in Ps.* cxviii.— S. Augustin., *Serm.* 9, *de verb. Ap.* — S. Gregor., *Moral.* l. xviii, c. 9. S. Isid., *Allegor.*, — S. Thomas, c. 9, *in Gen.*

Crystallus. Paulus erat crystallus durus, obnitens veritati, sed una voce tanta illa crystalli duritia resoluta est. (S. Augustin., *in Ps.* cxlvii.)

Thesaurus Ecclesiæ. Magnus Ecclesiæ thesaurus est Paulus et Matthæus, et Magdalena; qui quondam fuerant quasi quædam abyssus. (S. Thomas, *in Ps.* xxxii.)

Miles signifer. Cadit miles diaboli ut surgat signifer Christi. (S. Augustin., *Serm.* 4, *in festo SS. Petri et Pauli.*)

Vas. Vas erat fictile Paulus, sed evasit in aureum. (S. Chrysostom., *Hom.* 6 *in Ep.* ii, *ad Tim.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Correspondance a la grace. Il s'écrie aussitôt : *Domine, quid me vis facere?* (Act., ix, 7.)

Humilité. Il se reconnaît indigne du titre d'apôtre : *Non sum dignus vocari apostolus quia persecutus sum Ecclesiam Dei.* (I Cor., xv, 9.) Il reconnaît devoir tout à la grâce : *Gratia Dei sum id quod sum.* (Id., *ibid.*, 10.)

Travaux. Paulus plus omnibus laboravit quia plus omnibus scripsit. (S. August., *in Ps.* cxxx.)

Zèle. Quantum terram sol radiis illustrat, tantam curam et sollicitudinem habuit Paulus. (S. Chrysost., *Hom.* 11, *in Gen.*)

Charité. Paulus caritate succensus totus factus est caritas; qui quasi totius mundi communis esset pater. (Id., *Hom.* 3 *de Laude, S. Pauli.*)

5. — PLANS DIVERS

ANCIENS.

Ier PLAN.

ANTE, IN, ET POST CONVERSIONEM.

(A Radulpho Ardente, *Homilia*, *anno* 1080.— *Ex Epist.*)

1a pars. — Saulus ante conversionem malus quia persequebatur Deum in discipulis suis quatuor modis quibus malitia consummatur :

1. Animo. — 2. Verbo. — 3. Consuetudine. — 4. Opere.

2a pars. — Saulus in conversione quæ fit :

1. Interiori inspiratione. — 2. Exteriori prædicatione. — 3. Flagellatione. — 4. Medicina.

3a pars. — Paulus post conversionem fuit ex toto corde :

1. Cum Christo. — 2. Cum discipulis.

—

IIe PLAN.

DE EXEMPLO CONVERSIONIS.

(A S. Bernardo, *Serm.* 1, *in Convers. S. Pauli.*)

AD EXEMPLUM S. PAULI DEBEMUS CONVERTI.

1. Narratio conversionis S. Pauli et commentaria in textum. — 2. Exemplo istius conversionis : 1° peccator spem veniæ concipit; 2° provocatur ad pœnitentiam ; 3° pœnitens perfectæ conversionis accipit formam. — 3. De obedientia perfecta S. Pauli.

—

IIIe PLAN.

VAS ELECTIONIS.

(A S. Bonaventura, *Serm. in. Convers. S. Pauli.*)

I. Duplex electio generaliter.

1. Una æternalis qua præparamur ad gratiam et gloriam. — 2. Altera temporalis qua vocamur ad gratiam sed non semper ad gloriam.

II. Electio specialis S. Pauli.

Electus fuit S. Apostolus ab æterno ad gloriam. Unde fuit :

1. Vas altum, a terra elevatum, cœlo proximum. — 2. Vas clarum per donum sapientiæ. 3. Vas purum per donum continentiæ. — 4. Vas solidum per donum patientiæ.

—

IVe PLAN.

VAS ELECTIONIS.

(A. S. Thoma, *Serm. in Convers. S. Pauli.*)

I. VAS PRETIOSUM QUIA :

1. Aureum caritate. — 2. Argenteum puritate. — 3. Gemmeum incorruptibilitate in tribulationibus.

II. VAS SPECIOSUM QUIA :

1. Opere divino sanctificatum. — 2. Tunsionibus deputatum. — 3. Omni lapide pretioso ornatum.

III. VAS DILECTUM.

1. A Patre. — 2. Ab Angelis. — 3. A sanctis. — A peccatoribus.

—

IVe PLAN.

HOMILIA IN CONVERSIONE S. PAULI.

(A Guillelmo parisiensi, *in Proprio de Sanctis.*)

DUODECIM CIRCA PAULI CONVERSIONEM ATTENDERE DEBEMUS.

1. *Circumfulsit lux de cœlo.* — Per quam signatur Dei gratia.

2. *Cadens in terram.* — Motus humilitatis ad conversionem multum conferens significatur.

3. *Saule, Saule quid me persequeris?* — Reprehensio a Domino.

4. *Domine, quid me vis facere?* — Obedientia absolutissima.

5. *Ingredere in civitatem.* — Ad discipulum mittitur ut instruatur in quo exemplum discendi datur et superbia increpatur.

6. *Apertis oculis nihil videbat.* — Conversus sensum proprium debet deponere.

7. *Ad manus illum trahentes.* — Intelligitur exemplum bonum multum necessarium esse ei qui convertitur.

8. *Orat.*—Ante conversionem debet orare peccator ut Deus dexteram porrigat.

9. *Surgens baptizatus est.* — Ad sacramenta ideo frequens debet accedere conversus.

10. *Cum accepisset cibum confortatus est.* — Conversis valde necessarium esse ut refectionem spiritualem frequenter recipiant.

11. *In synagogis prædicabat Jesum quoniam hic est Filius Dei.* — Hoc commendabile in eo qui convertitur.

12. *Convalescebat et confundebat Judæos affirmans quoniam hic est Christus* — In quo commendatur perseverantia.

—

VIe PLAN.

DE PECCATORIS CONVERSIONE.

(A S. Laurentio Justiniano, *Serm. in Convers. S. Pauli.*)

1. Medetur desperatio exemplo conversionis S. Pauli. — 2. Descriptio conversionis S. Pauli. — 3. Virtus Christi efficax in conversione peccatoris.

—

VIIe PLAN.

DE FESTO CONVERSIONIS S. PAULI.

(A Dionysio Carthusiano.)

CONVERSIONIS S. PAULI AGIT ECCLESIA ET NON ALIORUM, QUIA :

1. Valde solemniter et miraculose facta est. — 2. De ea multum est lætata primitiva Ecclesia. — 3. Multum ex ea fructum consecuta est.

—

MODERNES.

Ier PLAN.

ÉTAT, CIRCONSTANCES, ENSEIGNEMENTS.

(Molinier.)

1er POINT. — ÉTAT DÉPLORABLE DE SAUL AVANT SA CONVERSION.

2e POINT. — CIRCONSTANCES DE SA CONVERSION.

3e POINT. — ENSEIGNEMENTS DE SA CONVERSION.

—

IIe PLAN.

CHANGEMENTS.

(Houdry.)

1er POINT. — CHANGEMENTS DANS SAINT PAUL PAR LA GRACE. — *Gratia Dei sum id quod sum.*

2e POINT. — CHANGEMENTS DANS LE MONDE PAR LE SECOURS ET LA FORCE QUE LA GRACE DONNE A SAINT PAUL. — *Et gratia ejus in me vacua non fuit.*

—

IIIe PLAN.

VASE D'ÉLECTION.

(Duneau.)

Saint Paul est un vase d'élection en trois manières :

1er POINT. — PAR RAPPORT A LA GRACE.

2e POINT. — PAR RAPPORT A L'APOSTOLAT.

3e POINT. — PAR RAPPORT A L'OFFICE DE DOCTEUR DES NATIONS.

—

TROIS CHANGEMENTS.

(Ex SS. Patribus.)

La grâce a fait de saint Paul :

1er POINT. — D'UN PÉCHEUR, UN PÉNITENT.

2e POINT. — D'UN PERSÉCUTEUR, UN APÔTRE.

3e POINT. — D'UN AVEUGLE FANATIQUE DE L'ANCIENNE LOI, UN DOCTEUR ÉCLAIRÉ ET UN ZÉLÉ PRÉDICATEUR DE L'ÉVANGILE.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

ORIGÈNE. — In Gen., c. XLIX.
S. CHRYSOSTÔME. — Cet éloquent docteur est celui de tous les Pères qui ait parlé le plus magnifiquement de saint Paul ; il a huit homélies specialement consacrées à la louange du grand Apôtre.
— Hom. 19 in Act.
S. AUGUSTIN. — L. I de Prædest. Sanct., c. 2.
— In Ps. XLIV.
— Serm. 25 de Sanctis.
— Serm. 11 de S. Stephano.
S. GRÉG. LE GRAND. — L. XXIX in Job.
S. ASTÈRE. — Encom. in S. Paul.
S. BERNARD. — 2 serm. de Conversione S. Pauli.

HAGIOLOGUES.

Tous les hagiologues ont fait l'exposition de cette fête.

ASCÉTIQUES.

GRENADE. — Catéchisme.
CROISET. — Médit. sur la Convers. de S. Paul.

COMMENTATEURS.

CORNELIUS A LAPIDE. — Proemium in Comment. epist. S. Pauli.
BEN. JUSTINIEN. — Prolegomena in omnes B. Pauli epist. explanationes.

—

TRAITÉS SPÉCIAUX SUR SAINT PAUL.

ENGELGRAVE. — In festo SS. Petri et Pauli.
CLAUDIUS D'AUSQUIUS. — Sanctitudo sancti Pauli.
BEN. JUSTINIEN. — Prolegomena in omnes epistolas S. Pauli.
GODEAU. — Vie de saint Paul et discours aux missionnaires.

PRÉDICATEURS.

ANCIENS.

RADULPH. ARDENT. — 2 homil. in Convers S. Pauli.
S. THOMAS D'AQUIN. — 1 serm. in Conversione S. Pauli.
S. BONAVENTURE. — 2 serm. in Convers.
GRILLAUME DE PARIS. — 1 id.
ALBERT LE GRAND. — 1 id.
S. LAURENT JUSTINIEN. — 1 id.
INNOCENT III. — 2 id.
DENIS LE CHARTREUX. — 3 id.
MATTHIAS FABER. — 3 id.

MODERNES.

BIROAT. — Serm. sur la Conversion de saint Paul.
MOLINIER. — id.
DUNEAU. — id.
TEXIER. — id.
FLÉCHIER. — id.
DUJARRY. — id.
RICH. L'AVOCAT. — id.
DUTREUIL. — id.
ANSELME. — id.
DOM JÉRÔME. — id.
SÉRAPHIN DE PARIS. — id.
M. l'abbé GARNIER, supér. du sémin. de St-Sulpice. — id.

7. MARTYROLOGE. — Conversion de saint Paul. — S. Ananie, év. et m. — SS. Uventin et Maxime, mm. — S. Prix, év., et S. Marin, m. — SS. Donat, Sabin, Agape, mm. — S. Bretanion, év. — S. Poppon, ab. — S. Elide, m. — S. Séverien, conf. — S. Racon, ab. — S. Linan, conf. — S. Adelphe, id. — Sainte Adelaine.

26 janvier. — SAINT POLYCARPE, martyr,

ÉVÊQUE DE SMYRNE (L'AN 166).

VIE DE SAINT POLYCARPE.

Saint Polycarpe, condisciple de saint Ignace dans l'école de saint Jean l'évangéliste, était encore fort jeune lorsqu'il embrassa le christianisme, vers l'an 80 de Jésus-Christ. Il eut le bonheur de recevoir les instructions des apôtres et des premiers disciples du Sauveur. Saint Jean l'évangéliste, auquel il s'attacha particulièrement, l'ordonna évêque de Smyrne vers l'an 96. On croit que saint Polycarpe est l'ange ou l'évêque de Smyrne, le seul de tous les évêques nommés dans l'Apocalypse, à qui le Saint-Esprit ne fait aucun reproche : *Et Angelo Smyrnæ Ecclesiæ scribe :... Scio tribulationem tuam, et paupertatem tuam, sed dives es.* (Apoc., II, 8-9.) Saint Polycarpe fit un voyage à Rome vers l'an 158, afin de conférer avec le pape saint Anicet, sur la différente pratique des Eglises touchant la fête de Pâques. Les Eglises d'Asie célébraient cette fête comme les Juifs, après l'équinoxe, le 14 de la lune de mars, en quelque jour de la semaine qu'elle arrivât, tandis que l'usage de Rome, de l'Egypte et de tout l'Occident, était de la célébrer le dimanche qui suivait le 14 de la lune. Anicet et Polycarpe, quoique d'avis différent, convinrent de ne pas rompre les liens de la charité pour ce point de discipline. Saint Anicet céda même à saint Polycarpe l'honneur de consacrer l'Eucharistie dans son église. Pendant son séjour à Rome, le saint eut le bonheur de ramener à l'unité un grand nombre d'hérétiques marcionites et valentiniens. On lit dans saint Jérôme, qu'ayant un jour rencontré Marcion, et celui-ci lui ayant demandé s'il le connaissait, le saint répondit : « Oui, je te connais pour le fils aîné de Satan. »

Il y avait plus de soixante ans que Polycarpe gouvernait son Eglise, lorsqu'il fit le voyage de Rome. Il avait déjà reçu à Smyrne saint Ignace, troisième évêque d'Antioche, lors de son voyage de cette ville à celle des Césars, et il avait baisé les chaînes de ce saint martyr. On a deux lettres de saint Ignace, adressées à Polycarpe. Le saint évêque d'Antioche priait l'évêque de Smyrne d'écrire en son nom aux Eglises d'Asie, et de suppléer ainsi à ce qu'il ne pouvait faire lui-même, étant obligé de s'embarquer précipitamment pour passer de Troade à Naples.

L'éclat de la vertu du saint martyr le faisait regarder comme le chef ou le premier des évêques d'Asie. Plein de l'esprit et de la grâce des apôtres, il forma des disciples qui contribuèrent beaucoup à étendre le royaume de Jésus-Christ. Ce fut lui qui envoya dans les Gaules saint Pothin et saint Irénée pour y porter la lumière de l'Evangile. Les fidèles le révéraient à un tel point, qu'ils s'empressaient d'ôter sa chaussure pour lui en éviter le soin, et pour avoir le bonheur de le toucher.

Statius Quadratus était proconsul d'Asie, lorsque la sixième année de l'empire de Marc-Aurèle et de Lucius-Verus, une violente persécution éclata contre les Eglises d'Orient. Le sang des martyrs était répandu pour la foi ; les païens demandaient celui de Polycarpe. Les actes de ce martyr condamnaient ceux qui par une présomption téméraire, prévenaient la recherche des juges, et allaient eux-mêmes se livrer aux bourreaux. Incapable de craindre la mort, mais cédant aux prières de ses amis, Polycarpe s'était retiré à la campagne, dans une maisou peu éloignée de Smyrne. On rapporte que trois jours avant qu'il y fût arrêté, il eut une vision dans laquelle il aperçut le chevet de son lit tout en feu, et que ce fut pour lui un présage qu'il serait bientôt brûlé vif. L'irénarque de Smyrne, c'est ainsi qu'on appelait le magistrat chargé de la police et de faire arrêter les malfai-

teurs, envoya des cavaliers, pendant la nuit, avec ordre d'investir la maison où logeait Polycarpe. Il fut arrêté et conduit à la ville, monté sur un âne. L'irénarque, nommé Hérode, et son père Nicétas, qui se trouvèrent sur sa route, cherchèrent à le gagner, en lui disant : « Quel mal y a-t-il de dire *seigneur César*, ou même de sacrifier aux dieux ? » Polycarpe ne répondant point d'abord et déclarant enfin qu'il ne ferait jamais ce qu'on exigeait de lui, fut accablé d'injures et de mauvais traitements. Il fut conduit à l'amphithéâtre. En y entrant il entendit une voix du ciel, qul lui dit : « Courage, Polycarpe, soyez ferme. » Il fut d'abord présenté au tribunal du proconsul qui l'engagea à obéir, et à considérer que son grand âge et sa faiblesse ne pourraient jamais supporter les tourments auxquels il l'allait condamner s'il ne maudissait Jésus-Christ. Alors le saint vieillard ranimant son zèle, et prenant un ton et une vigueur au-dessus de son âge : « Il y a quatre-vingt-six ans, répondit-il, que je le sers, et il ne m'a fait que du bien ; j'en ai toujours reçu de nouvelles faveurs. Comment voulez-vous que je maudisse celui de qui je tiens la vie ; c'est mon Créateur, mon Sauveur et mon Père ; c'est l'arbitre de mon sort éternel ; c'est lui qui jugera tous les hommes ; c'est mon Dieu, à qui je dois tout mon amour et ma reconnaissance. »

Le proconsul, irrité d'une réponse si peu attendue, le menace de l'exposer aux bêtes. « Plein de confiance en mon Sauveur, répond le saint, je ne crains ni les bêtes, ni le fer, ni le feu. » A ces mots, tout le peuple en furie crie que puisqu'il ne craint pas le feu, il faut qu'il soit brûlé tout vif. On dresse tumultueusement un bûcher, on y place saint Polycarpe qui, avec un visage riant, les yeux élevés vers le ciel, s'offrait en holocauste au Dieu vivant. Mais la flamme sembla le respecter ; elle l'entourait, le couvrait sans lui nuire. Les païens irrités contre le feu même, percèrent le saint vieillard d'un coup d'épée ; le sang sortit avec tant d'abondance qu'il éteignit le feu. C'est ainsi que saint Polycarpe finit sa course. Toute l'Eglise célébra dès lors son martyre. La France l'a toujours regardé comme un de ses apôtres, puisqu'elle lui doit saint Irénée, évêque de Lyon ; saint Bénigne, évêque de Langres, saint Andoche, saint Tyrse, Saint Andéol, qui furent tous ses disciples. Son martyre arriva environ l'an 160 de Jésus-Christ.

PANÉGYRIQUE DE SAINT POLYCARPE.

TEXTE : *Invenit eos dignos se et tanquam aurum in fornace probavit eos.* (Sap., III, 5.)

Puisque, suivant la pensée de saint Augustin (*Serm. 47 de Sanctis*), les fêtes des martyrs sont des exhortations au martyre : *Solemnitates martyrum exhortationes martyriorum sunt;* puisque la fin que se doit proposer l'orateur chrétien, en célébrant leurs combats, est d'animer le cœur de ses auditeurs à imiter leur couaage et leur invincible patience : *Ut imitari non pigeat, quod celebrare delectat,* nous prendrons occasion du bûcher ardent sur lequel meurt saint Polycarpe, pour faire voir, dans la première partie de ce sermon qu'il faut que la vertu d'un chrétien passe par la fournaise des afflictions et des souffrances pour y être purgée, éprouvée et perfectionnée, comme dit saint Grégoire le Grand : *Purgatur, probatur, illustratur* ; et dans la seconde nous apprendrons, des exemples de ce saint, le *moyen de vaincre l'ardeur des flammes de cette fournaise.* Mais, avant toutes choses, adressons-nous au Saint-Esprit, qui a brûlé le cœur de ce martyr du feu de son amour et demandons ces grâces par l'intercession de la Vierge : *Ave, Maria !*

I[re] CONSIDÉRATION. — VERTUS ET MARTYRE DU SAINT.

VERTUS. — Nous apprenons, par le témoignage de ses plus cruels ennemis, qu'étant rempli des lumières de son maître, sant Jean l'évangéliste, et le véritable successeur de son zèle, saint Polycarpe soutenait et augmentait par sa doc-

trine toutes les Eglises de l'Asie, dont il était primat; que c'était lui qui confondait le judaïsme, qui brisait les idoles, qui renversait toutes les religions profanes, et qui enfantait à Jésus-Christ, par la parole de la vérité, une infinité de fidèles : *Iste est Asiæ doctor, et christianorum pater.*

L'Asie ne fut pas le seul théâtre de sa vertu; son zèle s'étendit bien plus loin, puisque, au rapport de saint Irénée, qui avait eu le bonheur de le voir, il vint à Rome trouver le pape Anicet, afin de lui faire part de ses lumières pour décider les questions, et pour terminer les controverses qui troublaient l'Eglise, touchant le jour auquel il fallait célébrer la fête de Pâques. Ce fut là, dit saint Irénée, qu'il employa cette profonde doctrine qu'il avait apprise de la bouche du disciple bien-aimé, lequel l'avait auparavant puisée à la poitrine de son maître, pour réfuter les erreurs de Valentin, de Marcion, et de quelques autres hérésiarques qui, dès ces premiers siècles, troublaient la paix de l'Eglise et déchiraient son unité. Il ramena à la foi un grand nombre de catholiques qui avaient été surpris par les ruses malicieuses de ces hérétiques : *Complures ab errore hæreticorum avocavit, et ad veram religionem traduxit.* Il y prêcha hautement qu'il n'avait point appris de la bouche des apôtres, dont il avait été disciple, d'autre croyance que celle qui était enseignée dans l'Eglise romaine; qu'il fallait éviter toutes les nouvelles doctrines comme des écueils dans la foi, et détester ceux qui les enseignaient comme les suppôts du démon. Il y confirma cette doctrine par son exemple, dit saint Irénée, lorsque l'hérésiarque Marcion lui ayant demandé s'il ne le connaissait pas, il répondit qu'il le connaissait, mais en qualité de fils aîné du diable : *Novi equidem primogenitum Satanæ.*

C'est donc ce maître de tant de peuples, ce père de tant de chrétiens, ce docteur de toute l'Eglise, ce destructeur de l'idolâtrie, ce fléau des hérétiques, cet homme qui pendant l'espace de plus de quatre-vingts ans a vécu dans de continuels travaux pour prêcher l'Evangile et pour augmenter le royaume de Dieu; c'est lui dont Dieu veut purifier et éprouver la vertu, et lui donner son dernier éclat par le feu de son martyre : *Tanquam aurum in fornace probavit eum.*

2° Martyre. — Considérez, d'une part, cette multitude innombrable d'infidèles qui, transportés de fureur, crient qu'il faut brûler tout vif Polycarpe, et en même temps courent en foule pour chercher le bois et les sarments des bains et des autres lieux publics, afin de dresser un bûcher.

Voyez, de l'autre, ce vénérable vieillard, transporté de joie, qui détache sa ceinture et dépouille ses vêtements, et qui entre de lui-même dans le bûcher. Les bourreaux le veulent attacher à un pillier de bois; mais il leur dit : Laissez-moi, je vous prie; celui qui me donne la force de m'offrir à être brûlé, me la conservera bien dans les flammes sans me mouvoir. On se contente de lui lier les mains derrière le dos : ainsi comme un innocent agneau, il s'offre à Dieu en sacrifice; et changeant ce bûcher en autel, il adresse au Seigneur au milieu de ses flammes cette belle prière :

« Grand Dieu, Père de votre très-cher Fils Jésus-Christ, Notre-Seigneur, par lequel nous avons eu la connaissance de votre souveraine majesté; Dieu des anges et des vertus célestes, et de toutes les créatures, maître et seigneur de tous les justes qui vivent en votre présence, je vous bénis mon Dieu, de ce que vous m'avez fait l'honneur de me rendre participant des peines des martyrs et de la passion de votre Fils, pour jouir avec lui et avec eux de la vie éternelle. Par la grâce de votre Saint-Esprit, je m'offre aujourd'hui à vous, Père éternel, en sacrifice ainsi que vous l'avez ordonné de toute éternité.

Comme il eut fini sa prière, on aperçut, ô merveille de la vertu de Dieu! la flamme s'élever sur le martyr, ondoyant comme les voiles d'un navire enflées par le vent : *Ignis tanquam velum navigii ventorum flatibus turgescens corpus martyris undique obvallabat.* On vit sur le bûcher le corps du saint, non pas comme une chair brûlée, mais comme de l'or resplendissant et bien purifié dans son creuset. On sentit même une odeur merveilleuse, comme de l'encens ou d'un autre parfum très-odoriférant. Le tyran, voyant que les flammes respectaient ce

saint, et que son corps ne se consumait point, commanda aux bourreaux de s'avancer pour lui passer l'épée au travers du corps ; ce qu'ayant exécuté, il sortit de cette plaie une si grande abondance de sang, que la flamme en fut éteinte.

IIe CONSIDÉRATION. — LEÇONS QUE NOUS DONNE SAINT POLYCARPE.

La première chose que fait saint Polycarpe, pour sortir victorieux de son combat, c'est qu'il excite et anime dans son cœur cette vive foi, par laquelle les saints de tous les âges, dit saint Paul, ont triomphé de toutes les puissances de la terre, ont fermé la gueule aux lions, et ont éteint même l'ardeur du feu le plus agissant : *Per fidem vicerunt regna, et obturaverunt ora leonum, extinxerunt impetum ignis.* (Heb., x.) Lorsque le tyran, pour intimider notre martyr, lui disait : « Ne sais-tu pas que j'ai des bêtes toutes prêtes pour te dévorer, si tu ne changes d'opinion? et si ce tourment ne t'étonne point, sache que je te ferai consumer par le feu. » Le saint, pour mépriser ce feu temporel, regardait des yeux de la foi le feu éternel de l'enfer, disant aux juges : « Vous me menacez d'un feu qui s'allume en une heure et qui s'éteint en peu de temps; mais vous ne connaissez pas la force de ces feux éternels et de ces flammes dévorantes auxquelles la justice de mon Dieu condamne tous les méchants. »

En second lieu, saint Polycarpe, pour rendre cette foi plus forte et victorieuse de tous les supplices qu'on lui proposait, rappelait dans son esprit les qualités aimables de Jésus-Christ, et les obligations immortelles qu'il avait à ce charitable Sauveur. Témoin les belles et amoureuses paroles qu'il répondit au tyran qui lui disait : « Aie égard à ton âge, prends compassion de ta vieillesse, change d'avis, adore les dieux de César, et blasphème contre Jésus-Christ. » « Hélas! dit ce saint, tout attendri d'amour et baigné de ses larmes, il y a quatre-vingt-six ans que je sers Jésus-Christ sans que j'en aie jamais reçu aucun mal, comment pourrais-je blasphémer contre mon bienfaiteur, et abandonner mon roi et mon Seigneur qui m'a donné et conservé la vie? »

C'est donc par cet amour mille fois plus fort que la mort, qu'il a surmonté la rage des tyrans, la cruauté des bourreaux et tout ce que la malice du démon a pu inventer.

Excitons, comme saint Polycarpe, notre foi, servons-nous, comme lui, de deux sortes de feux pour vaincre le feu des souffrances de cette vie : Premièrement, du feu des vengeances de Dieu : souffrons patiemment les peines que méritent nos crimes, supportons l'ardeur de cette fournaise où Dieu nous purge, afin de n'être point jetés dans la fournaise de l'enfer ; mais surtout, servons-nous du feu de l'amour de Dieu et de Jésus-Christ crucifié : ce sera cet amour qui rendra nos afflictions non-seulement supportables, mais encore douces et aimables; et cette douceur que Dieu répandra dans nos cœurs, au milieu de nos souffrances, ne sera que l'avant-goût des plaisirs et des joies éternelles, dont Dieu les récompensera dans le ciel. Ainsi soit-il.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. 5. Plans divers. — 6. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Dominus posuit verbum in ore ejus. (Num., XXIII, 5.)

Num aliud possum loqui, nisi quod jusserit Dominus. (Id., *ibid.*, 12.)

Ad benedicendum adductus sum, benedictionem prohibere, non valeo. (Id., *ibid.*, 20.)

Dominus Deus ejus cum eo est, et clangor victoriæ Regis in illo. (Id., *ibid.* 21.)

Fluat aqua de fistula ejus, et semen ejus erit in aquas multas. (Id., XXIV, 7.)

Nouveau Testament. — Angelo Smyrnæ Ecclesiæ scribe : Hæc dicit primus et novissimus; qui fuit mortuus et vivit : Scio tribulationem tuam et paupertatem tuam, sed dives es. (Apoc., II, 8-9.)

Qui vicerit, non lædetur a morte secunda. (Apoc., II, 12.)

2. — SS. PÈRES.

Immobilis et durus esto sicut incus tunsa. Lacerari et vincere magni est athletis. (S. Ignat. mart., *in Ep. ad. S. Polycarp.*)

Adage, Polycarpe, firmus esto. (*Act. martyris S. Polycarp.*)

Quod solum verum, quod docet Ecclesia, quod ab apostolis accepit, illud semper docuit Polycarpus. (S Iræn., *adv. Hæres.*)

Polycarpus, Joannis apostoli discipulus, et ab eo Smyrnæ episcopus ordinatus, totius Asiæ princeps fuit. (S. Hieron., *de Script. Ecclesiast.*)

Plurimos credentium, Marcionis et Valentini persuasione deceptos, reducit ad fidem. (Id., *ibid.*)

Cum ei fortuito obviam fuisset Marcion et diceret: Cognoscis me? Cognoscis nos? respondit : Cognosco primogenitum diaboli. (Id., *ibid.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Agnus. Velut agnus innocens atque irreprehensibilis et immaculatus, primitiæ pro omni populo factus. (S. Ephr., *Tr.* 3 *in Encom. martyr.*)

2. Vinea. Vos de vinea Domini pingues racemi, et jam maturis fructibus botri, præssuræ secularis infestatione calcati, torcular vestrum carcere torquente sentitis. (S. Cyprian., *Ep.* 16.)

3. Flos. Floribus ejus nec lilia, nec rosæ desunt. (Id., *Ep.* 9.)

4. Heros. Martyres multo elegantius si ecclesiastica consuetudo pateretur loquendi, nostros heroes vocaremur. (S. August., l. X, *Civit Dei*, c. 2.)

Quis tam heros quam sanctus Polycarpus?

5. Granum Sinapis. Si sic vocantur martyres. (S. Ambr., in Luc. 1) : quam merito sic vocari debet sanctus Polycarpus qui in primitiis martyrum fuit?

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Dignité. Saint Irénée dit qu'il a été témoin oculaire de la majesté de son visage et de son port, de la gravité de sa demarche et de la dignité avec laquelle il faisait chaque chose. (S. Iren., *adv. Hær.*)

Pureté et piété. La pureté de ses mœurs et sa piété le rendirent cher aux apôtrest qui furent ses maîtres.

Pureté de sa foi. Il ne pactisait poin, avec les hérétiques, témoin, sa sévère réponse à Marcion : *Cognosco primogenitum diaboli.*

Charité. Sa charité était immense, dit saint Irénée.

Horreur du blasphème. Le proconsul l'ayant engagé à maudire Jésus-Christ s'il voulait échapper à la mort, il répond avec fermeté : « Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a fait que du bien. Comment voulez-vous que je maudisse celui de qui je tiens la vie... »

Intrépidité. On le menace de l'exposer aux bêtes : « Plein de confiance en mon Sauveur, répond-il sans s'émouvoir, je ne crains ni les bêtes, ni le fer, ni le feu. »

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

SAINT POLYCARPE FUT LE DIGNE DISCIPLE DES APOTRES :

1er POINT. — PAR SA DOCTRINE.

Subdivisions : 1. Qu'il conserva pure : *Quod ab apostolis accepit, illud semper docuit Polycarpus* (S. Hieron., *de Scriptor. ecclesiast.*). — 2, Qu'il prêcha avec le même zèle.

2e. POINT. — PAR SES VERTUS.

Subdivisions : 1. Il eut toutes les vertus des apôtres. — 2. Comme eux il les couronna par le martyre.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — CARACTÈRES DE SA FOI.

Subdivisions : 1. Foi agissante : *Plurimos credentium, Marcionis et Valentini, persuasione, deceptos reduxit ad fidem* (S. Hieron.) — 2. Foi pure : *Respondit Marcioni : cognosco primogenitum diaboli.* (Id., *ibid.*)

2e POINT — CARACTÈRES DE SON MARTYRE.

Subdivisions : 1. Martyre glorieux qui couronne sa vieillesse. — 2. Martyre édifiant où il proclame les bienfaits qu'il a reçus de Jésus-Christ : *Jam octoginta sex anni elapsi sunt quibus Christo meo inservio, nec tamen unquam mali quidquam ab illo recepi imo multis usque præclaris bonis de manu ipsius auctus sum* (Act. Martyr.) — 3. Martyre des plus cruels qu'il endure avec héroïsme : *Igni traditus est.* (S. Hieron., *ibid.*)

6. MARTYROLOGE. — S. Polycarpe, év. et m. — S. Marc, év. — S. Gobert, conf. — S. Théogène, év. et m. — S. Aléric, ab. — Sainte Radegonde, v.

27 janvier. — SAINT JEAN CHRYSOSTOME,

ÉVÊQUE ET CONFESSEUR (L'AN 407).

VIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Saint Jean, surnommé Chrysostôme, ou *bouche d'or*, à cause de son éloquence, parut dans le siècle le plus florissant de l'Eglise, et il en fut lui-même un des principaux ornements. Il naquit à Antioche, vers l'an 347, de parents distingués par leurs emplois et par leur noblesse, mais encore plus par leur piété. Il était encore au berceau, quand il perdit son père. Sa mère, appelée Anthuse, demeurée veuve à l'âge de vingt ans, cédant à sa tendresse maternelle, renonça à un second mariage, et n'épargna rien pour donner une belle éducation à son fils ; elle lui procura les plus habiles maîtres pour lui enseigner les sciences humaines ; elle se chargea seule de lui apprendre, dans cette première jeunesse, la science du salut. Il étudia la rhétorique sous le célèbre Libanius et la philosophie sous Andragathe, et il y fit de si grands progrès, qu'à peine cessait-il d'être écolier, qu'on le regarda comme un des plus habiles maîtres de l'éloquence. A l'académie d'Athènes, où il était allé pour se perfectionner, il confondit les philosophes païens, en leur démontrant la sainteté et la vérité de la religion chrétienne : un d'eux, nommé Anthème, demanda le baptême, et devint un fervent et zélé chrétien.

Quelque disposition qu'eût notre saint pour le barreau, il eut encore plus d'inclination pour la retraite. La fortune eut beau le flatter des plus belles espérances, le désir de ne travailler qu'à son salut, l'emporta sur tout autre attrait. Saint Mélèce, évêque d'Antioche, apprenant sa résolution, crut qu'il fallait que l'Eglise profitât de la perte que faisait le monde ; il l'appela auprès de lui, et lui persuada de rester dans un monastère qui était dans les faubourgs ; là il fit de merveilleux progrès dans toutes sortes de vertus.

Il y avait trois ans que saint Chrysostôme se perfectionnait dans les exercices de la vie religieuse, lorsque saint Mélèce fut banni pour la troisième fois par les ariens. Notre saint crut qu'il devait profiter de l'éloignement de son évêque pour satisfaire le désir qu'il avait de se retirer dans la solitude. Il communiqua son dessein à Basile, son ami, le compagnon de ses études, et qui, comme lui, brûlait du désir de vivre dans la retraite. Anthuse, informée de la résolution de son fils, mit tout en usage pour l'en détourner : larmes, prières, rien ne put l'ébranler, et un événement imprévu hâta l'accomplissement de ses vœux.

Les évêques de Syrie, assemblés à Antioche pour remplir deux siéges vacants, ne crurent pas pouvoir faire mieux que de choisir saint Chrysostôme et saint Basile. Notre saint en ayant été informé se cacha si bien, qu'il n'y eut que Basile d'élu. Saint Chrysostôme ne délibère plus ; il fuit dans la solitude, embrasse la vie monastique sous la conduite d'un ancien solitaire, et pratique avec une ferveur extraordinaire tout ce que cette vie a de plus parfait et de plus dur.

Après avoir passé quatre ans dans ce monastère, il eut permission de se retirer dans le désert. Il se renferma dans une caverne affreuse, où il vécut deux ans dans les exercices de la plus sévère pénitence. Ce fut durant ces six ans de retraite qu'il composa ses excellents *Livres du Sacerdoce*, son admirable *Traité de la componction*, et la belle *Apologie de la vie monastique*, contre certains novateurs qui se déclaraient les ennemis d'une si sainte profession.

Les austérités excessives qu'il exerçait sur son corps ruinèrent bientôt sa santé. On l'obligea de revenir à Antioche ; il y parut comme un homme nouveau, et il y fut reçu comme un saint. Quelque résistance qu'il fît, le saint évêque Mélèce, revenu de son exil, l'éleva aux ordres sacrés. Il passa cinq ans dans les fonctions du diaconat. Saint Mélèce étant mort, saint Flavien, son successeur, rappela

notre saint du monastère où il s'était retiré de nouveau; et sans écouter les raisons que sa modestie et son humilité lui suggéraient, il le fit prêtre à l'âge de trente-huit ans.

Son sacerdoce fut une suite continuelle de travaux et de succès. Flavien connaissant sa haute vertu et ses rares talents, l'avait établi dispensateur de la parole de Dieu. Jamais ce saint ministère ne produisit tant de fruit. Son éloquence vive, mâle, moëlleuse et pleine d'onction, réforma les mœurs de tous les états. Le clergé et le peuple, les grands et les petits, chacun sentit l'impression que peut faire un saint qui prêche, et qui prêche surtout par ses exemples.

Dans la consternation publique où fut la ville d'Antioche, après l'outrage fait à la statue de l'impératrice Flaville, femme du grand Théodose, on éprouva combien notre saint était puissant en paroles et en œuvres. Nul malheureux qui pût échapper à sa charité.

Après la réconciliation de la ville, le saint continua de servir l'Eglise dans le ministère de la parole, avec le même zèle et le même succès. Ce fut à cette époque qu'il composa ces belles homélies et ces magnifiques traités de piété que nous admirons; qu'il fit l'éloge de tant de saints martyrs, et qu'il expliqua divers livres de l'Ecriture. Il n'est aucun Père de l'Eglise dont les écrits soient plus instructifs, plus éloquents et plus finis.

Saint Chrysostôme s'acquit une si grande réputation pendant les douze ans de sa prêtrise, qu'après la mort de Nectaire, patriarche de Constantinople, qui arriva l'an 397, il fut jugé seul digne de remplir ce siége. L'empereur Arcade, qui savait l'éloignemet qu'avait le saint pour toute dignité, ordonna au comte Astérius, gouverneur d'Antioche, de l'enlever secrètement et de l'envoyer à Constantinople; ce qui fut exécuté.

On ne peut dire avec quelle joie il fut reçu dans la ville impériale. Tout le monde alla au-devant de lui. Un grand nombre d'évêques, qui étaient dans cette ville, s'assemblèrent pour rendre son ordination plus solennelle. Théophile, patriarche d'Alexandrie, par jalousie, fut le seul qui s'opposa au consentement général des prélats et aux vœux de toute cette Eglise. Mais Eutrope et les autres officiers de la cour lui ayant montré les mémoires donnés aux evèques contre lui, et le menaçant de lui faire son procès, il consentit à l'ordination de saint Chrysostôme, qui fut sacré évêque et patriarche de Constantinople, le 26 février de l'année 398.

Ce grand saint ne se vit pas plutôt élevé à cette haute dignité, que n'écoutant que son devoir, il déclara la guerre à tous les vices; il le fit cependant avec tant de prudence, de douceur et d'habileté, que les plus opposants cédèrent à son zèle. Ennemi de toute lâche complaisance, incapable de toute flatterie, il n'épargna jamais le péché, en portant toujours compassion au pécheur. Sa haute vertu, au-dessus de la calomnie, sa vie austère, sa charité universelle et inépuisable, son désintéressement, son éloquence, sa douceur et son humilité, rendirent son zèle efficace. La réformation des mœurs suivit de près son ordination.

Il retrancha toutes les dépenses inutiles pour augmenter les revenus des hôpitaux. La frugalité de sa table et la modestie de son train, lui donnèrent le moyen d'assister bien des malheureux et de nourrir un grand nombre de pauvres. Sa vigilance et sa sollicitude pastorale s'étendirent sur toutes les Eglises de la Thrace, sur celles de l'Asie et du Pont. Il est étonnant qu'un seul homme, exténué par ses austérités et d'une santé très-délicate, ait pu donner au public de si beaux ouvrages, et en même temps conduire, avec une attention et une sagesse admirables, un des plus grands diocèses de l'univers; prêcher presque tous les jours; pourvoir aux besoins spirituels et corporels de tant de veuves, d'orphelins et donner encore ses soins à vingt-huit provinces ecclésiastiques.

Un mérite si extraordinaire, une vertu si éclatante ne pouvaient manquer d'avoir des envieux. Les persécutions purifient les saints et donnent un nouvel éclat à leurs mérites : l'ardeur de son zèle et sa grande régularité lui avaient attiré beaucoup d'ennemis, et à la cour et dans le clergé. Théophile, patriarche

d'Alexandrie, homme ambitieux, avare. violent, ne voyait qu'avec dépit les succès que Dieu donnait au zèle de saint Chrysostôme. Vivement accusé auprès de notre saint, par les moines de Nitrie, surnommés les grands frères, qu'il avait maltraités, il résolut de perdre ses accusateurs et son juge.

Ceux du clergé de Constantinople, qui ne s'accommodaient pas de la régularité qu'il exigeait d'eux, quelques évêques peu réglés, quelques abbés qui fréquentaient plus la cour que leur monastère, entrèrent aisément dans la conspiration, surtout quand ils apprirent que l'impératrice Eudoxie était irritée contre le saint, parce qu'il avait prêché contre le déréglement et le luxe des femmes. Théophile crut que la conjoncture était favorable pour son dessein ; et, ayant corrompu par argent les ministres de l'empereur, il obtint la permission d'assembler les évêques de sa cabale, au nombre de trente-six. On choisit pour ce conciliabule le bourg du Chesne, près de Chalcédoine, dont Cyrin, ennemi juré de Chrysostôme, était évêque. Notre saint y fut condamné sur divers chefs d'accusation, tous supposés, et contre toute forme de droit, il fut déposé de son siége, par une injustice criante qui fit gémir tous les gens de bien. L'arrêt fut exécuté sourdement, pendant la nuit, pour éviter le soulèvement du peuple. Mais à peine le saint était embarqué, qu'il survint un si grand tremblement de terre, que l'impératrice, effrayée d'un accident qui portait si visiblement le caractère de la vengeance divine, et pressée des remords de sa conscience, alla aussitôt solliciter le retour de Chrysostôme, et lui écrivit elle-même en ces termes ? « Que votre sainteté ne croie pas que j'aie su ce qui s'ést passé. Je suis innocente de votre sang. Des hommes méchants et corrompus ont formé ce complot. Dieu est témoin des larmes que je lui offre en sacrifice. Je me souviens que mes enfants ont été baptisés par vos mains. » Cet exil ne fut que d'un jour. Saint Chrysostôme rentra dans la ville en triomphe et au milieu des acclamations publiques.

Mais le calme ne fut pas long; deux mois après son retour, le saint évêque ayant prêché contre les jeux publics qui se faisaient avec beaucoup de dissolution devant la statue de l'impératrice, ce qui était un reste de superstition païenne, Eudoxie en fut si offensée, qu'elle manda les ennemis du saint et résolut de le perdre.

Il lui fut aisé d'en venir à bout. Théophile et ses adhérents n'avaient pas épuisé leurs calomnies. Appuyés d'un si grand crédit, ils usèrent de tant d'artifices et obsédèrent si fort l'empereur, qu'ils obtinrent enfin l'exil du saint. Luce, qui passait pour païen, fut envoyé avec quatre cents soldats dans l'église pour contenir le peuple ; c'était le samedi saint : ils y commirent des désordres horribles. Toute la ville se souleva ; on vint entourer le palais patriarcal pour empêcher qu'on ne fît violence au saint pasteur. Mais lui, prêt à donner sa vie pour ses brebis, et craignant, s'il restait plus longtemps au milieu de son peuple, qu'il ne lui arrivât quelque malheur, sortit secrètement de Constantinople et partit pour l'exil. On l'envoya à Cucuse, petite ville d'Arménie, où il arriva malade et tout brisé des fatigues du chemin. On ne peut dire tout ce qu'il eut à souffrir durant ce voyage. A peine arrivé, il se remit au travail, et la ville de Cucuse et tout le pays voisin ressentirent bientôt les effets de son zèle.

Cependant une grêle extraordinaire qui tomba sur Constantinople, la mort précipitée de l'impératrice Eudoxie, des disgrâces survenues aux principaux persécuteurs de notre saint, furent regardées comme des effets de la colère de Dieu. Mais ces fléaux ne convertirent pas Théophile ; il tâcha, par mille ruses, de surprendre le pape Innocent. Le souverain pontife, qui avait reçu des lettres de saint Chrysostôme et qui savait l'injustice qu'on lui avait faite, résolut de tenir un concile général en sa faveur ; il engagea l'empereur Honorius à s'employer fortement auprès de l'empereur Arcade son frère, pour lui faire réparer le tort fait au patriarche et à l'Eglise de Constantinople.

Les ennemis de saint Chrysostôme, alarmés des résolutions du pape, et certains d'être condamnés dans un concile général, résolurent de se défaire du saint prélat. Les grandes conversions qu'il faisait dans son exil, les plaintes continuelles des

gens de bien, le bruit de ses miracles, tout cela les porta aux dernières extrémités. Leur implacable acharnement ne put souffrir le repos et les honneurs que sa haute vertu lui procurait à Cucuse. Ils obtinrent de l'empereur qu'il serait transporté ailleurs.

N'ayant pu le faire périr en Arménie, ils le reléguèrent dans le désert affreux de Pyties, ou Pytiontes. Leur dessein était de s'en défaire à force de le faire souffrir. Ils y réussirent. Le voyage était rude et long. La cruauté qu'on eut pour lui, les mauvais traitements et les fatigues du voyage l'usèrent et l'accablèrent si fort, qu'on fut obligé sur la route de le déposer dans une église où était le tombeau de saint Basilisque. Ce saint lui apparut dans une nuit, et lui dit que le lendemain il serait délivré de ses maux, qu'ils seraient ensemble dans la gloire. Cette vision engagea Chrysostôme à prier ses gardes le lendemain de rester là jusqu'à midi; ce qui lui fut refusé. Ils partirent; mais après une lieue et demie, il se trouva si mal qu'il fallut revenir d'où ils étaient partis. Il changea d'habit, prit une robe blanche et, encore à jeun, il reçut l'Eucharistie, fit sa dernière prière en prononçant ces paroles qui lui étaient familières : « Dieu soit loué de tous. *Amen.* » Il rendit l'esprit le 14 septembre de l'année 407, âgé d'environ soixante ans, le neuvième de son épiscopat.

Sa mort attira un concours immense, et ses funérailles furent un triomphe. On l'honora dès lors comme un martyr, et on l'invoqua comme un grand saint. Trente ans après, l'empereur Théodose le Jeune, fils d'Arcade, fit apporter à Constantinople ses dépouilles avec une pompe et une magnificence qui effaçaient tous les triomphes des empereurs. Les grands et le peuple allèrent au devant du saint corps; tout le Bosphore fut couvert de barques et éclairé de flambeaux. L'empereur se prosterna devant ses augustes reliques, et demanda pardon pour ses parents qui avaient si mal traité le saint évêque. Elles furent déposées dans l'église des Apôtres. Cette translation se fit l'an 438, le 27 janvier; c'est le jour que l'Eglise a choisi pour célébrer sa fête.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Texte : *Prædicate Evangelium omni creaturæ.* (Marc., xvi, 15.)

Saint Jean Chrysostôme se livra au ministère de la parole par l'ordre de saint Flavien, qui, dans un âge avancé, ne pouvait plus soutenir le poids du travail qui avait illustré son épiscopat. Ce saint prélat choisit le plus éloquent, le plus zélé des prêtres de son diocèse pour tenir sa place dans la chaire d'Antioche. Que ne sont-ils tous prophètes! disait-il avec Moïse et saint Paul; pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, qu'importe à qui en revienne la gloire? *Utinam omnes prophetæ!* (Num., xi, 29; Cor., xii, 29.)

Ire CONSIDÉRATION. — SCIENCE, DOCTRINE ET ÉLOQUENCE DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME.

1re *subdivision. — Sa science.*

Saint Jean Chrysostôme fut très-savant. Qui en doute? Mais ce n'est pas la science, c'est l'éloquence et la piété qui brillent le plus dans ses sermons. La doctrine théologique qu'il y a répandue, jointe à la pompe de l'expression et à l'élévation des sentiments, font de ses discours d'admirables chefs-d'œuvre. Il n'y a rien qu'un évêque, s'il est digne de la place qu'il occupe, ne puisse et ne doive savoir. Ce n'est point l'érudition de saint Jérôme, la subtilité de saint Augustin, l'enchaînement systématique de saint Thomas, la variété d'Origène, le nerf de Bellarmin, la connaissance des langues de Rochard, la chronologie de Scaliger et de Pétau, l'inépuisable recueil d'opinions, d'objections, de preuves de Suarez, etc.;

on voit en lui un esprit juste, instruit de la religion, qui en parle noblement, l'explique clairement, l'insinue agréablement, la fait goûter efficacement. C'est un homme plein de religion qui en parle avec onction parce qu'il la goûte, qui ne tarit point, parce qu'il parle de l'abondance du cœur et qu'il a bu le premier dans la fontaine dont il fait couler les eaux : *Bibe aquam de cisterna tua.* (Prov., v, 15.)

2e *subdivision. — Son application à l'étude.*

Avant son épiscopat, il employa plusieurs années à en jeter les fondements par l'étude des saintes lettres, et pendant son épiscopat, il en élevait l'édifice en consacrant à l'étude tous les moments que lui laissaient les affaires de son Eglise; ainsi se forme le savant, le fécond orateur. Après avoir perdu son enfance, sans étude, dans la dissipation du collége, sa jeunesse sans réflexion à essuyer toutes les modes ; un âge plus avancé sans exercice auprès d'un protecteur, à servir ses passions et flatter ses caprices, quelle instruction est-on en état de donner? que sait-on soi-même? Du moins acquerra-t-on des lumières dans la suite? Le plaisir, le jeu, les repas, la paresse, le cercle, ne seront-ils pas l'unique objet de l'application? Quelle moisson en recueillera la chaire? L'étude est aujourd'hui plus facile qu'elle n'était au quatrième siècle. Les livres que l'impression rend si communs étaient très-rares; les maîtres, aujourd'hui si multipliés, étaient en petit nombre; les séminaires et les colléges, qu'on trouve partout, étaient à peine connus à la capitale ; mais on y étudiait assidûment, on se préparait soigneusement. Avare du temps, il retranchait ces longues et frivoles conversations, ces immenses repas qui chaque jour absorbent la moitié de la vie des grands. On lui en faisait des reproches; mais une sainte économie du temps dont un chrétien, surtout un évêque, doit rendre un si grand compte et faire un bon usage, écartait ces armées de flatteurs dont l'intérêt ou l'orgueil fait fumer l'encens dont la bassesse et la frivolité font le mérite.

3e *subdivision. — Son éloquence.*

Son éloquence est sublime et simple; il ne court point après l'esprit, il ne badine pas sur les mots, il ne joue pas sur les portraits. C'est une explication noble, claire, facile des divines Ecritures. C'est un commentaire intelligible et plein d'onction, à la portée de tout le monde, semé de sages réflexions, d'exemples utiles, d'exhortations pathétiques, de remontrances paternelles, de détails instructifs. Aussi ces discours sont appelés des *homélies*, c'est-à-dire des discours populaires, des entretiens familiers d'un maître avec ses disciples, d'un père avec ses enfants, d'un pasteur avec ses brebis. Les discours qui nous restent des anciens Pères, sont pour la plupart appelés des *homélies.*

IIe CONSIDÉRATION.

1re *subdivision. — Son courage.*

Jamais on ne montra plus de courage que saint Chrysostôme : courage ferme qui brave le danger, courage actif qui attaque le vice ; courage patient qui souffre la persécution. La capitale de l'empire, comme toutes les capitales, était inondée d'erreurs et de vices. La cour impériale en était le centre. L'impératrice Eudoxie, qui ne devait son sceptre qu'à l'intrigue et à la passion, les favorisait ouvertement, et en souffrait impatiemment la censure. L'empereur, bon et pieux par lui-même, était livré aux caprices d'une épouse impérieuse et sans religion. Quelle digue opposer à ce torrent? la voix de Chrysostôme, son éloquence et son courage. Il déclare la guerre à tous les désordres de cette grande ville, à ses blasphèmes, ses impuretés, ses usures, ses emportements, ses hérésies, ses irrévérences dans l'Eglise, sa dureté pour les pauvres; aux profusions de son luxe, à l'orgueil de son faste, la folie de ses spectacles, la volupté de ses repas. Tour à tour dans ses in-

nombrables sermons la foudre part du haut de la chaire patriarcale, et vole de toutes parts pour confondre ou plutôt convertir le pécheur.

2e *subdivision. — Son zèle.*

Un évêque est un magistrat qui juge, un soldat qui combat, un père qui gouverne, un docteur qui instruit, un pasteur qui dirige, un médecin qui guérit, un pilote qui tient le gouvernail, un pêcheur qui jette des filets. Que du haut de la montagne, comme Chrysostôme, cet homme de Dieu, ce père du peuple, parcoure des yeux de l'esprit la carte topographique de son diocèse; qu'il compte, qu'il pèse, qu'il mesure, il ne verra partout que travail : *Stetit, et mensus est terram.* Levez vos yeux, disait le Sauveur; voyez ces régions et la moisson qui les couvre; allez couper ces innombrables épis; liez-les en gerbes, portez-les dans l'aire, battez, vannez, remplissez les greniers du Père de famille : *Levate oculos, videte regiones.* (Joan., IV, 35.) Là, disait cet infatigable archevêque, là, des religieux à conduire à la perfection, des séminaires à diriger, des prêtres à consacrer, des pasteurs à animer; là, des enfants à catéchiser, des pauvres à soulager, des affligés à consoler; là, des pécheurs à convertir, des erreurs à condamner, des hérétiques à ramener, des mœurs à réformer.

3e *subdivision. — Son bon exemple.*

Saint Jean Chrysostôme a dû ses principaux fruits à ses vertus : c'était l'infatigable avocat des pauvres; mais aussi l'inépuisable distributeur des aumônes. Ce nouveau Jean-Baptiste enseignait la nécessité de la pénitence et la portait à de pieux excès. Il condamnait les plaisirs du monde, le jeu, le spectacle, le luxe, le faste, la mollesse; et il vivait dans la retraite, la modestie, la simplicité. Zélé pour le culte de Dieu, il foudroyait les irrévérences dans l'église, la négligence de la prière, de la messe, des sacrements. On le voyait assidu à tout : plein d'un profond respect dans la présence de Dieu, il l'inspirait à tout le monde. S'il exhortait à venir au tribunal sacré, il allait s'y asseoir pour entendre les pécheurs; s'il voulait qu'on fréquentât la table des anges, il en était le premier convive et le constant distributeur du pain de vie. Son éloquence est dans ses œuvres; elles crient plus haut que sa voix. Toute sa vie n'est qu'un sermon, ses livres sont écrits sur sa personne par les mains de ses vertus. Son silence même est une instruction.

4e *subdivision. — Son habitude de la prière.*

Saint Chrysostôme donnait des heures entières à la prière; il passait de l'autel à la chaire: l'oraison était sa plus ordinaire préparation. Les audiences du Tout-Puissant sont-elles refusées à ses ministres? Que n'y vont-ils traiter avec lui, entendre ses volontés, prendre ses leçons, se remplir de son esprit pour venir ensuite verser sur nous à grands flots les trésors qu'ils y auront reçus, et, à l'exemple de Moïse, modèle des conducteurs du peuple, revenir tout rayonnants et chargés des tables de la loi, de l'entretien sacré qu'ils auront eu sur la montagne! Un pasteur est un homme d'oraison, sa vie une vie de prière. Ainsi cet évêque d'un grand diocèse, cet archevêque d'une vaste province, ce patriarche d'un empire immense, chargé d'affaires, livré à tout le monde dans le centre de la cour, était à Dieu, au prochain et à lui-même, remplissait ses devoirs de religion. La charité trouvait pour lui-même et faisait trouver à son peuple ce qu'il avait semé : *Quæ seminaverit homo hæc et metet* (Galat., VI, 8), et trouvera bien plus magnifiquement dans l'éternité ce qu'elle a semé dans cette vie. Je vous le souhaite, etc.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Implevi eum spiritu Dei, sapientia et intelligentia et scientia in omni opere. (Exod., XXXI, 3.)

Profunda fluviorum scrutatus est, et abscondita in lucem produxit. (Job, XXVIII, 11.)

In Ecclesiis Altissimi aperuit os sum, et in conspectu virtutis illius gloriabitur. (Eccli., XXXXII, 2.)

Quam magnus, qui invenit sapientiam et scientiam! (Id., XXV, 13.)

Ipse tanquam imbres mittet eloquia sapientiæ suæ et oratione confitebitur Domino. (Id., XXXVIX, 9.)

Unicuique datur manifestatio Spiritus ad utilitatem, alii quidem per Spiritum datur sermo sapientiæ, alii autem sermo scientiæ secundum eumdem Spiritum. (I Cor., XII, 7.)

Insta opportune, importune; argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina. (II Tim., IV.)

2. — SS. PÈRES.

Supra fabricam totius Ecclesiæ nihil aliud in fundamento ponunt sapientes architecti qui sunt verbi prædicatores nisi Jesum Christum ; de quo fundamento credulitas surgit. (S. Chrysost., *Hom.* 2 *in symbolo apost.*)

Doctor et dictor id agere debeat ut non solum intelligenter, verum etiam libenter et obedienter audiatur. (S. Augustin., l. VIII *Confess.*, c. 8.)

Joannes Chrysostomus Constantinopolitanorum antistitum decus, cujus sanctitas absque ulla gentilitiæ persecutionis procella ad martyrii merita pervenit. (S. Joan. Cassian., *De Incarnat.*, l. VII., c. 24.)

Quid ostia Ecclesiæ nisi prædicator sanctus? Pensemus quale Ecclesiæ ostium sanctus (Chrysostomus) qui tam multos recepit. (S. Gregor., l. XXVIII *Moral.*)

Doctores Ecclesiæ sunt prophetæ, nam dum occultos Scripturarum sensus ad communem scientiam trahunt, secreta quæ nesciunt, aperiunt; et dum æterna gaudia prædicant, futura revelant. (Id., *in I Reg.*, l. IV, c. 5)

Doctor, plenus vitalibus aquis. (S. Isidor., c. 58, *in Exod.*)

Doctor eloquii luce fulgens. (Id., *in Cant.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Luminare. I. Luminare Ecclesiæ fuit S. Chrysostomus; nam doctores sunt luminaria mundi. (S. Cyrillus, l. III, c. 21.)

2. Oculus. Quisque doctor est oculus tanquam vitæ demonstrans iter; quis tam oculus quam iste sanctus! (S. Isidor., c. 35 *in Exod.*)

3. Balsamum. Sal est balsamum naturæ; doctores sunt balsamum terræ. (S. Augustin., l. XX *contr. Faust.*, c. 3.) Chrysostomus fuit balsamum omnis Orientis Ecclesiæ.

4. Collum. Hoc autem collum turri David comparatur quia semper pro defensione Ecclesiæ pugnavit. (S. Thom. c. 4 *in Cant.*)

5. Currus. Quid est quod Elias currus et auriga dicitur? nisi quia auriga agitat, currus portat. Doctor ergo qui (ut (S. Chrysostomus) mores populi per patientiam sustinet, et sancti eloquii verbis docet; currus dicitur et auriga. (S. Gregor., *Hom.* 21 *in Ezéch.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Zèle. Son zèle s'exerça avec persévérance 1° à la conversion de plusieurs contrées encore idolâtres auxquelles il envoya des missionnaires; 2° à l'égard des ariens; 3° à l'égard de l'impératrice Eudoxie et les courtisans.

Amour de la pauvreté. Il se dépouillait de tout ce qu'il possédait pour nourrir les pauvres.

Austérité. Jeune encore il se retira dans la solitude et se livra à de grandes austérités.

Science. C'est par son application à l'étude qu'il développa son admirable talent pour l'éloquence, ce qui lui valut le surnom de *bouche d'or*.

Résignation. Il endura les persécutions et l'exil avec une grandeur d'âme admirable, et fut partout un modèle de patience et de soumission à la volonté de Dieu.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

SERMO CATECHETICUS IN S. CHRYSOSTOMI MEMORIAM.

(A S. Theodore Studito, *anno* 800.)

1. Nihil pulchrius in humanis præter virtutem. — 2. Virtus sola, beatitudine digna est. — 3. De æterna felicitate.

—

IIe PLAN.

SITUATIONS DIVERSES.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — SAINT JEAN CHRYSOSTÔME SOLITAIRE.

Subdivisions : 1. Sa piété. — 2. Ses austérités.

2e POINT. — SAINT JEAN CHRYSOSTÔME PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

Subdivisions : 1. Actes de son zèle à l'égard des idolâtres, des ariens et des courtisans. — 2. Actes de sa charité envers ses ouailles.

3e POINT. — SAINT JEAN CHRYSOSTÔME PERSÉCUTÉ ET EXILÉ.

Subdivisions : 1. Il endure la persécution avec joie. — Il meurt dans l'exil avec l'héroïsme des martyrs.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

BOUCHE D'OR.

1er POINT. — SAINT JEAN CHRYSOSTÔME LUMIÈRE DE L'ÉGLISE.

Subdivisions : 1. Par la pureté de sa doctrine. — 2. Par le feu de son éloquence.

2e POINT. — SAINT JEAN CHRYSOSTÔME COLONNE DE L'ÉGLISE.

1. Par la grandeur de son courage. — 2. Par les effets de son zèle. — 3. Par la puissance de son bon exemple.

6. MARTYROLOGE. — S. Jean Chrysostôme, év. — S. Julien, m. — S. Avite, id. — SS. Date, Reatre et leurs compagnons, mm. — SS. Datif, Julien, Vincent, id. — S. Vitalien, pape. — S. Julien, év. du Mans. — S. Marius, ab. — Sainte Dévote, v. et m. — S. Leu, év. — S. Thierry, id. — S. Jans, id. — S. Gilduin, chan. — S. Margon, ab. — S. Félix, conf.

---

28 janvier. — **SAINTE PAULE**, veuve.

(L'AN 404.)

—

VIE DE SAINTE PAULE.

Sainte Paule naquit à Rome le 5 mai 347. Son père était Grec d'origine, et faisait remonter sa généalogie jusqu'à Agamemnon. Sa mère, nommée Blésile, comptait parmi ses aïeux, les Scipions, les Gracques et Paul-Emile. Des richesses immenses, un esprit brillant et orné, accompagnaient cette illustre naissance. Paule épousa le romain Toxotius, de la famille de Julia, qu'on prétendait descendre d'Iule et d'Enée; jamais mariage ne fut mieux assorti. Les deux époux offraient à la ville des Césars le spectacle édifiant d'une vie chrétienne. Mais Paule avait à peine vingt-deux ans, lorsque la mort lui enleva son mari. Elle était mère de quatre filles et d'un fils, et sa douleur était inconsolable. Il y avait alors à Rome une sainte veuve nommée Marcelle ; amie de sainte Paule, elle l'exhorta de se consacrer à Dieu sans réserve. Depuis ce moment Paule se sentit plus de courage et de résignation. Elle s'interdit l'usage de la viande, du poisson, des œufs, du miel et du vin. On ne la vit jamais manger avec aucun homme, pas même avec les saints évêques qui la dirigeaient dans les voies du salut. Elle se mortifiait par les jeûnes les plus rigoureux: elle se couchait sur la terre, qu'elle couvrait d'un cilice. Dieu seul devint l'objet de ses pensées et de ses désirs. Elle s'unissait à lui par de pieuses lectures et par une prière continuelle. Elle avait renoncé à toutes les visites, et si elle s'entretenait quelquefois

avec des personnes pieuses, la conversation ne s'établissait que sur des matières spirituelles. Elle employait en aumônes toute la partie de ses biens dont elle pouvait disposer. Les pauvres n'avaient pas besoin de solliciter sa charité. « La plus riche succession que je puisse laisser à mes enfants, disait-elle, c'est de leur assurer, par mes aumônes, les bénédictions du ciel. »

L'assemblée de plusieurs évêques d'Orient et d'Occident, convoquée à Rome en 382, lui fit connaître plusieurs d'entre eux, surtout saint Paul d'Antioche et saint Epiphane de Salamine qui logèrent chez elle. Saint Jérôme, qui avait été son directeur pendant deux ans et demi de son séjour à Rome, lui écrivit en l'an 384, de Béthléem, une lettre qu'on trouve dans ses œuvres, pour la consoler de la mort de l'aînée de ses filles, nommée Blésile. « Elle est morte, disait le saint, dans la ferveur de la résolution qu'elle avait prise de se consacrer à Dieu. Depuis plus de quatre mois, elle purifiait son âme par la pénitence. Craignez que le Seigneur ne vous dise : Paule, pourquoi vous affligez-vous de ce que votre fille est devenue la mienne? Vos larmes sont une révolte contre ma Providence; elles m'outragent. Je sais qu'une mère peut donner quelque chose à la nature, mais une douleur excessive déshonore la religion et fait décrier la vie monastique. Blésile elle-même s'afflige, autant que peut le permettre son heureux état, de vous voir offenser Jésus-Christ: « Ne m'enviez pas ma gloire, vous crie-t-elle du haut du ciel: je suis ici avec la Mère de Dieu, et dans la compagnie des anges et des saints. Vous pleurez de ce que j'ai quitté le monde, et moi j'ai compassion de votre exil où vous êtes exposée à de grands dangers. » Paule perdit encore, l'an 397, sa seconde fille Pauline, qui avait épousé saint Pammachius, mais elle conserva Eustochie, qui resta vierge et ne quitta jamais sa mère.

Sainte Paule voulut visiter les lieux saints, et finir sa vie dans la solitude, loin du tumulte et des pompes de Rome, loin de sa famille et de ses amis.

Elle alla s'établir à Béthléem, avec sa fille Eustochie, et prit saint Jérôme pour son directeur. Trois ans après, elle fit bâtir, sur le chemin de Jérusalem, une maison hospitalière, et un monastère d'hommes dont elle confia la conduite à saint Jérôme. Elle fit aussi bâtir trois monastères de femmes, qui ne formaient qu'une seule et même maison, puisque toutes les sœurs s'assemblaient dans une même chapelle commune pour l'office du jour et de la nuit. Le dimanche, elles allaient à l'église qui était à côté du triple monastère. La règle qu'on y suivait était fort austère; les jeûnes étaient fréquents et rigoureux; les saintes femmes ne se servaient point de linge, et portaient un habit uniforme qu'elles travaillaient de leurs mains. Paule les conduisait avec une prudence et une charité admirables, leur donnant l'exemple de toutes les vertus, et se trouvant la première à tous les exercices de la communauté. On l'eût prise pour la dernière des sœurs, en la voyant occupée aux plus bas emplois de la maison. Son amour pour la pauvreté se manifesta jusque dans les églises qu'elle fit bâtir. Elle voulut qu'elles fussent peu élevées et sans ornements recherchés, disant, à ce sujet, que l'argent était beaucoup mieux employé à soulager les temples vivants de Jésus-Christ, qu'à décorer les temples matériels qui lui étaient consacrés.

Tandis que, morte aux yeux du monde, Paule vivait dans la solitude, son fils Toxotius avait épousé Lœta, fille d'un pontife des idoles, mais qui avait embrassé le christianisme, et pratiquait avec son époux toutes les vertus chrétiennes dans l'état du mariage. Elle eut une jeune fille nommée la jeune Paule. Saint Jérôme écrivit à Lœta une lettre sur la manière de l'élever chrétiennement. Cette lettre, qui fait partie des œuvres de ce Père de l'Eglise, est un excellent traité de l'éducation des enfants. La jeune Paule fut depuis envoyée au monastère de Béthléem, où elle succéda à sa grand'mère qui l'avait formée à la plus sublime perfection.

Enfin le moment arriva où la sainte devait aller recevoir, dans une autre vie, la récompense de ses vertus. Elle mourut le 26 janvier 404, en faisant le signe de la croix sur sa bouche.

PANEGYRIQUE DE SAINTE PAULE.

TEXTE : *Mulierem fortem quis inveniet? Procul et de ultimis pretium ejus.* (PROV., XXXI, 10.)

Voici une femme illustre par sa naissance; car, elle descendait des Gracques, des Scipions, de Paul-Emile, ce vieux sang ami de la lutte, de la liberté et de toutes les nobles choses; illustre encore par le rang que son immense fortune lui avait fait dans la société romaine. Et cependant, ce n'est pas là ce qui fait sa plus solide gloire : noblesse et richesses passent et n'empêchent pas d'être aux yeux de Dieu un objet d'éternelle réprobation. Paule est grande à nos yeux, uniquement parce qu'elle était la femme forte dont parle l'Écriture; qu'elle sut estimer les vaines distinctions du monde au poids de l'éternité, et qu'elle ne s'en est servie que pour la gloire de Dieu et pour le salut de son âme. Voilà ce qui nous la fait estimer au-dessus de tous les trésors de la terre : *Procul et de ultimis pretium ejus.* Nous la verrons à l'œuvre au sein de sa famille et dans son veuvage, toujours la même, toujours fortement attachée à Dieu, toujours élevée au-dessus de toutes les vanités de la terre. Considérons-la donc : 1° *Dans sa vie d'épouse et de mère;* 2° *dans son veuvage.* C'est la division de mon discours.

Ire PARTIE. — COMMENT ELLE REMPLIT SES DEVOIRS D'ÉPOUSE ET DE MÈRE CHRÉTIENNE.

Née à Rome en 347 et vivant à une époque où l'arianisme et l'idolâtrie faisaient un dernier effort avant de disparaître de l'Occident, elle donna dans la capitale du monde catholique un grand exemple d'attachement et d'amour pour l'Eglise. Dans la famille elle devint le modèle parfait de la femme et de la mère chrétienne. On admirait en elle ces hautes et nobles qualités naturelles qui sanctifiées par la vertu relèvent tant la femme, la mettent bien au-dessus de son rang social et forcent le monde à la respecter et à l'imiter. Sa maison était devenue sous sa direction un véritable sanctuaire où Dieu était adoré, aimé et servi avec fidélité.

La pureté était assise au foyer domestique. Vigilante et sévère pour elle-même, elle était d'une admirable douceur pour les autres, mais toujours ferme, inébranlable quand la gloire de Dieu l'exigeait. Elle faisait ainsi la gloire et la joie de son mari qui ne pouvait se lasser d'admirer en elle la puissante influence de la vertu sur le cœur, l'esprit, la vie de sa noble et sainte femme. Aussi quand elle le perdit, elle pensa en mourir de douleur, preuve que la religion ne défend pas, mais ennoblit et fortifie la sainte amitié qui doit unir les époux.

Quand elle devint veuve elle n'avait encore que trente-deux ans; mais Dieu lui avait donné un brillant héritage qu'elle estimait au-dessus de toutes les richesses: elle était mère de cinq enfants. Elle comprit la grandeur de ses nouvelles obligations. Dès lors, elle ne vécut plus que pour les élever dans la crainte de Dieu, que pour être leur force, leur modèle, leur ange gardien. Jamais mère n'estima plus l'âme de ses enfants; jamais mère ne s'occupa avec plus d'ardeur à leur éducation chrétienne. Mais il faut voir comment elle passa les longues années de son veuvage.

IIe PARTIE. — COMMENT ELLE SERVAIT DIEU PENDANT SON VEUVAGE.

Elle conserva toute sa vie le souvenir de l'époux que Dieu lui avait ôté et elle lui garda sa foi même au-delà de la tombe. Entièrement à Dieu et à ses enfants, elle ne songeait qu'à faire chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu. Quelle profonde *humilité* dans cette femme qui, en apparence, appartenait au monde élégant! Quelle rude condamnation de ce luxe ruineux qui engendre tant de vices et de malheurs au sein des familles! les fins tissus, les robes flottantes, les précieux bijoux d'autrefois sont remplacés par de grossières étoffes, son lit splendide par un cilice

jeté sur la terre nue, dure et froide. Là elle priait la moitié de la nuit, pleurant amèrement les fautes les plus légères. « J'ai su plaire à mon mari et au monde, disait-elle, maintenant je veux plaire à Jésus-Christ. »

Quelles *pénitences* ne s'infligeait pas cette noble chrétienne qui eût pu cependant se donner toutes les aises de la vie! Elle s'interdit pour le reste de ses jours l'usage de la viande, du poisson, des œufs, du vin et du lait, ne prenant que d'insipides légumes, assaisonnés seulement les jours de fête, d'un peu d'huile. Tout cela répandait sur sa vie cette teinte grave et sévère, cette virile et sainte tristesse qui soumet les sens à l'esprit, maintient la pureté du cœur et opère le salut. Aussi jamais, depuis la mort de son mari, ne la vit-on manger avec aucun homme, si vertueux qu'il fût, pas même avec les saints évêques qui étaient ses conseillers et qui trouvèrent toujours dans sa maison la plus noble hospitalité.

Quelle *charité!* Ce qu'elle retranchait de son luxe et de ses dépenses d'autrefois, elle le distribuait aux pauvres et aux malades. Quelquefois même elle empruntait de l'argent pour eux. On l'accusait un jour de sacrifier par d'imprudentes et abondantes aumônes l'avenir de ses enfants: « Je n'en use ainsi, dit-elle, que pour leur laisser un plus grand héritage que le mien, la miséricorde de Jésus-Christ. » Telle était son abnégation et son détachement des biens de ce monde qu'elle désirait « mourir si indigente qu'on ne pût lui trouver qu'un linceul d'emprunt. » Si ce pauvre, disait-elle encore, que je puis soulager, fût-ce même au prix de quelques dettes, allait mourir parce que je ne l'ai pas secouru, à qui sa mort serait-elle imputée? »

Il ne manquait plus à sainte Paule que la couronne des souffrances et des tribulations : Dieu la lui accorda. L'excellente mère vit mourir Brésilla, sa fille aînée, un ange de vertu, qui fut arrachée bien jeune à sa tendresse. Enfin, quand elle eut pourvu à l'établissement de son fils et de ses deux autres filles Pauline et Ruffina, elle n'eut plus qu'un désir, celui de visiter les saints lieux témoins des miracles et de la mort de l'Homme-Dieu. Un jour donc elle prit congé de ses enfants, emmena avec elle sa fille sainte Eustochia et se dirigea vers la Palestine.

La foi seule et son amour pour son divin Maître lui firent entreprendre ce long et pénible voyage. Quant elle eut visité avec une ardente piété tous ces lieux qui rappelaient quelque trait de la grande histoire de notre rédemption, elle se fixa à Béthléem, voulant y vivre et mourir. Elle y demeura trois ans; puis elle y fonda un monastère qu'elle gouverna avec une sagesse toute dévouée au salut de ses chères religieuses. Enfin, enrichie des plus éminentes vertus, elle y mourut à l'âge de cinquante-six ans (404).

Saint Jérôme, l'historien de la vie de sainte Paule, dit en parlant d'elle: « Elle a emporté la palme d'un long martyre, car, si c'est un martyre que de verser son sang pour la foi, c'en est un aussi que de servir Dieu avec un cœur si grand et si pur.

Sainte Paule est le modèle de la vertu de la femme et de la mère chrétienne, surtout dans les classes élevées de la société. Sa vie fortement réglée sur l'Evangile prouve que l'on peut satisfaire aux devoirs de sa position et à ceux des convenances que le rang exige, sans blesser sa conscience; qu'on peut rester pur au milieu d'un monde qui ne l'est pas; qu'enfin, on doit rester pauvre en esprit tout en se soumettant avec mesure aux exigences du luxe et d'une étiquette raisonnable et chrétienne.

Sainte Paule veuve est un grand exemple pour la veuve chrétienne qui doit se vouer entièrement à Dieu, à ses enfants et aux pauvres, afin de se rendre chaque jour plus digne de la vie éternelle. *Amen.*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. Saints Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers pour le panégyrique de cette Sainte. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Benedicta es a Domino; scit enim omnis populus mulierem te esse virtutis. (Ruth., III, 10.)

Adjuva me ancillam tuam, nullum aliud auxilium habentem, nisi te, Domine, qui nosti quia oderim gloriam iniquorum. (Esth., XIV, 14.)

Os suum aperuit sapientiæ. (Prov., XXXI, 26.)

Initium sapientiæ timor Domini, et cum electis feminis graditur. (Eccli., I, 16.)

Nouveau Testament. — Et hæc vidua usque ad annos octoginta quatuor, quæ non discedebat de templo, jejuniis et obsecrationibus serviens nocte ac die. (Luc., II, 37.)

Et hæc vidua erat et turba civitatis multa cum illa. (Id., VII, 12.)

Hæc erat plena operibus bonis et eleemosynis quas faciebat. (Act., IX, 37.)

Vidua eligatur... in operibus bonis testimonium habens, si filios educavit, si hospitio recepit, si sanctorum pedes lavit, si tribulationem patientibus subministravit, si omne opus bonum subsecuta est. (I Tim., V, 9-10.)

2. — SS. PÈRES.

Si cuncta corporis mei membra verterentur in linguas, et omnes artus humana voce resonarent, nihil dignum sanctæ ac venerabilis Paulæ virtutibus dicerem : nobilis genere, sed multo nobilior sanctitate, potens quondam divitiis, sed nunc Christi paupertate insignior. (S. Hieron., *Ep.* 27 *ad Eustochiam.*)

Sancta Melania, amisso marito, et filiis, ad pedes advoluta Christi, quasi ipsum tenere arrisit; Expeditius, inquit, tibi servitura sum, Domine, qui a tanto me onere liberasti. (Id., *Ep.* 25 *ad Paulam.*)

Viduæ semper virginibus bene copulantur. (Id., *Ep.* 10 *ad Paulam et Eustoch. de Assump. B. Mariæ.*)

Vis cognoscere quæ sit viduitas, et viduitatis insigne? Si suscepit hospitio, si sanctorum pedes lavit, si his qui in tribulatione sunt subministravit, si omne opus bonum secuta est. Transfer in cœlum divitias tuas, et erit tibi tolerabile viduitatis onus. (S. J. Chrysost., *Hom.* 7 *in II Tim.*)

Ora ut vidua Christi nondum habens ejus aspectum, cujus precaris auxilium. (S. Augustin., *Ep.* 121 *ad Probam.*)

3. — COMPARAISONS.

1. La prophétesse Anne. Comme Anne la prophétesse, sainte Paule garda un long veuvage, vaquant continuellement aux exercices du jeûne et de la prière : *Non discedens de templo, jejuniis et obsecrationibus serviens nocte ac die.* (Luc., III 37.)

2. La veuve de Naïm. Comme la veuve de Naïm, la célèbre veuve romaine est accompagnée de l'estime publique que ne fait qu'accroître sa grande vertu : *Et turba civitatis multa cum illa.* (Luc., VII, 12.)

3. Tabitha. De même que ceux de Tabitha, le modèle des veuves, ses jours sont pleins de bonnes œuvres et d'aumônes : *Hæc erat plena operibus bonis et eleemosynis quas faciebat.* (Act., IX, 52.)

4. La tourterelle. Cernere est turturem, symbolum viduarum, tempore suæ viduitatis, sanctæ viduitatis opus strenue, atque infatigabiliter exequentem. Videas ubique singularem, ubique gementem audias, nec unquam in viridi ramo residentem prospicies, ut tu ab ea discas voluptatum virentia, velut virulenta, vitare. Adde quod in jugis montium, et in sublimitatibus arborum frequentior illi conversatio sit, ut quod vel maxime propositum pudicitiæ decet, edoceat nos, terrena despicere, et amare cœlestia. Denique compare uno contenta est; quo amisso alterum jam non admittit; numerositatem in hominibus nuptiarum redarguens. (S. Bernard., *Serm.* 59 *in Cant.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

Détachement. Elle se dépouilla de tous ses grands biens et se résolut à vivre d'aumônes.

Mortification. Elle observait de si longs jeûnes et pratiquait de si grandes austérités, que saint Epiphane et saint Jérôme s'efforçaient vainement de l'engager à en adoucir la rigueur.

Circonspection. Elle ne mangeait jamais avec aucun homme.

Travail. Elle faisait succéder la lecture

à la prière, et après ces exercices, elle s'appliquait à instruire les filles dont elle s'était chargée.

CHARITÉ. Elle donna toutes ses immenses richesses aux pauvres.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CETTE SAINTE.

Ier PLAN.

GRANDEUR ET EXCELLENCE DE LA VIDUITÉ.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — GRANDEUR DE LA VIDUITÉ DEVANT DIEU.

Subdivisions : 1. Dieu s'est déclaré le protecteur des veuves. (Ps., LXVII, 5; — id., CXLV, 8; — id., CXXXI, 16; — Prov., XV, 25; — Zach., VII, 10; — Malach., III, 5; — Eccli., XXXV, 17, 18, 19; — Luc., VII; — Act., IX.) — 2. Jésus-Christ les adopte pour épouses. (S. Clem. d'Alex., *Strom.* 7.)

2e POINT. — GRANDEUR DE LA VIDUITÉ DANS L'ÉGLISE.

Subdivisions : 1. Rang que les veuves occupent : *Viduitati virginitas, viduitas matrimonio præferenda est.* (S. Hieron., l. II, *adv. Jovin.*); — *cedunt viduæ virginibus, sed merito et dignitate supergrediuntur alios.* (S. Greg., *in* I Reg., l. IV, c. 4.) — 2. Offices qu'on leur confiait dans la primitive Eglise. (I Tim., V, 9, 10; — S. Chrysost., *Hom.* 14, *in I ad Tim.*)

3e POINT. — GRANDEUR DE LA VIDUITÉ DANS LA SOCIÉTÉ.

Subdivisions : 1. Sympathie générale à l'égard des veuves. — 2. Appui que leur accordent les lois, les usages, les cœurs honnêtes et chrétiens.

—

IIe PLAN.

DE SAINTE PAULE.

(Le même.)

1er POINT. — SAINTE PAULE, MATRONE ROMAINE.

Subdivisions : 1. Richesse et luxe des matrones romaines. — 2. Sainte Paule y renonce pour se donner à Jésus-Christ.

2e POINT. — SAINTE PAULE DANS SA SOLITUDE DE BETHLÉEM.

Subdivisions : 1. Elle y fonde des monastères qu'elle dirige avec sagesse. — 2. Elle est docile aux leçons de saint Jérôme. — 3. Elle y pratique toutes les vertus.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES.

S. JÉRÔME.	— Ep. 27, ad Eustoch.
	— Ep. 10, ad Paulam.
BOLLANDISTES.	— Acta Sanctor.
SURIUS.	— Vies des Saints.

7. MARTYROLOGE. — Sainte Agnès (secundo). — S. Flavien, m. — SS. Thyrse, Leuce et Callinique, mm. — — Les SS. martyrs d'Alexandrie. — S. Cyrille, év. d'Alex. — S. Valère, év. — S. Julien, id. — S. Jean, pr. — S. Jacques, erm. — Sainte Marguerite de Hongrie. — S. Arnould, m. — S. Richard, ab. — S. Charlemagne, emp. — S. Gegoberte, v. — S. Irmon, berger.

29 janvier. — **SAINT FRANÇOIS DE SALES,**

ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

VIE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Saint François de Sales, si célèbre par son zèle et par sa piété, l'apôtre de ces derniers temps, l'un des plus beaux ornements de l'épiscopat, l'un des plus grands saints de l'Eglise, naquit le 21 du mois d'août de l'an 1567, au château de Sales, d'une des plus nobles et des plus anciennes familles de Savoie.

La comtesse sa mère, de l'illustre maison de Sionas, voulut se charger de sa première education, et le former de bonne heure à la vertu. Les heureuses dispositions du fils rendirent bientôt efficaces les soins de la vertueuse mère. Les exercices d'une piété prématurée furent les seuls amusements de son enfance. Sa tendresse pour les pauvres, dans un âge si peu sensible aux misères d'autrui, fut un présage de sa charité extraordinaire. Non-seulement il leur donnait tout ce

qu'il recevait pour ses menus plaisirs, mais il retranchait même de sa nourriture, quand il n'avait d'autre moyen de les assister.

Envoyé à Paris au collége des Pères de la compagnie de Jésus, il y fut reçu avec cette heureuse prévention qui l'accompagnait partout. Il étudia en philosophie et en théologie, sous le savant jésuite Maldonnat, et apprit sous le célèbre Genebrand la langue hébraïque et la langue grecque.

Mais quelque progrès qu'il fît dans toutes les sciences, il en faisait encore de plus considérables dans celle du salut. Les exercices de piété étaient le seul délassement qu'il se permît. Sa ferveur dès lors eut besoin d'être modérée.

L'ennemi du salut ne put voir tant d'innocence et de vertu dans un âge si faible. Il attaqua le jeune comte par la tentation la plus capable de l'accabler. il lui suggère que quelque bonne volonté qu'il ait, quelque parti qu'il prenne, il doit être damné. L'horreur de l'enfer, l'état affreux du réprouvé, la frayeur et le trouble jettent le saint dans une mélancolie profonde. Il en allait être accablé, lorsque jetant les yeux sur une image de la sainte Vierge, il s'écria avec un nouveau courage : Si je suis assez malheureux pour mériter d'être éternellement dans la disgrâce de Dieu après ma mort, je veux du moins avoir la consolation de l'aimer de tout mon cœur pendant toute ma vie. Une prière si éloignée des sentiments d'un réprouvé, dissipa les ténèbres de son cœur, confondit le démon et ramena le calme dans son âme.

La réputation où était le jeune comte, porta ses compagnons d'étude à tenter sa vertu, à tendre un terrible piége à sa chasteté. Sous prétexte d'une bonne œuvre, ils le mènent chez une fameuse courtisane qui contrefaisait la dévote, et l'y laissent seul. Le combat qu'il eut à soutenir contre ses artifices et son effronterie, fut si violent, qu'il ne put se tirer du danger qu'en lui jetant à la tête un tison de feu, et en prenant la fuite. Cette victoire le rendit encore plus circonspect ; il se bannit de la compagnie des jeunes gens, et redoubla ses pénitences et ses exercices de piété.

En retournant en Savoie, il voulut passer par Lorette. Ce fut dans cette sainte chapelle que sa dévotion envers la sainte Vierge lui fit goûter des douceurs qui sont au-dessus de toute expression ; là, il reçut des grâces très-particulières, renouvela le vœu de chasteté perpétuelle qu'il avait fait à Paris, et la résolution qu'il avait prise à Padoue d'embrasser l'état ecclésiastique. Arrivé à Annecy, il exécuta son pieux dessein. La prévôté de l'église cathédrale était vacante, malgré sa répugnance il en fut pourvu ; et ayant reçu les ordres sacrés, il ne pensa plus qu'à remplir avec ferveur les devoirs de sa dignité et de son ministère.

Claude de Granier, son évêque, qui le chérissait tendrement, et qui le regardait comme son successeur, lui ordonna de prêcher : il le fit avec tant de succès, que son premier sermon fut suivi de trois conversions éclatantes.

Jamais prédicateur ne fut tant goûté ; nul aussi ne fit tant de fruit. Dès lors on dit communément qu'il n'était pas possible, quelque obstiné qu'on fût, de résister à la ferveur de François de Sales à l'autel, ou à son éloquence en chaire. Il parcourait sans cesse les villages et les hameaux, pour instruire une infinité de pauvres gens qui vivaient dans le christianisme presque sans le connaître ; et ses premières courses apostoliques firent tant de conquêtes à Jésus-Christ, que l'évêque et le prince le déclarèrent missionnaire du Chablais ; l'on ne douta plus qu'il n'en dût être bientôt l'apôtre.

François de Sales ayant reçu sa mission, partit sans craindre ni les obstacles ni les dangers, pour aller attaquer l'hérésie jusque dans ses derniers retranchements. La vue des églises abattues, des monastères ruinés et des croix renversées, redouble son zèle. Plein de ce courage et de cette confiance qui font les héros chrétiens, il entre dans Thonon, à travers les huées et les insultes des protestants. La patience, la modestie et la douceur furent les seules armes dont il se servit, afin de parer aux affronts et à la malice de ce peuple furieux. Sa modération et sa vertu apprivoisèrent ces esprits et ses cœurs apostats. Il parle, il convainc et il touche ; on l'écoute, et on se convertit. Tout le parti protestant en est alarmé ;

les ministres prennent enfin la résolution de s'en défaire. François, averti de leur dessein, n'en devient que plus zélé, et désarme ses assassins par sa présence. On lui ferme les hôtelleries, et il passe les nuits dans les bois. La calomnie succède à tant de cruautés; on l'appelle magicien, sorcier; on jure même de l'avoir vu au sabbat. Notre saint désarme tout l'enfer par sa confiance en Dieu et et par sa patience.

Le baron d'Hermance, averti des conspirations qu'on faisait contre sa vie, veut lui donner une escorte; il la refuse, disant qu'il était entré dans le Chablais en apôtre, et qu'il y resterait comme apôtre. On défend si sévèrement de l'écouter, qu'il se voit plusieurs jours au milieu de la ville aussi solitaire que s'il eût été au milieu d'un désert. Il ne laisse pas d'y venir tous les jours. La pluie, la neige, les glaces, les vents les plus furieux, la nuit la plus obscure, ne furent jamais capables de l'empêcher de se mettre en chemin. Le froid le saisissait quelquefois jusqu'à le rendre presque immobile. et le mettre en danger de mort; mais rien ne put jamais arrêter, ni même modérer son zèle. Il passe les nuits exposé à la pluie et à tous les frimas. Il se traîne sur une planche couverte de glaçons, pour aller instruire au-delà d'un ruisseau quelques paysans nouvellement convertis : il affronte tous le. dangers pour le salut de ce pauvre peuple. Aussi, si ses travaux sont excessifs, ses conquêtes sont immenses. Les bailliages de Gex, de Ternier, de Gaillard, rentrent dans le sein de l'Eglise; tout le Chablais est converti; rien ne peut résister à la force de ses discours et à l'entraînement de ses exemples. Et par un miracle où paraît visiblement le doigt de Dieu, il change, par sa sagesse, par sa modération et sa piété, en agneaux pleins de douceur, ces loups furieux qui si souvent avaient cherché à le dévorer.

Le bruit de ces merveilles se répandit dans toutes les cours. Le pape envoya un bref au saint, où après l'avoir félicité de ses succès, il lui ordonne de se rendre à Genève pour conférer avec Bèze. Le fameux apostat le reçut avec honneur, l'écouta avec plaisir : notre saint le convainquit par ses raisons, le toucha même jusqu'à lui faire répandre des larmes, mais il ne le couvertit pas, parce qu'il différa trop de se convertir. Après les plus belles promesses, Bèze mourut dans son apostasie.

Il n'y avait que deux ou trois ans que François travaillait dans le Chablais, et tout le Chablais était revenu à la vérité. Les croix relevées, les églises rebâties, le culte divin rétabli, tels étaient les fruits de ses travaux apostoliques. La ville de Thonon qui n'avait que sept catholiques quand le saint y était entré, comptait plus de six mille convertis, et le Chahlais et les bailliages de Ternier, de Gaillard et de Gex, plus de soixante-douze mille. Ce qui fit dire au célèbre cardinal Du Perron, que s'il ne sagissait que de convaincre les huguenots, il se promettait d'en venir à bout; mais pour les convertir, il fallait les envoyer à François de Sales.

On a de la peine à comprendre comment un seul homme, en si peu de temps, ait pu faire tant de merveilles sans succomber à de si rudes travaux. Il prêchait plusieurs fois tous les jours, et donnait des instructions particulières et des conférences publiques. Peu de malades qu'il ne visitât; peu de personnes abandonnées qu'il n'allât chercher jusque dans les hameaux, et dans les chaumières les plus reculées. Il entendait les confessions jusque bien avant dans la nuit, portait lui-même les derniers sacrements, assistait même assez souvent aux funérailles. Rien n'échappait à ses soins. Son zèle s'étendait partout; il mesurait sa charité aux besoins et non pas à la qualité des personnes; et, se faisant tout à tous, il les gagnait tous à Jésus-Christ.

Tel était saint François de Sales, lorsque l'évêque de Genève le demanda pour son coadjuteur. La résistance du saint fut le seul obstacle qu'on eut à vaincre. Il fallait obéir; c'est ce qui l'obligea d'aller à Rome. Clément VIII le reçut comme l'apôtre du Chablais, l'admira comme un des plus savants prélats de son temps, et l'honora comme le plus grand saint qu'eût alors l'Eglise. Le pape, ravi de ses vertus et de ses connaissances, se leva de son siége en présence de tous les cardi-

naux, et l'embrassant tendrement, lui dit ces paroles de l'Ecriture : « Buvez, mon fils, des eaux de votre citerne, et de la source de votre cœur; et faites que l'abondance de ces eaux se répande dans toutes les places publiques, afin que tout le monde en puisse boire et s'y désaltérer. » (Prov. 5.) Il le déclara ensuite évêque de Nicopolis, coadjuteur et successeur de l'évêque de Genève.

Saint François de Sales ne fut pas plutôt de retour eh Savoie, que les affaires de la religion l'obligèrent d'aller à Paris. Il y fut reçu du roi Henri IV et de toute la cour, avec cette respectueuse vénération qui accompagne partout les saints. L'estime et la confiance que le roi eut pour lui, et les témoignages qu'il lui en donna, excitèrent la calomnie. On voulut le rendre suspect au roi ; mais il fut bientôt justifié, et la malice de ses envieux ne servit qu'à augmenter l'amour et l'estime du prince pour saint François de Sales. Le roi lui offrit des bénéfices, des pensions, et même l'évêché de Paris; mais le saint refusa tout. Sa pitié, sa douceur, ses belles manières, son désintéressement charmèrent la cour; il y prêcha avec un grand succès, et les conversions qu'il y fit, furent le fruit des beaux exemples qu'il y donna. Il obtint du roi le rétablissement de la religion catholique dans le bailliage de Gex ; c'était là le principal motif de son voyage.

En s'en retournant dans son Eglise, il apprit la mort de son prédécesseur. Il se prépara à son sacre par une retraite ; et ce fut dans cette auguste cérémonie qu'il reçut avec la plénitude du sacerdoce la plénitude de l'esprit de Dieu,

Le caractère épiscopal donna un nouvel éclat à sa haute vertu. Il voulut faire d'abord la visite de son diocèse, et il la fit à pied. Les lieux les plus difficiles, les rochers les plus escarpés, n'arrêtèrent point son zèle. Il se rendit dans les moindres villages; il ne craignit pas d'entrer à Genève, et il y passa revêtu de son costume d'évêque. Il devint l'arbitre de tous les différends. Avec quelle sagesse il s'acquitta des négociations importantes dont les souverains pontifes l'honorèrent. Comme ange de paix, il accorde l'archiduc avec le clergé de Franche-Comté ; comme légat du saint-siége, il réforme les abbayes de Taloires, d'Abondance, de Puitdorde, de Sainte-Catherine et de Six ; comme un bon pasteur, il nourrit ses ouailles du pain de la parole de Dieu ; expose cent et cent fois sa vie pour leur salut, et attire mille bénédictions sur son diocèse.

Sa réputation croissait tous les jours. Les princes s'empressent à l'envi de lui donner des marques éclatantes de leur estime. Il refuse de nouveau plusieurs riches abbayes que Henri IV lui offre, et le chapeau de cardinal que Léon XI lui présente. Paul V lui demande son sentiment sur la fameuse question *de Auxiliis*. Il est consulté de toutes parts, comme l'oracle de son siècle. Et, ce qui paraît incroyable, cette foule d'occupations, dont les moindres auraient épuisé le zèle des plus infatigables prélats, n'empêchent pas notre saint de prêcher plusieurs fois le carême à Annecy, à Grenoble, à Dijon, à Chambéry, et de faire régulièrement tous les ans la retraite spirituelle dans le collége des Pères jésuites.

Tandis que le saint évêque répandait son zèle partout, il apprit qu'on l'avait accusé auprès de Sa Sainteté de ne pas veiller avec assez de soin pour bannir de son diocèse les livres hérétiques ou suspects, lus avec avidité par les nouveaux catholiques. Jusqu'alors il n'avait employé qu'une patience invincible contre les traits de la calomnie, qui certainement ne l'a pas épargné; mais la vivacité avec laquelle il se justifia, montra l'horreur qu'il avait d'une négligence qu'il ne s'était pas permise et qui, à ses yeux, était un grand crime.

Son zèle pour le salut des âmes était immense ; mais il voulut le rendre éternel, en composant cet excellent livre de l'*Introduction à la vie dévote*, qui seul, au sentiment de tant de grands hommes, vaut tous les autres livres de piété, et dont tous les peuples, les rois et les souverains pontifes ont fait de si magnifiques éloges.

A peine cet ouvrage admirable avait-il paru, qu'un prédicateur violent et indiscret l'accusa de relâchement, et poussa la passion jusqu'à brûler ce livre publiquement en chaire. Saint François de Sales en fut averti, et tout son ressentiment

se réduisit à dire qu'il souhaitait que le cœur de ce religieux fût aussi embrasé du feu du divin amour, que son livre venait de l'être par les flammes.

Mais rien ne fut plus digne d'un grand saint, et plus utile à l'Eglise, que l'institution de l'ordre célèbre de la Visitation. Ce fut le 6 juin de l'année 1610, jour de la fête de la sainte Trinité, que la célèbre madame de Chantal, fille de M. Frémiot, président à mortier du parlement de Dijon; mademoiselle Faure, fille du premier président de Savoie, et la vertueuse mademoiselle de Brechar du Nivernais, commencèrent, sous la direction de saint François de Sales, l'établissement de ce nouvel institut, qui semble renfermer ce que tous les autres ont de plus parfait, et qui fleurit aujourd'hui dans tout le monde chrétien. Le saint fondateur, après les avoir confessées et communiées, leur donna des règles pleines de sagesse et de douceur, dans lesquelles toute la perfection chrétienne devient le fruit d'une vie toute de charité.

Peu de temps après, saint François de Sales composa son livre admirable de l'*Amour de Dieu,* qu'Alexandre VII nommait un livre d'or, et dont tant d'illustres prélats ont fait l'éloge, « Dans le livre de l'*Introduction à la vie dévote,* dit le célèbre évêque de Vence, M. de Godeau, François est un ange qui conduit de jeunes Tobies dans le voyage de cette vie; dans le *Traité de l'amour de Dieu,* c'est un séraphin brûlant qui répand le feu de l'autel céleste dans le cœur des parfaits. Celui-ci apprend à voler; celui-là, à marcher dans les voies de l'Évangile, d'une manière simple mais assurée; l'un donne le pain des forts aux âmes fortes; l'autre présente du lait à ceux qui ne sont pas capables d'une nourriture plus solide. »

Saint François de Sales donna plusieurs autres ouvrages de piété, également solides et pleins de cette onction que l'Esprit saint peut seul répandre. Aussi Alexandre VII, dans la bulle de sa canonisation, déclare-t-il que les écrits salutaires de ce saint sont comme autant de flambeaux ardents qui portent le feu et la lumière dans toutes les parties du corps de l'Eglise.

Notre saint ayant reçu ordre du duc de Savoie, en 1622, d'aller à Avignon joindre le prince et la princesse de Piémont, et de là s'étant rendu à Lyon où se trouvait le roi Louis XIII avec toute la cour, il en reçut de nouvelles marques d'estime et de vénération. Son zèle trouva dans cette ville un nouvel aliment. Quoique sa santé fût affaiblie, il prêcha dans l'église du grand collége des Pères jésuites, et se livra à toutes les bonnes œuvres que demandait l'empressement de chacun à recourir à lui dans ses besoins spirituels.

Le jour de Noël il donna l'habit à deux filles de la Visitation, prêcha sur le mystère du jour, et eut plusieurs entretiens de piété avec la communauté. Le surlendemain, il s'aperçut que sa vue et ses forces diminuaient : il ne laissa pas de dire la messe et d'aller chez le duc de Nemours, pour remettre bien dans son esprit ces mêmes officiers du duché de Genevois, qui en avaient si mal usé avec lui; il obtint leur grâce. Sur le soir, il eut une défaillance qui fut suivie d'une attaque d'apoplexie.

Dès qu'on eut appris qu'il était dangereusement malade, tout le monde accourut pour le visiter. Les Pères jésuites de la maison de Saint-Joseph, furent les premiers qui lui rendirent ce devoir. Aussitôt qu'il les aperçut : *Vous me voyez,* *mes Pères,* leur dit-il, *dans un état où je n'ai plus besoin que de la miséricorde de Dieu : demandez-la pour moi; j'attends tout de sa bonté. Il y a longtemps que je lui ai fait le sacrifice de ma vie.* Enfin, le 28 décembre de l'année 1622, fête des saints Innocents, ce vénérable prélat, révéré des peuples, honoré des princes, aimé des souverains pontifes, et, ce qui est bien remarquable, respecté même des hérétiques, dont il était le fléau, rendit à Dieu son esprit pur et innocent, avec la même tranquillité qu'il avait eue pendant sa vie. Il mourut à huit heures du soir, dans la chambre du jardinier du monastère de la Visitation, à l'âge de cinquante-six ans, la vingtième année de son épiscopat.

Dès qu'on fut assuré de sa mort, on l'ouvrit pour l'embaumer : et ce fut alors qu'on s'aperçut que sa grande douceur qu'on a si fort admirée en lui, ne lui était pas naturelle; car on trouva son fiel durci et partagé en plusieurs petites pierres,

par la violence continuelle qu'il s'était faite pour dompter la colère à laquelle il était enclin.

Le bruit de sa mort s'étant répandu, il se fit un grand concours de peuple. Son corps fut porté à Annecy, avec une pompe digne de son mérite. Il fut déposé dans l'église du premier monastère de l'ordre de la Visitation; et son cœur, enchâssé dans un double cœur d'or, laissé à Lyon dans le célèbre monastère de la Visitation qu'il avait fondé, l'an 1615, peu après celui d'Annecy.

Le roi Louis XIII étant tombé malade à Lyon, l'an 1630, désira vénérer le cœur de saint François de Sales; la prompte et miraculeuse guérison de sa majesté ne servit pas peu à accroître la dévotion qu'on avait déjà pour cet augusteet saint pontife.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Texte : *In memoria æterna erit justus.* (Ps. CXI, 7.)

Entre tous les saints qui ont honoré l'Église dans ces derniers temps, et qui l'ont consolée de la défection d'un trop grand nombre de ses enfants, saint François de Sales est l'un de ceux dont le souvenir soit resté le plus populaire, le plus cher non-seulement aux vrais chrétiens, mais même aux gens assez habitués à juger les choses religieuses avec le regard distrait du monde. Ame tendre et sublime, née pour la vertu et la piété, il fut destiné par la Providence à enseigner l'une et l'autre aux hommes, et il passe, à juste titre, pour le modèle de la charité chrétienne prise dans sa plus grande extension.

Appelé à retracer devant vous les diverses phases de cette existence si simple et si pure, dans l'impuissance où j'étais de vous raconter avec quelques détails une vie si loyalement remplie, une carrière si noblement, si généreusement fournie, j'ai cherché à me rendre compte des vertus que saint François de Sales avait le plus singulièrement en honneur, et qui sont devenues comme la base de toute sa conduite chrétienne, comme le mobile de toutes ses actions. J'ai bientôt reconnu que ce qui domine surtout dans la vie de notre saint, c'est un *zèle* ardent pour la gloire de Dieu et le salut du prochain, et deuxièmement une suréminente bonté, une angélique *douceur* qui a fait de saint François de Sales comme un type à part, le type du plus heureux, du plus charmant caractère. Ainsi, force et douceur, *suaviter et fortiter,* voilà les deux grandes vertus de notre saint, et ce sont elles que je viens en ce jour proposer à votre pieuse et fidèle imitation.

Ier POINT. — ZÈLE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Ce fut au milieu des montagnes de la Savoie, à trois lieues de la petite ville d'Annecy, dans un château fort connu de tout le pays, que naquit François de Sales, le 21 du mois d'août de l'année 1567. On raconte que sa pieuse mère, dès qu'elle avait senti tressaillir l'enfant qu'elle portait dans son sein, l'avait offert au Seigneur comme un holocauste d'agréable odeur, ou plutôt comme un autre Samuël, en le priant de le préserver de la corruption du siècle. « J'aimerais mieux, disait elle, être privée du bonheur d'être mère, que de donner le jour à un enfant destiné à devenir l'ennemi de Dieu par le péché. » Ainsi entouré dès l'aurore de sa vie de la touchante et chrétienne sollicitude de sa mère, François de Sales grandit bientôt en sagesse et en vertu. Son enfance s'écoula calme et pure dans le château de son père, à l'ombre des leçons et de la sagesse de sa mère. Plus tard, pour répondre aux vues que sa famille et la Providence avaient sur cet enfant de bénédiction, il quitta le manoir des comtes de Sales, et s'en alla dans les universités les plus fameuses d'alors, à Paris et à Padoue, se livrer à l'étude des sciences et développer, sous la conduite d'habiles professeurs, les heureuses dispositions qu'il avait reçues du ciel. Au milieu des dissipations et des plaisirs qui ne manquaient pas dans ces deux villes, le jeune de Sales sut se préserver de

la séduction et sa vertu resta ferme. A dix-huit ans, il était déjà comme le vieillard que les années ont confirmé en sagesse, et qui élève majestueusement sa blanche tête au-dessus des folies du siècle et des entraînements des passions.

Vint ensuite pour François de Sales l'âge où l'homme, se posant en face de l'avenir, pèse sa destinée dans sa main et écoute de quel côté va souffler pour lui le vent du bonheur. Son père, qui voyait poindre en lui la gloire et l'élévation de sa maison, formait les plus grands projets pour son établissement dans le monde, et il lui destinait déjà la main d'une noble demoiselle qui, outre les rares qualités dont elle était pourvue, était encore l'héritière d'un grand nom et d'une grande fortune. Mais Dieu en avait décidé autrement. François de Sales avait entendu au fond de son cœur cette voix douce et suave qui a pour le vrai chrétien une souveraine persuasion. Il renoncera donc au monde pour se vouer tout entier au service de Dieu et du prochain ; et c'est ici surtout que commence pour lui cette vie constamment brûlée du zèle de la gloire du Seigneur.

A peine le jeune comte de Sales s'était-il prosterné sous la bénédiction de l'évêque, et avait-il reçu l'huile qui le consacrait prêtre et ministre du Très-Haut, que, impuissant à contenir plus longtemps l'ardeur qui le dévore, il sollicite et obtient la pénible et difficile mission du Chablais.

Le Chablais, M. F., est un pays de montagnes, de neiges, de glaces, de précipices et de torrents, qui était devenu l'une des places fortes du calvinisme. L'hérésie s'était montrée là ce qu'elle avait été partout ailleurs, hautaine, intolérante, sanguinaire, et on pouvait la suivre aux traces de sang et de ruines qu'elle avait partout amoncelées sur son passage. Eh bien ! François de Sales a jeté un regard d'amour sur ce pays désolé par le démon de l'erreur. Sa grande âme s'est émue, et il a résolu, avec la grâce de Dieu, d'arracher tant d'infortunés aux griffes de l'hérésie, et de les faire rentrer dans le giron de la vérité catholique. Allez donc, jeune et intrépide apôtre : la besogne est rude, le calice amer ; mais les difficultés ne font qu'enflammer votre zèle, allumer votre ardeur. De vous aussi on peut dire, comme saint Paul le disait de lui-même : « Que rien ne vous séparera jamais de la charité du Christ, ni la faim, ni le froid, ni le feu, ni les glaces, ni la persécution, ni la mort. Car vous avez pris pour devise : *Suaviter et fortiter;* vous faites tout avec force et douceur.

A ne juger d'une telle entreprise qu'avec les yeux de la prudence humaine, le succès, M. F., en paraissait, sinon impossible, du moins très-douteux. Comment, en effet, s'aventurer dans un pays hérissé de montagnes et de précipices, où l'on ne pouvait faire un pas sans s'exposer aux plus grands dangers, et où le fanatisme aveugle des populations gagnées au calvinisme était encore dans toute son effervescence.

L'intrépide apôtre réussit au delà de toute espérance dans cette tâche si difficile, et après quatre années de travaux et de dangers continuels, après avoir été souvent obligé, pour échapper au poignard des huguenots, de se cacher dans l'obscurité des forêts, les anfractuosités des rochers, et jusqu'au fond des glaciers, il eut la consolation de voir la religion catholique redevenue la religion du Chablais et des bailliages voisins. François crut alors pouvoir retourner auprès de ses parents pour goûter un peu de repos. Son départ contrasta d'une manière bien frappante avec son arrivée. Quand il était entré dans le Chablais, il n'avait rencontré partout que des calvinistes prévenus et intraitables ; en s'en allant, il laissait plus de vingt mille catholiques convaincus et fervents : au lieu des menaces et des insultes qui l'avaient accueilli d'abord, il emportait les regrets et les bénédictions de tous. Jamais prêtre de vingt-huit ans ne s'était acquis autant de gloire.

Notre saint, rentré dans sa famille, était comme l'athlète qui se repose un moment de ses dures fatigues. Mais bientôt une nouvelle porte s'ouvrit aux épanchements de son zèle. La peste venait d'éclater dans la ville d'Annecy. François, épuisé lui-même et retenu dans son lit, s'échappe malgré la défense des médecins, et court où l'appellent la souffrance et le malheur. Supérieur aux impressions de crainte dont les âmes les mieux trempées ne sont pas toujours exemptes, il semble

braver le fléau et puiser dans son zèle le secret d'y être inaccessible. Sur pied la nuit comme le jour, on le voit tour à tour au chevet des malades, les encourager par de religieuses pensées, et les assister dans leurs besoins coroporels, prodiguer aux moribonds les secours de la foi, leur montrer le ciel entr'ouvert, enfin recueillir et ensevelir lui-même les morts. Tant que dura le fléau, cette active charité ne se ralentit pas un instant, et François ne quitta Annecy que lorsqu'il n'y eut plus de maux à adoucir, de douleurs à partager, ni d'âmes à sauver.

Ce fut au milieu de ces constantes occupations du zèle le plus ardent, que les dignités ecclésiastiques vinrent chercher l'humble François de Sales. Il fut nommé coadjuteur de l'évêque de Genève, auquel il ne devait par tarder de succéder. Jamais la mitre ne se posa sur une tête plus digne de la porter. Les commencements de l'épiscopat de notre saint nous offrent un nouvel exemple de sa charité et de son dévouement.

Un jour, à la suite d'un orage épouvantable accompagné de pluies torrentielles, des quartiers de rochers s'étaient détachés de la montagne et avaient roulé jusqu'au fond des vallées, écrasant de leur pesante masse les habitations d'un grand nombre de villageois. Plusieurs de ces braves gens avaient péri, les autres avaient été ensevelis tout vivants sous ces blocs énormes, dans les espaces laissés entre les rochers amoncelés. Le bon pasteur est aussitôt informé de cette effroyable catastrophe. Les chemins sont impraticables : qu'importe, il ira arracher à la mort ces infortunés ou s'ensevelir avec eux sous les ruines de leurs maisons. Il part donc, entraînant à sa suite tous les villageois qu'il rencontre sur sa route pour qu'ils l'aident à délivrer leurs frères. Il arrive sur ces lieux désolés, arrache à une mort certaine, au péril même de ses jours, les malheureux renfermés dans cette horrible prison; il les rend à leurs femmes et à leurs enfants, mêle ses larmes avec leurs larmes, et se retire comblé de bénédictions et d'actions de grâces.

Ainsi le zèle de François de Sales pour le salut de ses frères ne le portait pas seulement à les secourir dans leurs nécessités spirituelles, mais on peut dire qu'il veillait avec une égale ardeur et sur leurs intérêts du temps et sur leurs intérêts de l'éternité. Qui n'a pas entendu parler de sa charité pour les pauvres? Quand les ressources ordinaires venaient à lui manquer, il n'hésitait pas à vendre ses meubles et jusqu'aux ornements de sa chapelle. Son intendant, qui se trouvait le plus souvent sans argent pour subvenir aux dépenses de la maison, le menaçait un jour de le quitter : « Vous avez raison de me quereller, lui dit le prélat avec une naïveté admirable; je suis un incorrigible, et, qui pis est, je crains bien de l'être toujours. »

Une autre fois, il répondit aux reproches de ce même intendant en lui montrant un crucifix et en s'écriant : « Est-il possible de refuser quelque chose à un Dieu qui s'est mis dans cet état pour nous? »

Christine de France, qui avait choisi saint François de Sales pour son aumônier, voulut lui faire présent d'une bague enrichie d'un diamant d'un très-grand prix, et elle lui recommanda de la porter pour l'amour d'elle : « Madame, lui dit l'évêque, je vous le promets tant que mes pauvres n'en auront pas besoin. »

Mais l'ardente charité de François à l'égard du prochain se manifesta surtout dans la fondation de l'ordre de la Visitation de Sainte-Marie. Vous savez tous qu'il fut merveilleusement secondé dans cette œuvre importante par une pieuse femme, madame de Chantal, dont le nom, inséparablement lié à celui de François, est devenu comme l'une des plus nobles personnifications de la piété catholique au dix-septième siècle. Le but de ces deux saints fondateurs était, par cette création, de ménager une retraire aux personnes qui, à cause de leur âge avancé, de leurs infirmités ou de leur tempérament délicat, ne pouvaient être admises dans les autres monastères. Homme de prière et d'action tout à la fois, saint François voulut que la maison religieuse qu'il allait fonder eût pour base les deux grandes maximes qui étaient l'expression fidèle de son caractère : retraite et méditation au

pied des autels, visite et soulagement des pauvres et des malades; et, com[me il] était convaincu que les austérités exagérées ne servaient qu'à détruire le [corps] sans assujettir l'esprit, que la mortification de la volonté était la plus effica[ce, la] plus agréable à Dieu, il adopta pour sa fondation la règle de saint Augu[stin,] comme étant la moins rigoureuse et la plus facile à suivre.

Vous le voyez donc, M. F., à chaque instant de sa vie notre saint est d[évoré] du zèle le plus ardent de la gloire de Dieu et du salut de ses frères. Tour à [tour] missionnaire infatigable, destructeur de l'hérésie, chargé de la difficile adm[inis]tration d'un diocèse, fondateur d'ordre religieux, il suffit à tout. Son cou[rage] semble grandir au milieu de tant de fatigantes occupations, et il se multipl[ie en] quelque sorte lui-même pour étendre chaque jour le royaume de Jésus-Chris[t].

Ici, faisons un retour sur nous-mêmes, car la vie des saints doit toujours [avoir] un côté pratique par où elle s'offre à notre imitation. Femmes chrétienne[s qui] m'écoutez, et vous tous aussi, le zèle de la gloire de Dieu doit vous dévorer; [vous] aussi vous devez être apôtres et missionnaires dans le sein de vos familles. C[om]bien parmi vous qui ont un époux, un enfant, un frère qui vivent éloignés de t[oute] pratique religieuse. Les malheureux, ils ont oublié Dieu et leur âme; ils ne sa[vent] plus le chemin de nos temples, et l'action des ministres de Dieu est tout à [fait] nulle à leur égard, elle ne saurait les atteindre, ils ne viennent plus nous [en]tendre. Femmes chrétiennes! c'est votre mission à vous de ramener des âmes [éga]rées; le Chablais, pour vous, doit être l'intérieur de vos maisons, sur le seu[il de] votre famille, à votre foyer domestique. Poussées, animées du zèle de Dieu, il [faut] que vous demandiez au Seigneur la conversion de vos époux; nouvelles Moniq[ues,] il faut que vous priiez pour de nouveaux Augustins. Il faut que vos larmes fa[ssent] au ciel une sainte violence, et que par votre bonté, votre douceur, votre tendr[esse,] vous fassiez revivre la foi dans ces cœurs égarés et séduits, où elle ne jette [plus] qu'une pâle et mourante lueur.

Et vous, mesdames et mes sœurs, aussi, vous surtout, vous devez prier [pour] la conversion des pauvres pécheurs, pour l'extension du règne de Jésus-Ch[rist,] c'est-à-dire du règne de la vertu et de la vérité. Ah! ne soyez pas ingrate[s au] bienfait, au bonheur de votre solitude. Pendant qu'enfermées dans la grille [du] cloître, votre vie s'écoule comme un tranquille ruisseau que ne troublent ja[mais] les vents de l'orage, il y a dans le monde des milliers de pauvres âmes aventu[rées] à toutes les horreurs des tempêtes, et dont le frêle esquif roule sans cesse su[r les] flots des torrents déchaînés. Ces âmes-là vont faire un triste naufrage. Ah! [plai]gnez-les, et surtout priez pour elles, vous qui êtes assises tranquillemen[t au] port. Priez pour elles, car vous seriez à leur place que vous péririez comme e[lles.] L'expérience nous démontre tous les jours qu'il ne tombe pas une pensée cri[mi]nelle dans un cœur d'homme qu'un autre cœur ne puisse également concev[oir;] et, si vous avez eu le rare bonheur de vous conserver saintes et vertueuse[s, ne] vous en attribuez pas la gloire; mais c'est la grâce de Dieu qui vous a préserv[ées,] qui a eu pitié de votre faiblesse, qui vous a épargné des piéges et des tentat[ions] où vous seriez venues vous briser comme tant d'autres le font tous les jours. [En] rendant grâce à la bonté de Dieu qui veille sur vous avec une si constante pro[tec]tion, pensez donc aussi à vos frères malheureux qui, moins favorisés, aur[ont] à rendre un jour un compte moins sévère.

IIe POINT. — DOUCEUR DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Je n'ajoute plus qu'un mot sur une autre vertu de saint François de Sale[s, la] douceur dont il avait fait comme la compagne de toute sa vie et de tous ses a[ctes.] Le zèle tout seul est souvent bien sévère, il est cassant, intraitable, allant à [son] but sans prendre de précautions; et pour produire tout l'effet qu'on peu[t en] attendre, il faut qu'il soit tempéré par une grande douceur. Or jamais pers[onne] mieux que notre saint ne joignit à un zèle ardent une angélique douceur: *Su[a]viter et fortiter*. Il nous a enseigné cette belle vertu par ses exemples, par ses [pa-]

roles et par ses écrits. Ses exemples d'abord : vous savez tous comment il pratiqua la douceur dans un éminent degré et qu'il en fut toujours un parfait modèle: tellement que si l'on veut personnifier cette vertu, on nomme saint François de Sales. Et n'allez pas croire que sa douceur fût une vertu de tempérament, non; il était né avec un caractère irascible, très-facile à émouvoir; et c'est par une application constante sur lui-même et par de longs efforts qu'il est arrivé à réprimer les saillies de son humeur, au point qu'il est devenu le plus doux des hommes ne se fâchant jamais, ne disant pas un mot plus haut qu'un autre. Mais c'est surtout dans ses écrits que saint François de Sales nous recommande, nous inspire cette douceur, cette bonté du cœur, cette suavité qui a tant de charmes dans le monde et qui prévient toujours en faveur de celui qui la possède. Lisez ses ouvrages et en particulier son admirable *Introduction à la vie dévote*. Ah! comme il connaissait bien, lui, la véritable piété. Il savait que la piété n'est pas chagrine, qu'elle ne consiste pas à se blottir tristement dans le coin le plus obscur de la maison. Il aimait une gaieté franche, une gaieté chaste et douce, toujours contenue dans les limites de la raison. Il voulait que la piété, la religion, loin d'être considérée comm un insupportable fardeau, fût toujours pour nous quelque chose d'agréable, qui, tout en assurant notre bonheur dans l'autre monde, le fasse dans celui-ci; qui embellisse notre vie au lieu de l'attrister, et qui couronne de fleurs chacun de nos jours sur cette terre. Voilà comment nous devons comprendre la piété.

Grand saint, du haut du ciel où vous régnez, voyez agenouillés dans ce pieux oratoire des fidèles, dévôts à votre culte et à votre nom. Daignez abaisser sur eux un regard de bienveillante amitié. Etendez sur nos têtes le manteau de votre protection. Hélas! il fait souvent nuit et froid dans nos âmes; obtenez-nous de Dieu un peu de lumière et un peu de chaleur. Donnez-nous de marcher fidèlement sur vos traces, d'imiter vos vertus, surtout votre incomparable douceur, votre zèle si ardent pour la gloire de Dieu, le salut du prochain. Ce sera pour nous le plus sûr moyen de partager un jour votre éternel bonheur.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Erat autem Moyses mitissimus omnium hominum. (Numer., XII, 3.)

Humilium, et mansuetorum semper tibi placuit deprecatio.

Propter veritatem, et mansuetudinem, et justitiam, et deducet te mirabiliter dextera tua. (Ps. XLIV.)

Suscipiens mansuetos Dominus, humilians autem peccatores usque ad terram. (Ps. CXLVIII.)

Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine. (Job, XXXI, 1.)

Dilectus Deo et hominibus cujus memoria in benedictione est. (Eccli. XLV, 1.)

Nouveau Testament.—Beati mundo corde quoniam Deum videbunt. (Matth., V, 8.)

Pertransiit benefaciendo. (Act., X, 38.)

Talis decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus, excelsior cœlis factus. (Heb., VII, 24.)

2. — SS. PÈRES.

Quid mihi prodest carere sceleribus, nisi fuero mitis atque mansuetus. (S. Amb., *Ep, ad Vercell. Episc.*)

Malum hominem tacendo melius vincis quam respondendo, quia malitia non instruitur sermonibus, sed irritatur. (S. Chrysost., *Hom.* 36, *in Matth.*)

Mel semper sit in ore; per ora mittamus nihil melitum, nihil asperum, nihil amarum, sed omnia cœlis digna. (Id., *ibid.*)

Magna est virtus si non lædas a quo læsus es; magna est fortitudo si etiam læsus re-

mittas; magna est gloria si cui potuisti nocere, parcas. (S. Isid., *in Soliloq.*)

Neque enim hominibus sine lenitate, non plus quam Deo sine fide placere impossibile est. (S. Bern., *Serm* 5 *in Vigil. Nativ.*)

Mansuetudo fructus est crucis, atque fructus arborem redolet a quo productus. (S. Francisc. Sal., *Introduct.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Il est dit de Moïse que par ses paroles il apaisait les monstres : *In verbis suis monstra placavit.*(Eccl., XLV, 2); ces monstres, c'étaient les ennemis du peuple de Dieu, les Egyptiens, les Amalécites, les Cananéens; on peut dire de même de saint François de Sales ; car par ses paroles douces et touchantes, il calmait les pécheurs et les hérétiques et les attirait au bercail du Seigneur.

2. Dieu glorifia Moïse en présence des rois, tels que Pharaon, roi d'Egypte et Agag, roi des Amalécites : *Glorificavit eum in conspectu regum.* (Eccli., XLV, 3); il glorifia de même notre saint auprès des rois de France, Henri le Grand et Louis XIII. Le premier dit de lui que jamais il n'avait vu un prélat si digne; le second l'avait en grande vénération.

3. Moïse fut le plus doux des hommes : *Erat enim Moyses vit mirissimus.*(Num., XVI, 3.) Saint François de Sales fut de même. Comme le premier, sa foi et sa mansuétude furent les principes de sa santification: *In fide et lenitate sanctificavit illum.* (Eccli. XLV, 4.)

4. La force et la douceur de son caractère peuvent être comparées à l'énigme de Samson : *De comedente exivit cibus et de forti egressa est dulcedo.* (Judic., XIV, 14). — *Quid dulcius melle et quid fortius leone?* (Id., *ibid.*, 18.)

5. Joseph s'enfuit en laissant son manteau entre les mains de la femme de Putiphar; saint François de Sales cracha au visage d'une femme sans honneur qui osait le solliciter au mal.

6. De même que son divin Maître qui pleura sur Jérusalem coupable et ingrate : *Videns civitatem flevit super illam.* (Luc. XIX, 41); de même voyant la belle ville de Genève devenue infidèle, il pleure sur son malheur et sur ses péchés.

7. Comme le Fils de Dieu qui parcourait la Judée et la Galilée pour rassembler les brebis d'Israël qui se perdaient, il parcourt les diverses régions de son diocèse, pour arracher aux loups ravisseurs les débris de son troupeau.

8. En voyant sa vive tendresse et son zèle pour le salut des âmes, sans acception de personnes, je le comparerai volontiers à ce serviteur de l'Evangile qui par ordre de son maître faisait entrer au festin tous ceux qu'il rencontrait devant lui. (Luc., XIV.)

9. Les fidèles de la ville de Milet effrayés des dangers que courrait saint Paul, s'il retournait à Jérusalem, ne négligèrent rien pour l'en détourner; les amis de saint François firent de même en apprenant sa détermination, son départ pour la mission du Chablais; mais sa résolution demeura inébranlable.

4. — VERTUS DU SAINT.

1. Douceur. Le procès de sa canonisation établit qu'il pratiqua cette vertu à son plus haut degré.

2. Patience. Il ne voulut jamais prendre la défense de sa réputation contre les calomnies; il endura les plus graves injures sans se plaindre.

3. Zèle. Par son zèle tout apostolique il ramena au giron de l'Eglisse, soixante-douze mille hérétiques.

4. Piété. Les admirables sentiments qu'il exprime dans son livre de l'*Amour de Dieu*, étaient ceux de son âme. Ce livre est appelé par Alexandre VII, *un livre d'or.* « Dans le traité de l'*Amour de Dieu*, dit Godeau, c'est un séraphin brûlant qui répand le feu de l'autel céleste dans le cœur des parfaits. »

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

DOUCEUR.

(Bourdaloue.)

Texte : *In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.* (Eccli., XLV, 4.)

1er POINT. — SAINT FRANÇOIS, PAR LA FORCE DE SA DOUCEUR, A TRIOMPHÉ DE L'HÉRÉSIE.

2e POINT. — SAINT FRANÇOIS, PAR L'ONCTION DE SA DOUCEUR, A RÉTABLI LA PIÉTÉ DANS L'ÉGLISE.

—

IIe PLAN.

MÊME SUJET.

(Le même.)

1er POINT. — DOUCEUR DE LA DOCTRINE DE SAINT FRANÇOIS.

2e POINT. — DOUCEUR DE SA CONDUITE.

3e POINT. — DOUCEUR DE SES EXEMPLES.

—

IIIe PLAN.

VERTUS GÉNÉRALES ET SPÉCIALES.

(Fléchier.)

TEXTE : *In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.* (Eccli., XLV, 4.)

1er POINT. — VERTUS DE SAINT FRANÇOIS, COMMUNES AVEC LES AUTRES SAINTS.

Subdivisions : 1. Une foi éclairée. — 2. Une grande innocence. — 3. Une tendre piété. — 4. Une science éminente. — 5. Une humilité profonde.

2e POINT. — VERTUS QUI LUI FURENT SPÉCIALES.

Subdivisions : 1. Douceur incomparable. — 2. Régularité parfaite. — 3. Egalité d'humeur admirable. — 4. Esprit de conciliation merveilleux. — 5. Modestie uniforme.

—

IVe PLAN.

CHARITÉ.

(Le P. Martineau.)

TEXTE : *Si caritatem non habuero nihil sum.* (I Cor., XIII, 1.)

Sa charité a produit en lui :

1er POINT. — UN ZÈLE ARDENT.

2e POINT. — UNE DOUCEUR INALTÉRABLE.

3e POINT. — UN DÉSINTÉRESSEMENT COMPLET.

—

Ve PLAN.

FOI ET DOUCEUR.

(Richard. — Eloges historiques.)

TEXTE : *In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.* (Eccli., XLV, 4.)

1er POINT. — PAR SA FOI IL S'EST ÉLEVÉ A UNE GRANDE PERFECTION.

Subdivisions : 1. Elle fut ferme et héroïque comme celle des saints de l'Ancien Testament dont parle saint Paul. — 2. Elle lui fit vaincre la plus rude des tentations.

2e POINT. — PAR SA DOUCEUR IL OPÉRA DE NOMBREUSES CONVERSIONS.

Subdivisions : 1. Parmi les pécheurs. — 2. Parmi les hérétiques.

—

VIe PLAN.

CONCILIATION.

(Essais de panégyriques.)

1er POINT. — IL UNIT ADMIRABLEMENT LA VIE CIVILE AVEC LA VIE CHRÉTIENNE.

2e POINT. — IL JOIGNIT LA DOUCEUR A LA SÉVÉRITÉ ÉVANGÉLIQUE.

—

VIIe PLAN.

TROIS SITUATIONS.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — VERTUS DE SAINT FRANÇOIS DANS L'ÉTAT SÉCULIER.

Subdivisions : 1. Sa piété. — 2. Sa pureté.

2e POINT. — VERTUS DE SAINT FRANÇOIS DANS L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

Subdivisions : 1. Zèle apostolique. — 2. Sa douceur.

3e POINT. — SES VERTUS DANS L'ÉPISCOPAT.

Subdivisions : 1. Sa science. — 2. Sa sagesse. — Sa bonté. — 4. Sa charité.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES.

CHARLES AUG. DE SALES. — Vie de saint François de Sales.
LE R. P. JEAN DE S. FRANÇOIS. — Id.
LE R. P. TALON. — Id.
DE MAUPAS DU TOUR, év. du Puy — Id.
MARSOLIER. — Id
BAILLET. — Id. Vies des Saints, au 29 janvier.

Tous les auteurs qui depuis ont écrit les Vies des Saints.

HERMANT. — Histoire de l'établissement des Ordres religieux.

ASCÉTIQUES.

ALEXANDRE VII. — Lettre à son neveu.
CAMUS. — Esprit de saint François de Sales.
LE P. NOUET. — Méditations pour la fête de ce Saint.
LE P. CROISET. — Exercices de piété (29 janvier).

PRÉDICATEURS.

GODEAU. — Eloges des Evêques.
SENAULT. — 1 Panégyrique.
BIROAT. — Id.
TEXIER. — Id.
FROMENTIÈRES. — Id.
FLÉCHIER. — Id.
DUNEAU. — Id.
BOURDALOUE. — Id.
RICHARD L'AVOCAT — Id.
HOUDRY. — Id.
DE LA ROCHE. — Id.
BOSSUET. — Id.
HUBERT. — Id.
LA RUE. — Id.
ANSELME. — Id.
BOILEAU. — Id.

SÉRAPHIN DE PARIS	— 1 Panégyrique.	FELLER.	— 1 Panégyrique.
PALLU.	— Id.	BEURRIER.	— Id.
LEGRAND.	— Id.	DESSAURET.	— Id.
NEUVILLE.	— Id.	DE BEAUVAIS.	— Id.
LATOUR DU PIN.	— Id.	LA BOUDERIE.	— Id.
BAUDRAND.	— Id.	ROYER.	— Id.

7. SS. Papias et Maur, mm. — S. Constance, id. — SS. Soubelle et Barbée, id. — S. Sabinien, id. S. Aquilin, pr. et m. — S. Valère, év. — S. Sulpice Sévère, év. de Bourges. — Gildas, ab. — Sainte Sabine, v. — S. François de Sales, év.

30 janvier. — SAINTE BATHILDE, reine de France.

(L'AN 680.)

VIE DE SAINTE BATHILDE.

Sainte Bathilde, appelée par corruption *Bauteur* ou *Bodour*, naquit en Angleterre. Dès sa plus tendre jeunesse, elle fut vendue comme esclave, et achetée à vil prix par Erchinoald ou Archambaud, qui devint maire du palais sous le roi Clovis II. La vertu et la prudence de Bathilde lui gagnèrent l'estime et l'affection de son maître, qui lui confia le gouvernement de sa maison. Loin de se prévaloir de cette distinction, Bathilde n'en était que plus humble, plus soumise à ses compagnes, et plus empressée à les servir. Mais Dieu permit que l'éclat de ses vertus se répandît dans toute la France; et quand le roi Clovis II fut en âge d'être marié, on ne crut pouvoir mieux faire que de l'unir à Bathilde : ce choix fut universellement applaudi. Le mariage fut célébré en 649. Cette auguste alliance ne servit qu'à donner un nouveau lustre à l'humilité de Bathilde, à sa charité envers les pauvres, à son respect et à son zèle pour la religion. Le roi lui confia cette partie de son autorité qui avait pour objet la protection de l'Église, les établissements pieux, et le soulagement de l'infortune. Bathilde eut de son mariage trois fils qui portèrent successivement la couronne : Clotaire III, Childéric II et Thierry III. La mort lui ayant enlevé le roi son époux en 655, elle demeura chargée de la régence du royaume et de la tutelle de ses fils, dont l'aîné n'avait encore que cinq ans, et soutint le poids de cette double administration avec une capacité et un zèle qui excitèrent l'admiration générale. Sa rare prudence lui fit trouver les moyens de maintenir la paix dans l'Etat. Elle abolit l'esclavage établi dans les Gaules par les Romains et qui subsistait encore; elle déclara que les esclaves seraient désormais habiles à posséder en propre. Quant aux serfs que les Francs avaient introduits, leur condition était moins rigoureuse que celle des esclaves; leurs maîtres les attachaient à des manoirs ou fermes, et les obligeaient, outre la redevance, à une espèce de servitude.

La sainte reine sut allier tous les devoirs de la religion avec les soins qu'entraînait le gouvernement d'un vaste royaume. Elle travailla, de concert avec saint Ouen, saint Eloi et plusieurs autres évêques, à bannir la simonie de l'Eglise de France; elle fit construire dans toutes les parties du royaume un grand nombre d'hôpitaux; elle releva plusieurs monastères, entre autres ceux de Saint-Martin, de Saint-Denis et de Saint-Médard ; elle fonda deux abbayes célèbres, l'une d'hommes à Corbie, l'autre de femmes à Chelles.

Clotaire son fils étant en état de gouverner par lui-même, Bathilde résolut de se retirer du monde, et de consacrer à Dieu, dans la retraite, le reste de sa vie. Après avoir lutté contre les princes qui s'opposaient à l'exécution de ce pieux dessein, elle prit le voile dans l'abbaye de Chelles, en 665. Dès lors on ne distingua plus l'auguste reine des autres religieuses que par son humilité, son recueil-

lement et sa ferveur dans la prière. Elle obéissait à sainte Bertilde, son abbesse, avec autant de ponctualité que la dernière des sœurs. Son plus grand plaisir était de visiter, de servir les malades et de les consoler. Elle fut affligée sur la fin de sa vie, de plusieurs infirmités qu'elle souffrit avec résignation, et même avec joie; enfin son dernier moment arriva. Dans son agonie, elle donnait à ses sœurs les instructions les plus touchantes; elle leur recommandait surtout l'amour des pauvres et la persévérance dans le service de Dieu. Elle mourut en 680, probablement le 30 janvier, jour auquel elle est honorée en France. Le *Martyrologe romain* marque son nom au 26 du même mois.

L'an 833, Louis le Débonnaire fit transporter le corps de sainte Bathilde dans l'abbaye de Chelles, dont elle est regardée comme la première fondatrice, quoique sainte Clotilde eût déjà fait bâtir dans ce lieu, où les rois de la première race avaient un palais, quelques cellules pour loger des religieuses, et une petite église sous l'invocation de saint Georges. Bathilde releva cette église qui fut rebâtie par Gisèle, sœur de Charlemagne, agrandie et embellie par l'abbesse Hégilviche, mère de Judith, qui épousa l'empereur Louis le Débonnaire; cette église était sous l'invocation de Notre-Dame. On y voyait au-dessus de la grille du chœur, deux châsses d'argent qui contenaient l'une le corps de sainte Bathilde, l'autre celui de sainte Bertilde, première abbesse de Chelles. Auprès de ces deux châsses étaient celles de saint Genès, de Lyon, de saint Eloi, et de sainte Radegonde de Chelles.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE BATHILDE.

TEXTE : *Fallax gratia, et vana est pulchritudo : mulier timens Dominum ipsa laudabitur.* (Prov., XXXI, 30.)

Nous voyons dans ces paroles le véritable mérite de la femme aux yeux de Dieu. Le monde ne juge pas ainsi : aveugle sur les invisibles beautés de l'âme, il n'a d'yeux et d'estime que pour les avantages extérieurs, que pour la vaine et éphémère beauté du corps. Mais Dieu qui donne l'une et l'autre, condamne celle-ci et réserve toutes ses louanges à l'autre. Que d'âmes perdues pour n'avoir pas compris tout ce qu'il y a de périlleux dans ce don terrible de la beauté extérieure! Que de victimes n'a-t-elle pas faites? Que d'âmes qui gémissent au fond des enfers pour s'être énorgueillies de ce fragile avantage! qui recevant avec une coupable complaisance les misérables adorations d'un monde perfide et corrompu, ont perdu tout leur prix aux yeux du juge souverain. Qu'en ont-elles retiré? Les adorateurs ont fui, le corps est dans la poussière du tombeau, les âmes sont dans l'éternité!... et cette éternité ne cesse, pour les confondre, de leur répéter cette parole de la Sagesse : *Fallax gratia, et vana est pulchritudo.*

Heureuse la femme chrétienne qui, méprisant ce que la mort emporte si vite, s'attache avant tout à cette beauté intérieure de l'âme que l'éternité ne fera qu'augmenter, et dont il est dit : *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur.*

C'est bien là le portrait de sainte Bathilde, reine de France. Douée des dons extérieurs de la personne; elle n'y trouva point sa perte éternelle ; elle sut toujours se respecter elle-même par une pureté angélique et par une vive crainte des jugements de Dieu. Considérons donc : 1° *La pureté angélique de sa vie;* 2° *Sa crainte de Dieu.*

Ire PARTIE. — LA PURETÉ DE SA VIE.

La foi nous apprend que tout don vient de Dieu, même les fragiles et quelquefois funestes dons extérieurs qui, dans la pensée de Dieu, devraient servir à notre salut, mais que nos passions détournent de leur but en les faisant servir à notre perte. Abus coupable des dons du Seigneur! les grâces extérieures de la personne deviennent ainsi parfois le triste tombeau de nos plus belles vertus... L'Evangile nous apprend le remède à ce danger : il nous enseigne que nos corps sont devenus par le baptême, par la confirmation, par la communion surtout, les tem-

ples vivants du Saint-Esprit et les demeures de Jésus-Christ : *Nescitis quoniam corpora vestra sunt templum Dei et Spiritus sanctus habitat in vobis... Templum Dei estis vos.* (I Cor., III, 16; — *id.*, VI, 15.) Saint Paul tire la conséquence pratique de ce grand enseignement : Malheur à qui profane le temple de Dieu! *Si quis autem templum Dei violaverit, disperdet illum Deus.* (I Cor., III, 6.) Respect donc pour soi-même, voilà la vraie noblesse de la femme chrétienne; voilà le plus beau titre de sa gloire : *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur.* Telle fut sainte Bathilde. Fille d'un roi de Kent (Grande-Bretagne), née dans une famille (630) dont le chef était devenu fou par suite de ses désordres, elle lui fut enlevée et vendue comme esclave. Dieu l'avait sans doute ainsi voulu, tant pour punir ce père indigne que pour préserver la fille et la rendre plus capable de remplir sa haute mission. Achetée par Archambaud, maire du palis de Neustrie (642) sous Clovis II, roi de France, elle fut dès l'âe de douze ans attachée au service de sa femme, chrétienne fervente qui apprit à sa jeune esclave à pratiquer toutes les vertus chrétiennes. Vivant alors à la cour, elle ne se laissa point entraîner au torrent de la corruption du siècle; elle lutta énergiquement contre les terribles assauts du démon caché sous les dehors de l'amitié, de l'estime, de la bienveillance. Elle méprisa le poison funeste des louanges mondaines; elle fut sourde aux perfides insinuations de la flatterie qui caresse sa victime pour mieux l'immoler. Elle savait que son plus grand ennemi, elle le portait en elle-même. Douée d'une beauté extraordinaire, elle en trembla la première, et pour se conserver pure, elle s'attacha avec force à son Dieu, elle ne cessait de veiller et de prier : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.* (Matth., XXVI, 41.) Aussi Dieu lui donna-t-il de comprendre dans toute sa mystique profondeur ce mot du Sage : *Vana est pulchritudo!*

Aussi quand elle eut perdu sa mère adoptive et bien qu'elle vînt d'apprendre le secret de son illustre naissance, elle n'eut point d'autre projet que de rester uniquement attachée à son divin époux, Jésus-Christ. Elle refusa l'offre du maire du palais, qui voulut l'épouser; mais sa piété, autant qu'un noble sentiment de respect et de délicatesse pour sa bienfaitrice, lui donnèrent la force de renoncer à cette alliance. Elle avait alors vingt ans. Elle ne soupçonnait guère qu'elle allait être exposée à un danger bien autrement grand. Le perfide Archambaud songea à livrer l'innocente enfant aux serres d'un cruel vautour : il la fit paraître aux yeux du roi. Mais Bathilde fut plus grande que Clovis II; pleine de respect pour elle-même, elle sut lui répondre avec une effrayante énergie : « L'esclavage n'a point avili le sang qui coule dans mes veines. N'espérez pas que la fille chrétienne consente jamais, pour vous plaire, à oublier ce qu'elle doit à Dieu. » Nobles et saintes paroles qui ravirent d'admiration le roi lui-même : *Mulier timens Deum ipsa laudabitur.*

Le roi Clovis II, plein de respect pour la vertu de Bathilde, la demanda en mariage (650). Elle consulta Dieu dans la prière et accepta cette haute position dans le but de faire plus de bien. Elle apporta ainsi à son royal époux un cœur que le vice n'avait point flétri, une jeunesse sans tache, une âme ornée de toutes les vertus. Quel exemple pour tant de jeunes personnes qui ne présentent plus à l'autel que les débris de leur innocence et les tristes restes d'une vie perdue au service d'un monde corrompu!...

IIe PARTIE. — LA CRAINTE DE DIEU.

Devenue reine de France, Bathilde se montra digne du rang où ses vertus et ses grâces l'avaient élevée. Dès lors sa vie est pleine de bonnes œuvres. 1° *Elle se fit la mère des pauvres.* Un jour qu'une affreuse famine désolait la Neustrie, elle donna tous ses bijoux et ses objets précieux, et, n'ayant plus rien à donner, elle engagea le roi à employer au soulagement des affamés les immenses mais inutiles richesses de la basilique de Saint-Denis (650), perte dont elle fit dédommager cette église quand le fléau eut disparu (653); 2° comme sainte Clotilde, elle voulut elle-même

élever ses trois enfants dans la crainte de Dieu, ne leur donnant pour précepteurs que de saints évêques qui formaient son conseil; 3° elle exerça sa patience et sa charité envers son époux, qui fut frappé d'aliénation mentale et mourut (656) à peine âgé de vingt-quatre ans. Devenue régente du royaume, elle lutta avec énergie contre les méchants, n'ayant pour règle de sa conduite que la crainte de Dieu; 4° elle abolit l'esclavage dans ses Etats, supprima un impôt qui pesait sur les sujets gaulois; elle rachetait elle-même les enfants vendus par leurs mères, et, pour les élever chrétiennement, elle fit bâtir et dota des monastères, entre autres celui de Chelles, à six lieues de Paris. Elle s'y retira elle-même après un veuvage honorable de huit ans, y vécut encore seize ans comme simple religieuse, esclave volontaire de la règle, et y mourut saintement (680) : *Mulier timens Deum ipsa laudabitur.* Modèle des jeunes personnes par la pureté de sa vie, des femmes chrétiennes par ses vertus d'épouse, des veuves par ses bonnes œuvres, elle le fut encore des religieuses qu'elle édifia par ses héroïques vertus. Puissions-nous imiter un si bel exemple !

MATERIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus de la Sainte. — 5. Plans divers. — 6. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Tu honorificentia populi nostri, quia fecisti viriliter et confortatum est cor tuum. (Judith, xv, 10.)

Cum invocasset omnium rectorem et salvatorem Deum, convertit Deus spiritum regis. (Esther, xv, 5.)

Collaudabunt multi sapientiam ejus, et usque in seculum non delebitur memoria ejus et nomen ejus requiretur a generatione in generationem. (Eccli., xxxix, 12.)

Erunt reges nutritii tui, Sion, et reginæ nutrices tuæ. (Is., xlix, 23.)

Mulieres subditæ sint viris; ut et si qui non credunt verbo, per mulierum conversationem sine verbo lucrifiant, considerantes in timore castam conversationem vestram. (I Petr., iii, 1.)

Reges terræ afferent gloriam suam et honorem in illam. (Apoc., xxi, 24.)

2. — SS. PÈRES.

Ad omnia quæ tibi agenda sunt, regaliter age, quia Deus tecum est. (S. Hieron., *in Reg.*)

Justitia regis pax populorum, tutamen patriæ, immunitas plebis, munimentum gentis, cura languorum, gaudium hominum, temperies aeris, serenitas maris, terræ fecunditas, solatium pauperum, hæreditas filiorum, sibi ipsi spes futuræ beatitudinis. (S. Augustin., *de* 12 *Abusion.*)

Reges sunt qui carnem suam regunt. (Id., *in Job*, c. xxx.)

Rex qui in hoc seculo bene imperat sine fine in perpetuum regnat, et de gloria hujus seculi ad æternam transmeat gloriam (S. Isidor. hispal., l. III *de Summo bono*, c. 48.)

Regiæ virtutes præcipue duæ sunt, justitia et pietas; plus autem in rege laudatur pietas nam justitia per se severa est. (Id., l. IX *Elymol.*)

Alii reges dant castra et faciunt milites morituros; noster autem rex Deus dat regnum et facit nos reges in æternum regnaturos. Bonum est servire tali principi, cui servire regnare est. (Hugo, cardin., *in Gen.* c. xxi.)

3. — COMPARAISONS.

1. Aquila. Reges vocantur aquilæ. (Jerem., xlviii, 40; — Ezech., xvii, 3; — Dan., vii, 4; — Os., viii, 1.) Aquilæ figura regiam potestatem, supera petendi, celeriterque volandi vim, declarare putanda est, (S. Dion. areop., *de Cœl. hiïerarch.*, c. 15.)

2. David. Non tantum pro se preces obtulit David, verum etiam pro populi utilitate sibi commissi. (Theodoret., *in Ps.*, xxiv), sic agebat quotidie sancta Bathildis.

3. Apum regina. Ut apum regina quæ non habet aculeum, sic illa clemens et pia regina. (Ex libr. V *Hexam.*, c. 21, S. *Ambrosii.*)

4. Esther. Dicere solebat Carolus Magnus : optimus ille princeps cui nomen Adamus, cognomen Abraham; id est laboriosus ut Adam, pius ut Abraham (in certo auctore). Merito possumus dicere optima illa regina cui nomen in veteris Esther, in recentioribus Bathildis.

5. Sol. Sicut sol qui alius non est pauperi, alius diviti, sed omnibus communis, ita beata illa regina omnibus æqualis erat.

6. Mater-familias. Sicut mater-familias in suos domesticos, sic illa bona regina in suos subditos.

4. — VERTUS DE LA SAINTE.

1. Charité à l'égard des esclaves. Ayant été elle-même prise, vendue et soumise à l'esclavage, elle obtint de son époux, Clovis II, roi de France, un édit qui défendait de vendre désormais aucun chrétien.

2. Humilité. Au comble des grandeurs, elle s'humiliait dans sa bassesse devant Dieu et devant les hommes.

3. Piété. Elle édifiait le roi, la cour, les trois princes ses fils, et le peuple, par la pratique de la religion, et son zèle relativement à l'érection des églises et des monastères.

4. Amour de la solitude. Elle voulut aller finir ses jours au monastère de Chelles, dans l'exercice des austérités et des plus éminentes vertus.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

DEVOIRS DES REINES.

(M. l'abbé C. Martin.)

SAINTE BATHILDE REMPLIT ADMIRABLEMENT SES DEVOIRS DE REINE.

1er devoir. — Bon exemple : Elle le donnait chaque jour à la cour et au peuple.

2e devoir. — Bon usage de la confiance de son époux : Elle ne se servit de son influence et de son autorité que pour le bien de la religion, de l'Etat et de ses enfants.

3e devoir. — Pratique publique de toutes les vertus : Sa vie entière fut une vie de sainteté.

—

IIe PLAN.

ESCLAVE ET REINE.

(Le même.)

1re considération. — SAINTE BATHILDE, ESCLAVE.

Subdivisions : 1. Sa résignation. — 2. Sa piété. — 3. Sa pureté et sa modestie.

2e considération. — SAINTE BATHILDE, REINE.

Subdivisions : 1. Epouse du roi, elle emploie son influence à lui faire porter de bonnes lois. — 2. Régente, elle administre avec sagesse. — 3. Religieuse à Chelles, elle est un modèle de la vie monastique.

6. MARTYROLOGE. — S. Hippolyte, pr. et m. — SS. Félicien et Philippien, mm. — S. Barsinée, év. — S. Barsen, id. — S. Alexandre, m. — S. Mathias, év. — S. Félix, pape. — S. Armentaire, év. — Sainte Sabine. — Sainte Aldegonde, v. — S. Alleaume, ab. — S. Thyrse, m. — S. Elesme, conf. — Sainte Bathilde, reine de France. — S. Serene, m.

31 janvier. — SAINT PIERRE NOLASQUE,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA MERCI (L'AN 1256).

VIE DE SAINT PIERRE NOLASQUE.

Pierre Nolasque, issu d'une des premières familles du Languedoc, naquit vers l'an 1189, dans un bourg du Lauragais, nommé *le Mas des Saintes-Puelles*, qui était alors du diocèse de Toulouse. Ses parents lui firent donner une excellente éducation; il réunissait à la beauté extérieure une grande innocence de mœurs, un grand amour pour la vertu; il avait une sensibilité extraordinaire pour les malheureux, et distribuait en aumônes les petites sommes qu'on lui donnait pour fournir aux amusements de son âge. Il avait contracté l'habitude de donner tous les matins quelque chose au premier pauvre qu'il rencontrait, sans lui laisser

même le temps de demander. Il se fit un devoir d'assister régulièrement à l'office divin ; les matines n'en étaient point exceptées, bien qu'elles se dissent à minuit. Cette pratique à laquelle plusieurs laïques étaient alors fort exacts, ne subsiste plus de nos jours par une suite du refroidissement des derniers siècles.

Pierre Nolasque n'était âgé que de quinze ans lorsqu'il perdit son père : il fit alors vœu de garder une continence perpétuelle et de consacrer ses biens à des œuvres dont la gloire de Dieu serait l'unique fin. Il se mit à la suite de Simon, comte de Montfort, général de la croisade des catholiques contre les Albigeois, qui, les armes à la main, désolaient alors le Languedoc. Pierre, roi d'Aragon, ayant perdu la bataille et la vie dans la fameuse *journée de Muret*. Jacques, son fils, fut fait prisonnier par le comte de Montfort. Ce général, touché du malheur du jeune prince, qui n'avait que six ans, en eut un soin particulier, le mit sous la conduite de Pierre Nolasque, et les envoya l'un et l'autre en Espagne. Le saint, qui avait alors vingt-cinq ans, parut un modèle de toutes les vertus à la cour de Barcelone, et y pratiqua toutes les austérités du cloître.

Un grand nombre de chrétiens gémissaient alors dans l'esclavage sous la domination des Maures d'Espagne et d'Afrique. Leur affreuse misère et le danger que courait leur foi firent la plus vive impression sur le cœur de Pierre Noslasque. Il forma aussitôt le projet d'employer tous ses biens à leur rachat. « Voilà, disait-il, toutes les fois qu'il voyait des chrétiens esclaves, voilà de quoi amasser des trésors qui ne périront jamais. » Plusieurs personnes donnèrent des sommes considérables pour coopérer à l'œuvre touchante et sublime dont le ciel lui avait inspiré la pensée : mais il fallait perpétuer cet esprit de charité et le faire passer aux siècles suivants. Le saint proposa donc l'établissement d'un ordre religieux qui se dévouerait par état à la rédemption des captifs. On rapporte que Pierre Nolasque, saint Raymond de Pegnafort et le roi d'Aragon eurent, dans la même nuit, la même vision. La sainte Vierge leur apparut à tous les trois et les exhorta à presser l'exécution d'un projet qui serait si glorieux à la religion, si utile à l'humanité. Le roi promit de loger le nouvel ordre dans son palais, et déclara qu'il en serait le protecteur. Enfin, le jour de saint Laurent de l'année 1223, Pierre Nolasque fut conduit à l'église cathédrale par le monarque et par saint Raymond. Il y fit les trois vœux de religion entre les mains de Bérenger, évêque de Barcelone, et il y en ajouta un quatrième, par lequel il s'obligeait d'engager ses biens et sa liberté même, s'il était nécessaire, pour la rédemption des captifs. Saint Raymond monta en chaire et prononça un discours sur l'institution de l'*Ordre de la Merci*. Il parla de la manière dont Dieu avait révélé à trois personnes différentes sa volonté pour la fondation de cet institut. Il donna ensuite l'habit religieux à Pierre Nolasque, comme on l'apprend de l'historien Mariana et de la bulle de Clémeut VIII, et le déclara premier général de son ordre, dont il avait lui-même dressé les constitutions. Deux gentilshommes firent profession le même jour; ils choisirent l'habit blanc, avec un scapulaire de même couleur, comme emblème de l'innocence dans laquelle ils devaient vivre. Le roi voulut qu'ils portassent, sur le devant de leur habit, les armes d'Aragon, afin qu'elles fussent un monument durable de la protection qu'il accordait aux nouveaux religieux. Cette congrégation acquit en peu de temps un grand nombre d'excellents sujets, et le saint ne savait plus où les loger. Le roi leur fit bâtir un couvent magnifique à Barcelone, l'an 1232. Trois ans après, saint Raymond étant à Rome, obtint de Grégoire IX la confirmation du nouvel ordre, et l'approbation de ses constitutions. Le roi lui donna plusieurs maisons dans le royaume de Valence. Ce prince était si convaincu de l'efficacité des prières de saint Pierre Nolasque, qu'il leur attribuait les victoires remportées par lui sur les infidèles, ainsi que la conquête des royaumes de Valence et de Murcie.

Dès que le saint eut embrassé la profession monastique, il quitta la cour où le roi voulut en vain le retenir. Afin de donner une nouvelle perfection à son ordre il pensa qu'il ne suffisait pas de racheter quelques captifs sur les terres sujettes aux princes chrétiens, mais qu'il fallait encore exercer l'œuvre de la rédemption dans les pays gouvernés par les infidèles. Il partit lui-même de Barcelone, et se

rendit dans le royaume de Valence. Il visita, instruisit, consola les captifs. Ne pouvant les racheter tous, il obtint la liberté d'un grand nombre d'entre eux. Singulièrement frappés de l'éclat de ses vertus, plusieurs Maures ouvrirent les yeux à la lumière de l'Evangile. Le saint fit encore d'autres voyages sur les côtes d'Espagne, et toujours avec le même succès. Il eut beaucoup à souffrir dans la régence d'Alger; il y fut chargé de chaînes, mais il opéra des conversions parmi les infidèles.

Quelque temps après son retour à Barcelone, il voulut se démettre du généralat, et vivre en simple religieux le reste de ses jours. Mais ses prières, ses larmes même ne purent obtenir le consentement de sa communauté. On lui adjoignit un vicaire qui le déchargea d'une partie du fardeau de son gouvernement. Il aima toujours cependant à distribuer les aumônes à la porte du monastère, parce que cette fonction le mettait en état d'instruire les pauvres et de les exhorter à la pratique de la vertu.

Saint Louis avait une estime particulière pour saint Pierre Nolasque. Ce grand roi lui écrivit plusieurs lettres pour l'engager à venir le voir. Il eut cette satisfaction en Languedoc, l'an 1243. Louis reçut le serviteur de Dieu avec les démonstrations de la plus vive joie; il l'embrassa tendrement, et lui proposa de le suivre à la terre sainte. Pierre Nolasque, qui désirait depuis longtemps faire ce voyage eût volontiers accompagné saint Louis; mais le mauvais état de sa santé l'en empêcha. Ses infirmités augmentant de jour en jour, il se démit, en 1249, du généralat et de l'office de rédempteur, pour ne plus penser qu'à l'éternité. Dans sa dernière maladie, il ne démentit point la patience héroïque qu'il avait montrée dans le cours si long de ses douloureuses infirmités. Pendant son agonie, il fit à ses religieux une instruction sur la persévérance, et la termina par ces paroles du Psalmiste : « Le Seigneur a envoyé un rédempteur à son peuple; il a fait une alliance avec lui pour toute l'éternité. » Saint Pierre Nolasque mourut le jour de Noël, l'an de Jésus-Christ 1256, et le soixante-septième de son âge. Les miracles opérés par la vertu de ses reliques, que l'on garde à Barcelone, chez les Pères de la Merci, l'ont fait mettre au nombre des saints par Urbain VIII. Sa fête a depuis été fixée au 31 janvier.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE NOLASQUE.

TEXTE : *Dedit semetipsum pro nobis.* (Tit., II, 14.)

C'est en cette sorte, M. F., que saint Pierre Nolasque a été choisi pour honorer le mystère de la Rédemption. Il l'a honoré véritablement en entrant dans les devoirs, dans la gratitude, dans toutes les dépendances d'une créature rachetée. Mais, afin qu'il fût lié plus intimément à la grâce de ce mystère, il a plu au Saint-Esprit qu'il se dévouât volontairement à l'imitation de cette immense charité par laquelle « Jésus-Christ a donné son âme pour être, comme il le dit lui-même, la rédemption de plusieurs. » (Matth., xx, 28.)

S'il y a quelque chose au monde, quelque servitude capable de représenter à nos yeux la misère extrême de la captivité horrible de l'homme sous la tyrannie des démons, c'est l'état d'un chrétien captif sous la tyrannie des mahométans. Car et le corps et l'esprit y souffrent une égale violence, et l'on n'est pas moins en péril de son salut que de sa vie. C'est donc au soulagement de cet état misérable que s'est appliqué saint Pierre Nolasque, pour honorer les bontés de Jésus délivrant les hommes de la tyrannie de Satan. Il se donne de tout son cœur à ces malheureux esclaves, et il s'y donne dans le même esprit que Jésus s'est donné aux hommes captifs, pour les affranchir de leur servitude : *Dedit semetipsum pro nobis.*

Fidèle imitateur du Sauveur des âmes, il a été touché, anssi bien que lui des cruelles extrémités où sont réduits les captifs; il leur a donné, aussi bien que lui, premièrement *tous ses soins,* secondement *toute sa personne,* troisièmement *tous ses disciples* et l'ordre religieux qu'il a établi dans l'Eglise.

Ire CONSIDÉRATION. — IL A DONNÉ SES SOINS AUX CAPTIFS.

Saint Pierre Nolasque donna ses soins aux captifs; occupé des soins, des compassions, des bontés de Jésus pour le genre humain, et sentant son cœur empressé dans le désir de les reconnaître, il s'écrie avec le Psalmiste : *Quid retribuam Domino pro omnibus quœ retribuit mihi?* (Ps. CXV, 3.) Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits, et à toute la nature humaine? Quelle victime, quel sacrifice lui offrirai-je en actions de grâces? Ah! poursuit-il avec le prophète: *Calicem salutaris accipiam.* (Id., *ibid.*, 4.) Je prendrai le calice du Sauveur, je boirai le même breuvage que Jésus a bu; c'est-à-dire, je me remplirai, je m'enivrerai de sa charité par laquelle il a tant aimé la nature humaine. Je dilaterai mon cœur, comme il a dilaté le sien; j'offrirai à ce Dieu amateur et conservateur des hommes des victimes qui lui plaisent, des hommes sauvés et délivrés.

Il cherche donc dans toute l'Eglise tous les infirmes, tous les malheureux, résolu de leur consacrer ses affections et ses soins. Dieu lui fait arrêter les yeux sur ces misérables captifs qui gémissent sous la tyrannie des mahométans. Il voit leur corps dans l'oppression, leur esprit dans l'angoisse, leur cœur dans le désespoir, leur foi même dans un péril évident. Il offre à Dieu leurs cris, leurs gémissements, les larmes de leurs amis, la désolation de leur famille. Peut-être ne le font-ils pas, peut-être sont-ils de ceux qui s'élèvent contre Dieu même sous les coups de sa main puissante; serviteurs rebelles et opiniâtres, châtiés et non corrigés, frappés et non convertis, abattus et non humiliés, attérés, comme dit David, sans être touchés de componction : *Dissipati sunt, non compuncti.* (Ps. XXXIV, 16.) C'est ce qui afflige son cœur. Quoiqu'il pense toujours à eux avec un empressement charitable, néanmoins deux fois le jour et deux fois la nuit il se présente pour eux devant la face de Dieu, et cherche auprès d'un père si tendre les moyens de soulager ses enfants captifs.

IIe CONSIDÉRATION. — IL A DONNÉ SA PERSONNE.

Sa personne ne lui est plus rien, quand il voit un Dieu se donner lui-même; il n'y a point de cachots dans lesquels il n'aille chercher de pauvres captifs, pour leur rendre leur liberté aux dépens de sa propre vie.

Le voyez-vous, M. F., traitant avec ce barbare de la délivrance de ce chrétien. S'il manque quelque chose au prix, il offre un supplément admirable; il est prêt à donner sa propre personne; il consent d'entrer dans la même prison, de se charger des mêmes fers, de subir les mêmes travaux et de rendre les mêmes services. O grâce de la rédemption, que vous opérez dans son âme! Il a un cœur de Jésus, qui n'a de vie ni de liberté que pour la rédemption de ses frères. C'est l'esprit d'un Dieu rédempteur qui le rend capable de ces sentiments; car admirez la suite de cette action; prisonnier entre les mains des pirates pour ses frères qu'il a délivrés, il préfère son cachot à tous les palais, et ses chaînes à tous les trésors. Il n'y a rien qui puisse égaler sa joie, et je ne m'en étonne pas. La liberté plaît à la nature, la captivité à la grâce, et saint Pierre Nolasque goûte l'une et l'autre, portant en lui-même la captivité et possédant la liberté dans ses frères, qu'il a heureusement affranchis d'une misérable servitude. Il est satisfait, puisque ses frères le sont; et pour ce qui regarde sa liberté propre, il la méprise si fort qu'il est toujours prêt de l'abandonner pour le moindre des chrétiens captifs, ne désirant-d'être que pour s'engager de nouveau en faveur des autres esclaves. Voyez ce que lui aprend un Dieu rédempteur. On veut l'engager à la cour dans les liens de la fortune; il le refuse, et il court pour se charger d'autres liens : ce sont les liens de Jésus-Christ.

IIIe CONSIDÉRATION. — IL A DONNÉ SON ORDRE.

Jésus-Christ ne nous donne son corps que pour nous donner son esprit; car c'est lui qui nous a dit que c'est l'esprit qui vivifie, et que la chair par elle-même ne profite pas. (Joan., VI, 64.) Il nous donne son corps afin de nous donner son esprit : et quel est l'esprit de Jésus, sinon cet esprit de charité pure, toujours prêt à renoncer à soi-même pour servir aux utilités et au salut du prochain? Ainsi, ce divin Sauveur, non content d'avoir pratiqué cette charité excellente de se donner pour ses amis, nous a laissé son esprit, afin que nous ne soyons plus à nous-mêmes, mais à ceux qu'il a faits nos frères, et non-seulement nos frères, mais nos propres membres.

C'est ici, M. F., que notre saint patriarche a imité parfaitement son divin modèle. Car, après avoir pratiqué dans une si haute perfection cette grande charité du Sauveur des âmes, il en a fait une loi et la règle de tout son ordre; et il a obligé ses religieux, non-seulement à exposer leur liberté, mais encore à l'engager effectivement pour délivrer leurs frères captifs. Il a voulu par là les conduire au point le plus éminent de la vie régulière et religieuse. Chrétiens, laissez couler sur le prochain cet amour que vous avez pour vous-mêmes; aimez vos frères comme vous-mêmes, selon le précepte de l'Évangile. (Marc., XII, 31.) Ne voyez-vous pas, chrétiens, que l'amour, auparavant trop captif, commence à s'affranchir en se dilatant? Ce n'est plus un amour-propre, qui n'aime rien que soi-même; c'est un amour de société, qui aime le prochain comme soi-même; et, s'il peut aller à ce point de l'aimer plus que soi-même, procurer son bien et son avantage aux dépens de sa liberté et de sa propre personne, comme saint Pierre Nolasque l'a pratiqué, et comme il l'a ordonné à ses religieux. Amour-propre, tu es détruit jusqu'à la racine; un amour divin et céleste a succédé en ta place, qui, nous arrachant à nous-mêmes, fait que nous nous retrouvons plus parfaitement dans l'amour de Jésus-Christ notre Sauveur et dans l'unité de ses membres.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Flebam quondam super eo, qui afflictus erat, et compatiebatur anima mea pauperi. (Job, XXX, 25.)

In laqueo isto, quem absconderunt, comprehensus est. (Ps. IX, 16.)

In laqueo suo humiliabit eum, inclinabit se. (Id., X, 10.)

Hæc est pars mercedis illius in eo quod dicit. (Eccli., XI, 18.)

Benedictio Dei in mercedem justi festinat, et in hora veloci processus illius fructificat. (Id., *ibid.*, 24.)

Nouveau Testament. — Mitto vos sicut oves in medio luporum. (Matth., X, 16.)

In carcere eram et visitastis me. (Id., XXV, 36.)

Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex fratribus mei minimis, mihi fecistis. (Id., *ibidem.*)

Caritas Christi urget nos. (II Cor., V, 14.)

Vinctis compassi estis. (Hebr., X, 34.)

Mementote vinctorum. (Id., XIII, 3.)

2. — SS. PÈRES.

Proprium justorum opus est alere pauperes, ac redimere captivos. (Lactant., *de divino Instit.*, l. VI, c. 19.)

Fias infortunato Deus, misericordiam Dei imitando; nihil enim adeo divinum habet homo quam benefacere, quamvis ille plus, hic vero minus benefacit. (S. Gregor. Naz., *Orat.* 17 *de Paupertate.*)

Summa liberalitate captivos reducere, eripere ex hostium manibus, substrahere

neci homines et maxime feminas turpitudini, reddere parentibus liberos, parentes liberis, cives patriæ restituere. (S. Ambr., *de Offic.*, l. III, c. 15.)

Quidquid in cibos pauperum, in curationes debilium, in pretia captivorum, et in quælibet opera pictatis impenditur, non minuitur, sed augetur. (S. Leo, *Serm. de Jejunio.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Candelabrum. Per candelabrnm (*In Exod.*, xxv), significantur viri misericordiæ. (P. Reynaudus, *de Cand. sacr.*). Candelabra aurea (Apoc., 1) signant septem opera misericordiæ corporalia, quæ sunt ut aurum pretiosum. (S. Bonav., *Diœt salutis*, l. VII, c. 4.)

Sic fuit sanctus Petrus Nolascus.

2. Frumentum. Vir hospitalis est frumentum mundum. (Saint Ephr., *Serm. de Timore Dei*) hocce fuit frumentum beatus P. Nolascus.

3. Gloria christianorum. Gloria christianorum apostolorum et prophetarum eos qui in carcere sunt visitare, in his oportet nos gloriari, et non in curribus, et equis, potentiis atque divitiis (S. Ephr., *de Amore paup.*) ; in his quotidie se gloriabatur B. P. Nolascus, Patriarcha ordinis Mercedis.

4. Manus dei. Misericordia est manus Dei (S. Thomas, *Serm. de dupl. manu Dei*) ; vir misericors ut S. Petrus Nolascus fuit illa manus.

5. Imago dei. Revera Dei imago est benefaciens. (S. Clemens Alex., l. II *Strom.*); illa imago vera fuit Beatus Petrus Nolascus.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Charité. Sa dévotion envers la sainte Vierge et sa charité pour les chrétiens captifs sous la puissance des Maures, furent ses deux vertus favorites; il ne fut point content qu'il n'eût vendu tous ses biens pour assister ces malheureux. (Crolset; *Année chrétienne.*)

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

DE L'ŒUVRE DE LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — NATURE DE CETTE ŒUVRE.

Subdivisions : Œuvre utile : 1. Aux familles. — 2. Aux États. — 3. Aux captifs.

2e POINT. — MOYENS D'EXÉCUTION DU SAINT.

Subdivisions : 1. L'abandon de ses biens. — 2. La charité des fidèles. — 3. Le sacrifice de sa vie. — 4. La protection de la sainte Vierge.

—

IIe PLAN.

ŒUVRE ÉMINEMMENT CHRÉTIENNE.

(Le même.)

1er POINT. — LE CHRISTIANISME SEUL A PU INSPIRER UNE TELLE ŒUVRE.

Subdivisions : 1. Rien de semblable en dehors du christianisme. — 2. Elle est l'expression des maximes évangéliques : *Nihil exprimit Christum sicut misericordia.* (S. Chrysost., *Hom.* 32, *in Ep. ad Hebr.*)

2e POINT. — LA GRACE DE DIEU SEULE A PU PORTER NOTRE SAINT A L'ACCOMPLIR.

Subdivisions : 1. Obstacles à surmonter. — 2. Triomphes du saint dans son entreprise.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

(Voir ci-dessus, à la *Vie de saint Raymond de Pegnafort,* le 7 janvier.)

7. MARTYROLOGE. — SS. Cyr et Jean, mm. — S. Metran, id. — SS. Saturnin, Thyrse, Victor, Tharsicie, Zotique, Cyriaque, id. — Sainte Tryphène, id. — S. Geminien, év. — S. Jules, pr. — Sainte Louise Albertonne, veuve. — S. Parre, év. et m. — S. Forquat, év. — S. Gaude, id. — — S. Bobin, id. — Sainte Ulphe, v. — S. Gavel, év.

1er février. — SAINT IGNACE, évêque d'Antioche

MARTYR (L'AN 107).

VIE DE SAINT IGNACE.

Saint Ignace, évêque d'Antioche et martyr, vivait dans le premier siècle de l'Eglise. Il avait pris le surnom de Théophore, qui signifie Porte-Dieu, pour faire entendre qu'il portait Jésus-Christ profondément gravé dans son cœur. Quelques-uns ont cru qu'il était Syrien de nation. Métaphraste et Nicéphore assurent qu'il était Juif; que c'est lui qui, encore petit enfant, fut proposé à tous les disciples par le Sauveur même, comme le modèle de l'innocence et de l'humilité chrétienne, lorsque faisant venir un petit enfant, il le mit au milieu d'eux. Mais comme saint Chrysostôme affirme que saint Ignace n'avait jamais vu Jésus-Christ, on ne peut rien assurer sur un fait si important. Ce qu'il y a de certain, c'est que saint Ignace a été un des premiers disciples des apôtres, et particulièrement de saint Jean : il n'est donc pas surprenant que sous un tel maître, il ait aimé le Sauveur avec tant d'ardeur et tant de zèle.

On peut juger de la haute vertu et du mérite de ce saint, par le choix que les apôtres firent de lui pour gouverner une Eglise aussi considérable que celle d'Antioche; Eglise qui avait été fondée par saint Pierre, et qui était devenue en peu de temps tellement florissante par la piété et par le grand nombre de fidèles, que ce fut chez elle que les disciples de Jésus-Christ prirent dès lors le célèbre nom de chrétiens. Le pape saint Anaclet, Théodore et saint Chrysostôme croient que saint Ignace, fut fait évêque par saint Pierre même qui, en lui imposant les mains, lui obtint cet assemblage de vertus épiscopales dont il a été doué. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne fut chargé du soin de l'Eglise d'Antioche qu'après la mort de saint Evode, qui avait succédé immédiatement à saint Pierre, et qui mourut l'an 69 de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Saint Ignace gouverna l'Eglise d'Antioche près de quarante ans, avec tant de sagesse, de zèle et de succès, et sa réputation était si grande que toutes les Eglises de Syrie avaient recours à lui comme à leur oracle. Il eut beaucoup à souffrir durant la persécution de Domitien. Il n'abandonna jamais son cher troupeau, quelque danger qu'il courût; tous ses vœux étaient pour le martyre, et il avait coutume de dire qu'il ne croirait pas aimer Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'il eût donné son sang pour lui. Son zèle et sa charité furent d'un grand secours à tous les fidèles durant ces temps de tribulation; il assistait les uns et consolait les autres; il soutenait le courage et la foi de tous.

L'empereur Domitien étant mort l'an 96 de Notre-Seigneur, Nerva lui succéda et rendit la paix à l'Eglise. Il rappela tous ceux qui avaient été envoyés en exil sous prétexte de religion; mais n'ayant régné qu'un an et quelques mois, le calme fut de peu de durée.

Il y avait longtemps que saint Ignace soupirait après le martyre lorsque l'empereur Trajan, successeur de Nerva, passa en Orient, l'an 106 de Jésus-Christ. Entrant à Antioche, il apprit avec quel zèle et avec quel succès Ignace prêchait hardiment partout la religion chrétienne. L'empereur ordonna qu'on le lui amenât. Lorsqu'il parut : « Est-ce vous, dit Trajan, qui vous appelez Théophore, qui refusez de m'obéir en ne voulant pas sacrifier à nos dieux, et qui séduisez toute cette ville en prêchant effrontément partout la religion du Christ ? — Oui, grand prince, c'est moi qui m'appelle Théophore, répond Ignace. — Et que signifie ce nom-là, *Porte-Dieu?* réplique l'empereur. — Il signifie, repart Ignace, un homme qui a Jésus-Christ profondément gravé dans son cœur. — Quoi donc, reprit Tra-

jan, est-ce que vous croyez que nous n'avons pas aussi dans notre âme les dieux qui nous assistent dans les combats et qui nous font remporter la victoire? — Quel aveuglement, ô empereur! répond le saint, de donner le nom de dieux à des démons que les idolâtres adorent! Sachez qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur de tout cet univers, et qu'un Jésus-Christ son Fils unique notre Sauveur, dont le royaume est éternel. Ah! grand prince, que vous seriez heureux, et que votre règne serait accompagné de prospérités et de victoires, si vous croyiez en lui! » L'empereur l'interrompant: « Parlons d'autres choses, lui dit-il. Il s'agit, Ignace, de me faire un plaisir, en me donnant occasion de vous faire du bien et de vous honorer de mon amitié. Sacrifiez sur-le-champ à nos dieux, et je vous fais aussitôt même prêtre du grand Jupiter, et père du sénat. — Gardez vos libéralités, ô empereur! répond Ignace, pour ceux qui les estiment; pour moi, j'ai l'honneur et l'avantage d'être prêtre de Jésus-Christ, et je n'ai point d'autre ambition que celle de lui être immolé, et de mourir pour ce divin Sauveur qui m'a racheté par sa mort, et qui me donnera une nouvelle vie. — Quoi! pour ce Jésus, reprit Trajan, qui a été crucifié sous Ponce-Pilate? — C'est pour lui-même; il est mort pour moi sur la croix, répliqua saint Ignace, et je désire lui donner ma vie; heureux si mes vœux sont exaucés. » Alors l'empereur irrité, prononça contre lui la sentence de mort en ces termes: « Nous ordonnons que Ignace, qui dit porter en soi-même le crucifié, soit mis dans les fers et conduit par des soldats dans la grande Rome, pour y être exposé aux bêtes, et servir de spectacle et de divertissement au peuple. »

Le saint n'eut pas plutôt entendu son arrêt, que transporté de joie, il s'écria: « Je vous rends grâce, Seigneur, de ce que j'aurai le plaisir de vous donner enfin une preuve de mon amour, en vous sacrifiant ma vie. Quel honneur pour moi d'être mis dans les fers pour l'amour de vous, comme Paul votre apôtre! » et en disant ces paroles, il présente ses mains pour être enchaînées. Il se met à genoux, baise ses chaînes; et ayant prié Dieu avec beaucoup de larmes pour toute l'Eglise, il partit d'Antioche. et vint s'embarquer à Séleucie, accompagné de deux diacres de son Eglise, Philon et Agathope, qui ne le quittèrent point, et qui ont écrit, comme l'on croit, les actes de son martyre.

Après beaucoup de peines et de fatigues, saint Ignace arriva au port de Smyrne. On lui permit d'entrer dans la ville: il y trouva saint Polycarpe, son ami, qui avait été comme lui disciple de l'apôtre saint Jean. La joie et la consolation de se revoir furent mutuelles. Toutes les Eglises de la province lui envoyèrent leurs députés pour se recommander à ses prières. Onésime, évêque d'Ephèse; Damas, évêque de Magnésie, et Polype, évêque de Tralles, y vinrent en personne. Le saint écrivit de Smyrne à ces trois Eglises des lettres pleines de l'esprit apostolique dont il était animé.

Voici en quels termes il écrivait aux chrétiens de Rome:

« Pardonnez-moi: je connais ce qui m'est utile. Oui, je le dis hardiment, nulle créature, ni visible ni invisible, ne saurait m'empêcher d'aller à Jésus-Christ. Le feu, la croix, les troupes de bêtes, la séparation de mes os, la division de mes membres, la destruction de tout mon corps, toute la malice des démons mêmes, rien ne sera jamais capable ni d'ébranler ma foi, ni d'affaiblir mon amour et mon courage; rien ne saurait m'effrayer ni me nuire, pourvu que je possède Jésus-Christ. Tous les plaisirs du monde, tous les royaumes du siècle ne sont rien: il vaut bien mieux mourir pour Jésus-Christ que de régner sur toute la terre. En vain se flatte-t-on d'aimer Jésus-Christ, si l'on aime le monde; pour moi, je ne vis plus que pour mourir pour Jésus-Christ. »

Saint Ignace ayant été obligé de s'embarquer plus tôt qu'il ne croyait, pour passer de Macédoine a Naples, écrivit en vrai apôtre à saint Polycarpe. Sa lettre est pleine des mêmes sentiments que la précédente. Outre ces cinq lettres, nous en avons encore deux de lui, l'une à ceux de Philadelphie, et l'autre à ceux de Smyrne; elles respirent le même esprit.

Comme les soldats qui conduisaient saint Ignace, craignaient d'arriver trop

tard à Rome, parce que les jeux qu'on représentait alors étaient près de finir, ils pressèrent la marche; mais c'était toujours trop lentement pour le saint. Les chrétiens, à la première nouvelle de son arrivée, vinrent en foule au-devant de lui. Lorsqu'il fut entré dans Rome, il se mit à genoux avec ceux des chrétiens qui se trouvèrent autour de lui, et, s'offrant à son Dieu comme une victime prête à être immolée, il pria pour la paix de l'Eglise. Ensuite il fut conduit à l'amphithéâtre, et à l'instant même exposé aux bêtes, à la vue des païens qui s'y étaient rendus pour célébrer la fête des Sceaux. Le saint, entendant le rugissement des lions affamés, dit à haute voix ce qu'il avait déjà écrit aux Romains : « Je suis le froment du Seigneur; je dois être broyé et moulu par les dents de ces animaux, afin que je puisse être offert comme un pain pur à Jésus-Christ. Il fut en un moment dévoré par les lions, comme il l'avait souhaité. On l'entendit prononcer le saint nom de Jésus jusqu'au dernier soupir. Il ne resta de tout son corps que quelques os que les chrétiens enlevèrent, et peu de jours après, ces précieuses reliques furent transportées à Antioche, où on les reçut avec une vénération et une piété extraordinaires. Le martyre de saint Ignace arriva l'an 107 de Notre-Seigneur, le 20 décembre, selon presque tous les Orientaux. L'Eglise latine a fixé le jour de sa fête au premier février, qui, selon Bède et quelques autres, fut le jour de sa mort.

La ville d'Antioche ayant été prise et presque ruinée par les Perses et par les Sarrasins, les reliques de saint Ignace furent transportées à Rome dans l'église de Saint-Clément, où elles sont en grande vénération. Cette translation peut être arrivée l'an 540, ou plus probablement, environ l'an 539.

PANÉGYRIQUE DE SAINT IGNACE.

TEXTE : *Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum; quia fortis est ut mors dilectio.* (Cant., VIII, 6.)

Ier POINT. — AIMER JÉSUS COMME SAINT IGNACE.

Jésus prit possession du cœur de ce grand saint dès son enfance; car c'était ce petit enfant qu'il embrassa étant à Capharnaüm, et qu'il mit au milieu de ses apôtres pour leur apprendre l'humilité, en leur disant : « Quiconque s'humiliera et se rendra petit comme cet enfant, sera le plus grand dans le royaume du ciel. » (Matth., XVIII, 4.) Sans doute il lui imprima dès lors l'amour de son saint nom qu'il avait profondément gravé dans son cœur, et qu'il porta toujours avec un zèle incroyable pendant sa vie. Les marques éclatantes qu'il en donnait en le prononçant à toutes occasions lui acquirent le nom de *Théophore,* c'est-à-dire *Porte-Dieu.* L'empereur Trajan lui en demandant la raison, il répondit avec un maintien respectueux et plein de majesté : « C'est parce que je porte au fond de mon cœur Jésus-Christ, qui est mon Sauveur et mon Dieu. » Et puis, remerciant Trajan de l'offre qu'il lui faisait de la dignité de père du sénat et de prêtre de Jupiter, pourvu qu'il sacrifiât aux idoles, il lui dit avec une douceur d'agneau et un courage de lion : « Je suis le prêtre de Jésus-Christ, auquel je présente tous les jours le sacrifice, et je m'estimerais heureux si je pouvais me sacrifier moi-même à son honneur.

Apprenons de là que le nom de Jésus est un nom d'humilité et d'amour, qui ne peut entrer dans le cœur s'il n'y trouve ces deux vertus, ou s'il ne les y introduit. Soyons humbles, faisons-nous petits comme un enfant, si nous voulons que Jésus nous aime. Aimons Jésus, si nous voulons être humbles. Ayons souvent son nom dans la bouche, il la remplira d'une douceur céleste; ayons-le toujours dans le cœur, il le comblera de joie. *Jesus mel in ore, melos in aure, in corde* ***jubilus.*** (S. Bern., *Serm.* 15 *in Cant.*)

IIe POINT. — AGIR POUR JÉSUS COMME SAINT IGNACE.

Jésus n'imprima pas seulement son saint nom dans le cœur de saint Ignace, mais encore sur son bras; car le cœur étant la source de la vie et le principe de toutes nos actions, toutes les œuvres de ce grand saint portaient ce cachet d'amour imprimé en elles, aussi bien que ses pensées, ses affections et ses désirs. Le nom de Jésus était son bouclier, avec lequel il repoussait les traits de ses ennemis invisibles qui s'opposaient à ses travaux. C'était la flèche victorieuse avec laquelle il perçait les cœurs, pour y faire entrer l'amour de son Maître; c'était le flambeau céleste d'où il tirait toutes les lumières nécessaires pour gouverner l'Eglise d'Antioche, où saint Pierre avait premièrement établi son siége, comme dans la plus florissante ville de l'Orient, et pour y conserver les conquêtes de ce prince des apôtres, en y continuant ses travaux : ce qu'il fit avec un merveilleux succès, que le nom de Jésus donna à sa parole et à ses héroïques vertus.

Apprenons que ce nom adorable est un soleil qui dissipe les ténèbres de l'erreur et du péché : *Sol oriens nomen ejus;* qui produit tous les fruits de la grâce, qui est toujours en action et en mouvement, et qui n'est jamais oisif. Si nous voulons savoir s'il est dans notre cœur, jugeons-nous par nos œuvres. Nos actions sont les plus certaines preuves de notre dévotion et de notre amour.

IIIe POINT. — SOUFFRIR POUR JÉSUS COMME SAINT IGNACE.

Jésus, en imprimant son nom sur le cœur et sur le bras de ce généreux martyr, ne lui laissa pas seulement un désir ardent de l'aimer et de travailler pour son service, mais encore de souffrir toutes sortes de tourments, afin de jouir de lui. L'épouse, dans les Cantiques, dit « que l'amour est fort comme la mort » : *Fortis est ut mors dilectio* (VIII, 6); mais saint Ignace pouvait dire « que son amour était plus fort que la mort. » Il la défiait, il l'appelait, il allait au-devant, et, bien loin de craindre qu'elle lui fût trop cruelle, il souhaitait qu'elle vînt fondre sur lui avec tous les tourments dont elle s'arme dans sa plus grande violence. « Je suis prêt, disait-il, à souffrir le feu, à être dévoré des bêtes sauvages, à être transpercé de mille coups d'épée et à mourir en croix, pourvu que je puisse voir mon aimable Jésus qui a donné sa vie pour moi. Aimons Jésus, et ne respirons que pour lui; car il est toute mon espérance, ma gloire et mon trésor inépuisable. C'est par son amour que je suis conduit à Rome, chargé de chaînes que je baise et que je chéris plus que toutes les richesses du monde. O si je les pouvais porter jusqu'à la mort! O ne vous opposez point au chemin que je prends pour aller à la vie; car Jésus est la vie des fidèles. Ne soyez point cause de ma mort; car ma vie sans Jésus est une mort. Mon amour a été crucifié : comment pourrais-je vivre sans lui? Croyez-moi, j'aime Jésus, et j'aimerais mieux mourir pour lui que de commander à l'univers. »

L'effet répondit à ses paroles : et lorsqu'il fut exposé aux lions au milieu de l'amphithéâtre de Rome, il ne changea ni de couleur ni de langage. Il remercia l'empereur, qui lui avait donné une si belle occasion de rendre un témoignage public de sa foi et de son amour envers Jésus-Christ; et sitôt qu'il entendit le rugissement des lions, il s'écria : « Voilà la trompette de mon Roi qui m'appelle au combat et à la couronne; son adorable nom est gravé au fond de mon cœur : et c'est de lui que je reçois ma force et cette joie qui éclate sur mon visage. O Jésus! ô Jésus! je suis votre froment, je veux être moulu des dents de ces bêtes carnassières, pour être présenté comme un pain délicieux à votre table. » En même temps un lion étouffa sa voix avec sa vie; et lorsqu'il eut arraché son cœur, on vit paraître ce beau nom de Jésus comme un éloge de ses vertus, fort court à la vérité, mais qui surpasse les plus superbes monuments des rois. Gra-

dons-le donc à son exemple dans notre cœur, gravons-le sur notre bras, afin que toutes nos pensées et toutes nos actions tendent à la gloire et à l'amour de Jésus. *Semper tibi in sinu sit, semper in manu, quo tui omnes in Jesum sensus dirigantur et actus.* (S. Bern., *Serm.* 15 *in Cant.*).

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Per multitudinem bestiarum exterminati sunt. (Sap., XVI, 1.)

Fortitudo simplicis via Domini, et favor his qui operantur malum. (Prov., X. 29.)

Dominus mecum est quasi bellator fortis; idcirco qui persequuntur me, cadent et infirmi erunt. (Jerem., XX, 11.)

Fortiter vita excedendo, exemplum forte relinquam. (II Mach., VI, 27.)

E cœlo membra ista possideo; sed propter Dei leges hæc ipsa despicio, quoniam ab ipso me ea recepturum spero. (Id., VII, 11.)

Pascam pecus occisionis propter hoc. (Zach., XI, 7.)

Nouveau Testament. — Injicient vobis manus suas, et persequentur, trahentes reges et præsides propter nomen meum. (Luc., XXI, 12.)

Propter opus Christi usque ad mortem accessit tradens animam suam. (Philip., II, 30.)

Mihi vivere Christus est et mori lucrum. (Id., I, 21.)

Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi; in reliquo reposita est mihi corona justitiæ. (II Tim., IV, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Vinctus sum propter Christum, sed necdum Christo dignus sum; si vero consummer, fortassis dignus ero. (S. Ignat. mart., *Ep.* 5 *ad Trallianos.*)

Ignis, crux, ferarum concursus, sectiones, lamina, ossium discerptiones, membrorum concisiones totius corporis solutio, diaboli tormenta in me veniant, tantummodo ut Jesum nanciscar. (Id., *Ep.* 15 *ad Ranard.*)

Ignatius Antiochenæ Ecclesiæ tertius post Petrum Apostolum Episcopus, commovente persecutionem Trajano, damnatus ad bestias, Romam vinctus mittitur. (S. Hieron., *de Scriptorib. ecclesiast.*)

Scripsit unam Epistolam ad Ephesios, alteram ad Magnesianos, tertiam ad Trallenses, quartam ad Romanos. (Id., *ibid.*)

Scripsit ad Philadelphios et ad Smyrneos et propriam ad Polycarpum. (Id., *ibid.*)

In Epistola ad Romanos hæc scribit : Utinam fruar bestiis quæ mihi sunt præparatæ... Nunc incipio Christi esse discipulus, nihil de his quæ videntur desiderans ut Jesum Christum inveniam. (Id., *ibid.*)

Cum jam damnatus esset ad bestias et rugientes audiret leones, ardore patiendi ait : Frumentum Christi sum; dentibus bestiarum molar, ut panis mundus inveniar. (Id., *ibid.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Frumentum. Frumentum Christi sum; dentibus bestiarum molar ut panis inveniar. (S. Hieron., *de S. Ignat. mart.*)

2. Semen. Sanguis martyrum semen est christianorum. (Tertull., *in Apol.*, c. 50.)

3. Granum sinapis. Sic fuerunt nostri martyres. Venit persecutio; arma posuerunt, colla flexerunt, contriti gladio; per totius terminos mundi; gratiam sui sparsere martyrii. (S. Ambros., l. X, *de Civit. Dei*, c. 21.)

4. Miles Christi. Beati sunt hi pugiles qui lucem et vitam æternam modo participant. (S. Ephrem, *in Encom. martyr.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

1. Sagesse. Il gouverna l'Église d'Antioche près de quarante ans avec la plus grande sagesse.

2. Zèle. Son zèle éclate dans ses Epîtres aux Ephésiens, aux Magnésiens, aux Tralliens, aux Romains, aux Philadelphiens, aux Smyrniens et à saint Polycarpe.

3. Désir du Martyre. *Utinam fruar bestiis quæ mihi sunt præparatæ,* s'écriait-il, dans son Epître aux Romains.

4. Courage. Il montra toute la fermeté du martyr de Jésus-Christ dans ses interrogatoires devant l'empereur Trajan et dans l'arène où, comme il l'avait souhaité, il fut en un moment broyé et moulu par les dents des lions.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

LAUDATIO S. IGNATII, MARTYRIS.

(A S. J. Chrysostomo, *Hom.* 42 *ad pop. Antioch.*)

1a PARS. — QUINQUE HUJUS SANCTI VIRI CORONÆ.

Subdivisions : 1. Ex episcopatus amplitudine. — 2. Ex electorum dignitate. — 3. Ex difficultate temporis. — 4. Ex solio cui sederat. — 5. Ex illius virtutibus.

2a PARS. — ILLIUS CERTAMINA.

Subdivisions : 1. Certamen Antiochiæ. — 2. Certamen peregrinationis. — 3. Certamen Romæ. — 4. De ejus pretiosis reliquiis.

—

IIe PLAN.

GLOIRE ET FÉCONDITÉ DU MARTYRE.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — GLOIRE DU MARTYRE.

Subdivisions : 1. Gloire de Jésus-Christ dans ses serviteurs martyrs. — 2. Gloire de l'Eglise dans ses membres dévoués jusqu'à la mort. — 3. Gloire de Jésus-Christ et de l'Eglise dans le martyre de saint Ignace.

2e POINT. — FÉCONDITÉ DU MARTYRE.

Subdivisions : 1. Fécondité de conversion : *Semen martyrum est sanguis Christianorum, plures efficimur quoties metimur a tyrannis.* (Tertull., *in Apol. adv. Gentes.*) — 2. Fécondité d'édification et de bon exemple : *Martyres imitare; vicerunt illi tyrannos sua modestia atque longanimitate; vince tu tyrannidem passionum tuarum, iisdem instructus armis.* (S. Ephrem. *de Laudib. Martyr.*) — 3. Le martyre de saint Iguace est marqué de cette belle fécondité.

—

IIIe PLAN.

DE SAINT IGNACE, ÉVÊQUE ET MARTYR.

(Le même.)

1er POINT. — SAINT IGNACE, ÉVÊQUE D'ANTIOCHE.

Subdivisions : 1. Il est le digne disciple de saint Jean. — 2. Sagesse de son administration, qui dura quarante ans. — 3. Eclatantes vertus qui ressortent de l'analyse de ses admirables épîtres.

2e POINT. — SAINT IGNACE, MARTYR.

Subdivisions : 1. Son désir du martyre. — 2. Son interrogatoire devant Trajan. — 3. Son voyage d'Antioche à Rome. — 4. Le saint martyr exposé aux lions dans l'arène.

6. — ENCOMIA S. IGNATII MARTYRIS.

1. STATUIT UT PSALMI IN ECCLESIA ANTIOCHENA AB ALTERNIS CANERENTUR.

Audiit aligeros raptus super æthera præsul,
  Pangentes genmis cantica sancta choris.
Hinc alterna gregem docuit modulamina pastor.
  Edere, et is sacro ritus orbe viget.
Debuit æthereos imitari terra choraulas
  Ut concors Solymæ vox utriusque foret.

2. TRIDUUM SINE CIBO ET POTU ANTE MARTYRIUM TRANSIGIT.

Ter novus Eois Titan consurgit ab undis,
  Cum tibi nec potus, Dive, nec esca datur.
At fero jejuno tibi profuit ira tyranni,
  Agni ut cœna tibi, dulcior inde foret.

3. FRUMENTUM CHRISTI SUM, DENTIBUS BESTIARUM MOLAR.

Ut Christi sapidus sis panis, Dive, palato,
  Membra leonino vis tua dente moli.
Prodigium! Domino reddis quod sumis ad aras
  Frumentum es Christi, præsul, et ille tuum.

4. LEONES IMPAVIDUS EXCIPIT SANCTUS IGNATIUS.

Cur pugil in mediam fidens descendit arenam,
  Et Lybicas alacri provocat ore feras?
Ad pugnam sese diuturno exercuit usu,
  Dum Latium peteret, per vada salsa solus;
Nam quot militibus cinctus fuit ante furentes,
  Tot leopardorum vicit agone minas.

5. COR EJUS A LEONIBUS NON LÆDITUR.

Marmoricum cor, Dive, tuum leo frangere morsu
  Extinuit, sacri nam focus ignis erat.

6. BESTIARUM VISCERA SIBI SEPULCRUM FIERI CUPIT.

Exoptasti avido laniari dente leonum,
  Ut tibi viva darent, Dive, sepulcra feræ
Viva sepulcra tenes, at spe deceptus inani;
  Christiadum nam sunt corda sepulcra tibi.

7. SANCTUS IGNATIUS IN EPISTOLIS SUI IMAGINEM EXPRESSIT.

Viva sui præsul mundo simulacra reliquit,
  Doctrinæ liquit cum monumenta suæ.
Nempe suos solus cum posset noscere dotes,
  Pingere se propria debuit ipse manu.

(Fasti sacri.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. Ignace, martyr.— Voir ses sept Epîtres.
— Epist. ad Ephesios.
— Id. ad Magnesianos.

S. IGNACE, martyr. — Id. ad Trallenses.
— Id. ad Romanos.
— Id. ad Philadelphios.
— Id. ad Smyrneos.
— Id. ad Polycarpum.

Ces épîtres sont citées par :

S. IRÉNÉE.
S. ATHANASE.
EUSÈBE.
THÉODORET.
S. JÉRÔME.
S. CHRYSOSTÔME.
Le même. — Homil. 42, ad pop. Antiochen.

HISTORIENS ET BIOGRAPHES.

EUSÈBE. — Hist. eccles.
LE NAIN DE TILLEMONT. — Mémoires.
D. MARÉCHAL. — Concorde des Pères grecs et latins.
DOM CEILLIER. — Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques.

HAGIOLOGUES.

METAPHRASTE. — Vies des Saints.
VINCENT DE BEAUVAIS. — Speculum majus.
VORAGINE. — Légende dorée.
SURIUS. — Vies des Saints.
D. RUINART. — Acta Martyr.
EVODE. — Id.
BAILLET. — Vies des Saints.
BOLLANDISTES. — Acta Sanctorum.
GIRY. — Vies des Saints.
GODESCARD. — Id.
MESENGUY. — Id.
ROHRBACHER. — Id.

8. MARTYROLOGE.—S. Ignace, év. et m.—S. Pioine, pr. et m.—S. Sévère, év. —S. Paul, év. — S. Ephrem, id. — Sainte Brigide, v. — Sainte Veridienne, id. — S. Aggréve, év. — S. Sévère, id. — S. Eubert, id. — S. Jean de la Grille, id. — S. Lienne, pr. — S. Precorde, id. — S. Tujan, ab. — S. Chartier, pr. — S. Ours, id. — S. Sigebert, roi de France. — S. Pore, erm. — Sainte Galle, v.

---

2 février. — PURIFICATION.

(Voir pour d'autres instructions et d'autres matériaux notre *Mois de Marie des Prédicateurs*, t. I.

EXPOSITION

Dieu voulant faire connaître aux hommes que, comme enfants d'Adam, ils étaient conçus et naissaient tous dans le péché, avait ordonné, dans l'ancienne loi, qu'une femme nouvellement accouchée serait regardée comme impure, et que pendant un temps, fixé à quarante jours pour la naissance d'un garçon, et à quatre-vingts pour celle d'une fille, elle ne paraîtrait point en public, et ne toucherait à rien de consacré au Seigneur. Lorsque ce temps était expiré, la mère devait présenter à la porte du tabernacle, et ensuite à celle du temple, un agneau, qui était offert en holocauste par le prêtre, pour remercier Dieu de l'heureuse délivrance de la femme; elle apportait aussi un jeune pigeon ou une tourterelle, qui étaient offerts pour le péché, après ce double sacrifice, elle était purifiée et rétablie dans ses premiers droits. Les pauvres, qui n'étaient point assez riches pour donner un agneau, y suppléaient par un second pigeon, ou par une seconde tourterelle, qui fournissaient la matière de l'holocauste.

Marie étant devenue mère du Sauveur sans perdre sa virginité, la cérémonie de la purification ne pouvait l'obliger; mais elle voulut s'en tenir à la lettre de la loi, parce que les Juifs ignoraient le mystère de sa conception, et qu'elle voulait cacher son auguste qualité de mère de Dieu. Comme elle était pauvre, elle se présenta au temple avec deux tourterelles; mais les sentiments du cœur que l'Éternel regarde comme l'âme des sacrifices, relevèrent la petitesse de son offrande. Une autre loi citée dans le *Lévitique* et dans l'*Exode*, voulait que le premier-né fût offert au Seigneur avec des cérémonies particulières, et racheté ensuite moyennant une modique somme d'argent. Marie porta donc son fils au temple, l'offrit au Seigneur par les mains du prêtre, donna cinq sicles pour le racheter, et le reçut dans ses bras comme un dépôt qui était confié à ses soins, jusqu'au moment

où Dieu le redemanderait pour accomplir l'œuvre de la rédemption du genre humain. Il est évident que Jésus-Christ n'était pas compris dans la loi; mais il voulut nous donner un exemple d'humilité, d'obéissance et de piété. Il voulut renouveler dans le temple, d'une manière publique et solennelle, l'oblation qu'il avait déjà faite à son Père dès le moment de son incarnation.

La cérémonie de ce jour fut terminée par un troisième mystère, par la rencontre, dans le temple, du vieillard Siméon et de la prophétesse Anne avec Jésus et ses parents. C'est pour cela que les Grecs appelaient anciennement cette fête *Hypante*, c'est-à-dire, *Rencontre*. Siméon ayant pris dans ses bras le divin Enfant, le reconnut pour le Messie, et se livrant aux transports de la reconnaissance, bénit Dieu, dans un cantique solennel, de lui avoir accordé la consolation de voir le Sauveur du monde attendu depuis si longtemps. Le saint vieillard prédit ensuite à Marie qu'elle serait percée d'un glaive de douleur aux pieds de la croix sur laquelle son fils expirerait, et qu'en même temps qu'il serait une cause de salut et de résurrection pour ceux qui croiraient en lui, il serait une cause de ruine et de réprobation pour ceux qui refuseraient de le reconnaître, ou qui, l'ayant une fois reconnu, ne vivraient pas d'une manière conforme à ses maximes. Marie écouta en silence cette terrible prédiction, et se soumit avec une résignation égale à son humilité. La prophétesse Anne louait aussi le Seigneur, et parlait de Jésus à tous ceux qui attendaient un rédempteur : C'était une sainte veuve qui, depuis la mort de son époux, demeurait sans cesse dans le temple, servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et la prière. De tous les Juifs il n'y eut que Siméon et Anne qui connurent Jésus-Christ.

La fête de la Purification, avec la bénédiction et la procession des cierges, est très-ancienne dans l'Église. Saint Ildefonse, saint Eloi, saint Sophrone de Jérusalem en parlent dans les homélies qu'ils ont faites sur cette fête. On convient assez généralement qu'elle fut instituée, telle que nous la célébrons, sous l'empire de Justinien, l'an 542, en raison d'une mortalité qui, cette année-là, dépeupla une grande partie de la ville de Constantinople. Mais il y a lieu de croire que la célébration de ce mystère remonte à des temps plus reculés, puisque saint Grégoire de Nysse, le pape Gelase Ier et saint Cyrille d'Alexandrie, antérieurs à Justinien, parlent de cette fête, et que, dans son sermon *de Occursu Domini*, Grégoire de Nysse, mort l'an 396, dit que c'est la fête du jour auquel Jésus et sa mère allèrent au temple et y portèrent la victime prescrite par la loi.

Les cierges allumés représentent le feu de l'amour sacré qui doit embraser nos âmes; par eux l'Eglise honore Jésus-Christ qui est désigné dans l'Ecriture sous le titre de *Lumière*, et qui est venu sur la terre pour dissiper nos ténèbres spirituelles. La coutume d'allumer des cierges dans les temples, pendant l'office divin, remonte aux premiers siècles du christianisme. Les Juifs allumaient des lampes devant le Seigneur. Anciennement on recevait les grands avec des flambeaux. On voit, dans le deuxième livre des Machabées, que le roi Antiochus fut ainsi reçu à Jérusalem. Les illuminations sont aussi le symbole de la joie. Elles signalaient autrefois l'arrivée des empereurs romains, et les événements qui faisaient éclater la publique allégresse. Les canons apostoliques parlent de l'huile destinée à l'entretien des lampes dans les églises. Prudence et saint Paulin font connaître l'antique usage d'allumer des lampes devant le corps des saints. La piété est sans doute quelque chose d'intérieur et de spirituel; elle consiste dans la ferveur de l'âme; mais il est vrai de dire que les signes sensibles contribuent beaucoup à la soutenir et à l'animer. Ils sont à nos yeux ce que les paroles sont à nos oreilles, et l'impression qu'ils font sur les organes, remue les affections du cœur. Il serait donc téméraire de condamner certaines cérémonies, que l'Eglise a instituées pour donner de la décence et de la majesté au culte extérieur, et pour aider notre faiblesse, qui a besoin de quelque chose de sensible pour s'élever jusqu'à Dieu. Condamner ces cérémonies, ce serait en quelque sorte condamner Jésus-Christ, qui s'est servi de signes sensibles dans l'institution des sacrements, ainsi que dans plusieurs des guérisons miraculeuses qu'il opéra parmi les Juifs.

Les rites judaïques ayant été abrogés par la promulgation de l'Evangile, les mères chrétiennes ne vont point à l'église, après leurs couches, avec l'intention que se proposaient les femmes juives, d'être purifiées d'une impureté légale qui n'existe plus, mais pour s'acquitter d'un devoir commun à tous les hommes, pour payer à Dieu un tribut de louanges et d'actions de grâces. Le pape Innocent III s'exprime ainsi sur ce sujet : « Si les femmes désirent entrer dans l'église immédiatement après leurs couches, elles ne pèchent pas, et on ne doit pas les en empêcher; mais si, par respect, elles aiment mieux s'en éloigner pendant quelque temps, nous ne pensons pas qu'on doive blâmer leur dévotion. » (*De purificatione post partum.*) Ce temps est limité dans plusieurs diocèses à un certain nombre de jours. Dans les lieux où la coutume ni aucun statut particulier n'ont rien décidé sur cet article, une mère chrétienne doit remplir ce devoir aussitôt qu'elle peut sortir de sa maison sans danger. Il est juste, en effet, que sa première visite soit pour remercier le Seigneur de son heureuse délivrance, et le prier de répandre ses bénédictions sur elle et sur son enfant.

INSTRUCTION FAMILIÈRE.

TEXTE : *Tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino.* (Luc., II, 22.)

Nous lisons, dans le prophète Malachie, ces paroles qui s'accomplissent aujourd'hui à Jérusalem ? « Le dominateur que vous cherchez, et l'ange de l'alliance si désiré de vous, viendra dans son temple. »

Le prophète Aggée, chargé par le Seigneur de consoler les Juifs, à leur retour de la captivité, en les voyant tristes et affligés de ne pouvoir consacrer à leur Dieu un temple aussi magnifique que celui de Salomon, s'était écrié : « Prends courage, Zorobabel, dit le Seigneur; prends courage, Jésus, fils de Josédec, souverain prêtre; prends courage, peuple de cette contrée; car voici ce que dit le Seigneur : encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, et j'ébranlerai toutes les nations, et le Désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai de gloire cette maison. La gloire de cette seconde maison sera plus grande que ne le fut celle de la première, et dans ce lieu je donnerai la paix, dit le Seigneur des armées. »

Ces promesses vont recevoir leur parfait accomplissement. Voici le Fils unique de Dieu le Père, revêtu de notre nature, qui paraît, pour la première fois, sous les voûtes sacrées, en face de l'autel des holocaustes, de l'arche de l'ancienne alliance, en présence des prêtres de la loi, pour substituer à toutes les figures anciennes les grands et sublimes mystères de l'Homme-Dieu et de son Evangile. La vérité dissipe les ombres, la lumière de Dieu met en fuite toutes les ténèbres.

Le divin Sauveur nous instruit dans ce mystère, d'abord par lui-même, ensuite par les augustes personnages qui l'environnent dans le temple, et que le Saint-Esprit a jugé dignes de composer la cour du plus saint et du plus grand des monarques.

Ier POINT. — JÉSUS-CHRIST.

Le divin Sauveur ne parle pas encore. L'Enfant-Dieu continue d'être cette « parole silencieuse » *Verbum silens*, qui instruit, qui éclaire l'homme, bien plus par ses actions que par ses discours. Je regarde ce qui se passe dans le temple, et mon âme est inondée des plus pures lumières.

Pourquoi le Fils de Dieu s'est-il fait homme? pour me racheter de l'esclavage honteux du démon, et me réconcilier avec Dieu. Or, il fallait, pour accomplir ce grand prodige, un sacrifice qui fût agréable à Dieu et salutaire à l'homme. Dieu a

rejeté les sacrifices anciens; il en était dégoûté; un prophète l'a dit. Mais le Verbe s'est revêtu de ma nature; il s'est fait homme; il a dit à son Père : « Me voici. » (Ps. XXXIX, 8.) Aujourd'hui il est porté au temple, parce qu'il lui tarde d'offrir son propre corps, dans ce même lieu où le sang des victimes ne cesse de couler sous le couteau du sacrificateur.

Jésus-Christ entre dans le temple en sa qualité de prêtre. Il vient élever vers le ciel des mains infiniment pures; il vient offrir le sacrifice de louanges que le Seigneur demandait par la bouche de son prophète : *Immola Deo sacrificium laudis.* (Ps. XLIX, 14); il substitue l'oblation de lui-même à toutes les victimes anciennes, son sacerdoce, au sacerdoce de la loi.

Jésus-Christ entre dans le temple en qualité de victime. Le sang des boucs et des génisses va cesser de couler. Il est vrai que sans effusion de sang. les péchés ne sont pas remis. Mais l'Agneau sans tache a été vu dans le monde; il est offert à Dieu, et le sang qui coule dans ses veines divines sera répandu bientôt pour la rançon des pécheurs.

En face de cet autel rougi du sang des boucs et des taureaux, Jésus-Christ vient s'offrir à son Père. Déjà se présentent à l'esprit de cet Enfant-Dieu les humiliations étonnantes, la pauvreté inconcevable de sa vie cachée à Nazareth; les travaux et les fatigues inséparables de ses prédications et de ses courses apostoliques; les calomnies, la haine, les outrages de ses ennemis, la trahison du disciple infidèle, les opprobres de sa passion, les tourments de son agonie, les ignominies de sa mort. Alors, sur l'autel de son cœur adorable, Jésus-Christ offre le sang qu'il doit répandre, les tourments qu'il doit endurer, la vie qu'il immolera sur la croix. Ses membres sont bien faibles et bien délicats; mais dans ces mains si faibles, dans ces pieds qui sont impuissants à le soutenir, dans cette tête si ravissante des trésors de grâces d'une enfance divine, il voit déjà, et il offre à son Père des mains percées de clous, des pieds attachés à la croix, une tête couronnée d'épines, une chair cruellement déchirée. Je l'entends : « Mon Père, vous m'avez donné un corps, me voici. » (Hebr., X, 5.)

Si cette oblation est extérieure et publique, c'est pour qu'elle devienne comme le sacrement d'une oblation intérieure et perpétuelle, commencée par le Fils de Dieu au moment de son incarnation, pour l'honneur de son Père, sur l'autel de son cœur, dans le temple auguste du sein immaculé de Marie.

Il est donc certain que Jésus-Christ m'apprend dans le mystère de sa présentation au temple ce qu'il est, pourquoi il vient dans le monde, la fin de cette mission divine que son Père lui a confiée.

Ah! je comprends aujourd'hui la raison de cette loi qui obligeait tous les Israélites de consacrer à Dieu le premier-né de chaque famille. Le voici, Celui qui est, suivant la parole de saint Paul, le premier-né parmi un grand nombre de frères. C'est lui que le saint patriarche Abraham a vu de loin, et qu'il a salué dans des transports d'allégresse, parce que toutes les nations de la terre doivent être bénies en son nom. Déjà il semble me dire ce que plus tard il enseignera à ses disciples, lorsque on l'entendra s'écrier : « Mon Père, c'est pour eux que moi je me sacrifie » en me dévouant, en me donnant à vous.

Vous m'apprenez donc, ô divin Sauveur, que je dois continuellement vous offrir à votre Père, si je veux être en paix avec mon Dieu et vivre en union avec vous. Vous m'apprenez encore que je dois m'offrir moi-même, me consacrer, m'immoler, me livrer sans réserve à la volonté adorable de mon Père qui est dans le ciel, si je veux avoir part à vos mérites et à votre sacrifice.

Oh! comme je comprends ce mystère de la Présentation! il est pour moi comme une vive lumière qui me découvre, sur un seul point, tout l'Evangile du salut. Que ne puis-je me livrer aujourd'hui, entièrement, sans réserve, à la grâce qui me presse, qui me sollicite de venir avec Jésus enfant, et de donner tout à Dieu! O ciel! toujours des réserves, toujours des calculs, toujours des bornes, des retranchements! jamais une victime entière, complète! Malheur affreux qui me prive

de mille grâces, qui glace le cœur de Jésus, si désireux de répandre sur moi les richesses de son amour!

O Sauveur, apprenez-moi à dire, comme vous, cette parole qui renferme tout ce que Dieu veut de moi : Seigneur, vous m'avez fait ce que je suis, voilà l'ouvrage de vos mains, me voici!...

IIe POINT. — MARIE ET JOSEPH.

Dieu le Père a pris soin de former la cour de son Fils, au moment où il l'introduit dans le temple de Jérusalem, pour qu'il prenne, en quelque sorte, possession du sacerdoce royal dont il avait reçu l'onction sainte. Vit-on jamais une réunion de personnes plus saintes, plus grandes, plus dignes de l'Enfant divin, auquel elles doivent rendre hommage?

Marie , Joseph, Siméon, Anne la prophétesse; Marie, la reine des vierges et la Mère de Dieu; Joseph, l'époux de Marie et le tuteur du Fils de Dieu; Siméon, le prophète chargé d'annoncer les destinées futures du Sauveur et de sa sainte Mère; Anne, la sainte veuve qui loue le Seigneur, et parle de lui à tous ceux qui attendent la rédemption d'Israël. C'est comme toute l'Eglise en abrégé. Que d'instructions le Sauveur se prépare à me donner par ceux qui ont le bonheur de connaître la lumière dont l'éclat illuminera bientôt le monde entier!

Sans doute, la personne la plus digne d'attirer nos regards, dans cette intéressante réunion, c'est Marie, mère de Jésus. A quel honneur la voyons-nous élevée aujourd'hui! Elle vient au temple, pour offrir Jésus-Christ; donc en qualité de prêtre, revêtue d'un sacerdoce, sacerdoce tout particulier, qui lui est propre, qu'elle ne partage avec personne.

Le sacerdoce d'Aaron immolait des animaux, offrait le sang des victimes. Melchisedec offrit au vrai Dieu le pain et le vin, figure d'un sacrifice plus parfait. Les prêtres de la loi nouvelle offriront l'adorable victime que je vois dans le temple; mais dans un état de mort apparente, cachée sous des voiles mystérieux.

Rien de semblable dans le sacrifice de Marie; ce sacrifice ne sera offert qu'une fois. Mère et prêtre, Marie offre son propre fils; elle l'offre; mais avec quelle foi! avec quel amour!

Marie entend un prophète. C'est de son fils, c'est d'elle-même qu'il parle. « Cet enfant sera un signe de contradiction. » Marie voit déjà les persécutions, les outrages, la mort. « Un glaive transpercera votre âme. » Quel calice! quelle amertume! Elle l'accepte, elle le boit, elle veut l'épuiser. Elle contemple le divin Enfant; en voyant couler ses larmes, elle pense à celles qu'elle répandra un jour sur sa tombe. De même que, dans ce moment, Jésus offre le sang qu'il répandra dans sa passion, Marie offre le torrent d'amertume qui inondera son âme. Le cœur de Jésus et le cœur de Marie offrent le même sacrifice. Jésus, le coup de lance qui ouvrira son cœur; Marie, son amour tourmenté par le spectacle de la mort de son fils. Siméon annonce la passion et les douleurs du fils de Marie, comme l'ange avait annoncé l'Incarnation du Fils de Dieu; et, par le même principe de foi et d'amour, Marie répond avec une résignation parfaite : *Fiat mihi!...*

Mais il est encore une offrande que le ciel demande à Marie, Si, dans le mystère de la Présentation, la mère de Jésus offre son fils unique, par son obéissance à la loi de la purification, cette Reine des vierges s'offrira elle-même, en immolant devant Dieu l'honneur qui devait lui revenir des plus sublimes prérogatives. Mère sans cesser d'être vierge, rien dans elle ne portera jamais la moindre atteinte à une pureté que les anges admirent. La loi de la purification ne saurait dès lors s'appliquer à Marie. Mais, pour refuser d'accomplir cette loi, il fallait dire une parole qui eût été la révélation d'un grand mystère. Parole infiniment honorable pour Jésus, parole glorieuse pour Marie!

Ici l'amour de l'humilité l'emporte sur tout autre considération. La mère de Jésus se tait. Bien plus, Joseph, cet admirable époux d'une mère-vierge, refusera

d'élever sa voix au milieu du temple, pour annoncer les grandeurs du fils et les gloires de la mère.

Après Marie, fut-il jamais un disciple de Jésus plus parfait que Joseph? Le saint patriarche comprend le prix de l'humilité; le Saint-Esprit ne révèle rien, Joseph ne pense pas avoir le droit de publier les merveilles de la Conception et de la naissance du Sauveur. Tout se tait autour de Jésus, parce que tout est plein de son esprit et de sa grâce.

Mon Dieu, je le vois clairement; vous voulez que vos amis soient comme vous; qu'ils agissent comme vous agissez; que leur conduite soit une continuelle imitation de la vôtre. Aussi, pour connaître la vérité, pour savoir ce que vous aimez, je n'ai qu'à regarder ceux qui vous sont unis par la grâce. Aujourd'hui, l'humilité généreuse de Marie et de Joseph, leur attention scrupuleuse à ne se laisser conduire que par votre esprit, à entrer dans tous vos desseins, tout m'instruit, tout me fait comprendre qu'il n'y a pour moi qu'une chose nécessaire, le sacrifice entier, absolu, de toutes mes vanités, de toute gloire humaine, de toute grandeur, de toute considération; heureux si, en comprenant bien cette vérité, je me contente de Jésus, offert continuellement à son Père pour mon salut.

IIIe POINT. — SIMÉON ET ANNE LA PROPHÊTESSE.

Les desseins de Dieu sont toujours admirables. Si Marie et Joseph eussent été seuls dans le temple, à connaître l'éminente dignité de l'Enfant présenté à l'autel, personne dans cette assemblée n'eût salué le Désiré des nations et la lumière d'Israël. Mais le Saint-Esprit a disposé toutes choses. Voici le prophète qui doit parler. Il faut le voir, l'entendre, bénir Dieu avec lui.

Siméon était un homme juste et craignant Dieu. Voilà ses titres pour mériter l'honneur qu'il reçoit aujourd'hui. Il attendait le Messie, la consolation d'Israël; le Saint-Esprit était en lui. Or, en récompense de sa justice, de sa foi et de son amour, il lui avait été révélé qu'il ne mourrait point sans avoir vu le Sauveur. Déjà préparé par son espérance et par la vivacité des saints désirs, il vient, conduit par l'Esprit de Dieu, dans le temple de Jérusalem, au moment où Jésus y est porté par sa sainte Mère.

Le grand mystère est révélé à Siméon. Il voit l'Enfant, il le connaît. A peine l'a-t-il aperçu que, cédant à l'impétuosité de son amour, il demande que ce trésor divin soit placé sur ses bras déjà chargés d'années. Cette faveur lui est accordée. Grâce singulière de prédilection, qui lui serait inutile, s'il ne portait Jésus dans son cœur aussi bien que dans ses bras.

Oui, Jésus est dans le cœur de Siméon; il y vit, il y opère, il le renouvelle, il en fait un cœur d'enfant par l'impression même de sa sainte enfance; il le baptise, le confirme, le communie et le nourrit invisiblement; il l'oint de l'onction du Saint-Esprit pour lui faire consommer sa course et son sacrifice avec une joie toute céleste, au milieu des louanges et des bénédictions de son Sauveur.

Siméon bénit Dieu. Avec Jésus-Christ, et par Jésus-Christ, on loue Dieu, on le glorifie. Ce saint prophète est au comble du bonheur. Il a tout avec lui !... Aussi ne veut-il plus rien voir, après que ses yeux ont contemplé Jésus; il croirait profaner son regard sanctifié par la vue de cette pureté infinie. Il mourra en paix, parce qu'il a vu le salut de Dieu, la lumière des nations, la gloire d'Israël; il ne veut plus que la patrie, le ciel !...

O vie d'union avec Jésus-Christ, vous êtes la vie des justes, des élus, des amis de Dieu ! Quand aurai-je le bonheur de vous apprécier et de vous préférer à tous les avantages temporels? Quand donc viendra pour moi l'heureux moment où mes yeux consentiront à se fermer sur toutes les vanités de la terre, pour ne plus contempler que cette éternelle lumière qui est le salut du monde?

A côté de Jésus, avec le saint patriarche Siméon, il faut que je considère la pieuse veuve aux longues et saintes années, qui a aimé constamment la retraite,

ne quittant plus le temple, servant Dieu nuit et jour, dans le jeûne et dans la prière.

C'est un nouveau témoin que Dieu appelle en faveur de la divinité de son Fils. Le Saint-Esprit l'amène au temple, à l'heure où Jésus s'offre à son Père ; elle y vient en louant le Seigneur ; elle parle de lui à tous ceux qui attendent la rédemption d'Israël.

Anne la prophétesse s'est rendue digne de Jésus-Christ par le plus parfait détachement de la vie des sens, par l'union qu'elle a contractée avec Dieu dans l'oraison, par ses longues veilles et l'austérité de son jeûne.

Voilà donc les disciples de Jésus. Tous sont remplis de cet esprit que le Sauveur, encore enfant, se hâte de répandre sur ceux qui seront à lui. Dieu vient de rassembler autour du corps de sa victime, tous ces aigles qui en étaient affamés, et qui ne vivaient que dans l'espérance d'en être un jour rassasiés.

Heureux le fidèle accouru aujourd'hui dans le temple pour y contempler ces divins mystères ! Heureux si Jésus-Christ n'est pas pour lui un signe de contradiction, et si l'humilité et la pauvreté de ce Dieu fait homme ne sont pas un scandale pour sa lâcheté ! Ah ! Jésus peut donc être pour le chrétien une cause de ruine ? Sans doute, si celui-ci s'obstine à repousser les doctrines de mortification, de renoncement et de sacrifice que je trouve dans toutes les circonstances et dans tous les détails du mystère de ce jour.

Mais, Seigneur, je sais que vous devez être pour un grand nombre la cause et le principe de leur résurrection et de leur vie. Soyez-le pour moi, je vous en supplie. Donnez-moi le courage et la force d'embrasser cette vie de contradictions et de larmes que le Saint-Esprit annonce par la bouche de Siméon ; donnez-moi le courage et la force de persévérer dans cette voie où votre grâce va m'introduire. Alors je pourrai, vrai enfant de l'Eglise, disciple de Jésus et de Marie, chanter avec le saint prophète : « Mes yeux ont vu le salut de Dieu promis à tous les peuples pour être leur lumière. »

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Emblèmes. — 4. Comparaisons. — 5. Esprit de cette fête. 6. Plans divers. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament.—Quum expleti fuerint dies purificationis suæ, deferet agnum anniculum in holocaustum et pullum columbæ, sive turturem pro peccato, et tradet sacerdoti qui offeret illa coram Domino et orabit pro ea. (Levit., XII, 6-7.)

Nouveau Testament.—Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino... et ut darent hostiam secundum quod dictum est in lege, par turturum, aut duos pullos columbarum. (Luc., II, 22.)

Et ecce homo erat in Jerusalem cui nomen Simeon... et ipse accepit puerum in ulnas suas et benedixit Deum et dixit : Nunc dimittis servum tuum, Domine... (Id., *ibid.*)

Et dixit ad Mariam matrem ejus : Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel et in signum cui contradicetur ; et tuam ipsius animam pertransibit gladius. (Id., *ibid.*)

Et erat Anna prophetissa... Et hæc confitebatur Domino et loquebatur de illo omnibus qui expectabant redemptionem Israel. (Id., *ibid.*, 30.)

2. — SS. PÈRES.

Unde sordes in Maria quæ nec in concipiendo libidinem, nec in pariendo est passa dolorem ? Unde sordes in domo in qua nullus habitator terræ accessit ? Solus ad eum ejus fabricabor et Dominus venit. (S. Augustin., *Contr. duas hæres.*)

Vere, o virgo ! non habes causam ; nec tibi opus est purificatione. Sed numquid filio tuo opus erat circumcisione ? Esto inter mulieres tanquam una earum, nam et filius tuus sic est in numero puerorum. (S. Bernard., *Serm.* 3, *de Purific.*)

Qui hodie cereum gestans in manibus non statim illius senis recordetur qui hodie Jesum accipiens in ulnas suas, verbum in carne tanquam lumen in cera; ipsum est lumen ad illuminationem gentium perhibeat. (Guarricus., *Serm. in Purific.*)

In hac sacratissima die per manus amorosissimæ Virginis, tanquam a communi Matre salvatoris et salvandorum, in loco communi, id est in sancto Dei templo; communi personæ videlicet sanctissimo Simeoni, tanquam authentico et legitimo mundi procuratori, humano generi facta est donatio Jesu Christi, Dei et hominis; atque Ecclesia sponsa Dei in possessionem doni introducta est. (S. Bernardinus, *Serm.* 10, *de Purific.*)

(Voir des passages différents sur cette matière, dans nos autres ouvrages; voyez d'abord le *Panorama des Prédicateurs*, puis le *Mois de Marie des Prédicateurs*.

3. — EMBLÈMES.

1. Turtur. Turtur in oblationem Deo data (Gen., xv, 9); turtur hostia pro peccato (Levit., v, 7); turtur oblatio pauperum (id., *ibid*); turtur dans hostiam secundum legem par turturum. (Luc., II, 24.)

Turtur munda. (Hezych., *Orat.* 2, *Deip.*)

Turtur pudicissima. (S. Bern., *in Serm.*)

2. Columba. Columba pura et impolluta. (S. Epiphan., *Orat. ad Virg.*)

Tabernaculum.. Tabernaculum fœderis. (S. Laur. Justin., *de Casto connubio.*)

Arca. Arca Dei. (S. Bernardin., *Serm.* 12,)

Arca fœderis. (Ecclesia, *in Litan.*)

4. — COMPARAISONS.

1. La fille du Roi des rois ne peut offrir que la part des pauvres : *par turturum aut duos pullos columbarum*; tandis que les grands d'Israël offraient un agneau pour le rachat de leurs premiers-nés.

2. Son offrande modeste fut comme celle de la veuve de l'Evangile, qui ne mit que deux oboles dans le tronc, et fut plus agréable à Dieu que celle des riches, enflées d'orgueil; parce que le Seigneur ne regarde point au prix de l'offrande, mais à la pureté d'intention.

3. Le glaive de Siméon était plus pénétrant qu'un glaive à deux tranchants. *Penetrabilior omni gladio antipici.* (Hebr., IV, 12.)

4. Ce glaive cruel de Siméon, Marie ne le portera pas seulement dans ses mains, et pendant trois jours, comme fit Abraham de celui qui devait frapper Isaac son fils chéri; elle devra le porter toute sa vie et toujours attaché à son cœur, qu'il transperce dès cette heure ? *O mucro Domini! usquequo non requiesces?* (Jerem., XLVII, 6.)

5. — ESPRIT DE CETTE FÊTE.

L'esprit de cette fête consiste : 1° à s'unir à Jésus et à Marie dans leur offrande; 2° à imiter Siméon et Anne.

1. Offrande de Jésus. Jésus s'offre à son Père : 1° Pour apaiser son courroux; 2° pour se substituer aux victimes impuissantes de l'ancienne loi; 3° pour commencer l'office de notre rédemption.

2. Offrande de Marie. Elle fait 1° le sacrifice de sa *volonté* par l'obéissance à la loi; 2° elle fait le sacrifice de son *honneur*, en se soumettant à des observances qui la font passer comme une des femmes ordinaires; 3° elle fait le sacrifice de sa virginité, puisqu'on ne voit ici que la mère; 4° elle fait le sacrifice de son fils, car c'est aujourd'hui qu'elle en fait une donation solennelle au monde : *Donavit et B. Virgo filium suum humano generi, dicens Simeoni : Novi, fidelissime procurator mundi, quibus egeat mundus. Pro mundi salute mihi donavit illum, quia sic* Deus dilexit mundum ut filium suum unigenitum daret. *Dono igitur illum etiam ego : dono illum in donum illuminationis, in exemplum conversationis, in præmium glorificationis. Nec solum filium meum, sed et meipsam super hoc donum dono; atque ipsorum advocatam, genitricem, tutricem; necnon et thesaurornm filii mei dispensatricem, caritate inviolabili repromitto.* (S. Bernard., *Serm.* 10, *de Purific.*)

3. Imitation de Siméon et d'Anne. Siméon et Anne passaient leur vie dans l'exercice du jeûne et de la prière. Ils allaient chaque jour au temple glorifier le Seigneur. Allons souvent à l'église présenter à Dieu l'offrande de notre cœur, et efforçons-nous d'obtenir de Dieu les grâces abondantes qu'il accorda à ces deux fidèles serviteurs.

6. — PLANS DIVERS

POUR CETTE FÊTE.

(Voir d'autres plans au *Mois de Marie des Prédicateurs.*)

Ier PLAN.

SERMO DE PURIFICATIONE.

(A. S. Bernardino Senensi.)

1a PARS. — DE SUBJECTIONE B. V. MARIÆ.

Subdivisiones : B. V. Maria se subjicit : —

1. Legi purificationis. — 2. Legi redemptionis. — 3. Legi oblationis.

2a PARS. — DE DONATIONE B. V. MARIÆ.

Subdivisiones : Donat filium suum : — 1. Mediante Simeone. — 2. Ratificante sanctissima Trinitate.

3a PARS. — DE B. SIMEONE.

Subdivisiones : Exultat : — 1. Magnificans sanctissimam Trinitatem. — 2. Glorificans Christum humanatum. — 3. Laudando nostram utilitatem.

—

II• PLAN.

ENSEIGNEMENTS DE CE MYSTÈRE.

(M. l'abbé C. Martin.)

1re CONSIDÉRATION. — ENSEIGNEMENTS DE LA PART DE MARIE.

Subdivisions : Elle nous apprend par son exemple : — 1. L'humilité. — 2. L'obéissance.

2e CONSIDÉRATION. — ENSEIGNEMENTS DE LA PART DE JÉSUS.

Subdivisions : Il nous apprend à reconnaître : — 1. L'importance de la loi de Dieu. — 2. La nécessité d'observer cette loi. — 3. Le profond mystère de la Rédemption.

3e CONSIDÉRATION. — ENSEIGNEMENTS DE LA PART DE SIMÉON ET D'ANNE.

Subdivisions : Nous devons apprendre : — 1. D'Anne à vivre dans la pénitence et la prière : *Jejuniis et obsecrationibus.* — 2. A parler avec édification : *Loquebatur de Domino omnibus.* — 3. De Siméon, la manière de recevoir Jésus-Christ. — 4. De lui offrir notre vie.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. Méthode, mart. — Orat. in Hypapante.
S. Grégoire de Nysse. — Orat. de Occursu Domini.
S. J. Chrysostôme — Serm. de Occursu Domini.
Eusèbe d'Émèse. — Serm. de eodem.
S. Ildefonse. — 2 serm. de eod.
Le V. Bède. — Homil. de eod.
S. Eloi. — Id.
Yves de Chartres — Id.
S. Odilon. — Id.
Hugues de Saint-Victor. — 3 serm. de Purific.
S. Bernard. — 3 id.
L'abbé Guerric. — 6 id.

ASCÉTIQUES.

Spinellus. — Thronus Deiparæ.
Ginther. — Mater amoris, Consid., 18.
D'Argentan. — Confér., 19.
Nouet. — Médit.
Croiset. — Année chrétienne.
Duquesne. — Grandeurs de la sainte Vierge.
M. l'abbé George. — Fêtes de la sainte Vierge.
M. l'abbé Saucéret — Culte cathol. de Marie.

HAGIOLOGUES.

Tous les hagiologues ont traité de cette fête.

PRÉDICATEURS.

ANCIENS.

Albert le Grand. — 4 serm. de Purificat.
Denis le Chartreux. — 3 id.
S. Bernardin de Sienne. — 1 id.
S. Thomas de Villeneuve. — 1 id.
Gerson. — 2 id.
Matthias Faber. — 14 conciones.
Franciscus Lucaburgensis. — Id.
Carthagène. — 16 homiliæ.
Grenade. — 1 serm.

MODERNES.

Molinier. — 1 serm.
Biroat. — Id.
Texier. — Id.
La Colombière. — Id.
Bourdaloue. — Id.
Bossuet. — Id.
De La Rue. — Id.
Massillon. — Id.
Latour. — Id.
Ligny. — Id.
Lenfant. — Id.
Donat. — Id.

RÉPERTOIRES.

Houdry. — Bibliothèque des Prédicateurs, t. XV.
C. Martin. — Panorama des Prédicateurs, t. II, p. 217.
— Mois de Marie des Prédicateurs, t. Ier, p. 256.

8. MARTYROLOGE. — Purification de la B. V. Marie. — S. Apronien, m. — SS. Fortunat, Félicien et Candide, mm. — S. Corneille, centur. — S. Floscule, év. — S. Laurent, év. — S. Aldarade, m. — S. Colomban, ab. — Sainte Sichaire, v.

3 février. — SAINT BLAISE, martyr,

ÉVÊQUE DE SÉBASTE (L'AN 316).

VIE DE SAINT BLAISE.

Saint Blaise, évêque et martyr, si célèbre dans tout le monde chrétien par le don des miracles dont Dieu l'a honoré, était de Sébaste, ville d'Arménie. La pureté de ses mœurs, la douceur de son naturel, sa modestie, sa sagesse et surtout sa haute piété, le firent estimer de tous les gens de bien.

Il employa les premières années de sa jeunesse à l'étude de la philosophie ; et comme il avait l'esprit excellent, il y fit en fort peu de temps de grands progrès. Les belles connaissances qu'il acquit dans l'étude de la nature, lui donnèrent du goût pour la médecine ; il s'y appliqua et il y réussit. Cet art l'obligeant de voir de plus près les infirmités et les misères de cette vie, lui donna lieu de faire de plus sérieuses réflexions sur son peu de durée, et sur le mérite et la solidité des biens éternels.

Pénétré de ces sentiments, il résolut de prévenir les regrets qu'on a à la mort, par la sainteté d'une vie vraiment chrétienne. Il pensait même à la retraite, lorsque l'évêque de Sébaste étant mort, il fut élu pour lui succéder, aux applaudissements de toute la ville.

Cette dignité donna un nouveau lustre à sa grande vertu, et l'obligea de mener une vie encore plus sainte. Le soin qu'il prit du salut de ses ouailles, ne fit qu'augmenter celui qu'il prenait de son propre salut. Il s'appliqua à instruire son peuple autant par ses exemples que par ses paroles ; sa conduite secondait son zèle, et tout le monde trouvait dans le saint évêque un pasteur et un père, un modèle et un guide sûr.

L'amour qu'il eut pour la retraite, et le désir de se rendre tous les jours plus parfait, l'obligèrent de se retirer sur une montagne voisine, nommée Argée, dans une caverne qu'il y trouva.

A peine y eut-il demeuré quelques jours, que Dieu manifesta le mérite extraordinaire et l'éminente sainteté de son serviteur par toutes sortes de miracles. Non-seulement on y venait de toutes parts pour écouter ses instructions et recevoir ses avis et ses conseils, mais aussi pour y chercher la guérison des maladies de l'âme et du corps.

Environ l'an 315, Agricola, gouverneur de Cappadoce et de la petite Arménie, étant venu à Sébaste, par ordre de l'empereur Licinius, pour y faire mourir les chrétiens, ordonna que tous les fidèles qui étaient dans les prisons fussent exposés aux bêtes. On fut dans la forêt voisine pour y prendre des tigres et des lions. Les gens du gouverneur, parcourant la montagne Argée, arrivèrent à la caverne du saint, à l'entrée de laquelle ils trouvèrent des bêtes féroces, au milieu desquelles Blaise priait tranquillement. Etonnés de cette aventure, ils rapportent au gouverneur ce qu'ils venaient de voir. Agricola, surpris lui-même, ordonna à des soldats de lui amener cet homme extraordinaire. Dès que ceux-ci lui eurent signifié l'ordre du gouverneur : « Allons, s'écrie le saint tressaillant de joie, allons donner notre sang pour Jésus-Christ ; il y a longtemps, mes enfants, que je soupire après le martyre, et cette nuit le Seigneur m'a fait connaître qu'il daignait accepter le sacrifice que je lui fais.

Le bruit s'étant répandu qu'on menait le saint évêque à Sébaste, les chemins furent bientôt remplis d'une foule de peuple, chrétiens et païens, qui venaient lui demander sa bénédiction et du soulagement dans leurs maux.

Au milieu du chemin parut une mère désolée qui, pleine de confiance en ses

prières, vint mettre à ses pieds son fils unique qui se mourait, étouffé par une arête qui s'était arrêtée au gosier. Saint Blaise, touché du triste état de cet enfant et des larmes de cette pauvre mère, se met à genoux, et levant les yeux et les mains au ciel : « Daignez, Seigneur, s'écria-t-il, daignez, Père des miséricordes et Dieu de toute consolation, exaucer la très-humble prière de votre serviteur, et rendre à cet enfant la santé, afin que tout le monde reconnaisse qu'il n'y a que vous seul qui êtes le maître de la mort et de la vie. A peine eut-il fini sa prière, que l'enfant fut guéri.

Arrivé à la ville, il est présenté au gouverneur, qui lui ordonne de sacrifier aux dieux immortels. O Dieu ! s'écrie le saint, quel nom donnez-vous là à des démons qui ne peuvent que vous nuire ? Sachez qu'il n'y a qu'un seul Dieu immortel, tout-puissant, éternel, et c'est celui que j'adore.

Agricola, irrité d'une telle réponse, le fit frapper avec un bâton si rudement et longtemps, qu'on ne crut pas qu'il pût survivre à ce supplice : mais la joie qui paraissait sur son visage prouva bientôt qu'une force surnaturelle le soutenait. Ramené en prison, il y fit tant de miracles, que le gouverneur, entrant dans une espèce de fureur, ordonna de le déchirer de nouveau avec des ongles de fer. Le sang coulait de toute part, des femmes pieuses avaient soin de le recueillir. Leur piété fut bientôt récompensée. Prises avec deux petits enfants et menées au gouverneur, elles ne voulurent point sacrifier aux dieux, et furent condamnées à perdre la vie.

Saint Blaise les suivit bientôt. Agricola, honteux de se voir toujours vaincu, ordonna qu'il fût noyé dans un lac. Le saint martyr fit le signe de la croix, et marcha sur les eaux sans enfoncer. En même temps il entendit une voix qui l'invitait à sortir du lac pour aller recevoir la couronne du martyre. En effet, il ne fut pas plutôt à terre, que le gouverneur, ivre de colère, lui fit trancher la tête. C'était l'an 316 de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les grâces que Dieu a accordées aux fidèles par son intercession, ont rendu son culte célèbre dans l'Eglise. Les Grecs en font la fête, et il y a des villes et des diocèses chez les Latins qui la célèbrent avec solennité. La ville de Raguse, en Dalmatie, l'a choisi pour son premier patron. De nombreuses églises dans les campagnes lui sont dédiées ; et il est invoqué et honoré en plusieurs contrées comme le protecteur de ceux qui cultivent les céréales.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BLAISE.

TEXTE : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.* (MATTH., XVI, 24.)

Jésus-Christ, le grand législateur, a revêtu notre humanité pour se présenter au vieux monde comme l'homme nouveau destiné à donner des préceptes que le monde n'avait point connus jusqu'alors. C'est ainsi que sa vie toute nouvelle, spirituelle et divine, condamne la vie du vieil homme, de l'homme du péché et de la concupiscence. Jusque-là l'homme charnel n'avait connu que les exigences de son égoïsme sensuel et brutal : garder tout pour soi, prendre à autrui, envier au prochain son bien quand on ne pouvait pas le lui enlever, telle est, en résumé, l'histoire des peuples et des individus avant la promulgation de la loi chrétienne. Mais le divin médecin est venu guérir les maladies de notre nature par les remèdes contraires. Aux impudiques, il prêche la modestie, aux avares l'aumône, aux caractères haineux la mansuétude, aux intempérants la sobriété, aux orgueilleux l'humilité. En d'autres termes, il nous a appris le renoncement à nous-mêmes. M. F., pouvons-nous mieux célébrer la mémoire de saint Blaise, cet illustre modèle de l'abnégation chrétienne, qu'en méditant sur cette vertu qui fait aujourd'hui son bonheur et sa gloire. Je me pose donc ces deux questions : *Qu'est-ce que le renoncement à soi-même ?* première considération. *Comment saint Blaise le pratiqua-t-il ?* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — DU RENONCEMENT.

La nature viciée de l'homme a horreur de toute gêne, de toute souffrance, de toute résistance à ses caprices ; elle aime le fruit défendu ; elle ambitionne les honneurs, elle convoite les richesses, elle s'attache avec frénésie aux plaisirs des sens ; elle a, en un mot, une fatale tendance à chercher sa félicité dans les faux biens de ce monde. Or, comme c'est là une erreur capitale, Jésus-Christ l'a attaquée de front et a déclaré que, pour le suivre dans sa gloire, il faut se renoncer soi-même : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me*. Ainsi donc, voilà une question de vie et de mort : il faut choisir : suivre la nature corrompue ou suivre la loi de Jésus-Christ ; la première donne la mort ; la seconde donne la vie. Ainsi nécessité absolue du renoncement à soi-même pour quiconque veut être sauvé.

Mais en quoi consiste ce renoncement? Saint Basile le définit : le complet oubli des choses terrestres, et saint Bernard : le détachement des plaisirs et des vaines joies du siècle. Pratiquer l'abnégation chrétienne ou le renoncement, c'est donc s'éloigner des passagères jouissances du monde ; c'est combattre et réduire au silence la tendance naturelle et les désirs qui nous poussent vers les honneurs, les richesses et les plaisirs de la terre ; c'est soumettre sa volonté propre à la volonté de Dieu ; c'est garder sévèrement ses cinq sens pour ne rien leur permettre de contraire à la loi divine ; c'est, en un mot, se dépouiller du vieil Adam, de l'homme du péché et de la concupiscence pour former en soi un homme nouveau, l'homme régénéré, l'homme de la vertu sur le modèle de toutes les vertus qui est Jésus-Christ.

Comprenez-vous, maintenant, M. F., ce que signifie cette loi de la mortification chrétienne? vous sentez qu'elle est le fondement, la base et le couronnement de toutes les vertus : souvenez-vous donc de cette grande règle de vie : *Si quis vult....*

IIe CONSIDÉRATION. — COMMENT SAINT BLAISE L'A PRATIQUÉ.

Saint Blaise est non-seulement un des plus grands modèles de la mortification chrétienne ; mais encore une preuve frappante de la manière dont Dieu récompense, en ce monde et dans l'autre, les nobles efforts de ses serviteurs. Il a vécu à une époque où les noms d'évêque et de saint étaient presque synonymes. Ses austères vertus seules le placèrent sur le siége de Sébaste, en Arménie. Non content de ses vertus privées et secrètes, Dieu permit qu'il fût montré au monde dans tout l'éclat de sa foi, et exposé aux plus rudes épreuves. Il fut martyrisé sous le tyran Licinius, par les ordres d'Agricola, gouverneur de Cappadoce (316). On le tenta, comme beaucoup d'autres, par les plus brillantes promesses, la nature y eût trouvé son compte ; mais notre saint était depuis longtemps affermi dans la lutte contre les exigences égoïstes de la nature : il saura en triompher ; il saura mépriser comme de la boue les honneurs, les richesses et les plaisirs que l'on fait briller devant ses yeux ; il se souviendra de l'invitation du divin Maître : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et me suive. » Oui, Seigneur, votre voix sera entendue ! votre fidèle serviteur et pontife est prêt à vous suivre. Voici les bourreaux ; ils le frappent cruellement à coups de bâton ; ils lui déchirent les côtes avec des peignes de fer, puis le jettent à l'eau. Sauvé miraculeusement, il est conduit dans un affreux cachot d'où il ne sort que pour aller présenter sa tête à la hache des persécuteurs.

Voilà un des grands triomphes de la foi sur la nature ; voilà une des formes du renoncement chrétien qui sacrifie tout, même la vie, à l'amour du devoir.

Aussi, voyez comme Dieu glorifie les imitateurs de sa passion et de sa mort, comme il proclame aux yeux du monde la satisfaction qu'il prend aux efforts de ses serviteurs. Pendant que saint Blaise semble perdu au milieu des eaux, le Seigneur l'en retire pour confondre ses ennemis. Pendant que son serviteur porte

les chaînes dans sa prison, les malades accourent vers lui pour demander leur guérison par son intercession. Une arète de poisson s'était fixée dans la gorge d'un enfant sans que les hommes aient pu l'en retirer. La pauvre mère affligée et pleine de confiance dans les prières du saint, vient déposer son enfant à ses pieds. Le confesseur se met aussitôt en prières, impose les mains et fait le signe de la croix sur le patient : il est à l'instant délivré de ce mal. Depuis, Dieu a maintes fois cédé aux prières de saint Blaise en guérissant miraculeusement des maladies d'enfants et même de bestiaux. La piété des fidèles ne s'y trompe pas. De là est venu l'usage de bénir en ce jour du pain et du sel : c'est ce qu'on appelle la bénédiction de saint Blaise. Dans plusieurs pays, et de temps immémorial, on bénit également des cierges que l'on place en forme de croix sur le cou des malades. Dieu est admirable dans ses saints, et il récompense ainsi pendant des siècles les combats que ses serviteurs ont livrés à la corruption de la nature.

M. F., que les œuvres et le courage de cet illustre saint nous encouragent à pratiquer le même renoncement à nos convoitises. Mortifions, réduisons à l'esclavage ce corps rebelle, soumettons à Dieu notre volonté, crucifions notre chair et mourons au monde pour vivre éternellement avec Jésus-Christ : *Si quis vult...*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Mansit in spelunca ipse. (Gen., XIX, 30.)

Cumque venisset illuc, mansit in spelunca, et ecce sermo Domini ad eum. (III Reg., XIX, 9.)

Ecce Deus Salvator meus, fiducialiter agam, et non timebo; quia fortitudo mea et laus mea Dominus, et factus est mihi in salutem. (Id., XII, 2.)

Ruent in gladio. (Dan., XI, 33.)

Videntes eum super mare ambulantem turbati sunt. (Matth., XIV, 26.)

Nouveau Testament. — Ambulabat super aquam. (Id., *ibid.*, 29.)

Patres quidem carnis nostræ eruditores habuimus, et reverebamur eos; non multo magis obtemperabimus Patri Spirituum et vivemus? (Hebr., XII, 9.)

2. — SS. PÈRES.

Sanctorum quo majora merita, eo tutiora patrocinia sunt. (S. Ambros., *Ep.* 85 *ad sororem suam.*)

Sanctum aut imitari debet quisque si laudat; aut laudare non debet si imitari detrectat. (S. J. Chrysost., *Serm. in Sap.*, c. III.)

Miracula in exordio Ecclesiæ necessaria fuerunt; ut enim ad fidem cresceret multitudo credentium, miraculis erat nutriendo. (S. Gregor. Magn., *Hom.* 29.)

Martyr Christi occidi potest superari non potest. (Id., *Moral.*, l. XVIII, c. 14.)

Nullatenus seipsum potest homo magis dare Deo quam cum se morti tradit ad honorem illius. (S. Anselm., l. II : *Cur Deus?* c. 2.)

3. — COMPARAISONS.

1. C'est dans la caverne du mort Horeb qu'Elie entendit la voix de Dieu : *Mansit in spelunca et ecce sermo Domini ad eum* (III Reg., XIX, 9); c'est de même dans la caverne du mont Argée, où il s'est retiré, que Dieu manifeste à saint Blaise sa volonté, et lui confère le don des miracles.

2. Agricola ordonne que le saint soit noyé dans un lac, mais l'homme de Dieu fait le signe de la croix et marche sur les eaux, comme autrefois saint Pierre à la voix de Jésus-Christ. : *Ambulabat super aquam.* (Matth., XIV, 29.)

3. Les prodiges éclatent sous ses pas comme autrefois sous ceux du divin Maître : les démons s'enfuient; la nature s'émeut; les maladies de l'âme et du corps sont guéries.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Vertus du pontife. Il eut toutes les vertus des saints pontifes; chacun trouvait dans le saint évêque : un pasteur zélé, un père tendre, un modèle et un guide sûr.

Vertus du solitaire. Il se retira dans une caverne du mont Argée et y fut un modèle de la vie érémitique.

Héroïsme du martyr. Loin de fuir, il dit tout joyeux aux soldats chargés de le prendre : « Allons donner notre sang pour Jésus-Christ. »

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DU SAINT.

Ier PLAN.

S. BLAISE, SOLITAIRE, PONTIFE ET MARTYR.

(Par M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — SAINT BLAISE, SOLITAIRE.

Subdivisions . 1. Il veut acquérir la perfection de la vie solitaire. — 2. Vertus qu'il pratique dans sa retraite.

2e POINT. — SAINT BLAISE, ÉVÊQUE.

Subdivisions : 1. Sagesse de ses enseignements. — 2. Sainteté de sa conduite.

3e POINT. — SAINT BLAISE, MARTYR.

Subdivisions : 1. Son désir du martyre. — 2. Sa joie dans les supplices.

—

IIe PLAN.

MIRACLES DU MARTYRE DE SAINT BLAISE.

(Le même.)

1er POINT. — EFFICACITÉ DU SANG DU MARTYR.

Subdivisions : 1. Sept femmes qui le recueillent ont le bonheur de subir courageusement le martyre. — 2. Ce sang est une semence de nouveaux chrétiens.

2e POINT. — S. BLAISE MARCHE SUR LES EAUX.

Subdivisions : 1. Il renouvelle le miracle de Jésus-Christ et de saint Pierre. — 2. Il est déjà l'élu du Seigneur.

6. — ENCOMIA S. BLASII.

1. IN SPELUNCAM MONTIS ARGÆI SECEDIT.

Dum rabidus sacro lupus insidiatur ovili,
Argæi præsul culmina celsa petit.
Ergo gregem pastor commissum deserit inquie?
Falleris; e specula prospicit ille gregi.

2. SEPTEM FEMINÆ, QUÆ SE S. BLASII SANGUINE INUNXERANT, COMPREHENSÆ, FORTITER TORMENTA SUSTINENT.

Corpore dum trahitur laniato ad vincula præsul,
Purpureo pingit sanguinis imbre viam
Stillantes pia turba tegit de vulnere rivos,
Et sua sacrato membra cruore rigat;
Mox tener ærato laniatur pectine sexus;
Sed claro rabidas vincit agone manus.
Inbellem in sexum violentior ira tyranni
Sævit, at hunc Christi fortior urget amor
Fæmineum haud miror certasse viriliter agmen;
Ceroma huic fuerat præsulis ante cruor.

3. AD S. BLASIUM IN MEDIO LACU SEDENTEM.

Impavidus vitreas Divus pede proterit undas,
Insidet et summis, plebe stupente, vadis
Ausa subire lacum turba impia mergitur illam
Ingens nam scelerum pondus ad ima trahit.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

Bollandus.	— Acta Martyr.
Cl. Chastelain.	— Calendarium.
Le P. Pagi.	— Martyrolog.
Joseph Assemani.	— Actes des Martyrs.
Alban Butler.	— Vies des Saints.
Rohrbacher.	— Id.

—

8. MARTYROLOGE. — S. Blaise, év. et m. — S. Célerin, id. — SS. Laurent, Ignace, Célérine, mm.—SS. Félix, Symphorien, Hippolyte et leurs comp., id. —SS. Tigide et Remède, év.— SS. Lupin et Félix, id. — S. Auschaire. — S. Julien, m. — SS. Simplice, Philippe et Evart, év. — S. Raverene, id. — S. Anatolius, id. — S. Hadelin, ab. — Saintes Berlende, None et Celse, vv. — Saintes Olivère et Liberate, id.

4 février. — SAINT ANDRÉ CORSINI,

ÉVÊQUE DE FIESOLE EN TOSCANE (L'AN 1373).

VIE DE SAINT ANDRÉ CORSINI.

Saint André Corsini, issu d'une des plus illustres familles de Florence, naquit en 1302, le 30 novembre, jour de saint André, dont il reçut le nom à son baptême. Ses parents le consacrèrent au Seigneur même avant sa naissance. Ils l'élevèrent dans les maximes de la piété chrétienne ; mais répondant mal à leurs vues, il dissipa follement ses premières années avec quelques libertins. Pérégrina, sa mère, ne cessait, comme une autre Monique, de pleurer sur ses égarements et de demander à Dieu sa conversion. Ses prières furent enfin exaucées ; le jeune Corsini prit l'habit des enfants du Carmel, l'an 1319, après avoir triomphé de tous les assauts que lui livrèrent ses compagnons de débauche, et un de ses oncles qui voulait le rengager dans le siècle. Il vint à bout de dompter entièrement ses passions par la prière et la mortification. Ayant fait de grands progrès dans l'étude de la théologie et de l'Ecriture sainte, il fut ordonné prêtre en 1328. Après avoir prêché quelque temps à Florence, il fut envoyé à Paris, où il étudia trois ans, et prit quelques degrés ; il alla ensuite continuer ses études à Avignon, chez le cardinal Corsini son oncle. De retour dans sa patrie, il fut élu prieur du couvent de Florence ; il retira Jean Corsini, son cousin, des désordres dans lesquels il vivait depuis longtemps. Les auteurs qui ont écrit la vie du saint, disent que déjà il avait le don des miracles et celui de prophétie.

Il fut élu évêque de Fiesole ; il se cacha. Longtemps on fit d'inutiles recherches pour découvrir sa retraite, et le chapitre allait procéder à une nouvelle élection, quand Dieu permit qu'un enfant fît connaître son asile secret. Craignant de résister à la volonté du ciel, André Corsini donna son consentement et reçut l'onction épiscopale l'an 1360. Alors le saint redoubla ses premières austérités. Il ne se contenta plus d'un cilice, il prit encore une ceinture de fer. Des sarments de vigne étendus sur la terre lui servaient de lit. Chaque jour il récitait les sept Psaumes de la Pénitence et les Litanies des Saints, en se donnant la discipline. Tout son temps était partagé entre la prière et les fonctions de l'épiscopat. Il ne se délassait de ses travaux qu'en lisant et méditant les Livres saints ; il ne parlait que rarement aux femmes ; il détestait la médisance et la flatterie ; il recherchait les pauvres avec soin, il les assistait secrètement. Digne imitateur de Grégoire le Grand, il avait sur lui une liste de tous les indigents qu'il connaissait, afin d'être plus en état de pourvoir à leurs besoins ; il n'en renvoyait aucun sans l'assister. Tous les jeudis il avait coutume de laver les pieds des pauvres, afin de pratiquer plus parfaitement cette charité et cette humilité si recommandées par Jésus-Christ. On rapporte que l'un d'entre ces malheureux ne voulant point présenter ses pieds, parce qu'ils étaient couverts d'ulcères, le saint surmonta sa résistance, et qu'à peine les pieds du pauvre eurent été lavés, qu'ils se trouvèrent entièrement guéris. On lit aussi dans la Vie du saint qu'il renouvela une fois le miracle de la multiplication du pain pour pouvoir en distribuer à tous ceux qui lui en demandaient. Il avait un talent singulier pour réunir les esprits divisés ; aussi apaisa-t-il toutes les séditions qui s'élevèrent de son temps, soit à Florence, soit à Fiesole. Le pape Urbain V l'envoya en qualité de légat à Bologne, pour étouffer les factions qui animaient la noblesse et le peuple l'une contre l'autre. Le saint rétablit la paix dans cette ville. Il mourut le 6 janvier 1373, dans la soixante-douzième année de son âge, et la treizième année de son épiscopat. La voix du peuple le canonisa immédiatement après sa mort. Eugène IV permit d'exposer ses reliques à la vé-

nération des fidèles, et le pape Urbain VIII le mit au nombre des saints en 1629. Sa fête a été transférée au 4 février. Clément XII, qui était de la famille du saint, et le marquis de Corsini son neveu, firent orner magnifiquement la chapelle où l'on garde son corps à Florence. Le même pape fit aussi bâtir, dans l'église de Saint-Jean de Latran, une chapelle digne de la première église du monde; il la dédia sous l'invocation de saint André Corsini et voulut y être enterré.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANDRÉ CORSINI.

TEXTE : *Domine, quinque talenta tradidisti mihi : ecce alia quinque superlucratus sum.* (Matth., XXV, 20.)

Comprenons bien le sens de la parabole d'où sont tirées ces paroles. Cet homme qui part pour une région lointaine en laissant à ses serviteurs des talents qu'ils doivent faire fructifier, c'est Jésus-Christ qui, avant de remonter au ciel, confia à ses serviteurs divers dons qui feront un jour la matière d'un compte exact et sévère. Il y en a de deux sortes, les uns spirituels, les autres matériels. Les talents spirituels, ce sont d'abord les grâces ordinaires que Dieu nous accorde : les inspirations qui nous éclairent, les bons mouvements qui nous touchent, la foi, l'espérance, la charité, les autres vertus chrétiennes, les sacrements que nous recevons, la parole de Dieu que nous entendons, etc.; ensuite, ce sont les grâces extraordinaires : la vocation sacerdotale ou religieuse, les dons des miracles, du discernement des esprits, de la prophétie, des langues, etc.

Les talents matériels, ce sont les dons de la nature : une haute intelligence, une grande mémoire, la science, la santé, la force corporelle, la beauté, la réputation, les richesses, etc. Or, M. F., tous ces dons viennent de la main de Dieu, et il en demandera un compte rigoureux à ceux qui les ont reçus : ce compte sera tenu au retour du Maître, la première fois à la mort de chacun de nous; la seconde fois à la fin du monde, au dernier avénement de Jésus-Christ. Saint André Corsini est un modèle de la fidélité à la grâce; examinons : *Quels dons Dieu lui accorda,* première partie : *comment il les fit fructifier,* deuxième partie.

Ire PARTIE. — DONS QUE DIEU LUI ACCORDA.

André Corsini était né (1302) d'une illustre famille de Florence : sa naissance était due aux prières de sa mère. Sa vie commença donc par un miracle. Mais les illusions du monde entraînèrent plus tard cette âme que sa mère avait consacrée à Dieu, et André devint un enfant prodigue. Dieu et sa mère avaient les yeux fixés sur ses égarements : il ne devait point se perdre. Pérégrina pleurait, priait, comme sainte Monique, pendant que son fils offensait Dieu. Un jour, nouvelle grâce, cette mère désolée lui dit avec une angélique douceur : « Mon fils, je ne doute plus que vous ne soyez ce loup qui m'apparut dans le sommeil. » André gardait le silence; elle continua : « Avant que vous fussiez né, je m'imaginai une nuit que je portais dans mon sein un loup que je crus ensuite voir entrer dans une église, où il se transforma en agneau. Votre père et moi fîmes vœu, avant votre naissance, de vous consacrer à Dieu sous la protection de la sainte Vierge. Il suit de là que vous n'êtes ni pour nous, ni pour le monde, mais pour le service du Seigneur. Pensez-vous, mon fils, que votre conduite s'accorde avec votre destination ? »

Ces paroles frappèrent au cœur le jeune homme; dès ce moment sa conversion fut résolue. Il alla se jeter aux pieds de la sainte Vierge, dans le couvent des Carmes (1318), y demanda l'habit religieux, fit profession un an après, fut ordonné prêtre après dix ans de préparation, de pénitence et d'études. Le loup était changé en agneau. Il avait reçu de Dieu une grande intelligence : il alla compléter ses études à Paris où il resta trois ans, puis à Avignon où il les termina. Revenu au couvent des Carmes de Florence, il en fut élu prieur, y obtint le don des mi-

racles ; fut nommé malgré lui évêque de Fiesole, en Toscane, et mourut le 6 janvier 1373, dans la soixante-douzième année de son âge et la treizième de son épiscopat.

Ainsi que de grâces reçues : miracle de sa naissance, consécration à Dieu par sa mère ; conversion, vocation religieuse, sacerdotale et épiscopale ; esprit supérieur, don des miracles ; aussi ne manqua-t-il pas à Dieu après ses premières fautes, et sa docilité aux inspirations du ciel produisit des fruits au centuple.

IIe PARTIE. — MANIÈRE DONT IL LES FIT FRUCTIFIER.

Aussitôt qu'il apprit par sa mère qu'elle l'avait consacré à Dieu sous la protection de Marie, il se sentit profondément ému, il se reprocha son ingratitude, et il alla répéter lui-même devant un autel de la Vierge cet acte solennel de sa consécration. Apprenez par là, pères et mères, de quelles grâces Dieu récompense les saintes intentions des parents qui offrent à Dieu et présentent à Marie leur nouveau-né ; et vous, enfants chrétiens, souvenez-vous que tous vous avez été consacrés à Dieu au jour de votre baptême, et qu'au jour de votre première communion vous avez répété, ratifié vous-mêmes ces promesses dont un jour il vous sera demandé un compte sévère.

Aussi bien saint André Corsini ne revint-il plus jamais sur ses pas. Dès le jour où il revêtit l'habit religieux, il ne revit plus la maison paternelle ; il se voua tout entier à soutenir avec un héroïque courage les premiers combats de ses passions mal domptées ; il souffrit, sans s'émouvoir, les sarcasmes de ses compagnons d'autrefois, et résista avec fermeté aux pressantes sollicitations de sa famille qui voulait le ramener dans le siècle. Il fut donc fidèle à sa vocation. Grand exemple de la fidélité que nous devons observer chacun dans l'accomplissement de nos devoirs d'état. Devenu prêtre après de si longues épreuves préparatoires, quels soins pour être à la hauteur de sa mission ! Austérités secrètes, bons exemples, étude des sciences ecclésiastiques, tout fut employé pour honorer le sacerdoce et ramener à Dieu des âmes égarées, vengeant ainsi sur lui-même la gloire de Dieu qu'il avait un moment outragée.

En présentant à Dieu les âmes qu'il avait converties, il pouvait lui dire dans le sentiment d'une profonde reconnaissance : *Domine, quinque talenta tradidisti mihi : ecce alia quinque superlucratus sum.* Puissions-nous dire un jour cette consolante parole !

Enfin, promu évêque sur des signes évidents de la volonté divine, il se distingua surtout par une immense charité. Ce fut sa vertu dominante. Comme saint Grégoire le Grand, il avait une liste de tous les pauvres de Fiesole, et il ne laissa aucune souffrance sans soulagement. Il aimait à rassembler les indigents autour de lui, les traitant comme les enfants privilégiés du Sauveur, leur lavant les pieds, les servant de ses propres mains. Sa sollicitude s'étendait surtout sur les pauvres honteux, parce qu'alors ses aumônes n'étaient guère connues que de Dieu seul. Ainsi tâchait-il de racheter par la charité les fautes de sa jeunesse, édifiant à la porte de Florence ceux que jadis il avait pu scandaliser, toujours attentif à ravir des âmes au démon, comme sa mère lui a ravi la sienne. Aussi Dieu lui donna-t-il de son vivant des preuves certaines qu'il lui avait tout pardonné : il lui accorda le don des miracles, la grâce d'une mort qu'il accepta avec la résignation d'un sage et la joie d'un saint qui va recevoir sa couronne. Après sa mort, bien des âmes, et surtout la ville de Florence, éprouvèrent les effets de sa puissante intercession, Ainsi se prolonge, à travers les siècles, la série des grâces qu'il fit fructifier pendant sa vie, et l'Eglise continue aujourd'hui encore à dire à Dieu, au nom de l'illustre pénitent : *Domine, quinque talenta tradidisti mihi : ecce alia quinque superlucratus sum.*

Apprenons, M. F., par ces grands exemples, d'une part, la nécessité de correspondre fidèlement aux grâces du ciel, et, de l'autre, à avoir une confiance sans bornes dans la miséricorde de Dieu, qui relève, soutient, purifie et sauve les pécheurs vraiment pénitents.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

SAINT ANDRÉ AVANT SA CONVERSION.

Ancien Testament. — Mater autem ejus flebat illum irremediabilibus lacrymis. (Tob., x, 4.)

Revelat profunda de tenebris et producit in lucem umbram mortis. (Job, xii, 22.)

Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem. (Eccles., v, 8.)

Nouveau Testament. — Ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ, et hæc vidua erat, quam cum vidisset Dominus misericordia motus super illam, dixit : Noli flere. (Luc., vii, 12.)

Non in comessationibus, et ebrietatibus, non in cubilibus et impudicitiis, non in contentione et æmulatione, sed induimini Dominum Jesum. (Rom., xiii, 13.)

SAINT ANDRÉ APRÈS SA CONVERSION.

Ancien Testament. — Quam magnus qui invenit sapientiam et scientiam! (Eccl., xxv, 13.)

Maximus in salutem electorum Dei. (Id., xlvi, 2.)

Dominus purgavit peccata ipsius, exaltavit in æternum cornu ejus, et dedit illi sedem gloriæ. (Id., xlvii, 13.)

Nouveau Testament. — Vas electionis est mihi iste. (Act., ix, 15.)

Fremens ac stupens dixit : Domine, quid me vis facere? (Id., *ibid.*)

Ubi abundavit delictum superabundavit et gratia. (Rom., v, 20.)

Jussit Deus lucem de tenebris splendescere. (II Cor., iv, 6.)

2. — SS. PÈRES.

Mater carnis meæ salutem meam sempiternam carius parturiebat corde casto. (S. Augustin., l. I *Confess.*, c. 2.)

Per lacrymas ejus diebus ac noctibus pro me sacrificabatur. (Id., *ibid.*)

Unum erat propter quod in hac vita aliquantulum immorari cupiebam ut te christianum catholicum viderem, priusquam morerer. Cumulatius hoc mihi Deus meus præstitit, ut contempta felicitate terrena, servum ejus te videam. (Id., *ibid.*, l. VI.)

Quomodo ardebam, Deus meus! quomodo ardebam avolare a terrenis ad te, et nesciebam quidquid ageres mecum. (Id., l. III, c. 4.)

Æstuabam, suspirabam, flebam, turbabar, non requies erat ulla. (Id., l. VII, c. 16.)

In omnibus actis suis vel dictis, nihil suum quærebat ille sanctus episcopus, sed tantum aut Dei honorem, aut salutem proximorum, aut utrumque. (S. Bernard., *Ep.* 42 *ad Henric., senon. archiep.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Autant la veuve de Naïm pleurait la mort réelle de son fils unique, autant la mère de notre saint pleurait sa mort à la grâce. Sa douleur obtint du Dieu des miséricordes son retour à la vie.

2. Comme l'enfant prodigue, André va dissiper dans les jouissances coupables l'héritage paternel, comme lui enfin il ouvre les yeux quand il est au fond de l'abîme, et s'écrie : *Surgam.*

3. Comme Jonas, il arrive au port, où Dieu le conduisait par une voie toute contraire à ses desseins.

4. Saint André Corsini est un autre Augustin. Comme le premier, il a erré hors de la voie : *Deflexi ego a te, et erravi, Deus meus* (S. Augustin., *in Confess.*); mais comme lui aussi il entend la voix de la grâce qui lui crie : *Tolle et lege* (id., l. VIII, c. 12), et le voilà devenu un vase d'élection : *Vas electionis est mihi.* (Act., ix, 15.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

1. Amer repentir. Il fondait en larmes au souvenir de ses fautes.

2. Fidélité a ses résolutions. Il se fit une loi de ne jamais se relâcher en rien des exercices de son noviciat.

3. Piété. Jamais prêtre ne dit la messe avec plus de dévotion et de ferveur.

4. Désintéressement. Ayant appris que la ville de Fiesole le demandait pour évêque, il se cacha pour éviter cet honneur.

5. MORTIFICATION. Il joignait à son cilice une rude ceinture de fer, et ajoutait à son office de tous les jours les sept Psaumes de la Pénitence.

6. CHASTETÉ. Il évitait la conversation des femmes, ne leur parlait que les yeux baissés, et ne souffrait pas qu'elles entrassent dans son appartement.

7. DOUCEUR. Il avait le don merveilleux de pacifier les troubles et de réconcilier les esprits divisés.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

LA GRACE.

(M. l'abbé C. Martin.)

TEXTE : *Gratia Dei sum id quod sum.* (I Cor., XV, 10.)

1er POINT. — EFFETS DE LA GRACE SUR ANDRÉ CORSINI.

Subdivisions : 1. Elle dompte son esprit rebelle. — 2. Elle touche son cœur subjugué par les passions.

2e POINT. — CORRESPONDANCE DE CE SAINT A LA GRACE.

Subdivisions : C'est par sa fidélité à ses inspirations qu'il devient : 1. Un chrétien repentant. — 2. Un prêtre mortifié et humble. — 3. Un évêque zélé et saint.

—

IIe PLAN.

PARALLÈLE DES DEUX VIES.

(Le même.)

1er POINT. — DE LA VIE DE PÉCHÉ.

Subdivisions : 1. André entraîné dans les désordres et les amertumes de cette vie. — 2. André arraché à l'esclavage de ses passions par les prières de sa mère, par la puissance de la grâce.

2e POINT. — DE LA VIE DE SAINTETÉ.

1. Dignité et sublimité de cette vie. — 2. Ce qu'est devenu saint André Corsini en la suivant.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

On a trois *Vies* de ce saint. La première a été écrite par un de ses disciples, la seconde par *Pierre André Castagua*, carme, qui vivait dans le siècle suivant; la troisième par *François Venturius*, évêque de San Severo. Celle-ci a été imprimée à Rome en 1620, in-4°. Le P. *Maffei*, jésuite, en a donné un excellent abrégé.

7. MARTYROLOGE. — S. Eutyche, m. — SS. Aquilin, Géminus, Gelaise, Magne et Donat, mm. S. Tileas, év. et m. — S. Rambert, év. — S. Aventin, conf. — S. Isidore, moine. — S. Gilbert, conf. — S. Théophile, pénit. — S. Vincent, conf. — S. Ulgise, ab. — Le B. Raban Maur, arch. — S. Probace, pr. — S. Siméon, ab. — Sainte Jeanne de France. — S. Nicolas Studite.

5 février. — SAINTE AGATHE, vierge et martyre.

(L'AN 251.)

VIE DE SAINTE AGATHE.

Les villes de Palerme et de Catane se disputent l'honneur d'avoir vu naître sainte Agathe. Elle reçut la couronne du martyre à Catane, l'an 251, pendant la persécution de Dèce, ce prince étant consul pour la troisième fois. Issue d'une noble et illustre maison, Agathe s'était consacrée à Dieu dès ses plus jeunes ans. Quintien, homme consulaire, connaissant la beauté de cette jeune vierge, et son immense fortune, conçut le dessein de posséder l'une et l'autre à la faveur des édits portés contre les chrétiens. Il ordonna qu'on se saisît de la personne d'Agathe, et qu'on la conduisît devant son tribunal, à Catane. Il la fit remettre entre les mains d'une méchante femme, nommée Aphrodisie, dont la vie déréglée était un scandale public. Agathe passa un mois entier dans la maison de cette vile prostituée; elle y conserva sa vertu sans tache, et sa confiance en Dieu ne fut point trompée. Quintien la fit amener devant lui. La seule réponse qu'il put tirer d'elle fut que la vraie noblesse et la vraie liberté consistaient à servir Jésus-Christ. Irrité

de sa fermeté, le juge ordonna qu'on meurtrît son visage et qu'on la conduisît en prison. Elle y entra avec joie, recommandant à Dieu le succès du combat qu'elle était sur le point de soutenir pour sa gloire. Le lendemain elle fut ramenée devant le juge, qui, trouvant en elle le même courage, la fit étendre sur le chevalet, où elle souffrit la plus horrible question. Furieux de se voir vaincu par la patience héroïque d'une jeune vierge, Quintien ordonna qu'on lui coupât les deux seins. Une cruauté aussi inouïe lui attira ce juste reproche de la part d'Agathe : « Tyran, ne devrais-tu pas rougir de me faire cette injure, toi qui as sucé le sein de ta mère? » Quintien la fit reconduire en prison, avec défense de panser ses plaies et de lui donner aucune nourriture. Mais on lit dans ses Actes, que saint Pierre lui étant apparu dans une vision, la consola, guérit ses plaies et remplit le cachot d'une éclatante lumière. Quatre jours s'étaient écoulés, lorsque, sans être touché d'une guérison si miraculeuse, Quintien la fit rouler toute nue sur des charbons ardents et sur les débris aigus de plusieurs vases d'argile ; il ordonna ensuite qu'elle fût remise en prison. Alors Agathe adressa cette prière au Dieu des martyrs et à l'Epoux des vierges : « Seigneur, vous m'avez toujours protégée dès le berceau ; c'est vous qui avez arraché de mon cœur l'amour du monde, et qui m'avez donné la constance nécessaire au milieu des tourments. Recevez maintenant mon esprit dans votre sein. » En finissant cette prière, elle expira.

Le nom d'Agathe, qui a été inséré dans le canon de la messe, se trouve dans le *Calendrier de Carthage,* qui remonte à l'année 530 de Jésus-Christ, et dans tous les *Martyrologes* des grecs et des latins. Vers l'année 500, le pape Symmaque fit bâtir une église sous son invocation, sur la voie Aurélienne, près de Rome. On n'en voit aujourd'hui que quelques ruines. Saint Grégoire le Grand enrichit de ses reliques une église de Rome, qui avait été rebâtie, l'an 460, par Ricimer, général de l'empire d'Occident; en 726, Grégoire II fit élever une nouvelle église sous le nom de Sainte-Agathe, et Clément VIII la céda à la congrégation de la Doctrine chrétienne. Une partie des reliques de la sainte fut donnée par Grégoire le Grand à l'église du monastère de Saint-Etienne, situé dans l'île de Caprée, aujourd'hui Capri; mais la plus grande partie de ce pieux trésor resta à Catane jusqu'à l'époque où il fut transféré à Constantinople, vers l'an 1040; on le rapporta depuis en Sicile. L'histoire de cette seconde translation, publiée par Bollandus et par Rocci Pyrrho, a été écrite par Maurille, évêque de Catane. On lit dans les historiens de Sicile, que le voile de sainte Agathe, tiré de son tombeau et porté processionnellement dans les rues de Catane, a plusieurs fois arrêté les éruptions de l'Etna qui menaçaient cette ville d'une ruine prochaine. Les Maltais, qui honorent la même sainte comme leur patronne, crurent avoir été redevables de leur salut à son intercession, lorsqu'ils furent attaqués par les Turcs, en 1551.

PANEGYRIQUE DE SAINTE AGATHE.

TEXTE : *Qui vicerit, sic vestietur vestimentis albis.* (Apoc., III, 5.)

La vierge Agathe, née en Sicile, de parents distingués, revendiquée comme concitoyenne par les deux villes de Palerme et de Catane, reçut la couronne d'un glorieux martyre, au temps de la persécution de Dèce. Sa beauté, qui n'était égalée que par sa pureté angélique, excita les désirs criminels du préteur de Sicile, Quintianus. Mais toutes les tentations auxquelles ce misérable eut recours pour la séduire, n'ayant obtenu aucun succès, il la fit arrêter comme chrétienne, et la livra à une femme débauchée, qui se nommait Aphrodisia. La société de cette malheureuse ne put faire chanceler dans sa foi la vierge de Jésus-Christ, ni la dissuader de la résolution qu'elle avait prise de garder sa virginité. Aphrodisia déclara au préfet qu'elle perdait le temps auprès d'Agathe. Quintianus la fit alors comparaître devant lui : « N'as-tu pas honte, lui dit-il, noble comme tu l'es par ta naissance, de mener la vie des chrétiens,

qui n'est que bassesse et servitude? » La vierge lui répondit : « La bassesse et la servitude que tu reproches aux chrétiens, sont préférables à l'opulence et à l'orgueil des rois. » A ces mots, le tyran irrité lui déclara qu'elle eût à choisir, entre vénérer les dieux ou subir les plus affreux supplices. Agathe, demeurée ferme dans sa foi, fut indignement souffletée, et ensuite on la jeta en prison. On l'en tira le lendemain; et comme elle parut encore intraitable, on l'étendit sur le chevalet, on lui brûla les chairs avec des lames rougies au feu, et on lui déchira le sein.

Ire CONSIDÉRATION. — DES CAUSES DE SA PERSÉCUTION.

C'est une remarque digne de notre attention, que la sainteté des premiers chrétiens irritait contre eux les infidèles, peut-être plus encore que leur foi. La pureté sans tache des vierges étant un reproche sanglant contre les mœurs dissolues des païens; ceux-ci ne pouvaient supporter une vertu qui accusait hautement la corruption des adorateurs des faux dieux. Aussi la plupart des illustres martyres qui, dans la fleur de l'âge, subirent d'affreux tourments, et lassèrent en quelque sorte la fureur des tyrans, attirèrent sur leur jeunesse tous les coups des persécuteurs bien plus à cause de leur angélique pureté, que par les pratiques extérieures du culte chrétien.

Telle fut en particulier l'illustre vierge de Sicile. Sa noblesse et la beauté remarquable dont la nature l'avait douée, ne l'empêchèrent pas de choisir Jésus-Christ pour son unique époux, en renonçant, par un amour singulier pour la virginité, à toutes les espérances du monde.

L'infâme gouverneur de la Sicile porta sur la vierge chrétienne un regard criminel, et conçut pour elle une passion ardente. Toutes ses tentatives échouèrent devant la vertu héroïque d'Agathe. La haine la plus furieuse succéda bientôt à un amour mauvais, et la jeune chrétienne fut arrêtée, sous le prétexte spécieux de la religion qu'elle professait, mais en réalité, à cause de la pureté angélique de ses mœurs.

Hélas! aujourd'hui encore, mille persécutions sont dirigées contre des âmes saintes, à cause des vertus qu'elles pratiquent. Et souvent l'on a vu des grands du monde, des maîtres corrupteurs, humilier et traiter avec une rigueur révoltante, les chrétiens généreux qui préfèrent leur innocence à toutes les espérances d'élévation ou de fortune, qu'on fait briller à leurs yeux!

Plût au ciel que dans certaines familles qui se disent chrétiennes, et qui en ont du reste toutes les apparences, on ne vît pas des mères qui retirent leur affection de la fille qu'elles ont aimée vivement, dès qu'elles apprennent que Jésus-Christ a enchaîné son cœur, et qu'elle ne consentira jamais à lui préférer un époux terrestre!

Quoi qu'il en soit de cette conduite impie, il est certain que le plus grand honneur que puisse recevoir ici-bas un disciple de Jésus-Christ, c'est d'être persécuté à cause de sa vertu. Si le grand Apôtre a prédit que tous ceux qui veulent vivre dans la piété en Jésus-Christ, souffriront persécution (II Tim., III), saint Pierre, de son côté, ajoute : Si vous souffrez quelque chose pour la justice, vous êtes heureux; si vous êtes outragés pour le nom de Jésus-Christ, vous êtes bienheureux. (1 Petr., III, IV.)

Quel motif puissant pour m'attacher à la pratique de la vertu, et même pour aspirer à la perfection évangélique, si c'est ma vocation, malgré toutes les railleries et les sarcasmes du monde; malgré la perte de la faveur et des bonnes grâces des personnes que j'aime le plus sur la terre; malgré les critiques, les soupçons, et tous les genres d'injustice dont je pourrais être l'objet!

Il est bien doux pour l'âme fidèle qui n'est persécutée que par les ennemis de la vertu ou de la perfection évangélique, de pouvoir dire avec sainte Agathe : Vous voyez, Seigneur, mes combats, et ce qu'il me faut endurer pour vous; c'est parce que j'obéis à votre voix, qu'on me déchire cruellement!

Oh! il vaut mieux souffrir pour Jésus les malédictions du monde, que de plaire aux créatures, en aimant moins Jésus!...

IIe CONSIDÉRATION. — SON COURAGE DANS LA PERSÉCUTION.

Sainte Agathe demeura ferme et invincible devant une femme corrompue et sans mœurs, qui fut chargée par le tyran de la séduire par ses artifices, et de l'entraîner dans l'amour des plaisirs criminels.

Sainte Agathe demeura forte devant les reproches furieux du persécuteur de sa vertu, qui voulait la faire rougir de sa foi, en lui parlant de la noblesse de son sang. Cette illustre vierge reçut des soufflets comme une vile esclave, en pensant à ceux que son divin Epoux avait reçus pendant sa passion. Jetée dans un cachot obscur, ravie à la tendresse de ses parents; jamais elle ne put être ébranlée, et bientôt les supplices les plus douloureux et les plus effrayants pour son sexe, mirent à la plus rude épreuve la servante de Dieu. On lui arrache le sein, et on la jette de nouveau dans la prison. Elle a tout enduré sans se plaindre, et du milieu de ses tourments, elle a pu adresser à l'infâme persécuteur de sa virginité, un reproche capable de le faire rougir de sa barbarie.

Rien n'arrête ce démon furieux; les ardeurs impures qui brûlaient son âme, allument de nouveau sa fureur Le corps de la jeune vierge est roulé sur des charbons ardents ; et jetée à demi-morte dans sa prison, elle y rend le dernier soupir, après une fervente prière; alors son âme, blanche comme la neige, s'envole vers le ciel, où les anges vont la placer parmi les chœurs des vierges qui suivent l'Agneau partout où il va.

Qui a donné à cette tendre victime la force de supporter les épreuves cruelles qu'elle vient de subir? C'est celui-là même à qui elle s'était donnée, celui à qui elle avait voué sa virginité, et qu'elle avait choisi pour son unique époux.

Que pouvait craindre sainte Agathe de sa jeunesse, et surtout de la faiblesse de son sexe? Certes, elle n'aurait pas connu celui à qui elle avait consacré son cœur aussi bien que son corps; non, le tourment de la mort ne peut rien sur une âme forte par son union avec Jésus-Christ.

Si donc je veux être à Dieu sans réserve, le monde ne pourra rien sur moi! Non, ses clameurs seront vaines, et rien ne pourra ébranler ma constance.

Pourquoi donc tant de faiblesse, de lâcheté et de crainte, quand les mondains, quand mes propres amis, mes parents peut-être, critiquent ce qu'ils appellent mes exagérations? Quoi! c'est une parole qui m'épouvante! Oh! que je suis loin du courage de sainte Agathe.

Si, dans sa prison, sainte Agathe fut visitée par un apôtre qui la guérit et ferma ses plaies, c'est que Dieu voulait, par ce miracle, me faire comprendre la puissance de sa grâce, et la grandeur du secours qui m'est offert dans le combat. Pourquoi ai-je des doutes à ce sujet?

Courage, mon âme, Dieu est avec toi, Jésus te fortifie, il combat à tes côtés; encore un peu de temps et la victoire est certaine.

IIIe CONSIDÉRATION. — SON TRIOMPHE SUR SES PERSÉCUTEURS.

La gloire de sainte Agathe est bien plus grande qu'elle ne l'eût été sans la haine furieuse du préteur Quintianus, pour la pureté et la foi de l'illustre martyre. Non-seulement cette vierge héroïque est montée au ciel, en tenant dans ses mains la double palme de la virginité et du martyre, mais encore sur la terre son nom est devenu à jamais célèbre, et tous les jours il est prononcé avec respect dans le monde entier, par les prêtres qui ont le bonheur d'offrir au Dieu trois fois saint le sacrifice de l'Agneau sans tache.

La Sicile est tellement fière d'avoir donné le jour à sainte Agathe, que les deux principales villes de cette île si éminemment catholique, Palerme et Catane, se disputent l'honneur insigne d'être nommées comme le lieu de sa naissance. Des

hymnes et des cantiques nombreux, composés pour chanter son triomphe, remplissent les livres liturgiques les plus anciens. La poésie a déployé ses richesses ; les bréviaires ambrosien et gothique nous offrent encore ces productions de la foi de nos pères et de leur dévotion envers la vierge de Sicile ; et le grand pape saint Damase a composé lui-même une hymne très-remarquable, qui commence par ces paroles : « Voici le jour de la martyre Agathe, le jour illuminé par cette auguste vierge. »

Ce n'est pas tout encore ; Dieu a voulu manifester la gloire de cette épouse de Jésus, par un prodige qui est attesté par une infinité de témoins. Plus d'une fois, quand le torrent enflammé des laves qui descendaient de l'Etna, menaçait tous les alentours, il a suffi, pour arrêter ce déluge de feu, que l'on présentât devant le terrible fléau, le voile virginal de sainte Agathe, et cela aux grands applaudissements des chrétiens et pour la confusion des infidèles.

Je demande maintenant si le triomphe d'Agathe sur son infâme persécuteur n'a pas été magnifique et suivi d'une immortelle gloire?

Eh bien ! Dieu, toujours admirable dans ses saints, lorsqu'il soutient lui-même leur courage au milieu de tous les genres d'épreuves, ne l'est pas moins dans la richesse des récompenses qu'il réserve à leur fidélité.

Quand saint Paul nous dit : « Notre tribulation est légère et de courte durée, et elle nous procure un poids immense de gloire (II Cor., IV), il veut relever notre courage si facilement abattu ; il veut que nous portions nos regards sur la couronne qui est suspendue sur notre tête, afin de soutenir par cette vue notre ferveur et notre bonne volonté. « Heureux l'homme, s'écrie saint Jacques, qui supporte la tentation, c'est-à-dire l'épreuve, car lorsqu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. » (Jac., I, 12.)

Telle est la vérité que je dois sérieusement méditer, en célébrant la fête de sainte Agathe. Un attachement inviolable à la loi de Dieu, une fidélité constante à toutes mes résolutions, une docilité sans bornes aux inspirations de la grâce, et tout cela, malgré les cris que poussent autour de moi les ennemis de la perfection et les chrétiens mondains ; voilà les résolutions que m'inspirent en ce moment les combats héroïques et la fermeté inébranlable de l'illustre vierge-martyre, sainte Agathe.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de la Sainte. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui. (Ps. XLIV, 11.)

Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. (Cant., II, 2.)

Statura tua assimilata est palmæ. (Id., VII, 7.)

Liberasti corpus meum a perditione et a laqueo linguæ iniquæ, et a labiis operantium mendacium, et in conspectu astantium factus es mihi adjutor. (Eccl., LI, 3.)

Patior, sed non confundor. (II Tim., I, 12.)

Bonum certamen certavi. (Id., IV. 2.)

Divitias æstimans improperium Christi, aspiciebat in remunerationem. (Hebr., XI, 26.)

Qui vicerit, sic vestietur vestimentis albis. (Apoc., III, 5.)

2. — SS. PÈRES.

Quoniam hodie natalis est virginis, invitat nunc integritatis amor ut aliquid de virginitate dicamus. Non laudabilis virginitas quia in martyribus reperitur, sed quia ipsa martyres facit. (S. Ambr., l. I *de Virgin.*)

Neque enim sancta cujus hodie nata-

lilia celebramus mori pro Domino potuisset in corpore, si prius a terrenis desideriis mortua non fuisset in mente. Erectus namque in virtutis culmine animus tormenta despexit, præmia contempsit. Ante armatos præsides ducta stetit, feriente robustior, judicante sublimior. Quid inter hæc nos barbari et debiles dicimus, qui ire ad regna cœlestia puellas per ferrum videmus? quos ira superat, superbia inflat, ambitio perturbat, luxuria inquinat. (S. Gregor., *Hom.* II *in Evangel.*)

Stans beata Agatha in medio carceris, expansis manibus orabat ad Dominum : Domine Jesu Christe, magister bone, gratias tibi ago qui me fecisti vincere tormenta carnificum ; jube me, Domine, ad tuam immarcessibilem gloriam feliciter pervenire. (*Act. martyrii beatæ Agathæ.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Agatha lætissime et glorianter ibat ad carcerem, quasi ad epulas invitata. (*Act. mart. beatæ Agathæ.*)

2. Ego habeo mamillas integras intus in anima mea quas ab infantia Domino consecravi. (Id., *ibid.*)

3. Ego sum ovis tua, defende me a lupo. (Id., *ibid.*)

4. Pugnavit in stadio fortis ut Samson contra Philistæos, ut Daniel in lacu leonum, ut Judith contra Holophernum, ut Suzanna adversus iniquos senes.

5. Ros. Ros cœli fuisti, fæcunditate exempli sancti.

6. Rosa. Rosa rubicunda effusione sanguinis. (S. Thom., *in Assump. B. V.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

Virginité. Elle fit vœu de virginité dès son bas âge.

Désir du martyre. Elle demanda à Dieu la grâce de lui être immolée comme une victime qui depuis longtemps lui était consacrée.

Constance. Les sollicitations de la malheureuse Aphrodisia qui employait tous les moyens pour la porter au mal la trouvèrent inébranlable.

Sagesse. Elle fit cette admirable réponse à Quintien, qui lui reprochait de vouloir être la servante de Jésus-Christ : « La vraie noblesse et la vraie liberté consistent à servir Jésus-Christ. »

Héroïsme. Sa conduite durant son interrogatoire et son long martyre furent héroïques.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

SERMO DE S. AGATHA.

(A S. Bonaventura, *Serm. de Sanctis.*)

Thema : *Fortitudo mea et laus mea Dominus.* (Ps. CXVII, 14.)

Quadruplex fortitudo illius sanctæ martyris. Fuit fortis : 1. Ad bonam fidem Christo sponso servandam. — 2. Ad omne temporale subsidium contemnendum. — 3. Ad omne genus supplicii tolerandum. — 4. Ad perseverandum et finaliter exequendum quod promiserat. — Quæ quatuor hominem reddunt perfectissimum.

—

IIe PLAN.

SERMO DE EXCELLENTIIS B. AGATHÆ.

(A Dionysio Carthusiano, *Ex propr. Sanct.*)

QUINQUE EXCELLENTIÆ B. AGATHÆ.

1. Abundantia in donis naturæ et bonis fortunæ. — 2. Omnium carnalium et mundanorum contemptus. — 3. Sapientia præclara. — 4. Invictissima fortitudo et alacritas in suppliciis. — 5. Miraculorum magnitudo, quæ Deus, circa eam exercuit.

6. — ENCOMIA SANCTÆ AGATHÆ.

1. JUSSU QUINTIANI PRÆSIDIS EI MAMILLA ABSCINDITUR.

Virginis incassum ferro secat ubera prætor,
Ne sacra lacte suo pignora mater alat.
Quam peperit prolem tibi, Christe, orbata mamillis
Uberius proprio sanguine martyr alit.

2. QUINTIANUS, QUI S. AGATHAM DEPERIERAT IN FLUMINE PERIT.

Ardebant Cypriis præfecti viscera flammis
Multa sed extinxit, quam bibit unda rogos.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES.

Acta græca S. Martyr.	— Agathæ.
Acta latina.	— Id.
Le Nain de Tillemont.	— Abrégé des actes susdits.
S. Anselme d'Angleterre, au septième siècle.	— Panégyrique de sainte Agathe.
S. Methodius, archev. de Constantinople au neuvième siècle.	— Id.
S. Damase, pape.	— Hymne de sainte Agathe.
S. Isidore de Séville.	— Id.
Bollandus.	— Acta Sanctorum.
Rocci Pyrrho.	— Sicilia sacra.

PRÉDICATEURS.

ANCIENS.

S. BONAVENTURE. — Sermo de S. Agatha.
S. THOMAS D'AQUIN — Id.
J. THAULÈRE. — Id.
DENIS LE CHARTREUX. — Sermo de S. Agatha.

MODERNES.

SÉRAPHIN DE PARIS.
BERGIER.

8. MARTYROLOGE. — Sainte Agathe, v. et m. — Plusieurs martyrs. — S. Isidore, m. — S. Avite, év. — SS. Gennin et Albin, év. — S. Agricole, id. — S. Vone, pr. — S. Bertulphe, ab. — Sainte Adelaïde, v.

6 février. — SAINTE DOROTHÉE, vierge et martyre.

(L'AN 308.)

VIE DE SAINTE DOROTHEE.

Sainte Dorothée, vierge et martyre, si célèbre dans toute l'Eglise latine, était de Césarée, en Cappadoce, d'une famille distinguée par sa noblesse, mais encore plus par sa piété; car on croit que son père et sa mère avaient déjà eu le bonheur de répandre leur sang, et de donner leur vie pour Jésus-Christ, lorsque Dorothée leur fille mérita ce bonheur.

La vertu de cette jeune fille était si connue dans Césarée, et son rare mérite si universellement estimé, qu'elle passait constamment dans la ville pour un prodige de sagesse, de modestie et de piété, et pour le modèle de toutes les vierges chrétiennes.

Sa naissance, son esprit et sa beauté avaient porté bien des gens à la rechercher en mariage; mais elle s'était si hautement déclarée pour la virginité, qu'on ne l'appelait plus, parmi les chrétiens, que l'épouse de Jésus-Christ; et sa vertu la rendait respectable même aux païens.

Le gouverneur Saprice, arrivé à Césarée, entendit parler du mérite de la vierge Dorothée, et l'on ne manqua pas de lui dire que c'était elle qui, par son exemple et par la réputation qu'elle avait, empêchait les chrétiens d'obéir aux édits des empereurs. Aussitôt il la fit arrêter, et l'ayant fait comparaître devant son tribunal, il lui demanda son nom. « Je m'appelle Dorothée, répondit la sainte avec cet air de douceur et de modestie qui inspirait à tout le monde de la vénération et du respect pour elle. — Pourquoi refusez-vous d'adorer les dieux de l'empire, reprit le gouverneur; ignorez-vous le commandement que les empereurs en ont fait? — Je n'ignore pas les édits des empereurs, répliqua-t-elle; mais je sais aussi qu'on ne doit adorer que le vrai Dieu, qui est unique, et que ce que vous appelez dieux de l'empire, sont des chimères qu'il a plu aux hommes de métamorphoser en dieux, pour autoriser la licence des mœurs et les passions les plus honteuses. Jugez vous-même, seigneur, s'il est permis d'offrir des sacrifices aux démons, et s'il est plus raisonnable d'obéir à des hommes mortels, tels que sont les empereurs, qu'au vrai Dieu créateur du ciel et de la terre? » Saprice fut interdit par une réponse si sage et si peu attendue; et, dissimulant sa surprise, se contenta de lui dire d'un ton fort radouci, que si elle voulait éviter d'avoir le même sort que ses parents et sauver sa vie, il fallait obéir.

« Je ne crains point les tourments, répliqua la sainte, et je n'ai point de plus grand désir que de donner ma vie pour celui qui m'a rachetée au prix de son sang. — Et quel est celui pour qui vous souhaitez tant de mourir, repart Saprice? — C'est Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Dieu, répond Dorothée. — Et où est-il ce

Jésus-Christ, réplique le gouverneur? — Comme Dieu, reprend la sainte, il est partout, et comme homme il est dans le ciel à la droite de Dieu son Père, où il fait le souverain bonheur de ceux qui le servent, et où j'espère le posséder après ma mort pendant toute l'éternité. C'est là ce paradis délicieux, doux séjour des bienheureux ; c'est là cette charmante région où règne une félicité pure et éternelle; c'est là, Saprice, où mon Sauveur Jésus-Christ vous invite vous-même, et où vous ne pouvez être admis qu'en vous faisant chrétien. »

Le gouverneur méprisant ce qu'il venait d'entendre : « Croyez-moi, lui dit-il, défaites-vous de toutes ces idées extravagantes, sacrifiez aux dieux, mariez-vous, sans quoi je vais vous condamner au dernier supplice. — A Dieu ne plaise, répond la sainte, qu'étant chrétienne je sacrifie aux démons, et qu'ayant l'honneur d'être épouse de Jésus-Christ, je pense jamais à des noces! » Saprice l'interrompant, ordonne qu'on la mette entre les mains de deux femmes nommées Christe et Caliste (c'étaient deux sœurs qui avaient renoncé Jésus-Christ), leur promettant une grande récompense si elles pouvaient pervertir Dorothée. Elles firent d'abord tous leurs efforts pour corrompre sa foi et la faire tomber dans l'apostasie; mais il arriva tout le contraire : car Dorothée leur représenta leur malheur d'une manière si vive et si persuasive, que touchées de ses exhortations, elles détestèrent leur lâcheté. Mais elles désespérèrent de leur salut à la vue du grand crime dont elles s'étaient rendues coupables.

Notre sainte leur représenta que si elles avaient fait un grand crime en abandonnant Jésus-Christ, elles en faisaient encore un plus grand en désespérant de sa miséricorde; qu'il n'y avait point de plaies incurables pour ce grand médecin tout-puissant ; car il n'a voulu porter le nom de Sauveur que pour sauver tous les hommes de leurs péchés. Retournez donc à lui sans délai, ajouta-t-elle, embrassez la pénitence, convertissez-vous de tout votre cœur, et je vous réponds de votre pardon et de votre salut.

Christe et Caliste fondant en larmes, se jettent à ses pieds et la supplient de prier pour elles, afin que Dieu daigne agréer leur pénitence. Elle le fit, et les fortifia si bien dans la foi, qu'étant appelées par le gouverneur qui voulait savoir si elles avaient persuadé à Dorothée de sacrifier aux dieux, elles lui répondirent qu'elles avaient elles-mêmes trop de douleur de l'avoir fait pour l'engager à le faire. Saprice, irrité de cette réponse, ordonna que si elles ne sacrifiaient de nouveau, on les jetât à l'heure même liées dos à dos dans une chaudière bouillante, en présence de Dorothée; ce qui fut exécuté. Elles prièrent tout haut Jésus-Christ d'accepter ce supplice pour leur pénitence, et eurent le bonheur de devancer dans la gloire du martyre, celle qui les avait si heureusement fait rentrer dans les voies du salut.

Saprice devenu furieux par un événement si peu attendu, ordonna que Dorothée fût mise à la torture et qu'on la tourmentât sans pitié. Il n'est pas possible d'imaginer ce que cette sainte fille souffrit par l'inhumanité des bourreaux.

Cependant elle parut sur le chevalet avec tant de joie, que Saprice ne put s'empêcher de lui en demander la cause. C'est, répondit-elle, que je n'ai de ma vie ressenti une si douce et si grande consolation que celle que je goûte en pensant que Dieu a bien voulu se servir de moi pour rendre à Jésus-Christ ces deux âmes que vous lui aviez ravies; j'espère que j'irai bientôt prendre part dans le ciel à la joie que tous les esprits bienheureux en éprouvent.

Saprice la fit battre cruellement, et lui fit brûler les côtés avec des torches ardentes; sa joie, augmentée par ce supplice, semblait insulter au juge. Enfin le tyran, ne pouvant supporter de se voir vaincu par la constance héroïque de cette jeune fille, la condamna à perdre la tête. Alors la sainte tressaillant de joie, s'écria : « Soyez béni, Seigneur, de la grâce que vous me faites. Je vous remercie de me donner une place dans votre paradis où vous m'appelez. »

Comme on la menait au lieu du supplice, un jeune avocat, nommé Théophile, grand ennemi des chrétiens, lui dit pour se jouer d'elle : « Je vous prie, épouse de Jésus-Christ, envoyez-moi des fleurs et des pommes du jardin de votre époux.

quand vous y serez arrivée. Dorothée le lui promit. Etant arrivée au pied de l'échafaud, un jeune enfant lui apparut, portant trois belles pommes avec leurs feuilles toutes vertes, quoique ce ne fût pas la saison. La sainte le pria de les offrir de sa part à Théophile, tandis qu'elle allait trouver son divin Epoux dans le ciel. En effet, s'étant mise à genoux, elle eut la tête tranchée le 6 février de l'an 308.

Théophile racontait à ses amis la raillerie qu'il venait de faire, lorsque le jeune enfant l'abordant, le tire à part et lui présente les roses et les pommes au nom de Dorothée, et à l'instant cet enfant disparut. Le miracle était d'autant plus frappant, que c'était au mois de février, et que la Cappadoce était toute couverte de glace. Aussi Théophile le regarda-t-il comme tel; et se sentant changé tout à coup, il s'écria que Jésus-Christ était le seul vrai Dieu, et que heureux étaient ceux qui, comme la vierge Dorothée, donnaient leur sang pour lui. Une conversion si subite et si miraculeuse fit grand bruit. Théophile fut interrogé : il confessa la foi de Jésus-Christ, publia lui-même le miracle; et il eut bientôt part à la gloire de sainte Dorothée, en souffrant généreusement le martyre pour Jésus-Christ.

Rome se glorifie de posséder la plus grande partie de son corps dans l'église de son nom, où tous les ans, au 6 février, jour de sa fête, on bénit des pommes en mémoire du miracle dont on a parlé. On a de ses reliques à Bologne, en Italie, à Arles, à Lisbonne, à Prague, et dans la Chartreuse de Sirck.

PANEGYRIQUE DE SAINTE DOROTHÉE.

TEXTE : *Fulcite me floribus, stipate me malis; quia amore langueo.* (Cant., II, 5.)

Ier POINT. — DES BONS DÉSIRS.

Sainte Dorothée est cette divine épouse des Cantiques, qui a cueilli les fleurs du printemps, et les fruits de l'automne dans le jardin de son époux, au milieu de l'hiver pour en faire un présent à Théophile, et l'attirer à l'amour de Jésus-Christ.

Les fleurs du paradis sont les saints désirs et les tendres affections de l'âme qui aime ardemment son Sauveur, et qui soupire incessamment après lui. Telle était sainte Dorothée, qui n'eut jamais ni de pensées, ni de désirs, ni d'inclination, ni d'estime que pour cette belle fleur de Jessé, qui fait toutes les délices des bienheureux. Elle aimait parfaitement Jésus-Christ : *Erat in caritate Christi perfecta.* (*In Actis sanctæ Dorot.*, 6 *februar.*, *cap.* 8.) Elle l'aimait uniquement, elle n'avait que du mépris pour tout le reste; son cœur n'était point capable de recevoir d'autre amour. Le président Saprice lui promet de grandes richesses : mais elle dit que Jésus-Christ est son trésor, et que toutes les richesses de la terre ne sont qu'une véritable indigence. Il lui promet une vie heureuse dans la jouissance de tous les plaisirs d'une florissante fortune : mais elle lui répond, que la vie présente n'est qu'une mort, le plaisir sensuel une tyrannie; et qu'elle a un époux immortel, qui seul tient les vrais plaisirs dans ses mains, et qui seul les peut donner. Enfin, il tâche de l'attirer par l'éclat de la gloire et de la grandeur mondaine dont la plupart des hommes se laissent éblouir : mais elle en fait un généreux mépris, et elle préfère l'opprobre de la croix à toute la pompe du siècle, qui n'est que vanité et mensonge.

Admirons ce grand courage; et voyons si nous sommes aussi fidèles dans l'amour que nous devons avoir pour Jésus-Christ. N'aimons-nous point le monde? Ne cherchons-nous point notre propre gloire? Ne tenons-nous point encore à la terre? Ne mettons-nous point notre appui dans la vanité? Eh! qu'il y a de mélange dans notre cœur, et que notre amour est faible et volage!

IIe POINT. — DES BONNES ŒUVRES.

Ne nous contentons pas des fleurs des bons désirs, si nous ne voyons autour de nous les fruits des bonnes œuvres; aussi sainte Dorothée s'efforçait-elle de les pratiquer. Sa vie n'était qu'une pratique continuelle d'humilité, de douceur, d'abstinence et d'oraison, qui servait comme de rempart à sa pudeur virginale : *Cum humilitate et mansuetudine, jejuniis et orationibus insistebat.(Acta sanctæ Doroth.)* Elle avait uni, par une alliance fort rare dans son sexe, une éclatante beauté avec une incomparable sagesse : *Ejus aspectus gratus, et sapientia incomparabilis erat.* Elle l'employa heureusement pour se défendre des artifices du tyran qui la voulait séduire, et pour retirer de ses mains Christine et Caliste ses deux sœurs, que la peur avait vaincues et soumises aux volontés de ce barbare. Cette conquête lui donna tant de joie au milieu des plus cruels tourments, qu'étant sur le chevalet elle protestait qu'elle n'avait jamais eu en toute sa vie un si grand contentement : *Nunquan in omni vita mea sicut hodie.* Ses chères sœurs s'écriaient aussi de joie à son exemple, et disaient : O Seigneur Jésus, recevez notre patience, et accordez-nous le pardon de nos offenses! O Seigneur, soyez béni à jamais! *Domine Jesu, accipe patientiam nostram, et da nobis indulgentiam tuam.* C'est vous qui arrosez les montagnes d'en haut, et qui couvrez la terre des fruits que vous lui faites produire : *Rigans montes de superioribus suis : de fructu operum tuorum satiabitur terra.* (Ps. CIII, 13.) O âmes chrétiennes! exercez-vous courageusement dans la pratique des bonnes œuvres, travaillez à la conquête des vertus, employez votre zèle au salut du prochain. Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur, et qui marchent dans ses voies. Vous serez heureuse et comblée de biens, parce que vous mangerez et vous vivrez du travail de vos mains : *Labores manuum tuarum quia manducabis; beatus es, et bene tibi erit.* (Ps. CXXVII.)

IIIe POINT. — DE L'AMOUR DIVIN.

Après avoir considéré les fleurs des saints désirs du cœur de sainte Dorothée et les fruits de ses héroïques vertus, voyez quelles sont les langueurs de son amour.

Elle languit du désir qu'elle a de souffrir : elle languit du désir qu'elle a de jouir.

Saprice la menace de lui donner la torture. « Hâtez-vous, dit-elle, hâtez-vous de déchirer mon corps, sans me faire languir. Je brûle du désir de mourir, afin que mon âme s'envole vers celui qui est le but de tous mes désirs, et l'unique objet de mon amour. » Le tyran lui demande quel est celui qu'elle aime avec tant d'ardeur. « C'est le Fils de Dieu, dit-elle, que j'ai pris pour mon époux, et qui me fait espérer de le voir bientôt dans ce lieu de délices, où les lis et les roses ne se flétrissent point, où les arbres sont toujours chargés de fruits, où les sources d'eau vive ne tarissent jamais, où les âmes saintes jouissent de sa présence avec une joie inexplicable, que vous pourriez espérer, si vous vouliez croire en lui. » Théophile, qui avait entendu ce discours, la voyant aller au supplice comme au festin, la pria par raillerie de lui envoyer des fleurs et des fruits du jardin de son époux. Dorothée lui promit sérieusement l'un et l'autre, et s'acquitta bientôt de sa promesse. Elle n'eut pas plutôt prié pour ce jeune avocat, qu'elle vit un ange en forme humaine, qui lui présenta trois roses fraiches, et trois pommes fort belles, qu'elle le pria de porter à Théophile, en un temps où toute la Cappadoce, était couverte de neige. Ce miracle le surprit agréablement, et le ravit de telle sorte, qu'il ne se contenta pas de voir ces belles fleurs du paradis, mais il voulut y aller à travers les tourments, qu'il souffrit avec allégresse, ne craignant point de passer par les épines pour cueillir des roses si précieuses. Oh! quelle force devrait

avoir sur votre cœur le désir du paradis! Etonnez-vous de votre tiédeur et rougissez de vous voir si attachés à vos plaisirs, si lâches à souffrir et si engagés dans l'amour des créatures et de vous-mêmes!

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de la Sainte. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Nova bella elegit Dominus, et portas hostium ipse subvertit. (Jud., v, 8.)

Confortatum est cor tuum, eo quod castitatem amaveris. (Id., xv, 11.)

Non derelinquam amicum antiquum, novus enim non erit similis illi. (Eccli., x, 14.)

Quasi vas auri solidum ornatum omni lapide pretioso. (Id., l, 10.)

Confitebor tibi, Domine, rex et collaudabo te Deum salvatorem meum. (Id., li, 1.)

Recordatus sum tuî, miserans adolescentiam tuam, et caritatem desponsationis tuæ quando secuta es me. (Jerem., ii, 2.)

Nouveau Testament. — Venit sponsus et quæ paratæ erant intraverunt cum eo ad nuptias. (Matth., xxv, 20.)

Qui sustinerit in finem, hic salvus erit. (Marc., xiii, 13.)

Virgines sequuntur Agnum quocumque ierit. (Apoc., xiv, 4.)

2. — SS. PÈRES.

Magna encomia virginis sunt : O virginites, opulentia indeficiens! O virginitas, corona immarcessibilis! O virginitas, templum Dei et domicilium Spiritus sancti! O virginitas, margarita speciosa, vulgo inconspicua et quæ nonnisi paucis invenitur! (S. Athanasius Magnus, *de Virgin.*)

Hæc inter cruentas carnificum impavida manus, hæc stridentium gravibus immobilis tractibus catenarum, nunc furentis mucroni militis totum offerre corpus, mori nescia, sed parata. (S.Ambr., *de Virgin.*)

Flere omnes, ipsa sine fletu. Mirari plerique tam quod facile vitæ suæ prodiga quam nondum hauserat jam quasi perfuncta donaret. (Id., *ibid.*)

Quanto terrore egit carnifex ut timeretur, quantis blanditiis ut suaderet. (Id., *ibid.*)

Virgo permansit et martyrium obtinuit. (Id., *ibid.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Non sic ad thalamum nupta properaret, ut ad supplicii locum, læta successis, gradu festina virgo processit. (S. Amb., *de Virginib.*)

2. *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias.* (Cant., ii, 2.) Has autem spinas sentit aliquando circa se, aliquando juxta se, aliquando intra se. (Hugo cardin., *in Cant.* ii, 2.)

3. Eras virgo in paradiso Dei; utique inter flores Ecclesiæ, eras sponsa Christi, eras templum Dei, eras habitaculum Spiritus sancti. (S. Ambr., *ad Virginem lapsam*, c. 2.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

Sagesse, modestie et piété. Elle passait constamment dans la ville de Césarée pour un prodige de *sagesse*, de *modestie* et de *piété*.

Virginité. Elle s'était si hautement déclarée pour la virginité qu'on ne l'appelait que l'épouse de Jésus-Christ.

Courage. Ses paroles durant tout son interrogatoire étaient pleines de force et d'autorité.

Zèle. Elle convertit à la foi les deux femmes qui étaient chargées de la pervertir.

Constance. Le tyran ne pouvant supporter de se voir vaincu par sa constance héroïque, la condamna à avoir la tête tranchée.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CETTE SAINTE.

Ier PLAN.

CARACTÈRES DE SA SAINTETÉ.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — SON MÉPRIS DU MONDE.

Subdivisions : 1. Elle dédaigne les priviléges de sa naissance. — 2. Elle méprise les richesses et s'en dépouille. — 3. Elle refuse des alliances illustres.

2e POINT. — AMOUR DE LA SAINTE POUR JÉSUS-CHRIST.

Subdivisions : 1. Elle ne veut être appelée que l'épouse de Jésus-Christ. — 2. Elle le proclame son Sauveur et son Dieu.

3e POINT. — SA CONSTANCE DANS SON MARTYRE.

Subdivisions : 1. Elle étonne ses juges dans son interrogatoire. — 2. Elle émerveille la foule par sa joie au milieu des supplices.

—

IIe PLAN.

MERVEILLES DE SON MARTYRE.

(Le même.)

1re CONSIDÉRATION. — ELLE RETIRE DE L'APOSTASIE LES DEUX GRANDES PÉCHERESSES CHRISTE ET CALISTE.

2e CONSIDÉRATION. — ELLE TRIOMPHE DU TYRAN SAPRICE DANS SON INTERROGATOIRE ET PAR SA CONSTANCE AU MILIEU DES TOURMENTS.

3e CONSIDÉRATION. — ELLE CONVERTIT, EN MOURANT, THÉOPHILE, GRAND ENNEMI DES CHRÉTIENS, EN OPÉRANT UN MIRACLE.

6. — ENCOMIA.

POLLICITOS THEOPHILO FLORES E CŒLO MITTIT.

Dum sponsi viridis moriens conscenderet hortos,
  Theophilo vernas virgo spopondit opes
Ille sibi gelido pactos sub sidere flores
  Risit et Elysii pulchra roseta soli;
Ast ubi conspexit cœlestis munera veris,
  Irrisit falsos sanior ipse deos.

THEOPHILUS VISIS CŒLI FLORIBUS, CHRISTI FIDEM AMPLECTITUR.

Elysii invenis promissos ruris honores
  Riserat, et superæ culta vireta plagæ
Cum sacer huic flores cœlesti detulit horto
  Ales, et indignis serta petita jocis.
Causidicus stupuit vernantia dona canistri
  Quosque orbis flores stellifer usque parit
At cum rite fidem mutata est mente professus
  Ili flores fructus tunc peperere suos.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

S. ANSELME.	— De laude Virginum.
BOLLANDUS.	— Acta Sanctorum.
ADON.	— Martyrologe.
USUARD.	— Id.

—

8. MARTYROLOGE. — Sainte Dorothée, v. et m. — SS. Saturnin, Théophile et Revocate, mm. — S. Silvain, év. et m. — SS. Vaast, év. — S. Amand, id. — S. Guérin, id. — Sainte Reinule, v.

---

7 février. — SAINT ROMUALD, abbé,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CAMALDULES (L'AN 1027).

VIE DE SAINT ROMUALD.

Saint Romuald naquit à Varenne, vers l'an 936, d'une famille ducale, qui tenait encore de son temps un rang considérable parmi la noblesse de l'Italie. Nourri dans les délices d'une maison opulente, il donna aisément dans les écueils de la jeunesse. Le libertinage suivit de près la noblesse et l'oisiveté. Romuald, entraîné par l'amour du plaisir et par le torrent du mauvais exemple, courait à sa perte, lorsque la Providence, qui en voulait faire un modèle de sainteté, se servit d'un triste événement pour exécuter ses desseins.

Serge, son père, homme ambitieux et violent, ayant eu un différend avec un de ses proches, voulut le terminer par un combat singulier. Il appela en duel son parent, et voulut que son fils fût son second. Le parent fut tué de la main de Serge;

Romuald en fut si touché, que, quoiqu'il n'eût eu part à cette querelle que malgré lui, il résolut d'en faire pénitence.

Il se retira dans le monastère de Saint-Apollinaire de Classe, à une lieue de Ravenne, pour y expier sa faute par un jeûne de quarante jours. Il n'avait pas dessein de faire une plus longue retraite; mais le Seigneur en ordonna autrement.

Un frère convers, d'une grande vertu, avec qui Romuald s'entretenait familièrement, lui représentait un jour le danger évident de son salut s'il retournait dans le siècle ; mais ne pouvant rien gagner sur un cœur que le monde occupait encore tout entier : Que me donneriez-vous, dit ce bon frère avec sa simplicité ordinaire, si je vous faisais voir notre bon saint Apollinaire? Romuald frappé d'une proposition si peu attendue : Je vous jure, lui répondit-il, que si vous le faites, je me fais religieux. Veillez donc toute cette nuit avec moi dans l'église, repart le frère. Romuald y consent. Vers minuit, étant tous deux en prières, saint Apollinaire paraît vêtu pontificalement, tout brillant de lumière, et tenant en main un encensoir avec lequel il encensa tous les autels de l'église, après quoi il disparut. Aussitôt Romuald tout changé se prosterne devant l'autel de la sainte Vierge, et, fondant en larmes, promet à Dieu de se faire religieux. C'est le bienheureux Pierre Damien qui raconte ce fait.

A peine fut-il jour, que Romuald demande avec instance, en plein chapitre, l'habit monastique : comme les religieux craignaient son père, ils n'osèrent pas d'abord le lui accorder ; mais il les gagna par ses persévérantes instances.

Il avait vingt ans lorsqu'il embrassa la règle de saint Benoît. Jamais homme ne marcha plus vite dans les voies de la perfection. Son humilité, son obéissance, sa mortification et sa piété furent si extraordinaires, qu'elles étonnèrent les plus anciens. Il n'y avait que trois ans qu'il était religieux, et déjà il paraissait consommé dans la vie spirituelle ; mais son ardeur à observer bien des règles que le relâchement avait abrogées, le rendit bientôt odieux aux imparfaits ; on le regarda comme un incommode réformateur, et la jalousie alla si loin, qu'il fut obligé d'aller chercher ailleurs un asile à sa ferveur et à son zèle.

Romuald se retira avec la permission de ses supérieurs, dans les Etats de Venise, auprès d'un saint ermite nommé Marin ; et il trouva dans la simplicité et la sévérité de ce nouveau directeur, de quoi satisfaire abondamment son humilité et le désir qu'il avait de faire pénitence.

Il récitait tous les jours le psautier avec lui ; et comme au commencement il faisait des fautes presque à tous les versets, Marin, pour le corriger, lui donnait un coup de baguette sur l'oreille gauche. Notre saint, après l'avoir souffert longtemps sans dire un mot, le pria un jour de vouloir bien le frapper sur l'autre oreille, parce qu'il perdait l'ouïe de celle-ci. Marin admira la patience de son disciple, et le traita dans la suite avec moins de sévérité.

Pierre Urseol, doge de Venise, étant venu trouver notre saint, résolut par son conseil de quitter une dignité qu'il avait usurpée, ayant eu quelque part à l'assassinat de Candien son prédécesseur. Etant donc sorti secrètement de Venise avec Gradenigo son ami, il vint joindre Romuald et Marin, et tous ensemble, comme ils en étaient convenus, s'embarquèrent pour passer en Catalogne, et arrivèrent au monastère de Saint-Michel de Cusan. Romuald et Marin y laissèrent Urseol et Gradenigo sous la conduite de Guérin, qui en était abbé, et se retirèrent dans un désert voisin de l'abbaye, où plusieurs personnes vinrent les joindre pour servir Dieu avec eux dans la solitude. Romuald, que Marin regardait comme son maître, fut contraint de se charger de leur conduite, quelque répugnance qu'il eût de commander. Il ne se servit de sa supériorité que pour satisfaire le désir qu'il avait de mener une vie encore plus austère. Il joignit une retraite continuelle à un jeûne très-rigoureux ; il dormait peu, et donnait à la lecture ou au travail corporel tout le temps qu'il n'employait pas à la prière.

Son application à modérer dans les autres les rigueurs de la pénitence, fait bien voir qu'il n'était austère que pour lui-même. Son zèle pour la discipline religieuse fut toujours accompagné de beaucoup de prudence et de discrétion ; et tandis qu'il

s'étudiait à imiter les plus grandes austérités des anciens solitaires de l'Orient, dont on lisait la vie, il avait grand soin d'empêcher que ses exemples ne portassent ses disciples à des excès. Cette rude pénitence ne le garantit pourtant pas de plusieurs tentations violentes qu'il eut à souffrir dans sa retraite. Le démon lui donna bien de l'exercice; mais toutes les épreuves furent toujours pour lui de nouveaux sujets de victoire, et ne servirent qu'à épurer et à perfectionner sa vertu.

Cependant saint Romuald apprit que son père, à qui Dieu avait fait la grâce de quitter le siècle et d'entrer dans la religion, succombait à la tentation d'en sortir pour retourner dans le monde. Il quitta sa solitude, vint en Italie, et sut si bien ménager cet esprit difficile et inquiet, qu'après l'avoir affermi dans sa vocation, il eut la consolation de le voir mourir saintement dans l'exercice de la pénitence.

Dès qu'on apprit que saint Romuald était en Italie, on vint de toutes parts pour se mettre sous sa conduite. Le nombre de ces nouveaux disciples fut si grand, qu'il fallut bâtir plusieurs monastères. Il fut contraint de gouverner celui de Bagni, près de Sassine. L'exacte observance de la discipline qu'il y établit, rendit sa conduite dure à plusieurs moines imparfaits; leur relâchement alla si loin, que ne pouvant plus supporter les reproches que leur faisaient les exemples édifiants de leur abbé, ils le chassèrent du monastère. Une conduite si indigne toucha si fort le saint, qu'il résolut de ne se mêler plus du salut des autres, et de ne penser désormais qu'à son propre salut. Mais Dieu lui fit connaître que ce dégoût était une tentation, et que c'était là justement ce que le démon se proposait par ces révoltes.

Il se retira cependant dans le marais de Comachio; de là, sur une butte du mont Apennin, et ensuite dans la petite île de Pérée; mais il avait beau se cacher, on venait en foule pour le trouver; il lui fallut toute l'autorité de l'empereur Othon III, et un commandement exprès de l'archevêque de Ravenne, pour se rendre aux prières des religieux de Classe, qui l'avaient choisi pour abbé. Mais il n'y eut pas plutôt rétabli l'exacte discipline, qu'ils se repentirent de leur choix et l'obligèrent de se démettre de cette charge.

Tandis que ses propres disciples refusaient de profiter de ses instructions, il faisait partout ailleurs des conversions admirables. Le comte Oliban, touché par ses paroles, quitta le monde et vint se faire religieux au mont Cassin. Tham, seigneur allemand, suivit cet exemple. Notre saint réconcilia les habitants de Tivoli avec l'empereur, et obligea ce prince d'aller nu-pieds, par pénitence, de Rome à Saint-Michel du mont Gargan, pour avoir fait mourir, contre sa parole, le sénateur Crescence.

Saint Romuald s'étant retiré a Parenzo, dans l'Istrie, y fonda un monastère; et après y avoir mis un abbé, il y demeura reclus près de trois ans. Ce fut dans cette retraite que Dieu le combla de nouvelles grâces. Il y reçut le don de prophétie et une intelligence parfaite de l'Ecriture sainte. Il répandait une si grande abondance de larmes lorsqu'il montait à l'autel, qu'il fut obligé de ne plus dire la messe en public.

Embrasé de l'amour divin, on l'entendait s'écrier cent fois le jour: « O mon doux Jésus! ô le Dieu de mon cœur! mon aimable Sauveur, douceur ineffable des saints! délices des âmes pures! doux Jésus, l'objet et la fin de tous mes désirs! »

Il lui fallut cependant quitter sa solitude pour aller fonder un monastère à Orvietto, où ayant appris le martyre de saint Boniface, son disciple, apôtre de Russie, il sentit un si grand désir de répandre son sang pour Jésus-Christ, qu'il résolut d'aller en Hongrie. Il en avait déjà reçu la mission du souverain pontife, lorque le ciel qui lui préparait d'autres croix et le destinait à fonder un nouvel ordre religieux dans l'Eglise, permit qu'il tombât malade en chemin; il fut donc obligé de retourner à Orvietto. Mais s'y trouvant accablé par la foule qui venait le voir, il se retira secrètement dans un monastère sur la montagne de Styrie. Il souffrit sans se plaindre la plus horrible calomnie, qui le fit condamner à passer six mois dans une rigoureuse pénitence. Pendant ce pénible exercice de

patience et d'humilité, il composa une *Exposition des psaumes*, que l'on garde encore à Camaldoli, écrite de sa main.

Il est surprenant qu'un homme ait pu faire tant de fondations. La plus célèbre de toutes ces saintes maisons qu'il établit, fut celle de Camaldoli en Toscane, dans les vallées de l'Apennin. L'attrait qu'il avait toujours eu pour la vie solitaire, lui fit choisir ce désert. S'étant endormi auprès d'une fontaine, il vit en songe une échelle dont le pied était appuyé sur la terre, et le haut s'élevait jusque dans le ciel, et ses religieux vêtus de blanc qui montaient sur cette échelle. Le saint s'étant éveillé ne crut pas ce songe sans mystère; il assembla quelques-uns de ses plus fervents disciples, leur donna l'habit blanc avec de nouvelles constitutions, et commença ainsi ce nouvel ordre religieux, qui depuis six cents ans fleurit dans le champ du Seigneur, se conserve encore dans toute la ferveur de cet esprit primitif qu'il a reçu de son saint fondateur, et a donné tant de saints à l'Eglise.

Saint Romuald sentant approcher sa fin, se retira de son monastère de Val de Castro, où vingt ans auparavant il avait prédit qu'il mourrait. Il fit bâtir une cellule avec un oratoire pour s'y enfermer et y garder le silence jusqu'à la mort. Quoique ses infirmités augmentasent tous les jours, il ne voulut ni se coucher sur un lit, ni rien relâcher de son jeûne et de ses austérités ordinaires. Enfin, sachant que ce jour heureux où le Seigneur devait le récompenser de tant de travaux était arrivé, il fit sortir sur le soir les deux frères qui l'assistaient, et leur ordonna de ne revenir que le lendemain : comme ils se retiraient avec regret, ils demeurèrent près de la cellule. Le saint fut quelque temps en prières; mais les frères ne l'entendant plus faire ses actes d'amour, ni soupirer, entrèrent, et trouvèrent qu'il venait d'expirer. Le bienheureux Pierre Damien, qui a écrit sa vie quinze ans après, assure qu'il avait cent vingt ans. Le grand nombre de miracles qu'il avait opérés pendant sa vie et qu'il fit après sa mort, rendit sa sainteté si éclatante, que ses disciples obtinrent du pape la permission de bâtir un autel sur son tombeau cinq ans après sa mort. On en retira le corps qui fut trouvé presque aussi sain et aussi entier qu'il l'était le jour de sa sépulture. Dès l'année 1032 on célébra solennellement, avec l'autorité du saint-siége, sa fête le 19 juin, qui était le jour de sa mort. L'an 1466, c'est-à-dire quatre cent trente-quatre ans après la première translation de ce saint corps, on le trouva encore tout entier. Comme sa fête concourait avec celle des saints Gervais et Protais, Clément VII la fixa au 7 février, qui était le jour de la principale translation de ses reliques.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ROMUALD.

Texte : *Dedit Dominus ipsi fortitudinem, et usque in senectutem permansit illi virtus, ut ascenderet in excelsum terræ locum; et semen ipsius obtinuit hereditatem, ut viderent filii Israël quia bonum est obsequi sancto Deo.* (Eccli., XLVI, 11.)

Ier POINT. — PERSÉVÉRANCE DANS LE BIEN.

Saint Romuald a employé cent ans à servir Dieu dans la religion, à régler ses mœurs et à vivre de l'esprit; car il se retira à l'âge de vingt ans dans un monastère de saint Benoît pour déplorer les vanités du siècle et le malheur des duels où son père s'était engagé; et là, s'étant une fois consacré au service de Dieu, il continua toujours dans la pratique de toutes les vertus jusqu'à l'âge de cent vingt ans. Si bien qu'il pouvait dire avec David : « Vous avez comblé ma vieillesse de vos miséricordes : *Senectus mea in misericordia uberi* (Ps. XCI, 11), ô Dieu des vertus, et vous avez conduit tous mes pas dans le chemin de la perfection. »

Admirons sa persévérance, et déplorons devant Dieu notre légèreté et notre inconstance dans le bien. Ne souhaitons pas le grand âge de saint Romuald, mais sa grande sainteté. (*Lib. I de Imitat. Christi*, c. XXIII). Que nous servira de vivre longtemps, si nous nous corrigeons si peu? Hélas! la longue vie ne diminue pas toujours nos fautes, et souvent même elle les augmente. Plût à Dieu que nous eussions vécu un seul jour! Prions ce grand saint qu'il nous obtienne une telle vigueur d'esprit, que nous ne tombions jamais dans le relâchement, ni dans l'oubli de Dieu et de notre perfection. Que si par malheur nous y étions déjà retombés, relevons-nous dès ce moment, et ne différons pas un seul jour, puisque nous ne pouvons pas nous promettre une seule heure. Combien cette vaine espérance en a-t-elle trompé d'autres, qui ont vu finir leur vie lorsqu'ils y pensaient le moins!

IIe POINT. — AUSTÉRITÉS DE SAINT ROMUALD.

Ce grand saint a passé un siècle entier dans une si grande régularité et dans une si rigoureuse mortification de son corps et de ses sens, qu'il paraissait plutôt un ange qu'un homme. Il demeura sept ans enfermé dans une caverne, gardant un silence perpétuel. Il avait trois haires fort rudes qu'il changeait de mois en mois; il ne vivait que d'herbes et de légumes, et il traitait si rudement son corps, qu'il ne semblait pas être de chair. Il brûlait du désir du martyre, qu'il alla chercher dans la Hongrie; mais ne l'y trouvant pas, il changea le martyre de sang en celui d'une très-longue et très-austère pénitence, qui attira beaucoup d'âmes à l'imitation de ses vertus. L'empereur Othon III en conçut même tant d'estime et de respect, qu'il alla nu-pieds de Rome jusqu'au mont Gargan pour faire pénitence, et se retira au monastère Classence où il passa le carême, jeûnant, portant la haire et couchant sur une paillasse. Ce grand exemple en porta plusieurs de sa cour à se faire religieux, entre lesquels étaient Boniface son parent, et Busclavin, fils du roi d'Esclavonie. Pour lui, ayant un empire à gouverner, il ne quitta ce saint lieu qu'avec regret, enviant le bonheur de ceux qui vivaient sous la conduite de notre saint, et disant en soi-même : « O mon âme, que tu serais heureuse, si tu logeais dans un corps aussi saint et aussi mortifié que celui de ce bon père! Que tout le monde écoute cette voix. Un empereur ne croit pas que son âme puisse loger dans un plus auguste domicile que dans le corps d'un religieux couvert d'un cilice, atténué de jeûnes, et accablé de maladies et de mortifications continuelles : » *Audi, orbis. Cæsaris anima non credidit augustius se posse habitare, quam in religiosi hominis corpusculo.* (*Fasti Mariani*, 19 *junii.*) Il ne se trompait pas, puisque c'était un temple digne de la présence de Dieu même qui le choisit pour sa demeure. Celui de saint Romuald fut trouvé tout entier, près de cinq cents ans après sa mort. Peut-on douter, après cela, qu'il n'ait été le temple et la demeure du Saint-Esprit.

IIIe POINT. — SAINT ROMUALD FONDATEUR DES CAMALDULES.

Ce grand saint ayant exactement gardé la règle de saint Benoît jusqu'à l'âge de cent deux ans, mérita d'être lui-même fondateur d'un saint ordre, dont les religieux conservent depuis six cents ans l'héritage, vivant dans une exacte observance d'une règle très-austère, qui fait voir la force de la grâce et la vigueur de l'esprit qui les anime. Ce fut sur le mont Apennin qu'il établit le premier monastère, au lieu même où il eut cette vision miraculeuse d'une échelle, par laquelle ses religieux vêtus de blanc montaient de la terre au ciel, lieu qu'il demanda au comte Maldule, et qui donna le nom de *Camaldules* à son ordre qu'il a rendu célèbre par sa vertu.

Prions ce grand saint qu'il nous obtienne l'esprit de mortification, pour châtier notre corps et le soumettre à l'esprit. C'est assurément l'échelle par laquelle il faut monter au ciel, si nous voulons y être bien reçus. Si le Maître a jugé que la

mortification était digne de sa personne, comment est-ce que le serviteur l'estime indigne de lui? Nous nous trompons, nous nous trompons. Celui qui ne garde pas les commandements du Seigneur, ne doit pas s'attendre à ses promesses : *Si dignum Dominus pati duxit, pati servum quomodo videtur indignum? Erramus, erramus. Qui non facit quod jussit Dominus, gratis sperat quod Dominus promisit.* (S. Chrysolog., *Serm.* 2.)

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Congregavit plurimam multitudinem et obturaverunt cunctis fontes, et rivum qui fluebat in medio terræ. (II Paralip., XXXII, 4.)

Ædificavit agens industrie omnem murum qui fuerat dissipatus. (Id., *ibid.*, 5.)

In omnibus operibus suis fecit prospere quæ voluit. (Id., *ibid.*, 30.)

Instauravit altare Domini, et immolavit super illud victimas et pacifica et laudem. (Id., XXXIII, 16.)

Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. (Ps. LIV, 8.)

Ecce servus meus, suscipiam eum; electus meus complacuit sibi in illo anima mea. (Ps. XLII, 1.)

Nouveau Testament. — Vox clamantis in deserto. (Matth., II, 1.)

Ductus est in desertum a Spiritu. (Id. IV, 1.)

Quid existis in desertum videre? Hominem mollibus vestitmentis indutum? Ecce qui in veste pretiosa sunt et deliciis, in domibus regum sunt. (Luc., VII, 25.)

Mortui estis et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. (Col., III, 3.)

Quibus dignus non erat mundus, in solitudinibus erantes, in montibus et speluncis et in cavernis terræ. (Hebr., XI, 38.)

2. — SS. PÈRES.

Beatus monachus qui se omnium peripsema id est abjectissimum reputat. (S. Nilus, *Parœnes.*)

O monache! si incœpisti ædificare, perfice; si non incepisti, incipe. Si obtulisti florem juventutis tuæ diabolo, saltem faciem senectutis tuæ immolare non differas Christo. (S. Augustin., *Serm. ad Fratres in Eremo.*)

Monachorum vita, angelicæ vitæ imitatio est. (*Vitæ, Patr., in vita S. Barlaam et Josaphat.*)

Consolando, exhortando, increpando agis opus tuum, portas onus tuum; et portans, sanas quos sanandos portas. (S. Bernard., *Ep.* 73 *ad Pamualdum, abbat.*)

3. — COMPARAISONS.

1. AQUILA. Fuit quasi aquila ille Romualdus, nam ut res felicius, faciliusque fieret, quod verbo docebat, suos velut aquila pullos ad volatum exemplo provocans, operibus commonstrabat.

2. MURUS. Hic murus est super quem Deus argentea miraculorum ædificavit propugnacula.

3. DUX, MAGISTER fuit ordinis Camaldulensis.

4. LILIUM. Est gentis candidæ patriarcha.

5. VAS ELECTUM. Hic est vas electum repletum Spiritu sancto.

6. JOANNES BAPTISTA. Ut Joannes Baptista fuit, nam in eremo vivit, in eremo nutritur, Christumque expectat in solitudine. (S. Chrysost., *Hom. de Joanne Bapt.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

DÉTACHEMENT. Issu d'une famille ducale, il connut bientôt le néant des grandeurs et des plaisirs et quitta tout pour la vie religieuse.

VERTUS de la vie érémitique et cénobitique. Il pratiqua les vertus de cette double vie et voulut que ses disciples fussent à la fois ermites et cénobites.

RÉGULARITÉ. Il était inflexible en tout ce qui concernait l'observation de la règle.

SAINTE ACTIVITÉ. Il est surprenant que

ce saint religieux ait pu faire à lui seul un si grand nombre de fondations.

SAGESSE. Il ajouta aux règles de saint Benoît les plus sages observances pour sa congrégation des Camaldules, devenue si célèbre.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

VIE ACTIVE ET CONTEMPLATIVE.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — S. ROMUALD FUT UN MODÈLE DE LA VIE ACTIVE.

Subdivisions : 1. Ses nombreux voyages dans l'intérêt de la foi. — 2. Ses innombrables fondations de monastères.

2e POINT. — S. ROMUALD FUT UN MODÈLE DE LA VIE CONTEMPLATIVE.

Subdivisions : Il fut à la fois : 1. Ermite. — 2. Cénobite. — 3. Reclus.

Trois genres de vie contemplative par excellence qu'il pratiqua lui-même et qu'il établit dans sa congrégation des Camaldules.

—

IIe PLAN.

MORT ET VIE SPIRITUELLES.

(Le même.)

TEXTE : *Mortui estis et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* (Coloss., III, 3.)

1er POINT. — MORT SPIRITUELLE DU SAINT.

Subdivisions : 1. Il meurt aux honneurs du monde. — 2. Il meurt aux joies de la famille. — 3. Il meurt aux biens de la terre.

2e POINT. — VIE SPIRITUELLE DU SAINT.

Subdivisions : Il vit avec Dieu dans le désert : 1. Par l'oraison. — 2. Par la mortification. — 3. Par l'obéissance aux règles monastiques. — 4. Par le progrès dans la perfection.

6. — ENCOMIA.

1. CUM MARTYRII CUPIDUS IN HUNGARIAM PROFICISCERETUR, EUM MORBUS AB ITINERE REVOCAVIT.

Pannonicas sese confert Romualdus in oras,
Laurea ut illustri funere serta metat;
At fractos toties languor gravis occupat artus
Optatum quoties carpere tentat iter,
Externas palmarum avidus cur tendis in oras,
Dive? Magis claras patria terra dabit
Barbarus uno ictu vitam tibi tolleret ensis,
At mors in claustro te diuturna manet.

2. SCALAM A TERRA CŒLUM PERTINGENTEM PER QUAM HOMINES IN VESTE CANDIDA ASCENDEBANT, PER VISUM CONSPEXIT.

Ut superos phlegræa phalanx rescinderet axes
Sacrilega montes struxit ad astra manu;
Sanctius ut soboles tua, Dive, oppugnet Olympum,
Montibus aggestis plus tua scala valet.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES.

S. PIERRE DAMIEN. — Vita S. Romualdi.
RAZZI. — Vies des Saints de l'ordre des Camaldules, en 1600. 2 vol. in-4°.
THOMAS DE MISIS. — Id.

HISTORIENS.

FLORENTIN. — Histoire des Camaldules, 1575 et 1579, in-4°.
MITTARELLI. — Annales des Camaldules, 4 vol. in-fol.
COSTADONI. — Id.

8 MARTYROLOGE. — S. Romuald, ab. — S. Augule, év. — S. Audacte, m. — S. Théodore, id. — S. Moïse, év. — S. Richard, roi d'Anglet. — Sainte Julienne, veuve. — S. Chryseuil, év. — S. Amance, m. — S. Meldan, év. — S. Amelvin, ab. — S. Trésain, pr. — Sainte Léobette.

---

8 février. — SAINT JEAN DE MATHA,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES TRINITAIRES (L'AN 1213).

VIE DE SAINT JEAN DE MATHA.

Jean de Matha naquit à Faucon, sur les frontières de la Provence, vers le milieu du douzième siècle, et selon plusieurs agiographes, l'an 1160. Ses parents étaient distingués par leur noblesse et par leur piété. Un vœu de sa mère le consacra dès sa naissance au Sauveur. Son père, nommé Euphémius, prit un soin particulier de son éducation. Jean fit ses études à Aix, où il se perfectionna dans

les lettres et dans la pratique des vertus chrétiennes. Il employait au soulagement des pauvres, une partie considérable de l'argent qu'il recevait de sa famille. Il allait régulièrement tous les vendredis à l'hôpital pour y servir les malades et panser leurs plaies.

De retour dans la maison de son père, il se retira dans un petit ermitage qui n'était pas éloigné de Faucon ; mais il n'y trouva pas cette solitude entière après laquelle il soupirait. Les fréquentes visites de ses amis lui donnant des distractions continuelles, il quitta sa cellule; et peu de temps après son père l'envoya à Paris pour y étudier la théologie. Il y prit le bonnet de docteur ; il fut ordonné prêtre et célébra sa première messe dans la chapelle de l'évêché. Maurice de Sully, qui occupait alors le siége de la capitale, les abbés de Saint-Victor et de Sainte-Geneviève et le docteur de l'Université, voulurent y assister. Ce fut ce jour-là même, qu'en célébrant l'auguste sacrifice, le saint forma la généreuse résolution de travailler à racheter les chrétiens qui gémissaient dans l'esclavage chez les nations infidèles. Il entendit parler d'un saint ermite nommé Félix de Valois, qui vivait dans une forêt près du bourg de Gandelu, au diocèse de Meaux. Il alla le trouver aussitôt, et se mit sous sa direction. Félix le regarda moins comme son disciple que comme un compagnon que le ciel lui avait envoyé. Ils embrassèrent ensemble les plus rigoureuses austérités. Leurs veilles étaient longues, leurs jeûnes presque continuels, leur vie toute contemplative.

Un jour que, sur le bord d'une fontaine, ils s'entretenaient ensemble, Jean fit part à Félix de la pensée qui lui était venue le jour de sa première messe, de se consacrer à la délivrance des chrétiens qui languissaient dans les fers des musulmans. Félix offrit de s'associer à cette sainte et généreuse entreprise. Quelques jours après, ils se mirent en chemin pour Rome. Ils partirent vers la fin de l'an 1197. Innocent III, instruit de leur pieux dessein par des lettres de l'évêque de Paris, les fit loger dans son palais, leur accorda plusieurs audiences particulières, assembla ensuite les cardinaux et quelques évêques dans le palais de Saint-Jean de Latran, indiqua un jeûne et des prières particulières; et considérant l'utilité que l'Eglisa devait retirer de l'institut projeté, il le reçut et Jean fut déclaré premier ministre général de l'ordre dont il était le fondateur. L'évêque de Paris et l'abbé de Saint-Victor furent chargés d'en dresser la règle, que le pape approuva par une bulle de l'an 1198. Le souverain pontife voulut que les nouveaux religieux portassent l'habit blanc avec une croix rouge et bleue sur la poitrine, et qu'ils prissent le nom de frères de l'*Ordre de la Sainte-Trinité*. Quelque temps après il confirma le même institut, et lui accorda de nouveaux priviléges, l'an 1209.

Jean et Félix ayant pris congé de Sa Sainteté, retournèrent en France. Philippe-Auguste favorisa par ses libéralités l'établissement de leur ordre dans son royaume. Gaucher III, seigneur de Châtillon, aïeul de Gaucher V, qui fut connétable sous Philippe le Bel, leur donna, pour y bâtir un couvent, le domaine appelé *Cerfroid*, en latin *de Cervo frigido*, dans la Brie, sur les confins du Valois. C'était le lieu même où Jean de Matha et Félix de Valois avaient concerté le premier plan de leur institut. Ils y jetèrent les fondements d'un monastère, qui passa depuis pour le chef-lieu de l'ordre des trinitaires. Ils bâtirent encore d'autres monastères en France. Plusieurs de leurs disciples suivirent les comtes de Flandre et de Blois dans les guerres de la Palestine. L'occupation de ces religieux, dans les croisades, était d'instruire les soldats, de soigner les malades, de racheter les captifs faits par les Sarrasins. Le pape écrivit à Miramolin, roi du Maroc, pour lui recommander les deux trinitaires qui furent envoyés dans ses Etats, l'an 1201 de Jésus-Christ. Cette lettre produisit un heureux succès; les deux religieux rachetèrent cent-quatre-vingt-six esclaves chrétiens. L'année suivante, Jean de Matha alla lui-même à Tunis, où il en délivra cent dix. Il se rendit ensuite en Provence, où il recueillit des sommes considérables qui lui servirent à obtenir la liberté d'un grand nombre de malheureux que les Maures d'Espagne retenaient dans les fers, Le nouvel ordre acquit bientôt par ses œuvres une grande réputation; et le bien qui résultait de cet

institut pour la religion et pour l'humanité, inspira depuis à saint Pierre Nolasque d'en fonder un second à peu près sur le même plan.

Jean de Matha fit un second voyage à Tunis l'an 1210. Lorsque les mahométans virent le saint s'embarquer avec les cent vingt esclaves qu'il avait rachetés, ils ôtèrent le gouvernail du vaisseau, et en déchirèrent les voiles, afin qu'il pérît au milieu des flots. Jean, plein de confiance en Dieu, fit tendre les manteaux de ses compagnons en forme de voiles; il se mit à genoux sur le tillac, le crucifix à la main, chantant des psaumes durant tout le trajet. L'événement prouva qu'une foi vive n'est jamais sans récompense. La navigation fut heureuse, en peu de jours le vaisseau aborda au port d'Ostie. Le saint se rendit à Rome, et comme sa santé dépérissait sensiblement, et que ses forces l'abandonnaient chaque jour, il passa dans cette ville les deux années qui lui restaient encore à vivre. Il succomba sous le poids de ses travaux et de ses austérités, le 21 décembre 1213, à l'âge de soixante et un ans. Il fut enterré dans l'église de Saint-Thomas, où l'on voit encore son tombeau; mais son corps a été transporté en Espagne. Le pape Innocent XI a fixé la fête de saint Jean de Matha au 8 février.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN DE MATHA.

TEXTE : *Vendite quæ possidetis, et date eleemosynam.*
(Luc., XII, 33.)

Dieu réserve de si magnifiques récompenses aux œuvres de la charité, qu'il ne craint pas de nous exhorter à tout sacrifier pour les mériter. Mais s'il n'est pas donné à tous d'avoir le courage de supporter les conseils évangéliques, il est des devoirs de charité que chaque chrétien est tenu de remplir. Rien de plus efficace pour nous porter à observer au moins la charité strictement obligatoire, que l'exemple de ces grandes âmes qui ont poussé la charité de conseil jusqu'au plus sublime héroïsme.

Saint Jean de Matha est un de ces héros du christianisme; apprenons à son école ce dont est capable un cœur d'homme en qui brûle le feu de l'amour divin. Considérons sa merveilleuse charité dans l'institution de l'ordre des Trinitaires, qui eut un double but : *Liberté des corps*, première partie; *liberté des âmes*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — LIBERTÉ DES CORPS.

Le saint dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la mémoire n'est pas seulement un illustre serviteur de Dieu, un prêtre d'une haute sainteté, mais encore un bienfaiteur de l'humanité, un de ces hommes extraordinaires que le monde même est forcé de respecter et d'admirer. Là tout est grand, sublime, héroïque, et le vice même se trouve confondu à la vue des œuvres d'une telle vie.

Jean de Matha, né à Faucon, en Provence (1161), fut consacré au Seigneur dès sa naissance par un vœu. Il passa sa jeunesse dans des études fortes et consciencieuses, qu'il savait adoucir par les exercices de la plus tendre piété. Reçu docteur en théologie et devenu prêtre, il eut, le jour même de sa première messe, une inspiration d'en haut qui le poussait à consacrer ses talents, ses forces et sa vie au rachat des esclaves chrétiens qui étaient entre les mains des peuples barbares. Cette généreuses pensée ne le quitta pas un instant. Un jour Dieu lui envoya un ami capable de la comprendre; c'était un saint ermite, Félix de Valois, qui vivait dans une forêt du diocèse de Meaux. Ils ne voulurent cependant rien entreprendre sans avoir consulté Dieu et son représentant sur la terre. C'est pourquoi ils s'unirent dans une prière fervente, afin que le ciel leur vînt en aide. Plus convaincus que jamais qu'il ne pouvait que bénir leur œuvre, ils partirent pour Rome (1197) pour soumettre leur hardi projet à l'appréciation du chef de

l'Eglise. C'était alors Innocent III. Accueillis comme deux anges du ciel, ils obtinrent de fonder un nouvel institut religieux sous le nom d'*Ordre de la Sainte-Trinité* (1198), qui fut confirmé par une bulle en date de l'année 1209.

Avec le consentement du roi Philippe-Auguste et le concours charitable de Gaucher III, seigneur dé Châtillon, ils bâtirent leur premier monastère à Cerfroi, près de Meaux. Ce fut toujours là le chef-lieu de l'ordre. Bientôt leur vint une foule de disciples. Jean de Matha, nommé premier ministre général, put déjà envoyer en 1201 deux de ses religieux dans le Maroc (Afrique); ils eurent le bonheur de racheter cent quatre-vingt-six esclaves chrétiens. Lui-même en racheta l'année suivante cent dix à Tunis. En 1210, après avoir recueilli de riches aumônes pour cette œuvre de miséricorde, il retourna à Tunis et eut beaucoup à souffrir de la part des mahométans. Revenu à Rome, il y succomba sous le poids de ses travaux et de ses austérités, le 21 décembre 1213.

Quelle admirable institution que celle qui envoie et sacrifie des hommes libres au rachat des captifs, et ramène au sein de la civilisation des êtres chéris que la barbarie traitait comme des animaux! Quelle gloire pour l'Eglise d'avoir su inspirer de tels sentiments à ses enfants?

IIe PARTIE. — LIBERTÉ DES AMES.

Mais ce n'est pas seulement une œuvre de philanthropie que saint Jean de Matha entendait faire en se dévouant au rachat des esclaves de l'Afrique; les saints élèvent plus haut leurs pensées. Ce qui l'affligeait le plus, c'était de voir entre les mains des infidèles des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, des âmes exposées à perdre la foi, à être corrompues au milieu d'une nation d'une extrême corruption de mœurs; des âmes, enfin, qui finissaient souvent par devenir infidèles elles-mêmes, étant privées de tous les secours de la religion: telle est la partie principale et surnaturelle de cette œuvre de miséricorde. C'était rendre aux âmes la liberté des enfants de Dieu, la liberté de le servir, la liberté de rester pures, la liberté de faire leur salut. Ah? combien de ces âmes glorifient aujourd'hui au ciel leur généreux libérateur et tous ces courageux enfants de saint Jean de Matha, qui depuis ont osé quitter leur patrie, passer les mers et s'en aller à la recherche des brebis égarées au milieu des barbares ennemis de Jésus-Christ.

M. F., nous pouvons et nous devons imiter d'une certaine manière cette œuvre de miséricorde. Tous les sauvages ne sont pas en Afrique. Nous en avons malheureusement en France qui semblent être de la même race, qui, sous une autre forme, exercent la même tyrannie sur les corps et sur les âmes. Il y a parmi nous des maîtres durs et impitoyables qui usent de toutes sortes de vexations contre les pauvres qui les servent; il y a parmi nous des hommes qui ne sont chrétiens que de nom, mais qui ont toute la dureté du musulman envers leurs inférieurs, leurs journaliers, leurs domestiques et les indigents qui les entourent, et qui sont attachés à leur char comme des esclaves. Nous pouvons parfois les délivrer de ce joug en leur procurant une position meilleure; nous pouvons adoucir leur esclavage en leur inspirant la patience chrétienne, qui apprend à souffrir avec mérite; parfois nous pouvons, soit par notre influence directe, soit par notre exemple, ramener leurs maîtres inhumains à des sentiments plus charitables: nous aurons ainsi délivré les corps d'un dur esclavage.

Nous pouvons même quelquefois délivrer des âmes des dangers qui menacent leur salut. Il y a parmi nous des impies, des corrupteurs de la jeunesse, des pervertisseurs d'âmes, des infâmes qui s'en vont, l'argent en main, marchander des âmes, acheter la liberté des enfants de Dieu, abuser de la faiblesse et de la pauvreté pour arracher l'honneur et la vertu à ces chrétiens qui les servent. Ah! quel crime! quelle honte! quelle responsabilité! Nous le savons, nous le voyons, nous pouvons souvent arracher ces pauvres et timides colombes d'entre les serres du vautour. Une simple parole, un bon conseil, quelquefois une faible aumône peu-

vent racheter cette âme, la retirer du danger, la faire sortir de cette maison de corruption et la garantir pour toujours des périls de sa situation : *Date eleemosynam.* Ah ! faisons cette sublime aumône à ces pauvres de Jésus-Christ ! Saisissons avec empressement les occasions de sauver des âmes, cherchons-les même, et ramenons-les au bon Pasteur ; car il est dit que celui qui aura sauvé l'âme de son frère, aura mis la sienne en sûreté : *Date eleemosynam.* Donnez cette aumône à Jésus-Christ.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter.. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Redîmet Dominus captivitatem tuam et miserebitur tuî. (Deuter., xxx, 3.)

In convertendo Dominus captivitatem Sion, facti sumus consolati. (Ps., cxxv, 1.)

Illi sunt viri misericordiæ quorum potestates defuerunt, cum semine eorum permanent bona. (Eccl., xliv, 10.)

Nouveau Testament. — Quod uni ex minimis istis fecistis, mihi fecistis. (Matth., xxxv, 40.)

Cum liber essem ex omnibus, omnium me servum feci, ut plures lucrifacerem. (I Cor., ix, 19.)

Caritas Christi urget nos. (II Cor., v, 14.)

Vinctis compassi estis. (Hebr., x, 34.)

Mementote vinctorum. (Id., xiii, 3.)

2. — SS. PÈRES.

Redimere ab hoste captivos, magnanime opus est. (Lactant., *in Epitome.*)

Præcipua liberalitas, redimere captivos, et maxime ab hoste barbaro ; qui nihil deferat humanitatis ad misericordiam nisi quod avaritia reservaverit ad redemptionem. (S. Ambros., *de Offic.*, l. II, c, 15.)

Nulla omnino re perinde ut misericordia Deus conciliatur, quandoquidem nec aliud quicquam Deo magis proprium est, quippe quam misericordia et veritas præcedant. (S. Greg. Naz., *Orat. de paup. Amore.*)

Misericordiæ virtus tanta est ut sine illa cæteræ etsi sint, prodesse non possunt. (S. Leo, *in Serm. Apostol.*)

Misericordia largior ubi fides est promptior, nihil tam commendat christianum quam miseratio caritatis. (S. Ambr., *de Offic.*)

Tanto quisque perfectior est, quanto perfectius sentit dolores alienos. (S. Greg., *in Moral.*, l. XIX.)

3. — COMPARAISONS.

1. De même que Dieu avait donné à Moïse la mission de retirer son peuple de la captivité, de même il a donné à saint Jean de Matha la mission de retirer de l'esclavage des milliers de chrétiens délaissés.

2. Semblable au bon pasteur qui parcourt les monts pour retrouver la brebis égarée, notre saint parcourt les plages lointaines pour y découvrir les brebis infortunées qu'un loup ravisseur y a emportées.

3. Tertullien parlant des prisons et des chaînes des premiers chrétiens destinés au martyre, les appelait des académies où ils se préparaient à de plus grands tourments, saint Jean de Matha regardait ainsi les fers de la captivité à laquelle il exposait lui et ses religieux en instituant son ordre.

4. Saint Pierre étant en prison, l'Eglise se mit en prières pour obtenir de Dieu sa délivrance. Aussitôt un ange fut envoyé pour briser ses fers. La divine Providence envoie de même saint Jean de Matha comme un ange pour délivrer ceux des membres de l'Église qui étaient chargés de chaînes dans les prisons des barbares.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Humilité. Il refusa constamment le bonnet de docteur et la pourpre romaine.

Pureté. Il fit vœu de chasteté dès ses plus tendres années devant une image de la sainte Vierge.

Mortification. Les jeûnes, le cilice, les disciplines sanglantes, les veilles, les chaînes de fer étaient les moyens qu'il employait pour dompter son corps qu'il regardait comme son plus grand ennemi.

Zèle. Il disait souvent comme saint Paul qu'il désirait être anathème pour ses frères, tant il avait à cœur le salut des âmes.

CHARITÉ PARFAITE. Son amour pour les captifs fut sa vertu de prédilection : genre de charité des plus parfaits.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

LIBÉRATEUR ET APOTRE DES CAPTIFS.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — S. JEAN DE MATHA, LIBÉRATEUR DES CAPTIFS.

Subdivisions : 1. Il fait connaître au monde leur déplorable état. — 2. Il recueille des aumônes pour leur rachat. — 3. Il institue un ordre spécial pour leur délivrance. — 4. Il va lui-même à leur recherche et traiter de leur rançon.

2e POINT. — S. JEAN DE MATHA, APÔTRE DES CAPTIFS.

Subdivisions : 1. Il les console dans leur captivité. — 2. Il les fortifie dans la foi. — 3. Il convertit les renégats.

—

IIe PLAN.

DE L'ORDRE DE LA TRINITÉ.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — ORIGINE ET OPPORTUNITÉ DE CET ORDRE.

Subdivisions : 1. Son origine. — 2. Son but.

2e POINT. — SON OPPORTUNITÉ ET SA PERFECTION.

Subdivisions : 1. Son opportunité. — 2. Sa perfection.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

ROBERT GAGUIN, général des Trinitaires.	— Vie de saint Jean de Matha, en 1490.
DIDACUS GUSMAN.	— Id.
LE P. MACEDO.	— Id.
LE P. ÉLIE DE ROCHEFORT.	— Id.

HISTORIOGRAPHES.

LE P. FRICQUERAS CARPI.	— Chroniques.
LE P. LOPÈS.	— Id.
BARO.	— Annales de l'ordre.
HELYOT.	— Hist. des ordres religieux.
INNOCENT III.	— Bulles.
BZOVIUS.	— Supplément aux Annales de Baronius.
VALERIUS ANDREAS	— Bibliothèque belge.

7. MARTYROLOGE. — SS. Paul, Lucius et Cyriace, mm. — SS. Denis, Émilien et Sébastien, id — Sainte Corinthe, m. — Plusieurs saints martyrs. — S. Juventius, év. — S. Honorat, id. — S. Paul, id. — S. Étienne de Muret. — S. Jean de Matha. — S. Mairigos. — S. Jacut, ab. — S. Cutmer, conf.

---

9 février. — SAINTE APOLLONIE, vierge et martyre,

(*vulgairement* SAINTE APOLLINE) L'AN 249.

VIE DE SAINTE APOLLONIE.

Un poëte d'Alexandrie, qui se vantait de prédire l'avenir, s'étant servi du prétexte de la religion pour animer le peuple contre les chrétiens, la persécution s'alluma contre eux dans cette ville sous le règne de Philippe. Les idolâtres se saisirent d'abord d'un vénérable vieillard nommé Métras ou Métrius, qui, refusant de blasphémer contre le vrai Dieu, fut lapidé après avoir souffert divers tourments. Une femme chrétienne, nommée Quinta, pour n'avoir point voulu sacrifier aux idoles, fut traînée sur les pierres, et souffrit enfin le même genre de mort que Métras. Toute la ville était dans la confusion ; on arrachait avec violence les chrétiens de leurs maisons, on les dépouillait de leurs biens dont la perte les touchait peu ; leur constance dans les tourments égalait leur désintéressement. Un saint homme, nommé Sérapion, fut précipité du haut de sa maison dans la rue, où il consomma son martyre. Les païens avaient allumé un grand feu hors de la ville, et menaçaient d'y jeter une vierge nommée Apollonie, que

son grand âge et sa vertu rendaient également respectable. On exigeait qu'elle proférât certaines paroles impies. Elle demanda quelque temps, comme pour délibérer sur le parti qu'elle avait à prendre; mais on ne l'eut pas plutôt laissée en liberté, qu'elle se précipita elle-même dans les flammes du bûcher, où elle rendit son âme à Dieu.

Si les Pères ont loué son courage, c'est qu'ils présumaient, avec saint Augustin, qu'elle avait agi par une inspiration particulière du ciel, ou du moins que son action était l'effet d'une pieuse simplicité qui avait pour principe la ferveur du zèle et de la charité. Ce serait donc en vain qu'on voudrait s'autoriser de l'exemple de sainte Apollonie pour justifier le suicide. Nous pouvons voir arriver avec plaisir la fin de notre vie, lorsque nous sommes éprouvés par l'infortune ou la persécution; ce fut ainsi que les martyrs se réjouirent de verser leur sang pour entrer plus vite dans l'éternité; mais il est défendu à l'homme de concourir lui-même à sa destruction. Le prétendu héroïsme des Grecs et des Romains, qui se donnaient la mort pour s'affranchir des misères temporelles, ne fut qu'une véritable lâcheté ou un affreux désespoir. L'héroïsme consiste à montrer dans les souffrances et dans l'humiliation une âme intrépide et supérieure à tous les coups de l'adversité. Quels que soient les malheurs que l'homme éprouve, il doit toujours se souvenir qu'il n'est que le dépositaire de sa vie; que la quitter sans l'ordre de Dieu qui nous l'a confiée, c'est un attentat contre ses droits les plus sacrés, contre ceux de la société à laquelle il se doit, et qu'enfin il y a souvent plus de courage et plus de mérite à vivre qu'à mourir.

On voit à Rome une église fort ancienne qui porte le nom de Sainte-Apollonie. Dans plusieurs contrées de l'Occident sont aussi des églises et des autels dédiés sous son invocation. Les *Actes* que nous avons de sainte Apollonie n'ont aucun caractère d'authenticité. On y lit qu'elle fut martyrisée à Rome, tandis que saint Denys d'Alexandrie nous apprend qu'elle souffrit le martyre dans cette dernière ville. (Voyez sa *Lettre à Fabius, évêque d'Antioche,* dans l'édition d'Eusèbe donnée par Valois.)

PANÉGYRIQUE DE SAINTE APOLLONIE.

TEXTE : *Exierunt obviam sponso et sponsæ.*
(Matth., XXV, 1.)

Ce que la philosophie païenne n'a pas soupçonné, ce que les Juifs charnels n'ont jamais compris, l'Église de Jésus-Christ l'a réalisé; je veux parler de ce chef-d'œuvre de la grâce que l'on appelle vierge et martyre. Vierge par amour pour Dieu, martyre pour professer sa foi aux yeux des hommes. C'est avec cette double auréole que sainte Apolline se présenta à Jésus-Christ son époux et à l'Église, épouse du Sauveur. Elle a été du nombre de ces vierges sages qui ont préparé leur lampe pour l'arrivée de l'époux, qui ont pu lui offrir avec un cœur pur et sans tache les œuvres d'une sainte vie. Voilà, M. F., ce qu'en ce jour nous venons méditer ici et c'est tout le dessein que je me propose dans cet entretien : *Pureté de vie de sainte Apolline,* première considération; *courage de sa mort,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — DURETÉ DE VIE DE SAINTE APOLLINE.

Sainte Apolline vivait dans une grande ville (Alexandrie) où les occasions du vice étaient fréquentes et faciles; elle vivait de plus, dans une société corrompue, à une époque (troisième siècle) où le paganisme luttait avec fureur contre le petit troupeau de chrétiens disséminés dans le monde; la facilité du mal, l'entraînement de l'exemple, les furieuses tentations de la jeunesse, les cruelles persécutions exercées contre les fidèles, tout semblait se réunir pour la perdre. Et, cependant elle fit si bonne garde contre elle-même et contre le monde, qu'elle sut

conserver intactes sa jeunesse et sa vie entière. Elle avait donné à Dieu son cœur tout entier, et elle ne le lui reprit jamais. Toujours attentive à l'arrivée de son divin époux, elle ne laissa jamais s'éteindre cette vive lumière de la foi et de la grâce qui éclaire l'âme au milieu de la nuit des passions humaines. Elle arriva ainsi à un âge avancé sans avoir à rougir un instant ni devant Dieu, ni devant les hommes. Elle n'avait pas, quand vint l'époux, à trembler comme les vierges folles et à demander aux vierges plus prévoyantes le secours de leur lumière et de leurs bonnes œuvres. Prière, hélas! bien tardive, intempestive, insensée, inutile quand on n'a pas préparé son cœur et sa vie à comparaître devant Dieu.

Tel est le premier exemple que donne à la jeunesse et à l'âge mûr cette vierge incomparable dont la vie tout entière ne fut qu'une longue préparation à la venue de Jésus-Christ.

M. F., que de fois n'entendez-vous pas dire autour de vous : Ah! il est bien difficile de se maintenir aujourd'hui au milieu d'un monde si corrompu! Les dangers sont partout! impossible de les éviter. Puis on se jette corps et âme dans le torrent de la corruption qui perd tant d'âmes qui eussent pu être si grandes et si belles aux yeux de Dieu. Ce langage, M. F, ne sauvera personne; le monde d'aujourd'hui est corrompu, je le veux bien, mais une chose bien certaine, c'est que les âmes qui veulent se conserver pures, se conservent; il ne se perd que celles qui veulent se perdre. Voyez donc les saints! voyez ce qu'étaient les hommes qui vivaient autour d'eux : souvent ce fut une société encore barbare, une société païenne ou impie, mais toujours mille fois plus corrompue que celle de nos jours. Et cependant, au milieu de ces éléments d'une corruption universelle, les saints savaient se maintenir intacts et purs comme des anges.

Bien plus, une foule de saints n'avaient pas les mêmes secours que vous : instructions continuelles; parents chrétiens, bons exemples, écoles régulières et chrétiennes, prêtres instruits et dévoués, voilà de ces grâces extérieures qui manquaient à plus d'un; mais ils savaient y suppléer par leur propre vigilance, par leur scrupuleuse fidélité aux grâces extérieures, et surtout par la fuite des occasions. Ah! certes, un jeune homme qui se perd aujourd'hui, une fille chrétienne qui foule aux pieds sa couronne de vierge, ne pourront accuser qu'eux-mêmes, quand viendra le divin époux, Jésus-Christ, leur demander compte de toutes les grâces qui devaient les sauver et qui, repoussées et méprisées, n'auront fait que les rendre plus inexcusables.

IIe CONSIDÉRATION. — COURAGE DE SAINTE APOLLINE DANS SON MARTYRE.

Dieu ne se contenta pas des nombreux sacrifices qu'avait faits sainte Apolline pour se conserver pure des corruptions du monde. Dans sa vieillesse, il lui demanda le sacrifice de sa vie. Un ennemi fougueux, un poëte, un devin sévissait à Alexandrie contre les chrétiens : le sang coulait par torrents. Sainte Apolline fut du nombre des victimes. En vain on lui demanda de blasphémer Jésus-Christ. Elle le confessa hautement devant les bourreaux et la foule des païens : « Tant que je vivrai dans ce corps fragile, dit-elle, ma langue et ma bouche loueront et glorifieront le Dieu tout-puissant. » A ces mots, les persécuteurs irrités lui donnèrent des soufflets avec une telle violence que les dents lui tombèrent de la bouche. La courageuse vierge souffrit avec patience sa douleur en tenant ses regards fixés vers le ciel. Cependant les exécuteurs dressent un bûcher et menacent la servante de Dieu de la jeter dans les flammes si elle refuse de blasphémer Jésus-Christ. La sainte demanda un moment comme pour réfléchir. On le lui accorda. Se mettant alors en prière, elle se sentit tellement enflammée d'amour de Dieu, qu'elle ne put attendre qu'on la jetât au feu : elle s'y précipita elle-même. Un instant après, elle avait rendu sa belle âme à Dieu. Saint Augustin dit au sujet de cette martyre que ce fut par une inspiration spéciale d'en haut qu'elle se jeta dans les flammes. Dieu voulait montrer sans doute aux païens, témoins de cette scène, comme l'amour pour lui sait s'immoler volontairement pour lui plaire. Il y a donc entre cette im-

immolation volontaire et un lâche suicide, une immense différence : d'un côté, Dieu ordonne, de l'autre, il défend le sacrifice; l'un a pour mobile le courage d'un grand amour pour Dieu, l'autre ne procède que du désespoir qui refuse de porter les épreuves que le ciel envoie.

Nous pouvons puiser ici encore une autre leçon : sainte Apolline ne désirait rien tant que la mort pour être unie à Jésus-Christ; nous aussi, parfois nous désirons mourir; mais par quels motifs? Nous disons : Ah! si j'étais seulement mort! Ceux qui parlent ainsi ne savent pas que les afflictions, la pauvreté, la maladie, les souffrances d'ici-bas ne sont que des maux apparents que Dieu nous envoie ou en châtiment de nos péchés, ou comme des épreuves qu'il se réserve de récompenser dans l'autre vie. Ils ne savent pas que désirer la mort par impatience, par haine de la souffrance est une révolte contre la volonté de Dieu. Ce n'est pas par de pareils motifs que les saints désiraient mourir; mais uniquement pour se réunir à Dieu dans une vie meilleure.

Apprenons donc, M. F., à l'exemple de sainte Apolline à vivre et à souffrir courageusement pour Dieu et à mourir avec joie dès que sa sainte volonté nous appelle. Comme cette vierge pleine de sagesse, tenons-nous loin des corruptions du monde; soyons toujours prêts à paraître devant notre juge; que l'on puisse dire de nous au jour de notre mort : *Exierunt obviam sponso et sponsæ... et intraverunt cum eo ad nuptias.* Ce sont les noces éternelles de l'Agneau.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de la Sainte. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso. (Ps., XX, 4.)

Dentes tui sicut greges tonsarum. (Cant., IV, 2.)

Cum ambulaveris in igne non combureris, et flamma non ardebit in te. (Is., XLIII, 2.)

Dentes ejus ut dentes leonis. (Joel, I, 6.)

Elegerunt magis mori, et noluerunt infringere legem Dei sanctam; et trucidati sunt. (I Mach., I, 65.)

Nouveau Testament. — Venit sponsus, et quæ paratæ erant venerunt cum eo ad nuptias. (Matth., XXV, 10.)

Propter opus Christi usque ad mortem accessit, tradens animam suam. (Philip., II, 30.)

Gaudeamus et exultemus, demus gloriam ei, quia venerunt nuptæ Agni, et uxor ejus præparavit se. (Apoc., XIX, 7.)

2. — SS. PÈRES.

Admirandam illam provectæ jam ætatis virginem Apolloniam tunc comprehenderunt; et maxillas quidem ejus percutientes, cunctos ei dentes excusserunt. Accenso autem extra urbem foco, minabantur vivam se illam combusturos, nisi una cum ipsis impia verba pronuntiaret. At illa veniam deprecari paulisper visa, atque interim dimissa, celeriter in ignem insiliit, et conflagravit. (S. Dyonis. Alexandrin., *Epist. ad Fabium Antiochenum.*)

In animo virginali, rore cœlesti et jejuniorum rigore, calor puellaris extinguitur, et in humano corpore, angelorum impetratur conversatio. (S. Hieron., *Ep.* 8, *ad Demetr.*)

Tanto eris acceptabilis hostia, quanto libenter gloriosæ mortis exceperis beneficia. (S. Chrysost., *Serm. de Fide Abraham.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Sicut magnes trahit ad se ferrum, sic Spiritus sancti inspiratio trahit B. Apolloniam ad rogum. (*Ex diversis.*)

2. Sicut funiculo navis ad portum trahitur, sic caritas B. Apolloniam trahebat ad Christum. (*Ibid.*)

3. Sicut nemo potest venire ad Christum nisi tractus, sic B. Apollonia non potuit ad martyrium se præcipitem dare nisi divinitus attracta. (*Ex sancto Augustino.*)

4. Sicut torrens trahit paleas et ista levia ad Oceanum, sic exemplum stupendum fortitudinis B. Apolloniæ trahebat paganos ad fidem et ad martyrium. (*Ex sancto Bernardo.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

MORTIFICATION. Comme Anne la prophétesse elle avait passé les longues années de sa vie dans les exercices du jeûne et de la prière : *Jejuniis et obsecrationibus serviens die ac nocte.* (Luc., II, 36.)

SAINTE JOIE DU MARTYRE. Irrités de la joie qu'elle faisait paraître dans ses supplices, il n'est point de cruauté qu'ils ne tentassent d'exercer sur cette héroïne dont la fermeté les étonnait.

COURAGE HÉROÏQUE. En louant son courage qui l'a portée à s'élancer d'elle-même dans les flammes, les saints Pères ont présumé avec Saint Augustin qu'elle avait agi par l'inspiration du ciel.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CETTE SAINTE.

Ier PLAN.

LONGUE VIRGINITÉ ET LONG MARTYRE.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — LONGUE VIRGINITÉ DE SAINTE APOLLONIE.

Subdivisions : 1. Elle est l'épouse de Jésus-Christ dès son bas âge jusqu'à sa vieillesse : *Provectæ jam ætatis.* — 2. Elle est le modèle de toute vertu dans Alexandrie.

—

IIe PLAN.

SON LONG MARTYRE.

Subdivisions : 1. On lui brise les dents et on lui meurtrit le visage. — 2. On exerce sur elle toutes les cruautés. — 3. On la menace du bûcher si elle ne blasphème. — 4. Victoire de la sainte.

—

IIIe PLAN.

DE L'ACTE DU MARTYRE VOLONTAIRE.

(Le même.)

1er POINT. — ENSEIGNEMENT DES SS. PÈRES SUR L'ACTE DU MARTYRE VOLONTAIRE.

Subdivisions : 1. Cet acte est l'effet d'une pieuse simplicité. — 2. Il est le produit d'une inspiration divine.

2e POINT. — DE L'ACTE DE SAINTE APOLLONIE.

Subdivisions : Cet acte n'autorise pas le suicide. — 2. Doctrine de l'Eglise sur le suicide. — 3. Imitation des vertus de sainte Apollonie.

6. — ENCOMIA SANCTÆ APOLLONIÆ.

IN IGNES ULTRO PRO RELIGIONE INSILIT.

Niliacas inter virgo carissima nymphas
Virgineos Agni gaudet adire toros,
Suspicit ardentes in cœlum assurgere flammas,
Et paribus pennis astra secare cupit;
Ilicet audaci saltu se mittit in ignem;
Sic ille ad sphæram tendit, et illa suam.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HISTORIENS.

EUSÈBE. — Hist. eccles., l. VI, où se trouve une lettre de saint Denis d'Alexandrie.

TILLEMONT. — Mémoires sur l'Histoire ecclésiastique.

HAGIOGRAPHES.

BOLLANDUS. — Acta Sanctorum.

Tous les *Martyrologes.*

—

8. MARTYROLOGE. — Sainte Apollonie, v. et m. — S. Alexandre et quatre-vingts autres martyrs. — SS. Ammon et Alexandre, id. — SS. Prime et Donat, id. — S. Ausbert, év. — S. Sabin, id. — S. Nicéphore, m. — S. Victor, m.

10 février. — SAINTE SCOLASTIQUE, vierge,

SŒUR DE SAINT BENOIT (L'AN 543).

VIE DE SAINTE SCOLASTIQUE.

Sainte Scolastique, sœur de saint Benoît, se consacra à Dieu dès sa plus tendre jeunesse. On ignore en quel lieu était le premier monastère où elle se retira; mais on sait qu'elle demeura aux environs du mont Cassin, après que son frère y eut fixé sa résidence, et qu'elle fonda un couvent de religieuses à Plombariola, qui était au sud et à cinq milles du couvent de saint Benoît. Ces deux monastères furent ruinés par les Lombards; celui du mont Cassin fut rebâti par Rachis, roi de ces mêmes Lombards; le pape Zacharie l'avait converti à la foi catholique; il se fit religieux et mourut parmi les disciples de saint Benoît. La reine Tasie sa femme et Ratrude sa fille, firent rebâtir le monastère de Plombariola, et y vécurent jusqu'à leur mort dans les exercices de la piété. Ce même monastère fut encore détruit par la suite, et dans ces derniers temps il n'était plus qu'une ferme du mont Cassin. (Voyez les *Antiquités de Muratori,* tome III.)

Scolastique allait visiter son frère une fois par an; saint Benoît, qui ne souffrait pas qu'elle vînt jusqu'à son monastère, la recevait avec quelques-uns de ses religieux dans une maison qui était à peu de distance du mont Cassin. Le temps qu'ils passaient ensemble était employé à louer Dieu et à parler de choses spirituelles. La dernière de ces visites fut accompagnée d'une circonstance bien remarquable que saint Grégoire nous a transmise; la voici :

Scolastique était allée visiter son frère, selon sa coutume. Le jour s'était passé à chanter des psaumes et à conférer sur divers sujets de piété. Ils prirent leur réfection ensemble le soir. La sainte, qui prévoyait peut-être qu'elle ne reverrait plus son frère, le pria de différer son départ jusqu'au lendemain matin, et de lui accorder le temps de la nuit, afin de le consacrer à un entretien sur la félicité des saints. Benoît, fidèle observateur de la règle, dit qu'il ne la violerait point en passant la nuit hors du monastère. Scolastique, affligée de ce refus, mit ses mains jointes sur la table, appuya sa tête dessus, et, fondant en larmes, pria le ciel de s'intéresser en sa faveur. Sa prière était à peine finie qu'il survint un violent orage, accompagné de pluie, d'éclairs et de tonnerre; en sorte que ni Benoît, ni ses religieux ne purent sortir de la maison. Le saint se plaignit à sa sœur, disant : « Que Dieu vous le pardonne, qu'avez-vous fait? — Je vous ai demandé une grâce, répondit Scolastique, et vous me l'avez refusée. J'ai eu recours au Seigneur, et il m'a exaucée. » Saint Benoît et sa sœur veillèrent toute la nuit, s'entretenant du bonheur des élus, dont Scolastique touchait au moment de jouir. Le lendemain matin ils se séparèrent, et trois jours après la sainte mourut dans sa solitude. Saint Benoît, qui était alors en contemplation dans sa cellule, vit monter au ciel l'âme de sa sœur. Il rendit grâce à Dieu, et apprit à ses disciples la nouvelle d'une si heureuse mort. Il envoya quelqus-uns d'entre eux au monastère de Scolastique, afin qu'ils lui apportassent son corps, et quand il fut arrivé, il le fit enterrer dans le tombeau qu'il avait préparé pour lui-même.

Sainte Scolastique mourut vers l'an 543. On croit d'après la relation d'Adrevald, que ses reliques furent apportées en France dans le dix-septième siècle avec celles de saint Benoît, et qu'elles furent déposées dans l'église collégiale de Saint-Pierre du Mans. Telle est aussi l'opinion de Mabillon, de Menard et de Boschius, relativement aux reliques de la sainte; mais ils prétendent que celles de saint Benoît furent apportées par le moine Aigulf à Fleury sur Loire, l'an 660, après que le monastère du mont Cassin eut été ruiné par les Lombards. Cette opinion

n'est pas reçue en Italie ; Loretus de Nuce, et Marchiarelli, savant camaldule, soutiennent que les reliques des deux saints sont toujours restées au mont Cassin. Benoît XIV regarde ce dernier sentiment comme certain. En effet le pape Zacharie dit, dans une de ses bulles, qu'en 746 il avait visité au mont Cassin les reliques de saint Benoît et de sainte Scolastique. Léon d'Ostie et Paul, diacre, les virent aussi en 1071, comme l'apprend la bulle publiée par Alexandre II, lorsqu'il consacra la nouvelle église du mont Cassin, et ce sentiment est confirmé par les visites juridiques des mêmes reliques qui ont été faites en 1486 et en 1545. Il paraît donc vraisemblable qu'il n'a été transporté en France qu'une faible partie des précieux restes de saint Benoît et de sainte Scolastique.

Sainte Scolastique est honorée au Mans le 11 juillet, qui fut le jour de la translation de ses reliques. Elle avait autrefois un office à trois leçons, comme on le voit par le *Calendrier de Longchamp*, écrit sous le règne de saint Louis.

PANÉGYRIQUE.

TEXTE : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ! Volabo, et requiescam.* (Ps. LIV, 7.)

Scolastique, sœur du vénérable abbé Benoît, dit le pape saint Grégoire le Grand, avait été consacrée à Dieu dès son bas âge. Elle ne manquait pas de venir voir son frère, une fois chaque année, et l'homme de Dieu allait la recevoir à quelque distance de la porte de son monastère, dans une maison qui en dépendait. Un jour que la sainte était venue, suivant sa coutume, son vénérable frère se rendit auprès d'elle avec ses disciples. Après qu'ils eurent employé tout le jour à louer Dieu, et à s'édifier par de pieux colloques, lorsque l'obscurité de la nuit commença, ils prirent ensemble leur réfection. Comme ils étaient encore à table, et que les saintes conversations qui se prolongeaient avaient fait oublier l'heure avancée : « Je vous en prie, dit Scolastique à son frère, ne me quittez pas de toute la nuit, afin que, jusqu'à l'aurore, nous puissions parler des joies de la vie céleste. — Que me dites-vous, ma sœur, répondit Benoît? Passer la nuit hors du couvent ! c'est ce qui m'est tout à fait impossible. » En ce moment le ciel était si pur, qu'on ne voyait aucun nuage dans l'air. La sainte ayant entendu le refus de son frère, joignit les mains sur la table, baissa la tête profondément, et s'adressa dans une fervente prière au Dieu tout-puissant. A peine elle s'était relevée, qu'un violent orage éclata, accompagné d'éclairs et du bruit de la foudre. La pluie tomba en si grande abondance que ni Benoît, ni les frères qui étaient avec lui, ne purent mettre le pied dehors. Alors, continue saint Grégoire, le saint homme se voyant dans l'impossibilité de partir, exprima sa peine et se plaignit ainsi : « Que le Dieu tout-puissant vous pardonne, ma sœur, mais qu'avez-vous fait ? — Je vous ai supplié, répondit Scolastique, et vous avez refusé de m'écouter. J'ai prié le Seigneur, et il m'a exaucée. Maintenant donc, si vous le pouvez, sortez; quittez-moi, retournez à votre demeure. » Benoît, reconnaissant l'impossibilité où il était de sortir, après avoir refusé de rester de son plein gré, céda à la nécessité. Ils prièrent ensemble toute la nuit, et, par de saints entretiens sur la vie spirituelle, ils se rassasièrent mutuellement de délices inexprimables. Le lendemain, la pieuse servante de Jésus-Christ retourna à sa solitude, et Benoît à son monastère. Trois jours après, le saint, dans sa cellule, leva les yeux en haut et vit l'âme de Scolastique qui sortait de son corps et montait au ciel sous la forme d'une colombe. La gloire de sa bienheureuse sœur le combla de joie. Il rendit grâces au Dieu tout-puissant, et annonça aux frères cette heureuse mort. Il les envoya aussitôt chercher le corps de Scolastique, afin de le déposer dans le tombeau qu'il avait préparé pour lui-même. Ainsi, ceux dont l'âme avait toujours été unie dans le Seigneur, réunirent leurs restes précieux, et leurs corps ne furent pas séparés par le tombeau.

Ier POINT. — L'AMOUR D'UNE SŒUR.

Les liens formés par la nature sont bons et louables, ils peuvent devenir forts, et procurer souvent de précieux avantages. Mais, suivant le degré de vertu qui existe dans les âmes, ces liens deviennent saints, et ressemblent à ceux qui unissent dans le ciel les purs esprits, et tous les bienheureux admis à la participation de leur gloire.

Une sœur qui aime et dont le cœur est pur, une sœur qui ne voit dans l'âme de son frère que les trésors et les richesses de la grâce, et dont l'unique ambition est d'augmenter ces biens surnaturels, ou de les faire descendre du ciel, si l'âme d'un frère tendrement aimé a le malheur d'en être privé, cette sœur est un don de Dieu, et son prix surpasse celui de l'or et des pierres précieuses.

Le glorieux patriarche des moines d'Occident, saint Benoît, eut le bonheur de posséder le riche trésor dont je parle. Sa sœur sainte Scolastique avait été consacrée à Dieu dès sa plus tendre enfance. Sous sa conduite, on vit un grand nombre de vierges marcher avec ardeur dans les voies de la plus sublime perfection. Elle vivait loin de son frère. Mais cet éloignement ne lui fit jamais oublier le lien sacré qui l'unissait à Benoît, et Dieu, qui avait élevé son amour bien au-dessus des régions de la chair et du sang, voulut que Scolastique devînt la coopératrice de l'œuvre de son frère, et lui fit goûter les ineffables douceurs d'une affection sanctifiée par le désir de voir son frère devenir un grand saint, et par la volonté de le suivre avec courage dans cette admirable carrière de la perfection évangélique.

Dans ce but si louable, et uniquement pour mettre en commun leurs pieux sentiments, ces deux anges de la terre se visitaient une fois toutes les années. Je me trompe, c'était la sœur qui venait au monastère du frère. La timide colombe abandonnait un moment sa retraite, et venait se désaltérer à cette source délicieuse ; le cœur de saint Benoît versait des trésors de sainteté dans l'âme de sa sœur, et celle-ci, en ouvrant son propre cœur pour l'épancher dans l'âme forte et ardente de Benoît, lui montrait ces dons célestes de pureté et d'amour, qui la rendaient si digne d'être appelée l'épouse de Jésus.

Quel ravissant tableau, et combien il diffère de ces sales peintures que l'imagination de certains poëtes leur a inspirées touchant l'amour fraternel ! Ces viles chenilles souillent tout ce qu'elles touchent.

Pour moi, je me plais à considérer aujourd'hui l'amour pur d'une sœur véritablement sainte, et je dis que cet amour est pour une famille le premier et le plus riche de tous les biens.

Quand c'est l'âme d'un frère qui est aimée, et quand cette âme est aimée à cause de Dieu, pour la rendre toujours plus agréable à ses yeux, pour l'aider à monter davantage et à s'élever jusqu'au sublime de la vertu, qui dira la sainteté, la force, la douceur de cet amour, qui en dira les effets précieux?

Quand c'est l'âme d'un frère qui est aimée, et que cette âme est loin de Dieu ; quand le cœur si pur et si tendre d'une sœur soupire aux pieds de Jésus, pour obtenir la conversion et le salut d'un frère qui vit mal; quand les larmes de cette sœur tombent brûlantes sur les pieds de Jésus, le ciel devient le témoin des plus grands prodiges.

Mais tous les chrétiens sont frères par la grâce; aimons nos sœurs, aimons nos frères, dans ceux qui aiment Dieu; aimons-les dans ceux qui vivent loin de lui, et qui l'ont abandonné. Un amour fort, généreux et tendre, ne se lasse jamais : n'est-il pas tout-puissant auprès de Dieu?

IIe POINT. — LES EFFUSIONS DE L'AMOUR.

Les heures que saint Benoît accordait à sa sœur, dans un lieu assez distant du monastère pour que la règle des religieux fût exactement observée, ces heures

s'écoulaient avec une rapidité étonnante: la douceur des célestes entretiens enivrait ces deux grandes âmes. Là on dut bien souvent se féliciter d'avoir été appelé de Dieu pour une vie tout angélique, d'avoir compris la vanité du monde et de ses abominables joies. Saint Grégoire nous parle du jour entier passé dans les louanges de Dieu, et dans de pieux colloques. Oh ! s'il m'était donné de me placer tout près de ces deux anges, comme j'aimerais à contempler le feu divin de l'amour qui anime toutes leurs paroles et qui dévore leur cœur !

Mais si l'éternité tout entière est nécessaire pour satisfaire les âmes qui ne brûlent que pour Dieu, et qui ne savent que chanter ses louanges, qui dira la brièveté d'un seul jour passé dans ce divin exercice ? Voici la nuit qui approche ; l'austère saint Benoît congédie sa sœur. Celle-ci dont le cœur est si tendre, essaye de fléchir la fermeté du religieux, pour le retenir pendant toute la nuit. Vains efforts ! je me trompe ; Scolastique prie, en versant un torrent de larmes, elle appelle Dieu à son secours ; elle triomphera de son frère. Le tonnerre gronde, l'orage éclate, il est impossible de quitter cette aimable retraite : « Qu'avez-vous fait, ma sœur ? — Vous avez refusé de m'écouter ; j'ai prié le Seigneur, et il m'a exaucée ! »

Quelle admirable scène ! elle est digne du ciel. Et cependant il y a des chrétiens qui dédaignent la vie des saints, et qui vont mendier aux pieds des dieux infâmes du paganisme quelques haillons souillés, pour en faire la matière de ce qu'ils appelleront le merveilleux ! Ici je trouve le merveilleux chrétien, et ce qui élève bien haut mon esprit, en nourrissant mon cœur des plus chastes désirs.

Mais ces doux entretiens, ces chants et ces cantiques en l'honneur de Jésus et de Marie, ces épanchements de deux cœurs unis pour aimer Dieu, et pour s'élever jusqu'au ciel appuyés l'un sur l'autre, n'est-ce pas le bonheur de la vie ? Pour que la terre soit le vestibule du ciel, que faut-il autre chose que cette union toute divine entre des cœurs faits pour s'aimer ?

Mais, hélas ! il faut bien le dire, il est très-rare que l'on s'aime d'un pareil amour, et encore plus qu'on s'abandonne à ces pieuses, à ces angéliques communications. On parle volontiers avec ses frères, avec ses amis ; mais la plupart des conversations n'ont rien que de naturel et de terrestre. On semble abandonner aux anges les douceurs que l'on trouverait dans les louanges du Seigneur, dans l'éloge de la vertu, dans les effusions de la piété et de l'amour de Dieu. Quelle misère profonde ! on ne sait presque plus parler de Dieu, et de ses amabilités infinies !

IIIe POINT. — L'AMOUR NE MEURT PAS.

La timide vierge Scolastique avait montré la force et la douceur de son amour, et Dieu avait ses desseins en lui inspirant le désir de passer toutes les heures de la nuit avec son frère. Ces deux grandes âmes ne devaient plus entrer en communication sur la terre ; mais bientôt le ciel devait sceller entre elles une union qui ne finit jamais.

Le matin étant venu, Scolastique reprend le chemin qui conduisait à son monastère. Voilà que trois jours après saint Benoît, étant en prière et ayant élevé ses yeux vers le ciel, aperçut l'âme de sa sœur qui, sous la forme d'une colombe, se dirigeait vers les hauteurs du paradis.

Que fera ce saint religieux en apprenant la mort de celle qu'il aimait tant ? Ravi de joie à la pensée de sa gloire, il loue et bénit Dieu par des hymnes et des cantiques, et il annonce à tous ses frères le trépas de Scolastique. Il ordonne qu'on aille chercher son corps, et il le place avec respect dans la tombe préparée pour lui-même.

S'il s'agissait d'un amour purement naturel, d'une union toute terrestre, il faudrait dire ici : « Telle est la fin de tout ; ainsi finissent, englouties dans une tombe, toutes les jouissances de la terre. » Mais il en est bien autrement de l'amour pur et saint qui a uni les deux âmes de saint Benoît et de son admirable

sœur! Cet amour se perfectionne dans le ciel; Dieu qui l'avait béni, parce qu'il en était le principe et la fin, le couronne dans le séjour de l'immortalité.

Oh! qui dira l'amour vif et ardent, qui dira la douceur enivrante de cet amour allumé au foyer divin, qui est Dieu, et qui retourne à son principe après avoir été dans le temps un moyen de s'élever jusqu'aux sublimes profondeurs de la bienheureuse éternité! Il y a ici pour nous, qui sommes si imparfaits, un secret que nous pourrons comprendre un jour, mais que tous les efforts de notre pauvre nature sont impuissants à sonder aujourd'hui.

Mais ce qui n'est pas un mystère pour moi, ce que je sais très-bien et ce que je devrais méditer sérieusement, c'est la vanité, c'est l'inutilité, je ne dis pas assez, c'est le danger des amitiés naturelles, des liaisons qui ne sont pas formées par le Saint-Esprit, de certaines affections auxquelles l'amour-propre et la sensualité ont la plus grande part. Ce que je devrais bien savoir et méditer tous les jours de ma vie, ce sont les avantages inappréciables de l'amour pur, de l'amour que le Saint-Esprit répand dans les cœurs et qu'il entretient par sa grâce, Cet amour est durable, parce qu'il vient de Dieu; cet amour est fort, doux, généreux, fécond en tous les genres de bien. Cet amour nous unit tous ici-bas, et doit un jour nous consommer dans l'unité de Dieu, où nous nous aimerons éternellement comme des enfants du Père céleste, qui n'auront véritablement alors qu'un cœur et une âme, dans le sein de celui qui est lui-même tout amour : *Deus caritas est.* (Joan., IV, 7.)

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de la Sainte. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Quis mihi dabit pennas sicut columbæ. (Ps. LIV.)

Transivi ad contemplandam sapientiam. (Eccle., II, 12.)

Gratia super gratiam, mulier sancta et pudorata. (Eccli., XXVI, 19.)

Fundamenta æterna supra montem solidum, et mandata Dei in corde mulieris sanctæ. (Id., *ibid.*, 24.)

Meditabor ut columba. (Is., XXXVIII, 14.)

Beatus qui tollit jugum ab adolescentia sua, sedebit solitarius et tacebit, levabit se super se. (Thren., III, 27.)

Petite Domino pluviam in tempore serotino, et Dominus faciet nives et pluviam imbris dabit eis. (Zach., X, 1).

Nouveau Testament. — Estote simplices sicut columbæ. (Matth., X, 16.)

Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus. (Gal., II, 20.)

Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. (Id., VI, 14.)

Nostra conversatio in cœlis est. (Philip., III, 20.)

Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. (Coloss., III, 3.)

2. — SS. PÈRES.

Solitaria vita cœlestis doctrinæ scola est, ac divinarum artium disciplina. (S. Basil., *de Laud. solitariæ vitæ.*)

O eremus! sanctarum mentium delectatio, et gntimis gustus inhexausta dulcedo! (Id., *ibid.*)

Nihil æque facit in virtute crescere utque cum Deo versari et colloqui. (S. Chrysost., *in Ps.* VII.)

Oppidum mihi carcer est, solitudo paradisus. (S. Hieron., *in Ep.*)

Vere novit recte vivere qui recte novit orare. (S. Augustin., *Hom.* 4, *ex.*, 50.)

Non parva res est quod Spiritus sanctus docet nos gemere; insinuat nobis quia peregrinamur, et docet nos in patriam suspirare, quando propter hoc gemimus, bene gemimus. (Id., *Tr. in Joannem.*)

3. — COMPARAISONS.

COLUMBA. Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam. (Ps. XLIV, 7.)

Cette sainte doit en effet être comparée à une colombe par sa pureté, par ses contemplations, par sa solitude, par ses gé-

missements, par sa tendresse et son amour. Saint Benoît vit son âme sortir de son corps et s'envoler au ciel sous la forme d'une colombe.

Mulier Apocalypsis. *Mulier fugit in solitudinem.* (Apocal., xii, 6.) Comme la femme de l'Apocalypse s'enfuit dans le désert afin d'y chercher un asile contre le dragon qui voulait la dévorer, sainte Scolastique s'enfuit de Rome pour aller habiter dans la solitude, afin d'échapper à tous les dangers du monde.

Sainte Gorgonie. L'union de saint Benoît et de sainte Scolastique peut être comparée à celle de saint Grégoire de Nazianze avec sa sœur, sainte Gorgonie, et à celle de saint Pacôme avec sa sœur.

Marie, sœur d'Aaron. Sainte Scolastique a été pour saint Benoît ce que Marie, sœur de Moïse fut pour ce grand législateur du peuple. Elle le seconda dans toutes ses entreprises.

La sœur de saint Augustin. Saint Augustin composa une règle pour une communauté de filles, et auxquelles il donna sa sœur pour supérieure, afin de les diriger dans la perfection. Lui, de son côté, s'occupait de la défense et de la gloire de l'Eglise. Or, saint Benoît fit dans l'Italie avec sa sœur sainte Scolastique ce que saint Augustin fit dans l'Afrique.

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

Fuite du monde. *Ecce elongavi fugiens.* (Ps. liv.)

Amour de la vie cachée. *Mansi in solitudine.* (Id., *ibid.*)

Humilité et simplicité. *Simplex sicut columba.* (Matth. x, 16.)

Mortification. Sa vie fut des plus austères.

Recueillement. Son recueillement intérieur ne fut presque jamais interrompu. Son oraison était continuelle.

4. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CETTE SAINTE.

Ier PLAN.

(Richard, *Eloges historiques.*)

Texte : *Abscondit me in tabernaculo suo in die malorum; protexit me in abscondito tabernaculi sui.* (Ps. xxvi, 5.)

1er point. — Sainte Scolastique cachée au monde dans sa famille.

Subdivisions : Elle y mène une vie : 1. De piété. — 2. De séparation. — 3. D'union avec Dieu.

2e point. — Sainte Scolastique cachée au monde dans son monastère.

Subdivisions : Elle y mène une vie : 1. De renoncement absolu. — 2. D'austérités. — 3. De perfection pour elle et pour ses religieuses.

—

IIe PLAN.

LES TROIS VOLS DE CETTE COLOMBE.

(Le P. Texier.)

1re considération. — Premier vol : vers la solitude : *Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine.* (Ps. xiv, 18.)

2e considération. — Deuxième vol : vers Dieu, avec qui elle va converser : *Conversatio nostra in cœlis est.* (Philip., iii, 20.)

3e considération. — Troisième vol : vers le ciel, où son frère saint Benoit la vit s'élever a sa mort.

—

IIIe PLAN.

SŒUR ET DISCIPLE DE SAINT BENOIT.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er point. — Sainte Scolastique, sœur de saint Benoit.

Subdivisions : Comme lui : 1. Elle embrasse la vie solitaire. — 2. Elle pratique la mortification. — 3. Elle fonde la vie monastique pour les personnes de son sexe.

2e point. — Sainte Scolastique, disciple de saint Benoit.

Subdivisions : Elle apprend de lui : 1. L'esprit des maximes évangéliques. — 2. L'excellence des règles monastiques. — 3. Les principes de l'administration cénobitique.

—

IVe PLAN.

(Vivien, *Tertullianus prædicans.*)

1. Scolastica a Christo, edocta : 1° nobilitatur; 2° illustratur; 3° justificatur.

2. In solitudine : 1° mundo occultatur; 2° cum Deo conversatur; 3° sanctificatur.

3. Ut columba habet : 1° simplicitatem cum prudentia conjunctam; 2° caritatem cum pace fœderatam; 3° orationem gemitibus comitatam.

6. — ENCOMIA SANCTÆ SCOLASTICÆ.

VOTUM CASTITATIS CORAM S. BENEDICTO FRATRE SUO NUNCUPAT.

Thariadæ magni sacrum memorabile terris
Extitit unigenum dum stitit ante focos,
In sua sed genitor cum strinxit pignora ferrum
Continuit, cœlo prœcipiente, manum.
At compar sacrum peragi miratur eremus;
Mysta in quo frater, victima et ara soror.

IN SPECIE COLUMBÆ CŒLUM PETIT.

Jure columbinas moriens virgo induit alas,
Scilicet in viva vixerat usque petra.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HISTORIOGRAPHES.

S. GRÉGOIRE LE GRAND. — Dialogues.
LÉON D'OSTIE. — Chroniques du mont Cassin
D. MÈGE. — Histoire de saint Benoît et de sainte Scolastique.

HAGIOLOGUES.

BOLLANDUS. — Acta Sanctorum.
SURIUS. — Vies des Saints.
GODESCARD. — Id.
Tous les hagiologues.

8. MARTYROLOGE. — SS. Zotique, Irénée, Hyacinthe et Amant, mm. — Sainte Sotère, v. et m. — S. Sylvain, év. — S Guillaume, erm. — Sainte Scolastique, v. — Sainte Austreberte, id. — S. Rotade, év. — S. Sige, id. — Sainte Buldegarde, ab.

11 février. — SAINT SATUNRIN, SAINT DATIF

ET PLUSIEURS AUTRES SAINTS MARTYRS D'AFRIQUE (L'AN 304).

VIE DE CES SAINTS MARTYRS.

Dioclétien avait ordonné à tous les chrétiens, sous peine de mort, de livrer les livres saints pour être brûlés. La résistance qu'éprouva l'exécution de cet édit occasionna une cruelle persécution, qui, pendant une année entière, inonda l'Afrique du sang des martyrs. Abitine, ville de cette province de l'empire romain, devint un des principaux théâtres de la guerre déclarée au nom chrétien. Saturnin, prêtre de cette ville, célébrait un dimanche les divins mystères dans la maison d'Octavius Félix. Une troupe de soldats l'investit et arrêta quarante-neuf chrétiens de l'un et de l'autre sexe. Les principaux étaient Saturnin et ses quatre enfants, savoir : le jeune Saturnin et Félix, tous deux lecteurs; Marie, vierge et religieuse; Hilarien, qui n'était pas encore sorti de l'enfance; Datif, sénateur; Ampélius, Rogatien et Victoire. On les conduisit devant les magistrats, et par leur courage à confesser Jésus-Christ, ils réparèrent en quelque sorte le crime de Eundan, leur évêque, qui, dans le même lieu, avait eu la lâcheté de remettre les livres saints. Les juges d'Abitine mirent les confesseurs aux fers et les envoyèrent à Carthage, où le proconsul faisait sa résidence. Ils ne cessèrent de chanter des hymnes et des cantiques pendant tout le chemin.

Le proconsul Anulin commençant l'interrogatoire par Datif, lui demanda de quelle condition il était, et s'il avait assisté à la collecte ou assemblée des chrétiens : « Je suis chrétien, dit Datif, et j'ai assisté à la collecte. » Anulin ordonna qu'on l'étendît sur le chevalet et qu'on le déchirât avec des ongles de fer. La plupart des autres confesseurs furent aussi appliquées à cette horrible question, et la souffrirent avec une patience héroïque. La différence du sexe des martyrs n'en fit voir aucune dans leur courage. Victoire avait fait à Dieu le sacrifice de sa virginité, avec les cérémonies usitées à Carthage, en Italie, dans les Gaules et dans tout l'Occident. Les vierges mettaient leur tête sur l'autel pour l'offrir à Dieu, et portaient toute leur vie des cheveux longs, comme faisaient autrefois les Nazaréens. (*Voyez* saint Optat et saint Ambroise.) Mais, en Égypte et en Syrie, les vierges se consacraient à Dieu, en faisant couper leurs cheveux en présence d'un prêtre. (Bulteau, *Histoire Monast.*) Comme Victoire était d'une naissance distinguée, et sœur de Fortunatien, zélé défenseur du paganisme, le proconsul mit tout en œuvre pour la sauver. Il commença par lui demander quelle était sa religion. « Je suis chrétienne, répondit Victoire. » Fortunatien voulut la justifier en l'accusant de folie; mais elle fit voir par la sagesse de ses discours qu'elle jouissait de toute

sa raison. Le proconsul la conjura d'avoir pitié d'elle-même et de conserver sa vie; mais il n'en put tirer que ces mots : « Je vous ai déjà dit que je suis chrétienne, et que j'ai assisté à la collecte. » Anulin essaya encore de vaincre Hilarien, le plus jeune des enfants de Saturnin, se flattant que la faiblesse de son âge lui faciliterait cette victoire; mais il fut bientôt détrompé; cet enfant répondit avec fermeté : « Je suis chrétien, j'ai assisté à la collecte, et cela de ma pleine volonté, sans aucune contrainte. » Le proconsul, qui ne savait pas que Dieu lui-même combat dans ses martyrs, menaça le jeune Hilarien de lui faire couper le nez et les oreilles. « Vous le pouvez, répondit-il; mais je suis chrétien. » Le proconsul, dissimulant son dépit et sa honte, l'envoya en prison, et l'enfant dit en y allant : « Seigneur, je vous rends grâces. »

Tous ces généreux soldats de Jésus-Christ moururent dans les tourments. Ils sont nommés le 11 février, dans l'ancien *Calendrier de Carthage*, et dans le *Martyrologe romain*.

PANÉGYRIQUE DE SAINT SATURNIN, SAINT DATIF,

SAINTE VICTOIRE ET LEURS COMPAGNONS MARTYRS.

TEXTE : *Ego enim dabo vobis os et sapientiam, cui non poterunt resistere, et contradicere omnes adversarii vestri.* (Luc., XXI, 15.)

Une des plus touchantes preuves de la divinité de notre religion, c'est l'héroïsme surnaturel de nos martyrs. Le divin Sauveur a prédit que le monde s'élèverait contre eux, les haïrait, les persécuterait, les mettrait à mort à cause de lui. Mais aussi il leur déclare qu'il sera leur appui, leur vengeur et leur récompense : « Ne vous inquiétez pas, leur dit-il, de ce que vous répondrez à vos persécuteurs; je mettrai la sagesse sur vos lèvres, et nul de vos contradicteurs ne pourra vous résister. » Il leur prédit même les trahisons de la famille : « Vous serez livrés par vos parents et vos frères, par vos alliés, et par vos amis, et ils tueront plusieurs d'entre vous. Vous serez haïs à cause de moi; mais il ne périra pas un cheveu de votre tête. Vous posséderez vos âmes par votre patience. » (Luc., XXI, 14-19.)

Voilà ce qui a fait la force des témoins qui ont attesté par leur sang la vérité de l'Evangile. Des millions de martyrs sont morts pour cette même foi, pour laquelle nous, hélas! nous faisons si peu de sacrifices! que leur exemple confonde notre lâcheté. Saint Saturnin, saint Datif, sainte Victoire et leurs compagnons, se dressent ici devant nous pour accuser notre faiblesse. Comprenons cette humiliante leçon et méditons : *l'obligation pour tout chrétien de professer hautement sa foi*, première partie; *la manière dont ces courageux martyrs ont professé la leur*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — OBLIGATION DE PROFESSER SA FOI.

Quoi de plus méprisable qu'un serviteur qui rougit de son maître? Quoi de plus ingrat qu'un enfant qui a honte de son père et de sa mère? Quoi de plus coupable que de haïr et d'oublier un bienfaiteur dont on tient la vie, la nourriture, le vêtement, la liberté et tous les biens qui forment le bonheur de toute une vie? Or, M. F., Dieu, plus que personne, est notre Maître, notre Père, notre plus grand bienfaiteur. Souverain domaine, bonté infinie, bienfaits sans nombre et sans mesure, il réunit tous les titres qui méritent amour et reconnaissance. Parmi ses bienfaits, le plus grand, sans contredit, est celui par lequel il nous a appelés à la connaissance de l'Évangile. Il nous a choisis entre des millions d'autres pour nous faire naître dans le sein de son Église et nous combler ainsi de toutes sortes de grâces. Qui pourra compter et comprendre tout ce que Dieu a fait pour vous, M. F., depuis le jour de votre baptême jusqu'à cette heure! Que demande-t-il en retour de tant de faveurs? que nous le reconnaissions devant les

hommes; que nous ne rougissions jamais du signe d'honneur placé sur notre front par le baptême; que nous nous fassions gloire du nom que nous y avons reçu, ce nom trois fois béni de chrétiens, d'enfants de Dieu et d'héritiers de son royaume éternel.

Voilà, M. F., la plus grave de nos obligations. Jésus-Christ veut que nous soyons partout et toujours les témoins de sa vérité. Dans l'Evangile même de ce jour, il dit : *Continget autem vobis in testimonium.* (Luc., XXI, 13.) Quel crime que de manquer à ce devoir en rougissant de Jésus-Christ devant les hommes! Il prononce lui-même la condamnation de ces lâches en assurant qu'il leur rendra la pareille un jour : *Qui me erubuerit, et meos sermones : hunc Filius hominis erubescet, cum venerit in majestate sua, et Patris.* (Luc., IX, 26.)

Donc, M. F., au nom de votre salut, je vous dirai : Ne rougissez pas de l'Evangile (II Tim., I, 8); surtout dans nos temps de défaillance et de faiblesse, faites-vous gloire d'appartenir à Jésus-Christ; que votre bouche, aussi bien que votre vie, proclament tout haut, surtout en face de ses ennemis, que vous lui êtes consacrés et dévoués de corps et d'âme et que vous seriez prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour sa gloire, si les circonstances l'exigeaient. Telle doit être la force de conviction de tout vrai chrétien.

IIe PARTIE. — MANIÈRE DONT CES GLORIEUX MARTYRS L'ONT PROFESSÉE.

Telle fut la conviction de nos martyrs. Saturnin était à Carthage, en Afrique, le courageux athlète qui, par sa parole, par sa vie pure et par les œuvres de son ministère, soutenait toute une phalange de pieux et généreux chrétiens dont il présidait les assemblées secrètes. Datif était un sénateur qui avait pris l'office de lecteur dans ces assemblées. Victoire, née de parents idolâtres et persécuteurs, était parvenue à la vraie foi par l'exemple de ces chrétiens vertueux, dont elle fut ensuite le modèle. Son âme pure et consacrée à Dieu sut déjouer tous les piéges du monde païen qui l'environnait : elle s'enfuit de la maison paternelle le jour même où l'on pensait l'engager dans les liens du mariage pour la forcer à apostasier. Elle trouva donc des persécuteurs dans sa propre famille : son père et son frère s'acharnèrent contre l'innocente vierge; mais Dieu eut soin de mettre « sur ses lèvres une sagesse à laquelle personne ne put résister. » Une violente persécution s'était élevée contre les fidèles de l'Eglise d'Afrique, sous l'empereur Dioclétien, dont le lieutenant Galérius avait entrepris de servir la cruelle vengeance. Saturnin, Datif et Victoire, ainsi que leurs compagnons, furent mis à la question dans la ville de Carthage. Datif, attaché le premier sur le chevalet, fut déchiré en lambeaux par les ongles de fer que ses bourreaux lui jetèrent sur le corps; mais il déjoua par ses réponses simples et franches tous les artifices de ses accusateurs. Le tour de Saturnin arriva ensuite. Son âge et ses cheveux blancs ne le préservèrent pas du chevalet : le proconsul espérait, en pressant le vénérable vieillard de questions et de tourments, l'obliger à se rétracter, et entraîner les autres par son exemple. Tout fut inutile. Les martyrs meurent et ne se rendent pas. Saturnin fut retiré sanglant du chevalet et transporté en prison.

Restait Victoire. Son frère était au nombre de ses juges; son père déjà avait essayé de la forcer à sacrifier aux idoles, et c'est ainsi que se vérifia en elle la prophétie du Sauveur : *Trademini a parentibus et fratribus.* (Luc., XXI, 16.) Mais la courageuse vierge se montra supérieure à ses persécuteurs. Son frère l'accusait de folie d'avoir embrassé le christianisme. Victoire l'interrompit : « Vous vous trompez, mon frère, dit-elle. » Puis elle lui expliqua qu'après avoir été éclairée des lumières de l'Evangile, elle était toujours restée dans la maison paternelle; mais qu'elle ne l'avait quittée que pour ne point sacrifier sa religion a un époux païen. Elle lui démontra qu'elle avait toujours agi, non par suggestion d'autrui, mais en suivant sa propre raison. On lui demanda : « Pourquoi avez-vous assisté à la collecte (ou assemblée de chrétiens)? — Parce que notre religion nous ordonne de sanctifier le jour du Seigneur, » répondit Victoire. Mais voici la plus terrible des

tentations, le proconsul lui dit : « Voulez-vous retourner auprès de votre frère? revoir votre père et votre mère? vous n'avez qu'un mot à dire : renoncez aux croyances des chrétiens. — Non, reprit la jeune fille; je suis chrétienne, et n'ai plus d'autres frères sur cette terre que ceux qui observent la loi de Dieu. » Le tyran, descendant de son tribunal, eut recours aux prières : « Je vous en conjure, Victoire, dit-il, épargnez votre vie! ne soyez pas insensible aux efforts de votre frère pour vous sauver. Allez consoler votre père; dites que vous n'êtes pas chrétienne. — Je ne le puis, dit la sainte fille; je vous ai dit la vérité, je suis chrétienne et j'ai assisté aux collectes. » Désespérant de vaincre la constance de cette vierge inébranlable, on la jeta en prison avec les autres confesseurs. Ils y moururent tous des suites de leurs blessures ou des tourments qu'ils y endurèrent (304).

Quels exemples, M. F., et c'est notre foi que ces grandes âmes ont ainsi professée et défendue au prix de leur sang. Mille occasions s'offrent à nous chaque jour de nous déclarer chrétiens, que faisons-nous? nous gardons un lâche silence... Qu'il n'en soit plus ainsi...

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. Saints Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de ces Saints. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament.—Qui sponte obtulistis animas vestras ad periculum, benedicite Domino. (Judic., v, 2)

Isti sunt qui transierunt Jordanem quando inundare consuevit. (I Paral., xii, 15.)

Effuderunt sanguinem eorum tanquam aquam in circuitu. (Ps. lxxviii, 3.)

Si coram hominibus tormenta passi sunt, spes illorum immortalitate plena est. (Sap., iii, 4.)

Nouveau Testament.— Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. (Matth., v, 10.)

Injicient vobis manus suas et persequentur trahentes ad reges et præsides propter nomen meum. (Luc., xxi, 12.)

Vidi animas interfectorum propter verbum Dei et propter testimonium quod habebant. Stabant ante thronum in conspectu Agni et palmæ in manibus eorum. (Apoc., vii, 9.)

2. — SS. PÈRES.

Si patrimonium petitur, invadite; si corpus, occurram; vultis in vincula rapere; vultis in mortem? Voluptati est mihi. (S. Ambr., *Ep.* 33 *ad Marcellinam soror. suam.*)

Quis hodie neget beatiores illos esse qui persecutionem passi sunt quam illos quos nulla vexarunt supplicia persecutorum. (Id., *Serm.* 14.)

Pugnate ut vincatis, vincite ut coronemini. (S. Augustin., *Tract.*, 2 *in Joan.*)

Ecclesia Dei per furorem crudelitatis tyrannorum non minuitur, sed augetur. (S. Leo, *Serm.* 1 *Epiph.*)

Quam pretiosa sunt martyrum vulnera quam gloriosa certamina! inter quæ tormentis sunt viventes, et mortibus triumphantes. (S. Euseb. Emissen., *Serm. de S. Genesio.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Calix inebrians. Calix tuus inebrians. (Ps. xxii.) Hoc calice inebriati sunt martyres, quando ad passionem euntes, suos non agnoscebant. (S. Augustin., *in Ps.* xxxv.)

2. Myrrha. Per myrrham significamus illos qui dediti sunt amaritudinibus ut martyres. (S. Anselm., *in* iii *Cant.*)

3. Turres et candelabra. Illos non indignum fuerit et *columnas* et *scopulos*, et *turres* et *candelabra*, et *tauros* simul appellare; Ecclesiam, sicut *columnæ*, sustinent, sicut *turres* muniunt, et sicut *scopuli* omnes undarum assultus repulerunt, multam interim ipsi servantes tranquillitatem, sicut *luminaria* tenebras impietatis discusserunt, et sicut *tauri*, anima promptitudineque eadem suave Christi jugum traxere. (S. Chrysost., *Serm. in Juventinum et Maximum martyres.*)

4. Sicut assidua est tempestas, sic in isto mundo persecutio Satanæ. (S. Gregor. Naz., *Hom.* 39.)

4.—VERTUS SPÉCIALES DE CES SAINTS.

Vertus de saint Saturnin. Courage du martyr; bon exemple du prêtre; qualités du père de famille chrétien.

Vertus de ses quatre enfants. Docilité, obéissance, foi courageuse, ardeur, piété.

Vertus de saint datif. Fermeté du confesseur; bon exemple du magistrat; grandeur d'âme du héros.

Vertus de sainte Victoire. Sagesse des vierges de l'Evangile; pureté, constance.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

PROPHÉTIES ET ACCOMPLISSEMENT.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er point. — prophéties du sauveur a l'égard des martyrs.

(Voir Luc., xxi, 9—18.)

Subdivisions : 1. Emprisonnement : *Injicient vobis manus suas.* (Luc., xxi, 12.) — 2. Interrogatoires : *Trahentes ad reges et præsides.* (Id., *ibid.*) — 3. Condamnations : *Morte afficient ex vobis.* (Id., *ibid.*)

2e point. — accomplissement de ces prophéties a l'égard de nos saints martyrs.

Subdivisions : 1. Leur emprisonnement. — 2. Leur interrogatoire. — 3. Leur supplice.

—

IIe PLAN.

EXEMPLA, VIRTUTES, HONORES MARTYRUM.

(A S. Valeriano, *Homil.* 16.)

Subdivisions : 1. De exemplis. — 2. De virtutibus. — 3. De meritis martyrum. — 4. De honoribus illis a nobis habendis.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES.

Baluze. — Actes des martyrs d'Afrique.
Bollandus. — Acta Sanctorum.
Ruinart. — Acta Martyr.

Les actes de ces saints martyrs furent écrits par des contemporains. Saint Augustin en a reconnu l'authenticité, et ils ont été rapportés par tous les martyrologistes et les hagiologues.

—

7. MARTYROLOGE. — SS. Saturnin, Datif, Félix, Ampèle et leurs compagnons. — Plusieurs martyrs de Numidie. — S. Luce, év., et ses compagnons, mm. — S. Désiré, év. et m. — S. Calocère, év. — S. Castreuse, id. — S. Séverin, ab. — S. Jonas, moine. — S. Gaudin, év. et m. — S. Simptide, év. — S. Guedas, ab. — S. Eoharu, erm. — Sainte Théodore, impératrice. — S. Guillaume, év.

---

12 février. — SAINT MÉLÈCE, patriarche d'Antioche,

(l'an 360.)

—

VIE DE SAINT MELÈCE.

Saint Mélèce, patriarche d'Antioche, issu d'une des premières familles de Mélitène, ville que Strabon et Pline placent dans la Cappadoce, mais que Ptolémée et tous les géographes postérieurs mettent dans la petite Arménie, fut élu évêque de Sébaste, pour succéder à Eustathe, déposé par les ariens dans un concile tenu à Constantinople l'an 360 de Jésus-Christ; mais n'ayant trouvé qu'une résistance opiniâtre dans le peuple confié à ses soins, il l'abandonna pour aller vivre dans la solitude. Il se retira depuis à Bérée, en Syrie.

L'Eglise d'Antioche était alors dans l'état le plus déplorable. Depuis l'exil de saint Eustathe, en 331, elle n'avait eu pour évêques que des intrus ou des ariens. Après la déposition d'Eudoxe, l'un d'entre eux, que l'ambition porta depuis sur le siége de Constantinople, les catholiques et les ariens se réunirent pour le choix de son successeur, et ce choix tomba sur Mélèce. Dès que l'empereur en fut informé, il envoya des ordres pour l'installation du nouveau patriarche. Quelques catholiques refusèrent cependant de reconnaître Mélèce, sous prétexte que les

ariens ayant eu part à son élection, elle devait être considérée comme irrégulière. Ils continuèrent de tenir leurs assemblées à part depuis la mort de saint Eustathe. On les nommait eustathiens. On donna le nom de méléciens aux orthodoxes qui se soumirent à saint Mélèce. Les hérétiques, qui s'étaient flattés d'attirer le saint dans leur parti, reconnurent leur erreur pendant le séjour de Constance à Antioche. Mélèce, dans une assemblée d'évêques, établit la consubstantialité du Verbe en présence de l'empereur, et ce prince, à l'instigation des ariens, exila Mélèce un mois après son installation. On mit sur le siége d'Antioche l'impie Euzoïus, qui, n'étant encore que diacre, avait été déposé et chassé d'Alexandrie avec Arius. Ce fut cet Euzoïus qui baptisa l'empereur Constance à son retour de la guerre de Perse. Ce prince mourut à Mopsucrène, en Cilicie, peu de temps après, c'est-à-dire le 3 novembre 361. Les orthodoxes de la communion de Mélèce ne voulurent point communiquer avec les ariens, et les eustathiens refusèrent à leur tour de communiquer avec les méléciens. Telle fut l'origine du schisme qui divisa si longtemps l'Eglise d'Antioche.

L'empereur Julien ayant accordé aux évêques exilés la permission de reprendre leurs siéges, Mélèce fut replacé sur le sien; mais les eustathiens persistèrent à ne pas vouloir le reconnaître, parce que les ariens avaient concouru à son élection; ils élurent même Paulin pour leur évêque. Son ordination précipitée faite par Lucifer de Cagliari, qui passa par Antioche en revenant de son exil, ne fit qu'aigrir encore les esprits. Le rétablissement du paganisme par Julien l'Apostat fut un nouveau sujet de douleur pour Mélèce. Le saint évêque s'y étant opposé, fut exilé une seconde fois; mais il fut rappelé, en 363, par l'empereur Jovien qui, plein d'estime pour le patriarche, se montra sincèrement attaché à la foi de Nicée, et se conduisit dans les affaires ecclésiastiques par les avis de saint Athanase. Mais ce prince, qui voulait rétablir la paix dans l'Eglise, ne régna que huit mois, et eut pour successeur Valens, d'abord catholique, puis arien déclaré.

Le nouvel empereur étant venu à Antioche en 372, voulut en vain attirer Mélèce dans le parti des ariens. Le saint patriarche fut exilé pour la troisième fois. Le peuple, furieux de voir qu'on lui enlevait son pasteur, s'assembla en tumulte et fit voler un grand nombre de traits sur l'officier qui l'emmenait dans son char. Mélèce le sauva en le couvrant de son manteau. Conduit près de Nicopolis, le saint fixa sa demeure dans une terre de sa famille, nommée Gétase. La persécution ne se borna pas à l'exil du patriarche. Les fidèles furent chassés d'Antioche; plusieurs périrent dans les tourments; d'autres furent précipités dans l'Oronte. Il fallait être arien pour plaire à l'empereur. Sa haine contre les catholiques alla si loin, qu'il permit aux païens de sacrifier à leurs idoles. Cet état de choses dura jusqu'à la mort de Valens, qui ayant été battu près d'Andrinople, en 378, se sauva dans une cabane où il fut brûlé par les Goths.

Gratien publia aussitôt plusieurs édits, tant pour le rappel des évêques exilés que pour le rétablissement de la foi catholique en Orient. Mélèce revint à Antioche; mais le schisme avait encore fait de nouveaux progrès. Plusieurs évêques d'Occident tenaient pour Paulin; saint Athanase même communiquait avec lui. Mélèce avait pour lui saint Basile, saint Chrysostôme, les deux saints Grégoire, et plusieurs autres évêques qui étaient alors regardés comme les plus brillantes lumières de l'Eglise. L'empereur Théodose ayant envoyé le général Sapor à Antioche, pour faire remettre entre les mains des catholiques les églises dont les ariens étaient en possession, Mélèce saisit cette occasion pour éteindre le schisme; et, s'adressant à Paulin dans une assemblée tenue en présence de Sapor : « Puisque, dit-il, les hommes confiés à nos soins ont la même religion et professent la même foi, réunissons-les, et terminons enfin toutes les disputes. Je suis prêt à partager avec vous le gouvernement de l'Eglise d'Antioche; promettons seulement que celui des deux qui survivra à l'autre, sera seul pasteur de tout le troupeau. » Après de grandes difficultés, cette proposition fut enfin acceptée. Sapor mit saint Mélèce en possession des églises qui le reconnaissaient pour évêque avant son exil, ainsi que de celles dont les ariens s'étaient emparés. Paulin conti-

nua de gouverner les eustathiens. Alors le saint ne s'occupa plus que des moyens de corriger les désordres introduits par le schisme et l'hérésie. Il présida, l'an 379, le concile d'Antioche, qui condamna les erreurs d'Apollinaire; il présida aussi le second concile général de Constantinople, tenu par l'ordre de Théodose, en 381; on y anathématisa l'hérésie des macédoniens, et on y fit quelques additions au *Symbole de Nicée*. Mélèce mourut à Constantinople pendant la tenue du concile. Tous les Pères assistèrent à ses funérailles, qui furent célébrées avec la plus grande pompe. Son panégyrique fut prononcé en plein concile par un des Pères, qu'on croit être saint Amphiloque d'Icôme. Saint Grégoire de Nysse fit son oraison funèbre dans l'église de Sainte-Sophie, en présence de l'empereur. Le corps du patriarche fut déposé dans l'église des Apôtres, d'où on le transporta la même année à Antioche. On l'enterra dans l'église qu'il avait fondée sous l'invocation de saint Babylas et auprès des reliques de ce martyr. Cinq ans après, saint Chrysostôme, qu'il avait ordonné diacre, prononça son panégyrique, le 12 février, jour auquel il est nommé dans les *Menées* et dans le *Martyrologe romain* depuis Baronius. On ignore si ce jour fut celui de sa mort ou de la translation de son corps à Antioche. Saint Jean Damascène lui donne le titre de *martyr*, à cause de son triple bannissement et de tout ce qu'il eut à souffrir pour la foi. Les fidèles d'Antioche avaient sa mémoire en grande vénération; ils ne prononçaient son nom qu'avec respect et le faisaient porter à leurs enfants; ils gravaient aussi son image dans leurs maisons, sur leurs cachets et sur leur vaisselle. C'est de saint Chrysostôme qu'on apprend ces deux particularités. (*Voyez* ces deux *Panégyriques*, l'un par saint Grégoire de Nysse, l'autre par saint Chrysostôme.)

PANÉGYRIQUE DE SAINT MÉLÈCE.

TEXTE : *Beatus ille servus quem, cum venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem.* (Matth., XXIV, 46.)

Un de nos plus grands devoirs de chrétiens, c'est de combattre, de vivre, de souffrir, de mourir, s'il le faut, pour la défense de notre foi. Serviteurs engagés au service du plus grand des rois, que faisons-nous si nous ne sommes fidèles aux promesses sacrées qui nous attachent à lui, et que ferons-nous un jour, quand, nous demandant compte de notre administration, il nous surprendra en flagrant délit de prévarication.

Voici, M. F., un illustre et courageux défenseur de la foi, un vrai soldat de Jésus-Christ, qui ne sut jamais quitter sa bannière, ni s'accommoder avec les ennemis de l'Église. En nos temps où tant d'orages s'élèvent de toutes parts contre le vaisseau qui porte nos destinées éternelles, nous avons, tous, besoin d'encouragement et de confiance; nous les puiserons dans la vie des incorruptibles défenseurs de la même cause.

Saint Mélèce a vécu dans un temps pareil au nôtre : il nous servira de guide et d'exemple au milieu des tempêtes actuelles. Considérons : *Comment il lutta pour la foi*, première partie; *En quoi nous devons l'imiter*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — LUTTES COURAGEUSES DE SAINT MÉLÈCE POUR LA FOI.

Mélèce, issu d'une des premières familles de Mélitène dans la petite Arménie, montra dès sa jeunesse un grand fonds de piété et d'amour pour l'étude, une conduite irréprochable, un caractère plein de douceur, d'affabilité, un cœur vrai et ami de la paix. Et cependant il était destiné à combattre et à souffrir pour la vérité toute sa vie. A cette époque, la plus formidable hérésie affligeait l'Eglise; les ariens soutenus par les empereurs de Constantinople menaçaient de pousser à l'apostasie tous les fidèles du monde catholique. La vigilante fermeté des évêques arrêta les ravages du torrent. Mélèce fut un de ces fidèles gardiens de l'ortho-

doxie. Elu évêque de Sébaste (357), il n'y put exercer son zèle, grâce à la résistance opiniâtre du peuple confié à ses soins et déjà trompé par les perfides suggestions des hérétiques : le saint se retira à Bérée, en Syrie, pour y servir Dieu dans la solitude.

Rappelé de ce volontaire exil pour être placé sur le siége d'Antioche, il eut bientôt occasion de professer hautement la pureté de sa foi. Les hérétiques s'étaient flattés de l'attirer dans leur parti : sa douceur leur paraissait de la faiblesse et ils le tentèrent de ce côté. L'empereur assembla les hérétiques et fit venir le patriarche pour expliquer sa foi en sa présence. La réponse du saint fut nette, ferme, péremptoire et de la plus pure orthodoxie. Ce témoignage éclatant rendu à la vérité confondit les ariens et les pénétra de douleur. Ils s'en vengèrent en faisant exiler le courageux confesseur. Rendu à son siége par l'empereur Julien l'Apostat, il s'opposa avec un nouveau zèle à l'introduction du paganisme que ce persécuteur de l'Eglise tentait de ramener dans le monde. Exilé une seconde fois et rappelé par Jovien (363), il eut à soutenir bientôt un nouveau combat contre l'empereur Valens (372) qui mit tout en œuvre pour le gagner à la cause des ariens; mais il eut la honte d'échouer contre la fermeté du saint patriarche. Il fut exilé une troisième fois et ne revint à Antioche qu'après la mort du persécuteur. La victime avait triomphé du vainqueur.

Mais pendant l'absence du vrai pasteur, un loup, un intrus s'était emparé du troupeau. Que faire? Saint Mélèce ne pouvant déraciner tout le mal, trouva moyen de le diminuer; à force de douceur il parvint à partager avec l'usurpateur les soins du troupeau. Dès lors il ne s'occupa plus que des moyens de corriger les désordres introduits par le schisme et l'hérésie, en donnant à son Eglise des ministres selon le cœur de Dieu. La mort le trouva occupé de tout ce qui pouvait procurer la gloire de Dieu et le salut de ses ouailles (381) et les larmes du clergé et du peuple d'Antioche accompagnèrent dans sa tombe ce martyr, comme l'appelle saint Jean Damascène, ce noble et intrépide champion de la foi, qui avait souffert un triple bannissement plutôt que d'être infidèle à son Dieu : *Beatus ille servus quem, cum venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem.*

IIe PARTIE. — IMITATION DE CE SAINT.

Ce qui ressort le plus dans la vie de saint Mélèce c'est une grande douceur jointe à une indomptable fermeté quand il s'agissait des intérêts de Dieu et de la vérité. Il parle, il agit, il souffre pour défendre sa foi en face des grands du monde, sans jamais céder un pouce du terrain inviolable du dépôt sacré.

M. F., quelle grandeur, quelle indépendance, quelle force de conviction ! Nous les retrouvons encore de nos jours dans le pontife, si doux et si ferme, qui gouverne en ce moment l'Eglise de Dieu ; nous les retrouvons encore dans cet admirable accord qui existe dans le corps épiscopal du monde entier ; nous les retrouvons dans ces jeunes guerriers qui sont allés, loin de leur patrie, défendre un saint sous la conduite d'un héros; mais aussi en présence de ces courageuses professions de foi, que de lâchetés, que de bassesses, que d'apostasies ! Que de chrétiens faibles, timides, prévaricateurs, qui se laissent aller au courant des idées les plus hostiles à l'Eglise; qui pensent et parlent comme les tristes journalistes qui attaquent et minent sourdement les anciennes bases du catholicisme, introduisent parmi les nations le droit du plus fort à la place des droits éternels de la justice, et proclament comme une juste conquête ce qui n'est qu'une spoliation.

Tel est, M. F., le grand danger du temps actuel : pervertir les esprits au profit de l'erreur, flatter les passions pour satisfaire les intérêts du plus vil égoïsme, affaiblir les caractères pour arriver à la tyrannie des consciences, en un mot ; renverser la grande école du respect qui est l'Eglise afin de laisser un libre cours à tous les désordres de l'esprit et du cœur. Ah ! M. F., ne nous laissons point égarer par toutes ces perfidies de diverses origines; attachons-nous du fond de nos entrailles à la vieille foi de nos pères qui ne tremblaient pas devant la force brutale

qui cherchait à étouffer la vérité. Comme le saint patriarche d'Antioche, sachons parler haut et ferme pour défendre la vérité autour de nous; agissons avec douceur et fermeté : *suaviter et fortiter;* que chacun de nous professe sa foi dans le cercle de son action, et s'il le faut, souffrons pour notre devoir, résistons jusqu'à la mort pour le triomphe de la vérité : il n'est pas à plaindre le brave qui tombe sur le champ de bataille où il défendait une pareille cause, car Dieu l'a dit : *Beatus ille servus quem, cum venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem.*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Implevi eum Spiritu Dei, sapientia et intelligentia, et scientia. (Exod., XXXI, 3.)

Corona aurea super mitram ejus expressa signo sanctitatis et gloria honoris. (Eccli., XLV, 14.)

Sacerdos magnus qui in vita sua suffulsit domum, et in diebus suis corroboravit templum. (Id., L, 1.)

Nouveau Testament. — Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum. (Matth., V, 19.)

Est fidelis dispensator et prudens quem constituit Dominus super familiam suam. (Luc., XII, 42.)

Plenus gratia et fortitudine. (Act., VI, 8.)

Tu autem fide stas. (Rom., XI, 20.)

Oportet episcopum irreprehensibilem esse. (I Tim., III, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Sacratissimam doctrinam habet qui docet quod sapit, qui instruit quod sentit; qui docet non solum cognoscere verum, sed apprehendere bonum et amare justum. (S. Hilar., *cœlestis Hierarc.*, l. IV, c. 3.)

Quisquis ab hac catholica Ecclesia fuerit separatus, non habebit vitam, sed ira Dei manet super eum. (S. Augustin., *Ep.* 152.)

Vere episcopalem vitam sequeris, si per zelum linguamque tuam hos qui a fidei veritate dissentiunt, in Ecclesiæ unitatem reduxeris. (S. Gregor. Magn., *Ep.* 52 *ad Euticum, Episcop. Tundar.*)

Hæretici nec rationibus convincuntur quia non intelligunt, nec auctoritatibus, corriguntur quia non recipiunt, nec flectuntur suasionibus quia subversi sunt. (S. Bernard., *Serm.* 66.)

3. — COMPARAISONS.

COLUMNA. Fuit columna veritatis in Ecclesia. (*Ex* Ruperto, *de Oper. S. Spiritus*, l. VIII.)

MALLEUS. Fuit malleus hæreticorum. (*Ex* Lobbeto.)

LUCERNA. Fuit lucerna Ecclesiæ. (*Ex* sancto Paulino, *Ep.* 31.)

BALSAMUM. Balsamum et sal in doctrina sana. (*Ex* S. Augustino, *contra Faustum*, l. XXIX.)

CUSTOS CIVITATIS. Fuit enim custos Ecclesiæ Antiochiensis. (*Ex* S. Isidoro, *in Cant.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

1. Sa modestie, sa douceur, l'innocence de ses mœurs, ses manières gracieuses lui avaient acquis l'affection de tous ceux qui le connaissaient; sa piété, son esprit excellent, son savoir lui avaient attiré le respect et l'estime et il fut élu évêque de Sébaste.

2. Il méprisait les honneurs et fut inconsolable d'avoir été choisi pour occuper le siége patriarcal d'Antioche.

3. Sa régularité, sa charité et sa ferveur rendaient ses prédications efficaces.

4. Il ne relâcha rien de son zèle, de sa piété et de sa fermeté en présence des menaces des ariens et de celles de Julien l'Apostat.

5. Il supporta courageusement trois exils pour la foi.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

DE L'ARIANISME.

(M. l'abbé C. Martin.)

1re CONSIDÉRATION. — CARACTÈRES DE L'ARIANISME.

2e CONSIDÉRATION. — SAINT MÉLÈCE FUT UN DES BOUCLIERS DE L'ÉGLISE CONTRE CETTE HÉRÉSIE.

—

IIe PLAN.

SAINT MÉLÈCE AVANT ET PENDANT SON ÉPISCOPAT.

(Le même.)

1er POINT. — SAINT MÉLÈCE AVANT SON ÉPISCOPAT.

Subdivisions : 1. Sa modestie. — 2. Ses manières douces. — 3. La pureté de ses mœurs.

2e POINT. — SAINT MÉLÈCE PENDANT SON ÉPISCOPAT.

Subdivisions : 1. Son désintéressement. — 2. Sa charité. — 3. Sa fermeté dans la foi. — 4. Sa résignation dans ses trois exils.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. Amphiloque d'Icône.	— Panégyrique de saint Mélèce.
S. Grégoire de Nysse.	— Oraison funèbre de saint Mélèce.
S. J. Chrysostôme.	— Panégyrique, id.

HISTORIENS.

Socrate.	— Histoire de l'Eglise.
Sozomène.	— Id.
Théodoret.	— Id.

HAGIOGRAPHES.

	— Menées des grecs.
Baronius.	— Martyrologe romain.
Bollandus.	— Acta Sanctorum.
Joseph Assanani.	— Calendrier universel.

7. MARTYROLOGE. — Sainte Eulalie, v. et m. — S. Damien, m. — SS. Modeste et Julien, id. — SS. Modeste et Ammon, id. — S. Mélèce, év. — S. Antoine, év. — S. Gaudence, id. — S. Benoît d'Agnane. — SS. Constantin et Fortunat, mm. — S. Simplice, év. — S. Julien l'Hospitalier. — Sainte Geresine, reine.

---

13 février. — **SAINT MARTINIEN**, ermite.

(L'AN 500.)

—

VIE DE SAINT MARTINIEN.

Saint Martinien, ermite à Athènes, naquit à Césarée en Palestine, sous l'empire de Constance. Dès l'âge de dix-huit ans il se retira dans une solitude; mais le bruit de ses miracles ne tarda pas à rendre son nom célèbre dans l'Orient. Il vivait en reclus depuis vingt-cinq ans, lorsqu'une courtisane de Césarée, nommée Zoé, entreprit de le pervertir par de détestables artifices. Elle se couvre de haillons, se rend le soir à la cellule du saint, se donnant pour une pauvre femme qui s'est égarée dans le désert et qui court risque de périr si on lui refuse l'hospitalité. Martinien attendri la reçoit dans sa cellule. Le lendemain matin Zoé quitte ses haillons, se revêt d'habits magnifiques qu'elle avait eu soin d'apporter, se présente ainsi parée devant le saint ermite, et lui dit qu'elle est venue de Césarée dans le dessein de lui offrir, avec sa main, une brillante fortune : « La proposition que je vous fais, ajouta-t-elle, n'a rien qui puisse vous effrayer. Elle n'est point incompatible avec la piété dont vous faites profession, et vous savez comme moi que les saints de l'Ancien Testament ont été riches et engagés dans l'état du mariage. » A l'exemple du chaste Joseph, l'ermite eût dû chercher son salut dans une prompte fuite; mais il écoute l'enchanteresse, et déjà dans son cœur il accepte la proposition. C'était l'heure du jour où plusieurs chrétiens venaient à son er-

mitage recevoir ses avis et sa bénédiction. Il s'avance au-devant d'eux dans l'intention de les congédier. A peine est-il resté seul que des remords salutaires dissipent le prestige; il rougit de sa faiblesse, retourne à sa cellule, allume un grand feu et plonge et retient ses pieds dans la flamme. La douleur lui arrache des cris involontaires. La courtisane accourt; quelle est sa surprise! Elle voit l'ermite étendu par terre, baigné de larmes et les pieds à moitié brûlés : « Ah! disait Martinien, comment supporterais-je le feu de l'enfer, si je ne peux endurer celui-ci qui n'en est que l'ombre. » La courtisane ne put tenir contre un tel spectacle. La grâce agit en elle. Elle devint pénitente de pécheresse qu'elle était, et pria le saint de la mettre dans les voies du salut. Martinien l'envoya au monastère de sainte Paule à Bethléem, où elle passa le reste de sa vie dans les austérités de la pénitence et de la mortification.

Martinien fut longtemps sans pouvoir faire usage de ses pieds. Dès qu'il se trouva en état de marcher, il se retira sur un rocher escarpé que la mer environnait de toutes parts. Là il vivait exposé aux injures de l'air, ne voyant d'autre mortel qu'un marinier qui, à de longs intervalles, lui apportait du pain, de l'eau et des branches de palmier pour son travail. Six années se passèrent de la sorte; mais un événement imprévu vint encore troubler sa solitude. Un vaisseau, battu par la tempête, se brisa contre le rocher; tout l'équipage périt, à l'exception d'une jeune fille qui, portée sur une planche, et luttant contre les flots, aperçut l'ermite et l'appela à son secours. Martinien se crut obligé de sauver une personne en danger de périr; mais il forma le dessein de quitter sur-le-champ sa solitude. Il laissa les provisions qui lui restaient encore et qui devaient durer jusqu'au retour du marinier, à cette infortunée, qui devint un modèle de pénitence et mourut depuis sur le rocher. L'ermite s'élança dans la mer, et plein de confiance en Dieu, il gagna la terre à la nage, erra de déserts en déserts et arriva enfin à Athènes, où il mourut vers le commencement du cinquième siècle, à l'âge d'environ cinquante ans. Son nom ne se trouve point dans le *Martyrologe romain,* mais il est dans les *Menées* des grecs. Il était spécialement honoré dans l'Orient, et surtout à Constantinople dans une église voisine de celle de Sainte-Sophie.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARTINIEN.

TEXTE : *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis?* (Matth., XIX, 27.)

Un jour saint Pierre, par une sainte curiosité, demanda ainsi au Sauveur quelle récompense était réservée à ceux qui, comme lui, quittent tout pour le suivre. « Quelle confiance, dit saint Jérôme, Pierre était pêcheur; il était pauvre, il gagnait sa vie à la sueur de son front, et cependant il dit avec un abandon filial : « Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre. Quelle sera donc notre récompense ? » C'est alors que Jésus-Christ proclama tout haut ce qui est réservé aux cœurs généreux qui font à Dieu le sacrifice volontaire des fausses félicités de la terre. « Celui, dit-il, qui quittera sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses champs à cause de moi, recevra au centuple, et possédera la vie éternelle. » (Matth., XIX, 27.) Aussi, le monde a-t-il vu des milliers de chrétiens, jaloux de conquérir cette magnifique récompense, quittant tout pour trouver Dieu et vivre dans la plus complète solitude. Saint Martinien était de ce nombre. Méditons ce grand, cet illustre exemple, en examinant : *Les avantages de la vie érémitique,* première considération; *Comment chacun peut et doit fuir les occasions dangereuses,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — AVANTAGES DE LA VIE ÉRÉMITIQUE.

Quelles puissantes raisons ont pu déterminer tant de chrétiens de toutes les conditions à tout abandonner pour aller s'enterrer tout vivants dans une profonde so-

litude? Le but final de leur courageuse résolution, ce sont les magnifiques promesses du Sauveur, qui ne se laisse point vaincre en générosité, et qui a affirmé qu'il leur rendra tout au centuple, et ce centuple ce sont les éternelles joies du ciel. C'est donc pour assurer mieux leur salut que ces nobles et grands cœurs ont quitté le monde et tout ce qu'ils possédaient dans le monde. C'est qu'ils avaient la double sagesse de craindre les dangers que court une âme dans le monde et de comprendre les précieux avantages de la vie solitaire. Quels sont ces avantages? 1° C'est d'abord l'éloignement même de ces dangers : le Seigneur l'a dit : « Quiconque aime le danger y périra. » (Eccli., III, 27.) Le navigateur sait les périls qu'il a courus sur l'Océan; et ceux qui sont dans le monde savent combien d'âmes, d'abord bonnes, pures et chrétiennes, périssent dans les mille embûches que leur tendent les passions mondaines. La suprême sagesse consiste à les craindre avant d'en faire la triste expérience : ici c'est l'orgueil qui emporte l'esprit, là c'est l'avarice qui attache le cœur à la terre; ailleurs c'est l'impureté qui le corrompt, l'envie qui le trouble, l'intempérance qui ruine corps et âme, la colère et les haines qui éloignent de Dieu, la paresse et la tiédeur qui abêtissent et paralysent les âmes! Que de piéges, que d'ennemis de toutes parts ! 2° Un autre avantage de la solitude, c'est qu'on y trouve Dieu. Là on prie de bon cœur, sans distraction, sans trouble; là on médite sur les grandes et consolantes vérités de la foi; là on éprouve quelque chose des célestes joies que ressentait Pierre sur le Thabor quand il disait au divin Maître : « Ah ! qu'il fait bon être ici ! » (Marc., IX, 4.) Là on jouit de la paix d'une bonne conscience, qui est déjà comme un avant-goût du ciel; enfin là on meurt avec bonheur et facilité, parce qu'on sait où l'on va; car la promesse de Dieu est formelle : ciel et terre périront; mais la parole de Dieu ne faillira point.

Etonnez-vous maintenant, M. F., qu'une âme fortement convaincue d'une part de la vanité des choses humaines, de l'autre des immenses avantages de la vie solitaire, la préfère aux plus brillantes espérances du monde. Etonnez-vous de voir saint Martinien quitter déjà, à l'âge de dix-huit ans, tout pour jouir de la vie érémitique. Là il mena une vie angélique; là il conserva la plus complète pureté de son cœur; et si, comme nous allons le voir, le démon sut encore le trouver jusque dans la solitude, Dieu se souvint de ses promesses et le soutint au milieu de ses nobles combats. Il mourut en disant à son divin Maître : « Entre vos mains, Seigneur, je remets mon âme! » Et il put la lui remettre pure et sans tache. Quelle vie ! quelle mort !...

IIe CONSIDÉRATION. — FUITE DES OCCASIONS DANGEREUSES.

Nous avons fait entendre que ce grand ami de la solitude n'obtint pas sa couronne sans combat. En effet, M. F., le démon qui avait tenté Jésus-Christ dans le désert, vint aussi dans celui de Martinien : il le sollicita au péché par d'affreuses images; mais une prière persévérante, jointe aux austérités de sa vie, le conserva dans la pureté. Vaincu de ce côté, l'ennemi envoya un jour dans l'affreuse solitude du saint une seconde Eve, qui se revêtit de haillons, et sous les haillons d'une mendiante cachait toutes les séductions du luxe et de la passion. Tentation délicate! Mais les saints savent qu'ils ne sont jamais seuls, que le juge des vivants et des morts a toujours l'œil sur nous; et Martinien, comme autrefois Joseph, trembla devant la tentation, eut recours à Dieu et prit la fuite. Dieu l'en récompensa aussitôt. Après cette première résistance, se sentant assez fort pour lutter en face contre la malheureuse qui avait conjuré sa perte, il eut recours à un moyen extérieur et inouï pour se vaincre lui-même et frapper d'épouvante la hardie séductrice. Il alluma devant elle un grand feu, puis il eut le courage surhumain de mettre ses pieds dans les flammes, poussa de hauts cris et se dit à lui-même : « Comment pourras-tu supporter le feu de l'enfer qui durera éternellement, si tu ne peux endurer ce feu qui ne dure qu'un temps et que l'eau peut éteindre? » La douleur extrême qu'il en éprouva détruisit à l'instant la tentation

dans son cœur, et la tentatrice, frappée de ce spectacle et de ces paroles, fondit en larmes, eut horreur de sa conduite, reprit ses haillons qu'elle avait jetés et jeta les vêtements de luxe qu'elle portait, puis demanda en grâce le secours du saint pour mener désormais la vie la plus pénitente. L'heureux ermite l'envoya à Bethléem, dans un monastère que sainte Paule y avait fondé. Zoé y mourut saintement douze ans après cette scène. Il avait gagné une âme qui voulait le perdre. Saint Martinien quitta aussitôt un lieu qui n'était pas assez solitaire pour son cœur ; il prit le bâton de pèlerin et alla se fixer au milieu des rochers, au bord de la mer, où jamais n'avait pénétré visage humain. Il y vécut six ans dans les joies et les austérités de la pénitence. Un naufrage survint un jour et jetta de nouveau le trouble dans sa solitude; il la quitta encore pour fuir la société d'une fille à laquelle il laissa sa cellule, où elle mourut à l'âge de trente et un ans dans les sentiments de la plus haute piété. Quant à Martinien, pour quitter sa seconde solitude, il se jeta dans les flots de la mer en s'abandonnant à la Providence, qui le ramena sur l'autre rive de la mer. Depuis ce moment il vécut en pauvre pèlerin pendant deux ans : il mourut dans une église, après avoir reçu les sacrements de la main de l'évêque du lieu. Quel crainte de Dieu! quel éloignement du monde! M. F., peut-être ne sommes-nous pas appelés à la vie érémitique comme ce saint; mais nous devons et nous pouvons nous former une solitude dans notre cœur pour nous préserver des dangers du monde. Si agitée que soit notre vie, si élevée que soit notre condition, nous pouvons et nous devons, comme dit Jésus-Christ, nous retirer de temps en temps dans le secret de notre chambre pour nous y livrer à la prière et à la méditation. Puis, quand il se présente quelque occasion de pécher, fuyons, fuyons-la avec promptitude comme saint Martinien, pensons à Dieu, punissons notre corps, élevons notre âme par la prière et repoussons, au prix de tous les sacrifices, la pierre d'achoppement qui pourrait causer notre ruine éternelle.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Operuit vultum suum pallio et egressus stetit in ostio speluncæ, et ecce vox ad eum. (III Reg., XIX, 13.)

Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine. (Ps. LIV, 8.)

Super speculam Domini ego sum, stans jugiter per diem; et super custodiam meam ego sum, stans totis noctibus. (Eccl., XXI, 8.)

Erit vir sicut qui absconditur a vento, et celat se a tempestate, sicut rivi aquarum in siti et umbra petræ in terra deserta. (Id., XXXI, 2.)

Nouveau Testament. — Quid existis in desertum videre? (Luc., VI, 25.)

Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. (Coloss., III, 3.)

In solitidunibus errantes, in montibus et speluncis et cavernis terræ. (Hebr., XI, 38.)

2. — SS. PÈRES.

Iste mirabilis est, qui humana natura angelicam sanctitatem transgressus est, et obtinuit quod non habuit natura, per gratiam Dei. (S. J. Chrysost., *Hom.* 27 *in Matth.*)

Vivebat in eremo, et oculis desiderantibus Christum nihil aliud dignabatur aspicere; vestis aspera, zona pellicea, cibus locustæ, mel sylvestre, omni virtuti et continentiæ præparata. (S. Hieron., *Ep.* 4 *ad Rustic.*)

In illo emicabat diversarum virtutum multitudo et ejus multitudinis pulchritudo. Scilicet contemptus seculi, amor Dei, abstinentia cibi, asperitas vestimenti, quies solitudinis, verbum prædicationis, virginitas corporis, humilitas cordis, rigor severitatis, confessio veritatis, virtus patien-

tiæ, odor bonæ famæ. (Hugo a S. Vict., *Serm.* 73 *de S. Joan. Baptista.*)

3. — COMPARAISONS.

Iste sanctus fuit scola virtutum, magisterium vitæ, sanctitatis forma, virginitatis speculum, castitatis exemplum, par angelis. (S. J. Chrysost., *Hom.* 15 *in Matth.*)

Quid existis videre in desertum? Arundinem vento agitatam? (Luc., VI, 25.) Quasi diceret non fuit Joannes mobilis sicut arundo, sed columna immobilis. Non movebatur vento tentationum, non quatiebatur timore, nec flectebatur adulatione. Sic dicendum de sancto Martiniano. (S. Laur. Justin., *de Ligno vitæ, Tr.* 9.)

Quis sanctorum virorum similis in castitate? (S. Bernard., *de Pass. Dom.*, c. 29.)

O desertum Christi floribus vernans! O solitudo in qua nascuntur lapides de quibus in Apocalypsi civitas magni regis extruitur. (S. Hieron., *Ep.* 1 *ad Heliodor.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

VIE CACHÉE ET AUSTÈRE. Dès l'âge de dix-huit ans il se retira dans une solitude.

PÉNITENCE QU'IL S'IMPOSE pour avoir hésité un moment dans la tentation. Aussitôt il rougit de sa faiblesse, retourne à sa cellule, allume un grand feu et plonge et retient ses pieds dans la flamme.

CHARITÉ. Il sauve une personne en danger de périr par une horrible tempête qui brise un vaisseau sur son rocher.

PRUDENCE. Il quitte aussitôt cette solitude, qui peut être pour lui un péril, et s'élance dans la mer, plein de confiance en Dieu.

—

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DU SAINT.

Ier PLAN.

DE TENTATIONIBUS.

(Dionys. Carthus., *Serm.* 1.)

MODUS TENTATIONIBUS RESISTENDIS.

1. Stare in continuo Dei timore. — 2. Deum invocare. — 3. Dominicam passionem inspicere. — 4. In Deo plene sperare. — 5. Novissima præmeditari.

—

IIe PLAN.

1er POINT. — DANGER DES TENTATIONS.

Subdivisions : 1. Dans le monde. — 2. Dans la solitude.

2e POINT. — CONDUITE DANS LES TENTATIONS.

Subdivisions : 1. Résistance prompte. — 2. Recours à la grâce divine.

6. — ENCOMIA S. MARTINIANI.

1. TENTATUR A DÆMONE SUB SPECIE SERPENTIS.

Horrifica tectus colubri sub imagine Dæmon,
In juvenem frustra callida bella movet;
Canus enim juvenis, notos sibi despicit astus,
Et pede repentem conterit acer hydrum.

2. CUM NAUFRAGA PUELLA AD EJUS RUPEM ENATASSET, IPSE IN MARE INSILIIT.

Proxima cum teneræ senior vidit ora puellæ
Fluctuat ambiguis cinctus utrinque malis.
Ergone vel flammis, vel aquis mihi fata parantur?
Expertus flammas, præfero, dixit, aquas.
(FASTI SACRI.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES.

	— Menées des grecs.
BOLLANDUS.	— In Acta Sanct.
J. ASSEMANI.	— Act. Mart.

8. MARTYROLOGE. — S. Agab, proph. — Sainte Fusce, v. et m. — Sainte Maure, m. — S. Polyeucte, m. — S. Julien, id. — S. Benigne, id. — S. Grégoire, pap. — S. Lucien, év. — S. Etienne, id. — S. Etienne, ab.

14 février. — SAINT VALENTIN, prêtre et martyr.

(L'AN 270.)

VIE DE SAINT VALENTIN.

Saint Valentin, prêtre, vivait à Rome sous le règne de l'empereur Claude II, vers l'an 270 de Jésus-Christ. Il était dans une si haute réputation de sagesse et de sainteté, que non-seulement les fidèles, mais même les païens avaient pour lui la plus grande vénération. Sa charité le rendait le père des pauvres, et son zèle pour la religion était d'autant plus efficace qu'il était plus pur et plus désintéressé. Son humilité et sa douceur, la solidité de ses entretiens, un air de sainteté répandu sur ses manières, charmaient tout le monde, et lui gagnaient tous les cœurs, qu'il s'efforçait de porter à Jésus-Christ.

Saint Valentin était trop estimé des grands et du peuple, pour n'être pas connu à la cour. On en parla à l'empereur, comme un homme d'un mérite supérieur et d'une sagesse extraordinaire ; il voulut le voir. La manière dont ce prince le reçut, montra le désir qu'il avait de se l'attacher. Il commença par lui demander pourquoi il ne voulait pas être son ami, puisque lui, empereur, voulait bien être le sien ; qu'il l'estimait, et que c'était par cette raison qu'il ne pouvait souffrir qu'il fît profession d'une religion ennemie des dieux de l'empire. Saint Valentin qui, par son air doux et modeste, avait déjà charmé l'empereur, lui répondit à peu près en ces termes : « Seigneur, si vous connaissiez le don du Dieu que j'adore et que je sers, vous vous estimeriez trop heureux d'avoir un tel maître ; et, détestant le culte que vous rendez en aveugle à des démons, vous n'adoreriez, comme moi, que le vrai Dieu, créateur du ciel et de tout ce qui est contenu dans ce vaste univers, et son Fils unique Jésus-Christ, rédempteur du monde, égal en tout à Dieu son Père. C'est de lui, grand prince, que vous avez reçu l'être et l'empire ; lui seul peut faire votre félicité et celle de tous vos sujets. »

Alors un docteur qui était à la suite de l'empereur, interrompant le saint : « Et que pensez-vous donc du grand Jupiter et de Mercure ? lui dit-il. — Je pense ce que vous en devez penser vous-même, c'est-à-dire, qu'il n'y eut jamais d'hommes plus méchants que ceux que vous nommez dieux. Vos poëtes ont eu grand soin de vous apprendre leurs infamies et leurs dissolutions ; vous avez en main leurs histoires ; montrez-moi seulement leur généalogie et le précis de leur vie, et je vous ferai convenir avec moi qu'il n'y eut peut-être jamais d'hommes plus pervers. »

Une réponse si hardie et si vraie étonna toute l'assemblée ; chacun fut interdit : on ne laissa pas que de crier au blasphème. L'empereur cependant, soit qu'il fût intérieurement convaincu de la vérité de ce qu'il venait d'entendre, soit qu'il fût peu touché de ce discours, ne tint pas compte des murmures des courtisans, et voulut entretenir saint Valentin en particulier. Il l'interrogea avec beaucoup de bonté sur plusieurs articles de notre religion. » Si Jésus-Christ est Dieu, lui dit-il, pourquoi ne se manifeste-t-il pas ? Pourquoi ne me faites-vous pas connaître une vérité si intéressante ? — Il ne tiendra pas à moi, grand prince, que vous n'ayez ce bonheur ; apprenez les points essentiels de notre sainte foi : Voulez-vous être heureux, voulez-vous que l'empire florisse, que tous vos ennemis soient vaincus ; voulez-vous rendre vos peuples heureux et assurer à vous-même une éternelle félicité, croyez en Jésus-Christ, soumettez votre empire à ses lois, et recevez le baptême. Comme il n'y a point d'autre Dieu que notre Dieu, il n'y a point aussi de salut à espérer hors de la religion que les chrétiens professent ; oui, grand prince, hors du christianisme, point de salut. »

Le saint avait parlé avec tant d'énergie et de sagesse, que l'empereur en parut véritablement touché ; et l'on dit que s'adressant aux seigneurs de sa cour : « Il faut avouer, leur dit-il, que cet homme nous découvre de belles choses, et que la doctrine qu'il nous enseigne a un air de vérité dont il est difficile de se défendre. » A ces paroles le préfet de la ville, nommé Calpurne, s'écria : « Voyez-vous comme cet enchanteur a presque séduit notre prince! Et quoi! nous quitterions la religion de nos pères, que nous avons reçue dès le berceau, pour embrasser une secte inconnue et incompréhensible ? »

Ce discours séditieux du préfet, fit redouter à l'empereur quelque révolte; ainsi une malheureuse crainte l'emporta sur la grâce qui le sollicitait intérieurement de se convertir; et sacrifiant son salut éternel à un vil respect humain, il étouffa ses bons sentiments, et remit le saint prêtre au préfet Calpurne pour le faire juger selon les lois; il le fit jeter en prison, et ordonna au juge Astère de lui faire incessamment son procès comme à un des plus grands ennemis des dieux de l'empire.

Astère qui avait été témoin de l'impression que les paroles de son prisonnier avaient faite sur l'esprit de l'empereur, voulut avoir le plaisir de l'entretenir à loisir, et d'employer tous les artifices pour ébranler sa foi, ne doutant point qu'il ne fît sa cour au préfet, s'il pouvait obliger Valentin d'abjurer le christianisme.

Il le fait venir dans sa maison. Notre saint en y entrant leva les mains et les yeux au ciel, et pria instamment Jésus-Christ, lui qui avait donné son sang et sa vie pour le salut de tous les hommes, d'éclairer des lumières de la foi tous ceux qui habitaient cette maison ensevelie dans les ténèbres de l'idolâtrie, et de leur accorder la grâce de connaître l'Auteur du salut, la vraie lumière du monde.

Astère qui entendait cette prière lui dit : « Vous qui passez pour un homme de bon sens, comment pouvez-vous regarder votre Jésus-Christ comme une véritable lumière? vous me faites pitié de vous voir dans cette erreur. — Sachez, Astère, « répond le saint », que je ne suis point dans l'erreur, et qu'il n'est rien de plus vrai que Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Dieu, qui a daigné se faire homme pour nous, est la vraie lumière qui éclaire quiconque vient au monde. — Si cela est, « repart Astère d'un ton moqueur », j'en veux faire l'épreuve. J'ai une fille que j'aime tendrement, qui est aveugle depuis plusieurs années; si vous faites en sorte que Jésus-Christ lui rende la vue, je vous promets de me faire chrétien avec toute ma famille. »

Saint Valentin animé d'une vive foi, appelle cette fille, adresse à Dieu sa prière, et faisant le signe de la croix sur les yeux de cette enfant : « Mon Seigneur Jésus-Christ, dit-il ; vrai Dieu et vrai homme, qui avez rendu la vue à un aveugle-né, et qui voulez le salut de tous les hommes, daignez écouter la prière d'un misérable pécheur et guérir cette pauvre fille. » A ces paroles elle recouvre la vue ; Astère et sa femme, se jetant aux pieds du saint, demandent le baptême. Valentin les ayant instruits pendant quelques jours, les baptisa avec toute leur famille, au nombre de quarante-quatre. La plupart eurent peu de jours après le bonheur d'être martyrs.

L'empereur ayant appris ce qui se passait, admira la vertu divine qui paraissait si clairement dans toutes ces merveilles. Il avait une grande envie de délivrer saint Valentin ; mais craignant quelque révolte du peuple, qui le soupçonnait d'être chrétien, il le laissa entre les mains des juges pour être condamné selon les lois. Notre saint fut remis quelques jours en prison chargé de chaînes ; on le flagella plusieurs fois; enfin il fut décapité hors de la ville sur le chemin de Flaminius, qui conduit en Ombrie, l'an 270 de Jésus-Christ. Les chrétiens enlevèrent son corps et l'enterrèrent près de la porte de Flaminius, qui dans la suite des temps fut appelée la porte de saint Valentin, maintenant del Popolo, vers le Ponte-Molo. On assure que le pape Jules fit bâtir une église sur son tombeau. Elle est devenue célèbre par la dévotion que le peuple a toujours eue à ce grand saint. La plus grande partie de ses reliques est à Rome.

PANEGYRIQUE DE SAINT VALENTIN.

TEXTE : *Beati servi illi, quos cum venerit Dominus, invenerit vigilantes.* (Luc., XII, 37.)

Quelle touchante sollicitude que celle de Jésus-Christ pour le moindre de ses serviteurs! En envoyant dans le monde ses premiers prêtres, il leur a ordonné d'aller jusqu'aux extrémités de la terre et de laisser partout des prêtres pour prendre soin des âmes. Il n'a point voulu vous laisser orphelins; il vous a donné un maître, un père, un ami dans le prêtre, afin que vous ne fussiez pas seuls; afin que du berceau à la tombe, chacun d'entre vous eût à sa disposition tous les moyens de salut. Ah! sachons reconnaître ce don de Dieu; sachons estimer, honorer et aimer le prêtre, ministre de la bonté divine auprès de vous. Et pour mieux sentir nos devoirs à cet égard, jetons un rapide regard sur saint Valentin qui fut un modèle des prêtres selon le cœur de Dieu. Examinons donc : *Ce que fit saint Valentin pour les fidèles,* première partie; *Ce que chaque prêtre fait pour ses ouailles,* deuxième partie.

Ire PARTIE. — CE QUE SAINT VALENTIN FIT POUR LES FIDÈLES.

Le Pasteur des pasteurs, Jésus-Christ, a prononcé pour tous les prêtres la règle de leur dévouement, en disant : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » (Joan., X, 11.) Ce fut celle que suivit littéralement saint Valentin. Prêtre de l'Eglise romaine, il s'était consacré, avec saint Marius et toute sa famille, au service des martyrs qui souffrirent sous l'empereur Claude II. Ni la vue des supplices, ni la crainte de la mort ne purent l'empêcher de secourir les chrétiens dans les fers : il leur portait, non-seulement des secours matériels, mais surtout l'appui et l'encouragement d'une parole pleine de foi et d'amour, les secours des sacrements de l'Eglise, la prière dans le divin sacrifice. Il savait bien que par ce chemin il allait à une mort certaine, n'importe; avant tout la gloire de Dieu et le salut de ses frères. Il mourra donc avec joie pour eux. Arrêté et conduit devant le préfet de Rome, il résista à toutes les menaces, à toutes les promesses. Condamné à mourir, il est rudement battu, et comme il ne cessait de professer hautement sa foi, on lui trancha la tête, le 14 février vers 270. Voilà avec quel empressement les martyrs saisissaient et cherchaient même les occasions de verser leur sang pour parvenir plus tôt au terme de tous leurs désirs, à la céleste patrie.

Nous servons le même Dieu qu'eux; nous sommes les héritiers de leur foi, le sommes-nous de leur charité? Quel contraste plus humiliant pour nous, que celui de leur amour et de notre indifférence!

IIe PARTIE. — CE QUE CHAQUE PRÊTRE FAIT POUR SES OUAILLES.

Avez-vous jamais bien réfléchi, M. F., sur la véritable valeur du don que Dieu vous a fait en vous donnant un prêtre selon son cœur. Vous comprendrez ce que vaut un prêtre en considérant ce qu'il en coûte à Dieu et au prêtre lui-même avant qu'il vous soit envoyé. La vocation au sacerdoce n'est pas une de ces vocations que les hommes donnent selon le calcul de leurs intérêts terrestres; elle ne vient que de Dieu ou elle n'existe pas. Voyez comme Dieu s'y prend pour former un prêtre. Généralement il le fait naître au milieu d'une famille et d'un pays chrétiens, afin de conserver pure cette âme qui doit se sacrifier un jour pour ses frères. Il le poursuit déjà dans son enfance, le pousse vers l'autel, tourne le cœur de ses parents et les circonstances de manière à ce qu'il y arrive. Il lui donne le talent, la santé, les moyens matériels, mais surtout les dispositions d'âme nécessaires pour atteindre le but. Puis, quand il est arrivé sur les bancs de l'école ecclésiastique, il l'éclaire, le fortifie, le mène comme par la main

pendant de longues années. Le généreux lévite sacrifie à son Dieu les plus belles années de sa jeunesse; le monde si attrayant à cet âge disparaît à ses yeux : honneurs, plaisirs, richesses, liberté, tout est mis sur cet autel du séminaire. Enfin arrive le grand jour de la consécration solennelle; alors prosterné à terre devant Dieu et son pontife, il renonce à tout et à lui-même pour ne plus conserver dorénavant que la double charité pour Dieu et pour ces chères brebis qui lui seront confiées. Là est toute sa vie, tout le secret de sa grande âme. Il est prêtre de Celui qui a dit : *Animam meam pono pro ovibus meis.* (Joan., x, 15.) Voilà son modèle et sa règle : il vient à vous pour donner sa vie pour vos âmes. Ah ! si le souverain pontife, le vicaire deJésus-Christ sur la terre, se donne humblement le titre de : *Serviteur des serviteurs de Dieu,* ce titre convient bien aussi à chaque prêtre. Voyez la série continuelle de ses sacrifices. Voyez comme il vous prend au berceau et ne vous abandonne même pas à la tombe. Il vous purifie et vous donne le nom et les grâces d'enfant de Dieu au baptême. Il vous chérit comme des anges durant le temps de votre innocence. Dès que votre raison se développe et que le mal pourrait entrer dans votre âme, il se hâte de prendre l'avance sur le démon ; il s'empare de votre jeunesse, il vous instruit, vous apprend à connaître Dieu, vous signale les dangers qui vous menacent et vous prépare par de longues et paternelles instructions au grand acte de votre première communion. Plus tard, vous tombez, il vous relève ; vous l'abandonnez peut-être entièrement, il pleure, il gémit, il prie sans cesse sur la brebis égarée ; il vous cherche à travers des montagnes de difficultés, et quand il vous trouve pauvres, blessés, désolés, accablés du poids de vos péchés et de vos ingratitudes, il ne vous accable pas une seconde fois de reproches trop mérités. Il se souvient qu'il doit être le bon pasteur ; il prend sur ses épaules le poids qui vous accable et vous reporte vous-même dans le sein de Dieu. Il vous absout de vos péchés et vous nourrit bien des fois encore du pain de la vie éternelle présent dans l'Eucharistie. Ah ! reconnaissons la miséricordieuse bonté de Jésus-Christ qui a formé dans son prêtre ce cœur de père toujours prêt à recevoir avec des larmes de joie l'enfant prodigue qui lui revient tout honteux de ses désordres. En effet, où allez-vous lorsque quelque secret terrible pèse comme une montagne sur votre âme? Vous allez au prêtre sachant que lui seul a assez d'intelligence pour vous comprendre et assez de discrétion pour garder votre secret. Où allez-vous quand la maladie, les peines de la vie, la pauvreté, quelque coup imprévu de la fortune, quelque peine du cœur, la mort de vos proches, viennent fondre sur vous ? Vous vous adressez au prêtre, parce que vous savez que, sans famille et sans attache au monde, il a conservé tout son cœur, toute sa vertu, toute sa compassion et ses éloquentes consolations pour vous... Enfin, quand vient la dernière épreuve, la maladie dont vous devez mourir, il vient, il accourt, la nuit, l'hiver, à toute heure du jour ; dût-il, même trouver sa propre mort à votre porte, il vient vous porter les consolations des mourants ; et là, sur le seuil de l'éternité, votre âme haletante d'effroi recueille de sa bouche des paroles qui semblent descendues du ciel exprès pour vous. Puis enfin, quand il a prié sur votre tombe, quand, depuis longtemps vous êtes oublié de vos meilleurs amis, le prêtre veille encore et prie à l'autel pour vous : *Requiescant in pace.* O chrétiens, M. F., dites-moi, comment peut-on haïr, mépriser un prêtre? Malheur, trois fois malheur à qui le méprise! car celui-là méprise Dieu et Dieu s'en souviendra...

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Sic valens sum ut eo valeam tempore quo ad explorandum missus sum. (Josue, XIV, 11.)

Victimas pro salute vovi, hodie reddi vota mea. (Prov., VII, 14.)

Verba sapientium sicut stimuli et quasi clavi in altum defixi, quæ per magistrorum consilium data sunt a pastore nostro. (Eccl., XII, 11.)

Labia sacerdotis custodient scientiam et legem requirent ex ore ejus, quia angelus Domini exercituum est. (Malach., II, 7.)

Nouveau Testament. — Sustinetis si quis vos in servitutem redigit, si quis devorat... Si quis in faciem vos cœdit. (II Cor., XI, 20.)

In laboribus plurimis, in carceribus abundantius, in plagis supramodum, in mortibus frequenter. (II Cor., *id.*, 23.)

2. — SS. PÈRES.

Si quis ad dignitatem sacerdotis velut dignus repertus sit, in eaque sancte et irreprehensibilite ambularit, vitam et coronam imarcessibilem sibi ipse conciliat. (S. Ephræm, *de Sacerdotio.*)

Nihil in hac vita difficilius, laboriosius, periculosius presbyteri officio; sed apud Deum nihil beatius, sic eo modo militetur quo noster imperator jubet. (S. Augustin., *Epist.* 148 *ad Valer.*)

Non minuitur persecutionibus Ecclesia, sed augetur; et semper dominicus ager segete vestitur dum grana quæ singula cadunt, multiplicata nascuntur. (S. Leo, *Serm. in Natali* SS. *Petri et Pauli.*)

Martyr quo acrius impugnatur eo robustior invenitur; et quo magis corpus per tormenta distenditur, eo magis fides augetur, (S. Petr. Dam., *Serm.* 32 *de S. Apollinare.*)

3. — COMPARAISONS.

Consiliarius. Restituam consiliarios tuos, id est sacerdotes, quorum est consilia Dei manifestare populis. (S. Thom., *in Is.* I., 1.)

Gubernator navis. Suscepisti munus sacerdotii, et in puppi Ecclesiæ sedens navim adversus fluctus gubernas. (S. Ambr., *Epist.* 44.)

Miles Christi. Certamen Christi certavit gloriose. (S. Ephr., *in Encom. martyr.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Charité. Sa charité le rendait le père des pauvres.

Zèle. Son zèle pour la foi se montrait dans toutes ses actions.

Humilité et douceur. Il charmait tous les cœurs par sa douceur et son humilité.

Sagesse. La sagesse était dans sa bouche à chaque parole de son interrogatoire.

Constance. Il passa longtemps en prison chargé de chaînes; il fut flagellé plusieurs fois et enfin décapité. Dans ces différentes situations il fut inébranlable dans sa foi.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

DU SACERDOCE ET DU MARTYRE.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — DU SACERDOCE ET DU MARTYRE.

Subdivisions : 1. Leur excellence. — 2. Les conditions qu'ils exigent.

2e POINT — DEVOIRS DES FIDÈLES ENVERS LE SACERDOCE ET LE MARTYRE.

Subdivisions : 1. Respect. — 2. Admiration. — 3. Amour.

—

IIe PLAN.

SAINT VALENTIN, PRÊTRE ET MARTYR.

(Le même.)

1re CONSIDÉRATION. — SAINT VALENTIN, PRÊTRE.

Subdivisions : 1. Son zèle. — 2. Sa charité. — 3. Sa douceur. — 4. Sa vigilance pastorale.

2e CONSIDÉRATION. — SAINT VALENTIN, MARTYR.

Subdivisions : 1. Ses admirables réponses dans son interrogatoire. — 2. Sa fermeté dans la prison, dans sa flagellation et à son martyre.

6. MARTYROLOGE. — S. Valentin, pr. et m. — SS. Vital, Felicule et Zenon, mm. — S. Valentin, év. et m. — SS. Procul, Ephèbe et Apollon, mm. — SS. Basse, Antoine et Protocolice, id. — SS. Cyrion, Bassien, Agathus et Moïse, mm. — SS. Denis et Ammon, id. — S. Eleucade, év. — S. Auxence, ab. — S. Antoine, ab. — S. Paulien, év. — S. Théodose, id. — S. Guillaume, ab.

15 février. — SAINT FAUSTIN ET SAINT JOVITE,

FRÈRES, MARTYRS (L'AN 121).

VIE DE SAINT FAUSTIN ET SAINT JOVITE.

Saint Faustin et saint Jovite, frères, étaient issus d'une illustre famille de Bresse, ville de Lombardie. Il est probable que leurs parents étaient chrétiens; ce qu'il y a de certain, c'est que dès leur jeunesse ils étaient tous deux en vénération parmi les fidèles; et par leur piété et par leur zèle pour la religion. On ne vit jamais deux frères si bien unis de sentiments et d'inclinations; leurs cœurs n'avaient qu'un même objet, comme ils n'agissaient tous deux que par les mêmes principes. L'esprit de Dieu, dont ils étaient animés, ne leur faisait trouver du goût que dans les plus saints exercices; toute leur occupation était de visiter les fidèles que la persécution tenait cachés. Ils encourageaient les uns, consolaient les autres, et faisaient du bien à tous.

Apollonius, évêque de Bresse, qui s'était retiré dans un désert voisin pendant cette horrible tempête, apprit avec quel courage et quel zèle ces deux héros s'employaient à ces œuvres de charité. Il voulut les voir, et leur ayant trouvé encore plus de vertu et de mérite que la voix publique ne leur en donnait, il jugea qu'il ne pouvait pas rendre un plus grand service à son Eglise, que de les élever au saint ministère en leur conférant les ordres sacrés. Ils les reçurent avec les heureuses dispositions qui méritent toutes les grâces qui accompagnent le sacerdoce. Faustin, qui était l'aîné, fut fait prêtre, Jovite fut fait diacre. Ces dignes ministres de Jésus-Christ sortirent de leur retraite, comme les disciples étaient sortis du cénacle, remplis de l'Esprit saint, et animés de ce zèle ardent qui les fit voler à de nombreuses conquêtes, en convertissant à la foi un grand nombre de païens,

Leur nouveau caractère, en leur donnant plus d'autorité, augmenta encore leur ferveur. Ils prêchaient hardiment la foi avec d'autant plus de succès, que la réputation où ils étaient déjà servait à rendre les esprits et les cœurs plus dociles. Rien ne résistait plus à leur zèle.

Les prodiges qu'opéraient ces nouveaux apôtres attiraient les peuples des lieux voisins; on venait en foule les entendre, et à leur voix, on voyait les idolâtres détester leurs superstitions et briser leurs idoles; toute la ville changea bientôt de face et ne fut presque plus habitée que par des chrétiens.

Tant de conversions ne pouvaient manquer d'alarmer l'ennemi du salut. Toutes les furies de l'enfer s'armèrent pour arrêter le cours de ces conquêtes; et le démon mit tout en œuvre pour paralyser leur zèle et rallumer le feu de la persécution.

Le comte Italique, un des plus grands ennemis du nom chrétien, ayant appris que l'empereur Adrien était arrivé en Ligurie, vint se jeter à ses pieds et le supplia de vouloir bien pourvoir et à sa sûreté et à celle de tout l'empire, que la malice des deux plus méchants hommes du monde, puisqu'ils étaient deux mortels ennemis de leurs dieux, allait ruiner, L'empereur, surpris et effrayé par ce début, lui demande quels sont ces hommes, et par quels artifices ils prétendent venir à bout de leur dessein! « Ce sont deux citoyens de Bresse, répond le comte; leurs noms sont Faustin et Jovite : hommes habiles à séduire l'esprit du peuple par des enchantements, et si puissants en paroles et en artifices, qu'à peine ont-ils ouvert la bouche, que tous ceux qui les entendent quittent le culte de nos dieux, brisent et foulent aux pieds nos idoles, et n'adorent plus qu'un je ne sais quel Jésus-Christ, Juif de naissance, qui a expiré sur une croix. Ils ont déjà séduit et trompé les plus honnêtes gens; nos temples sont déserts, la religion de nos pères

va être abolie, si vous n'y apportez, grand prince, un prompt remède : défendez les dieux à qui vous devez la vie et l'empire, et donnez incessamment vos ordres pour exterminer les chrétiens. »

L'empereur, touché par ce discours, ne crut pouvoir remédier plus efficacement à ce prétendu malheur qu'en donnant tout pouvoir à celui qui en exposait toutes les conséquences. C'était ce que prétendait le comte. Aussi s'acquitta-t-il de sa commission avec la dernière cruauté.

Il se rend immédiatement à Bresse, se saisit de Faustin et de Jovite, et leur ordonne d'offrir de l'encens aux dieux, ou de s'attendre à souffrir les plus cruels tourments. La réponse ferme et précise des deux saints enleva bientôt au tyran toute espérance de les vaincre. Comme l'empereur devait arriver au premier jour, on jugea à propos de l'attendre pour savoir par quels supplices on ferait mourir des hommes de cette qualité et de cette réputation.

L'empereur, informé de la procédure, ordonna qu'ils vinssent avec lui dans le temple du Soleil pour assister au sacrifice. Mais ne pouvant les y contraindre, il les condamna à être exposés aux bêtes. A peine étaient-ils entrés dans l'amphithéâtre, que quatre lions qu'on avait lâchés pour les dévorer, vinrent se coucher à leurs pieds et les flatter avec leur queue. Les léopards et les ours, qn'on irritait avec des torches ardentes, ne furent pas plus méchants.

L'empereur, effrayé de ce prodige, et s'imaginant que les merveilles que nos saints opéraient étaient des effets de magie, crut qu'en les promenant par différentes villes il rendrait leur art inutile. Il les fit venir à Milan avec un de ses premiers officiers, nommé Calocere, qui s'était converti à la foi en voyant tous ces miracles. Ils arrivèrent à Milan chargés de chaînes. On ne peut dire quels sortes de tourments ils eurent à souffrir, et combien de victoires ils remportèrent. On leur remplit la bouche de plomb fondu, on leur brisa tous les os, on leur brûla les côtés avec des lames ardentes.

L'empereur allant à Rome et à Naples, voulut qu'on y menât aussi Faustin et Jovite, sans comprendre que le ciel l'ordonnait ainsi, pour faire, par leur moyen, de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ dans les trois plus célèbres villes d'Italie. Ils souffrirent partout de cruels supplices, et partout leur patience et les merveilles qu'ils opéraient, convertissaient à la foi un grand nombre d'idolâtres. Enfin, ayant été ramenés à Bresse, chargés de palmes et de lauriers, après tant de victoires, ils y consommèrent leur martyre. Ils eurent la tête tranchée hors de la ville, sur le chemin qui conduit à Crémone, vers l'an 122 de Jésus-Christ. La ville de Bresse les honore depuis ce temps-là comme ses patrons et conserve leurs précieuses reliques.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FAUSTIN ET SAINT JOVITE.

TEXTE : *Ecce quam bonum, et quam jucundum, habitare fratres in unum!* (Ps. CXXXIII, 1.)

C'est Dieu qui a fondé la famille; c'est lui qui l'a sanctifiée et qui en a resserré les liens par toutes les vertus qu'il ordonne à tous de pratiquer. Aussi, l'un des plus terribles symptômes qui annoncent la chute des sociétés et des familles, c'est la désunion entre les frères. D'autre part, on peut dire que l'union entre frères est une source de prospérité et de bénédiction pour une nation comme pour une famille. C'est Dieu lui-même qui nous l'enseigne : *Ecce quam bonum, et quam jucundum, habitare fratres in unum!*

Voici deux saints qui ont recueilli les fruits de cette fraternité chrétienne dont ils ont été en même temps les parfaits modèles. Méditons en ce jour : *Les précieux avantages de l'union entre frères,* première partie; *l'exemple de ces deux saints,* deuxième partie.

Ire PARTIE. — AVANTAGES DE L'UNION FRATERNELLE.

De quelle époque datent les malheurs et les chagrins qui accablent certains hommes? N'est-ce pas du moment fatal où, se séparant de la famille, ils ont cherché, comme l'enfant prodigue, leur bonheur hors de la maison paternelle? Ils ont cru trouver hors de là de meilleurs amis, et ce n'est qu'apres mille déceptions, après avoir été trahis, trompés, vendus, dépouillés, qu'ils sont revenus, bien tard, hélas! vers cette famille qu'ils avaient répudiée. La paix, la concorde, la charité sont des devoirs que nous devons exercer envers tous, même envers des étrangers, et Dieu bénit toujours ceux qui les pratiquent. Mais c'est surtout au sein de la famille que doit régner la plus parfaite union; c'est là surtout que Dieu comble de ses bénédictions ceux qui savent entretenir cette précieuse vertu. Quels en sont les effets?

Elle porte sa récompense avec elle dès ici-bas : 1° Elle est une source de joies pures et solides : « Qu'y a-t-il de bon et d'agréable comme l'union entre frères? » Ailleurs la voix du sang et de la nature ne garantit plus la sincérité dans les relations. L'homme qui a beaucoup fréquenté, sait combien il est rare d'y rencontrer un ami vrai, constant et à toute épreuve. Il sait aussi combien on y trouve de faux frères, d'ennemis cachés, de démonstrations hypocrites. Le monde est plein des tristes victimes d'une confiance aveugle et déplacée. On est à l'abri du malheur quand on trouve au foyer domestique des frères que Dieu et la nature nous ont donnés, et avec lesquels on a su garder une parfaite union.

2° Elle préserve l'homme du découragement dans le malheur. Quand une épouvantable épreuve fond sur nous et ruine tous nos calculs, toutes nos espérances, il est bon d'avoir un autre soi-même à qui l'on puisse avec sûreté confier ses peines, et l'Ecriture même plaint celui qui est alors seul : *Væ soli!* (Eccl., IV, 10.) Confiée à une âme de frère cette peine se trouve diminuée de moitié; tandis que le monde, tout occupé de ses plaisirs, n'aime pas à entendre des confidences tragiques qui pourraient le troubler et jeter sur une vie pleine d'illusions le sombre voile du malheur. Conservons donc cette précieuse ressource pour les jours d'épreuve. Enfin, 3°, l'union entre frères est utile au salut : elle préserve de la corruption, des mauvais conseils, des dangers que l'on trouve parmi les étrangers; elle encourage à la vertu entre frères chrétiens; elle entretient une heureuse émulation entre ceux qu'elle rend doublement frères par la nature et par la grâce : l'exemple de plusieurs saints est là pour le constater.

IIe PARTIE. — EXEMPLE DE CES DEUX SAINTS.

Saint Faustin et saint Jovite en sont une preuve frappante. Ils étaient frères par la naissance, ils le devinrent encore plus par les liens de la divine charité. Après avoir passé ensemble les années d'une jeunesse innocente et vertueuse, ils se sentirent appelés au même ministère : ils allèrent prêcher l'Evangile dans la ville de Bresse, en Lombardie. Partout le même zèle, la même ardeur, la même charité pour convertir des âmes à Jésus Christ. Aussi la même persécution les attendait. Leur courage à annoncer la parole de Dieu excita la fureur des païens; ils furent arrêtés ensemble et interrogés sur leur foi. Même réponse, même résistance aux persécuteurs. L'empereur Adrien, qui était alors à Bresse, les condamna à avoir la tête tranchée : ils moururent ensemble, à la même heure, pour sceller de leur sang la vérité qu'ils avaient prêchée aux autres (121). Ainsi, après avoir été si unis pendant leur vie, comme saint Pierre et saint Paul, ils eurent, comme eux, la gloire de mourir ensemble et de recueillir ensemble la couronne de l'immortalité.

Voilà dix-sept cents ans qu'une tache indélébile déshonore la mémoire de leur persécuteur; mais les noms des deux frères sont restés un objet de profonde vénération jusqu'à nos jours. Leurs reliques sont conservées dans la ville de Bresse,

qui les honore comme ses premiers patrons. Il existe dans la même ville un sanctuaire fort ancien qui est dédié sous leur invocation, et tous les *Martyrologes* les représentent comme les plus beaux modèles de l'union entre frères,

Ah! si on réfléchissait aux saintes jouissances que Dieu a attachées à cette vertu, verrait-on tant de scandales dans le monde? Où est la famille qui ne soit déchirée par un de ses membres? Quelles honteuses et mesquines querelles, quelles guerres cruelles, quelles pénibles et funestes divisions ne voit-on pas parmi nous? Si encore de sérieux et légitimes motifs pouvaient les excuser, mais, hélas! ce n'est le plus souvent qu'une parole peu réfléchie, une discussion où le tort existe de part et d'autre; le plus mince, un simple héritage de peu de conséquence, telles sont les lamentables raisons sur lesquelles se fondent de si longues divisions. Et quels fruits en recueille-t-on? des jours pleins d'amertume; des nuits que l'on passe dans les pénibles réflexions de la haine et de la vengeance; des procès ruineux dont les étrangers se réjouissent, parce qu'ils en ont seuls le bénéfice, souvent la pauvreté de part et d'autre, voilà les fruits amers que l'on retire de la désunion entre frères. Un retour vers soi-même, une parole de pardon, un simple souvenir de l'immense charité qui a cloué Jésus-Christ à la croix, pourraient mettre un terme à tous ces maux et détruire dans les familles ces fâcheuses dissensions.

De la charité donc, M. F., de la charité, surtout au sein de la famille. Enfants d'un même Père qui est dans les cieux, de plus, enfants d'un même père qui est sur la terre, sachez sacrifier quelque chose à la paix entre vous. La paix, l'amour entre frères! c'est bien là le signe auquel Dieu reconnaît ses enfants et auquel le monde doit reconnaître les disciples du divin Maître. Tout le bénéfice temporel et spirituel en sera pour tous; car ici-bas comme au ciel, ce mot reste vrai : *Quam bonum et quam jucundum, habitare fratres in unum!*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de ces Saints. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Unum plaustrum obtulere duo duces. (Num., VII, 3.)

Remanserunt in castris duo viri... super quos requievit Spiritus. (Id., XI, 26.)

Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma. (Prov., XVII, 19.)

Fratres, in adjutorium in tempore tribulationis et super eos misericordia liberabit. (Eccli., XL, 24.)

Non tetigit omnino ignis neque contristavit nec quidquam molestiæ intulit. (Dan., III, 50.)

Deus meus .. conclusit ora leonum et non nocuerunt mihi quia coram eo justitia inventa est in me. (Id., VI, 22.)

Nouveau Testament. — Caritas fraternitatis maneat in nobis. (Hebr., XIII, 1.)

2. — SS. PÈRES.

Major est fraternitas Christi quam sanguinis, sanguinis fraternitas interdum sibi inimica est, Christi autem fraternitas semper pacifica est. (S. Maxim. *Ep. Taur., Hom. de Avaritia.*)

O quam bonum et quam jucundum, o quam divinum est habitare fratres in unum, ut unum sit cor, una voluntas, una omnium anima, et una forma vivendi. (S. Augustin, *Serm. 2 ad FF. in Eremo.*)

Sancti martyres Christi præsentem vitam non despicerent, ni certiorem animarum vitam subsequi scirent. (S. Greg. Magn., l. III, *Dialog.*)

Triplicem fratrem habemus: Christum, angelum, hominem. (S. Bonavent., *Serm. 4 Dom.* V *post Pentec.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Nunquam est bellum inter aurem et oculum, nec inter pedem et manum, igitur nunquam debet esse bellum inter fra trem et fratrem. (S. Bonavent., *Serm.* 331.)

2. Unus mille fundit hostes quia discors sibi esse non potest; duo vero decem millia persequuntur quia concordes esse possunt. Nullum ad comparandas victorias validius robur unione. (Oliva, l. II, *Strom.*)

3. *Frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma.* (Prov., XVIII, 19.) Quod enim in urbe facit multitudo civium, hoc in familia facit unio et amor intimus fratrum. (Cornel. a Lap., *hic.*)

4. *Tunc hi tres quasi ex uno ore.* (Dan., III, 51.) Tres pueros in fornace concordia servavit immunes (Zen. Veron., *Serm.* 4): sic dicendum de duobus fratribus Faustino et Jovita servatis a dentibus leonum concordia in Christo.

4. — VERTUS DE CES SAINTS.

AMOUR FRATERNEL. On ne vit jamais deux frères si bien unis de sentiments et d'inclinations.

CHARITÉ. Toute leur occupation consistait à visiter les fidèles que la persécution tenait cachés.

ZÈLE. Devenus ministres de Jésus-Christ ils prêchaient hardiment la foi et opéraient partout des conversions.

CONSTANCE. Ils souffrirent de cruels supplices, mais leur patience fut au-dessus de toutes les épreuves.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

DE FRATERNITATE.

(Guillelmus Parisiensis, *Serm.* 1, *in Ep. Petr.*, c. 2.)

1a PARS. — DE FRATERNITATE TRIPLICI.

Subdivisiones : 1. Est naturalis, ex uno patre et una matre. — 2. Est gratiæ, per baptismum ex Deo patre et Ecclesia matre. — 3. Est spiritualis, societas inter fideles.

2a PARS. — DE ILLIUS EXCELLENTIA.

Subdivisiones : Fraternitas : 1. Sustinet qui stat. — 2. Sublevat qui cadit. — 3. Virtutem et vitam sucrescit.

—

IIe PLAN.

LES DEUX FRÈRES MODÈLES.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — FORCE DE LA FAMILLE.

Subdivisions : Cette force est : 1. Dans l'union de ses membres.—2. Dans l'héroïsme des frères.

2e POINT. — SAINT FAUSTIN ET SAINT JOVITE, MODÈLES DES FRÈRES.

Subdivisions : 1. Dans leur famille. — 2. Dans l'Eglise. —3. Dans leur martyre.

6. — ENCOMIA SS. FAUSTINI ET JOVITÆ.

1. ORANTIBUS SANCTIS MARTYRIBUS, SOLIS STATUA FULGINE OBDUCITUR.

Jure nigrans Phæbi statuam fuligo tegebat,
Prodierat Stygiis scilicet illa focis.

2. SOLIS STATUA IN FAVILLAS REDIGITUR.

Auricomi stabat simulacrum nobile Phæbi
Sydereaque ingens luce micabat apex;
Ast ubi vota Deo fundunt ardentia fratres,
Aureus in cineres, haud mora Phæbus abit.
Tum potuit genitor Phaetontis jure vocari
Usti cum superis ignibus ambo forent.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES.

Tous les *Martyrologes* nomment ces deux saints martyrs.

HISTORIOGRAPHES.

TILLEMONT. — Mémoires sur l'Histoire ecclésiastique.

LE P. PAGI. — Collect.

—

8. MARTYROLOGE. — SS. Faustin et Jovite, mm. — S. Craton, id. — Sainte Agage, v. et m. — SS. Saturnin, Castule, Magnus et Lucius, mm. — S. Quintide, év. — S. Décorose, id. — S. Sévère, pr. — S. Joseph, diacre. — Sainte Georgette, v. — Sainte Potamienne, v. et m. — S. Fauste, c. — S. Ansbert, moine. — Sainte Véronique. — S. Aurélien, év. — S. Quiniz, id.

16 février. — SAINT ONÉSIME, esclave,

DISCIPLE DE SAINT PAUL (L'AN 95).

VIE DE SAINT ONÉSIME.

Onésime, Phrygien de naissance, était esclave d'un citoyen de Colosses, nommé Philémon, qui avait été converti par saint Paul. Après avoir donné plusieurs sujets de plainte à son maître, il finit par le voler et par prendre la fuite. Il arriva dans la ville de Rome, où saint Paul l'ayant rencontré, lui fit sentir l'énormité de son crime, le convertit et le baptisa; il le renvoya ensuite à son maître, auquel il écrivit en même temps pour lui demander la grâce de son esclave. Non content de lui pardonner, Philémon le mit en liberté et le renvoya à Rome pour être auprès de saint Paul, qu'il servit depuis avec l'attachement le plus fidèle et le plus tendre. L'Apôtre le fit porteur, avec saint Tychyque, de la lettre qu'il écrivit aux Colossiens; il l'employa dans le ministère de l'Evangile, et l'ordonna évêque dans la suite, comme on l'apprend de saint Jérôme et de plusieurs autres Pères. Saint Onésime fut martyrisé sous Domitien, l'an 95 de Jésus-Christ, selon l'Eglise grecque qui, l'honore le 15 février. Il est nommé, le 16 du même mois, dans le *Martyrologe romain*, et dans ceux de Bède, d'Adon et d'Usuard.

Baronius et quelques autres auteurs on tort de confondre ce saint avec saint Onésime, troisième évêque d'Ephèse, qui donna les plus grandes marques de respect et de charité à saint Ignace, lorsque ce dernier allait à Rome. On trouve son éloge dans la lettre que le saint évêque d'Antioche écrivit aux Ephésiens.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ONÉSIME.

TEXTE : *Quia et ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis, in libertatem gloriæ filiorum Dei.* (Rom., VIII, 21.)

Onésime, Phrygien de naissance, était esclave d'un habitant de Colosses, nommé Philémon, qui avait été converti à la foi par saint Paul. Après avoir donné à son maître plusieurs sujets de plainte, il finit par le voler et par prendre la fuite. L'Apôtre des nations était alors enchaîné pour la foi dans la capitale du monde. Dieu permit qu'il rencontrât le voleur. Il lui fit sentir l'énormité de sa faute, le convertit et le baptisa. En le renvoyant à son maître, il écrivit à celui-ci une lettre qui obtint la grâce et bientôt la liberté de l'esclave. Philémon le renvoya à saint Paul, qu'il servit avec la plus tendre fidélité; il fut employé dans le ministère évangélique, ordonné évêque et mourut martyr en 95.

C'est donc grâce à la religion, que Onésime recouvra sa liberté, et par suite, la sainteté ou la liberté des enfants de Dieu. A cette occasion, M. F., examinons : *Comment l'Evangile est ami de la liberté*, première partie; *En quoi consiste la vraie liberté des enfants de Dieu*, deuxième partie.

Ire PARTIE. — L'ÉVANGILE EST AMI DE LA LIBERTÉ.

A quelle époque plus qu'à la nôtre parla-t-on de liberté? mais qu'il en est peu qui comprennent le vrai sens de ce mot. On s'en sert la plupart du temps comme d'un drapeau pour soulever les peuples, abattre les trônes, bouleverser la société, et en fin de compte il n'en reste que des désordres, la plus affreuse licence et la plus dure tyrannie des faux amis de la liberté. Ces mêmes hommes ont osé jeter

en face de l'Eglise l'injuste reproche que sa doctrine était ennemie de la liberté. M. F., ouvrez l'Evangile, et vous trouverez à chaque page la proclamation de la liberté humaine. Dieu l'a respectée, cette liberté, en laissant l'homme libre d'observer ou de mépriser sa loi : *Ante hominem vita et mors, bonum et malum : quod placuerit ei, dabitur illi.* (Eccl., xv, 18.) Saint Paul, comme le divin Maître, proclame partout l'égalité des âmes devant Dieu, et dit expressément que par la nouvelle loi nous sommes appelés à la liberté : *Vos enim in libertatem vocati estis.* (Gal., v, 12.) L'esclavage est condamné par l'Evangile, qui prêche la douceur, la mansuétude aux maîtres et la dignité des esclaves. Aussi qu'a-t-on vu dès que les peuples eurent embrassé la foi catholique? l'esclavage tomba partout. La loi de l'Evangile, les lois de l'Eglise, les vertus qu'elles introduisirent dans la société mirent fin à cette plaie de l'antiquité païenne : des milliers d'hommes durent à la religion leur émancipation. Elle serait longue l'histoire de ces libertés accordées aux esclaves et les efforts qu'elles coûtèrent à l'Eglise.

IIe PARTIE. — VRAIE LIBERTÉ DES ENFANTS DE DIEU.

La mansuétude évangélique procura la liberté du corps à des milliers d'esclaves ; mais tout son zèle se déploya pour conquérir à l'homme une autre liberté infiniment plus précieuse : c'est la liberté des âmes, c'est la liberté des enfants de Dieu. Qu'est-ce donc que cette liberté des âmes?

M. F., pour le comprendre, il faut vous rappeler qu'il y a deux sortes d'esclavage, comme il y a deux sortes de liberté. Outre l'esclavage matériel qui fait d'un homme la propriété, la *chose* d'un autre homme, il y a l'esclavage des âmes sous la tyrannie du péché et des passions mauvaises. Nous naissons tous esclaves du démon et du péché. Héritiers d'un père prévaricateur, nous recevons la vie dans cet esclavage et nous y vivons dès le premier jour de notre existence. Mais Jésus-Christ a institué une religion ennemie du démon, du péché et des passions coupables. L'Eglise porte à travers le monde les moyens d'affranchir les âmes de cette servitude. Le premier acte de miséricorde que Dieu exerce à notre égard, c'est de nous délivrer des mains de ces maîtres tyranniques. C'est au baptême que nous cessons d'être les esclaves du démon pour devenir les enfants de Dieu. Sa grâce, jointe à notre active coopération, nous conserve dans cette liberté spirituelle et dans nos droits à l'héritage éternel de Jésus-Christ. Mais, hélas! souvent nous retournons par notre propre malice dans l'esclavage ; nous nous rejetons volontairement dans les liens du démon et du péché, en quittant le meilleur des maîtres pour le plus acharné des ennemis. Malgré ces désertions si fréquentes, le ministre de Dieu brise souvent encore dans le sacrement de la pénitence ces chaînes dont nous avons enveloppé notre âme. Ne le sentez-vous pas, M. F., quand vous êtes sortis du saint tribunal? Quelle liberté d'âme! quelle douce paix! quel calme dans votre conscience! Comme votre esprit est libre! comme votre cœur est détaché! comme votre volonté et vos actions vont facilement à Dieu! Vous sentez cette joie ineffable qui remplissait naguère l'âme d'un grand serviteur de Dieu, quand, après avoir tout donné et se voyant pauvre et détaché de tout, il s'écriait : « Ah! maintenant me voilà libre. »

En effet, M. F., quel plus dur esclavage que celui des passions! Voyez l'orgueil, comme il tourmente nuit et jour sa victime! Que de pensées inquiétantes! que de soucis! que de craintes qui le bouleversent sans cesse! N'est-il pas l'esclave de tous ces hommes auxquels il va honteusement demander l'estime et les louanges? Voyez l'avare, il est l'esclave de son argent, de sa fortune; que de travaux, que de tourments, que de mauvais, que de jours pleins d'amertume! Voyez l'impudique, c'est encore un esclave; il est lié de corps et d'âme à une misérable créature pour laquelle il sacrifie tout : son bien, son repos, son travail, sa santé, sa vie! Il en gémit parfois; mais tyrannisé et affaibli par la passion, il ne peut plus, du moins il le croit, briser ses chaînes. L'envieux, qui souffre de tout le bonheur qui arrive aux autres, est encore un de ces tristes esclaves qui con-

sument leur vie au service de cette vile passion. L'intempérant, par la longue habitude de ses vices, ne peut plus vivre sans les satisfaire. Abruti, aveuglé, mais jamais satisfait, il ne comprend même plus la honte à laquelle il est réduit. L'homme sujet à la haine, à la colère, n'est pas plus son maître : il ne pense pas, il ne parle pas, il n'agit plus comme il veut et comme il doit; mais sa passion, maîtresse souveraine de son âme, la dirige, la conduit, la tyrannise selon ses caprices, au détriment de sa liberté et de son salut. Enfin le paresseux, qui ne cherche que ses aises, qui mille fois songe à travailler pour son âme ou pour son corps, se sent comme abîmé sous le poids de son oisiveté. Il est venu à se complaire dans cette affreuse fainéantise qui cause sa ruine temporelle et éternelle. Tous ces esclaves disent plus ou moins : « Je voudrais bien, mais je ne puis pas; je n'ai pas la force de secouer le joug de mes passions. » La religion seule peut les délivrer ; elle seule affranchit les âmes, en les mettant dans l'ordre et dans la paix de Dieu. Toutefois, soutenues par la toute-puissante grâce de Dieu, les âmes se rendent maîtresses des passions ; elles n'ont plus qu'un maître librement choisi, qui est Dieu ; elles vivent dans la liberté de l'esprit, du cœur et de la volonté ici-bas, pour en jouir plus pleinement dans le ciel.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Encomia. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Revertere ad Dominum tuum et humiliare sub manu illius. (Gen., XVI, 9.)

Nouveau Testament. — Euge, serve bone, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam. (Matth., XXV, 21.)

Non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus : Abba (Pater). (Rom., VIII, 15.)

Libertas quam habemus in Christo Jesu. (Gal., II, 4.)

Vos enim in libertatem vocati estis fratres. (Id., *ibid.*, 13.)

Tychius quem misi ad vos... cum Onesimo carissimo et fideli fratre, qui ex vobis est. Omnia quæ hic aguntur nota facient vobis. (Coloss., IV, 7.)

Obsecro te pro meo filio, quem genui in vinculis, Onesimo, qui tibi aliquando inutilis fuit, nunc autem et mihi et tibi utilis, quem remisi tibi. Tu autem illum ut mea viscera suscipe... jam non ut servum, sed pro servo carissimum fratrem, maxime mihi. (Philemon., II, 10.)

2. — SS. PÈRES.

Libera est sola sapientia, et liber est qui sapiens est. (S. Ambr., *Ep.* 7 *ad Simplician.*)

Vera hominis libertas tunc apparet cum is qui sub domino est, nihil tamen servile possidet. (S. J. Chrysost., *Hom.* 18 *in I Tim.*)

Sola apud Deum libertas est non servire peccatis. (S. Hieron., *Ep.* 14 *ad Celantium.*)

Servum si haberes, velles ut serviret tibi. Vis ut tibi serviat cum quo factus es et non vis servire ei a quo factus es ! (S. Augustin., *de Decem chordis*, c. 10.)

Nulla est libertas, ubi est culpa. (S. Gregor. Magn., *Moral.*, l. XV, c. 12.)

3. — COMPARAISONS.

1. ANNULUS. *Date annulum in manum ejus* (Luc., XV, 22); annulus signum libertatis. (S. Chrysolog., *Serm.* 5.) Posuit annulum in manu ejus, annulum honoris, titulum libertatis. (Id., *ibid.*)

2. Servientes mundo lutum, sudorem, labores colligunt; servientes vero Christo cœlestem alimoniam reportant. (Sylveira, *in Joan.* VI, 13.)

3. Jacob liber in domo Dei quiescit (Gen., XXXVIII, 12); servus in domo Laban (Gen., XXXI, 40) æstu uritur et gelu. (Noxera, *in Gen.*)

4. Servire Deo facilius quam mundo et diabolo, nam Christus scypho contentus est; dæmon autem nec fluvio. (Did. Niss., *Dom.* VI *post Pentec.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Repentir sincère. Touché de sa faute envers Philémon, il se convertit et reçoit le baptême des mains de saint Paul.

Obéissance. Il se soumet aux ordres de saint Paul qui l'oblige à retourner auprès de Philémon.

Fidélité. Il fut l'un des plus fidèles et des plus dévoués disciples de saint Paul.

Fermeté dans la foi. Il subit courageusement le martyre sous Domitien.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

ESCLAVAGE ET LIBERTÉ.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — DE L'ESCLAVAGE.

Subdivisions : 1. Sa nature. — 2. Son origine. — 3. Son universalité hors du christianisme.

2e POINT. — DE LA LIBERTÉ.

Subdivisions : 1. Principes de la liberté de l'homme posés dans l'Evangile. — 2. La diffusion du christianisme a répandu et appliqué ces principes. — 3. Bienfaits de la liberté que nous a value la religion chrétienne.

—

IIe PLAN.

SERVITUDE ET AFFRANCHISSEMENT.

(Le même.)

1er POINT. — DE LA SERVITUDE DU CHRÉTIEN.

Subdivisions : Cette servitude est : 1. Dans les liens du péché. — 2. Dans le service du monde. — 3. Dans la satisfaction de ses sens.

2e POINT. — DE SON VÉRITABLE AFFRANCHISSEMENT.

Subdivisions : Cet affranchissement se trouve : 1. Dans l'indépendance de l'âme. — 2. Dans les joies de la vie chrétienne.

6. — ENCOMIA S. ONESIMI.

1. PHILOMENIS DOMINI SUI DOMO PROFUGUS, AD CHRISTI FIDEM CONVERTIT.

Fœda gerunt vernæ fugitiva stigmata fronte,
Chrismate at uncta tibi frons, fugitive, fuit.

2. EUM SANCTUS PAULUS IN VINCULIS CHRISTO GENUIT.

Libertatem aliis tenebrosa ergastula tollunt;
Huic libertatem carceris umbra dedit.

3. EUM SANCTUS PAULUS DOMINO SUO RECONCILIAT.

Dum fuere tibi felicia vincula Pauli,
Vincula quæ nexus dissolvere tuos;
Objectum qui mancipium te nuper habebas,
Dilectum fratrem te modo dicit herus.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Bède.	— Martyrologe.
Adon.	— Id.
Usuard.	— Id.
Baronius.	— Id.

8. MARTYROLOGE. — S. Onésime. — Sainte Julienne, v. et m. — S. Julien, m. — SS. Élie, Jérémie, Isaïe, Samuel et Daniel, mm. — SS. Porphyre et Seleucus, id. — S. Faustin, év. — S. Abondance, m. — S. Siméon, év. — S. Tetrade, c. — S. Tigride, pr.

17 février. — SAINT SILVIN, évêque et missionnaire,

(L'AN 718.)

VIE DE SAINT SILVIN.

Saint Silvin naquit à Toulouse, vers la fin du septième siècle. Comme sa famille était une des plus illustres du Languedoc, il fut obligé de passer sa première jeunesse à la cour du roi Childéric II et de Thierry III. Le poste était dangereux pour un jeune homme bien fait, qui avait de l'esprit, et qui avait la faveur du prince: il eût été bien difficile qu'il s'y fût conservé dans l'innocence, si son bon naturel et l'éducation chrétienne qu'il avait reçue de ses parents, n'eussent encore été soutenus par des grâces particulières, auxquelles il répondit toujours avec beaucoup de soin et de fidélité.

Ces belles qualités qui lui avaient mérité l'estime du roi et de toute la cour, la

pureté de ses mœurs, son esprit et son rare mérite, le firent regarder dans sa province comme le seigneur le plus accompli de son temps. Ses parents pensaient l'établir, et les meilleures maisons du Languedoc recherchaient son alliance; mais le Seigneur, qui l'avait prévenu de ses plus douces bénédictions, avait sur lui d'autres desseins.

Cependant ses parents ayant fait choix d'une jeune fille de qualité et des plus accomplies de la province, voulurent qu'il l'épousât. Quelque éloignement qu'eût notre saint pour un état qui convenait si peu aux grandes idées de perfection qu'il s'était toujours proposées, il crut qu'après avoir témoigné sa répugnance, il devait obéir à la volonté de ses parents, espérant toujours que le Seigneur, qui voyait les dispositions de son cœur et sa parfaite soumission à ses ordres, conduirait toutes choses à ses fins. Les fiançailles furent célébrées avec magnificence. Mais Dieu, qui prend plaisir de donner de temps en temps à son Eglise de ces exemples de détachement parfait et de magnanimité qui confondent les chrétiens lâches et faibles, fit si bien sentir à Silvin la caducité et le vide de tous ces établissements périssables, et l'avantage qu'il y a de n'avoir d'autres biens que ceux qui nous attachent à Dieu, qu'il résolut de rompre les nœuds qu'il venait seulement de former, et de prendre le parti d'entrer dans l'état ecclésiastique.

Délivré de ces liens qui font des esclaves, il ne s'étudia plus qu'à plaire au seul souverain Maître qu'il servait; et après s'être disposé au sacerdoce par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, il prit les ordres sacrés.

Pour pouvoir suivre Jésus-Christ avec plus de facilité, il s'éloigna de son paÿs et de sa famille; et avant que de se fixer dans un lieu de retraite, il entreprit divers pèlerinages, afin de demander à Dieu, par l'intercession des saints dont il visitait les tombeaux, les grâces nécessaires pour arriver à la perfection où il était appelé.

Après avoir parcouru les lieux de l'Europe les plus saints, laissant partout des monuments de sa piété et de son zèle, il entreprit le voyage de la terre sainte en Palestine, afin de retracer plus vivement dans son esprit la mémoire de la passion de notre Sauveur, par la vue des lieux qui avaient été arrosés de son sang. Il fit tous ces voyages avec beaucoup de fatigues, et son air, sa nourriture et son vêtement annonçaient la pénitence et l'humilité.

On croit qu'à son retour il repassa par la ville de Rome, et que ce fut dans ce second voyage, que le pape, connaissant l'éminente vertu de Silvin, ses rares talents et son zèle pour le salut des âmes, l'ordonna évêque. MM. de Sainte-Marthe assurent que ce fut pour l'Eglise de Toulouse, et ils le font successeur de saint Erembert en 690. D'autres croient que ce fut pour l'Eglise de Thérouanne, où il est certain qu'il a beaucoup travaillé; plusieurs veulent qu'il ait été simplement évêque de région, c'est-à-dire qu'il n'était attaché à aucun siége particulier, et qu'il avait reçu du pape l'ordination de l'épiscopat et la mission apostolique, pour travailler à la conversion des païens, en quelque diocèse qu'il en trouvât.

Ayant repassé les Alpes, il vint dans l'Aquitaine, où la vigne du Seigneur était presque en friche. Il travailla avec tant d'ardeur et de succès, qu'on y vit bientôt refleurir la religion; et la piété chrétienne rétablie partout sembla ne laisser plus rien à faire à son zèle.

Il résolut d'aller chercher une autre moisson dans les Pays-Bas. Il s'arrêta surtout dans le diocèse de Thérouanne, où il trouva un grand champ à cultiver, non-seulement parce qu'il y avait encore beaucoup de païens dans les villages, mais aussi parce que les chrétiens, par le commerce qu'ils avaient avec les infidèles, vivaient la plupart dans des erreurs grossières et dans un étrange déréglement de mœurs.

L'éclat de la sainteté du nouvel apôtre, servit merveilleusement à rendre son zèle efficace. On était charmé de sa patience et de son humilité; on admirait son désintéressement et ses austérités; son affabilité et sa douceur lui captivaient le

cœur de tout le monde ; et en se faisant tout à tous, il les gagnait tous à Jésus-Christ.

Il ne vécut pendant quarante ans que d'herbes et de racines, s'étant interdit tout usage du pain. Outre un rude cilice qu'il ne quitta point jusqu'à la mort, il portait sur sa chair des cercles de fer entremêlés de pointes, et si serrés, que son corps n'était presque qu'une plaie. Il ne couchait que sur la terre ou sur une planche de bois, pour prendre moins de repos ; et au milieu de ces étonnantes austérités, il croyait encore mener une vie trop molle. Ce qui est admirable, c'est qu'en menant une vie si dure et si austère, il ait eu pour les pécheurs tant de douceur et tant d'indulgence.

Sa maison fut toujours la maison des pauvres. Son abstinence lui donna le moyen d'avoir toujours de quoi leur faire du bien. Il prêchait tous les jours, et plusieurs fois le jour. Le reste du temps était employé à instruire, à confesser, à visiter les malades. Son zèle fit bientôt changer de face à tout le pays, et l'on vit parmi ces peuples, jusqu'alors à demi-païens, revivre la ferveur des premiers fidèles.

Il eut toujours extrêmement à cœur que l'office divin se fît avec majesté ; que les églises fussent ornées ; que tout ce qui servait à l'autel et aux sacrés mystères fût précieux, et qu'on chantât tous les jours la messe avec pompe et solennité. Il inspira à tous ces peuples un grand respect et une vénération extrême pour la maison du Seigneur ; il voulut qu'il y eût toujours quelqu'un en prière. Epuisé de travaux, son zèle prenait un nouvel essor à mesure que les forces de son corps semblaient plus affaiblies. Enfin, après avoir travaillé avec un succès étonnant à Thérouanne, à Boulogne, à Calais et dans tout le pays voisin, ayant perdu l'espérance de pouvoir arriver à la gloire du martyre par l'effusion de son sang, comme il l'avait toujours ardemment souhaité, ses infirmités corporelles ne lui permirent pas d'aller finir ses jours dans le désert, comme il en avait envie, il se retira à Auchy en Artois, qui était un bourg du diocèse de Thérouanne, sur la petite rivière du Ternois, près de Hesdin. Il y tomba malade, et eut connaissance du jour de sa mort. Tous les jours de sa maladie il assista à la messe, et y communia. Le soir du samedi, jour consacré en l'honneur de la sainte Vierge, à laquelle il eut toute sa vie une tendre dévotion, il aperçut une troupe d'anges, qui venaient l'inviter à aller prendre possession de la gloire que le Seigneur lui préparait. Dans un transport de joie, il s'écria plusieurs fois : « Voici les anges qui s'approchent de nous, et qui nous invitent à les suivre. » Ce fut en disant ces paroles, qui étaient accompagnées d'un amour de Dieu très-ardent et d'une vive confiance, qu'il expira, le 15 février de l'an 718. Le comte Adalscar, seigneur d'Auchy, et Anéglie, son épouse, l'ensevelirent avec une magnificence et une pompe qui tenaient du triomphe. Il fut porté le 17 février, dans la nouvelle église du monastère de religieuses qu'ils avaient fait bâtir pour leur fille Sicilde, qui en fut la première abbesse ; elle s'empressa d'orner de lames d'or et de riches couronnes le tombeau du saint prélat, qu'un grand nombre de miracles rendit bientôt célèbre dans toute la France.

L'an 880, les Normands ravageant le pays, les reliques de saint Silvin furent portées à Herstal près de Liége, ensuite à Dijon, et de là dans l'abbaye de Bèse, où elles demeurèrent en dépôt jusqu'en l'année 951, époque à laquelle le comte de Flandre, Arnould II, les fit transporter à Saint-Omer, dans l'abbaye de Saint-Bertin, où elles sont restées, à une portion près, qui a été accordée aux moines d'Auchy.

PANÉGYRIQUE DE SAINT SILVIN.

TEXTE : *Fratres, jam non estis hospites, et advenæ, sed estis cives sanctorum, et domestici Dei.* (Ephes., II, 19.)

Jésus-Christ, le divin missionnaire, a le premier apporté sur la terre la vérité tout entière; mais avant de quitter la terre, il a commandé à ses apôtres de porter cette même vérité jusqu'aux extrémités du monde, et depuis qu'il a dit : « Ainsi que mon Père m'a envoyé, je vous envoie, » il y a eu et il y aura jusqu'à la fin des temps, des hommes qui le remplaceront dans ce divin ministère de la prédication. Mais parmi ces serviteurs de l'Evangile, les uns sont fixés parmi vous, M. F., les autres ont pour patrie la terre étrangère, quelquefois le monde entier. C'est pourquoi saint Paul leur dit : « Vous n'êtes pas des étrangers », mais partout ils sont les domestiques de Dieu. Saint Silvin a eu cet insigne honneur, et la manière dont il a répondu par ses œuvres sont pour nous un grand exemple; car le devoir de soutenir, de défendre, de propager la vérité, nous regarde tous, à des degrés différents. Considérons donc : *Saint Silvin missionnaire*, première considération; *L'héroïsme des missionnaires*, deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — SAINT SILVIN MISSIONNAIRE.

Saint Liguori, en parlant des missions, dit : « Bien que l'envoi ou le ministère d'un évêque dans un diocèse, d'un curé ou d'un vicaire dans une paroisse, soit une vraie mission, et que le titre d'envoyé ou de missionnaire convienne aussi bien aux pasteurs ordinaires qu'aux premiers disciples et aux apôtres, néanmoins l'usage a prévalu de réserver le nom de *Mission* à la mission extraordinaire, et de nommer missionnaires les ouvriers apostoliques appelés à travailler d'une manière transitoire au bien des âmes dans diverses contrées de l'Eglise. » Ce fut la vocation de saint Silvin.

Sorti d'une des meilleures familles du territoire de Toulouse, il avait passé ses premières années à la cour des rois Childéric II et Thierry III; mais bientôt il se sentit dévoré d'un zèle ardent pour conquérir des âmes à Jésus-Christ. Et comme pour être tout à Dieu, il faut être détaché des créatures, il quitta sa famille et la cour et sa patrie ; puis, pour ranimer de plus en plus dans son cœur l'amour de Jésus-Christ, il alla visiter son tombeau et les lieux où il avait opéré ses miracles et prêché son Évangile. Revenant de la Palestine, il passa par Rome. Sa résolution était à jamais prise : il reçut les saints ordres et fut sacré évêque, dans le but de se consacrer aux missions dans les contrées encore idolâtres. Il vint en Belgique et s'appliqua particulièrement à répandre la bonne nouvelle dans la Morinie où Dieu féconda son ministère par plusieurs miracles. Le diocèse de Thérouanne (Pas-de-Calais), fut le principal théâtre de son zèle apostolique, et comme il joignait la force de l'exemple à la solidité des instructions, il gagna un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. Comme le bon pasteur de l'Evangile, il allait chercher à la sueur de son front les brebis égarées par les ténèbres du paganisme, et il eut le bonheur de les ramener au bercail. Il consuma sa vie dans ce ministère auguste, et après ce martyre de chaque jour et qui dura de longues années, le saint évêque pouvait dire avec raison : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Il mourut (718) à Auchy, en Artois, et fut inhumé dans l'église de ce lieu. Ses reliques transportées en Bourgogne au neuvième siècle, rapportées au monastère de Saint-Bertin au dixième siècle, furent solennellement reconnues depuis le concordat de 1802, et sont aujourd'hui vénérées dans l'église paroissiale de Saint-Denis, à Saint-Omer. La mémoire bénie de l'honnête missionnaire a ainsi traversé plus de dix siècles et prêche encore du fond de sa tombe aux hommes égoïstes, aux âmes glacées de notre époque matérialiste : « Mort, il leur parle encore ! »

IIe CONSIDÉRATION. — HÉROÏSME DES MISSIONNAIRES.

Que d'hommes, qui depuis ont fait et font encore aujourd'hui, sous nos yeux, les mêmes sacrifices pour gagner des âmes à Dieu ! Nous n'apprécions peut-être pas assez l'héroïsme de cette immolation volontaire qui pousse le missionnaire hors de sa patrie à la recherche de ceux qui gémissent encore dans les ténèbres de l'ignorance et de la mort spirituelle. Ah ! M. F., si jamais le hasard ou plutôt la Providence vous conduit dans une de ces villes où des écoles spéciales préparent des sauveurs aux nations idolâtres, allez voir là ce que c'est que la profonde abnégation de ces hommes. Vous verrez là une foule de jeunes gens, souvent des plus nobles familles, qui ont presque oublié la maison paternelle pour ne songer plus qu'à la patrie des sauvages qu'ils doivent bientôt visiter et convertir. Jeunesse, santé, talent, espérances du monde, honneurs, tout est sacrifié avec bonheur sur l'autel des Missions-Etrangères. Aussitôt qu'ils sont formés à ce ministère extraordinaire, quand sonne l'heure du départ, vous les voyez faire leurs adieux solennels à leurs frères qui les suivront. Ils adorent une dernière fois le Dieu de l'Eucharistie dans leur modeste chapelle ; ceux qui restent baisent les pieds de ceux qui partent et qui vont fouler la terre étrangère ; puis, à la garde de Dieu, ils passent la mer, se félicitant d'avoir été jugés dignes de souffrir quelque chose pour Dieu et pour les âmes. Après une longue traversée où il y a plus d'un péril, leurs souffrances commencent ; ils ne demandent pas où ils seront en sûreté, où ne rugit pas le lion de la persécution, où ils seront accueillis en amis ; tout leur souci est de savoir où sont des âmes qui ne connaissent pas Dieu, où gémit une créature humaine qui porte l'encens de ses adorations au soleil, à la lune, à des idoles pires encore. Que font-ils alors ? Ce qu'ils font, M. F., le voici : ils vont chercher le sauvage dans sa forêt, au bord de la mer, dans les vallées, sur les montagnes ; s'il n'est pas ennemi ou anthropophage, ils vont droit à lui, partagent avec lui le fruit de sa chasse et l'ombre de sa hutte, afin de pouvoir partager avec lui la foi qu'ils portent dans leur cœur de prêtres et de missionnaires. Ce qu'ils font ? Ils souffrent souvent la faim, le froid, la chaleur brûlante d'un climat inhospitalier, les persécutions, l'abandon et la mort. Ce qu'ils font ? Ils vont surtout à la recherche des pauvres enfants de ces païens cruels qui les maltraitent et souvent les jettent par milliers dans les rues et les fossés où des animaux immondes les dévorent. Le missionnaire, comme autrefois saint Vincent de Paul et saint François-Xavier, ramasse ces innocentes victimes, les porte sur ses bras dans quelque demeure chrétienne, les fait nourrir, habiller et élever. Que fait-il ensuite ? Il se donne des auxiliaires, des guides, des instituteurs ; il trouve des mères chrétiennes, des frères et des sœurs pour ces enfants abandonnés qui sont baptisés, instruits et sauvés. Que fait-il encore ? Depuis que les païens ont vu que leurs enfants valent quelque chose aux yeux des chrétiens, une affreuse cupidité s'est emparée de l'âme inhumaine des parents : ils vendent leurs enfants comme on vend parmi nous un vil bétail. Soit : le missionnaire les achète quand on ne les lui donne pas pour rien, et il en fait des saints pour le ciel. Enfin, quand Dieu dit à cet homme de l'Evangile : C'est assez, bon et fidèle serviteur, je suis content de toi, viens ; le missionnaire meurt de fatigue et de privations, quand il ne meurt pas sous la hache des bourreaux.

Tel est le missionnaire, M. F., telles sont ses œuvres. Ah ! cet exemple ne doit-il pas nous confondre ? nous pouvons et nous devons l'aider dans sa mission ; il ne nous demande pas notre fortune, notre santé, notre vie ; mais une faible aumône, une petite prière pour le succès de sa mission. L'œuvre de la Propagation de la Foi nous crie partout : Donnez votre obole ! Que faisons-nous ?

MATERIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Annuntiabimus laudem tuam. (Ps. LXXVIII, 13.)

Mittam ex eis in Africam et Lydiam... in Italiam et Græciam, ad insulas longe, ad eos qui non audierunt de me et non viderunt gloriam meam. (Is., LXVI, 23.)

Nouveau Testament. — Misit Jesus, præcipiens eis : Ite ad oves quæ perierunt domus Israel. (Matth., X, 5.)

Egressi autem circuibant per castella, evangelizantes et curantes ubique. (Luc., IX, 6.)

Prædicate Evangelium omni creaturæ, baptizantes eos, docentes servare quæcumque mandavi vobis. (Marc., XVI, 15.)

Nolite possidere aurum neque argentum, neque pecuniam in zonis vestris. (Matth., X, 9.)

2. — SS. PÈRES.

Vocavit Christus discipulos suos quos ad propagandum auxilium salutis humanæ per terrarum orbem satores fidei destinaret. (S. Ambr., *in Luc.* l. V.)

Crux prædicatur et totus ad credendum mundus accurrit. (S. Chrysost., *Hom. de Laudibus B. Pàuli.*)

Nullus sermo doctoris firmus est, nisi prius docens se factorem declaret. (Theophylact., *in Luc.* XXIV.)

Non in verborum splendore, sed in operum virtute totam prædicandi fiduciam ponebat. (S. Prosper., l. I *de Vita contempl.*, c. 23.)

3. — COMPARAISONS.

Qui sunt isti qui ut nubes volant, et quasi columbæ ad fenestras suas. (Is., V, 8.)

Nubes quibus cum imperatum fuerit a Deo perambulare universum orbem, perficiunt quod imperatum est eis. (Baruch, VI, 61.)

Quasi ros a Domino et quasi stillæ super herbam. (Mich., V, 7.)

Mitto vos sicut oves in medio luporum. (Matth., X, 16.)

Estote prudentes sicut serpentes et simplices sicut columbæ. (Id., *ibid.*)

Fuit ille optimus piscator implens navim, id est Ecclesiam, piscibus, id est vocatis ad fidem. (Proclus, Constantinop., *de S. Andrea apost.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

DÉTACHEMENT. Il renonce à une riche alliance, quitte sa famille et son pays.

PIÉTÉ. Il entreprit divers pèlerinages avec la plus vive ferveur.

ZÈLE. Son zèle pour les missions était infatigable. Nouvel apôtre, il opéra partout de nombreuses conversions.

MORTIFICATION. On admirait son humilité, sa douceur, sa patience et surtout ses austérités ; car il ne vécut pendant quarante ans que d'herbes et de racines, s'étant interdit l'usage du pain.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

DES MISSIONS.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — PRATIQUE DES MISSIONS DANS L'ÉGLISE.

Subdivisions : 1. Elles sont d'un usage apostolique. — 2. Chaque siècle a eu ses missionnaires.

2e POINT. — IMPORTANCE DES MISSIONS.

Subdivisions : 1. En pays infidèle. — 2. En pays chrétien.

—

IIe PLAN.

SAINT SILVIN, MISSIONNAIRE, ÉVÊQUE.

(Le même.)

1er POINT. — SAINT SILVIN, MISSIONNAIRE.

Subdivisions : 1. Ses pèlerinages pieux. — 2. Son détachement complet. — 3. Ses courses apostoliques.

2e POINT. — SAINT SILVIN, ÉVÊQUE.

Subdivisions : 1. Ses sages règlements relativement à l'office divin, aux églises, aux autels. — 2. Sa vigilance et son bon exemple. — 3. Sa sainte mort.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

BOLLANDUS. — Acta Sanctorum.
MABILLON. — Vies des Saints.
CHASTELAIN. — Calendrier.
GODESCARD. — Vies des Saints.

7. MARTYROLOGE. — S. Faustin, m. — S. Polichrone, év. et m. — SS. Donat, Secondin et Romule, mm. — S. Théodule, m. — S. Silvin, év. — S. Finlan, id. — S. Bonose, id. — S. Pulchrone, id. — S. Evermode, id. — S. Loupien, c. — S. Fulrade, ab. — S. Gevrox, chan. — S. Gaudry, c. — S. Odon, ab.

18 février. — SAINT SIMÉON, évêque de Jérusalem,

MARTYR (L'AN 106).

VIE DE SAINT SIMEON.

Siméon était fils de Cléophas, autrement *Alphée*, frère de saint Joseph et de Marie, sœur de la sainte Vierge. Les plus habiles interprètes pensent qu'il est le même que Simon, frère de saint Jacques le Mineur, de saint Jude et de Joseph, dont il est parlé dans saint Matthieu. Né huit ou neuf ans avant Jésus-Christ, il se mit de bonne heure à sa suite avec son père, sa mère et ses trois frères. Il reçut le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte avec Marie et les apôtres, et était du nombre de ceux désignés, dans les *Actes*, sous le titre général de *Frères du Seigneur*.

Lorsque les Juifs eurent massacré, en l'année 62, saint Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem, les apôtres et les disciples s'assemblèrent dans cette ville pour lui donner un successeur, et toutes les voix se réunirent en faveur de Siméon. On croit qu'il avait auparavant aidé son frère dans le gouvernement de son Eglise.

Lassés des révoltes continuelles des Juifs, les Romains résolurent enfin de détruire Jérusalem. Mais Dieu qui voulait sauver ses serviteurs les avertit miraculeusement, disent Eusèbe et saint Epiphane, de sortir d'une ville sur laquelle il allait étendre le bras de sa vengeance. Les chrétiens, dociles à la voix de Dieu, partirent avec leur évêque et se retirèrent, l'an 66, dans la petite ville de Pella, au delà du Jourdain. Après que Vespasien eut ruiné la cité rebelle, les fidèles revinrent habiter au milieu de ses débris. On y vit bientôt refleurir l'Eglise; Dieu s'en déclara visiblement le protecteur, et il la glorifia par tant de prodiges, qu'un grand nombre de Juifs embrassèrent le christianisme. Les choses restèrent dans cet état jusqu'aux dernières années du règne d'Adrien, qui fit entièrement raser Jérusalem.

La joie qu'avait Siméon de voir tous les jours augmenter le nombre des disciples de Jésus-Christ, fut troublée par la naissance de deux hérésies, celle des nazaréens et celle des ébionites. Les nazaréens se rapprochaient en plusieurs points des Juifs et des chrétiens, quoique dans le fond ils détestassent les uns et les autres. Ils regardaient à la vérité Jésus-Christ comme le plus grand des prophètes, mais ils niaient en même temps qu'il fût Dieu. Ils observaient les jours du sabbat et du dimanche, et faisaient un alliage monstrueux des cérémonies de l'ancienne et de la nouvelle loi. Il paraît, par le récit de saint Epiphane, que l'hérésie des nazaréens prit naissance à Pella. Aux erreurs de cette secte, les ébionites en joignaient d'autres qui leur étaient particulières. Ils enseignaient que le divorce était licite, et qu'on pouvait sans scrupule se livrer à des crimes infâmes. L'auteur de cette hérésie dogmatisa d'abord dans le village de Cocabe, au delà du

Jourdain; il passa ensuite en Asie et vint jusqu'à Rome. Les hérétiques, jusqu'alors timides, n'osèrent répandre leurs erreurs en public durant l'épiscopat de saint Siméon, qui vécut plus longtemps qu'aucun des disciples du Sauveur; mais après sa mort, une effroyable multitude de doctrines impies attaqua ouvertement la pureté de la foi.

Siméon avait échappé aux recherches que Vespasieu et Domitien firent faire de tous ceux qui étaient de la race de David; mais Trajan ayant ordonné les mêmes recherches, les hérétiques le dénoncèrent au gouverneur Atticus, et comme chrétien et comme descendant de David. Il souffrit pendant plusieurs jours d'horribles tourments avec une constance qui étonna ses bourreaux et ses persécuteurs. Il fut enfin condamné au supplice de la croix, et termina sa vie par le même genre de mort que son divin Maître, l'an 106, suivant la *Chronologie* de Dodwel et P. Pagi, et l'an 107, suivant la *Chronique* d'Eusèbe. Siméon était âgé de cent vingt ans, et il en avait passé environ quaranie-quatre dans l'épiscopat.

PANEGYRIQUE DE SAINT SIMEON.

TEXTE : *Beatus vir qui suffert tentationem : quoniam cum probatns fuerit, accipiet coronam vitæ.*
(Jacob., I, 12.)

Le divin fondateur de l'Eglise avait dit à ses disciples : « Vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée. » (Act., I, 8.) Les apôtres allèrent porter par le monde entier le double témoignage de leur parole et de leur sang. Jérusalem et la Judée entendirent l'un et virent l'autre, et il s'y forma aussitôt une chrétienté pleine de foi et de ferveur. Jacques le Mineur, frère de saint Siméon, fut le premier évêque de Jérusalem et y mourut martyr en l'an 62. Saint Siméon lui succéda et marcha sur les traces de son frère. Même fermeté de foi, même courage à la professer hautement, même vigilance à veiller sur son troupeau, même intrépidité en face de la mort. Méditons un instant : *Sa fermeté dans la foi,* première considération; *son courage à mourir,* deuxième considération. Nous trouverons là, j'en suis sûr, des traits propres à nous remplir d'une salutaire confusion.

Ire CONSIDÉRATION. — SA FERMETÉ DANS LA FOI.

Il est bon de remonter quelquefois au berceau du christianisme et d'y étudier la vie et la mort des premiers confesseurs d'une religion qui a si glorieusement traversé dix-huit siècles d'épreuves et de persécutions sans qu'un mot soit changé ni dans sa croyance, ni dans ses pratiques, ni dans sa puissante hiérarchie. Siméon a assisté à l'origine de cette Eglise de Jésus-Christ dont il devait être une des plus fermes colonnes. Né plusieurs années avant le Sauveur; fils de Cléophas, autrement Alphée, frère de saint Joseph, et de Marie, sœur de la sainte Vierge, il se mit de bonne heure à la suite du divin Maître avec son père, sa mère et ses trois frères. Il reçut le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte avec les apôtres et fut constamment le témoin attentif des paroles et des actions du Sauveur, et comme il vécut cent vingt ans, ne mourut qu'en 106, après avoir été pendant quarante-quatre ans évêque de Jérusalem, il vit le commencement, le milieu et la fin de la grande histoire de Jésus-Christ. Il avait entendu les menaces du Maître contre l'ingrate Jérusalem, et il vit venir et s'accomplir sous ses yeux la terrible prophétie. Les Romains, lassés des continuelles révoltes des Juifs, résolurent enfin de détruire la ville déicide; mais Dieu, voulant sauver ses serviteurs, les avertit miraculeusement de sortir d'une cité sur laquelle il allait déployer ses vengeances de la manière la plus solennelle. Les chrétiens partirent avec leur évêque, et se retirèrent dans la petite ville de Pella, située au-delà du Jourdain, l'an 66 de Jésus-Christ, et avant que Vespasien eût formé le siége de Jérusalem. Les fidèles

ne repassèrent le Jourdain qu'après la ruine de la malheureuse ville et vinrent habiter au milieu de ses débris. On y vit bientôt refleurir l'Eglise sous la conduite de saint Siméon et grâce aux prodiges par lesquels Dieu s'en déclara visiblement le protecteur. Saint Siméon, témoin de tous ces événements, était donc un témoin compétent de la vérité évangélique; il pouvait dire comme saint Jean : « Nous prêchons ce que nos yeux ont vu, ce que nos oreilles ont entendu, ce que nos mains ont touché. » (I Joan., I, 3.) Voilà ce qui explique la fermeté inébranlable de la foi de cet illustre confesseur. Cette fermeté, il la déploya, non-seulement en remplissant avec courage tous les devoirs de la charge épiscopale, mais encore en reprochant ouvertement aux Juifs le massacre de saint Jacques le Mineur, comme saint Pierre leur avait reproché la mort de Jésus-Christ. Il en fut récompensé par la joie de voir tous les jours se multiplier le nombre des fidèles. Il eut une autre occasion de montrer la fermeté de sa foi. Le démon, jaloux des progrès de cette Eglise naissante, souleva contre elle un autre genre d'ennemis qui ne s'attaquent qu'aux propagateurs de la vérité : il déchaîna contre elle l'hérésie; on vit des hommes appelés nazaréens et ébionites nier la divinité de Jésus-Christ et ne vouloir le regarder que comme le plus grand des prophètes. Ne pouvant nier sa naissance, sa vie, ses miracles, sa passion, sa mort, sa glorieuse résurrection, ils crurent troubler l'Eglise en niant sa nature divine. Mais la fermeté de l'évêque de Jérusalem, qui vécut plus longtemps qu'aucun des disciples du Sauveur, arrêta les efforts des hérétiques; durant tout son épiscopat, ils se montrèrent timides et n'osèrent, en face d'un témoin oculaire, répandre leurs erreurs en public; mais il n'eut pas plutôt quitté ce monde, qu'ils attaquèrent ouvertement la pureté de la foi. Cette conduite des impies est ainsi devenue un nouveau témoignage rendu à la ferme foi de saint Siméon.

IIe CONSIDÉRATION. — SON COURAGE A MOURIR.

Un pareil homme ne devait pas craindre de mourir pour la vérité qu'il avait recueillie pendant plusieurs années de la bouche même du Sauveur. Vespasien et Domitien avaient fait faire d'actives recherches pour éteindre la race de David craignant d'en voir sortir un Messie qui finirait par s'emparer de l'empire, ne sachant pas qu'il était venu et que son œuvre était déjà accomplie. L'empereur Trajan continua cette persécution; les hérétiques et les Juifs dénoncèrent Siméon comme étant un des descendants de David; comme tel il fut condamné au supplice de la croix. Un autre motif encore de cette persécution, c'était sa qualité de chrétien et d'évêque. Pensant étouffer la vérité en faisant apostasier un de ses plus sûrs témoins, le gouverneur de Jérusalem voulut forcer Siméon à sacrifier aux idoles des Romains : quel triomphe pour le paganisme s'il eût pu y réussir! Mais il reçut pour réponse cette énergique confession de foi : « Non, jamais, jamais je ne renierai mon Seigneur et mon Maître. Vos idoles n'ont été que des hommes méchants et corrompus, tandis que Jésus-Christ est le seul vrai Dieu. » Le persécuteur Atticus le fit cruellement frapper de verges; mais le saint louait Dieu et souffrit les plus cruels traitements avec une patience qui étonna ses bourreaux. Il devait en quelque sorte reproduire la passion du divin Maître, flagellé, lui aussi, pour la même vérité. Ce premier supplice ne put ébranler la constance du vénérable vieillard, on résolut de le crucifier, et ainsi devait se vérifier à la lettre la prédiction du Sauveur : « Le disciple n'est pas plus que le maître. » Siméon, à l'exemple de son divin modèle, entendit avec joie la sentence d'une mort semblable à celle du Maître; il se dépouilla lui-même de ses vêtements, s'étendit volontairement sur la croix, présenta ses mains et ses pieds aux clous des exécuteurs, et souffrit ce cruel supplice en louant Jésus-Christ. Il ne lui manquait plus qu'un trait de ressemblance avec le Sauveur mourant : Siméon l'a compris : il pria en mourant pour ses bourreaux et rendit paisiblement son âme à Dieu.

M. F., nous voyant si faibles et si lâches chrétiens, nous disons parfois : Ah! si

j'avais vu, si j'avais entendu Jésus-Christ lui-même; si j'avais eu le bonheur de vivre alors et d'assister à sa passion et à sa mort, je serais plus ferme dans la foi et plus courageux dans la pratique. Vaine illusion! perfide tentation de l'ennemi. Vous avez là un témoin oculaire qui a vu la vérité incarnée, qui a vécu avec elle; un témoin auriculaire qui a appris tout à l'école du Sauveur et qui vous présente en témoignage une vie de cent vingt ans de piété et de foi; et qui vous montre sa croix et son sang pour condamner ceux qui sont faibles dans la foi et lâches dans les œuvres. Ah! que cela nous suffise pour nous confondre et nous encourager; croyons à des témoins qui meurent pour la vérité; vivons et mourons aussi pour elle.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Nouveau Testament. — Fratres ejus Jacobus et Joseph et Simon et Judas. (Matth., XIII, 55.)

Nomen Cleophas. (Luc., XXIV, 18.)

Venerunt ad illum Mater et fratres ejus et non poterant audire eum præ turba. (Luc., VIII, 19.)

Nuntiatum est illi : mater tua et fratres tui stant foris volentes te videre. Qui respondens, dixit ad eos : Mater mea et fratres mei hi sunt qui verbum Dei audiunt et faciunt. (Id., *ibid.*, 20-21.)

Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus et Maria matre Jesu et fratribus ejus. (Act., I, 14.)

2. — SS. PÈRES.

Simeon cognatus Domini, filius Cleophæ. (S. Hegesippus, *in Comment.*)

Per plurimos dies acerbissimis tormentis excruciatus, fidem Christi constantissime professus est. (Id., *ibid.*)

Omnes supramodum admirabantur et ipse quoque consularis, quomodo is qui centum et viginti annos attigerat, talia pertulisset. (Id., *ibid.*)

Tandem sententia judicis cruci affixus est. (Id., *ibid.*)

Tunc exorta est impii erroris conspiratio, nullo videlicet amplius ex apostolis superstite. (Id., *ibid.*)

In viris apostolicis plus erat mirabilis virtus operum quam virtus signorum. (S. Isidor. Hispal., l. 1 *de Summo bono*, c. 24, *Sent.* 1.)

Melior est fraternitate sanguinis Christi fraternitas, quoniam interdum illa sibi inimica est; Christi autem fraternitas sine intermissione pacifica est. (S. Augustin., *Serm.* 25 *de Verbis Apostol.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Sicut Christus lux est mundi, ita et discipuli ejus lux mundi sunt; sed ille per naturam, isti per gratiam. (Ruffinus Aquiliegiensis presbyt., *in Explanat.*)

2. Omnis rex pugnaturus contra adversarium regem prius congregat exercitum et vadit ad pugnam; sic et Dominus contra diabolum pugnaturus, prius congregavit Apostolos et discipulos et sic cœpit per totam Galilæam prædicare. (S. Chrysost., *Hom.* 48 *in* c. IV *Matth.*)

3. Sanguinis fraternitas similitudinem tantum corporis refert, Christi autem fraternitas unanimitatem cordis animæque demonstrat. (S. Augustin., *Serm.* 25 *de Verbis Apostol.*)

4. Avancé en âge : *vir ætate provectus*, comme autrefois Éléazar, il va courageusement au supplice. (II Mach., VI, 18.)

5. Comme le vieillard Siméon il s'écrie lorsqu'on l'attache à la croix : *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* (Luc., II, 29.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Fidélité a sa vocation. Il se mit de bonne heure à la suite de Jésus avec son père, sa mère et ses frères.

Vigilance. A sa voix les chrétiens se retirèrent dans la petite ville de Pella pendant la ruine de Jérusalem.

Zèle. Les nazaréens et les ébionites n'osèrent de son vivant répandre en public leurs erreurs.

Constance. A l'âge de cent vingt ans

saint Siméon subit le martyre avec une constance qui étonna ses bourreaux et ses persécuteurs.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

TITRES DU SAINT.

(M. l'abbé C. Martin.)

TITRES DU SAINT.

Subdivisions : Il est : 1. Le cousin germain du Sauveur. — 2. Le disciple de Jésus-Christ. — 3. Un saint évêque. — 4. Un glorieux martyr.

IIe PLAN.

FRATERNITÉ.

(Le même.)

1er POINT. — DE LA FRATERNITÉ CHARNELLE.

Subdivisions : 1. Ses devoirs. — 2. Ses avantages dans la famille et dans la société.

2e POINT. — DE LA FRATERNITÉ SPIRITUELLE.

Subdivisions : 1. Sa supériorité sur la première. — 2. Ses effets dans la société. — 3. Ses mérites devant Dieu.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

S. Hégésippe.	— Comment., l. V.
Eusèbe.	— Hist. eccles.
Tillemont.	— Mémoires ecclés.
Le P. Durieu.	— Oriens christianus.
Assemani.	— Acta martyrum orientalium et occidentalium.
Bollandus.	— Acta Sanctorum.

7. MARTYROLOGE. — S. Siméon, év. et m. — SS. Maxime et Claude, Prépédige, Alexandre et Cutin, mm. — SS. Lucin, Silvain, Rutule, Classique, Secondin, Fructule et Maxime, id. — S. Flavien, év. — S. Hellade, id. — S. Legond, id. — S. Angilbert, ab. — S. Silvin, moine. — Sainte Reyne d'Alèze.

19 février. — SAINT GABIN, père de famille,

PUIS PRÊTRE ET MARTYR (L'AN 285).

VIE DE SAINT GABIN OU GOBIN.

Le *Martyrologe romain* annonce en ce jour la glorieuse naissance au ciel de saint Gabin, prêtre et martyr, frère du saint pape Caïe. Ce généreux confesseur de Jésus-Christ, longtemps dans les fers par l'ordre de Dioclétien, mérita les joies éternelles par une mort glorieuse.

Saint Gabin, originaire de Dalmatie et parent de l'empereur Dioclétien, était frère du pape saint Caïe, et père de l'illustre sainte Suzanne, la gloire des vierges romaines, qui préféra la qualité d'épouse de Jésus-Christ à celle d'impératrice, et donna son sang et sa vie pour la foi. On ignore pour quelle raison saint Gabin et saint Caïe étaient venus s'établir à Rome. Peut-être que la fortune de Dioclétien, qui s'était avancé par degrés jusqu'aux premiers emplois de l'armée, avait attiré toute sa famille dans cette capitale de l'univers, séjour ordinaire des empereurs; mais il est plus probable que le motif de religion avait déterminé ces deux héros chrétiens, afin de passer leurs jours dans une ville, centre de la foi, où l'Eglise triomphait au milieu même des plus cruelles persécutions, par la pureté des mœurs, par la ferveur et la vie exemplaire de tous les fidèles.

On ne doute point que saint Gabin ne soit né de parents chrétiens, vers le milieu du troisième siècle. La belle éducation qu'il avait reçue, l'innocence de ses mœurs, la piété tendre qu'il avait, ce semble, sucé avec le lait, ses pieuses inclinations dès son enfance, tout prouve la religion de ceux qui l'avaient élevé. On ne négligea point de lui apprendre les belles-lettres; et comme il avait l'esprit

excellent, il devint très-habile dans l'étude et l'intelligence de l'Ecriture et des livres sacrés.

Gabin était marié, et n'avait qu'une fille nommée Suzanne, qu'il éleva dans la crainte de Dieu, lui inspirant un grand amour pour la virginité et une horreur extrême pour tout ce qui souille l'âme. Suzanne avait beaucoup d'esprit, et dès l'âge de six ans elle avait fait paraître une pénétration qui la faisait encore plus admirer que sa rare beauté qui, dans la suite, la rendit une des personnes les plus remarquables de l'Italie. Ayant perdu son épouse de bonne heure, saint Gabin se fit un devoir de cultiver avec soin un si excellent sujet, qui avait de si belles dispositions pour la vertu. Notre saint, délivré des liens du mariage, ne s'appliqua plus qu'à l'étude de la science de la religion, dans un temps où le paganisme persécutait avec fureur les fidèles. Ne tenant plus au monde, il voulut être admis dans le clergé, et il en devint bientôt un des plus beaux ornements. Sa profonde érudition, son savoir, répondant à sa haute piété, on ne peut dire le bien qu'il fit dans Rome. Elevé au sacerdoce, malgré les oppositions de sa profonde humilité, on le voyait parcourir les maisons particulières de la ville, les chaumières de la campagne, les souterrains même et les cavernes dans les bois, asiles ordinaires des timides chrétiens, pour les encourager, les instruire, leur administrer les sacrements et les assister; jamais zèle ne fut plus infatigable, plus généreux, plus industrieux et plus efficace. On voyait avec admiration ce saint prêtre passer les nuits dans des creux de rocher pour y offrir le divin sacrifice, et nourrir du pain des forts ceux qui étaient à toute heure à la veille d'être immolés au Dieu vivant par le martyre.

Le zèle de saint Gabin ne se bornait point à ces œuvres de charité : comme il était savant, il composa un excellent traité contre les idolâtres, dans lequel, exposant les superstitions monstrueuses et impies des païens, il en découvrait aux esprits les plus bornés et aux yeux des plus faibles l'horreur et la folie, et démontrait en même temps avec tant de netteté et d'une manière si plausible la vérité et la sainteté de la religion chrétienne, qu'on ne peut douter que cet ouvrage n'ait fait un grand nombre de conversions, et n'ait confirmé dans la foi la plupart de ceux que la crainte des tourments rendaient lâches et chancelants.

Saint Caïe ayant succédé au pape Eutychien l'an 283, saint Gabin vit s'ouvrir un nouveau champ à son zèle. Il partagea la sollicitude pastorale du saint pontife, qui trouva dans ce frère dévoué un compagnon fidèle de tous ses travaux et même de ses chaînes.

Pendant que saint Gabin travaillait à la vigne du Seigneur avec tant de fruit, il ne négligeait pas le soin de sa jeune fille; en cultivant son esprit par les connaissances sublimes de nos plus grands mystères, il formait son cœur par la pratique des plus héroïques vertus. Il lui avait donné surtout une si haute idée de la virginité, que méprisant tout ce que son esprit, son mérite extraordinaire, sa rare beauté pouvaient lui promettre de plus tentant dans le monde, elle avait fait vœu de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ, prévoyant bien que sa foi et son amour pour la virginité lui procureraient un jour le martyre.

L'empereur Dioclétien n'ignorait pas que Gabin et Caïe, ses parents, fussent chrétiens, et que Suzanne, encore plus distinguée par son mérite que par sa beauté, ne fût de la religion de son père; mais comme ce prince, les premières années de son règne, paraissait assez favorable aux chrétiens, il les laissait vivre en paix. Suzanne, à l'école de saint Gabin, faisait de merveilleux progrès dans la science des saints; elle était l'admiration de tous les gens de bien et le modèle qu'on proposait d'ordinaire aux filles chrétiennes. Une vertu si rare ne pouvait avoir qu'une fin glorieuse; la palme du martyre devait couronner sa virginité et rendre sa famille illustre.

Dioclétien avait créé César Maximin-Galère et lui avait fait épouser Valérie, sa fille unique. Valérie étant morte, l'empereur ne voulut point que la pourpre sortit de sa maison. Instruit des éminentes qualités de Suzanne, il résolut de la donner pour épouse au nouveau César. Il ordonna donc à un gentilhomme nommé

Claude, son parent, d'aller trouver Gabin et de lui proposer ce mariage. Notre saint, qui connaissait la vertu de sa fille, son inébranlable constance et sa résolution de perdre plutôt la vie que sa virginité qu'elle avait vouée à son Dieu, prévit que le dessein de l'empereur et la persévérance de Suzanne allaient leur procurer à tous la couronne du martyre. Il reçut le gentilhomme avec civilité; il lui témoigna combien il était sensible à l'honneur que l'empereur voulait lui faire. Il le pria de lui donner le temps de parler à sa fille et de faire part à Caïe, son frère, d'une si honorable proposition.

Saint Gabin ayant appelé Suzanne en particulier: « Connaissez-vous bien, ma fille, lui dit-il d'un air serein et tranquille, connaissez-vous bien le bonheur que vous avez d'avoir Jésus-Christ pour époux? connaissez-vous le prix de votre état; en comprenez-vous bien le mérite? — Je le connais si bien, répond Suzanne, que toutes les couronnes du monde sont à mes yeux au-dessous de rien, et j'en fais moins de cas que de la fumée, qui n'est montée plus haut que pour être plus tôt dissipée. — Vous pensez juste, repart le saint; mais si l'empereur voulait vous faire sa belle-fille, l'auguste dignité d'impératrice ne tenterait-elle point votre cœur, surtout si l'on vous donnait le choix entre la couronne et le martyre? — Ah! mon père, que je serais heureuse, s'écria-t-elle, si je me trouvais jamais en pareille circonstance; mon parti serait bientôt pris! La pourpre impériale ne saurait m'éblouir. Je suis épouse de Jésus-Christ, je mourrai son épouse. Rien ne sera jamais capable d'ébranler ma foi et ma fidélité. Toute ma confiance est en ce Sauveur tout-puissant qui est le maître de mon cœur: les plus cruels tourments ne sauraient m'effrayer; qu'on en fasse l'épreuve. »

Saint Gabin, que la magnanimité chrétienne de sa chère fille avait attendri, ne put plus retenir ses larmes. « Je prévois que vous serez bientôt dans cette épreuve, repart le saint; l'empereur veut vous faire épouser le César Maximin, et le seigneur Claude, votre parent, doit venir vous en faire la proposition. » A peine ce touchant entretien du père et de la fille était fini, que l'officier arriva. Après les premiers compliments, le seigneur Claude lui déclara la volonté et les ordres de l'empereur, et il s'étendit fort au long sur les avantages d'une si illustre alliance. La sainte reçut la proposition avec respect; mais prenant ensuite un air déterminé: « Je suis surprise, répondit-elle, si l'empereur n'ignore pas que je suis chrétienne, qu'il pense à me faire épouser un prince païen qui ne s'est déjà que trop déclaré l'ennemi mortel de ma sainte religion; et s'il ne le sait pas, je vous prie de le lui dire. Je suis sensible à l'honneur qu'il me fait; mais vous pouvez l'assurer que nul homme ne m'aura jamais pour épouse. » Elle n'en dit alors pas davantage, et, prenant congé de l'officier, elle fut trouver son oncle le pape saint Caïe, à qui elle raconta tout ce qui s'était passé, et la résolution où elle était de conserver sa virginité aux dépens de son sang et de sa vie. Le saint pape la confirma dans sa généreuse pensée et l'encouragea au martyre. On peut voir dans la *Vie* de ce saint, le 22 avril, et dans celle de la sainte, le 11 août, toutes les circonstances de sa glorieuse victoire. On se contente de dire ici que saint Gabin, prévoyant bien toutes les suites du généreux refus de sa fille, ne perdit pas un moment pour confirmer la magnanime résolution de cette héroïne chrétienne. Son zèle employa tout ce que la tendresse put lui inspirer de plus touchant, et tout ce que son éloquence put avoir de plus persuasif et de plus fort pour soutenir cette grande âme dans de si fortes épreuves. A la vérité, jamais la force de la grâce ne parut avec plus d'éclat que dans toute la suite de ce combat. Suzanne, soutenue de la vertu d'en haut, vainquit l'enfer, et saint Gabin eut la consolation de voir triompher la foi de Jésus-Christ dans sa propre famille.

L'officier Claude se convertit à la foi avec sa femme Prepedigne et ses deux enfants; son frère Maxime, jeune gentilhomme des plus distingués de la cour, eut le même bonheur; saint Gabin les instruisit et leur fit recevoir le baptême des mains du saint pape Caïe, son frère. Ces glorieuses conquêtes leur causèrent d'autant plus de joie, qu'ils eurent la consolation de les voir tous couronnés par le martyre.

Notre saint fut témoin du combat et de la victoire de sa chère fille; elle souffrit les plus cruels tourments avec une constance qui étonna même les païens, et saint Gabin ne douta point qu'elle ne lui obtînt bientôt la grâce de combattre et de mourir comme elle.

Il y avait longtemps que ce grand saint ne soupirait qu'après cette insigne faveur, qui devait être la récompense de ses travaux, de sa haute vertu et de son zèle. A peine sainte Susanne eut triomphé de tant de tourments et couronné sa virginité par le généreux sacrifice de sa vie, que saint Gabin fut arrêté. L'affreux réduit dans lequel il fut d'abord enfermé, devint pour lui un lieu de délices; le tyran était bien aise ou de vaincre sa foi par l'ennui et les incommodités de la prison, ou de l'y faire périr de misère; on lui fit souffrir tout ce que la barbarie peut inventer de plus cruel: la puanteur horrible de son cachot, l'obscurité profonde dans laquelle il était enseveli, la faim, la soif et toutes les rigueurs de la saison, mirent sa constance à de cruelles épreuves. Le saint supporta tous ces supplices, non-seulement avec une fermeté inébranlable, mais encore avec une grande joie; on eût dit qu'il passait ses jours dans les plus douces délices. Il est vrai que Dieu, qui prend un soin particulier de ses fidèles serviteurs, tempéra les amertumes de la prison par l'abondance des consolations dont son âme était jour et nuit inondée. Saint Gabin passa six mois, depuis la mort précieuse de sa fille, sainte Susanne, dans ces tourments, jusqu'à ce que le Seigneur, voulant enfin couronner sa patience en récompensant ses travaux, permit qu'il eût la tête tranchée. Ce fut le 19 février, de l'an 296, que ce grand saint termina ses jours par un glorieux martyre, deux mois avant que son frère le pape saint Caïe eût le même sort. Son saint corps fut enterré par les chrétiens dans le cimetière dit de Saint-Sébastien.

L'an 1608, M. Charles de Neufville, marquis d'Halincourt, seigneur ne Villeroy, gouverneur de la ville de Lyon et du Lyonnais, ambassadeur à Rome, étant sur le point de revenir en France, souhaita d'avoir le corps d'un saint dont il pût enrichir sa patrie. Madame Jacqueline de Harlay, son épouse, le demanda au pape Paul V, qui lui donna le corps de saint Gabin, dont elle fit présent à l'église du collége de Lyon, de la Très-Sainte Trinité, de la compagnie de Jésus, où ces précieuses reliques furent gardées avec beaucoup de vénération dans une riche châsse d'argent.

PANÉGYRIQUE DE SAINT GABIN OU GOBIN.

TEXTE : *Justum deduxit* (*Dominus*) *per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei.* (Sap., X, 10.)

Quelle dangereuse illusion que de croire qu'il y a des états où il est, sinon impossible, du moins extrêmement difficile de servir fidèlement le Seigneur! Qui a établi les diverses conditions de la vie sociale? N'est-ce pas Dieu lui-même? Or, en établissant la grande loi de l'aimer et de le servir, il n'a fait d'exception pour personne. Infiniment juste, il ne permet pas que l'homme soit tenté au-dessus de ses forces, et il augmente son secours en proportion des difficultés qui s'élèvent sur notre chemin. « Le Seigneur conduit le juste par des voies droites, et partout il lui montre le royaume de Dieu. » Les difficultés de notre position ne seront jamais une excuse devant Dieu, qui soutient et sanctifie ceux qui ont la bonne volonté. Donc le soldat, le magistrat, le ministre, les rois, le pauvre artisan, tous ceux qui se croient exempts du devoir d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, sont dans la plus grave erreur, et ils seront jugés sévèrement. D'ailleurs, l'exemple de tant de saints les condamne. Saint Gobin a prouvé que l'on peut servir le Seigneur dans des conditions fort différentes, et que ces conditions, en changeant les détails de sa vie, n'ont rien pu changer à son cœur : père de famille, prêtre, martyr, il est partout le juste que le Seigneur conduit au royaume de Dieu. Considérons-le comme : *Père de famille, prêtre et*

martyr, première considération ; puis faisons quelques réflexions *sur ces trois états*, deuxième considération. Ceci nous regarde tous.

Ire CONSIDÉRATION. — SAINT GABIN, PÈRE DE FAMILLE, PRÊTRE ET MARTYR.

Saint Gabin, né en Irlande, au septième siècle, fut dès sa jeunesse un grand exemple d'édification par son amour pour la vertu. Ne voyant en tout ce qui arrive à l'homme que l'expression de la volonté de Dieu, il se laissa engager dans l'état de mariage et ne le crut nullement incompatible avec les pratiques de la plus haute sainteté. Il y resta fidèle à son Dieu tant qu'il y vécut, le faisant connaître et aimer au sein de la famille comme il le connaissait et l'aimait lui-même. Avant d'être le prêtre de l'autel et des âmes, il fut le prêtre de sa famille par ses enseignements, par sa vigilance, par l'exemple de ses vertus. Pour le juste, rien ne lui paraît difficile ni impossible : l'amour pour Dieu, un amour profond et sincère, qui est plus fort que la mort, triomphe de toutes les difficultés : « Le Seigneur a conduit son juste par des voies droites et lui a montré le royaume de Dieu.

Quand notre saint eut mérité par sa vie exemplaire d'être élevé à l'honneur du sacerdoce, il se crut obligé à redoubler de courage et de ferveur. Poussé par le désir de se consacrer plus parfaitement à Dieu, il vint en France pour y chercher une retraite favorable à la piété et à la méditation des vérités éternelles. Il s'arrêta d'abord à Corbény, où il n'y avait point encore de monastère ; de là, il se retira à Laon, puis dans la grande forêt qui est près de l'Oise. Il s'y construisit une cellule à deux lieues de la rivière, et à égale distance de La Fère et de Prémontré ; ensuite, avec l'aide des fidèles, il y construisit un sanctuaire qui fut dédié sous l'invocation de saint Pierre, et qui depuis longtemps porte le nom de son fondateur. Ce lieu, anciennement appelé *le Mont-d'Ermitage*, et nommé aujourd'hui *Saint-Gobin*, servit de retraite au saint prêtre et fut témoin de ses austérités, de ses veilles, de ses continuelles prières : il le sanctifia même par l'effusion de son sang.

Des barbares venus du nord de l'Allemagne, vinrent troubler la solitude du serviteur de Dieu, et, ne pouvant supporter une vie qui condamnait si hautement la leur, ils lui coupèrent la tête en haine de son état. Le saint, trop heureux de mourir pour une pareille cause, ne recula point devant ce suprême sacrifice. Il remonta donc à Dieu ceint de la triple couronne de père de famille, de prêtre et de martyr. Ainsi « le Seigneur a conduit son juste par des voies droites et lui a montré le royaume de Dieu. »

IIe CONSIDÉRATION. — ANALOGIES ENTRE CES TROIS ÉTATS.

Qnelles magnifiques analogies entre ces trois états que nous trouvons réunies dans la vie de saint Gabin ! Etudions-y nos devoirs. Dieu donne à chacun ses fonctions, et toutes sont agréées de lui, quand elles sont remplies dans l'esprit de foi et de religion.

1° Le père de famille donne la vie matérielle, travaille pour nourrir, élever et établir ses enfants selon le monde, tout en secondant de tout son pouvoir, l'influence du prêtre dans l'éducation et l'instruction religieuses des âmes ; enfin, on peut dire que le père de famille vit et meurt, et souvent meurt martyr de son devoir ; car c'est aussi un martyre que les travaux, les sueurs, les souffrances, les craintes et les tristesses attachées à son état, s'il veut en remplir chrétiennement les devoirs. Comprenez-vous, M. F., la dignité providentielle de l'état de mariage, et pourquoi Dieu a voulu encore l'élever, le bénir et le sanctifier en lui donnant le caractère d'un sacrement. Honte donc à ces races corrompues qui, de nos jours de licence universelle, affichent hautement leur horreur et leur mépris pour un état institué par Dieu lui-même ! C'est de leur part un affreux raffinement du libertinage le plus effronté, qui redoute même les liens

sacrés du mariage et qui ne veut supporter aucun obstacle à leurs brutales passions. Heureux le père de famille qui, dans son noble cœur, a compris toute la grandeur de sa mission et la remplit tous les jours selon les vues de la divine Providence. Qu'il s'encourage et se rassure par l'exemple de saint Gabin.

2° Le prêtre est l'homme des âmes : il est leur père de famille; il complète la société humaine et chrétienne en faisant pour l'âme ce que le père de famille fait pour le corps. Le prêtre aussi est père, vous lui en donnez le nom, vous lui dites souvent : Mon père, il l'est en effet : ainsi, il donne la vie à l'âme, la vie spirituelle, la vie de Dieu dans le baptême, puis il la nomme son enfant, il la nourrit chaque jour de sa parole qui est celle de Dieu; il la revêt des vertus chrétiennes ; il lui donne le pain de l'Eucharistie; il lui prépare le riche héritage de la vie éternelle, et n'a de repos que quand cette chère âme, dont il est responsable devant Dieu, est solidement établie dans la vertu et arrivée dans l'éternel repos du ciel; car, il prie encore chaque jour à l'autel pour les âmes arrêtées dans le lieu de la dernière expiation au purgatoire. Cette vie de père des âmes, cette vie de prêtre est aussi une sorte de martyre quotidien; car, du jour de sa consécration au jour de sa mort, le ministre de Dieu ne rencontre souvent que des épreuves, des souffrances, des persécutions, des ingratitudes qui finissent enfin par le faire mourir victime de son zèle et de sa charité. D'autres fois, c'est bien réellement le chagrin, les travaux du saint ministère, l'étude qui le conduisent avant le temps au tombeau. D'où vient donc qu'un chrétien qui doit savoir ces choses, puisse haïr un prêtre? Oh ! soyez sûrs, M. F., qu'il n'y a que l'ignorance, la corruption et les inspirations du démon, qui rendent possible le mépris d'un pareil dévouement.

3° Le père de famille professe sa foi au sein de la famille, le prêtre professe la sienne dans l'église, au milieu des fidèles; le martyr proclame sa foi en face des ennemis de Dieu, et met le sceau de son sang sur l'Evangile de Jésus-Christ. Saint Gabin a eu l'honneur de servir Dieu par ce triple témoignage de la paternité, du sacerdoce et du martyre. Pour nous, M. F., tirons quelques conclusions pratiques de cette belle vie, de cette glorieuse mort. Le respect de la famille se perd; aimons, respectons la famille et les devoirs de la famille; le respect pour le prêtre se perd, respectons le prêtre et aplanissons-lui les difficultés de sa divine mission; la foi des martyrs se perd, fortifions notre foi par l'étude de la religion, par la prière et les bonnes œuvres qui conduisent au royaume de Dieu.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Docebis verba legis filios ac nepotes tuos. (Deut., IV, 9.)

Labia sacerdotis custodient scientiam. (Malach., II, 4.)

Inebriabo animam sacerdotum pinguedine. (Jerem., XXXI, 14.)

Nouveau Testament. — Educate illos in disciplina et correptione Domini. (Eph., VI, 4.)

Virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. (I Cor., VII, 34.)

Propter opus Christi usque ad mortem accessit, tradens animam suam. (Philip., II, 30.)

Bonum certamen certavi. (II Tim., IV, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Libri sunt labia parentum, nempe ad erudiendum filios. (S. Chrysost., *Hom.* 12 *in I Cor.*)

Patrem non facit generatio sed recta morum institutio. (Id., *Serm.* 1 *adv. Vitup. vit. monast.*)

Sacerdotes sunt post apostolos Ecclesiarum, Christi fundatores, fidelis populi duces, veritatis assertores, pravæ doctrinæ

hostes, omnibus bonis amabiles, vindices oppressorum, patres in fide regeneratorum prædicatores cœlestium, primi preliantes invisibilium præliorum, exempla bonorum operum, documenta virtutum et forma fidelium. (S. Prosper., *de Vita contempl.*)

O quam gloriosum est mori pro veritate, quæ etsi non convertat audientem, coronat tamen prædicantem! (S. Bonavent., *Serm.* 4 *Dom.* IV *post Pentec.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Le cœur des enfants est semblable à une cire molle; il prend toute espèce de forme et subit toutes sortes de transformations. Pénétré de cette vérité, saint Gabin façonna le cœur de sa fille Susanne dès son bas âge et le forma à la virginité.

2. Une bonne semence ne peut produire que de bons fruits; on ne récolte que ce qu'on a semé.

3. Sicut sacerdos honore ordinis alios superat, ita etiam morum virtute transcendat. (S. Gregor. Magn., *Pastor.*, p. 2, c. 3.)

4. De même que le diacre Philippe avait eu quatre filles vierges (Act., XXI, 9), de même saint Gabin qui n'en avait qu'une voulut qu'elle demeurât vierge.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

VERTUS DOMESTIQUES. Il fut un digne époux et un bon père. Il cultiva avec soin les belles qualités de sa fille Susanne et en fit une sainte.

VERTUS SACERDOTALES. Devenu libre par la mort de son épouse, il demanda à être admis dans le clergé. Il fut élevé au sacerdoce dont il fut un des plus beaux ornements par son humilité, sa science, sa piété, son zèle, sa mortification, sa constance dans la persécution et les tourments du martyre.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

BIENFAITS DE L'ÉDUCATION RELIGIEUSE.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — A L'ÉGARD DE LA FAMILLE.

Subdivisions : Elle produit des enfants : 1. Qui en sont le soutien. — 2. Qui en font le bonheur.

2e POINT. — A L'ÉGARD DE LA SOCIÉTÉ.

Subdivisions : Elle produit des citoyens : 1. Honnêtes. — 2. Dévoués.

3e POINT. — A L'ÉGARD DE LA RELIGION.

Subdivisions : Elle produit : 1. Les martyrs et les vierges. — 2. Les saints de tous les états.

—

IIe PLAN.

LE PÈRE, LE PRÊTRE, LE MARTYR.

(Le même.)

1er POINT. — SAINT GABIN, PÈRE DE FAMILLE.

Subdivisions : Il a toutes les qualités : 1. D'un digne époux. — 2. D'un bon père.

2e POINT. — SAINT GABIN, PRÊTRE.

Subdivisions : Il est l'ornement du sacerdoce : 1. Par sa science et ses écrits. — 2. Par ses vertus sacerdotales. — 3. Par son bon exemple.

3e POINT. — SAINT GABIN, MARTYR.

Subdivisions : Il est deux fois martyr : 1. Dans sa fille sainte Susanne, qu'il encourage et accompagne à la mort. — 2. Dans son martyre propre.

6. MARTYROLOGE. — S. Gabin, pr. et m. — SS. Publius, Julien et Marcel, mm. — Autres saints martyrs. — S. Zambde, év. — S. Auxibe, id. — S. Barbat, id. — S. Mansuet, id. — S. Legant, id. — S. Boniface, id. — S. Conrad.

20 février. — SAINT EUCHER, évêque d'Orléans

ET RELIGIEUX (L'AN 743).

VIE DE SAINT EUCHER.

Saint Eucher, l'un des plus saints prélats de l'Eglise de France, florissait dans le huitième siècle par l'éclat de son éminente vertu et par son zèle pour la discipline ecclésiastique. Il vint au monde vers l'an 690, à Orléans, d'une famille des plus qualifiées de la ville. La douceur de son caractère, sa docilité, sa modestie, le rendirent aimable dès le berceau. On eût dit que la dévotion était née avec lui; elle prévint en quelque sorte l'usage de sa raison, et se montra tout entière avant même qu'on lui en eût appris les principes.

A l'âge de sept ans, on l'appliqua à l'étude. Comme il avait beaucoup d'esprit, et qu'il était d'un naturel doux et docile, il y fit en peu de temps des progrès surprenants. Eucher passait, à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, par sa haute vertu et par sa science, pour un prodige : il ne fut jamais jeune que d'âge, et l'on ne remarqua jamais en lui ni faiblesse, ni légèreté.

Une vertu si éminente et si prématurée ne pouvait guère rester dans le siècle; le monde n'était point un séjour digne d'un cœur si pur et si droit. Eucher entra d'abord dans le clergé sous l'épiscopat de Léodeberd, et il devint bientôt le modèle qu'on proposait à tous les ecclésiastiques. Cet état, quoique saint, lui parut encore trop exposé. Comme il ne tendait qu'à la plus haute perfection, il ne soupirait qu'après la solitude. Il jeta les yeux sur l'abbaye de Jumiéges, située sur la Seine, dans le diocèse de Rouen.

Saint Eucher passa sept ans dans une austérité de vie qui renouvelait à Jumiéges les exemples de pénitence qu'on n'avait encore vus que dans les déserts de l'Orient.

Sévère, évêque d'Orléans, oncle de notre saint, étant mort, le peuple et le clergé demandèrent Eucher pour premier pasteur. A cette nouvelle, le saint parut aussi affligé que s'il lui fût arrivé le plus grand malheur; mais on n'avait égard ni à ses raisons, ni à ses larmes. Il ne se vit pas plutôt chargé de cette auguste dignité dont il connaissait parfaitement tous les devoirs, qu'il se mit en état de les remplir. Il se donna tout entier aux soins que demandait le gouvernement de son Eglise. Il commença par y faire refleurir la discipline ecclésiastique; et persuadé que rien ne contribue tant à la réformation des mœurs du peuple que la vie exemplaire du clergé, il s'appliqua surtout à en régler la conduite. Son exemple fut la première leçon qu'il lui donna, et il eut bientôt la consolation de recueillir les fruits abondants de ses travaux et de son zèle. Les mœurs du peuple furent bientôt réformées, et les abus abolis. On vit la religion, la piété, le culte divin régner dans le diocèse d'Orléans, avec un éclat qui brilla jusque dans les provinces voisines. Le saint prélat se comportait à l'égard de tout le monde avec tant de douceur, de charité et de bienveillance, qu'il gagna bientôt tous les cœurs; de sorte que chacun le regardait comme son pasteur et comme son père. On sortait en foule des villes et des bourgs pour venir au-devant de lui pendant le cours de ses fréquentes visites; et la soumission avec laquelle on recevait ses ordres, témoignait combien on était empressé de lui être agréable.

Une vertu si éminente ne pouvait être longtemps sans épreuves. L'union admirable qui régnait entre le pasteur et le troupeau fut troublée par les artifices de l'enfer, sur lequel le zèle infatigable de notre saint faisait chaque jour quelques nouvelles conquêtes. La sollicitude pastorale d'Eucher, et les grands fruits qu'il faisait partout déplurent à l'ennemi du salut, qui employa toutes ses

ruses pour le noircir par la calomnie. Il jouissait d'une paix constante au milieu de son peuple depuis près de seize ans, lorsqu'on travailla à le rendre suspect au prince, qui avait eu jusqu'alors pour lui une estime et une vénération profondes. On se déchaina contre sa prétendue sévérité, et surtout contre la fermeté et le zèle avec lesquels il résistait aux laïques qui usurpaient les biens de l'Eglise. C'était toucher Charles Martel par son endroit le plus sensible. Ce prince, ayant plusieurs guerres à soutenir, soit pour sa propre défense, soit contre les Sarrasins, avait levé de grandes sommes sur les biens ecclésiastiques. On lui fit entendre que saint Eucher condamnait vivement sa conduite : ce prince le crut, et sans examiner ces accusations, il l'exila à Cologne.

Saint Eucher obtint ensuite de se retirer à l'abbaye de Saint-Trond. Là, il ne songea plus qu'à se sanctifier par l'exercice des plus grandes vertus. Il y passa six ans, menant une vie toute céleste. Il redoubla ses austérités, et passait les jours et la plus grande partie de la nuit en prières. Son exemple fit une si grande impression sur tous les religieux, qu'il mît la réforme dans le monastère. On eût dit que ce saint évêque n'était jamais sorti du désert, tant il paraissait avoir oublié ses parents et le monde. Le Seigneur voulut enfin récompenser son serviteur. Il l'appela de son exil au séjour des bienheureux par une mort précieuse. Elle arriva le 20 février de l'an 745, et Dieu rendit son tombeau glorieux par un grand nombre de miracles. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Trond, avec beaucoup de solennité, et l'on commença presque dès lors de célébrer sa fête. Ce saint corps demeura enseveli dans le lieu de sa sépulture cent trente-sept ans; mais en 880 il fut levé de terre avec celui de saint Trond, et exposé à la vénération des fidèles. L'incursion des Normands obligea l'évêque Francon, l'année suivante, de renfermer les deux saints corps dans la grotte où ils furent longtemps honorés.

PANÉGYRIQUE DE SAINT EUCHER.

TEXTE : *Ecce sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo et inventus est justus : et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio.* (Eccli., XLVI, 20.)

On l'a souvent dit et cela est vrai : les grandes choses se préparent dans la solitude; le savant se forme dans le silence du cabinet; les projets qui doivent remuer le monde mûrissent dans le secret de la méditation et les saints se préparent dans la vie solitaire aux luttes de la vie publique. C'est là le grand enseignement que nous trouvons dans la vie de saint Eucher. Né d'une famille illustre d'Orléans et offert à Dieu avant sa naissance, il préluda à sa vie sainte par l'étude, la prière et la méditation dans le secret de la maison paternelle; ainsi préparé, il chercha une solitude plus sévère dans le monastère de Jumiéges, en Normandie, (714) où il vécut six ou sept ans; puis, quand Dieu l'appela à l'épiscopat, il était prêt (721). Il pleura beaucoup au moment de prendre sur ses épaules cette lourde charge qu'il sut si bien porter. Il mourut dans l'exil, au monastère de Saint-Trond (745), grand, juste, parfait devant Dieu et ange de paix, même sous les coups d'une haine injuste. A ce sujet, M. F., méditons ces deux points : *la vie du cloître*, première considération ; *la vie épiscopale*, deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — VIE DU CLOITRE.

M. F., Dieu a plusieurs chemins pour conduire les âmes au même but, qui est la vie éternelle. Aux uns il ouvre le chemin scabreux de la vie du monde, où il les soutient dans la mesure de leur docilité à sa grâce ; aux autres il assigne un poste périlleux et important dans les affaires de l'Eglise ou de la société civile; à d'autres il donne une position humble et modeste, où elles se sanctifient par les secrètes vertus d'une vie que le monde ne comprend plus de nos jours.

Telle est la vocation religieuse à laquelle Dieu appelle certaines âmes qu'il aime particulièrement, parce qu'il sait d'avance avec quelle générosité elles répondront aux grâces qu'il leur prépare dans la solitude. Quelle est la conduite de la Providence à l'égard d'une âme à laquelle il destine ces grâces particulières. Ecoutez-moi, M. F., car le souffle de Dieu passe où il veut, et personne d'entre vous ne sait s'il n'est appelé à ce genre de vie extraordinaire. Ce que Dieu fait pour ces âmes privilégiées, le voici : il les détache d'abord des hommes et des choses, soit par des inspirations spéciales, soit par un profond et invincible dégoût, soit par de rudes épreuves qui les chassent en quelque sorte hors du bruit meurtrier du monde et de ses passions. Quand l'âme est une fois désillusionnée des vanités terrestres, séparée de cœur et d'affection des choses d'ici-bas, Dieu brise les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de son unique désir : sont-ce les hommes qui s'y opposent, il change leurs sentiments ou les fait mourir pour aplanir la voie à cette âme qui soupire après le repos en Dieu; sont-ce les choses, la position, les circonstances où vit cette âme? il les renverse de manière à ce que les obstacles deviennent des moyens pour que sa volonté s'accomplisse. Puis, quand le chemin est ouvert et que cette âme obéit à la voix du ciel, il la comble de faveurs dans le silence de la solitude; elle grandit chaque jour à l'ombre du cloître, où Dieu lui parle au cœur et se plaît à l'enrichir de ses dons. Son humilité les attire; son détachement de tout ce qui est de la terre lui procure un avant-goût du ciel; son angélique pureté lui fait entrevoir les récompenses promises aux âmes pures; sans envie, sans haine, mortifiée dans tous ses sens, elle n'use plus des biens de ce monde qu'autant qu'il le faut pour ne point mourir, et elle ne veut plus vivre, travailler, obéir, souffrir que pour la seule gloire de son Créateur. C'est ainsi que Dieu a agi envers saint Eucher; par son attrait particulier, par un secret amour pour la vie solitaire, il le détacha du monde, l'attira au cloître et l'y combla de faveurs extraordinaires avant de l'appeler sur le théâtre de la vie active de l'épiscopat.

Que conclure de tout ceci, M. F., pour notre conduite particulière. La première leçon que nous devons en retirer c'est que tout chrétien doit être attentif, surtout dans sa jeunesse, à la voix qui l'appelle à tel ou tel état; examiner sérieusement sa vocation, prier, réfléchir, consulter son cœur et quelque sage conseiller, prier, quand la volonté de Dieu est connue, marcher courageusement là où Dieu appelle.

La seconde conclusion à tirer de ces principes, c'est de respecter les vocations particulières telles que Dieu les inspire : craindre de leur faire obstacle par nos paroles, nos conseils, notre exemple, et laisser en paix les âmes qui veulent aller à Dieu par un chemin qui n'est pas le nôtre. Quelle épouvantable responsabilité que celle de ces parents qui prétendent dicter à leurs enfants la carrière qu'ils doivent embrasser! Qu'en savent-ils? Par leur audacieuse opposition, ils luttent contre Dieu et ils exposent à une perte presque certaine une âme dont ils se disent les amis les plus sincères. Ces luttes contre Dieu sont malheureusement trop fréquentes de nos jours, où l'on semble avoir perdu le sens de Dieu.

IIe CONSIDÉRATION. — VIE ÉPISCOPALE.

Saint Eucher était un de ces évêques qui, comme saint François de Sales, n'ont qu'à paraître pour être aimés et inspirer la plus affectueuse confiance. Sa conduite était animée d'un tel esprit de douceur et de charité qu'on l'aimait lors même qu'il faisait des réprimandes. Rien ne lui résistait : il put instruire son peuple et corriger les abus sans soulever les passions humaines, qui trop souvent rendent inutiles les plus courageux efforts d'un saint évêque. Mais il est rare que Dieu n'éprouve par quelque traverse une vertu qui s'élève si haut qu'elle pourrait être tentée d'orgueil : il éprouva ainsi la vertu de son serviteur.

Charles Martel, poussé par les besoins de la guerre, s'emparait sans scrupule des biens de l'Eglise pour récompenser ses soldats. Le saint désapprouva cette usurpation sacrilège, et les courtisans du prince le lui dépeignirent comme un

homme qui lui manquait de respect. Charles, séduit par les discours empoisonnés de l'envie, traita l'évêque en rebelle et l'exila à Cologne, puis dans un château près de Liége. Il eut enfin le bonheur de mourir dans la solitude qu'il avait tant aimée. C'est ainsi que Dieu tire le bien du mal.

Que conclure encore de ceci, M. F.? Apprenons des diocésains de saint Eucher à obéir à nos évêques, qui sont nos pères dans la foi. Facilitons-leur le ministère difficile dont ils sont chargés, surtout en nos temps de révolte générale contre toute autorité légitime. Le respect se perd, on l'a dit souvent depuis quelques années : des plumes mensongères et hostiles sèment par milliers l'esprit de révolte dans les masses; des journaux et des livres infâmes font pénétrer partout et jusqu'à la chaumière du pauvre, qui n'a pas de pain, les séductions de la plus honteuse corruption; ces causes et d'autres encore affaiblissent la volonté pour le bien, abaissent les caractères, font perdre la foi, excitent les appétits sensuels, les ambitions exagérées, et finissent par dévoyer une foule d'âmes que la religion eût sauvées et consolées. Quel remède, M. F., à ces maux particuliers à notre époque? le respect et l'obéissance envers nos évêques, la soumission à leurs représentants dans chaque paroisse. Le remède que nous avons chacun sous la main, c'est de repousser les injustes attaques des journaux irréligieux; de répondre avec courage aux nombreux ennemis de notre foi; de juger, de condamner et d'approuver les hommes et les événements dans le sens de l'Eglise guidée par le Saint-Esprit; de ne point penser, parler ou agir comme ceux qui n'ont d'esprit que le mauvais esprit de leur journal; qui n'ont de cœur que le cœur dépravé de leurs maîtres, les journalistes; de volonté et d'opinion que celles qui dirigent l'école révolutionnaire et matérialiste, qu' est aujourd'hui l'adversaire le plus acharné de l'Eglise de Jésus-Christ. Donc, M. F., ne nous rangeons point du côté de nos ennemis; sachons penser, parler et agir comme les saints et les chrétiens de la primitive Eglise; c'est là que notre cœur et notre vie doivent se retremper à la source de l'éternelle vérité et se préparer le triomphe de l'éternelle justice dans le ciel.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Perfectio tua, Domine et doctrina tua viro sancto tuo qui dixit patri suo et matri suæ : nescio vos; et fratribus suis : ignoro vos. (Deut., XXXIII, 8.)

Quis sum ego, ut vadam et educam filios Israel? Qui dixit ei : Ego ero tecum. (Exod., III, 11.)

Nouveau Testament. — Quis putas puer iste erit? (Luc., I, 66.)

Qui intrat per ostium, pastor est ovium; huic ostiarius aperit et vocem ejus audiunt. (Joan. x, 2.)

Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis. (Id., *ibid.*)

Mihi mundus crucifixus est et ego mundo. (Galat., VI, 14.)

2. — SS. PÈRES.

Ita age et vive in monasterio ut clericus esse merearis. (S. Hieron., *Ep.* 4 *ad Rustic.*)

Vere claustrum paradisus est; hic prata virentia scripturarum, præterfluens lacrymarum undositas, quam de purissimis affectibus amor ille cœlestis eliquat. (S Petr. Dam., *Serm.* 50 *de S. Nicolao.*)

Debet qui pastor est usque ad sanguinem pro grege Christi non relinquendo labores perferre. (S. Athanasius, *Ep.* 7 *ad Imperat.*)

Vita pastoris omnibus prodesse debet. (S. Augustin., *Serm.* 14 *ad FF.*)

Hæ sunt quæ pastori conveniunt : Bonitas, disciplina, scientia. Bonitas attrahit, disciplina corripit; scientia pascit. (S. Bernard., l. III *Florum,* c. 1.)

3. — COMPARAISONS.

1. Similis factus sum pellicano solitudinis. (Ps. CI, 7.)
2. Erit vir sicut qui absconditur a vento, et celat se a tempestate, sicut rivi aquarum in siti et umbra petræ prominentis in terra deserta. (Is., XXXII, 2.)
3. Agnus et ovis et pastor inter se amici sunt. (S. Augustin., *in Ps.* XCIX.)
4. Monasterium velut porta quietis et quasi paradisi est. (S. Cæsar. Arelat., *Hom.* 36.)
5. Episcopus cæcorum baculus, esurientium cibus, spes miserorum, solamen lugentium. (S. Hieron., *Ep.* 3 *ad Heliodor.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Sa *douceur* et sa *modestie* le rendaient aimable dès le berceau.

Il fut le modèle de la jeunesse par son amour pour l'étude, par sa candeur, par sa piété.

Entré dans le clergé il devint le modèle qu'on proposait à tous les ecclésiastiques.

Son amour pour la perfection le porta à se faire religieux.

Élu évêque d'Orléans, il établit dans l'Eglise les plus sages règlements.

Il supporta avec courage et avec résignation les plus rigoureuses épreuves.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

SAINT EUCHER, MODÈLE.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — SAINT EUCHER, MODÈLE DE LA JEUNESSE.

Subdivisions : 1. Par sa candeur. — 2. Par sa modestie. — 3. Par son amour pour l'étude. — 4. Par sa piété.

2e POINT. — SAINT EUCHER, MODÈLE DES RELIGIEUX.

Subdivisions : 1. Par son humilité. — 2. Par ses austérités. — 3. Par ses progrès dans la perfection.

3e POINT. — SAINT EUCHER, MODÈLE DE L'ÉPISCOPAT.

Subdivisions : 1. Par son zèle. — 2. Sa bonne administration. — 3. Sa patience dans les épreuves.

—

IIe PLAN.

IMITATION DU SAINT.

(Le même.)

1re CONSIDÉRATION.

Saint Eucher méditait souvent sur ces paroles de saint Paul : *Præterit figura hujus mundi.* (I Cor., VII, 31.) Faisons de même.

2e CONSIDÉRATION.

Son mépris des dignités le porta à s'écrier, quand on vint le tirer de sa solitude pour le placer sur le siége d'Orléans : « Hélas! je m'étais retiré dans cette solitude comme dans un asile assuré où je serais à l'abri du bruit et de la vue du monde, et pour y passer le reste de mes jours, et on m'enlève d'avec vous pour m'y rengager! La seule pensée m'en fait trembler.» Gravons ces sentiments dans nos cœurs.

6. — ENCOMIA S. EUCHERII.

1. A CAROLO MARTELLO COLONIAM, INDE IN HASBANIAM RELIGATUR.

Externas Divus procul amandatus in oras,
Longa sui exili tempora lætus agit.
Bibliothecam etenim secum amplam detulit exul,
Doctrinæ templum cum tulit ipse caput.

2. IN EXILIO SANCTISSIME MORITUR.

Quis similem Eucherium magno neget esse Joanni ;
Cum Solymam in Pathmos spectet uterque novam?
(FASTI SACRI.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

BARONIUS. — Annal.
HENSCHENIUS. — Acta Sanctorum.
MABILLON. — Vies des Saints.

—

8. MARTYROLOGE. — Plusieurs saints martyrs. — SS. Tyrannion, Sylvain, Pélée, Nil, év., Zénobius, pr., mm. — SS. Potame et Nemèse, id. — S. Eleuthère, év. et m. — S. Sadotth, év., et vingt autres martyrs. — S. Léon, év. — S. Eucher, év. — S. Eleuthère, év. — S. Grotiose, m. — S. Flacon, id. — S. Gal, pr.

21 février. — SAINT DOSITHÉE, religieux.

VIE DE SAINT DOSITHEE.

Saint Dosithée était fils d'un préfet, c'est-à-dire d'un principal officier de l'empire. Idole de son père, il faisait les délices de tous ses autres parents qui, quoique chrétiens, par une fausse tendresse, le laissèrent croître dans une complète ignorance de la religion et des autres connaissances qui devaient distinguer un jeune homme de son rang. S'il ne donna point dans toutes les licences de la jeunesse, il le dut à son bon naturel, ou plutôt à une grâce de prédilection qui le préserva des plus grands écueils.

Dosithée vivait dans cette molle oisiveté, lorsqu'il entendit parler du voyage de la terre sainte. Dieu, qui avait de grands desseins sur cette âme privilégiée, lui inspira le désir de le faire. Il n'en eut pas plutôt témoigné l'envie, qu'on se mit en devoir de le satisfaire. Quelques officiers partaient pour la Syrie; on les pria de vouloir bien se charger du jeune Dosithée, qui arrivé à Jérusalem fut charmé de tout ce qu'il y vit de grand et de saint, et touché de tout ce qu'il entendait dire de nos divins mystères. La Providence l'ayant conduit un jour dans une église, il y vit un tableau qui le frappa. C'était la représentation des damnés dans l'enfer; la multiplicité de leurs tourments était assez vivement exprimée dans cette peinture. Dosithée, qui ignorait ce que la foi nous apprend sur cet article, parut tout interdit. Mais tandis qu'il avait les yeux attachés sur ces personnages en proie à tant de souffrances, il vit une dame vêtue de pourpre, respectable par sa majestueuse gravité et par un air tout céleste, qui, s'approchant de lui, lui expliqua ce que cette peinture signifiait, et lui développa tout le mystère. Frappé de tout ce qu'il entendait, il écoutait tout dans un profond silence. Mais revenu de son étonnement, il prit la liberté de demander à cette dame ce qu'il faudrait faire pour éviter un si grand malheur, et n'être pas condamné à de si terribles supplices. « Mon fils, lui dit-elle, si vous ne voulez pas être du nombre de ces infortunés, jeûnez, ne mangez point de chair, et priez sans cesse; après quoi elle disparut. » Notre saint n'a jamais douté que ce ne fût la sainte Vierge; aussi eut-il envers elle une dévotion très-tendre, qui augmenta tous les jours jusqu'à sa mort.

Ayant entendu parler d'un monastère, il alla frapper à la porte de celui de saint Seride, qui l'admit au nombre de ses frères, et en chargea saint Dorothée qui, étant infirmier, en fit son élève.

Ce sage directeur voyant que son nouveau disciple était jeune, fort délicat, et nourri dans la mollesse, ne voulut point l'assujettir d'abord à toutes les austérités que pratiquaient les autres religieux. Il s'étudia à lui apprendre à obéir avec joie et ponctualité, à n'avoir point de volonté, à mortifier ses inclinations et à se détacher des plus petites choses. Il s'appliqua à lui faire aimer l'humilité, les humiliations et la mortification.

Saint Seride étant mort, saint Dorothée fut mis à sa place. Le nouvel abbé qui connaissait la délicatesse du tempérament et le peu de santé de Dosithée son élève, eut l'attention de modérer sa ferveur qui augmentait tous les jours, et de mesurer avec prudence ses emplois à sa faiblesse. Il le laissa au soin des malades, bornant son office à tenir son infirmerie propre, et à veiller à ce que rien ne manquât à ceux qui lui étaient confiés.

On ne peut guère porter plus loin la perfection de l'obéissance; il fit des actes de soumission avec cette sainte simplicité que Dieu autorise souvent par des miracles. Le moindre signe du supérieur était un ordre pour lui : il fallait que l'abbé fût toujours en garde pour ne lui rien dire qui pût être un indice de sa volonté. Ce n'était point faute d'esprit qu'il prenait tout à la lettre; jamais jeune homme

n'en eut un plus solide, plus vif et plus brillant; c'était l'effet d'une soumission si aveugle et si parfaite, qu'on doute avec raison s'il y eut jamais un religieux plus obéissant.

Notre saint passa cinq ans dans ces exercices d'obéissance, d'exactitude et d'humilité, dans une union continuelle avec Dieu, et dans les exercices d'une tendre dévotion. Comme il n'avait point de santé, il n'assistait la nuit qu'à la dernière partie de l'office, suivant l'ordre qu'on lui avait donné. Il servait les malades pendant le jour et mangeait quelques poissons aux heures qu'on lui avait déterminées. Un crachement de sang fut la cause de sa mort. Les inquiétudes et les douleurs que cette maladie lui causait, ne purent jamais lui arracher le moindre signe d'impatience. Sa prière ordinaire était : « Mon Dieu et mon Seigneur, ayez pitié de moi; mon doux Jésus, assistez-moi; Vierge sainte, ma chère mère, ne me refusez pas votre assistance. » Un des frères lui ayant dit que les œufs frais pourraient le soulager, le désir qu'il en eut lui parut une faute; il la condamna, et s'en accusa auprès de l'abbé comme d'une tentation qu'il avait écoutée.

Sa douleur augmentant, sa patience et sa parfaite résignation croissaient aussi. La faiblesse le réduisit à ne pouvoir plus se remuer. Saint Dorothée lui ayant demandé s'il faisait toujours son oraison : « Hélas ! mon père, lui répondit-il, c'est le seul exercice qui me soit possible. Ce saint jeune homme se sentant défaillir, demanda à son directeur, s'il ne verrait pas bientôt terminer ses douleurs avec sa vie. « Ayez encore un peu de patience, mon fils, lui répondit le saint, car la miséricorde de Dieu est proche ! » Il passa encore quelques heures dans une union intime avec Dieu. Sur le soir, s'adressant à saint Dorothée : « Mon père, lui dit-il, permettez-moi de sortir de mon exil. Alors saint Dorothée, la larme à l'œil, lui dit : « Allez en paix, mon fils; présentez-vous avec confiance à votre Dieu, qui veut vous faire part de sa gloire, et priez-le pour nous. » Au même instant le saint jeune homme expira, comme s'il n'eût voulu mourir que par obéissance.

Quelques-uns des religieux témoignèrent de l'étonnement de l'opinion qu'avait le saint abbé sur la sainteté de son jeune disciple. Dosithée, disaient-ils entre eux, ne jeûnait point; on le dispensait des plus pénibles exercices de la religion, et l'on avait beaucoup d'indulgence pour lui. Mais Dieu voulut faire voir à quelle sainteté on peut arriver en peu de temps par l'exercice d'une parfaite obéissance. Dès que saint Dosithée fut mort, saint Dorothée eut révélation du sublime degré de gloire où avait été élevé son disciple. Et ce saint vieillard, demandant un jour à Dieu qu'il lui fît la grâce de connaître ceux de ce monastère qui étaient les plus élevés dans le ciel, vit, au milieu d'une troupe de saints, le bienheureux Dosithée resplendissant de lumière et de gloire.

PANÉGYRIQUE DE SAINT DOSITHÉE.

TEXTE : *Beatus dives qui inventus est sine macula, et qui post aurum non abiit.* (Eccli., XXXI, 8.)

L'homme, créé pour l'éternité, ne saurait trouver le bonheur dans les fragiles biens de la terre ; son cœur, dit saint Augustin, est inquiet et ne trouve de repos que quand il se repose en Dieu. Aussi le détachement des biens et des plaisirs de ce monde, est-il le premier pas et la source de toutes les vertus de la vraie félicité. « Bienheureux l'homme riche, dit l'Ecclésiastique, qui a été trouvé sans tache, et qui n'a point couru après l'or, et qui n'a point mis son espoir dans l'argent et les trésors. Quel est-il, cet homme et nous le louerons? Car, il a opéré des merveilles dans sa vie. » (Eccl., XXXI, 8.)

Saint Dosithée fut un de ces hommes dont le cœur, plus grand que le monde, sait mépriser les richesses, les honneurs et les plaisirs qui passent, pour ne s'attacher qu'aux biens qui ne passent pas. Edifiant exemple, surtout en nos jours où les hommes recherchent avec fureur la matière et sacrifient pour elle le salut de leur âme. Il faut

revenir à l'école des saints et y apprendre le mépris et le détachement pratiques des fausses jouissances de la terre pour marcher résolûment à la conquête de la souveraine béatitude qui n'est qu'en Dieu seul. Nous allons donc méditer un instant sur ces deux questions si importantes : *En quoi consiste l'attachement aux choses de la terre?* première considération; *que faut-il faire pour s'en détacher?* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — DE L'ATTACHEMENT DES CHOSES TERRESTRES.

Saint Jean écrivait aux chrétiens primitifs : « Il ne faut point aimer le monde ni ce qui est dans le monde. Celui qui aime le monde n'a pas la charité; car tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie. » (I Joan., II, 16.) Je dirai aussi à toute âme qui veut se sauver : Craignez de vous attacher au monde, car rien de plus fatal, rien de plus dangereux pour le salut. En quoi consiste donc l'attachement coupable aux choses de ce monde? Il prend différentes formes selon les circonstances, les passions et les dispositions de l'homme; mais il est toujours cet amour exagéré qui fait que les faux biens d'ici-bas prennent dans un cœur la place de Dieu; c'est une injuste et coupable préférence de la créature au Créateur; c'est aimer les hommes ou les choses de telle manière que par amour pour eux on offense Dieu; c'est enfin faire des uns ou des autres un usage que Dieu réprouve. Vous allez me comprendre mieux encore. Dans l'un, c'est cet orgueil opposé à l'humilité qui fait qu'il se préfère à son prochain, le méprise, le traite comme un esclave et éteint ainsi dans son intérieur la première loi de Dieu, qui est la charité pour Dieu et pour ses frères. C'est dans un autre cette sordide avarice qui fait, qu'ayant placé toute son affection dans les biens et les richesses de la terre, il ne s'occupe plus qu'accessoirement des biens de l'éternité, porte ses regards de convoitise sur le bien d'autrui et souvent s'en empare par des moyens injustes. C'est dans celui-ci cette affection déréglée pour le plaisir qu'il cherche dans une créature qui a remplacé dans son cœur les pures et nobles affections pour Dieu et les choses de Dieu, de manière à oublier les lois de cette pureté angélique qui, chassée de son âme, n'y a plus laissé que les honteuses préoccupations de la chair et du sang : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei.* (I Cor., II, 14.) C'est dans celui-là cette secrète jalousie qui ne peut souffrir le bonheur d'autrui, s'attache à sa victime trop heureuse et la poursuit par mille injustes et grossières attaques. Dans d'autres, c'est ce vice dégradant de l'intempérance qui abrutit l'âme et ruine le corps, et dont l'Apôtre a dit ce mot qui est une éternelle flétrissure : *Quorum deus venter est.* (Phil., III, 19.) C'est encore chez d'autres cette nature haineuse et portée à la colère, si opposée à la loi de la mansuétude chrétienne, qui apprend à supporter en toute patience les fautes et les défauts du prochain, tandis que la colère tue la charité dans le cœur. Enfin c'est cette paresse qui ne cherche que le bien-être matériel, qui est ennemie de toute gêne, de tout travail, de toute mortification, et que l'Ecriture appelle la mère de tous les vices.

Telles sont les diverses formes de cet attachement aux choses de ce monde, attachement qui est une sorte d'apostasie pratique et relègue le Créateur au second rang, tandis qu'il doit être le maître souverain et le premier objet de nos pensées, de nos affections et de toute notre activité intellectuelle, morale et physique.

IIe CONSIDÉRATION. — DU DÉTACHEMENT.

Voilà ce qui a fait que les saints ont préféré quitter tout plutôt que de rester exposés à s'attacher à ce monde si plein de périls pour l'âme. Saint Dosithée a quitté patrie, famille, biens, tout ce qui est si cher aux esclaves du monde, pour aller demander à se mettre sous la direction de saint Dorothée, supérieur d'un monastère de la Palestine (560), et là il n'a plus eu d'autre souci que celui des biens impérissables de l'autre vie.

Que ferons-nous pour détacher notre cœur des hommes et des choses et le dépouiller de cet amour coupable qui entraîne la perte d'une âme? L'Evangile dans une main, la *Vie des Saints* dans l'autre, vous pouvez facilement l'apprendre. Tout se réduit à ces quelques points : Quitter tout pour Dieu, si on le peut et s'il vous appelle par une grâce spéciale au complet détachement des biens d'ici-bas; peser souvent devant Dieu et en face de la mort la vanité de l'orgueil, de l'avarice, de l'impureté, de l'envie, de l'intempérance, de la colère et de la paresse; se demander quelquefois : Que me restera-t-il au jour de ma mort de tous les honneurs, richesses et plaisirs de ce monde? en s'appliquant à méditer ces paroles du Sauveur que saint Ignace répétait souvent à François-Xavier : « Que sert-il à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? » (Matth., XVI, 26.) Enfin, comme dit le Saint-Esprit, penser à ses fins dernières, à la mort, au jugement, à cette effrayante éternité où le détachement des vanités mondaines est récompensé au ciel, et où l'attachement coupable à la créature est puni dans les enfers. Du reste, ouvrez l'Evangile, étudiez cette vie de Jésus-Christ, le modèle de tout chrétien; qu'est-ce en un mot que cette vie de trente-trois ans? Elle n'est qu'un grand acte qui, depuis le berceau de Bethléem jusqu'au Calvaire, est une solennelle condamnation de nos sensuelles affections. Les saints eux-mêmes n'ont fait que reproduire avec plus ou moins de perfection ce divin modèle : même mépris de tout ce qui passe, même humilité d'esprit, même pureté de cœur et de vie, mêmes aspirations vers les biens, la gloire et les joies de la vie éternelle et divine du ciel.

Où en sommes-nous, M. F., à ce sujet? Examinons ici notre conduite. Demandons-nous sérieusement quel est l'objet le plus ordinaire de nos pensées, de nos paroles, de nos désirs, de nos actions; quel est le centre de nos affections et le but final de notre vie. Ah! si c'est autre chose que Dieu, malheur à nous! car alors nous ne sommes pas dans la vérité, dans l'ordre, dans la voie qui mène à la vie. Dieu rejette toute idolâtrie, et c'en est une que de porter ailleurs que sur l'autel du Seigneur l'encens de son cœur; celui-là seul qui nous a faits mérite notre amour tout entier; c'est pourquoi il résume toute la loi et les prophètes dans ce seul mot : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde*... Ah! puissions-nous avoir les nobles sentiments du frère de saint Bernard, quand celui-ci lui dit : « Nous partons en te laissant tous nos biens!... — Ah! dit l'enfant, vous prenez pour vous le ciel et vous me laissez la terre; le partage n'est pas égal... » et bientôt il suivit ses frères dans la solitude d'une vie détachée de tout.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. Saints Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Eram mœrentium consolator. (Job, XXIX, 25.)

Fili, in tua infirmitate ne despicias teipsum, sed ora Dominum, et ipse curabit te. (Eccli., XXXVIII, 9.)

Nouveau Testament. — Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus; et habebis thesaurum in cœlo. (Matth., XIX, 21.)

Hospes eram et collegistis me, nudus et cooperuistis me, infirmus et visitastis me. (Id., XXV, 35.)

Quasi morientes et ecce vivimus; quasi tristes, semper autem gaudentes; tanquam nihil habentes et omnia possidentes. (II Cor., VI, 9.)

2. — SS. PÈRES.

Arcta via est castitas, trames strictus humilitas; jejunio affligi et carnem in servitutem redigere, scopulosæ sunt semitæ. (S. Cyprian., *de Stella et Magis*, c. 2.)

Indigentiam infirmi subleva. (S. Greg. Naz., *Orat.* 17 *de Paupertate.*)

Tria sunt hæc in congregatione necessario tibi custodienda; ut scilicet velut surdus, mutus et cæcus incedas. (Joan. Cass., l. IV *de Cœnob. instit.*, c. 41.)

Fortium virorum est ferre infirmos. (S. J. Chrysost., *Hom.* 15 *in Act.*)

In omnibus bonis operibus tuis labora non propter amorem seculi hujus, sed propter requiem sempiternam, quam promittit Deus. (S. Augustin., *de decem Chordis*, c. 9.)

3. — COMPARAISONS.

1. Sicut pars caritatis est humilitas; ita humilitatis est caritas. (S. Prosper., *Ep. ad Demetr.*)

2. Sicut panis cum omni cibo sumitur, ita caritas cum omni opere debet esse. (S. Bonav., *in Ps.* XL.)

3. Sicut mensa inops est sine pane, ita opus inops est sine caritate. (Id., *ibid.*)

4. Castitas sine caritate, lampas est sine oleo; subtrahe oleum, lampas non lucet; tolle caritatem, castitas non placet. (S. Bernard., *Ep.* 42 *ad Henric., Senonens. archiep.*)

5. Duæ sunt alæ, quibus terra in cœlum evolatur, humilitas et obedientia. (Joan. Trith., *Hom.* 20 *ad Monach.*)

6. Obedientia est arbor æternæ salutis quæ crescit in horto humilitatis. (Id., *ibid.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Vertus de l'infirmier. Il posséda au plus haut degré ces vertus qui sont : la charité, la patience, l'amour des malades, le courage du cœur, l'humilité, le sacrifice de soi.

Vertus du saint religieux. Il fut le modèle des Pères du désert : par son obéissance, son détachement, ses austerités, sa piété, sa pureté, sa charité et ses efforts vers la perfection religieuse.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

DES MALADES ET DE LEURS AMIS.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — DU SERVICE DES MALADES.

Subdivisions : 1. Services corporels. — 2. Services moraux. — 3. Services spirituels.

2e POINT. — EXCELLENCE DE CETTE ŒUVRE DE MISÉRICORDE.

Subdivisions : 1. Sous le point de vue moral et social. — 2. Sous le point de vue religieux.

3e POINT. — DES TROIS AMIS SPÉCIAUX DES MALADES.

Subdivisions : Ces trois amis véritables sont, après leurs parents : 1. L'infirmier religieux. — 2. La dame de charité. — 3. Le prêtre.

—

IIe PLAN.

SAINT DOSITHÉE, MOINE ET INFIRMIER.

(Le même.)

1er POINT. — IL EN FUT LE MODÈLE, SURTOUT :

Subdivisions : 1. Par son humilité. — 2. Sa mortification. — 3. Sa parfaite obéissance.

2e POINT. — SAINT DOSITHÉE, INFIRMIER.

Il se sanctifia spécialement dans cet état :

Subdivisions : 1. Par son zèle à servir les malades. — 2. Par ses efforts pour les guérir. — 3. Par ses soins à les consoler et à les sanctifier.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

S. Dorothée.	— Première instruction.
Le P. Marin.	— Vies des Pères des déserts d'Orient.
Bollandus.	— Acta Sanctorum.

7. MARTYROLOGE. — Les soixante-dix martyrs de Sicile. — SS. Verule, Secondin, Syrice, Félix, Servule, Saturnin, Fortunat et seize autres martyrs. — S. Sévérien, év. et m. — S. Pierre Mavimien, m. — S. Maximien, év. — S. Félix, id. — S. Patère, id. — S. Germain, m. — S. Gombert, év. — S. Germain, ab. — Sainte Viteine, v. — S. Flavien, patriarche.

22 février. — CHAIRE DE SAINT PIERRE,

A ANTIOCHE.

—

EXPOSITION

Après que le Saint-Esprit fut descendu visiblement sur les apôtres, et qu'il les eut comblés de ces dons surnaturels qui devaient mettre la dernière perfection à cette Eglise que le Sauveur du monde avait formée, ils ne pensèrent plus qu'à remplir les devoirs de leur mission et à porter les lumières de la foi par toute la terre.

Ces douze pêcheurs s'étant partagé la conquête de tout l'univers, saint Pierre, comme le chef, fut destiné par le ciel pour la capitale de l'empire; mais Rome ne connaissant point encore de chrétiens, ne pouvait encore avoir d'évêque; il fallait qu'elle eût un troupeau pour avoir un pasteur, et que la lumière naissante de la foi eût percé les épaisses ténèbres du paganisme. Ce fut en attendant cet heureux jour que le prince des apôtres voulut jeter les fondements de son épiscopat à Antioche, qui était une des principales villes d'Orient, et qui pouvait alors être regardée comme la capitale du christianisme; aussi était-il bien raisonnable, dit saint Chrysostôme, que la ville où les fidèles avaient pris pour la première fois le glorieux nom de chrétiens, pût aussi se glorifier d'avoir eu pour maître et pour premier pasteur le prince des apôtres, et que le vicaire de Jésus-Christ, le chef visible de toute l'Eglise, mît son premier siége dans la ville où la religion chrétienne avait fait le plus de progrès parmi les gentils.

Saint Pierre gouverna sept ans l'Eglise d'Antioche, c'est-à-dire jusqu'à ce que les lumières de la foi ayant pénétré en Occident, il vint mettre son siége dans la capitale de l'univers, et fixer, selon les desseins éternels de la Providence, le centre de l'unité et le siége de la religion dans Rome, qui avait été jusqu'alors la maîtresse du monde.

La fête de ce jour, sous le titre de *la Chaire de saint Pierre*, est une des plus anciennes de l'Eglise; elle se célébrait à Rome dès le milieu du quatrième siècle. On la trouve désignée dans un calendrier dressé vers le temps du pape Libère, sous le titre du jour natal de la Chaire de saint Pierre : *Natale Petri de Cathedra*, c'est-à-dire l'anniversaire du jour où saint Pierre établit son siége à Antioche; et cette fête y est placée au 22 février.

INSTRUCTION

SUR LA CHAIRE DE SAINT PIERRE, A ANTIOCHE.

TEXTE : *In Cathedra seniorum laudantium.*
(Ps. CVI, 32.)

Avant de fixer son siége à Rome, d'une manière définitive, saint Pierre s'arrêta à Antioche. Il gouverna cette Eglise pendant sept ans, et ce fut en quittant l'infidèle Jérusalem qu'il vint s'y établir. De cette ville, la première de l'Asie et la troisième capitale du monde romain, le prince des apôtres présidait, de la part de Jésus-Christ, aux destinées de cette Eglise qui allait bientôt réunir sous son empire toutes les nations de la terre.

Nous remarquerons ici le soin qu'a eu l'Eglise de renouveler plusieurs fois dans son cycle liturgique la fête du prince des apôtres. A l'exception de saint Paul et de

saint Jean, en l'honneur desquels on célèbre deux fêtes dans l'année, tous les apôtres n'ont, dans le *Calendrier ecclésiastique*, qu'un jour spécialement consacré à célébrer leur gloire. Il en est bien autrement pour saint Pierre. Outre la grande solennité fixée au jour de son martyre, le 29 juin, l'Eglise l'honore encore d'un culte tout particulier le 18 janvier, le 22 février, et le 1er août.

Pourquoi cette multiplicité de fêtes en l'honneur du même saint? C'est parce que saint Pierre occupe dans l'Eglise un rang à part; sa dignité est au-dessus de tout, son autorité domine tout; il est le chef visible de cette Eglise immortelle dont Jésus-Christ est le fondateur et le chef invisible. Or, c'est pour nous attacher toujours plus étroitement à Pierre, à sa chaire éternelle, à son autorité suprême, que l'Eglise nous rapelle si souvent les divines promesses faites par Jésus-Christ à son apôtre; elle veut par là nous inspirer une grande dévotion envers celui qui a été, le premier, le vicaire du Sauveur sur la terre et le père de tous les chrétiens.

Heureux le fidèle qui comprend bien qu'il doit être uni à Pierre dans la personne de son successeur, par le triple lien de la foi, de l'espérance et de l'amour !

Ire CONSIDÉRATION. — LA FOI, PREMIER LIEN QUI DOIT NOUS UNIR A LA CHAIRE DE SAINT PIERRE.

Le premier lien qui doit unir tous les fidèles à la chaire immortelle de Pierre, est celui de la foi. Quand saint Ambroise écrivait cette admirable parole : « Là où est Pierre, là est aussi l'Eglise », il résumait en un seul mot tout ce que les Pères du même siècle écrivaient touchant la nécessité d'être uni au pontife successeur de saint Pierre, pour être membre de l'Eglise, par conséquent pour être uni à Jésus-Christ. Or, ceux-ci ne faisaient que répéter ce qui avait été dit depuis les apôtres témoins des sublimes prérogatives que leur divin Maître avait données à l'un d'entre eux, en le chargeant de confirmer ses frères dans la foi, en lui donnant les clefs du royaume des cieux, c'est-à-dire l'autorité suprême; en lui ordonnant de paître les agneaux et les brebis, les fidèles, les prêtres et les évêques; en lui promettant que sa foi ne faillirait jamais; enfin en lui déclarant qu'il était la pierre sur laquelle il bâtirait son Eglise, contre laquelle les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir. Si, d'un côté, la foi est tellement nécessaire au salut que, sans elle, il est impossible de plaire à Dieu (Heb., XI), de l'autre, il est certain que la vraie foi, c'est la foi de Pierre, vivant dans ses successeurs, en qualité de père et de docteur de tous les chrétiens, de chef de toute l'Eglise, qui a reçu de Jésus-Christ lui-même, un pouvoir sans limites : *Plenam potestatem*, pour nourrir, instruire et gouverner l'Eglise universelle, et par conséquent chacun des membres de cette Eglise.

Il n'y a donc pas de foi catholique, de vraie foi, en dehors de l'enseignement du chef de l'Eglise, du successeur légitime du prince des apôtres.

Si je comprenais bien la grâce que j'ai reçue en naissant ou en rentrant dans le sein de l'Eglise, je me réjouirais dans la fête de ce jour ; je voudrais bénir le Seigneur, lui offrir des louanges et des actions de grâces pour le bienfait inestimable de la foi; et je lui demanderais, pour moi et pour tous les catholiques, un grand désir de vivre dans la plus parfaite union, dans la plus parfaite conformité de croyance, avec le père et le pasteur universel de l'Eglise ; et ensuite je demanderais instamment, pour mes pauvres frères égarés et révoltés contre l'autorité légitime du successeur de Pierre, la grâce d'ouvrir les yeux à la lumière de la vérité, et de rentrer un jour dans le bercail de Jésus-Christ.

Tel est le premier sentiment auquel je veux m'arrêter aujourd'hui ; il est digne de ma piété, et je dois bien me reprocher de n'avoir presque jamais pensé à remercier Jésus-Christ, qui seul m'a appelé par sa grâce à la noble qualité d'enfant de Dieu et de l'Eglise.

IIe CONSIDÉRATION. — L'ESPÉRANCE, DEUXIÈME LIEN QUI DOIT NOUS UNIR A LA CHAIRE DE SAINT PIERRE.

Au milieu des dangers et dans le fort de la tempête, le voyageur soupire et cherche le port du salut. Dans le naufrage, il embrasse avec joie une planche solide qu'il regarde comme le dernier moyen qui lui reste, pour éviter la mort.

Aujourd'hui la société est tourmentée par une furieuse tempête; un orage affreux la menace; le torrent de l'impiété fait entendre un bruit sourd et effrayant, qui annonce un débordement affreux de toutes sortes de maux.

Que devient au milieu de ce chaos, dans lequel des millions de mensonges et les plus folles erreurs ont plongé une infinité de pauvres intelligences, que devient ce vrai fidèle, l'enfant soumis de l'Eglise? ne va-t-il pas, lui aussi, être plongé dans les ténèbres, et se voir réduit à demander, comme ce proconsul romain : « Qu'est-ce que la vérité ? » (Joan., XVIII, 18.)

Oh! certes, non; le fidèle n'a rien à craindre, et si les vérités sont bien diminuées parmi les enfants des hommes (Ps. XXI), gardons-nous de croire qu'il en soit ainsi parmi les enfants de Dieu. Au milieu des tourmentes qui agitent le siècle, le catholique est calme, la paix est dans son cœur. Pourquoi? c'est qu'il se tourne vers Rome; il regarde, il écoute, et il sait toujours ce qu'il faut croire.

Les académies exciteront la pitié de l'homme sensé, les savants donneront le spectacle de la plus humiliante confusion dans les idées et de la plus épouvantable anarchie dans les doctrines, et moi, au pied de cette nouvelle Babel, je demeurerai ferme, inébranlable. Rome parlera, et je me rirai des utopies des savants; Rome parlera, et je ne croirai pas un mot de ces mille erreurs qui salissent tous les jours des millions de feuilles périodiques livrées aux mains de la plus grossière ignorance et de la plus insigne mauvaise foi.

Telle est mon espérance; elle est solidement établie; elle repose sur une promesse solennelle du Fils de Dieu. Oui, je deviens infaillible, incapable de m'éloigner jamais du sentier de la vérité, tant que je voudrai me soumettre à l'enseignement divin qui sort de la bouche de Pierre! O mon Dieu, que vous rendrai-je pour un si grand bienfait?

IIIe CONSIDÉRATION. — LA CHARITÉ, TROISIÈME LIEN QUI DOIT NOUS UNIR A LA CHAIRE DE SAINT PIERRE.

La charité, c'est l'amour; or, dire que le vrai fidèle doit être uni au chef de l'Eglise, au successeur du prince des apôtres, c'est dire qu'un enfant doit aimer son père, et qu'il n'y a pas de père qui puisse nous procurer de plus grands biens, comme celui qui porte par excellence ce nom sacré, celui que tous les catholiques nomment dans l'univers entier le pape, c'est-à-dire, le père commun de tous ceux qui, par le baptême, sont devenus enfants de Dieu; il n'y a pas non plus sur la terre un homme qui doive être aimé d'un amour plus vrai, plus sincère et plus fort que le souverain pontife, le vicaire de Jésus-Christ, le chef visible de l'Eglise universelle. Si les chrétiens savaient tout ce qu'ils doivent au généreux dévouement, au zèle infatigable, à l'éminente sainteté, aux sacrifices héroïques des souverains pontifes, ils comprendraient pourquoi on accourt à Rome de toutes les extrémités du monde pour baiser respectueusement les pieds du pape.

L'amour, quand il est sincère, se manifeste par les œuvres, et c'est par ma conduite qu'on doit juger ma piété filiale envers le chef de l'Eglise.

Cet amour doit être respectueux et soumis. Je dois, par conséquent, ne parler du souverain pontife qu'avec des termes qui expriment la vénération la plus profonde et une obeissance sans bornes. Cet amour doit être fort et produire le zèle. Or, le zèle qui anime un vrai fidèle à l'égard du chef de l'Eglise, ne lui permet pas de souffrir qu'on insulte à son autorité sacrée.

Donnez-le-moi, cet amour, ô Jésus; vous qui avez communiqué à Pierre votre

propre autorité, donnez-moi la force et le courage de confesser cet amour, d'en donner des preuves certaines dans toutes les circonstances où vous le demanderez de moi. Dès aujourd'hui, j'en prends la résolution bien forte; oui, il faut que mes frères puissent dire de moi que j'aime du fond de mon cœur le pape et son autorité, et que je tiens à la chaire de Pierre du fond de mes entrailles.

MATERIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Prérogatives de la chaire de saint Pierre. 5. Bienfaits de cette chaire. — 6. Plans divers. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

(Voir pour des matériaux analogues la *Fête de la chaire de saint Pierre à Rome*, au 18 janvier, et la *Fête de saint Pierre*, au 29 juin.)

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Posuit solium ejus super omnes principes quos habebat. (Esth., III, 1.)

Exaltent eum in Ecclesia plebis, et in cathedra seniorum laudent eum. (Ps. CVI, 32.)

Corona aurea super mitram ejus expressa signo sanctitatis, et gloria honoris. (Eccli., XLV, 14.)

Nouveau Testament. — Dicit illis Jesus : Vos autem quem me esse dicitis? Respondens Simon Petrus, dixit : Tu es Christus Filius Dei vivi. Respondens autem Jesus, dixit ei : Beatus es, Simon Barjona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est. Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. Et tibi dabo claves regni cœlorum. Et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis; et quodcumque solveris super terram erit solutum et in cœlis. (Matth., XVI, 15-20.)

Pasce oves meas. (Joan., XXI, 18.)

2. — SS. PÈRES.

Quamvis apostolis post resurrectionem suam parem potestatem tribuat, tamen ut unitatem manifestaret, unitatis ejusdem originem ab uno incipientem sua auctoritate disposuit. Hoc erant utique cæteri apostoli quod fuit Petrus, pari consortio præditi et honoris et potestatis; sed exordium ab unitate proficiscitur, ut Ecclesia Christi una monstretur. (S. Cypr., *de Unitate Eccl.*)

Inter duodecim unus eligitur ut capite constituto, schismatis tollatur occasio. (S. Hieron., l. I *in Jovim.*)

Petrus omnium apostolorum os, vertex consortii totius. (S. Chrysost., *Hom.* 55 *in* c. XVI *Matth.*)

Apostolica sedes est caput omnium Ecclesiarum. (S. Petr. Dam., *Ep.* 20 *ad Cadalum antipap.*)

Plenitudo potestatis super universas Ecclesias orbis, singulari prærogativa apostolicæ sedi donata est; qui igitur huic potestati resistit, Dei ordinationi resistit. (S. Bernard., *Ep.*131 *ad Mediolanenses.*)

3. — COMPARAISONS.

Columna. B. Petrus est primus apostolorum et magna columna veri tabernaculi. (S. Greg., *Hom.* 13 *in Exod.*)

Petra. Ipse est petra Ecclesiæ, janitorque cœlorum. (S. Chrysost., *Serm.* 107.)

Sicut illa quæ pertinent ad cultum divinum excedunt temporalia; ita dignitas pontificalis excedit omnes alias dignitates. (S. Thom. Aquin., *Ep. ad Hebr.*, c. 5.)

Summus pontifex est princeps episcoporum, hæres apostolorum, primatu Abel, gubernatu Noe, patriarchatu Abraham, ordine Melchisedech, dignitate Aaron, auctoritate Moysi, judicatu Samuel, potestate Petrus, unctione Christus. (S. Bernard., *de Consider. ad Eugen., pap.* l. II.)

4. — PRÉROGATIVES DE LA CHAIRE DE SAINT PIERRE.

(*Voir* ci-dessus à la fête de la Chaire de saint Pierre à Rome, le 18 janvier.)

5. — BIENFAITS DE LA CHAIRE DE SAINT PIERRE.

(*Voir* ci-dessus au 18 janvier.)

6. — PLANS DIVERS

ANCIENS.

Ier PLAN.

SERMO IN CATHEDRA SANCTI PETRI.

(S. Augustinus, *Serm.* 15 *de Sanctis.*)

1. De institutione solemnitatis hodiernæ. — 2. De Petro Ecclesiæ fundamento.

—

IIe PLAN.

DE ACTIBUS B. PETRI.

(S. Bonaventura, *Serm.* 1, *de Cathedra Sancti Petri.*)

1. Petrus omnia relinquens et sequens Christum. — 2. Petrus naturam divinam confitens. — 3. Petrus Christum præ cæteris diligens. — 4. Petrus præ aliis miracula faciens.

—

IIIe PLAN.

DE CATHEDRA S. PETRI.

(Dionys. Carthusian., *in Propr. Sanct.*)

Est illa cathedra B. Petri :

1. Pontificia. — 2. Regalis. — 3. Judicialis. — 4. Magistralis.

—

MODERNES.

Ier PLAN.

ADMINISTRATION DE L'ÉGLISE.

(Le R. P. Lacordaire, *Confér.* de 1846.)

1. Hiérarchie de l'Eglise. — 2. Sa législation. — 3. Sa magistrature. — 4. Son administration.

—

IIe PLAN.

DU PAPE.

(Mgr l'évêque de Quimper, 1854.)

1re CONSIDÉRATION. — AUTORITÉ DIVINE DU PAPE.

1. D'après l'Ecriture. — 2. D'après les conciles et les saints Pères. — 3. D'après les faits de l'histoire.

2e CONSIDÉRATION. — ACTES ADMIRABLES DE SON GOUVERNEMENT.

Les papes ont répandu sur le monde les bienfaits :

1. De l'ordre spirituel. — 2. De l'ordre temporel.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

(Voir ci-dessus au 18 janvier.)

—

8. MARTYROLOGE. — Chaire de saint Pierre, à Antioche. — S. Papias, év. — S. Aristion, c. — S. Abile, év. — S. Paschase, év. — S. Joseph d'Arimathie, S. Marguerite de Cortone, SS. Thalasse et Limnée, solit. — S. Guduald, ab.

23 février. — SAINT LAZARE, moine et peintre,

PERSÉCUTÉ PAR LES ICONOCLASTES.

VIE DE SAINT LAZARE.

Saint Lazare quitta de bonne heure le monde et se fit moine à Constantinople. Son occupation principale était de peindre les images des saints, et en particulier celles de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère.

L'empereur Théophile, iconoclaste fougueux, ayant eu connaissanc de son talent et de son travail, le fit prendre et jeter en prison ; puis, pour l'empêcher de continuer à peindre, il lui fit appliquer aux deux mains des lames de fer ardentes. Dieu vint au secours de son fidèle serviteur et le guérit. Alors son zèle pour la peinture sacrée se ranima, et il reproduisit toutes les images que l'empereur hérétique avait fait effacer. On ne connait pas l'année de sa mort, et on ne sait pas non plus s'il souffrit le martyre. Il est fait mention, dans les *Annales ecclé-*

siastiques, de la translation de ses reliques à Cithien, l'an 911, sur la fin de l'empire de Léon VI.

Le *Martyrologe romain* en parle avec honneur, ainsi que le *Ménologe des Grecs;* Zouare, et le cardinal Baronius, dans ses *Remarques*, et aux IX[e] et X[e] tomes de ses *Annales.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT LAZARE.

TEXTE : *Beati, qui persecutionem patiuntur propter justitiam.* (Matth., v, 10.)

Dieu permet que ses ennemis persécutent ses amis, et c'est pour ceux-ci un spectacle plein de consolation et de mérite : « Heureux, dit-il lui-même, celui qui souffre la tentation, parce que, après l'épreuve, il recevra la couronne que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. » (Jacob., I.) En effet, supporter avec patience et par amour pour Dieu une injustice, c'est glorifier Dieu, c'est lui abandonner le droit de venger l'innocence persécutée, c'est attendre sa justice, c'est croire à sa justice, c'est proclamer tout haut sa justice. Aussi, quand Jésus-Christ parlant de ceux qu'il glorifiera un jour, compta les causes de cette glorification éternelle, il y compta l'injuste persécution soufferte avec patience et il dit : « Bienheureux ceux qui souffrent la persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient. » Le Seigneur dit ailleurs : « Les âmes des justes sont dans la main de Dieu et le tourment de la mort ne les touchera point. Aux yeux des insensés ils ont paru mourir; mais ils sont en paix. » (Sap. III.)

Tel a été le sort de saint Lazare. Il avait fui le monde pour échapper à ses dangereuses vanités; mais l'injuste persécution est venue le troubler jusque dans sa solitude : il a souffert pour Dieu et pour la justice, et voilà de longs siècles que son âme repose en paix, glorifiée qu'elle est au ciel et sur la terre, tandis que ses persécuteurs sont tombés entre les mains d'un juge irrité. Examinons : *Quels étaient ces persécuteurs?* première considération; *De quelle manière il faut souffrir,* deuxième considération.

I[re] CONSIDÉRATION. — DES ICONOCLASTES.

Les hérétiques, que l'on appelle *iconoclastes*, c'est-à-dire briseurs d'images, étaient autrefois de grands ennemis de l'Eglise catholique; il est bon de les connaître, parce qu'ils ont eu plus tard et jusqu'à nos jours de trop nombreux successeurs.

Il s'est rencontré en Orient des empereurs qui prétendaient dicter des lois à l'Eglise sur le culte des images. Se laissant égarer par les Juifs et les Sarrasins, ils prétendirent que tout culte rendu aux images était un acte d'idolâtrie, et ils persécutèrent tous ceux qui ne pensaient pas comme eux. L'ancienne Eglise, il est vrai, n'avait point d'images, et il est facile d'en comprendre la raison : destinée à éloigner de l'idolâtrie les peuples païens qui adoraient les images de leurs dieux, la religion catholique a laissé de côté alors le culte des images, afin que les païens ne pussent pas croire qu'elle les adorait, et pour empêcher des abus de la part des païens convertis. Mais plus tard, quand la religion fut assez connue et répandue dans le monde, vers le quatrième siècle, elle rendait un culte aux images en enseignant qu'il ne fallait nullement les adorer, mais qu'on pouvait les honorer comme représentant les saints qu'on invoquait. L'Eglise eut beau enseigner cette doctrine si simple et si naturelle, il se trouva des ennemis qui condamnaient tout culte des images, qui brisaient celles qu'ils pouvaient découvrir, et persécutaient ceux qui leur rendaient des hommages. C'est pendant une de ces persécutions que souffrit saint Lazare, que les hérétiques poursuivirent de toute leur haine; mais il défendit la foi de l'Eglise en enseignant qu'adorer les images, c'est un acte d'idolâtrie; mais que les honorer en invoquant les saints qu'elles représentent, c'est un acte de piété légitime et agréable à Dieu. Il sut dignement dé-

fendre la doctrine de l'Eglise. Le culte des images introduit en Orient vers le quatrième siècle, répandu en Occident et dans les Gaules avant le dixième siècle, a été attaqué de nouveau au douzième siècle par les Vaudois, les Albigeois et cette foule de fanatiques qui inondèrent la France en renouvelant les erreurs des iconoclastes. Après eux vinrent au seizième siècle Wiclef, Calvin, Luther et les autres protestants, qui accusèrent enfin l'Eglise romaine d'idolâtrie à cause du culte qu'elle rend aux images de Dieu et des saints. Mais vous savez, M. F., combien est injuste un pareil reproche. Votre foi, votre raison et votre piété vous ont assez appris quelle horreur nous devons avoir pour l'idolâtrie, mais aussi quel respect et quelle profonde vénération nous devons professer pour les objets qui nous dépeignent la vie, les actions, la mort de Jésus-Christ ou des saints. M. F., nous avons parmi nous des ennemis de ce culte; l'hérésie protestante nous accuse encore d'être idolâtres; montrons-leur, par nos paroles et nos exemples, que nous n'adorons pas les images, mais que nous les honorons non pour elles-mêmes, mais à cause des saints qu'elles représentent et auxquels seuls s'adressent les hommages que nous rendons à leurs images. Défendons cette doctrine, la seule vraie; souffrons même pour elle, s'il le faut, comme le saint dont nous célébrons en ce jour la mémoire.

IIe CONSIDÉRATION. — MANIÈRE DE SOUFFRIR.

Saint Lazare a mérité la gloire du ciel en souffrant; il a souffert comme souffrent les saints; mais nous souffrons, nous souffrons beaucoup et souvent inutilement pour notre âme, parce que nous ne souffrons pas pour la justice et dans les vues de Dieu. Comment donc devons-nous souffrir pour en avoir le mérite devant Dieu?

Rappelons-nous bien, M. F., que toute souffrance ici-bas est ou un châtiment de la justice divine pour nos péchés, ou une épreuve pour purifier et sanctifier de plus en plus le juste sur lequel elle tombe. Envisageant ainsi toute souffrance ici-bas, il est facile de conclure de ce principe la manière de souffrir chrétiennement. Etes-vous affligés de quelque malheur, M. F., rentrez à l'instant en vous-mêmes; scrutez tous les replis de vos consciences; examinez sévèrement les pensées, les paroles, les actions et les omissions de votre vie; vous trouvez-vous coupables de quelque faute? dites alors chacun: « Dieu m'a justement frappé, je ne l'ai que trop mérité: » *Manus Domini tetigit me.* (Job, XIX, 21.) Que Dieu en soit béni, il me châtie en ce monde pour m'épargner dans l'autre où finit sa miséricorde, pour ne laisser régner que son éternelle justice. Acceptez donc alors de la main de votre juge la souffrance qu'il vous envoie; offrez-la lui, relevez-en le prix par vos intentions surnaturelles, par votre patience, par votre respectueuse soumission à la volonté de Dieu. Ainsi faisaient les saints.

Mais si votre conscience ne vous reproche rien, réjouissez-vous-en; vous avez le droit de penser que ce n'est qu'une épreuve que Dieu vous envoie pour votre gloire future, pour vous détacher de la terre, vous élever vers le ciel, vous montrer tout le néant des fragiles bonheurs d'ici-bas, et vous porter à aimer Dieu plus parfaitement. Ah! c'est que le calme continuel d'une vie trop heureuse, les situations en quelque sorte privilégiées, une trop longue paix, endorment le zèle et le courage du soldat, l'énervent et le rendent nul pour le combat; tel est donc le chrétien; trop heureux sur la terre, il oublie le ciel, et s'il ne l'oublie pas et qu'il y arrive, sa couronne est moins belle, parce qu'elle a moins coûté; mais la tribulation est le creuset dans lequel les âmes sont purifiées comme l'or mis sur le feu; le courage y grandit; l'âme s'y élève, s'y fortifie en s'appuyant sur Dieu, et, parvenue au bonheur acheté par les plus dures épreuves, elle glorifie éternellement le Seigneur de l'avoir jugée digne de souffrir quelque chose pour son saint nom. Donc patience et amour dans les épreuves que Dieu nous envoie, lors même que nous nous croyons innocents et que nous n'en comprenons pas le mystère. Au plus fort de nos tribulations, disons avec le saint homme Job: *Dominus dedit,*

Dominus abstulit... sit nomen Domini benedictum. (Job, I, 21.) Que les méchants nous persécutent, que des langues de vipères déchirent notre réputation, que nos amis nous trahissent, que la mort de nos parents nous afflige; que la maladie nous visite, que la chaleur nous accable, que le travail nous écrase; levons les yeux au Calvaire, regardons la sainte victime, Jésus-Christ: que pense-t-il? que dit-il? Il souffre en silence; il prie pour ses bourreaux, il meurt en priant pour eux, pour vous, pour tous les pécheurs. Voilà le modèle des chrétiens et des saints: ce fut celui de saint Lazare. Il supporta avec une amoureuse patience toutes sortes de vexations de la part de ses ennemis, qui étaient aussi les ennemis de Dieu; et maintenant, grâce à sa patience, il est dans la paix éternelle des élus.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

DU CULTE DES SAINTES IMAGES.

Ancien Testament.— Duos quoque Cherubim aureos et productiles facies, ex utraque parte oraculi. (Exod., XXV, 18.)

Fac serpentem æneum. (Num., XXI, 8.)

Et omnes parietes templi per circuitum sculpsit variis creaturis et torno; et fecit in eis Cherubim et palmas, et picturas varias quasi provenientes de pariete et egredientes. (III Reg., VI, 29.)

Nouveau Testament. — Et ecce mulier quæ sanguinis fluxum patiebatur... tetigit fimbriam vestimenti... et salva facta est. (Matth., IX, 20-22.)

Virtutes quaslibet faciebat Deus per manum Pauli, ita ut super languidos deferrentur a corpore ejus sudaria et semicinctia et recedebant ab eis languores. (Act., XIX, 11-12.)

2. — SS. PÈRES.

Pastor quem in calice depingis. (Tertull., *L. de Pudicit.*, c. 70.)

Vidi in una ex porticibus picturam quamdam cujus me species omnino cœpit. Sacra quædam femina, intemerata virgo suam Deo castitatem dicavit: Euphemiam appellant. (S. Asterius., *in S. Euphem., mart.*)

Credentes in unum Deum, in Trinitate laudandum, honorabiles imagines salutamus. Qui sic se non habent, anathema sint! (*Concil. Nic.*, 11.)

Honor qui habetur imagini, ad eum pervenit, cujus imago est. (S. Basil., *Orat.* 2 *de Imag.*)

Imagines Sanctorum non sunt frangendæ. (S. Greg. Magn., *Ep.* 109 *ad Serenum,*)

Pictura in Ecclesiis adhibetur ut hi, qui litteras nesciunt, saltem in parietibus videndo legant, quæ legere in codicibus non valent. (Id., *ibid.*)

Imagines porro Christi, Deiparæ Virginis, et aliorum Sanctorum in templis præsertim habendas et retinendas; eisque debitum honorem et venerationem impertiendam. (*Concil. Trident., sess.* 25 *de Invocat. Sanct.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Si hic qui regis terrestris imaginem lapidibus appetit, seipsum appetit; qui Christi autem imaginem contumelia afficit, non illam, sed seipso contumeliis afficit. (S. Chrysost., *Hom.* 10 *in I Thessal.*)

2. Si regis imago, rex est; et imago Christi, Christus est; et imago Sancti, Sanctus est. (S. J. Damascen., *Orat.* 1 *de Imagin.*)

3. Nulla imago est magis propria imagini Dei quam homo. (S. Vincent. Ferr., *Serm.* 3 *Dom.* III *post Pascha.*)

4. Quemadmodum quæ in vetere et novo Testamento scripta sunt adoramus, colimus et osculamur, et oculis et labris complectimur; sic cum de imaginibus agitur, faciendum est ut inquiramus et mentem eorum qui illas faciunt spectemus, ut si vera rectaque sit et imagines ad gloriam Dei et Sanctorum, ad amplectandas virtutes, fugiendaque vitia, ad animarum salutem referant, eas ut exempla, et similitudines hominum rudium atque simplicium libros complectamur; ac Dei quidem ut carnem induti et Matris ejus, et Sanctorum imagines, oculis, la-

bris, animo complectentes prosequamur. (S. J. Damascen., *Orat.* 3 *de Imagin.*)

5. Boleslas, quatrième roi de Pologne, avait coutume de porter dans un cadre en or le portrait de son père à son cou. Chaque fois qu'il voulait entreprendre quelque chose d'important, il le regardait et le baisait en disant : « Plaise à Dieu, mon cher père, que je n'entreprenne jamais rien qui puisse déshonorer votre nom ou votre mémoire. » — Imitons son exemple; et, dans des circonstances sérieuses et embarrassantes, considérons attentivement l'image du Sauveur et de notre saint patron, afin que jamais nous ne fassions rien qui puisse les couvrir de confusion. (March., *Hort. past.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Détachement. Il quitte tout et se retire dans un monastère.

Amour de son ame. Ce qu'il veut avant tout c'est d'assurer le salut de son âme.

Fuite de l'oisiveté. Sachant que rien n'est plus dangereux que l'oisiveté, il occupe ses heures libres à la reproduction des images des saints.

Application a une œuvre sainte. Un autre motif qui porta saint Lazare à la peinture des saintes images, fut de vaquer à une œuvre pieuse et méritoire. Est-ce le but que nous nous proposons dans nos actions?

Foi courageuse. Les épreuves et les souffrances qu'il eut à endurer pour le culte des saintes images ne le rendirent que plus ferme et plus persévérant.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

DE IMAGINIBUS SANCTORUM.

(S. J. Damascène, *Orat.* 3 *de Imagin.*)

magines ea mente sunt in Ecclesia ut nos referant :

1. Ad gloriam Dei et Sanctorum. — 2. Ad amplectendas virtutes. — Ad fugienda vitia. — 4. Ad salutem agendam.

—

IIe PLAN.

DU CULTE DES SAINTES IMAGES.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — CULTE LÉGITIME.

Subdivisions : 1. Fondé sur l'Ecriture. — 2. Sur la tradition. — 3. Sur la pratique constante de l'Eglise. — 4. Sur la raison.

2e POINT. — CULTE AVANTAGEUX A L'AME CHRÉTIENNE.

Subdivisions : 1. Il porte à la dévotion. — 2. Il porte à l'imitation. — 3. Perfection avec laquelle saint Lazare a pratiqué ce culte.

6. — ENCOMIA S. LAZARI.

1. SACRAS IMAGINES REPARAT QUAS THEOPHILUS DELEVERAT.

In Mediam prodit cum Cæsare pictor arenam
Hic superum causam sustinet, ille stygis
Peniculo hic tenui, ferro pugnam ille lacessit;
Peniculus rigido plus tamen ense potest.
Exili calamo vincis si, Dive, tyrannos,
Quid? Si armata tibi cuspide dextra foret.

2. SANCTUS LAZARUS IMAGINES CHRISTI DOMINI ET BEATÆ VIRGINIS DEPINGIT.

Eximia Zeuxis superavit Lazarus artes,
Atque celebrato major Apelle fuit;
Peniculo Matrem scortorum expressit Apelles :
Virginei Matrem pinxit at ille chori
Clarus uterque manu solerti effinxit amorem
Hic Erebi pinxit, pinxit at ille poli.

3. SANCTUS LAZARUS MANU, THEOPHILI JUSSU, CANDENTI FERRO TRANSFIXA PINGERE NON DESISTIT.

Ad tyrannum.

Transfodis in cassum pictoris cuspide dextram
Perfide! nunc pinget nobiliore manu
Peniculum ante sacrum mortalis dextra regebat;
Illius ductor nunc erit ipse Deus.

—

7. MARTYROLOGE. — Vigile de S. Matthias. — S. Sirène, m. — Soixante-douze martyrs. — S. Polycarpe, pr. et m. — Sainte Marthe, v. et m. — S. Lazare, moine et peintre. — S. Félix, év. — S. Florent, c. — Sainte Romaine, v. — Sainte Milburge, v. — S. Celse, év. — S. Pierre Damien, id. — S. Serein, m. — S. Dosithée, moine.

24 février. — SAINT MATTHIAS, apôtre.

VIE DE SAINT MATTHIAS.

Saint Matthias, qui fut choisi pour remplir la place du traître Judas, était de la tribu de Juda, né à Bethléem, d'une famille qui se distinguait par les grands biens qu'elle possédait, et surtout par son zèle pour la religion.

Matthias fut élevé avec soin dans la science de l'Ecriture et de la religion. L'innocence dans laquelle il passa sa jeunesse fut en lui une grande disposition pour s'attacher à Jésus-Christ, dès que ce divin Sauveur commença à se manifester après son baptême. Il eut le bonheur de le suivre en la compagnie des apôtres, depuis le commencement de sa prédication jusqu'à son ascension dans le ciel; il fut donc l'un des soixante-douze disciples.

Ainsi qu'on le trouve rapporté aux *Actes des Apôtres*, saint Matthias, après l'ascension du Sauveur, fut élevé à l'apostolat pour remplacer Judas, et reçut avec ses collègues la plénitude du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte. Comme il était depuis longtemps fort estimé parmi tous ceux de sa nation, par l'intégrité de ses mœurs et même par sa naissance, il se servit avec avantage des dons célestes dont il avait été comblé : il convertit à la foi de Jésus-Christ un grand nombre de Juifs, et fit beaucoup de miracles.

Dans le partage que les apôtres firent de l'univers, pour y aller porter les lumières de la foi et de l'Evangile, saint Matthias fut destiné pour la Judée. Son zèle ardent pour le salut de ceux de sa nation lui fit supporter bien des travaux, l'exposa à de grands dangers, lui fit souffrir de nombreuses persécutions, et lui donna de couronner une si sainte vie par un glorieux martyre.

Il parcourut presque toutes les provinces de la Judée, annonçant partout Jésus-Christ, confondant les ennemis de la foi, et faisant en tous lieux des conversions et des conquêtes. Saint Clément d'Alexandrie avait appris de la tradition que saint Matthias était un prédicateur de la mortification, qui enseignait autant par ses exemples que par ses discours ce qu'il avait appris de son divin Maître, c'est-à-dire qu'il faut sans cesse se mortifier, combattre sa chair, la traiter rudement et la dompter par les rigueurs de la pénitence; qu'il faut se faire une éternelle violence, réprimant les désirs déréglés de la sensualité, portant sa croix tous les jours, et conformant sa vie aux maximes de l'Evangile. Il ajoutait que cette mortification extérieure ne suffisait pas, qu'il fallait qu'elle fût accompagnée d'une foi vive, d'une espérance supérieure à toutes les perplexités, et d'une charité ardente; et que personne, de quelque âge, de quelque condition qu'il fût, n'était dispensé de cette vérité et n'avait à pratiquer une autre morale.

Il y avait déjà plusieurs années que ce grand apôtre, qui ne respirait que la gloire de Jésus-Christ et le salut de ceux de sa nation, parcourait toute la Judée, prêchant avec une hardiesse et un zèle étonnants, confondant les Juifs partout, et leur démontrant, par le témoignage des saints livres, que ce Jésus-Christ qu'ils avaient fait mourir sur la croix, et qui, trois jours après, était ressuscité, était le Messie promis, vrai Fils de Dieu, en tout semblable à Dieu son Père.

Les chefs du peuple ne pouvant plus souffrir de se voir si souvent confondus, irrités d'autre part par les nombreuses conversions qu'il opérait, résolurent de s'en défaire. *Le Livre des condamnés*, c'est-à-dire de ceux qu'on avait fait mourir en Judée, depuis la résurrection du Sauveur, pour avoir violé la loi de Moïse, comme saint Etienne, les deux saints Jacques et saint Matthias, rapporte que notre saint, ayant été arrêté par l'ordre du grand prêtre Ananias, et ayant confessé Jésus-Christ en pleine assemblée et démontré sa divinité et sa qualité de Ré-

dempteur par le témoignage des saintes Ecritures, et par des faits auxquels ils ne purent jamais répondre, fut déclaré ennemi de la loi des Juifs et condamné à être lapidé. Matthias étant arrivé au lieu du supplice, se mit à genoux, et, levant les yeux et les mains vers le ciel, remercia le Sauveur de la grâce qu'il lui faisait de mourir pour la défense de sa religion, pria pour le salut de tous les assistants et de sa patrie, et fut ensuite lapidé. Le même livre ajoute que les Romains qui commandaient dans la province, ne pouvant souffrir cette sorte de supplice, arrêtèrent la fureur de ceux qui le lapidaient, et ayant trouvé le saint apôtre demi-mort, lui firent couper la tête. Le glorieux martyre de saint Matthias arriva le 24 février; on ne sait pas précisément l'année.

Son corps, selon la plus constante tradition, fut apporté à Rome par sainte Hélène, mère de Constantin; et on révère encore aujourd'hui dans l'église de Sainte-Marie Majeure la plus grande partie de ses reliques. On assure que l'autre partie fut donnée par cette sainte impératrice, à saint Agrice, archevêque de Trèves, qui la mit dans l'église qui porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Matthias.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MATTHIAS.

TEXTE : *Cocidit sors super Matthiam.* (Act., I, 26.)

Jésus-Christ était monté au ciel le jour de l'Ascension; il avait donné l'ordre à ses apôtres et à ses disciples de demeurer à Jérusalem, dans la retraite et dans la prière, jusqu'au moment où le Saint-Esprit leur étant envoyé du ciel, ils seraient revêtus de la vertu d'en haut. Depuis la prévarication de Judas, le collége apostolique demeurait incomplet; Pierre trouva que c'était le moment de donner un successeur au disciple infidèle.

Pierre se lève au milieu des frères qui étaient réunis au nombre d'environ cent vingt, et il dit : « Mes frères, il faut que ce que le Saint-Esprit a prédit dans l'Écriture par la bouche de David, au sujet de Judas, le conducteur de ceux qui ont saisi Jésus, soit accompli. Il nous était associé, et il avait été appelé aux fonctions du même ministère; mais il a acheté un champ du prix de son iniquité, et s'étant pendu, il a péri misérablement. Tous les habitants de Jérusalem ont si bien connu cela, que ce champ a été nommé en leur langue *Haceldama,* c'est-à-dire, *le champ du sang.* Or, il est écrit dans le livre des psaumes : « Que sa demeure devienne déserte, qu'il n'y ait personne qui l'habite et qu'un autre prenne sa place dans l'épiscopat. » Il faut donc qu'entre ceux qui ont été en notre compagnie, pendant que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, à commencer depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où nous l'avons vu monter au ciel, on en choisisse un qui soit avec nous témoin de sa résurrection. » Alors ceux qui étaient rassemblés présentèrent Joseph, appelé Barsabas, surnommé le Juste, et Matthias. S'étant mis en prière, ils dirent : « Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez lequel de ces deux vous avez choisi pour remplir ce ministère et l'apostolat dont Judas est déchu par son crime. » Aussitôt ils les tirèrent au sort, et le sort tomba sur Matthias, qui fut associé aux onze apôtres.

L'élection de saint Matthias et les différentes circonstances qui l'accompagnent peuvent fournir à notre piété des réflexions et des sentiments auxquels il est bon que nous nous arrêtions aujourd'hui.

Ier POINT. — DE L'ÉLECTION.

La première vérité que je dois considérer dans la vocation de cet apôtre, c'est qu'il fut choisi parmi les autres disciples pour être élevé à la dignité sublime de l'apostolat, dans le moment où les onze apôtres se trouvaient en prière et dans la solitude la plus parfaite, en la compagnie de Marie, mère de Jésus.

Exemple admirable que me donne, dans cette circonstance, le collége apostolique! Pour connaître la volonté du ciel, quand il s'agit de la vocation, du choix d'un état, de toute autre affaire importante, surtout quand cette affaire doit avoir

un rapport direct avec le salut, comme serait, par exemple, le choix d'un directeur, il faut commencer par se recueillir et entrer dans un esprit de prière et d'union avec Dieu. Dieu ne parle pas aux âmes dissipées, qui prennent les plus grandes résolutions sans le consulter. De là mille erreurs funestes, dont les suites sont à jamais déplorables.

En second lieu, l'élection de saint Matthias n'eut lieu qu'après une prière fervente dans laquelle on demanda au ciel de nommer celui qui leur avait été choisi dans les conseils de Dieu. Montrez vous-même, Seigneur, celui que vous avez choisi.

Quelle foi! Quel désintéressement! Quelle parfaite abnégation de toute idée, de toute volonté personnelle! On veut savoir ce que Dieu veut, et cela suffit.

Enfin, l'élection de saint Matthias fut dirigée par le chef du collége apostolique, par l'autorité que Jésus-Christ avait lui-même établie. Dieu ne se rend au milieu des assemblées des hommes qu'à une condition : c'est que ces assemblées seront dirigées par un homme qui le représente et qui a reçu pour cela une mission spéciale. Il ne préside à nos conseils et ne dirige nos pensées, comme nos résolutions, que lorsque nous soumettons ces pensées et ces résolutions à nos supérieurs légitimes. Tout ce qui se décide en dehors de l'obéissance est plein de périls et offre les inconvénients les plus graves.

IIe POINT. — CONSIDÉRATION DES MOTIFS DE L'ÉLECTION.

L'élection de saint Matthias eut pour motif la défection et l'infidélité de Judas. Saint Pierre le dit expressément, et il cite à cette occasion l'anathème divin que le Saint-Esprit avait mis dans la bouche du roi-prophète : « Qu'un autre prenne sa place dans l'épiscopat. »

Grande leçon pour les âmes infidèles à la grâce! Qui sait à quelle hauteur serait monté un jour ce chrétien qui n'a pas connu le don de Dieu, qui s'est rendu ingrat envers le meilleur des pères, qui a foulé aux pieds la grâce de sa vocation, qui a trahi les intérêts de Dieu en abandonnant sa cause pour suivre la voix de ses passions criminelles? Que serais-je moi-même aujourd'hui, si j'avais fait fructifier dans mon âme la semence divine qu'elle reçut dans les premières années de ma vie?

Saint Matthias prend la place du traître Judas. C'est ainsi que, tous les jours, une âme est appelée à la perfection pour remplir le vide qu'a laissé dans les rangs de la sainte milice la lâcheté et l'obstination insensée de celle qui avait été appelée la première. Ainsi, les premiers deviennent les derniers, et les derniers sont les premiers dans le royaume de Jésus-Christ.

Ah! Seigneur, si la place que j'occupe est celle que vous destiniez à un autre, faites que je sois fidèle comme votre nouvel apôtre et que je devienne tout ce que vous voulez que je sois pour procurer votre plus grande gloire.

Saint Pierre demande qu'on choisisse le successeur de Judas parmi les disciples qui ont suivi fidèlement Jésus-Christ depuis le commencement de ses prédications. C'est la raison pour laquelle il propose le choix entre Joseph, surnommé le Juste, et Matthias.

Saint Matthias fut préféré à Joseph, surnommé le Juste. Ce Joseph était donc un homme très-vertueux! oui, sans doute. Mais pourquoi élève-t-on Matthias à l'apostolat, au lieu de Joseph? Ah! les décrets de Dieu sont impénétrables; mais ce qui est évident, c'est que Matthias avait mérité l'honneur qu'il reçoit aujourd'hui. Il y a des vertus cachées qui n'attirent pas une grande réputation et dont les hommes parlent peu; mais Dieu voit les cœurs et les juge.

IIIe POINT. — DES CONSÉQUENCES DE L'ÉLECTION.

Le prince des apôtres demande qu'on choisisse un disciple de Jésus-Christ qui soit capable de devenir, avec les autres apôtres, un vrai témoin de la résurrection.

C'était par la prédication de ce grand mystère que la foi en la divinité du Sauveur devait être établie dans le monde entier. Demander un témoin de la résurrection de Jésus, c'était donc demander un témoin de sa divinité. Voilà pourquoi il fallait élire un homme qui avait tout vu, depuis le baptême de Jean, jusqu'au jour de l'ascension glorieuse du Fils de Dieu dans le ciel.

Saint Matthias sera donc le douzième apôtre qui ira prêcher la divinité du Sauveur jusqu'aux extrémités du monde. La conséquenée de son élévation à la dignité qui lui est conférée, sera le zèle ardent pour la gloire de son Maître, le dépouillement absolu de tous les biens de ce monde, la pauvreté, les persécutions, la mort. Or, c'est ce qui arriva. Le nouvel apôtre fut envoyé comme les autres au milieu des nations infidèles; il prêcha avec force la doctrine du salut, et il termina, par un glorieux martyre, les travaux qu'il avait acceptés pour la gloire du nom de Jésus.

Quand Dieu appelle une âme à faire quelque bie dans l'Eglise, quand il lui fait l'honneur de la choisir lui-même pour une œuvre qui doit procurer sa gloire, cette âme doit s'attendre à marcher dans la voie des humiliations et des sacrifices. Le martyre, au moins celui du cœur, est inséparable de l'apostolat, et si l'on voyait autre chose que des peines, des tribulations, des contradictions de tout genre dans une sainte entreprise, on n'aurait pas l'esprit de Dieu.

Ce principe est établi sur l'exemple de Jésus-Christ et de tous les saints; mais est-il bien compris par tous les fidèles qui aspirent à l'honneur de faire quelque bien dans l'Eglise de Dieu?

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament.—Numquid jam completi sunt filii? Qui respondit : adhuc relictus est parvulus. (I Reg., XVI, 11.)

In die illa vocabo servum meum Eliasem filium Hessiæ, et induam illum tunica tua, et cingulo tuo confortabo illum. (Is., XXII, 20.)

Nouveau Testament. — Oportet ergo ex his viris qui nobiscum sunt congregati in omni tempore quo intravit et exivit inter nos Dominus Jesus usque in diem quo assumptus est a nobis, testem resurrectionis ejus nobiscum fieri unum ex istis. (Act., I, 21-22.)

Et statuerunt duos : Joseph, qui vocabatur Barsabas, qui cognominatus est Justus, et Matthiam. (Id., *ibid.*, 23.)

Et orantes dixerunt : Tu, Domine, qui corda nosti omnium, ostende quem elegeris ex his duobus unum. (Id., *ibid.*, 24.)

Et dederunt sortes, et cecidit sors super Matthiam; et annumeratus est cum undecim apostolis. (Id., *ibid.*, 26.)

2. — SS. PÈRES.

Ex quibus autem facienda sit electio, ipse interpretatur, dicens : Ex viris nobiscum congregatis in omni tempore. (S. J. Chrysost., *Comment. in Act.*, c. 1.)

Et statuerunt duos Joseph et Matthiam. Quare non multos? Ne major fieret animorum dejectio, neve res in multos distraheretur. (Id., *ibid.*)

Neque dixerunt : Elige, sed ostende electum, hoc est, quem tu elegisti; scientes omnia præfinita esse a Deo. (Id., *ibid.*)

Et dederunt sortes. Si illic ubi nec erat precatio, nec viri probi tantum valuit sors eo quod recto animo fieret super Jona, multo magis explevit chorum ac perfecit ordinem.

Ecce malum Judæ in bonum conversum est... nam in locum pereuntis alius subrogatus est. (S. Augustin., *Tractat. in Joan.*, 59.)

3. — COMPARAISONS.

1. Agricola. Illi agricolæ ad quos vinea transferri præcipitur significant apostolos. (S. Isidor., *in Allegor.*)

2. Ramus. Quidam apostolorum in Romam et quidam in Indiam, quidam in alias terræ partes sunt divisi, sicut rami. (Theophilactus, *apud S. Thomam, in Catena aurea.*)

3. Columna. Columnæ Ecclesiæ sunt

apostoli qui fundati sunt in timore sancto. (S. Ambros., *Serm.* 5 *in Ps.* CXVIII.)

4. OCULUS CHRISTI. Sunt oculi Christi apostoli qui scientia lumen universo corpori Ecclesiæ præstant. (S. Isid., *Comment. in* XIII *Levit.*, c. 11.)

5. OS CHRISTI. Os Christi apostoli recte dicuntur. (Rupert., abb. Tuit., *de Div. Off.* l. VIII, c. 12.)

6. Sicut artifex si viderit gemmas pretiosas, et non dolatas, eligit illas, non quod sint. sed quod fieri possint; habens enim scientiam artis, bonum incompositum non contemnit; sic et Dominus videns apostolos, non opera eorum elegit sed corda, nec quasi apostolos elegit eos, sed quia apostoli poterant fieri. (S. J. Chrysost., *Hom.* 7 *in* c. IV *Matth.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

FIDÉLITÉ. Il fut fidèle disciple de Jésus-Christ depuis son baptême jusqu'à son ascension.

MORTIFICATION. Au rapport de saint Clément d'Alexandrie, saint Matthias était un prédicateur de la mortification, soit extérieure, soit intérieure.

ZÈLE. Son zèle pour la propagation de la foi chrétienne égala celui des autres apôtres.

FERMETÉ. Arrivé au terme de ses travaux apostoliques, il subit avec joie et avec courage le martyre.

—

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

SERMO 1 DE S. MATTHIA APOSTOLO.

(S. Bonaventura, *Serm. de Sanctis.*)

TEXTE : *Dilectus meus candidus et rubicundus, electus ex millibus.* (Cant., v, 10)

1ª PARS. — SEPTEM SUNT QUÆ EXCLUDUNT HOMINEM A DIVINA ELECTIONE.

1. Consanguinitas. — 2. Carnis nobilitas. — 3. Mentis debilitas. — 4. Pusillanimitas. — 5. Superba potestas. — 6. Falsitas. — 7. Cupiditas.

2a PARS. — HÆC SUNT QUÆ COMMENDAVERUNT ELECTIONEM B. MATTHIÆ :

1. Excellentia amoris. — 2. Munditia cordis. — 3. Prærogativa martyrii futuri.

3a PARS. — AD PLURA ELIGUNTUR HOMINES.

1. Ad observantiam mandatorum divinorum. — Ad perfectionem consiliorum. — 3. Ad tolerantiam martyriorum. — 4. Ad regimen inferiorum. — 5. Ad excellentiam præmiorum.

—

IIe PLAN.

SERMO 2 DE S. MATTHIA, APOSTOLO.

(S. Bonaventura, *ibid.*)

1a PARS. — DE DUPLICI ELECTIONE.

1. Una secundum æternitatem. — 2. Altera secundum vocationem in tempore.

2ª PARS. — DE LAUDABILI ELECTIONE B. MATTHIÆ.

1. Ab excellentia meriti quod refulsit. — 2. A sublimtiate præmii quod accepit.

3ª PARS. — QUOS ELIGIT DEUS.

1. Infirmos et ignobiles. — 2. Stultos et simplices. — 3. Pauperes contemptibiles : aliter vero facit mundus.

—

IIIe PLAN.

DE JUSTIS ÉT INJUSTIS.

(Lanuza, *in Medulla cedri Libani.*)

1. Ex damnatione Judæ, justi timent optimum judicium.

2. Ex assumptione Matthiæ, præsumunt injusti; — pessimum judicium.

—

IVe PLAN.

(Vivien, *Tertullianus prædicans.*)

I. Judas : 1° Multiplici crimine culpatur 2° merito reprobatur; 3° ei in apostolatu Matthias subrogatur.

II. Matthias Barsabæ justo præfertur : 1° Dei prædestinatione; 2° discipulorum electione; 3° sortis injectione.

III. Matthias : 1° ad apostolatum sublimatur; 2° virtutibus decoratur; 3° de probe functo munere apostolico commendatur.

6. — ENCOMIA S. MATTHIÆ.

1. IN LOCUM JUDÆ PRODITORIS SUBROGATUR.

Ecce unum columen divinæ deficit Ædis,
Subditur ast, illo deficiente, novum.
Cœlestem bis sex Solymam fundamina firmant.
Terrestris totidem vult sibi jure dari.

2. AD SANCTUM MATTHIAM.

Matthia, apostolicis te Christus honoribus ornat,
Teque jubet vacuum rite replere locum;

Cœlitus oblato fulsit diademate Judas,
Adscriptus sacro dum fuit ille gregi,
At capite elabi sinit illud transfuga, Dive,
Ne pereat, lapsum, tu diadema legis.
(FASTI SACRI.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

— Actes des apôtres, c. I.
HEUSCHENIUS. — Acta Sanctorum.
TILLEMONT. — Mémoires ecclesiast.

8. MARTYROLOGE. — S. Matthias, ap. — S. Primitif, m. — S. Serge, id. — SS. Montan, Lucius, Julien, Victorin, Flavien, mm. — S. Modeste, év. — S. Prétextat, év. et m. — S. Ethelbert, roi de Kent. — S. Létard, év. — S. Serge, m.

25 février. — SAINT CÉSAIRE, médecin.

(QUATRIÈME SIÈCLE.)

VIE DE SAINT CESAIRE.

Césaire était frère puîné de saint Grégoire de Nazianze. Après avoir été élevé d'une manière fort chrétienne, il alla à Alexandrie pour se perfectionner dans l'étude des sciences. Lorsqu'il eut achevé ses études, il voulut, avant de s'en retourner dans son pays, faire quelque séjour à Constantinople. Son mérite et son extérieur avantageux lui attirèrent bientôt l'estime et l'affection de tout le monde. Pour l'y arrêter, on lui offrit des honneurs publics, une alliance noble et la dignité de sénateur. On fit supplier l'empereur d'arrêter Césaire en qualité de médecin, ce qu'il accorda; mais Grégoire son frère, qui était venu le joindre à Constantinople, lui persuada de renoncer à tous les avantages qu'on lui offrait pour aller servir sa patrie. Il revint donc à Nazianze avec saint Grégoire. Mais enfin, après y avoir consacré les prémices de son art au service des citoyens, son inclination le porta à aller à la cour. Ses parents, non plus que son frère, n'en furent pas contents, jugeant qu'il est plus avantageux et plus noble d'être des derniers dans la maison de Dieu que d'être le premier dans le palais d'un empereur.

Cependant Césaire acheva de suivre son penchant. Il parvint en peu de temps au rang de premier médecin et de favori de l'empereur. Sa générosité, ses manières obligeantes, lui firent autant d'amis qu'il y avait de personnes de qualité. Cependant ni la gloire, ni les délices au milieu desquels il vivait, ne lui corrompirent point le cœur. Il n'estimait rien de grand que d'être chrétien et de le paraître; tout le reste n'était pour lui qu'un jeu et qu'un songe. Il soulageait par ses libéralités beaucoup de pauvres, ou les tirait même de la pauvreté. Jamais il ne refusa rien à personne, et la facilité avec laquelle il donnait ce qu'on lui demandait, faisait qu'on se repentait souvent de ne lui avoir pas demandé davantage. Il savait se maintenir auprès des grands; mais ce n'était jamais aux dépens de la vérité. Il en prenait toujours les intérêts, et il eut plusieurs combats à soutenir pour sa défense. Telle fut la conduite que Césaire garda à la cour. Cependant Grégoire ne pouvait s'en contenter, et envisageant avec frayeur les danger, qui l'environnaient, il ne cessait de lui écrire pour l'en retirer. Saint Basile, intime ami de Grégoire, faisait la même chose. Césaire recevait fort bien les avis qui lui venaient de personnes si chères; cependant il différait toujours de les exécuter, et il fallut un coup de la main de Dieu pour lui faire prendre enfin sa résolution.

Il se trouva enveloppé dans un furieux tremblement de terre, qui arriva à Nicée en Bythinie; il y perdit une partie de son bien, et ne se sauva lui-même que par une espèce de miracle, ayant été enseveli sous des ruines dont il ne

reçut que quelques blessures qui marquaient le danger dont Dieu l'avait délivré. Saint Grégoire profita de cette occasion, pour le presser de nouveau de se donner entièrement à Dieu. Saint Basile se joignit à son ami, écrivit à Césaire une lettre très-pressante, où il lui dit entre autres choses qu'il est obligé plus que tout autre de servir Dieu comme une personne ressuscitée, puisqu'il venait de le retirer de la mort. Les vœux de ces deux saints furent exaucés. Césaire écrivit à son frère qu'enfin il était résolu de se consacrer entièrement à Dieu, et de quitter le service du roi de la terre pour s'attacher à celui du roi du ciel.

Dieu, content de la disposition du cœur de son serviteur, l'appela à lui avant qu'il eût le loisir d'exécuter son dessein. Etant tombé malade peu après le tremblement de Nicée, il reçut le baptême et mourut au commencement de 369, laissant les pauvres ses héritiers.

Ceux que l'ordre de Dieu a engagés dans les affaires du monde et dans la vie tumultueuse de la cour, ont dans la vie de ce saint un modèle admirable d'innocence, d'intégrité et de religion ; et sa bienheureuse mort, arrivée avant qu'il eût rompu les liens qui l'attachaient à la cour, est un sujet de consolation pour eux, lorsque le besoin de l'Etat ou quelque autre engagement légitime ne leur laisse pas la liberté de quitter le monde.

PANÉGYRIQUE DE SAINT CÉSAIRE.

TEXTE : *Honora medicum propter necessitatem.*
(Eccli., XXXIII, 1.)

C'est Dieu qui envoie la maladie, c'est Dieu qui la guérit; mais souvent il se sert d'intermédiaires pour opérer cette guérison ; c'est pourquoi il a donné aux plantes la vertu de guérir et aux hommes la science et l'intelligence pour employer au soulagement les trésors cachés dans la nature. Ainsi, près d'un malade qui guérit il y a une triple intervention : celle de Dieu, celle du médecin et celle de la nature matérielle. Ah ! je comprends maintenant pourquoi Dieu a ordonné d'honorer le médecin : *Honora medicum propter necessitatem.* C'est qu'il est le ministre de Dieu dans les mille infirmités qui affligent le corps humain en punition du péché originel. Mais ce n'est pas seulement dans son corps, c'est surtout dans son âme que l'homme a été frappé : les maladies de l'âme sont bien autrement sérieuses que celles du corps, mais aussi Dieu ne les a-t-il pas laissées sans remèdes ni sans médecins. Ceux-là aussi nous devons les honorer à cause du besoin que nous en avons. Examinons donc quelle doit être notre conduite : *Envers les médecins du corps;* première considération ; *envers les médecins de l'âme,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — CONDUITE ENVERS LES MÉDECINS DU CORPS.

Rien sur la terre ni dans le ciel n'arrive sans la volonté de Dieu ; il a compté les cheveux de notre tête, et pas un ne tombera sans la permission de notre Père qui est aux cieux. A plus forte raison pouvons-nous dire qu'une maladie, qui met notre vie en danger, n'est pas l'effet du hasard ; mais qu'elle est une épreuve si nous sommes justes, ou un châtiment si nous sommes pécheurs : épreuve ou châtiment que Dieu nous envoie pour le salut de notre âme. Mais il met des bornes à l'épreuve qui épure et au châtiment qui corrige ; il a donné à la terre ordre de fournir les remèdes aux maladies et à l'homme la connaissance des uns et des autres ; puis il commande au malade d'honorer cet homme qui glorifie Dieu en guérissant la maladie. Que veut dire tout cela, M. F.? sinon que Dieu veut que nous employions les remèdes et le médecin pour mettre fin aux maux qui nous affligent. Que doit donc faire à cet égard un chrétien sage et consciencieux? Il faut appeler le médecin quand on est malade ou que l'un des nôtres l'est. Ce devoir est grave dès qu'une maladie présente quelque danger ; s'agit-il de soi-

même, on y est tenu par charité pour soi, afin de prolonger une vie qui peut toujours augmenter nos mérites pour le ciel; on le doit encore par charité pour le prochain, si en vivant on peut lui être utile ou nécessaire. S'agit-il de ceux dont nous sommes chargés par devoir d'état, c'est alors une obligation de justice de recourir aux moyens que la Providence nous fournit pour les soulager ou les sauver de la mort. Manquer à ce devoir, c'est tuer le malade, et c'est une grave injustice. Hélas! que de chrétiens coupables sur ce point. Souvent la crainte d'une légère dépense, l'avarice, le désir d'un héritage, les ennuis d'une longue maladie, inspirent de vains prétextes pour éviter l'emploi d'un médecin, et on laisse inhumainement mourir un malade qui souvent eut pu être facilement sauvé et servir encore longtemps Dieu et le prochain pour Dieu. Qui a tranché le fil de cette vie? qui a tué ce malade? c'est le cruel qui l'a abandonné : « Vous ne l'avez pas sauvé, vous l'avez tué », dit saint Augustin.

Il ne suffit pas d'appeler le médecin, il faut lui obéir en usant des remèdes qu'il prescrit. C'est un hommage rendu indirectement à Dieu en employant les moyens qu'il a créés pour notre guérison : *Ante languorem adhibe medicinam.* (Eccl., XVIII, 20.)

Ces premiers devoirs sont-ils remplis, laissez à Dieu le sort de la maladie. Si la miséricordieuse bonté vous rend la santé, remerciez Dieu et ne refusez pas au médecin son juste salaire, ou ne lui reprochez pas la pièce d'argent avec laquelle vous avez racheté votre vie : *Impingua oblationem* (Eccl., XXXVIII, 11); « augmentez même alors ses honoraires », dit l'Ecriture. Si au contraire rien n'a servi, ni soins, ni médecin, ni remèdes, et que la mort demande sa victime, n'offensez pas Dieu en murmurant ou en calomniant la science ou l'homme de la science; dites : « Dieu l'a ainsi voulu! j'ai fait ce que j'ai dû faire; mon devoir est rempli. » Telle est la conduite que doit observer un chrétien dans les maladies du corps.

IIe CONSIDÉRATION. — CONDUITE ENVERS LES MÉDECINS DE L'AME.

Nos obligations sont bien autrement graves quand il s'agit des maladies de l'âme. Ces maladies sont : l'ignorance en religion, l'impiété, l'incrédulité, le désespoir, tous les vices, les mauvaises habitudes, les défauts d'âme et de caractère, mais surtout l'état de péché mortel dans lequel l'âme est en quelque sorte morte devant Dieu. Or, s'agit-il de nous ou des autres, nous avons à remplir à l'égard de ces maladies morales des obligations analogues à celles qui regardent les maladies corporelles.

Nous devons appeler le médecin. Et quel est-il? le prêtre à qui Dieu a donné le pouvoir et imposé la stricte obligation de guérir les maladies des âmes. Même alors que Jésus-Christ était sur la terre et qu'il guérissait souvent lui-même les maladies spirituelles et corporelles, il renvoyait les malades, les lépreux aux prêtres : *Ite, ostendite vos sacerdotibus.* (Luc., XVII, 14.) Il a envoyé ses prêtres pour instruire : *docete;* pour baptiser : *baptizantes eos;* pour remettre les péchés : *Quorum remiseritis...;* pour consoler et guérir les malades spirituels, et ressusciter même ceux qui déjà sont dans la mort du péché. Montrez-vous donc au prêtre; faites-lui connaître dans une confession sincère les causes, la gravité, le nombre et les circonstances aggravantes de vos maladies spirituelles, afin d'en être guéris. Mais nous devons aimer le prochain comme nous-mêmes : si donc vous connaissez un de ces malades spirituels, surtout si c'est votre père, votre mère, votre frère, votre sœur, votre enfant, votre serviteur, appelez le médecin des âmes, ou allez à ce malade et engagez-le, au nom de son salut éternel, à exposer son mal à celui qui seul peut le guérir. « Celui qui néglige ceux de sa maison est pire qu'un païen. » (I Tim., V, 8.) Hélas! que ne voit-on pas parmi nous? Un animal est-il malade, on s'agite, on s'inquiète, on court au médecin; on ne craint aucune peine, ni dépense; mais est-ce un homme qui se meurt, on l'abandonne, on le laisse mourir. Bien plus, ô horreur! est-ce une âme qui se perd, une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ, on la laisse, on l'abandonne,

on ne s'en inquiète pas autant que s'il s'agissait d'une bête!... Où est notre foi? où est notre raison?

Quand le médecin des âmes a parlé, il faut respecter ses décisions, obéir à ses ordres, employer les remèdes prescrits. Pénitences imposées, sacrements à recevoir, personnes, maisons ou choses à éviter, conseils à suivre; tout cela doit être strictement observé, pour ne point faire de fatales rechutes et mourir dans le péché. Est guéri qui veut.

Enfin, êtes-vous guéris, rendez grâces à Dieu et à son charitable ministre qui a pansé vos plaies et fortifié votre âme, comme fit naguère le bon Samaritain pour l'homme tombé entre les mains des voleurs. Prouvez à Dieu et au prêtre votre reconnaissance en maintenant votre âme dans un état de santé florissante.

Quel bonheur pour le prêtre qui peut faire ainsi pour les âmes ce que saint Césaire, médecin si pieux et si savant, faisait pour les corps! mais surtout quel bonheur pour le chrétien qui sait profiter de la charité de l'un et de la science de l'autre, jusqu'au moment où Dieu l'appelle au ciel où personne ne souffre plus!

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Honora medicum propter necessitatem, etenim illum creavit Altissimus. (Eccli., XXXVIII, 1.)

Disciplina medici exaltabit caput illius, et in conspectu magnatorum collaudabitur. (Id., *ibid.*, 3.)

Altissimus creavit de terra medicamentum, et vir prudens non abhorrebit illa. (Id., *ibid.*, 4.)

Da locum medico. (Id., *ibid.*, 11.)

Nouveau Testament. — Non est opus valentibus medicus, sed male habentibus. (Matth., IX, 12.)

Utique dicetis mihi hanc similitudinem? Medice, cura teipsum. (Luc., IV, 23.)

2. — SS. PÈRES.

Medicina Christi correptio est. (S. Ambr., *in Ps.* XXXVII.)

Magnus medicus Christus sanabit te, si sanari velis; sanat omnino ille quemlibet languidum, sed non sanat invitum. (S. Augustin., *in Ps.* CII.)

Ama medicum percussorem cujus plaga mater est disciplinæ. (S. Hieron., *Ep*, 6 *ad Amicum.*)

Mos medicinæ est ut aliquando similia similibus, aliquando contraria contrariis curet. (S. Gregor. Magn., *Moral.*, l. XXIV, c. 2.)

Ridiculum est aliis medicinam afferre conari, seipsum autem ægrotantem negligere. (S. Isidor. Pelusiot., *Ep.* 391 *ad domesticum.*)

Laudabilis est medicus qui gratis sanat; laudabilior qui inimicum propriis sumptibus curat; superlaudabilis est qui de suo sanguine conficit medicinam. (Hugo cardin., *in Luc.* c. XIX.)

3. — COMPARAISONS.

Medicus qui affectus ignorat et tamen medicatur, similis est cæco qui viam ignorat et baculo tentat. (Thriverius, *in Apopht.*, 112.)

Mancus est medicus qui solam rationem aut experientiam habet. (Id., *ibid.*)

Ut Deus sic medicus ab omnibus postremo cognoscuntur; etenim non nisi in extrema necessitate coluntur. (Id., *ibid.*, 137.)

Sicut malum medicum expertus, etiam bono timet se committere; ita erat valetudo animæ. (S. Augustin., *L. Confess.*, l. VI, c. 4.)

Oportet medicum quasi prophetam esse; ut non solum de præsentibus, sed etiam de præteritis et futuris possit judicare. (Hugo a S. Victore, *de Animæ medicina*, c. 9.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Charité. Il visitait les pauvres et leur prodiguait gratuitement les secours de son art.

Foi magnanime. Il n'estimait rien de grand que d'être chrétien.

Noblesse d'ame. Il sut garder à la cour sa dignité et son élévation d'âme sans s'avilir par des bassesses.

Résignation et détachement. Il se résigna à la perte de ses biens et quitta la cour pour ne plus servir que Dieu, et fit les pauvres ses héritiers.

—

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

DES MÉDECINS DU CORPS ET DE L'AME.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er point. — leur but est identique.

Subdivisions : Il a pour objet : 1. La conservation de la santé. — 2. La prévention des maladies. — 3. Leur guérison.

2e point. — leur fin est différente.

Subdivisions : 1. L'un conserve la vie pour le temps. — 2. L'autre garde la vie pour l'éternité.

—

IIe PLAN.

PROVIDENCE DE DIEU A L'ÉGARD DES MALADIES.

(Le même.)

1er point. — maladies du corps.

Subdivisions : 1. Dieu en a mis les remèdes dans la nature. — 2. Il les guérit par les médecins, qui ne sont que ses instruments.

2e point. — maladies de l'ame.

Subdivisions : 1. La religion en fournit les remèdes. — 2. Ses ministres en sont les dispensateurs.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

S. Grégoire de Nazianze. — In Oper.
Hermant. — Vies de saint Basile et de saint Grégoire.
Bollandus. — Acta Sanctor.

7. MARTYROLOGE. — SS. Victorin, Victor, Nicephore, Claudien, Dioscore, Sérapion et Papias, mm. — SS. Donat, Juste, Hérène, mm. — S. Félix, pape. — S. Tharase, év. — S. Césaire, c. — S. Robert d'Abruscelle, ab. — S. Gerlaud, év. — SS. Avertan et Romée, relig. — Sainte Adeltrade, v. et abbesse.

---

26 février. — SAINT PORPHYRE, évêque,

PÈLERIN A JERUSALEM (L'AN 420).

—

VIE DE SAINT PORPHYRE.

Saint Porphyre, évêque de Gaza, naquit à Thessalonique en Macédoine, d'une famille noble et riche, qui le fit élever avec soin dans l'étude des belles-lettres et dans la piété. Le désir de se consacrer uniquement à Dieu dans la solitude, lui fit quitter ses amis et sa patrie, en 378, à l'âge de vingt-cinq ans. Il choisit pour le lieu de sa retraite le célèbre désert de Scété en Egypte. Après y avoir passé cinq ans dans tous les exercices de la vie monastique, il alla visiter les lieux saints, à Jérusalem, et s'enferma ensuite dans une caverne auprès du Jourdain. Sa santé se trouvant épuisée par diverses maladies, il fut obligé de sortir de sa caverne, après cinq ans de solitude, et se fit conduire à Jérusalem. Là, faible et chancelant, appuyé sur un bâton, il visitait chaque jour les lieux consacrés par l'accomplissement des mystères de la rédemption. Marc, originaire d'Asie, qui depuis écrivit la vie de Porphyre, étant arrivé dans ce temps-là à Jérusalem, le vit assidûment aller à l'église de la Résurrection et aux autres oratoires, participant tous les jours à la table mystique. c'est-à-dire à l'Eucharistie, et paraissant ne rien souffrir, ou

plutôt souffrant dans un corps étranger. Une seule chose l'inquiétait : c'est qu'il n'avait point encore vendu son bien pour le distribuer aux pauvres. Marc fut chargé d'aller à Thessalonique pour faire cette vente. Il revint à Jérusalem, rapportant au saint la valeur de quatre mille cinq cents pièces d'or et d'autres effets précieux. Porphyre, charmé de voir son disciple de retour, l'embrassa tendrement. Le saint se portait bien alors; il ne restait sur son corps aucune trace de sa première faiblesse, et Marc pouvait à peine s'imaginer que ce fût la même personne.

Porphyre distribua tout ce qu'il reçut de son disciple aux pauvres de la Palestine et de l'Egypte. Il oublia ses propres besoins et se vit bientôt réduit à n'avoir que son travail pour vivre. Il apprit à faire des tentes. Marc, qui s'était attaché inviolablement à lui, gagnait à copier des livres plus qu'il ne lui en fallait pour subsister. Il voulut engager son maître à partager le produit de son travail; mais Porphyre lui dit avec saint Paul, que *celui qui ne travaillait point ne devait point manger.*

L'évêque de Jérusalem voulut attacher Porphyre au service des autels; il l'ordonna prêtre malgré lui et lui confia, en 393, le soin de garder la croix du Sauveur. Le saint avait alors quarante ans. Pour avoir changé d'état, il n'en fut pas moins austère dans sa manière de vivre. Toute sa nourriture consistait en un peu de pain bis, qu'il mangeait avec des herbes cuites. Il mêlait un peu de vin avec l'eau qu'il buvait, à cause de la faiblesse de son estomac. Les dimanches et les fêtes, il se permettait l'usage de l'huile et du fromage; et il mangeait ce jour-là à midi, au lieu que les autres jours il attendait que le soleil fût couché pour prendre son repas.

L'évêque de Gaza étant mort en 396, le clergé et le peuple de cette ville s'adressèrent à Jean, archevêque de Césarée, leur métropolitain, pour lui demander un pasteur. Jean écrivit au patriarche de Jérusalem pour le prier de lui envoyer Porphyre, prétextant d'avoir besoin de le consulter sur quelques passages de l'Ecriture sainte. Le patriarche consentit à son départ, mais à condition qu'il reviendrait dans sept jours. Il lui ordonna donc de se rendre à Césarée. Le saint obéit; il pria longtemps devant la vraie croix, les yeux baignés de larmes; il la mit ensuite dans son étui d'or, qu'il ferma, et en porta les clefs au patriarche qui lui donna sa bénédiction; le lendemain il partit avec Marc et Barochas, ses disciples. Il fut, malgré sa résistance et ses larmes, ordonné évêque de Gaza par l'archevêque de Césarée, et prit de suite la route de son diocèse, où il arriva très-fatigué : les païens, instruits de son passage, avaient gâté et embarrassé les chemins au point de les rendre presque impraticables. Il y avait à Gaza des temples consacrés au Soleil, à Vénus, à Apollon, à Proserpine, à Hécate, à la Fortune et à Marnas. Déjà Porphyre avait opéré un grand nombre de conversions, lorsqu'il obtint de Théodose II, par l'intervention de saint Chrysostôme et le crédit d'Eudoxie, que les idoles et leurs temples seraient renversés. Le Marnion ou temple de Marnas, qui était le principal, brûla pendant plusieurs jours. On fit dans les maisons une exacte recherche des idoles qui furent brisées et jetées dans des lieux immondes. Les livres des païens furent consumés par les flammes. On bâtit sur les ruines du temple de Marnas une église magnifique, qui fut appelée *Eudoxienne*, parce que l'impératrice Eudoxie en avait fourni le dessin et l'avait fait construire à ses frais. Cette princesse envoya de Constantinople des marbres et trente colonnes d'un grand prix. Les fondements de cette église furent jetés en 403, et cinq ans après, le jour de Pâques, Porphyre en fit la dédicace.

Il passa le reste de sa vie dans les fonctions du saint ministère, ayant la consolation de voir diminuer chaque jour le nombre des idolâtres. Il mourut à l'âge d'environ soixante-sept ans, le 26 février 420 Il est honoré le même jour par les grecs et les latins. Sa vie a été écrite, avec une grande fidélité, par Marc, son disciple. Il y a dans la Bibliothèque impériale, à Paris, une *Vie manuscrite de saint Porphyre*, en grec, qui n'a jamais été traduite, et qui paraît n'être qu'un abrégé de la précédente.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PORPHYRE.

TEXTE : *Jam non estis hospites et advenæ.*
(Ephes., II, 19.)

Nous ne sommes ici-bas que des pèlerins et des étrangers; nous ne faisons que passer sur la terre; nous allons au ciel qui est notre véritable patrie. Cette pensée a été traduite d'une manière sensible et pratique par les pèlerinages. Ce voyage que le chrétien fait vers un sanctuaire, sans s'arrêter en chemin, en priant depuis le lieu de son départ jusqu'à celui qu'il visite, est bien l'image du voyage que nous faisons, que nous devons faire en priant, en étant uni à Dieu, depuis notre berceau où il commence, jusqu'à notre lit de mort où il finit. Les saints ont toujours affectionné les pèlerinages et ils n'ont pas peu servi à leur sanctification. Il en est peu qui en aient autant fait que saint Porphyre et jamais personne n'en tira un plus grand profit spirituel.

De nos jours, M. F., on fait encore des pèlerinages; mais hélas! au lieu d'y glorifier Dieu, on l'y offense; au lieu d'honorer les saints, on outrage leur mémoire; au lieu de se sanctifier, on s'y perd. Pourquoi? parce qu'on ne les fait plus chrétiennement. Il faut examiner aujourd'hui, sous l'invocation d'un grand pèlerin, cette grave question des pèlerinages, Je partage ainsi mon discours : *But des pèlerinages;* première considération; *manière de les faire chrétiennement*, deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — BUT DES PÈLERINAGES.

Saint Porphyre, élevé dans la piété et dans l'étude des belles-lettres, quitta ses amis et sa patrie a l'âge de vingt-cinq ans (378) pour aller servir Dieu dans un désert d'Egypte. Après y avoir passé cinq ans, il visita très-fréquemment les lieux saints jusqu'au moment où la Providence le plaça sur le siége épiscopal de Gaza. Pourquoi faisait-il ces nombreux pèlerinages? Ah! il connaissait fort bien le but d'un pèlerinage chrétien. Il cherchait à glorifier Dieu, à se sanctifier lui-même, à édifier les autres. Quiconque a un autre but, ne connaît pas pourquoi l'Eglise recommande cette pratique.

L'Eglise a toujours aimé et encouragé les pèlerinages faits dans les sentiments de piété sincère. On doit savoir avant tout que l'Eglise est ennemie de ces pèlerinages que l'on entreprend par vanité, par hypocrisie, pour satisfaire une vaine curiosité ou des passions pires encore. Le pèlerinage chrétien est un voyage destiné à honorer Dieu, la sainte Vierge ou quelque saint dans un lieu plus particulièrement vénéré. Le chrétien y voit l'image de ce court passage sur la terre qu'on appelle la vie, et qui doit finir par cet éternel séjour du ciel promis à ceux qui ont marché dans la voie de la justice et de la sainteté. Quelquefois aussi c'est une pénitence qu'un pécheur s'impose volontairement pour réparer devant Dieu les fautes de sa vie passée. Alors surtout, il s'humilie devant le Seigneur d'avoir fait tant de pas et de démarches coupables, et il offre à Dieu toutes les fatigues de cette pieuse pérégrination. Ainsi on vit un jour saint Porphyre malade monter péniblement les degrés d'une chapelle; un frère, nommé Marc, voulut lui offrir son bras pour le soutenir. « Non, répondit le saint, laissez-moi, je vous prie; comme je ne viens ici que dans l'espérance d'obtenir le pardon de mes péchés, il n'est pas juste que l'on m'aide. La peine que j'ai à monter ces degrés servira peut-être à me rendre Dieu propice. » Pour sanctifier ses pèlerinages, il communiait chaque jour, même avant d'être prêtre; il donnait aux pauvres tout son riche patrimoine. Aussi Dieu lui accorda-t-il la guérison soudaine et complète d'une longue et incurable maladie. Devenu saint avant d'être appelé à sanctifier les autres, il dut les grâces les plus signalées aux ferventes prières et aux saintes fatigues qui accompagnaient ses pèlerinages. Ainsi glorifier Dieu, honorer ses saints, se sanctifier soi-même, édifier les autres, tel est le noble but, le seul but chrétien que l'on doit se proposer en faisant des pèlerinages.

Mais que voit-on de nos jours? Beaucoup de tièdes chrétiens méprisent cette

pratique et ridiculisent ceux qui les accomplissent encore. D'autres font peut-être plus mal encore : ils visitent certains lieux, sanctuaires, églises ou chapelles; mais ils n'y vont pas pour Dieu, ni pour les saints, ni pour leur propre salut. Les uns y vont par curiosité, les autres par ostentation; les autres, pour acheter ou pour vendre, plusieurs pour y faire des rencontres dangereuses et s'y livrer à des réjouissances profanes et coupables; quelques-uns s'y trouvent sans même savoir pourquoi. Ce sont là des abus scandaleux qu'il faut redresser; nous allons donc indiquer comment doit se faire un pèlerinage chrétien.

IIe CONSIDÉRATION. — MANIÈRE DE FAIRE LES PÈLERINAGES CHRÉTIENNEMENT.

Pour retirer quelque fruit spirituel d'un pèlerinage, il faut considérer ce que l'on doit faire avant, pendant et après le pèlerinage : 1° Avant de l'entreprendre il faut bien se rendre compte des vrais motifs qui nous y porteut; se demander : est-ce pour Dieu, pour mon âme, pour tel saint que je vais me mettre en route? Si la réponse est négative, l'entreprise est jugée, il faut y renoncer ou rectifier son intention, la surnaturaliser, la rendre pure et sainte, offrir à Dieu toutes les fatigues du voyage, puis partir dans les sentiments que l'on voudrait avoir en partant pour l'éternité, ce grand voyage que tous nous ferons un jour; 2° sanctifié ainsi par une intention droite, le pèlerinage s'accomplira plus facilement de même. Durant le voyage que faut-il faire? être un vrai pèlerin : s'occuper de Dieu, de saintes pensées, méditer, prier, adorer le saint Sacrement dans les sanctuaires des lieux où l'on passe; saluer les croix que l'on rencontre, s'y arrêter un instant pour prier devant le Sauveur crucifié et lui offrir, à cette station, la partie du chemin que l'on a parcouru. Loin donc du pèlerin toute conversation profane, inutile, dissipée; loin de lui ces dangereuses réunions de personnes de différent sexe, qui perdent souvent bien des âmes, scandalisent les innocents et encouragent le vice. Soyez donc chrétiens pendant vos pèlerinages. Êtes-vous arrivés au but, ne vous contentez pas d'une simple visite, d'une prière faite dans le sanctuaire que vous visitez; mais, s'il est possible, recevez-y la sainte communion, qui achèvera de sanctifier la journée; enfin, 3°, au retour, il ne faut pas oublier le but d'un pèlerinage et perdre ainsi tout le fruit du pieux voyage.

En y allant on priait, au retour on n'y pense plus; on se livre à toutes sortes d'excès : l'intempérance, l'impudicité, des paroles déshonnêtes, des actions infâmes scandalisent le long du chemin bien plus que n'ont édifié la piété fausse et routinière de la première moitié. Pour bien achever ce qu'on a bien commencé, il faut, comme en y allant, retourner en priant, en s'occupant de Dieu ét de saintes pensées.

Ainsi accompli, un pèlerinage porte de bons fruits dans une âme : Dieu récompense souvent par des grâces signalées une fatigue supportée pour son amour. L'histoire rapporte des milliers d'exemples de cette approbation de Dieu pour ces pratiques religieuses. Les saints l'ont éprouvé dans leur vie parce qu'ils commençaient, continuaient et finissaient leurs pèlerinages dans la seule vue de plaire à Dieu, d'honorer la Vierge des vierges, d'invoquer les saints et d'obtenir par leur intercession quelque faveur particulière du ciel. Saint Porphyre a ainsi beaucoup voyagé pour Dieu ; il a condamné par son exemple ces tristes chrétiens qui, par leur conduite scandaleuse, sont cause des attaques des impies contre les pèlerinages les plus chrétiens. Dieu compte généreusement la moindre action que nous faisons pour lui; mais il faut avant tout que le cœur soit pur en la faisant; qu'elle s'accomplisse dans la seule vue de lui plaire et qu'elle ne soit profanée par aucun péché. Ainsi des pèlerinages qui ne sanctifient que ceux qui les font saintement et rendent pires ceux qui les font mal. Donc, M, F., point de pèlerinages, ou des pèlerinages saintement accomplis. C'est la règle. Si nous la suivons, Dieu saura nous en récompenser, quand viendra le jour où il faudra entreprendre le grand voyage du temps dans l'éternité.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Profectus inde Abraham in terram australem, habitavit inter Cades et Sur, et peregrinatus est in Geraris. (Gen., xx, 1.)

Dies peregrinationis meæ centum triginta annorum sunt, parvi et mali. (Id., XLVII, 4.)

Advenam non constristabis, neque affliges eum; advenæ enim et ipse fuistis in terra Ægypti. (Exod., XXII, 21.)

Nouveau Testament. — Peregrini et hospites sunt super terram. (Hebr., XI, 14.)

Fideliter facis quidquid operaris in fratres et hoc in perigrinos. (II Joan., 5.)

2. — SS. PÈRES.

Non Hierosolymis fuisse, sed Hierosolymis bene vixisse laudandum est; quia et de Hierosolymis et de Britannia æqualiter patet aula cœlestis. (S. Hieron., *Ep.* 13 *ad Paulin.*)

Peregrinatio est vita præsens, et qui suspirat ad patriam ei tormentum est peregrinationis locus, etiamsi blandus esse videatur. (S. Gregor. Magn., *in Registr.*, l. IX, *indict.* 4.)

Quam dulce est peregrinis post multam longi itineris fatigationem, post plurima terræ marisque pericula, ibi tandem quiescere, ubi et agnoscitur suum Dominum quievisse. (S. Bernard., *Serm. ad Milites templi*, c. 11.)

Multi de terra sancta redeunt et negligendo et male vivendo præmium amittunt. (Id., *Serm.* 13 *Dominica oct. Paschæ.*)

3. — COMPARAISONS.

Qui multum peregrinantur, raro sanctificantur. (Thom. a Kemp., *de Imit. Chr.*, l. I, c. 23 *sect.* 41.)

Non pedum passibus, sed desideriis quæritur Deus. (S. Bernard., *Serm.* 84 *in Cant.*)

Qnanto magis colligis animum tuum ad Deum quærendum, tanto magis ipse compellatur a propria misericordia atque benignitate ut veniat ad te et refocillet (S. Macarius., *Hom.* 31.)

Peregrinus quo tendat, considerat; longitudinem itineris autem metitur; necessaria victui secum portat; quam minimum potest se onerat; baculum gerit; pretiosis vestibus non induitur; bonæ societati se conjungit; non retrahitur a transitoriis; per pericula se fidelibus commendat; timore et suspicione non caret; amore patriæ laborem tolerat; sua non multis ostendit; divitem se non prædicat; de fine itineris semper loquitur, cogitat, ad illum suspirat. (Hugo a S. Victore, *de Proprietate*, l. IV, c. 14.)

4.—VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Amour pour les lieux saints. Après avoir passé cinq ans dans les exercices de la vie monastique il alla visiter les lieux saints, et s'enferma ensuite dans une caverne à Jérusalem.

Dévotion envers les mystères de la Passion. Faible et chancelant, appuyé sur un bâton, il visitait chaque jour les lieux consacrés par l'accomplissement des mystères de la Rédemption.

Charité. Il distribua tous ses biens aux pauvres pour ne vivre que de son travail.

Zèle apostolique. Etabli évêque de Gaza il y ruina les temples des idoles et convertit tous les païens à la foi chrétienne.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

DES LIEUX SAINTS.

(Par M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — DU RESPECT DES CHRÉTIENS POUR LES LIEUX SAINTS.

Subdivisions : 1. Dans la primitive Eglise. — 2. Au moyen âge. — 3. De nos jours.

2e POINT. — SOURCES DE CE RESPECT.

Subdivisions : 1. Souvenirs des circonstances de la vie de Jésus-Christ. — 2. Souvenirs des circonstances de sa Passion, de sa résurrection et de son ascension.

IIe PLAN.

DES PÈLERINAGES.

(Le même.)

1er POINT. — ORIGINE ET PRATIQUE DES PÈLERINAGES.

Subdivisions : 1. Origine antique. — 2. Pratique incessante dans tous les siècles.

2e POINT. — DES DIVERS PÈLERINAGES.

Subdivisions : Trois sortes de pèlerinages : 1. Aux lieux saints à Jérusalem. — 2. Aux sanctuaires de la Mère de Dieu. — 3. Aux tombeaux des martyrs et des saints.

3e POINT. — DEVOIRS DES PÈLERINS.

Subdivisions : 1. Se proposer un but pieux. — 2. Se conduire saintement pendant le voyage. — 3. Accomplir fidèlement ses dévotions dans le sanctuaire vénéré. — 4. Edifier partout son prochain. — 5. Prendre de saintes résolutions et les accomplir.

—

6. — ENCOMIA.

1. ÆGER, SACRA HIEROSOLYMÆ LOCA QUOTIDIE INVISIT.

Porphyrus quanquam langor gravis occupat artus,
Sacra solo repens ardet abire loca.
At Christi cum fixa solo vestigia lustrat,
Quamvis serpat humi, carpit ad astra viam.

2. PRECIBUS SUIS PLUVIAM IMPETRAT.

Dura recusabant fœcundum sidera rorem,
Et longua urebat Sirius arva siti;
Cum novus Elias emolliit æthera nutu,
Cœlestesque sua voce reclusit aquas.
Gens addicta diis, veteres mora nulla tenebras
Horruit, et Christo nomen amica dedit.
Sic pluvia irriguis segetes dum contulit arvis
Divinam messem protulit alma polo.

(FASTI SACRI.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

CHASTELAIN. — Calendrier des Saints.
TILLEMONT. — Mém. eccles.
FLEURY. — Histoire eccl.

—

8. MARTYROLOGE. — S. Nestor, év. et m. — SS. Papias, Diodore, Conon et Claudien, id. — SS. Fortunat, Félix et vingt-sept autres martyrs. — S. Alexandre, év. — S. Faustinien, id. — S. Porphyre, id. — S. André, id. — S. Victor, c. — SS. Eblade et Agricole, év. — Sainte Edigne, v.

27 février. — SAINT GÉLASE, comédien.

VIE DE SAINT GELASE.

Saint Gélase était comédien de profession et idolâtre, par conséquent dénué de toutes les vertus chrétiennes. Mais Dieu qui voulait faire admirer sa toute-puissance, remplit Gélase de sa grâce dans l'action même où il ne devait point la recevoir. Un jour qu'il jouait avec sa troupe une pièce où on tournait en dérision la religion chrétienne, ayant été désigné pour le rôle du baptisé, il fut jeté dans un grand bassin plein d'eau, en présence de tous les spectateurs. Aux applaudissements, et aux rires qu'excita cette criminelle bouffonnerie succéda bientôt l'étonnement. Frappé d'une illumination soudaine d'en haut, Gélase en sortant du bassin se présenta radieux sur la scène, vêtu de la robe nuptiale des catéchumènes en criant et protestant qu'il était chrétien, qu'il ne voulait point achever la comédie, qu'il se repentait d'avoir contribué pour sa part à profaner les mystères sacrés de la vraie religion. Les spectateurs n'en pouvaient croire ce qu'ils entendaient et pensaient que l'acteur ne voulait que mieux jouer son rôle en employant un tel langage; puis voyant à l'attitude, à la fermeté, aux protestations réitérées de Gélase qu'il n'y avait dans ses paroles aucune feinte, ils se levèrent furieux, le traînèrent hors du théâtre et l'assomèrent à coups de pierres, l'an 297.

—

PANÉGYRIQUE DE SAINT GELASE.

TEXTE : *Custodivit illum ab inimicis, et a seductoribus tutavit illum.* (Sap., x, 12.)

Dieu trouve des serviteurs dans toutes les conditions de la vie ; il n'est dans la société humaine aucune condition où sa grâce ne pénètre pour changer et sanctifier les âmes de bonne volonté. Nous en avons dans saint Gélase un frappant exemple. Engagé dans la dangereuse profession de comédien, il entendit un jour la voix de Dieu qui lui parlait au cœur; il eut le bonheur de céder à sa miséricordieuse invitation : il quitta tout ce vain bruit pour ne songer plus qu'au salut de son âme et il devint un grand saint : *Custodivit illum....* Il avait compris tout le mal que font aux âmes ces représentations du théâtre où Dieu, la religion, la morale sont si souvent outragés de la manière la plus effrontée. Or, M. F. de nos jours, plus que jamais, les âmes se perdent dans ces écoles de corruption. On entend même des chrétiens qui prétendent en nier les désastreuses conséquences. Il faut les éclairer en face de ce saint qui, par son exemple, a condamné cette scandaleuse profession. Je vais donc vous expliquer : *Les dangers des spectacles*, première considération ; *la conduite à tenir à cet égard,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — DANGERS DES SPECTACLES.

M. C. F., autrefois, quand la société était plus chrétienne que de nos jours, on vit circuler dans le monde des hommes dont la profession consistait à représenter devant un public plein de foi les mystères les plus touchants de la religion : la naissance, la vie, la passion, la mort de Jésus-Christ ou la vie des saints les plus populaires. Ce n'était point là un mal tant que l'on traitait ces choses avec tout le respect qui leur est dû. Au contraire, les chrétiens y trouvaient de salutaires leçons; les âmes étaient instruites, édifiées, consolées, encouragées au bien par la vive représentation de ces grandes scènes de la religion. Mais plus tard les passions s'y mêlèrent, et profanèrent les divins mystères de la foi : l'impiété des uns, la corruption des autres, les exigences d'une société avide de spectacles profanes, introduisirent sur la scène des représentations indignes de la religion : l'Eglise dut s'élever avec force contre ce honteux mélange du sacré et du profane. Les spectacles, dont l'origine avait été si pure, continuèrent et devinrent de jour en jour plus profanes et plus corrompus. Aujourd'hui le mal est devenu tellement profond qu'on ne le connaît plus; il est devenu tellement à la mode que l'on trouve presque étrange quand le ministre de Dieu ose le signaler et l'accuser comme une des grandes sources de la corruption de la société actuelle. Un moment de réflexion, M. F., et vous en jugerez par vous-mêmes. Que dit-on, que fait-on dans ces représentations du théâtre? D'abord la plupart de ceux qui composent les pièces qu'on y joue sont ou des ennemis déclarés de la religion catholique, ou des hommes dont les mœurs sont un scandale public. Leurs écrits sont encore pires que leurs auteurs : ils s'y peignent eux-mêmes avec trop de fidélité et, connaissant les goûts et les passions de ceux qui viennent les entendre, ils les flattent en leur parlant le langage de l'impiété et des passions les plus honteuses. D'autre part, ceux qui jouent ces pièces sont connus comme des êtres sans foi, sans conscience, sans mœurs : hommes tarés, femmes perdues de vices, voilà ce que vous y trouvez, et s'il s'y rencontre une âme honnête, elle s'y perd bientôt ou elle quitte cette triste profession à l'exemple de saint Gélase.

Aussi voyez ce qui s'y passe : les mystères les plus sacrés de votre foi y sont tournés en ridicule ; la vertu y est traitée comme une faiblesse ou comme une folie ; le vice y est glorifié, vanté, proposé pour exemple. L'esprit s'y corrompt par les idées fausses, hérétiques, paradoxales qui y sont produites comme des vérités ; le cœur s'y corrompt par les scènes scandaleuses qui y sont représentées et qui donnent toujours raison au vice et tort à la vertu. Pendant que les sentiments les

plus coupables sont éveillés dans les cœurs, les yeux, les oreilles ne voient et n'entendent que des objets propres à favoriser les passions les plus infâmes et bientôt l'âme est envahie par le vice, l'esprit égaré, le cœur corrompu, la volonté pour le bien anéanti. Le monde est plein des victimes de cette grande école de la corruption actuelle, et voilà pourquoi l'Eglise n'a jamais cessé et ne cessera jamais de tonner et de lancer ses foudres contre les auteurs et les complices de ces scandales.

IIe CONSIDÉRATION. — CONDUITE DES CHRÉTIENS A L'ÉGARD DES SPECTACLES.

Que faire donc, M. F., pour échapper aux dangers du spectacle? Dieu lui-même semble avoir voulu nous indiquer le plus efficace remède contre ce mal, en disant : « Celui qui aime le danger y périra. » (Eccli., III, 28.) Le meilleur et le plus facile remède contre les ravages du théâtre, c'est donc de le fuir. Mais j'entends souvent, même des personnes chrétiennes, qui ont quelque peine à croire à ces dangers et plus de peine encore à s'en éloigner. Elles objectent même les paroles de quelques saints qui semblent en permettre la fréquentation. M. F., soyons de bon compte ; pour qui ces saints ont-ils écrit? Il s'agissait ou de personnes qui ne comprenaient pas assez le danger du spectacle et qui n'y eussent pas renoncé facilement à une époque où les représentations étaient moins scandaleuses qu'aujourd'hui; et alors ces saints, ne pouvant pas y faire renoncer, cherchaient à en diminuer le danger par leurs salutaires conseils. Ou bien il s'agissait de personnes auxquelles leur position, des exigences impérieuses, des circonstances particulières ne permettaient pas facilement de renoncer aux spectacles, et alors, encore une fois, leurs directeurs, ne pouvant pas les en éloigner et couper le mal à sa racine, tâchaient de les prémunir contre le danger, en attendant qu'elles eussent la liberté de suivre de meilleurs conseils. Mais en tous cas, M. F., examinez de près les difficiles conditions qui sont exigées pour que l'on puisse sans danger et sans péché assister au théâtre, et vous verrez qu'il est mille fois plus facile d'y renoncer que de le fréquenter innocemment. Je dirai aussi à ces personnes auxquelles des circonstances spéciales font une espèce de nécessité d'y assister : examinez devant Dieu vos forces et vos faiblesses; voyez ce qui est exigé de vous pour aller au feu sans en être atteint ; et si ensuite vous pouvez me rassurer sur votre compte et me garantir que vous en sortirez aussi purs, aussi forts dans la foi, aussi honnêtes que vous y étiez entrés, je vous dirai : « Le danger n'existe pas encore pour vous, bien qu'il ne tardera pas à venir. »

Ecoutons plutôt, M. F., la voix de Jésus-Christ qui nous dit : « Si votre main vous scandalise, coupez-la; car il vaut mieux entrer avec une main dans la vie éternelle, qu'avec deux dans les enfers... Si votre œil vous scandalise, rejetez-le loin de vous, mieux vaut entrer dans le royaume de Dieu avec un œil, qu'avec deux dans l'abîme du feu. » (Marc., IX, 42-46.) Ecoutons la voix maternelle de l'Église qui connaît mieux que nous ce qui peut nous perdre et qui a toujours condamné et maudit les spectacles en défendant à ses enfants de les fréquenter. Imitons l'exemple des saints qu'on ne trouve jamais dans cette société-là, ou qui la quittent dès que la grâce vient à les éclairer. Enfin, M. F., écoutez la voix de votre pasteur et de votre père qui vous aime trop sincèrement pour ne pas vous crier sans cesse : prenez garde, voilà un ennemi! De cette manière on pourra aussi dire un jour de l'âme fidèle : *Custodivit...*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

SUR LES SPECTACLES.

Ancien Testament. — Nunquam cum ludentibus imiscui me. (Tob., III, 17.)

Beatus vir qui non respexit in vanitates et insanias falsas. (Ps. XXXIX, 5.)

Cum saltatrice ne assiduus sis. (Eccli., IX, 4.)

Post concupiscentias tuas non eas. (Id., XVIII, 30.)

Recedite de medio Babylonis. (Is., L, 8.)

Nouveau Testament. — Væ vobis qui ridetis. (Luc., VI, 25.)

Væ vobis qui saturati estis! (Id., *ibid.*)

Quem enim fructum habuistis tunc in illis in quibus nunc erubescitis? (Rom., VI, 21.)

Gaudete in Domino. (Philip., IV, 4.)

2. — SS. PÈRES.

Magna iniquitate pleni sunt hi cœtus, et occasio conventus causa est turpitudinis cum viri et feminæ permixtim conveniunt alter ad alterum spectaculum. (S. Clem. Alex., *Pædag.*, l. III, c. 1.)

Tragædiæ et comediæ scelerum et libidinum actrices cruentæ, lascivæ et impiæ. (Tertull., *de Spectaculis*, c. 15.)

Quæ pudica fortasse ad spectaculum matrona processerat, de spectaculo revertitur impudica. (S. Cyprian., *Ep. ad Donat.*)

In his spectaculis deposita verecundia audacior aliquis fit ad crimina, discit facere dum consuescit videre. (Id., *de Spectac.*)

Rapiebant ne spectacula theatrica plena imaginibus miseriarum mearum et fomitibus ignis mei. (S. August., *Confess.* l. III, c. 2.)

Spectare vis ? esto spectaculum. (Id., *in Ps.* XXXIX.)

3. — COMPARAISONS.

Qui tetigerit picem inquinabitur ab ea. (Prov., XIII, 1.)

Lata et spatiosa est via quæ ducit ad perditionem. (Matth., VII, 13.)

Non diligamus visibilia spectacula, ne ab ipsa veritate aberrando et amando umbras in tenebris projiciamur. (S. Augustin., *de Vera Relig.*, c. 55.)

Multi a sepeliendi officio redeuntes, balneum intrarunt, a theatris autem recedentes nec gemuerunt, nec lacrymam ullam effuderunt. (S. Chrysost., *Hom.* 35 *in Matth.*)

Ut admonet Socrates : cavendum est ab iis eduliis quæ illicerent ad edendum etiam non esurientes, et a potu qui ad bibendum invitaret etiam non sitientes; sic fugienda sunt spectacula, sermonesque qui pelliciunt sui desiderio eos ad quos nihil attinet. (Plutarch., *in Moral.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Foi courageuse. Il se déclare chrétien sur le théâtre même en présence de tous les spectateurs.

Fidélité a la grace. Il fut dès cet instant fidèle aux inspirations de la grâce.

Constance. Il subit le martyre avec un admirable héroïsme.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

DES SPECTACLES.

(Le P. Soanen.)

1er point. — La religion condamne la plupart des spectacles.

Subdivisions : Comme opposés : 1. Aux promesses du baptême. — 2. Aux prescriptions de l'Eglise. — 3. A l'esprit du christianisme.

2e point. — Funestes effets des spectacles.

Subdivisions : 1. Ils altèrent la foi. — 2. Ils gâtent l'esprit. — 3. Ils corrompent le cœur.

—

IIe PLAN.

NATURE DES SPECTACLES.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er point. — De leur inutilité.

Subdivisions : On n'en retire aucun avantage : 1. Quant au fond, qui n'est qu'une fiction vaine.

— 2. Quant à la forme, qui est fausse ou exagérée.

2e POINT. — DE LEUR DANGER.

Subdivisions : 1. Par rapport à la religion. — 2. Par rapport aux mœurs.

3e POINT. — DU SCANDALE DE LEUR FRÉQUENTATION.

Subdivisions : En y allant on fournit le prétexte de faire mal : 1. Aux acteurs. — 2. Aux auteurs. — 3. Aux spectateurs.

6. MARTYROLOGE. — SS. Alexandre, Abonde, Antigone et Fortunat, mm. — S. Julien, m. — SS. Basile et Procope, mm. — S. Baldomer, c. — Sainte Honorine, v. et m. — S. Eucher, év. — S. Jean de Corze, ab. — S. Gélase, coméd. — S. Thalelée, erm. — S. Garmier, serrurier.

28 février. — LES QUARANTE MARTYRS

DE LA PESTE D'ALEXANDRIE.

(ANNÉES 261, 262 ET 263.)

VIE DE CES SAINTS MARTYRS.

On trouve dans l'histoire les tableaux les plus effrayants de la peste qui dépeupla une grande partie de l'empire romain depuis l'an 249 jusqu'à l'an 262. A Rome, elle emporta jusqu'à cinq mille personnes en un seul jour. Mais ce fut à Alexandrie qu'elle exerça ses plus horribles ravages. Saint Denis, évêque de cette ville, fait, dans Eusèbe, le récit de la sédition qui arma ses habitants les uns contre les autres. La fureur de la guerre civile alla si loin, qu'on ne voyait partout que trouble, confusion et carnage. Il eût été moins dangereux, dit le saint, de passer d'Orient en Occident, que d'un quartier de la ville à l'autre. A ce premier fléau succéda la peste la plus violente. Il n'y avait pas une seule maison qui ne comptât quelque victime. De toutes parts on n'entendait que cris et que gémissements. L'image de la mort était peinte sur tous les visages. La corruption des cadavres restés sans sépulture, propageait la contagion. Les vents, loin de purifier l'air, l'imprégnaient des vapeurs infectes du Nil. La crainte éloignait les païens de leurs parents et de leurs amis; à peine les voyaient-ils frappés, qu'ils les abandonnaient sans secours ; ils les jetaient mourants dans les rues, et refusaient la sépulture à ceux qui ne vivaient plus; mais les chrétiens montrèrent en cette occasion ce que peut la charité. Ceux qui, pendant la persécution de Dèce, de Gallus et de Valérien, avaient été obligés de se cacher, de tenir leurs assemblées dans les déserts, ou sur des vaisseaux exposés à la fureur des vagues; ceux qui n'avaient pu offrir les saints mystères que dans des prisons ou dans des lieux souterrains, accoururent au secours des pestiférés; on les vit dévouer généreusement leur vie, fermer la bouche et les yeux aux morts, les emporter sur leurs épaules pour leur rendre les derniers devoirs. Plusieurs furent victimes de leur charité; mais ils laissaient en mourant de fidèles imitateurs, qui, succombant à leur tour, étaient remplacés par d'autres. « C'est ainsi, ajoute saint Denis, que les plus pieux de nos prêtres, de nos diacres, et même de nos laïques, ont terminé leur vie, et il est hors de doute que ce genre de mort ne diffère en rien du martyre. » Il est dit dans le *Martyrologe romain*, que les chrétiens morts au service des pestiférés d'Alexandrie, sont honorés comme martyrs, par une coutume que la piété des fidèles a introduite.

PANÉGYRIQUE

DES QUARANTE MARTYRS DE LA PESTE D'ALEXANDRIE.

TEXTE : *Reddidit justis mercedem laborum suorum, et deduxit illos in via mirabili.* (Sap., x, 17.)

Jésus-Christ, en fondant son Eglise, lui a laissé pour caractère distinctif cette charité du prochain que l'on cherche en vain ailleurs. En effet, parmi les hérétiques qui, dans le cours des siècles, se sont détachés de la vraie Eglise, vous entendrez de beaux discours sur l'amour du prochain ; mais dans la pratique que de haines, de divisions et de querelles ! le cœur et le dévouement chrétien ont disparu dans les sectes dissidentes. L'Eglise catholique seule montre par milliers ces âmes généreuses qui savent se sacrifier pour leurs frères. A elle seule a été accordée cette charité fraternelle que les païens mêmes ne pouvaient s'empêcher d'admirer en disant : Voyez comme ils s'aiment et sont prêts à mourir les uns pour les autres ! Ce spectacle, la ville d'Alexandrie l'a vu et l'Eglise a conservé le souvenir édifiant de quarante de ses nobles enfants qui, durant une peste furieuse, ont donné leur vie pour leurs frères. Instruisons-nous à cette grande école du dévouement; développons ces deux pensées : *Nature du dévouement chrétien,* première considération ; *dévouement des quarante martyrs,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — NATURE DU DÉVOUEMENT CHRÉTIEN.

Il ne faut pas confondre, M. F., la divine charité avec la philanthropie humaine. La charité qui vient de Dieu est une vertu qui a son principe, ses motifs et sa fin dans le ciel, fait agir le chrétien dans la seule vue de plaire à Dieu : il se donne, il se sacrifie, il meurt, s'il le faut, pour son frère parce que Dieu a dit : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même à cause de moi. » De même que j'ai donné ma vie pour vous, ainsi vous donnerez la vôtre pour vos frères... c'est à ce signe que l'on vous reconnaîtra pour mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres.» Mais la bienfaisance humaine n'est que l'effet d'un cœur sensible et compatissant qui soulage bien le prochain dans son malheur; mais qui ne va pas jusqu'à sacrifier la santé et la vie pour le malheureux. La philanthropie vient de l'homme et ne voit que l'homme, elle n'élève pas ses pensées plus haut que la sphère étroite des vertus humaines; souvent même elle n'a d'autre mobile que l'égoïsme, la vanité, les louanges du monde ou une sensibilité purement naturelle que l'on rencontre parfois même chez les êtres sans raison, quand l'un de leur espèce souffre et se plaint. Tel est l'abîme qui sépare le dévouement chrétien du dévouement purement humain. D'autre part, voyez ce qu'ils donnent l'un et l'autre. La charité est le don de soi-même au prochain : elle donne son intelligence pour instruire les ignorants; elle donne son cœur pour aimer, non en paroles, mais en vérité, comme des frères, les pauvres, les malheureux, les malades, les déshérités de ce monde ; elle donne sa liberté pour ne vivre plus que pour veiller au chevet de ceux qui souffrent ; elle donne la fortune, la santé, et jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le prochain ; bien plus, saint Paul désirait devenir anathème, c'est-à-dire un objet de malédiction pour sauver l'âme de ses frères ! L'âme charitable donne donc tout ce qu'elle a de plus cher, elle se donne elle-même pour son prochain, parce qu'elle a le regard tourné vers l'éternité, d'où elle attend sa récompense ; parce qu'elle regarde, comme fait Dieu, ce qu'elle fait au moindre de ses frères ; parce qu'elle dit : Donner aux hommes, c'est prêter à Dieu qui rend tout au centuple.

Mais la bienfaisance humaine ne se donne pas elle-même : elle donne quelques instants d'une journée dont souvent elle ne sait que faire ; elle jette au pauvre quelques pièces de monnaie, un vêtement dont on n'a pas besoin : elle donne de son bien, de son superflu ; mais elle recule, elle discute, elle hésite, se trouble et se retire quand le malheur d'autrui lui crie : Il faut mourir ! Dieu n'a point de ré-

compense pour ce qui n'est pas donné pour son amour : ceux qui donnent à cause du monde, n'ont à attendre que la vaine récompense du monde.

IIe CONSIDÉRATION. — DÉVOUEMENT DES QUARANTE MARTYRS.

C'est ce que les saints comprenaient admirablement : ce qu'ils faisaient, ils ne voulaient le faire que pour Dieu seul et voilà pourquoi ils estimaient même que le sacrifice de leur vie était peu de chose quand elle était donnée à Dieu dans la personne de ses enfants.

Ainsi voyez ces martyrs d'Alexandrie. Une peste affreuse y éclata vers 261 : des milliers de victimes tombaient sans rencontrer une main amie pour leur fermer les yeux.

Les païens saisis d'effroi à la vue du terrible fléau, n'avaient aucune pitié des leurs : ils les jetaient à demi-morts dans les rues et ne leur accordaient pas même les honneurs de la sépulture. La grande ville était remplie de chrétiens et de païens. Bientôt on vit un frappant contraste entre la conduite des uns et des autres. On vit ces chrétiens qu'on avait traqués peu auparavant comme des bêtes fauves, poursuivis et massacrés ; on les vit accourir au secours des pestiférés ; les soigner avec une adresse maternelle, remuer la couche des païens comme celle des chrétiens, les porter en terre quand ils n'avaient pu les sauver par leurs soins et prier encore sur leur tombe. Prêtres, diacres, laïques, hommes et femmes, rivalisaient de zèle dans cette périlleuse circonstance. Ils se disaient : « Nous sommes entre les mains de Dieu, et le tourment de la mort n'atteindra pas notre âme : *Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis.* (Sap., III.) Dieu, qui voulait donner un illustre exemple aux païens, permit que quarante de ces généreux chrétiens fussent victimes de leur charité. La piété reconnaissante des fidèles les a honorés comme martyrs, et l'Eglise en a toujours célébré avec amour la mémoire si pleine d'encouragement pour nous.

Chose étonnante ! comme si ce grand exemple dût se perpétuer dans la ville d'Alexandrie, on le voit se renouveler encore de nos jours. Tombée depuis des siècles entre les mains des Turcs, ennemis du nom chrétien, cette grande ville, quand la peste la visite, trouve encore dans son sein de courageux chrétiens qui se sacrifient pour eux comme les anciens martyrs. Il s'y trouve un couvent de moines franciscains : l'épidémie se déclare-t-elle, aussitôt les Pères se réunissent ; on jette le sort, et celui qu'il désigne part à la recherche des malades ; s'il meurt, un autre le remplace ; et ainsi on a vu parfois mourir au service des pestiférés tous les religieux du couvent. Ce sont aussi des martyrs de la charité, comme aussi des anges de la miséricorde, les sœurs de la Charité, qui ne vivent et ne meurent que pour les malades qu'elles soignent par amour pour Jésus-Christ : *Reddidit justis mercedem laborum suorum...*

M. F., voilà l'Evangile, voilà le chef-d'œuvre de l'Eglise dont vous êtes aussi les enfants. La charité ne vous demande pas votre santé, votre vie, votre fortune ; mais vous devez cependant à vos frères malades aide et secours ; vous en avez toujours près de vous auxquels vous devez la charité : faites-leur au moins l'aumône d'une visite affectueuse, d'une parole consolante, d'une petite prière, de quelque nourriture, de quelque remède qui les soulage. Dieu vous rendra au centuple ce léger service, et vous conduira par la voie admirable de la charité jusque dans ses tabernacles éternels.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de ces Saints. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Tobias sepeliebat corpora eorum. (Tob., I, 12.)

Extendens manum percutiam te et populum tuum peste, peribisque de terra. (Exod., IX, 15.)

Gladio et fame et peste consumam eos. (Jerem., XIV, 12.)

Tertia pars tuî peste morietur. (Ezech., V, 12.)

Nouveau Testament. — Consurget enim gens in gentem et regnum in regnum, et erunt pestilentiæ et fames et terræ motus per loca. (Matth., XXIV, 7.)

Venite, benedicti Patris mei : infirmus eram et visitastis me. (Id., XXV, 35.)

Placeo mihi in infirmitatibus. (II Cor., XII, 10.)

2. — SS. PÈRES.

Famem et pestilentiam et bestias pessimas et quidquid aliud malorum sustinemus in seculo, propter nostra venire peccata manifestum est. (S. Hieron., l. II *in Ezech.*)

Nos urit Dominus ut curet; tentat ut liberet; vexat ut salvet. (Id., *Ep.* 8 *ad amicum.*)

Martyres non facit pœna, sed causa. (S. Augustin., *in Ps.* CXXX.)

Fili, si ploras, sub patre plora; quod pateris unde plangis, medicina est. (Id., *in Ps.* CII.)

Opere est demonstranda dilectio ne sit infructuosa nominis appellatio. (Id., *Tract.* 75 *in Joan.*)

Nulla re ex omnibus perinde ac misericordia Deus colitur; quoniam nihil aliud tam peculiare est Deo quam misericordia. (S. Gregor. Naz., *Orat.* 17 *de Paupert.*)

Duplex martyrium : unum succumbere gladiis inimicorum, alterum in infirmitatibus et adversitatibus in animo patientiam custodire. (S. Euseb. Cæsar., *Ep. ad Damas., pap. de Morte D. Hieron.*)

Si morbo cum perfecta patientia moriaris, martyr perfectus eris. (S. J. Chrysost., *Orat.* 5 *adv Judæos.*)

3. — COMPARAISONS.

Sicut ignis, sine oleo non ardet in lampade, sic ignis caritatis sine oleo misericordiæ non ardet in corde. (S. Bonav., *in Diœta*, tit. 7, c. 11.)

Sicut panis cum omni cibo sumitur; ita caritas cum omni opere debet esse. (Id., *Serm.* 14, *Dom.* XVII *post Pentec.*)

Sicut mensa inops est sine pane, ita opus inops est sine caritate. (Id., *in Ps.* XL.)

Phœnix mortua generat, sic martyr caritatis. (S. Cyrill., *in Apol.*, c. 21.)

Cinamomum contritum plus infamat, sic christianus caritate contritus. (Id., *ibid.*)

Non solum in mari, aut in bello, sed etiam in lecto et prope lectum apparet virtus. (S. Laurent. Justin., *de Patientia.*, c. 4.)

4. — VERTUS DE CES SAINTS.

Résignation. Ils acceptèrent avec résignation les maux qui affligeaient Alexandrie.

Charité. Tandis que les païens fuyaient et abandonnaient les pestiférés, ils accouraient auprès d'eux et leur prodiguaient leurs soins.

Service des pestiférés. Ils les visitaient, ils demeuraient auprès d'eux, ils les pansaient pour l'amour de Jésus-Christ.

Dévouement héroïque. Après avoir soutenu dans leurs bras les corps de leurs frères mourants, après les avoir lavés et ensevelis, ils mouraient eux-mêmes de la même maladie.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CES SAINTS.

Ier PLAN.

DES FLÉAUX.

(Le cardinal Giraud.)

Texte : *Auxilium meum a Domino, qui fecit cœlum et terram.* (Ps. CXX, 2.)

1er POINT. — TOUT FLÉAU EST UN CHATIMENT ET UN AVERTISSEMENT.

Subdivisions : 1. Châtiment du péché. — 2. Avertissement pour nous ramener au bien.

2e POINT. — DES DEUX PRÉSERVATIFS DES FLÉAUX.

Subdivisions : 1. La pénitence. — 2. La prière.

—

IIe PLAN.

DES ÉPIDÉMIES.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — DE LEURS CAUSES.

Subdivisions : 1. Nos péchés. — 2. Notre rébellion envers Dieu.

2e POINT. — CONDUITE DES VRAIS CHRÉTIENS DANS LES ÉPIDÉMIES.

Subdivisions : 1. Conduite des saints martyrs d'Alexandrie et des fidèles de tous les âges. — 2. Imitation de cette conduite.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

EUSÈBE.	— Histoire ecclésiast.
TILLEMONT.	— Mémoires ecclés.
BOLLANDUS.	— Acta Sanct.

—

7. MARTYROLOGE. — SS. Macaire, Rufin, Juste et Théophile, mm. — SS. Céréale, Pupule et Sérapion, id. — Plusieurs saints prêtres, diacres et autres d'Alexandrie. — S. Romain, ab. — S. Protère, év.

1er mars. — SAINT AUBIN, évêque d'Angers.

VIE DE SAINT AUBIN.

Saint Aubin, évêque d'Angers, sortait d'une famille noble et ancienne, qui s'était établie en Bretagne, mais qui était originaire d'Angleterre. Il se retira dans le monastère de Cincillac, nommé ensuite Tintillant, aux environs d'Angers. Il portait au plus haut degré l'amour de la prière et de la mortification des sens. Tous les frères le regardaient avec vénération : aussi l'élurent-ils abbé en 504. Il avait alors trente-cinq ans. Il gouvernait son monastère depuis vingt-cinq ans, lorsqu'il fut élevé sur le siége d'Angers. Il travailla aussitôt efficacement à rétablir la discipline ecclésiastique. Il mérita le respect des peuples et des rois. Ce fut par ses soins que le concile tenu à Orléans, en 538, remit en vigueur le trentième canon du concile d'Espagne, qui proscrivait, comme incestueux, les mariages contractés au premier et au second degré de consanguinité ou d'affinité. Ce saint évêque, qui alliait la fermeté à la douceur, et qui, suivant ses historiens, fut honoré du don des miracles, mourut le 1er mars 549, à l'âge de quatre-vingt-un ans. En 556, son corps fut levé de terre, et enchâssé par saint Germain de Paris, en présence d'une asemblée d'évêques, au nombre desquels était Eutrope, successeur du saint. La plus grande partie de ses reliques est encore à Angers; on les a conservées, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, dans la célèbre abbaye de Saint-Aubin, fondée par le roi Childebert.

PANEGYRIQUE DE SAINT AUBIN.

TEXTE : *Sapientiam ipsorum narrent populi, et laudem eorum nuntiet Ecclesia.* (Eccli., XLIV, 15.)

Les saints ne cherchent point les vaines louanges des hommes. Uniquement occupés de Dieu, ils ne connaissent d'autre gloire que celle de le servir. Le monde, avec tous ses honneurs, ses plaisirs et ses richesses, ne les tente guère : leur pensée, leur cœur, leur conversation sont au ciel où est leur trésor. Et cependant, chose éton-

nante, malgré leur humilité et leur amour de l'obscurité, ils survivent dans les annales de l'histoire, et dans le souvenir respectueux des peuples et dans la vénération de l'Eglise, à tous les héros du monde : le Sage le prévoyait déjà, quand il disait : « Que les peuples racontent leur sagesse et que l'Eglise publie leur louange ! »

M. F., saint Aubin est un de ces hommes dont le souvenir a traversé les siècles : voilà plus de treize cents ans qu'il a quitté la terre et son nom est encore grand parmi les peuples et plus grand encore dans l'Eglise.

Ah ! c'est qu'il n'y a rien de grand, rien de vrai, rien de durable comme la vie sainte, pure et féconde des serviteurs de Dieu : il les glorifie au ciel et il semble qu'un rayon de cette gloire céleste retombe sur la terre pour y durer toujours. Il faut regarder de près ces illustres modèles de la vie chrétienne et se former à cette école de la vertu. Méditons les deux parties de la vie de saint Aubin : *Sa vie de religieux*, première considération ; *sa vie d'évêque*, deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — SA VIE RELIGIEUSE.

Dès son jeune âge, Aubin montra un goût prononcé pour la solitude et pour ces vertus humbles et obscures qui semblent devoir rester à jamais le secret de Dieu seul. Sorti d'une famille originaire d'Angleterre, mais établie en Bretagne, il y trouva la noblesse du nom, l'ancienneté de l'origine, la fortune et la considération. Mais qu'était-ce que tout cela aux yeux d'un enfant que Dieu comblait de ses grâces dès son berceau? Au sein même de cette famille, et à un âge où l'on n'a communément de goût que pour les plaisirs, il travaillait sans cesse à détacher son cœur des choses créées, pour en consacrer à Dieu toutes les affections.

Pour rendre ce détachement plus complet encore, il se retira dans le monastère de Cincillac, nommé plus tard Tintillant, aux environs d'Angers. Dès lors voilà un homme qui n'aspirait plus qu'à la plus haute perfection. Amour de la prière, veilles, mortification des sens, obéissance la plus scrupuleuse, telle est son unique occupation pendant vingt-cinq ans. Mais une si haute vertu, en frappant de respect tous ses frères, ne pouvait pas rester sous le boisseau. N'ayant encore que trente-cinq ans (504), il fut élu abbé du monastère. L'autorité de l'exemple et sa douce fermeté ranimèrent le zèle des âmes faibles et tièdes et confirmèrent dans les voies de la perfection celles qui y marchaient déjà. Bientôt Dieu l'appellera sur un plus vaste théâtre, ne voulant pas que ses grâces restent enfouies dans l'obscurité d'une cellule ou d'un monastère.

Arrêtons-nous ici un instant, M. C. F. N'est-il pas vrai; souvent nous refusons notre cœur à Dieu tant que le monde a de quoi nous amuser et nous satisfaire? Dans notre aveugle ingratitude nous osons dire : Quel dommage de sacrifier ses plus belles années sur l'autel, ou dans la solitude, ou sous le voile religieux, ou dans l'obscurité d'une vie retirée du bruit des passions humaines ! Nous plaignons peut-être ceux qui le font, et, pour notre part, nous ne nous donnons à Dieu que quand le monde ne veut plus de nous ou que le dégoût nous éloigne de lui : ainsi nous n'apportons plus à Dieu que les restes d'un cœur que le monde a flétri, ravagé, deshonoré peut-être ! Ah ! ce n'est pas ainsi qu'il faut servir le meilleur des maîtres. Admirons et imitons saint Aubin qui a donné à Dieu son enfance, sa jeunesse, son âge mûr, sa vieillesse et n'a pas cru trop faire pour un Dieu si magnifique dans ses récompenses.

IIe CONSIDÉRATION. — SA VIE D'ÉVÊQUE.

Mais voici que la voix du peuple jointe à celle de l'Eglise s'élève ferme et exigeante, pour proclamer que cet humble abbé est digne de figurer aux premiers rangs de la hiérarchie ecclésiastique. Aubin l'apprend; son humilité se révolte; il entreprend de renverser ce projet ; mais tout est inutile : Dieu le veut, il faut céder à sa sainte volonté. Voilà ce qu'il a fallu lui dire pour vaincre ses scrupules et les objections que lui fournissait sa profonde humilité. Il fut élu évêque d'Angers.

Peuple et clergé avaient raison. La suite le prouva. Le saint prélat se voua tout

entier à son troupeau; son cœur de père et sa main de chef de cette Eglise, encouragèrent la vertu, intimidèrent le vice, répandirent la ferveur dans tout son diocèse. Ses austérités restèrent les mêmes que jadis dans son monastère; son humilité semblait augmenter avec les faveurs du ciel. Dieu lui accorda, dès son vivant le don des miracles; mais en même temps il lui fit la grâce de se regarder comme le dernier des hommes : il voulait même que les autres eussent de lui cette même idée. Enfin plein de jours et de bonnes œuvres, il expira au milieu de son troupeau régénéré, le 1er mars 540, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

M. F., voilà une vie digne du ciel! Que nous sommes loin de ces grands exemples? Que penser de nous quand nous voyons tant d'humilité unie à tant de noblesse et de grandeur. Hélas! nous, si petits, si misérables, si remplis de vices honteux, nous sommes si pleins de vanité et d'orgueil! Le moindre mot, la moindre contradiction, un signe, un geste, nous irritent et nous rendent le pardon difficile. Ah! jugeons-nous selon le jugement de Dieu; oublions les vains avantages que le monde estime et cherchons la seule gloire qu'il reconnaisse et qu'il récompense, et qui consiste à l'aimer et à le servir tous les jours de notre vie; de le faire roi de nos pensées, de nos affections, de notre vie entière. Que l'on puisse dire de nous : *Christus vincit, Christus imperat, Christus regnat.* Oui, qu'il règne sur nous ici-bas pour que nous puissions un jour régner avec lui dans sa gloire.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Elegi eum ex omnibus tribubus Israel mihi in sacerdotem. (I Reg., II, 28.)

Docebo vos viam bonam et rectam. (Id., XII, 23.)

Dabo vobis pastores juxta cor meum. (Jerem., III, 15.)

Nouveau Testament. — Beati servi quos invenerit vigilantes. (Luc., XII, 37.)

Oves illum sequuntur, quia sciunt vocem ejus. (Joan., X, 4.)

Argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina. (II Tim., IV, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Si illa quæ bases sunt et fundamenta totius regularis disciplinæ non fuerint observata totum corruat ædificium necesse est. (S. Cypr., *Sessione* 25.)

Tunica corporis Christi disciplina Ecclesiæ est; qui extra disciplinam est, alienus est a corpore Christi. (S. Augustin., *de* 12 *Abusion.*, c. 11.)

Disciplina magistra est religionis, magistra veræ pietatis. (Id., *de bono Discipl.*)

Omnes in domo disciplinæ sumus, sed multi nolunt habere disciplinam. (Id., *de Discipl. Christi*, c. 1.)

Qui in catholicis regulis non acquiescit, iste in corde suo negat Deum. (Cassiodor., *in Ps.* LII.)

3. — COMPARAISONS.

1. Sæpe lignum rectum creditur si ad regulam non ducatur; sed cum regulæ jungitur, per quantam fortitudinem tumescere invenitur. (S. Gregor. Magn., l. V. *Moral.*)

2. Nulli sacerdotum liceat canones ignorare, nec quidquam facere quod possit Patrum regulis obviare; et quamvis non teneantur scire omnes subtilitates juris, canones tamen communes obligantes, et ad suum officium spectantes, ignorare sine culpa non potest. (S. Antonin., *in Summa*, p. 3.)

3. Fuit Albinus ecclesiasticæ disciplinæ vindex sicut Chrysostomus, minister verbi sicut S. Paulus, oraculum Spiritus sancti sicut S. Petrus. (*Ex diversis.*)

Columna Ecclesiæ, regula paupertatis, informator ac propugnator canonicæ disciplinæ, gemma pontificum. (*Ibid.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Détachement. Dès sa jeunesse il se détacha de toutes les choses de la terre pour se donner entièrement à Dieu.

Charité. Totus alendis pauperibus, tuendis civibus, ægris visitandis, captivis redimendis incubuit. (*Brev. Paris. et Andegav.*)

Zèle pour la discipline de l'Eglise : Ecclesiasticæ disciplinæ vindex fuit acerrimus, adeo ut nec precibus, nec minis potentiorum moveretur. (*Ibid.*)

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — DES CANONS DE L'ÉGLISE.

Subdivisions : 1. Leur vénérable antiquité. — 2. Leur utilité.

2e POINT. — ZÈLE DE SAINT AUBIN A LES FAIRE OBSERVER.

Subdivisions : 1. Dans leur généralité. — 2. Dans le cas spécial des mariages.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — VERTUS DE SAINT AUBIN AVANT SON ÉLÉVATION A L'ÉPISCOPAT.

2e POINT. — VERTUS DE SAINT AUBIN DURANT SON ÉPISCOPAT.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

Saint Aubin est un modèle : 1° de détachement; 2° de zèle; 3° de charité.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

La Vie de saint Aubin a été écrite par Fortunat, évêque de Poitiers; Grégoire de Tours en parle dans son ouvrage : *De Gloria Confess.*, c. 96. Les notes d'Henschénius sur cette Vie sont excellentes.

Tous les hagiographes rapportent cette Vie.

Il y a en France beaucoup d'églises, de monastères et de villages qui portent le nom de Saint-Aubin.

—

7. MARTYROLOGE. — A Rome deux cent soixante martyrs. — SS. Léon, Donat, Abondance, Nicéphore et neuf autres martyrs. — SS. Adrien et Hermès, mm. — Sainte Eudocie, m. — Sainte Antonine, id. — S. Guilbert, év. — S. Aubin, id. — S. Siviard, ab. — Transl. de S. Herculan, év. et m. — S. Léon, év. — SS. Githée, Félix, Unucule, Janvier, mm. — S. Gervin, ab. — Le B. Roger, év.

2 mars. — SAINT SIMPLICE, pape.

VIE DE SAINT SIMPLICE.

Saint Simplice était natif de Tibur, aujourd'hui Tivoli, dans la Campagne de Rome. Son père, nommé Castin, appartenait à une famille dans laquelle la probité la plus exacte et le zèle le plus ardent pour la religion semblaient héréditaires. Simplice fut élevé avec soin dans la crainte de Dieu et dans la pratique de toutes les vertus. La solidité de son esprit, la douceur de son naturel, son penchant pour le bien, son amour pour les sciences, dit l'auteur vénitien de la *Vie des Papes*, firent honneur à son éducation, le rendirent le jeune homme le plus accompli de son temps et l'ornement du clergé de l'Eglise de Rome.

Il y fut reçu avec un applaudissement universel. Remarquable par la régularité de ses mœurs et par sa haute piété, il se distingua bientôt par son savoir. Simplice ne devint pas seulement l'admiration de tout le clergé, il en fut bientôt une des plus éclatantes lumières. On ne parlait dans Rome que de son rare mérite, lorsque le saint-siége vint à vaquer par la mort de saint Hilaire. On délibéra peu sur le choix du successeur. Simplice fut élevé à cette suprême dignité d'une commune voix; sacré le 5 mars de l'an 467, toute la chrétienté sut bientôt qu'on ne pouvait pas choisir un souverain pontife qui méritât davantage de l'être.

A la vérité, si jamais l'Eglise eut besoin d'un pasteur vigilant et zélé, d'un pape saint et savant, d'un chef capable de s'opposer avec vigueur à tous les plus formidables efforts de l'hérésie, ce fut dans ce temps de calamité, où l'erreur, soutenue de la puissance séculaire, semblait avoir inondé comme un torrent impétueux tout le monde chrétien.

Odoacre, maître de l'Italie, était arien. Les Vandales qui régnaient dans l'Afrique, et les Goths en Espagne et dans les Gaules, étaient plongés dans les mêmes erreurs. Les rois de France et d'Angleterre étaient encore dans les ténèbres du paganisme. L'empereur Zénon, et le tyran Basilisque en Orient, favorisaient ouvertement les eutychiens, et l'ambition des patriarches y faisait encore plus de mal que l'hérésie. Tel était le pitoyable état de l'Eglise par tout l'univers, lorsque saint Simplice monta sur le saint-siége.

Ses premiers soins furent de faire refleurir la pureté des mœurs dans le clergé, de livrer la guerre à l'erreur, et de réprimer la tumultueuse ambition de ceux qui troublaient l'Eglise.

L'austérité de sa vie répondait à sa haute sainteté. Peu de religieux dans les cloîtres, peu de solitaires dans les déserts qui exerçassent sur soi avec plus de dureté les rigueurs de la pénitence.

Cependant, ayant appris que plusieurs prélats d'Orient favorisaient l'eutychianisme, il assembla un concile à Rome, où il prononça anathème à Eutychès, à Dioscore d'Alexandrie et à Timothée Elure. Il obligea l'empereur Zénon de casser tous les édits faits par Basilisque contre la foi orthodoxe, de chasser d'Antioche Pierre le Foulon, et sept ou huit autres prélats eutychiens qui troublaient le repos de l'Eglise.

Saint Simplice, toujours plus attentif aux besoins du troupeau, écrivit une belle lettre à l'empereur Basilisque, l'exhortant de suivre les exemples des empereurs Marcien et Léon, sous lesquels il avait été élevé, et de maintenir comme eux le concile de Chalcédoine.

Rien ne démontre mieux la vaste étendue du zèle et de la sollicitude pastorale de notre saint, que le détail de discipline qui paraît dans ses lettres.

Tant de soins et de travaux apostoliques usèrent sa santé. Saint Simplice, comblé de mérites et de gloire par la victoire qu'il avait remportée sur tant d'hérésies, mourut à Rome, le 10 février de l'an 483, après avoir saintement gouverné l'Eglise pendant près de douze ans. Il fit divers règlements très-utiles, entre autres le partage des revenus et biens de l'Eglise en quatre portions : la première pour l'évêque, la seconde pour les clercs, la troisième pour les bâtiments, la quatrième pour les pauvres et l'établissement des prêtres semainiers qui administraient le baptême et la pénitence dans les églises de Saint-Pierre, de Saint-Paul et de Saint-Laurent. Saint Simplice fut enseveli le 2 mars, jour auquel le *Martyrologe* marque sa fête. On garde ses reliques à Tivoli avec beaucoup de vénération, et les peuples ressentent tous les jours les effets du crédit qu'a auprès de Dieu ce saint pontife.

PANEGYRIQUE DE SAINT SIMPLICE.

TEXTE : *Ecce Satanas expetivit vos ut cribaret... Ego autem rogavi pro te.* (Luc., XXII, 32.)

Saint Simplice, un des successeurs de Pierre, a combattu toute sa vie les ennemis de l'Eglise : païens, persécuteurs, hérétiques l'ont attaqué; mais il a lutté jusqu'à la mort pour les empêcher de nuire à la pureté de la foi cathoilque, et il n'a point failli. Suivons-le dans cette voie, en examinant : *son zèle à défendre l'Eglise*, première considération. *nos devoirs à cet égard,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — SON ZÈLE A DÉFENDRE L'ÉGLISE.

Le pape saint Simplice était natif de Tibur, aujourd'hui appelé Tivoli. Avant de monter sur le siége de saint Pierre, il avait été l'ornement du clergé de Rome. Devenu le successeur de saint Hilaire (en 467), il comprit la grandeur et les difficultés de sa mission. Dans ce temps orageux, tous les ennemis semblaient s'être entendus pour fondre à la fois sur l'Italie et livrer les plus rudes assauts à la barque de Pierre. Mais Dieu qui veille sans cesse sur elle sait, dans les temps difficiles, envoyer des hommes capables de résister à la tempête. Simplice fut cet homme; il ne trembla point devant l'ennemi.

Le premier qui se présensa à lui était doublement dangereux : c'étaient les barbares : Suèves, Alains, Hérules et Goths, qui s'étaient emparés de toutes les provinces de l'empire d'Occident, et réduisirent bientôt l'Italie à n'être plus qu'un désert. Rome elle-même tomba en leur puissance. Qu'opposer à ces rudes vainqueurs? Simplice priait Dieu pour son peuple, le consolait et l'exhortait sans cesse à conserver le précieux trésor de la foi dans toute sa pureté. Mais ce qui affligeait le plus son cœur paternel, ce n'étaient pas seulement les ruines que les barbares semaient partout sur leur passage, mais le danger que courait son troupeau, dont la foi était attaquée de toutes parts. La plupart de ces barbares étaient infectés des superstitions païennes et les autres étaient des hérétiques, des partisans d'Arius. Le courageux pontife, loin de se décourager, et se confiant dans la promesse du Sauveur, tout en maintenant son peuple dans l'orthodoxie, travaillait avec un zèle infatigable à la conversion de ces hordes sauvages, et il eut le bonheur d'en gagner un grand nombre à Jésus-Christ. Ainsi il sut tirer le bien du mal et augmenter le troupeau du divin pasteur; au lieu de laisser le loup pénétrer dans la bergerie, il changea le loup en agneau.

Pendant qu'il résistait ainsi aux ennemis de l'Eglise en Occident, l'hérésie était parvenue jusque sur le trône d'Orient : les empereurs de Constantinople favorisaient ouvertement l'eutychianisme et mettaient tout en œuvre pour entraîner les âmes dans l'erreur. L'œil vigilant du suprême pasteur suivait l'ennemi et le frappa au cœur par une sentence qui parvint jusqu'au faux patriarche que l'hérésie avait placé sur le siége de Constantinople. Enfin, le fidèle serviteur, après avoir ainsi combattu pendant quinze ans que dura son pontificat, alla recevoir la récompense promise aux courageux défenseurs de la vérité (483).

IIe CONSIDÉRATION. — NOS DEVOIRS ENVERS L'EGLISE.

M. F., vous voyez que ce n'est pas d'aujourd'hui que datent les persécutions contre l'Eglise. Que de fois, dans la suite des siècles, elle a eu à subir des épreuves plus rudes que celles de nos jours : *Ecce Satanas petivit...*; mais Jésus-Christ prie sans cesse pour Pierre et pour ceux qui sont avec Pierre, pour que sa foi ne défaille point, mais qu'il confirme ses frères dans cette foi. C'est là ce qui rend l'Eglise invincible. Quelle a toujours été, après cette prière et cette assistance de Jésus-Christ, la plus grande consolation de l'Eglise et de son chef visible? c'est, M. F., la fidélité du troupeau, c'est l'union la plus intime des brebis avec le pasteur. C'est là un de nos plus pressants devoirs dans les circonstances difficiles. Ne l'oublions jamais : les orages passent, l'Eglise demeure. Malheur à ceux qui, dans un moment de terreur ou d'inconstance, quittent l'arche sainte, hors de laquelle il n'y a point de salut. Resserrons-nous donc, aujourd'hui plus que jamais, autour de nos chefs spirituels, et par eux unissons-nous au pasteur des pasteurs, au successeur de saint Pierre.

L'union fait la force, M. F.; cela est surtout vrai de l'union des âmes par la foi

et par les œuvres, Une antre obligation pour les vrais enfants de l'Eglise, c'est de prier pour son chef visible sur la terre. Voyez, quand autrefois Pierre gémissait dans les fers, à Jérusalem, les premiers chrétiens se mirent aussitôt en prières et l'épreuve fut courte : un ange vint briser les chaînes de l'apôtre et il put continuer à paître son troupeau. Agissons de même et Dieu saura amplement récompenser notre charitable prière.

Enfin, M. F., ne nous laissons point illusionner par les ruses de l'ennemi ; attachons-nous du fond de notre cœur à la colonne de toute vérité, à cette Eglise qui nous a reçu dans son sein au jour de notre baptême, et qui est chargée par Jésus-Christ de nous instruire, de nous consoler, de nous fortifier, de nous porter jusque dans le ciel, notre véritable patrie. Souvenons-nous que sur la terre cette Eglise de Dieu est et doit être une Eglise militante, et reproduire, dans les diverses phases de son existence, l'image des souffrances du Sauveur, mais aussi les triomphes de sa résurrection et de sa glorieuse ascension. Ah ! ne soyons donc pas de ceux qui imitent Hérode, Judas, Pilate, et qui seront un jour écrasés par la pierre sous laquelle ils prétendaient l'ensevelir. Soyons comme le fidèle disciple Jean, le bien-aimé et le plus affectueux des apôtres ; restons au pied de la croix, les yeux tournés vers Jésus-Christ, et nous mériterons aussi de voir un jour sa gloire, ce torrent immense et infini de délices qu'il a promis à ceux qui l'aiment et le servent fidèlement.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Exaltabit illum apud proximos suos, et in medio Ecclesiæ aperiet os ejus. (Eccli., xv, 3.)

Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates. (Dan., xii, 3.)

Nouveau Testament. — Ego sum ostium, per me si quis introierit salvabitur. (Joan., x, 7.)

Nocte et die non cessavi cum lacrymis monens unumquemque vestrum. (Act., xx, 31.)

Oportet et hæreses esse, ut et qui probati sunt, manifesti fiant in vobis. (I Cor., xi, 19.)

Hæreticum hominem, post unam et secundam correptionem devita. (Tit. iii, 10.)

2. — SS. PÈRES.

Utamur hæreticis, non ut eorum approbemus errores, sed ut catholicam disciplinam adversus eorum insidias asserentes, vigilantiores et cautiores simus, etiamsi eos ad salutem revocare non possumus. (S. Augustin., *de vera Relig.*, c. 25.)

Ecclesiæ salus in summi sacerdotis dignitate pendet. (S. Hieron., *Ep.* 12 *adv. Lucifer.*)

Quanto apostolicæ sedi ab Ecclesiis reverentia cæteris exhibetur, tanto eam in earum decet esse tuitione sollicitam. (S. Gregor. Magn., *in Regist.*, l. 1.)

Quisquis ab unitate matris Ecclesiæ sive per hæresim de Deo perversa sentiendo ; seu errore schismatis, proximum non diligendo, dividitur, caritatis ejus gratia privatur. (Id., *Moral.*, l. XVIII.)

Væ homini illi, per quem unitatis vinculum jucundum turbatur ! (S. Bernard., *Serm.* 29 *in Cant.*)

3. — COMPARAISONS.

Fuit sanctus Simplex papa, custos fidei, murus Ecclesiæ adversus hæreticos et schismaticos.

Fuit sanctus Simplex papa vere paterfamilias, propter tria, scilicet ; generans, erudiens, custodiens fidem. (Ex sancto Thom., *in Expos. ad Tit.*)

Apud hæreticos, vel schismaticos quot sectæ tot noctes, frustra per has noctes justitiæ solem quæritis. (S. Bern., *Serm.* 75 *in Cant.*)

Saint Simplice fut ce soleil pour les ariens, les eutychiens et les Orientaux qui tendaient au schisme.

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Douceur. Ce fut la vertu particulière de sa jeunesse.

Vigilance. Elle s'étendait à tout son troupeau.

Mortification. Ses austérités étaient continuelles.

Zèle. Son zèle infatigable avait trois principaux buts : 1° de rétablir la pureté des mœurs; 2° de ramener les hérétiques au vrai bercail; 3° de réprimer l'ambition de ceux qui troublaient l'Eglise.

Amour de la justice. Ses règlements sur la distribution des revenus de l'Eglise sont pleins de sagesse et d'équité.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — MAUX OCCASIONNÉS A L'ÉGLISE ET AUX PEUPLES PAR L'ARIANISME ET L'EUTYCHIANISME.

2e POINT. — EFFORTS DE SAINT SIMPLICE POUR Y REMÉDIER.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — DOUCEUR DE SAINT SIMPLICE.

2e POINT. — SON ZÈLE POUR RAMENER LES HÉRÉTIQUES ET LES SCHISMATIQUES.

3e POINT. — SAGESSE DE SON ADMINISTRATION.

—

IIIe PLAN.

1er POINT. — BIENFAITS DE L'UNITÉ.

2e POINT. — TRAVAUX DES PAPES POUR SON MAINTIEN.

3e POINT. — PART QU'Y A PRISE SAINT SIMPLICE.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Les hagiographes qui ont le mieux exposé la vie de saint Simplice sont : Evagre, Théophane, Liberat, Henschénius et D. Cellier.

—

7. MARTYROLOGE. — SS. Jovin et Basilée, mm. — Plusieurs saints martyrs. — SS. Paul, Hérocle, Secondille et Janvière, id. — SS. Luce, év., Absalon et Lorgie, mm. — S. Simplice, pape. — S. Céade, év. — S. Joave, c. — S. Weleique, pr.

3 mars. — SAINTE CUNÉGONDE, impératrice.

VIE DE SAINTE CUNÉGONDE.

Sainte Cunégonde, fille de Siffroy, ou Sigefroy, seigneur palatin du Rhin et premier comte de Luxembourg et de Heswige, vint au monde sur la fin du dixième siècle. Son éducation répondit, et à la noblesse de sa naissance, et à la piété de ses parents.

Cunégonde était trop universellement estimée pour n'être pas recherchée par les plus grands seigneurs. Ses parents l'accordèrent en mariage au duc de Bavière, saint Henri, qui, après la mort de Othon III, fut élu et proclamé roi des Romains, et couronné à Mayence le 6 juin de l'an 1002. Deux mois après, sainte Cunégonde fut couronnée reine à Paderborn, dont elle enrichit les églises par ses libéralités.

Jamais mariage ne fut mieux assorti; nul aussi ne fut plus heureux et plus chrétien. Les deux époux prévenus de ces grâces extraordinaires qui font les plus grands saints, convinrent le premier jour des noces de garder une chasteté perpétuelle, en consacrant à Dieu leur virginité. Une vertu si rare et si héroïque charma le ciel.

Saint Henri et sainte Cunégonde vécurent pendant plusieurs années dans cette

parfaite union que la charité forme, que la conformité de sentiments et de volontés nourrit, et que la piété perfectionne. Toutefois il arriva un jour que son époux se laissa prévenir sur sa vertu. Pleine de confiance en celui qui était le témoin et le protecteur de sa virginité, elle offre de se justifier et de se servir de l'épreuve du feu, selon les lois et l'usage alors du pays, pour prouver son innocence.

Dieu qui n'avait mis sa servante à une si rude épreuve que pour épurer sa vertu, et pour rendre public un si rare exemple de virginité, que l'humilité des deux saints tenait caché, déclara l'innocence de l'impératrice par un miracle. Sainte Cunégonde marcha nu-pieds sur des socs de charrue rougis au feu, sans en recevoir aucun dommage. Tout le monde connut alors le mérite de sa pureté; et l'empereur condamnant sa trop grande crédulité, n'oublia rien pour réparer l'injure que sa facilité, ou sa délicatesse trop scrupuleuse avait faite à l'honneur d'une si chaste épouse.

Relevée d'une dangereuse maladie, elle fonda un monastère de bénédictines, sous le titre de Sainte-Croix, qu'elle enrichit et qu'elle dota avec une magnificence digne d'une si grande princesse.

La mort du saint empereur, arrivée l'an 1024, fit sentir à Cunégonde la plus vive douleur; elle eut besoin de toute sa vertu pour n'en être pas accablée. N'ayant plus rien qui pût l'attacher sur la terre, elle ne soupira plus que pour la retraite.

Le jour anniversaire de la mort de son bienheureux époux, elle assembla un grand nombre de prélats dans son monastère favori de Kaffungen, pour faire la dédicace de l'église qu'elle y avait bâtie. Elle assista à la cérémonie, habillée magnifiquement et parée de tous les ornements impériaux; elle offrit en cet état sur le grand autel un morceau de la vraie croix, enchâssé dans un reliquaire de grand prix; et d'abord, après l'évangile de la messe, elle se dépouilla de la pourpre et se revêtit d'une robe fort simple de couleur brune, qu'elle avait faite de ses mains, et qui avait été bénite par les évêques. Elle se fit couper les cheveux; ensuite l'évêque de Paderborn lui mit le voile sur la tête, et lui donna l'anneau pour gage de sa parfaite consécration au divin Epoux. La cérémonie de la profession religieuse étant achevée, cette illustre reine, à la vue des grands de la cour, et d'un peuple infini qui fondait en larmes, entra dans le monastère, où elle passa les quinze dernières années de sa vie dans l'exercice des plus éminentes vertus.

Elle y vécut toujours en simple religieuse, soumise à ses sœurs, qu'elle regardait toutes comme ses supérieures.

Elle donnait à la prière ou au soin des malades tous les moments qui n'étaient point destinés à des devoirs plus essentiels. Sa douceur inaltérable, sa dévotion, sa modestie édifiaient et ranimaient toutes ses sœurs. Sa mortification était extrême; elle ne vivait presque plus que par miracle. Cependant elle ne put résister longtemps à la faiblesse où ses excessives austérités et veilles continuelles l'avaient réduite; elle reçut les derniers sacrements avec cette douce dévotion et ces consolations intérieures qui sont l'apanage des épouses de Jésus-Christ.

Quelques moments avant de rendre son esprit, elle s'aperçut qu'on préparait un drap mortuaire brodé d'or pour ses funérailles; elle fut si affligée de ce qu'on voulait la traiter comme impératrice, elle qui mourait comme elle avait vécu, en pauvre religieuse, que son visage changea tout à coup; et il ne reprit sa première sérénité qu'après qu'on lui eut promis qu'elle serait ensevelie comme une simple religieuse. Elle mourut le 3 mars de l'an 1040; son corps fut porté à Bamberg. Dieu l'honora d'abord de la gloire des miracles. Elle fut canonisée dans les formes régulières par le pape Innocent III, l'an 1200, cent soixante ans après sà mort.

PANEGYRIQUE DE SAINTE CUNEGONDE.

TEXTE : *Multæ filiæ congregaverunt divitias : tu supergressa es universas.* (Prov., XXXI, 29.)

Voici une puissante et glorieuse princesse qui a été élevée au milieu du luxe et des entraînements d'une cour séduisante et pleine de périls, et qui, néanmoins, n'a point perdu cette souveraine sagesse qui élève une âme au-dessus des plus brillantes vanités de la terre. Sainte Cunégonde, riche, puissante, adorée du monde, a vu plus haut que le monde, elle a percé à travers les passagères félicités de la vie et son âme s'est attachée de toute sa force à des biens qui ne passent point. Dans son enfance, sur le trône, sous l'humble habit de la religieuse, partout nous la trouverons la même : toujours plus grande que tout ce qui l'entoure, elle ne voit, elle ne cherche, elle ne veut que pouvoir aimer et servir son Dieu. Cette belle vie renferme de grands et touchants exemples ; méditons-la et considérons dans notre sainte : *Ses vertus d'impératrice et d'épouse,* première considération ; *ses vertus de religieuse,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — SES VERTUS D'IMPÉRATRICE ET D'ÉPOUSE.

Sainte Cunégonde était fille de Sigefroi, premier comte de Luxembourg. Elle fut élevée dès son enfance dans la plus tendre piété. Plus tard elle fut recherchée en mariage par saint Henri, duc de Bavière, qui, après la mort de l'empereur Othon III, fut élu roi des Romains et couronné à Mayence en 1002. Mais Cunégonde avait consacré son cœur et sa virginité à Dieu, avec le consentement de son futur époux, qui fit le même vœu pour lui-même. Aussitôt après le mariage, les nouveaux époux allèrent à Rome en 1014, et ils reçurent la couronne impériale des mains du pape Benoît VIII.

Quel héroïsme dans la vertu ! Ces deux saintes âmes vécurent ainsi dans la plus parfaite continence, dans l'union la plus intime, et pratiquant ensemble toutes les vertus. Le démon, jaloux de leur bonheur, essaya un moment de le troubler par une affreuse calomnie ; mais Dieu vengea l'innocence de cette sainte femme en la proclamant hautement par un prodige qui ne fit qu'augmenter le respect qu'on avait de ses vertus. Enfin Dieu l'éprouva par la perte de son saint époux, que la mort lui enleva en 1024. Elle pleura, mais sans se laisser abattre, un si digne époux. Elle pria et fit prier pour lui, sachant bien que la prière vaut mieux que les larmes pour ceux qui ne sont plus. Là finit sa vie d'impératrice ; désormais nous la trouverons ailleurs également occupée de Dieu seul, comme elle l'était sur le trône.

M. F., quels exemples de détachement, de sacrifice, de pureté et de concorde ! Qu'il était beau de voir ces deux grandes âmes, vivant ensemble comme des anges, et n'ayant d'autre amour que celui que Dieu bénit plus encore que celui qu'inspire la nature. L'amour pour Dieu dominait tous leurs sentiments, inspirait toutes leurs pensées, toute leur vie. Que cet exemple, au moins, serve à ceux qui sont engagés dans le mariage à vivre saintement dans leur état, non pas comme vivent les païens, mais comme de véritables enfants de Dieu.

IIe CONSIDÉRATION. — SES VERTUS DE RELIGIEUSE.

Mais il faut suivre notre sainte dans la solitude où Dieu l'appela après la mort de son époux. Du vivant de ce dernier, elle avait fait construire à ses frais un monastère à Kuffunghen, près de Cassel ; c'est là qu'elle voulut aller finir ses jours. Encore sur le trône, elle avait épuisé ses trésors et son patrimoine à fonder des évêchés, à bâtir des monastères, à décorer des églises et soulager la misère des pauvres ; mais cela ne suffisait pas encore à son désir de se détacher entièrement des biens du monde. Elle embrassa donc la pauvreté évangélique, afin de n'avoir

plus pour partage que Dieu seul. Elle déposa solennellement l'habit impérial pour se revêtir d'une robe fort pauvre; se fit couper les cheveux, reçut le voile et l'anneau pour gage de la fidélité qu'elle venait de promettre à son divin époux. La voilà donc libre et détachée de tout, oubliant avec bonheur sa dignité d'autrefois, et ne voulant plus d'autre gloire que celle d'être une des plus humbles servantes du Seigneur.

Dans sa chère solitude, son humilité se montra tout entière; elle ne craignait rien tant que les démonstrations qui pouvaient rappeler son ancienne splendeur, ne voulant être regardée que comme la dernière des sœurs de la communauté. Cette profonde humilité se montra surtout à sa dernière heure. Couchée sur un rude cilice, elle s'aperçut qu'on préparait un drap mortuaire brodé en or pour l'ensevelir; à cette vue elle changea de couleur et ordonna par signe qu'on l'ôtât. On lui promit de l'enterrer avec son habit de religieuse. Sur cette assurance, elle se tranquillisa, mourut avec joie le 3 mars 1040, et fut inhumée à Bamberg où reposent ses reliques.

Telle fut la fin heureuse de cette noble et héroïque femme que l'Eglise vous propose aujourd'hui comme modèle. Ainsi, dans la même vie, l'enfance, la jeunesse, les personnes engagées dans le mariage, celles qui vivent en communauté, tous trouvent de grands exemples à suivre. M. F., de nos jours où les âmes sont si fort attachées à la terre, où les passions les plus viles font tant de ravages dans le monde, où le toit domestique est si souvent déshonoré, on ne comprend plus guère de si hautes vertus. On s'étonne étrangement de voir, à côté d'un saint empereur, une impératrice qui, après son veuvage, descend des marches du trône dans une pauvre cellule, pour oublier plus facilement les vanités du monde et n'aimer plus que Dieu seul. Comment expliquer un pareil sacrifice ! Ah ! M. F., quand la foi est vive, quand un cœur est pur, rempli d'amour pour Dieu, tout ce qui passe n'a plus de valeur ; il n'y a plus qu'une grande chose, c'est d'y vivre pour Dieu et pour cette âme qui doit régner éternellement avec lui dans le ciel. Voilà l'Evangile ; voilà, dans sa perfection, l'accomplissement du grand précepte : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice ; le reste vous sera donné par surcroît. »

M. F., profitons de ces exemples pour rendre notre vie meilleure, plus pure, plus détachée et plus féconde en bonnes œuvres.

MATERIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de la Sainte. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Omnis gloria filiæ regis ab intus. (Ps. XLIV, 14.)

Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam. (Id., CXIII, 9.)

Per me principes imperant et potentes decernunt justitiam. (Prov., VIII, 15.)

Non glorietur fortis in fortitudine sua, non glorietur dives in divitiis suis; sed in hoc glorietur, qui gloriatur, scire et nosse me. (Jerem., IX, 3.)

Nouveau Testament. — Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est. (Joan., VIII, 45.)

Servi inutiles sumus, quod debuimus facere, fecimus. (Luc., XVII, 10.)

Quid habes quod non accepisti ? Si autem accepisti, quid gloriaris, quasi non acceperis? (I Cor., IV, 7.)

2. — SS. PÈRES.

Porro honoris esse negligentem, maximo labore indiget magnæ philosophiæ, et animæ cujusdam angelicæ, et quæ ipsum verticem cardinis cœlestis attigerit, certum argumentum. (S. Chrysost., *Hom.* 2 *ad Tit.*)

Fugiendo gloriam Paula merebatur quæ virtutem quasi umbra sequitur et appe-

titores sui fugiens, sequitur contemptores. (S. Hieron., *in Vita sanctæ Paulæ.*)

Qui pro virtute quam agit humanos favores desiderat, rem magni pretii, vili pretio, venalem portat. (S. Gregor., *Moral.*, l. VIII.)

Tibi enim unde gloria, putrido, pulvis, tibi unde? De vitæ sanctitate? Sed Spiritus est qui sanctificat; de prodigiis? Sed virtute Dei, non manu tua fiunt. (S. Bernard., *Serm.* 13 *in Cant.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Solis profecto partes sunt illustrare radiis orbem; principis vero virtus est egenorum misereri. Hæc fuit S. Cunegondis. (Aogat. diac., *de Offic. regis.*)

2. Princeps quid aliud est quam medicus reipublicæ? (S. Bern., *in Moral.*)

3. Bonus princeps non alio animo debet esse in suos cives quam bonus paterfamilias in suos domesticos. (*Ibid.*)

4. Ut sol non alius est pauperi, alius diviti, sed omnibus communis, ita princeps personam spectare non debet sed rem. (Erasm., *Apoph.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

Dévotion envers la sainte Vierge. Elle reçut cette tendre dévotion avec le lait de sa mère.

Virginité. Exemple admirable! Elle garda sa virginité même dans les liens du mariage.

Charité. Elle se livrait continuellement à toutes les œuvres de miséricorde.

Patience. Elle supporta avec courage les maux que lui suscitèrent la médisance et la calomnie.

Mépris des grandeurs. Elle quitta le trône pour une cellule.

Mortification. Ses prières, ses jeûnes, ses austérités étaient sans exemple.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

(Par M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — DEVOIRS DES IMPÉRATRICES, DES REINES ET DES PERSONNES RICHES.

2e POINT. — COMMENT SAINTE CUNÉGONDE LES A REMPLIS.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — PRINCIPES SUR LES GRANDEURS.

Subdivisions : 1. Faux principes des peuples non chrétiens. — 2. Vrais principes de notre religion sur ce sujet.

2e POINT. — SAINTE CUNÉGONDE LES MIT EN PRATIQUE.

Subdivisions : 1. Dans sa vie publique. — 2. Dans sa vie privée.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — SAINTE CUNÉGONDE, IMPÉRATRICE.

2e POINT. — SAINTE CUNÉGONDE, VIERGE.

3e POINT. — SAINTE CUNÉGONDE, VIERGE ET RELIGIEUSE.

6. — ENCOMIA SANCTÆ KUNEGONDÆ.

1. CONJUX, VIRGINITATEM SERVAT.

Augusto sociata fuit Kunegonda marito,
Nupta tamen vixit dissociata toro;
At qui sponsorum disjunxit corpora cælebs,
Diviso mentes corpore junxit hymen.

2. ARDENTES VOMERES NUDIS PEDIBUS ILLÆSA CALCAT.

Ignitas impune terit Kunegonda favillas,
Et candens ferrum virgine calce premit.
Virgineas nam flammas nives ubi territa sensit,
Protinus agnato fugit ab igne calor.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

La vie de cette illustre sainte a été écrite par un chanoine de Bamberg, vers l'an 1152. Henschenius l'expose longuement dans une dissertation préliminaire. La plupart des hagiographes l'ont reproduite.

8. MARTYROLOGE. — SS. Marin et Astère, mm. — SS. Hermitère et Chelidoine, id. — SS. Félix, Luciole, Fortunat et Marne, id. — SS. Cléonique, Eutrope et Basilique, id. — S. Titien, év. — Sainte Cunégonde, impér. — S. Guinole, c. — S. Caluppan, moine. — S. Alain, ab — Sainte Camille, v.

4 mars. — SAINT CASIMIR, prince de Pologne.

(L'AN 1483.)

VIE DE SAINT CASIMIR.

Saint Casimir fut le troisième de treize enfants que Casimir III, roi de Pologne, eut d'Elisabeth d'Autriche, fille de l'empereur Albert II. Cette princesse, qui avait beaucoup de vertu, mourut en 1505; Casimir naquit le 5 octobre 1458. Il eut pour précepteur Jean Dlugloss, dit Longin, chanoine de Cracovie, homme qui joignait à de vastes connaissances une grande piété. On vit Casimir, à la fleur de son âge, se livrer avec ardeur à la prière et aux pratiques de la mortification. Il avait en horreur le luxe et la mollesse qui règnent à la cour des rois. Il portait un cilice sous ces habits, qui étaient toujours fort simples. Souvent il couchait sur la terre nue, et passait une grande partie de la nuit à prier. La passion et les souffrances de Jésus-Christ étaient le sujet le plus ordinaire de ses méditations. Il sortait le plus fréquemment la nuit pour aller prier à la porte des églises, dont il attendait l'ouverture pour assister aux matines. La paix intérieure de son âme se manifestait par la sérénité de son visage. Il avait une dévotion particulière à Jésus souffrant. Pour marquer sa confiance dans la protection de la sainte Vierge, il composa, ou du moins il récitait souvent en son honneur l'hymne qui porte le nom de Casimir, et ce prince voulut à sa mort qu'on en mît une copie dans son tombeau. Il aimait si tendrement les pauvres, qu'il ressentait en quelque sorte leurs misères. Non content de leur distribuer ses biens, il employait encore tout ce qu'il avait de crédit auprès du roi son père et d'Uladislas, l'aîné de ses frères, qui fut élu roi de Bohême en 1471, et devint roi de Hongrie en 1490.

Les Hongrois, mécontents de Matthias, leur roi, voulurent élever Casimir sur le trône en 1471. Ils envoyèrent à cet effet une députation au roi de Pologne. Le jeune Casimir n'avait pas encore treize ans accomplis. Il eût bien voulu refuser la couronne qu'on lui offrait; mais déférant à la volonté de son père, il partit à la tête d'une armée pour soutenir le droit de son élection. Etant arrivé sur les frontières de la Hongrie, il apprit que Matthias s'avançait à la tête de seize mille hommes, et qu'il avait regagné les cœurs de ses sujets. Il sut aussi que le pape Sixte IV s'était déclaré pour le monarque détrôné, et qu'il avait envoyé une ambassade au roi de Pologne pour lui faire abandonner son entreprise. Le jeune Casimir écrivit à son père pour lui demander la permission de revenir sur ses pas, ce qui ne lui fut que très-difficilement accordé. Il se retira au château de Dobski, près de Cracovie, et il y passa trois mois dans les pratiques d'une austère pénitence. Il refusa constamment dans la suite de se rendre à une seconde invitation que lui firent les Hongrois, quoiqu'elle fût appuyée des sollicitations et des ordres de son père. Il passa les douze dernières années de sa vie dans la plus exacte continence, malgré les raisons puissantes qu'on alléguait pour le porter au mariage. Il mourut de phthisie à Vilna, capitale de la Lithuanie, le 4 mars 1483, à l'âge de vingt-quatre ans et cinq mois. Il avait prédit sa mort, et s'y était préparé par un redoublement de ferveur et par la réception des sacrements. Il fut enterré dans l'église de Saint-Stanislas. Le pape Léon X le canonisa en 1522. Cent vingt ans après sa mort, son corps fut trouvé sans corruption. Les riches étoffes dont on l'avait enveloppé étaient encore entières, malgré l'excessive humidité du caveau où on l'avait enterré. On fit construire une magnifique chapelle de marbre pour y déposer ses reliques. Saint Casimir est patron de la Pologne, et on le propose communément aux jeunes gens comme un parfait modèle de pureté. On voit dans une chapelle de l'église de Saint-Germain des Prés,

à Paris, le portrait de saint Casimir peint d'après nature. Cette chapelle a été bâtie par Casimir, roi de Pologne, dernier prince de la maison de Wasa, qui, après avoir abdiqué la couronne, se retira à Paris, où il mourut abbé de Saint-Germain des Prés, en 1668.

PANÉGYRIQUE DE SAINT CASIMIR.

TEXTE : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* (Sap., IV, 13.)

Ce n'est pas le nombre des années qui en fait le mérite, ce n'est pas la longue durée de la vie qui fera le bonheur de l'éternité, car il y a des vieillards maudits au fond des enfers comme il y a des enfants dans les joies du ciel. C'est même souvent une grâce particulière que d'être arraché de bonne heure du milieu de la corruption de ce monde et d'échapper ainsi à ses fatales atteintes. Cette faveur extraordinaire Dieu l'accorda à un grand nombre de saints, entre autres, à cet enfant illustre de la Pologne qui sera toujours un des plus parfaits modèles de la jeunesse. Casimir, né sur les marches d'un trône, pouvait facilement se perdre dans les dangers qui accompagnent les grandeurs de ce monde : entouré d'honneurs, de plaisirs et de richesses, il pouvait tôt ou tard succomber à tant de tentations; mais il sut s'en préserver par sa fidélité à la grâce; et Dieu, pour l'en récompenser, abrégea le temps de l'épreuve, rappela à lui le jeune vainqueur et lui donna la couronne des âmes accomplies : *Consummatus in brevi...*

Nous sommes plus ou moins exposés aux mêmes dangers, aux mêmes tentations; nous devons donc, pour en sortir sains et saufs, employer les moyens qui sauvèrent ce grand saint. Examinons donc, M. F. : *Quels sont les dangers du monde,* première considération; *par quels moyens on peut y échapper,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — DES DANGERS DU MONDE.

Les principales tentations qui préparent la ruine de tant d'âmes proviennent de l'orgueil, des richesses et des plaisirs du monde : le démon, les hommes et notre propre nature, faible et corrompue, nous poussent vers ces voies périlleuses qui mènent à la mort; les honneurs aveuglent l'esprit, les richesses attachent le cœur, les plaisirs le corrompent, et Dieu se trouve ainsi bientôt effacé de notre vie, livrée à toutes ces vanités, à toutes ces fausses félicités. Saint Casimir rencontra tous ces dangers autour de lui, il y vécut du berceau à la tombe sans y succomber. Fils de Casimir III, roi de Pologne, il naquit (1458) au milieu des splendeurs d'une cour qui pouvait lui offrir bien des périls et de grandes facilités pour faire le mal, et le faire impunément. Mais Dieu veillait déjà sur le berceau de cet enfant privilégié; il eut le bonheur d'être instruit et élevé par un prêtre vertueux autant que savant, qui sut armer son esprit et son cœur contre les illusions des vanités humaines. Casimir profita abondamment des leçons d'un si habile maître; il devint en peu de temps assez ferme dans ses convictions religieuses, assez pur dans ses pensées, dans ses actions et dans sa vie, assez détaché des choses de ce monde pour voir sans danger les honneurs et ne pas s'en enorgueillir, les plaisirs et ne s'en laisser pas éprendre, les richesses sans s'y attacher. Jeune encore, il était assez accompli dans l'humilité, dans l'esprit de pénitence, dans la pureté, pour quitter sans regret des vanités auxquelles il n'avait jamais sacrifié : *Consummatus in brevi...*

M. F., dans quelque condition que nous vivions, nous trouvons sur notre chemin les mêmes piéges, les mêmes dangers. Aujourd'hui c'est l'orgueil qui se glisse furtivement dans notre âme, nous élève au-dessus de notre propre mérite, nous fait mépriser et jalouser nos frères qui valent mieux que nous, et nous jette dans une série de fautes qui empoisonnent parfois notre vie entière. Demain, ce sera la terrible tentation du plaisir qui vient sous les dehors de l'amitié, peut-

être de la vertu, tendre des piéges perfides et inconnus à notre innocence; un autre jour, ce seront les misérables biens de ce monde, la fortune, les richesses que le tentateur fera briller à nos regards pour y attacher notre cœur et l'enlever à Dieu et au ciel. Prenons garde, M. F., reconnaissons l'ennemi, et sachons rendre tous ses efforts inutiles par les moyens que la religion nous présente.

IIe CONSIDÉRATION. — MOYENS POUR Y ÉCHAPPER.

Saint Casimir les connaissait bien ces moyens. C'est : 1° une sincère et profonde piété. Dès son enfance, il fit paraître une grande inclination pour la vertu. On le vit, à la fleur de son âge, se livrer avec ardeur aux exercices de la plus tendre piété, passant des nuits entières à prier et à méditer la passion et les souffrances de Jésus-Christ; il y apprenait à mépriser la gloire humaine. Aussi ne pensait-il jamais au touchant mystère de notre Rédemption sans fondre en larmes et sans se sentir tout embrasé d'amour. En assistant à l'auguste sacrifice de la messe qui reproduit le souvenir vivant de cet immense bienfait de la miséricorde divine, il était toujours comme ravi en extase, ressemblant plutôt à un ange qu'à une créature mortelle. Il avait surtout une particulière dévotion envers la sainte Vierge, protectrice des âmes pures; il composa, ou du moins il récitait souvent en son honneur l'hymne qui porte son nom, et il voulut qu'à sa mort on en mît une copie dans son tombeau. Voilà l'école où les saints apprennent à ne pas céder aux dangereuses illusions de l'orgueil, des richesses et des plaisirs défendus ; ils se tiennent avec Dieu dans la prière; ils se font une sainte solitude au fond de leur cœur, et là Dieu se communique à eux, les éclaire, les détache des biens d'ici-bas et les purifie. Ainsi fortifiés par la grâce d'en haut, ils peuvent paraître avec quelque assurance au milieu du monde, sans se laisser prendre dans ses filets. Il apprenait aussi dans ses méditations l'humilité dans les grandeurs. 2° Saint Casimir fut appelé un jour par les vœux de tout un peuple et par les conseils de son père à occuper le trône de Hongrie. Déjà il était en marche quand il apprit que l'ancien roi avait regagné le cœur de ses sujets; il renonça aussitôt à ce projet qui devait si fort tenter l'ambition d'un jeune prince. Les Hongrois revinrent le demander à grands cris; son père lui commanda de conquérir cette couronne ; mais, craignant d'offenser Dieu en s'élevant lui-même par un acte d'usurpation, il persista à refuser cette glorieuse et facile conquête. Quelle rare et héroïque abnégation ! Apprenons-là, M. F., à sacrifier à notre conscience ces vains projets de nous enrichir ou de nous élever aux dépens de nos frères; tremblons de manquer à la justice ou à la charité, pour satisfaire à notre vanité ou à notre égoïsme. 3° Enfin il triompha des tentations que les plaisirs soulèvent contre la pureté du cœur, en s'imposant de rudes mortifications. Il avait une souveraine horreur pour le luxe et la mollesse qui règnent à la cour des rois ; il portait un cilice sous ses habits, qui étaient toujours fort simples, et couchait souvent sur la terre nue. Enfin il mena une vie tout évangélique au milieu de tous les dangers de sa condition, et l'œuvre de sa sanctification était accomplie à l'âge de vingt-quatre ans : *Consummatus in brevi...*

Jeunesse chrétienne, voilà votre modèle ; vivez comme lui, vous mourrez comme lui, et vous serez avec lui dans le séjour des élus.

MATÉRIAUX

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament.—Reliqui defensorem domus contra inimicos, et amicis reddentem gratiam. (Eccli., xxx, 6.)

Solus animæ in sanctitate justitiæ, melior est omni auro argento. (Id., *ibid.*, 15.)

Ungis reges ad pœnitentiam et prophetas facis successores post te. (Id., XLVIII, 8.)

Beati sunt qui te viderunt et in amicitia tua decorati sunt. (Id., *ibid.*, 11.)

Ambulabunt reges in splendore ortus tui. (Is., LX, 3.)

Reges eorum ministrabunt tibi. (Id., *ibid.*, 10.)

Gens enim et regnum quod non servierit tibi peribit. (Id., *ibid.*, 12.)

Nouveau Testament. — Reges terræ afferent gloriam suam et honorem. (Apocal., XXI, 24.)

2. — SS. PÈRES.

Quem regnare delectat, uni omnium regnatori Deo subditus hæreat, plus eum diligendo quam seipsum. (S. Augustin., *de vera Relig.*, c. 48.)

Justitia regis et pax populorum, tutamen patriæ, immunitas plebis, munimentum gentis, gaudium hominum, terræ fæcunditas, solatium pauperum, hæreditas filiorum, sibi ipsi spes futuræ beatitudinis. (Id., *de* 12 *Abusion.*)

Tunc salubriter disponitur vita regum cum religiosorum hortamenta sectantur et ducuntur consilio sapientium. (S. Isidor. Hisp., *Ep.* 150 *ad cleric. aulæ regiæ.*)

Esse regem, quia sunt et alii, non mirum est; sed esse catholicum, quod multi alii non merentur, hoc satis est. (S. Gregor. Magn., *in Registro*, l. V.)

3. — COMPARAISONS, MAXIMES.

Regum lapsus pœna populorum est; sicut enim eorum virtute servamur, ita etiam eorum errore periclitamur. (S. Ambr., *de Apol. David*, l. II, c. 3.).

Reges a recte agendo vocati sunt; et ideo sicut recte faciendo regium nomen obtinetur, ita peccando amittitur. (S. Isidor. Hispal., *de Summo bono*, l. III, c. 48.)

Proinde viri sancti vocantur reges in sanctis colloquiis, eo quod recte agant, sensusque proprios bene regant, et motus resistentes sibi rationabili discretione componant. (Id., *ibid.*)

Terribiles sunt reges terræ; sed ille super omnes qui terret reges terræ. Esto rex terræ, et erit tibi terribilis Deus; rege terram, et eris rex terræ. (S. Augustin., *in Ps.* LXXV.)

Reges sunt qui sua bene regere corpora sciunt. (S. Greg. Magn., *Moral.*, l. IV, c. 27.)

Ad omnia quæ tibi agenda sunt regaliter age, quia Deus tecum est. (S. Hieron., *in Reg.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Chasteté. Il fit vœu de chasteté perpétuelle.

Modestie. Sa rare modestie était la gardienne de son innocence.

Mortification. Il portait sur sa chair un rude cilice; son jeûne était continuel.

Piété. Sa douce piété en a fait le modèle de la jeunesse chrétienne. Il avait une dévotion particulière pour la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et pour la très-sainte Vierge.

Mépris des grandeurs. Il abandonna sans regret le trône de Hongrie où on l'avait élevé malgré sa volonté.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — DANGERS DES GRANDEURS.

Subdivisions : Elles inspirent : 1. L'orgueil. — 2. La dissipation. — 3. Le goût des plaisirs.

2e POINT. — SAINT CASIMIR RÉSISTE A CES DANGERS.

Subdivisions : Leur opposant : 1. L'humilité et la modestie. — 2. La retraite. — 3. La mortification.

IIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — BONHEUR DE SERVIR DIEU DÈS SA JEUNESSE.

Subdivisions : 1. Par l'ennoblissement des pensées et des sentiments. — 2. Par les nombreux mérites qu'on acquiert.

2e POINT. — SAINT CASIMIR SE CONSACRA A DIEU DÈS SON ENFANCE.

Subdivisions : 1. Vertus de son enfance. — 2. Vertus de sa jeunesse. — 3. Sa sainte mort à l'âge de vingt-trois ans.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — SAINT CASIMIR, MODÈLE DE L'ENFANT CHRÉTIEN.

Subdivisions : 1. Par sa modestie. — 2. Son obéissance. — 3. Sa piété.

2e POINT. — SAINT CASIMIR, MODÈLE DU JEUNE HOMME CHRÉTIEN.

Subdivisions : 1. Par son amour pour la chasteté. — 2. Par son éloignement des divertissements profanes. — 3. Par ses tendres dévotions envers la Passion de Notre-Seigneur et envers la sainte Vierge.

6. — ENCOMIA S. CASIMIRI.

1. CORONAM HUNGARIÆ RESPUIT.

Hungarici merito regni diadema recusas,
Aurea nam liber, vincula, Dive, fugis.

2. RECUSAT MEDICINAM CASTITATEM LÆDENTEM.

Oh! potius pereat properato funere corpus!
Hujus vitam animi non emo morte mei.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Sa Vie a été écrite trente-six ans après sa mort, par Zacharie Ferrier, légat du pape Léon X, en Pologne.

Grégoire Swiecicki, chanoine de Vilna, a donné une relation des miracles du même saint. Elle est accompagnée de plusieurs circonstances qui regardent sa Vie. On peut aussi consulter le *Commentaire* d'Henschénius. Tous les hagiologues modernes rapportent cette Vie.

—

8. MARTYROLOGE. — S. Casimir, roi. — S. Luce, pape et m. — S. Caius et vingt-sept autres martyrs. — S. Adrien, id. — SS. Archelaüs, Cyrille et Photius, id. — SS. Basile, Eugène, Agathodore, Elpide, Ethère, Capiton, Ephrem, Nestor et Arcade, id.

5 mars. — NEUVAINE DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER.

—

EXPOSITION.

De tous les saints que l'Eglise honore, saint François-Xavier est un de ceux en qui les fidèles paraissent avoir aujourd'hui plus de confiance. L'ardeur et l'immensité de son zèle, l'éclat extraordinaire de ses vertus, le nombre prodigieux et l'authenticité de ses miracles, préconisent sa puissante protection, et les faveurs signalées qu'on reçoit tous les jours par son intercession auprès de Dieu, prouvent évidemment combien est fondée la confiance qu'on met en ses mérites. Peu de royaumes dans l'univers, peu de provinces où le nom de Xavier ne soit connu, et où il ne soit en singulière vénération.

C'est cette confiance des fidèles qui a inspiré tant de pieuses pratiques afin de mériter son intercession auprès du Seigneur; telle que la dévotion qu'on nomme *les dix vendredis*, qui consiste à se confesser et à communier chaque vendredi, si le confesseur le juge à propos, à pratiquer quelque œuvre de piété et à réciter quelque prière ou faire quelque aumône pour l'engager à employer en notre faveur son crédit auprès de Dieu.

Mais de toutes les pratiques de piété en l'honneur de saint François-Xavier, nulle n'est plus universellement reçue, ni accompagnée de plus grandes bénédictions du Seigneur, que la neuvaine qui commence le 4 mars et finit le 12. Les indulgences que le pape Alexandre VII a accordées à ceux qui la feraient à Lisbonne

dans l'église des Pères de la compagnie de Jésus, et l'indulgence plénière que notre saint-père le pape Clément XI a attachée à quelques autres églises de la même compagnie, font voir l'estime qu'on doit faire de cette pratique de dévotion; voici quelle en a été l'origine.

Sur la fin de l'an 1633, le père Marcel de Mastrilli, fils du marquis de Saint-Marsan, d'une des meilleures maisons de Naples, illustre par sa naissance, et encore plus par son mérite et par sa rare piété, fut prié par le vice-roi, qui voulait faire célébrer la fête de l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge avec une magnificence extraordinaire, de prendre soin de la décoration de l'église où la fête devait se passer. Un jour que ce Père était occupé à ordonner quelques préparatifs pour cette grande cérémonie, un marteau pesant lui tomba sur la tête de plus de trente mètres de haut et le frappa si rudement, qu'il fut renversé presque mort. Une grande fièvre survenant à la suite de cet accident, avec des douleurs très-aiguës, un transport au cerveau, des contractions de nerfs, un engourdissement universel de tout le corps, et plusieurs autres symptômes, tous mortels, firent juger qu'il ne lui restait plus que quelques moments de vie, et on ne pensa plus qu'à lui donner les derniers sacrements. Ses fréquents vomissements, et un violent serrement de dents ne lui permettant pas de recevoir le viatique, on lui administra l'extrême-onction. Sa chambre était pleine de monde et l'on s'attendait à chaque instant à le voir expirer, lorsque saint François-Xavier, en qui il avait une tendre dévotion, et qu'il invoquait sans cesse pendant sa maladie, lui apparut le visage rayonnant de gloire. Il ordonna au malade d'appliquer sur sa blessure un reliquaire du précieux bois de la vraie croix, lui fit faire vœu d'aller au Japon pour y recevoir la couronne du martyre que le ciel lui destinait, lui donna plusieurs avis salutaires pour sa propre perfection, et l'assura que tous ceux qui pendant l'espace de neuf jours, à commencer du 4 mars jusqu'au 12, imploreraient son intercession auprès de Dieu, se confesseraient et communieraient un des jours de cette neuvaine, ressentiraient infailliblement les effets de sa protection et de son crédit, et obtiendraient de Dieu tout ce qu'ils demanderaient pour leur salut et pour sa gloire.

Quoique ceux qui étaient présents ne vissent pas le saint, tout le monde s'aperçut qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire à l'égard du malade. Une sérénité répandue tout à coup sur son visage, un air doux et riant, des yeux subitement ouverts et respectueusement attachés sur quelque objet à côté de son lit; des mots à demi-voix, accompagnés de larmes, certains élans vers la personne qui semblait lui parler; l'action par laquelle il portait son reliquaire sur sa blessure; tout cela fit juger que le malade avait quelque vision, et qu'on allait être témoin de quelque prodige. On ne fut pas longtemps à attendre. Le malade se met sur son séant, et levant les mains et les yeux vers le ciel, se tournant ensuite vers l'assemblée : « Mes Pères, s'écrie-t-il, je suis guéri, et c'est à saint François-Xavier que je dois ce miracle. Qu'on me donne mes habits pour me lever immédiatement et aller avec vous à l'église chanter le *Te Deum* en actions de grâces.

Un événement si merveilleux, si public et si circonstancié, étonna toute l'assemblée; mais la joie succédant à l'admiration, tout le monde crie au miracle. Le bruit s'en répand bientôt partout : on vient de toutes parts en foule à la maison pour voir cet homme arraché des bras de la mort; le vice-roi, la noblesse, les religieux, les ecclésiastiques, les prélats qui l'avaient vu mourant il n'y avait qu'un jour, viennent l'admirer à l'autel où, en présence du peuple, des grands, des magistrats, il voulut dire le lendemain la messe. La maison ne désemplit point durant plusieurs jours, tant on avait d'empressement à voir un homme que saint Xavier n'avait sauvé de la mort que pour lui procurer le bonheur de donner sa vie pour Jésus-Christ dans les Indes.

Ene ffet, ce Père partit immédiatement pour sa chère mission. Passant par Rome et par Madrid, il raconta lui-même au pape Urbain VIII et au roi Philippe IV, à la reine et à toute la cour ce miracle, dont le bruit s'était déjà répandu partout, et dont il était lui-même le sujet et la preuve. A peine fut-il arrivé au Japon,

qu'il fut arrêté et condamné, comme chrétien, au tourment de la fosse, qu'il subit pendant quatre jours, après lesquels il eut la tête tranchée. C'était le 17 octobre de l'année 1638, quatre ans après avoir été miraculeusement guéri par l'apôtre des Indes.

Ce fut d'abord après sa guérison miraculeuse que le père Mastrilli publia à Naples la promesse que saint François-Xavier lui avait faite en faveur de tous ceux qui feraient cette neuvaine. Le bruit de cette promesse, joint au miracle qui l'accompagnait, répandit d'abord cette pratique de dévotion, et les faveurs signalées qu'on reçut pendant ces neuf jours la rendirent bientôt célèbre. De Naples elle se communiqua à toute l'Italie; elle passa dans la Catalogne et dans les royaumes de Valence et d'Aragon. Les conversions étonnantes, les guérisons miraculeuses, les grâces extraordinaires et toutes sortes de bénédictions qui en étaient le fruit ordinaire, la firent établir en Espagne, dans le Portugal, en France, dans les Pays-Bas, en Pologne et en Allemagne. Peu de villes où elle ne soit célébrée par des âmes pieuses avec des fruits infinis.

Il est peu de personnes qui ne puissent profiter de ce puissant secours. Le zèle du salut des âmes était si profondément enraciné dans le cœur de saint François-Xavier, que même après sa mort il a voulu, par le moyen de cette dévotion, s'engagér à rendre utile à tous les peuples le grand crédit qu'il a auprès de Dieu, et à s'intéresser d'une manière efficace à notre salut éternel.

Cette neuvaine commence le 4 mars, comme on l'a déjà dit, et finit le 12, jour anniversaire de sa canonisation. Comme le fruit des pratiques de dévotion dépend beaucoup des dispositions intérieures avec lesquelles on les fait, il est nécessaire que ceux qui entreprennent cette neuvaine aient soin de la commencer en état de grâce, le péché étant un obstacle aux bienfaits du Seigneur : *Iniquitatem si aspexi in corde meo*, dit le prophète, *non exaudiet Dominus* : « Si mon cœur est souillé de quelque péché mortel, il ne faut pas s'attendre que Dieu m'exauce. » Le favori d'un prince qui serait prié de lui demander quelque grâce pour un sujet rebelle, écouterait-il de telles prières, tant que ce sujet persisterait dans sa rébellion? n'attendrait-il pas qu'il fût rentré, ou du moins qu'il voulût rentrer dans son devoir, et que par sa soumission et son repentir, il eût apaisé la colère du prince? Prenons cet exemple pour règle.

Qnoique cette neuvaine puisse être d'un aussi grand mérite devant Dieu et aussi agréable au saint en particulier qu'en public, surtout quand on est retenu par quelque infirmité corporelle, et qu'il suffise alors de faire régulièrement chaque jour ses exercices de piété devant l'image du saint, on conseille néanmoins à ceux qui n'en sont point empêchés de visiter tous les jours l'église où il y a une chapelle et un autel consacrés à Dieu sous le vocable du saint. Il y a des lieux où il semble que les saints veuillent être plus particulièrement honorés.

PANEGYRIQUE ET MATÉRIAUX

(Le panégyrique et les matériaux relatifs à saint François-Xavier se trouvent à sa fête, le 3 décembre.)

MARTYROLOGE. — S. Phocas, m. — S. Adrien, id. — S. Eusèbe et neuf autres martyrs. — S. Théophile, év. — S. Gerasime, anach. — S. Virgile, év. — S. Draussin, id.

6 mars. — SAINTE COLETTE, vierge.

(L'AN 1446.)

VIE DE SAINTE COLETTE.

Sainte Colette Boilet, fille d'un charpentier, naquit à Corbie, en 1380. On lui donna au baptême le nom de Colette, c'est-à-dire de *petite Nicole*, parce que ses parents avaient une grande dévotion à saint Nicolas. Elle fut élevée dans l'amour de la vertu et de la pénitence. L'humilité était sa vertu favorite ; elle n'osait paraître aux yeux du monde sans rougir. Les pauvres et les malades trouvaient en elle une bienfaitrice qui les servait avec une affection qui seule aurait pu adoucir la rigueur de leur sort. Elle s'était fait une solitude de la maison paternelle, où elle partageait son temps entre la prière et le travail des mains. Alarmée du péril auquel sa beauté l'exposait, elle pria Dieu de la lui enlever : elle devint si pâle et si maigre qu'à peine était-elle reconnaissable. Elle coopéra elle-même à ce changement par de rudes macérations. Mais il lui resta toujours un certain air de dignité, de douceur et de modestie qui édifiait tous ceux qui la voyaient. Son père et sa mère, qui crurent découvrir en elle une conduite extraordinaire de l'esprit de Dieu, ne la gênaient point dans ses exercices et lui laissaient une entière liberté.

Après la mort de ses parents, Colette distribua aux pauvres le peu de bien qu'ils lui avaient laissé et se retira parmi les Béguines établies en Flandre, en Picardie et en Lorraine. C'était une société de femmes pieuses qui subsistaient du travail de leurs mains, et qui, menant une vie très-régulière sans faire de vœux, tenaient en quelque sorte le milieu entre les femmes vivant dans le tumulte du monde et celles qui se consacraient à Dieu dans la solitude du cloître. Colette ne trouvant point assez d'austérités dans la vie de ses compagnes, prit l'habit du tiers ordre de saint François, dit des *Pénitents*. Trois ans après, elle se retira chez les religieuses de sainte Claire, appelées *Urbanistes*, du nom du pape Urbain IV, qui avait mitigé leur règle.

Le dessein de Colette était de travailler à la réformation de cet ordre, et de le ramener à la pureté primitive de son institut. Pour se préparer à cette grande œuvre, elle se renferma, avec la permission de l'abbé de Corbie, dans un petit ermitage, où elle passa trois ans dans les pratiques de la plus austère pénitence. Elle alla ensuite chez les Clarisses d'Amiens et de plusieurs autres lieux. Mais persuadée qu'elle ne réussirait dans son pieux dessein qu'autant qu'elle serait autorisée, elle se détermina à faire le voyage de Nice, pour conférer avec le cardinal Pierre de Lune, que la France reconnaissait pour pape légitime sous le nom de Benoît XIII. Le cardinal la reçut avec bonté et lui donna le titre de supérieure générale des Clarisses, avec plein pouvoir d'établir dans cet ordre tous les règlements qu'elle jugerait convenables.

Colette, embrasée d'un nouveau zèle, parcourut les diocèses de Paris, de Beauvais, de Noyon et d'Amiens, afin de ranimer dans les différentes maisons de son ordre le véritable esprit du saint fondateur. Mais elle éprouva de grandes difficultés. On la traita de visionnaire et de fanatique : elle se retira en Savoie, où les esprits étaient mieux disposés. Elle y établit sa réforme, qui bientôt après fut adoptée en France, en Bourgogne, dans les Pays-Bas, au delà du Rhin, des Alpes et des Pyrénées. La sainte l'introduisit encore dans dix-sept nouveaux monastères qu'elle fonda pendant sa vie, et toutes ses religieuses furent dans la suite distinguées des Urbanistes par le nom de *Pauvres Clarisses*. Plusieurs communautés d'hommes se soumirent aussi à la réforme de Colette. Cette réforme de l'ordre des Filles de

saint François fut opérée par la sainte, à peu près dans le même temps où saint Bernardin faisait la réforme des franciscains. Léon X, par une bulle de l'an 1517, unit les différentes réformes de l'ordre de Saint-François sous le nom général d'*Observantines*, et alors fut éteinte la distinction des *Urbanistes*, des *Clarisses* et des *Colettines*.

Colette avait un amour extraordinaire pour la pauvreté. Elle voulait que tout respirât cette vertu dans les églises et dans les bâtiments des maisons de son ordre. Elle ne portait point de sandales et allait toujours nu-pieds. Son habit, d'une étoffe grossière, se composait de différentes pièces rapportées et cousues ensemble. La passion et les souffrances du Sauveur étaient les sujets les plus ordinaires de ses méditations. Les vendredis, elle vaquait à ce saint exercice depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, sans prendre aucune nourriture. Colette s'était acquis tant d'estime par la sainteté de sa vie, que saint Vincent Ferrier fit exprès le voyage d'Espagne en France pour la voir.

Enfin Colette, arrivée à la fin de sa carrière, tomba malade à Gand et y mourut le 6 mars 1446, dans la soixante-sixième année de son âge. N'ayant été canonisée qu'en 1807, elle n'est point nommée dans le *Martyrologe romain*. Mais les franciscains et quelques localités disaient depuis longtemps, en son honneur, un office particulier, qui a été approuvé par les papes Clément VIII, Paul V, Grégoire XV et Urbain VIII. Lorsqu'on retira son corps de terre à Gand, en 1747, l'Ordinaire du lieu constata juridiquement la vérité de plusieurs miracles opérés à cette époque, et en dressa le procès-verbal qui fut envoyé à Rome. Sainte Colette a été canonisée en 1807 par Pie VII.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE COLETTE.

TEXTE : *Liberasti me de perditione, et eripuisti me de tempore iniquo.* (Eccli., LI, 16.)

La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse ; mais cette crainte renferme aussi la crainte et l'horreur du péché et tout ce qui peut porter au péché. Une des plus grandes grâces que Dieu puisse donc faire à une âme, c'est de lui inspirer un profond éloignement pour le monde si rempli de piéges et de séductions de toutes sortes. Une fois placée hors de l'occasion du péché, une fois séparée de la corruption du siècle, une âme marche à grands pas sous l'œil de Dieu et sous la puissante influence de sa grâce.

Voici une de ces âmes privilégiées que le Seigneur a attirée à lui dès son enfance par les attraits extraordinaires de son amour ; mais ce qui étonne particulièrement dans la vie de sainte Colette, c'est que, tout en aimant cette solitude qui faisait ses délices, elle semblait n'avoir pour but ici-bas que la sanctification des autres. Ce fut là un de ses plus grands mérites. Son exemple sera fécond en salutaires leçons pour nous tous qui sommes parfois si indifférents à la ruine éternelle de nos frères. Mais pour travailler efficacement au salut des autres, il faut être soi-même entre les mains de Dieu de saints et dignes instruments de sa miséricorde : ce fut là le souci de toute sa vie. Examinons donc : *Comment sainte Colette se sanctifia elle-même*, première considération ; *ce qu'elle fit pour le salut des autres*, deuxième considération.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Sainte Colette naquit à Corbie le 13 janvier 1381, d'un brave charpentier, qui, faute de fortune, sut lui donner les immenses trésors d'une éducation selon le cœur de Dieu. L'enfant y répondit à merveille : de bonne heure elle se sentit emportée par l'esprit de Dieu hors des voies communes de l'humanité. Les jeux de son âge ne pouvaient la distraire ; et dès l'âge de sept ans, éprise de la vie solitaire, elle se construisit une sorte de cellule dans la maison de son père pour

y méditer et prier, loin du bruit et des distractions du monde. Ses compagnes la venaient-elles chercher pour se livrer aux jeux de leur âge, elle se retirait dans son oratoire; mais s'agissait-il de leur rendre quelque service, de sécher quelques larmes, elle accourait avec empressement; les mendiants venaient-ils frapper à la porte, Colette allait aussitôt leur donner sa part du repas; était-elle seule à la maison, elle les recueillait, les faisait asseoir au foyer, leur lavait les pieds, pansait les blessés, et ne les laissait jamais partir sans les avoir secourus et consolés. C'est bien ainsi que débutent dans la carrière les âmes que Dieu appelle à une haute perfection.

Voici la seconde phase de sa vie. A l'âge de vingt-deux ans (1402), elle résolut de quitter complétement le monde, et de dire adieu à la nature et à tout ce qu'elle avait aimé le plus sur la terre. Que fit-elle? elle se renferma dans une des petites cellules adossées aux murs de l'église de Corbie. Réclusion volontaire qui était fréquente au moyen âge, où l'on voyait des êtres humains entrer vivants dans ces tombeaux pour s'y dévouer à l'œuvre de leur salut, à quelque deuil éternel ou à quelque grande expiation. Colette ne voulait que rendre plus complète sa séparation du monde.

Quel exemple pour tant de chrétiens qui ne cherchent qu'à voir les sociétés mondaines, à en être vus et admirés; pour ces chrétiens avides de nouvelles qui sont sans cesse en mouvement pour en chercher, en entendre et en répandre autour d'eux! Quelle vanité! quelle folie! quelle source de distractions et de péchés!

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Mais l'humilité des saints ne les garantit pas contre l'admiration du monde; la vie active de notre sainte commença même dans sa cellule: on affluait à Corbie pour lui demander des conseils ou des prières; la pauvre recluse parlait avec une force irrésistible des grandes vérités de la religion; les pécheurs se convertissaient à sa voix. A la voir ainsi penchée au bord de son tombeau et serrant dans son suaire ses membres décharnés, on l'eût prise pour la mort elle-même, et les plus intrépides se prenaient à trembler à sa vue. C'était une sorte d'apostolat.

Mais Dieu avait sur son humble servante bien d'autres desseins; il l'avait avertie à plusieurs reprises qu'elle était appelée à la restauration des Pauvres-Dames, ordre fondé par sainte Claire, et même de l'ordre des Frères mineurs de Saint-François. Dieu lui fit connaître encore qu'elle introduirait au sein de l'Eglise une multitude d'âmes religieuses en divers royaumes et fonderait plusieurs monastères. Une si haute destinée effraya l'humilité de Colette; mais Dieu la voulait là; et pour l'y conduire plus sûrement, il la rendit trois jours aveugle, puis trois jours muette, et une voix intérieure lui disait sans cesse: « Obéissez à ce que Dieu requiert de vous. » A ce signe irrésistible, elle se soumit. Quitter sa solitude était pour elle un rude sacrifice; aussi avant d'en sortir, elle se mit à genoux, et, baisant la terre, elle s'écria: « Adieu, chère solitude; adieu, ma joie et mon repos! Ah! si l'on savait combien de bonheur tu m'as donné, tu serais pour tous les hommes un objet d'envie, et l'on déserterait les palais pour toi! »

Elle partit pour l'Italie en 1406, fit profession de l'institut de Sainte-Claire entre les mains du pape Benoît XIII, et fut établie abbesse et supérieure générale. Aussitôt cette jeune et faible femme se mit à l'œuvre avec un incroyable courage: elle parcourut la France, l'Allemagne, la Flandre, prêchant partout et faisant refleurir les vertus religieuses. En 1410, elle fonda le monastère de Besançon; en 1415, elle introduisit la réforme dans le couvent des Cordeliers de Dôle, et successivement dans la plupart des couvents de Lorraine, de Champagne, de Picardie; en 1416, elle établit les monastères de Poligny et d'Auxonne. Toutes sortes de prodiges l'accompagnaient partout, à tel point que la duchesse de Bourbon écrivait: « Je meurs d'envie de voir une sainte qui ressuscite les morts. » En 1422, elles se rencontrèrent à Moulins pour y fonder un monastère; la duchesse de Nevers l'appela aussi dans son duché. Chemin faisant, la pauvre fille

du charpentier de Corbie rencontra une autre pauvre fille, Jeanne d'Arc, à qui le ciel avait confié une mission bien différente. Colette, arrivée en Auvergne, fit la conquête d'Isabeau de Bourbon, qui échangea, à l'âge de dix-neuf ans, ses diamants et ses perles contre la corde de sainte Claire. Enfin on ne parlait que des vertus de la sainte dans toute la France. Dieu la comblait de grâces extraordinaires; elle en profitait pour ramener les pécheurs à la pénitence, pour rendre les bons meilleurs, pour perfectionner la vie religieuse. Elle mourut à Gand, le 6 mars 1447 ; sa mort fut calme comme le soir d'un beau jour où le serviteur fidèle attend, avec un confiant amour la récompense des labeurs de sa journée. Voilà ce qu'elle a fait pour elle-même et pour les autres.

M. F., que faisons-nous pour notre pauvre âme? que faisons-nous pour celles des autres? Nous les oublions, nous les méprisons, nous faisons pour les damner plus que n'ont fait les saints pour se sauver. Ah! qu'il n'en soit plus ainsi!...

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de la Sainte. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Omnis gloria filiæ regis ab intus. (Ps. XLIV, 14.)

Venite, videte opera Domini quæ posuit prodigia super terram. (Id., XLV, 9.)

Propter te mortificamur tota die; æstimati sumus sicut oves occisionis. (Id., XLIII, 42.)

Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas. (Prov., XXXI, 29.)

Incorruptio facit esse proximum Deo. (Sap., VI, 20.)

Nouveau Testament. — Virgo cogitat quæ Domini sunt ut sit sancta corpore et spiritu. (I Cor., VII, 34.)

Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus. (Galat., II, 19.)

2. — SS. PÈRES.

Nupsisti Christo, illi tradidisti carnem tuam; illi sponsasti maturitatem tuam; incede ergo secundum sponsi tui voluntatem, quia sponsus suas velari jubet. (Tertull., *de Virgin. veland.*)

Præceptorem habuit Spiritum sanctum. (S. Basil., *de quodam martyre.*)

Fuit devotio supra ætatem, virtus supra naturam. (S. Ambr., *de sancta Agnete.*)

Virgo castitate, mater est prole. (Id., *de Offic.*)

Cœli et angelorum Dominum induta es, et terrenis adhuc immoraris? (S. Joan. Chrysost., *de Sanctimon.*)

Pergite puellæ, pergite perseveranter in finem; laudate Dominum dulcius, quem cogitatis uberius; sperate felicius, cui servitis instantius; amate ardentius, cui placetis attentius. (S. Augustin., *de sancta Virginit.*)

Abbatissæ tales esse debent ut subditis, exemplis ducatum præbeant sanctæ religionis. (S. Bonavent., *in Pharet.*, l. I, c. 37.)

3. — COMPARAISONS.

1. Væ virgini quæ non subest regulæ! est enim tanquam navis gubernatore destituta. (S. Athanas., *de Virgin.*)

2. Contra beata est virgo quæ sub regula est; est enim tanquam vitis fecunda in horto, ad quam veniens cultor ejus, pal mites ipsius pictat, illamque irrigat, e putridas herbas circumcirca evellit. (Id., *ibid.*)

3. Vita abbatissæ, velut pennatum animal; ad altum semper per desiderium evolet, per verba resolvat, luceat per exemplum. (S. Bonavent., *in Pharetra*, l. , c. 37.)

4. Sainte Colette peut à juste titre être comparée aux fondateurs et aux fondatrices d'Ordre, par la réforme complète qu'elle introduisit dans les monastères des Clarisses.

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

Mortification. Ses jeûnes et ses macérations étaient extraordinaires.

CHASTETÉ. Elle fit vœu de virginité dès son bas âge.

ZÈLE. Elle entreprit la réforme des monastères de l'Ordre de sainte Claire et y réussit. En outre elle en fonda dix-huit nouveaux.

COURAGE HÉROÏQUE. Elle supporta toutes sortes de contrariétés avec un courage héroïque.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CETTE SAINTE.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

DES TROIS ÉTATS DE SAINTE COLETTE.

1er POINT. — ELLE EST LA DIGNE FILLE DE SAINTE CLAIRE.

Subdivisions : 1. Participant à son esprit. — 2. Imitant ses exemples.

2e POINT. — ELLE EST L'ÉPOUSE DE JÉSUS-CHRIST.

Subdivisions : 1. Se consacrant à lui dès son enfance. — 2. Lui demeurant constamment fidèle. — 3. S'unissant chaque jour davantage à lui par son avancement dans la sainteté.

3e POINT. — ELLE EST LA SECONDE MÈRE DE SON ORDRE.

Subdivisions : 1. Par la réforme durable qu'elle introduisit. — 2. Par les exemples de vertu dont elle fut le modèle.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — VERTUS HÉROÏQUES DE SAINTE COLETTE.

Subdivisions : 1. Son humilité profonde. — 2. Sa mortification excessive. — 3. Sa pratique de la plus entière pauvreté. — 4. Son genre de vie opposé à toutes les maximes du monde.

2e POINT. — MISSION SPÉCIALE DE SAINTE CLAIRE. RÉFORME DES MONASTÈRES DES CLARISSES.

Subdivisions : 1. Grandeur de cette œuvre. — 2. Ses difficultés. — 3. Son succès.

—

IIIe PLAN.

Subdivisions : 1. Sa fidélité à correspondre à sa vocation. — 2. Son courage et sa persévérance dans l'accomplissement de sa mission. — — 3. Grâces et bénédictions dont elle fut comblée, ainsi que son ordre réformé.

6. — ENCOMIA SANCTÆ COLETTÆ.

1. FRUITUR ASPECTU CHRISTI ET CŒLITUM.

Adstat tota tibi superum spectabilis aula,
Conspectu recreat te Deus ipse suo.
Quid jam imas optes, o Diva, relinquere terras?
Ultra quod cupias, nil polus ipse videt.

2. VITÆ SUÆ LIBRUM COMBURIT.

Conjicis in flammas nequaquam, Diva, volumen,
Inclyta quod vitæ continet acta tuæ;
Splendidas dum tenebris vis facta obvolvere, flammis,
In lucem præfert mulciber illa suis.

(FASTI SACRI.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

La vie de sainte Colette a été écrite par Pierre de Vaux, son confesseur. Elle a été fidèlement reproduite par Barbaza dans ses Vies des saints du tiers ordre de saint François, ainsi que par Aubert-le-Mire et Hélyot. La relation de sa canonisation a été publiée à Rome le 24 mai 1807.

—

8. MARTYROLOGE. — SS. Victor et Victorin, mm. — S. Marcien, év. et m. — S. Evagre, id. — S. Conon, m. — Quarante-deux martyrs d'Ancore. — S. Basile, év. — S. Cyrille, ab. — S. Godegrand, év. — S. Cadroe, ab. — S. Cyriaque, pr. — S. Sane, c. — S. Fridelin, ab.

7 mars. — SAINT THOMAS D'AQUIN,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

VIE DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Saint Thomas, l'ornement de l'état religieux, une des plus éclatantes lumières de l'univers, un des plus grands saints et des plus grands docteurs de l'Eglise, était Italien, d'une des plus nobles familles du royaume de Naples. Son père, Landulphe, appartenait à l'illustre maison des comtes d'Aquin, alliée aux rois de Sicile et d'Aragon; et Théodore, sa mère, était fille du comte Chieti, issu des princes normands, qui avaient autrefois conquis les royaumes de Sicile et de Naples. Il vint au monde au mois de mars de l'année 1225, dans le château de Roccasicca, peu éloigné de la ville d'Aquin. Il fut nommé Thomas, ainsi l'avait annoncé un vénérable ermite en prédisant la haute sainteté où il arriverait, et les services importants qu'il rendrait un jour à l'Eglise.

Pour seconder les pieuses inclinations qui se montraient dans cet aimable enfant, ses parents le mirent à l'âge de cinq ans dans le monastère du mont Cassin, pour y être plus soigneusement élevé. Son naturel heureux ne laissa presque rien à faire à l'éducation. Il conserva son innocence au milieu de la corruption du siècle; mais il chercha un asile dès qu'il connut les piéges et les dangers. Il le trouva bientôt dans l'ordre célèbre des Frères prêcheurs. Notre saint fut reçu dans le couvent de Naples; il avait alors dix-huit ans, et dès les premiers jours de son noviciat, il parut un modèle de la perfection religieuse. Cette retraite d'un jeune homme de si grande espérance étonna beaucoup. Ses parents en furent alarmés; sa mère mit tout en œuvre pour l'arracher au cloître. Elle employa tous les artifices pour lui faire perdre sa vocation, et pour le forcer à quitter l'habit; prières, raisons, flatteries, menaces, tout fut employé, et le tout sans succès. Le saint jeune homme lui répondit toujours avec beaucoup de respect et de modestie, mais avec encore plus de fermeté, que Dieu était le premier et le souverain maître, et que sa voix devait être plus forte que celle de la chair et du sang; que puisqu'il l'appelait à la vie religieuse, il priait ses parents de n'y mettre point d'obstacles. Sa mère n'ayant rien pu gagner, laissa à sa fille, qui avait beaucoup d'esprit, le soin de vaincre, par ses pressantes sollicitations ou par ses larmes, la constance de son frère; mais Thomas qui puisait sans cesse de nouvelles forces dans la prière et la méditation, soutint cette rude attaque avec tant de succès, que, bien loin de perdre sa vocation, il persuada à sa sœur de se faire elle-même religieuse. En effet, peu de temps après, elle entra dans le monastère de Sainte-Marie de Capoue, dont elle fut abbesse et où elle mourut saintement.

La victoire que Thomas remporta sur ses frères ne leur fut pas si avantageuse; cependant elle lui coûta bien plus. Landulphe et Raynald, revenus de l'armée, entreprirent de le réduire par force ouverte. Ils le firent d'abord resserrer plus étroitement dans la tour du château, le dépouillèrent de son habit religieux qu'ils mirent en lambeaux, et essayèrent, par toute sorte de mauvais traitements, de lasser sa persévérance. Le trouvant inflexible, ils résolurent de le faire fléchir par la volupté; et, persuadés qu'ils lui feraient bientôt perdre sa vocation s'ils lui ôtaient la grâce, ils engagèrent une jeune courtisane, la plus effrontée qui fût alors, afin de le séduire.

L'attaque fut violente et Thomas en sentit tout le danger. Il éleva son cœur à Dieu, implora le secours de Marie, et ne pouvant fuir, il prit un tison de feu et mit en fuite cette malheureuse. Effrayé par la seule idée du péril, il fit une croix

sur la muraille avec le tison, et se prosternant devant le Seigneur, de qui il tenait la victoire, il fit vœu de chasteté perpétuelle.

Le Seigneur récompensa bientôt sa généreuse fidélité; il le combla de ses dons les plus précieux et éteignit en lui tout feu impur; il en rendit lui-même témoignage peu de jours avant sa mort.

Les Pères de son ordre, charmés d'une persévérance si héroïque, trouvèrent le moyen de le voir et de le consoler : ils lui apportèrent un habit. Sa mère se souvenant alors de ce qu'on lui avait prédit de son fils, ne s'opposa plus aux desseins de Dieu, et feignant d'ignorer les mesures qu'on prenait pour le délivrer de sa prison, elle permit qu'on le descendît par une fenêtre.

Thomas se voyant en liberté, après une réclusion de près de deux ans, se rendit au couvent de Naples, où il fut reçu des religieux avec la joie et les applaudissements que méritaient sa vertu et sa persévérance : il y fit sa profession. Les supérieurs craignant qu'on ne leur enlevât encore ce trésor, le firent partir pour Rome. Le général Jean Lallemand l'emmena à Paris, et l'envoya ensuite à Cologne, où Albert le Grand, le plus fameux docteur alors de l'ordre des Frères prêcheurs, enseignait avec éclat la théologie.

Thomas fit sous un tel maître des progrès surprenants, que son humilité et sa modestie surent si bien cacher, que ses condisciples l'appelaient le *bœuf muet*. Mais quelque soin qu'il eût de confirmer par son silence l'opinion peu avantageuse qu'on avait de sa capacité, la pénétration de son esprit se fit jour à travers son humilité, et ce prétendu bœuf muet devint en peu de temps l'oracle de tout l'univers et l'Ange de l'Ecole.

Il eut beau se défendre de prendre aucun grade dans la célèbre Université de Paris, il fallut obéir. Dès qu'il eut reçu le bonnet de docteur, on voulut qu'il y expliquât les *Sentences;* il le fit avec tant d'éclat, qu'il parvint presque dès le premier jour, à la haute réputation de son maître, Albert le Grand, et effaça en peu de temps tous les autres. La vivacité de son esprit, sa facilité à développer les plus obscures difficultés et à les résoudre, sa pénétration, son érudition, sa méthode, prouvent la vérité de cette assertion du souverain pontife Jean XXII, à son sujet : « Que sa doctrine a été plus infuse qu'acquise. » Il ne commençait jamais ses études que par la prière, et il a avoué lui-même que, dans ses doutes, sa grande ressource était son crucifix. Il enseigna à Bologne, à Fondi, à Pise, à Orviette, avec le même éclat qu'à Paris, et il laissa partout des marques de sa sainteté et de sa science. Il refusa opiniâtrément les premières dignités ecclésiastiques, et surtout l'archevêché de Naples, que le pape le pressait d'accepter.

On ne peut guère porter plus loin la mortification du corps et du cœur qu'il ne l'a fait. On eût dit qu'il était né sans passions, tant il les avait subjuguées; sa douceur, son ton de voix, la sérénité de son visage furent toujours inaltérables, et à force de macérer sa chair, il avait presque perdu l'usage de ses sens.

Sa dévotion pour le très-saint Sacrement était grande ; il ne paraissait jamais à l'autel qu'il ne l'arrosât de ses larmes. L'ardeur de son amour se montrait sur son visage. Ce fut par ordre du pape Urbain IV qu'il en composa l'office avec cette effusion de cœur qui se fait sentir dans toutes ses paroles.

Sa tendresse et sa confiance envers la sainte Vierge furent ses principales vertus; elles lui méritèrent l'auguste qualité de favori de Marie, et il assura lui-même, peu de jours avant sa mort, de n'avoir jamais rien demandé à Dieu par l'intercession de la très-sainte Vierge, qu'il ne l'ait obtenu.

Il serait trop long d'entrer dans le détail de toutes les actions d'une si belle vie qui ne fut qu'un tissu de prodiges. En effet n'est-ce pas un miracle qu'un seul homme ait pu, en moins de vingt ans, enseigner avec un éclat inouï dans toutes les célèbres Universités de l'Europe ; combattre et dissiper par ses écrits les plus grands ennemis de l'Eglise; convertir par ses discours un grand nombre de pécheurs et d'infidèles; composer cette foule prodigieuse d'ouvrages qu'on peut appeler le trésor de la religion ; expliquer avec tant de précision et de solidité les mystères de la théologie; enseigner avec tant d'onction et de netteté les vérités

de la morale; exposer avec tant de clarté les livres de l'Ecriture sainte par de savants commentaires; satisfaire à toutes les questions et à tous les doutes qu'on lui proposait sans cesse de toute part, et avec tout cela donner tous les jours plusieurs heures à l'oraison; ne se dispenser presque jamais des plus ordinaires exercices de la communauté; macérer sa chair par les rigueurs d'une très-austère pénitence, avec une santé très-faible : telle a été la vie de saint Thomas d'Aquin.

Mais rien ne fait plus l'éloge et du saint docteur et de sa doctrine, que ce qui arriva à Naples lorsqu'il composait la troisième partie de sa *Somme*. Il était en prière devant le crucifix, dans la chapelle de saint Nicolas, lorsqu'il entra dans une douce extase, durant laquelle on entendit une voix miraculeuse qui, sortant de la bouche du Christ, dit ces paroles : « Thomas, vous avez bien écrit de moi, quelle récompense voulez-vous que je vous donne? » A quoi le saint répondit : « Nulle autre que vous, Seigneur, nulle autre. » On assure qu'il reçut la même faveur à Orviette, lorsqu'il composait l'*Office du très-saint Sacrement*, et à Paris lorsqu'il en expliquait le dogme.

Saint Thomas a été surnommé le *docteur angélique*, parce que dans sa *Somme de Théologie*, le livre le plus prodigieux qui soit sorti de la main d'un homme, il a décidé tous les points du dogme et de la morale dans le vrai sens orthodoxe, au point qu'on serait porté à croire que l'auteur a été inspiré par le Saint-Esprit.

Le pape Grégoire X ayant convoqué un concile général à Lyon, l'an 1274, y appela saint Thomas en considération de sa doctrine; mais il tomba malade en chemin, et mourut au monastère de Fosse-Neuve, dans les sentiments de la plus tendre piété, le 7 mars 1274, à l'âge de cinquante ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

TEXTE : *Dedit Deus sapientiam et scientiam.*
(Eccle., II, 26.)

Le treizième siècle est peut-être le plus beau et le plus grand parmi tous ceux qui composent notre histoire. Sa fécondité en hommes illustres et en saints du premier ordre, égale sa prodigieuse activité à couvrir l'Europe de monuments immortels, qui feront à jamais l'admiration des peuples chrétiens et des savants, s'ils conservent encore cette droiture de jugement que l'on puise dans les enseignements de la foi.

Parmi les éclatantes lumières qui ont brillé à cette époque dans l'Eglise, et qui ont inondé le monde des feux du génie et de la sainteté, on voit briller saint Thomas d'Aquin. Oracle de son siècle et docteur des temps à venir, l'Ange de l'Ecole s'élève au milieu d'une nuée de savants et de saints; semblable à un géant qui domine toute une armée, et attire vers lui les regards de la multitude étonnée d'une si prodigieuse grandeur.

Saint Thomas d'Aquin a appartenu à cette illustre famille de saint Dominique, qui a produit un si grand nombre de saints, et qui, en rivalisant de science et de vertus avec l'ordre séraphique, a jeté sur l'Eglise un éclat immortel.

Né dans les grandeurs et élevé par des parents vertueux qui semblaient comprendre tout ce que pouvait espérer d'illustration et de gloire une famille noble et puissante d'un enfant qui s'annonçait par des prodiges, Thomas méprisa le monde, regarda les richesses comme un amas de boue, la gloire comme un danger, et préféra l'humilité du cloître et l'obéissance des religieux à toutes les dignités auxquelles il eût pu facilement arriver dans le monde.

Dieu avait prévenu cet enfant des plus abondantes bénédictions, et une fidélité constante à la grâce lui mérita cette grandeur bien plus solide, cette gloire bien plus durable du génie sanctifié par la pratique des plus héroïques vertus. L'Eglise en proposant cet illustre docteur à notre culte, et en demandant pour lui les hommages de notre piété, nous montre son sein toujours fécond, et qui n'a jamais cessé de produire des hommes puissants en œuvres et en paroles. Si le siècle des Ambroise, des

Augustin, des Grégoire et des Jérôme, est déjà loin, la fécondité de notre mère n'en est pas moins grande, et l'époque où vécut saint Thomas en est une forte preuve. La vie du docteur angélique suffirait seule pour la démonstration de cette vérité consolante.

Aujourd'hui je dois m'instruire à l'école de ce grand saint, et chercher dans cette vie si admirable, des enseignements capables de ranimer ma ferveur, et de me déterminer à servir Dieu avec un cœur grand et généreux, avec une volonté forte et ardente.

Ier POINT. — LE GÉNIE DE SAINT THOMAS.

Dieu a donné à l'homme l'intelligence; par cette noble faculté qui le distingue essentiellement de la brute, l'homme s'élève jusqu'à son créateur, et devient capable de le glorifier.

Tous les hommes n'ont pas reçu le même degré de force, d'activité, de pénétration dans leur esprit. Il en est qui en sont très-médiocrement pourvus; d'autres se font remarquer par des talents peu ordinaires; enfin on en voit, et c'est le très-petit nombre, que Dieu a doués d'un grand génie, et qui sont destinés à devenir les rois de la pensée.

Thomas fut une de ces rares exceptions. Il étonna les témoins de son enfance; il mérita l'admiration des précepteurs de sa jeunesse, et, devenu homme parfait, il fut comme le docteur universel, dans un siècle où les grands hommes étaient faciles à rencontrer. La fécondité de ce génie extraordinaire, l'universalité de ses connaissances, la profondeur de ses vues, la justesse inconcevable et la rectitude de son admirable jugement, lui ont mérité l'honneur d'être comparé à une intelligence céleste, élevée au-dessus de l'humanité, et lui ont valu le titre glorieux de *docteur angélique.*

Mais quel usage a fait saint Thomas du génie sublime qu'il a plu à Dieu de lui confier? La vie entière de notre illustre docteur et surtout ses immortels ouvrages répondent à cette question.

Thomas ne vit la lumière que là où elle se trouve réellement, c'est-à-dire, dans Dieu. Il comprit que l'intelligence humaine n'est qu'un reflet de l'intelligence divine, son image et sa ressemblance, comme le Saint-Esprit l'a déclaré lui-même; dès-lors ce fut vers Dieu qu'il dirigea constamment toutes ses pensées; ce fut ce grand Être, dont les perfections sont infinies, qu'il voulut étudier et connaître, et tous les efforts de ce génie puissant consistèrent à pénétrer tous les jours davantage dans cet océan de lumière que nous appelons *Dieu.*

Ce n'est pas assez : saint Thomas comprit parfaitement bien une vérité, c'est que Dieu ne donne l'intelligence à une créature que pour la gloire du Créateur, et que pour procurer cette gloire, l'homme est obligé de se servir de ses talents, de sa science et de son génie, pour apprendre à ses frères la science divine, la science qui conduit à Dieu, qui le fait connaître et aimer, qui enseigne à le glorifier davantage.

Plein de ces pensées que lui donna la foi, le docteur angélique devint un éminent apôtre de la vérité. Il étendit son règne, il la défendit avec une force et un courage sublime contre tous ses adversaires, et l'Eglise entière fut comme inondée des torrents de lumière que les œuvres de saint Thomas répandirent sur elle. Aussi le bien opéré pendant sa vie, par cet homme si extraordinaire, n'est presque rien, comparé à celui que ses écrits ont fait depuis sa mort, et feront encore jusqu'à la fin des siècles.

Or, telle est la première leçon que nous donne la vie de saint Thomas d'Aquin. L'intelligence est faite pour Dieu, pour le connaître, pour étudier ses divins attributs, ses perfections infinies; et si les connaissances qu'on appelle profanes ne nous sont pas interdites, c'est par la raison qu'elles doivent servir indirectement à nous avancer dans la connaissance de Dieu, et à nous aider à le glorifier davantage.

Ce n'est pas tout encore, car tout chrétien doit se dire : « Si j'ai de l'intelligence, de l'esprit, des talents, je les dois à l'Eglise, à mes frères, aux âmes qui ont besoin de mon secours. Dieu ne m'a rien donné qui ne soit pour le bien de l'Eglise, pour la défense et le soutien de la vérité, pour la sanctification des âmes. Je dois juger d'après ce principe du compte épouvantable que rendront à la justice inexorable de Dieu cette multitude d'écrivains, d'hommes qui ont quelques talents, certaines connaissances, un peu de facilité pour parler ou écrire, et qui ne se servent de tous ces avantages que pour combattre la vérité, soutenir le mensonge et pervertir les intelligences comme les cœurs. Pour moi, quelle que soit la mesure des dons que Dieu m'a faits, il est certain que je suis obligé de les employer pour sa gloire. Dans le cercle où Dieu m'a placé, il y a toujours un bien à faire, et ce bien est obligatoire pour moi. Il m'importe d'examiner si je rapporte à Dieu seul mon intelligence, mes talents et ma science; car, s'il en était autrement, je détournerais de leur fin nécessaire les dons que j'ai reçus du Créateur. »

IIe POINT. — LE CŒUR DE SAINT THOMAS.

« L'homme qui est bon, a dit le Sauveur, tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; l'homme qui est mauvais tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. La bouche parle de l'abondance du cœur. » (Luc., VI.)

Thomas d'Aquin cultiva son cœur avec bien plus de soin que son intelligence, et il eut, dès ses plus tendres années, l'ambition de l'orner des vertus les plus sublimes de l'Evangile. Sa vigilance fut si grande, qu'il ne permit jamais à l'ennemi de pénétrer dans ce sanctuaire consacré au Seigneur, et qu'il eut la gloire de conserver jusqu'à la mort le trésor précieux de l'innocence baptismale.

Le titre de docteur angélique convient de plusieurs manières à ce grand saint; oui, il fut un ange dans un corps mortel. Sa pureté fut toujours remarquable, et, pour la conserver, il soutint les plus rudes assauts, et livra à l'ennemi les combats les plus terribles. Une jeunesse dépravée, au milieu de laquelle il vécut pendant le cours de ses études, voulut triompher de son innocence; mais on le vit ferme comme un rocher contre les vagues les plus furieuses, et toutes les tentatives que l'on fit pour le perdre, ne servirent qu'à montrer l'amour immense que Dieu avait déposé dans son cœur pour la vertu qui fait les anges. Cet amour si héroïque pour la pureté lui fit comprendre de bonne heure les dangers du monde, et il promit à Dieu de quitter sa famille et son riche patrimoine pour embrasser la perfection religieuse. Que de combats il lui fallut soutenir contre son père et sa mère, contre ses frères, et contre deux sœurs qu'il finit par convertir lui-même et ramener dans les voies saintes qui conduisent au ciel !

Un cœur aussi pur que l'était celui de Thomas d'Aquin, ne pouvait manquer de devenir le siége de toutes les vertus. Brûlant d'amour pour Dieu et pour l'Eglise, il ne vit dans l'état religieux qu'un moyen de s'élever lui-même jusqu'à la plus sublime perfection, et d'embraser un grand nombre d'âmes de ce feu sacré que Jésus-Christ a apporté du ciel sur la terre.

L'humilité, la modestie, la douceur de saint Thomas devinrent bientôt un prodige aussi grand que son génie et sa vaste science; se méfiant toujours de lui-même, il parlait si rarement, que ses condisciples le nommèrent par dérision le *bœuf muet*, ce qui lui valut cette belle parole de leur professeur : « Les mugissements de ce bœuf retentiront un jour dans le monde entier. »

Saint Thomas refusa constamment les honneurs de l'épiscopat. Sur le point d'être contraint par l'obéissance qu'il devait au souverain pontife, il usa de tant de finesse pour éviter la charge pastorale, qu'il surpassa les plus grands ambitieux dans les efforts qu'ils font pour obtenir les honneurs et les dignités de l'Eglise ou de l'Etat.

Sa vie fut constamment une vie de mortification et de prière, et il disait ingénûment à son compagnon et ami, le frère Réginald, que ce qu'il savait, il le

devait bien plus aux divines révélations qu'à l'étude et au travail; aussi est-il parvenu au degré le plus sublime de l'oraison et de l'union avec Dieu.

L'amour de saint Thomas pour Jésus-Christ, et surtout pour le saint Sacrement de l'autel, fut toujours admirable; il mérita de devenir le chantre de l'Eucharistie, et tout le monde sait combien est magnifique le monument de sa foi et de son amour, l'office du très-saint Sacrement.

Saint Thomas ne connut qu'une ambition, celle de faire connaître Jésus-Christ et d'étendre son règne. Un jour, il fut favorisé de l'apparition du Sauveur qui lui dit : « Tu as bien écrit de moi, Thomas; quelle devra être ta récompense! » Aussitôt il répond : « Seigneur, je n'en veux pas d'autre que vous-même. » Ce mot seul nous découvre le cœur de saint Thomas, et nous en fait voir la beauté.

Oh! quelle admirable leçon pour moi qui médite ces choses! J'apprends ici une vérité bien consolante : c'est que le vrai mérite vient du cœur; avec un cœur bon, de cette bonté surnaturelle que communique le Saint-Esprit, je suis capable de beaucoup de choses pour la gloire de Jésus-Christ. Oui, avec un cœur chaste et pur, avec un cœur humble, doux et patient, j'aurai de grandes ressources pour le bien, et ma vie deviendra très-utile à mes frères, parce que, selon la parole de mon divin Sauveur, je tirerai le bien du bon trésor de mon cœur. Je dois y penser sérieusement, car il ést encore temps de m'occuper de mon éternité.

IIIe POINT. — LES ŒUVRES DE SAINT THOMAS.

La vie de saint Thomas n'a pas été très-longue; elle n'a pas dépassé cinquante ans. Mais quelle immense carrière a parcourue cet homme extraordinaire pendant ce demi-siècle! Il a été comme le juste dont parle l'Ecriture : « Tous ses jours ont été des jours pleins. » (Ps. LXXII.) Il faudrait à un homme ordinaire plusieurs siècles pour faire tout ce qu'a fait notre saint en si peu de temps.

Saint Thomas peut être considéré comme écolier, comme professeur, comme prédicateur, comm écrivain, enfin comme directeur de conscience. Or il est certain qu'il a su, dans tous ces emplois, étonner tous les témoins de sa vie par l'infatigable activité de son zèle.

Pour comprendre la vie de ce grand homme, il faut le suivre à Naples, à Cologne, en France, en Allemagne, à Rome. L'obéissance l'obligeait à voler d'un pays, d'une ville, d'un royaume, dans une autre ville, dans un autre royaume; et cet homme d'une activité incroyable, trouvait le temps, au milieu même des voyages pénibles et très-nombreux qu'on lui imposait pour le bien de l'Eglise, de composer ces ouvrages étonnants, dont un seul suffirait pour immortaliser un savant. Qu'il prêche assidûment et avec un zèle admirable, qu'il dirige la conscience d'un grand nombre de fidèles, qu'il aille de l'Université de Paris à Cologne; qu'il traverse plusieurs fois les monts pour visiter tantôt la France, tantôt l'Italie et l'Allemagne, ne craignons rien, les heures semblent se multiplier, les jours être plus longs pour le sublime docteur. Il ravira le monde entier par la multiplicité de ses œuvres et de ses travaux; la postérité aura de la peine à comprendre comment un seul homme a pu suffire à des œuvres aussi grandes. Où était donc le secret de notre saint? Ah! il connaissait le prix du temps comparé à l'éternité.

Eh bien! M. F., que chacun de nous fasse les réflexions suivantes : « Ma vie, comment s'écoule-t-elle? Où sont mes œuvres? comment est-ce que j'emploie mon temps? Mes jours sont-ils des jours pleins?

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Emblèmes. — 5. Vertus du Saint. 6. Saint usage de la science. — 7. Plans divers. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Lingua sapientis ornat scientiam. (Prov., xv, 2.)

In medio Ecclesiæ aperuit os ejus, et implevit eum Dominus spiritu sapientiæ et intellectus, stolam gloriæ induit eum. (Eccli., xv, 5.)

Cor suum tradet ad vigilandum diluculo... aperiet os suum in oratione. (Id., *ibid.*)

Sapientiam ejus enarrabunt gentes, laudem ejus enarrabit Ecclesia. (Id., xxxix, 14.)

Nouveau Testament. — Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum. (Matth., v, 19.)

Nihil extra dicens quam ea quæ prophetæ locuti sunt. (Act., xxvi, 22.)

Unicuique datur manifestatio Spiritus ad utilitatem... alii autem sermo scientiæ secundum eumdem Spiritum. (I Cor., xii, 7.)

Qui permanet in doctrina, hic et Patrem et Filium habet. (II Joan., ix, 9.)

2. — SS. PÈRES.

Doctor cum fuerit omnibus virtutibus ornatus, tunc est quasi optimum sal; et totus populus de illo conditur, videndo eum et audiendo. (S. Chrysost., *Hom.* 10.)

Debet divinarum Scripturarum defensor fidei, ac bellator erroris, et bona docere et mala dedocere. (S. August., *de Doctr. Chr.*)

Doctor et ductor id agere debet, ut non solum intelligenter, verum et liberaliter et obedienter audiatur. (Id., *ibid.*)

Non minus pium est docere animum sitientem quam præbere escam corpori. (S. Bernard., *in Cant.*)

Deus, qui Ecclesiam tuam beati Thomæ mira eruditione clarificas, et sancta operatione fecundas. (*Liturg. Eccles*)

3. — COMPARAISONS.

1. La science de saint Thomas peut être comparée à celle des anges; car s'ils connaissent Dieu autant qu'ils en sont capables par leur nature, on peut dire que ce saint docteur a connu Dieu et approfondi sa nature autant qu'un mortel en est capable.

2. Cet admirable docteur est comparable à Salomon; il l'a même supassé, en ce que non-seulement il demanda à Dieu la sagesse, mais qu'il l'a pratiquée jusqu'à la fin.

3. On représente saint Thomas avec un soleil sur son cœur, pour montrer par ce symbole qu'il a réuni la lumière et le feu dans un même sujet.

4. Saint Thomas est comparable aux Athanases, aux Cyrilles, aux Hilaires et aux autres adversaires triomphateurs des hérétiques.

5. Les écrits de ce savant docteur peuvent être comparés à la tour de David, d'où pendaient mille boucliers. (*In Cant.* ii.)

4. — EMBLÈMES.

Alpha theologorum. (Titelmanus, *in sanct. Thom.*)

Angelus theologiæ. (Vinc. Caraffa; — Pius V, *in Bulla.*)

Aquila qui non usitata penna scientiam exaravit. (Engelgrav., *in cœl. Pauth.*)

Athleta fidei splendidissimus. (Paulus V, *in Bulla.*)

Candelabrum in domo Dei lucens. (Sixtus V, *in Bulla.*)

Clypeus Ecclesiæ. (Gonet, *in Com. doctr. sancti Thomæ..*)

Enucleator secretorum. (Clemens VII, *Serm.* 1 *de sancto Thoma.*)

Incomparabilis doctor. (Pallavicini, *Histor. conc. Trid.*)

Magister orbis. (Piccolomini, *in Ep.*)

Machabæus alter qui gladio suo castra Dei protexit. (Gonet, *citat.*)

Sol theologiæ. (Molina, *in Concord.*)

Turris, de qua mille clypei pendent. (Grenada, S. J., *in* 1 *sancti Thom.*)

5.— VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Zèle. C'est le zèle de la gloire de Dieu qui a porté saint Thomas à consacrer son génie à l'étude et à l'exposition de la théologie.

Piété. Sa piété égala sa science.

Mortification. On ne peut pas porter plus loin que ne le fit ce saint la mortification de l'esprit, du cœur et de la chair.

Pureté. Quoiqu'il eût reçu le don de pureté par une faveur spéciale, il ne négligea rien de ce qui peut servir à conserver cette délicate vertu.

Dévotion au saint Sacrement. Sa dévotion favorite fut celle de la sainte Eucharistie ; il composa l'office du Saint-Sacrement par ordre d'Urbain IV.

Dévotion a la sainte Vierge. Sa confiance et sa tendresse envers Marie étaient sans bornes et lui valurent plusieurs faveurs.

Humilité. Elle était profonde et a paru dans toutes les actions de sa vie.

6. — SAINT USAGE DE LA SCIENCE

D'APRÈS SAINT THOMAS.

Le but de notre science doit être Dieu et la religion; c'est à quoi saint Thomas s'occupa dès sa jeunesse.

La foi est au-dessus de la raison, mais elle n'y est pas opposée. Elles s'entr'aident au contraire mutuellement dans la recherche de la vérité. Saint Thomas a fait concourir l'une et l'autre dans ses vastes connaissances.

On peut dire de plusieurs savants : *Scrutator majestatis opprimetur a gloria* (Prov., xxv, 27); saint Thomas a toujours su éviter cet écueil.

La science sans la foi est dangereuse; saint Thomas unissait le savoir à la foi et à l'humilité, afin de se tenir dans la voie sûre et infaillible.

La science sert à la sainteté loin de lui nuire. D'un autre côté la sainteté est un moyen excellent pour acquérir la science et pour la perfectionner; notre célèbre docteur est dans sa personne et ses écrits une éclatante preuve de cette double vérité.

Un zèle ignorant est souvent nuisible; celui de saint Thomas était discret, mesuré, prudent parce qu'il était éclairé par la vraie science.

La science féconde la sainteté; la sainteté élève et ennoblit la science.

7. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

(Durand., *in Caract. Sanct.*)

Texte : *Inventus est sine macula.* (Eccli., i, 8.)

Considerandus S. Thomas : 1. In *cunis* ut infans. — 2. In *cellula* ut religiosus. — 3. In *Ecclesia* ut doctor.

—

IIe PLAN.

(Hoger.)

Texte : *Potens in opere et sermone.*
(Luc., xxiv, 19.)

Haud satis admirari possumus : 1. Quæ *scripsit.* — 2. Quæ *dixit.* — Quæ *pertulit.*

—

IIIe PLAN.

(Nouet.)

Texte : *Vidi unum angelum stantem in sole.*
(Apoc., xix, 17.)

1. Saint Thomas d'Aquin est l'Ange de l'Ecole, le théologien par excellence. — 2. Le docteur universel. — 3. Le modèle de toutes les vertus.

—

IVe PLAN.

(Duneau.)

Texte : *Venit in me Spiritus sapientiæ.*
(Sap., vii, 7.)

1. Saint Thomas est un oracle de science. — 2. Il est un modèle de vertu : *Ut docuit vivere, sic studuit.*

—

Ve PLAN.

(Richard.)

Texte : *Dedit Deus sapientiam et scientiam.*
(Eccle., ii, 26.)

1. Il est la gloire de son ordre. — 2. L'ange de la science. — 3. La joie de l'Eglise.

—

VIe PLAN.

(Houdry.)

Texte : *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur.* (Matth., v, 19.)

1. Comment la sainteté a contribué à le rendre savant. — 2. Comment sa science a servi à sa sainteté.

8. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES.

Surius, Ribadeneira, Baillet, Alban-Butler, Rorhbacher.

THÉOLOGIENS.

Bellarmin, Bzovius, Rainaldi, Campanus, Vincent de Beauvais, Cantipré.

ASCÉTIQUES.

Haineuve, Suffren, Croiset, Nouet.

PANÉGYRISTES.

Senault, Texier, Richard, Duneau, Houdry, Bretteville, Fromentières, Massillon, Anselme, Regnault, Séraphin, Sensaric, Ciceri, Clément, Latour du Pin.

9. MARTYROLOGE. — S. Thomas d'Aquin, doct. — Saintes Perpétue et Félicité, mm. — SS. Revocat, Saturnin et Secondole, id. — S. Eubule, id. — S. Théophile, év. et m. — S. Paul, év. — S. Gandiose, id. — S. Agrippin, id. — S. Ardon, ab. — S. Féri, id.

8 mars. — SAINT JEAN DE DIEU,

FONDATEUR DES FRÈRES HOSPITALIERS.

VIE DE SAINT JEAN DE DIEU.

Jean, né en Portugal, le 8 mars 1495, de parents pauvres, mais pieux et hospitaliers, se déroba aux soins de ses parents, à l'âge de neuf ans, pour suivre un étranger qui allait vers Madrid, et qui le laissa dans sa route. Sa mère, ignorant le sort de son enfant, mourut de chagrin de l'avoir perdu; lui, abandonné de son guide, eut pour ressource de se faire le valet d'un berger. Il se comporta fidèlement, et il s'attira l'estime de son maître, qui finit par lui offrir sa fille en mariage. Jean, cédant à son humeur voyageuse, aima mieux se faire soldat, et il s'enrôla dans l'armée de Charles-Quint. Jusque-là il avait conservé son innocence; mais la licence des camps l'entraîna, et il mena une vie fort déréglée.

La Provideuce veillait sur son futur serviteur; un accident terrible l'arracha au cours de ses désordres : chargé de veiller sur des bagages enlevés à l'ennemi, le pauvre soldat se les laissa voler, et pour punir sa négligence, on le condamna au supplice de la corde. Un général demanda sa grâce, et il l'obtint, à condition qu'il fût chassé de l'armée. Il en revint donc à son premier emploi; mais ennuyé de son loisir, il s'engagea de nouveau pour aller en Hongrie combattre les Turcs : l'expédition n'eut pas lieu, et il demeura en Galice. Il apprit alors la mort de sa mère, et la retraite de son père dans un couvent où il avait fini saintement ses jours. Ce récit toucha profondément le jeune prodigue; il résolut de se convertir, et il tint sa résolution.

Retiré en Andalousie, le soldat reprit une troisième fois son métier de berger. Touché d'une vive douleur de ses fautes passées, il consacra la plus grande partie de ses jours et de ses nuits aux exercices de la prière et de la mortification. Il crut enfin devoir, par pénitence, se dévouer au service des malheureux, et il passa en Afrique dans le dessein de procurer des secours aux esclaves chrétiens, et dans l'espoir du martyre. Là, il servit un gentilhomme disgracié et exilé; il lui rendit, et à sa famille, tous les bons offices qu'une charité et un dévouement sans bornes peuvent rendre à des infortunés; puis, sur l'avis de son confesseur, il repassa en Espagne.

Arrivé à Gibraltar, il s'y arrêta, et dans l'intention d'insinuer la pénitence aux pécheurs, en secourant les malheureux, le zélé converti se mit à vendre des images et des livres de piété. Le Père Jean d'Avila, saint et célèbre prédicateur, vint prêcher la fête de saint Sébastien à Grenade; Jean alla l'entendre, et il fut si touché de son sermon, qu'il remplit l'église de ses cris et de ses sanglots; donnant l'essor à sa douleur, il se frappait la poitrine, s'arrachait les cheveux, se déchirait le visage, se heurtait la tête aux murailles; puis il se mit à parcourir les rues comme un insensé, en criant : « Miséricorde ! »

On jugea fou le pauvre homme, et on l'enferma dans un hôpital. Le Père d'Avila, l'ayant vu en particulier, devina bientôt le motif de cette folie apparente,

et il lui défendit de se livrer à de telles extravagances ; Jean obéit, et il s'arrêta en cet hôpital pour s'y donner aux soins des malades. Voulant satisfaire à la dévotion qu'il avait eue pour Marie dès son enfance, il fit un pèlerinage à Notre-Dame de Guadeloupe, et il promit à Dieu de consacrer toute sa vie au service des pauvres. Il loua donc à Grenade une maison où il ramassa tous les malades abandonnés et tous les pauvres qu'il rencontra parmi les rues ; il se dévoua, corps et âme, à leur secours, et cet établissement, grâce à la charité des grands et du peuple, eut un étonnant succès.

Telle fut l'origine de l'ordre admirable de la Charité ; l'archevêque de Grenade favorisa le saint fondateur de ses bénédictions, de son crédit et de ses deniers ; l'évêque de Tuy le seconda de tout son pouvoir, et lui donna le premier habit de l'ordre, qu'il bénit, pour forcer le pieux pénitent à l'échanger contre ses haillons ; c'est alors qu'il lui imposa le surnom de *Jean de Dieu*. Un grand nombre de disciples se réunirent autour de ce nouveau patriarche ; les maisons se multiplièrent, et de l'Espagne elle se répandirent en France, en Italie et dans toute l'Europo.

Les travaux du saint homme étaient excessifs, ses austérités l'étaient plus encore : il couchait sur une natte avec une pierre pour oreiller ; il jeûnait tous les vendredis au pain et à l'eau, et ne mangeait que quelques légumes les autres jours ; il marchait toujours nu-pieds et la tête découverte. Son humilité et sa douceur tenaient du prodige : un jour un libertin lui donna un soufflet ; Jean lui présenta l'autre joue avec tant de bonheur, que ce misérable, touché jusqu'au fond de l'âme, se convertit.

L'oraison de l'homme de Dieu était continuelle ; il ne perdait jamais de vue la présence du Seigneur. Jésus et Marie plusieurs fois se manifestèrent à lui dans ses ferventes extases : il vit un jour la Mère de miséricorde qui, tenant en main une couronne d'épines, lui dit : « Jean, c'est par les épines que tu dois mériter la couronne du ciel. — Je ne veux, répondit-il, cueillir d'autres fleurs que les épines de la croix ; ces épines sont mes roses. » Un autre jour ayant trouvé dans la rue un pauvre à l'extrémité, il le chargea sur ses épaules, le mit dans un lit, et voulant lui laver les pieds, il les trouva percés de plaies : « Jean, lui dit alors Jésus, c'est moi ; tout ce que tu fais aux pauvres, c'est à moi que tu le fais ; » et la vision disparut.

Ses forces à la fin se trouvèrent épuisées par ses pénitences, sa prodigieuse activité et sa charité inépuisable ; il tomba malade au milieu de ses pauvres désolés et tous en larmes, et, le 8 mars 1550, il rendit son âme à son Sauveur, en prononçant ces douces et amoureuses paroles : « Jésus, Jésus, je remets mon âme entre vos mains. » Il avait cinquante-cinq ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN DE DIEU.

TEXTE : *Introduxit eum in hospitium.*
(Gen., XXIV, 32.)

La vie des saints est un grand livre dans lequel nous pouvons lire toute la morale de Jésus-Christ ; elle y est en action, et l'Evangile ne saurait être expliqué d'une manière plus claire ni plus utile pour nous.

Mais quoique toutes les vertus soient du domaine de la vraie sainteté, et forment pour ainsi dire son apanage, Dieu a permis que chaque saint en particulier donnât l'exemple de quelque vertu principale, qui forme en quelque sorte son caractère propre, et qui le montre aux fidèles sous un point de vue intéressant, capable d'exciter, avec le sentiment de l'admiration la plus légitime, un sincère désir de marcher sur ses traces.

Le caractère particulier de saint Jean de Dieu fut l'amour du prochain, l'esprit de charité, de zèle et de dévouement pour soulager tous les malheureux.

Ce sera très-certainement entrer dans l'esprit de l'Eglise, de méditer aujourd'hui sur cette ardente charité pour le prochain, dont la vie de saint Jean de Dieu nous offre un si parfait modèle. C'est ce que je veux faire, ô mon Dieu, aidé par votre grâce, et avec le plus sincère désir d'imiter, autant qu'il est en moi, les vertus que vos saints ont pratiquées en marchant avec ferveur et avec courage sur les traces embaumées de Jésus.

Ier POINT. — CHARITÉ UNIVERSELLE DE SAINT JEAN DE DIEU.

Jésus-Christ est venu nous sauver tous; il n'a exclu personne de la participation à ses mérites, il nous a tous portés dans son cœur.

Les apôtres, à l'exemple de leur divin Maître, n'ont fait acception de personne; ils se sont regardés comme les débiteurs de tous les hommes. Le Juif et le gentil, le Grec et le Romain, le Scythe et le barbare, ont été tour à tour l'objet de leur plus tendre sollicitude. Saint Jean de Dieu avait bien compris que la charité embrasse tout le genre humain, puisque tous les hommes sont les enfants du Père céleste qui règne dans les cieux, et par conséquent ses images. Aussi ne le vit-on jamais repousser un malheureux en disant : « Que d'autres s'en occupent; celui-ci n'est pas pour moi. » Deux vastes hôpitaux s'élèvent à Grenade sous sa direction, et quand le nombre des pauvres ou des malades s'y trouve prodigieusement multiplié, il va courir partout où la misère l'appelle, partout où il y a des plaies à fermer, des larmes à essuyer; son zèle est infatigable, parce que sa charité est universelle.

Il est facile de concevoir cette universalité de la charité chrétienne, lorsqu'on a compris le principe surnaturel de cette admirable vertu. Les hommes qui ne comprennent rien à la morale de l'Evangile, craignent toujours qu'on ne fasse trop pour les pauvres. Ils ont mille raisons à alléguer. Il faut bien se garder de favoriser la paresse. La prudence doit régler et tempérer le zèle. On doit penser à l'avenir. Si l'on secourait tous les enfants abandonnés, un jour il y en aurait trop. Il faut penser un peu plus au budget et ne pas céder avec tant de facilité au sentiment! Vains prétextes, dont l'égoïsme se fait un manteau pour cacher sa dureté! Plût au ciel que les pieux fidèles, qui s'adonnent à la pratique des bonnes œuvres, n'apportassent pas dans l'exercice de la charité ces vues mesquines et étroites qui cachent aussi une autre sorte d'égoïsme! Oui, il faut le dire, il y a un égoïsme qui ne voit que son œuvre, sa fondation, son entreprise; c'est l'égoïsme des faux dévots. Que parlez-vous d'abondantes aumônes offertes à cet établissement? c'est de l'argent perdu, mal employé, ou qui du moins eût été utilisé bien autrement si on l'avait consacré à notre œuvre. Pauvre orgueilleux! que dites-vous, votre œuvre? ce n'est donc pas l'œuvre de Dieu, l'œuvre de Jésus-Christ! et si vous dites oui, de quel droit jugez-vous que les autres ne sont pas de Dieu et de Jésus-Christ? Or si toutes ont pour objet Jésus-Christ, pourquoi cette noire tristesse, ces rivalités honteuses, ces jalousies qui rendent méchant? Ah! si votre charité était surnaturelle, elle aurait aussi le caractère de l'universalité.

Mon Dieu, comme j'aime ces réflexions! comme je comprends leur justesse! Ah! elles vont me servir dans l'exercice du bien que j'ai à faire, ou que d'autres feront sous mes yeux. Je comprends que Jésus-Christ, dans la personne des pauvres, étant le seul objet de mes aumônes, de mes soins, de toute ma sollicitude, je devrai désormais me réjouir de tout le bien dont on me parlera, sans m'abandonner à tous ces sentiments de préférence injuste, qui ont leur unique source dans mon amour-prodre.

IIe POINT. — CHARITÉ DÉSINTÉRESSÉE DE SAINT JEAN DE DIEU.

Saint Paul, en nous dépeignant les caractères de la vraie charité, n'oublie pas de désigner le désintéressement qu'elle suppose, ou plutôt qui en est une des principales sources. Car, celui qui se recherche lui-même, qui pense à son intérêt

propre, ne saurait pratiquer la charité dont Jésus-Christ a donné l'exemple, et qu'il a si instamment recommandée à ses disciples.

Dans les œuvres si étonnantes qu'il entreprit en faveur des pauvres et des malheureux, saint Jean de Dieu ne se rechercha jamais lui-même. Tandis qu'il bâtissait des palais pour l'indigence et pour tous les genres de maladies, cet homme, qui mérite si bien le surnom qui lui a été donné et que l'Eglise lui conserve dans sa liturgie, demeura constamment pauvre lui-même. Les aumônes que les fidèles faisaient passer par ses mains, quelque abondantes qu'elles fussent, ne servirent jamais pour lui-même; c'était un bien sacré qui ne devait être employé qu'au soulagement des malheureux.

Quel admirable spectacle! un homme devient tout-puissant sur le cœur des riches, et cette puissance, qui n'est due qu'à l'ascendant de ses éminentes vertus, il ne l'emploie que pour multiplier ses aumônes. Pour lui, couvert d'un habit grossier, nourri de la manière la plus simple, il vivra pauvre, il mourra dans un entier dénûment de tous les biens de ce monde, et son héritage sera une congrégation de fervents religieux, auxquels il aura communiqué l'amour de la pauvreté la plus parfaite.

Ce désintéressement dans les œuvres de charité ne se rencontre que chez les saints et dans l'Eglise catholique. Dans les pays hérétiques, dans le monde, si on voit quelques hommes se vanter de leurs bonnes œuvres, on est toujours certain qu'ils commencent par se procurer à eux-mêmes toutes les jouissances qui naissent de la fortune et des richesses. Où sont les philanthropes qui se font pauvres pour secourir l'humanité? Hélas! s'ils acceptent l'obligation de travailler pour les malheureux, c'est à la condition d'être largement rétribués et de mener eux-mêmes une vie fort commode et très-agréable.

O mon Dieu! n'y aurait-il pas, même parmi les fidèles, des hommes dont la charité manque de ce caractère essentiel qui est le désintéressement? Si ce n'est pas précisément pour une somme convenue que l'on travaille, n'est-ce pas au moins pour les satisfactions de l'amour-propre, pour être vu et connu, pour être estimé par les grands, et parvenir à une réputation qui n'est pas toujours inutile, quand il s'agit de soi ou de ses enfants? N'est-ce pas enfin le désir de dominer parmi ses égaux, de se mêler à toutes les affaires de la ville, d'entendre parler de soi et d'attirer tous les regards? Si j'en juge par la conversation d'un certain nombre de chrétiens, il y a beaucoup d'œuvres de charité dont le désintéressement n'est pas l'unique base.

Grand saint, qui avez si parfaitement compris la charité chrétienne, et qui en avez toujours possédé l'esprit au milieu des grandes œuvres auxquelles la Providence vous avait destiné, je vous supplie de m'obtenir de Dieu cette grâce, afin que ma charité soit véritablement celle de Jésus-Christ, qu'elle soit toujours surnaturelle, universelle et désintéressée. Alors j'aurai la certitude de travailler pour Dieu, et j'éviterai le malheur de ces hommes dont parle le roi-prophète, qui semblent riches en bonnes œuvres, et qui néanmoins arriveront au tribunal de Jésus-Christ les mains vides de mérites, et par conséquent indignes de récompense.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Maximes tirées de la vie du Saint. 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Introduxit eum in hospitium. (Gen., XXIV, 32.)

Pater eram pauperum. (Job., XXIX, 16.)

Tibi derelictus est pauper; orphano tu eris adjutor. (Ps., X, 14.)

Non te pigeat visitare infirmum, ex his enim in dilectione firmaberis. (Eccli., VII, 39.)

Egenos vagosque induc in domum tuam. (Is., LVIII, 7.)

Nouveau Testament. —Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi; esurivi et dedistis mihi manducare; sitivi et dedistis mihi bibere; hospes eram et collegistis me; nudus et cooperuistis me; infirmus et visitastis me. (Matth., XXV, 34-37.)

Consolamini, pusillanimes, suscipite infirmos, patientes estote ad omnes. (Thess., I, 5.)

Hospitalitatem nolite oblivisci, per hanc enim placuerunt quidam angelis hospitio receptis. (Hebr., XIII, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Cibum porrige, medicamentum adhibe, vulnus alliga, de calamitate aliquid percautare, de patientia orationem habe. (S. Greg. Naz., *Orat.* 27 *de paup. Amore.*)

O quid agit amor pauperis! (S. Chrysost., *Serm.* 14.)

Non memini me legisse mala morte mortuum qui libenter opera caritatis exercuit. (S. Hieron., *Ep. ad Nepot.*)

Semper illi quod largiatur occurrit cui bene velle non deficit. (S. Leo, *Serm. de Apparit. Dom.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Saint Jean de Dieu peut être comparé à Abraham qui allait attendre les pauvres sur les grands chemins pour leur offrir l'hospitalité; à Tobie qui cherchait partout les morts pour les ensevelir; à Job qui répandait les effets de sa charité dans toute l'Idumée.

2. Comme les saintes femmes qui suivaient le Sauveur et fournissaient à ses besoins matériels, les Frères de saint Jean de Dieu fournissent à tous les besoins des pauvres et des malades qui sont les membres de Jésus-Christ.

3. Au milieu des flammes de l'hôpital de Grenade, saint Jean de Dieu est comme les trois enfants au milieu de la fournaise; il y demeure un temps considérable et n'en reçoit aucune atteinte.

4. Saint Jean de Dieu a imité le zèle ardent des apôtres, enduré les tourments des martyrs, égalé par ses austérités les anachorètes.

4. — MAXIMES

TIRÉES DE LA VIE DU SAINT.

1. Pour réussir dans quelque louable entreprise il faut que la charité qui l'exécute soit réglée par la prudence.

2. Le zèle pour le salut du prochain doit être tempéré par la douceur.

3. L'obligation de secourir les pauvres est plus impérieuse lorsqu'ils sont malades.

4. Il est plus aisé de faire l'aumône aux pauvres que de servir les malades dans les hôpitaux.

5. En soignant le corps on doit surtout soigner les âmes.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

(Simon de la Vierge.)

TEXTE : *Quis putas est fidelis servus?* (Matth., XXIV, 45.)

Subdivisions : 1. Sa fidélité à suivre la voix du ciel qui l'appelle. — 2. Son zèle à procurer le salut des âmes qui se perdent. — 3. Sa prudence à dispenser les aumônes qu'on lui donne.

—

IIe PLAN.

(Nouet.)

TEXTE : *Nonne Deus elegit pauperes in hoc mundo?...* (Jac., II, 5.)

Saint Jean était pauvre, mais sa charité l'a fait riche et lui a acquis trois précieux trésors, qui sont : le trésor : 1. Des vertus. — 2. Des souffrances. — 3. De la gloire.

—

IIIe PLAN.

(Houdry.)

TEXTE : *Quem constituit Dominus super familiam suam.* (Matth., XXIV, 45.)

Subdivisions : 1. Dans sa vie privée, il est l'enfant de la Providence. — 2. Dans sa vie publique, il est le ministre de la Providence.

—

IVe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

TEXTE : *Quis infirmatur et ego non infirmor?* (II Cor., XI, 29.)

Subdivisions : 1. Sublime vocation de saint Jean de Dieu. — 2. Manière admirable avec laquelle il l'accomplit.

—

Ve PLAN.

(Le même.)

TEXTE : *Infirmus eram et visitastis me.* (Matth., XXV, 37.)

Saint Jean de Dieu a été : 1. L'apôtre. — 2. Le modèle. — 3. Le martyr de la charité

dans ce qu'elle a de plus héroïque, le service des malades dans les hôpitaux.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES.

François Castro, Antoine Govea, évêque de Cirène, le P. Augustin de la Victoire, Jean de Loyac, ont chacun publié une Vie détaillée de saint Jean de Dieu.

Bollandus en rapporte un abrégé dans son tome de mars. Il y en a une anonyme très-estimée.

PANÉGYRISTES.

Biroat, Le Maître, Simon de la Vierge, Nouet, Croiset.

7. MARTYROLOGE. — SS. Philémon et Apollonius, mm. — SS. Arrien, Théotice et autres martyrs. — S. Quintille, év. et m. — S. Ponce, diacre et m. — SS. Cyrille, év., Rogat, Félix, Béate, Hérénie, Félicité, Urbain, Silvain et Mamille, mm. — S. Julien, év. — S. Félix, id. — S. Hunfrède, id. — Notre-Dame de Folnoat.

---

9 mars. — **SAINTE FRANÇOISE**, veuve,

FONDATRICE DES COLLATINES OU OBLATES (L'AN 1440).

VIE DE SAINTE FRANÇOISE

Françoise naquit à Rome l'an 1384, de Paul Buxo et de Jacqueline Rofredeschi, l'un et l'autre appartenant à des familles très-distinguées. A l'âge de onze ans, ayant déjà fait briller en elle beaucoup de vertus, Françoise voulut embrasser la vie monastique ; mais ses parents ayant refusé d'y consentir, elle se soumit, entra par obéissance dans l'état du mariage, et épousa, en 1396, Laurent Ponzani, jeune seigneur romain, dont la fortune égalait la naissance. Françoise vécut dans la retraite autant qu'il lui fut possible, évitant avec soin les compagnies dangereuses, les festins, les spectacles, et tous les divertissements profanes. Elle vaquait à la prière, à la méditation, visitait les églises ; mais comme sa piété était éclairée, elle remplissait en même temps les devoirs que le titre d'épouse lui imposait. Ses attentions, ses complaisances pour son mari, furent payées d'un juste retour. Pendant quarante ans de mariage les deux époux ne furent jamais divisés par la moindre contestation. Françoise qui savait trouver Dieu partout, ne balançait point à quitter ses exercices de piété, lorsque son mari l'appelait ou que sa présence devenait nécessaire quelque part. Elle avait coutume de dire à cette occasion, qu'une femme mariée devait quitter toutes les pratiques de dévotion pour se retrouver au milieu de son ménage. Elle prenait le plus grand soin de l'éducation de ses enfants, et veillait continuellement à la garde de leur innocence. Elle traitait ses domestiques comme ses frères et ses sœurs, et ne négligeait rien pour les porter à travailler à leur salut.

Françoise s'interdit, avec l'autorisation de son mari, l'usage du vin, du poisson, de tout ce qui pouvait flatter le goût, se vêtit d'une étoffe grossière, et ne se permit l'usage de la viande que dans les maladies. Elle cachait sous ses habits un cilice et une ceinture de crin.

Une vie aussi austère fit beaucoup d'impression sur les dames romaines. Plusieurs d'entre elles, frappées de l'exemple de Françoise, renoncèrent aux pompes et aux vanités du siècle.

Diverses afflictions vinrent éprouver la vertu de Françoise pendant les troubles qui suivirent l'invasion de Rome par Ladislas, roi de Naples, et pendant le grand schisme qui déchira l'Eglise sous le pontificat de Jean XXIII. Le mari de la sainte fut banni de Rome, en 1413, après avoir été dépouillé de tous ses biens ; et son fils aîné fut gardé en ôtage. Au milieu de toutes ces calamités domestiques, Françoise disait avec le saint homme Job : « Dieu m'a ôté ce qu'il m'avait donné. »

Laurent Ponzani ayant été rétabli dans son premier état, après l'extinction du schisme et la cessation des troubles, elle continua son ancien genre de vie avec une nouvelle ferveur. Son mari fut si touché de son éminente vertu, qu'il consentit à vivre avec elle dans une parfaite continence. Il lui permit, en 1425, de fonder un monastère pour les vierges et les femmes qui voudraient renoncer au monde. Cet Ordre fut approuvé en 1437, par le pape Eugène IV. Les religieuses qui le composent sont appelées *Oblates*, parce qu'en se consacrant à Dieu elles se servent du mot d'*oblation*, et nom de celui de *profession*. Au lieu de dire *profiteor*. elles disent *offero*. On les appelle aussi *Collatines*, peut-être du nom du quartier de Rome où elles furent établies.

Aussitôt après la mort de son mari, Françoise mit ordre à ses affaires; ensuite, nu-pieds et la corde au cou, elle alla se prosterner à la porte du couvent, demandant comme une grâce d'être admise au nombre des sœurs. Elle prit l'habit, et fit son *oblation* le jour de la fête de saint Benoît, en 1437. Loin de se prévaloir de sa qualité de fondatrice, elle se regardait comme la dernière de ses sœurs, et ce fut malgré ses larmes et ses prières qu'on la nomma supérieure de la communauté.

On lit dans sa *Vie*, et dans le procès de sa canonisation, que Dieu récompensa son humilité par des visions, par le don de prophétie, et qu'elle conversait familièrement avec son ange gardien. Elle avait une tendre dévotion à saint Jean l'évangéliste et à la sainte Vierge, qu'elle avait prise pour patronne de son Ordre.

Ayant été obligée de sortir de son monastère pour aller voir son fils Jean-Baptiste qui était dangereusement malade, elle fut elle-même attaquée de la maladie dont elle mourut, le 9 mars 1440, dans la cinquante-sixième année de son âge. Quoiqu'elle n'ait été canonisée qu'en 1608, elle fut honorée d'un culte public immédiatement après sa mort. On voit son corps à Rome dans une châsse magnifique, et l'on y célèbre sa fête avec solennité.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE FRANÇOISE.

TEXTE : *Benedicta es a Domino.* (Ruth, III, 10.)

Il y a des saints qui ne sont donnés au monde que pour servir de modèles aux chrétiens dans un état, dans une profession particulière : évêques, prêtres, vierges, épouses, tous les fidèles trouvent dans certaines vies de saints, l'exemple particulier des vertus propres à leur condition. Sainte Françoise a été appelée par le ciel à vivre dans tous les états et toutes les situations où la femme chrétienne peut être placée. *Vierge, épouse, veuve, religieuse,* on la voit toujours docile à la grâce, pratiquant dans toute leur perfection les vertus propres à ces diverses vocations, et devenant ainsi un modèle frappant de la sainteté à laquelle Dieu invite les âmes dans toutes les situations où elles peuvent se trouver placées par sa volonté adorable.

Ce qu'il faut méditer aujourd'hui, c'est la grande sainteté de Françoise, et la manière dont elle honora ces divers titres de *vierge*, d'*épouse* et de *veuve*, qui tous sont honorables et dignes du respect que le monde lui-même ne saurait leur refuser.

Ier POINT. — LA JEUNE VIERGE.

L'Eglise m'apprend, dans l'office qu'elle a consacré à sainte Françoise, que cette femme célèbre dans les annales de la sainteté, donna, dès les premières années de sa vie, les plus illustres exemples des vertus chrétiennes. Jeune fille, vivant dans le monde, issue de parents nobles et riches, on la vit constamment mépriser les amusements de l'enfance, et surtout les attraits du monde qui auraient pu séduire sa jeunesse. Abhorrant les fêtes et les plaisirs, Françoise n'eut de goût que pour la solitude et pour la prière. La vanité si ordinaire à cet âge, où l'irréflexion précipite un grand nombre de jeunes filles dans les folles joies des

mondains, et, dans tous les excès de la parure la plus recherchée, ne put jamais entrer dans son cœur. Elle comprit, presque en naissant, que Dieu est le souverain bien ; et son unique ambition fut d'être à lui sans partage. Aussi, âgée à peine de onze ans, conçut-elle le désir de consacrer à Dieu sa virginité, et d'entrer dans un monastère.

Quel exemple pour les jeunes filles! Elles ne connaissent pas encore l'état auquel Dieu les destine ; elles ignorent ce qu'elles deviendront plus tard, c'est vrai ; mais ce qui est encore plus vrai, c'est que l'état où elles doivent entrer plus tard, quel qu'il soit, exigera des vertus, et sans ces vertus, cet état sera pour elles dangereux; elles y trouveront leur perte. Toutes les vocations qui viennent du ciel sont bonnes, mais pour en remplir les devoirs, les obligations, les vertus chrétiennes sont toujours nécessaires.

Heureuse la jeune fille qui est élevée dans les maisons religieuses où l'esprit du monde n'a pas encore pénétré, et qui a conservé cette aimable simplicité, qui doit être la première condition d'une éducation chrétienne!

O mon Dieu, éclairez les parents chrétiens sur leurs devoirs à l'égard des enfants et sur le choix si important pour leur innocence d'une maison d'éducation qui leur convienne ; bénissez les enfants, ces belles plantes qui font l'ornement du jardin du céleste époux; bénissez les jeunes personnes dont l'avenir est encore caché dans d'épais nuages, et inspirez-leur la crainte de votre nom, l'horreur du péché, un amour vif et ardent pour la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

IIe POINT. — L'ÉPOUSE CHRÉTIENNE.

Malgré son désir ardent de consacrer à Jésus-Christ sa virginité, sainte Françoise entra dans l'état de mariage. Elle n'y fut point forcée ; mais elle crut devoir obtempérer au désir de ses parents. Dieu permit ce changement de résolution, pour donner à l'Eglise le modèle le plus accompli de l'épouse chrétienne.

Sainte Françoise unit ses destinées à un homme riche et de grande naissance. Préparée comme nous l'avons vu à ce changement de position et d'état, elle ne trouva que l'occasion de pratiquer de grandes vertus, là où un grand nombre de filles dissipées viennent perdre pour toujours la crainte du Seigneur et les derniers restes d'une piété bien imparfaite. Conservant dans l'état de mariage, autant qu'il lui fut possible, le genre de vie austère qu'elle s'était proposé, la jeune épouse s'éloigna constamment des spectacles, des festins et des divertissements que lui offrait le monde. Elle en eut horreur, nous dit l'Eglise. Ses habits furent toujours simples et modestes. Elle comprit que la vanité des femmes scandalise les peuples, désole les familles et devient souvent le fléau des maris. Tout le temps dont elle pouvait disposer, après les soins domestiques, était consacré à la prière, ou employé à des œuvres de charité. Non contente d'établir le règne de Dieu dans sa propre maison et sur tous les membres de sa famille, Françoise travaillait avec un zèle infatigable au salut des dames romaines, s'efforçant de les éloigner des pompes du siècle, et de leur inspirer le mépris de toutes les vanités du monde. Eprouvée comme tous les justes par les rigueurs de l'adversité, elle supporta avec une constance admirable l'exil de son époux, la perte de ses biens et les malheurs qui fondirent sur toute sa famille. Elle disait souvent avec le saint homme Job : le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté; que son saint nom soit béni. Sainte Françoise fut, dans l'état de mariage, cette femme forte dont parle le Saint-Esprit, qu'il faut aller chercher jusqu'aux extrémités de la terre, et dont le prix est incalculable. Telle est la femme chrétienne qui comprend sa dignité, qui étudie ses devoirs, et dont l'unique ambition est d'acquérir toutes les vertus qui font l'ornement de son sexe, et qui seules peuvent lui procurer une gloire immortelle.

Heureux le fidèle qui comprend que toute son application doit être d'arriver à la perfection de son état! Heureuse l'épouse chrétienne dont les vertus font régner la paix, l'union et la douce piété dans une maison!

IIIe POINT. — LA VEUVE SELON L'ÉVANGILE.

La viduité est un état particulier dans l'Eglise, un état très-honorable, et une voie de sainteté admirablement disposée pour certaines âmes par la divine miséricorde. Il arrive quelquefois que la fidélité des veuves à une première grâce, leur mérite plus tard la vocation à l'état religieux, et leur prépare une place parmi les vierges, épouses de Jésus-Christ : telle fut sainte Françoise.

Cette illustre dame romaine obtint du ciel la grâce dont je parle ; Dieu lui inspira la pensée de demander avec humilité la faveur d'être admise parmi les Oblates, qui vivaient suivant la règle de saint Benoît. On ne vit jamais de progrès plus rapides dans les saintes voies de la perfection évangélique. Cette admirable veuve ne cessa de se regarder comme une femme de néant et un vase d'ignominie. Ses paroles et ses actions manifestaient le mépris qu'elle faisait d'elle-même. On la vit traverser la ville portant sur sa tête un grand faix de bois, ou conduisant un âne qui en était chargé. Toujours au service des pauvres, elle allait dans les hôpitaux prodiguer à tous les malheureux les secours de l'âme et du corps. Ses pratiques de mortification et de pénitence font frémir la nature ; les veilles, les jeûnes, le cilice, les ceintures de fer et les fréquentes disciplines, tout ce que les anachorètes les plus austères avaient pratiqué, elle voulut l'imiter. Sa méditation était continuelle. Elle trouvait ses délices dans la contemplation des divins mystères de la passion et de la mort du Sauveur ; on la vit souvent plongée dans une profonde douleur, fondant en larmes, et prête à expirer aux pieds de la croix. Son amour et sa dévotion pour l'adorable Sacrement de l'autel la transportaient hors d'elle-même.

Le démon, jaloux d'une si haute sainteté, lui causa des tourments affreux ; mais son courage fut invincible, et elle persévéra dans cette voie sublime des plus héroïques vertus jusqu'à l'âge de cinquante-six ans où Dieu l'appela au ciel pour la couronner d'honneur et de gloire.

C'est ainsi que sainte Françoise fut donnée au monde pour être le modèle des jeunes vierges, des épouses chrétiennes, des veuves et des religieuses.

Quel contraste entre cette vie et celle de nos jeunes filles mondaines qui deviennent des femmes dissipées, des veuves sans retenue et sans piété, et qui souvent, après avoir été la fable d'une grande cité, meurent en ne laissant d'autre héritage à l'Eglise, leur mère, que le souvenir de leurs scandales et de leur triste fin.

Oh ! si la femme savait combien il y a en elle de trésors, quand elle sait renoncer à la vanité qui lui est si naturelle, pour ne chercher à plaire qu'à Dieu seul !

MATERIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de la Sainte. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Erat hæc in omnibus famosissima, quoniam timebat Dominum valde, nec erat qui loqueretur de ea malum. (Judith, VIII, 8.)

Benedicta es a Domino ; scit enim omnis populus mulierem te esse virtutis. (Ruth, III, 10.)

Vir ejus et laudavit eam. (Prov., XXXI, 28.)

Nouveau Testament. — O mulier ! magna est fides tua, fiat tibi sicut vis. (Matth., XV, 28.)

Vidua eligatur.., quæ fuerit unius viri uxor, in operibus bonis testimonium habens, si filios educavit, si hospitio recepit, si sanctorum pedes lavit, si tribulationem patientibus subministravit, si omne opus bonum subsecuta est. (I Tim., V, 9-10.)

2. — SS. PÈRES.

Viduæ continentes nullam debent habere maculam, neque in verbo, neque in

cogitatu, neque in facto, neque in opinione. (S. J. Chrysost., *Hom.* 40 *in Matth.*)

Qualis illa erat, docente magistro intimo, in scola pectoris. (S. Augustin., *Confess.*, l. IX, c. 20.)

Gradibus te voluit Dominus ad meliora conscendere, ut primitus conjugata cum uno viro fideliter viveres, quo postmodum sine difficultate absque viro vidua permaneres. (S. Fulgent., *Ep. ad Gallam.*)

Melior est vidua humilis quam virgo superba. (S. Bernard., *Serm.* 22 *ad sororem.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Mulier Thecuitis. Non quærit Joab aulicos et amicos regis, sed tantum objicit viduam lacrymantem, ut moveatur facilius rex ad misericordiam. (Sylveira, *in Luc.* VII.)

2. Ecclesia. Vidua Christi dicitur Ecclesia quia omni auxilio destituta mundano, solam spem suam ponit in Domino. (Cassiodor,. *in Ps.* CXXXI.)

3. Socrus Simonis. Primum miraculum a Domino in muliere operatum fuit in hac vidua, quia viduæ calamitas ad suî miserationem maxime movet. (Sylveira, *in Luc.* IV.)

4. Vidua naim. Viduæ lacrymæ unigenitum traxerunt ad restituendam unigenito vitam. (S. Basil. Seleuc., *Orat.* 10.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

Vertus domestiques. Elle les posséda toutes à un haut degré : elle fut pieuse fille, vertueuse épouse et digne mère.

Vertus sociales. Elle donna autour d'elle l'exemple du détachement, de la fuite des divertissements profanes, de la charité dont elle pratiqua toutes les œuvres.

Vertus privées. Elle fut un modèle d'assiduité à l'oraison, de résignation, de douceur, de mortification, de bon exemple.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er point. — Sainte Françoise, modèle des jeunes vierges.

Subdivisions : 1. Par sa modestie. — 2. Sa piété. — 3. Sa soumission à ses parents.

2e point. — Sainte Françoise, modèle des vertueuses épouses.

Subdivisions : 1. Par sa soumission à son époux. — 2. Par le soin qu'elle prend de ses enfants.

3e point. — Sainte Françoise, modèle des saintes veuves.

Subdivisions : 1. Par sa résignation. — 2. Par ses œuvres de charité. — 3. Par les moyens qu'elle emploie pour achever sa sanctification.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

Vertus de sainte Françoise.

1. Dans le monde. — 2. Dans le cloître.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

Manière de se sanctifier, a l'exemple de sainte Françoise.

1. Dans le mariage. — 2. Dans la viduité.

6. — ENCOMIA.

1. Puerilos ludos respuit.

Cur paribus renuit colludere virgo puellis?
Colludit divum sæpius illa choris.

2. Levissimos defectus in se castigat.

Si divæ levior vox imprudentis ab ore
Excidat, aut mentem devius error agat,
Armatur rigido confestim dextra flagello
Et culpam fuso sæva cruore lavat.

3. Fruitur angeli tutelaris familiari consuetudine.

Aliger æthereos non ægre deserit orbes
Ut Francisca, tuos incolat ipsa lares;
Hospitium patrio censet par illud Olympo,
In te nam cœlum se reperisse videt.

(Fasti sacri.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

La Vie de sainte Françoise a été écrite par le chanoine Mattiotti, son confesseur, et par Magdelène d'ell'Anguillara, supérieure des Collatines. Hélyot en parle dans son *Histoire des Ordres religieux.*

Tous les hagiographes modernes ont rapporté la Vie de cette sainte.

8. MARTYROLOGE. — Les quarante martyrs de Sébaste. — S. Grégoire de Nysse, év. — S. Pacien, id. — SS. Cyrille et Methodius, mm. — Sainte Françoise, veuve. — Sainte Catherine de Boulogne, v. — S. Vindrice, ab. — S. Aproncule, év.

10 mars. — LES QUARANTE MARTYRS DE SÉBASTE.

(L'AN 320.)

TRIOMPHE DE CES MARTYRS.

Quarante martyrs, de différents pays, tous jeunes, tous soldats servant dans le même corps, et distingués par leur bravoure, moururent pour la foi, l'an 320, à Sébaste, ville de la petite Arménie, sous l'empereur Licinius. On lit dans saint Grégoire de Nysse et dans l'historien Procope, qu'ils faisaient partie de la *Légion fulminante*, si célèbre par la pluie miraculeuse qu'elle obtint du ciel sous l'empereur Marc-Aurèle. Cette légion, la douzième de l'empire, avait alors ses quartiers en Arménie. Lysias était général des troupes, et Agricola gouverneur de la province. Un édit de Licinius ordonnait à tout le monde de sacrifier aux idoles. Agricola signifie cet édit à la légion; quarante soldats chrétiens se présentent devant le juge, confessent courageusement leur foi. Le gouverneur irrité les livre aux bourreaux qui les meurtrissent avec le fouet, les déchirent avec des ongles de fer, les chargent de chaînes et les conduisent en prison. Quelques jours après, Lysias arrive à Sébaste. Il met à de nouvelles épreuves la constance de ses soldats, et s'avoue vaincu. Alors le gouverneur, transporté de rage, invente un supplice lent et terrible auquel il les condamne tous.

On était en hiver. Un froid rigoureux, encore augmenté par le vent du nord, soufflait avec violence. Près des murs de Sébaste était un étang glacé; on y conduit les quarante martyrs. Ils doivent y être exposés nus pendant toute la nuit; et non loin de l'étang est un bain chaud préparé pour ceux qui voudront sacrifier. Les martyrs ôtent eux-mêmes leurs vêtements; ils s'encouragent mutuellement, et se disent qu'une mauvaise nuit leur vaudra une éternité de bonheur. Ils font tous ensemble cette prière : « Seigneur, nous sommes entrés quarante au combat, ne permettez pas qu'il y en ait moins de quarante de couronnés. Qu'il n'en manque pas un du nombre que vous n'avez pas limité sans dessein. » Cependant les gardes ne cessaient de les exhorter à obéir au prince, afin qu'on leur accordât la permission d'entrer dans le bain chaud. Un seul se laisse gagner; il quitte son poste comme un déserteur et va se jeter dans le bain; mais à peine y est-il entré qu'il expire. Sensiblement affligés de sa chute, ses compagnons sont bientôt consolés par un événement tout à fait merveilleux. Il y avait un soldat de garde auprès du bain. Il est tout à coup frappé d'un spectacle extraordinaire. Il voit des esprits célestes descendre de la voûte étoilée, et distribuer des couronnes éclatantes aux généreux martyrs; un seul est excepté, et c'est celui qui lâchement a trahi sa foi. Le garde, frappé de cette vision, se convertit, quitte ses habits, et va se joindre aux trente-neuf soldats en criant: « Je suis chrétien comme vous! »

Le jour était venu; le juge ordonne qu'on les place sur des chariots, et qu'on les jette dans les flammes. Ils étaient tous morts ou mourants, excepté le plus jeune, nommé Méliton, qu'on trouva plein de vie. Les bourreaux le laissaient dans l'espérance qu'on pourrait le faire changer. Mais sa mère, qui était présente, ne put souffrir cette fausse pitié. Elle approcha, exhorta son fils à la persévérance, le prit dans ses bras, et le mettant dans le chariot avec les autres martyrs : « Va, va, mon fils, lui dit-elle, achever cet heureux voyage avec tes camarades, afin que tu ne te présentes pas à Dieu le dernier. » Elle prononça ces paroles sans répandre une seule larme et accompagna le chariot jusqu'au bûcher. Rien n'est plus touchant que le discours mis par saint Ephrem dans la bouche de cette mère du plus jeune des saints martyrs. (Tome II, p. 354, *édit. Vatic.*, *ann.* 1743.)

Après que leurs corps eurent été brûlés, on jeta leurs cendres dans le fleuve.

Il en resta pourtant une partie aux chrétiens, qui les enlevèrent secrètement, ou les achetèrent à prix d'argent. La ville de Césarée honorait dans son enceinte ces précieuses reliques, et saint Basile les regardait comme un boulevard assuré contre les attaques des ennemis les plus formidables. (*Orat.* 20.)

PANEGYRIQUE DE CES MARTYRS.

Texte : *Ecce projecti sunt... in gelu noctis; et mortui sunt in doloribus pessimis.* (Baruch, II, 25.)

Il n'est point de tourments que les persécuteurs n'aient imaginés pour faire apostasier les chrétiens; mais toujours ils ont été vaincus. Nous les voyons ordonner qu'on emploie le feu en brasiers, en lames rougies, en bûchers, en torches ardentes ; puis le fer, par des ongles déchirants, des chevalets, des grils, des haches, des lances ; aujourd'hui ils ont recours à un mode nouveau et extraordinaire, c'est la glace d'un étang, dans une saison rigoureuse, pendant une nuit froide. Venez assister à ce spectacle, M. F., vous y serez témoins d'un héroïsme surhumain de la part, non pas d'un, de cinq, de dix, mais de quarante soldats chrétiens. Nous considérerons : 1° leur *foi dans leur interrogatoire*; 2° leur *constance dans le martyre.*

Ier POINT. — MANIFESTATION DE LEUR FOI DANS LEUR INTERROGATOIRE.

C'était au temps de la persécution de Licinius, beau-frère de Constantin, qui, vaincu par ce dernier, l'an 314, et obligé de lui céder l'Illyrie et la Grèce, en conçut tant de dépit que, ne pouvant se venger sur le vainqueur, déchargea toute sa colère sur les chrétiens que le pieux empereur protégeait.

La persécution fut horrible; on y inventa des supplices nouveaux. Les plus illustres martyrs des édits de Licinius furent les quarante soldats de Sébaste, en Arménie. Saint Grégoire de Nysse les appelle les *défenseurs de la foi* et les *tours de la divine cité*. Les saints Pères, et surtout saint Basile, ont célébré leur triomphe par d'éloquentes louanges.

Leur foi, en effet, éclate dans leur interrogatoire. Dès que les ordres du prince furent publiés, prescrivant à tous ses sujets de sacrifier aux idoles, ces quarante soldats de la garnison de Sébaste, tous jeunes, dit saint Basile, braves, bien faits : *Magnitudine corporis*, *ætatis flore*, *ac virtute, cæteris omnibus præcellentes*, et déjà remarquables par leurs services, viennent se présenter à Agricola, gouverneur de la Cappadoce et de la petite Arménie, et lui déclarent hardiment qu'ils sont chrétiens : *Horum quilibet in medium procedens : En, ait, christianus sum*, qu'ils sont prêts à endurer tous les supplices pour leur religion.

Lysias, général des troupes, se flatta de les gagner en leur représentant qu'ayant déjà mérité par leurs belles actions les éloges et la faveur du prince, non-seulement ils perdraient leur fortune, leurs grades, leur avenir en désobéissant, mais encore la vie dans les supplices.

Leur réponse fut prompte et est l'expression d'une foi inébranlable. « Ne croyez pas, dirent-ils, nous réduire par de vaines promesses, ni nous intimider par d'effrayantes menaces ; nous méprisons les honneurs passagers du monde, toute notre fortuue, notre bonheur et notre gloire, consistent à mourir pour Jésus-Christ, seul vrai Dieu. Vos idoles sont des ouvrages de pierre ou de métal, indignes de tout culte, et nous refusons de leur rendre hommage. »

Quel langage ! M. C. F. ; est-il rien de plus digne, de plus grand, de plus admirable ! Tandis que tous courent à la fortune, recherchent les honneurs, font leur cour à César, se préparent par des bassesses les voies des grandeurs terrestres, eux les dédaignent. Jésus-Christ seul est leur gloire ; la céleste félicité seule est leur bonheur. Ils reconnaissent les erreurs du paganisme, la folie du culte des idoles,

l'aveuglement des peuples encore asservis à ces croyances stupides; en ce moment où ils sont les confesseurs de Jésus-Christ, ils proclament tout haut sa divinité et se déclarent prêts à sceller cette vérité de leur propre sang. Ce grand exemple de foi ne doit pas être perdu pour nous, M. F.; prenons la résolution en ce jour d'être, nous aussi, quand les circonstances l'exigent, de vrais soldats de Jésus-Christ, prêts à tout sacrifier plutôt que de le renier ou seulement de lui déplaire.

IIe POINT. — CONSTANCE DANS LEUR MARTYRE.

Le gouverneur, fier et cruel, irrité de la hardiesse de leur réponse, ordonne qu'ils soient désarmés, chargés de fers, déchirés à coups de fouets et mis à la torture; ils endurèrent ces tourments avec un courage qui étonna les païens. On les laissa longtemps en prison, dans un abandon complet de tout secours; leur fermeté ne se démentit pas un instant: ils attendaient les suites et la fin de leur martyre avec joie, n'ignorant pas qu'on allait employer à leur égard les dernières rigueurs. C'est ce qui arriva. Le gouverneur et le général s'étant concertés, imaginèrent un genre de mort capable d'inspirer la terreur par sa lenteur et sa dureté. On était sur la fin de l'hiver, qui dans ces contrées montagneuses est très-rigoureux. Ils ordonnèrent qu'on les exposât tout nus sur la glace et qu'on les y fît mourir de froid.

Les martyrs, ayant appris dans la prison leur condamnation, se mirent tous à genoux, et remercièrent Dieu de la grâce qu'il leur faisait de répandre leur sang et donner leur vie pour sa gloire; puis s'excitant les uns les autres, ils se disaient mutuellement : Combien de fois avons-nous bravé la mort au milieu des combats? dans combien de rencontres avons-nous exposé notre vie pour notre prince? Quelle gloire, quel bonheur, chers compagnons, de pouvoir souffrir pour la défense de la justice et de la vérité et de mourir pour celui qui, afin de nous racheter, a donné son sang et sa vie. Ensuite levant les yeux et les mains vers le ciel, tous criaient à Dieu : « Nous sommes entrés quarante dans la lice, ce nombre est mystérieux; faites, Seigneur, que nous soyons couronnés tous quarante.

A peine avaient-ils achevé leur prière, qu'il fallut sortir de la prison et aller au lieu du supplice. C'était un étang hors de la ville, mais qui en était si près, qu'il en joignait presque les murs. Un froid des plus violents l'avait si fort gelé que les chevaux et les chariots le traversaient. Ce fut sur cet étang glacé que les quarante soldats chrétiens furent condamnés à passer la nuit; et afin de tenter davantage leur constance, le tyran avait fait allumer un grand feu vis-à-vis, et y avait fait préparer un bain chaud, avec ordre d'y transporter incessamment ceux qui, succombant à la rigueur du froid, voudraient renoncer à Jésus-Christ pour sauver leur vie.

Arrivés sur les bords de l'étang, ils se dépouillèrent gaiement eux-mêmes de tous leurs habits, et coururent au supplice avec une joie qui étonna les assistants; mais elle fut troublée par un accident bien funeste. La rigueur du froid faisait déjà éprouver aux martyrs les douleurs les plus vives et les plus aiguës. Les gardes, couchés auprès du feu s'étaient endormis; le geôlier qui seul veillait auprès du bain, fut fort étonné de voir vers minuit tout l'espace que les martyrs occupaient sur le lac éclairé comme en plein jour. Levant les yeux pour voir d'où pouvait venir une lumière si brillante, il aperçut une troupe d'anges au nombre de trente-neuf, portant chacun une couronne. Il comprit aisément que c'était le Dieu des chrétiens qui envoyait cette troupe céleste pour couronner la constance et la fidélité de ses généreux serviteurs : mais, disait-il, ils sont quarante qui ont vaillamment combattu pour la foi, et pourquoi seulement trente-neuf couronnés? Tandis qu'il raisonnait sur ce mystère, il vit un malheureux apostat qui, vaincu par le froid, avait déjà renié la foi, et à demi-mort se traînait sur les glaces, faisant signe qu'on vînt l'aider à se mettre dans le bain. A peine ce malheureux y fut déposé qu'il expira. Alors le Seigneur qui ne voulait pas que la prière des martyrs fût sans effet, ni que le démon triomphât plus longtemps, voulut bien rem-

placer celui qui s'était perdu. Le geôlier, touché de tout ce qu'il venait de voir, changé tout à coup, résolut de prendre sa place. Il éveille ses compagnons, leur déclare hardiment qu'il est chrétien, et qu'il renonce de tout son cœur aux superstitions païennes : ensuite se dépouillant lui-même pour entrer au combat, et priant tout haut les saints martyrs de lui obtenir de Jésus-Christ la grâce de mourir son disciple, il va prendre la place du soldat réprouvé, et eut le bonheur de recevoir sa couronne. La joie fut grande dans cette heureuse compagnie, et la foi vive et magnanime de ce nouveau confrère les consola de la lâcheté du malheureux apostat.

Dès que le jour parut, on trouva qu'ils respiraient encore. Le gouverneur ayant ordonné qu'ils fussent brûlés, on les mit sur des chariots pour aller à ce nouveau supplice. Un seul fut laissé ; c'était le plus jeune de tous, nommé Méliton, qui, plus vigoureux que les autres, avait résisté plus longtemps au froid. Les gardes espéraient le faire changer en le séparant de ses chers compagnons ; mais sa mère qui ne l'avait point perdu de vue pendant ses tourments, s'élevant au-dessus des sentiments de la nature et de la faiblesse de son sexe, le prit entre ses bras, et le mettant sur le chariot : « Allez, lui dit-elle, allez, mon fils, achever votre sacrifice et donner votre vie, pour en commencer une plus heureuse et qui ne finira point. »

Considérez, M. F., qu'il n'est rien à quoi l'on doive plus penser, et qu'on doive plus instamment demander à Dieu, que la persévérance finale, puisque c'est d'elle que dépend notre bonheur éternel. Tout le secret consiste à ne jamais se relâcher dans la pratique de la vertu, à aimer Dieu de tout notre cœur et à ne point se démentir à son service. Soyons fidèles à suivre sa loi, il le sera certainement à garder ses promesses. Dieu veut que nous soyons sauvés ; si nous le voulons autant que lui, sûrement, avec le secours de sa grâce, qui suit toujours sa volonté, nous le serons.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Maximes des Saints. — 4. Comparaisons. — 5. Vertus spéciales de ces Saints. — 6. Plans. — 7. Encomia. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Pro quibus tormentis bene disposuisti populum tuum. (Sap., XVI, 2.)

Hi autem in brevi inopes facti novam gustaverunt escam. (Id., *ibid.*, 3.)

Ecce projecti sunt in calore solis et in gelu noctis. Et mortui sunt in doloribus pessimis. (Baruch, II, 25.)

Nouveau Testament. — Eritis odio omnibus propter nomen meum ; qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. (Matth., X, 22.)

Quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supramodum in sublimitate extensum gloriæ pondus operatur in nobis. (II Cor., IV, 17.)

2. — SS. PÈRES.

Quadraginta Christi milites magnitudine corporis, et ætatis flore ac virtute, cæteris omnibus præcellentes ad militares ordines regendos promoti sunt ; et propter militarem experientiam animique fortitudinem, jam primos honores apud imperatores obtinebant. Ubi vero impium edictum denuntiatum est ne quis Christum profiteretur, tunc horum quilibet in medium procedens : *En*, ait, *christianus sum.* Quæ ut audiit barbarus judex, cum considerasset regionis naturam quod esset frigida, et anni tempus quod hibernum et noctem in qua Boreas maxime spiraret, jussit omnes nudos sub die in media civitate congelandos mori. Qui, loco summa cum lætitia conspectu, ultimum etiam amictum alacriter abjicientes, ad mortem properarunt. Una autem erat omnium oratio : *Quadraginta in stadium ingressi sumus, quadraginta, o Domine, coronemur!* (S. Basil., *Hom. in* XL *martyr.*)

3. — MAXIMES DES SAINTS.

Fides est quæ pugnat et superat in martyribus ; nec quisquam defecit in tormen-

tis, nisi fidei defectu. (S. Cyprian., *de Sing. cleric.*, c. 17.)

Martyres sunt holocausta rationalia, sacrificia perfecta, mundi expurgatio. (S. Greg. Naz., *Or.* 12 *de sancto Cypriano.*)

Deus permittit justos occidi ad probationem pietatis. (S. Chrysost., *Hom. in Ps.* xcv.)

Sanguine plenam esse decet christiani vitam, non alienum effundendo, sed se paratum suum effundere præstando. (Id., *Hom.* 67 *ad pop. Antioch.*)

Martyres, principes sunt fidei, intercessores mundi, præcones regni, cohæredes Dei. (S. Ambros., *Serm.* 93.)

4. — COMPARAISONS.

Quis cœli stellas enumeret ac diffusum ad maris litus arenam ? tot sunt martyres per orbem. (B. Theodor. Stud., *Serm.* 10 *de SS. Mart.*)

Sicut milites vulnera quæ in prœliis sibi inflicta regi monstrantes fidenter loquuntur, ita et illi manibus abjecta capita gestantes et in medium afferentes, quæcunque voluerint apud regem cœlorum impetrare possunt. (S. Chrysost., *Hom. in SS. Juventium et Maximum.*)

Non idoneus potest esse miles ad bellum qui non exercitatus in campo prius fuerit. At qui agonisticam coronam quærit adipisci, in stadio non coronabitur, nisi usum ac peritiam virium ante meditetur; sic fidelis Christi servus, nisi variis modis in persecutione exerceatur, ac fidei suæ incrementa in eo metiatur, qui omnis boni auctor est, difficulter Christi martyr esse poterit. (S. Cyprian., *de Exhort. martyrii.*)

5. — VERTUS DE CES SAINTS.

1. Vertus du bon soldat : Virtute cæteris omnibus præcellentes. (S. Basil., *Hom. in* xl *mart.*)

2. Prudence et bravoure : Propter militarem experientiam animique fortitudinem jam primos honores apud imperatores obtinebant. (Id., *ibid.*)

3. Foi courageuse : Tunc quilibet ait : Christianus sum. (Id., *ibid.*)

4. Charité consommée. Una autem erat omnium oratio : Quadraginta in stadium ingressi sumus, quadraginta, o Domine, coronemur ! (Id., *ibid.*)

6. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CES SAINTS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

PARALLÈLE ENTRE LE SOLDAT INCRÉDULE ET LE SOLDAT CHRÉTIEN.

1. Des motifs humains seuls règlent la conduite du soldat irréligieux. — 2. Les plus sublimes inspirations dirigent le soldat chrétien.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1. Conduite militaire des quarante soldats martyrs de Sébaste avant leur martyre. — 2. Actes admirables de leur martyre.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

1. Apostasie criminelle d'un des soldats; image de celle de beaucoup de mauvais chrétiens. — 2. Glorieux spectacle pour le ciel; joie de l'Eglise; bonheur des trente-neuf soldats de se retrouver quarante à recevoir la couronne.

7. — ENCOMIA

SANCTORUM QUADRAGENORUM MILITUM MARTYRUM.

1. GELIDO LACU PERNOCTANT.

Insomnes crebro egistis pro Cæsare noctes,
Pro Christo noctem nunc vigilare decet.

2. AD DESERTOREM.

Ferre breve in stagno renuisti, transfuga, frigus;
Nunc tibi perpetuis pœna luenda rogis.

3. SANCTI MARTYRES CONGELATI MORIUNTUR.

Moris erat rapidis holocausta exurere flammis,
Insolite usta rigent hæc holocausta gelu.

8. — AUTEURS A CONSULTER.

Saint Grégoire de Nysse a écrit trois panégyriques en l'honneur des quarante martyrs de Sébaste; saint Basile a composé une homélie pour leur fête. Ils ont encore été célébrés dans des panégyriques par saint Ephrem, saint Chrysostôme et saint Gaudence de Bresse.

HAGIOGRAPHES.

Parmi les hagiographes on pourra particulièrement consulter : Tillemont, Ruinart, Ceillier et J. Assemani dans son Calendrier universel.

9. MARTYROLOGE. — SS. Caius et Alexandre, mm. — Les quarante martyrs de Perse. — SS. Codrat, Denis, Cyprien, Anecte, Paul et Crescent, mm. — S. Victor, id. — S. Macaire, év. — S. Droctovée, ab. — S. Attale, id. — S. Emilien, id. — S. Himelin, pr.

11 mars. — FÊTE DE LA MÉMOIRE DE LA PASSION

DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

LE VENDREDI DE LA SEXAGÉSIME.

(Voir pour d'autres instructions et matériaux sur ce sujet nos *Sermons nouveaux sur les Mystères de N. S. Jésus-Christ*, t. I.)

INSTRUCTION SUR LA MEMOIRE DE LA PASSION.

Texte : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* (Philip., II, 5.)

C'est surtout pendant le carême, qu'il convient d'appliquer son esprit et son cœur à la considération de tout ce que Jésus-Christ a souffert pour le salut de l'homme. Et pour nous préparer à ce pieux exercice dont les fruits seront abondants pour tous ceux qui l'embrasseront avec joie, l'Eglise veut qu'on célèbre, avant la sainte quarantaine, une fête particulière en l'honneur de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, considérée non pas dans ses précieux détails, mais dans son ensemble. Cette fête est destinée à nous ouvrir la porte de ce jardin admirable, où nous devrons plus tard considérer les fleurs célestes et les fruits divins dont notre âme réjouira sa vue, et dont notre cœur se nourrira délicieusement pendant la vie présente, en attendant qu'il en savoure éternellement l'inappréciable douceur.

Je veux donc méditer aujourd'hui sur l'usage que je dois faire de la passion de Jésus-Christ, et sur les dispositions de mon âme à l'égard des souffrances que le Fils de Dieu n'a endurées que par amour pour moi.

Ier POINT. — CONTEMPLATION DES SOUFFRANCES DE JÉSUS-CHRIST.

L'homme est fait pour Dieu, pour contempler éternellement dans le ciel cette amabilité infinie, cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ; telle est la fin de ma création, tel est aussi le bonheur qui m'est réservé si je suis fidèle.

Cette contemplation de Dieu commence sur la terre ; et Adam put contempler les perfections divines empreintes sur les œuvres de son créateur. Quant à l'essence et à la nature de Dieu, où sont les âmes assez élevées en perfection pour se plonger dans cet océan de lumière, et pour voir face à face ces secrets dont nous parle l'Apôtre, et dont il n'est donné à aucune langue de parler dignement ? Il est vrai que les âmes bien intérieures contemplent Dieu en méditant sur ses perfections adorables, comme sa bonté, sa justice, sa miséricorde ; mais il est certain, d'un autre côté, que cet exercice est peu familier au plus grand nombre des chrétiens, et qu'il est pour eux assez difficile.

Jésus-Christ, en se faisant homme, nous a montré Dieu d'une manière sensible, puisque en voyant le Sauveur, nous sommes assurés de voir un Dieu. En prenant notre nature, le Fils unique de Dieu le Père n'a pas cessé d'être Dieu, et, par conséquent, nous affirmons avec l'Ecriture que Dieu a paru sur la terre, et qu'il a conversé avec les enfants des hommes.

Or, je dis que la contemplation de Dieu nous a été rendue facile par Jésus-Christ. Les mystères augustes de la divine enfance du Sauveur et toutes les actions de sa vie, comme toutes les paroles qui sont tombées de sa bouche sacrée, nous font connaître Dieu, et nous aident à pénétrer dans ses secrets. C'est donc par la contemplation de Jésus-Christ qu'on contemple Dieu, et c'est en admirant Jésus-Christ qu'on apprend à admirer Dieu.

Eh bien ! je dis que rien, dans toute la vie de Jésus-Christ, n'est facile à contempler comme le tableau de sa passion et de sa mort. Ici tout est sensible ; on

voit, on entend, on touche. Pour peu que l'homme possède d'imagination, il se représente, avec une facilité à laquelle on ne saurait rien comparer, tous les détails que les évangélistes nous ont donnés sur cette longue suite d'événements, qui sont connus sous le nom de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Jamais descriptions plus vives, plus saisissantes que celles dont je parle. Dans leur admirable simplicité, elles surpassent tout ce que les hommes, qu'on appelle poëtes, ont inventé de plus touchant, pour émouvoir le cœur, en captivant la pensée. On croit être dans le jardin de Gethsémani, à Jérusalem, chez Caïphe, chez Pilate, à la cour d'Hérode, dans le prétoire, sur le chemin du Calvaire, au pied de la croix. Dire qu'on est incapable de contempler Jésus-Christ dans sa Passion, ce serait faire l'aveu d'une sorte d'idiotisme qui est des plus humiliants.

Ici je dois admirer la bonté de Dieu : comme la source et le principe de mon bonheur se trouvent dans la connaissance approfondie du Dieu fait homme pour moi, la divine miséricorde me présente un tableau que les enfants eux-mêmes sont capables de contempler, et dans ce tableau aux couleurs les plus vives, elle a renfermé toutes les vérités destinées à inonder mon âme des plus pures lumières de la foi, tous les exemples des plus sublimes vertus que je dois imiter pour mériter le ciel. Un chrétien est donc sans excuse, quand il refuse de contempler la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et s'il ne connaît pas Dieu, la faute en est à lui seul.

Eh quoi ! il faut donc raisonner pour déterminer les fidèles à contempler souvent la Passion de leur divin Maître ! Mais qui le croirait, ô mon Dieu ! et quel usage veut-on faire de cette faculté si admirable et si utile, mais aussi bien dangereuse quand on en abuse ; quel usage veut-on faire de l'imagination ? Où est donc l'objet dont la sublime magnificence doit attirer tous les regards de notre âme ? Que voulons-nous admirer ? Que voulons-nous contempler ? les pages éloquentes d'un orateur ? les productions plus ou moins futiles d'un poëte ? les descriptions romanesques de nos littérateurs ? ou bien, gardons-nous toute notre admiration pour les chefs-d'œuvre de l'architecture, de la musique et de tout ce qu'on appelle les arts libéraux ? O folie de l'homme, comme tu me fais pitié ! au moins, si je pouvais penser que tu n'es pas incurable !

Jésus-Christ a voulu que sa Passion devînt le sujet constant de notre admiration, et que, pendant toute notre vie, nous fussions occupés à la contemplation de cette longue suite de mystères où il a fait éclater sa sagesse infinie, sa puissance sans bornes, sa charité immense. Pour nous obliger en quelque sorte à cet exercice continuel des facultés de notre âme à l'égard de ses humiliations et de sa mort, il a établi le grand et adorable sacrifice de l'autel, le sacrement auguste de l'Eucharistie. « Vous ferez ceci en mémoire de moi ; voilà mon corps livré, immolé pour vous ; voilà mon sang répandu pour la rémission des péchés !... » Ces paroles sont-elles précises ? et l'Eglise ne les a-t-elle pas expliquées dans le sens que je leur donne, quand elle a dit : « Mon Dieu, vous nous avez laissé la mémoire, le monument de votre Passion, dans ce sacrement admirable. »

Qui le croirait, ô mon divin Sauveur ? Il y a des chrétiens qui vont tous les jours à la messe, qui participent à vos divins mystères par la communion, et qui ne s'occupent jamais de votre adorable Passion ; la méditer, en faire le grand objet de leur admiration et de leur amour ; la contempler dans le silence et le recueillement, afin d'apprendre à vous connaître et à vous aimer davantage, c'est ce qu'on a bien de la peine à obtenir d'eux. Non, cette négligence n'est pas naturelle, il faut s'élever plus haut que l'homme, ou plutôt descendre bien bas pour en trouver la cause ; c'est le démon qui nous éloigne de cette contemplation salutaire. Il sait que tous les grands saints ont puisé leurs vertus et leur perfection dans ce saint exercice, et, toujours ennemi de l'homme, le tentateur s'efforce de le distraire de cette pensée, et de lui inspirer du dégoût pour la méditation des souffrances et des ignominies que le divin Sauveur a endurées sur la croix.

Ah ! je veux changer de conduite. Oui, je contemplerai Jésus souffrant, Jésus humilié, Jésus entre les mains de ses ennemis, Jésus attaché à la croix. Je veux

trouver dans la Passion de mon Sauveur la matière la plus ordinaire de mes méditations, de mes entretiens à la porte du tabernacle ; je veux y trouver cette source d'eau vive qui viendra rafraîchir mon âme et la rendre capable de s'élever jusqu'aux saintes montagnes de l'éternité.

IIe POINT. — PARTICIPATION A LA PASSION.

Saint Paul, en écrivant aux fidèles de la ville de Philippes, leur dit : « Eprouvez dans vous-mêmes ce qu'a éprouvé Jésus-Christ. » J'ignore si l'on pourrait trouver dans les admirables épîtres du grand Apôtre, une parole plus courte et en même temps plus profonde, plus sublime, et qui, dans sa brièveté, renfermât d'une manière aussi exacte, aussi claire, aussi parfaite, toutes les obligations de la vie chrétienne. Il résulte de cet avis donné par le Saint-Esprit lui-même à tous les disciples du Sauveur, une obligation étroite de participer à tous les sentiments de Jésus-Christ dans l'accomplissement de ses mystères. Ainsi on pourrait prendre cette parole pour sujet de méditation le jour de Noël, aussi bien que le jour de Pâques.

Cependant, il faut l'avouer, saint Paul a fait lui-même l'application particulière de ce grand principe : « Eprouvez dans vous-mêmes ce qu'a éprouvé Jésus-Christ, » à la Passion du Sauveur. Car, après avoir dit ce que je viens d'entendre, il se hâte d'ajouter : « Lequel Jésus-Christ étant Dieu, s'est anéanti en prenant la forme d'un esclave, et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. » (Phil., II.)

Il est donc certain que je dois participer à la Passion de Jésus-Christ, dans ce sens que les sentiments dont il a été pénétré pendant qu'il s'immolait à la gloire de son Père et pour mon salut, sont devenus le modèle de mes sentiments, la règle invariable de mes affections. Et il n'y a ici ni exagération, ni erreur; car, si je trouve dans la Passion de mon Sauveur le remède exigé par Dieu le Père pour la guérison de mes maux; si c'est par le mystère de la croix que le Sauveur du monde a mérité ma prédestination et mon salut, comment pourrais-je ne pas appliquer à ce grand mystère ce que dit Jésus-Christ à ses apôtres, un peu avant de mourir : Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait moi-même. » (Joan., XIII.)

Mais ici il me semble que saint Paul doit m'expliquer toute sa pensée, et puisque l'Esprit saint me parle par sa bouche, je saurai tout ce qu'il a voulu me dire par ces mots : « Eprouvez dans vous-mêmes ce qu'a éprouvé Jésus-Christ. » Or, voici ce que dit le grand Apôtre : « Il faut que je sois trouvé en Jésus-Christ, et que je connaisse Jésus-Christ, avec la participation de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort, pour tâcher enfin de parvenir à la bienheureuse résurrection des morts. »

Le grand Apôtre pouvait-il, d'une manière plus claire et plus forte, faire dépendre le salut de la participation à la Passion de Jésus-Christ? Certes, être conforme à la mort de Jésus-Christ, n'est-ce pas porter les traits de sa Passion, et exprimer en soi l'image de Jésus-Christ crucifié?

Dans plusieurs de ses épîtres, saint Paul répète la même vérité. « Si nous souffrons avec lui, nous serons glorifiés avec lui. » Si nous mourons avec lui, nous vivrons avec lui. » Et enfin, pour se faire à lui-même l'application de ce principe incontestable, il a soin de nous dire : « J'accomplis dans ma chair les choses qui manquent à la Passion de Jésus-Christ, c'est-à-dire, ce que chacun de ses membres doit souffrir. »

Tous les apôtres ont tenu le même langage. Saint Jean veut que l'on participe à la tribulation et à la patience de Jésus-Christ, si l'on veut participer à son royaume. Et saint Pierre s'écrie : « Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant l'exemple, afin que vous marchiez sur ses traces. » Et encore : « Quand vous participerez aux souffrances de Jésus-Christ, réjouissez-vous. »

Que le chrétien lâche et sensuel cherche mille prétextes pour se dispenser de cette participation aux douleurs et à la mort de Jésus-Christ, il pourra parvenir à se faire illusion, à se tromper lui-même ; mais trompera-t-il Dieu ? effacera-t-il du livre divin les oracles du Saint-Esprit ?

Il est donc certain qu'il n'y a de salut à espérer que pour ceux qui participent à la Passion de Jésus-Christ. Or, participer à la Passion du Sauveur, c'est éprouver ce qu'il a éprouvé lui-même dans son esprit, dans son cœur, dans sa chair. C'est être humilié et consentir à l'humiliation ; c'est avoir le cœur triste, contrarié, déchiré, et consentir à cette douleur intérieure ; c'est souffrir dans son corps par le crucifiement de la chair et de ses penchants déréglés, et offrir ce même corps à Dieu, comme une victime de mortification et de pénitence.

Ai-je bien compris maintenant cette grande vérité : Il faut que je participe à la Passion du Fils de Dieu si je veux éviter l'enfer ? Si je la comprends, consentirai-je enfin à la mettre en pratique, à en faire la règle immuable de ma conduite ? Je dois y prendre garde ; saint Paul craint d'aller en enfer s'il n'est pas crucifié avec Jésus-Christ, et il ne se rassure qu'en disant : « Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ. »

O glorieux témoignage ! ô admirable et consolante parole ! quand pourrai-je dire avec une entière confiance : « Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ ? »

MATERIAUX

1. Écriture. — 2. Saints Pères. — 3. Figures. — 4. Comparaisons. — 5. Maximes des saints. 6. Plans divers. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Foderunt manus meas et pedes meos, et dinumeraverunt omnia ossa mea. (Ps. XXI, 17-18.)

Dederunt in escam meam fel, et in siti mea potaverunt me aceto. (Id., LXVIII, 22.)

Vidimus eum et non erat aspectus. (Is., LIII, 2.)

Vere languores nostros ipse tulit. (Id., *ibid.*, 4.)

O vos omnes ! qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus. (Thren., I, 12.)

Nouveau Testament. — Consilium inierunt omnes principes sacerdotum et seniores populi adversus Jesum, ut eum morti traderent. (Matth., XXVII, 1.)

Jesum flagellatum tradidit eis ut crucifigeretur. (Id., *ibid.*, 26.)

Expuentes in eum, acceperunt arundinem et percutiebant caput ejus. (Id., *ibid.*, 31.)

Postquam venerunt in locum qui vocatur Calvariæ, ibi crucifixerunt eum. (Luc., XXIII, 33.)

2. — SS. PÈRES.

Miserabilis factus est Christus, ignominiosus et informis, ut miserabilibus spem præbeat. (Lactant., *de Divin. inst.*, l. IV, c. 13.)

Si Passio Redemptoris ad mentem reducitur, nihil tam durum quod non æquo animo toleretur. (S. Augustin., *de Conf. vit. et virt.*, I, c. 9.)

Nihil sic valet ad extirpandas voluptatum radices quam recordatio Passionis Christi, qui stetit ante judicem, qui flagellatus est, consputus, qui coronatus spinis, qui colaphis cæsus, qui suspensus in ligno, qui mortuus in cruce. (S. Petr. Dam., *Serm.* 59 *de sancto Nicolao.*)

O duri et indurati et obdurati filii Adam ! quos non emollit tanta benignitas Salvatoris ! (S. Bernard., *Serm.* 2.)

3. — FIGURES.

ABEL. Agni qui occisus est ab origine mundi. (Apoc., XIII, 8 ; — *Vide* Hebr., XII, 24.)

L'ARCHE DE NOÉ. Ostium quod in latere accepit arca, profecto illud est vulnus, quando latus Crucifixi lancea perforatum est. (S. Augustin., *de Civ. Dei*, l. XV, c. 26.)

ISAAC. Offeres eum in holocaustum. (Gen., XXII, 2.)

JOSEPH. Vendiderunt eum Ismaelitis viginti argenteis. (Id., XXXVII, 28.)

L'AGNEAU PASCAL. Erit agnus absque macula. (Exod., XII, 5.)

LE BOUC ÉMISSAIRE. Statuet eum vivum coram Domino. (Levit., XVI, 10.)

LE SERPENT D'AIRAIN. Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium hominis. (Joan., III, 14.)

JOB. Job in sterquilinio, Christus in patibulo. (Zeno Veron., *Serm.*)

DAVID. Rex quoque transgrediebatur torrentem Cedron (II Reg., XV, 23) ; — Jesus egressus est cum discipulis suis trans torrentem Cedron. (Joan., XVIII, 1.)

4. — COMPARAISONS.

Passio Christi comparatur mari, propter pœnalitatis amaritudinem ; flumini, propter caritatis dulcedinem. (S. Bonavent., *Sentent.*, l. I.)

Bene definita est Passio Christi dies belli. (Cassiod., *in Ps.* CXXXIX.)

Le lion est terrible non-seulement quand il veille, mais même quand il dort ; de même le Christ est puissant et opère des miracles, qu'il soit en haut ou en bas de la croix. (Procop., *in Gen.*, c. 49.)

La pourpre ne tire pas son prix de sa laine, mais de sa teinture ; de même nos œuvres ne tirent pas leur prix d'elles-mêmes, mais de la teinture du sang du Christ. (S. François de Sales, *de l'Amour de Dieu,* l. II.)

5. — MAXIMES DES SAINTS.

Heureux celui qui se glorifie non dans sa sagesse, ni dans ses richesses, ni dans son éloquence, ni dans la puissance du siècle, mais dans la Passion de Jésus-Christ ! (S. Hieron., *Ep. ad Philem.*)

Que la Passion du Sauveur soit notre règle de vie ! Espérons et consolons-nous si nous y conformons notre conduite ; soyons dans l'alarme si au contraire nous y sommes opposés. (S. Bonav., *in Stim.*, c. 4.)

Le souvenir de la Passion de Jésus-Christ fortifie les faibles, encourage les combattants, enflamme les fidèles. (S. Laurent. Justin., *de casto Connub.*, c. 8.)

S'il y avait quelque chose de plus avantageux au salut que la souffrance, assurément Notre-Seigneur Jésus-Christ nous l'aurait indiqué et par ses paroles et par son exemple. (S. Thom. a Kemp., *de Imitatione Christi*, l. II, c. 12.)

6. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

SUJET DOGMATIQUE ET MORAL.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — FIN DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Subdivisions : 1. Satisfaction envers Dieu offensé. — 2. Rédemption de l'humanité.

2e POINT. — MOYENS POUR S'APPLIQUER LES MÉRITES DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Subdivisions : 1. Méditer souvent sur ce mystère. — 2. Se repentir de ses péchés, qui en sont la cause. — 3. Imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa patience. — 4. Passer le saint temps de Carême dans des exercices de pénitence.

—

IIe PLAN.

SUJET HISTORIQUE.

(Bossuet.)

1re STATION. — JÉSUS-CHRIST AU JARDIN DES OLIVIERS.

2e STATION. — JÉSUS-CHRIST ENTRE LES MAINS DES JUIFS.

3e STATION. — JÉSUS-CHRIST AU CALVAIRE.

—

IIIe PLAN.

Commentaire des sept paroles de Jésus-Christ sur la croix.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Voir notre ouvrage intitulé : *Sermons nouveaux sur les Mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* t. I, p. 245.

On trouvera dans cet ouvrage les *Matériaux* les plus complets qui aient jamais été donnés sur cet important sujet.

8. MARTYROLOGE. — SS. Héraclius et Zosime, mm. — SS. Candide, Piperion et vingt autres martyrs. — SS. Trophime et Thale, id. — Plusieurs saints martyrs d'Antioche. — SS. Gorgonius et Firmus, id. — S. Euloge, pr. et m. — S. Euthyme, év. et m. — S. Sophrone, év. — S. Benoît, id. — S. Firmin, ab. — S. Constant, conf. — S. Pierre, id. — S. Vidicien, év. — S. Vigile, év. et m. — S. Venitien, év.

12 mars. — SAINT GRÉGOIRE, pape et docteur.

(L'AN 604.)

VIE DE SAINT GRÉGOIRE.

Saint Grégoire, surnommé le Grand, à cause de ses vertus et de sa science, naquit à Rome d'une famille noble, vers le milieu du cinquième siècle; il renonça à tout ce que le siècle a de plus flatteur pour se consacrer entièrement à Dieu, et après avoir employé une partie de son bien à construire des monastères en Sicile et à Rome, il prit l'habit religieux dans cette ville. Son assiduité à la prière, la rigueur de ses jeûnes et son application à l'étude des livres sacrés, affaiblirent bientôt sa santé à tel point, qu'il tombait en défaillance s'il ne prenait souvent de la nourriture; mais, malgré ses infirmités, il s'occupait continuellement à prier, à lire, à dicter ou à écrire.

Il se nourrissait de légumes crus que sainte Sylvie, sa mère, lui apportait. Un jour, ayant reçu ce mets si simple dans une écuelle d'argent, et ne se trouvant pas de quoi soulager un pauvre qui lui exposait sa misère, il lui donna cette écuelle en disant que ce pauvre en ferait un meilleur usage que lui, puisqu'elle servirait à lui procurer un nécessaire dont il ne manquait pas lui-même. Une autre fois, passant dans le marché de Rome, il vit des esclaves d'une belle taille exposés en vente, et s'étant informé de quel pays et de quelle religion ils étaient, on lui répondit qu'ils avaient été amenés de l'île de Bretagne, c'est-à-dire d'Angleterre, et qu'ils étaient encore païens. « Quel dommage, s'écria-t-il, que des hommes si bien faits et d'une si belle physionomie soient si difformes aux yeux de Dieu ! » Aussitôt il alla trouver le pape et le pria instamment d'envoyer dans l'île de Bretagne des ministres pleins de zèle et de courage pour y annoncer Jésus-Christ.

Après la mort du pape Pélage, Grégoire fut élu à sa place par un consentement unanime du clergé et du peuple. Notre saint, effrayé du poids de cette dignité, envoya vers l'empereur Maurice pour le supplier instamment de ne point ratifier cette élection. Mais, malgré toutes ses résistances, il se vit contraint d'obéir. Comme Dieu lui avait confié le gouvernement d'un grand peuple, il portait aussi ses vues et son attention partout. Il donnait ordre que les églises eussent de bons pasteurs ; il appuyait de son autorité tous ceux qui s'acquittaient de leurs obligations, et reprenait avec charité ceux qui commettaient des fautes. Il envoyait des missionnaires prêcher la foi de Jésus-Christ aux païens; il combattait les hérésies, corrigeait les abus et les désordres, et maintenait la pureté de la discipline. Il protégeait les faibles et soulageait les pauvres, à qui il faisait de si grandes aumônes, qu'il se réduisait quelquefois à manquer lui-même du nécessaire.

Saint Grégoire mit en meilleur ordre l'office et le chant de l'Eglise; mais quelque estime qu'il fît du chant, il n'approuvait point que dans le choix des ministres de l'autel on préférât ceux dont la belle voix faisait tout le mérite, qui plaisaient aux oreilles par la justesse et la douceur de leur chant; et, dans un concile tenu à Rome, il fit un règlement contre cet abus.

Quoiqu'il fût accablé d'affaires, il mettait entre les principales celle d'instruire son peuple. Il le faisait de vive voix et par écrit. Dans tous ses ouvrages il explique les principes et les maximes de la morale chrétienne avec beaucoup de solidité et de pénétration. Tant de travaux et une application si continuelle achevèrent de ruiner sa santé. Il était presque toujours tourmenté de la goutte et attaqué souvent de maladies graves dont il n'attribuait la cause qu'à ses péchés. Il ne

pouvait souffrir qu'on le plaignît dans ses maux, parce qu'il les regardait comme de vrais biens, et il voulait seulement qu'on demandât pour lui la patience et le bon usage de ses fréquentes maladies. Elles achevèrent enfin de l'épuiser et lui firent consommer son sacrifice le 12 mars 504, après avoir tenu le saint-siége treize ans, six mois et dix jours.

PANEGYRIQUE DE SAINT GREGOIRE.

Texte : *Fuit magnus secundum nomen suum, maximus in salutem electorum.* (Eccli., XLVI, 1.)

Saint Grégoire a mérité le nom de Grand, parce qu'il a été effectivement grand pape, grand docteur, grand saint, et très-grand serviteur de Dieu pour le salut des élus. La charité en a fait un *grand pape*, l'oraison un *grand docteur*, l'humilité un *grand saint*, la patience un très-grand *serviteur de Dieu*, pour le salut des élus.

Ier POINT. — SAINT GRÉGOIRE, GRAND PAPE.

La charité en a fait un grand pape. Car, pour juger du mérite d'un grand prélat, il faut, comme il le dit lui-même dans son *Pastoral*, considérer par quelle voie il est parvenu à cette haute dignité, de quelle manière il y a vécu, comment il y a enseigné, et s'il y est entré bien avant dans la connaissance de ses infirmités . *Pensandum est, ad culmen regiminis, quisque qualiter perveniat, atque ad hoc rite perveniens qualiter vivat, et bene vivendo qualiter doceat, et bene docens infirmitatem suam quanta consideratione cognoscat.* Or, c'est ce qu'il a fait d'une manière si excellente qu'on peut dire qu'il n'a point eu son semblable : *Non est inventus similis illi.* La miséricorde qu'il exerçait envers les pauvres, les logeant dans sa maison et les faisant manger à sa table, mérita d'y recevoir Jésus-Christ et son ange tutélaire, qui l'assura que sa charité l'avait élevé sur le trône, et que c'était pour cela que Dieu l'avait choisi pour gouverner son Eglise. Sa conduite dans cette charge ne fut pas moins miraculeuse que son élection. La colonne de feu qui le découvrit lorsqu'il se cacha pour fuir son exaltation, que la profonde connaissance de sa faiblesse lui faisait appréhender, n'était qu'une figure de la sainteté de sa vie et de l'éclat de sa doctrine, qui devaient servir de flambeau pour éclairer tous les peuples, et de colonne pour soutenir la maison de Dieu et le siége de saint Pierre, dont le ciel, en confirmant le suffrage des hommes, le déclarait successeur. O si les riches de la terre savaient ce que vaut une œuvre de charité! leurs maisons seraient ouvertes à tous les pauvres, et s'ils ne recevaient pas en récompense la tiare des papes, ni le diadème des empereurs mortels, la couronne du ciel, qui est infiniment plus précieuse, ne leur pourrait pas manquer.

IIe POINT. — SAINT GRÉGOIRE, GRAND DOCTEUR.

L'oraison en a fait un grand docteur de l'Eglise, qui avait, comme dit Ildephonse, la sainteté des Antoine, l'éloquence des Cyprien et la doctrine des Augustin, et qui, dans les choses morales, selon le huitième concile de Tolède, les a tous surpassés et a mérité la préférence presque sur tous. Or, l'oraison est l'école du Saint-Esprit où il apprit la science des saints de ce divin maître que Pierre, diacre, assura, avec serment solennel, avoir vu souvent en forme de colombe sur la tête du saint, lorsqu'il écrivait ses livres. Job demande où l'on trouve la vraie sagesse et quel est le lieu de sa demeure : *Sapientia ubi invenitur? et quis est locus intelligentiæ?* Mais saint Grégoire pourrait répondre, avec Salomon, qu'il l'a

trouvée à l'oratoire, et que c'est un fruit de la prière. « J'ai désiré l'intelligence, et elle m'a été donnée. J'ai prié, et l'esprit de la sagesse est venu en moi. Je l'ai préférée aux royaumes et aux trônes, et j'ai cru que les richesses n'étaient rien au prix d'elle : *Optavi, et datus est mihi sensus : invocavi, et venit in me spiritus sapientiæ. Et præposui illam regnis et sedibus, et divitias nihil esse duxi in comparatione illius.* » (Sap., VII, 8.) Car, en effet, comme dit un de ses panégyristes, « il a principalement excellé en trois choses : à prier, à lire et à méditer : *In his tribus maxime emicuit, scilicet in orando, in legendo, et in meditando.* » (Jacobus de Vorag., Archiep. Jannens., *Serm.* 2 *de sancto Gregorio.*) Et c'est pour vaquer à ce divin exercice qu'après la mort de son père, qui avait interrompu le cours de ses études pour le faire préteur de Rome, il se défit de sa charge et employa son bien à bâtir plusieurs monastères à Rome et en Sicile, en l'un desquels il se fit religieux, et s'adonna tellement à la contemplation des choses divines, que son esprit, élevé au-dessus de tout ce qui est périssable, ne s'occupait plus d'autre pensée que du ciel, et ne respirait que la mort, qu'il regardait comme l'entrée du paradis et la récompense de ses travaux; au lieu que la plupart des hommes l'appréhendent comme un supplice : *Infelix animus meus! memini qualis fuit, quomodo ei labentia cuncta suberant in monasterio, quod nulla nisi cœlestia cogitare consueverat, quod mortem, quæ cunctis pœna est, scilicet ut ingressum vitæ et laboris sui præmium amabat.* (S. Greg., *in Prolog. super Dialog.*) Tant il est vrai, comme il le dit lui-même, qu'il n'est rien de plus fort que celui qui soumet tous les mouvements de son cœur à la raison, et qui sait mépriser les choses visibles pour aimer celles qui sont invisibles.

IIIe POINT. — SAINT GRÉGOIRE, GRAND SERVITEUR DE DIEU.

En dernier lieu, l'humilité en a fait un grand saint, et la patience un très-grand serviteur de Dieu pour le salut des élus. Car, d'un côté, pour être saint il faut être humble. L'humilité est la source de la vertu, et l'on peut dire que la vertu est vraie quand elle dure et continue dans sa source. D'ailleurs, pour sanctifier les autres, il faut être fort patient, et pour faire de grands fruits, il faut se résoudre à de grandes souffrances : *Bene patientes erunt, ut annuntient.* (S. Greg., l. XX, *Moral.*) Or, entre toutes les vertus de saint Grégoire, l'humilité et la patience ont été les plus éclatantes. Il est vrai qu'il était grand en toutes les autres et qu'il les possédait toutes en éminence. Sa dévotion envers la sainte Vierge, dont il fit porter l'image peinte par saint Luc dans les processions solennelles qu'il ordonna, fit cesser la peste à Rome et désarma l'ange qui lui apparut sur le château de l'empereur Adrien, et qu'on appela depuis Château Saint-Ange. Sa libéralité se répandait sur tous les pauvres, dont il avait les noms écrits dans un livre, et, dans la seule ville de Rome, il fournissait la subsistance à trois mille religieuses. Son zèle s'étendait par tout l'univers, et spécialement sur l'Angleterre, où, n'ayant pu aller lui-même comme il l'avait désiré, parce que le pape Benoît Ier le rappela à l'instance du peuple romain, il envoya depuis en sa place Augustin, ce grand apôtre des Anglais, qui convertit le roi de Cantorbéry, saint Helbert, avec un grand nombre d'infidèles. Sa rare prudence établit un ordre admirable dans toutes les cérémonies de l'Eglise, régla l'office divin, réforma le chant, qu'il apprenait lui-même aux enfants de chœur, et mit une belle police en tout ce qui regarde les mœurs et les biens des ecclésiastiques. Mais enfin il faut avouer que son humilité, en s'efforçant de couvrir toutes ses grandes qualités, leur donna le plus vif éclat, et que sa patience les couronna d'une gloire immortelle, après avoir triomphé par sa douceur de l'insolence des Lombards qui lui firent la guerre à outrance, réprimé l'orgueil du patriarche de Constantinople, résisté aux injustes entreprises de l'empereur Maurice, supporté toutes les calomnies et les outrages de ses ennemis, et enduré constamment les plus sensibles douleurs de la goutte et des autres maladies, qui rendirent son corps si sec et si aride, longtemps avant son trépas, qu'il

ressemblait plutôt à un mort déterré qu'à un homme vivant. Voilà le caractère de ce grand homme, qui prit le premier la qualité de serviteur des serviteurs de Dieu : voilà ce qui le fit saint, et ce qui vous sanctifiera, à son exemple, si vous voulez l'imiter.

MATERIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Sicut vitta coccinea labia tua et eloquium tuum dulce. (Cant., IV, 3.)

Laudavit eum in benedictionibus Domini in offerendo illi coronam gloriæ. (Eccle., XLVII, 7.)

Stare fecit cantores contra altare, et in sono eorum dulces fecit modos. (Id., *ibid.*, 3.)

Dedit in celebrationibus decus, et ornavit tempora usque ad consummationem vitæ. (Id., *ibid.*, 12.)

Ad insulas longe divulgatum est nomen tuum, et dilectus ejus in pace tua. (Id., *ibid.*, 17.)

Nouveau Testament. — Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam. (Matth., XVI, 18.)

Pasce oves meas. (Joan., XXI, 18.)

2. — SS. PÈRES.

In summo honore, summa tibi sit humilitas, honoris laus est, humilitatis virtus. (S. Augustin., *Serm. 7 ad FF.*)

Quanto apostolicæ sedi ab Ecclesiis reverentia cæteris exhibetur, tanto eam in earum decet esse tuitione sollicitam. (S. Gregor. Magn., *in Regist.*, l. I, c. 71.)

Vox psalmodiæ cum per intentionem cordis agitur, per hanc omnipotenti Deo ad cor iter paratur, ut intentæ menti vel prophetiæ mysterium aut compunctionis gratia infundatur. (Id., *Hom.* 1 *in Ezech.*)

Fit plerumque ut cum blanda vox quæritur, congrua vita negligatur ; et cantor minister Deum moribus stimulet, cum populum vocibus delectat. (Id., *in Decret. grat.*, p. 1.)

3. — COMPARAISONS.

1. Ecclesia candelabro assimilatur (Luc., XI, 33) cujus basis, fides SS. Trinitatis, cujus materia aurum propter fulgorem caritatis, cujus hastile Christus, cujus calami, sancti apostoli et prædicatores universi; cujus scyphi auditores; cujus lilia æternæ retributiones; cujus lucernæ, prælati; cujus emunctoria, sacræ Scripturæ verba; cujus vasa, in quibus quæ emuncta sunt extinguntur corda justorum. Hujus autem candelabri mystici lucerna est sanctus Gregorius, quæ tanto longius et latius suos radios diffundit, quanto sublimius posita fuit; lucet vero nobis virtutibus; operibus verbis, miraculis, religione, fama et præmio. (Hugo a S. Victore, *Instit. monast.*, *in Serm.* 81.)

2. Virtutes quibus emicat sanctus Gregorius, papa, figurantur in pontificalibus antiquæ legis indumentis ubi : 1° per feminalia, continentia intelligitur; 2° per vestem lineam, innocentia; 3° per salteum, castitas; 4° per tunicam talarem, perseverantia; 5° per superhumerale, patientia; 6° per rationale, discretio; 7° per thiaram, humilitas. (Innocent. III, *Serm. in sancto Gregorio, pap.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Plures gratias sanctus Gregorius papa habuit, scilicet : 1° sapientiæ; 2° dulcedinis eloquii; 3° abstinentiæ: 4° humilitatis perfectæ; 5° fortitudinis in infirmitate; 6° contemptus divitiarum in abundantia; 7° pietatis magnæ. (Guillelm. Paris., *Serm. in festiv, sanct. Gregorii papæ.*)

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

(Saint Bonaventure.)

(*Serm. de S. Gregor., pap.*)

TEXTE : *Audi, fili mi, et esto sapiens et dirige in via animum tuum.* (Prov., XXIII, 19.)

1. Sapientiæ auditus, habitus et usus perfecte fuerunt in hoc doctore clarissimo.

2. Quatuor nobis necessaria ut simus vere sapientes, sicut S. Gregorius : ut sapientia nostra appareat : 1° in auditu; 2° in aspectu; 3° in opere et effectu; 4° in affatu.

—

IIe PLAN.

(Denis le Chartreux, *Serm. de S. Gregor. papa.*)

Agitur : 1. De B. Gregorii nobili prosapia. — 2. De timoratione in pueritia. — 3. De admirabili profectu in monasterio. — 4. De promotione ad summi Pontificis dignitatem. — 5. De sanctorum angelorum in forma visibili apparitione. — 6. De animarum zelo fervido. — 7. De magnitudine sapientiæ et doctrinæ. — 8. De uberrimo fructu quem fecit in papatu. — 9. De liberalissima pietate in pauperes. — 10. De efficacia in orando.

6. — ENCOMIA.

1. ABBAS CREATUS.

Gregorio, dotum eximia cum luce niteret,
Cœnobii merito credita cura fuit
Immensum ut regeret communis pastor ovile,
Curare exiguum debuit ante gregem.

2. LATITANS IGNEA COLUMNA SIGNATUR.

Ignea Gregorium signavit rite columna,
Ingens nam columen, lumen et orbis erat.

3. SE SERVUM SERVORUM DEI NUNCUPAT.

Christiadum se servum humilem cognominat orbis
Pastor, at hunc Magnum terra polusque vocant.

4. ANGLORUM APOSTOLUS.

Dividit Oceanus toto procul orbe Britannos;
Sed tuus hos Romæ jungere novit amor.

(FASTI SACRI.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

PANÉGYRISTES.

Guillaume de Paris, saint Bonaventure, Denis le Chartreux, Innocent III, saint Thomas d'Aquin, Molinier, Nouet.

HAGIOGRAPHES.

La Vie de saint Grégoire le Grand a été écrite par Jean, diacre de l'Eglise romaine; elle est, suivant Baronius, remplie de fautes; par le P. Denys de Sainte-Marthe, supérieur général de la congrégation de Saint-Maur; par le P. Maimbourg, jésuite; par le P. Wietrouski.

On peut cousulter aussi le livre de Grandonici, intitulé : *Sanctus Gregorius Maximus, pontifex, a criminationibus Oudini vindicatus;* le V. Bède; Paul, diacre, moine du mont Cassin, qui vivait vers la fin du huitième siècle; Mabillon, *Ann. Ben.*, t. I; dom Ceillier, t. XVII; Fleury, Jérôme Mazio.

8. MARTYROLOGE. — S. Grégoire, pape et doct. — S. Maximilien, m. — S. Pierre, id. — S. Egdun, pr. et m. — S. Théophane, moine et m. — S. Bernard, év. — S. Paul év. de Léon. — S. Denis le Chart. — S. Maxime, m.

13 mars. — SAINTE EUPHRASIE, vierge.

(L'AN 410.)

VIE DE SAINTE EUPHRASIE.

Euphrasie, parente de Théodose le Grand, naquit à Constantinople vers le quatrième siècle. Son père Antigone, sénateur, était estimé comme l'un des grands les plus vertueux de l'empire, et sa mère, nommée comme elle Euphrasie, était l'exemple des dames chrétiennes. Ayant offert à Dieu leur fille unique, ces pieux époux se vouèrent à une continence absolue, pour vaquer d'une manière plus parfaite à leur sanctification. On peut juger par là de combien de soins fut entourée l'éducation de la jeune Euphrasie; à cinq ans, elle était déjà devenue l'admiration de la cour, et on la regardait comme un petit prodige. C'est à cet âge qu'elle perdit son père; mais l'empereur Théodose se chargea de sa tutelle, et il la fit fiancer à un jeune sénateur. La mère, devenue veuve, encore jeune et fort riche, fut recherchée en secondes noces, et l'empereur lui-même le lui conseillait; mais elle, qui avait voué à Dieu sa chasteté, se retira de la cour, et s'en fut habiter l'Egypte, où elle employa les revenus de ses grands biens en toutes sortes de bonnes œuvres. Souvent elle menait la jeune Euphrasie dans une maison de ferventes religieuses,

qui gardaient une rigoureuse clôture et pratiquaient de rudes austérités. Cette enfant, âgée de sept ans, s'éprit de tant d'amour pour les sœurs, qu'elle voulut entrer et rester avec elles et bientôt s'y consacrer au Seigneur, renonçant ainsi à toute la gloire qui l'attendait dans le monde. Sa mère, fondant en larmes et l'embrassant tendrement, l'amena devant un crucifix, l'offrit elle-même à Dieu, le priant de recevoir cette innocente victime, et l'ayant remise entre les mains de la supérieure, elle se retira pour ne tenir plus à rien sur la terre et ne vivre plus que pour le ciel.

Par sa dévotion, par sa ferveur et par son courage, la jeune Euphrasie ne tarda pas à étonner les plus anciennes religieuses. Son détachement de la terre fut admirable : après la mort de sa mère, elle écrivit à l'empereur de faire distribuer aux pauvres, aux orphelins et aux églises, tous les biens que ses parents lui avaient laissés. Les progrès de cet ange dans la perfection furent prodigieux; elle devint en particulier un modèle d'étonnante austérité : dès l'âge de douze ans, elle prit l'habitude de ne manger qu'une fois le jour, vers le soir, et plus tard, de deux ou trois jours l'un. Elle poussa jusqu'à l'héroïsme l'abnégation de soi-même et l'amour des humiliations.

Le Seigneur montra combien l'humilité de sa servante lui était agréable, par les grâces extraordinaires et le don des miracles dont il la favorisa; mais la terre ne posséda pas longtemps ce trésor. Euphrasie termina sa sainte vie en ce monde, le 13 mars, l'an 410, à l'âge de trente ans.

PANEGYRIQUE DE SAINTE EUPHRASIE.

TEXTE : *Simile est regnum cœlorum thesauro absconditio in agro.* (Matth., XIII, 44.)

Rien de grand, de noble, de sublime comme l'âme d'un saint qui, comparant toutes les choses d'ici-bas à la vie éternelle, prend en dégoût les faux biens de la terre et n'estime plus que les trésors du ciel. Une fois convaincue de cette vérité essentielle, une âme est capable de tous les sacrifices pour conquérir le royaume céleste : elle donne, elle quitte, elle perd volontiers tout ce qui passe pour acquérir plus sûrement ce trésor qui ne passe pas. Cet esprit de sacrifice, cette noble et héroïque générosité, ces courageuses immolations sont encore plus admirables quand on les rencontre dans les hautes conditions de la société où tant de liens attachent à la vie : la grandeur du détachement devient alors plus manifeste et plus méritoire en raison même des difficultés qui s'opposent à la vertu.

Sainte Euphrasie a été exposée à ces dangers; elle aurait pu briller aux yeux du monde : jeunesse, naissance, fortune, appuis humains, elle avait tout pour s'attirer les regards et l'estime des hommes; mais elle fut plus grande que tous les avantages mondains; elle poussa jusqu'au degré le plus héroïque le détachement des biens terrestres et donna ainsi à tous les siècles l'exemple du mépris des honneurs, des plaisirs et des richesses de ce monde. Méditons ce grand exemple : nous y trouvons : *Mépris de la fortune*, première considération; *amour de la pénitence*, deuxième considération.

1re CONSIDÉRATION. — MÉPRIS DE LA FORTUNE.

Euphrasie avait pour père un des seigneurs les plus distingués de la cour de l'empereur Théodose le Jeune, dont il était proche parent. Fille unique, elle devait seule hériter des riches possessions de ses parents; mais dès son jeune âge, son âme était éprise des biens du ciel; elle n'avait qu'un seul désir : aimer et servir Dieu seul. Mais voici une épreuve critique pour une personne de sa condition : ses parents étant morts, l'empereur Théodose envoya chercher la jeune Euphrasie, qu'il avait promise en mariage au fils d'un sénateur, à la fortune duquel il s'intéressait beaucoup. On s'imagine parfois dans le monde que les généreuses vierges

qui ont consacré à Dieu leur âme et leur corps, avaient éprouvé quelque échec relativement à leurs projets d'établissement; ne pouvant comprendre la grandeur de leur sacrifice, on l'explique de mille manières aussi injustes qu'outrageantes; mais voici entre autres une de ces grandes âmes qui pouvait réussir selon le monde, et qui n'a pas voulu de ce bonheur éphémère que l'on recherche tant. Euphrasie répondit à l'empereur: « Sachant que j'ai promis à Jésus-Christ de vivre dans une chasteté perpétuelle, voudriez-vous que je violasse ma promesse en épousant un homme mortel qui deviendra bientôt la pâture des vers? Je vous supplie, par les bontés dont vous honoriez mes parents, de disposer des biens qu'ils m'ont laissés en faveur des pauvres, des orphelins et des églises. Donnez la liberté à tous mes esclaves, et accordez à mes fermiers la remise de tout ce qu'ils doivent, afin qu'étant délivrée du soin de mes affaires temporelles, je puisse servir Dieu sans obstacle. Telle fut sa réponse à la flatteuse proposition qu'on lui avait faite; l'empereur et les sénateurs ne purent retenir leurs larmes en lisant cette lettre, et dirent dans leur juste admiration: « Voilà un saint rejeton d'une tige vertueuse. » L'empereur, quelque temps avant sa mort arrivée en 395, exécuta ponctuellement les intentions d'Euphrasie. Elle se sentit libre et heureuse dès qu'elle ne posséda plus rien.

Quel exemple, M. F., surtout pour les chrétiens de nos temps, où l'on n'a de soucis que pour augmenter sa fortune et amasser chaque jour; aujourd'hui que l'on ne songe qu'aux aises de la vie, on ne sait comment expliquer tant d'héroïsme et de grandeur morale; c'est que, M. F., nous n'avons plus la foi, l'espérance et la charité des saints; nous sommes esclaves de nos passions, trop attachés à la terre et à ses vanités; voilà le secret de notre peu d'amour pour Dieu.

IIe CONSIDÉRATION. — AMOUR DE LA PÉNITENCE.

Mais voici une nouvelle phase de la vie de notre sainte. Non-seulement elle a volontairement quitté toutes les aises de la vie; elle a fait plus, elle a recherché une vie de pénitence et d'austérités. Déjà, du vivant de sa mère, elle avait demandé la permission de se consacrer à Dieu dans un couvent; sa pieuse mère fut au comble de la joie en apprenant sa résolution, et elle l'exhorta vivement à suivre sa vocation. C'est là, sous le toit solitaire du monastère qu'il eût fallu la voir. Une fois placée sous la règle de la vie religieuse, elle en suivit toutes les prescriptions avec une scrupuleuse exactitude. La supérieure, voyant la grâce agir puissamment dans cette âme privilégiée, la soumit à des pratiques rudes et humiliantes, afin de la détacher toujours plus d'elle-même et la préparer à recevoir des grâces plus abondantes. Mais tel était son amour pour la pénitence, que l'austérité même de la règle ne suffisait point encore à sa ferveur; elle ne mangeait qu'autant qu'il fallait pour ne pas mourir. Souvent elle passait plusieurs jours sans prendrr aucune nourriture. Cette austérité fut l'occasion d'un beau trait d'humilité de la part de cette sainte fille. Un jour, une servante du monastère lui demanda avec une certaine aigreur pourquoi elle ne mangeait qu'une fois par semaine, et si elle voulait ainsi se distinguer des autres. Euphrasie répondit qu'elle n'agissait ainsi que par l'ordre de sa supérieure. La servante la traita d'hypocrite, l'accusant de cacher une secrète vanité sous des apparences spécieuses. La sainte, sans rien répliquer, se jeta aux pieds de son injuste accusatrice, lui demanda pardon comme si elle eût été coupable, et la conjura de lui accorder le secours de ses prières. Elle mourut en 410, à l'âge de trente ans. Dieu glorifia par plusieurs miracles son tombeau, comme il avait glorifié sa vie.

Telle fut la vie détachée et pénitente de sainte Euphrasie. Ah! M. F., apprenons par ces nobles exemples à détacher notre cœur des vaines jouissances de la terre, des satisfactions coupables des sens et des passagères félicités d'ici-bas. Songeons chaque jour, comme l'ont fait les saints, combien vite tout passe, meurt et s'éteint sur la terre, et demandons-nous parfois : que me restera-t-il au jour de ma mort

de cette fortune, de ces honneurs, de ce plaisir que le monde m'offre? De tout cela, je n'emporterai rien dans la tombe, rien au jugement de Dieu, si ce n'est les fautes innombrables que ces vanités m'auront fait commettre. C'est là le fond de l'Evangile, c'est là le sens profond de cette parole de Jésus-Christ : : *Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro.* Tout ce que porte la terre n'est rien aux yeux de Dieu en comparaison du ciel ; il veut que l'on sacrifie tout pour lui plaire et lui donner notre cœur tout entier. Telle a été la sagesse des saints ou plutôt la grâce qui les éclaira pour leur montrer tout le néant des biens de ce monde, et leur inspirer ce profond et immense amour qui va jusqu'à aimer Dieu et le prochain jusqu'au mépris de soi-même. Sachons copier ces illustres modèles, si nous voulons un jour partager avec eux le bonheur du ciel.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de la Sainte. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ego dilecto meo et dilectus meus mihi. (Cant., VI, 2.)

Induit me vestimentis salutis..., et quasi sponsam ornatam monilibus suis. (Is., LXI, 10.)

Nouveau Testament. — Non omnes capiunt verbum istud. (Matth., XIX, 11.)

Virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. (I Cor., VII, 34.)

Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se. (Apoc., XIX, 7.)

Virgines sunt et sequuntur Agnum quocumque ierit. (Id., XIV, 4.)

2. — SS. PÈRES.

Quanta est virginitatis gratia quæ meruit a Christo eligi ut esset corporale Dei templum, in quo corporaliter habitavit plenitudo divinitatis; virgo genuit mundi salutem; virgo peperit vitam universorum. (S. Ambr., *de Offic.*)

Bene angelus ad virginem mittitur, quia semper est angelis cognata virginitas. (S. Hieron., *Serm. de Assumpt.*)

Agnum sequi quocumque ierit est ipsius virginitatem corporis et mentis imitari. (S. Augustin., *de bono Virginali.*)

Altior professio virtutis, altiorem debet tenere viam vivendi. (Glossa ordinaria, *in III Reg.*, c. 6.)

3. — COMPARAISONS.

Sicut sponsæ magnorum principum, si fideles sint, omnia facile a sponsis suis impetrant, ut patet in Esther, quæ liberationem totius populi judaici ab Assuero obtinuit, ita multo magis sponsa supremi regis Christi omnia et maxime aliorum liberationem a peccatis obtinebit. (Nieremb., *in* l. II *Adorat.*, c. 8.)

Digna virginitas quæ apibus comparetur; sic laboriosa, sic pudica, sic continens. Rore pascitur apes, nescit concubitus, mella componit. Ros quoque virginis est sermo divinus, quia sicut ros Dei verba descendunt. (S. Ambr., *de Virg.*, l. I.)

Quam te velim, filia, imitatricem esse hujus apiculæ, cui cibus flos est, ore soboles legitur, ore componitur. (Id., *ibid.*)

4. — VERTUS DE LA SAINTE.

PIÉTÉ. Sa candeur, son innocence, sa piété en faisaient dès son plus bas âge l'admiration de la cour.

FUITE DU MONDE. Elle demanda avec instance le voile et promit de se soumettre à tout pour vivre dans la solitude.

RENONCEMENT. Sa lettre à l'empereur est un parfait modèle de renoncement.

HUMILITÉ. Elle voulut exercer les offices les plus bas.

MORTIFICATION. Elle poussa l'abstinence jusqu'à ne manger qu'une fois par semaine.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — GRANDS EXEMPLES DE MÉPRIS DES GRANDEURS DANS TOUS LES SIÈCLES.

2e POINT. — EXEMPLE SPÉCIAL DE SAINTE EUPHRASIE ET DE SA MÈRE.

IIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — COURAGEUSE RÉSOLUTION DE SAINTE EUPHRASIE.

Subdivisions : Elle quitte : 1. La cour. — 2. Un fiancé que lui a choisi l'empereur. — 3. De grands biens. — 4. Un avenir brillant.

2e POINT. — VIE PRÉFÉRÉE PAR CETTE SAINTE.

Subdivisions : 1. Elle préfère à la cour un cloître. — 2. A un époux terrestre, l'époux des vierges. — 3. A de grands biens, la pauvreté. — 4. Aux joies mondaines, l'obscurité et les croix.

IIIe PLAN.

(Le même.)

1. Vie édifiante de la jeune Euphrasie à la cour. — 2. Vie sainte de la jeune religieuse dans le cloître.

—

6. — AUTEURS A CONSULTER.

La Vie originale de sainte Euphrasie a été publiée par Roswède. On devra surtout consulter les Bollandistes, ainsi que le P. Marin, dans les *Vies des Pères du désert de l'Orient.*

7. MARTYROLOGE. — SS. Macédoine, Patricie et Modeste, mm. — SS. Theusette, Horre, Théodore, Nymphodore, Marc et Arabie, mm. — S. Sabin, id. — Sainte Christine, v. et m. — SS. Ruderic, pr., et Salomon, mm. — S. Nicéphore, év. — S. Ansouin, id. — Sainte Euphrasie, v. — S. Léandre, év. — S. Étienne, m. — S. Pien, év. — S. Vincent, pr. — Sainte Macteflède, ab.

---

14 mars. — SAINTE MATHILDE, reine de Germanie.

(L'AN 968.)

VIE DE SAINTE MATHILDE.

Sainte Mathilde, vulgairement appelée *Mahaut*, était fille du comte Thierry, seigneur puissant parmi les Saxons. Elle fut élevée sous les yeux de son aïeule, abbesse du monastère d'Erfurt. En 913, elle épousa Henri, fils d'Othon, duc de Saxe. Henri, surnommé l'*Oiseleur*, parce qu'il aimait passionnément à chasser avec des oiseaux de proie, selon le goût de son siècle, devint duc de Saxe par la mort de son père, l'an 916, et fut élu, en 919, successeur de Conrard, roi de Germanie. Il était adoré de ses sujets, qui le regardaient comme leur père. Tandis qu'il triomphait des Hongrois et des Danois et qu'il soumettait la Bavière à son obéissance, Mathilde vaquait à la prière, à la méditation, et s'entretenait jour et nuit dans la ferveur et l'humilité. Souvent elle visitait les malades et les affligés, elle servait les pauvres, procurait la liberté aux prisonniers; et lorsque les droits de la justice s'opposaient à leur élargissement, elle allégeait au moins le poids de leurs chaînes par d'abondantes aumônes. La sainte voulait ainsi porter ces malheureux à expier leurs crimes par les larmes de la pénitence. Elle avait la consolation de voir le roi son époux entrer dans ses vues, et s'empresser à la seconder dans l'exécution de ses pieux travaux.

Henri fut frappé d'apoplexie l'an 936. Mathilde gémissait prosternée aux pieds des autels, lorsqu'elle fut instruite de la mort de son époux par les cris et les larmes du peuple. Elle se soumit avec résignation à la volonté de Dieu, donna ses diamants pour que le prix en fût distribué aux pauvres, et déclara ainsi renoncer pour toujours aux pompes et aux vanités du monde.

Mathilde avait eu trois enfants : Othon qui succéda à son père dans le royaume de Germanie, fut couronné à Rome l'an 962, après avoir triomphé des Bohémiens et des Lombards; Henri, duc de Bavière et Brunon, archevêque de Cologne, que l'Eglise honore d'un culte public.

Othon n'avait été couronné roi de Germanie qu'après de vives contestations. Comme cette couronne était élective, Henri, son plus jeune frère, la lui avait dis-

putée, et Mathilde, par une injuste prédilection, s'était déclarée en sa faveur. Cette conduite de la reine-mère alluma le flambeau de la discorde entre les deux frères. Mathilde avait commis une grande faute ; elle en fut punie. Othon et Henri se liguèrent contre elle et la dépouillèrent même de son douaire, sous prétexte qu'elle avait épuisé l'Etat par des aumônes inconsidérées. La persécution que la sainte éprouva fut aussi longue que cruelle. Enfin les deux princes rougirent de leurs mauvais procédés ; ils se réconcilièrent avec leur mère et lui rendirent tout ce qu'ils lui avaient enlevé.

Mathilde, rétablie dans sa première fortune, recommença la distribution de ses aumônes. Elle fonda plusieurs églises et cinq monastères, dont celui de Polden, dans le duché de Brunswich, et celui de Quedlimbourg dans le duché de Saxe. Mathilde se retirait de temps en temps dans ce dernier, pour goûter les charmes de la solitude. Elle ne s'occupa plus, le reste de sa vie, que d'exercices pieux et d'œuvres de miséricorde. Son plus grand plaisir était d'apprendre aux pauvres et aux ignorants, comme elle l'avait appris à ses domestiques, la manière de bien prier. Elle tomba malade au monastère de Quedlimbourg, se confessa à Guillaume, archevêque de Mayence, son petit-fils, fit quelques jours après une confession publique en présence des prêtres et des religieuses du monastère ; reçut l'Eucharistie et l'extrême-onction ; se fit ensuite coucher sur un cilice, mit de la cendre sur sa tête, et mourut tranquillement le 14 mars 968. Elle est nommée en ce jour dans le *Martyrologe romain*. Son corps est à Quedlimbourg.

PANEGYRIQUE DE SAINTE MATHILDE.

TEXTE : *Consideravit semitas domus suæ et panem otiosa non comedit.* (Prov., XXXI, 27.)

L'Ecriture nous dit que celui qui ne travaille pas ne doit point manger ; en effet, c'est Dieu lui-même qui a imposé le travail à l'homme prévaricateur, en disant au premier pécheur : « Vous gagnerez votre pain à la sueur de votre front. » Cette loi du travail est donc une pénitence qui pèse sur tous les hommes et que tous doivent accomplir dans les vues de la foi et dans les intentions surnaturelles qui en font tout le mérite. Les saints ont tous compris cette importante vérité ; ils ont travaillé toute leur vie ; ils avaient horreur de l'oisiveté parce qu'elle est la mère de tous les vices. Sainte Mathilde était dans une condition qui semble exclure cette nécessité du travail et cependant, au milieu de son palais, elle a su s'occuper d'œuvres sérieuses et utiles autant à son propre salut qu'à celui des autres. On peut dire d'elle, ce que Salomon disait de la femme forte : « Elle a considéré les sentiers de sa maison, et elle n'a point mangé son pain dans l'oisiveté. »

Il faut voir cette grande reine travaillant sans cesse à se sanctifier elle-même et à sanctifier tout ce qui était autour d'elle ; examinons-la donc : *Dans l'intérieur de son palais*, première considération ; *dans sa vie publique*, deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — SAINTE MATHILDE DANS SA VIE PRIVÉE.

C'est une étrange erreur de croire qu'il est permis de ne songer qu'à sa propre sanctification, sans s'occuper de ces milliers d'âmes qui végètent et périssent autour de nous, souvent même sous le toit que nous habitons. Dieu condamne un pareil égoïsme et il a déclaré qu'il avait confié à chacun l'âme de son frère et que nous devons regarder comme un païen celui qui ne prend pas soin de ceux de sa maison. Mathilde avait compris qu'une femme chrétienne doit être dans la famille une source de grâces et de bénédictions ; qu'elle doit, par son exemple, par le spectacle de ses vertus, par sa vigilance et ses exhortations éloigner du vice et porter au bien tous ceux sur lesquels elle a influence ou autorité.

Fille du comte Thierry, seigneur puissant parmi les Saxons, elle avait été éle-

vée au monastèrs d'Erfurt où elle avait appris à travailler à tous les ouvrages convenables à son sexe et contracté l'habitude d'employer tous ses moments à des choses sérieuses dignes d'une créature raisonnable.

Mariée ensuite (913) à Henri, fils d'Othon, duc de Saxe et roi de Germanie, elle eut mille occasions de mettre en pratique les saintes habitudes qu'elle avait prises dans sa première jeunesse. Pendant que Henri châtiait l'insolence des peuples révoltés contre son autorité, Mathilde remportait de plus grandes victoires sur les ennemis de son salut. Dans l'intérieur de son palais, elle vaquait à la prière, à la méditation, se mortifiait nuit et jour pour s'entretenir dans la ferveur et l'humilité. Les réflexions sérieuses qu'elle faisait sur les vérités éternelles, garantissaient son âme des atteintes de ce poison subtil qui est toujours caché sous les dehors séduisants des grandeurs humaines. Elle se regardait avec raison comme responsable de tout ce qui se passait dans son palais; elle veillait sur ses serviteurs, leur parlait de Dieu, les instruisait dans la religion et leur apprenait à bien prier, sachant que la prière est le fondement de la vie chrétienne. Par ses vertus et ses royales qualités, elle sut aussi acquérir une puissante influence sur le roi qu'elle fit entrer dans ses vues; et elle eut la consolation de le voir la seconder avec empressement dans l'exécution de toutes ses pieuses entreprises. Telle sera toujours la sainte et salutaire action d'une femme solidement vertueuse; elle est, au sein de la famille, un trésor plus précieux que toutes les richesses du monde; non contente de se sanctifier elle-même, elle sanctifie tous les heureux témoins de ses modestes vertus. Exemple pour toutes les mères et épouses chrétiennes!

IIe CONSIDÉRATION. — SAINTE MATHILDE DANS SA VIE PUBLIQUE.

Mathilde ne fut pas moins active et exemplaire dans sa vie publiqus. Pendant que Dieu l'éprouvait par la mort de son royal époux, elle donnait à tous l'exemple de la résignation à la volonté du ciel et en prit occasion de renoncer plus que jamais à l'amour des créatures. Elle avait élevé dans la piété ses trois enfants, dont l'un, Othon, fut roi de Germanie, l'autre Henri, duc de Bavière, et le troisième, Brunon, archevêque de Cologne et plus tard un des grands saints de ce siècle. Ainsi se répandaient sur le monde les vertus qu'elle avait jadis semées dans le cœur de ses enfants. Quant à elle-même, plus libre que jamais de suivre les ardentes inspirations de sa charité, elle consacrait les jours de son veuvage à la pratique des bonnes œuvres, visitait les malades et les affligés, les consolait et les exhortait à la patience. Elle servait elle-même les pauvres et leur apprenait à estimer un état dont Jésus-Christ a fait choix, et auquel sont promises les récompenses de la vie future. Elle usait de son influence pour délivrer les prisonniers; et lorsque les exigences de la justice s'y opposaient, elle allégeait au moins le poids de leurs chaînes par d'abondantes aumônes. Son principal but était de porter ces malheureux à mener une vie plus chrétienne et à expier leurs crimes par les larmes d'une sincère pénitence.

Cependant au milieu de ces œuvres de sa sainte vie, une faute grave venait de charger la conscience de cette femme si attentive pour n'en point commettre. Une vive contestation s'était élevée entre ses deux fils Othon et Henri qui prétendaient également occuper le trône de Germanie. Mathilde eut quelque préférence pour le plus jeune, et cette injuste prédilection alluma la guerre entre les deux frères. Bientôt ils reprochèrent à leur mère ses abondantes aumônes et la dépouillèrent de ses biens. La reine se soumit sans murmurer aux décrets de la Providence et souffrit en esprit de pénitence des coups d'autant plus sensibles qu'ils lui étaient portés par ses propres enfants. Cette humilité toucha leur cœur et ils se réconcilièrent sincèrement avec leur mère en lui rendant tout ce qu'ils lui avaient enlevé. Il y a là encore une grande leçon pour les parents qui ont pour certains de leurs enfants une injuste préférence; ils voient là ce qui en résulte et comment Dieu les en punit. Mais aussi les fils de Mathilde ont appris aux enfants persécu-

teurs de leurs parents à réparer noblement les torts qu'ils auraient pu avoir commis à leur égard. Mathilde répara de son côté cette faute unique de sa vie par un redoublement de ferveur et de charité : elle fit bâtir cinq monastères et plusieurs églises, afin que longtemps encore après sa mort Dieu fût loué, grâce à ces pieuses fondations. Près de mourir dans une de ces maisons, elle voulut s'humilier une dernière fois : elle fit une confession publique de ses fautes en présence des prêtres et des religieuses du monastère, reçut les derniers sacrements et mourut couchée sur un cilice le 14 mars 969.

Vie féconde en beaux exemples, mort douce et paisible ! Ah ! puissions-nous imiter l'une pour jouir de l'autre.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de la Sainte. — 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Dedit (regina) centum viginti talenta auri, et aromata multa, et gemmas pretiosissimas. (II Paralip., IX, 9.)

Astitit regina a dextris tuis. (Ps., XLIV, 10.)

Et erunt reges nutritii tui et reginæ nutrices tuæ ; vultu in terram demisso adorabunt te, et pulverem pedum tuorum lingent. (Is., XLIX, 23.)

Nouveau Testament. — Filios educavit, hospitio recepit, sanctorum pedes lavit, tribulationem patientibus subministravit ; omne opus bonum subsecuta est. (I Tim., V, 10.)

In incorruptibilitate modesti spiritus, qui est in conspectu Dei locuples, sanctæ mulieres ornabant se. (I Petr., III, 4.)

2. — SS. PÈRES.

Sane vos sacras, castissimasque Christi omnium nostrum Salvatoris sponsas, religiosissimæ ac Deo dilectissimæ imperatrices, orbis terrarum ornamentum, sanctissimarumque Ecclesiarum decus optimo jure quisquis appellaverit, in quibus nimium omne virtutum genus, omnisque ornatus divinæ majestatis oculis gratus, acceptusque mirifice splendet. (S. Cyrill. Alexandr., *de Fide ad Pulcher.*)

Neque regnum Christi capessere, et ea quæ illi grata sunt, facere et sentire omittitis, partim quidem præclaris actionibus, partim rursum cum vestros, tunc principum quoque vestrorum aulas virginitatis gloria condecorantes, partim denique sumptuosissima templa Christo Domino excitantes, nam et hoc quoque pietatis studium inter cæteras ille sanctis vestris amicis impertitus est. (Id., *ibid.*)

3. — COMPARAISONS.

Sicut malogranatum pulchrius apparet, cum fatiscit ; nam tunc interna grana, quæ sub vili cortice latebant, pyropos imitata expanduntur ; ita reges, quo majoribus difficultatibus scinduntur, ac distrahuntur, in suorum præsidium, eo clariora præbent exempla virtutum. (Mendoza, *in* I Reg., XIV.)

Regnet Christus in nobis, non regnet peccatum in corpore nostro. Simus reges, imperemus corpori nostro et subjiciamus illud ; et cor nostrum sit in manu Dei. (S. Hieron., *in Ps.* CXLV.)

Ut ignis est ut lucem præbeat, sic reginæ est ut benefaciat. (Procop., *in Gen.* II.)

Nihil aliud tam peculiare imperiali majestati est quam clementia et humanitas ; per quam solum Dei servatur imitatio. (Justinian. imperat., *in Cod.*, *L. ultim.*)

4. — VERTUS DE LA SAINTE.

Piété. Elle vaquait constamment à la prière et à la méditation.

Charité. Elle visitait souvent les malades, servait les pauvres.

Miséricorde. Ses aumônes étaient si abondantes qu'on lui en fit même un reproche.

Clémence. Elle mettait tout en œuvre pour procurer la liberté aux prisonniers.

Zèle. Elle fonda plusieurs églises et cinq monastères.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

Les deux œuvres auxquelles sainte Mathilde consacra ses richesses, furent : la fondation des églises, des monastères, et l'aumône.

1er POINT. — CES DEUX ŒUVRES SONT ÉMINEMMENT CHRÉTIENNES.

2e POINT. — ELLES SONT DES PLUS MÉRITOIRES.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — SAINTE MATHILDE, ÉPOUSE DE L'EMPEREUR HENRI.

2e POINT. — SAINTE MATHILDE AU TEMPS DE SES ÉPREUVES.

3e POINT. — SAINTE MATHILDE RECUEILLANT LE PRIX DE SES VERTUS.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — PRATIQUE DES DÉVOTIONS SPÉCIALES DE SON TEMPS.

2e POINT. — SAINTE MATHILDE Y FUT FIDÈLE.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

La Vie de sainte Mathilde a été écrite quarante ans après sa mort, par ordre de l'empereur saint Henri. Les Bollandistes l'ont publiée. Tous les hagiologues l'ont reproduite.

7. MARTYROLOGE. — Quarante-sept martyrs à Rome. — SS. Eutichius, Patrice et leurs compagnons, mm. — Les deux moines de Valérie, mm. — Le diacre de Marsiaue, id. — Sainte Mathilde, reine. — S. Lubin, év.

15 mars. — SAINT ZACHARIE, pape.

VIE DE SAINT ZACHARIE.

Saint Zacharie, pape, Grec de nation, succéda à Grégoire III, en 741. C'était un pontife d'une grande bonté et d'une douceur singulière. Il ne se vengeait de ses ennemis que par des bienfaits, et il saisissait toutes les occasions d'obliger ceux qui l'avaient persécuté avant son exaltation. On le vit exposer sa vie pendant les troubles qu'excita la révolte des ducs de Spolète et de Bénévent contre Luitprand, roi des Lombards. Luitprand avait pour Zacharie une grande vénération. A sa prière, il renvoya sans rançon les prisonniers qu'il avait faits pendant la guerre, et rendit à l'Eglise romaine toutes les places qui lui avaient appartenu dans les territoires de Narni, d'Osimo, de Numana, d'Ancône et de Valle Grande. Le saint ayant célébré les divins mystères à Terni, en présence des Lombards, édifia ces peuples par sa ferveur extraordinaire, et s'attira de leur part les plus vifs sentiments de respect. Quelque temps après il fit un voyage à Pavie où était le roi Luitprand, et il obtint, après quelque résistance, la restitution de plusieurs places pour l'exarchat de Ravenne.

Ce pontife donna en plusieurs occasions des preuves éclatantes de son zèle et de sa prudence. Il fit de sages règlements pour réformer les abus, pour le maintien de la discipline, et pour étouffer les semences de division qui troublaient la paix de plusieurs Eglises.

Saint Boniface, apôtre d'Allemagne, lui écrivit plusieurs lettres pour le consulter sur quelques difficultés. Il lui mandait qu'un prêtre, nommé Virgile, travaillait à mettre la division entre lui et Odilon, duc de Bavière, et que d'ailleurs il enseignait qu'il y avait « un autre monde, d'autres hommes sous la terre, un autre soleil, une autre lune. » Zacharie répondit qu'il fallait le déposer, s'il persistait à enseigner de semblables erreurs. Mais des écrivains modernes ont eu tort

de conclure de cette réponse, que le saint pontife condamnait le sentiment de ceux qui admettaient les antipodes. Il avait en vue certains hérétiques soutenant qu'il y avait sous terre une race d'hommes dont Adam n'était point le père, et qui n'avaient point été rachetés par Jésus-Christ. Or cette opinion pouvait être condamnée comme erronée, puisqu'elle contredit l'Ecriture. (*Voy*. Baronius, an 784.) D'ailleurs Zacharie ne prononça point de jugement contre Virgile; il lui ordonna de venir à Rome pour qu'on examinât sa doctrine; et selon toute apparence, Virgile se justifia, puisqu'il fut élu peu de temps après évêque de Saltzbourg.

Zacharie avait une tendre charité pour les malheureux. Ayant appris que des marchands vénitiens avaient acheté des esclaves à Rome pour les revendre aux Maures d'Afrique, il leur reprocha un trafic si injurieux à l'humanité et à la religion, et paya ensuite la somme qu'on lui demanda pour rendre la liberté à tous ces esclaves. Il orna la ville de Rome de plusieurs églises magnifiques, fit un grand nombre de fondations en faveur des pauvres et des pèlerins, et assigna un revenu annuel considérable pour l'entretien des lampes dans l'église de Saint-Pierre. Il mourut au mois de mars de l'an 752. Il est nommé le 15 du même mois dans le *Martyrologe romain*.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ZACHARIE.

TEXTE : *Oportet autem illum et testimonium habere bonum ab iis qui foris sunt.* (I Tim., III, 7.)

Il ne suffit pas toujours d'être pur aux yeux de Dieu; il est des circonstances où le bien public demande que nous soyons connus comme tels aux yeux des hommes. Nous devons à tous le bon exemple afin de faciliter ainsi la vertu aux témoins de notre vie vertueuse. C'est là le motif pour lequel l'Ecriture même attache une haute importance à la bonne réputation et la proclame plus précieuse que tous les trésors. Il est donc de notre devoir de conserver intacte notre bonne renommée afin qu'elle devienne pour nos frères un nouveau stimulant à la pratique de la vertu; et je dois dire à chacun de vous qu'il doit s'attacher à recevoir et à mériter bon témoignage de ceux du dehors : *Oportet autem illum et testimonium habere bonum ab iis qui foris sunt.*

Voici un homme qui a joui de cette auréole de la bonne renommée, grâce à ses douces et modestes vertus. Saint Zacharie, pape, a cru de son devoir de donner ce grand exemple au monde, et ce n'est pas une médiocre gloire pour l'Église que d'honorer publiquement un pontife d'un aussi beau et aussi noble caractère. Méditons : *Les principaux traits de ce grand caractère*, première considération; *comment nous devons prendre soin de notre réputation*, deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — PRINCIPAUX TRAITS DU GRAND CARACTÈRE DE SAINT ZACHARIE.

Zacharie, Grec d'origine, succéda au pape Grégoire III en 741. L'Italie était alors bouleversée par des troubles et des révoltes, et l'influence morale du saint-père pouvait seule calmer quelque peu les esprits.

Zacharie devint un ange de paix dans ces difficiles circonstances. Il avait cette grandeur d'âme qui consiste non-seulement à pardonner des injures, mais à combler de bienfaits ceux qui les ont faites. Qui peut résister à une telle charité? Or c'est là ce qu'on vit éclater dans ce grand saint. Persécuté par des ennemis acharnés avant son exaltation, il ne s'en souvint plus après, si ce n'est pour les rechercher, afin de leur accorder des faveurs auxquelles ils ne s'attendaient guère. De cette manière il donnait l'exemple du pardon des injures, et en même temps il se faisait des amis et des admirateurs de ses ennemis d'autrefois. C'était à la fois charité et sagesse.

Hélas! est-ce ainsi qu'agissent aujourd'hui ces chrétiens vindicatifs qui ne

savent jamais oublier une offense; qui pendant de longues années se font un triste point d'honneur d'humilier et de persécuter un ennemi, et ne se reposent que quand ils le voient abattu à leurs pieds. Les imprudents! qu'y peuvent-ils gagner? Ils s'attirent l'inimitié de Dieu qui vengera leurs victimes; ils se créent mille soucis qui leur abrégent la vie à eux-mêmes; ils se font détester de leurs semblables qui les méprisent.

Une autre vertu de ce grand pape, c'est cette bonté de cœur, cette douceur de langage et de caractère qui ne pouvait supporter sans s'affliger les divisions des autres. Ainsi on le vit exposer sa vie pour remettre la paix entre les princes qui se faisaient la guerre, et son zèle obtint la paix, la délivrance des prisonniers et la restitution de plusieurs villes injustement conquises.

Que de fois nous semons la discorde parmi nos frères par les intempérances de notre langue, par notre orgueil, par nos vivacités et notre grand attachement à de misérables intérêts! Sachons, à l'exemple de saint Zacharie, aimer et entretenir la paix avec notre prochain, et à y ramener ceux que de fâcheuses difficultés ont désunis.

Enfin, ce que tous les siècles admireront en saint Zacharie, c'est cet esprit de justice avec lequel il a su reconnaître le vrai mérite partout où il le rencontrait. Saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, lui dénonce un prêtre accusé d'enseigner quelques erreurs relativement aux antipodes. Le pape veut connaître par lui-même ce savant, nommé Virgile; il le fait venir à Rome, l'entend; et, soit qu'il ait reconnu son innocence ou son repentir, il le fit évêque de Saltzbourg. Et c'est ainsi qu'il se montra juste toute sa vie, qui se termina par une sainte mort en 752.

IIe CONSIDÉRATION. — COMMENT NOUS DEVONS PRENDRE SOIN DE NOTRE RÉPUTATION.

M. F., sachons estimer haut, bien haut, notre réputation, non pas par orgueil, non pas par estime des hommes ou de notre propre excellence; non pas même par amour de nos propres intérêts, mais pour procurer uniquement la gloire de Dieu et le bien spirituel de nos frères. Le grand Apôtre recommandait instamment à son disciple Tite d'être l'exemple vivant des fidèles : *In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum.* (Tit., II, 7.) De même, M. F., soyons attentifs, vigilants et sévères pour nous-mêmes, pour sauvegarder notre bonne renommée. Pour l'acquérir ou la conserver, le premier de tous les moyens, c'est de marcher toujours en la présence de Dieu; de penser, de parler, d'agir comme s'il était lui-même visiblement à nos côtés; de cette manière, ayant toujours pour témoin celui-là même qui sera un jour notre juge, nous ne ferons rien qui puisse lui déplaire, rien non plus qui puisse déplaire au prochain; nous serons doux, humbles, chastes, patients, charitables et résignés comme l'a été Jésus-Christ, notre divin modèle.

Un autre moyen pour n'être jamais à charge à personne, c'est la discrétion dans nos paroles; que jamais nous ne contractions cette détestable habitude qui pousse à s'occuper sans motif des affaires d'autrui. Soyons pleins de bonté et de complaisance quand on a recours à nos conseils; donnons-les selon les règles éternelles de la justice et de la charité; mais qu'une curiosité indiscrète ne nous tente jamais pour traiter d'affaires que personne ne nous a confiées et qui ne nous regardent nullement. Cette sagesse est la gardienne de la paix et d'une bonne réputation.

Enfin ne craignons rien tant au monde que les querelles et les divisions; qu'elles soient bannies de notre demeure, et que nous regardions comme un devoir de les apaiser chez les autres. La charité chrétienne nous l'ordonne; la paix de notre vie en dépend. Que de bien on peut faire ainsi, surtout dans un temps où les liens de la société et de la famille se brisent chaque jour davantage. Amis de la paix ici-bas, vous jouirez au ciel de l'éternelle paix.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Tu pasces populum meum Israel, et tu eris dux super Israel. (II Reg., v, 2.)

Constitues eos principes super omnem terram. (Ps., XLIV, 17.)

Nouveau Testament. — Discite a me quia mitis sum et humilis corde. (Matth., XI, 29.)

Omnia facio propter Evangelium ut particeps ejus efficiar. (I Cor., IX,)

Ego libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris. (II Cor., XII, 23.)

Tu assecutus es doctrinam, fidem, longanimitatem, dilectionem, patientiam. (II Tim., III, 10.)

2. — SS. PÈRES.

Ecclesiæ salus in summi sacerdotis dignitate pendet. (S. Hieron., *Ep.* 13 *adv. Lucifer.*)

Debet summus Pontifex habere maternam pietatem et patris severitatem, ut sit fortis superbis et suavis modestis. (Gloss. ordin., *in Act. apost.*, c. 15.)

Considero gradum et casum vereor; considero fastigium et intueor faciem abyssi jacentis deorsum; attendo celsitudinem honoris et e vicino periculum reformido. (S. Bernard., *Ep.* 237 *ad Eugen. pap.*)

Papa est vicarius Jesu Christi, successo Petri, Christus Domini, Deus Pharaonis, inter Deum et hominem medius constitutus. (S. Innocent. III, *Serm.* 2 *in Consec. Pontif.*

3. — COMPARAISONS.

Sicut regibus subesse oportet, etiamsi mali sint, ita summo Pontifici qui sedem Petri apostoli tenet, et supremus Christi vicarius est in terris. (Ludov. Blosius, *Ep. ad Florentiam.*)

Est Christi vicarius homo columbinus, veritatis filius, Ecclesiæ prælatus. (Petr. Bles., *Serm.* 48.)

Sicut quæ pertinent ad Dei cultum excedunt temporalia, ita dignitas pontificalis excedit omnes alias dignitates. (S. Thomas. Aquin., *in Ep. ad Hebr.*)

Nulla splendidior gemma in omni præcipue ornatu summi Pontificis, quam humilitas; quo enim excelsior cæteris, eo humilitate apparet illustrior et seipso. (S. Bern., l. II *de Consid. ad Eugen. pap.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Douceur. Il était d'une douceur si admirable que jamais il ne perdait son calme ordinaire.

Courage. Il exposa souvent sa vie dans l'intérêt de la paix, pendant les troubles occasionnés par Luitprand, roi des Lombards.

Oubli des injures. Il saisissait toutes les occasions pour obliger ceux qui l'avaient persécuté avant son exaltation.

Zèle. Il fit les plus sages règlements, réforma les abus, maintint partout la discipline, orna les églises de Rome, fit beaucoup de fondations.

Charité. Il paya la rançon d'un grand nombre d'esclaves pour les rendre à la liberté.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er point. — La douceur est une vertu toute chrétienne.

2e point. — Fruits précieux de cette vertu.

3e point. — Saint Zacharie l'a pratiquée avec perfection.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1er point. — Principes chrétiens relativement a l'esclavage.

2e point. — Les souverains pontifes ont travaillé a son abolition.

3e point. — Saint Zacharie y a concouru :

Subdivisions : 1. En réprimandant les marchands vénitiens qui se livraient à ce honteux trafic. — 2. En payant la rançon d'un grand nombre d'esclaves.

—

IIIe PLAN.

1er POINT. — VERTUS PRIVÉES DE SAINT ZACHARIE : SA DOUCEUR, SON HUMILITÉ, SON COURAGE, SON OUBLI DES INJURES.

2e POINT. — VERTUS PUBLIQUES DE CE PONTIFE, SES EFFORTS EN FAVEUR DE LA PAIX, SON ZÈLE, SA CHARITÉ UNIVERSELLE.

6. — ENCOMIA.

AISE LUITPRAND, ROI DES LOMBARDS.

Dive, hostem securus adis, placasque superbi
Principis eloquio barbara corda tuo.
Ante tuos, mora nulla, pedes cadit hostis et ultro
Pacifica, supplex, projicit arma manu.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

On a plusieurs lettres de saint Zacharie. On les trouve dans les collections des conciles et des actes pontificaux. Fleury en parle longuement dans le t. IX, l. 42, ainsi que tous les historiens de l'Eglise et des papes. Les hagiographes et les Martyrologes le nomment tous au 15 mars.

—

8. MARTYROLOGE. — S. Longin, centenier, m. — S. Aristobule, id. — Sainte Matrone, servante, m. — S. Menigue, id. — S. Nicendre, id. — Sainte Léocritie, v. et m. — S. Zacharie, p. — S. Probe, év. — S. Speciose, moine. — S. Martial, m. — S. Tranquille, ab.

---

16 mars. — SAINT ABRAHAM, ermite et prêtre.

(L'AN 370.)

VIE DE SAINT ABRAHAM.

Abraham naquit l'an 300, près d'Edesse, dans la Mésopotamie. Il eut pour parents des personnes fort riches, qui ne songèrent qu'à l'avancer dans le monde. Mais Dieu donna au jeune Abraham des instructions plus solides et plus conformes aux obligations du christianisme où il était engagé ; et à l'âge de vingt ans, il se retira dans la solitude, pour se livrer à la pénitence et à la mortification.

Il y avait douze ans qu'il vivait dans la solitude, lorsque la mort de ses parents le laissa héritier d'une riche succession. Abraham, persuadé que les véritables richesses d'un chrétien sont la grâce et l'amour de Dieu, et que les biens de la terre y mettent souvent un grand obstacle, ne se mit point en peine de recueillir l'héritage de ses pères, et pria un de ses amis de vendre tout ce qui pouvait lui revenir, et d'en distribuer l'argent aux pauvres.

Le bruit de sa vertu se répandit partout, et Dieu voulut s'en servir pour sa gloire. Il y avait près de sa cellule un grand village dont presque tous les habitants étaient idolâtres, et tellement attachés à leurs superstitions, qu'ils avaient presque toujours maltraité ceux qui avaient voulu les éclairer. L'évêque d'Edesse, sensible à leur aveuglement, proposa à ses ecclésiastiques d'envoyer à ces peuples le solitaire Abraham, comme le plus grand serviteur de Dieu qu'il connût, et le plus capable de les convertir par sa charité et par sa patience. Tous ses ecclésiastiques entrèrent dans son sentiment. Ils vinrent tous ensemble à la cellule du saint, lui proposèrent cette mission et le prièrent instamment de s'en charger. Abraham fit une longue résistance, prétextant son peu de savoir et son amour pour la retraite. Mais on lui dit que Dieu éclairait ceux qu'il envoyait pour parler en son nom, et que ce n'était point violer la retraite que d'en sortir pour gagner des âmes à Jésus-Christ, quand c'était la volonté de Dieu. Abraham se rendit. Les ecclésiastiques l'emmenèrent à la ville, où l'évêque l'ordonna prêtre et l'envoya travailler à l'ouvrage du Seigneur. Il le fit autant en priant Dieu pour ce peuple dont l'aveuglement excitait sa compassion, qu'en lui prêchant la vérité. Il fut fort mal reçu ; on l'outragea ; on le menaça de le faire mourir ; mais il ne perdit point courage. Ayant su qu'il restait encore quelque argent de son héritage, que son

ami n'avait pas distribué, il le pria de le lui envoyer, et il s'en servit pour bâtir une église. Les habitants ne purent l'en empêcher, parce qu'ils craignaient l'autorité des magistrats qui étaient chrétiens. Quand l'édifice fut achevé, Abraham pria le Seigneur d'y rassembler un grand nombre de ces infidèles, en les convertissant à la foi : et se sentant animé d'un nouveau zèle, il brisa leurs idoles, renversa leurs autels, et foula aux pieds tous les trophées de la superstition païenne. Le peuple irrité se jeta sur lui, l'accabla de coups et le chassa hors du village; mais le saint rendit grâce à Dieu d'avoir souffert quelque chose pour son nom; et, étant revenu dans l'église, il y passa la nuit en prières. Le lendemain le peuple l'ayant aperçu, se jeta encore sur lui, et le battit si cruellement, que le croyant près d'expirer, il le traîna par les pieds avec une corde hors du village; mais Dieu qui est le maître de la vie et de la mort, lui rendit promptement la santé.

Abraham passa ainsi trois ans dans une continuité de souffrances et de douleurs, sans que rien pût ralentir son zèle. Enfin, Dieu exauça les prières qu'il faisait pour ce peuple, et le récompensa de ce qu'il avait enduré pour son salut. Le jour de la miséricorde étant arrivé, ces infidèles commencèrent à se témoigner les uns aux autres l'admiration où ils étaient de la charité et de la patience d'Abraham; et ils conclurent qu'il fallait que ce qu'il leur prêchait fût bien nécessaire, puisqu'il s'exposait à de si rudes épreuves pour le leur faire croire. Ils se rendirent donc à l'église, où le saint priait avec ardeur, et lui demandèrent qu'il les instruisît, et qu'il leur fît connaître le Dieu qu'il prêchait. Abraham surpris de ce changement et louant Dieu qui en était l'auteur, expliqua à ce peuple les mystères de la religion et ensuite en baptisa environ mille.

Il passa encore un an avec eux, cultivant cette nouvelle vigne du Seigneur avec beaucoup d'attention; et la voyant en état de porter des fruits abondants, il la recommanda au Seigneur, sans lequel celui qui plante et qui arrose ne peut rien, et il s'en retourna dans sa solitude, où il ramena à Jésus-Christ sa nièce Marie, engagée dans les liens du péché et dont il fit une grande pénitente.

PANEGYRIQUE DE SAINT ABRAHAM.

TEXTE : *Timenti Dominum non occurent mala, sed in tentatione Deus illum conservabit.*
(Eccli., XXXIII, 1.)

Dieu est juste dans ses récompenses comme dans ses châtiments; en permettant que l'homme soit tenté, il ne permet pas qu'il le soit au-dessus de ses forces; mais aussi Dieu ne veut pas élever au-dessus des tentations le téméraire qui s'y expose de gaieté de cœur. Il ne veut conserver intacts que ceux qui, dans la tentation, mettent en lui toute leur confiance, se défient de leur propre faiblesse et fuient l'occasion du péché.

Saint Abraham était un de ces hommes remplis de la crainte de Dieu; ne redoutant pas la tentation, mais tremblant à la seule pensée d'offenser le Seigneur, il savait fuir l'occasion du péché, comme on fuit un serpent dangereux. Grande leçon pour ces chrétiens présomptueux qui, bien que d'une extrême faiblesse, se jettent au milieu du feu des tentations, font d'affreuses chutes, puis s'en étonnent et semblent vouloir accuser Dieu de leurs fautes. Ah! qu'ils apprennent par l'exemple des saints à craindre les occasions, à se défier deux-mêmes, à chercher en Dieu leur force et leur appui; car Dieu ne sauve que ceux qui veulent être sauvés en coopérant avec sa grâce. Méditons donc sur ces deux points : *Comment les saints cherchaient Dieu,* première considération : *comment nous devons fuir les occasions de péché,* deuxième considérations.

1re CONSIDÉRATION. — COMMENT LES SAINTS CHERCHAIENT DIEU.

Les saints ne craignaient pas de faire les plus grands sacrifices quand il s'agissait de chercher Dieu et de faire leur salut. Ils quittaient leur patrie, leur famille,

leurs biens; ils renonçaient à toute espérance d'avenir; ils se confinaient tout vivants dans la plus affreuse solitude pour trouver Dieu et échapper aux étreintes du monde et des tentations. Quelle force d'âme! quelle noblesse de cœur! quelle énergie de volonté! Ainsi saint Abraham, né dans la haute Syrie, sur les bords de l'Euphrate, quitta son pays dans le dessein d'imiter le grand patriarche dont il portait le nom, et se mit en chemin pour aller visiter les anachorètes d'Egypte. Bientôt il eut à subir une rude épreuve : il fut arrêté par des barbares qui le retinrent cinq ans en prison; mais le saint ne s'en plaignit point : il y vécut tout occupé de Dieu, passant ses jours et une partie de ses nuits dans la prière et la méditation des vérités éternelles: se sanctifiant ainsi dans cette solitude involontaire comme s'il était au milieu du désert vers lequel tendaient tous ses désirs. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il passa dans les Gaules, et s'arrêta dans l'Auvergne auprès d'une église que l'on bâtissait sous l'invocation de saint Cirgues, martyr. Il y fonda un monastère, où il forma un grand nombre de disciples à la perfection évangélique. Bientôt le Seigneur le récompensa de ses vertus austères par le don des miracles, d'après l'assurance que nous en donne saint Grégoire de Tours. Sa bienheureuse mort arriva vers 472. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Cirgues, qui est aujourd'hui une paroisse de la ville de Clermont. Ainsi les saints ont su sacrifier ce qu'ils avaient de plus cher au monde pour s'en aller bien loin chercher les moyens d'opérer plus sûrement leur salut : patrie, famille, amis, jouissances de la terre, gloire et plaisirs du monde, tout cela n'était rien à leurs yeux, quand il s'agissait de conquérir le royaume du ciel. Ah! que sont nos sacrifices à côté des leurs! que faisons-nous pour jeter loin de nous les personnes, les lieux et les choses qui font obstacle à notre salut? Pensons-y, car il viendra un temps où il sera trop tard pour y penser.

2e CONSIDÉRATION. — COMMENT NOUS DEVONS FUIR LES OCCASIONS DE PÉCHER.

Le plus efficace de tous les moyens pour n'être point perverti par le mauvais exemple, c'est de fuir les occasions où notre vertu peut faire naufrage. Les piéges tendus aux âmes sont de différentes sortes : les uns viennent des personnes, les autres des lieux, les autres des choses qui peuvent porter préjudice à une âme. Les personnes sont dangereuses pour nous de trois manières : par leurs principes et leurs discours impies, par leurs paroles, leurs exemples ou leur conduite entachés d'immoralité, enfin par leur vie peu chrétienne : l'impiété ôte la foi: l'impureté corrompt le cœur, le mauvais exemple rend tiède et négligent dans les devoirs de la religion. Si donc vous trouvez autour de vous des personnes de ce genre, dites : « Voilà un danger; on ressemble bientôt à ceux que l'on hante. » Fuyez promptement cette société dangereuse; car il est écrit : « Celui qui aime le danger y périra. » Si, connaissant le péril, vous vous obstinez à y demeurer, Dieu ne vous doit plus rien, et si vous périssez, vous périssez par votre faute.

Quant aux lieux, il en est qui ont fait périr bien des âmes : ce sont ces maisons de jeu où l'on s'expose à perdre, avec le repos de sa vie, le pain de la famille, ou bien, où jouant, pour de moindres intérêts, on commet des vols, des tromperies, des injustices qu'on ne répare jamais. Ce sont ces maisons de réjouissances et de danses publiques où on perd souvent dans une heure cette innocence du cœur que l'on ne retrouve presque jamais en entier. Ce sont ces réunions secrètes, nocturnes, loin des regards du monde, où de vils corrupteurs s'acharnent à ruiner une vertu sans expérience et jettent les âmes dans un abîme de désordres et de crimes. O pères et mères! tremblez; pleurez vos enfants, ils sont morts à Dieu, s'ils passent jamais par ces flammes impures; si, échappés un moment à votre vigilance, ils tombent entre les mains corruptrices de ces libertins éhontés! O! veillez, priez sans cesse sur ces chers objets de votre tendresse et ne vous rendez pas complices de leur perte éternelle par votre négligence, par votre cruelle indulgence, par votre présomptueuse confiance. Ne dites pas : « Mes enfants sont honnêtes, je ne crains pas pour eux! » Eh quoi! Salomon est tombé avec toute sa

sagesse, David est tombé, Samson est tombé, Pierre l'apôtre est tombé, et tous à la voix d'une femme; et la femme plus faible encore que l'homme ne tomberait pas à la voix de l'homme. Regardez autour de vous et que l'exemple des chutes de tant de pauvres créatures ruinées dans leur honneur et dans leur âme, vous serve d'avertissement et de leçon.

Enfin, entre les personnes et les lieux, il est des choses dangereuses pour le salut : le luxe mène à la mauvaise vie; l'intempérance ôte toute énergie à la volonté; la vue, l'oreille, tous nos sens peuvent offrir des dangers quand nous leur permettons des plaisirs qui troublent la conscience et nous attachent aux créatures et aux vanités de la terre. Imitons donc la sévérité des saints contre eux-mêmes: interdisons à nos sens toute satisfaction interdite par la loi de Dieu; n'en cherchons aucune occasion, craignons, fuyons-les toutes, et alors le Seigneur sera avec nous : *Timenti Dominum non occurrent mala, sed in tentatione Deus illum conservabit.*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Maximes des saints. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Salva animam tuam; noli respicere tergum; salvum te fac, ne pereas. (Gen., xix, 17.)

Reliquisti parentes tuos; plenam mercedem recipies a Domino Deo, ad quem venisti et sub cujus confugisti alas. (Ruth, ii, 11.)

Nouveau Testament. — Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus; et habebis thesaurum in cœlo. (Matth., xix, 21.)

Nocte et die non cessavi cum lacrymis monens unumquemque. (Act., xx, 31.)

Ego non solum alligari, sed et mori paratus sum propter nomen Domini. (Id., xxi, 13.)

2. — SS. PÈRES.

Qui in solitudine versatur a triplici liberatur bello, visus scilicet, auditus et loquelæ. (S. Ephr., *de Vita spirit.*)

Grandis est fortitudo Ægyptum dimittere, et in extrema solitudine commorari. (S. Hieron., *Ep.* 5 *ad Fabiol.*)

Ama solitudinem, fuge multitudinem, ne comprehendaris in verbo, ne confundaris in facto. (S. Augustin., *Serm.* 3 *ad FF.*)

Eremus mors vitiorum, ac procul dubio fomes et vita virtutum. (S. Petr. Dam., *Opusc.* 11.)

Sanctæ solitudinis secretum et solitariæ professionis titulus, nonnisi perfectis convenire videtur. (S. Bernard., *de Vita solit.*)

3. — MAXIMES DES SAINTS.

Quod piscis in arido, hoc monachus in oppido. (S. Antonius, *Apopht.*)

Omnibus modis est utilis a mundo secessus. (S. Diadochus, *de Perfect. spirit.*, c. 18.)

Qui vitam solitariam elegit, cuncta quæ vertuntur in hoc mundo a se aliena atque peregrina existimare debet. (S. Macar. ægypt. sen., *Hom.* 45.)

Inimici jaculis invulnerabilis est qui solitudinem diligit. (S. Nilus, *Orat. de Luca.*)

Eremitæ perfectio est exutam mentem a cunctis habere terrenis, eamque, quantum humana imbecillitas sinit, unire cum Christo. (Cassian., *Collat.* 10.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Chasteté. Il persuade à son épouse de consentir à une éternelle séparation et se retire dans une grotte.

Détachement. Après la mort de ses parents il fait vendre tous ses biens et en distribue l'argent aux pauvres.

Mortification. Une tunique de poil de chèvre, un manteau, une écuelle de bois, une natte de jonc, voilà tout ce qu'il possède dans sa solitude.

Patience et zèle. Par sa patience et son zèle il convertit le bourg idolâtre que l'évêque d'Edesse avait confié à ses soins, et ramena à Dieu sa nièce devenue une grande pécheresse.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — MÉRITES DE LA VERTU DE CHASTETÉ.

2e POINT. — EXEMPLES ADMIRABLES DE CHASTETÉ DONNÉS PAR DES ÉPOUX CHRÉTIENS, TELS QUE SAINT ABRAHAM.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — ÉPREUVES DES PASTEURS ET DES MISSIONNAIRES.

2e POINT. — IMITATION DE SAINT ABRAHAM DANS SA PATIENCE ET SON ZÈLE.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — LES INSPIRATIONS DE LA GRACE CONFONDENT SOUVENT NOTRE RAISON.

2e POINT. — DISPOSITIONS SAINTES OU NOUS DEVONS ETRE POUR Y CORRESPONDRE.

6. — ENCOMIA.

MILITEM ET AMOREM SIMULANS, MARIAM NEPTEM SUAM, E TURPI FUGA IN EREMUM REDUCIT.

In Stygios ruerat neptis tibi credita casses,
Ceperat aucupio quam Cythærea suo.
Seductæ exitium miseratus, Dive, columbæ,
Aucupio, solers, hanc capis ipse novo.
Visco alii fallunt volucres, ut vincula nectant,
Tu, vincla ut solvas, glutine fallis avem.
(FASTI SACRI.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

La *Vie* de saint Abraham a été écrite par saint Ephrem, son ami, et se trouve dans les œuvres de ce Père.

Les actes du même saint ont été publiés par Lippoman et par Surius.

Voir aussi la *Bibliothèque orientale* de J. Assemani et les autres hagiographes.

—

8. MARTYROLOGE. — S. Gyriaque, diacre et m. — SS. Large, Sanarade et vingt autres mm. — SS. Hilaire, ev., et Tatien, diacre, mm. — SS. Félix, Largus et Denis, id. — S. Pape, id. — S. Julien, id. — S. Agapit, id. — S. Héribert, id. — S. Abraham, erm. — S. Colloquille, roi et conf. — S. Grégoire, év. d'Arménie. — S. Isiche, id.

17 mars. — SAINT PATRICE, apôtre de l'Irlande.

(L'AN 460.)

VIE DE SAINT PATRICE.

Patrice naquit en Ecosse, vers l'an 377. Ses parents l'élevèrent dans la plus haute piété. La Providence permit qu'il fût enlevé fort jeune par des brigands, et qu'il devînt esclave dans le pays même dont il devait être l'apôtre : durant les cinq ou six ans de sa dure captivité, il apprit la langue et les usages du pays. Pendant qu'il était à la garde des troupeaux de son maître, au milieu des bois, où il menait la vie austère et pieuse d'un anachorète, un ange lui apparut sous la forme d'un jeune homme, lui ordonnant de creuser la terre, et le jeune esclave y trouva l'argent nécessaire pour racheter sa liberté. Résolu de se consacrer tout au Seigneur, il passa en France, et il se retira dans le monastère de Marmoutier, fondé par saint Martin, dont on le dit parent par sa mère. Son zèle croissant avec sa piété, il y nourrit fortement en son cœur le désir, conçu depuis sa jeunesse, de travailler à la conversion de l'Irlande idolâtre. Dans cette idée, il alla passer plusieurs années en Italie à visiter les lieux les plus saints et les monastères les plus célèbres. L'évêque de Pise, près duquel il demeura trois ans, charmé de ses vertus, l'ordonna prêtre ; plein de la ferveur de son nouveau sacerdoce, le pèlerin vint en Irlande; mais son zèle y échoua. Patrice retourna en France, où saint Germain d'Auxerre, qui le garda chez lui plusieurs années, lui conseilla d'aller se jeter aux pieds du pape pour obtenir de lui mission de prêcher aux Irlandais. Le pape Célestin Ier le reçut avec bonté, loua son zèle, approuva son dessein,

l'ordonna évêque et l'envoya dans l'île, revêtu de son autorité apostolique; il y arriva l'an 432. La moisson était mûre; l'apostolat du nouvel évêque ne fut qu'une suite de prodiges : jamais peuple ne témoigna tant d'ardeur pour embrasser l'Evangile; à peine le saint apôtre, qui semait les miracles sur ses pas, avait-il paru quelque part, les temples des idoles étaient renversés et les idoles brisées. En vain Léogar, le roi le plus puissant du pays, voulut-il s'opposer au succès de Patrice, ses efforts ne servirent qu'à rendre plus florissants les progrès de la croix. Son fils, le prince Connall, se convertit avec deux de ses sœurs, et l'Ultonie entière devint chrétienne. L'infatigable apôtre parcourut toute l'Irlande, avec des peines incroyables; il ne laissa aucun coin de cette île, si vaste et si peuplée, qu'il n'éclairât des lumières de la foi, où il ne bâtît des églises, et où il ne laissât des pasteurs pour les gouverner.

L'an 444, Patrice dut retourner à Rome pour les besoins de la nouvelle Église; il y fut reçu du grand saint Léon, comme le méritait un si noble apôtre, et, muni des plus amples pouvoirs spirituels, il se hâta de revenir vers son cher troupeau. Il érigea un grand nombre de diocèses où il sacra des évêques, et bâtit dans l'Ultonie l'illustre église d'Armagh, dont il fit la métropole de toute l'Irlande. Tant de travaux paraîtraient incroyables pour un seul homme, si on ne savait ce qu'est un grand apôtre, animé et soutenu des grâces d'en haut; et cependant ce saint ouvrier portait, au milieu de ses immenses fatigues, un rude cilice; il jeûnait rigoureusement, il faisait tous ses voyages à pied, et il récitait le Psautier tous les jours. Non-seulement ce saint prêtre convertit les peuples de l'Irlande; mais il les polit et il les civilisa; il leur apprit à lire, à écrire, et même il les initia aux sciences et aux arts. Quel conquérant mérita jamais une pareille gloire? Enfin, comblé de mérites, vénéré même des païens, le cœur enivré de la joie de tant de conquêtes, il alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux et de ses vertus, vers l'an 460, dans un âge fort avancé. Son apostolat avait duré environ trente ans.

PANEGYRIQUE DE SAINT PATRICE.

TEXTE : *Ego elegi vos ut eatis et fructum afferatis et fructus vester maneat.* (Joan., XV, 16.)

L'apôtre des Iles britanniques, l'incomparable saint Patrice, dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge, a été envoyé de Dieu pour éclairer ces royaumes du Nord, adoucir les mœurs de ces peuples féroces, dissiper les ténèbres qui les enveloppaient et faire connaître Jésus-Christ à des hommes livrés à des superstitions grossières.

Dieu a parlé secrètement à son cœur, l'Eglise a approuvé son zèle, des miracles éclatants l'ont accompagné dans ses travaux. Ces îles infortunées soumises à la foi ont été ses succès, et les catholiques que les fâcheux événements des derniers siècles n'ont pu ébranler, sont encore des monuments glorieux de ses conquêtes et des trophées éternels érigés à son zèle.

Ier POINT. — SUCCÈS DE SON APOSTOLAT.

Détruire et établir, c'était, M. F., l'unique objet de la mission des apôtres; détruire le paganisme, établir la religion chrétienne. Ils y ont réussi, vous le savez, malgré tous les obstacles. Le démon a cessé d'avoir des temples, l'Eglise de Jésus-Christ en a eu sur toute la terre; voilà les succès et les fruits précieux de ces travaux que le Sauveur dirigeait : *Ut fructum afferatis.*

Tels furent aussi les glorieux succès de saint Patrice notre apôtre; il a détruit l'idolâtrie dans l'Irlande et dans l'Ecosse, il y a établi la religion chrétienne. Succès sur l'enfer dont il a aboli le règne; succès sur le cœur de l'homme qu'il a gagné

à Dieu; il a attaché le démon à son char, il a attaché l'homme au char de Jésus-Christ : fruits précieux de son apostolat : *Ut fructum afferatis.*

Patrice est à peine arrivé chez ces peuples du Nord, qui forment aujourd'hui ces vastes royaumes d'Ecosse et d'Irlande, ces deux trônes réunis à celui d'Angleterre, que l'enfer frémit. Le démon, qui attaque les forts d'Israël, les rois mêmes sur le trône, est attaqué par notre apôtre. Déjà le paganisme chancelle dans ces régions couvertes des ombres de la mort; la voix de Patrice, semblable à ces trompettes mystérieuses qui firent tomber les murs de l'orgueilleuse Jéricho, fait fuir toutes les puissances de l'enfer et annonce la chute humiliante de l'idolâtrie.

Bientôt le culte superstitieux tombe dans l'avilissement; bientôt on rougit de l'encens que l'on a offert aux fausses divinités, des vœux et des prières qu'on leur a adressés, de la confiance aveugle qu'on a eue dans la pierre et dans le bois. Vos pères avouent qu'ils ont possédé le mensonge; ils rougissent de leurs superstitieuses pratiques, et confessent que le Créateur seul du ciel et de la terre mérite nos hommages et nos adorations. Aussitôt les temples sont détruits, les autels renversés, les idoles brisées, les oracles méprisés, l'enfer confus, la croix du Sauveur arborée, l'Evangile reçu, Dieu seul adoré, le démon vaincu.

Voilà, M. F., les succès de notre apôtre : la destruction entière du paganisme, le règne du démon aboli, le théâtre de la gloire devenu le théâtre de la honte, et celui qui faisait prosterner tant de peuples à ses pieds, abattu aux pieds de Patrice et attaché honteusement à son char.

On vit alors ce grand miracle dont parle saint Augustin et qu'il met à la tête de tous les autres : « Des hommes soumis tout d'un coup à une religion gênante et humiliante; un apôtre qui prêche des choses qui paraissent incroyables et qui soumet les esprits, qui annonce des pleurs, des privations, des combats pendant tout le cours de cette vie, et qui persuade ses auditeurs; un apôtre qui prêche un Dieu fait homme, pauvre, méprisé, persécuté, attaché à une croix, et qui multiplie le nombre de ses disciples; un apôtre qui annonce une voie étroite, le détachement des richesses, le renoncement aux plaisirs, le pardon des ennemis, et y fait entrer tous les peuples; un apôtre qui prêche une morale qui n'accorde rien aux penchants du cœur, qui condamne jusqu'aux pensées et aux désirs, et qui est écouté. Voilà le miracle, dit saint Augustin; ces succès des apôtres doivent soumettre un esprit raisonnable. »

Tels furent ceux de Patrice, M. F. Il annonça le plan austère de l'Evangile à vos pères, et ils le reçurent; ses discours les firent courber avec docilité sous le joug de Jésus-Christ; il les persuada et les toucha efficacement. C'est ce que saint Ambroise appelle les persuasions des hommes apostoliques : *Suasiones apostolicæ.*

Patrice avait l'autorité des apôtres, ce zèle, cette onction, cette parole efficace qui touchent les cœurs, les enlèvent et les soumettent aux lois austères et humiliantes de l'Evangile. C'était un apôtre de Jésus-Christ; il persuadait. Ses paroles enchaînaient les cœurs; ses prédications, aussi bien que celles de Pierre et de Paul, étaient suivies d'éclatantes conversions; personne ne résistait aux paroles victorieuses que Dieu mettait sur ses lèvres : *Suasiones apostolicæ.*

IIe POINT. — PRÉCIEUX RESTES DE SON APOSTOLAT.

Qu'ils sont admirables et qu'ils méritent nos respects, ces restes précieux de l'apostolat de saint Patrice! Ce sont, M. F., des héros de la foi que nous pouvons mettre à côté de ces hommes fameux qui ont défendu la religion opprimée sous le règne des empereurs païens. Puisqu'ils nous retracent les mêmes vertus, ne méritent-ils pas les mêmes éloges? L'Eglise nous montre, dans ces grands combats qu'on livrait au christianisme, des hommes qui bravaient la mort, montaient avec joie sur les échafauds et se courbaient avec docilité sous le glaive des bourreaux; des colombes timides qui s'envolaient dans les déserts, pour éviter dans ces paisibles retraites les assauts qu'on aurait livrés à la pureté de leur foi;

des chrétiens zélés qui allaient hardiment dans les maisons, dans les mines, dans les cachots, dans les amphithéâtres, exhorter leurs frères à persévérer dans la doctrine des apôtres; une multitude de fidèles qui se multipliaient tous les jours au milieu des ennemis du nom chrétien.

Image fidèle, M. F., du consolant spectacle que la grâce toute-puissante de Jésus-Christ nous a donné dans l'Angleterre, au milieu de toutes les horreurs du schisme et de ces grandes révolutions qui ont fait gémir toutes les cours catholiques. On a vu des échafauds à Londres teints du sang des défenseurs de la foi de Patrice. On a vu des familles illustres, des majestés même de la terre, errantes et fugitives, passer les mers pour aller professer en sûreté la religion romaine proscrite dans leur patrie. On voit tous les jours des prêtres et des évêques zélés parcourir ces vastes royaumes pour y exercer leur saint ministère; on y voit des milliers de catholiques qui ont plus de ferveur que nous, parce qu'ils ont moins de liberté. Voilà, M. F., les précieux restes de l'apostolat de saint Patrice; voilà ceux qui ont échappé à la séduction et qui conservent la doctrine de leur apôtre: *Ut fructus vester maneat.*

Admirez, je vous prie, avec moi, M. F., les merveilles de la Providence qui veille sur l'Angleterre, malgré son apostasie et son endurcissement.

Il y a autant d'évêques, de pasteurs catholiques dans les Iles britanniques qu'il y en avait avant le schisme; il est vrai qu'ils y sont sans siéges, sans revenus, sans marques éclatantes de leur dignité; mais pour y être cachés, pauvres, obscurs, persécutés, en sont-ils moins des apôtres? Parce que les âmes sont le seul but de leur mission, en est-elle moins sainte, moins digne de nos respects?

Ah! quand je vois dans l'Evangile les caractères de l'homme apostolique, j'admire les ouvriers évangéliques qui travaillent dans les Iles britanniques, et je dis qu'ils sont véritablement des apôtres.

MATERIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Suscipe ex ore illius legem, et pone sermones ejus in corde tuo. (Job, XXII, 22.

Ecce ego, mitte me. (Is., VI, 8.)

Mittam ex eis ad insulas longe; ad eos qui non audierunt de me et non viderunt gloriam meam... et adducent omnes fratres vestros de cunctis gentibus donum Domino. (Id., XLVI, 2, 3, 4.)

Nouveau Testament. — Evangelium nostrum non fuit ad vos in sermone tantum, sed in virtute et in Spiritu sancto et in plenitudine multa. (I Thess., I, 5.)

Etsi aliis non sum apostolus, sed tamen vobis sum; nam signaculum apostolatus mei vos estis in Domino. (I Cor., IX, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Illiterati, idiotæ et piscatores qui neque os aperire audebant, philosophorum obturaverunt ora et transcurrerunt orbem quasi alati, seminantes veritatis sermonem, et Christi leges ubique plantantes. (S. J. Chrysost., *Hom.* 15 *in Matth.*)

Prædicatum est Evangelium, pervenit ad nos et ad fines terræ. (S. Augustinus, *Serm.* 233.)

Nos sic audiamus Evangelium quasi præsentem Dominum. (Id., *Tract.* 7.)

Primus caracter apostoli est patientia. (Theophilactus, *in Ep. II Cor.*)

3. — COMPARAISONS.

Homo etenim ignobilis, abjectus et circumforaneus, in tantum virtute progressus est et Persas, et Parthes, et Medos, et Indos, et Scythas, et Ethiopes, et Sauromatas, et Saracenos et omne prorsus humanum genus sub jugum mitteret veritatis. (Sic dicendum de S. Patricio. (S. Chrysost., *Hom. de Laud. S. Pauli.*)

Pauca grana mittit Deus in semine ut

multarum messium fruges recipiat. (S. Gregor., *Hom.* 29 *in Evang.*)

Sic sunt qui colunt idola, quomodo qui in somnis vident vana; si autem evigilet anima ipsorum, intelligit a quo facta sit, et non colit quod ipsa fecit. (S. Prosper., *Sent.* 215.)

Stellæ noctu lucent, in die autem obscurantur; apostoli autem et apostolorum successores in die et in nocte suis radiis effulgent. (S. J. Chrysost., *Serm. de Pentec.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Résignation. Il fut fait par trois fois esclave et s'y résigna en chrétien.

Humilité. Humilitatis eximius cultor fuit. (*Brev. Rom., de Offic. sancti Patricii.*)

Application au travail. Apostolico more a manuum suarum labore non abstinuit. (Id., *ibid.*)

Zèle apostolique. Assiduis curis pro Ecclesia fuit consumptus. (Id., *ibid.*)

Assiduité a la prière. Aiunt integrum quotidie Psalterium una cum canticis et hymnis ducentisque orationibus consuevisse recitare. (Id., *ibid.*)

Mortification. Noctem tria in spatia distribuens : 1° in centum psalmis percurrendis et bis cento genuflectando; 2° algidis aquis immersus; 3° super nudum lapidem stratus. (Id., *ibid.*)

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er point. — Saint Patrice, esclave.

2e point. — Saint Patrice, religieux.

3e point. — Saint Patrice, apotre.

IIe PLAN.

(Le même.)

1er point. — État de l'Irlande a l'arrivée de saint Patrice.

2e point. — Changements qu'y opère son zèle.

—

IIIe PLAN.

1er point. — Vertus nécessaires a un apotre.

2e point. — Saint Patrice les a possédées au suprême degré.

—

6. — ENCOMIA.

1. Captivus, sues pascere jussus est.

Indigno premitur jugo gregique
Porcorum siliquas manu ministrat.
Tunc certo jacuit solo ante fœdos
Mundi splendidæ margarita porcos.

2. Hibernos Christo adjungit.

Mancipiis Dominus servilia vincula demit
At dominos servus liberat iste suos.

—

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Suivant les Bollandistes, la *Vie* de saint Patrice a été d'abord écrite par Probus au septième siècle, puis par Jocelin au onzième. Celui-ci cite en outre quatre autres *Vies* composées par les disciples du saint. Les deux ouvrages de Probus et de Jocelin manquent de critique.

Le monument qui doit être consulté par-dessus tout, c'est la *Confession* de saint Patrice et sa *Lettre* à Corotic. (Voir aussi *Britannia sancta* et Tillemont, Bollandus, et Alemand dans l'*Histoire monastique de l'Irlande.*)

—

8. MARTYROLOGE. — S. Joseph d'Arimathie. — SS. Alexandre et Théodore, mm. — S. Paul, id. — S. Patrice, év. — S. Agricole, id, — Sainte Gertrude, v.

18 mars. — SAINT GABRIEL, archange.

EXPOSITION

Parmi ces mille millions d'esprits qui forment la vaste hiérarchie des cieux, qui composent la cour du grand Roi, assistent devant son trône, et exécutent ses ordres en qualité de fidèles ministres, il en est trois dont les livres saints nous ont révélé les noms : Michel, Gabriel et Raphaël. L'apparition de ces anges, et les rapports particuliers qu'ils ont eus avec les hommes, auxquels ils étaient

chargés de faire connaître les décrets de Dieu relatifs à leur salut éternel, peuvent être regardés comme la cause de cette distinction honorable pour eux, et précieuse pour nous. Le grand pape saint Grégoire nous apprend, dans sa trente-quatrième homélie sur l'Evangile, ce que signifient les noms de ces trois anges. Gabriel, d'après cet illustre docteur, est un mot qui renferme cette belle idée : la force de Dieu !

En instituant une fête en l'honneur de Gabriel, l'Eglise a voulu honorer cet illustre messager du ciel, célèbre dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament. Elle a voulu aussi que tous les fidèles, en rendant à cet esprit céleste de vives actions de grâces pour tous les biens qu'il est venu annoncer à la terre, fussent remplis de confiance en sa protection, et le regardassent comme leur avocat et leur ami auprès de Dieu.

PANÉGYRIQUE DE SAINT GABRIEL.

TEXTE : *Missus est angelus Gabriel a Deo.*
(Luc., ., I, 26.)

Un souverain qui envoie un ambassadeur pour annoncer un grand bienfait accordé par sa générosité doit avoir la gloire du bien qu'il accorde, et c'est vers son trône que doivent s'élever les actions de grâces les plus solennelles. Mais n'est-il pas vrai, que l'ambassadeur choisi pour porter une grande nouvelle qui comblera de joie tout un peuple, est honoré par ce peuple, qu'il est l'objet de sa reconnaissance, et qu'on le charge lui-même de transmettre au roi l'expression des sentiments de joie et d'amour dont tout le peuple est pénétré ?

Eh bien ! c'est là ce que fait l'Eglise aujourd'hui ; elle se souvient de tout ce que Dieu lui a accordé en députant Gabriel vers les hommes ; elle en bénit le ciel, et elle prie cet illustre messager du Très-Haut de bénir avec elle la divine bonté, de se souvenir de tous les chrétiens devant le trône de la Majesté souveraine, et de leur obtenir d'abondantes bénédictions.

Or, pour exciter notre confiance envers saint Gabriel, nous examinerons les trois apparitions dont il a favorisé les hommes, et les grands mystères que Dieu l'a chargé de leur annoncer.

Ier POINT. — L'ANGE GABRIEL ENVOYÉ A DANIEL ET A ZACHARIE.

1° Affligé par la pensée que le temps de la désolation était proche pour Jérusalem, Daniel tourne son visage vers le Seigneur son Dieu, pour prier. Cette admirable prière que nous trouvons dans le neuvième chapitre de ce prophète se termine par cette parole : « Seigneur, exaucez-nous ; Seigneur, apaisez-vous ! Pendant que je parlais encore, et que je priais, nous dit le prophète, pendant que je confessais mes péchés et les péchés de mon peuple d'Israël, et que je répandais mes prières en la présence de mon Dieu ; voilà que Gabriel, que j'avais vu en une vision au commencement, vola soudain et me toucha au temps du sacrifice du soir. Et il m'enseigna, et il me parla, et il dit : Daniel, maintenant je suis venu afin de t'enseigner et que tu comprennes. La parole est sortie dès le commencement de tes prières ; mais je suis venu pour te dire que tu es un homme de désirs ; toi, donc, médite la parole, et comprends la vision. »

Ce fut alors que l'archange Gabriel annonça le Messie, l'époque où il viendrait dans le monde, sa mort, la réprobation du peuple juif, et l'alliance que Dieu ferait avec un nouveau peuple.

La mission de l'archange Gabriel a donc eu pour objet Jésus-Christ, la rédemption du genre humain, l'Eglise. C'est la raison pour laquelle nous l'honorons d'un culte particulier fondé sur la reconnaissance la plus légitime.

2° Le temps approchait où celui qui est la force et la sagesse de Dieu (Luc., I) allait être envoyé au monde. L'époque fixée par l'archange Gabriel au prophète

du Seigneur, était arrivée; le Saint des saints allait recevoir l'onction divine qui le constitue prêtre éternel, en même temps qu'il devient la grande victime offerte pour le salut du monde; le grand mystère de l'Incarnation du Verbe allait s'accomplir.

Six mois avant l'annonciation de l'ange à Marie, un grand événement eut lieu dans le temple de Jérusalem. Et ce fut encore Gabriel qui descendit du ciel, pour apporter dans le monde le commencement de cette joie que la naissance du Rédempteur devait combler.

« Il y avait, dit l'Evangile, un prêtre nommé Zacharie, qui servait dans le rang d'Abia, et dont la femme, nommée Elisabeth, était de la race d'Aaron. C'étaient deux personnes justes devant Dieu, qui marchaient dans la voie de tous les commandements et de toutes les lois du Seigneur, sans qu'on pût rien leur reprocher. » (Luc., I.)

Quand on vit avec une aussi parfaite obéissance à Dieu, avec une édification aussi grande pour le prochain, on attire sur sa famille les bénédictions du ciel. Les anges, qui sont les amis de Dieu, contemplent avec délices une maison où règnent la vertu et une tendre piété. C'est là que Dieu les envoie; et quoique leur présence ne se manifeste pas d'une manière sensible, on comprend qu'ils sont là, et que Dieu les a donnés pour compagnons et pour guides à ceux qui se consacrent à lui sans réserve.

C'est pourquoi l'ange Gabriel apparut à Zacharie, au côté droit de l'autel des parfums. A cette vue il fut troublé, et la frayeur le saisit tout à coup. L'ange lui dit : « Ne craignez point, Zacharie, car votre prière est exaucée; Elisabeth votre épouse vous donnera un fils que vous nommerez Jean. »

Oui, c'est Gabriel que Dieu a envoyé vers Zacharie; Gabriel, la force de Dieu, parce que Dieu va déployer la force de son bras : *Fecit potentiam in brachio suo*, et les plus étonnants prodiges s'accompliront. Encore quelques mois, et la naissance de Jean répandra l'allégresse partout, et le Messie, qui suivra de près son précurseur, viendra combler les vœux de tous les justes.

Telle fut la seconde mission de Gabriel sur la terre. Cet esprit immortel qui vit toujours devant Dieu, est envoyé aux hommes comme le messager du Verbe divin dont il a déjà annoncé deux fois la venue. C'est une grande gloire pour Gabriel; le choix que Dieu a fait de lui parmi les millions d'anges qui composent sa cour est infiniment honorable pour celui qui en est l'objet.

La dévotion envers Jésus-Christ doit nous rendre bien cher l'archange Gabriel. Le choix que Dieu a fait de lui a nécessairement établi des rapports intimes entre le Fils de Dieu et son ambassadeur. Gabriel confident du Père éternel, confident du Saint-Esprit dans le grand mystère de l'Incarnation, est nécessairement un ange des plus élevés, et un de ceux qui ont le plus de rapport avec Jésus-Christ. Sous ce point de vue, la dévotion envers saint Gabriel doit paraître un excellent moyen pour arriver à notre Sauveur. Si je négligeais ce moyen, je n'aurais pas compris ce qui précède.

Je vais donc prier beaucoup saint Gabriel. Je l'aimerai, je célèbrerai sa fête avec piété; je lui demanderai de m'apporter de bonnes nouvelles de Jésus, de me communiquer beaucoup de lumières sur sa personne adorable, de m'apprendre enfin à l'aimer et à le servir avec une fidélité inviolable.

IIe POINT. — GABRIEL EST ENVOYÉ A MARIE.

Vers le sixième mois de la grossesse d'Elisabeth, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée nommée Nazareth, à une vierge qui avait pour époux un homme de la maison de David, appelé Joseph, et le nom de la vierge était Marie. (Luc., I.)

C'est ici le plus beau triomphe de Gabriel; la gloire qui rejaillit sur lui en sa qualité d'ambassadeur du Très-Haut est immense. N'allez pas croire, s'écrie saint Bernard, que cet ange soit du nombre de ceux que Dieu envoie fréquemment sur

la terre pour une cause ordinaire. Son nom est la force de Dieu. Or il ne peut être envoyé que par Dieu même, parce que Dieu seul est plus fort que lui. Il est porteur d'un secret que les anges ne doivent pas connaître avant Marie, et lui seul connaît ce secret. Cet esprit céleste est d'une si parfaite excellence que, parmi tous les autres, il est regardé comme le plus digne, et du nom qu'il porte, et de l'ambassade qui lui est confiée.

Gabriel est le premier qui prononce cette parole répétée depuis bientôt deux mille ans dans le monde entier, et adoptée dans le ciel par les neuf chœurs des anges pour honorer leur reine : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie parmi toutes les femmes ! » Tel est le début et comme le texte de son discours.

Oh ! qui me donnera de dire ces paroles avec le profond respect, avec l'amour tendre, avec la pureté de Gabriel ? Que toutes les âmes saintes se joignent à lui, que les vierges surtout pensent à Gabriel, quand elles disent : *Ave, gratia plena !* Il a fallu une des plus sublimes intelligences qui peuplent le ciel pour apprendre aux hommes, de la part de Dieu, l'art tout divin d'adresser à Marie un langage qui fût digne d'elle. Voilà ce que je n'avais jamais bien compris, et ce qui va ranimer ma ferveur, quand j'adresserai à Marie les mêmes paroles.

La seconde chose que Gabriel dit à Marie est pour la rassurer : « Ne craignez rien ; vous avez trouvé grâce devant Dieu. » La troisième est la révélation du mystère : « Vous concevrez, vous enfanterez un fils. » Enfin il prononce le premier sur la terre le nom adorable du fils de Marie : « Vous le nommerez Jésus ! »

Ce n'est pas le mystère de l'Incarnation qui m'occupe spécialement aujourd'hui, mais bien les rapports de l'archange Gabriel avec ce même mystère. Ces rapports sont si grands et si parfaits qu'ils me donnent la plus haute idée de cet esprit immortel, et par là même, m'inspirent la plus vive confiance en sa protection. Or, pour retirer un solide avantage de cette protection, je dois me servir de Gabriel pour aller à Marie. Après Jésus, qui a vu Marie de plus près que Gabriel ? Qui a mieux pénétré dans les sublimes secrets de son âme ? Qui a eu une plus juste admiration pour sa pureté si parfaite, pour son humilité si profonde, pour son obéissance et sa soumission aux ordres du ciel ? Non, je ne crains pas de le dire, le premier dévot à Marie, c'est Gabriel, et non-seulement le premier, mais le plus dévoué, à cause de l'admiration que lui a causée cette Vierge incomparable. Les louanges données par Gabriel à Marie sont les plus dignes de la Mère de Dieu, et l'Eglise met au-dessus de toutes les prières qu'on lui adresse, la salutation de Gabriel.

O heureux Gabriel, vous avez le premier sur la terre prononcé le nom de Jésus ; le premier, vous avez salué Marie sa sainte Mère. Aucun homme n'était digne de le faire, avant une des plus sublimes intelligences qui vivent dans le sein de la lumière éternelle ; nous le confessons. Mais nous avons aujourd'hui recours à vous, et nous vous demandons de nous obtenir la grâce d'être forts dans notre dévouement à Jésus et à Marie ; la grâce de prononcer avec une foi vive et une piété tendre, ces noms sacrés ; la grâce de louer Jésus et Marie d'une manière qui soit digne du Fils et digne de la Mère, afin qu'un jour nous soyons glorifiés par la vue de Jésus et de Marie !

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Ministère de l'archange Gabriel. — 5. Dévotion spéciale envers l'archange Gabriel. — 6. Plans divers. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Dixit angelus Gabriel ad Danielem : Intellige, fili hominis, quoniam in tempore finis complebitur visio. (Dan., VIII, 17.)

Adhuc me loquente in oratione, ecce vir Gabriel quem videram in visione a principio cito volans tetigit me in tempore sacrificii vespertini. (Id., IX, 21.)

Nouveau Testament. — Angelus dixit Zachariæ : ego sum Gabriel, qui asto ante

Deum, et missus sum loqui ad te et hæc tibi evangelizare. (Luc., I, 19.)

Missus est angelus Gabriel a Deo in civitatem Galilææ cui nomen Nazareth, ad virginem desponsatam viro cui nomen erat Joseph, de domo David, et nomen virginis Maria. (Id., *ibid.*, 26-27.)

2. — SS. PÈRES.

Manifestum est quod unus idemque angelus Gabriel fuerit, qui et præfixa illa tempora Danieli de Christi nativitate aperuit, et partum Virginis præsentem esse monstravit. Ad tempus itaque præfinitum occurrit, et olim a se dicta operis efficientia completa esse convincit; et illic fidelis in prophetia hebdomadarum, et hic fidelis per mysterium revelatum. (S. Julianus, archiep. Toletanus, l. II *contra Judæos.*)

Non arbitror hunc angelum Gabrielem de minoribus esse, qui qualibet ex causa soleant ad terras fungi legatione. Quod ex ejus nomine palam intelligi datur, quod interpretatum, fortitudo Dei dicitur. (Sanctus Bernard., *Hom. de Laud. Virg. super* MISSUS EST.)

3. — COMPARAISONS.

1. Le nom de *Gabriel* signifie force de Dieu. C'est à ce titre qu'il a mérité d'annoncer l'avénement du Christ, qui est, et est appelé la force, la vertu de Dieu : *Virtus Dei*; et ensuite de fortifier la vierge Marie, effrayée de la surprenante merveille à laquelle elle allait concourir. (S. Bernard., *Hom. super* MISSUS EST.)

2. Si l'archange Gabriel est la force de Dieu, selon l'interprétation de son nom, il est par conséquent, au sommet de la hiérarchie angélique.

3. Le ministère de Gabriel a été dans trois principales opérations un ministère de grâce : dans la première il interprète à Daniel la vision miraculeuse des soixante-dix semaines; dans la seconde il annonce le saint précurseur; dans la troisième, le Messie lui-même.

4. — SON MINISTÈRE.

Dieu se sert du ministère des anges pour le maintien de l'ordre général, pour le gouvernement des empires, pour la protection des hommes. L'Ecriture et la tradition consacrent ce fait d'une manière formelle.

Le premier emploi des anges, dit Bellarmin, est de chanter les louanges du Créateur; le second, d'offrir à Dieu nos prières; le troisième, de nous guider; le quatrième, d'aller partout où Dieu les envoie. Ce dernier emploi est celui de l'archange Gabriel qui a rempli les plus importantes missions célestes.

5. — DÉVOTION SPÉCIALE

ENVERS L'ARCHANGE GABRIEL.

1. Nous devons considérer dans cet archange : 1° l'élu de Dieu auquel fut confiée avant qu'elle fût publiée, la connaissance du mystère de la Rédemption; 2° le prompt exécuteur des ordres du Très-Haut; 3° l'esprit éclairé qui interprète la vision de Daniel; 4° l'esprit puissant qui annonce le miracle de sa guérison à Zacharie; 5° l'esprit saintement courageux qui dit à Marie effrayée du prodige qu'il lui annonce : *Noli timere, Maria.*

2. Nous devons : 1° lui être reconnaissants de sa coopération dans l'annonce du mystère de notre salut; 2° lui demander spécialement de nous obtenir la grâce de devenir les enfants bénis du Messie qui est venu racheter le monde.

6. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

MISSIONS DE L'ARCHANGE GABRIEL.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — AUPRÈS DE DANIEL.

2e POINT. — AUPRÈS DE ZACHARIE.

3e POINT. — AUPRÈS DE LA SAINTE VIERGE.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — PERFECTIONS DES ANGES.

2e POINT. — PERFECTION PARTICULIÈRE DE L'ARCHANGE GABRIEL, EU ÉGARD A L'EXCELLENCE DE SON MINISTÈRE.

—

IIIe PLAN.

1er POINT. — CULTE DU AUX SAINTS ANGES.

2e POINT. — DÉVOTION SPÉCIALE ENVERS L'ARCHANGE GABRIEL.

7. MARTYROLOGE. — S. Alexandre, év. — S. Narcisse, id. — Dix soldats martyrs à Nicomédie. — SS. Trophime et Eucarpe, id. — S. Edouard, roi d'Anglet. — S. Cyrille, év. de Jérus. — S. Frigidien, id. — S. Anselme, id. — S. Tritic.

19 mars. — SAINT JOSEPH, époux de la sainte Vierge.

VIE DE SAINT JOSEPH.

Joseph naquit environ cinquante ans, croit-on, avant la naissance du Sauveur. Il était de la tribu de Juda et de la famille de David : son père était Jacob; mais, légalement, il était censé fils d'Eli, frère aîné de Jacob.

Le Seigneur ayant destiné saint Joseph à être ici-bas le dépositaire de ses plus grands desseins, l'époux de Marie et le protecteur de sa virginité, le tuteur et le père nourricier de Jésus, on doit comprendre l'étendue des grâces dont il l'a comblé; aussi l'Evangile le peint-il d'un seul mot : *Il était homme juste!*

Joseph, prévenu d'une inspiration spéciale d'en haut, avait résolu de se vouer à une virginité perpétuelle, et Marie, qui avait fait le même vœu, ne consentit à l'épouser qu'à cause de cela même, à la condition de vivre ensemble dans une continence parfaite. Ce fut, dit Gerson, un *mariage vierge !*

Ce fut alors que l'ange Gabriel apparut à Marie, dans sa pauvre maison de Nazareth, la salua « pleine de grâce, » et lui annonça qu'elle allait devenir la mère du divin Sauveur. Dieu voulait que Joseph ignorât d'abord ce mystère, sans doute afin de nous donner, par son inquiétude même, la preuve de la virginité de la mère et de la conception miraculeuse du fils. Il ne demeura pas longtemps dans cette inquiétude; un ange vint l'avertir et éclairer tous ses doutes : il allait devenir le père nourricier d'un enfant qui n'avait de père que dans le ciel ; il était devenu l'époux de la mère, pour sauvegarder son honneur aux yeux des hommes.

Obligé d'aller à Béthléem avec sa sublime épouse, pour obéir aux édits d'un empereur, Joseph ne put se loger dans la ville; il fut réduit à se retirer dans une espèce de caverne qui servait d'étable, et ce fut là que vint au monde le Fils unique de l'Eternel, devenu le fils de Marie !

Joseph fut l'heureux témoin de l'adoration des bergers et de celle des mages; il entendit au temple de Jérusalem les admirables paroles d'Anne et de Siméon ; mais bientôt il fallut fuir en Egypte pour dérober l'Enfant aux persécutions de l'impie Hérode. Il demeura sur la terre étrangère jusqu'à la mort du persécuteur, et revint habiter Nazareth avec Jésus et Marie, pourvoyant à leurs besoins par le travail de ses mains : il était charpentier. Etre l'époux de Marie, de la reine des anges, et s'appeler le père de Jésus, du Fils unique de Dieu : quel honneur !

On ne sait pas précisément en quel temps mourut ce saint patriarche; mais il n'était sûrement plus de ce monde au moment de la passion du Sauveur : il avait heureusement rendu sa belle et grande âme à Dieu entre les bras de Jésus et de Marie.

PANEGYRIQUE DE SAINT JOSEPH.

TEXTE : *Joseph, cum esset justus.* (Matth., I, 19.)

Saint Joseph, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, n'eut aucune de ces qualités extérieures que les hommes admirent et qui forcent les applaudissements du monde. Sa vie fut ordinaire, simple, commune et se borna à des devoirs en apparence vulgaires, qui n'eurent habituellement pour théâtre qu'une pauvre boutique de village, pour témoins que les yeux d'une femme et d'un enfant. Mais l'Evangile dit de saint Joseph un mot qui renferme tout son éloge et nous explique la gloire dont cet humble charpentier de Nazareth jouit en ce jour d'un bout à l'autre de l'univers catholique : « Joseph était juste : » *Joseph, cum esset justus.*

Sur les traces des auteurs sacrés, nous bornerons à cette parole le panégyrique de

saint Joseph; nous vous montrerons la *justice* et sa *gloire* dont il fut récompensé dès cette vie et après sa mort. Puissions-nous, vous inspirer à tous une soif plus ardente pour la justice et une tendre dévotion pour saint Joseph!

Ier POINT. — JUSTICE DE SAINT JOSEPH.

1° La justice, M. F., n'a pas d'autre principe et d'autre règle que la volonté divine : c'est cette adorable volonté qui fixe nos devoirs, détermine les hommages que nous devons à notre Créateur, comme l'amour et les services qu'il nous faut rendre à notre prochain. S'écarter de l'ordre établi par le Seigneur, c'est marquer ses pensées et ses œuvres au sceau de l'injustice : d'où il suit que le fondement, que le caractère essentiel de la justice, c'est la soumission à la volonté divine.

Or, telle est, M. F., la vertu dont saint Joseph nous a donné l'exemple : sa sainteté n'a pas d'autre source que son obéissance à Dieu. Non-seulement il la prouve par la fidèle observance des lois données à ses pères par le ministère de Moïse, mais encore, comprenant sa vocation céleste, il embrasse avec amour son état, se soumet aux événements, quelque pénibles qu'ils puissent être, que Dieu suscite sur ses pas, et par cette acceptation généreuse justifie l'éloge que fait de lui le saint Evangile; il mérite le nom de juste : *Joseph, cum esset justus.*

Le premier effet de la soumission à la volonté divine est de nous tenir dans l'état où la Providence nous place. Comme le Seigneur, souverain arbitre de nos destinées, en instituant les sociétés en a établi l'ordre et la paix sur la différence des conditions et proportionné ses grâces à la position dans laquelle il nous a constitués, il est juste, il est nécessaire que l'homme, soumis à sa volonté, accepte cette position, qu'il en remplisse avec fidélité tous les devoirs, qu'il ne cherche pas à en sortir contre l'ordre divin pour aller sans raison en embrasser une autre.

2° Joseph ne se contente pas d'aimer son obscurité : il remplit tous les devoirs que sa modeste condition lui impose. Chaque état, M. F., a ses obligations et ses difficultés. C'est la volonté de Dieu; et tout homme, par cela seul qu'il est fils d'Adam et comme tel pécheur, est condamné au travail dès son entrée dans la vie, fût-il roi, fût-il berger. L'Ecriture nous apprend que saint Joseph vivait du travail de ses mains, et la tradition nous le montre gagnant son pain de chaque jour à faire des jougs et des charrues, uniquement occupé des devoirs qu'exigeait sa position. Son métier obscur le mettait à la merci de tous ses concitoyens et ne lui attirait que du mépris. Les livres saints ne nous rapportent-ils pas que lorsque Jésus prêchait l'Evangile, fermant l'oreille à ses paroles les Juifs disaient : « N'est-ce pas là le fils du charpentier de Nazareth? n'est-il pas charpentier lui-même? »

S'il en est ici, M. F., à qui leurs devoirs pèsent, s'il en est qui sont condamnés à ces professions que le monde n'estime pas, et qui éprouvent au fond du cœur de la honte pour leurs occupations, qu'ils regardent Joseph : c'est le père nourricier d'un Dieu, l'époux de la Reine du ciel; qu'ils regardent Jésus : c'est Dieu même. Depuis que l'un et l'autre ont manié les instruments d'un métier obscur, le travail n'est plus une honte : Jésus n'est-il pas le fils du charpentier? n'est-il pas un charpentier lui-même? *Nonne fabri filius? nonne ipse faber?*

Le divin Sauveur venait de naître à Bethléem; les anges avaient chanté sa naissance dans les cieux; les bergers qui l'avaient adoré dans sa crèche avaient déjà publié dans les bourgades voisines la venue du libérateur d'Israël; les mages, guidés par l'étoile miraculeuse, étaient arrivés de l'Orient, pour offrir leurs hommages à l'Enfant-Dieu, et déposer autour de son berceau l'or, l'encens et la myrrhe; Jérusalem, qui s'était émue à leur passage, savait que le Messie annoncé par les prophètes était né. Mais Hérode, prince étranger, régnait dans la ville de Sion; et ce roi soupçonneux et cruel, qui connaît les espérances des Juifs craint pour son trône; il tremble que cet enfant dont la naissance est accompagnée de tant de merveilles ne vienne à le supplanter; n'écoutant que sa jalousie, il emploie le crime pour le perdre, et ne recule pas devant le danger de confondre des innocents avec le prétendu coupable. Dieu alors parle à Joseph, qui, dès la nuit

même, part emmenant cet enfant dont la présence, depuis qu'il est sur la terre, ne lui a causé que des chagrins et des adversités; et, pour suivre l'ordre d'en haut, il quitte tout, patrie, famille, atelier et reste sur le sol étranger jusqu'à ce qu'un nouvel ordre du ciel le ramène à Nazareth.

Où trouver une soumission plus prompte, une charité plus vive, une plus humble docilité à la voix de la Providence? Et toutes ces vertus qui brillent en lui avec tant d'éclat, à qui les doit-il, si ce n'est à son obéissance envers la volonté divine? Joseph mérite donc d'être appelé juste, dit saint Pierre Chrysologue, lui qui possède à un degré si parfait toutes les vertus : *Joseph vocari justum attendite, propter omnium virtutum perfectam possessionem.* Quelle fut la gloire dont il fut récompensé dès cette vie et dans l'autre, c'est ce qui nous reste à voir brièvement dans une seconde partie.

IIe POINT. — GLOIRE DE SAINT JOSEPH.

Joseph, M. F., nous offre en ce jour un illustre exemple de la libéralité divine : de son vivant, il reçoit les prérogatives les plus sublimes, et, après sa mort, Dieu lui décerne par son Eglise une gloire qui n'est surpassée que par celle de Jésus et de Marie.

1° Le premier privilége que Dieu lui accorde comme prix de sa soumission, c'est de lui révéler le secret de ses mystères.

L'Incarnatisn du Fils de Dieu, ce mystère caché dans le sein du Très-Haut, n'était pas encore sorti du silence éternel. Marie, sans cesser d'être vierge, conçoit dans son chaste sein le Fils de Dieu par l'opération du Saint-Esprit. Mais cet événement, qui remplit son cœur de consolation, est pour Joseph le sujet d'une cruelle perplexité. Sa justice, sa soumission lui faisait sans doute soupçonner un miracle, et pourtant ne mettait pas fin à ses alarmes, quand Dieu, pour récompenser sa vertu, pour bannir ses inquiétudes, lui envoie un ange : « Ne craignez pas, lui dit l'envoyé des cieux, de garder auprès de vous Marie, votre épouse; le fruit qu'elle porte dans son sein est l'ouvrage du Tout-Puissant. » Ainsi le jour qu'avait vu en esprit Abraham et dont il s'était réjoui, le jour après lequel soupire le monde entier se lève pour Joseph; les prophéties lui sont expliquées; le plus grand des mystères lui est dévoilé.

Ainsi Dieu révèle ses secrets aux âmes soumises et les dérobe aux âmes orgueilleuses. Telle est, M. F., la première gloire par laquelle il récompense dès ici-bas la justice de Joseph. La seconde, c'est d'être choisi du Seigneur pour coopérateur de ses desseins.

2° Dieu, ayant résolu de sauver le monde par l'Incarnation, voulut cacher ce mystère sous les voiles du mariage, pour dérober au démon la naissance de son divin Fils, le confondre avec les enfants d'Adam et l'assujettir à toutes nos misères. Ce dessein de dissimuler la grandeur du Verbe éternel dans l'obscurité d'une vie commune exigeait qu'il fît choix d'un homme auquel il pût confier l'administration visible de ses intérêts. Comme il voulait que Jésus naquît de Marie, il fallait à cette Vierge bénie un époux témoin de sa virginité, protecteur de son innocence; comme il voulait assujettir Jésus à toutes les vicissitudes de la vie et à toutes nos faiblesses, il fallait un homme qui pût lui servir de père et veiller à sa conservation. Or, M. F., Joseph fut l'homme que Dieu jugea digne de ces éminentes dignités. D'abord il fut l'époux de Marie. Vous dirai-je la gloire de cette sublime prérogative? Il me faudrait auparavant sonder toute la mystérieuse profondeur de la maternité divine. Etre l'époux de Marie, s'écrie saint Jean Damascène, c'est là une dignité dont la langue humaine ne saurait exprimer la gloire; après avoir dit : Joseph est l'époux de Marie, on ne peut que se taire et adorer : *Virum Mariæ, hoc est prorsus ineffabile, et nihil præterea dici potest.*

3° Ce n'est pas tout, M. F. Joseph est le père de Jésus; le Père éternel lui communique la gloire de la paternité divine. Ce titre propre au tout-puissant, qui constitue sa personnalité; ce titre qu'aucun saint, qu'aucun ange n'a pu posséder

même un instant, dit un docteur de l'Eglise, saint Joseph seul peut le porter : *Nomine patris neque angelus, neque sanctus in cœlo, brevi licet spatio, meruit appellari; hoc unus Joseph potuit nuncupari.* Quelle dignité, M. F. ! Joseph est le père du Fils de Dieu, non-seulement par réputation, mais par l'autorité, par représentation du Père éternel qui lui donne sur le Verbe incarné tous les droits qu'un père peut avoir sur son fils; père vierge du fils d'une mère vierge, père par l'opération du Saint-Esprit; père adopté, choisi volontairement par le fils; père enfin par la féconde virginité de son épouse.

4° Nous ne pouvons en douter, après Marie, Joseph, au milieu des splendeurs des saints, jouit des plus hautes faveurs : son trône s'élève auprès de celui de l'épouse immaculée que Dieu lui a choisie; sa puissance d'intercession sur le cœur du Très-Haut se ressent de l'autorité paternelle : c'est la pensée d'un pieux docteur : *Quanta vis in eo impetrandi, quia, dum pater filium orat, imperium reputatur.* N'est-ce pas ce que l'Eglise, infaillible dans sa doctrine comme dans sa liturgie, semble nous enseigner par le culte qu'elle rend? Voyez comme de toutes parts elle le glorifie? Est-il un sage, est-il un savant, est-il un roi, est-il un conquérant, qui obtienne autant d'hommages, autant de louanges? Partout des temples et des autels s'élèvent en son honneur ; tous les arts se plaisent à l'envi à perpétuer son nom et ses vertus dans la mémoire des hommes ; la sculpture et la peinture reproduisent ses traits et les principales actions de sa vie; la musique et la poésie lui consacrent leur langage harmonieux; à chaque siècle l'éloquence députe ses génies pour exalter sa justice et ses hautes prérogatives.

O Joseph! obtenez-nous du ciel cet amour pour la justice qui dévorait votre âme ; cette humble soumission aux décrets de la Providence qui nous attache à notre condition; cette application au travail qui multiplie les mérites; cette résignation qui aide à supporter les peines et les malheurs dont notre vie est semée. Vous êtes le père de Jésus, l'époux de Marie, que ne pouvez-vous en notre faveur? Vos prières sont presque des ordres. Daignez donc abaisser vos regards sur cette vallée de larmes et nous prendre sous votre protection ; soutenus par vos supplications, nous pourrons courir dans la voie des divins commandements. O glorieux saint, secourez-nous au milieu de nos luttes et de nos angoisses ; et quand viendra l'heure dernière, soyez à notre chevet avec Jésus et Marie ; défendez-nous contre les attaques de l'enfer, et par votre intercession que notre dernier sentiment, notre dernière parole, notre dernier soupir soit : Jésus ! Marie ! Joseph ! Ainsi soit-il.

MATÉRIAUX

(Voir d'autres Matériaux et d'autres instructions pour cette fête dans nos autres ouvrages : 1° *Panorama des Prédicateurs*, t. III, p. 59; 2° *Journal de la Prédication populaire*, années 1857-58-59-60-61.

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Figures. — 4. Comparaisons. — 5. Vertus spéciales du Saint. — 6. Dévotion envers saint Joseph. — 7. Plans. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Faciamus ei adjutorium simile sibi. (Gen., II, 12.)

Ite ad Joseph. (Id., XII, 53-55.)

Orphano tu eris adjutor. (Ps. X, 15.)

Constituit eum dominum domus suæ. (Id., CIV, 21.)

Nemo natus in terra sicut Joseph. (Eccli., XLIX, 17.)

Nouveau Testament. — Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ. (Matth., I, 16.)

Joseph autem vir ejus, cum esset justus. (Id., *ibid.*, 19.)

Exsurgens Joseph a somno fecit sicut præcepit ei angelus Domini. (Id., *ibid.*, 24.)

Surge, accipe puerum et matrem ejus et fuge in Ægyptum. (Id., II, 13.)

Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. (Luc., II, 48.)

Et erat subditus illis. (Id., *ibid.*, 5.)

Tanto melior angelis effectus quanto præ illis nomen hæreditavit. (Hebr., I, 4.)

Ego ero illi in patrem, et ipse erit mihi in filium. (Id., *ibid.*, 5.)

2. — SS. PÈRES.

Josephum parentis honore coluit Christus; omnibus filiis exemplum præbens, ut subjiciantur. (Origen., *Hom. in Luc.*)

Nomine patris neque angelus neque sanctus in cœlo, brevi licet spatio meruit appellari, hoc unus Joseph potuit nuncupari. (S. Basil., *Orat.* 20.)

Magis credebat Josephus castitati Virginis quam utero ejus, et plus gratiæ quam naturæ; possibilis esse credebat mulierem sine viro posse concipere quam Mariam posse peccare. (S. J. Chrysost., *Hom.* 1, *in Matth.*)

Joseph pater Jesu non carne, sed caritate formatur. (S. Augustin., *Serm.* 63 *ex diversis.*)

Joseph vocari justum attendite, propter omnium virtutum possessionem. (S. Chrysolog., *Serm.* 50.)

Credo Joseph mundissimum fuisse in virginitate, profundissimum in humilitate, ardentissimum in caritate, altissimum in contemplatione et esse adjutorium simile sibi. (S. Bernard , *Hom.* 2 *super* MISSUS EST.)

3. — FIGURES.

1. La mystérieuse échelle de Jacob, dit le savant abbé Rupert, est un emblème de la généalogie de Jésus-Christ. Tous les degrés qui la composent représentent les générations particulières qui forment cette généalogie; le dernier degré sur lequel le Seigneur est appuyé c'est Joseph : *Supremus scalæ gradus, cui Dominus innixus est, iste B. Joseph, vir Mariæ; huic innixus est Dominus tanquam tutori pupillus.* (Rupert., *in Matth.*, l. I.)

2. L'ancien patriarche Joseph vit dans un songe le soleil, la lune et les étoiles qui l'adoraient. Ce songe est une figure et une expression de la véritable grandeur et de l'autorité dont devait être investi saint Joseph.

3. La nuée qui dans l'ancienne loi enveloppait le tabernacle est la figure du mariage de saint Joseph et de la sainte Vierge.

4. Eléazar sanctifié pour garder l'arche d'alliance est la figure de saint Joseph qui dut être éminemment saint, pour être le gardien de Celle qui est la véritable arche du Seigneur.

4. — COMPARAISONS.

1. Si la terre dont fut formé le premier homme fut bénie par l'attouchement de Dieu, dit Tertullien, combien dut être sanctifié saint Joseph lorsqu'il portait dans ses bras le Fils de Dieu. (Tertull., *L. de Resurr. carn*)

2. Saint Joseph a été plus favorisé que tous les anciens patriarches qui ont tant désiré de voir le Messie; car il l'a vu, il l'a adoré, il a pourvu à tous ses besoins temporels.

3. De même que Abraham reçut ordre de quitter sa terre natale, de même Joseph reçoit l'ordre de quitter la Judée et de fuir en Egypte, et il l'exécute avec la même promptitude.

4. La sainte Vierge fut confiée à saint Joseph comme l'arche d'alliance l'avait été au vertueux Obédedom.

5. Saint Joseph était l'intendant de la sainte famille comme le patriarche Joseph l'avait été de l'Egypte.

6. En plaçant Salomon sur le trône, Dieu agrandit son cœur en proportion de son vaste royaume; en déclarant Joseph père du Sauveur, il a dû préparer son âme et son cœur à cette sublime fonction, en lui donnant toute l'élévation, l'étendue et la sainteté qu'elle comporte.

5. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

HUMILITÉ De même, dit saint Bernard, que l'humilité de la sainte Vierge l'a élevée à la dignité de Mère de Dieu, de même cette vertu a élevé saint Joseph à la dignité d'époux de Marie. Le plus humble des hommes devait avoir sa place dans la demeure de la plus humble des femmes.

FOI. Il croit aussitôt à la parole de l'ange et exécute promptement ses ordres.

VIGILANCE. Il est le tuteur vigilant de l'enfant Jésus, à Bethléem, en Egypte et à Nazareth.

OBÉISSANCE. Il accepte sa mission et l'accomplit avec la plus scrupuleuse fidélité.

VIRGINITÉ. Credo Joseph mundissimum fuisse in virginitate. (S. Bernard., *Hom.* 2 *sup.* MISSUS EST.)

CHARITÉ. Credo Joseph ardentissimum fuisse in caritate. (Id., *ibid.*) Saint Joseph a tellement aimé Dieu durant sa vie qu'il ne pouvait mourir que d'amour. (S. Fr. de Sales, *Tr. de l'Am. div.*, l. VII, c. 13.)

IL A POSSÉDÉ TOUTES LES VERTUS. Joseph vocatur *justus* (Matth., I, 9), propter omnium virtutum perfectam possessionem. (S. Hieron., *hic.*)

Saint François de Sales trouve toutes les vertus dans ce grand saint, et il loue particulièrement : sa *virginité*, son *humilité*, sa *constance*, son *courage*. (*Entretiens.*

6. — DÉVOTION ENVERS S. JOSEPH.

Saint Bernard avait une grande dévotion à saint Joseph. Il en parle avec amour et vénération dans son *Serm.* 2 *super* Missus est.

Sainte Thérèse choisit saint Joseph pour le principal patron de son ordre. « Je ne me souviens pas, dit-elle, d'avoir jamais rien demandé à Dieu par son intercession que je ne l'aie obtenu. Jamais je n'ai connu personne qui l'ait invoqué sans faire des progrès notables dans la vertu. Son crédit auprès de Dieu est d'une merveilleuse efficacité pour tous ceux qui s'adressent à lui avec confiance. » (*Vie de sainte Thérèse*, c. 6.)

Saint François de Sales recommande vivement la dévotion envers saint Joseph. (*Entretiens.*)

La voix unanime des maîtres de la vie spirituelle a désigné saint Joseph comme le patron des agonisants, à cause de la belle mort qui a couronné sa vie.

Une dévotion très-répandue de nos jours en son honneur est le *Mois de saint Joseph*.

7. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

(S. Bernard, *Hom.* 2 *sup.* Missus est.)

Deus sanctum Joseph constituit : 1. Matris suæ *solationi;* 2. suæ carnis *nutritioni;* 3. in terris magni consilii *coadjutorem* fidelissimum.

—

IIe PLAN.

(Matthias Faber, *in Auctario.*)

Sanctus Joseph crevit in sanctitatem eximiam per : 1. tribulationes ; 2. patientiam et silentium ; 3. promptam obedientiam ; 4. fidelitatem.

—

IIIe PLAN.

(M. l'abbé Besville.)

Texte : *Joseph, cum esset justus.* (Matth., I, 19.)

1er point. — Justice de saint Joseph manifestée par :

1. Son humilité; 2. sa soumission aux ordres de la Providence; 3. sa pratique de toutes les vertus.

2e point. — Gloire de saint Joseph :

1. De son vivant, où il connaît les mystères de Dieu; 2. après sa mort par le culte qu'on lui rend et la béatitude dont il jouit.

—

IVe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

(Pour un discours aux ouvriers de la Sainte-Famille ou aux ouvriers charpentiers, à l'occasion de la fête de saint Joseph.

1er point. — Vie humble et cachée de saint Joseph, modèle de la vie de l'ouvrier chrétien.

2e point. — Vie de travail de saint Joseph, modèle de la vie laborieuse du bon ouvrier.

—

Ve PLAN.

(Le même.)

(Sur le patronage de saint Joseph envers les agonisants.)

1er point. — Saint Joseph est notre patron durant notre vie :

1. En protégeant notre enfance comme il fit de celle de l'Enfant Jésus; 2. en nous soutenant dans nos peines comme il fit envers la sainte Vierge.

2e point. — Saint Joseph est notre patron à l'heure de notre mort :

1. En adoucissant par son assistance les douleurs de notre agonie; 2. en nous rendant propice le souverain juge.

(Voir des *plans* différents de ceux-ci, pour le panégyrique : 1. au *Panorama des Prédicateurs*, t. III, p. 59; 2. au *Journal de la Prédication populaire*, années 1857-58-59-60-61.)

8. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. J. Chrysostôme. — Hom. 4, in Mat. Serm. 146.
S. Jérôme. — In Helvid., l. II, c. 11.
S. Augustin. — Serm. Dom. in monte, l. II, c. 14.
S. J. Damascène. — Orat. de Nat. B. V.
S. Bernard. — Serm. 2 sup. Missus est.

THÉOLOGIENS.

Suarès. — De Myst., quæst. 29.
Vasquez. — In tert. part.
Canisius. — De Deipara.
Gerson. — Part. 4.

ASCÉTIQUES.

Grenade. — Méditations.
Haineuve. — Id.
Suffren. — Id.
Nouet. — Id.
D'Argentan. — Grand. de la sainte Vierge.
Le Guillou. — Mois de saint Joseph.

Tous les hagiographes traitent de saint Joseph au 19 mars.

PRÉDICATEURS.

S. Bernard de Sienne. — 1 serm.

Gerson.	— 1 serm.	Houdry.	— 1 panégyrique.
Echius.	— 3 id.	Fléchier.	— Id.
Osorius.	— 1 id.	Bossuet.	— Id.
Trugillo.	— Id.	Anselme.	— Id.
Carthagène.	— Homil.	De la Roche.	— Id.
Faber.	— 4 themata.	Pallu.	— Id.
Molinier.	— 1 panégyrique.	Clément.	— Id.
Biroat.	— Id.	Elisée.	— Id.
Du Jarry.	— Id.	Latour.	— Id.
Senault.	— Id.	Beurrier.	— Id.
Fromentière.	— Id.	Baudrand.	— Id.
Colombière.	— Id.		
Duneau.	— Id.		
Richard.	— Id.		

Il n'est presque pas de prédicateur qui n'ait fait le panégyrique de saint Joseph.

9. MARTYROLOGE. — S. Joseph, époux de la B. V. M. — SS. Quinte, Quintille et Marc, mm. — S. Pancaise, id. — SS. Apollon et Léonce, év. — S. Landéald, pr., et S. Amand, diacre. — S. Jean, moine.

20 mars. — SAINT JOACHIM, père de la sainte Vierge.

VIE DE SAINT JOACHIM.

On aurait, ce semble, quelque sujet d'être surpris que les évangélistes n'aient point parlé de Joachim, si le Saint-Esprit ne nous avait dit dans l'Ecclésiastique qu'on ne connaît jamais mieux un homme que par les enfants qu'il laisse après lui, et que le mérite du fils fait la gloire du père. Il n'était donc pas nécessaire que l'histoire sacrée énumérât les excellentes qualités et les vertus éminentes de saint Joachim ; il suffit qu'elle dise qu'il était le père de la Mère de Dieu, et aïeule du Sauveur du monde. Il est impossible de se former une plus haute idée de grandeur, de rappeler des qualités plus estimables, et d'indiquer des titres de noblesse plus illustres.

Saint Joachim était du sang royal. Il descendait de David, aussi bien que saint Joseph, dont il était proche parent. Leur famille était originaire de Judée ; mais devenue pauvre par une singulière providence de Dieu, qui ne voulut pas que les parents du Sauveur fussent d'une autre condition que lui, elle s'était comme dépaysée ; il y avait déjà quelque temps qu'elle était venue s'établir à Nazareth ; et passait pour être de Galilée. Saint Joseph était ouvrier en bois ; saint Joachim négociait en brebis et en laine.

La probité, la droiture, la modestie et l'amour de la religion caractérisaient saint Joachim, et il passa constamment pour un homme d'une rare vertu. Ces belles qualités lui firent rechercher en mariage la fille la plus sage et la plus accomplie de toute la nation ; sainte Anne fut cette épouse que le ciel lui destinait, et qui, prévenue dès le berceau de cette abondance de grâces qui la rendirent digne d'être la grand'mère du Sauveur, fit son bonheur, et devint le modèle le plus parfait de la plus haute sainteté dans l'état du mariage.

C'est le sentiment commun que saint Joachim et sainte Anne étaient déjà sur le retour de l'âge sans avoir eu d'enfants. Cette stérilité, qui était regardée alors comme une malédiction de Dieu, et comme la plus ignominieuse disgrâce qui pût arriver à une famille, parce qu'elle lui ôtait toute espérance de prétendre jamais à quelque affinité avec le Messie promis ; cette stérilité était depuis longtemps un sujet d'humiliation pour saint Joachim et pour sainte Anne. On assure même que notre saint, se présentant un jour à l'autel pour donner son offrande, en fut repoussé par un des prêtres, comme indigne de participer au privilége de ceux qui

étaient chéris de Dieu. Cette mortification les rendit encore plus humbles; et comme l'âge leur avait ôté depuis longtemps toute espérance d'avoir des enfants, ils se contentaient de gémir devant Dieu; et, soumis à ses volontés, ils ne demandaient que ce qui était pour sa gloire.

On croit que ces deux saints époux connurent par révélation qu'ils auraient une fille qui serait bénie entre toutes les personnes de son sexe, et dont Dieu se servirait pour le salut d'Israël. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils eurent la très-sainte Vierge, qui fut un fruit de prières, et qui, en délivrant par sa naissance ses parents de l'ignominie de la stérilité, les rendit les deux personnes du monde les plus heureuses et les plus respectables.

On ne sait rien de certain sur le temps de le mort de ce grand saint. Cedrenus assure que ce bienheureux patriarche vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans; ce qu'il y a de probable, c'est que puisqu'il n'est point du tout parlé de saint Joachim dans l'Evangile, il fallait qu'il fût mort avant le mariage de la sainte Vierge avec saint Joseph.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JOACHIM.

Texte : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est.*
(Sap., v, 5.)

A entendre le langage de certaines personnes du monde, on dirait que les saints étaient d'une autre nature que nous; que la vertu leur était naturelle, facile et presque née avec eux, comme si pour devenir saints ils n'eussent en qu'à se laisser aller à la bonté de leur naturel aidée de la grâce. Il n'en est pas ainsi; cette parole : « Le ciel souffre violence et il n'y a que les âmes qui se font violence qui puissent l'obtenir, » cette parole, dis-je, a été prononcée pour tous les hommes, et c'est une grande erreur de croire que la vertu et le ciel n'ont pas coûté aussi cher aux saints qu'à nous. Je viens aujourd'hui, M. F., à l'occasion de la fête de saint Joachim, combattre ce préjugé et vous prouver combien les saints ont dû combattre pour vaincre et obtenir la couronne. Je divise ainsi mon sujet : *Les saints étaient faibles et tentés comme nous,* première considération; *nous avons les mêmes moyens de salut que les saints,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — TENTATIONS ET COMBATS DES SAINTS.

M. F., le dogme catholique nous apprend qu'il n'y eut sur la terre qu'une âme exempte du péché originel, celle de la bienheureuse vierge Marie. D'autre part, saint Jean-Baptiste, seul, fut sanctifié dès le sein de sa mère; mais hors de ces deux grandes exceptions faites à la loi générale, tous les enfants d'Adam peuvent être placés sur la même ligne quant à leur faiblesse native. Tous ceux dont nous admirons les héroïques vertus ne les ont acquises qu'à la sueur de leur front : ils étaient naturellement vicieux, enclins au péché, tentés par la concupiscence, par l'orgueil, par l'avarice, l'envie, la colère, l'intempérance, la paresse et toutes les autres passions qui sont le triste apanage de l'humanité déchue; lisez la vie des saints et vous verrez la longue histoire de leurs tentations et de leurs combats. Vous pourrez les partager en deux grandes classes : ceux qui ont conservé ou à peu près l'innocence de leur baptême à force de vigilance et de précautions extraordinaires, et ceux qui sont tombés, mais qui se sont relevés de leurs chutes et ont lavé dans les larmes d'une longue et terrible pénitence les fautes de leur vie pécheresse. Tel est bien l'abrégé de la vie de tous les saints : l'innocence acquise et conservée a été le fruit de longs travaux et d'efforts de tous les instants, et l'innocence réparée a été l'effet d'une vie de larmes et de pénitence. Rappelez-vous les pécheurs fameux qui sont devenus de fameux saints: Pierre, Madeleine, Paul, Augustin, Marie d'Eygpte et des milliers d'autres. Oui, quiconque parcourrait toute l'histoire des saints devrait conclure ainsi : les saints étaient des hom-

mes faibles et tentés comme moi. Mais aussi il trouverait le secret de leur sainteté et la raison de notre vie si peu sainte. Il y verrait même nature et mêmes tentations, mais aussi l'immense différence qui existe entre eux et nous quant à la manière de combattre la nature, le monde et le démon. Voila en quoi nous ne leur ressemblons guère. Ils étaient tentés comme nous, mais ils n'aimaient pas la tentation comme nous, ils la craignaient, ils la fuyaient, ils combattaient pour ne pas y succomber, ou s'ils avaient parfois ce malheur, ils se relevaient aussitôt que la grâce les éclairait, et, une fois relevés et convertis, ils ne retombaient plus ; ils faisaient tous les sacrifices pour quitter les personnes, les sociétés, les maisons, les choses qul avaient été les causes ou les occasions de leurs premières chutes. Et voilà en quoi notre conduite ne ressemble point à la leur. Jugeons-nous à cette lumière et en contemplant leur gloire actuelle, disons-nous avec confusion : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei...*

IIe CONSIDÉRATION. — NOUS AVONS LES MÊMES MOYENS DE SALUT QUE LES SAINTS.

Je dis de plus que nous possédons les mêmes moyens de salut qui ont sanctifié tous les serviteurs de Dieu. J'accorde qu'il est des saints à qui le Seigneur a fait des faveurs, des grâces extraordinaires; mais remarquez bien, M. F., que, pour l'ordinaire, ces grâces privilégiées étaient plutôt une récompense que la cause de leur sainteté : Dieu qui ne se laisse point vaincre en générosité, accorde parfois à ses saints des faveurs signalées qui leur rendent ensuite la vertu plus facile, les encouragent, les consolent et les poussent en quelque sorte vers le ciel; mais ce ne sont pas ces dons extraordinaires, ce ne sont ni les miracles, ni les prophéties qui sanctifient; tout le secret de la sainteté est dans la fidélité à la grâce qui nous est donnée et nous sollicite au bien, en nous éloignant du mal. Or, quelles sont les sources et les canaux de ces grâces sanctifiantes? Où les saints ont-ils puisé la force surnaturelle de vaincre les tentations, de rendre inutiles toutes les attaques du monde et de l'enfer? Là où nous les trouvons nous-mêmes. Ils n'avaient pour se sanctifier que les moyens institués par Jésus-Christ. Quels étaient ces moyens ? D'abord les sacrements, puis la prière, la vigilance, la parole de Dieu, les grâces intérieures ou extérieures, enfin les épreuves de la vie et le bon exemple des justes. Voilà, M. F,, ce qui a suffi aux saints pour arriver à un si haut point de perfection. Les sacrements, ils les recevaient dignement et fréquemment, cherchant Dieu seul et son secours dans ces divins canaux de la miséricorde. Dans le sacrement de pénitence, ils pleuraient leurs fautes; dans la sainte communion, ils nourrissaient et fortifiaient leur âme, et, se tenant ainsi fortement unis à Jésus-Christ, ils devenaient invincibles. Nous, nous fuyons, nous craignons, nous négligeons les sacrements, ou nous les recevons mal; et plus malades que les saints, nous n'y trouvons pas le remède à nos maux, mais nous les aggravons, nous les rendons peut-être inguérissables par nos sacriléges ou par notre tiédeur. Avons-nous le droit de nous plaindre? Nous sommes faibles, misérables, chassés par tous les vents de la tempête, nous tombons, nous nous blessons, nous mourons, nous nous damnons... par notre seule faute.

Les saints étaient des hommes de prière! Ils cherchaient, ils trouvaient dans cette fréquente communication avec la source éternelle de toute justice, les grâces de la sanctification. Nous, nous ne prions pas, ou peu, ou mal; Dieu nous donne peu, parce que nous ne méritons rien; de là notre pauvreté spirituelle. Les saints, tout en veillant sans cesse sur eux-mêmes, tout en combattant, tremblaient de ne pas arriver au salut ; nous, avec toute notre insouciance et nos chutes, nous allons sans crainte vers cette grande éternité qui devrait nous glacer d'effroi. Les saints étaient avides de la parole de Dieu, profitaient de toutes les grâces, de toutes les épreuves, de tous les bons exemples; nous laissons passer tous ces moyens par lesquels la Providence nous appelle. Ah! M. F., pensons-y, jugeons, condamnons-nous pour que Dieu ne nous condamne pas.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Dominus amavit eos, elegitque semen eorum post eos. (Deut., x, 15.)

Fiat domus tua sicut domus Phares, ex semine quod tibi dederit Dominus. (Ruth, IV, 12.)

Laudamus gloriosos parentes in generatione sua, quorum pietates non defuerunt. (Eccli., XLIV, 1.)

Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet, et requiescet super eum Spiritus Domini. (Is., XI, 5.)

Nouveau Testament. — Benedictus Dominus Deus Israel ; quia... et erexit cornu salutis nobis in domo David pueri sui. (Luc., I, 68.)

Quæ ad patres repromissio facta est, hanc Deus adimplevit filiis. (Act., XIII, 32.)

2. — SS. PÈRES.

Joachim porro, Anna et Maria, hi tres Trinitati palam sacrificium laudis offerebant. (S. Epiphan., *de Laudib. B. V.*)

Exulta, Joachim ! quoniam ex filia tua puer natus est nobis, et filius datus est nobis. (S. Joan. Dam., *Orat.* 1, *de Nat. B. M. V.*)

O par beatum Joachim et Anna ! vobis omnis creatura obstricta est. Per vos enim donum omnium donorum præstantissimum creatori obtulit, nempe castam matrem quæ sola creatore digna erat. (Id., *ibid.*)

O filia Adami et Dei mater ! Beatæ ulnæ quæ te gestaverunt ; labia item quibus castis osculis tuis frui concessum est. (Id., *ibid.*)

O castissimum rationalium turturum par Joachim et Anna ! Vos castitatem quam naturæ lex præscribit conservantes, ea quæ naturam superant, divinitus estis consecuti ; mundo quippe Dei matrem viri nesciam peperistis. (S. J. Damascen., *Orat.* 1 *de Nat. B. M. V.*)

3. — COMPARAISONS.

O speciosissima, dulcissimaque puella, filia Joachim et Annæ ! O lilium inter spinas, ex generosissima, et maxime nobilissima, ac maxime regia radice Davidica progenitum ! (Id., *ibid.*)

O rosa, quæ ex spinis, Judæis scilicet, orta es, divinoque odore cuncta perfudisti ! (Id., *ibid.*)

O beatum par Joachim et Anna ! ac profecto ex ventris vestri fructu immaculati agnoscimini ! (Id., *ibid.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Piété. Selon sainte Brigitte, saint Joachim était embrasé de l'amour divin.

Droiture. Il jouissait de tout le respect et de l'estime que donne la vertu.

Union intérieure. Saint Joachim et sainte Anne sont les modèles de l'union conjugale.

Résignation. Tous deux supportaient avec humilité les opprobres de la stérilité.

Amour de la vie intérieure. Saint Joachim ne rechercha ni l'éclat des honneurs, ni les avantages des richesses ; son bonheur était tout entier dans la paix intérieure.

Récapitulation. La consécration de son cœur à Dieu, le détachement des biens de la terre, l'amour de la pureté, la fidélité à la loi de Dieu, le zèle pour sa gloire, l'assiduité à la prière, l'esprit de sacrifice, l'attachement à tous les devoirs de religion, une longue suite de saints aïeux, voilà ce qui ornait saint Joachim et attirait vers lui les regards de Dieu dans le choix de l'aïeul du Messie, quant à sa sainte humanité.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

Ier PLAN.

(Par George, métropolitain de Nicomédie.)

1a PARS. — HI QUI PROLE CARENT, NON SUNT ARCENDI A MUNERIBUS DEO OFFERENDIS.

2a PARS. — DE MAGNITUDINE ANIMI SANCTI JOACHIM.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1a PARS. — INGENTIA MERITA PARENTUM MARIÆ EFFECERUNT UT CÆTERIS PRÆELIGERENTUR.

2ª PARS. — DE EORUM VIRTUTIBUS, PRÆSERTIM DE LARGITIONE BONORUM.

—

IIIe PLAN.

(Biroat.)

1er POINT. — TITRES DE LA GRANDEUR DE SAINT JOACHIM.

1. Il est le père de la sainte Vierge. — 2. Il est l'aïeul du Sauveur.

2e POINT. — VERTUS DE SAINT JOACHIM.

1. Sa modestie. — 2. Sa chasteté. — 3. Son humilité. — 4. Sa soumission à la volonté de Dieu. — 5. Son union avec Dieu.

—

IVe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — JOACHIM PARFAIT MODÈLE DU FILS, DE L'ÉPOUX ET DU PÈRE CHRÉTIEN.

2e POINT. — L'INTÉRIEUR DE CETTE FAMILLE FUT UN SANCTUAIRE BÉNI DE DIEU.

Joachim porro, Anna et Maria, hi tres Trinitati palam sacrificium laudis offerebant. (S. Epiphan., *de Laud. B. V.*)

6. — ENCOMIA.

1. SPES.

Promissa mundo gaudia
Jam sperat humanum genus;
Adsunt beati conjuges,
Orbique Christum præparant.

2. AD SANCTUM JOACHIM PATREM B. M. V.

Orta ex te vivit, Joachime, Maria, vicissim
Per sobolem vivis tu, Joachime, tuam.

3. B. V. MARIA NASCENTE.

Suscipis ex Anna sterili, Joachime, Mariam,
Post multos soles, temporis atque moras.
Nimirum longo molimine tempus egebat,
Quod tantum terris parturiebat opus.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. EPIPHANE. — Orat. de Laudibus, B. M.V.
— Hæres, 78 et 79.
S. GRÉGOIRE DE NYSSE. — Orat de Christi nativ.

Saint Jean Damascène est celui de tous les Pères qui a parlé le plus amplement de saint Joachim et de sainte Anne dans ses première et deuxième oraisons *de Nativ. B. V.* et dans la première homélie *de Dormit. B. V.*

S. GERMAIN DE CONSTANTINOPLE — Orat. de Oblat. B. M. V.
GEORGE, métropol. de Nicomédie. — Orat. de Laudib. parent. B. M. V.

THÉOLOGIENS.

CANISIUS. — L. I, de B. Virg.
SUARÈS. — Disput. 2 in S., p. 5, Thom.

ASCÉTIQUES.

GRIZEL. — Mystère de l'Homme-Dieu.
HAINEUVE. — Médit.
NOUET. — Vie de Jésus-Christ dans ses Saints.

PANÉGYRISTES.

GEORGE, de Nicomédie. — 1 Serm.
BIROAT. — 1 Panégyrique.
BERTIN. — Id.

On pourra consulter avec fruit les nombreux panégyristes de sainte Anne, tels que : Matthias Faber, Molinier, Senault, Texier, Duneau, Richard l'av., Ogier, Houdry.

—

8. MARTYROLOGE. — S. Joachim, père de la B. V. M. — S. Archippe, compagnon de saint Paul. — SS. Cyrille, Eugène et quatre autres martyrs. — SS. Photine, Joseph, Victor, Sébastien, Anatole, Photius, Photile, Parascève et Cyriaque, mm. — SS. Alexandre, Claude, Euphrasie, Matrone, Julienne, Euphémie et Theodosie, Dephtura, id. — S. Nicétas, év. — S. Vulfran, id. — S. Guthbert, id. — S. Ambroise, moine.

21 mars. — SAINT BENOIT,

PATRIARCHE DES MOINES DE L'OCCIDENT (L'AN 543).

VIE DE SAINT BENOIT.

Saint Benoît naquit vers l'an 480, aux environs de Murcie, petite ville du duché de Spolette. Dieu, qui le destinait à être le précurseur et le père d'un grand nombre de saints, le conduisit de bonne heure dans la solitude, où il demeura trois ans inconnu à tous les hommes, excepté à un saint moine nommé Romain, qui portait au jeune solitaire une partie de sa portion de pain.

Malgré le soin qu'il prenait de se cacher, l'éclat de sa sainteté l'ayant fait connaître à des religieux d'un monastère qui était proche du lieu de sa retraite, ils souhaitèrent ardemment de l'avoir pour abbé. Benoît les refusa longtemps et leur prédit que leur manière de vivre ne pourrait s'accorder avec la sienne. Enfin il se laissa vaincre; mais ils se repentirent bientôt de leur choix. Benoît réprimait leurs abus, ne parlait que de justice intérieure, voulait beaucoup de recueillement dans la prière, une grande fidélité dans les plus petits exercices, en un mot, qu'on fût religieux en effet, et non pas seulement par l'habit ou par la pratique de quelques exercices purement extérieurs qui ne gênent point la nature, et qui ne mortifient point les passions. Tant de régularité leur devint insupportable, et ils résolurent de l'empoisonner. Ils mêlèrent donc du poison dans du vin; et le saint abbé étant à table, ils lui présentèrent le verre à bénir, suivant l'usage du monastèrs; mais aussitôt que Benoît eut fait dessus le signe de la croix, le verre se cassa. L'homme de Dieu comprit ce que c'était, et se levant aussitôt, il appela les moines et leur dit d'un visage tranquille : « Dieu vous pardonne, mes frères, pourquoi m'avez-vous voulu traiter ainsi? Ne vous avais-je pas dit que nous ne pourrions vivre ensemble? Allez, cherchez un supérieur qui vous convienne. » Alors il les quitta et retourna vers sa chère solitude, dans le dessein d'y demeurer seul en la présence de Dieu.

Ses vertus et ses miracles lui attirant de fréquentes visites, et plusieurs personnes le conjurant de les conduire dans la voie de Dieu, il fut obligé de les recevoir pour disciples. Il bâtit douze monastères, en chacun desquels il mit douze moines sous un supérieur, et en retint quelques autres auprès de lui pour les instruire lui-même. Les plus nobles de Rome venaient à lui et lui donnaient leurs enfants à élever. Equice et Tertulle, sénateurs romains, voulurent qu'il eût soin de Maur et de Placide leurs fils, et qu'il les formât à la piété; et ces deux jeunes hommes profitèrent si bien de cette éducation, qu'ils devinrent eux-mêmes de grands saints qui en formèrent beaucoup d'autres.

Totila, roi des Goths, passant dans la Campanie, voulut voir saint Benoît; mais désirant savoir s'il connaissait les choses cachées, comme on le lui avait dit, il envoya devant lui un de ses écuyers, revêtu d'habits royaux et accompagné de plusieurs seigneurs et d'un grand cortége. L'écuyer étant ainsi entré dans le monastère du mont Cassin, nouvellement bâti, saint Benoît lui cria : « Mon fils, quittez l'habit que vous portez, car il ne vous appartient pas. » L'écuyer surpris, se jeta à terre avec tous ceux de sa suite; puis, sans oser approcher du saint, ils retournèrent dire à Totila ce qui s'était passé. Ce prince vint donc lui-même trouver Benoît, et dès qu'il le vit, il se prosterna sans vouloir avancer. Benoît lui dit par trois fois de se relever; et comme Totila demeurait toujours courbé, il le releva lui-même et lui dit: « Vous faites beaucoup de mal; vous en avez beaucoup fait; cessez enfin de commettre des injustices. Vous entrerez dans Rome; vous passerez la mer, et après avoir régné neuf ans, vous mourrez le dixième. » Tout cela fut accompli.

Ce grand saint prédit aussi la ruine du monastère du mont Cassin et sa mort, qui arriva le 21 mars 543. Il était âgé seulement de soixante-trois ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BENOIT.

TEXTE : *Egredere de terra tua...* (Gen., XI, 1.)

Je lis dans la Genèse ces paroles que Dieu adressa un jour au grand patriarche Abraham : « Sors de la terre que tu habites; sors de ta parenté, de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation, et je bénirai, et je glorifierai ton nom, et tu seras béni. » (Gen. XII, 1.) Or il est impossible de lire l'histoire et la vie du saint dont l'Eglise célèbre la fête aujourd'hui, sans être vivement frappé de la ressemblance qui existe entre le patriarche de l'Ancien Testament, et l'homme éminent qui a été nommé à si juste titre, le patriarche de l'état monastique dans l'Eglise d'Occident. Et les paroles par lesquelles le Seigneur révélait la sublime vocation d'Abraham, s'appliquent si bien à saint Benoît, qu'on les croirait écrites pour annoncer la grandeur de ses destinées.

Ier POINT. — SAINT BENOÎT QUITTE TOUT ET VIT DANS LA SOLITUDE.

Dans les dernières années du cinquième siècle, on voyait à Rome une nombreuse jeunesse qui se pressait dans les écoles publiques pour se livrer à l'étude des lettres humaines. Parmi ces jeunes étudiants qui appartenaient pour la plupart aux familles les plus distinguées et les plus riches de Rome ou des provinces voisines, un observateur judicieux eût aisément distingué Benoît qui, par sa gravité et sa modestie, attirait les regards de ses maîtres et faisait l'admiration de ses condisciples. Livré à l'étude de la loi de Dieu, bien plus encore qu'à celle des lettres profanes, ce jeune chrétien semblait n'avoir qu'une ambition : se préserver des vices si communs parmi ceux de son âge, s'éloigner de toutes les occasions de péché, conserver son âme innocente et son cœur pur devant Dieu ; tel était le vœu que formait Benoît ; tel était le but vers lequel il dirigeait tous ses efforts.

Dieu, qui avait mis ces heureuses dispositions dans le cœur de Benoît, lui inspira la pensée de quitter le monde et de s'enfuir dans la solitude.

Retiré dans les montagnes de Sublac, il habita dans une caverne profonde, au milieu de rochers escarpés, dans un lieu presque inaccessible. C'est là que, loin de son pays, de sa famille, de tous les amis de son enfance, loin de cette ville où l'innocence d'un si grand nombre de jeunes étudiants était exposée au plus déplorable naufrage, Benoît, seul avec Dieu, se livre aux exercices de la contemplation, en même temps qu'il réduit sa chair en servitude, afin de devenir victorieux de toutes les attaques dont il pourrait être l'objet de la part de son propre cœur, aussi bien que de l'ennemi éternel de notre salut.

Vit-on jamais une retraite aussi absolue et une solitude plus profonde? Ici je me demande ce que fit notre jeune saint dans sa caverne de Sublac, et j'entends aussitôt la réponse que m'adresse un grand pape : « Il habita avec lui-même. » Tel est le mot de saint Grégoire le Grand, quand il veut faire l'éloge de saint Benoît.

Qu'est-ce donc qu'habiter avec soi-même. et que faut-il entendre par là ? Habiter avec soi-même, c'est vivre dans la solitude de l'âme et dans la retraite du cœur. Il y a une solitude qui n'est qu'extérieure, une retraite qui n'a de rapport qu'avec notre corps, et qui s'accorde souvent avec une dissipation d'esprit qu'on ne saurait trop déplorer. Combien d'âmes incapables de se replier sur elles-mêmes ! Combien de cœurs toujours répandus au dehors, dont les divers sentiments, dont les désirs, les affections, les craintes et les espérances s'étendent sur un grand nombre d'objets qui semblent éloignés, qui le sont en réalité, sous le rapport des

sens extérieurs, mais que l'âme sait rendre présents, afin de vivre avec eux, en sortant d'elle-même !

Saint Benoît s'appliqua dans sa retraite à cette vie intérieure que son panégyriste rend si bien par ces mots : Il habita avec lui-même. En imposant un silence rigoureux à son imagination et à son esprit, en interdisant à son cœur toute communication inutile avec les objets créés, il fut tout absorbé en Dieu seul, et il put se livrer à la contemplation du souverain bien.

Cette solitude intérieure, cet art divin d'habiter avec soi-même, produisent de grands effets. L'âme qui arrive à cet heureux état, purifie tous les jours davantage ses affections; elle possède le don de ces gémissements dont parle le grand Apôtre, et qui ont pour objet nos imperfections et nos misères. Cette âme veille sur ses sens extérieurs dont elle devient la souveraine maîtresse ; elle dirige à son gré les divers mouvements du cœur ; elle médite les grandeurs de Dieu et ses infinies miséricordes. Alors la vue de son propre néant la tient dans une humilité profonde, et dans un esprit de componction qui la purifie tous les jours davantage, tandis que, dans le même temps, la pensée d'un Dieu infiniment aimable en lui-même, et toujours plein de bonté et de miséricorde pour sa créature, l'enflamme d'un amour vif, ardent, qui éclate en des transports dont la sainteté la plus sublime connaît seule le secret.

Tel fut l'heureux résultat de la retraite du jeune Benoît. Il apprit, en habitant avec lui-même, les voies sublimes de cette perfection qu'il devait un jour enseigner à un peuple nombreux de fervents disciples que Dieu lui destinait.

IIe POINT. — DIEU RETIRE SAINT BENOIT DE LA SOLITUDE.

Le Saint-Esprit avait dit au jeune étudiant de Rome : Sors de la grande ville, et va dans le désert ; et Benoît, docile aux inspirations de la grâce, avait cherché le silence et la vie de retraite dans les montagnes escarpées de Sublac. Aujourd'hui, c'est encore la voix de Dieu qui se fait entendre, et le solitaire sera connu ; il vivra avec des frères, ou plutôt des enfants que le ciel lui a destinés, en portant au milieu d'une famille nombreuse cet esprit de solitude intérieure qu'il saura communiquer à ses disciples, et qu'il leur léguera comme le plus riche de tous les trésors.

L'heure avait sonné où la lumière devait éclairer le monde. Benoît voit accourir auprès de lui un très-grand nombre de disciples, et bientôt cette famille spirituelle s'accroît à un tel point, que douze monastères sont établis, ayant chacun un supérieur particulier, auquel notre saint patriarche a bientôt communiqué son esprit.

Rome s'émeut, en apprenant tout ce qu'on dit de la sainteté de Benoît ; les grands et les riches partagent l'admiration du peuple ; tous se prosternent devant l'homme de Dieu en réclamant le secours de sa prière. On le presse de recevoir les enfants pour les former à la vertu, et deux fils de sénateurs romains, Maur et Placide, deviennent les plus fidèles disciples de l'humble solitaire de Sublac.

Mais l'œuvre de Dieu a toujours un cachet particulier auquel il est facile de la reconnaître, et qui empêche de la confondre avec l'œuvre de l'homme. Ce cachet est celui de la persécution et des épreuves. Avant que les hautes destinées de Benoît s'accomplissent, Dieu permet à l'enfer de montrer contre lui sa jalousie et d'exhaler sa fureur. Un mauvais prêtre sert d'instrument au démon. Je n'en suis pas étonné ; le prêtre qui s'est familiarisé avec le sacrilége est toujours l'ennemi implacable de la vertu. Le malheureux dont je parle publia de si horribles calomnies contre Benoît, qu'il fallait toute la sainteté de l'homme de Dieu pour résister à cette furieuse attaque. Mais la vérité se fit jour à travers les sombres nuages qui semblaient devoir obscurcir la réputation de notre saint, et Dieu châtia sévèrement le calomniateur, en le faisant mourir d'une manière tragique. Ce fut un événement heureux qui montra la vertu de Benoît et qui attira des torrents de bénédictions sur ses nombreux disciples.

Bientôt on vit arriver notre saint sur une montagne au sommet de laquelle se trouvait un ancien temple, et un bois consacré à une divinité païenne. A la vue de ces restes d'idolâtrie et de superstition, le zèle de Benoît s'enflamme; il prêche avec force et avec une éloquence toute divine; les conversions deviennent nombreuses, et bientôt le bois est détruit et l'idole est brisée. Alors Benoît bâtit une chapelle sur les ruines de l'ancien temple, et fonde le célèbre monastère du mont Cassin dont la perpétuité à travers les siècles, atteste encore la sagesse toute divine de son illustre père.

Qui dira maintenant les grâces innombrables répandues par le ciel sur l'œuvre de saint Benoît? Qui pourra énumérer les monastères fondés par lui-même ou par ses enfants? La famille de saint Benoît est devenue si prodigieusement féconde, qu'elle a peuplé de saints, d'apôtres et de savants, toute l'Eglise. Les bénédictins sont devenus les civilisateurs du peuple, les conservateurs de la science, et les propagateurs de la vérité, dans les siècles les plus difficiles que l'Eglise a traversés depuis l'époque où saint Benoît a paru dans le monde. Un grand nombre d'évêques éminents par leur science et par la sainteté ont appartenu à cet ordre illustre; des papes lui ont dû le zèle et le courage qu'ils ont montrés sur la chaire de saint Pierre, et quand tout était en péril, la foi, la discipline et les mœurs; quand l'Eglise devait infailliblement périr, si elle eût été l'œuvre d'un homme, Dieu prit par la main un enfant de saint Benoît; il le plaça malgré lui sur le siége apostolique, et saint Grégoire VII renouvela la face du monde.

Tels furent les effets de cette admirable parole: « Sors de ton pays, de ta famille, de la maison de ton père, et je ferai de toi une grande nation, et je te bénirai, et je glorifierai ton nom, et tu seras béni. »

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Titres glorieux du Saint. — 5. Vertus spéciales du Saint. — 6. Plans. — 7. Encomia. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Nouveau Testament. — Egredere de terra tua et de cognatione tua et de domo patris tui, et veni in terram quam monstravero tibi. (Gen., XII, 1.)

Faciam te in gentem magnam... erisque benedictus. (Id., *ibid.*, 2.)

Glorificavit illum in conspectu regum. (Sap., XLV, 3.)

Ducam eum in solitudinem et loquar ad cor ejus. (Os., II, 14.)

Elias dum zelat zelum legis, receptus est in cœlum. (1 Mach., II, 58.)

Nouveau Testament. — Quid existis in desertum videre? prophetam? etiam dico vobis plus quam prophetam. (Luc., VII, 24.)

Hic est qui fuit in Ecclesia, in solitudine cum angelo qui loquebatur ei. (Apoc., VII, 38.)

2. — SS. PÈRES.

Relicta domo rebusque patris, soli Deo placere desiderans, scienter nesciens, et sapienter indoctus. (S. Gregor., *in Vita sancti Benedicti.*)

Ab ipso pueritiæ tempore cor gerens senile, ætatem moribus transiens, nulli voluptati animam dedit. (Id., *ibid.*)

In monte Cassino contrivit idolum, subvertit aram, succendit lucos, atque in ipso templo Apollinis, oratorium beati Martini construxit et commorantem circumquaque multitudinem prædicatione continua vocabat. (Id., *ibid.*)

Secundum magnitudinem gratiæ, magnitudine gloriæ sanctus Benedictus est exaltatus. (S. Bernard., *Serm. de sancto Benedicto.*)

Cum sanctus vir diu in solitudine virtutibus signisque succresceret, multis ab eo in eodem loco, ad omnipotentis Dei servitium congregati, ita ut duodecim monasteria cum omnipotentis Dei opitulatione, construeret. (Id., *ibid.*)

3. — COMPARAISONS.

1. On peut comparer saint Benoît à

saint Jean-Baptiste : *Quid existis in desertum videre*

2. On peut le comparer à Moïse, à Elisée et à Elie : *In aqua e rupe producta Moyses, in ferro quod e profundo aquæ rediit Elisæum, in itinere Petrum, in corvi obedientia Eliam video.* (S. Gregor., *in Vita sancti Benedicti.*)

3. Comme Noé il fuit la corruption du monde et va se bâtir une arche dans la solitude.

4. En sa qualité de premier fondateur des ordres monastiques d'Occident, saint Benoît peut être appelé l'apôtre de l'ordre religieux.

4. — TITRES GLORIEUX DU SAINT.

Princeps monachorum. Exurge nunc monachorum sacratissime princeps. (Trithemius, *Libro Penthico de ruina Ordin. Benedict.*, c. 3.)

Flos. O flos monastici decoris! (Id., *ibid.*)

Parens divorum. Ordo sancti Benedicti fuit regum portus, pontificum seminarium, divorum parens, sapientiæ regia. (Pallavic., *in Libro vind. Soc. Jesu*, c. 23.)

Benedictus. Sanctus Benedictus est vere per omnia benedictus. (S. Bernard., *Serm.* 13 *in Ps.* xc.)

Firmamentum. Filii sancti Benedicti sunt instar stellarum firmamenti. (Labbetius, *in Gloria patriarch.*; *de sancto Benedicto.*)

5. — VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Vertus. Figurez-vous un solitaire enrichi de toutes les vertus, un chrétien inaccessible aux plus légères impressions de l'envie, au-dessus des plus subtils sentiments de l'orgueil, insensible aux plus séduisantes amorces de la volupté, exempt des moindres taches de l'avarice, toujours maître de lui-même; figurez-vous un esprit aussi actif que contemplatif, un cœur partagé entre les transports de son amour pour Dieu et les mouvements de son zèle pour le prochain; des yeux fermés à toutes les pompes du siècle; une bouche pleine des louanges de Dieu, des mains toujours ouvertes aux pauvres, tel fut saint Benoît. (*Essais de panégyriques.*)

Imitation. Saint Grégoire rapporte qu'au moment où saint Benoit rendit son âme à Dieu, un de ses disciples qui était en France, vit une nuée éclatante qui s'étendait depuis la cellule du saint jusqu'au ciel, et qu'en même temps il entendit une voix céleste qui criait : *Hæc est via qua dilectus Domini cœlum Benedictus ascendit.* Ce chemin, M. F., qui paraît si brillant et si beau après sa mort, fut rude, raboteux et difficile durant sa vie, il en est de même pour nous. Ce n'est que par la voie étroite que nous arriverons au ciel.

6. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CE SAINT.

ANCIENS.

Ier PLAN.

(Beda, *de Sanctis.*)

1. Benedictus suos reliquit et centuplum accepit.

2. De ejus laboribus et virtutibus.

—

IIe PLAN.

(S. Thomas Aquin., *Serm. de sancto Benedicto.*)

Texte : *Dilectus Deo et hominibus.* (Eccli., XLV, 1.)

I. Benedictus assimilatur Moysi, propter. — 1. Desertionem Ægypti. — 2. Eremi petitionem. — 3. Multorum in solitudinem introductionem. — 4. Miraculorum operationem. — 5. Futurorum prædicationem.

II. Homo est dilectus Deo propter tria, quæ sunt : — 1. Cordis puritas. — 2. Humilitas. — 3. C. Caritas.

—

MODERNES.

Ier PLAN.

(Fléchier.)

1er point. — sanctification de saint benoit dans la retraite.

Subdivisions : 1. Avantages de la retraite. — 2. Conduite de saint Benoît dans la solitude.

2e point. — manifestation de la sainteté de saint benoit.

Subdivisions : 1. Par des miracles. — 2. Par de nombreux imitateurs de sa vie. — 3. Par les règles saintes qu'il donna à son ordre.

—

IIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er point. — inspiration et conduite de saint benoit.

Subdivisions · 1. Il renonce au monde, aux biens, à sa liberté. — 2. Il pratique toutes les vertus et possède l'esprit d'un fondateur d'ordre.

2e point. — bénédictions célestes accordées a saint benoit.

Subdivisions : 1. Il est glorifié devant Dieu et devant les hommes dans sa personne. —

2. Il l'est également dans son ordre : *Multiplicabo semen tuum.. .. in te benedicentur universæ cognationes terræ.* (Gen. XII, 3.)

7. — ENCOMIA.

1. EREMUM PETIT.

. . . .
Despectis Divus fugit in antra scholis;
Qui vanas jam tum norat contemnere pompas
Seculi, erat magnus jam satis ille sophus.

2. TENTATUS, IN SPINIS SE VOLUTAT.

Sentit ubi Cypria Divus cor cuspide lædi,
Nudus in hirsutos insilit ecce rubus;
Virgineos lacerat peracutis vepribus artus :
Et sibi, crudelis, vulnera mille facit.
Sic animum sanat prompto medicamine; cordis
Nam per hiulca cutis vulnera, vulnus abit.

(FASTI SACRI.)

8. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. GRÉG. LE GRAND.	— Dial. où se trouve décrite toute la vie du saint.
V. BÈDE.	— Hom. in die nat. sancti Benedicti.
S. ODILON.	— 1 hom.
S. P. DAMIEN.	— 2 id.
S. BRUNO.	— 1 id.
L'abbé GUERRIC.	— 4 id.
S. BERNARD.	— 1 id.
AYMONIUS.	— 1 id.
S. THOM. D'AQUIN.	— 2 id.

ASCÉTIQUES.

LAUSPERGIUS.	— 1 serm.
HAINEUVE.	— Médit.
SUFFREN.	— Id.
NOUET.	— Id.
L'ab. DE LA TRAPPE	— Confér.

HAGIOLOGUES.

THOMASSIN.	— De Festis.
PAGE.	— XXVI Martii.
SURIUS.	— Vies des Saints.
RIBADENEIRA.	— Id.
ROHRBACHER.	— Id.

HAGIOLOGUES PARTICULIERS.

S. GRÉGOIRE LE GRAND.	— Vie de saint Benoît (dans ses *Dialogues.*)
J. TRITHÈME.	— De Virt. illustr. Benedicti.
D. J. MÈGE.	— Hist. de l'Ordre de saint Benoît.
	— Vie de saint Benoît.
PAUL, diacre.	— Hist. des Lombards.
S. LÉON D'OSTIE.	— Vie de saint Benoît.

PANÉGYRISTES.

Outre les anciens cités ci-dessus, au titre : SS. PÈRES :

MOLINIER.	— 1 paneg.
SENAULT.	— 1 id.
BIROAT.	— 1 id.
LE JEUNE.	— 1 id.
DUNEAU.	— 1 id.
TEXIER.	— 1 id.
HOUDRY.	— 1 id.
RICHARD.	— 1 id.
DAMASCÈNE.	— 1 id.
DU JARRY.	— 1 id.
BOURDALOUE.	— 1 id.
FLÉCHIER.	— 1 id.
BOSSUET.	— 1 id.
DE LA ROCHE.	— 1 id.
SÉRAPHIN.	— 1 id.
LA BOISSIÈRE.	— 1 id.
MASSILLON.	— 1 id.
BAUDRAND.	— 1 id.
COULIN.	— 1 id.

9. MARTYROLOGE. — S. Benoît, ab. — Les saints martyrs d'Alexandrie. — SS. Philémon et Domin, mm. — S. Brille, év. — S. Sérapion, anachor. et év. — S. Lupicin, ab. — Sainte Angèle de Bresse, abbesse.

22 mars. — SAINTE CATHERINE DE SUÈDE, vierge.

(L'AN 1370.)

VIE DE SAINTE CATHERINE DE SUÈDE.

Née en Suède, vers l'an 1330, Catherine était fille de sainte Brigitte et d'Ulphon, prince de Néricie; cette bienheureuse enfant suça la piété avec le lait maternel; aussi ne vit-on en elle d'autre inclination que pour la vertu : le plus grand plaisir qu'on pût lui faire était de lui apprendre à prier Dieu. Elle fut confiée, dès l'âge de sept ans, aux soins des religieuses de Bisberg.

Devenue grande, sa beauté, son esprit, sa noblesse la firent rechercher par les

plus grands seignenrs, et le prince son père la promit en mariage. Catherine, dont la haute vertu aspirait à devenir l'épouse de Jésus, fit en vain ses représentations; on n'y eut pas égard. Pleine de confiance en la Reine des vierges, elle obéit; mais le jour des noces. elle sut peindre avec tant d'éloquence les délices de la virginité à son époux, que tous deux ils s'engagèrent à une chasteté perpétuelle.

Dieu répandit sur ces deux cœurs les grâces les plus abondantes; ils devinrent un sujet de grande édification pour toute la cour de Suède. Ils se livrèrent entièrement aux œuvres de piété et aux œuvres de charité; et si leur conduite excita d'abord les railleries, elle finit par gagner tous les cœurs.

Sainte Brigitte, devenue veuve, voulut visiter Rome et les tombeaux des apôtres; la ville sainte lui fit oublier la Suède, et sa fille, avec le consentement de son mari, vint l'y joindre, poussée par le même sentiment de dévotion. La piété des deux saintes prit alors un essor nouveau; elles passaient les jours entiers dans les mêmes exercices; Catherine avait dix-huit ans. Bientôt elle apprit la mort de son époux Edgard, ce qui lui fit penser un instant à son retour en Suède; mais sur les instances de sa mère, elle consentit à prolonger à Rome son séjour. Elle y garda une retraite sévère, passant ses jours dans l'oraison, dans les jeûnes et les austérités, ne quittant la prière que pour le travail, et le travail que pour les œuvres de miséricorde.

Les entretiens de Catherine avec sa sainte mère roulaient souvent sur la passion de Jésus-Christ; elle en était si attendrie, que la vue seule d'un crucifix la faisait fondre en larmes. Pressées d'une tendre dévotion, elles entreprirent le voyage de Jérusalem, pour vénérer les lieux consacrés par les souffrances du Fils de Dieu. La vue des lieux saints arrosés des sueurs, des larmes et du sang du Sauveur, toucha si fort sainte Brigitte, qu'elle en tomba malade; comme elle désirait mourir à Rome, les deux pèlerines se rembarquèrent, et dès leur arrivée, la fille eut à fermer les yeux de sa mère. Cinq semaines après, Catherine repartit pour la Suède, emportant les restes de la sainte, déjà glorifiés par plusieurs miracles; elle les déposa au monastère de Watzten où elle-même se renferma. Sa ferveur, ses austérités étonnantes, son humilité jetèrent un vif éclat; les religieuses la choisirent bientôt pour être leur supérieure; elle gouverna ce monastère avec une réussite admirable le reste de sa vie, qu'elle termina la veille de l'Annonciation, à l'âge de quarante-neuf ans.

PANEGYRIQUE DE SAINTE CATHERINE DE SUÈDE.

TEXTE : *Immortalis est memoria illius : quoniam apud Deum nota est, et apud homines.*
(Sap., IV, 1.)

Qu'elle est belle la chaste génération des saints, s'écrie le Sage; sa mémoire est immortelle d'une double immortalité, parce qu'elle est connue à la fois de Dieu et des hommes.

Il en a été ainsi de sainte Catherine de Suède; voilà cinq siècles qu'elle a vécu sur la terre et son souvenir n'en est pas encore effacé, et l'Eglise s'énorgueillit encore de la compter au nombre de ses enfants. Catherine était la fille de sainte Brigitte, veuve et princesse du sang royal de Suède. Arrêtons-nous un moment à voir dans l'une l'accomplissement des devoirs des parents, dans l'autre la fidélité aux leçons d'une mère chrétienne. Ainsi : *Les leçons que les parents doivent aux enfants,* première considération; *la docilité que les enfants doivent aux leçons de leurs parents,* deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — LEÇONS DES PARENTS.

Sainte Brigitte, mère de notre héroïque vierge, était une de ces femmes fortes qui n'envisagent l'état de mariage que sous le point de vue de ses graves obligations. Chargée de huit enfants, elle n'avait qu'un but : les élever pour Dieu et les lui rendre un jour avec l'innocence du baptême. Cette pensée lui inspira le soin de leur donner partout et toujours l'exemple des vertus chrétiennes. En effet à quoi servent les plus belles leçons de morale, si notre conduite est en permanente contradiction avec nos paroles? C'est le bon ou le mauvais exemple des parents qui forme les bons ou les mauvais enfants; or c'est ce que les parents, de nos jours, semblent ne plus comprendre : ils veulent encore être chrétiens en paroles; ils rougiraient de blesser les principes de la foi ou de la morale dans une conversation impie; mais ces mêmes chrétiens, qui ne le sont qu'en principe, qu'en théorie, renversent tout l'édifice qu'ils veulent tenir debout par une conduite entièrement opposée à leurs belles théories. Leur vie pratique est aussi pauvre en vertus que leur bouche est féconde en louanges pour la vertu; et comme c'est l'exemple qui entraîne au bien et que leur exemple est nul ou même mauvais, leurs enfants ressemblent à leurs parents. Un jour ceux-ci s'étonnent fort des défauts de leurs enfants, et ils se demandent d'où cela peut venir. Ils en sont la première cause; ils recueillent ce qu'ils ont semé : ils n'ont semé que du vent, ils recueillent des tempêtes.

Un autre devoir essentiel des parents, c'est une vigilance sévère à l'égard de leurs enfants; et c'est cette vertu qui a servi à sainte Brigitte à former sa sainte fille. Allait-elle en pèlerinage à Rome, elle se faisait accompagner de sa fille et ne la perdait pas un instant de vue, la formant elle-même aux plus sublimes vertus; allait-elle visiter les lieux saints, elle était avec sa fille; enfin, près de mourir, elle lui adressa les avis les plus touchants, afin de vivre encore dans son souvenir même après sa mort.

D'où vient qu'on entend de nos jours tant et de si justes plaintes sortir de la bouche des parents contre leurs enfants? La cause de leur désolation se trouve dans leur coupable insouciance, dans leur meurtrière négligence à surveiller leurs enfants. Aveuglés par l'honnêteté naturelle de leurs enfants, ils les abandonnent à tous les périls du monde et les croient invulnérables, gardés suffisamment par leur vertu, quand déjà ils sont perdus de vices. Ah! que ceci serve d'avertissement à tous les parents trop idolâtres de leurs enfants!

IIe CONSIDÉRATION. — DOCILITÉ DES ENFANTS.

Dieu récompense toujours la vertu des parents par celle de leurs enfants; en voici un frappant exemple dans notre sainte. Docile aux leçons journalières de sa mère, elle n'eut pas de plus grand souci que d'en imiter les vertus. La voyant, dès le début de son veuvage, se consacrer entièrement à Dieu, elle lui voua aussi sa virginité. Elle renonça aux vanités du siècle et ne vécut plus que pour Dieu seul. Elle voyait dans sa mère un vivant modèle de la vie chrétienne, et elle s'efforçait de lui ressembler, de la surpasser même, s'il était possible. Chacune de ses paroles était pour elle comme la voix de Dieu; chacune de ses actions, elle la regardait comme une invitation de la part de Dieu d'agir de même, et ses dernières paroles, avant sa mort, restèrent profondément gravées dans son cœur et la soutinrent dans le droit chemin le reste de sa vie.

Jeunesse chrétienne, ne l'oubliez jamais, Dieu récompense les parents chrétiens en leur donnant des enfants chrétiens qui font leur joie et leur consolation; mais aussi, prévoyant la docilité vertueuse des enfants, il les récompense d'avance en leur donnant des parents qui leur facilitent la pratique de la vertu. Mais, hélas! que servent des parents vertueux à des enfants indociles? L'indocilité des enfants, voilà une des phases de notre siècle. On l'a dit souvent, et c'est vrai, le respect

de l'autorité se perd, et c'est ce qui explique pourquoi les familles dégénèrent; pourquoi les familles, solidement vertueuses, deviennent chaque jour plus rares. Il y a ici faute des parents et faute des enfants. Sachons faire les uns et les autres nos devoirs. Parents chrétiens, montrez-vous dignes de tout respect en donnant à vos enfants l'exemple de toutes les vertus; en bannissant de la famille toute parole, toute action qui pourrait y porter atteinte, surtout cette pitoyable invention de nos modernes révolutionnaires qui ont appris aux enfants à tutoyer leurs parents pour détruire ainsi insensiblement le respect qu'ils leur doivent. Enfants chrétiens, imitez sainte Catherine de Suède en montrant partout et toujours le plus profond respect pour votre mère, car c'est une vertu que Dieu a promis de récompenser en ce monde et dans l'autre.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de la Sainte. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament.—Qui tenuerint fœdus meum, dabo eis in domo mea locum. (Is., LVI, 6.)

Quid Domini bonum est, et quid pulcrum ejus, nisi frumentum electorum et vinum germinans virgines? (Zach., IX, 17.)

Nouveau Testament. — In resurrectione neque nubent, neque nubentur, sed erunt sicut angeli Dei in cœlo. (Matth., XXII, 30.)

Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est. (Id., XIX, 11.)

2. — SS. PÈRES.

Virginitas flos est ecclesiastici germinis decus atque ornamentum gratiæ spiritalis, illustrior portio gregis Christi. (Cyprian., *de Disciplina et habitu virgin.*)

Virgo quæ Christum requirit non debet esse vulgaris, non debet esse in foro, non in plateis voce querula, gressu lubrica, facilis auditu, vilis aspectu. (S. Ambros., l. III *de Virgin.*)

Virginalis integritas et per piam continentiam ab omni concubitu immunitas, angelica portio est in carne corruptibili incorruptionis perpetuæ meditatio. (S. Augustin., *de sancta Virginit.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Eva in paradiso virgo fuit; tua igitur regio paradisus est. Serva quod nata es et dic : *Revertere anima in requiem tuam.* (S. Hieron., *Ep.* 22 *ad Eustoch.*)

2. Vas aureum et argenteum non tam carum est Deo quam templum corporis virginalis. (Id., *ibid.*

3. Virginitas altus mons est ad quem angelus hortatur; sed qui videt se non posse ascendere, maneat in Segor, id est in legitimo matrimonio, quia melius est mediocri bono uti quam per abruptas libidinum præcipitari. (Glossa, *in* IX *Gen.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE LA SAINTE.

Soumission a ses parents. Elle fut toute sa vie un modèle de soumission à ses parents, à ce point, que malgré son désir de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ, elle consentit à épouser le seigneur Egard, époux que lui avait choisi son père.

Virginité. Elle conserva cette vertu dans le mariage et porta son époux à l'imiter.

Persévérance. Elle persévéra dans la pratique des plus précieuses vertus durant tout son veuvage qui commença à l'âge de dix-huit ans, malgré toutes les séductions du monde.

Mortification. Son jeûne et ses austérités étaient continuels.

Dévotion envers la passion de Jésus-Christ. Une de ses dévotions spéciales, ainsi que sainte Brigitte sa mère, fut la méditation de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elles firent toutes deux un pèlerinage à la terre sainte.

5. — PLANS DIVERS

POUR LE PANÉGYRIQUE DE CETTE SAINTE.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — DEVOIRS ENVERS LES PARENTS.

2e POINT. — SAINTE CATHERINE FUT A CE SUJET UN VRAI MODÈLE.

IIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — IMPORTANCE DE LA VERTU DE CHASTETÉ.

2e POINT. — CONDUITE EXTRAORDINAIRE DE LA SAINTE A L'ÉGARD DE CETTE VERTU.

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — CONDUITE ADMIRABLE DE LA SAINTE DURANT SON MARIAGE ET SA VIDUITÉ.

2e POINT. — IMITATION DE SES VERTUS ET PRATIQUE DE SES DÉVOTIONS.

6. — ENCOMIA.

1. INFANS ABHORRET A LACTE IMPURO.

Cur Catharis renuit meretricum sugere mammas?
Ne nigra cum niveo lacte venena bibat.

2. HABET PURPURAM CŒLESTEM.

Ortum habet in pelago quæ cingit purpura reges;
Sed tua de cœlo purpura, virgo, venit.
(FASTI SACRI.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

On a de sainte Catherine un livre intitulé : *Siclinna Troëst*, c'est-à-dire *Consolation de l'âme*. C'est un manuscrit sur vélin de cent soixante-cinq feuilles in-folio. Stiernmann le cite dans son ouvrage *sur l'Etat des sciences en Suède dans les temps reculés*. Sainte Catherine dit, dans sa préface, que son livre n'est qu'un tissu de l'Ecriture et de divers traités de piété. Elle se compare à l'abeille qui compose son miel du suc de différentes fleurs.

Les Bollandistes ont recueilli et enrichi de notes une *Vie* de sainte Catherine, écrite trente ans après sa mort, par Ulphon, moine de Sainte-Brigitte.

—

8. MARTYROLOGE. — S. Paul, év. — S. Epaphrodite, id. — S. Saturnin et neuf autres mart. — SS. Callinique et Basilisse, id. — S. Basile, pr. et m. — S. Octavien, archid., et plusieurs milliers de martyrs. — S. Deogratias, év. — S. Bénévent, id. — Sainte Catherine de Suède, v. — Sainte Léc, veuve.

25 mars. — COMMÉMORAISON DE L'ORAISON DE J. C.

AU JARDIN DES OLIVIERS, LE MARDI DE LA SEPTUAGÉSIME.

EXPOSITION.

Nous savons par le témoignage des évangélistes, que le divin Sauveur se retirait souvent dans un lieu à part, dans une solitude, pour adorer son Père, et pour prier. « Il voulait, dit saint Cyprien, nous donner dans sa conduite l'exemple que nous avons à suivre, et c'est pour cela qu'il priait fréquemment. »

Or, cet exercice de la prière, auquel le divin Sauveur voulut se livrer par amour pour nous, il nous le montre pour la dernière fois, et d'une manière frappante et solennelle, la veille de sa mort. C'est par là qu'il commence sa douloureuse passion.

Après la dernière cène, le Sauveur accompagné de ses apôtres, sort du cénacle, passe le torrent de Cédron, et se rend à la montagne des Oliviers : l'olivier est le symbole de la paix. « Or, en se dirigeant vers cette montagne, dit Origène, Jésus-Christ nous apprend qu'il va terminer, au prix de son sang, l'antique guerre qui régnait entre le ciel et la terre, et conclure un traité de paix entre Dieu et l'homme. »

Cette paix si désirable et si précieuse pour nous, Jésus-Christ l'obtiendra par son sacrifice; mais ce sacrifice doit commencer par la prière. Ce sera comme la première offrande qui précède l'immolation de la victime.

Ce fut dans un jardin du village appelé Gethsémani, que le Sauveur entra accompagné de onze apôtres. Heureux disciples ! ils vont être associés à la prière de leur maître; mais le douzième apôtre où est-il ? Précurseur des méchants qui s'éloignent de l'autel et du sanctuaire pour faire le mal, il est déjà au milieu des ennemis du Sauveur; il s'apprête à consommer le crime le plus noir.

INSTRUCTION

Texte : *Factus in agonia prolixius orabat.* (Luc., xxii, 44.)

Allons aujourd'hui vers ce jardin mystérieux de Gethsémani où notre salut va commencer. La prière de Jésus sera pour nous ; il est bien juste que nous la connaissions, que nous la méditions, que nous en appréciions toute la vertu ; faites-nous cette grâce, ô mon Dieu, et puisque l'Eglise, dans sa liturgie, s'occupe spécialement aujourd'hui de ce mystère qui commence la passion de notre divin Rédempteur, entrons dans son esprit, et instruisons-nous à l'école de celui qui est en même temps notre maître et notre modèle.

Ier POINT. — CE QUI PRÉCÈDE LA PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST.

Qu'il me soit permis de considérer tont ce que fait Jésus-Christ avant de commencer sa prière ; je veux connaître tous ses actes, afin de conformer ma conduite à la sienne.

1° Déjà le divin Sauveur s'était séparé du plus grand nombre de ses disciples ; il n'en avait conduit que trois avec lui dans un lieu retiré, au fond du jardin de Gethsémani. Mais, avant de prier, il s'éloigne encore de ces trois apôtres, et s'avance davantage, les laissant à la distance d'un jet de pierre.

Ainsi l'éloignement des créatures, le recueillement et la solitude, voilà la terre natale de la prière et des communications de l'âme avec Dieu ! On ne prie pas, ou du moins on prie mal, tant qu'on n'est pas seul avec Dieu. Cette solitude ne peut pas toujours être extérieure, mais alors il faut la chercher et savoir se la procurer dans son propre cœur.

2° Seul avec son Père, complétement isolé de toute créature, Jésus-Christ tombe à genoux, et se prosterne le visage contre terre.

Tel est l'humble maintien de Jésus-Christ, telle est la position respectueuse et pleine de mystères dans laquelle se trouve celui dont le nom est salué avec transport par le ciel et par le monde entier. Quel tableau ravissant ! voilà le Fils de Dieu, égal en tout à son Père, mais revêtu de notre mortalité et de nos misères ; il adore son Père avec un respect profond, il le prie comme pourrait le faire le plus grand des coupables ! C'est ainsi qu'il lui rend un culte digne de la majesté infinie d'un Dieu ! Son front et sa bouche touchent la terre ; il est prosterné comme le serviteur, comme l'esclave devant son maître !

Eh bien ! le voilà ce modèle divin, ce modèle parfait de la prière et du culte que Dieu attend de moi.

Est-ce ainsi que je prie ? Avant de parler à Dieu, me voit-on prendre des moyens pour éviter tout ce qui pourrait me distraire de l'attention que je dois apporter à ce saint exercice de la prière ? Mon corps et tous mes sens honorent-ils Dieu, et sont-ils la fidèle expression de l'humilité, du respect, de l'amour qui doivent toujours accompagner une prière fervente ?

Hélas ! qu'il y a loin de ces dispositions aux miennes ! comme je traite légèrement la prière ! il n'y a qu'à voir mon extérieur, pour en juger ainsi. L'exemple de Jésus-Christ fera-t-il au moins une impression salutaire sur moi, et suis-je prêt à réformer tout ce qui a été jusqu'ici défectueux dans ma manière de prier ?

IIe POINT. — LA NATURE DE LA PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST.

Dans l'attitude extérieure où je viens de le considérer, Jésus-Christ commence sa prière. Déjà il avait recommandé à ses disciples de ne pas faire de longs discours, de ne pas trop multiplier les paroles, en priant. Il leur avait dit de demander le règne de Dieu et sa justice, enfin l'accomplissement de sa volonté adorable. Or, le Sauveur accomplit fidèlement aujourd'hui ce qu'il a prescrit à tous ses disciples.

Mon Père, mon Père! *Pater mi!* Cette exclamation touchante sort de la bouche de Jésus dont l'âme est saisie d'une tristesse mortelle. C'est la confiance qui parle, la confiance en la bonté d'un père. Oh ! que ce nom est doux ! Mon père !... Qui a plus de bonté, plus d'amour qu'un père? qui est plus affectueux et plus tendre? qui est mieux disposé à exaucer une prière?

C'est ainsi que commence toujours la prière des vrais enfants de Dieu. Jésus-Christ le leur a enseigné ; vous direz : « Notre père, qui êtes au ciel ! » Oh ! pourquoi tant de crainte? pourquoi cette appréhension de n'être pas exaucé? Dieu a-t-il cessé d'être père? ne sommes-nous plus ses enfants ? Venez, cœurs affligés, âmes désolées, venez, et dites : « Mon père, mon père !... »

Jésus-Christ demande que le calice plein d'amertune qui lui est offert s'éloigne de lui.

Cette demande a été faite pour mon instruction ; Jésus savait qu'il mourrait, il était venu pour cela dans le monde, et il voulait être immolé pour le salut des hommes. Mais Jésus-Christ a voulu me montrer en lui la nature humaine, et m'apprendre que ses répugnances, son aversion naturelle pour la croix n'est pas un péché. Il me permet, si je trouve mes peines accablantes, d'en demander l'adoucissement, ou même la cessation complète ; mais à la condition de dire comme lui : si vous le voulez, ô mon père ! car tout doit arriver suivant votre volonté toujours infiniment sainte, et non selon la mienne.

La confiance parfaite, c'est l'abandon absolu entre les mains de Dieu ; c'est le désir de n'être gouverné que par sa Providence ; c'est la volonté forte et inébranlable de ne faire que la volonté de Dieu.

O mon Dieu, je sens le besoin de tomber à vos pieds, et de vous dire en ce moment, en union avec votre adorable Fils Jésus-Christ : « Mon père, mon père ! qu'en toutes choses votre volonté soit faite, et jamais la mienne. »

IIIe POINT. — LA PERSÉVÉRANCE DE LA PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST.

Ce qui manque à la plupart de nos prières, c'est une condition indispensable, je veux dire la persévérance. On se plaint de n'avoir pas été exaucé, et l'on n'a prié qu'une fois, souvent sans aucune ferveur, oubliant ce qu'a dit le Sauveur : « Demandez, cherchez, frappez à la porte. »

Jésus-Christ nous présente dans sa prière au jardin de Gethsémani, le modèle le plus parfait de cette prière plusieurs fois répétée, ou plutôt de la persévérance dans l'oraison.

Après avoir adressé à son Père les admirables paroles que j'ai déjà méditées, le Sauveur vient à ses disciples. Un acte de charité lui fait interrompre sa prière qui doit durer plus longtemps. S'il interrompt l'exercice de l'oraison, ce n'est pas qu'il y trouve de l'amertume, ni qu'il y rencontre de l'ennui ; la gloire de son Père est dans le salut et dans l'instruction de ceux que son Père lui a donnés, et qu'il nomme si volontiers les siens. Il se lève pour aller les trouver là où il les a laissés seuls et dans la tristesse. Il les trouve endormis.

Hélas ! il y a un grand nombre de chrétiens qui s'endorment dans la prière, et il y a bien des âmes qui laissent Jésus prier seul, sans se mettre en peine d'unir leurs prières aux siennes. On voit ce désordre dans les églises où Jésus, le divin médiateur, est abandonné dans son tabernacle, comme il le fut à Gethsémani ; on le voit même pendant la messe. Combien de fidèles sont là et assistent à l'adorable sacrifice comme les apôtres à la scène touchante du jardin des Oliviers !

Jésus adresse la parole à ses disciples : « Eh quoi ! c'est ainsi que vous ne pouvez pas veiller seulement une heure avec moi ! Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation. » Et, après cet avis si plein de tendresse, il les quitte, retourne à la prière, et adresse au Père céleste les mêmes paroles que nous avons déjà entendues.

Jésus-Christ a exhorté ses disciples à la persévérance dans la prière, et il leur donne l'exemple de ce qu'ils auraient dû faire. Ah ! si ces pauvres disciples, au

lieu de s'abandonner lâchement au sommeil, que leur tristesse profonde et l'obscurité de la nuit favorisaient, eussent prié avec leur Maître pendant les longues heures de son agonie, ils auraient préparé leur âme au combat; on les aurait vus plus courageux et plus forts; Pierre surtout ne serait pas tombé dans une faute grave. avec une facilité qui nous étonne encore; enfin ils n'auraient pas fait la triste expérience de ce que Jésus-Christ venait de leur dire : L'esprit est prompt, et la chair est faible.

C'est parce que l'esprit de l'homme est prompt à oublier ses meilleures résolutions ; c'est parce que la chair, c'est-à-dire, la nature est d'une fragilité inconcevable, que la prière est nécessaire dans tous les moments de la vie, et que celui qui refuse de persévérer dans ce saint exercice, doit s'attendre à une ruine prochaine.

Pour la seconde fois, le Sauveur quitte sa prière pour venir parler aux apôtres. Il les trouva encore endormis, et ils ne surent que lui répondre. Et les ayant laissés, il s'en alla encore, et, pour la troisième fois, il fit la même prière.

Quel exemple admirable me donne ici l'Homme-Dieu ! Il prie trois fois, et c'est parce qu'il connaît ma faiblesse. Hélas ! dans quelques heures, Pierre reniera trois fois son Maître. La conduite de cet apôtre me découvre toute l'étendue de mes misères; sans doute; mais la prière du Sauveur, en m'apprenant qu'il a prié assez pour me relever de toutes mes chutes, n'est-elle pas aussi un avertissement salutaire qui me montre tous les secours que je trouverais dans une prière persévérante ?

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Maximes. — 5. Esprit de cette commémoraison. — 6. Plans divers. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

PRIÈRE DE JÉSUS AU JARDIN DES OLIVIERS CONFORMÉMENT A L'OFFICE DE LA IIIe FÉRIE DE LA SEPTUAGÉSIME.

Nouveau Testament. — Factum est in illis diebus, exiit Jesus in montem orare, et erat pernoctans in oratione Dei (Luc., VI, 12.)

Egressus ibat secundum consuetudinem in montem Olivarum... et dixit illis : Orate ne intretis in tentationem... et positis genibus orabat, dicens : Pater, si vis, transfer calicem istum a me; verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat. Apparuit autem illi Angelus de cœlo confortans eum. Et factus in agonia prolixius orabat. (Id., XXII, 40-44.)

2. — SS. PÈRES.

Nec verbis tantum sed et factis Dominus orare nos docuit, ipse orans frequenter et deprecans et quid facere nos oportet exempli sui contestatione demonstravit. (S. Cyprian., *de Orat. Dom.*)

Tristis videbatur Christus, tristis non erat pro sua passione, sed pro nostra dispersione. (S. Ambros., *Comment. in c.* XXII *Luc.*)

Orans cum sudore sanguineo Jesus Christus significabat de toto corpore, emanaturas martyrum passiones. (S. Augustin., *Sent.* 68.)

Quid stas o anima ! accurre et suavissimas illas guttas lambe. (S. Anselm., *in Spec. Evang.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram. (Luc., XXII, 44.)

2. Hortus erat paradisi locum designans, ut in paradiso malorum initium factum est, sic in horto Christi passio incepit. (S. Cyrill. Hier., *in Joan*, l. II.)

3. Si Christus orabat qui sine peccato erat, quanto magis peccatores oportet orare ! (S. Cyprian., *de Orat. dominica.*)

4. Si Christus per totam noctem jugiter vigilans continuis precibus orabat, quanto magis in frequentenda oratione debemus nocte vigilare ! (Id. *ibid.*)

5. Sicut vero pontifex obtulit preces. (S. Anselm., *Comment. in Ep. ad Hebr.*)

4. — MAXIMES DES SAINTS.

Tristis erat Christus quia nos parvulos relinquebat. (S. Ambros., *in c.* XXII *Luc.*)

Tota vita sua Patrem oravit Christus de surrectione carnis suæ, ac de nostra salute, et instante jam passione obtulit supplicationes, id est humillimas et instantissimas orationes cum summa devotione cordis et affectione, quando *factus in agonia prolixius orabat.* (S. Anselm., *in Ep. ad Hebr.*)

Oratione credendus est lacrymas effudisse cum et guttæ sanguinis pro sudore decurrerent ab ejus corpore, et exauditus est quia quod quæsierat accepit in resurrectione. (Id., *ibid.*)

Non solis oculis, sed membris omnibus flevisse videtur Christus. (S. Bernard., *Serm.* 3, *in Dom. Palm.*)

5. — ESPRIT DE CETTE COMMÉMORAISON.

1. L'Eglise s'est proposé dans l'institution de cette commémoraison de nous porter : 1° à méditer dès le commencement du Carême sur chaque circonstance principale de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ; 2° à considérer Notre-Seigneur dans la pratique de la prière : 1° il y vaquait fréquemment; 2° longuement : *pernoctans in oratione*; 3° respectueusement : *positis genibus orabat*; 4° ardemment : *factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis.*

2. Elle nous invite à imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ : 1° en priant particulièrement dans ce saint temps de pénitence : 1° avec humilité; 2° avec résignation ; 3° avec ferveur; 4° avec persévérance; 2° en pleurant sur nos péchés, sur notre endurcissement, sur nos ingratitudes envers le Seigneur, sur la perte de sa grâce et sur les dangers de notre âme : *Oratione credendus est lacrymas effudisse Christus.* (S. Anselm., *in Ep. ad Hebr.*)

6. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

(Par M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — PRIÈRE DE N. S. J. C. AU JARDIN DES OLIVIERS.

Subdivisions : Prière : 1. respectueuse : *Positis genibus.* — 2. longue : *Prolixius.* — 3. résignée : *Non mea voluntas sed tua fiat.* — 4. fervente : *Factus est sudor sanguinis.*

2e POINT. — PRIÈRES DES CHRÉTIENS.

Subdivisions : 1. Irrévérencieuses. — 2. Courtes. — 3. Insoumises. — 4. Tièdes.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — AGONIE DE N. S. J. C. AU JARDIN DES OLIVIERS.

Subdivisions : 1. Douloureuse mais résignée. — 2. Secourue de Dieu : *Apparuit angelus de cœlo confortans eum.*

2e POINT. — AGONIE DU CHRÉTIEN.

Elle doit être conforme à celle du Sauveur :

1° Patiente; 2° résignée; 3° confiante dans les secours d'en haut.

—

7. MARTYROLOGE. — S. Victorin et ses deux frères, mm. — S. Nicon et neuf autres martyrs. SS. Domice, Pélagie, Aquila, Eparche et Théodore, id. — S. Théodule, pr. — S. Julien, conf. — S. Benoît, moine. — S. Liberut, médecin.

---

24 mars. — LE B. NICOLAS DE FLUE,

CONFESSEUR ET SOLITAIRE (L'AN 1487).

VIE DU B. NICOLAS DE FLUE.

Nicolas vint au monde le 21 mars 1417, à Sachsley, en Suisse; sa famille était des plus nobles et des plus anciennes du pays. Jamais enfant ne devint plus tôt raisonnable ; il montra une sagesse si prématurée, qu'on le crut doué de la raison presque au sortir du berceau. Un si beau naturel produisit des prodiges sous l'influence de la grâce, et Nicolas fut un saint dès son enfance : la solitude et la prière firent ses délices; les jeûnes et les austérités grandirent avec lui.

Malgré son amour pour le célibat, le jeune de Flue, par obéissance aux vœux de ses parents, se laissa engager dans les liens du mariage; il épousa une personne fort vertueuse, appelée Dorothée, qui fut la digne épouse d'un saint: leur intérieur ressemblait à une vraie maison religieuse. Jamais Nicolas ne relâcha rien de ses austérités, et sa dévotion croissait de jour en jour. Sa tendresse pour la sainte Vierge ne connaissait pas de bornes: il avait continuellement son chapelet en main; c'était sa prière favorite.

Le ciel lui ayant accordé la bénédiction des époux vertueux, il éleva tellement ses enfants, que ses cinq fils, dont le second fut prêtre, devinrent des modèles de vertu, chacun dans sa condition.

Nicolas fut, selon les lois du pays, obligé au service militaire pendant quelque temps; la Providence sembla l'avoir conduit à l'armée comme un apôtre, pour corriger les désordres des soldats et donner aux troupes l'exemple de la perfection chrétienne. Brave et excellent officier, jamais on ne put lui faire accepter, ni alors ni plus tard, nul honneur, nulle dignité: son humilité ne put être vaincue. La charité seule fut son titre pour s'occuper largement du bien public, tout le temps qu'il passa dans le monde.

Cependant le monde lui pesait; la solitude avait pour lui d'invincibles charmes: les deux époux se séparèrent pour mener une vie plus parfaite. Nicolas s'enfonça dans un affreux désert, où une caverne, sous un roc, lui offrit un abri, et les herbes des forêts sa nourriture. Là il passait les jours et les nuits en prières, et des semaines entières sans boire ni manger, vivant comme un ange, bien plus que comme un homme.

Il fut découvert dans ce lieu sauvage par des chasseurs, et la réputation de sa sainteté se répandit avec la rapidité de l'éclair: les peuples accoururent à lui; on lui bâtit forcément une cellule et une chapelle, et il lui fallut devenir l'oracle de tout son pays. Ses pieux entretiens réformèrent les mœurs, opérèrent des conversions étonnantes et furent suivis d'un grand nombre de merveilles.

Ce saint homme prédit à sa patrie les malheurs qui devaient fondre sur elle, en annonçant les hérésies de Luther, de Zwingle et de Calvin. Accablé de la douleur de ce funeste pressentiment, il rendit à Dieu sa belle âme, le 21 mars 1487, à l'âge de soixante-dix ans.

PANÉGYRIQUE DU B. NICOLAS DE FLUE.

TEXTE: *Videbunt enim finem sapientis, et non intelligent quid cogitaverit de illo Deus, et quare munierit illum Dominus.* (Sap., IV, 17.)

C'est la foi qui enfante des miracles, rapproche Dieu de l'homme et donne à ce dernier le pouvoir de transporter des montagnes. C'est ce que nous voyons dans la vie d'un grand nombre de saints. Nicolas de Flue jouit sous ce rapport d'une réputation qui dure depuis plus de quatre siècles.

Méditons un moment cette vie de foi dans les diverses circonstances où s'est trouvé le célèbre thaumaturge, puis comparons-y notre conduite. Ainsi: *Vie de foi*, première considération; *applications à nous-mêmes*, deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — VIE DE FOI.

Le bienheureux Nicolas de Flue, ou Fluhli (Suisse), eut le bonheur de trouver au sein de sa famille les exemples d'une foi vive et pratique. Ses parents étaient de bons et pieux bergers qui vivaient dans une certaine aisance du produit de leurs champs. Ils menaient une vie pure et toute patriarcale, que l'on ne rencontre plus guère de nos jours. Au sein d'une pareille famille, un enfant grandissait sans efforts en grâce et en sagesse; aussi Nicolas montra-t-il dès ses jeunes années une foi vive et profonde. Son bonheur, quand il avait ramené ses trou-

peaux, avant le souper, était d'entrer dans la petite chapelle de Fluhli et d'y prier des heures entières. La nuit était-elle venue et la chapelle fermée, il se retirait dans quelque retraite solitaire, au milieu des rochers, et là il se livrait silencieusement à toute la ferveur de son âme. Ah! M. F., ne l'oublions jamais, l'enfance est l'aurore et l'abrégé de la vie entière; là fleurissent déjà les vertus, ou grondent les passions qui doivent dominer plus tard.

Ainsi se passa la première partie de la vie du bienheureux. Cependant la Suisse était menacée de toutes parts par les attaques de plusieurs peuples étrangers. Nicolas venait d'atteindre sa vingt-troisième année; il fut appelé aux armes et à la guerre. Il se battit avec une ardeur qui tenait de l'enthousiasme, portant d'une main son épée, de l'autre son chapelet.

La guerre terminée, Nicolas revint à Flue, quitta son épée, mais garda son chapelet qu'il récitait chaque jour. Il se maria pour obéir à ses parents. Dieu lui donna une nombreuse famille, cinq garçons et cinq filles, qu'il éleva dans la piété qui avait fait le bonheur de son enfance et qui devait encore réjouir sa vieillesse. Un de ses fils alla étudier à Bâle, un autre à Paris, et devint plus tard curé de Sachsley.

Déjà on admirait la sagesse et l'esprit de justice de notre bienheureux: il fut nommé juge d'Obwalden, fonction qu'il remplit avec autant de douceur que d'équité. Cependant le ciel lui donna un avertissement pour l'engager à quitter le monde et s'ensevelir dans la solitude ; il en demanda la permission à sa femme, qui y consentit avec une pieuse résignation. Ayant réglé ses affaires et distribué ses biens à ses enfants, il s'en alla demeurer dans une grotte sauvage pour y vivre en ermite. C'est là qu'il eût fallu le voir se livrant à des austérités, à la prière, à la méditation des vérités éternelles. Là il vécut encore vingt ans; et chose que notre époque, si faible dans la foi, aura quelque peine à croire, Nicolas passa ces vingt années sans prendre aucune nourriture! C'était le miracle dont Dieu voulait récompenser sa grande foi. Le monde, le souverain pontife, les amis, les ennemis du serviteur de Dieu, les protestants depuis, tous ont constaté ce fait qui est incroyable; il ne vivait que de la sainte communion, et l'assistance à la messe y suppléait quand il ne pouvait communier. Il mourut en 1487.

IIe CONSIDÉRATION. — APPLICATION.

Appliquons-nous ces grandes leçons. Quel a été le principe de tant de vertus et surtout de la foi du bienheureux Nicolas? Vous l'avez vu, c'est la foi pratique qu'il a trouvée au sein de la famille. Pourquoi cette foi est-elle si rare de nos jours? Hélas! c'est qu'elle a quitté le foyer domestique; c'est que de malheureux parents l'étouffent eux-mêmes dans le cœur de leurs enfants, ou s'ils ne poussent pas jusque-là l'oubli de leurs devoirs, ils négligent au moins de la cultiver, de l'entretenir, de l'augmenter dans ces âmes tendres et dociles dont les premières impressions sont si vives et si durables. Que de pères et de mères coupables sur ce point, parents homicides qui causent ainsi la perte éternelle de leurs enfants! Oh! sondons ici les replis de notre conscience, et voyons si nous n'avons pas contribué pour notre part à l'indifférence glaciale, à l'irréligion et aux maux qui affligent notre époque.

Nicolas, soldat, serait bien le plus parfait modèle du soldat chrétien; je ne puis que vous citer quelques-unes de ses maximes qui résument bien sa vie militaire: « Pitié pour le vaincu; miséricorde pour les villages occupés; partage ton pain avec la veuve; couvre de ton manteau l'orphelin; ne dérobe pas même un grain de blé; épargne surtout la maison de Dieu. » Tels sont les principes qu'il suivait alors qu'il commandait avec le grade de capitaine. Voilà bien aussi ce que vous devez inculquer à vos fils dès leur bas âge où déjà doit se former la conscience du soldat.

Quelle foi au sein de la famille! quelle exactitude à ses devoirs d'époux et de père! Aussi bénissait-il Dieu des nombreux enfants qu'il lui donnait: il n'y en

a jamais de trop quand on les élève pour Dieu. Ah! M. F., qu'il fait bon mourir après avoir ainsi vécu! Vivons ainsi, afin qu'un jour nous puissions ainsi mourir!

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons et maximes. — 4. Vertus spéciales du saint. —5. Plans divers.— 6. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Erat vir simplex et rectus ac timens Deum et recedens a malo. (Id., I, 1.)

Immobilis in Dei timore permansit. (Job, II, 14.)

Nouveau Testament. — Contendite intrare per angustam portam. (Luc., XIII, 24.)

Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? (Matth., XVI, 20.)

Nemo est qui reliquerit domum aut agros propter me, qui non accipiat centies tantum in tempore hoc et in seculo futuro vitam æternam. (Marc., X, 29.)

2. — SS. PÈRES.

Ante Deum ille justus probatur qui corpore sanctus est et corde. (S. Hieron., *Ep.* 1 *ad Demetriad.*)

Segregat se qui vult sanctificari. (S. Theodoret., *in Jerem.*)

In hac vita quanto amplius diligimus Deum, tanto sumus utique justiores. (S. August., l. III, *ad Bonifac.*)

Necesse est ut purus homo ab hominum se frequentia subtrahat, ut superni numeris capax fiat. (S. Petr. Damian., *Ep.* 6 *ad Agnet. imperatric.*)

Mens humana dum vacat ab aspectibus hominum, sancti Spiritus meretur ingressum. (Id., *ibid.*)

3. — COMPARAISONS ET MAXIMES.

Solitarius est victor dæmonum, socius angelorum, exul mundi, heres paradisi, abnegator sui, sectator Christi. (S. Pet. Dam., *Opusc.*, c. 11.)

Socio Jesu, quid in solitudine times? pascente Jesu, quid esuris? lavante et ungente Jesu quid doloris præsentis? (Petr. Cell., *Ep.* 12.)

Bona vinea justi, imo bona vinea justus, cui virtus vitis, cui actio palmes, cui vinum testimonium conscientiæ, cui lingua torcular expressionis. (S. Bernardus, *Serm.* 63, *in Cant.*)

4.— VERTUS SPÉCIALES DU SAINT.

Modestie, ingénuité, candeur. Il posséda toutes ces vertus à un haut degré étant enfant.

Mortification. Dans le monde comme dans la solitude il pratiquait les plus grandes austérités.

Vertus du saint époux. L'intérieur de sa famille fut celui d'une maison religieuse.

Humilité. Soldat et citoyen, il refusa les grades et les dignités qu'on lui offrit.

Détachement. Il quitta tout et alla s'enfouir dans une caverne.

Zèle. Ses paroles et ses admirables exemples opérèrent de nombreuses conversions.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — RAPPORTS ENTRE L'INNOCENCE ET LA SIMPLICITÉ DE LA VIE DES CHAMPS ET CELLES DE LA VIE SOLITAIRE.

2e POINT. — COMMENT LE BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE SE SANCTIFIA DANS CES DEUX ÉTATS.

IIe PLAN.

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE, MODÈLE.

(Le même.)

Subdivisions : 1. Du jeune homme chrétien. — 2. De l'époux chaste. — 3. Du père vigilant. — 4. Du soldat fidèle. — 5. De l'homme de bien.

IIIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — VIE EXTRAORDINAIRE DU BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE DANS SA SOLITUDE.

2e POINT. — EFFETS PRODUITS PAR LE BRUIT DE SA SAINTETÉ.

Subdivisions : 1. Concours et dévotion des peuples. — 2. Conversions. — 3. Paix aussitôt obtenue par sa présence.

6. MARTYROLOGE. — SS. Marc et Timothée, mm. — S. Epigmène, pr. et m. — S. Pigirénie, id. — SS. Timolai, Denis, Pauside, Romule, Alexandre, Agape, id. — SS. Romule et Second, fr. et mm. — S. Siméon, id. — S. Agapit, év. — S. Latin, id. — S. Seleucus, conf. — S. Pigménion, m. S. Vère, év. et m.

25 mars. — ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

EXPOSITION

On ne peut douter que cette fête ne soit d'une très-haute antiquité ; on peut même conjecturer, avec beaucoup de vraisemblance, selon la remarque de Benoît XIV et de quelques savants auteurs, qu'elle doit son origine à la vive reconnaissance de la très-sainte Vierge, qui ne pouvait manquer de célébrer chaque année, avec une particulière dévotion, la mémoire du grand mystère qui s'était opéré dans son sein pour le salut du monde. Les apôtres et leurs premiers disciples, témoins de cette pieuse pratique de la sainte Vierge, eurent sans doute la dévotion de s'y conformer, en célébrant eux-mêmes un si précieux anniversaire. Du moins est-il certain qu'on ne voit point dans la tradition l'origine de cette fête. Le témoignage de saint Augustin, et les homélies qui nous restent de quelques saints docteurs du même siècle, au sujet de cette fête, ne permettent pas de douter qu'elle ne fût dès-lors établie dans un grand nombre d'églises. Il y a même de graves raisons d'attribuer à saint Grégoire le Thaumaturge, qui écrivait au troisième siècle, plusieurs homélies qui supposent cette fête déjà établie de son temps.

INSTRUCTION

TEXTE : *Et ingressus ad eam dixit : Ave, gratia plena! Dominus tecum : benedicta tu in mulieribus.* (Luc., I, 18.)

Lorsque saint Gabriel apparut à Zacharie, l'Ecriture remarque qu'il offrait de l'encens; et lorsqu'il vint vers la bienheureuse Vierge, il la trouva à l'oratoire. C'est à l'oraison que les anges viennent volontiers nous visiter ; et quoiqu'ils ne se rendent pas visibles, ils n'en sont pas moins présents et favorables. Qui pourrait dire les lumières, les grâces, les saints désirs, les ardeurs de l'amour divin, et les actes héroïques des vertus que le Saint-Esprit produisait dans le cœur de son épouse pour la disposer à ce mystère?

Ier POINT. — DU SALUT DE L'ANGE ET DE L'ANNONCE DU MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

1° Admirons les louanges que saint Gabriel donne d'abord à la bienheureuse Vierge en la saluant, avant que de lui déclarer le sujet de sa venue : « Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Pesons toutes ces paroles pour en tirer le fruit que le Saint-Esprit nous inspirera : Je vous salue, ou, comme porte le texte grec : « Soyez dans la joie, » ou, selon les Hébreux : « La paix soit avec vous : » Pleine de grâce d'une plénitude d'éminence, de singularité et de surabondance. Le Seigneur est avec vous, par amour, par pensée, par action, et il y sera bientôt par identité de nature : vous êtes bénie entre les femmes, à raison de vos singulières prérogatives, et surtout de votre maternité future.

O bienheureuse Vierge, agréez l'hommage que nous vous rendons avec l'ange, en l'honneur de ces trois priviléges, qui sont les véritables sources de votre joie.

2° Quelle heureuse nouvelle l'ange apporte à Marie : « Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils. » Vous le concevrez sans péché, et vous l'enfanterez sans douleur ; vous prendrez sur lui la qualité de mère, sans perdre celle de vierge : vous l'avez déjà conçu spirituellement dans votre cœur par la foi et par l'amour, vous le concevrez corporellement dans vos très-chastes entrailles par votre obéissance, et par la vertu du Saint-Esprit. L'ange ne s'explique pas d'abord si clairement ; mais nous le pouvons ainsi méditer par avance ; pour admirer le bonheur de la Vierge, en qui le Fils de Dieu unit les deux choses du monde les plus précieuses, la virginité et la maternité divine, en la choisissant pour sa mère.

Honorons en sa personne ces deux excellentes qualités ; et après l'avoir saluée comme mère et vierge tout ensemble avec un profond respect, souvenons-nous que nous pouvons prendre part à son bonheur en deux manières : la première, en concevant spirituellement Jésus-Christ par la foi et par la charité ; la seconde, en le recevant corporellement dans la sainte communion.

Souvenons-nous aussi que ce n'est pas assez de concevoir Jésus-Christ, mais qu'il faut l'enfanter et le mettre au jour ; c'est-à-dire qu'il ne suffit pas de former de bons désirs, mais qu'il en faut venir aux effets, et passer jusqu'à la pratique et à l'exercice des bonnes œuvres.

IIe POINT. — MANIFESTATION DES VERTUS DE MARIE DANS CE MYSTÈRE.

1° Foi. Que la foi de la bienheureuse Vierge est grande ! Elle ne demande point de miracle ni de signe pour croire toutes les merveilles que lui annonce l'archange Gabriel. Dieu promet la Palestine à son serviteur Abraham : ce père des croyants lui demande par quel signe il pourra connaître qu'il en sera le possesseur. Gédéon reçoit commandement de la part de Dieu de délivrer son peuple, et en même temps il lui demande un signe. Le prophète promet la sainteté à Ezéchias : ce prince demande pour signe que l'ombre du soleil recule de dix lignes. L'ange promet à Zacharie qu'il aura un fils dans sa vieillesse : il demande d'où il le pourra connaître. Mais la bienheureuse Vierge, qui est fidèle par excellence, ne demande point de garant ni de preuve de la parole de Dieu ; elle ouvre son entendement aux simples lumières de la foi, dont elle reçoit les rayons avec tant d'avantage qu'elle attire du plus haut des cieux cette grande montagne du Seigneur ; elle arrache ce bel arbre de vie du sein de son Père céleste, et le transplante dans son sein qui est une mer inépuisable de grâces. O que nous lui en sommes obligés ! ô que c'est à bon droit que nous la regardons comme le modèle et l'original de la foi, ainsi que son Fils est le modèle de toutes les autres vertus ! O douces paroles : Voici la servante du Seigneur. Répétons-les, M. F., et surtout mettons-les en pratique.

2° Soumission. C'est l'obéissance qui parle par la bouche de la Vierge et qui fait qu'elle s'offre à tous les desseins de Dieu sur elle, pour entrer en société de travaux, de peines et de croix avec son Fils.

Assurément, toutes les vertus contribuent à l'envi par tout ce qu'elles ont de plus rare, pour enrichir le sacrifice qu'elle fait de sa volonté à tous les ordres de la Providence divine. De sorte qu'elle peut dire au Père éternel : « Mon cœur a poussé au dehors une bonne parole : c'est à la gloire du roi que je consacre toutes mes œuvres. » (Ps. XLIV.) C'est ce que nous devons faire à son exemple ; et comme Dieu tire de son cœur tout ce qu'il y a de bon pour le répandre sur nous, il faut aussi que nous tirions du nôtre ce qu'il y a de meilleur, pour en faire une oblation à son Fils. Que s'il ne s'y trouve rien de bon, tirons-en pour le moins ce qu'il y a de mauvais et tâchons de le détruire, afin de lui être plus agréables.

3° HUMILITÉ. Cette vertu est admirable dans la bienheureuse Vierge. En même temps que le Fils de Dieu la choisit pour sa mère, elle prend les plus bas sentiments d'une esclave. Les fleuves s'enflent et débordent par la fonte des neiges et par l'abondance des pluies du ciel; mais la mer reçoit tous les fleuves dans son sein sans sortir de ses bornes, et même sans qu'il y paraisse. La bienheureuse Vierge est une grande mer, toutes les grâces du ciel y entrent sans qu'elle s'en élève tant soit peu, et je ne m'en étonne pas. Son cœur est plus grand que l'Océan, si je le compare avec tous les dons de la grâce; mais si je le compare avec l'auteur même de la grâce, ce n'est qu'un petit ruisseau, et Dieu est une mer d'une étendue infinie. Cependant ce petit ruisseau reçoit toute la mer et ne s'enfle point. Voilà ce qui me surprend. Bien loin de s'élever par la complaisance de ses grandeurs, elle s'abaisse jusqu'au centre de son néant, pour servir de fondement à ce grand ouvrage de l'Incarnation du Verbe. La cause de ce profond abaissement est le respect qu'elle porte à la majesté de Dien qu'elle adore, et dont elle sent la proximité et la présence d'une manière extraordinaire.

O M. F., où se peut cacher notre orgueil en la présence de Jésus et de Marie? Ah! si nous n'avons pas les autres vertus des serviteurs de Dieu, pour le moins humilions-nous dans la vue de notre indigence. O vérité peu connue! plus je m'estime riche, plus je suis pauvre; et plus je me crois pauvre, plus je suis riche des biens du ciel.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Emblèmes et figures. — 5. Esprit de cette fête. — 6. Dévotion et pratiques. — 7. Plans. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

(Voir pour d'autres instructions et d'autres matériaux notre *Mois de Marie des Prédicateurs*, t. I, p. 176-202.)

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. (Is., VII, 14.)

Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum. (Id., XLV, 8.)

Lauda et lætare, filia Sion, quia ecce venio. (Zach., II, 10.)

Nouveau Testament. — Missus est angelus Gabriel a Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth, ad virginem desponsatam viro... et nomen virginis Maria.

Et ingressus angelus ad eam, dixit : Ave, gratia plena..... (*Vide* TOTUM CAPUT I Luc.)

2. — SS. PÈRES.

Hodie renovatur Adam, et choros cum angelis agit in cœlum sublatus. Hodie terrarum orbis gaudio ob adventum Spiritus sancti in homines plenus est. Hodie Davidicum adimpletum est oraculum, quod dicit, Ps. LIX, 11 : *Lætentur cœli, et exultet terra; gaudebunt campi, et omnia ligna..... quoniam venit.* (S. Gregor. Thaumat., *Hom.* 1.)

Veneremur salutis auctricem, quæ dum auctorem suum concepit de cœlo, nobis redemptorem præbuit in terra. (S. Hieron., *Serm. de Assumpt. B. V.*)

O Domine! tu matrem me dicis; ego ancillam profiteor. Ancilla Christi sum, et quidem matrem me præstabo. (Guarric. abb., *Serm.* 3 *de Nativ.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Mors per Adam, vita per Christum. Evam serpens seduxit, Maria Gabrieli consensit. (S. Chrysost., *de Interd. arb. ad Adam.*)

2. Per virginem Evam venit mors; opere pretium erat, de Virgine apparere vitam, ut sicut illam serpens decepit, ita hanc Gabriel annuntiaret. (S. Cyrill. Hier., *Catech.* 12.)

3. Agit cum Maria angelus de salute quia cum Eva angelus egerat de ruina. (S. Chrys., *Serm.* 142.)

4. *Dies diei eructat verbum.* (Ps. XVIII, 3.) Dies Gabriel eructat verbum Salvatoris; sed nox, id est diabolus, indicat scientiam noctis, id est Evæ. (*Eritis sicut dii scientes*... (S. Thom. Aquin., *hic.*)

4. — EMBLÈMES ET FIGURES.

Arca. Maria est vera salutis arca. (S. J. Damasc., *Orat. de Dormit.*, *V.*)

Portus navigantium ad vitam. (*Hymn. græc.*)

Ros sicut ros Hermon. (Ps. cxxxi, 3.)

Rorate cœli desuper. (Id.)

Ruth. Unde mihi hoc ut invenirem gratiam ante oculos tuos. (Ruth, ii, 10.)

5. — ESPRIT DE CETTE FÊTE.

Pour entrer dans l'esprit de cette fête nous devons : 1° Adorer le Sauveur dans son Incarnation ; 2° le remercier d'un si grand bienfait; 3° imiter les vertus dont la sainte Vierge nous donne l'exemple, lesquelles sont : une foi vive, une humilité profonde, un amour extrême pour la pureté.. Sa foi paraît lorsqu'elle croit sur la parole de l'ange une merveille incompréhensible; son humilité se manifeste lorsqu'elle dit : *Ecce ancilla Domini;* son amour pour la pureté éclate lorsqu'elle prononce le *quomodo fiet,* par lequel elle renonce à la dignité de Mère de Dieu, si pour le devenir il eût fallu qu'elle cessât d'être vierge.

6. — DÉVOTION ET PRATIQUES.

Nous devons célébrer cette fête : 1° avec joie, car nous pouvons dire avec saint Paul : *Dominus enim prope est* (Philip., iv, 5); 2° avec dévotion en récitant souvent dans la journée la Salutation angélique ; 3° en nous proposant d'être fidèles à la pratique de la prière connue sous le nom d'*Angelus,* que l'Eglise a établie en l'honneur du mystère de l'Incarnation.

7. — PLANS DIVERS

ANCIENS.

Ier PLAN.

(Dionys. Carthus., *Ex propr. Sanct.*)

Annuntiatio hodierna celebris est : 1. Ex parte principalis annuntiantis qui fuit tota Trinitas. — 2. Ex parte rei annuntiatæ, scilicet incarnationis Filii Dei. — 3. Ex parte ejus cui facta est, id est virginis gloriosæ. — 4. Ex parte annuntiantis instrumentalis, puta archangeli Gabrielis.

—

IIe PLAN.

(S. Thom. d'Aquin, *Serm de Annunt.*)

Texte : *Benedicta tu in mulieribus.* (Luc., i, 28.)

B. V. Maria fuit benedicta : 1. A Trinitate. — 2. Ab angelis. — 3. A peccatoribus. — 4. A justis. — 5. A mulieribus. — 6. Ab omnibus.

—

MODERNES.

Ier PLAN.

(M. l'abbé Combalot.)

1er point. — MARIE A MÉRITÉ D'UN MÉRITE DE CONVENANCE D'ÊTRE ÉLEVÉE A LA DIGNITÉ DE MÈRE DE DIEU PAR LES VERTUS DE :

Subdivisions : 1. La foi. — 2. L'humilité. — 3. La pureté. — 4. L'amour divin.

2e point. — NOUS POUVONS NOUS ASSOCIER A CETTE SUBLIME VOCATION PAR LES MÊMES VERTUS.

—

IIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er point. — PRIVILÉGES ATTACHÉS AU TITRE DE MÈRE DE DIEU.

Subdivisions : 1. Bénédiction du Père, tendresse du Fils, amour du Saint-Esprit. — 2. Elévation au-dessus de toute créature. — 3. Puissance nommée par les saints Pères : *Omnipotentia supplex.*

2e point. — DÉVOTION ENVERS LA MÈRE DE DIEU.

Subdivisions : 1. Dévotion de vénération. — 2. Dévotion d'imitation. — 3. Dévotion de pratiques pieuses.

8. — AUTEURS A CONSULTER.

(Voyez la nomenclature complète donnée dans notre *Mois de Marie des Prédicateurs*, t. Ier, p. 201.)

—

9. MARTYROLOGE. — Annonciation de la B. V. M. — S. Quirin, m. — Deux cent soixante-deux martyrs. — S. Irenée, év. et m. — Sainte Dulie, m. — Le bon larron. — S. Pélage, év. et m. SS. Baronce et Dizière, c. — S. Hermeland, ab.

26 mars. — FÊTE DE LA Ste COURONNE D'ÉPINES.

LE VENDREDI APRÈS LES CENDRES.

EXPOSITION

Les soldats du gouverneur ayant amené Jésus dans la cour du prétoire, rassemblèrent autour de lui la cohorte entière; et, après lui avoir ôté ses vêtements, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre; ensuite, ils entrelacèrent des épines en forme de couronne et la lui placèrent sur la tête, et lui mirent dans la main droite un roseau; ils venaient ensuite l'adorer, et se mettant à le saluer, et à fléchir le genou devant lui, ils lui disaient par dérision : « Roi des Juifs, je vous salue. » En même temps, ils lui donnaient des soufflets, ils le couvraient de crachats, et, prenant le roseau, ils lui en frappaient la tête.

Tel est le récit des écrivains sacrés. Il est simple, sans réflexion; nulle part on ne peut y voir le ressentiment, la haine, aucune passion; c'est la vérité livrée à nos méditations.

INSTRUCTION

TEXTE : *Milites, plectentes coronam de spinis posuerunt super caput ejus.* (Matth., XXVII, 29.)

Si l'Eglise célèbre une fête particulière pour honorer la sainte couronne d'épines qui a percé la tête de Jésus-Christ, c'est pour nous faire entrer dans la contemplation de ce grand mystère d'amour qui a porté le divin Sauveur à vouloir être traité comme un roi de théâtre, et à consentir à toutes les ignominies, à tous les opprobres dont les évangélistes nous ont donné les détails les plus circonstanciés; c'est donc un devoir pour nous de méditer sérieusement sur le couronnement d'épines.

Ier POINT. — LA GLOIRE DE JÉSUS COURONNÉ D'ÉPINES.

Rien n'est glorieux pour l'Homme-Dieu comme son couronnement d'épines.

Le divin roi, le roi éternel des siècles, à qui Dieu le Père a donné toutes les nations en héritage, allait prendre possession de son empire par sa mort et sa résurrection. Il était temps qu'il se montrât revêtu des insignes de sa royauté. Ces insignes devaient être en rapport avec les qualités du roi lui-même, et surtout avec la nature de son règne, de son autorité, de sa souveraineté.

Un manteau royal comme le portent les rois de la terre, une couronne d'or enrichie de pierreries, un sceptre magnifique, tout cela eût été le signe d'une royauté temporelle; c'eût été un signe trompeur, en contradiction avec la vérité.

La sagesse de Dieu ne pouvait se tromper de la sorte, elle devait briller de tout son éclat dans le choix des attributs extérieurs de la royauté de Jésus-Christ. Il fallait que ces attributs proclamassent, en se montrant, les intentions du roi, le caractère de son autorité, et la nature des biens que cette même royauté promettait à l'homme.

Or, le voici ce roi promis depuis longtemps aux hommes pour les délivrer par la puissance de son bras. Il paraît tel que la sagesse infinie de Dieu devait le montrer à la terre. Revêtu de misérables haillons, vieux lambeaux d'une pourpre usée sur les épaules des grands de ce monde, il porte dans ses mains un roseau, c'est-à-dire le symbole de la fragilité et de la faiblesse; sur sa tête, une couronne formée par deux branches d'un arbuste dont les longues épines, enfoncées dans la chair de Jésus-Christ, permettent de fixer sur sa tête ce diadème de douleur. Maintenant voulez-vous une cour, des hommages? voici que rien ne manque à ce

nouveau roi. Les soldats idolâtres se moquent de lui, ils tournent sa royauté en dérision; ils fléchissent le genou par moquerie, ils lui offrent pour tribut les sales crachats dont ils couvrent son visage; ils le frappent sur la tête et lui causent des douleurs atroces en enfonçant sur ce chef auguste les pointes aiguës de la couronne. Le sang ruisselle, les plaies les plus cuisantes couvrent son front, et la seule partie de son corps, que le supplice de la flagellation avait épargnée, se trouve ainsi meurtrie, déchirée, dégouttante de sang.

Eh bien! que feront les disciples et les amis de ce roi? cacheront-ils aux hommes ce mystère d'ignominie dans la crainte d'exciter leur risée, ou de leur faire concevoir un souverain mépris pour leur maître? Non; ils iront dans le monde entier avec ces symboles, avec ces attributs du divin roi, ils les montreront à tous les hommes, et il arrivera ce qui confond la raison humaine : Jésus-Christ sera adoré, salué roi, reconnu le maître des cœurs, précisément à cause des ignominies dont les gentils ont voulu flétrir sa royauté.

O prodige étonnant! c'est donc ainsi que la sagesse et la toute-puissance de Dieu éclatent dans le monde entier! Mais si un homme ordinaire nous apparaissait dans l'état où se trouvait Jésus, quand Pilate vint le montrer au peuple, cet homme aurait-il bien vite un royaume, et ses sujets seraient-ils nombreux? se feraient-ils gloire de lui appartenir? mourraient-ils pour lui? Non; il n'appartenait qu'à un Dieu de faire la conquête du monde par un semblable moyen.

Ah! c'est bien ici que je dois m'écrier avec l'Eglise : le roi pacifique surpasse en gloire et en richesse tous les rois de la terre, et tous les peuples du monde désirent le contempler. O victoire éclatante! victoire qui confond toutes les prévisions et les calculs de la sagesse humaine! c'est la victoire d'un Dieu sur toutes les passions de l'homme. Qui jamais a pu imaginer quelque chose de plus glorieux pour Jésus-Christ?

IIe POINT. — SENTIMENTS D'UNE AME PIEUSE A LA VUE DE JÉSUS COURONNÉ D'ÉPINES.

Ce que Pilate dit au peuple juif, en lui présentant le divin Sauveur couronné d'épines, je le dis à mon âme, ou plutôt Dieu le Père lui-même me le dit aujourd'hui : *Ecce homo!* Voilà l'homme chargé de ton orgueil, de toutes tes vanités, de tes colères, de tes ambitions, de ton amour criminel pour les plaisirs de la chair! Voilà l'homme réparateur, rédempteur, Sauveur de tous les hommes. Fut-il jamais détresse, angoisse, misère, abandonnement comparables à ce que tu vois? Fut-il jamais une douleur plus piquante, un opprobre plus révoltant, une humiliation plus profonde? Voilà l'homme! regarde; par cet homme qui est Dieu, tu seras régénéré, justifié; tu seras sauvé! Mais regarde toujours, et souviens-toi que c'est là le modèle qui t'est présenté du haut de la montagne sainte et que tu dois copier.

L'âme fidèle tombe aux pieds de Jésus; elle l'adore comme son roi, elle voudrait baiser avec amour sa couronne, son sceptre, son manteau royal; elle s'attendrit, à la vue du spectacle qui lui découvre toute l'immensité de la chute, toute l'immensité de l'amour réparateur. Oh! que ne donnerait-elle pas pour offrir à son divin roi des hommages dignes de lui!

Mais ce qui afflige profondément les vrais amis de Jésus, c'est la pensée que ce couronnement d'épines tel que le représentent les historiens sacrés, continue encore sous leurs yeux. Hélas! qui pourrait le nier? Jésus est tous les jours couronné d'épines, et ce sont ses propres enfants qui se chargent de renouveler pour lui l'affreux tourment qu'il endura dans la cour du prétoire. Que d'épines cruelles enfoncées dans sa tête adorable par les chrétiens mondains, perpétuels amateurs des plaisirs et des divertissements les plus opposés à la sainteté de leur vocation!

Combien de mains sacriléges ne cessent de jeter sur les épaules du Sauveur le manteau de l'ignominie! Voyez ces enfants de Dieu qui déshonorent, par des mœurs toutes païennes, le titre sublime et indélébile qu'ils reçurent au saint baptême! Combien se rient de l'autorité de Dieu, de son Evangile, de sa grâce,

et le regardent comme impuissant à les rendre heureux! Infortunés, qui changent le sceptre éternel du Fils de Dieu, en un frêle roseau dont ils semblent n'avoir rien à craindre!

Quand on voit des femmes qui se disent pieuses, courir avec une sorte de frénésie après les ajustements les plus mondains, couronner leurs têtes superbes d'orgueil et de vanité, et vouloir se faire des adorateurs par l'emploi de tous les moyens que l'enfer est très-habile à leur fournir, afin de rendre leurs corps semblables à des idoles du paganisme, n'est-on pas assuré que Jésus continue à être couronné d'épines? Oui, Jésus est un roi livré à la dérision des mondains et des impies, par ceux-là mêmes qui osent fréquenter ses temples, et venir s'asseoir à sa table. On serait tenté de les comparer, ces dévots païens, aux soldats du prétoire qui crachaient au visage du divin Sauveur, et qui fléchissaient le genou devant lui par dérision, en disant : « Je te salue, roi des Juifs. »

Or, je dis que l'âme fidèle voit ce désordre; elle en est consternée, elle en gémit au dedans d'elle-même, et sa plus grande ambition consiste dans le désir vif, sincère, ardent, de réparer ces outrages, de se joindre aux anges que Dieu le Père avait envoyés auprès de son Fils, et qui pleuraient amèrement en voyant traiter le Roi de gloire avec ce mépris sacrilége.

Oh! quelle dévotion doit avoir une femme, une vierge chrétienne, pour Jésus couronné d'épines. Cette dévotion tendre, affectueuse, la porte à s'imposer des sacrifices qui la rendent semblable à son divin époux. Elle redoute l'élégance, la vanité dans ses cheveux; elle craint d'être couronnée de fleurs, quand son époux est couronné d'épines; et si l'obéissance exige qu'elle porte ces ornements, elle le fait à regret et en gémissant au fond de son cœur. Loin d'ajouter quelque chose à ce qui est prescrit, elle use de tous les moyens qui sont en son pouvoir, afin de devenir simple, et de ne se distinguer des autres que par un plus parfait mépris des vanités du siècle.

Où sont ces âmes? il y en a peu dans un siècle où les doctrines les plus folles ont leur cours parmi les dévots. Oui, on a porté l'insolence et le blasphème contre la morale de l'Evangile et contre l'exemple des saints, jusqu'à oser soutenir que plus on est pieux, plus on doit être élégamment paré, parce que c'est un moyen de rendre la piété aimable. O saint Paul, que vous étiez insensé, et comme tous les saints formés à votre école ont été égarés par vos fausses doctrines! Si vous aviez prêché la morale que soutiennent les docteurs dont je parle, vous auriez converti l'univers païen, et les persécutions auraient cessé, et le sang des vierges, des Cécile, des Agnès, des Agathe, n'aurait pas coulé sous le fer des tyrans.

Non, mon divin Sauveur, ce langage insensé ne sera jamais le mien. Je soutiendrai toujours que la vanité et le luxe ne rendent pas la piété aimable, mais la rendent mondaine; voilà la vérité.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Esprit de cette comméмoraison. 5. Dévotions et pratiques. — 6. Plans divers. — 7. Encomia. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso. (Ps. xx, 4.)

In die illa erit Dominus exercituum corona gloriæ. (Is., xxviii, 5.)

Ipse portabit gloriam... et corona erit memoriale in templo Domini. (Zach., vi, 11.)

Nouveau Testament. — Milites plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus et arundinem in dextra ejus. (Matth., xxvii, 29.)

Exivit Jesus portans coronam spineam et purpureum vestimentum. Et dicit illis Pilatus : Ecce homo. (Joan., xix, 5.)

Data est ei corona, et exivit vincens ut vinceret. (Apoc., vi, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Oportuit et Jesum in figura a militibus coronari, ita ut propterea Scriptura in canticis dicat : *Egredimini et videte, filiæ Jerusalem, in corona qua coronavit eum mater sua.* Mysterium vero erat etiam corona illa, solutio enim erat peccatorum, absolutio a condemnationis sententia. (S. Cyr. Hier., *Catech.* 13.)

Coronatus est a noverca sua corona spinea, corona miseriæ, coronandus a familia sua corona justitiæ quando exibunt angeli et tollent de regno ejus omnia scandala. (S. Bern., *Serm. in Epiph. Dom.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Accepit condemnationem Adamus : *Maledicta terra in operibus tuis spinas et tribulos producet tibi*; propterea Jesus spinas assumit ut solvat maledictionem. (S. Cyril. Hier., *Catech.* 13.)

2. Coronavit eum et noverca sua, id est synagoga, sua corona miseriæ; coronabit eum familia sua corona justitiæ. (S. Bern., *Serm.* 50 *ex diversis.*)

3. Videant eum peccatores in corona miseriæ, id est spinea, et compungantur; videant eum filiæ Sion animæ affectuosæ, in corona misericordiæ, et imitentur. Videbunt eum impii in corona justitiæ, et peribunt; videbunt sancti in corona gloriæ et perpetualiter gaudebunt. (Id., *ibid.*)

4. Arcam corona cinxerat,
Mensæque sacrum circulum;
Aramque, thure fumidam,
Corona nectit ambiens.

(*Brev. rom.*)

4. — ESPRIT DE CETTE COMMÉMORAISON.

En instituant la commémoraison de la sainte couronne d'épines l'Eglise nous invite à méditer : 1° sur le mystère de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ; 2° sur les circonstances douloureuses de la flagellation et du couronnement d'épines; 3° sur la malice du péché, cause des souffrances du Sauveur; 4° sur le diadème de gloire qui a été substitué sur la tête de notre Rédempteur à celui de l'ignominie : *Magnificentia tua, Deus, in diademate capitis illius sculpta erat.* (Sap., XVIII, 24.)

5. — DÉVOTION ET PRATIQUES.

Nous devons au jour de la commémoraison de la sainte couronne d'épines : 1° baiser respectueusement le crucifix; 2° regarder avec respect ce chef couronné du Sauveur, d'où découle le sang qui rachète nos âmes; 3° lui demander pardon de nos péchés avec un cœur contrit et humilié; 4° réciter quelques prières en l'honneur de la passion, en les terminant par cette aspiration consacrée par l'Eglise dans l'office de ce jour : *Christum regem spinis coronatum, venite adoremus.*

6. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — RÉCIT HISTORIQUE DE LA FLAGELLATION ET DU COURONNEMENT D'ÉPINES.

2e POINT. — CHAQUE CHRÉTIEN A SA FLAGELLATION A ENDURER ET SA COURONNE D'ÉPINES A PORTER.

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — DE REGIA VIA CRUCIS. (*Imit. Chr.*)

2e POINT. — HÆC EST VIA CHRISTIANI.

—

IIIe PLAN.

(Le même, tiré de saint Bernard.)

1er POINT. — DES DIFFÉRENTES COURONNES DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Subdivisions : Corona : — 1. miseriæ; — 2. misericordiæ; — 3. justitiæ; — 4. gloriæ. (S. Bernard., *Serm.* 50.)

2e POINT. — CONFIANCE EN LA COURONNE DE MISÉRICORDE.

7. — ENCOMIA.

1. AD CORONAM.

Christi dolorum conscia
Salve, corona gloriæ,
Gemmis et auro pulchrior
Vincens coronas siderum.

(OFFIC.)

2. AD FILIAM SION.

Frons pro corona regia
Horret sub apris vepribus.
Hæc illa, crudelis Sion,
Quæ serta nectis principi?

8. MARTYROLOGE. — S. Castule, m. — SS. Pierre, Marcien, Jovin, Thècle, Cassien et autres martyrs. — SS. Théodore, év., Irénée, diacre, Sérapion et Ammon, lecteurs, id. — SS. Montan, pr. — S. Maxime, id. — SS. Quadrat, Théodose, Emmanuel et quarante autres martyrs. — S. Eutique et autres martyrs. — S. Lugder, év. — S. Branle, id. — S. Félix, id.

27 mars. — FÊTE DE LA Ste LANCE ET DES SS. CLOUS

VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

EXPOSITION

Ce fut pendant la première croisade que les Français, devenus les maîtres de la ville d'Antioche, eurent le bonheur de découvrir la sainte lance dont le soldat romain s'était servi pour ouvrir le côté de Jésus-Christ. Un prêtre de Marseille, nommé Pierre Barthélemy, vint assurer au conseil des chefs que saint André lui était apparu jusqu'à trois fois, et lui avait dit : « Va dans l'Eglise de mon frère Pierre à Antioche. Près du maître-autel, tu trouveras, en creusant la terre, le fer de la lance qui perça le côté de notre Rédempteur. Dans trois jours, cet instrument de salut sera manifesté. Porté à la tête de l'armée, il opérera la délivrance des chrétiens, et percera le cœur des infidèles. » On crut à la parole du prêtre ; toute l'armée chrétienne se prépara par le jeûne et la prière au grand événement qui lui était annoncé. Après avoir creusé pendant tout le jour, et jusqu'à douze pieds de profondeur, le soir, à l'entrée de la nuit, la sainte lance fut découverte et montrée à l'armée chrétienne qui fit éclater sa joie, et sentit son courage se ranimer tout à coup. Les plus pusillanimes devinrent des héros, et tous demandèrent à grands cris qu'on les menât au combat.

Depuis lors, ce précieux instrument de la passion, de même que les clous employés pour percer les pieds et les mains du Sauveur, ont été constamment regardés par les fidèles comme des objets d'un grand prix, dignes d'honneur et de vénération ; et l'Église, en établissant une fête pour nous porter à les vénérer davantage, désire que le culte dont ils sont l'objet devienne pour nous une source nouvelle de bénédictions et de grâces.

INSTRUCTION

TEXTE : *Foderunt manus meas et pedes meos.*
(Ps. XXIX, 18.)

Rien n'est plus raisonnable et de plus fondé que la vénération des fidèles pour les instruments de la passion et de la mort du Sauveur. En les voyant, on pense à Jésus-Christ, à ses souffrances, à son amour. On pense bien plus encore aux sublimes mystères accomplis pour le salut du genre humain, et l'on trouve dans la contemplation de ces objets matériels une source inépuisable de réflexions et de sentiments qui ne manquent jamais de nous rendre meilleurs.

Pour entrer véritablement dans l'esprit de l'Eglise, nous devons considérer Jésus-Christ percé de clous et nous montrant du haut de la croix son côté ouvert par une lance. Il nous apprend de grands mystères et nous adresse en même temps les plus utiles leçons.

Ier POINT. — LES BLESSURES DES CLOUS ET DE LA LANCE.

Nous devons en ce jour, M. F., examiner les blessures sacrées produites par les *clous* et la *lance* sur la croix. Que nous apprennent-elles? quel bien nous ont-elles procuré, quels mystères renferment-elles?

L'homme avait été blessé mortellement ; ses plaies étaient épouvantables, et la corruption qui en sortait les rendait éternelles. Comment aurait-il pu les fermer?

qui pouvait les guérir? où était le remède? C'était mon âme qui avait reçu ces blessures mortelles; elle en était couverte; rien n'était sain en elle; et on peut dire de l'homme pécheur : depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, ce n'est qu'une plaie immense.

Or, voici Jésus-Christ qui vient pour guérir l'homme; il souffrira dans son corps tout ce que le pécheur devrait souffrir éternellement, à cause de la plaie hideuse que le démon lui a faite, et qui l'a rendu semblable à un lépreux dont la guérison est désespérée. Oui, c'est le Saint-Esprit qui l'a dit : « La plaie de Samarie est désespérée; elle est venue jusqu'à Juda; elle a gagné jusqu'à la porte de mon peuple; elle est entrée jusque dans Jérusalem. »

Sans doute, c'était à un pareil état de misère que l'homme était réduit. Mais le Sauveur a dit : « Je serai couvert de plaies; mes pieds et mes mains seront percés de clous; mon côté sera ouvert par une lance, et mes blessures guériront celles de l'homme.

Ce n'est pas tout encore. L'homme était loin de Dieu, parce que le péché avait frappé le genre humain au cœur. Et cependant Dieu voulait s'unir à l'homme, et, de tous les enfants d'Adam, en former une société de saints, de justes, une société qu'il épouserait, dont il ferait ses délices. L'Église prédite par les prophètes devait un jour louer et glorifier Dieu, être l'objet de ses éternelles complaisances.

Eh bien! voici le nouvel Adam qui s'endort sur la croix; sa mort a été figurée par le sommeil d'Adam en l'état d'innocence dans le paradis des délices. Or, pour donner au premier homme une épouse, Dieu la tira du côté d'Adam pendant son sommeil mystérieux; et tous les hommes doivent naître, selon la nature, de ce premier mariage. Mais ce mariage, me dit saint Paul, était un grand mystère qui devait se réaliser dans Jésus-Christ et dans son Eglise. Quel est donc ce mystère? Je le vois s'accomplir sur la croix, au moment où la poitrine du Sauveur est fendue par la lance du soldat romain.

Remarquez, dit saint Augustin, l'expression employée par saint Jean : « un des soldats ouvrit son côté. » Il l'ouvrit, parce que l'Église était là, dans le cœur de Jésus; elle devait sortir de ce sanctuaire, et, comme l'épouse du premier homme, être une portion même de son époux. O mystère ineffable! ô consolation dont rien n'approche! tous les enfants de l'Eglise sont sortis de la poitrine brûlante d'amour du Fils de Dieu. Voilà leur origine, leur berceau, le lieu de leur naissance! voilà le sein qui les a portés!

Telles sont les vérités que je trouve dans la méditation des plaies de Jésus-Christ, et des blessures que lui ont faites la lance et les clous, objets sacrés de la fête que l'Eglise célèbre aujourd'hui.

Mais les conséquences pratiques de ces grandes vérités, pourrais-je ne pas les voir? Elles se présentent si naturellement à mon esprit, qu'il m'est impossible de les ignorer.

Les plaies de mon âme ont été guéries, ses blessures fermées, et tout cela par les plaies et les blessures des pieds, des mains, du cœur de mon Jésus! Quelle reconnaissance, quel amour ne dois-je donc pas à celui qui a tant fait pour moi! Mais surtout, quelle attention à ne plus l'offenser, puisque chacune de mes offenses rouvre ses plaies et les rend saignantes! quels soins et quelle vigilance continuelle sur moi-même, pour ne plus permettre au péché de me blesser de nouveau, et de me couvrir encore de plaies! Eh bien! est-ce là ce que je fais!

L'Eglise est sortie du cœur de Jésus, et pour lui donner naissance, il lui a fallu une large blessure.

Et moi, je n'aimerais pas l'Eglise! Je ne chercherais pas à la réjouir en lui offrant tous les genres de consolation!...

Ah! Seigneur, je comprends très-bien ce que vous voulez de moi, et je n'aurai plus le triste courage de vous le refuser. En regardant aujourd'hui la lance et les clous qui vous ont percé je sens que votre amour fait à mon cœur une blessure; rendez-la bien profonde, afin que ce pauvre cœur, si longtemps ingrat, devienne une victime immolée continuellement à votre gloire et au salut de mes frères.

IIe POINT. — LE SANG ET L'EAU.

L'évangéliste a soin de nous dire que le côté de Jésus-Christ ayant été ouvert par le coup de lance, il en sortit du sang et de l'eau. Nous savons que des plaies formées par les clous enfoncés dans les mains et dans les pieds du Sauveur, il dut s'échapper une grande quantité de sang.

Or voilà précisément la vie qui sera donnée à nos âmes, la vie surnaturelle, divine, céleste, qui sera celle de l'homme nouveau dont parle saint Paul ; la vie de la grâce communiquée aux chrétiens par les sacrements.

Jean-Baptiste avait baptisé seulement dans l'eau ; aussi son baptême doit-il être regardé comme une figure du vrai baptême institué par Jésus-Christ. En parlant du Sauveur, le disciple bien-aimé nous dit : « C'est lui qui vient avec l'eau et avec le sang ; Jésus-Christ ne vient pas seulement avec l'eau, mais avec l'eau et avec le sang. »

Deux sources s'épanchent des plaies de mon Sauveur, le sang qui rachète et l'eau qui purifie. « Vous avez été rachetés par le sang précieux de Jésus-Christ, » s'écrie le prince des apôtres. Et déjà, avant lui, un prophète avait dit : « Je répandrai sur vous une eau pure et vous serez purifiés. »

Tels sont les heureux effets produits par le sang et l'eau qui sortent des plaies du Sauveur, et ces effets nous sont communiqués par les sacrements.

L'Eglise, à sa naissance, est baptisée par le sang et l'eau qui coulent du côté ouvert de Jésus-Christ son époux. C'est saint Paul qui le dit : « Il s'est livré pour elle, pour la sanctifier après l'avoir purifiée dans le baptême de l'eau par la parole de vie.

D'où il suit nécessairement que ma rédemption et les sacrements destinés à me communiquer ses mérites, se trouvent dans le sang et dans l'eau sortis de la poitrine du Sauveur. Telle est la source d'où coulent toutes les grâces ; de là sort cette première ablution qui m'a purifié de la tache originelle ; de là toutes les larmes de la componction et de la pénitence, la miséricorde, le pardon, et enfin ce fleuve abondant de tous les genres de grâces qui arrose et qui rend fertile le jardin de l'Eglise.

Quand donc je regarde la sainte lance qui a ouvert le côté de Jésus-Christ, quand je considère les clous qui ont percé ses mains et ses pieds, je contemple par là même le grand mystère de mon salut, de ma justification, de ma perfection. Je pense aux plaies et aux blessures faites au corps de Jésus-Christ par ces objets matériels qui me sont devenus si chers et si précieux ; je pense à ces fleuves de grâces et de bénédictions qui, du corps adorable de mon Sauveur, se sont répandus sur le monde entier. Alors mon esprit s'élève jusqu'aux plus sublimes contemplations ; il pénètre dans cet abîme sans fond de miséricorde et d'amour qu'on appelle le cœur de Jésus ; mon cœur bondit de joie, d'espérance et d'amour, à la vue de cette immense charité qui a porté Dieu le Père à me donner son Fils, et le Fils de Dieu à se charger de mes iniquités pour les expier sur la croix. Alors que ne voudrais-je pas faire pour témoigner à la divine bonté la reconnaissance dont mon âme est remplie !

Mais ce sang et cette eau doivent faire mes délices. Oui, sans doute ; et c'est bien pour cela que Jésus-Christ me les offre dans le sacrement de son amour. O sang précieux, coulez sur moi ! eau salutaire, purifiez-moi !

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. 3. — Comparaisons. — 4. Esprit de cette fête. — 5. Plans divers. 6. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

(Voir ci-après au 29 mars le sujet *Cinq Plaies*, les textes étant les mêmes.)

2. — SS. PÈRES.

O felix lancea! quæ tot bona nobis afficere, et ad tanti triumphi gloriam meruit superaddi... Dulces clavi quibus Salvator cruci fuit affixus, qui non solum immaculato respergi sanguine et molem ferre tanti ponderis meruerunt, sed et vos etiam per ipsorum salutiferas plagas dulcedinem tantam ipsius divinæ caritatis accepimus, ut manus nostræ a peccati solutæ nexibus, pedesque nostri a mortis laqueis fuerint liberati, sunt devotissime recolendi ! (Innocent. VI, pap., *in Decreto de festo Lanceæ et Clavorum Domini.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Hoc prænuntiabat quod Noe in latere arcæ ostium facere jussus est, qua intrarent animalia, quæ non erant diluvio peritura, quibus præfigurabatur Ecclesia. (S. Augustin., *Tr.* 120 *in Joan.*)

2. Prima mulier facta est de latere viri dormientis, et appellata est vita, materque vivorum... Secundus Adam inclinato capite, in cruce dormivit, ut inde formaretur ei conjux quæ de latere dormientis effluxit. O mors unde mortui reviviscunt! (Id., *ibid.*)

3. Vulnus est quod Christus excepit, sed unguentum est quod effudit. (S. Ambros., *in Ps.* CXVIII.)

4. Vide clavos quibus confodior; cumque tantus sit dolor exterior, interior est planctus gravior, cum te ingratum experior. (S. Bernard., *Tr. de Pass.*)

4. — ESPRIT DE CETTE FÊTE.

Dans le décret d'institution de la *fête de la sainte Lance et des saints Clous*, le pape Innocent VI marque en ces termes l'esprit de cette fête : Parmi les instruments de la passion nous devons particulièrement vénérer la *lance* et les *clous* : parce que par l'une le divin époux a permis que sa chaste épouse fût tirée de son sein : *Formaretur unica et immaculata, ac virgo sancta mater Ecclesia sponsa sua*; par les autres, il a permis que le poids de sa personne adorable fût tenu attaché à la croix; qu'ils fussent ainsi arrosés de son précieux sang et que la grâce abondante qui coule de ses pieds et de ses mains adorables réjaillît sur nous et sanctifiât nos membres : *Ut manus nostræ a peccati solutæ nexibus, pedesque nostri a mortis laqueis fuerint liberati.*

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — DE DOLORIBUS IN FIXURA CLAVORUM.

2e POINT. — EFFETS MISÉRICORDIEUX DE CES DOULEURS.

Ut manus nostræ a peccati solutæ nexibus, pedesque nostri a mortis laqueis fuerint liberati. (Innoc. pap. VI, *in Decret. fest. Lanc. et Clavor.*)

IIe PLAN.

SOURCES MERVEILLEUSES OUVERTES PAR LA SAINTE LANCE.

(Le même.)

Subdivisions : 1. Ex hoc fonte Ecclesia nascitur. (Sanct J. Chrysost.) — 2. Ex hoc quoque sacramenta Ecclesiæ manarunt.

IIIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — DES PÉCHÉS COMMIS PAR LES MEMBRES.

2e POINT. — DES PÉCHÉS COMMIS PAR LE CŒUR.

3e POINT. — S'APPLIQUER, POUR LEUR EXPIATION, LES MÉRITES DU SANG DE JÉSUS-CHRIST RÉPANDU PAR LES CINQ PLAIES.

6. MARTYROLOGE. — S. Alexandre, m. — SS. Phitèle, Lydie, Macédoine, Théoprépide, Amphiloque et Coronide, mm. — SS. Zanire, Lazare, Marote, Narsète et cinq autres martyrs. — S. Rupert, év. — S. Jean, erm. — S. Isaac, id.

28 mars. — FÊTE DU SAINT SUAIRE

LE VENDREDI APRÈS LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

EXPOSITION

Ecoutons les évangélistes :

« Sur le soir, comme c'était le jour des préparatifs, la veille du sabbat, qui allait commencer, un homme riche et décurion distingué, nommé Joseph, vint d'Arimathie, ville de Judée. Cet homme vertueux et juste n'avait point pris part au dessein des Juifs, ni à ce qu'ils avaient fait ; car il était aussi disciple de Jésus, attendant le royaume de Dieu, mais en secret, parce qu'il craignait les Juifs. Il alla trouver hardiment Pilate et lui demanda qu'il lui fût permis d'enlever le corps de Jésus. Pilate, surpris qu'il fût déjà mort, fit venir le centurion et s'informa s'il était mort. Le centurion l'en ayant assuré, Pilate le lui permit aussitôt et ordonna que le corps fût remis à Joseph.

« Joseph ayant alors acheté un linceul, vint prendre le corps de Jésus. Nicodème, qui autrefois était venu trouver Jésus pendant la nuit, y alla aussi, emportant près de cent livres d'un mélange de myrrhe et d'aloès. Ayant donc pris et descendu le corps de Jésus, ils l'enveloppèrent de linges et d'un linceul tout blanc, parfumé d'aromates, selon la manière d'ensevelir en usage parmi les Juifs. Or il y avait à l'endroit même où il avait été crucifié un jardin, et dans ce jardin un sépulcre tout neuf où l'on n'avait encore mis personne, et que Joseph avait lui-même fait tailler dans le roc ; et comme c'était la veille du sabbat des Juifs, et que ce sépulcre était proche, il y mirent Jésus. Puis ayant roulé une grande pierre jusqu'à l'entrée du sépulcre, Joseph s'en alla. »

Il était difficile d'entrer dans les détails que nous venons de lire, avec une simplicité plus noble et un ton de vérité plus frappant. Ces détails n'ont été écrits que pour notre instruction.

INSTRUCTION.

TEXTE : *Joseph involvit illum in sindone munda.*
(Matth., XXVII, 59.)

Joseph d'Arimathie et Nicodème sont les premiers disciples de la croix ; ils ne rougissent pas de la traiter avec respect et de la regarder comme un objet précieux. Nicodème, dit saint Bonaventure, enlève les clous, Joseph reçoit ce corps sacré entre ses bras, et, heureux de ce fardeau si précieux, il le presse contre son cœur.

Marie était là ! Madeleine tombait à genoux ! Jean, le disciple bien-aimé, assistait, en fondant en larmes, à ce spectacle attendrissant. Le centurion converti, les soldats, les femmes pieuses, tous tombent à genoux, tous adorent le Sauveur et baisent avec respect ses précieuses cicatrices !

Ier POINT. — SIGNIFICATIONS SYMBOLIQUES DU SAINT SUAIRE.

1° Pourquoi ce linceul blanc acheté depuis quelques moments, encore neuf, et qui n'a été employé à aucun autre usage? pourquoi cette myrrhe et cet aloès? Il y a ici quelque mystère.

Oui, le suaire qui couvrit Jésus, tous les linges qui enveloppèrent son corps, représentaient les nappes de l'autel, les linges employés pour le saint sacrifice, les pales, les corporaux, les purificatoires. Et l'on s'étonne que la piété demande des linges neufs, blancs comme la neige, les tissus les plus fins !

L'Eglise a un si grand respect pour ces linges sacrés, qu'elle ne permet qu'à des sous-diacres, c'est-à-dire à des ecclésiastiques voués à la chasteté perpétuelle, de les laver quand ils reviennent de l'autel; et ce n'est qu'après que ces mains pures les ont plongés dans trois bassins d'une eau bien propre, qu'on peut les livrer à des mercenaires.

Si je ne comprends pas ces choses, je ne sais pas ce que c'est que le corps de Jésus; mais si je les comprends, quelle doit être ma conduite à l'égard des linges de l'autel? Puis-je me résigner à n'en offrir aucun? Mes mains ne seraient-elles par trop honorées, si je pouvais les travailler moi-même?

2° Il y a encore un mystère caché dans ce linceul de Joseph d'Arimathie et dans les aromates de Nicodème.

Jésus-Christ reçoit tous les jours une sépulture mystique dans le cœur des fidèles qui font la sainte communion. C'est là qu'il veut trouver la blancheur, la pureté, la sainteté qui conviennent à sa divinité. Envelopper Jésus-Christ dans un linceul neuf, c'est, dit le vénérable Bède, le recevoir avec un cœur pur; l'envelopper dans la myrrhe et l'aloès, c'est ne le recevoir que dans l'amertume d'un cœur pénitent et dans un corps mortifié. Voilà ce que la plupart de ceux qui communient ne veulent pas comprendre.

Ah! si du moins aujourd'hui je le comprenais bien moi-même!

O Jésus, venez, venez à moi! Mais avant d'y venir par la communion, venez-y par votre grâce en me purifiant, et en me donnant vous-même l'amour de toutes les vertus qui feront de mon cœur une demeure digne de vous.

IIe POINT. — DANS QUEL LIEU JOSEPH ET NICODÈME PLACÈRENT LE CORPS DE JÉSUS.

Rien n'a été écrit si ce n'est pour notre instruction. C'est ce qu'affirme saint Paul; et il serait difficile de supposer le contraire, à moins de vouloir dire que le Saint-Esprit n'est pas l'esprit de sagesse.

Or, après nous avoir parlé d'un linceul acheté pour ensevelir le corps du Sauveur et nous avoir fait remarquer qu'il était blanc, parce qu'il était neuf, l'Evangile va nous dire la même chose du tombeau ou du sépulcre qui renferma le corps du Sauveur jusqu'au moment de sa glorieuse résurrection.

« Il y avait, dit l'historien sacré, à l'endroit même où Jésus avait été crucifié, un jardin, et dans ce jardin un sépulcre tout neuf, où l'on n'avait encore mis personne, et que Joseph d'Arimathie avait lui-même fait tailler dans le roc. Et comme ce sépulcre était proche, ils y mirent Jésus; puis, ayant roulé une grande pierre jusqu'à l'entrée du sépulcre, Joseph s'en alla. »

Le premier Adam, mort spirituellement par le péché, fut chassé du paradis des délices. Le nouvel Adam, mort pour expier la faute du premier, est renfermé dans un jardin d'où il ne sortira qu'après avoir triomphé du péché et de la mort. L'Eglise, dont Jésus-Christ a fait la conquête par sa mort, est souvent représentée comme un jardin spirituel, riche par les fruits de vie qui sont les mérites des saints et émaillé des fleurs les plus belles qui sont leurs vertus. Nous verrons plus tard le Sauveur ressuscité se présenter à Madeleine comme s'il eût été le jardinier de ces lieux. Tout cela est plein de mystères. Ce sont des figures qui cachent les vérités les plus consolantes pour nous.

Mais ce que je dois considérer aujourd'hui, c'est le rapport qui existe entre cette sépulture et celle qui a lieu tous les jours par la sainte communion.

Jésus-Christ vient dans mon âme; il est dans un état de mort quoique plein de vie, et d'une vie glorieuse. Il veut que je sois pour lui ce qu'est l'Eglise elle-même, ce que fut la propriété de Joseph d'Arimathie, un vrai jardin, propre à porter des fruits de bénédiction, et à fournir des fleurs dignes d'être offertes à Dieu pour réjouir sa vue. Je connais la nature de ces fruits, je sais quelles sont les fleurs dont la variété et le parfum réjouissent Jésus-Christ. Si je m'efforce de les faire produire à mon âme, le divin Sauveur la visitera volontiers; il se plaira au milieu

d'elle. Si ce jardin ne produisait que des ronces et des épines, il serait indigne de lui, il s'y trouverait mal, il voudrait aller ailleurs.

Dans le jardin de Joseph se trouvait un sépulcre neuf et taillé dans le roc. Personne n'y avait été mis. Un sépulcre qui a déjà servi est infecté par la corruption. Hélas! mon cœur est ce sépulcre! Combien de morts l'ont habité avant Jésus-Christ! Mais la divine bonté me fournit un moyen pour le rendre neuf; les larmes de la pénitence et du repentir purifient toutes choses. Heureuse cependant l'âme innocente qui n'a jamais été souillée par le mal et qui reçoit Jésus-Christ dans un sépulcre neuf!

Voici bientôt la fête de Pâques. Beaucoup de chrétiens pensent à remplir le devoir sacré. Combien y aura-t-il parmi eux de Joseph d'Arimathie et de Nicodème? Je l'ignore. Mais ce que je sais bien, c'est qu'après avoir été enseveli dans un grand nombre de cœurs, Jésus-Christ n'en sort pas comme une vive lumière qui éclaire les pécheurs, et leur fait désirer de participer à nos saints mystères.

Oh! qui ne voudrait être pieux, charitable, plein de foi, plein de dévouement à Jésus-Christ, comme Joseph d'Arimathie et Nicodème? Certes, il y a tout à gagner dans ce dévouement, et une disposition contraire est le plus grand de tous les malheurs.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Exposition anagogique. — 4. Dévotion et pratiques. 5. Plans divers. — 6. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Caro mea requiescet in spe, quia non dabis sanctum tuum videre corruptionem. (Ps. XIII, 9.)

Rubrum est indumentum tuum, et vestimenta tua sicut calcantium in torculari. (Is., LXIII, 2.)

Aspersus est sanguis super vestimenta sua, omnia indumenta mea inquinavi. (Id., *ibid.*)

Nouveau Testament. — Venit Joseph ab Arimathæa, nobilis decurio, qui et ipse erat expectans regnum Dei et audacter introivit ad Pilatum et petiit corpus Jesu.

Joseph mercatus sindonem, et deponens eum involvit sindone, et posuit eum in monumento. (Marc., XV, 43-46); — (*Vide* Matth., XXVII, 59; — Luc., XXIII, 53.)

2. — SS. PÈRES.

Quid sibi vult quod non apostoli, sed Joseph et Nicodemus, ut Joannes dicit, Christum sepeliunt? Unus justus et constans, alter qui erat magister in Israel. Talis enim Christi est sepultura, quæ justitiam magisteriumque habeat. (S. Ambros., *in Luc.* c. XXIII.)

Vesti ergo tu Domini corpus gloria sua, ut et ipse sis justus. (Id., *ibid.*)

Unge illud myrrha et aloe ut bonus odor Christi sis. (Id., *ibid.*)

Magnæ quidem Joseph ab Arimathæa dignitatis ad seculum, quia erat nobilis et decurio, sed majoris apud Deum meriti fuisse laudatur. (V. Beda., *in Marc*, CXX.)

3. — EXPOSITION ANAGOGIQUE.

Bonum linteum misit Joseph ille vir justus, et fortasse illud quod Petrus vidit e cœlo ad se esse demissum, in quo erant genera quadrupedum, et ferarum et volucrum, ad similitudinem gentium figurata. Mystico igitur unguento illo pistico consepelitur Ecclesia quæ diversitatem populorum fidei suæ communione sociavit. (S. Ambros., *in Luc.* XXII.)

Justus sindone involvit, Israelita vero et diversos miscet virtutum odores, et aloes mittit quasi libras centum, hoc est perfectæ fidei quantitatem. (Id., *ibid.*)

4. — DÉVOTION ET PRATIQUES.

1. STATION AU SAINT SÉPULCRE. Ce que l'Eglise demande de nous aujourd'hui c'est : 1° de faire par la pensée une station au saint Sépulcre; 2° d'y adorer Notre-Seigneur Jésus-Christ mort et enseveli : *mortuus et sepultus*; 3° d'imiter d'une manière toute spirituelle la mort et la sépulture de Jésus-Christ en mourant au péché : *Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem* (Rom., VI, 4); 4° d'embaumer spirituellement le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ses membres qui sont les pauvres : *Mercatus sindonem;*

et dans nous-mêmes par l'aloès de la pénitence et la myrrhe de la mortification; 5° en le recevant par la communion dans un tombeau glorieux, c'est-à-dire dans un cœur pur et orné de toutes les vertus.

PRATIQUES. 1° Faire l'aumône; 2° opérer les œuvres de miséricorde corporelle, particulièrement celle d'ensevelir les morts et de les accompagner à leur sépulture, en nous souvenant que ce sont les membres de Notre-Seigneur Jésus-Christ; 3° réciter quelques prières en l'honneur de la passion de Notre-Seigneur et de sa sépulture.

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — APPRÊTS DE LA SÉPULTURE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Subdivisions : 1. Un suaire blanc : *In sindone munda.* (Matth., XXVII, 59.) — 2. Un tombeau neuf : *In monumento suo novo.* (Id., *ibid.*) — 3. Des parfums : *Mixturam myrrhæ et aloes.* (Joan., XIX, 39.)

2e POINT. — APPRÊTS DE LA SÉPULTURE DU CHRÉTIEN.

Subdivisions : 1. Une conscience pure. — 2. Un tombeau en terre sainte. — 3. La bonne odeur des vertus et du bon exemple d'une sainte vie.

IIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — DÉVOTION AU SAINT SUAIRE.

Subdivisions : 1. Les Croisades et les pèlerinages au tombeau de Jésus-Christ dans les siècles de foi. — 2. Pèlerinage au Calvaire de notre paroisse.

2e POINT. — PRATIQUES.

Subdivisions : 1. Du chemin de la croix. — 2. Des offices et prières de la semaine sainte.

IIIe PLAN.

(Le même.)

1er POINT. — QUEL SERA NOTRE SUAIRE?

2e POINT. — NOUS DEVONS LE PRÉPARER NOUS-MÊMES DURANT NOTRE VIE.

6. MARTYROLOGE. — SS. Prisque, Malachie et Alexandre, mm. — SS. Castor et Dorothée, id. — SS. Rogat, Successe et seize autres martyrs. — S. Sixte III, pape. — S. Spée, ab. — S. Gontran, roi de France.

29 mars. — FÊTE DES CINQ PLAIES DE N. S. J. C.

LE VENDREDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

EXPOSITION

Pour témoigner sa reconnaissance et son amour à Jésus, son divin Epoux, l'Eglise a institué une fête en l'honneur des cinq Plaies. Elle le présente en ce jour à tous ses enfants dans cet état d'humiliation et de douleur où le réduisirent la haine et la malice de ses ennemis. Elle se propose, par ce spectacle touchant, de réveiller dans les âmes chrétiennes les sentiments de l'amour, de la reconnaissance et de la confiance en la bonté et en la miséricorde du Sauveur.

INSTRUCTION

TEXTE : *Foderunt manus meas et pedes meos.*
(Ps. XXI, 18.)

Dieu avait annoncé par la bouche de ses prophètes toutes les circonstances de la mort de son Fils. « Ils ont percé mes mains et mes pieds, » s'écrie David; et l'Epouse du Cantique avait dit à son tour : « Vous avez blessé mon cœur. » Le prophète Zacharie, apercevant de loin Jésus-Christ sur la croix, s'était écrié : « Ses ennemis verront celui qu'ils ont percé. » Cette parole est rappelée par saint Jean, et il en

voit l'accomplissement parfait dans le fait qu'il raconte touchant le coup de lance donné à Jésus-Christ par un soldat romain. C'est en ce jour que l'Eglise célèbre la mémoire des cinq douloureuses plaies du Sauveur d'où a découlé le sang précieux qui a racheté le monde. Entrons dans ces ouvertures sacrées, comme dit saint Bernard; contemplons les cruelles souffrances de Jésus-Christ attaché à la croix.

Ier POINT. — DOULEURS DES PLAIES DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

1° Jésus ayant quitté ses habits pour obéir aux bourreaux, continue son obéissance et se couche sur la croix qui était étendue à terre, donnant ses mains et ses pieds aux quatre exécuteurs de la justice, qui les ajustent aux trous de la croix.

Le premier commence par la main droite, qui est la plus forte, et la liant à la croix avec une corde, il y applique un gros clou, l'enfonce à coups de marteau, perce la chair avec le bois et fait rejaillir une fontaine de sang.

Le second prend la main gauche, et la tire avec tant de violence pour la faire joindre au trou de la croix, qu'il fait paraître tous les os : puis il la perce avec un clou pareil au premier, faisant avec une nouvelle plaie une nouvelle source de sang.

Les deux derniers prenant ensuite chacun un pied, les tirent de même pour étendre les nerfs que la douleur des deux premières blessures avait rétrécis; et les faisant porter sur une pièce de bois attachée au bas de la croix, comme pour servir de soutien, font deux cruelles ouvertures et tout ensemble deux canaux par où s'écoule cette divine liqueur, qui sert de remède à tous nos crimes.

Pesez l'horrible tourment que Notre-Seigneur endure par le déboîtement des os, la rupture des nerfs, l'ouverture des veines et la perte du sang qui sort de son corps sacré, percé de clous dans les parties les plus nerveuses et les plus sensibles.

Admirez son silence, et voyez comment cet innocent agneau, couché sur le bois de la croix, abîmé de douleur, tremblant de froid, lève les yeux vers le ciel et son cœur vers son Père éternel, auquel il s'offre comme victime pour tous les péchés du monde.

O sombres cavernes de mon cœur, ne retentirez-vous point au son de ces coups? O clous, percez ce cœur endurci! O marteaux, brisez ce rocher, tirez des étincelles de cette pierre pour embraser mon âme!

IIe POINT. — CONTEMPLATION DES CINQ PLAIES.

Combien j'aime le langage des saints! animés de l'esprit de Dieu, ils parlent toujours de Jésus-Christ, de ses souffrances et de sa mort, avec une sagesse et surtout avec une onction qui pénètrent l'âme. J'entends aujourd'hui le grand docteur, abbé de Clairvaux; il s'écrie, dans l'extase de son amour reconnaissant : « Votre côté a été ouvert, ô très-doux Jésus, afin que nous puissions y pénétrer; votre cœur a été blessé, afin que nous puissions habiter au milieu de lui, en nous détachant de toutes les choses visibles. »

Telle est la dévotion des âmes pieuses, telle fut celle de tous les saints. En considérant les ouvertures que la lance et les clous avaient faites au corps sacré et adorable de Jésus, ils se souvenaient de cette parole du divin Maître : Demeurez dans moi. Dans cet auguste sanctuaire on est bien; on y goûte la paix que le monde ne peut pas donner, parce qu'il ne la connaît pas, Là se trouve ce repos que Jésus a promis aux âmes fatiguées et dégoûtées du monde; heureuse celle qui en a fait l'expérience. Elle dit avec les apôtres, mais avec plus de vérité : « Oh! il fait bon d'être ici! »

Mais pour une âme qui sait pénétrer dans les plaies du Sauveur, surtout dans celle de son cœur adorable, quelle connaissance elle acquiert de Jésus-Christ et de son amour pour les hommes! Saint Bernard s'écrie : « Votre cœur a été blessé, ô Jésus, afin que, par une blessure visible, nous puissions voir la blessure invisible causée par votre amour! Ici, ce qui est matériel nous montre ce qui est spirituel.

Car enfin, n'est-ce pas votre épouse, n'est-ce pas votre sœur qui est la cause de la blessure faite à votre chair sacrée, en même temps que de celle qui est faite à votre cœur divin? C'est parce que l'amour que vous lui portez a blessé ce cœur adorable, que vous avez voulu être percé d'une lance. »

Il est donc certain, d'après saint Bernard, que la connaissance et la contemplation des plaies de Jésus-Christ conduisent infailliblement à la connaissance et à la juste appréciation de l'amour que le divin Sauveur a porté aux hommes.

Mais la vraie dévotion aux plaies sacrées que la lance et les clous ont faites à Jésus-Christ, ne doit pas aboutir à des sentiments stériles, elle doit se manifester par les œuvres. Un Dieu-homme qui est notre chef, dont nous sommes les membres, est nécessairement notre modèle. Or, des membres délicats conviennent bien peu à un chef couronné d'épines, percé de clous, transpercé d'une lance. Il faut de la ressemblance entre les membres et leur chef; et si cette ressemblance n'existe pas, si on ne s'efforce pas de l'acquérir, la dévotion sensible doit paraître suspecte.

C'est donc par ma conduite que je dois honorer Jésus-Christ et ses divines plaies. La lance du soldat romain, les clous enfoncés par les bourreaux de Jésus-Christ dans ses mains et dans ses pieds adorables, me sont présentés aujourd'hui, afin que je dise dans la sincérité de mon âme : Seigneur, mon cœur est prêt, percez-le, déchirez-le à votre gré et pour votre gloire; mon corps et mon âme sont à vous; soumettez-les à toutes les épreuves de votre choix; jamais je ne cesserai d'adorer votre volonté et de dire avec mon Sauveur : *Fiat! fiat!*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Exposition oratoire emblématique. — 4. Dévotion et pratique. 5. Plans divers. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

(Voir pour d'autres instructions et d'autres matériaux les *Sermons nouveaux sur les Mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Foderunt manus meas et pedes meos. (Ps. XXI, 17.)

Vulneratus est propter iniquitates nostras. (Is., LIII, 5.)

Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum? (Zach., XIII, 6.)

His plagatus sum in domo eorum qui diligebant me. (Id., *ibid.*)

Nouveau Testament. — Apprehendit Pilatus Jesum et flagellavit. (Joan., XIX, 1.)

Crucifixerunt eum. (Luc., XXIII, 33.)

Unus militum lancea latus ejus aperuit et continuo exivit sanguis et aqua. (Joan., XXI, 33.)

2. — SS. PÈRES.

Doles, Domine, non tua vulnera, sed mea. (S. Ambros., *in Matth.*)

Ex vulneribus Salvatoris nascuntur principes æternitatis. (S. Chrysost., *in Luc.*)

Christus vulnera portavit in cœlum; ipsa iterum reportabit ad judicium. (S. Augustin., *Serm.* 7 *de Vigil. Ascens.*)

Vulnera Domini nostri Jesu Christi plena sunt misericordia, plena pietate, plena dulcedine, plena caritate. (Id., *in Manuali.*)

Cum me pulsat aliqua turpis cogitatio, recurro ad vulnera Christi. (Id., *ibid.*, c. 22.)

Ad hoc perforatum est latus tuum ut nobis pateat ad te introitus. (S. Bernard., *de Passione.*)

3. — EXPOSITION ORATOIRE EMBLÉMATIQUE.

Intuere et respice rosam passionis sanguineæ, quomodo rubet indicium ardentissimæ caritatis. Contendunt passio et caritas, ista ut plus ardeat, illa ut plus rubeat. Vide quomodo hoc flore rosæ floruerit optima vitis nostra rubicundus Jesus. Vide totum corpus, sicubi rosæ sanguineæ florem non invenias; inspice manum unam et alteram, si florem rosæ non invenias in utraque. Inspice pedem unum et alterum, numquid non rosei?

Inspice lateris aperturam, quia nec illa caret rosa, quamvis ipsa subrubra sit propter mixturam aquæ. (S. Bernard., *de Passione Dom.*, c. 41.)

4. — DÉVOTION ET PRATIQUES.

Dévotion. Nous lisons dans les *Révélations* de sainte Melctilde qu'un jour le Sauveur lui apparut sur un autel, les mains étendues et ses plaies ouvertes d'où se répandait beaucoup de sang. En même temps il dit à cette sainte : « Voici toutes mes plaies ouvertes, afin d'apaiser mon Père en faveur des pauvres pécheurs; il y a quelques âmes si craintives qu'elles n'ont pas assez de confiance en mon amour. Ah ! si ces âmes méditaient souvent sur mes souffrances et avaient une véritable dévotion à mes plaies, elles cesseraient de craindre. » (*Révélat. de sainte Melctilde*, l IV.)

Plusieurs grands saints ont eu une tendre dévotion envers les cinq Plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On cite principalement : sainte Françoise, sainte Melctilde, sainte Lutgarde, sainte Catherine de Gênes, saint François Caracciolo et le B. Taulère.

Pratiques. 1° Baiser avec respect les cinq Plaies de Notre Seigneur Jésus-Christ; 2° réciter à cette intention cinq *Pater* et cinq *Ave* devant chacune d'elles; 3° faire souvent le signe de la croix, en se repentant amèrement des péchés commis par les mains, les pieds et le cœur.

5. — PLANS DIVERS.

Ier PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er point. — Les cinq plaies témoignent des souffrances de Jésus-Christ dans sa passion.

Subdivisions : 1. Souffrances du corps. — 2. Souffrances de l'âme : *Ipsa fecit testimonia sui corporis quæ suæ fuerant contumeliæ passionis.* (S. Chrysost., *Serm.* 18.)

2e point. — Les cinq plaies témoignent de son triomphe :

Subdivisions : 1. Sur la mort. — 2. Sur le péché : *Dominus signum perpetis victoriæ vulnerum cicatrices cœlo inferre maluit quam abolere.* (Beda, *in Luc.*)

—

IIe PLAN.

(Le même.)

1er point. — Refuge des pécheurs dans les plaies du Sauveur : *Tuta et firma requies est infirmis peccatoribus in vulneribus Salvatoris.* (S. Augustin., *in Manuali.*)

2e point. — Délices des ames saintes dans la contemplation des trésors des cinq plaies :

Vulnera Domini nostri Jesu Christi plena sunt pietate, dulcedine, caritate. (Id., *ibid.*)

—

IIIe PLAN.

(Le même.)

1er point. — Enseignement des cinq plaies.

Subdivisions : 1. Les plaies des mains et des pieds indiquent les poursuites du bon pasteur. — 2. Celle du côté sacré, son amour pour l'Eglise, qui y prend naissance : *Ecclesia formatur ex latere Christi in cruce pendentis* (S. Augustin., *de Symbol.*); et sa miséricorde pour le pécheur.

2e point. — Dévotion aux cinq plaies.

Subdivisions : 1. Dévotion de respect. — 2. Dévotion d'affection.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

(Voir sur ce point nos *Sermons nouveaux sur les Mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 5.)

7. MARTYROLOGE. — SS. Jonas et Barachise, mm. — S. Cyrille, diacr. et m. — SS. Pasteur, Victorin et leurs compagnons, mm. — SS. Armogaste, Mascule, Archimin et Sature, id. — S. Second, id. — S. Eustase, ab. — S. Marc d'Arcteuse, m.

30 mars. — COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE

LE VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

EXPOSITION

On fait dans l'Eglise catholique, le vendredi de la semaine de la Passion, l'office de la *Compassion de la sainte Vierge*, ou de *Notre-Dame des Sept-Douleurs*, pour honorer les souffrances que dut ressentir cette sainte Mère de Dieu à la vue des ignominies, des douleurs et de la mort de son Fils.

Benoît XIV pense que la fête de la Compassion, sous le nom de *Commémoraison des douleurs de la bienheureuse Vierge Marie*, fut instituée en 1413 (le *Bréviaire de Paris*, au canon de prime, met la date de 1423) dans le concile provincial de Cologne, et que ce fut pour réprimer l'audace des hussites, qui avaient porté des mains sacriléges sur les images de Jésus crucifié et de sa sainte Mère. Tels sont, en effet, les sentiments exprimés dans le décret du concile. On y statue que la fête des *Douleurs de Marie* sera célébrée le vendredi qui suit le dimanche de *Jubilate*, à moins que ce jour ne soit empêché par quelque autre solennité.

INSTRUCTION

(Voir pour d'autres instructions et d'autres matériaux notre *Mois de Marie des Prédicateurs*.)

TEXTE : *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus.*
(Joan., XIX, 27.)

Ceux qui approchent le plus de la croix sont les plus fidèles amis de Jésus-Christ. La B. V. Marie, si embrasée du feu de l'amour divin, se tient aussi le plus près de Jésus crucifié. Qui pourra exprimer la douleur qu'elle ressent dans ce pitoyable état? Tout ce qui peut rendre une affection poignante se trouve dans son martyre. En ce jour où l'Eglise célèbre la fête des souffrances de Marie, méditons 1° sur ses *douleurs au pied de la croix;* et 2° sur les *vertus qu'elle y pratique.*

Ier POINT. — DOULEURS DE LA SAINTE VIERGE AU PIED DE LA CROIX.

Marie aime son Fils infiniment plus que toutes les mères les plus passionnées.

Elle connaît mieux son mérite, sa sainteté et l'excellence suprême de sa personne.

Elle entre plus avant dans ses plaies; et comme elle connaît mieux sa complexion tendre et délicate, elle sait mieux ce qu'il souffre, et ressent plus vivement tous ses tourments.

Si vous considérez cette mère affligée dans le profond abîme de la tristesse qui la consomme, son corps est debout au pied de la croix, mais son cœur y est attaché avec trois clous.

Le premier est la force et la véhémence de son amour.

Le second est la force de son esprit, qui lui représente les douleurs de Jésus dans toute leur violence.

Le troisième est la compassion qu'elle a pour lui. Son amour est un amour de père et de mère, qui a la force de l'un et la tendresse de l'autre : c'est une épée à deux tranchants qui pénètre dans ses moelles, qui traverse son cœur et qui divise son esprit, ainsi que le prophète Siméon l'avait prédit.

O tendre mère, toutes les plaies que la cruauté des bourreaux a faites sur le corps de votre Fils, sont toutes ramassées dans votre cœur. La compassion les a attirées sur vous. Je cherche la Mère de Dieu sur le Calvaire, et je ne trouve que des épines; je cherche Marie, et je ne trouve que des blessures. (S. Bonav., *in Stim. amoris.*)

IIe POINT. — VERTUS QUE MARIE PRATIQUE AU PIED DE LA CROIX.

C'est dans les plus grandes souffrances que l'on pratique les plus héroïques vertus.

La bienheureuse Vierge exerce au pied de la croix une très-ardente charité, consentant à la mort de son Fils pour la gloire de Dieu et le salut de tous les hommes.

Elle donna son consentement au mystère de l'Incarnation avec une admirable foi, qui mérita cette louange de la bouche de sainte Elisabeth : Vous êtes bienheureuse d'avoir cru.

Elle le donna au mystère de sa passion, avec une admirable conformité à tous les desseins de Dieu sur la mort et sur les douleurs de son Fils, ce qui est l'acte d'amour le plus héroïque qu'elle ait jamais pratiqué.

Secondement, elle pratique une profonde humilité, supportant tous les mépris et toutes les ignominies du Calvaire.

En troisième lieu, elle fait paraître une rare constance et une invincible patience, se tenant debout au milieu de cette horrible tempête, comme un rocher au milieu des vagues qui le battent de toutes parts sans l'ébranler. Le premier des anges ne peut demeurer ferme dans le ciel, ni le premier homme dans le paradis terrestre ; mais la bienheureuse Vierge demeure debout sur le Calvaire; l'abîme de ses douleurs, le spectacle de la mort, la fureur des hommes et la rage des démons ne peuvent abattre son corps, ni empêcher les occupations sacrées de son âme.

Réjouissez-vous, M. F., de ce que Jésus parlant à sa Mère, et lui donnant son bien-aimé disciple pour fils, prétend aussi lui parler de vous et vous coucher dans son testament, comme des enfants de cette Reine toute-puissante du ciel. Assurez-vous qu'il vous montre à elle du haut de la croix, lui disant au cœur : « Femme, voilà votre fils. » Souvenez-vous aussi qu'il vous dit en même temps : « Voilà votre mère. » Je vous la donne pour votre médiatrice et pour votre asile, où je veux que vous ayez recours en tous vos besoins.

MATERIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Figures. — 5. Plans divers. 6. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. Vocate me Mara (id est amaram) quia amaritudine valde replevit me Omnipotens. (Ruth, I, 20.)

Fili mi, fili mi, quis mihi dabit ut ego moriar pro te! (II Reg., XVIII, 33.)

Ego derelicta sum sola. (Baruch, IV, 12.)

Nouveau Testament. Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus et soror matris ejus Maria Cleophæ et Maria Magdalene. (Joan., XIX, 27.)

Mulier, ecce filius tuus. (Id., *ibid.*)

2. — SS. PÈRES.

Pendebat in cruce filius, mater se persecutoribus offerebat. (S. Ambros., *de Instit. virg.*)

Stabat ante crucem mater, et fugientibus viris, stabat intrepida. (Id., *ibid.*)

Stantem illam lego, flentem non lego. (Id., *in Orat. funeb. Valent. imp.*)

Quia plus omnibus dilexit, propterea et plus omnibus doluit in tantum ut animam ejus totam pertransiret vis doloris, ad tes-

timonium eximiæ dilectionis. (S. Hieron., *in Luc.*)

An non tibi plusquam gladius fuit sermo ille, revera pertransiens animam et pertingens usque ad divisionem animæ et spiritus : *Mulier, ecce filius.* O commutationem ! Joannes tibi pro Jesu traditur; servus pro Domino ! (S. Bernard., *de* 12 *Prærog. B. M.*)

Plane juxta crucem Jesu stabat cujus membra dolor crucis simul crucifixebat. (Guerric., *in Joan.*)

3. — COMPARAISONS.

Cui comparabo te, Virgo, filia Sion, cui assimilabo te? Magna est velut mare contritio tua. (Thren., III, 53.)

Martyres alii fuere moriendo pro Christo; Maria commoriens Christo martyr fuit. (S. Hieron., *in Luc.*)

Quidquid crudelitatis inflictum est corporibus martyrum, leve fuit aut potius nihil in comparatione tuæ passionis, o beata Virgo! (S. Anselm., *de Assumpt. B. M.*)

Mulier illa fortis est, imo heroina omnium fortissima, ac martyrum princeps et regula. (Cornel. a Lap., *in Verb.* MULIEREM FORTEM.)

4. — FIGURES.

LA FEMME FORTE. (Prov., XXXI, 10.)

L'HÉROÏNE DES SICHIMITES. (Judic., IX, 53.)

SALOMÉ, mère des Machabées. (II Mach., VII, 20; — Judith, XIII, 12.)

Isti singuli in se sentiendo, illa videndo passa est. Amor et dolor afflictissimæ Matris Dei, plusquam millies martyr extitit, nam ferebat in corde quod filius in carne. (S. Augustin., *Serm.* 189.)

5. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

(Le R. P. de Ravignan.)

1er POINT. — DIGNITÉ DES DOULEURS DE MARIE.

Subdivisions : 1. Majesté de la souffrance. — 2. Dignité des douleurs d'une mère. — 3. Raison des douleurs de Marie.

2e POINT. — GÉNÉROSITÉ DES DOULEURS DE MARIE.

Subdivisions : 1. Immolation avec son fils. — 2. Sa constance.

3e POINT. — FÉCONDITÉ DES DOULEURS DE MARIE.

Subdivisions : 1. Elle nous donne une seconde fois la vie. — 2. Elle nous est donnée pour mère.

—

IIe PLAN.

(Mgr le cardinal de Villecourt.)

1er POINT. — AMERTUMES DE MARIE DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'AU RETOUR D'ÉGYPTE.

2e POINT. — AMERTUMES DE MARIE DEPUIS LE RETOUR D'ÉGYPTE JUSQU'AU CALVAIRE.

—

IIIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er POINT. — OBJET DE LA DOULEUR DE MARIE.

Subdivisions : 1. Un fils bien-aimé. — 2. Un fils qui est Dieu.

2e POINT. — NATURE DE CETTE DOULEUR.

Subdivisions : 1. Douleur intérieure. — 2. Douleur extérieure.

—

6. MARTYROLOGE. — S. Quirin, m. — SS. Domnin, Victor et leurs compagnons. — Les martyrs de la communion catholique à Constantinople. — S. Régulus, évêque d'Arles. — S. Pasteur, év. — S. Zozime, id. — S. Jean Chinaque, ab. — S. Clinius, conf. — S. Rieule, évêque de Senlis.

31 mars. — FÊTE DU PRÉCIEUX SANG DE N. S. J. C.

(Voir pour d'autres instructions et d'autres matériaux, notre ouvrage intitulé : *Sermons nouveaux sur les Mystères de Notre-Seigneur*, t. II.)

EXPOSITION

Et parce que c'était le jour de la préparation, de peur que les corps ne demeurassent à la croix le jour du sabbat (car ce jour du sabbat était une grande fête), les Juifs prièrent Pilate qu'on leur rompît les cuisses et qu'on les ôtât. Les soldats donc vinrent et rompirent les cuisses du premier et de l'autre qui furent crucifiés avec lui : mais étant venus à Jésus, comme ils virent qu'il était mort il ne lui rompirent point les cuisses. Mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et il en sortit aussitôt du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est véritable; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous le croyiez aussi. Car ces choses ont été faites afin que cette parole de l'Ecriture fût accomplie : « Vous ne briserez point ses os. » Et il est dit encore ailleurs : « Ils verront celui qu'ils ont transpercé. »

Saint Jean assure qu'il vit sortir de la plaie du sang et de l'eau sans se mêler, ce qui arriva par un mystère considérable, pour montrer que Notre-Seigneur était vrai homme. D'où vient que ce même apôtre enseigne dans un autre lieu, que comme il y a trois personnes dans le ciel qui rendent témoignage à la divinité de Jésus, savoir, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; de même il y a trois choses sur la terre qui rendent témoignage à son humanité, savoir, l'esprit qu'il rendit sur la croix, l'eau qui coula de son côté et le sang qui en sortit en même temps.

INSTRUCTION

TEXTE : *Hic est enim sanguis meus novi Testamenti, qui pro multis effundetur.* (Matth., XXVI, 28.)

Nous sommes nés pécheurs et nous ne pouvons être sauvés que par l'expiation. Mais de toutes les expiations, la plus efficace est celle qui découle de l'effusion d'un sang juste et purificateur. C'est là l'idée fondamentale du christianisme. Nous devions être rachetés par le sang. Mais où est le sang assez précieux pour effacer les iniquités du monde? Est-ce le sang impur des animaux? est-ce le sang de l'homme pécheur, qui a besoin lui-même d'un sanctificateur? Non, M. F., et Dieu l'a déclaré lui-même; il ne voulait plus des vaines et sanglantes victimes de la terre. Dans son éternel amour, il avait préparé une victime sainte, pure, divine, qui devait effacer tous les péchés par l'effusion de son sang, et cet incomparable victime qui devait ramener l'espérance au cœur de tous les pécheurs, c'est Jésus-Christ lui-même : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.* (Is., XII, 3.)

Comprenons bien, M. F., ce grand et consolant mystère, et méditons : *les diverses circonstances où Jésus-Christ répandit son précieux sang*, première considération; *les moyens d'en recueillir les fruits de salut*, deuxième considération.

Ire CONSIDÉRATION. — CIRCONSTANCES DE L'EFFUSION DU SANG DE N. S. J. C.

Ce n'est pas seulement au Calvaire que le divin Sauveur répandit son sang. Sa passion date de plus loin. A peine né il donna les prémices de son immolation. Ainsi, 1° il voulut, lors de la circoncision, répandre les premières gouttes de son

sang précieux pour expier nos péchés et commencer de cette manière sa grande mission de Rédempteur. (Luc., II, 21.) 2° Mais quand vint le temps de la grande expiation, on le voit préluder à sa passion au jardin des Oliviers. Là il sent tout le poids des iniquités de la terre; il prie, il se trouble, il devient triste jusqu'à la mort : c'est une sorte d'agonie. La vue de nos péchés d'une part, de l'ingratitude des hommes de l'autre, l'accable et le jette dans une mortelle douleur. A ce moment, une sueur de sang coule de toutes les parties de son corps et arrose la terre où il priait : *Et factus in agonia... Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* (Luc., XXII, 44.) 3° Déjà il est entre les mains de ses bourreaux. On le dépouille de ses vêtements, on l'attache à une colonne : la flagellation commence. Les soldats mettent tout son corps en sang. Dieu avait dit par son prophète : *Propter scelus populi mei percussi eum.* (Is., LIII, 8.) Et voici l'accomplissement de la prophétie : *Apprehendit Pilatus Jesum et flagellavit... percutiebant caput ejus...* (Joan., XIX, 1; — Matth., XXVII, 30.) 4° Mais cette tête divine sur laquelle pesaient tous les péchés du monde devait subir un second tourment plus insultant que le premier : pour se railler de la royauté du Fils de Dieu, la synagogue avait résolu de le couronner comme les victimes dévouées à la mort : c'est une couronne d'épines qui fait couler le sang de toutes les parties de son chef divin : *Plectentes coronam de spinis, imposuerunt capiti ejus...* (Joan., XIX, 2.) Voilà la victime prête pour le sacrifice, voilà l'homme des douleurs! *Ecce homo!* 5° Elle est blessée, la divine victime; elle monte au Calvaire : voyez-vous cette longue trace de sang qui marque la voie qui mène au Calvaire? Que de sang le divin Sauveur n'a-t-il pas répandu dans ce douloureux trajet! 6° Le voici arrivé sur le lieu où il doit être immolé. Là commence le crucifiement : *Crucifixerunt eum.* (Luc., XXIII, 33.) Pécheurs, approchez et voyez ce sang qui coule pour vous : il coule de sa tête pour expier vos pensées coupables, de son côté pour expier vos désirs vicieux et vos affections impures, de ses mains pour purifier vos mains; de ses pieds pour effacer vos démarches criminelles. Ce sont donc 7° les cinq plaies qui répandent le sang qui doit sauver le monde. O âmes chrétiennes, rachetées par ce sang divin, resterez-vous insensibles, ingrates et pécheresses en face de cette grande expiation?

II° CONSIDÉRATION. — MOYENS DE RECUEILLIR LE PRIX DU SANG DE J. C.

Que faire donc pour que tout ce sang ne soit pas répandu en vain pour nous?

Nous devons 1° méditer souvent ce mystère du précieux sang répandu par amour pour nous, indignes pécheurs. Là nous apprendrons à estimer notre âme par ce qu'elle a coûté à Jésus-Christ et, confus de notre lâcheté, nous serons prêts à tout faire et à tout souffrir pour la sauver. Là nous trouverons un moyen d'expiation : « Je me cacherai dans les plaies de mon Seigneur, disait sainte Catherine de Sienne, et je laverai mon âme dans son précieux sang et je me délivrerai ainsi de tous mes péchés. » Vous y trouverez des moyens de préservation; saint Bernard dit : « Telle est la vertu des plaies de Jésus-Christ qu'à leur souvenir la troupe des péchés et de la mort est mise en fuite. » Vous y puiserez la force et la patience dans les souffrances inévitables de la vie; c'est un miroir très-clair où vous devez voir votre modèle. C'est le livre de vie où chaque chrétien qui souffre doit lire et apprendre à souffrir avec mérite. Enfin c'est la source inépuisable de la foi, de l'espérance, de la charité, du zèle, du salut en un mot. Recourons-y donc souvent par la méditation des divers mystères où coula le précieux sang du Sauveur.

2° Nous devons prier par le sang de Jésus-Christ qui est le prix de notre rédemption. Ne s'est-il pas engagé lui-même à exaucer une pareille prière? Et qu'est-ce autre chose que ces paroles : « Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » (Joan., XVI, 23.) N'est-ce pas dire : Demandez pour l'amour de moi, en vertu de mon sang, de mes souffrances, de ma mort; ce sang, ces souffrances, cette mort parlent en votre faveur mieux que le sang d'Abel. Celui-ci criait vengeance contre le crime de Caïn; mais le sang de

l'Agneau crie grâce et miséricorde en faveur des pécheurs qui croient, qui espèrent, qui pleurent leurs fautes. Voyez le bon larron : il allait mourir dans l'impénitence finale; mais il prie en face de ce sang : il est sauvé. Quel consolant exemple pour le pécheur!

3° Pour participer aux grâces dont ce sang divin est la source, il faut assister souvent et avec dévotion au sacrifice non sanglant de nos autels où les mérites du sacrifice sanglant nous sont appliqués.

4° Enfin le précieux sang nous est donné dans la sainte Eucharistie. C'est là le sang de la nouvelle alliance qui a été répandu pour les péchés du monde. Il nous l'a laissé dans ce divin mystère pour être notre breuvage, notre force, notre sanctification.

Allons donc, M. F., avec confiance puiser à cette source intarissable du salut, afin que nous soyons purifiés de nos péchés et rendus dignes de la vie éternelle.

MATÉRIAUX.

1. Écriture. — 2. Saints Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Figures. — 5. Dévotion au précieux sang. — 6. Motifs et moyens. — 7. Plans divers. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. Quare rubrum est indumentum tuum et vestimenta tua sicut calcantium in torculari? (Is., LXVII, 3.)

Aspersus est sanguis eorum super vestimenta mea. (Id., *ibid.*, 5.)

Nouveau Testament. Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram. (Luc., II, 21.)

Peccavi, tradens sanguinem justum. (Matth., XXVII, 4.)

Sanguis ejus super nos et super filios nostros. (Id., *ibid.*, 23.)

Continuo exivit sanguis et aqua. (Joan., XIX, 34.)

Per proprium sanguinem introivit semel in sancta. (Hebr., IX, 12.)

Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni. (Apoc., XXII, 14.)

2. — SS. PÈRES.

Vultis sanguinis Christi audire virtutem? Orbis est pretium; hoc Christus emit Ecclesiam, hoc eam omnem adornavit. (S. Chrysost., *Hom.* 61 *ad pop. Antioch.*)

Venit Redemptor et dedit pretium, fudit sanguinem suum et emit orbem terrarum. (S. Augustin., *Tract.* 20 *in Joan.*)

Fuso sanguine Christi, deleta est macula, placatus est Deus, ablata est debilitas, expiata est pœna, exules revocantur ad regnum. (S. Thom., *Opusc.* 6.)

Pretiosus est Christi sanguis, si cum fiducia sumatur, omnis hoc remedio morbus extinguitur. (S. Bonav., *Hom.* 4 *in Matth.*)

3. — COMPARAISONS.

1. Sanguis Christi clavis paradisi est, (S. Hieron., *Ep.* 7 *ad Dardan.*)

2. Bonum aurum sanguis est Christi, dives ad pretium, profluus ad lavandum omne peccatum. (S. Ambr., *in Præf. ad Ps.*)

3. Sicut enim homo servos emens aurum erogat, et rursum eos ornare volens, id auro facit; sic et Christus et sanguine nos emit et ornavit. (S. Chrysost., *Hom.* 61 *ad pop.*)

4. Ex latere Christi fluxit aqua et sanguis, unum baptismatis symbolum, aliud sacramenti. (Id., *ibid.*)

5. Christus sua passione fecit balneum in sanguine suo, quo peccatores lavaret. (S. Thom., *Opusc.* 6 *in Symb.*)

4. — FIGURES.

Percutiens petram. (Exod., XVII, 6.) Aqua quæ de petra egressa est, typum sanguinis Salvatoris præ se fert. (Theodor., *in Exod.*) *Oleum effusum.* (Cant., I, 2.) Sanguis Christi effusus pro me est oleum infusum in me, ut mea lethalia vulnera sanet, et peccata remittat. (De Ponte, *hic.*)

Introduxit me in cellam vinariam. (Cant., II, 4.) Alii per cellam vinariam accipiunt altare, in hoc enim sacerdotes consecrant, hauriunt et distribuunt vinum eucharisticum, puta sanguinem Christi. (*Ita* Nysse-

nus, *Hom.* 4; — Rupert. et Paschas., *apud Corn. a Lap.*)

Singulæ guttæ sanguinis sui folia sunt rosæ sanguineæ passionis. (S. Bernard., *de Pass. Dom.*, c. 41.

5. — DÉVOTION AU PRÉCIEUX SANG.

Saint François Caracciolo. Dieu ayant donné à ce saint la connaissance de sa mort prochaine, il voulut faire une confession générale et reçut le saint viatique et l'extrême-onction dans les sentiments de la plus tendre piété. Ayant pris ensuite entre ses mains le crucifix, il ne cessait de répéter avec une confiance que lui inspirait son amour pour Jésus-Christ : « Sang de Jésus, répandu pour mon amour, tu es à moi; je vous le demande, Seigneur; vous ne pouvez me le refuser, car il est à moi. » Puis il baisait tendrement les plaies du Rédempteur, répétant encore : « Sang de mon Jésus, tu es à moi, et ce n'est que par toi et avec toi que j'espère pouvoir me sauver. » (*Vie du Saint.*)

Saint Charles Borromée avait une grande dévotion au sang adorable de Jésus; de même que saint Eléazar, sainte Madeleine de Pazzi, sainte Thérèse, saint Camille de Lellis. Ce dernier se sentit très-encouragé et très-fortifié dans sa dernière maladie par la vue d'une image de Jésus crucifié, dont il avait lui-même conçu le dessin. On y voyait un groupe d'anges recueillir dans des calices le sang qui coulait des plaies du divin Sauveur et le présenter au Père céleste. (Cicatelle, *Vie du Saint.*)

6. — MOTIFS ET MOYENS.

Motifs pour nous porter à vénérer le précieux sang et les cinq plaies de Notre Seigneur Jésus-Christ. Nous y trouvons les vertus : 1° d'expiation; 2° de préservation; 3° de force; 4° d'espérance; 5° de reconnaissance; 6° de zèle; 7° de salut.

Moyens pour la pratique : 1° Méditer sur la passion en général; 2° sur les sept mystères en particulier où Jésus a répandu son sang; 3° sur les cinq plaies; 4° nous exercer à supporter patiemment nos souffrances; 5° peser la gravité du péché d'après la balance de son expiation; 6° nous réfugier dans les plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

7. — PLANS DIVERS

Ier PLAN.

(Albert le Grand, *Serm.* 31.)

Virtus sanguinis Christi producit : 1. dulces flores gratiæ; 2. rosas caritatis; 3. lilia castitatis; 4. violas humilitatis; 5. fructus bonorum operum.

—

IIe PLAN.

(Denis le Chart., *Serm.* 1.)

Sanguis Christi : 1. Excitat peccatorem ad pœnitentiam; 2. a pœnitentibus desperationem excludit; 3. confidentes ad pugnandum excitat; 4. pugnantes ad contemplationem monet; 5. contemplantes ad præmium felicitatis æternæ introducit.

—

IIIe PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

1er point. — Excellence de la dévotion au précieux sang, fondée sur :

1. Les prophéties; 2. les figures; 3. sa nature 4. ses fruits de salut.

2e point. — Pratiques de cette dévotion au moyen :

1. De communions fréquentes et saintes; 2. de visites au saint Sacrement; 3. de respect dans les temples; 4. d'amour ardent envers Notre-Seigneur Jésus-Christ.

—

8. MARTYROLOGE. — S. Amos, proph. — SS. Théodule, Anésius, Félix, Cornélie, mm. — S. Benjamin, diac. et m. — Sainte Balbine, v. — S. Acace, m. — S. Guy, ab. — S. Agilophe, év. — Le B. Amédée, duc de Savoie.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE GÉNÉRALE

DES

VIES DES SAINTS CONTENUES DANS CE VOLUME

MOIS DE JANVIER, FÉVRIER, MARS

AVIS. — Chaque sujet traité dans ce volume est l'objet de trois grandes divisions :

I. — Exposition ou Vie du Saint.
II. — Panégyrique.
III. — Matériaux.

Les MATÉRIAUX sont subdivisés en huit sections, savoir :

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales du Saint. — 5. Plans divers. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

Cet ordre de division étant régulièrement le même pour chaque sujet traité, nous avons cru qu'il suffirait d'indiquer dans la présente table la pagination de la première division, les autres la suivant immédiatement et la complétant.

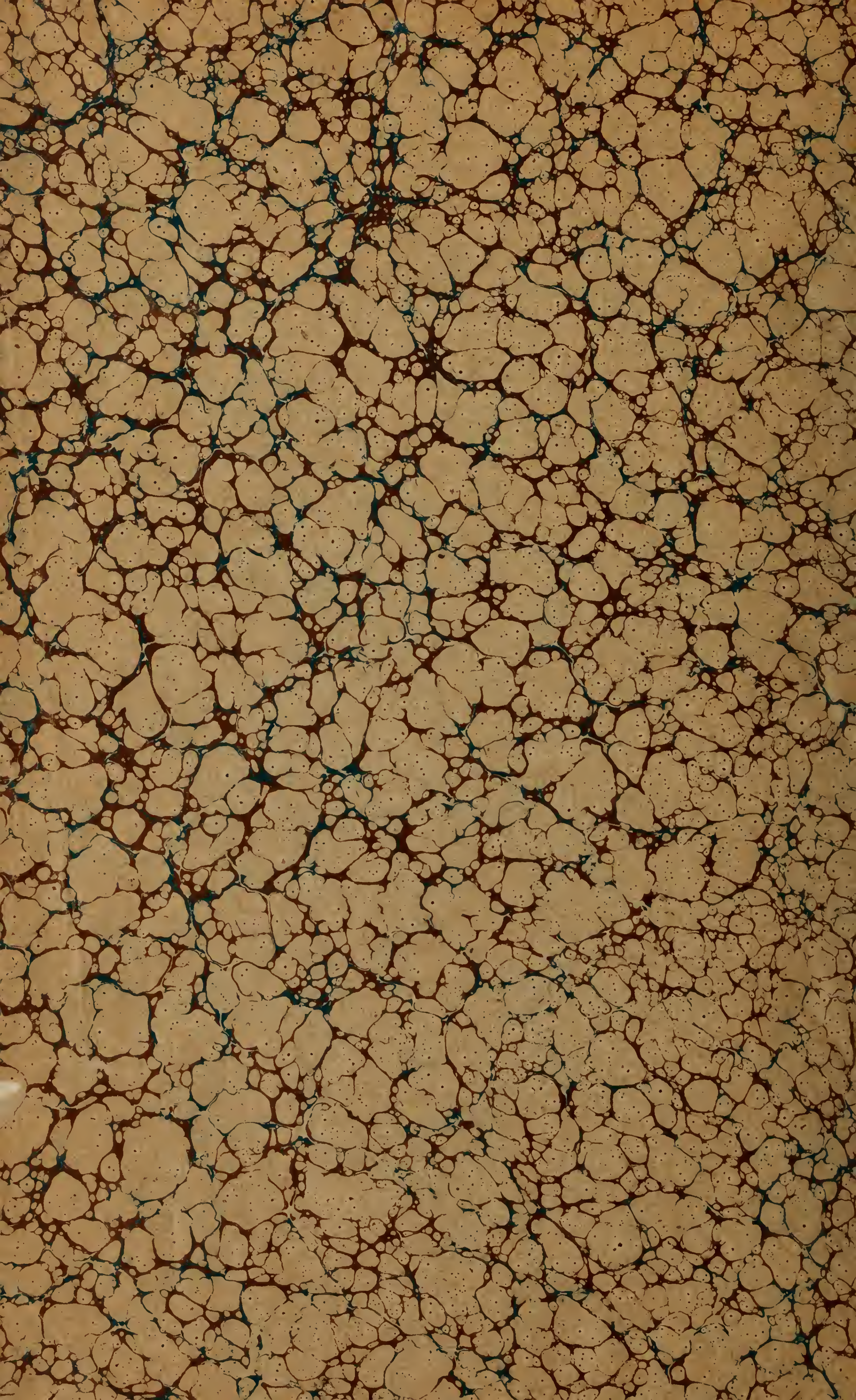
JANVIER.

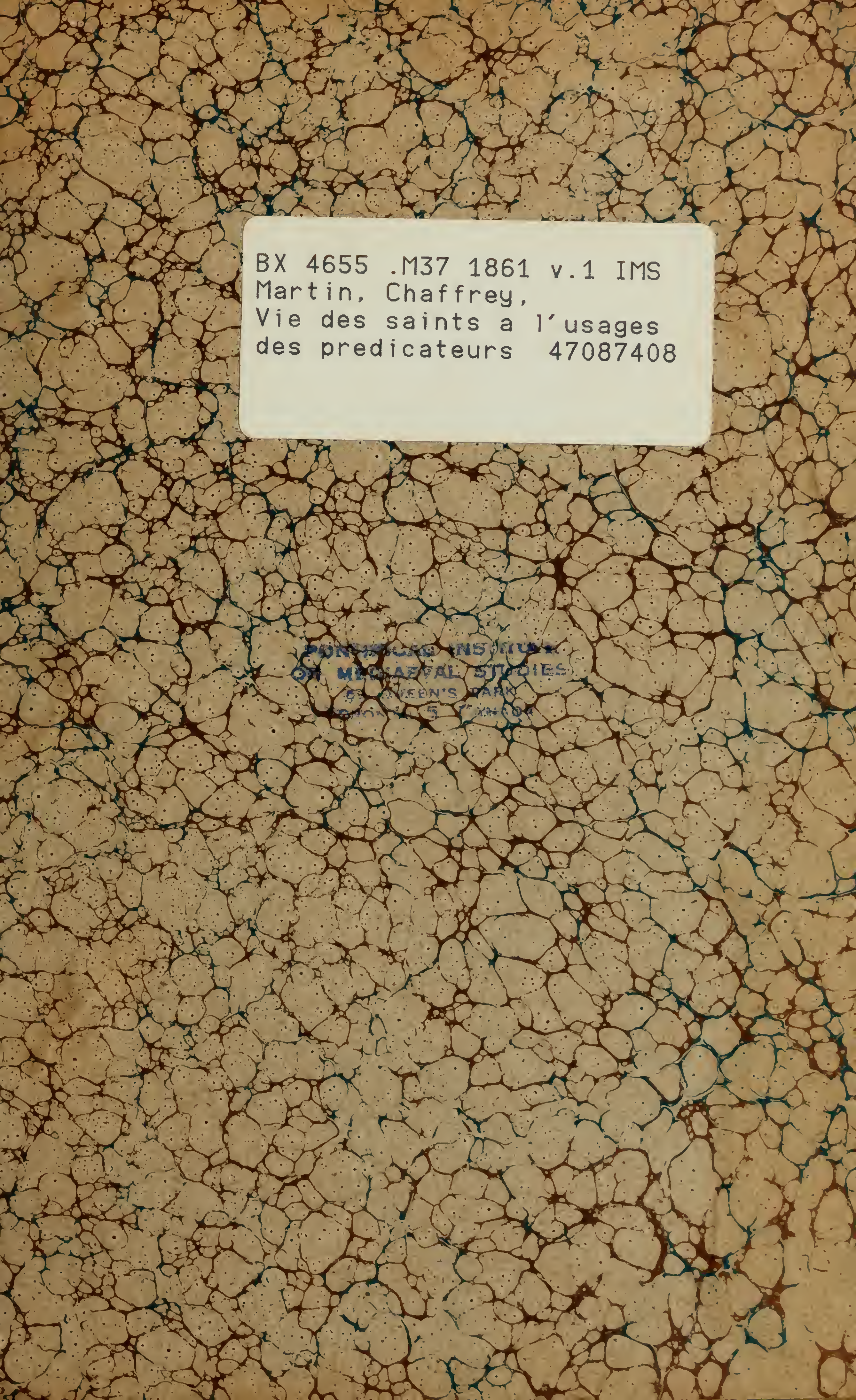
FÉVRIER.

—

MARS.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.




BX 4655 .M37 1861 v.1 IMS
Martin, Chaffrey,
Vie des saints a l'usages
des predicateurs 47087408
STUDIES

